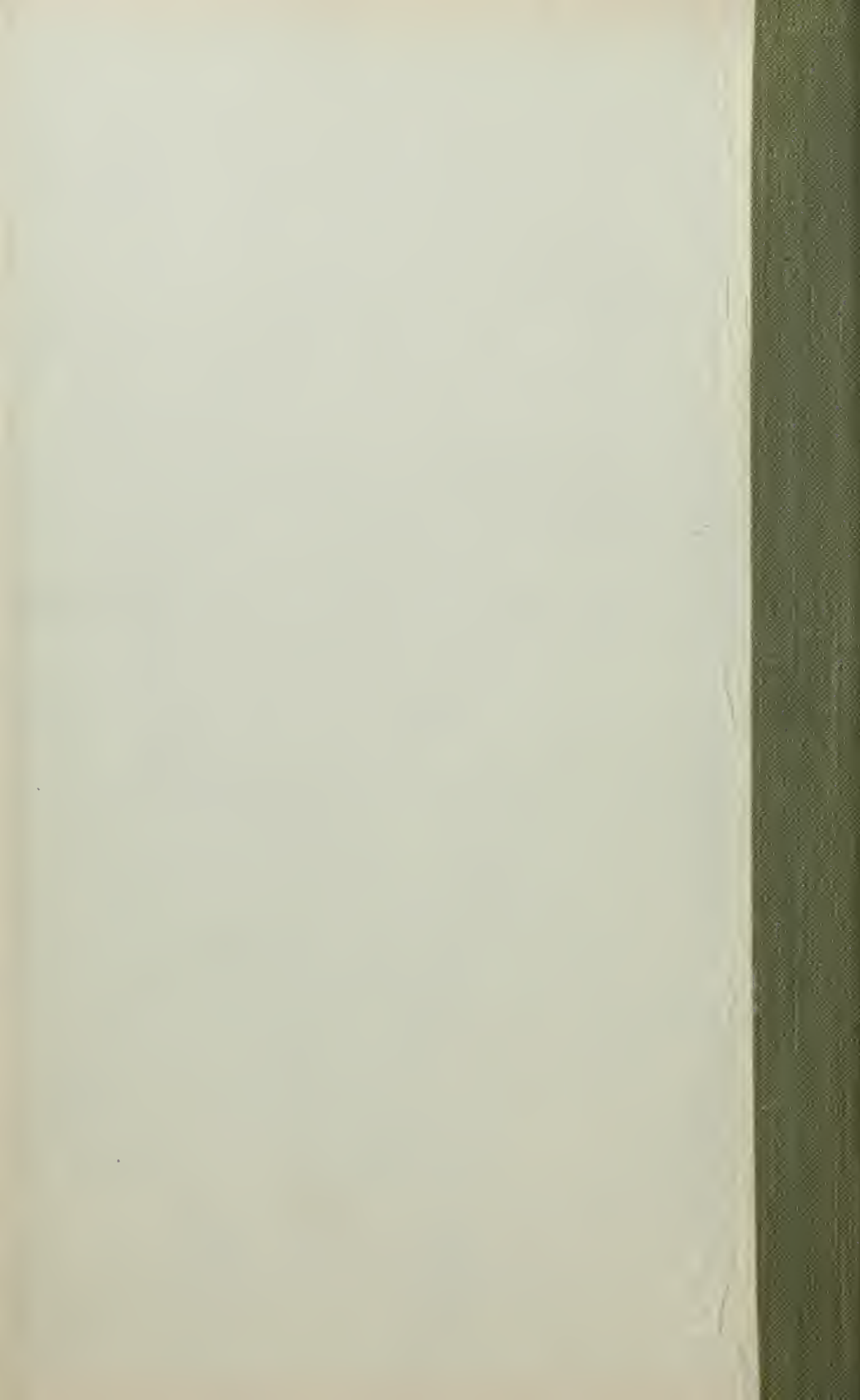


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00291363 0

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

JULES MICHELET

1798 à 1852

ANGERS

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
• Anciens E^{ts} DESNOËS et BURDIN réunis •

4, RUE GARNIER, 4

—
1923

in Hazol.
E

65

LA VIE ET LA PENSÉE DE JULES MICHELET

1798-1852

COURS PROFESSÉ AU COLLÈGE DE FRANCE

PAR

GABRIEL MONOD

Préface de CHARLES BÉMONT
Membre de l'Institut

TOME PREMIER

LES DÉBUTS — LA MATURITÉ



200121
26.1.26

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1923

Cet ouvrage forme le fascicule n° 235 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

DEUX CENT TRENTE-CINQUIÈME FASCICULE

LA VIE ET LA PENSÉE DE JULES MICHELET (1798-1852)

Par G. MONOD

TOME PREMIER

Préface de CHARLES BÉMONT
Membre de l'Institut



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (6°)

1923

Tous droits réservés

AS

162

fasc. 235-236

PRÉFACE

Lorsque Gabriel Monod prit sa retraite comme professeur d' « Histoire de la civilisation et des institutions du moyen âge » à la Sorbonne (1905), il venait de publier un volume intitulé : Jules Michelet, sa vie et ses œuvres, que l'on peut considérer comme une ébauche du présent ouvrage. S'il a pu reprendre ce travail en lui donnant tout le développement que comporte l'infinie variété du sujet, il le doit à une de ces initiatives généreuses et intelligentes dont M^{me} la marquise Arconati-Visconti a donné tant de preuves en faveur de nos établissements scientifiques : en souvenir de son père, A. Peyrat, qui fut un des amis de Michelet, elle créa au Collège de France une chaire temporaire (1) où elle souhaitait que Monod pût continuer avec plus de liberté qu'il n'en avait eu à l'École normale supérieure ou même à l'École pratique des Hautes Études, les travaux d'érudition auxquels il avait voué sa vie et dont la maladie était venue trop souvent l'éloigner. Il fut en effet autorisé à faire pendant cinq années un cours d' « Histoire générale et de méthode historique ».

De la méthode, Monod n'a jamais, que je sache, traité ex professo au Collège, bien qu'il l'eût toujours pratiquée dans la suite de son long et fécond enseignement et qu'il fût aussi capable que quiconque d'en exposer les règles et le mécanisme. Il se contenta de prêcher d'exemple. L'histoire générale, il l'enferma dans un cas particulier en prenant pour unique objet de son cours la vie et les œuvres de Michelet ; c'est tout le mouvement de rénovation dans le domaine de l'histoire et de la morale en France au XIX^e siècle qu'il allait étudier dans ses leçons ; et ces leçons, légèrement modifiés, ont reçu leur forme définitive dans les deux volumes qui se présentent aujourd'hui à l'examen du public désireux de s'instruire.

Pour en préparer la rédaction, Monod se trouvait dans des conditions particulièrement favorables. Il avait connu Michelet, il avait été maintes fois reçu chez lui, dans son appartement de la rue d'Assas ; il avait été l'ami de M^{me} Michelet (Athénaïs Mialaret) et, pendant les nombreuses années où ils habitèrent la même maison, il la voyait constamment. J'ai déjà dit (2) qu'elle lui légua les papiers de son mari, non seulement les manuscrits des cours, imprimés ou inédits, et ceux des livres publiés, mais toute la correspondance et les « journaux » où Michelet avait l'habitude de noter très exactement, à côté des menus faits de son existence journalière, les idées qui avaient jailli de son cerveau en état de constante fermentation. Jusqu'alors Monod s'était contenté de publier des études fragmentaires

(1) Par décret du 17 avril 1905, l'administrateur du collège a été autorisé à accepter la donation de 50.000 fr. faite par M^{me} la marquise Arconati-Visconti et destinée « à subvenir pendant cinq années aux frais d'un cours supplémentaire d'histoire générale et de méthode historique ».

(2) Annuaire de l'École des Hautes Études (1912).

sur des points particuliers (1); il avait maintenant à sa disposition les moyens d'information les plus complets qu'il fût possible de réunir, les documents les plus sûrs permettant non seulement de préciser ce qui restait encore obscur dans la biographie de Michelet, mais de suivre l'évolution de ses idées et de ses sentiments depuis leur éclosion lente ou spontanée jusqu'à l'expression définitive que savait leur donner la plume du grand artiste. Monod a certainement beaucoup joué dans ce commerce constant avec l'illustre écrivain qui lui avait appris « à aimer la France, à l'aimer dans son histoire ressuscitée par lui, à l'aimer dans son peuple dont il interprétait les sentiments secrets et les nobles inspirations, à l'aimer dans son sol même, dont il savait si bien peindre le charme et la beauté » (2). Il en a tiré la substance de l'étude psychologique la plus pénétrante qui ait encore été faite de Michelet; mais il a su aussi résister au charme de l'enchantement, et juger en critique impartial autant qu'avisé l'homme et l'œuvre qu'il admirait.

Son premier devoir consistait à mesurer exactement la valeur des témoignages qui venaient, nombreux et divers, s'offrir à son jugement. D'abord le témoignage de Michelet lui-même qui a varié, comme tout homme au monde, avec l'âge et sous l'empire des circonstances; mais Monod avait cette bonne fortune de pouvoir corriger les souvenirs lointains de Michelet par les notes immédiates du Journal intime (3), et il lui arriva plusieurs fois de constater avec quelle candide inconscience Michelet avait transporté dans le passé les impressions ou les passions du présent. Ainsi ne faut-il pas tenir pour assurées certaines assertions qui se trouvent, par exemple, dans la préface qu'il mit en 1868 à une nouvelle édition de son Histoire de France. Encore moins doit-on accorder une pleine confiance aux souvenirs recueillis par M^{me} Michelet. Monod a fait d'elle le plus bel éloge (t. I, p. 224), montrant de quels soins tendres et bienfaisants elle sut entourer Michelet vieillissant et lui rendre comme une seconde jeunesse aussi féconde en œuvres et en poésie que la première; mais il savait aussi avec quelle jalousie elle veillait sur la mémoire du défunt, avec quelle force d'illusion elle croyait s'être pénétrée de son âme et presque de son génie. Il ne craint pas de nous dire (t. II, pages 15, 44) qu'elle s'est permis de lacérer telle page du Journal intime où Michelet avait noté les sentiments de tendre amitié qu'après la mort de sa première femme lui avait fait éprouver M^{me} Dumesnil, mère de son futur gendre. Ailleurs, il montre comment elle fabriqua le récit de plusieurs voyages de Michelet, par exemple en Italie et dans les Flandres, en glissant parmi les extraits du Journal des centons empruntés à l'Histoire de France ou même des impressions personnelles inconsciemment transposées comme étant de son mari. Aussi Monod sut-il se tenir sur ses gardes et n'accepter pour certain que ce qu'il avait pu contrôler à l'aide des documents originaux. Il observa la même circonspection à l'égard de la seconde M^{me} Quinet,

(1) Voir dans ce même *Annuaire* la bibliographie des œuvres de G. Monod par M. Émile Châtelain.

(2) G. Monod : *Jules Michelet* (1875), avant-propos.

(3) De ce *Journal*, une des plus étonnantes « confessions » qu'il y ait dans notre littérature, Monod a publié de longs extraits, parmi lesquels se trouvent de petits bijoux. La typographie a pu heureusement en donner la physionomie exacte : ce sont les alinéas fréquents qui semblent suivre la marche saccadée de la pensée elle-même, les numéros qui classent déjà les idées en formation, les accolades qui les présentent sous forme d'un tableau avec ses plans logiquement ordonnés. Il semble qu'on assiste au travail même du cerveau quand Michelet jetait fébrilement ces notes sur le papier.

qui n'apporta pas moins de passion à défendre la mémoire de son mari, que M^{me} Michelet n'en manifesta pour le sien.

Il est enfin une autre source d'informations directes, mais que Monod n'a pu utiliser, celle que possèdent les héritiers de la première femme de Michelet (Pauline Rousseau) et de leur fille Adèle. Bien que croyant avoir le droit de penser que Monod avait indûment pris parti dans leurs querelles de famille, ils se sont pendant longtemps refusés à rien livrer au public et c'est tout récemment qu'ils ont consenti à ouvrir leurs cartons. M. Sirven en a tiré un intéressant choix de lettres qui a paru dans la Revue de Paris (1^{er} octobre 1922). Il ne semble pas que les extraits publiés obligent à modifier en quoi que ce soit le récit de Monod.

En dehors des papiers de famille, Monod a recherché, trouvé et utilisé bon nombre de témoignages consignés par les amis, les secrétaires (1), les élèves de Michelet; il a dépouillé minutieusement les journaux, les revues qui ont parlé des cours de Michelet ou rendu compte de ses livres. A l'aide de ces documents, scrutés et contrôlés avec la critique la plus attentive, il a élevé un monument considérable qui marquera dans l'histoire du mouvement intellectuel en France pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Un des faits qu'il a réussi à mettre le mieux en lumière, c'est le développement logique de la pensée intime de Michelet à travers tant d'œuvres diverses qui paraissent plutôt inspirées par les influences du dehors. Michelet a dit et répété que Vico, son premier maître, n'a cessé de le guider dans toute la suite de son labeur historique; Monod en fournit mainte preuve dans l'analyse qu'il fait des volumes de l'Histoire de France, bien que les derniers aient été rédigés dans des circonstances très différentes des premiers et dans un état d'esprit, pour ainsi dire, contradictoire. Si Michelet fut un des types les plus curieux de l'homo duplex, un de ceux où les contrastes sont le plus fortement accentués, Monod montre d'autre part, qu'au fond, le professeur passionné pour l'enseignement et l'éducation de la jeunesse, le chantre inspiré du moyen âge, l'ardent polémiste anticlérical, le prophète et l'apôtre des temps nouveaux enfantés par la Révolution française, est toujours resté fidèle à ses conceptions premières, à ses doctrines d'amour pour les hommes et d'ascension continue vers une humanité supérieure. « L'auteur du Prêtre, du Peuple et de la Révolution est le même homme qui a écrit l'Introduction à l'histoire universelle, les Origines du droit et l'Histoire de France, le même qui a traduit Vico et composé l'Histoire romaine » (t. I, p. 215). C'est parce que, si Michelet fut un virtuose, un visionnaire, il fut aussi un travailleur acharné, ordonné, réfléchi. C'est d'une intense méditation que sont sortis ses plus beaux livres. La définition de Buffon que le génie est une longue patience peut servir à caractériser ce génie tumultueux et si fantasque en apparence. Monod nous le fait voir, pendant les dures années d'apprentissage, lisant, la plume à la main, tout ce qui de son temps valait la peine d'être lu, en français et même en allemand, sur l'histoire et la philosophie, avide de connaître ce que la féconde érudition d'outre Rhin apportait de nouveau dans le domaine des sciences historiques et morales, multipliant les voyages en France et à l'étranger pour s'instruire sur les lieux, les choses et les hommes, visitant les bibliothèques et les archives avec autant de conscience que les monuments et les musées. Même dans ses divagations

(1) Parmi les secrétaires, Monod aurait pu nommer le père de Michelet qui copia pour lui de longs extraits de chroniqueurs français; ces copies, qui sont naturellement sans valeur, ont été brûlées au moment où Madame Michelet faisait classer les manuscrits de l'Histoire de France.

les plus inattendues, Michelet ne perd jamais complètement le contact avec la réalité dûment constatée. Si Monod refuse de le suivre sur les sommets d'où, « sublime énergumène », il profère des oracles, il ne veut pas qu'on oublie que Michelet fut aussi chef de section aux Archives du royaume et qu'il a publié des documents inédits.

L'œuvre est naturellement le reflet de l'homme. Chez Michelet, elle est faite à la fois de science et d'imagination. Monod, qui était si sensible à toutes les manifestations de la beauté dans la nature, dans l'art, dans la littérature, sent et rend à merveille le talent littéraire de Michelet, puissant créateur d'idées et d'images ; mais il ne s'est pas dérobé à son devoir de critique, et en même temps qu'il analyse ses ouvrages, qu'il en fait apprécier et admirer les parties originales, il ne manque pas d'y signaler des lacunes et des erreurs. Sans pédantisme, mais d'une main très ferme et d'une vue très large, il refait en quelque sorte les parties de l'Histoire de France que la science tient aujourd'hui pour suspectes ou fausses. On aura plaisir et profit à l'entendre dissenter à son tour sur la philosophie de l'histoire, sur la théorie des races et du milieu, sur la géographie humaine, sur l'importance de l'élément germanique dans la formation de notre unité nationale, sur la politique carolingienne et le rôle civilisateur de l'Eglise médiévale, sur la Réformation religieuse du XVI^e siècle, sur les relations intellectuelles de la France et de l'Allemagne dans la première moitié du siècle dernier, etc. Si Michelet a présenté avec le puissant relief que l'on sait les grandes figures de Jeanne d'Arc et de Louis XI, Monod a tracé de Luther un portrait tout en nuances, où se jouent la lumière et les ombres, et que les historiens n'oublieront pas.

Monod n'a pas poussé ce travail d'analyse et de synthèse plus loin que l'année 1852 où Michelet, républicain et anticlérical, justement suspect à l'empire naissant, fut brusquement destitué de ses fonctions aux Archives et chassé de sa chaire au Collège de France. Même son dernier chapitre, sur les cours professés au Collège de 1849 à 1852, est resté à l'état d'ébauche. Aurait-il, s'il avait vécu, traité avec la même ampleur les vingt dernières années de la vie de Michelet, riches encore d'œuvres écrites et d'action morale ? Je ne sais. Au point où il l'avait amené, il estimait que son livre était utile, neuf et instructif sur beaucoup de points ; peu de temps avant sa mort, il recommandait encore aux siens de le faire publier. Cependant, c'eût été trahir sa mémoire que d'envoyer son manuscrit tel quel à l'impression. Il s'y trouvait des répétitions inévitables, sinon même nécessaires, quand on s'adresse à un auditoire très mélangé et qui se renouvelle sans cesse ; des digressions qui permettent de nourrir une leçon mais qui retardent ou interrompent le récit et nuisent à la bonne ordonnance d'un exposé. Déjà lui-même il en avait détaché un très important fragment, utilisé comme introduction à l'étude de Boehmer sur les Jésuites, qu'il avait traduite en français. De fidèles amis, en particulier M. Émile Bourgeois, insistèrent pour que le travail fût édité après une révision attentive du manuscrit ; un autre, M. Henri Hauser, voulut bien se charger de cette délicate besogne. Il s'est acquitté de sa tâche avec une respectueuse discrétion, supprimant les répétitions les plus choquantes, écourtant des citations qui avaient été données plus complètes ailleurs, choisissant entre plusieurs rédactions d'un même récit celle qui lui semblait le mieux convenir au plan général, retranchant même çà et là quelques documents et leur commentaire qui allongeaient le texte sans profit pour le lecteur, et qu'il a d'ailleurs fait paraître sous sa responsabilité dans des recueils

divers (1). D'autre part, il n'a pas hésité à compléter certaines indications bibliographiques en y ajoutant la mention de livres ou d'articles publiés depuis la mort de l'auteur ; on les trouvera entre crochets dans les notes. Suum cuique. Lui reprochera-t-on les libertés qu'il s'est permises et sur lesquelles il s'est expliqué nettement chaque fois (Cf t. I, p. 143 ; t. II, p. 109, 211, 251) ? Non sans doute, et ce sera bien ainsi ; la juste mesure est, en effet, difficile à trouver, quand on veut concilier le légitime souci de livrer au public un ouvrage bien composé avec la piété envers un ancien maître dont on respecte la mémoire.

Quoi qu'il en soit, la mise au point définitive était terminée et le manuscrit remanié se trouvait chez l'imprimeur quand éclata la guerre. Après la fin des hostilités, il fallut attendre encore que la famille et les amis eussent trouvé les moyens d'entreprendre enfin la publication, plus de dix ans après la mort de l'auteur. Voici maintenant l'œuvre du maître, en deux volumes remplis de faits et d'idées, à la place qui lui convient dans cette Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes à laquelle Monod a toujours témoigné tant de sollicitude. Je ne crois pas me faire illusion en prédisant que le public éclairé lui fera le chaleureux accueil dont elle est digne.

Charles BÉMONT.

Noël 1922.

(1) En voici la liste : *Quelques fragments inédits de Michelet sur le xvi^e siècle* (Revue du seizième siècle, t. I, fasc. 1, 1914) ; *Jules Michelet, fragments inédits de ses conférences à l'École normale* (Revue politique et parlementaire, 10 avril 1914) ; *Michelet naturaliste et l'âme française d'aujourd'hui* (Revue du Mois, 10 février 1915) ; *Michelet et Sismondi* (Semaine littéraire de Genève) ; *J. Michelet et Foisset* (Revue de Bourgogne). Tout cela est en somme du bien de Monod. Ajoutons des *Lettres inédites sur la mort de Charles Michelet*, que M. Hauser a publiées dans la Revue bleue, 4 avril 1914.



ERRATUM

Tome I, page 21, ligne 12. Au lieu de : toute la séance de ses lectures, lire : toute la suite.

- p. 24. L'appel de note 1 de la ligne 36 doit être corrigé en 2 et celui de la ligne 42 supprimé.
- p. 48, lignes 33 et 34. La citation latine doit être lue comme suit : « *Te, maris et terrae numeroque carentis arenae Mensorem* ». (Voir Horace, Odes, livre I, n° xxviii, vers 1-2.)
- p. 53. Dernière ligne au bas. Au lieu de : *Discours sur*, lire : *Introduction à l'histoire universelle*.
- p. 57. A la note. Lire : *La Révolution* et *La création* (la conjonction *et* ne doit pas être en italiques).
- p. 114 note 1, ligne 2. Au lieu de : du *Précis* qu'il avait composé, lire : qu'il l'avait composé.
- p. 123, note 1. Au lieu de : Bncha ?, lire : Buenho. *
- p. 124, ligne 5. Au lieu de 1869, lire 1868.
- p. 125, ligne 1. Au lieu de : (1874), lire : (1847). A la note, ajouter : un, après : et non.
- p. 143, note 1. Lire : Meyerbeer.
- p. 153, note 3. Corriger ou compléter les titres des ouvrages suivants : Süpfle : *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*. — Fritz Meissner : *Der Einflus der deutschen Geiste auf die französische Literatur des XIX Jahrhunderts bis 1870*. — Virgile Rossel : *Histoire de relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Paris, 1897.
- p. 156, note 1. Lire : Lady Blennerhasset : *M^{me} de Staël et son temps* (le nom de l'auteur aurait dû être imprimé en romain, non en italiques).
- p. 173, ligne 33. Après : ne suivaient-elles pas, ajouter : dans.
- p. 205, ligne 21. « Au lieu de : et de ongles, lire : et de ses ongles.
- p. 211, ligne 25. Au lieu de : Eichoff, lire : Eichhoff.
- p. 230, note 1. Lire : Voy. *Revue historique*, t. II (1876), p. 151-171. La référence exacte est donnée plus loin, p. 241.
- p. 245, trois lignes avant la fin. Lire : Messène, Phigalée, Mégapolis (auj. Sinand), Tripolitza (auj. Tripolis).
- p. 247, note 1. C'est en 1839, non en 1830, que Quinet fut nommé à la Faculté de Lyon.
- p. 253, ligne 28. Lire : 30 septembre, au lieu de 31.
- p. 258, ligne 14. Lire : Bertereau, comme à la ligne 2.
- p. 266, ligne 3. Lire : Sur sa méthode propre, il se refuse.
- p. 280, ligne 37. Lire : 614, au lieu de : 514.
- p. 320, ligne 32. Au lieu de : la Hnnse, lire la Hanse.
- p. 332, ligne 19. Au lieu de : Henri IV, lire : Henri VI.
- p. 333, ligne 14. Lire : Lewis. Il s'agit ici de Sir George Cornwall Lewis.
- p. 337, ligne 1. Lire : serf-arbitre, au lieu de : self-arbitre.
- p. 350, note 2. Le titre de l'ouvrage du D^r Majunke doit être lu : *Luther wie er lebte, liebte und starb*.
- p. 359, ligne 22. Lire : La Fontenelle de Vaudoré.

- p. 363, trois lignes avant le bas. Lire : *Prolégomènes* au *Polyptyque*.
- p. 366, six lignes avant le bas. Lire : 1837 au lieu de : 1833.
- p. 375, note, ligne 6. Lire : Nous avons élagué les citations, au lieu de : délégué.
- p. 378, deux lignes avant le bas. Lire : Verachter.
- p. 378, note 4, n. 3. Lire : *Essai d'économie politique* (en italiques).
- p. 381, ligne 6. Lire : *Hac nitimur*.
- p. 381, note 3. Au lieu de Crotins, lire : Crotius.
- p. 383, six lignes avant le bas. Lire : Fafner.
- p. 384, note 1, Ajouter : Pierre Jacques Scourion, bibliothécaire et archiviste de Bruges, né à Boulogne-sur-Mer, mort à Bruges en 1883.

Tome II, p. 23, deux lignes avant le bas. Lire : Vicence, au lieu de : Vienne.

- p. 48, ligne 5. Au lieu de : Duschesne, lire : Duchesne.
 - p. 100, ligne 2. Lire : 1841, au lieu de : 1864.
 - p. 135, note 4, ligne 6. Lire : Granvelle, au lieu de : Granville.
 - p. 146, note 3. Compléter la référence à la *Chronique* de Sainte-Beuve par la mention : *Revue Suisse*, comme il est dit p. 152.
 - La note de la page 183 devrait être mise entre crochets ; de même la page 204.
 - p. 220, note 1. Au lieu de : 1672, lire : 1572.
-

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Enfance et Jeunesse. — Formation intellectuelle et morale

M. Thureau-Dangin, dans *l'Histoire de la Monarchie de Juillet* explique l'attitude révolutionnaire prise par Michelet en 1843 par les mobiles suivants :

« A côté des tendances de sa nature littéraire, il avait une sensibilité douloureuse, venant en partie de la misère et des blessures d'amour-propre dont il avait souffert pendant son enfance et souvent même pendant son âge mûr : la longue et laborieuse solitude où il avait vécu sur lui-même, accumulant dans le silence bien des amertumes, avait ajouté à cette susceptibilité quelque chose de concentré et une sorte d'exaltation intérieure. Il y avait en outre chez lui un grand orgueil et une vanité plus grande encore ».

Il y a là une petite part de vérité et une part très grande d'exagération et d'erreur. Il est nécessaire, afin de bien comprendre l'œuvre de Michelet, de bien comprendre son caractère; car, cette œuvre est sortie de son cœur autant que de son intelligence, et ses idées philosophiques elles-mêmes ont été en partie déterminées par sa sensibilité. Nous devons donc commencer par étudier quels ont été les éléments essentiels de la formation intellectuelle et morale de Michelet. Nous avons pour la connaître la préface du *Peuple*, et les deux volumes intitulés *Ma Jeunesse* et *Mon Journal*. J'y ajouterai, si je puis, quelques traits inédits, en me servant soit de lettres de famille, soit d'un récit de l'enfance de Michelet écrit par lui-même pour son ami Poinsolet en 1820 et interrompu à la mort de Poinsolet, repris le 31 mars 1822 et laissé inachevé. Michelet s'en est servi en écrivant la préface du *Peuple*. Madame Michelet l'a fait entrer presque en entier dans *Ma Jeunesse*, mais en laissant de côté quelques traits précieux à recueillir.

Je ne raconterai donc pas la vie de Michelet jusqu'à son entrée au Collège Sainte-Barbe-Rollin en 1822. Je rappellerai seulement qu'il était né le 21 août 1798 à Paris, dans une église transformée en infir-

merie¹, de Jean Furey Michelet, originaire de Laon, et d'Angélique, Constance Millet, née à Renwez (Ardennes)². Je ne me demanderai pas ce qu'il a pu devoir, comme il le pensait, à la colérique Picardie et à l'esprit sérieux et critique des Ardennais; car cette psychologie provinciale, à laquelle Michelet a attaché tant d'importance dans son *Tableau de la France*, est bien contestable³. Jean Furey Michelet vécut péniblement de son métier d'imprimeur, aidé de son père et de son petit garçon, jusqu'au jour où il fut complètement ruiné, en 1812, par le décret qui limitait le nombre des imprimeurs à 60 et expropriait les autres. Pendant deux ans il resta sans occupation, soignant son père et sa femme malades qui moururent en 1814 et 1815, mangeant l'argent de l'indemnité reçue en 1812 et le petit héritage des parents de sa femme. Heureusement il obtint en 1814 une place de gérant dans la maison de santé du docteur Duchemin, dirigée par Mme Hortense Fourcy. Il vint y habiter en 1815 avec son fils, rue de Buffon. Trois ans plus tard, en 1818, le docteur Duchemin liquidait sa maison, et Jean

1. « Déménagements perpétuels :

1798 : 16 rue de Tracy, au coin de la rue Saint-Denis, maison Saint-Chamond.

1800-1802 Rue Montmartre, rue du Tour (rue Française. *Ma Jeunesse*, p. 25).

1808 : Rue des Saints-Pères au coin de la rue de Verneuil. (Il a 10 ans, père en prison).

1809 : Boulevard Saint-Martin (Il a 11 ans; il imprime).

1811 : Rue N.-D. de Nazareth, 50 bis rue d'Angoulême.

1812 : Rue Carême-Prenant, cul-de-sac Saint-Louis.

1814-1815 : Rue de Périgueux (Sa mère y meurt).

1815 : 7 rue de Buffon (Mme Michelet dit : 1816 9 février).

1818-1827 : Rue de la Roquette.

1827 : Rue de l'Arbalète. »

2. Angélique Constance Millet était fille de Thierry Millet et de Jeanne Elisabeth Michaux (parrains de J. B. Millet). Lefebvre était fils d'un Lefebvre Millet.

3. Michelet qui a tant critiqué Thierry sur ses théories des races attachait une importance extrême aux origines ethniques. Voici ce qu'il écrit sur ses propres origines :

« *Les Michelet* :

Les Picards : mon père, ma tante;

Les Wallons-irlandais : Edmond;

Les Normands pour le teint;

Wallons pour le cœur : Narcisse.

Les Wallons ont la fureur sacrée : Valmore, Beethoven, J. Van Eyck.

« *Les Millet* :

Champenois, Lorrains, Ardennais (prose très grave), mes oncles et l'aîné de Provins. Ma tante Larisse et ma Mère (critique et prose).

« Les Wallons, noirs et sanguins (ma tante Lefebvre).

« Les Wallons blonds sanguins (Lefebvre, Célestine, nature exubérante).

« Je n'ai jamais trouvé personne plus raisonnable que ma mère. Entre l'empotement sanguin des Belges de la Basse-Meuse, Dinan, Liège, etc., et la critique un peu sèche des Ardennes, Bethel, Sedan, Mézières, des villes lorraines, elle tenait un milieu assez rare... Quand je l'ai connue ses malheurs la rendaient déjà trop critique peut-être, mais cela était nécessaire pour faire équilibre à la jeunesse un peu légère de mon père. Au reste, sans ce caractère picard, cette jeunesse de sang, la tristesse peu raisonnable de ma mère, avec qui j'étais bien plus d'accord, m'aurait tué. »

Furey Michelet allait s'établir, avec une partie des pensionnaires, et Mme Fourcy, n° 49, rue de la Roquette, dans la maison de Sedaine, où il devait rester jusqu'en avril 1827. Ses pensionnaires et les leçons données par son fils le mettaient désormais à l'abri du besoin.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, Jules Michelet avait eu une enfance difficile et misérable. Jusqu'à douze ans il n'avait presque rien appris et presque rien fait. Il travaillait parfois à l'imprimerie, et son vieux grand-père avait été, avec sa mère, son seul maître; mais surtout il errait et lisait au hasard.

En 1810 on l'envoie chez un ancien maître de pension jacobin, M. Mélot, qui après avoir été libraire était revenu à sa première vocation et donnait des leçons de latin à des élèves fort disparates d'âge et d'éducation. Michelet y connut d'assez vilains garnements, mais aussi l'ami qui devait pendant six ans avoir la meilleure place dans son cœur, Poinso. En 1812 il entra au lycée Charlemagne où il souffrit cruellement de la vulgarité et des persécutions de la plupart de ses camarades, jusqu'au jour où ses succès scolaires imposèrent le respect. En 1816 il sortait du lycée et acquérait en 1817, le 15 mai¹, le grade de bachelier ès-lettres. En 1818, il était reçu licencié, le 8 juillet, et entra comme professeur à l'institution Briand. En 1819 il était docteur ès-lettres; en 1821, agrégé des lettres, et il faisait pendant quelque temps des suppléances au collège Charlemagne. En 1822 il était chargé de l'enseignement de l'histoire au nouveau Sainte Barbe, situé rue des Postes, le futur collège Rollin.

Je n'ai rappelé ces quelques faits que pour permettre de mieux suivre les observations que nous pouvons recueillir dans l'histoire de son enfance sur son développement moral et intellectuel. Son journal d'enfance est si détaillé, si sincère, que nous pouvons nous faire l'idée la plus exacte de ce qu'il a été, de ce qu'il a vu et senti pendant ses dix-sept premières années.

Le volume *Ma Jeunesse* complète ce journal, qui s'y retrouve presque tout entier, mais avec des corrections qui en diminuent parfois la saveur. Le trait de caractère qui domine chez lui et qui se manifeste dans toutes les circonstances, c'est la sensibilité, une sensibilité exagérée qui se manifeste à la fois par la tendresse et par la violence, par la promptitude à passer d'une impression à une autre, par un mélange de vanité et de sauvagerie, une capacité extraordinaire de souffrir, d'aimer et de haïr, par une mélancolie précoce, le goût de la rêverie et de la solitude, enfin par un éveil prématuré des sens et une sensualité naturelle qui le porte d'abord au romanesque et qui, avec les mauvais exemples dont il était entouré, aurait pu l'entraîner très loin, si la timidité, le travail, l'amitié, le goût des choses nobles et le respect de la femme, ou plutôt encore l'attendrissement devant la faiblesse de la femme, ne l'avaient retenu².

1. Madame Michelet dit, mars 1817 (*Ma Jeunesse*, p. 290).

2. Nous aurons à plus d'une reprise l'occasion de signaler chez Michelet la lutte entre sa nature passionnée et sensuelle et l'idéal moral qu'il a donné à sa vie. — Il a subi plus d'un entraînement et il le confesse, mais il s'en

Je citerai quelques exemples de cette exaspération de la sensibilité dont il s'accuse. A l'âge de quatre ans, dans un accès de colère, il donna un coup de bâton sur la tête de son père. « Cela parut, dit-il, du plus mauvais augure, tant la violence de mon caractère perceait déjà. »

Plus tard, à huit ou dix ans, quand le caractère de sa mère s'était aigri par le malheur et qu'elle accusait la légèreté de son mari :

« Mon caractère impétueux, nous raconte-t-il, me faisait prendre parti pour l'un ou pour l'autre et j'irritais encore la dispute. Il est certain que ma pauvre mère trouvait en moi bien peu de consolation : qu'on se figure un caractère d'enfant gâté, dur, violent à la moindre contradiction et pensant fausement avec une étrange subtilité... J'affligeais jusqu'aux larmes ma pauvre mère; j'en étais bientôt touché, mais j'étais trop fier pour revenir. » Même quand sa mère était malade et qu'il avait dix-sept ans, « telle était la déplorable violence de mon caractère qu'il m'échappait parfois des mots durs que je voudrais maintenant expier de tout mon sang. A peine avais-je dit ces mots cruels que j'étais déchiré, mais je ne sais quelle mauvaise honte m'empêchait de demander pardon, tandis qu'il était encore temps ».

Je suis porté à croire que Michelet, dans une sorte de fureur de sincérité, a exagéré quelque peu ces violences et ces duretés, mais elles étaient réelles pourtant. Lorsqu'il raconte, en 1820, les persécutions dont il fut l'objet pendant ses deux premières années de collège, de 1812 à 1814, de la part de quelques-uns de ses camarades, on voit que les années n'avaient rien enlevé à la vivacité de ses ressentiments. Il dit, à propos de l'un d'eux : « Il me semble que j'aurais plaisir à souffleter maintenant sa face savoyarde. » Il nous dit encore : « Ces railleries aigrissaient mon caractère déjà très passionné, très violent. De retour à la maison, je versais souvent des larmes de rage. »

Mais cette violence, cet esprit vindicatif, étaient associés par sa sensibilité même à une capacité infinie de tendresse. Cette mère qu'il affligeait souvent, il l'aimait avec passion. Après sa mort, pendant plus d'un mois, il ne pouvait traverser l'appartement sans marcher

relève par les deux sentiments qui lui inspirèrent plus tard le livre de *l'Amour*, sa pitié pour la femme et la conviction que le foyer monogamique est la condition nécessaire de l'activité saine de l'individu et des peuples. « Je n'ai pas la prétention d'être meilleur que les autres, écrit-il le 1^{er} mars 1821; ce qui me différencie pourtant de mes camarades, c'est l'émotion de pitié que je ressens pour les femmes qu'ils traitent avec tant de légèreté. » « La décadence d'un peuple est toujours précédée de la dissolution du foyer. Se réfugier dans la vieille polygamie, c'est reculer de 2.000 ans », écrit-il le 18 juillet. Par moments son aversion pour les plaisirs vulgaires le conduit jusqu'à l'ascétisme. « Le corps, écrit-il le 9 juillet 1830, est toujours l'ennemi de la liberté humaine. Il faut que l'âme lutte jusqu'à ce que le corps soit son esclave. On saoule le monstre, et on dit : « Paix avec le corps ». Non, il faut que ce dernier soit vaincu, non rassasié. » Mais, il ne faut jamais l'oublier avec Michelet, nous trouverons toujours en lui un persistant contraste, l'*homo duplex*, romantique et classique, lyrique et critique, chaste et sensuel. Son visage portait la marque de cette contradiction : le front et les yeux d'un idéaliste, le nez aux ailes frémissantes d'un sensitif et d'un artiste, la bouche serrée et fine d'un ironiste voltairien, le menton lourd et pesant d'un homme tyrannisé par des instincts inférieurs. De même il gardera jusqu'à la fin de sa vie le teint frais et rosé d'un jeune homme sous une neige de cheveux blancs qui, dès l'âge de trente ans, lui donnait l'aspect d'un jeune vieillard.

sur la pointe des pieds et c'était chaque fois une nouvelle douleur quand il revenait à lui et sentait l'inutilité de ces précautions. Quand il est transporté rue de Buffon et se sent de nouveau entraîné vers l'avenir par la joie de vivre, « par mille distractions au dehors, par mille passions nourries dans la solitude et qui s'élançaient au dehors dans l'espoir d'être satisfaites » il se reprochait nous dit-il, ce bonheur cruel « comme si je l'eusse acquis au prix de sa vie. » Il ne parle de son père qu'avec la reconnaissance la plus émue et aperçoit en lui ce qui se cachait de sensibilité sous des apparences de sécheresse et de frivolité¹.

Où la nature aimante de Michelet se manifeste avec le plus de force, ce n'est pas dans ses juvéniles amours pour Sophie Plateau ou pour Thérèse, si délicieusement contées dans *Ma Jeunesse*, car il est difficile de démêler dans ces élans tumultueux des premières passions la tendresse du cœur de l'émotion des sens, c'est dans ses amitiés. Je ne connais rien, dans l'histoire des amitiés célèbres, de plus touchant, de plus beau, que l'amitié de Poinso et de Michelet. Leur commerce est un échange, non seulement d'une tendresse passionnée, mais des plus hautes pensées et des plus nobles efforts pour leur perfectionnement mutuel. Quand Poinso tombe malade et meurt, cette catastrophe dont nous suivons au jour le jour dans *Mon Journal* toutes les péripéties, fait écrire à Michelet les plus belles pages qu'aient jamais inspirées à un homme de génie la douleur et l'amitié. Et si un nouvel ami, Poet, âme énergique et essentiellement vertueuse, succède à Poinso dans l'affection de Michelet, cette nouvelle amitié n'enlève rien à l'ancienne. Écoutez de quelle façon Michelet parle d'eux quand il reprend en 1822 l'histoire de sa jeunesse, histoire interrompue en 1820 lorsque Poinso était tombé malade :

« La vue seule des chiffres qui numérotent les pages précédentes me rappelle un ami que j'avais encore en les écrivant. Ainsi j'ai perdu ma plus douce espérance, plusieurs années de ma vie ; je pourrais même le dire à la lettre, une partie de moi-même, car je ne me retrouve plus les mêmes facultés depuis sa mort.

Je dois cependant remercier Dieu ; car en m'ôtant Poinso il m'a conservé une amitié aussi douce et peut-être plus salutaire, parce qu'elle m'associe au calme d'une âme forte et moins agitée de passions. Je ne crois pas que mon ami s'offense du témoignage que je rends ici à l'homme le plus vertueux que

1. Quand son père le prenait le matin dans son lit et lui chantait :

Que je suis heureux d'être père,
Mon fils est mon consolateur ;
Jusqu'à mon heure dernière
Mon cher fils fera mon bonheur.

il fondait en larmes.

Le 24 août 1820 il écrit dans son journal : « Dieu m'a donné, m'a prodigué même les objets les plus dignes d'être aimés. Outre le meilleur père et la meilleure mère que l'on pût souhaiter, il m'a successivement fait connaître des personnes d'un cœur vraiment rare, en sorte que j'ai toujours quelque peine à croire que tout ce qu'il y a de bon, de vertueux, de sensible sur la terre ne soit pas autour de moi. »

je connaisse; il doit plutôt voir avec plaisir que Poret lui-même ne l'efface pas de mon cœur.

J'avoue que je crois devoir beaucoup à Poret. Son amitié m'a retrempé. Poinsoi sympathisait tellement avec moi que sa société ne pouvait me changer en bien; nous n'étions pas deux. Nous entretenant sans cesse de l'état passionné de nos âmes, nous nous quittions plus agités. Que nous parlions d'amitié, de vertu, nous n'étions pas plus calmes que si nous eussions parlé d'amour. Cet état de l'âme était poétique, romanesque, et quoique je sente combien il était dangereux, je ne puis m'empêcher de le regretter. Ah! mon cher ami, le monde a changé. »

A l'amitié, Michelet joignait l'amour du prochain en général. Après la mort de Poinsoi il se console en faisant des visites à des pauvres¹.

La sensibilité à la fois exquise et vibrante de Michelet se manifestait chez lui de toutes les manières et dans toutes les circonstances. Ayant appris qu'on avait jeté dans l'égout les petits de leur chatte, il fut longtemps sans pouvoir s'en consoler et pleurait quand on en parlait. Un jour que son chat Raton, affamé, avait mordu sa main, grasse d'un morceau de viande qu'il venait de manger, il se mit d'abord en colère, puis pleura « en faisant un retour sur leur pauvreté dont souffrait ce pauvre animal. » A douze et treize ans, il était visiblement ému par la vue des petites filles de son quartier. « Elles allumaient, dit-il, mon imagination voluptueuse. » Il était jaloux de l'une d'elles, Sophie Plateau. « Lorsqu'un jeune ouvrier du voisinage venait chez eux, je crevais; je vois encore la belle lune qui brillait, dans une de ces terribles soirées où je nourrissais ma jalousie par la lecture d'un poème d'Ossian. »

Cette extrême sensibilité chez un enfant pauvre, qui voyait le malheur et la souffrance autour de lui, l'avait rendu timide et gauche par crainte d'être moqué, et cette timidité s'accroissait par l'amour-propre qu'avait développé chez lui l'admiration inconsidérée de son père, de ses grands-parents et de leurs amis. La grosseur de sa tête présageait sa haute destinée: on discutait devant lui quelle sorte de grand homme il devait être. « Ayant beaucoup d'idées au-dessus de de mon âge, dit-il, toutes fausses par conséquent, j'étais l'être le plus bizarre, et peut-être le plus ridicule. » Sa terreur d'être envoyé en classe le fit garder à la maison jusqu'à douze ans, menant une vie sédentaire, lisant, rêvant, apprenant mal, mais... apprenant seul. Quand il fut au collège Charlemagne, sa timidité devint une sauvagerie haineuse. Mais pendant ces années de tristesse et de souffrance il avait pris l'habitude et le goût de la solitude.

« Le moindre regard d'homme me déconcertait, et l'idée que je pouvais paraître ridicule ou méprisable élevait dans mon âme une vague infernale.

1. Ce besoin de charité demeurera un des traits essentiels du caractère de Michelet. Nous apprenons, par une lettre d'un collègue, qu'à Sainte-Barbe, quand il avait vingt-six ans, il avait des listes de jeunes gens à qui il cherchait à procurer du travail. Même dans les périodes les plus occupées de sa vie et malgré sa pauvreté, il faisait des visites de charité. J'ai eu entre les mains une correspondance de 355 lettres de la seconde Mme Michelet écrites de 1854 à 1874. Il en est bien peu qui n'aient pas pour objet des services à rendre ou des services rendus.

Quoique souffrant à la fois presque toutes les privations physiques, il m'arrivait de pleurer de ne pouvoir être utile aux hommes; et au moindre sourire malin, je me sentais le besoin de poignarder le railleur. A un quart d'heure de distance je versais dans la rue des larmes de rage et d'amour. »

Dès l'âge de 9 ou 10 ans, il goûtait, nous dit-il, les plaisirs vagues de la mélancolie.

« J'aimais à monter seul dans un cabinet tout à fait séparé de l'appartement; je n'y montais qu'en tremblant à cause de la noirceur de l'escalier et de la grandeur des armoires où un homme pouvait facilement se cacher; mais une fois établi là, j'y rêvais avec plaisir. »

Cet amour de la solitude, il le conservera toujours. Lorsqu'il a 22 ans, il écrit à Poinso : :

« Remercions la solitude de ce qu'elle nous a donné dans le passé. Restons seuls, mon cher ami; les faibles ne sont pas propres à vivre parmi ceux qui n'ont que le plaisir en tête; ils souffrent trop du contact. Un livre, un petit coin, *ante focum, si frigus erit, si messis, in umbra*, avec cela et le nécessaire, voilà ce qu'il faut pour notre vie. Aimons les hommes, mais loin d'eux. Je savoure mon ourserie¹. »

Cet amour pour la solitude et la rêverie, la tristesse habituelle de sa vie d'enfance et de jeunesse, les deuils cruels qui l'atteignirent, la mort de son grand-père et de sa mère, de Poinso, lui donnèrent de bonne heure une sorte d'attrait pour la mort. Le Père Lachaise fut pendant des années sa promenade favorite.

« Je puis dire, écrit-il dans son journal, le 2 novembre 1822, que j'ai fait amitié avec la mort. En retour elle m'a livré les mystères de la tombe. Il a suffi de l'interroger d'un cœur compatissant. Je pourrais écrire des dialogues des morts, nouveau Lazare, en ressuscité du tombeau. Je suis tant de fois mort par la douleur. »

Toutes les grandes étapes de la vie de Michelet ont été marquées par des tombeaux : sa mère, son ami, sa première femme, Mme Dumesnil, son père, sa fille. Chaque fois il a approfondi et savouré, si je puis dire, le mystère de la mort. Et son amour de l'histoire est né en partie de cet amour de la mort où il a fini par voir la condition et comme l'explication de la vie. Toute vie à ses yeux n'était que résurrection d'entre les morts.

Ces goûts, cet attrait pour la mort devaient, semble-t-il, faire naître en lui des sentiments de mysticité religieuse, et quand on le voit en 1816 se faire baptiser malgré le voltairianisme de son père, on est disposé à regarder cet acte comme le résultat d'une conversion religieuse et chrétienne. Mystique, Michelet le fut toujours. Il voyait, sentait partout le mystère; il prêtait des âmes aux bêtes et même aux choses; il mettait la nature humaine en communication avec Dieu et trouvait dans les âmes simples, les enfants, une révélation du divin. Mais de même qu'il y avait au point de vue moral deux hommes en lui, un

¹ *Mon Journal*, p. 65.

homme parfois asservi à ce qu'il appelait ses anges noirs, à ses instincts sensuels, et un homme aspirant à une vie idéale où le corps est l'humble serviteur de l'âme, il y avait aussi en lui, au point de vue religieux, un mystique pour qui le réel n'était que le symbole de forces cachées, et un critique rationaliste qui se refusa toujours à enfermer sa religion dans des formules dogmatiques ou même philosophiques. Nous en avons la claire perception dans ce qu'il dit dans ses souvenirs d'enfance en 1820 au sujet de la lecture qu'il fit de *l'Imitation de Jésus-Christ* à l'âge de 12 ans.

« Ce que j'éprouvai de plus remarquable rue des Saints-Pères, ce fut quelques mouvements religieux. Papa était plus qu'indifférent là-dessus; maman n'était pas dévote, mais respectait la religion dans laquelle elle avait été élevée; mon bon papa et ma bonne maman parlaient fort mal de la religion parce qu'ils avaient vécu longtemps dans un pays où les prêtres étant les plus riches excitaient le plus l'envie des pauvres. Dans ces détresses extrêmes où nous nous trouvâmes, je ne sais quel instinct me poussa à ouvrir des livres de piété. Jamais on ne m'avait donné d'instruction religieuse et jamais on ne m'avait mené dans les églises, non plus que depuis. Les prêtres, vêtus de leurs longues robes noires, m'effrayaient même. C'était pour moi tout autre chose que des hommes. La négligence de mes parents, le besoin pressant de tous les jours, terrible distraction, empêcha de songer à me faire baptiser. Ce sera peut-être à cet éloignement des préjugés que je devrai de devenir un jour raisonnablement religieux. Le livre qui me tomba sous la main fut *l'Imitation de J.-C.*, précédée de l'ordinaire de la Messe. Ces dialogues entre Dieu et une âme malade comme était la mienne m'attendrissaient beaucoup : j'oubliais facilement le présent qui devait passer si vite et je ne songeais plus qu'à cet avenir que nous promet la religion. Timide, comme j'étais, et ne connaissant les hommes que par le mal qu'ils nous avaient fait, je goûtais beaucoup la louange et la sollicitude dont ce livre est plein; il me semblait déjà (et j'ai su depuis que j'avais raison) que ce livre avait été fait par un solitaire comme moi. Une maxime me resta dans la mémoire et je suis fâché de n'avoir pu jamais la retrouver dans le livre; c'en était là à peu près le sens : *Je ne me suis jamais repenti d'être resté seul et de m'être tu, je me suis souvent repenti d'avoir été parmi les hommes.* Ces mouvements de religion ne durèrent pas plus que la détresse qui m'avait fait sentir la nécessité de sortir du présent; et je ne sais s'il eût été bon qu'ils durassent; car j'aurais vu la religion catholiquement et sottement, et je me serais bientôt trouvé muselé comme les autres. »

Il est intéressant de rapprocher de ce morceau le passage de l'Introduction du *Peuple* où Michelet l'a reproduit en le transformant. Vous y admirerez l'art consommé de l'écrivain qui a su tirer de ce morceau écrit d'un style un peu froid et négligé des accents d'une émotion pénétrante et vous y remarquerez aussi que la tendance à la mysticité a été en s'accroissant chez Michelet à mesure qu'il s'est affermi dans son opposition au catholicisme. En 1820 il espère se faire une religion raisonnable; en 1843 il a renoncé au Christ et croit s'être d'autant plus rapproché de Dieu :

« Dans les embarras extrêmes, incessants, de ma famille, ma mère étant malade, mon père si occupé au dehors, je n'avais reçu encore aucune idée religieuse... Et voilà que dans ces pages de *l'Imitation* j'aperçois tout à coup, au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance! La religion reçue ainsi, sans intermédiaire humain, fut très forte en moi. Elle me resta comme chose mienne, chose libre, vivante, si mêlée à ma vie

qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes, dans l'art et dans la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères. Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de l'*Imitation*? Je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même... Je vois encore la grande chambre froide et démenblée; elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse. Je ne pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu¹. »

Il y avait heureusement en Michelet des qualités qui faisaient contre-poids à son excessive sensibilité. Il y avait tout d'abord un fonds de sens pratique qui n'est pas très apparent dans son enfance, mais que nous verrons se manifester d'une manière frappante au moment de son mariage et pendant les années de sa jeunesse et de sa maturité. Bien qu'il fût prêt à tous les sacrifices matériels pour ses convictions politiques, artistiques ou scientifiques, il savait calculer et organiser sa vie dans les moments les plus difficiles de façon à s'assurer non des jouissances, mais les conditions d'existence nécessaires à son travail et à sa production littéraire. Cet esprit pratique, il l'avait certainement hérité, non de son père qui en était dépourvu, mais de la laborieuse et économe famille ardennaise dont sortait sa mère.

Ce qui par contre éclate chez lui tout enfant, c'est l'intensité de la volonté et de l'énergie dans un corps frêle et débile. La dureté même dont il s'accuse en est une manifestation et aussi les batailles qu'il livrait à coups de pieds ou à coups de poings à ses polissons de camarades bien qu'il fût certain d'avoir toujours le dessous et qu'en général, à l'aller et au retour du collège, il fût son possible pour ne voir personne et n'être vu de personne. Dans sa vie solitaire il avait pris des habitudes de sérieux et de concentration. Il fut toujours laborieux, acharné au travail. Son exactitude et son soin à remplir tous ses devoirs le faisaient considérer par son maître, M. Mélot, comme « un petit saint, un petit Caton ». Quand il fut au collège et se trouva très inférieur à ses camarades, en butte à leurs railleries, loin de se décourager il se mit à travailler avec rage, à faire des devoirs surrogatoires jusqu'à ce qu'il eût pris la tête de la classe. Je ne puis pas ne pas citer, bien qu'il soit très connu, le passage de l'introduction du *Peuple* où Michelet rappelle un souvenir d'enfance où se montre ce côté énergique jusqu'à l'héroïsme de sa nature. Il avait 15 ans :

« Je me rappelle que dans ce malheur accompli, privations du présent, crainte de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) et mes ennemis à moi

1 Toutefois s'il y eut en lui un élan religieux qui lui fit désirer de s'unir à la grande association chrétienne, il n'était pas réellement converti au dogme catholique, car il se refusa de faire acte de croyant en communiant (note de 1868) et il écrivit dans son *Journal* le 18 novembre 1820 : « Celui qui croit la Messe bonne et n'y va pas est coupable. Moi, qui n'y vais pas, j'aime, dans les jours de grande fête, à communier avec la foule que je vois se porter aux églises ou dans les temples. Je le fais en traduisant quelque belle page des philosophes anciens ou une parabole de l'Évangile, celles surtout qui expriment une vérité éternelle dont on peut faire son profit, à quelque religion qu'on appartienne. »

se moquant de moi tous les jours, un jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même : sans feu (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblait fini pour moi. — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien. — Je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne (que j'ai toujours conservée) et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir... Ma foi n'était pas absurde. Elle se fondait sur la volonté. Je croyais à l'avenir parce que je le faisais moi-même... Mes études finirent bien et vite. »

Cette puissance de vie était cause que malgré leur intensité ses chagrins se dissipaient assez vite, et qu'il s'en relevait rapidement. Il se reproche même, nous l'avons vu, cette facilité à reprendre goût à la vie.

Voilà quelles étaient ses aptitudes morales, les traits essentiels et natifs de son caractère. Quelles étaient ses aptitudes intellectuelles, les traits primitifs de son esprit ? Nous y trouvons comme dans son caractère des contrastes assez frappants.

Comme la sensibilité est le trait dominant de son caractère, l'imagination domine son intelligence¹. Le jeûne et la solitude furent des excitants pour cette faculté native. Il a remarqué lui-même Introduction du *Peuple*, p. 14) combien elle vagabondait volontiers tandis que ses doigts d'enfant assemblaient les lettres d'imprimerie. Pendant des années il entretenait perpétuellement son grand-père et sa grand-mère de son projet de polier un peuple sauvage et avec cette netteté de représentation qui sera un de ses mérites d'écrivain, il avait prévu tous les détails de son œuvre : la grandeur de la ville, le nombre de ses portes, les personnes qu'il aurait avec lui. Tout enfant aussi il avait fait le plan d'une tragédie de Brutus et, à 13 ans, esquissé un mélodrame sur Télémaque. Naturellement son imagination prit de bonne heure un tour romanesque et amoureux. Il peuplait d'héroïnes ses châteaux en Espagne et dès qu'il connut Poinso, à 13 ans, il l'entretint de ses rêveries amoureuses et de ses idées sur la beauté féminine.

Mais il faut noter que ce don si rare n'était pas seulement remarquable par sa précision et son relief. Il fut aussi de très bonne heure littéraire. Nous l'avons vu, jaloux de Sophie Plateau, alimenter sa jalousie en lisant Ossian. C'est d'un livre que naquirent ses premières émotions religieuses et il nous dit que, faisant ses confidences amoureuses à Poinso, il les émaillait de citations. De bonne heure il aimera à donner une forme littéraire à ses sentiments, écrira un journal, et toute sa vie conservera le besoin de noter ce qu'il pensait et surtout ce qu'il sentait. Rien de plus curieux et de plus caracté-

¹ Nous avons vu qu'il protestait plus tard quand on l'accusait d'avoir été poète dans l'histoire, d'avoir donné trop de part à l'imagination. Mais cela ne l'empêche pas de parler lui-même de cette « grosse puissance imaginative » qui s'était développée dans la concentration même de sa vie au foyer et dans le travail (note de 1868). D'ailleurs cette faculté n'était nullement vague et rêveuse. Elle était créatrice de formes et de couleurs précises. Ce n'était pas une imagination de poète ni de romancier mais d'historien.

ristique que ce besoin de s'analyser, de s'observer et de se décrire soi-même, associé à ces élans de sensibilité et d'imagination¹.

Il y a plus. On trouve chez Michelet, à côté de sa passion pour la lecture qui pouvait difficilement se satisfaire dans la pénurie de livres où la misère le réduisait, à côté de son admiration attendrie pour la poésie ancienne, pour Virgile et Tibulle, le goût très marqué des sciences exactes. Avant d'entrer au collège, à 14 ans, il passe quelque temps chez M. Bazin pour y faire du grec et des mathématiques. On le juge si bien doué qu'on le croit aussi propre à entrer à l'École Polytechnique qu'à l'École Normale et nous voyons dans son journal de 1820 à 1822 qu'il continua à faire des mathématiques par goût et par méthode, comme exercice intellectuel. Chaque jour il lit la Bible et fait des mathématiques. Il veut aussi se tenir au courant des sciences naturelles et s'associer aux études médicales de Poinsolet. C'est un goût qui demeurera chez lui. Le médecin et naturaliste Edwards devait avoir sur lui une grande influence ainsi que Geoffroy Saint-Hilaire, Serres, Elie de Beaumont, de 1830 à 1843. Plus tard, après 1850, son amitié avec Robin, Pouchet, Martins, Lortet, contribua à le pousser vers la physiologie et l'histoire naturelle. C'est que ce sensitif et cet imaginatif était en même temps un réaliste. Sa rêverie n'était pas une rêverie vaguement poétique. C'était l'évocation de visions précises et colorées. L'image de chacun de ses camarades resta gravée dans son cerveau avec une netteté cruelle. Quand il raconte la mort de sa mère, il revoit sa figure comme photographiée en lui. Écoutez ces lignes surprenantes :

« Je passai la journée les yeux fixés sur maman et lisant de temps en temps les prières des morts à la même table où j'écris maintenant. La mort ne l'avait point changée. Une si longue maladie l'avait tant altérée à l'extérieur qu'on l'eût plutôt dite morte longtemps d'avance. Sa figure, sans devenir choquante, s'était en quelque sorte raccourcie ; sa lèvre inférieure débordait un peu l'autre, à peu près comme dans son sommeil lorsqu'elle paraissait souffler en dormant. »

Ce mélange d'imagination, d'analyse, de précision et de réalisme fit de Michelet un grand poète en prose, incapable d'écrire des vers

¹ Cette habitude de s'observer, de s'analyser et d'écrire toutes ses impressions deviendra chez lui un besoin et presque une manie. On peut se demander si cette habitude de transformer instantanément en littérature ce qu'on sent, de se considérer à tout moment comme l'auteur d'un drame dont on est en même temps le dramaturge, ne risque pas d'altérer la sincérité des sentiments. Il n'y a pas cette crainte avec Michelet. Sa nature était trop puissante, trop spontanée, et d'ailleurs ce qu'il écrivait était pour lui seul. Mais il est impossible qu'en s'écrivant et en se décrivant ainsi soi-même on ne précise, on n'accroisse et on n'exagère pas souvent. Puis, comme le faisait Michelet, quand on revient à distance sur soi-même, on arrange le passé pour l'accorder au présent. D'ailleurs tous les romantiques, Chateaubriand dans ses *Mémoires*, Lamartine dans ses commentaires à ses poésies, Hugo dans ses préfaces et dans le livre écrit sur lui-même sous le nom de sa femme, se sont racontés eux-mêmes comme Michelet et ils l'ont fait pour le public plus que lui. [Voy. l'étude de G. Monod, *Michelet et son journal intime*. (*Revue bleue*, 888, t. I, p. 270-276.).]

qui ne fussent pas d'une déplorable banalité. Peut-être d'ailleurs les prosateurs très originaux ont-ils en eux un sens du rythme de la prose qui les rend inaptes à enfermer leur pensée dans le moule étroit du vers français. Michelet, qui a comme prosateur tant de points de ressemblance avec Châteaubriand, faisait d'aussi mauvais vers que lui.

D'ailleurs Michelet, qui dès le collège écrivait une prose forte et nombreuse d'un accent assez personnel, était peu sensible au charme et à la beauté de la forme poétique créée par ses grands contemporains. Il les admirait, mais avec mille réserves et il était plus ému par la sensibilité de Mme Desbordes-Valmore que par le lyrisme harmonieux de Lamartine, la passion de Musset ou l'éclatante imagination d'Hugo. Il n'était pas d'ailleurs naturellement musicien et il nous dit « n'avoir senti les plaisirs enchanteurs de l'oreille que quand les passions ont été tout à fait éveillées en lui. » Il devint alors un admirateur fanatique de Beethoven¹. Par contre, il fut toujours très sensible à la peinture et à la sculpture. Il y cherchait avant tout le pathétique et le coloris. Dürer, Michel-Ange, Rubens, Géricault, Delacroix, Ingres parmi les paysagistes, Michel-Ange, Rude et Préault parmi les sculpteurs furent ses artistes de prédilection. Il ne comprenait guère Raphaël et pas du tout Ingres. D'ailleurs chez les peintres, comme chez les musiciens, comme chez les poètes, ce qui l'intéressait et l'attirait c'était beaucoup plus l'émotion intime et personnelle de l'artiste que la perfection ou l'originalité technique de la couleur ou de la forme. Sensible à l'art, il l'était encore plus à la nature. Enfermé dans Paris pendant toute son enfance, il éprouvait des jouissances infinies à se promener avec son père, ou son oncle Narcisse, ou son ami Poinso le long de la Seine, à Montmartre ou au Jardin des Plantes. Sa promenade ordinaire était en 1812 le cul-de-sac Saint-Louis où il menait paître sa chèvre et lui donnait à manger des soleils et du sureau. « La vue de la verdure me touchait déjà beaucoup », nous dit-il, et il nous parle de ses causeries avec Poinso le long des Champs-Élysées par les belles matinées de printemps, comme un amoureux parlerait de ses rendez-vous.

Demandons-nous maintenant comment ce fonds premier d'aptitudes et de tendances fut modifié, influencé par les circonstances extérieures, l'environnement et le milieu.

Le milieu où Michelet a grandi, a reçu ses premières impressions, c'est Paris, les quartiers les plus populaires du centre ou les faubourgs de Paris. « Je suis né, a-t-il dit, comme une herbe sans soleil, entre deux pavés de Paris. » Il y a vécu pauvre d'une vie d'enfant d'ouvrier. Il s'est dès l'enfance senti et ne cessera jamais de se sentir peuple. Ce sera un des grands côtés de sa nature, une des

1. Son grand-père, ancien maître de chapelle à la cathédrale de Laon, avait en vain essayé de lui enseigner la musique. Il se dit dans une note « né de musique et sans aptitude musicale. Né pour une autre musique — le style. » Mais dans son âge mûr il était admirateur passionné de Beethoven. Il l'appelle « mon Beethoven » et il dit avoir été *hérosé* par lui.

sources de son inspiration, quand il se fera l'interprète de l'âme du peuple de France; ce sera aussi une faiblesse. Il a appris de bonne heure les choses cyniques et vulgaires qu'enseignent les rues de Paris, et certaines délicatesses lui ont manqué. Il n'était pas seulement peuple, il était parisien et Paris a été le livre dans lequel pendant son enfance et sa jeunesse il a lu le plus. Il a connu familièrement tous ses monuments comme il a vécu au Père Lachaise, au milieu de ses morts illustres, et c'est Paris qui lui a enseigné la France, qui lui a donné sa vocation d'historien de la France. Quand il a été nommé professeur au Collège de France, son premier cours a eu Paris pour sujet. Il y avait de plus, au temps du premier Empire, à Paris, un musée fait pour parler d'une manière toute particulière à une imagination enfantine, celui des Monuments français créé par Alexandre Lenoir, pour sauver les chefs d'œuvre d'architecture et de sculpture du Moyen-Age et de la Renaissance, que la tourmente révolutionnaire menaçait de destruction. « C'est là, nous dit Michelet dans *Le Peuple*, et nulle autre part, que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination. Je sentais ces morts à travers ces marbres et ce n'était pas sans quelque lecture que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde ».

Nous avons déjà indiqué comment les circonstances difficiles au milieu desquelles se débattit sa famille, la faim et la misère, les mauvais camarades, développèrent sa timidité naturelle, son goût pour la solitude, son penchant à la mélancolie. Il serait tout à fait erroné de croire que son cœur en soit resté ulcéré et aigri. Il a toujours gardé un souvenir reconnaissant à sa première pauvreté qui lui a permis de comprendre les douleurs du peuple; et d'ailleurs, à partir de 1818 la vie lui fut relativement facile et aisée, sauf pendant les trois années qui suivirent le deux Décembre. Il ne garda pas non plus d'amertume contre les persécuteurs de son enfance, car il avait trouvé de larges compensations à ces blessures.

Tout d'abord auprès de ses parents dont il ne cesse de rappeler la douceur, l'indulgence, la tendresse. Ce n'est pas que cette tendresse fût toujours très éclairée. Ils le dirigèrent peu, l'abandonnèrent beaucoup à lui-même et lui laissèrent trop voir en même temps leur admiration pour lui. S'il conçut de bonne heure et conserva l'idée orgueilleuse qu'il était appelé à de hautes destinées et à être un conducteur d'hommes, c'est que ses parents avaient une foi inébranlable en son avenir. Son développement fut ainsi assez irrégulier et heurté, mais du moins il fut très personnel et original, et si Michelet fut orgueilleux et sensible à l'excès aux critiques, il n'eut jamais de mesquine vanité et il dut à cette foi de ses parents de devenir ce qu'il devint en dépit de tous les obstacles. « Je suis sorti de la foi de mon père », écrivait-il, le lendemain de sa mort. « Il eut en moi, dès ma naissance, sans raison et sans motif, une foi si naïve et si forte, qu'elle m'en donna à moi-même. Sans contrainte, avec l'éducation la plus indulgente, la plus faible même, cette foi de mon père en ma destinée m'obligea

à la faire telle qu'il l'avait imaginée; elle m'imposa des efforts opiniâtres et acharnés, un travail ardent, persévérant, qui ne m'a pas failli un jour. »

Ajoutez à cela d'excellents maîtres, surtout Victor Leclerc et Villemain, qui devaient lui conserver toujours leur appui, et qui dès le collège lui firent sentir le cas qu'ils faisaient de son talent, comme au jour où Villemain, ravi d'une de ses compositions françaises, venait, dans un élan de sensibilité, s'asseoir à côté de lui sur son banc. J'ai déjà dit ce que furent ses amis Poinso et Poret. Si plus tard l'enseignement pour Michelet fut *l'amitié*, c'est que dans ses années de jeunesse, l'amitié avait été l'élément essentiel de sa vie et comme une seconde éducation, je pourrais presque dire sa seule véritable éducation. Comment serait-il resté aigri contre les souvenirs du collège, puisqu'il devait à ses années d'école deux amis tels que Poinso et Poret ? Mais ce ne fut pas seulement la douceur et la délicatesse d'âme de Poinso, la fermeté virile de Poret qui agirent sur lui. La maladie et la mort de Poinso furent un des événements décisifs de sa jeunesse. La mort de sa mère avait été une émotion très forte, mais fugitive. La maladie et la mort de Poinso lui firent regarder la réalité en face et donnèrent à sa conception de la vie une gravité et une profondeur qui ne s'effacèrent jamais. Il pensait à Poinso quand plus tard il décrivait l'impression produite par la vue de la mort. « On est suspendu comme sous un balancier prêt à frapper une monnaie sur un métal amolli par la fournaise. Le balancier tombe et le misérable cœur est frappé pour jamais ». Poinso avait montré à Michelet la voie du devoir et du mariage dans ses relations avec Mlle Rousseau; il avait contribué à épurer sa conception de l'amour. La mort de Poinso produisit dans l'âme de Michelet une sorte de crise religieuse et il chercha sa consolation dans une foi toujours plus forte en la justice divine et en l'immortalité.

Des influences féminines s'étaient jointes à l'influence des amitiés masculines¹. Mme Michelet a raconté dans *Ma Jeunesse* les jolies idylles

1. Il perdit sa mère de trop bonne heure et elle était trop accablée par les soucis pour qu'elle ait pu influer beaucoup sur lui; ils ne s'étaient pas toujours bien compris, ainsi que nous l'avons montré. Mais il avait senti fortement sa perte et avait conservé son souvenir; il aimait à penser qu'il tenait beaucoup d'elle. « J'ai écrit tout ceci, écrit-il dans le *Prêtre* (p. 22) en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes; je l'ai perdue il y a trente ans et néanmoins toujours vivante elle me suit d'âge en âge. Elle a eu mon mauvais temps et elle n'a pas profité de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerais pas... Et pourtant je lui dois beaucoup... Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits) je retrouve ma mère en moi. » Et il disait avec une très juste intelligence de sa nature, « Je suis un homme complet, ayant les deux sexes de l'esprit, fécond avec prédominance de la sensibilité irritable et colérique. » Et vraisemblablement il ressemblait plus à sa mère qu'à son père, esprit un peu léger, ironique et voltairien. Mais son père et sa mère vivaient tous deux les yeux fixés sur l'avenir de leur fils, uniquement dévoués à lui. Michelet père surtout eut pour ce fils un dévouement de tous les instants.

des amours de Michelet âgé de 18 ans, avec Thérèse Tarbet, enfant de quinze ans à peine, sans fortune, que son père, par sagesse, sépara de lui à cause de leur jeunesse à tous deux. Cet amour lui avait inspiré une idée très haute et très pure du mariage. La rupture qui lui fut imposée eut pour résultat de lui faire accepter l'idée d'un mariage où il entrerait plus de sagesse pratique que d'amour et qui aurait surtout pour objet de garantir une vie de travail paisible, mariage qui ne répondra pas aux besoins les plus élevés de son cœur. Dans l'intervalle Michelet avait eu auprès de lui une femme dont l'influence lui fut très bienfaisante¹. Madame Fourey fut pour Michelet plus que maternelle et plus tard il comptait son affection, avec celles de ses deux femmes et de Mme Dumesnil, comme une des quatre affections féminines qui aux diverses époques de sa vie lui avaient gardé son *sursum corda*, l'avaient réservé pour les grandes choses. Mme Fourey avait eu une fille, qui après avoir été séduite et abandonnée, s'était tuée. L'histoire de cette fille racontée à Michelet par Mme Fourey le pénétra de l'idée des devoirs de l'homme envers la femme, le poussa à renoncer à Thérèse, et plus tard à épouser Mlle Rousseau. Mme Fourey avait aussi exercé une certaine action sur les idées religieuses de Michelet. Elle était assez bonne catholique; elle fut marraine de Michelet en 1816 et je suis porté à croire que s'il se résolut à se faire baptiser, malgré son père, son affection pour Mme Fourey et l'influence de celle-ci y contribuèrent plus qu'une véritable conviction².

S'il nous est relativement aisé de noter l'influence exercée par les lieux, le milieu et les personnes sur la sensibilité et l'esprit de Michelet, il est plus difficile de démêler ce qu'il dut à ses lectures et à ses études, bien que nous ayons déjà remarqué cette disposition éminemment littéraire qui lui faisait appliquer à ses propres pensées les expressions des auteurs qu'il avait lus, et qui risquait de lui faire chercher dans ses sentiments des inspirations littéraires. Les lectures de Michelet dans la première partie de sa vie furent choisies absolument au hasard. Il commença par le *Dictionnaire de la Fable* de Chompré,

1. Voir le ravissant chapitre de *Ma Jeunesse* intitulé « Ma Marraine » où est si bien analysée la nature du sentiment qui unit Michelet à cette marraine de 1816, sentiment filial et où se mêlait un peu de sentimentalité amoureuse.

2. Il faut cependant noter un trait caractéristique dans les affections de Michelet. Certes Michelet aimait, il a même aimé Poinso, son premier ami, et sa seconde femme avec adoration, avec désintéressement. Mais la nature de Michelet, comme la plupart des natures puissantes, était, si je puis dire, autocentrique. Il rapportait tout à lui, et, dans son absorbante personnalité, voyait dans ses amis surtout l'affection qu'il leur inspirait et ce qu'il recevait d'eux. Parlant de la jalousie que Pauline avait à l'égard de Poinso et du père de Michelet, de celle que Poinso avait à l'égard de Pauline et de Poret, il dit : « Tous s'aimaient un peu, s'aimaient en moi, ce me semble. » Et parlant ailleurs des quatre femmes qu'il avait le plus aimées : Pauline, Mme Fourey, Mme Dumesnil et Mlle Mialaret, il dit encore : « De femmes en femmes, si bonnes ! je fus comme conservé pour les grandes choses : je gardai mon *sursum corda*. » Il semblerait que ces affectueux eurent à ses yeux pour principal mérite de le préserver des désordres qui auraient pu l'affaiblir et de favoriser sa vie et sa puissance intellectuelles.

puis vint Robinson Crusoé, des sommaires en vers de l'histoire de France, des tragédies, Boileau qu'il admirait avec enthousiasme et dont il aimait surtout la satire contre les femmes, *l'Imitation de J.-C.* qui le remua profondément, Ossian, le roman de *Victor Martigny* qui enflammait ses sens, Montaigne auquel il ne comprit rien (à douze ans!), *Anacharsis*, la *Pucelle*, Buffon, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, Tacite, Ovide, Racine, Corneille, le *Diabole boiteux*, *l'Histoire romaine* de Rollin, enfin et surtout les poètes latins, Virgile, qu'il sut bientôt par cœur, Horace et Tibulle « son meilleur ami ». C'était, on le voit, surtout des livres qui pouvaient agir sur son imagination, un peu d'histoire ancienne et de la poésie latine. Voici comment il décrit l'état d'âme où il se trouvait de 14 à 16 ans :

« Dans une solitude absolue, dans l'éloignement de toutes espèces de plaisirs physiques, l'imagination profite de toutes les privations. Au milieu d'objets si tristes sur lesquels elle craignait de se fixer, elle se faisait un monde à elle, et ce détachement du présent était si continu que dans la plus déplorable situation du monde, je pouvais me dire à peu près heureux. La lecture des poètes augmentait cette disposition. Virgile, surtout, était au ton de mon âme ; il me semblait qu'il avait été souvent dans une situation pareille, le cœur plein d'amour, et trop timide, placé dans une condition trop peu élevée pour approcher de celles dont la beauté l'attirait. »

Sa première culture fut ainsi toute latine¹. Jusqu'à 18 ans il n'avait presque rien lu en fait de littérature française. Il ne connaissait pas Chateaubriand² ; il avait fait peu de grec, lui qui devait bientôt composer des vers grecs. C'est à partir de sa sortie du collège qu'il se mit, avec une sorte de fureur, à se faire un formidable arsenal de lectures de toutes sortes, littéraires, historiques et philosophiques, à devenir helléniste et mathématicien.

Enfermé comme il l'était en lui-même, dans son travail de classe et sa vie privée, si étroite et si pauvre, Michelet semble avoir peu senti le contre-coup des événements du dehors et n'avoir éprouvé ni l'orgueil des victoires, ni l'humiliation des défaites. « J'entendais bien dire qu'on se battait fort. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Pour défendre et conserver quoi ? Ce n'était pas le bonheur public. Nous mourions de faim. » De ce temps, Michelet n'a vu que les tristesses, l'absence de lumière, de chaleur et de vie.

1. N'ayant pas encore lu le Dante il ignorait que le moyen âge eût pris Virgile pour un prophète, et pourtant Virgile était pour lui un prophète, une sibylle, un guide comme pour Dante.

2. C'est Poinset qui en 1816, lui fit admirer *Paul et Virginie*, que depuis il lut et relut sans cesse en versant des larmes. Il lut après 1820 Chateaubriand, un peu de Lamartine, de Hugo, le *Théâtre de Clara Gazul* ; mais il lisait encore bien plus d'auteurs du XVIII^e siècle et du Voltaire surtout. Son romantisme lui vint de l'air qu'il respirait, de sa propre âme et de ses tendances philosophico-mystiques, de Virgile même, bien plus que d'influences littéraires. Partout nous retrouvons en Michelet le dualisme qui sera un des caractères les plus saillants de sa pensée et de son œuvre : il sera romantique et classique, mystique et rationaliste, lyrique et critique. Il se croira avant tout classique, rationaliste et critique, plus disciple de Voltaire que de

Le retour des Bourbons ne l'enthousiasma pas, bien que la paix ait coïncidé avec une amélioration dans la situation de son père. Mais d'une part il était absorbé par ses examens et de l'autre il souffrait des rigueurs exercées par le gouvernement de la Restauration contre les régicides et contre ceux qui avaient servi Napoléon après le retour de l'île d'Elbe. Dans un accès de généreuse indignation il écrit une lettre aux journaux, sous le nom de Millet, pour protester contre les proscriptions. Nous avons déjà dit que toutes ses sympathies allaient en 1820 aux libéraux qui, avec B. Constant et Camille Jordan, défendaient la liberté de la tribune et de la presse et l'extension du droit de suffrage. Mais, occupé de faire son éducation scientifique, de se créer des moyens d'existence, de se préparer à écrire et à enseigner, Michelet ne se mêla pas aux luttes des partis. Il évite de gaspiller ses forces et son talent dans la presse. Il se réserve, tandis qu'au dedans sa pensée s'agite et bouillonne. Il prélude par une foule de projets et d'études à l'ardente production des dix années qui vont suivre. Nous allons voir ce que fut cette féconde période de préparation de 1816 à 1826.

Rousseau. En cela il se méprendra, car ce qui l'emportera chez lui, c'est Rousseau sur Voltaire, c'est le romantique, le mystique et le lyrique, en un mot *l'artiste*.

CHAPITRE II

Michelet de 1817 à 1826. — Études. — Projets. — Débuts
dans l'Enseignement

En août 1816, Michelet achevait sa rhétorique à Charlemagne en remportant au concours général trois prix : le second prix de discours latin, et les premiers prix de discours français et de version latine, qui lui étaient décernés dans la salle des séances solennelles de l'Institut, devant le duc de Richelieu, alors premier ministre, et sous la présidence de Royer-Collard.

Qu'avait-il appris au collège? Peu de choses positives : un peu de mathématiques, très peu de grec, pas d'histoire du tout, car les classes d'histoire ne furent créées que par Royer-Collard en 1818, et beaucoup de latin. Il y avait appris aussi à écrire le français. Le discours qui lui valut son prix de 1816¹ est écrit dans la langue un peu déclamatoire et solennelle de l'époque, mais on y sent déjà ce sens de l'harmonie et cette vigueur nerveuse qui étaient chez lui un don de nature. Ces qualités éclatent aux premières lignes de son discours : « Rome, sous les consuls, donnait des couronnes à la vertu; elle était libre alors ! Rome, esclave sous Domitien, honore les grands hommes par des proscriptions. Accusé par l'estime publique de vertu et de génie, Dion fut proscrit. »

Michelet avait été de bonne heure, dans la pensée de ses parents, destiné à l'École Normale. Il y renonça pour pouvoir plus vite venir en aide à sa famille et se hâta de conquérir ses grades. Bachelier ès-lettres le 13 mai 1817, il passe aussi en 1817 son premier examen de baccalauréat en droit; en 1818, le 8 juillet, sa licence ès-lettres et en 1819 son doctorat ès-lettres. Le doctorat n'était pas à cette époque ce qu'il est devenu depuis, la plus sérieuse et la plus difficile des épreuves, exigeant pour deux thèses qui sont deux ouvrages originaux, un long travail et un grand effort d'érudition, de critique, de pensée et de composition. On était alors simplement tenu d'écrire deux petites dissertations de 15 à 30 pages, l'une en latin sur un sujet philosophique, l'autre en français sur un sujet littéraire, qui servaient de thème à des discussions un peu plus sérieuses que les thèses elles-mêmes, mais cependant assez faciles à soutenir. Michelet avait pris pour sujets en latin *De percipienda infinitate secundum Lockium* (la

1. Ce discours avait pour sujet : « Dion exilé de Rome ». Dion exilé après la mort de Domitien demande aux légions de Sarmatie de choisir Nerva pour empereur. (*Ma jeunesse*, t. II, ch. 5, notes).

thèse a onze pages in-quarto)¹, et en français un *Examen des vies des hommes illustres de Plutarque* (26 pages in quarto)². Ce sont deux morceaux bien écrits, mais assez peu originaux l'un et l'autre.

Les seules réflexions qu'ils suggèrent, c'est que Michelet, par le choix de sa thèse latine se montrait disciple de la philosophie du xvm^e siècle, et que dans sa dissertation sur Plutarque il mêle quelques bonnes observations critiques à des considérations littéraires et morales assez banales; il loue Plutarque d'avoir su peindre les hommes et les choses par des traits d'un réalisme pittoresque.

Michelet mit encore deux ans à conquérir le titre d'agrégé des lettres et de philosophie, qui lui était nécessaire pour entrer dans l'Université, et il en profita pour compléter son éducation classique et surtout se perfectionner dans la connaissance du grec. Il s'éprit de la poésie grecque, s'y essaya, et ses vers grecs lui valurent les éloges enthousiastes de ses maîtres : Victor Leclerc, L'Étendart et Villemain. Combien nous sommes loin aujourd'hui des temps où Villemain se plaisait à montrer à son jeune élève les vers latins qu'il venait

1. La thèse latine a été longtemps considérée comme perdue. Mme Michelet dit dans *Mon Journal* qu'elle n'a pu la retrouver. M. Batiffol a bien voulu la chercher à la Bibliothèque Nationale et l'y a trouvée (R. 8930, Don n° 1405) datée du 31 juillet 1819. Elle est écrite en un latin vraiment remarquable. Michelet y fait absolument siennes les idées de Locke. Il y soutient les deux principes suivants : Il est impossible d'attribuer l'idée d'infini à ce qui n'a point de parties; la notion d'infini ne peut être conçue comme positive. On peut concevoir un nombre infini, un espace infini, une durée infinie. Aucune autre idée ne peut être associée à l'idée d'infini. Et du reste les nombres infinis ne sont pas conçus de la même manière que l'espace et le temps infinis, car le nombre a l'unité comme point de départ, tandis que l'espace et la durée n'ont pas de point de départ numérique. C'est par un abus de langage qu'on joint l'idée d'infini aux attributs divins. On confond la perfection avec l'infini. On ne peut avoir aucune idée positive ni de l'éternité du temps, ni de l'infini du nombre et de l'espace. C'est à tort que quelques philosophes ont cru avoir une idée positive de la durée alors qu'ils n'en avaient point de l'espace. Tout ce qu'on peut admettre c'est que lorsque l'homme se met à penser à l'espace et au temps, il est saisi par une idée vague d'immensité qui peut être considérée comme positive; mais dès qu'il y applique sa réflexion il conçoit l'infini comme quelque chose de plus grand que tout ce qui peut se définir; c'est alors une idée comparative qui entre dans le cerveau et l'idée d'infini qui en résulte n'a rien de positif. Michelet répond aussi à ceux qui disent que l'idée de fin étant négative, l'idée d'infini est positive. C'est un sophisme. La fin d'un objet matériel est sa limite, ce qui est quelque chose de positif. La fin d'une durée est le dernier moment de cette durée. Michelet était donc en 1819 un adepte de la philosophie sensualiste et n'admettait pas l'existence des idées d'infini, d'absolu, d'éternel, comme d'idées innées et positives.

2. Mme Michelet l'a publiée en appendice à *Mon Journal*. J'ai fait paraître la thèse latine dans la *Revue de métaphysique et de morale* [Voir dans cette *Revue*, t. XIV, p. 381-384, la préface de Gabriel Monod, qui développe ce qu'il dit ici du caractère encore tout condillacien des idées de Michelet à cette date où il n'avait encore lu ni les Écossais ni Kant, et son exposé de l'organisation du doctorat d'après le décret organique du 18 mars 1808 et le statut universitaire du 16 février 1810; — p. 385-391, reproduction intégrale de la thèse].

d'écrire pour le roi Louis XVIII et où Michelet faisait admirer ses vers grecs à ses anciens professeurs ! On croyait alors aux lettres antiques et à leur vertu. Il consacra deux ans d'assidu labeur avant tout à l'étude des classiques grecs et à la philosophie (Locke, Condillac, Laromiguière, Dugald Stewart, Platon, Aristote), mais il fit aussi une place à la lecture assidue de la Bible, à des lectures historiques, et il approfondit Tacite qui fut un de ses maîtres dans l'art d'écrire. En septembre 1821 il fut reçu agrégé, le troisième, ce qui le mortifia cruellement¹. Il avait espéré occuper avec Poret les deux premières places. Poret était premier, mais un camarade médiocre, Deluine, fils ou neveu d'un membre du Conseil royal de l'Instruction Publique, et qui devint peu après secrétaire particulier de Frayssinous, était second. Il se releva et se replongea avec une ardeur nouvelle dans son travail de préparation générale. Nous avons le privilège de posséder les détails les plus précis sur son travail pendant les années 1818 à 1829. Il a tenu deux registres, l'un de ses lectures et l'autre de ses projets et de ses travaux pendant cette période préparatoire, ces *Lehrjahre*, qui précédèrent la publication de ses grandes œuvres. Madame Michelet a imprimé ces deux registres en appendice à *Mon Journal*. Ce qui frappe au premier regard, c'est, comme nous l'avons fait remarquer déjà chez Michelet enfant, la coexistence de l'esprit le plus méthodique dans le travail avec un bouillonnement exubérant et parfois désordonné de projets et d'idées. Jusqu'à son agrégation, nous l'avons vu, ses lectures sont presque exclusivement littéraires et philosophiques et il se perfectionne en anglais. A peine l'agrégation passée tout en continuant ses études de philosophie et la lecture des œuvres de Voltaire, il entreprend une investigation méthodique et générale de l'histoire. En 1822 et 1823 il lit tout Gibbon et en même temps Walter Scott, qui l'enchantent par les couleurs dont il sait animer le passé; puis l'*Histoire de France* et les *Républiques Italiennes* de Sismondi, les *Révolutions de l'Europe* de Koch, l'*Europe au moyen âge* de Hallam, l'*Histoire d'Allemagne* de Pfeffel et l'*Histoire de la Maison d'Autriche* de Coxe, Michaud et Heeren sur les Croisades, Robertson sur Charles Quint et Watson sur Philippe II, Roscoe sur Léon X, et Daru sur Venise. Lacretelle sur les Guerres de Religion en France et Schiller sur la guerre de Trente ans, Salaberry sur l'Empire ottoman, Mallet sur le Danemark, Rollin et Mitford sur l'antiquité. Je ne poursuis pas cette énumération pour les années suivantes. Nous verrions que Michelet continue d'étudier parallèlement les histoires de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, des Pays scandinaves, de Turquie, de Russie, de Suisse², sans jamais négliger ni l'antiquité ni la philo-

1. Le style de la dissertation française avait indigné ses juges. Je regrette de ne pas la connaître. Elle devait être intéressante. Michelet devait s'y être montré déjà écrivain original.

2. Ses *Tableaux chronologiques de l'Histoire Moderne* sortiront directement de cette étude comparative.

sophie, ni la littérature. Il lit dans l'original des ouvrages anglais, italiens et à partir de 1821 des livres allemands.

Avant 1823 il ne lisait, en fait de livres d'histoire, que des ouvrages de seconde main, sauf pour l'antiquité. A partir de la fin de 1823 il aborde les sources. En 1824 on le voit enfin préoccupé des questions de philosophie de l'histoire et aussi d'économie politique et sociale. Il lit Auguste Comte et Saint-Simon, puis quand il a achevé ses travaux sur Vico, qui l'occupent de 1824 à 1825, c'est à l'histoire moderne qu'il consacre l'année 1826, pour revenir en 1827 à l'antiquité. En 1828 et 1829 l'Allemagne tient une place presque prépondérante dans ses lectures. Si l'on se donne la peine de suivre par le menu toute la séance de ses lectures, on voit nettement qu'il poursuit un plan d'études parfaitement méthodique, en vue des cours d'histoire et de philosophie qu'il doit préparer ou des livres qu'il rêve d'écrire, mais surtout en vue de l'acquisition d'une connaissance encyclopédique de l'histoire. Il laisse une très petite place aux lectures de pure fantaisie et de pure distraction. Les *Méditations* de Lamartine et l'*École des Vieillards* de Casimir Delavigne sont les seuls ouvrages français en vers qu'il note jusqu'en 1829 — où alors il lit tout ce qui a paru jusque-là de Victor Hugo. Par contre il étudie à fond Shakespeare dans le texte et dans les traductions. Shakespeare et Walter Scott ont été certainement deux de ses maîtres. Il cessa en 1829 de tenir le journal de ses lectures. Il n'eut plus à partir de cette date à s'imposer une règle de travail. Cette règle lui était fournie par ses ouvrages mêmes.

Ce travailleur méthodique avait pendant ce temps le cerveau plein de projets de tous genres, qui s'y succédaient et s'y heurtaient comme dans un tourbillon¹. Mais jusque dans ces projets, on voit constamment associés le besoin de précision scientifique avec le besoin de généraliser et de construire un système de philosophie de l'histoire.

En 1818 il abandonne un projet d'*Essai Littéraire sur les historiens latins* parce qu'il s'aperçoit qu'il tombe dans là banalité déclamatoire (sa thèse sur Plutarque n'échappe pas à ce défaut). En 1829 il renonce à publier un recueil des orateurs grecs et anglais parce que Villemain lui reproche de viser à une entreprise mercantile. La même année il forme avec Poret le projet d'une Revue historique et politique et il dresse la liste de toute une série d'articles. Le développement des idées libérales et les institutions de l'Angleterre y tiennent la première place. On y voit apparaître aussi la préoccupation du rôle de la géographie dans l'histoire, qui sera une de ses idées favorites. Il veut étudier la marche des institutions libérales dans leurs rapports avec la géographie et le rôle de la géographie dans les limites imposées aux États. Après avoir écrit une déclamation contre Ferdinand d'Espagne et le roi de Prusse, représentants de l'absolutisme, il abandonne bientôt un projet qui l'aurait obligé à publier précipitamment des

1. « Les passions intellectuelles ont dévoré ma jeunesse », a-t-il écrit en pensant à ses années 1817 à 1830, et cette expression ne paraît pas exagérée quand on considère ce qu'il a entrepris et exécuté pendant cette période.

travaux trop peu étudiés et il médite plusieurs années, de 1819 à 1824, un vaste projet de philosophie de l'histoire¹ qui mérite qu'on s'y arrête; car on y voit sa pensée se débattre, dans une contradiction dont il n'arrivera jamais à sortir. Il croit fermement à l'unité de l'histoire du genre humain; il croit que l'histoire du monde est un système, puisque le monde est l'œuvre d'un Dieu infiniment prévoyant et sage. D'un autre côté il croit fermement à la liberté humaine; il croit que l'homme fait sa destinée, et l'histoire du monde sera donc pour lui une réaction perpétuelle de la liberté contre la fatalité. Il arrive à admettre, si contradictoire que cela puisse paraître, que c'est par les efforts libres des hommes contre les fatalités de la nature que se réalisera le plan de Dieu.

C'est en lisant Gibbon, Vico et Dugald Stewart d'une part, et d'autre part l'ouvrage de Gérando sur les *Signes et l'art de penser*, que Michelet avait conçu l'idée d'une *Histoire des Mœurs des peuples trouvée dans leur vocabulaire*, qui eût été à vrai dire une histoire de la Civilisation. Cet ouvrage² aurait eu deux caractères distincts et, si je puis dire, deux faces. On y aurait trouvé une étude des peuples, où l'histoire et la linguistique se seraient mutuellement prêté secours et qui aurait constitué une philosophie historique des langues (Michelet avait déjà dressé un vocabulaire polyglotte en vue de cette étude), et d'autre part une philosophie de l'histoire divisée en deux parties : une *Métaphysique de l'histoire*, où les faits seraient groupés par masses et généralisés de façon à ce que l'histoire tout entière apparaisse dans son unité comme *Histoire de l'espèce considérée comme un individu*; et en second lieu une *Logique de l'Histoire*, où l'on séparerait le *régulier* de l'*accidentel*, où l'on examinerait les faits isolés qui accélèrent ou arrêtent la marche de l'histoire, l'action et la réaction de l'individu libre sur le développement continu de l'espèce. Michelet se flattait qu'en découvrant le régulier dans l'histoire on y trouverait des *règles* qui permettraient de connaître avec certitude et même de prévoir la marche de l'humanité.

Que devait-il rester dans l'esprit de Michelet de ce grandiose projet de synthèse historique? Deux choses me semble-t-il : d'une part la préoccupation constante du rapport de l'individu libre avec le développement nécessaire du progrès humain; d'autre part la conviction qu'on ne peut, en étudiant l'histoire, sans nuire à sa vérité, séparer ses divers éléments, la littérature, la politique, l'art, la religion, la philosophie, les sciences³. C'est de là qu'il partira pour écrire son

1. On trouve ce projet dans le *Journal de mes Idées* à la date de 1821, mais ce morceau doit avoir été écrit en grande partie en 1824, car le tome III de Dugald Stewart qui contient le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire n'est que de cette date et Michelet le cite.

2. Dont la première idée remonte à 1819, mais auquel il revint en 1824, après avoir lu le morceau de Cousin sur la Philosophie de l'Histoire paru en appendice au livre II de Dugald Stewart (*Hist. des Sciences métaphysiques*) et la *Scienza Nuova* de Vico.

3. Il avait été frappé en lisant le *Discours sur les progrès de l'esprit humain*, de Condorcet, de le voir accorder une attention presque exclusive aux sciences

Précis d'histoire moderne son *Histoire Romaine* et surtout son *Histoire de France*, où il considérera la France comme une personne. Dès 1824, dans le discours qu'il prononça à la distribution des prix de Sainte-Barbe, le 17 août, et qui est resté enfoui et comme inédit dans le palmarès du Collège, Michelet a résumé, dans des pages admirables et inconnues, une partie des idées sur lesquelles devait reposer son *Histoire de la Civilisation*. Il prend pour thème de son discours le mot de Pascal : « Toute la suite des hommes pendant tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Michelet établit l'harmonie de l'unité de l'intention divine avec l'unité de la science et celle du monde.

« Malheur à celui qui tenterait d'isoler une branche de connaissances. Il pourrait observer des faits, il ne pourrait saisir l'esprit qui les vivifie... Loin de vous, jeunes élèves, cette science morte et inféconde... Nous ne disons point les Sciences, mais la Science... La Science est une : les langues, la littérature et l'histoire ; la physique, les mathématiques et la philosophie, les connaissances les plus éloignées en apparence se touchent réellement ou plutôt elles forment toutes un système. »

Et, insistant surtout sur les rapports de l'étude des langues et des littératures avec celle de l'histoire, Michelet considère les monuments littéraires comme des monuments historiques, et puisque la pensée qui dirige les actions et les paroles est une, il exige qu'on ne sépare point l'étude des actions humaines de celle des langues qui les expriment : « L'individu apparaît un instant, s'unit à la pensée commune, la modifie et meurt, mais l'espèce, qui ne meurt pas, recueille le fruit éternel de son existence éphémère. »

Ce qui a séduit Michelet dans la philosophie de Vico, c'est, nous le verrons bientôt, qu'elle répondait exactement à sa propre conception de l'histoire; et en entreprenant, en 1824, de le traduire il faisait un travail préparatoire à la grande œuvre de philosophie de l'histoire qu'il avait rêvée. La philosophie de Vico, en effet, repose sur la poésie, la religion, le droit, autant que sur l'histoire même. Elle montre l'humanité tissant ses propres destinées tout en étant contrainte par Dieu à des *corsi* et *ricorsi* qui se combinent en une spirale perpétuellement ascendante.

Michelet restait fidèle aux mêmes pensées quand il projetait en 1825 des *Études philosophiques sur les poètes*, une *Philosophie de Thucydide*, une *Philosophie d'Eschyle*, et surtout quand en 1826 il traçait le plan d'une *Histoire littéraire de la France au xvi^e siècle dans ses rapports avec la politique*, histoire qui se serait rattachée à une histoire générale de l'humanité, et où la lutte du principe conservateur catholique et du principe novateur protestant aurait été présentée comme la lutte de la tradition unitaire et autoritaire de l'Orient et du Midi, contre l'esprit individualiste et critique de l'Occident et du Nord. Ce qui nous intéresse en outre dans ce projet de 1826, c'est

et négliger les lettres, les arts et surtout la religion, qui tiendra toujours la première place dans les idées de Michelet.

que Michelet compte donner des bases scientifiques solides à cette grande construction philosophique; il voulait établir des séries de tableaux géographiques et statistiques. « La géographie et la statistique, dit-il, peuvent seules faire connaître une époque, » et les historiens n'en tiennent aucun compte. Il voulait aussi présenter les tableaux synchroniques des faits littéraires, religieux, scientifiques, juridiques, etc.... Enfin il veut que les paysages, les médailles, le blason, le costume, l'architecture, l'iconographie servent à illustrer par des documents certains et contemporains le récit du passé au lieu des illustrations de fantaisie alors seules en usage ¹.

Sur tous ces points Michelet était un novateur.

De même du reste que ses rêves philosophiques de 1819 à 1824 se réduisirent dans la pratique à une traduction de Vico et à une étude sur Vico, le grand rêve de 1826 qui avait eu pour préparation les *Tableaux chronologiques et synchroniques de l'Histoire Moderne*, devait avoir pour réalisation pratique le *Précis d'Histoire Moderne*. Mais le rêve philosophique hantait toujours Michelet et en 1827 il fit encore le plan d'un livre intitulé : *Les Lettres et l'Esprit, Certum et Verum*, où il aurait dégagé de Socrate à Descartes les grandes idées philosophiques et morales cachées sous les événements concrets de l'histoire et qui en sont la vraie explication. C'est immédiatement après avoir conçu ce livre qu'il commença son *Précis*.

Dans cette philosophie de l'histoire les questions religieuses auraient naturellement tenu la première place. Dès 1819 il avait esquissé une *Histoire philosophique du Christianisme* à laquelle il revint encore en 1822. Mais fort sagement il remet à sa vieillesse l'exécution de ce projet, pour lequel il se sent insuffisamment armé, et songe, comme préparation, à éditer la *Correspondance des Papes* (1825) et un *Recueil des Monuments historiques du Christianisme* (1826), qui aurait eu cent volumes. Puis aussitôt l'ambition des grandes synthèses le reprend. Il trace en 1828 le plan d'un cours d'où sortirait un livre. La première partie décrirait le mouvement vers l'unité, qui, du ix^e au xiv^e siècle dirige l'histoire de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Église; la seconde, le mouvement de dissolution qui du xiv^e au xvi^e aboutit à Luther. Saint Augustin formerait le point de départ, et la vie intérieure de l'Église serait rattachée à sa théorie de la grâce¹, pendant que son histoire extérieure serait rattachée à la hiérarchie romaine. Saint Thomas aurait fait le centre de l'ouvrage, Luther la conclusion. Ici encore l'esprit pratique, qui chez Michelet s'unissait aux grandes envolées de l'imagination créatrice, lui fit écrire l'ingénieuse biographie à laquelle il donna le titre de *Mémoires de Luther*. L'introduction, qui devait contenir l'histoire de l'Église de Saint Augustin au xvi^e siècle, esquissée en 1828, ne parut jamais ².

Je n'ai parlé jusqu'ici que des projets qui étaient en relations di-

1. Il projeta donc ce qui n'a été réalisé que 40 ans plus tard par Bordier et Charton dans leur *Histoire de France illustrée par les Monuments*.

2. Vue très juste et très profonde.

rectes avec les premiers écrits de Michelet. Mais d'autres projets encore avaient traversé son esprit et quelques-uns devaient porter des fruits plus tard.

En 1819 il veut prendre part à un concours académique sur l'art oratoire. En 1821 il veut écrire un livre sur les *Moyens d'améliorer le sort des Femmes*. Il y reviendra trente-six ans plus tard quand il écrira *L'amour et la Femme*.

En 1822, il fait le plan d'un *Essai sur la Culture de l'Homme*. Ici, c'est l'auteur de *Nos fils* que nous découvrons. En 1823, il a l'idée d'un livre sur les études qui forment le poète. En 1824, il est sur le point de commencer sur le conseil de Villemain, une *Histoire de la Littérature Grecque* en huit ou dix volumes à laquelle il veut donner une forme et un titre originaux : *Les soirées d'Aspasie* ou *Les Nuits attiques*. Ce qui est remarquable, c'est que la littérature byzantine jusqu'au ^{xiii}e siècle et les questions de philosophie grecque y auraient trouvé place.

En 1825, il songe à un livre sur *l'Art du style dans ses rapports avec la morale* et à une *Étude religieuse des sciences naturelles*, titre qui conviendrait bien à ses quatre livres d'histoire naturelle.

En 1826 encore il semble qu'il trace le canevas de *La Sorcière*, quand il écrit dans son journal :

« Si l'on faisait les Mémoires de Satan il faudrait le montrer d'abord furieux, se croyant égal à Dieu en droit et racontant l'histoire à sa manière, puis pâissant, diminuant chaque jour, se sentant plus innocent qu'il ne croit et s'absorbant en Dieu dont il n'est qu'une forme. »

En 1828, sous l'influence de l'Allemagne, il veut traduire les vieilles légendes réunies par Jacob Grimm, publier une *Encyclopédie des chants populaires*, un *Recueil des monuments épiques* qui, aurait débüté par les *Nibelungen*.

En résumé quand nous repassons toute cette période de préparation et de début de Michelet, que voyons-nous? Un travailleur méthodique qui s'astreint à un labeur énorme, distribué avec une sagesse et un discernement exemplaires, un érudit qui voudrait donner à ses constructions historiques des fondements scientifiques solides par la géographie, la statistique, l'étude des sources et des monuments. Mais il y a aussi en lui une imagination ardente et mystique que le spectacle de l'histoire lance dans les spéculations philosophiques à la suite de Vico et des philosophes allemands, et qui conçoit l'évolution de l'humanité comme un immense symbolisme. Heureusement la tendance à ces grandes généralisations philosophiques toujours vagues, chimériques et contradictoires, était contrebalancée en Michelet par un sentiment intense de la réalité, le don de voir, de comprendre et de rendre la vie, qui le ramènent constamment de l'abstrait au concret; si bien que le philosophe qui s'égare souvent, dupe de rêves, de mirages ou de mots, est contenu d'un côté par l'érudit, de l'autre par l'artiste. Il y a de plus en Michelet un homme de sens pratique très subtil qui est un bon ménager, du moins pendant une grande partie de sa carrière, de son travail et

de son génie, et qui, après s'être enivré de rêveries cosmogoniques, donne au public des œuvres accessibles à tous, fortement conçues, exécutées de main d'ouvrier et auxquelles l'enthousiasme du visionnaire et du philosophe prêtent je ne sais quelle grandeur et quelle couleur mystérieuses. Rien de plus frappant que de voir cet esprit de sagesse pratique détourner Michelet de tous les procédés factices dont abusaient les littérateurs romantiques et qu'il était parfois tenté d'adopter. C'est ainsi qu'il rejette le projet des *Nuits attiques* ou des *Soirées d'Aspasie* ou l'idée d'écrire une *Philosophie d'Eschyle* qui serait présentée comme l'œuvre d'un rêveur du Moyen-Age, ou bien encore l'idée d'écrire l'Introduction de son *Histoire des Mœurs* en imaginant un Américain qui entreprendrait de reconstruire la civilisation du vieux monde d'après les vocabulaires de ses peuples. L'homme de bon sens se trouve être d'accord avec l'artiste pour ne rien tenter qui ne soit simple, raisonnable et sincère.

Pendant que Michelet agitait en lui-même ces vastes pensées et ces projets tumultueux, et qu'il en différait sagement l'exécution pour ne donner au public que des œuvres moins ambitieuses, il était entré courageusement dans la carrière de l'enseignement. Il y voyait sa vocation essentielle. C'est là seulement qu'il voulait chercher ses moyens d'existence, se refusant à écrire dans les journaux ou à entreprendre des travaux de librairie d'un caractère mercantile. Comme il l'écrivait à M. Letronne en 1836 : « Tout mon présent, tout mon avenir sont dans l'Université. Je n'ambitionne rien en dehors. C'est ma patrie, j'y veux vivre et mourir. »

Dès 1817, avant même d'être reçu licencié, il entra comme répétiteur pour les classes d'humanités et de rhétorique à raison de 60 frs par mois pour vingt heures d'enseignement par semaine¹ dans une institution particulière alors assez florissante, située rue Saint-Gilles, au Marais, et dirigée par Briand. Cet ancien prêtre émigré avait connu à Odessa le duc de Richelieu et les deux abbés Nicolle. Rentré en France, il avait fondé une école libre après avoir été un instant professeur de sixième à Charlemagne où Michelet était élève. Ce traitement de soixante-quinze centimes par heure jeta Michelet dans le ravissement. Il pouvait, malgré sa jeunesse et tout en continuant à préparer ses examens, apporter un léger soulagement à la vie difficile de son père. Mais on peut imaginer ce que devait être sa vie partagée entre ces vingt heures de leçons hebdomadaires, la préparation du doctorat et de l'agrégation et des études personnelles qui faisaient naître en lui, nous venons de le voir, les ambitions les plus vastes et les plus diverses. Il s'était laissé persuader par son père et Mme Fourcy de renoncer à son juvénile amour et il cherchait un apaisement à ses regrets dans un travail acharné.

Nous savons peu de choses de son enseignement à l'Institution Briand. Nous savons seulement que les frères Bocher, Edouard et Gabriel, qui d'ailleurs furent encore ses pensionnaires après leur sortie de l'école,

1. Voyez certificat de Mai 1821 (K. 4. I.) de M. Briand. Michelet enseigne depuis 4 ans.

avaient gardé de ses leçons une impression profonde. Mais l'institution Briand eut surtout pour Michelet l'avantage de lui procurer des leçons particulières lucratives et des pensionnaires quand son père fut établi rue de la Roquette, (c'est ainsi qu'il eut pour élève Alexis de Saint-Priest, le futur historien) et de le recommander aux deux abbés Nicolle : Charles-Dominique qui fut nommé en 1820 membre du Conseil royal de l'Instruction publique puis recteur, et qui organisa aussitôt le concours d'agrégation, et Gabriel-Henri qui prit en 1821 la direction de la nouvelle école Sainte-Barbe. C'est par Sainte-Barbe que Michelet entra dans l'Université en même temps que Poret, et peu après son agrégation. Il avait en attendant été chargé de suppléances provisoires à Charlemagne¹.

Il y avait à Paris en 1821 deux établissements d'instruction portant le nom de Sainte-Barbe, dont chacun se considérait comme le continuateur de l'ancien collège Sainte-Barbe fondé en 1430 par Jean Hubert, et centre d'une congrégation religieuse². Le collège fut dissous par la Révolution avec les autres collèges de l'Université, mais il fut rétabli en 1798 par Victor de Lanneau, un ancien religieux théatin. Cette institution, qui devint florissante sous l'Empire, est celle qui existe encore aujourd'hui sous le même nom de Sainte-Barbe, et qui fut pendant tout le XIX^e siècle un foyer d'idées libérales, bien que son fondateur de Lanneau fût resté très attaché à l'Eglise, mais dans un esprit gallican et janséniste. Les anciens barbistes, jaloux de voir les bâtiments du collège Sainte-Barbe et le nom de leur congrégation usurpés par de Lanneau, fondèrent un nouveau Sainte-Barbe. Un ancien barbiste, Joseph Planche, avait créé rue Sainte-Geneviève une école secondaire

1. C'est le 13 octobre 1821 que Michelet fut nommé agrégé suppléant à Charlemagne par arrêté du baron Cuvier, président du Conseil royal. Le 7 janvier 1822, Michelet écrit au recteur Nicolle : « Le soussigné a cru pouvoir demander qu'on ajoutât à son titre d'agrégé : spécialement pour la philosophie. Le soussigné croit se rappeler qu'avant de le placer à Charlemagne, M. le Recteur avait songé à lui pour remplir la place d'agrégé suppléant de philosophie à Henry IV. Il prie M. le Recteur de croire qu'en demandant ce titre il est bien loin de désirer une autre occupation que celle à laquelle M. le Recteur pourrait le désigner dans la suite... *Pro jucundis optissima quæque dabitur*, comme dit un ancien ». C'est par erreur que Mme Michelet a imprimé dans *Mon Journal* que Michelet avait été nommé suppléant de 3^e (23 octobre 1821). Il était agrégé volant. Nous lisons au 30 mars 1822 : « A chaque instant le proviseur m'appelle pour une classe différente. L'un est à la campagne, l'autre est malade; celui-là se marie, quand ce n'est pas sa femme qu'il enterre ». Michelet avait soif d'un poste fixe.

2. Je ne veux pas faire ici l'histoire de Sainte-Barbe; elle a été écrite par Jules Quicherat dans trois volumes qui sont un des chefs-d'œuvre de notre littérature pédagogique. Mais je dois en dire quelques mots, car il n'est pas possible de s'occuper de la biographie de Michelet sans toucher aux questions d'enseignement et d'organisation scolaire auxquelles sa vie a été mêlée. Michelet, ce farouche adversaire de l'Eglise, commença sa carrière dans des écoles dirigées par des ecclésiastiques. Il était difficile d'ailleurs qu'il en fût autrement. L'enseignement secondaire et supérieur était presque entièrement, avant 89, entre les mains de clercs séculiers ou réguliers, et ce sont eux en grande partie qui ont restauré les études en France après la tourmente révolutionnaire.

qui fut achetée en 1806 par un autre barbiste, Parmentier. Il s'installa en 1807 au 42 de la rue des Postes, là où nous avons connu le collège Rollin avant qu'il émigrât avenue Trudaine. Car le collège Rollin n'est pas autre chose que le Sainte-Barbe de Parmentier racheté en 1829 par la ville de Paris, lorsque la vogue l'eût délaissé.

Le *Journal des Débats*, dont la rédaction comptait plusieurs anciens barbistes, M. de Feletz, Duvicquet, Dussault, prit sous son patronage le nouveau Sainte-Barbe, qui fut dirigé par un conseil de 12 anciens barbistes. Ce fut une lutte acharnée entre le Sainte-Barbe de de Lanneau et celui de Parmentier. Lanneau remporta d'abord l'avantage en obtenant du gouvernement, en 1809, qu'il fût interdit à l'institution Parmentier de porter le titre de collège Sainte-Barbe. Mais à la Restauration le Sainte-Barbe de de Lanneau devenu un foyer de libéralisme et de bonapartisme se rendit suspect au pouvoir. On obligea de Lanneau à en abandonner la direction et l'établissement de la rue des Postes fut avec Stanislas, (autre institution fondée en 1804 par l'abbé Liautard, lui aussi un ancien barbiste), une des deux écoles bien pensantes, où le monde royaliste envoyait ses enfants. En 1817, l'abbé Charles-Dominique Nicolle, ancien préfet des études à Sainte-Barbe sous le règne de Louis XVI, revenu de Russie où il avait fondé à Odessa une florissante école, racheta l'école de la rue des Postes qui reprit le nom de Sainte-Barbe et mit à sa tête l'abbé Cotret, son élève¹. Il prend lui-même le titre de directeur honoraire et rédige des règlements nouveaux. Quand il est reparti pour la Russie, Royer Collard, qui dirige en 1818 l'instruction publique comme président de la commission d'instruction publique sous les ministères libéraux de Serre et de Decazes, interdit à l'école de la rue des Postes de porter le titre de nouvelle Sainte-Barbe. Il la baptisa Institution de l'Université. Mais, en 1820, Richelieu revient au ministère. Il fait entrer l'abbé Charles Dominique Nicolle, revenu définitivement de Russie, au Conseil royal de l'Instruction publique et le met, comme recteur de l'Académie de Paris, à la tête de tout l'enseignement secondaire. C'est pendant son rectorat, mais sans sa participation directe, que l'on enleva à Cousin la suppléance de Royer-Collard à la Sorbonne en 1820, à Guizot sa chaire en 1822 et qu'on supprima l'École Normale en cette même année. Dès qu'il fut réinstallé à Paris, Nicolle plaça à la tête de l'école de la rue des Postes son frère, l'abbé Henri Nicolle, qui était attaché lui aussi à la rédaction des *Débats*, et il fit statuer que des institutions particulières² pouvaient être, par autorisation spéciale, transformées en collège de plein exercice et mises sur le même pied que les collèges royaux³.

1. Cette école qui devint plus tard le Collège Rollin était au 42 de la rue des Postes. Elle a été depuis consacrée à l'enseignement anatomique. Tout auprès était le collège du Saint-Esprit qui était occupé par l'École Normale de 1810 à 1822, il devint plus tard une institution de Jésuites qui engloba aussi l'ancien collège des Anglais.

2. Qui jusqu'alors, comme toutes les écoles libres, avaient dû envoyer leurs élèves dans les collèges, au moins pour les classes supérieures.

3. C'est ainsi que Stanislas, dirigé par les Maristes et ayant sa pleine autonomie financière, resta jusqu'en 1903 un établissement universitaire.

C'est dans ce Sainte-Barbe bien pensant et bien en cour que Michelet entra en 1822 après son succès d'agrégation. On lui avait offert tout d'abord une sixième à Stanislas, mais il avait refusé avec indignation. L'abbé Henri Nicolle, qui était à l'affût de professeurs distingués pour sa maison réorganisée, engagea Poret, le premier agrégé, comme professeur de seconde. Michelet hésite entre l'enseignement de l'histoire et celui de la philosophie. M. Leclerc le pousse vers la philosophie. Un instant Michelet croit que M. Millon, professeur de philosophie à la Sorbonne, va le prendre comme suppléant; mais Millon le trouve trop jeune. Le recteur Nicolle lui procure des élèves appartenant à des familles aristocratiques, les Saint-Priest, les Ostermann, les Wolkonsky. Michelet les accepte par nécessité, tout en regrettant de disperser ses forces. Enfin en 1822 l'abbé Henri Nicolle lui demande d'entrer à Sainte-Barbe. Michelet y consent, à condition qu'on lui laisse tout l'enseignement de l'histoire qui avait été organisé dans les collèges par Royer-Collard ¹.

Voilà donc Michelet à Sainte-Barbe, où il enseigna jusqu'aux vacances de 1826. Malgré le libéralisme de ses opinions politiques et religieuses qu'il exprime dans son journal avec une conviction véhémence, Michelet, qui se sentait encore dans une phase de préparation et de recherches, avait une attitude assez circonspecte pour n'éveiller aucune inquiétude chez ceux de ses protecteurs qui appartenaient à la droite, comme les abbés Nicolle, M. Guéneau de Mussy, M. Maussion ou M. Marure, sans cacher pour cela les relations plus intimes qu'il entretenait avec les membres les plus libéraux de l'Université : Villemain, Guizot, V. Leclerc, Victor Cousin. D'ailleurs, si le collège Sainte-Barbe se recrutait en général dans les familles d'opinions moins avancées que l'institution de Lanneau et avait parmi ses élèves beaucoup d'enfants de l'aristocratie, un esprit de parfaite tolérance y régnait et le collège Sainte-Barbe passait pour libéral en comparaison de Stanislas. Nous avons sur Sainte-Barbe un témoignage peu suspect, celui de Victor Duruy, fils d'un ouvrier des Gobelins, qui y passa sept ans et qui en juillet 1830 s'en échappa pour prendre part aux « glorieuses » dans les rangs des Révolutionnaires ².

Il suffit d'ailleurs de lire le *Précis d'Histoire Moderne* de Michelet, résumé de ses leçons à Sainte-Barbe, pour se rendre compte de l'esprit libéral qui animait son enseignement. Toutefois ce libéralisme était fatalement renfermé dans des bornes assez étroites, car l'enseignement historique, auquel Royal-Collard avait donné une large place de la cinquième à la rhétorique, avait été chassé de la rhétorique par l'abbé Nicolle, puis réduit par Mgr Frayssinous, devenu en 1824 ministre des

1. Cet enseignement n'avait pas été organisé partout et nous voyons par une lettre de Poret de septembre 1822 que le recteur Nicolle redoutait les dangers de cet enseignement et répugnait à le laisser créer à Sainte-Barbe. Il fallut les instances de Henri Nicolle pour vaincre ces répugnances et encore ne l'admit-il d'abord que sous forme de répétitions.

2. [Voy. *Quelques souvenirs de Duruy sur le collège Sainte-Barbe. Michelet et Montalembert*, dans la *Grande Revue* du 25 octobre 1913].

affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, aux classes de 6^e, 5^e, 4^e et 3^e. C'était donc à des enfants qu'il s'adressait, mais Michelet réussit cependant à garder un grand ascendant sur ces jeunes intelligences, d'une part grâce à la rigueur méthodique de son enseignement, d'autre part grâce à la chaleur et à l'éclat de sa parole. Il eut des élèves illustres qui gardèrent toujours le souvenir de cette parole éloquentة et familière tout à la fois, et qui restèrent longtemps ses admirateurs, deux des Nisard, Désiré et Auguste, Ch. de Montalembert, Alfred Nettement, Armand de Melun, Victor Duruy, Félix Ravaisson.

Les programmes dressés par Michelet pour ses cours ne sont pas moins intéressants. Nous y trouvons une méthode pédagogique très différente de celle qui est aujourd'hui en usage, mais très fortement conçue et qui certainement devait donner de bons résultats. Ils nous montrent en tous cas avec quel sérieux Michelet comprenait ses devoirs de professeur ¹.

En 1826, Mgr Frayssinous rétablissait, sous une forme détournée et sous le nom d'École préparatoire, l'École Normale supprimée en 1822. Il réduisait les études à deux années et pour ne pas donner trop d'importance à l'histoire et à la philosophie, sciences dangereuses, il les réunissait dans la main d'un seul professeur à qui il attribuait 2000 frs de traitement. Michelet qui avait toujours poursuivi simultanément l'étude des langues anciennes, de la philosophie et de l'histoire, posa, dès le 4 septembre, sa candidature à une chaire quelle qu'elle fût : langues anciennes, histoire ou philosophie. Avec cet esprit de prudence avisée dont il avait déjà donné tant de preuves depuis sa sortie du collège, il écrivit au ministre dans des termes, qui tout en ne disant rien qui ne fût strictement vrai, étaient de nature à rassurer la religion de Mgr Frayssinous :

« J'ai publié deux opuscules historiques, *Tableaux chronologiques et synchroniques de l'Histoire Moderne*. Je fais imprimer en ce moment la traduction d'un ouvrage de Vico, où l'étude de l'histoire est éclairée par une philosophie conforme à la religion. Les principes énoncés dans ces divers ouvrages répondent

1. Son succès à Sainte-Barbe fut très grand. Pendant le séjour de Michelet à Renwez. Poret, dans une lettre du 20 avril 1823, lui écrit : « Tu sais sans doute par les journaux les succès de notre collège. Ils ont égalé ceux du collège royal de Saint-Louis, moins 4 accessits, c'est-à-dire que nous avons 24 nominations dont cinq prix... J'ai à te dire les choses les plus flatteuses de la part du directeur. Il s'est trouvé à dîner avant hier chez le Grand Maître (Frayssinous) où le Conseil Royal était réuni. M. Guéneau de Mussy lui a fait compliment de son professeur d'histoire. « Je ne le connaissais d'aucune manière, lui a-t-il dit, je ne savais même pas où il avait étudié, mais son esprit, son savoir, sa manière de discuter m'ont donné de lui une très haute idée, ainsi qu'à tous ses confrères ». Et sur ce que le directeur lui faisait entendre que tu ne pouvais dès la première année, égaler les autres professeurs, M. Guéneau l'a fortement assuré du contraire et lui a donné de toi les plus grandes espérances... Il y a des gens qui ont besoin d'être soutenus dans leurs jugements par le témoignage des autres. Tu as grandi de cent pieds dans l'estime du Directeur. Je te répète tout ce qu'il a dit hier à table devant tous les professeurs et devant tous les élèves couronnés au concours... On a parlé ensuite de tes anciens succès, du jugement que M. Villemain avait porté de toi, etc., etc... Tout le monde y applaudit, Balard et Rinn surtout ».

assez de ceux du soussigné. Il peut d'ailleurs envoyer le témoignage de plusieurs membres du Conseil Royal, tant ecclésiastiques que laïques. »

Dans une lettre adressée à Letronne, président de la commission d'instruction de l'École, il s'expliquait plus en détail sur sa vie et ses répondants. Il disait avec vérité qu'il songeait au travail seul et non à l'argent, qu'il perdait à cet égard en échangeant Sainte-Barbe contre l'École préparatoire et il faisait appel au patronage de Villemain et de Victor Leclerc comme à celui de Guéneau de Mussy ou de l'abbé Nicolle. Une grave maladie, une pneumonie, le retint au lit tout le mois de novembre et il ne fut nommé professeur de philosophie et d'histoire à l'École préparatoire que le 3 février 1827. Une lettre du D^r Simon que Cousin avait envoyé auprès de Michelet pour savoir la vérité sur son état, nous fait connaître ses dispositions d'esprit et nous fait comprendre ce qui le guidait dans ces démarches où il nous semble parfois un peu trop disposé à atténuer sa pensée, à la dissimuler même, pour se concilier les autorités dont dépend son avenir. « M. Michelet s'inquiète de sa poitrine. Il craint de mourir avant d'avoir pu assurer le sort des personnes qui lui sont attachées. »

Quand nous nous occuperons des livres et des cours de Michelet, nous verrons que jamais il n'a affecté d'autres opinions que celles qu'il avait réellement. Mais il est très vrai qu'ayant le sentiment très net de l'œuvre d'écrivain qu'il avait à accomplir, ayant à pourvoir à son existence et à celle de son père, puis bientôt à celles d'une femme et d'un enfant, décidé à n'accepter aucune besogne inférieure et intéressée, il fit tout ce qui était nécessaire pour se créer une place dans l'Université et laissa croire qu'il avait des opinions plus conservatrices, plus modérées, tout au moins, que celles vers lesquelles il se sentait entraîné dans son for intérieur¹.

Plus tard, Michelet, avec ce don d'illusion qu'il eut toujours, oublia complètement qu'il avait dû ses deux premiers pas dans la carrière universitaire à deux ecclésiastiques, à l'abbé Nicolle et à Mgr Frayssinous, et il a parlé des années que nous venons d'étudier dans des termes où la vérité et l'erreur se trouvent singulièrement mêlées. « J'eus le bonheur, dit-il dans le *Peuple*, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et la littérature industrielle. » Pour cette dernière il a raison, mais s'il a échappé aux doctrinaires, c'est que son génie l'entraînait hors de leur domaine; car il a un instant regardé Cousin, Royer-Collard, puis Guizot comme ses maîtres. « Cette vie insoucieuse, dit-il plus loin, en parlant des années 1817 à 1827, dura dix ans pendant lesquels je ne me doutais pas que je dusse écrire jamais. » Nous avons vu que pendant ces dix ans il ne songeait qu'à écrire; il avait fait le plan de dix ouvrages... Enfin, dans la préface de l'*Histoire de*

1. Michelet fut membre de la *Société catholique des Bons Livres*, autorisée le 14 octobre 1824. Une lettre à Poret montre qu'il en faisait partie pour avoir les livres qui lui étaient nécessaires. C'était une bibliothèque circulante.

France de 1869, il écrit : « Sous le ministère Martignac (un court moment de libéralité) on s'avisa de refaire l'École Normale, et M. Letronne, que l'on consulta, me fit donner l'enseignement de la Philosophie et de l'Histoire. » Le rôle de Letronne est exact mais Martignac ne fut ministre qu'en 1828 et ce fut Mgr Frayssinous qui rétablit l'École Normale en 1826 et y nomma Michelet en 1827. Les autobiographies sont, de tous les documents, ceux qui ont le plus besoin d'être contrôlés.

CHAPITRE III

Pauline. — Premier mariage.

J'ai dit et j'ai déjà montré que Michelet, malgré sa nature inquiète, violente et agitée, et l'exubérance de son imagination, de son activité intellectuelle, était un homme d'ordre, de bon sens, un esprit méthodique, voire même calculateur. Dans son caractère comme dans son intelligence, un rationaliste était uni à un romantique. Il le sentait et le savait quand il disait unir en lui la sagesse ardennaise à l'emportement sanguin des Picards. Nous avons vu comme il sut bien diriger ses études et ses travaux au milieu du tourbillon d'idées qui agitait son cerveau. Nous le voyons aussi très attentif à sa santé, qui était chétive et sujette à des accidents fréquents. Tout jeune, il en tient un journal, enregistre les ordonnances des médecins et les effets des régimes auxquels il était astreint. Toute sa vie, il continuera à tenir avec le même soin cette comptabilité médicale et hygiénique. Il n'était pas moins attentif aux questions d'économie domestique. Il avait dans son enfance souffert du froid, de la faim, de la misère. Il avait vu les funestes effets de la négligence et de l'insouciance paternelles, et il était bien résolu à mettre lui et les siens à l'abri du besoin. Aussi dès l'âge de 19 ans, nous l'avons vu, il commence à enseigner et à prendre sa part des dépenses communes. Il donne des leçons particulières à côté de ses cours à l'institution Briand et au collège Sainte-Barbe; puis, quand il est marié, il prend des élèves à demeure chez lui : les Bocher, Alexis de Saint-Priest. Il continue à avoir ainsi des pensionnaires qui lui paient 450 ou 500 livres par trimestre, car, en homme pratique, il refuse les paiements mensuels jusqu'en 1831¹. Il nous assure que depuis le moment où ils furent installés rue de la Roquette, il s'arrangea pour que les dépenses fussent toujours inférieures aux recettes. Toute sa vie, Michelet fut à travers les crises les plus difficiles un homme d'ordre scrupuleux qui sut ne jamais s'endetter tout en ayant des charges de famille très lourdes, et quoiqu'il ait toujours été d'une générosité extrême pour les siens, pour ses amis, pour les pauvres.

1. Michelet a été un pédagogue exemplaire, d'une sollicitude et d'une exactitude qui ne se démentaient jamais envers ses pensionnaires. J'en ai recueilli le témoignage de la bouche de M. Gabriel Bocher. J'ai sous les yeux l'emploi du temps des élèves dressé par Michelet. Il était levé avant six heures du matin, pour surveiller le lever des pensionnaires. En même temps il était avec eux comme un ami et la familiarité chez eux s'alliait au respect. Ils l'appelaient « Cher Monsieur et Bon Ami » dans leurs lettres. Michelet habitait rue de la Roquette dans une chambre contiguë à celle de son père. Elles n'en faisaient qu'une. Le père assistait au coucher du fils et lui faisait la lecture jusqu'à ce qu'il s'endormît.

J'insisterai sur ce côté de la vie de Michelet à plusieurs reprises, car sa mémoire a été récemment à cet égard, l'objet d'attaques indignes. On l'a accusé d'avoir été avide et avare, d'avoir dépouillé ses enfants dans son intérêt personnel et celui de sa seconde femme. Nous verrons que ce sont là des calomnies, et que si Michelet savait la valeur de l'argent et s'entendait en affaires, il ne tenait pas à l'argent pour lui-même et savait généreusement en user.

Il n'est pas jusqu'aux affaires de cœur où Michelet sût faire parler la raison et intervenir des considérations pratiques sur l'organisation de sa vie. Non certes qu'il se soit jamais laissé guider par des considérations intéressées. Il s'est marié deux fois, et il a, l'une et l'autre fois, épousé une femme qui ne lui apportait aucune fortune. Mais l'une et l'autre fois aussi il a songé en se mariant à s'assurer les conditions de vie qui lui semblaient les plus propres à favoriser sa vie de travail intellectuel.

Au moment où le père Michelet dut quitter la maison de la rue de Buffon, pour se transporter rue de la Roquette avec Mme Fourcy¹, celle-ci emmena avec eux comme pensionnaires, Poincot, qui les quitta en mai 1820, et deux vieilles dames : Mme de Girard² et la marquise de Rouhault. Cette dernière avait une demoiselle de compagnie, Pauline Rousseau, née en 1792, de près de sept ans plus âgée que Michelet, qui l'épousa en 1824.

Je ne puis me dispenser de donner quelques détails sur les circonstances de cette union. Elles ont eu, nous allons le voir, une réelle importance pour la vie tout entière de Michelet et même pour ses conceptions d'historien, et ce que Mme Michelet dit de Mlle Rousseau dans le dernier chapitre de *Ma Jeunesse* n'est pas toujours d'une nuance tout à fait exacte. Toutefois je ne dirai que l'essentiel et laisserai de côté plus d'un des détails que j'ai notés dans le chapitre de mon livre récent sur Michelet.

Mme de Navailles, la mère de Pauline, était d'origine roturière. Elle s'appelait Claude Oudette Gilles Charles³. Elle était peu cultivée, autant qu'on en peut juger par les quelques billets que nous avons d'elle. Michelet fait d'elle un assez fâcheux portrait au point de vue moral, la dépeint colérique, sensuelle, égoïste et cruelle, sottement engouée de noblesse, et sa conduite envers sa fille ne contredit point ce jugement sévère. Mais elle était belle, même quand Michelet la connut,

1. Dont nous avons dit l'ascendant sur Jules Michelet. C'est Mme Fourcy, (qui avait quelque argent), qui s'établit rue de la Roquette. Les Michelet étaient ses pensionnaires, mais Michelet père continua son service d'intendant et de factotum.

2. Mme Michelet dans *Ma Jeunesse* l'appelle de *Girac* mais Michelet dans ses notes dit *Girard*.

3. [Voy. *Jules Michelet*, p. 69 et suiv.]. Michelet, dans une lettre que nous citerons tout à l'heure, dit que sa mère était d'une riche famille de Franche-Comté et le père de sa mère président du baillage de Vesoul. C'est possible, mais je suis porté à croire qu'elle était fille naturelle, car dans un acte de partage sa mère est qualifiée simplement de Mlle Charles de Langres.

agée de plus de cinquante ans¹; elle avait de beaux cheveux noirs, la peau très blanche, les traits fins des gens équivoques et la lèvre inférieure un peu forte. A 16 ans en 1782 elle épousa le baron Henri de Navailles, dont elle eut en 1783 un fils, Guillaume-Girard-Judith de Navailles. Michelet raconte qu'elle avait été aimée du vieux prince de Bauffremont² et que celui-ci aurait été le vrai père de Guillaume de Navailles. J'ai peine à le croire, car il avait 70 ans (d'après Michelet 80 ans). Michelet nous raconte aussi que M. de Navailles fut un assez triste mari, malade de la poitrine, qu'en 1791 Mme de Navailles s'était éprise du chanteur Rousseau, un des plus brillants ténors de l'opéra depuis 1779. Elle eut de lui une fille qui fut Pauline Rousseau. Mais Henri de Navailles aurait vécu encore deux ou trois ans, et Rousseau l'aurait même sauvé de l'échafaud en 1793. Je ne sais si ces détails sont exacts. Ce qui ne l'est probablement pas, c'est l'accusation portée par Michelet contre Mme de Navailles d'avoir supprimé l'état-civil de sa fille. La pauvre enfant ne pouvait avoir d'état-civil régulier (le divorce n'ayant existé que depuis septembre 1792), si Henri de Navailles vécut jusqu'en 1794. Ce qui est vrai, c'est que Pauline Rousseau n'avait aucun papier, aucun état-civil, et le contrat de mariage qui la déclare fille de M. Jean Joseph Rousseau et de Mme Claude Oudette Gilles Charles, n'ajoute pas : « son épouse », mais : « aujourd'hui sa veuve, et avant veuve de M. Henry baron de Navailles ». Je ne sais si Mme de Navailles avait épousé, après la mort de M. de Navailles, le chanteur Rousseau, mort en 1800, mais il est certain qu'elle eut encore de lui un fils qui mourut jeune, que Pauline prit et garda le nom de son père, que d'autre part, la mère, entichée de noblesse, avait honte d'elle comme de son frère, et la tint toujours aussi éloignée d'elle que possible. Elle vécut seule avec son fils Guillaume de Navailles, que Michelet nous dépeint ainsi :

« Vraie fleur de vie luxurieuse, blond, beau, grand, fort, peau admirable, mais la lèvre inférieure comme une grosse sangsue pleine de sang. Il était naïvement aristocrate, sensuel, colérique, musard, capricieux, mais gai, aimable, charitable, très bon, surtout pour les animaux. Il se querellait avec tous les charretiers qu'il voyait battre leurs chevaux. Une de ces querelles hâta sa mort en 1833. Dans le désordre des années qui suivirent Thermidor, ruinée, retirée à Bernis avec son fils, elle y vécut entièrement pour lui dans un dangereux isolement. »

1. Elle mourut en 1832 à 66 ans. Elle était donc née en 1766.

2. Ce prince de Bauffremont ne peut être que Joseph de Bauffremont, fils de Louis Bénigne, lieutenant général des armées navales, mort en 1755, qui reçut le titre de prince de Listenois en épousant en 1764 sa nièce Louise, fille de Louis de Bauffremont, prince d'Empire. Joseph était né en 1714 (24 sept.) il avait 70 ans et non 80 en 1783. Le baron Henri de Navailles, né le 4 janvier 1744 au château de Durnes en Guyenne, sous-lieutenant le 16 sept. 1760, lieutenant le 22 sept. 1761, capitaine le 23 décembre 1761, capitaine commandant la compagnie du lieutenant colonel du régiment d'Orléans le 28 avril 1765, capitaine titulaire le 18 juin 1772. Très bonnes notes sauf de 1768 à 1770 où il est noté comme joueur et débauché. Ensuite bon capitaine. Rien après 1776 (Archives admin. du Ministère de la Guerre). Présent aux revues des années 1768 à 1781. Porté absent en 1783, 12 septembre.

Madame Michelet nous dit dans *Ma Jeunesse* : « On pourrait noter les degrés de la faiblesse maternelle. Elle lui donnait des maîtres, essayait de travailler avec lui, mais son tempérament sanguin était un obstacle. Il ne se maria pas, n'eut pas de famille; sa mère l'absorba tout entier ». Ceci est assez clair; mais Michelet dit dans une note, avec une précision plus grande :

« Mariage de M. et de Mme de Navailles, de la mère et du fils : union fixe, fidèle et constamment passionnée qui a duré 36 ans, devant le public, union très avouée et connue de tous. »

Michelet a-t-il été le jouet d'une illusion, son imagination a-t-elle calomnié l'intimité qui existait entre ce grand enfant, aimable et bon, mais de peu de cervelle et cette femme altière et dominatrice? Je voudrais le croire et pourrais en être tenté en voyant M. de Navailles faire des legs importants à deux amies, une demoiselle Beauvais et une actrice Mlle d'Artois. Le théâtre était son seul intérêt, et le plus clair de son héritage fut une collection de décors et de costumes et des créances sur un directeur de théâtre dont il était commanditaire. Michelet et sa femme peuvent avoir été tentés d'expliquer ainsi l'opposition choquante entre l'indifférence de Mme de Navailles pour sa fille et sa prédilection pour son fils. Le préjugé aristocratique, l'humiliation que causait à Mme de Navailles l'existence de cette fille, sa nature capricieuse et fantasque, pouvaient suffire à tout expliquer. Pour nous d'ailleurs, peu importe. Ce qui nous intéresse, c'est que Michelet y a cru, qu'il a été pendant son premier mariage hanté par cette pensée et ces images, et qu'il en a tiré une théorie qui l'a influencé quand il écrivit l'histoire du xviii^e et même celle du xix^e siècle. Il a incriminé l'affection de François I^{er} pour Marguerite d'Angoulême. Il a écrit des pages terribles sur le Régent et la duchesse de Berri, et s'est livré, à propos de Louis XV et de ses filles, à une vraie débauche de suppositions scandaleuses. Il en était arrivé à penser ceci, et il ne l'a dit plus d'une fois : le retour à la nature qu'il a indiqué, avec raison, comme une des caractéristiques du xviii^e siècle, avait eu pour résultat de faire prendre en horreur les mœurs honteuses et contre nature qui avaient déshonoré la cour de Louis XIV, mais aussi de rendre plus indulgent pour des erreurs qui ramenaient aux époques patriarcales ou à la vie naïvement sensuelle des peuples sauvages. L'inceste, pour lui, avait été très fréquent dans la haute société du xviii^e siècle. Le René de Chateaubriand était à son avis comme le dernier écho de ces entraînements criminels et le signe qu'une mentalité morale nouvelle était née. Il est impossible de ne pas faire remonter jusqu'aux Navailles l'obsession qui paraissait poursuivre Michelet quand il racontait l'histoire du xviii^e siècle.

M. de Navailles, qui était bon enfant, s'était toujours intéressé à la petite Pauline Rousseau et lui témoigna de l'affection. Il n'en fut pas de même de sa mère. Elle la tint toujours à distance. Elle la mit d'abord dans le pensionnat de l'Enfant Jésus à Passy, puis l'envoya au couvent de Meaux qui était à la fois école et hôpital. Mme Michelet

dit (*Ma Jeunesse*, p. 343) que Pauline Rousseau y avait passé les deux tiers de son existence. Cela est tout à fait inexact. (Elle n'y vint qu'en 1814 et le quitta en 1816 ou 1817). Elle y trouva de bonnes âmes qui s'intéressèrent à elle, la femme du sous-préfet, une dame Seellier dont les filles étaient au couvent, le curé, M. de Rouhault, qui se préoccupa de trouver une occupation et un gagne-pain à cette quasi-orpheline. Il la donna comme demoiselle de compagnie, ou plutôt surveillante, à sa vieille belle-sœur tombée en enfance, la marquise de Rouhault, qui fut placée avec elle en pension chez le Dr Duchemin.

Pauline Rousseau n'avait reçu qu'une instruction médiocre. A Meaux surtout elle était peu dirigée, peu surveillée et passait son temps à jouer, à jardiner, à se bourrer de bonbons et de liqueurs avec Mlle Seellier, et à faire un peu de musique. Elle avait, au dire d'Eugène Noël (il ne l'a connue que par ses lettres et par ce que sa fille lui en a dit), quelque chose d'un peu rustique dans l'esprit et tenait par là de son père, qui était d'origine campagnarde. Elle n'avait pas de beauté, nous dit son mari, mais de la gentillesse, de la vivacité, avec parfois des échappées de violence. Elle était d'une bonté et d'une charité sans bornes, tendre à l'excès, comme son frère, pour les animaux. Nature gaie, sensible, mais sans initiative ni force de volonté, se laissant aller au désœuvrement et à l'ennui.

Quand elle se trouva enfermée rue de la Roquette avec de vieilles personnes et un jeune homme, de sept ans plus jeune qu'elle, d'une gravité précoce, d'une nature passionnée, vivant comme elle loin du monde, partageant son temps entre son enseignement et ses livres, il arriva ce qui devait presque fatalement arriver. Les deux jeunes gens dans cette vie solitaire, furent attirés l'un vers l'autre et Michelet, qui s'abandonnait d'ailleurs tout à son travail et à sa vie intellectuelle, se trouvait parfaitement heureux et satisfait pour son cœur, avec l'amitié exaltée qui l'unissait à Poinso, le dévouement aveugle de son père, l'affection quasi-maternelle de Mme Hortense, et l'affection quasi-conjugale de Pauline.

Mais il était impossible que la question du mariage ne se posât pas. Michelet avait trop le sentiment des devoirs de l'homme envers la femme, trop aussi le besoin d'une existence assise et régulière pour ne pas l'envisager, et s'il ne l'avait pas fait, la conscience délicate de Poinso l'aurait fait pour lui. Vous pouvez lire dans *Mon Journal* dans les lettres que Michelet échange avec Poinso, dans ce qu'il écrit pour lui-même, vous pouvez surtout lire entre les lignes les délibérations qui se tiennent dans l'âme de Michelet entre sa conscience, son cœur, sa raison et sa prudence. On est surpris de voir tout ce qu'il y avait de sens pratique, parfois un peu terre à terre, dans cette âme passionnée. Il est visible qu'il n'éprouve pas pour Mlle Rousseau à proprement parler de l'amour, mais une affection qui grandit tous les jours par l'habitude, la reconnaissance, l'estime pour ses qualités de cœur, de dévouement, de bonne humeur, de savoir-faire. Le 24

août 1820, il écrit à Poinso, qui lui a demandé, poussé par Pauline, pourquoi il ne l'épousait pas :

« Ce n'est pas en elle qu'est l'obstacle; il est en moi; c'est mon invincible défiance de l'avenir qui me détourne d'y penser. J'aime la société de Mlle Rousseau, et beaucoup même. Vive comme elle est, elle se varie sans cesse; son cœur me semble être à peu près le mien. Elle est compatissante, elle aime autant qu'elle le peut, autant, peut-être, qu'une femme peut aimer. Elle est gaie, et quoique amie du plaisir, pas trop dépensière. Seulement, pour le besoin de la vie du dehors, qui est si pen la mienne, elle pourrait à chaque instant m'inquiéter. Mlle Rousseau n'est ni belle, ni jolie même, mais gentille. J'attendrai qu'elle ne le soit plus, qu'elle ait gagné plus d'aplomb, que mon existence soit plus assurée, plus indépendante; si alors elle songe encore à moi, je pourrai l'épouser. »

Michelet ajoute cette considération en post-scriptum :

« Fais lui aussi comprendre qu'un mariage donnerait actuellement à ma marraine la seconde place dans la maison. Depuis la mort de ma mère elle tient notre ménage et nous a donné tant de preuves de son dévouement... Ce serait de l'ingratitude. »

Poinso mourut le 14 février 1821. Poret prit sa place auprès de Michelet et lui aussi le poussait tout doucement au mariage. Michelet y songeait de son côté, et de plus en plus, en voyant, par la suite de la maladie de Mme Fourey, Pauline s'occuper de la direction de la maison. Il écrit dans son journal :

« Depuis qu'elle est devenue la directrice de la maison ses qualités sérieuses se sont affirmées... J'admire combien son humeur est devenue plus égale depuis que son activité se dépense en choses utiles... Une femme désœuvrée ou mal occupée est un vrai fléau pour le travailleur » et il avait écrit quelques jours auparavant : « Je ne comprends que deux femmes : celle qu'on peut associer à ses pensées, peut-être même à ses travaux, ou bien la modeste ménagère qui le jour gouverne sans bruit son petit royaume. Le soir je la vois assise près de la table de travail. Elle file. A deux pas le berceau qu'elle endort au doux ronflement de son rouet. »

Michelet savait que Pauline ne pouvait être la première de ces deux femmes. Mais il espérait de plus en plus qu'elle pourrait devenir la seconde¹.

La mort de Mme Fourey (Décembre 1823) enlevait à Michelet ses singuliers scrupules de 1820. Mais il était toujours préoccupé de la question d'établissement, d'avenir, des responsabilités qu'il allait assumer, et enfin il redoutait, faut-il le dire? les jugements de sa famille de Renwez, qui le verrait épouser une fille sans fortune, sans naissance, et de sept ans plus âgée que lui. Nous avons quelque peine aujourd'hui, où les liens de famille n'ont plus la puissance qu'ils conservaient encore il y a un siècle, à nous rendre compte du rôle que jouait alors, dans les questions de mariage, l'autorité de la famille. Or la famille de Michelet était très unie. Nous en trouvons à chaque instant

1. Et il écrivait dans le journal de ses idées à la fin de 1821 : « une circonstance particulière me fait trouver dans mon cœur plus encore que dans mon esprit le sujet d'un livre *Du moyen d'améliorer le sort des Femmes*. »

la preuve dans les lettres que Michelet avait religieusement conservées et dans le zèle avec lequel il s'est toujours occupé de son oncle Narcisse et de la situation de ses cousines Millet et Lefèvre. L'oncle Narcisse n'était pas à redouter. Il était aussi dévoué à son neveu que le père de Jules Michelet et d'ailleurs il vivait en partie des subsides que lui fournissaient son frère et son neveu. Mais la famille maternelle était restée groupée à Renwez. Là se trouvaient ces sérieuses demoiselles dont parle Michelet dans l'Introduction du *Peuple*, qui ne s'étaient pas mariées pour aider à l'établissement de leurs frères et sœurs. Elles pensaient en retour avoir quelque droit à dire leur mot dans l'établissement de leurs neveux. A vrai dire il n'y en avait qu'une qui eût vraiment autorité : la tante Hyacinthe, la cadette des sœurs Millet, qui avait donné à Michelet son premier costume de garçon et qui menait toute la famille ¹.

Michelet avait fait avec son père un premier voyage à Renwez en 1816, au moment où son père et Mme Fourcy s'efforçaient de lui faire oublier Thérèse. Il fut admirablement reçu et choyé. Il plut beaucoup à sa cousine Célestine et les rapports étroits entre les Lefèvre et les Michelet firent sans doute espérer un instant que Jules Michelet songerait à épouser Célestine. Mais Célestine était moqueuse et Michelet susceptible; ils ne se comprirent pas tout de suite, et si plus tard ils devinrent amis et entretenirent (de 1824 à 1830) une correspon-

1. Je ne suis pas arrivé à déterminer exactement la composition de la famille Millet en 1824, et Mme Michelet n'y était pas parvenue non plus, car les renseignements qu'elle fournit dans *Ma jeunesse* sont des plus vagues. Mais je sais du moins que Mme Millet, la mère de Mme Fourcy Michelet, la grand-mère de Jules Michelet, était morte le 11 juillet 1810 laissant un actif de 99.473 frs à répartir entre huit enfants.

Ce petit héritage aida la famille à vivre de 1810 à 1815 avec l'indemnité du gouvernement pour la suppression de l'imprimerie.

De ces enfants je n'en connais que 5 : Mme Michelet, M. Xavier Millet, un excellent homme à la tête faible et trop ami de la bouteille, qui mourut misérablement en 1829, noyé dans un étang près d'Ypres. Mme Lefèvre Millet la tante Alexis et la tante Hyacinthe. Les Millet avaient un fils qui était instruit et spirituel, mais qui manquait d'énergie et de persévérance et qui donna passablement de tracas à son cousin Jules. M. Lefèvre Millet, qui était avec la tante Hyacinthe le vrai chef de famille, avait deux fils, Eugène et Paul qui tous deux furent envoyés à Paris, en 1826 sous la tutelle des Michelet.

Eugène après avoir travaillé en vue de l'Ecole des Mines, puis essayé du commerce à Anvers, tomba dans la mélancolie et se suicida en 1820. Paul fut chimiste et entra, grâce à Michelet, dans la maison Kestner, de Thann.

Il avait eu au moins trois filles : Clarisse, qui mourut jeune dans un voyage en Amérique; Célestine, très vive et intelligente, et une troisième, Félicie, rude et sèche, qui épousa un M. Guyot.

Michelet avait encore une tante, Mme Vannestier, qui habitait à Bueil en 1840 (lettre du 22 août), et dont le mari était devenu sourd. Elle paraît peu cultivée et remercie son neveu des bontés qu'il a eues pour lui. Un frère de son père, Eugène, avait un petit commerce à Chantilly (très petit, car sa femme dit en 1839 qu'elle gagne de 4 à 5 frs par jour) après avoir peut-être été cultivateur. Son fils Narcisse était ouvrier. Michelet leur envoyait aussi de l'argent et ils ne cessent de le remercier de ses bontés.

Une tante de Pauline, Mme Vve Le Poitevin, née Rousseau, était, d'après une lettre de Villers-Cotterets 1831, tout à fait inculte.

dance assez active, il était trop tard pour que Michelet pût honnêtement songer au mariage¹. Il se considérait alors comme lié d'honneur envers Pauline et leur amitié fut tout intellectuelle. Michelet lui envoyait des livres et elle lui en écrivait son avis. — S'il n'y avait pas à songer à une union des deux cousins, du moins les parents de Renwez et surtout la tante Hyacinthe rêvaient pour leur neveu, en qui toute la famille mettait son orgueil et ses espérances d'avenir, un brillant mariage². Michelet ne retourna pas à Renwez jusqu'en 1823. Il alla alors y passer quelques jours au mois d'août. On le tâta sur la question mariage; il répondit évasivement, disant qu'il ne pouvait songer encore à s'établir. Pauline avait eu un instant l'idée d'installer avec sa mère une maison où l'on prendrait des pensionnaires. Elle en fit part à un de ses oncles, cultivateur en Auvergne, dans une lettre du 24 mai 1823 :

Tu conçois que si la chose peut réussir ce serait fort avantageux pour moi : je pourrais alors épouser Jules. Sans cela, point d'espoir, parce que ses tantes sont très ambitieuses et qu'elles ne consentiraient jamais à ce que leur neveu épousât une fille qui n'a rien.

Ce projet ne pouvait réussir avec une pareille mère et un pareil frère. Mais Pauline se trompait en croyant que c'était là son seul espoir. En 1824, Michelet après la mort de Mme Fourey, fit ce que la raison et le devoir lui commandaient. La chose n'allait pas sans difficultés. Il fallut d'abord faire à Pauline un état-civil, et pour cela adresser une requête au Ministère de la Justice, provoquer un jugement du tribunal de la Seine et supposer que les actes constatant le mariage de Mme de Navailles avec Rousseau et la naissance de Pauline avaient été perdus dans la tourmente révolutionnaire. Mme de Navailles ne voulait pas y consentir et se faire reconnaître comme veuve Rousseau. Elle ne céda qu'aux supplications de sa fille, qui renonça à lui demander compte de l'argent qui pouvait lui revenir de son père, et à l'intervention amicale de M. de Navailles. Comme il fallait que Pauline fût née après le mariage de sa mère et par conséquent après la mort de M. de Navailles, elle se trouva rajeunie de 4 ans et née en 1796 au lieu de 1792. Pendant que se faisait cette négociation avec Mme de Navailles, Michelet avait préparé son oncle Lefebvre et ses tantes Alexis et Hyacinthe à la surprenante décision qu'il avait prise.

1. Michelet a parlé d'elle avec émotion dans son journal de 1840. Il l'appelle la rare, l'unique *Marguerite*, en mémoire d'une chanson qu'elle aimait. « Elle était, dit-il, celle de toute ma famille qui me fut le plus proche par l'esprit. » Nous y reviendrons plus tard lors des voyages en Flandre.

2. En 1821 (août) la tante Hyacinthe écrivit à Michelet pour le prémunir contre les dangers du célibat et le presser de se marier. Michelet répondit que le mariage est une chose grave, que d'ordinaire on se marie en ne consultant que les convenances des familles et sans que les jeunes gens se connaissent et se montrent l'un à l'autre tels qu'ils sont, que lui ne voudrait se marier qu'avec une personne avec qui il aurait vécu, sans arrière pensée, et qui pourrait devenir sa compagne après avoir été pendant des années son amie (*Mon Journal* août 1821. Cité par Noël, p. 65). Il croyait alors que s'il épousait un jour Pauline il ferait un mariage à la fois de raison et d'inclination. Ce ne fut ni l'un ni l'autre. (*Mon Journal*, p. 240, 243).

Ses lettres, qui ont été écrites le 15 février et le 8 mars, peignent l'époque et nous révèlent un Michelet que l'on ne soupçonne guère en lisant ses livres.

L'oncle Lefebvre répondit sur un ton amical et un peu narquois, ajoutant que les tantes avaient dû faire savoir à Michelet leur manière de penser sur son mariage. En effet, la terrible tante Hyacinthe lui avait écrit, dès le 14 mars, une lettre formidable de quatre pages serrées, d'une écriture agitée, à peine lisible, ornée d'un énorme pâté d'encre, et dont on ne peut s'empêcher d'admirer la clairvoyance quand on connaît ce qu'était réellement la famille de Navailles et comment Mlle Rousseau se trouvait devenir Mme Michelet.

Michelet répondit à cette épître en arrangeant l'histoire de Mlle Rousseau de la manière la plus avantageuse possible et sur un ton à la fois déferent et altier. Michelet donne assez drôlement un nom russe à la tante de sa femme. Il l'appelle Mme de Petrowkin. C'était simplement Mme de Pietrequin¹.

Les tantes sans doute se calmèrent, et quelques mois après, Michelet leur écrivait une lettre pour leur annoncer la naissance de sa fille *Constance-Pauline-Adélaïde*², et achever de les rassurer sur son avenir matériel.

Que fut cette union, tristement célébrée le 20 mai 1824³, sans autres témoins que le père de Michelet et leur charbonnier? Elle fut heureuse à quelques égards, et d'autre part elle répondit mal à ce qu'aurait dû et pu être le mariage d'un tel homme, même à ce qu'il avait espéré en se mariant, bien que, comme nous l'avons vu, il se soit marié, non par un coup de passion, mais après mûres réflexions et sans se faire d'illusions sur la beauté ni sur les talents de celle qu'il épousait. Quand il perdit Pauline il éprouva un violent désespoir et se reprocha de n'avoir pas été pour elle ce qu'il aurait dû, de l'avoir négligée pour sa seconde femme, l'histoire. Je suis disposé à croire que dans sa douleur et avec l'habitude qu'il avait prise de dramatiser toute sa vie, il a exagéré ses torts, et tout ce qui avait manqué au bonheur de Pauline et au sien. A bien des égards Michelet a été un très bon mari et Pauline une très bonne femme. Nous avons toutes leurs lettres écrites, les unes pendant les séjours que Pauline faisait à la campagne l'été aux portes de Paris, à Vincennes ou à Nogent, alors que son mari était retenu par ses leçons et ses pensionnaires et ne pouvait aller la voir que rarement, les autres pendant les voyages que Michelet faisait seul ou avec un secrétaire. Le ton est, du côté de Pauline, celui d'une femme évi-

1. Noël dit : « l'histoire entraît par toutes les portes dans la vie de Michelet. » La légende aussi. Ce qui est vrai c'est que Pauline connaissait la gouvernante des enfants Rostopchine. Ceci, chez Noël, devient une amitié avec les Ségur, parce que Mlle Rostopchine était devenue Ségur.

2. Née le 28 août 1824, fille de Jules Michelet, âgé de 26 ans, et de Pauline Rousseau, âgée de près de 33 ans, dit l'acte de naissance. Témoins : J. E. F. Michelet, âgé de 54 ans et P. J. Coste, jardinier.

3. L'acte de mariage donne la date de naissance de Michelet, 5 fructidor an IV (22 août 1798) mais pas celle de Pauline, dite fille de J. Joseph Rousseau et de Claude Gilles Charles Oudette, sa veuve.

demment simple et peu développée, mais très aimante et très attachée à ses devoirs de femme et de mère; du côté de Michelet, celui d'un homme préoccupé de convaincre sa femme de son affection, aimant la vie de famille, s'occupant des moindres détails de la santé de Pauline et des enfants, s'efforçant d'associer sa femme à ce qui l'intéresse et de lui donner le sentiment qu'elle est partout estimée, considérée, aimée.

Mais si des deux parts il y eut beaucoup de bonne volonté, il n'en est pas moins vrai que Michelet avait raison en 1839 de regarder avec douleur ce qu'avait été sa vie conjugale. Bien qu'il ait eu, comme il l'écrivait en 1868 (3 mars) « un foyer très ferme, pur d'influences étrangères », et avec Pauline « un grand repos de cœur », bien qu'elle eût comme il le dit ailleurs, « oublié tout pour lui » et lui eût dit « ta patrie sera ma patrie et tes Dieux seront mes Dieux », il ne sut exercer aucune action sur elle. Il avait essayé de la cultiver par les livres, mais bien maladroitement. Il avait lu avec elle *Le jeune Anacharsis*, Bernardin de Saint-Pierre, *Télémaque*, et cela l'avait peu amusée. Je le crois sans peine. Mais le grand obstacle était qu'elle n'était faite que pour aimer. Il se disait (note du 26 août 1857, car toute sa vie il continua à se demander comment il eût dû se comporter à son égard), qu'il aurait fallu vivre à la campagne, lui créer un gros ménage, des affaires, un peu de culture et de jardinage, des animaux à élever, des lessives à surveiller, etc... Elle se fût conservée et améliorée, elle eût développé l'étoffe qui était en elle, celle d'une charmante maîtresse de maison, d'une gaieté innocente, aimant son mari, ses enfants. « Mais c'était impossible et ce fut le contraire qui fut fait, Paris et l'inertie lui nuisirent. » Et Michelet analyse avec une lucidité cruelle, dans des notes écrites entre 1867 et 1868, toutes les raisons qui l'empêchèrent de prendre de l'ascendant sur Pauline et qui firent obstacle à une véritable union de leurs vies et de leurs âmes. Michelet laissa son père prendre en main tout le ménage, et absorbé par son enseignement, ses livres et ses élèves, il ne s'occupait pas de Pauline. Quand on le voit en 1830 et 1831 écrire en quelques mois deux volumes d'*Histoire Romaine* et l'*Introduction à l'Histoire Universelle*; puis de 1831 à 1833 ses deux premiers volumes d'*Histoire de France*, on comprend qu'il lui restât peu de temps pour Pauline. Il habitait la même chambre que son père et laissait Pauline avec les enfants. Il se levait à cinq heures pour ses élèves et travaillait tout le jour et tous les soirs. Quoi d'étonnant qu'elle ait été jalouse de son beau-père, de Porel, des secrétaires et des élèves de son mari? Tous avaient plus qu'elle de lui¹. Ce n'est qu'en 1836,

1 Il ne songeait pas que sa jeune femme pouvait avoir besoin d'air, de lumière, de vie, de voir un peu le monde, les théâtres. Il ne voyait pas que le ménage, où le père de Michelet avait la haute main, et les enfants ne suffisaient pas à la sauver de l'ennui et des défauts que le désœuvrement engendre. L'époque de la rue de l'Arbalète, de 1827 à 1831, fut la plus pénible, avec les pensionnaires et un travail acharné. Rue des Fossés Saint-Victor, de 1831 à 1836, plus d'élèves, mais un travail plus intense que jamais et la vie encombrée de secrétaires.

à la rue des Postes, qu'elle comprit que malgré tout elle était aimée, et il y eut un moment de paix et comme une aube de bonheur. Mais les mauvaises habitudes étaient prises de part et d'autre et surtout l'habitude d'une jalousie qui n'épargnait même pas sa fille Adèle laquelle grandissait en charme et en intelligence, vraie fille de son père et qui le comprenait. Et puis la maladie vint bientôt, et la mort.

Michelet, avec l'égoïsme inconscient des grands créateurs ne voyait que son travail. Comme il le dit naïvement dans sa note du 3 mars 1868 : « J'ai été très concentré, très fidèle. Cela a été récompensé par un travail immense, car ma vie littéraire n'est rien auprès de ma vie d'enseignement. »

Michelet avait trouvé dans l'histoire et dans son art d'écrivain un tel aliment à la passion qui était en lui, que jusqu'à son second mariage et, sauf pendant la courte apparition dans sa vie de Mme Dumesnil, les affections domestiques furent au second plan dans sa vie. Il mit le meilleur de son cœur dans son œuvre, dans la pensée et dans l'action.

Il nous reste à ajouter un mot sur les conditions matérielles dans lesquelles se fit le mariage de Michelet. Ces détails sont nécessaires puisqu'on a accusé Michelet d'avoir été sensible aux avantages pécuniaires et d'avoir même, par intérêt personnel, dépouillé ses enfants¹.

Ses deux mariages furent absolument désintéressés. Il épousa deux femmes qui ne lui apportaient pas un sou de fortune. Il faillit, entre 1843 et 1847, épouser une fille du peuple et il repoussa deux mariages riches qui s'offraient à lui. La seule idée d'une richesse due à un mariage et qui aurait enchaîné, si peu que ce fût, sa liberté, lui faisait peur.

Il épousa Pauline Rousseau parce qu'elle l'aimait, parce qu'il avait pour elle de l'affection et de l'estime et parce qu'il n'aurait pu sans cruauté l'abandonner. Les pages si nombreuses de ses lettres ou de *Mon Journal*, où il parle soit de Mlle Rousseau, soit des devoirs de l'homme envers les femmes, ne s'expliquent bien que si l'on a toujours cette situation devant les yeux. Il envisage constamment ce devoir qu'il diffère, mais qu'il accepte d'avance. D'autre part, il est nécessaire de connaître toute l'histoire intime du premier mariage de Michelet et du second pour comprendre l'*Amour* et la *Femme*. Il faut, en lisant ces deux livres, se rappeler toujours que Michelet était une nature violemment passionnée qui par nécessité et par volonté ne fit à l'amour qu'une place très restreinte dans sa vie et qui lui laissa prendre par là même, dans sa pensée, une place énorme, obsédante. Il a été à quelques égards une victime de l'amour, non de l'amour d'autrui, mais de l'amour perpétuellement inassouvi qui était en lui. Mais jamais une idée d'intérêt ne se mêla à sa vie domestique.

Quand il se décida au mariage, il ignorait la situation de fortune de Pauline. Il s'en informa pour satisfaire ses tantes. Il crut d'abord qu'elle avait hérité de son père 800 frs de rentes, puis s'aperçut que

1. J'ai sur cette question recouru aux sources les plus certaines : les contrats de mariage et les actes testamentaires, ainsi que les lettres de famille.

c'était une erreur et que sa mère avait tout mis en viager, ne devant aucun compte à une fille sans état-civil. M. de Navailles seul avait une fortune non viagère, mais il ne devait rien à Pauline.

Dans le contrat de mariage du 19 mars 1824, passé devant M^e Jonquoy, Michelet apporte 1000 frs de mobilier et 500 frs en argent comptant; Mme Michelet une somme égale de 1500 francs en effets mobiliers, linge et bijoux. Ils se marient sous le régime de la communauté, se font donation totale de tous leurs biens en cas de mort sans enfants et de la moitié en usufruit s'il y a des enfants.

Navailles eut la générosité de faire Pauline sa légataire universelle. Sa fortune réalisable était mince. Elle se composait de 30.000 francs environ, si toutes les créances rentraient, mais 24.000 francs étaient immobilisés par des rentes à verser à Mlles d'Artois et Beauvais. Michelet de son côté à la mort de Pauline avait une fortune évaluée à 79.000 francs¹. La fortune totale des deux époux était donc évaluée à 109.000 francs². La part de Pauline était de 54.642 francs dont la moitié, soit 27.321 francs restait en usufruit à Michelet.

La fortune des deux enfants de Michelet s'élevait par suite à 27.321 francs, qui, à 5 %, faisait 1.390 francs de rentes environ³. Or, quand Michelet maria sa fille, il lui assura une rente de 1.500 francs environ; il s'obligea en outre à loger et à nourrir le ménage ou à ajouter 1.200 francs aux 1.500 francs précédents. Ainsi Michelet assurait à sa fille 2.700 francs de pension, au lieu des 650 francs de rentes qu'elle aurait pu avoir de l'héritage maternel. Il ne cessa jamais de les lui payer et au-delà, même au temps de sa plus grande misère, après le 2 décembre. Il rendit encore des services d'argent incessants à sa fille et à son gendre, et pourvut en particulier à tous les frais de l'éducation de son petit-fils Étienne.

Ajoutez que son fils Charles, depuis qu'il quitta la maison paternelle, coûta toujours à son père entre 1.200 et 3.000 francs, car il n'arriva jamais à se suffire.

Et à un homme qui a rempli de la sorte ses devoirs de père, qui en outre subvenait à l'existence de son oncle Narcisse, on reproche de n'avoir pas rendu ses comptes de tutelle, d'avoir dépouillé ses enfants dans l'intérêt de sa seconde femme ! Nous prouverions aisément par les lettres de Michelet qu'il aurait pu, une fois remarié, se contenter de donner à sa fille 2.000 francs en plus des 650 francs qui lui venaient de sa mère, et à son fils 650 francs par an. Or il dépensa pendant les deux premières années de son second mariage 12.900 francs pour sa fille et 8.500 francs pour son fils. Aussi, en 1852, son gendre Alfred

1. Dont 17.000 francs de créances, et 23.273 fr. de biens invendus.

2. Dont en réalité seulement 29.000 francs (28.992) disponibles en supposant toutes les créances rentrées.

3. Soit 650 francs pour chacun. Contrat devant M^e Chevalier, notaire à Rouen, du 2 août 1843.

[Voy., pour tous ces détails de chiffres, l'article de Gabriel Monod, *Michelet et les Mémoires de Mme Adam* (*Revue hist.*, 1904, t. LXXXV, p. 301-302)].

Dumesnil, lui écrivait-il : « Vous avez toujours fait pour moi plus que le père le plus tendre et le plus généreux. »

Voilà la vérité, la réponse péremptoire et irréfutable à des calomnies dictées par la légèreté et la malveillance. Michelet a commis des erreurs que je n'ai pas cherché et ne chercherai pas à cacher. Mais, il a eu des vertus qui ne se sont jamais démenties et parmi elles, au premier rang, la générosité et le désintéressement. Et ces vertus, sa seconde femme les a partagées avec lui.

CHAPITRE IV

Relations intellectuelles. — Cousin

L'année 1824, — celle du mariage de Michelet et de la naissance de sa fille Adèle — a été plus importante encore pour sa vie intellectuelle que pour sa vie morale. C'est l'année où il a connu Cousin et Quinet, où il a lu Vico et Herder et où sa conception de l'histoire a commencé à se former. M. Lanson, dans un remarquable article de la *Revue d'Histoire Moderne* sur « la formation de la méthode historique de Michelet¹ » a très bien démêlé l'action exercée sur Michelet par ce maître et cet ami, — deux philosophes — et je me trouverai, sur les points essentiels, redire souvent ce qu'il a déjà admirablement dit. Il en est un, toutefois, sur lequel je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Lanson. Tout en reconnaissant chez Michelet, entre 1820 et 1829, « une vocation encore obscure pour l'histoire, à laquelle il obéit inconsciemment en édifiant souvent sur le terrain de l'histoire ses constructions littéraires et philosophiques », il dit que ce qui a fait de Michelet un historien, ce sont deux arrêtés ministériels : celui de 1822 qui l'arrachait à une classe de lettres du Lycée Charlemagne pour le faire professeur d'histoire à Sainte-Barbe, et celui de 1829 qui, à l'École Normale, lui imposa l'enseignement de l'histoire, bien qu'il eût préféré la philosophie.

Je ne crois pas que cela soit exact. D'abord il n'y a pas eu d'arrêté de 1822 l'arrachant à une classe de lettres pour le faire professeur d'histoire. Michelet, après son agrégation, avait été attaché au lycée Charlemagne non pas comme suppléant de troisième, ainsi qu'on le lit dans *Mon Journal*², mais comme agrégé volant, c'est-à-dire chargé de remplacer les professeurs de lettres absents pour n'importe laquelle de leurs fonctions. Il n'y avait alors qu'une seule agrégation des lettres, et l'agrégé pouvait être appelé à enseigner les lettres, la philosophie ou l'histoire. Celle-ci d'ailleurs n'avait pas été enseignée dans les lycées avant 1818 et, même alors, elle ne le fut que dans un certain nombre d'entre eux. A l'agrégation, l'histoire ne figurait même pas dans les interrogations orales tandis que la philosophie était représentée par une composition écrite et une interrogation.

1. T. VII, p. 5-31.

2. C'est sans doute Mme Michelet qui aura voulu préciser la nature de la suppléance de Michelet. Peut-être aussi y avait-il un professeur de troisième absent qu'il a commencé par remplacer ; mais j'ai sous les yeux un billet qui me montre Michelet remplaçant le 9 et le 10 avril 1822 M. Carré, professeur de seconde.

Il est d'autant plus remarquable que Michelet, qui n'avait pas fait d'histoire dans ses classes, mais qui l'avait enseignée avec tout le reste à l'institution Briand, se montre à nous, dans son journal de 1820 et 1821 préoccupé spécialement d'histoire. Non certes d'une manière étroite et exclusive, puisqu'il écrit le 7 mai 1820 : « l'étude de l'Histoire ne suffit pas ». Mais cela même prouve qu'il s'en occupait particulièrement tout en travaillant beaucoup les lettres et la philosophie, qui tenaient la première place dans l'examen d'agrégation. Le 25 mai, il parle à Poinsoy des sciences de l'homme, de la politique, de l'histoire, comme de sa vocation. Et tous les projets d'ouvrages qu'il médite de 1819 à 1822 sont des ouvrages historiques : *Essai sur les historiens latins*, *Les grands hommes de Plutarque*, une série d'essais historiques pour la Revue qu'il veut fonder avec Poret, *Histoire de la Civilisation* ou *Histoire de l'Espèce*, comprenant la *Métaphysique* et la *Logique de l'histoire*, enfin une *Histoire philosophique du christianisme*. Aussi ne s'étonne-t-on pas de voir Michelet, en 1822, quand il sollicite son entrée à Sainte-Barbe, accepter la chaire d'histoire, et être recommandé à ce titre par Poret. Nous le voyons dès lors en relation avec les professeurs d'histoire les plus réputés de ce temps, Cayx, Poirson, Ragon, Des Michels, en même temps qu'il conserve les relations les plus amicales avec ses anciens professeurs de lettres, Andrieu d'Alba, Dubois, Villemain, Leclerc, auxquels M. Lanson joint, mais à tort, Dussault des *Débats*. Ce qui est vrai, c'est que l'histoire ne lui paraît à aucun moment devoir être séparée de la philosophie. « Elles se complètent l'une l'autre » écrit-il en 1822. Mais la philosophie pour lui n'est jamais la métaphysique ou la logique pure, c'est toujours l'étude de l'homme, de l'homme individuel par la psychologie, de l'homme collectif par l'histoire. Ce qu'il a toujours devant les yeux comme but de ses travaux, de ses méditations et de ses écrits, c'est la philosophie de l'histoire ou l'histoire philosophique. Mais en cela il est avant tout historien, et même lorsqu'il sera le plus fortement sous l'influence de Cousin en 1826, au moment d'entrer à l'École Normale comme professeur de philosophie et d'histoire, il fera le plan d'une histoire du xvi^e siècle en France, conçue comme un fragment de l'histoire de l'humanité. D'autre part sa thèse de doctorat sur Plutarque écrite en 1818-1819 est une thèse de morale en même temps que d'histoire. Elle correspond au titre même de cette chaire d'Histoire et Morale du Collège de France que Michelet devait ambitionner dès 1830 et occuper en 1838.

Il ne faut donc pas voir dans le fait que Michelet a été un historien et qu'il a mis l'histoire au service d'une conception philosophique, le résultat d'une série d'accidents et de rencontres. Michelet a toujours eu pour objet de ses études la science de l'homme. C'est dire que dès ses débuts il est un historien philosophe et sa grande préoccupation pendant ces années 1819 à 1830 sera de trouver le point de vue qui lui permettra de ramener à l'unité l'évolution toujours changeante de l'histoire sans lui enlever la vie. Si un instant, en 1829, il désire

se limiter à l'enseignement de la philosophie, ce n'est certainement pas parce qu'il veut cesser de s'occuper d'histoire. Il est au contraire lancé à fond dans l'étude de l'Allemagne et de la Réforme. Mais il est effrayé de l'obligation d'enseigner les faits de l'histoire universelle et de rester par suite superficiel. Il préférerait se contenter d'étudier les idées et les mœurs. En se plaçant à ce point de vue, Michelet était du reste l'héritier direct du *xviii^e* siècle. C'est le *xviii^e* siècle qui avait conçu l'histoire, non plus comme le récit d'une succession de faits, mais comme l'analyse de l'évolution des mœurs et des idées. Voltaire avait posé le principe et en avait tenté l'application dans l'*Essai sur les Mœurs*. Tous ceux qui avaient après lui esquissé des histoires du progrès humain, d'Alembert, Turgot, Condorcet, avaient accepté ce point de vue. Les théoriciens politiques du *xix^e* siècle, aussi bien Joseph de Maistre que Ballanche, dont Michelet fut de bonne heure l'admirateur et l'ami, et qui avait publié en 1818 un *Essai sur les Institutions sociales dans leurs rapports avec les idées nouvelles*, aussi bien de Bonald que Quinet ou Auguste Comte, furent pénétrés, comme Michelet, des mêmes idées. Pour Michelet, la philosophie écossaise, Fergusson, Reid, Dugald Stewart, le gallois Price, la philosophie allemande avec Kant et Herder, et surtout la philosophie italienne avec Vico viennent corroborer l'impulsion donnée à son esprit par la tradition du *xviii^e* siècle. Mais la tendance initiale était déjà bien marquée quand en 1824 la rencontre de Cousin et de Quinet l'amena, par l'étude de Vico et de Herder, à se faire une doctrine où il crut trouver l'explication de l'histoire et du monde.

L'effet de cette rencontre fut d'autant plus fort que Michelet menait une vie plus retirée. Il vivait absorbé par son travail, son enseignement, ses élèves. De loin en loin, un dîner en famille chez M. Aupépin, leur médecin, ou chez M. Fourcy, le beau-frère de Mme Hortense, un dîner ou un déjeuner avec des collègues, avec M. Cayx ou M. Poirson. En fait d'ami, depuis la mort de Poinsot il n'avait que Poret¹, son « ours » comme il l'appelait, bon, dévoué, plein d'admiration pour Michelet qui se laissait aimer. Poret l'appelait Archytas : *Tu maris et terrae numeroque carentis avenae Memores*. Michelet, d'ailleurs, était entouré déjà d'admiration avant d'avoir rien publié. Les éloges de ses élèves, qui vantaient partout son talent, son esprit et sa bonté, l'estime des membres du conseil royal et de ses collègues de Sainte-Barbe comme de ses anciens maîtres de Charlemagne, lui avaient fait une réputation. Partout on attendait beaucoup de lui. Mais lui ne cherchait pas à profiter de ces admirations pour se créer des relations brillantes. Il restait dans son faubourg entre son père, sa femme et ses livres.

C'est par Poret qui travaillait pour Cousin, occupé de l'édition de Proclus et de la traduction des *Dialogues* de Platon, que Michelet fut mis en rapport avec le philosophe. Il est vraisemblable qu'il désira le connaître pour lui demander des conseils en vue de ses travaux.

1. Je crois que Poret s'est marié en 1821.

Il est difficile aux hommes de ma génération, plus difficile encore aux hommes des générations plus jeunes que la mienne, de se rendre compte de ce que représentait Cousin, en 1824, pour la jeunesse libérale. Nous avons vu le déclin de la philosophie éclectique, imposée pendant de longues années à l'Université par Cousin comme un dogme ou plutôt comme une doctrine aussi certaine que les lois de la physique et de la chimie, ainsi qu'il le disait à la Chambre des Pairs en 1844. Nous l'avons vue tomber sous les coups de l'idéalisme de Ravaisson, du criticisme de Renouvier, du positivisme de Comte et du sensualisme de Taine, abandonnée peu à peu par les élèves mêmes de Cousin et ridiculisée avec une verve un peu lourde mais puissante, par Taine dans ses *Philosophes français*. Puis nous avons vu Cousin coqueter, non seulement avec les grandes dames du ^{xviii}^e siècle, mais avec l'Empire et l'Église, lui qui avait été, de 1815 à 1848, le défenseur du régime constitutionnel et du monopole universitaire. Nous avons entendu un de ses plus brillants disciples, Jules Simon, élever des doutes narquois sur son intelligence des textes grecs et sur son érudition philosophique, et faire un tableau douloureux de la tyrannie qu'il fit peser sur l'Université de 1830 à 1848. Aussi, tout en admirant en lui un excellent écrivain, un remarquable orateur, un des hommes qui ont le plus fait pour développer en France les études d'histoire de la philosophie, sommes-nous disposés à le juger comme le faisait le 29 mars 1888 M. Duruy dans une lettre adressée à Mme Michelet¹ : « Que reste-t-il de Cousin ? quelques pages admirables, et, avec le souvenir de ses amours rétrospectives pour de grandes pécheresses, celui d'un gouvernement impérieux de l'enseignement philosophique. »

Mais, en 1824, quand Michelet fut introduit auprès de Cousin, celui-ci, qui n'était que de six ans l'ainé de Michelet (il était né en 1792 d'un horloger de la Cité et avait comme Michelet fait ses études à Charlemagne), jouissait d'un triple prestige. Il avait arraché les esprits au sensualisme un peu terre à terre de Condillac et des idéologues pour leur ouvrir à la suite de Laromiguière et de Royer-Collard les horizons d'une métaphysique nouvelle; il avait transposé et rendu accessibles aux esprits français les conceptions les plus hardies de Schelling et de Hegel en y mêlant même quelques échappées poétiques de mysticisme alexandrin²; il était enfin un martyr de la liberté de penser. Appelé en 1815 à enseigner la philosophie à la fois à la Faculté des Lettres comme suppléant de Royer-Collard, et à l'École Normale comme son successeur, il avait, à la Sorbonne, avec Guizot et Villemain, soulevé l'enthousiasme de la jeunesse. Aussi fut-il le premier l'objet des méfiances du pouvoir quand l'assassinat du duc de Berry (13 février 1820) déclencha la réaction qui emporta le minis-

1. 27 mars 1888. [Voy. *Quelques souvenirs de Victor Duruy* dans la *Grande Revue* du 25 octobre 1913.]

2. Poret, dans une de ses lettres à Michelet de 1826 le compare à Platon, tandis qu'il compare Jouffroy à Proclus.

tère Decazes, et le gouvernement interdit à Royer-Collard de lui continuer sa suppléance. Deux ans plus tard l'École Normale était supprimée par Mgr Frayssinous, devenu Grand-Maître de l'Université, et Cousin se trouvait sans place, car le Gouvernement avait refusé de ratifier le vote du Collège de France qui l'avait présenté pour remplacer Pastoret dans la chaire de Droit Naturel. Cousin avait continué à enseigner gratuitement chez lui. Il s'était mis courageusement au travail¹; il avait accepté avec une dignité hautaine les persécutions du pouvoir et il était légitimement entouré du respect et de l'admiration de tous ceux qui étaient soucieux de la liberté de la pensée et de la parole². Michelet était de ce nombre, bien que les nécessités de la vie l'eussent fait entrer dans une école patronnée par le recteur même de l'Académie de Paris, M. Nicolle, et par le Conseil de l'Université qui avait frappé Cousin, Guizot et l'École Normale. Mais, nous l'avons vu, Sainte-Barbe n'exerçait aucune pression sur ses professeurs ni sur ses élèves. Poret pouvait y enseigner et travailler avec Cousin. Michelet pouvait sans crainte aller prendre les conseils du philosophe en disgrâce.

En 1820 et 1821, Michelet, en préparant son agrégation, avait lu beaucoup de philosophie, l'*Histoire des Systèmes* de Gérando, la *Philosophie de l'esprit humain* et le premier volume de l'*Histoire des Sciences métaphysiques et morales* de Dugald Stewart, la *Logique* et la *Métaphysique* de Flotte, les *Essais* de Reid sur les facultés actives, l'*Histoire de la philosophie* de Deslandes, puis à partir d'octobre 1822 il s'était plongé tout entier dans l'étude de l'histoire. Il avait procédé à une véritable révision de l'histoire universelle.

Mais dès le début de 1824, poursuivi par l'idée toujours présente à son esprit de la nécessité d'unir la philosophie à l'histoire, il reprend les lectures philosophiques concurremment avec les lectures historiques, et cette fois il s'attaque à celles qui se rapportent au sujet qui lui apparaît de plus en plus comme essentiel : l'idée du

1. Éditions de Descartes. Proclus, Platon; professeur des jéfines Montebello.

2. Ses cours de la Sorbonne de 1816 et de 1817 n'avaient rien d'original et étaient exclusivement historiques, mais à l'École Normale il avait lancé ses élèves dans les voies nouvelles ouvertes par l'enseignement de Royer-Collard et par les entretiens de Maine de Biran, mais sans exercer sur eux aucune contrainte. Jouffroy et Damiron sont d'accord pour dire que nul enseignement n'était plus libéral. « Il n'enseignait, dit Jouffroy, que l'art de penser avec liberté et originalité ». Les deux voyages que Cousin fit en Allemagne en 1817 et 1818, où il fit la connaissance dans le premier de Schleiermacher et d'Hegel, dans le second de Jacobi et de Schelling, firent de lui l'interprète de la philosophie allemande en France et en même temps lui donnèrent un ascendant tout nouveau sur les esprits. Son cours de 1818, qui fut la première forme de son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, enthousiasma tous ses auditeurs. Le cours de 1819-1820, composé sous l'influence des impressions d'Allemagne était tout imprégné du panthéisme de Schelling (Janet) et peut-être la hardiesse de ces doctrines fut-elle pour quelque chose dans la suspension des cours. Mais surtout Cousin était suspect pour ses idées libérales et politiques. Il devait, en 1822, devenir l'ami le plus cher du comte de Santa Rosa qui avait dirigé en 1821 l'insurrection sarde contre l'Autriche.

progrès, les lois du développement de la civilisation. Il lit Condorcet, *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, l'*Essai* de Ferguson sur l'histoire de la société civile, les *Considérations sur l'homme et la politique* de Priestley, les *Conjectures* de Kant sur le commencement de l'histoire du genre humain, son idée de ce que serait l'histoire au point de vue cosmopolite, sa théorie de la religion, l'*Essai* de Walkenaer sur l'histoire de l'espèce humaine, l'*Essai* de Lessing sur l'éducation du genre humain, les *Discours* de Turgot sur l'histoire universelle et la géographie politique, le premier volume de la *Religion* de Benjamin Constant¹. Toutes ces lectures avaient été, en 1824, précédées et provoquées par celle du troisième volume de la traduction de l'*Histoire des sciences métaphysiques, morales et politiques* de Dugald Stewart par Buchon, à la fin de laquelle se trouvait une analyse par Cousin de l'*Esquisse de philosophie morale* de Dugald Stewart, des réflexions aphoristiques de Cousin et enfin une note de Buchon sur Vico, dont Dugald Stewart avait négligé de parler. Cette lecture, et en particulier la note sur Vico et un fragment de Cousin sur la philosophie de l'histoire, frappèrent Michelet comme une révélation. C'était sa propre pensée qui lui apparaissait, précisée et clarifiée. Il allait désormais marcher sans hésiter dans la voie ouverte devant lui.

C'est certainement la lecture du troisième volume de Dugald Stewart (paru en 1823), faite en janvier 1824, qui donna à Michelet le désir de voir Cousin. Nous avons une lettre d'avril 1824, où Poret dit à Michelet : « J'irai avec toi chez M. Cousin vendredi matin ». Dans le journal de 1824, il note au 19 avril, jour de Pâques : « ce moment-ci est décisif pour ma vie morale. Il est probable que si j'ai du courage je marcherai cette fois d'un pas ferme (ceci s'applique à la décision qu'il vient de prendre de se marier)². Pour ce qui est de la culture de mes facultés, je crois les conseils de M. Cousin excellents pour ma vie entière, et ceux de M. Villemain bons seulement pour le moment actuel. » Villemain lui conseillait en effet de faire une histoire complète de la littérature grecque. Michelet y songea un instant, et esquissa un plan sous des titres prétentieux : *Soirées d'Aspasie, Nuits attiques*, mais revint aussitôt aux excellents conseils de Cousin, qui étaient de pousser fortement ses études sur la philosophie de l'histoire et les théories politiques, pour rattacher à des idées générales sur l'histoire de la civilisation ses travaux spéciaux d'histoire, ou faire servir ses connaissances historiques au progrès des théories sur la philosophie de l'histoire³. La lecture du troisième volume de Dugald

1. Et le *Système de politique positive* d'Aug. Comte publié en 1824 dans le cinquième cahier du *Catéchisme des Industriels* de Saint-Simon (réimpression du *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* publié par Aug. Comte en 1822).

2. Mme Michelet dit à tort : « il venait d'épouser Mlle Rousseau »; il ne l'épousa qu'en mai, mais le mariage était décidé.

3. En un mot il l'a poussé, conformément aux vues exprimées dans le fragment sur la philosophie de l'histoire, à compléter son travail d'histoire par un système de philosophie de l'histoire.

Stewart et de Fergusson avait été l'occasion de son entrée en relations avec Cousin, et lui avait fait connaître le nom de Vico; mais ce n'est qu'après avoir vu Cousin qu'il se mit à lire Kant, Auguste Comte, Turgot et enfin à traduire Vico. Une note du journal de ses lectures, datée d'août 1826, mais écrite évidemment à la fin de l'année, nous renseigne avec exactitude sur l'époque de la composition de Vico : « La traduction de Vico, commencée le 28 juin 1824, reprise en août 1826, a été terminée le 5 octobre 1826; le discours (préliminaire à la vie et aux œuvres de Vico) le 26 décembre ».

Dans quelle mesure est-ce à Cousin que doit revenir l'honneur d'avoir suggéré à Michelet ce travail sur Vico qui devait avoir une si prodigieuse influence sur l'esprit et l'œuvre du jeune penseur, au point qu'il ait pu écrire : « Je suis né de Virgile et de Vico »?

S'il fallait en croire le *Journal de mes idées* de 1821, tel que Mme Michelet l'a publié, et une note de Mme Michelet de la page 298 de ce journal, Michelet aurait eu, dès 1821, trois ans avant de connaître Cousin, l'idée de faire entrer des fragments de la *Scienza Nuova* dans un Essai de Philosophie de l'Histoire qui avait pour base un projet d'ouvrage conçu en 1819, *Le caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*.

M. Lanson a le premier remarqué que d'une part le morceau qui nous est donné par Mme Michelet comme faisant partie du *Journal de mes idées* de 1821 n'a pu être écrit avant 1824, et que d'autre part il était impossible que la lecture de Dugald Stewart eût révélé en 1821 à Michelet l'existence de Vico. Dugald Stewart n'a pas connu Vico et n'en a parlé ni dans sa *Philosophie de l'Esprit Humain*, que Michelet lut en 1821 et janvier 1822, ni dans son *Discours sur les sciences métaphysiques, morales et politiques*, paru en 1817 et 1822 en introduction aux tomes I et V du supplément à l'*Encyclopedia Britannica*, et que Michelet connut seulement par la traduction en trois volumes de Buchon. Michelet lut le tome I de la traduction Buchon en février 1822 et le tome III en janvier 1824. Il le nota dans le journal de ses lectures et y indiqua le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire. Or c'est dans une note où Buchon complète les renseignements très insuffisants donnés par D. Stewart sur la philosophie italienne du xviii^e siècle dans la section III de sa III^e partie que Michelet trouva une analyse des idées de Vico tirée d'un Essai de Salfi sur Filangieri.

Mme Michelet n'a pas fait attention qu'il suffisait de rapprocher le journal des lectures de Michelet du journal de ses idées pour voir que le morceau daté de 1821 ne pouvait être de cette date, sauf peut-être les deux premiers paragraphes où Michelet cite des lectures philosophiques qu'il fit en effet en 1821. Mais il parle ensuite du livre sur les *Signes* de Gerando qu'il ne lut qu'en mars 1822, de Condorcet, de J. de Maistre, du tome III de D. Stewart et du morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire qu'il ne lut qu'en janvier 1824. Il ne pouvait pas les lire plus tôt puisque ce tome III, avec le morceau

de Cousin, n'avait paru qu'en 1823 et que Michelet lut Condorcet, comme il nous le dit, parce que la lecture de D. Stewart l'y avait poussé. D'ailleurs presque toutes les lectures que fit Michelet sur la philosophie de l'histoire à ce moment, Fergusson, Kant, Turgot, Ancillon, pouvaient bien lui avoir été suggérées par ce tome III de D. Stewart, y compris la lecture de Vico. Quel a donc été le rôle de Cousin? Nous avons sur ce point un témoignage irrécusable, celui de Michelet lui-même. Dans une lettre adressée à Cousin, en juin 1825, il lui dit : « j'ai suivi la direction que vous m'avez donnée; j'ai fait un extrait de la *Science nouvelle* que je crois très complet ».

Il n'y a aucun doute possible. Cousin qui probablement ne connaissait de Vico que ce que Salfi en avait dit, mais qui était toujours préoccupé de provoquer des travaux originaux sur l'histoire de la philosophie, avait conseillé à Michelet de faire connaître aux Français un auteur tout à fait inconnu d'eux, mais dont les Italiens proclamaient le génie, et dont en Allemagne Weber venait de donner une traduction en 1822. Il avait aussi (nous pouvons le supposer avec vraisemblance) suggéré à Michelet de faire concorder cette traduction ou adaptation de Vico avec ses recherches et ses projets de travaux sur la philosophie de l'histoire.

Ces projets, ce n'est pas Cousin qui les suggéra à Michelet dans leurs conversations, car ils étaient depuis quelques années en germe dans la pensée du jeune homme; mais la lecture de D. Stewart et du morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire les avait fait mûrir. Aussi quand Poret présenta Michelet à Cousin, Michelet lui apporta tout un questionnaire qui montrait à quel point son plan de travail et de méthode était déjà élaboré dans son esprit¹.

Le 20 juin 1824 et le 10 juillet, il revint chez Cousin avec une liste des lectures à faire, des personnes à consulter sur cette vaste et grave question de la philosophie de l'histoire². Cousin ne put lui donner que de très vagues indications, si bien que Michelet, en dehors de l'excellent conseil relatif à Vico et des vues exposées dans le fragment du tome III, dut s'en remettre à lui-même et à ses lectures pour continuer l'élaboration de ses idées sur la philosophie de l'Histoire. Nous y reviendrons quand nous parlerons de son *Discours sur l'histoire*

1. Quelques jours après il écrit à Cousin une lettre qui nous le montre plongé dans ses lectures sur la philosophie de l'histoire. Millar, que d'après cette lettre Michelet avait cherché en vain, était un Écossais (1735-1801) que Robertson désigne comme un de ses maîtres dans l'Introduction de son *Charles-Quint*. Professeur de droit à l'école de Glasgow, il publia en 1771 des *Observations sur la distinction des rangs dans la société* où il tentait une sorte de philosophie du droit (traduites en français) et en 1787 un *Coup d'œil historique sur le gouvernement anglais*, théorie des libertés constitutionnelles. Cousin ne devait le connaître que par Robertson.

Le 14 juin, nouvelle lettre qui nous montre que Cousin avait dès le début conseillé à Michelet de traduire Vico.

2. On voit Michelet très préoccupé des rapports de la philosophie avec la législation, dont Cousin ne s'occupait pas et vers lesquels Vico devait lui ouvrir des aperçus originaux.

Universelle. Notons seulement que si ses idées sur la partie historique et philosophique de l'étude des vocabulaires lui appartiennent et le préparent à goûter les théories de Vico, c'est le fragment de Cousin qui lui inspira l'idée de distinguer dans la philosophie de l'histoire deux parties : la *métaphysique* de l'histoire, qui généralise, simplifie les masses de faits et considère l'humanité comme un individu, et la *logique* de l'histoire qui sépare le régulier de l'accidentel, qui analyse de quelle manière et dans quelle mesure la liberté humaine et les faits accidentels accélèrent ou entravent la marche de l'humanité, dont on arrivera à déterminer les règles¹. Ces idées de système et de méthode sont beaucoup plus concrètes que celles de Cousin, qui d'une part sont d'une forme oratoire et d'autre part sont inspirées par les idées de Schelling ou de Hegel sur les rapports du réel et du vrai, dont le réel n'est que la manifestation accidentelle. Mais Michelet a transformé en histoire les idées que Cousin a conçues en métaphysicien.

En septembre 1824, Cousin entreprit un voyage en Allemagne avec ses élèves, les jeunes Montbello. La police soupçonneuse de la Restauration s'imagina qu'il allait y nouer des relations avec les révolutionnaires allemands et le dénonça au gouvernement prussien qui le fit arrêter à Dresde et emprisonner le 14 oct. 1824 (B. Saint-Hilaire donne cette date) à Berlin, où il fut gardé au secret. Il ne fut rendu à la liberté qu'en février 1826, grâce à l'intervention énergique de Hegel. Michelet, dès qu'il apprit l'arrestation de Cousin lui écrivit une lettre de chaude sympathie et d'indignation. Au mois de mai, lorsque Cousin était à Francfort, en route pour la France, il lui écrivit de nouveau pour le mettre au courant de ses travaux. Depuis neuf mois, c'est-à-dire depuis août 1824, il était privé des conseils de Cousin, mais il avait continué à s'occuper de ses travaux sur la philosophie de l'histoire, tout en entreprenant d'autres travaux moins ambitieux, d'un caractère spécialement historique et narratif.

¹ Le fragment de Cousin développe les idées suivantes : la fonction de l'historien est de raconter des événements particuliers, avec des couleurs particulières et locales et en les rattachant à des causes particulières ; il doit rendre le réel, être peintre et poète. Il explique et il peint, mais cette succession forme-t-elle une vraie histoire universelle ? On ne voit que le fortuit, l'accidentel, aucun principe, aucune loi qui puissent être objet de science.

La réalité n'est éternellement vraie que dans son rapport éternel avec la vérité qu'elle réfléchit. Or, on ne connaît ce vrai éternel et nécessaire que par le réel qui passe et qui en est la manifestation, le symbole. Il ne faut pas prendre le symbole pour la vérité cachée qu'il révèle. Il faut arriver à atteindre et décrire les idées représentées par les différents peuples. C'est là la véritable histoire de l'humanité. Le monde invisible des idées plane sur celui des faits, s'y réfléchit, s'y réalise. Il doit avoir des historiens comme le monde des faits. Ce serait là la vraie histoire qui progresserait comme toutes les autres sciences rationnelles dont se compose la philosophie. Les modernes sont las de cette face du monde qui change sans cesse. Ils veulent connaître le but de la destinée humaine. La doctrine de la perfectibilité humaine, entrevue par Turgot et Condorcet, s'est élevée au XVIII^e siècle, vaste comme la pensée, brillante comme l'espérance ; elle sera toujours l'asile des âmes d'élite.

En 1869 (14 mai), en réunissant dans une chemise les minutes de ses lettres à Cousin, Michelet écrivit sur le recto :

« En réalité il ne m'avait donné aucune direction, ne m'avait dit que des choses vagues. Il ne soupçonnait pas la portée de la *Scienza Nuova*. Peu après, nous dinions chez M. Villemain et il s'étonna de l'importance que j'accordais au principe de Vico. J'ai gardé ces minutes par humilité, comme preuve de la déférence extrême que j'avais pour lui. Mais lui-même disait à Poret : il y a un mur entre moi et Michelet. »

Je crois bien que Michelet, en froid avec Cousin depuis 1835, était disposé à diminuer l'importance qu'avaient eue pour lui les relations de 1824. Les encouragements de Cousin et sa suggestion d'une traduction de Vico ont eu sur la destinée de Michelet une influence indéniable, mais la note de Michelet n'est pas tout à fait inexacte. Quand il a demandé à Cousin des directions précises, des conseils sur l'ordre à suivre dans ses lectures et sur la méthode de travail, Cousin n'a pu lui donner aucun avis utile. Je suis persuadé aussi qu'il ne connaissait pas Vico, et quand il l'a connu par Michelet, les idées de Vico n'ont pu lui plaire. Elles étaient en contradiction avec le fatalisme historique auquel il s'abandonnait alors.

Mais Michelet a beaucoup joui et profité de ses relations avec Cousin. Il avait conservé dans ses papiers le programme des séances de la société philosophique qui se tint tous les quinze jours chez Cousin à partir du samedi 11 février 1826, et qui se composait de deux comités, l'un pour la philosophie ancienne, avec Cousin, Jourdan, Guignaut, Poret ; l'autre pour la philosophie moderne, avec Michelet, Quinet et Simon. Chaque Comité faisait chaque mois un rapport suivi de discussions. Cousin commença le 25 février par un rapport sur le Gorgias.

CHAPITRE V

Relations intellectuelles. — Quinet

Au moment où Cousin rentrait de son voyage et de sa captivité en Allemagne, il fut le trait d'union entre Michelet et un autre jeune homme qui allait devenir pour celui-ci un ami, un frère d'action et de pensée, Edgar Quinet¹. Leurs deux carrières allaient se développer parallèlement et leurs deux pensées allaient agir fortement l'une sur l'autre, à ce point qu'il est souvent assez difficile de dire lequel des deux a été l'initiateur.

A première vue, il ne semble pas que l'œuvre de Michelet et celle de Quinet soient comparables entre elles. Celle de Michelet offre une très forte unité. Après des livres qui sont comme l'introduction de son œuvre ultérieure, les *Précis* historiques, l'*Histoire romaine*, il entreprend l'*Histoire de France*, et la composition de ce grand ouvrage l'occupe toute sa vie, de 1831 à 1874, on peut le dire, sans interruption. Ses autres ouvrages sont ou des espèces d'appendices, de dissertations annexes à sa grande histoire, comme *Luther*, les *Origines du droit*, les *Templiers*, les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple*, la *Sorcière*, la *Bible de l'Humanité*, ou des écrits de circonstance comme les *Légendes démocratiques*, *Nos Fils* ou *la France devant l'Europe*, ou des distractions qui n'arrêtent pas son œuvre principale comme les livres d'histoire naturelle et les livres sur *la Femme* et *l'Amour*.

L'œuvre de Quinet au contraire est en apparence disparate et fragmentaire. On y trouve des poèmes en vers et en prose, *Ahasvérus*, *Prométhée*, les *Esclaves*, *Napoléon*, *Merlin l'enchanteur*, des essais philosophiques et religieux, le *Génie des Religions*, l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*, l'*Essai sur Herder*, l'*Examen de la vie de Jésus*, des essais littéraires, l'*Histoire de la Poésie*, *La vie et la mort du Génie grec*, des ouvrages d'histoire politique et religieuse, le *Christianisme et la Révolution*, les *Révolutions d'Italie*, les *Roumains*, *Marnix de Sainte-Aldegonde*, la *Philosophie de l'histoire de France*, la *Campagne de 1813*, la *Révolution Française*, des essais autobiographiques et des récits de voyage, *Histoire de mes idées*, la *Grèce moderne*, *Mes vacances en Espagne*, le *Siège de Paris*, le *Livre de l'exilé*, — un livre d'histoire naturelle, la *Création*, et une foule d'écrits de circonstance et de polémique politique ou religieuse, les *Jésuites*, l'*Ultramontanisme*, *Allemagne et Italie*, la *République*, l'*Esprit nouveau*, l'*Enseigne-*

1. Cousin, dans son *Cours de philosophie*, de 1828, 11^e leçon (3 juillet) dit, après avoir parlé de Vico et de Herder : « Je me félicite d'avoir encouragé mes deux jeunes amis, MM. Michelet et Quinet, à donner à la France Vico et Herder ».

ment du peuple, et d'autres articles et brochures de même nature. L'œuvre de Quinet semble tout entière composée d'essais dont aucun, pas même *la Révolution*, n'a le caractère d'un ouvrage longuement préparé et médité, et arrivé à pleine maturité¹. C'est une œuvre de publiciste et d'homme d'action. Quinet, en effet, dès qu'il l'a pu, a uni l'action à la plume et à la parole. Il a pris le fusil en 1830, a été député en 1848, et de 1871 jusqu'à sa mort. Sa vie d'enseignement n'a pas même duré dix ans, tandis que celle de Michelet a duré trente-quatre ans. Enfin, Quinet a eu une vie ballottée d'orages et transplantée de France en Allemagne, en Belgique, en Suisse, tandis que Michelet est resté invariablement parisien, sauf pendant les deux années 1852-1854, passées à Nantes et en Italie, et ses voyages.

Pourtant, si l'on ne s'arrête pas à cet aspect extérieur de leurs deux œuvres, si l'on examine ce qu'a fait et dit Quinet à travers la variété fragmentaire de ses écrits, on verra qu'il y a un rapport étroit entre son œuvre et celle de Michelet et comme une correspondance de l'une à l'autre. Quinet s'est dépensé en une foule d'ouvrages qui semblent n'avoir pas de liens entre eux, parce qu'il avait des aptitudes très diverses et était sollicité tantôt par la poésie tantôt par la philosophie, tantôt par la politique, mais surtout parce que, homme d'action et de propagande avant tout, il se hâtait de publier et de produire pour répandre les idées qui lui étaient chères, pour éveiller les consciences, pour avertir les hommes politiques ou le public des dangers et des devoirs les plus pressants. Mais c'est là aussi ce qui fait l'unité de l'œuvre de Quinet au milieu de la variété de ses manifestations. Tous ses ouvrages, quelles qu'en soient la forme et la nature, se ramènent à deux préoccupations dominantes : dégager de l'histoire une philosophie religieuse qui puisse être pour l'humanité un foyer de vie morale et de progrès; assurer l'éducation de la démocratie par la réforme de l'enseignement populaire et en faisant de l'enseignement une prédication de liberté républicaine, d'égalité sociale, de patriotisme et de libre pensée, mais de libre pensée pénétrée de morale religieuse. Démocratie et morale religieuse, voilà les deux idées centrales autour desquelles se développe toute l'œuvre de Quinet. Ces deux pensées directrices se retrouvent aussi chez Michelet, mais tandis que chez Michelet l'historien l'emporte de beaucoup, chez Quinet c'est le philosophe et l'homme d'action. Mais combien souvent leur action et leur pensée sont concordantes ! Dès leur début, au *Vico* de Michelet, correspond le *Herder* de Quinet, à l'*Introduction à la philosophie de l'Histoire* de l'un, l'*Introduction à l'histoire universelle* de l'autre. Tous deux sont également dès leur début préoccupés de déterminer le rôle du christianisme dans l'histoire et de lutter contre le catholicisme qui leur en paraît une corruption. Mais tandis que Michelet est à l'origine, comme Quinet dans son *Génie des religions*, disposé à voir dans le christianisme la plus haute manifestation de la pensée religieuse, la Révo-

1. Sauf *La Révolution et la Création*, les plus importants de ses livres sont des recueils de leçons publiées à peu près telles qu'elles ont été prononcées.

lution comme une confirmation et un perfectionnement de la pensée chrétienne, à espérer qu'une transformation philosophique du christianisme fournira une base religieuse à la démocratie républicaine, — il se sépare de Quinet sur ce point — à partir de 1845, condamne le christianisme avec le catholicisme, et voit dans la Révolution non plus l'accomplissement, mais la négation de l'idée chrétienne. Toutefois, si leurs pensées divergent, on peut dire que les ouvrages de Quinet, *le Christianisme et la Révolution religieuse au XIX^e siècle*, *la Révolution française*, sont des œuvres parallèles à *l'Histoire de la Révolution* et à *la Bible de l'Humanité* de Michelet. Au Collège de France, Michelet et Quinet avaient associé étroitement leurs enseignements. L'un racontait les révolutions d'Italie pendant que l'autre exposait la Renaissance et ils arrivent ensemble (en 1843) à professer les leçons sur les Jésuites qu'ils publient dans un même volume. *L'Ultramontanisme* de Quinet correspond au *Prêtre* de Michelet, et est inspiré des mêmes idées de lutte contre le cléricalisme grandissant. Plus tard tous deux écriront l'histoire de la Révolution romaine, tous deux s'occuperont de l'enseignement du peuple, l'un dans *le Peuple*, *l'Étudiant* et *Nos fils*, l'autre dans *l'Enseignement du peuple* et dans une série d'écrits de pédagogie populaire; tous deux s'occuperont de l'histoire naturelle, l'un dans *la Création*, l'autre dans *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer* et *la Montagne*. Quinet écrira la *Campagne* de 1815 et Michelet referra toute l'histoire de Napoléon. Nous aurons l'occasion de revenir plus d'une fois à propos de Michelet sur ses rapports et son amitié avec Quinet, sur les relations qui existent entre leurs œuvres et leurs idées, et il nous sera souvent difficile de dire lequel des deux a influé sur l'autre. Il y avait à quelques égards entre eux une harmonie préalable et pourtant une divergence qui a fini par créer entre eux une véritable désharmonie sur quelques points essentiels.

Avant de raconter de quelle manière Quinet et Michelet se sont connus sous les auspices de Cousin, il est nécessaire de dire ce qu'était Quinet au moment où il a rencontré Michelet¹.

Il est difficile d'imaginer une opposition plus complète que celle de leurs deux enfances. Michelet, sorti du peuple, élevé entre son grand-père, son père et sa mère qui l'adulent mais sont incapables de le diriger et de l'instruire, enfermé dans Paris, sans voir la nature, vivant ses onze premières années dans un atelier, n'ayant à sa disposition que de vieux livres, faisant ses études chez un vieux jacobin, puis comme externe au lycée Charlemagne, obligé d'enseigner à peine sorti des classes, préparant coup sur coup tous ses examens et contraint de limiter presque exclusivement ses lectures à ce qu'exigent son ensei-

1. Nous sommes très instruits sur la jeunesse de Quinet par le délicieux livre *Histoire de mes idées*, écrit en 1853-1854, publié en 1858, qui raconte sa vie jusqu'à 15 ans, par le livre de Mme Quinet, *Quinet avant l'exil*, paru en 1857, par le livre de Chassin, son ami, *Edg. Quinet, sa vie et son œuvre*, paru en 1859.

gnement et ses examens. Quinet, de cinq ans plus jeune, né le 17 février 1803 à Bourg-en-Bresse d'un père commissaire des guerres, austère, savant, auteur de mémoires scientifiques¹, et d'une mère d'origine française élevée en Suisse dans le protestantisme, mais protestante libérale, chrétienne à la manière savoyarde, unissant une disposition d'âme très religieuse à une grande liberté d'opinions au point de vue dogmatique, très cultivée d'esprit, et qui entoura son fils de la tendresse la plus éclairée en même temps que la plus vive. De 1806 à 1811 il vécut à Certines, dans la maison de campagne de ses parents, au milieu de la nature, des landes, des bruyères. « Aujourd'hui encore, écrit-il dans l'*Histoire de mes Idées* (p. 256) je me sens le fils de nos grands horizons dépeuplés, de nos landes, de nos bruyères, de nos sillons de pierres de granit roulées dans la Crau, de nos marennes inhabitées, de nos étangs solitaires, lacs boisés qu'aucun vent ne ride jamais... C'est à eux que je dois l'instinct irrésistible des choses primitives et d'un certain monde un peu barbare en sa nudité première ».

De 1811 à 1815, il vécut dans la petite ville de Charolles où il eut pour professeur, d'abord au collège, un ancien capitaine de dragons qui lui racontait surtout des chevauchées révolutionnaires et impériales, puis, quand le collège fut fermé au moment de l'invasion, un vieux prêtre marié qui le laissait aussi libre de ne rien apprendre que le capitaine de dragons, et un professeur de musique qui lui enseignait surtout la *Marseillaise*. Ces premiers maîtres éveillèrent en lui une ardeur patriotique, une passion pour les aventures héroïques et épiques qui furent encore accrues par les douleurs et les colères que l'invasion de 1814 et de 1815 éveilla dans son âme d'enfant. Il prétend d'ailleurs avoir eu à l'âge de trois ans des impressions militaires, quand sa mère l'emmena à travers l'Allemagne faire visite à son père au camp de Wesel; mais ces impressions de la première enfance sont souvent dues surtout aux récits qu'on vous en fait plus tard. — En même temps, son père et sa mère lui enseignaient la haine du despotisme impérial. Quinet restera toute sa vie fasciné par la figure grandiose de Napoléon et pourtant violemment hostile au régime tyrannique qu'il avait imposé à la France, et avant tout, passionnément, belliqueusement patriote, jaloux de la grandeur de la France, l'esprit toujours en éveil pour deviner les dangers qui la menacent.

L'absence de toute instruction régulière jusqu'à l'âge de douze ans fut compensée par les lectures qu'il faisait avec sa mère et leurs conversations quotidiennes. Ils lisaient ensemble Shakespeare, La Bruyère, Racine, Corneille, le théâtre de Voltaire. Elle lui enseignait la religion naturelle à laquelle elle avait donné son cœur, et ces exaltations maternelles, unies à cette disposition rêveuse et mystique prise dans les campagnes bressanes, firent en lui une si puissante impression que la ques-

1. Un mémoire sur les variations magnétiques et atmosphériques du globe terrestre.

2. Comme Michelet qui n'entra au lycée qu'à 12 ans. Mais Michelet n'avait pas la mère de Quinet.

tion religieuse sera toujours pour Quinet, en histoire, en éducation, en politique comme en philosophie, la question primordiale, et sa philosophie religieuse gardera toujours une forte couleur protestante.

« J'entends répéter tous les jours, dit Quinet dans *l'Histoire de mes Idées*. (p. 113), que la religion naturelle ne peut être une religion vivante, qu'elle laisse sans appui la nature humaine. Du moins devrais-je dire que j'ai vu à cela une exception bien réelle, car ma mère qui m'enseigna seule ses croyances, ne me parla jamais d'aucun dogme particulier à une Église. Je reçus d'elle, je ne sais comment, l'idée d'un Père tout puissant qui nous voyait à toute heure, qui veillait sur nous. Il fallait le prier pour en obtenir la sagesse, et nous le priions ensemble, partout où l'occasion se présentait, dans les champs, dans les bois, dans le jardin, dans le verger, jamais à des moments fixés d'avance. L'éloquence qu'elle mettait dans ses prières, toutes conçues au moment même, était surprenante, lorsqu'à voix basse, partout où l'émotion la saisissait, mais le plus souvent le soir, avant qu'on eût apporté la lumière, elle s'élevait en esprit vers le Père commun. Je n'entendais jamais deux fois la même prière et ces prières étaient des conversations en face de Dieu... C'était notre vie de chaque jour exposée, dévoilée devant le grand Témoin. »

Sa mère l'avait fait baptiser à l'église catholique, car il n'y avait pas d'autre église à Bourg. Elle attendit qu'il eût treize ans pour lui laisser faire sa première communion. Il la fit en 1816, l'année même où Michelet se faisait baptiser, et il eut la chance heureuse d'avoir pour l'instruire un missionnaire provençal à l'âme ardente qui lui parla de l'amour divin plus que des dogmes et lui permit d'accomplir avec émotion cet acte religieux sans se croire séparé de sa mère. La religion de sa mère resta la sienne et, comme le dit son biographe Chassin, il n'a été catholique que le jour de sa première communion.

Voilà donc quelles furent les premières impressions de Quinet : la nature agreste et sauvage; la *famille* austère et tendre; une culture intellectuelle précoce, mais très libre, reçue de sa mère; des *impressions religieuses* très fortes, mais très libres aussi, sans aucun asservissement à des dogmes ou à des pratiques, et mêlées aussi à la tendresse maternelle; enfin, des *émotions militaires et patriotiques* qui éveillèrent en lui l'amour de la patrie souffrante et l'enthousiasme pour ses gloires.

On voit combien cette enfance fut plus heureuse, plus libre, plus saine, plus harmonieuse que celle de Michelet. Quand il cherchait la solitude, c'était pour se rapprocher de la nature et de Dieu, ce n'était pas comme Michelet pour fuir les hommes. Il n'avait eu à souffrir ni de la misère ni de la méchanceté humaine, et surtout il avait été dirigé, élevé avec discernement par sa mère. Il eut le bonheur de conserver cette mère admirable jusqu'en pleine maturité, en 1847. Michelet avait perdu la sienne à 17 ans.

Pourtant Quinet aussi connut les tristesses de la vie de collège, car il fut interne au collège de Bourg de 1815 à 1817, et au collège de Lyon de 1817 à 1820, et il souffrit cruellement de cet emprisonnement, surtout à Bourg où il manquait de livres et où sa précocité étonnante (à treize ans en rhétorique avec des camarades de dix-huit) le laissait solitaire. Du moins, il ne fut pas persécuté par ses camarades. Les Lyonnais, doux et sérieux de nature, ne ressemblaient pas aux petits polissons parisiens,

qui faisaient de Michelet un souffre-douleur. Sans doute Quinet, grand, fort, avec sa belle tête napoléonienne, devait en imposer à ses camarades, alors que Michelet, malingre avec une grosse tête, ses pauvres vêtements et ses airs d'oiseau effarouché, excitait les railleries des siens. A Lyon d'ailleurs il fut relativement heureux, malgré la captivité dans un vieux couvent sans soleil, car il y jouit d'une liberté illimitée. Son proviseur, l'abbé Rousseau, lui prête tous ses livres et Quinet s'abandonne avec ivresse au bonheur de connaître, de penser, de sentir avec les grands esprits, et surtout les grands poètes de tous les temps. Il n'avait pas été un brillant élève en grec et en latin, mais aussitôt délivré des exercices scolaires qui l'ennuient, il lit tous les auteurs latins depuis le vieil Ennius jusqu'aux écrivains de la décadence, Sidoine, Apollinaire et Grégoire de Tours. Il lit tous les poètes italiens dans l'original, Dante, l'Arioste, le Tasse. Il lit avec sa mère et sa sœur pendant les vacances les auteurs anglais, Goldsmith, W. Scott, Byron, Cowper; il lit les grands prosateurs français, Chateaubriand et Mme de Staël; il découvre aussi les grands érudits du xvi^e siècle, Casaubon, Scaliger, les Estienne, et s'éprend de philologie. Combien ses libres voyages de découvertes dans tous les domaines de la pensée et de l'art d'écrire, sans aucune préoccupation de succès de collègue ni de position à conquérir, sont différents du labeur acharné, méthodique et ambitieux de Michelet qui veut être le premier de sa classe, conquérir ses grades, et être capable, dès l'âge de 19 ans, d'enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre! Mais aussi combien Michelet sera meilleur ménager et metteur en œuvre de son talent que Quinet! Comme Michelet d'ailleurs, il fait des lectures religieuses, la *Bible*, les *Psaumes* surtout, qui l'enthousiasment, l'Imitation. Comme Michelet encore, il étudie les mathématiques, car par obéissance pour son père il se prépare à l'École polytechnique, malgré ses répugnances. Heureusement un de ses professeurs, M. Chachuat, qui admirait les contes de fées et s'enthousiasmait pour les formules astronomiques, lui fit voir dans les mathématiques et surtout dans l'algèbre un emploi particulier de l'imagination et une manifestation de l'esprit pur. Quinet pensa comme Michelet que les mathématiques lui avaient donné le goût de la clarté et l'horreur du paradoxe. Peut-être s'est-il fait sur ce point autant et plus d'illusions que Michelet. D'ailleurs les habitudes d'esprit mathématiques sont la plus dangereuse des préparations à l'étude des sciences de la vie et l'esprit de système et de logique intranigeant qu'elles développent fait perdre le sens du réel tout aussi bien que les fantaisies de l'imagination. La poésie cependant eut bientôt raison des mathématiques. La lecture d'*Atala* et de *René* fut pour Quinet une révélation, comme celle des *Martyrs* pour Augustin Thierry. « Ces pages, dit-il, firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait devant moi. Quand je fermai le livre il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter le fruit du bien et du mal dans

l'Éden de l'imagination. »¹ Il se mit à faire des vers avec passion, et en même temps il cultivait le violon auquel il consacrait de longues heures.

Malgré ces débauches de littérature et d'art, il est à 17 ans admissible à l'École polytechnique; mais, envoyé par son père à Paris en 1820 pour y continuer sa préparation, il déclare que décidément il refuse, craignant d'avoir à entrer dans l'armée et à servir sous le drapeau blanc. Il consent à faire du droit et même à travailler dans une maison de banque; mais il la quitte bientôt, se brouille avec son père qui lui coupe les vivres (à ce que raconte Chassin), puis reprend ses études de droit, avec la pensée déjà bien arrêtée de suivre la carrière des lettres et de ne se servir du droit que comme d'une préparation à la philosophie de l'histoire.

Quinet, malgré son enthousiasme pour Chateaubriand et Byron, n'est pas atteint plus que Michelet du mal du siècle, de l'ennui de la vie, du vague des passions, bien qu'il ait eu ou cru avoir, une seconde, à ce qu'il raconte, une velléité de suicide. Comme Michelet il est convaincu qu'il est destiné à de grandes choses.

« J'éprouvais, dit-il dans *l'Histoire de mes idées*, le contraire de la lassitude et de la satiété. C'était plutôt une aveugle impatience de vivre, une attente fiévreuse, une ambition prématurée d'avenir, une sorte d'enivrement de la pensée renaissante, une soif effrénée de l'âme après le désert de l'Empire. Tout cela joint à un désir consumant de produire, de créer, de faire quelque chose au milieu du monde vide encore. Je sentais, vers l'automne de 1820, au milieu de la forêt de Seillon, sur le bord des étangs, en compagnie des hérons et des sarcelles, cette profonde végétation morale qui travaillait alors, sourdement, obscurément, l'esprit français. »

Chateaubriand et Mme de Staël l'attirent, l'un par la magnificence de son style, l'autre par la puissance de ses idées, par le souffle de liberté qui anime tous ses écrits. Quinet est reçu familièrement par Lacretelle chez qui, malgré son royalisme, il trouve vivante la tradition du XVIII^e siècle et de la Révolution. Il sympathise ardemment avec l'opposition mi-républicaine, mi-bonapartiste d'alors; il est un admirateur de Béranger, de Benjamin Constant, de Manuel, du Général Foy, de Paul-Louis Courier. C'est sous ces influences voltairiennes, rationalistes et libérales qu'il écrit son premier ouvrage, les *Tablettes du Juif errant*, une parodie où, comme il dit dans sa préface, il « a fait effort pour résister par le rire à la fascination des systèmes littéraires et philosophiques de ce temps là, qui recrépissaient toutes les servitudes passées, moyen âge, légendes, cathédrales, beffrois, jésuitisme, mysticisme, scolastique. »

Le succès de ce livre le surprit, le charma, mais ne le détourna heureusement pas de sa véritable voie qui n'était pas l'ironie et la critique, mais au contraire la spéculation idéaliste et l'apostolat enthousiaste pour les idées d'humanité et de progrès. Dans une note de 1837, (t. X

¹ Une lecture des *Mémoires de Chateaubriand à l'abbaye aux Bois en 1834* (Œuvres, VI, 404).

des *Œuvres complètes*, pp. 317 et 396 du t. I des *Lettres à sa mère*), il raconte qu'aussitôt après les *Tablettes* il se mit à écrire une *Histoire de la conscience humaine et de la personnalité morale*¹ où il montrait le développement de l'individu à travers le temps, puis un livre sur les *Institutions politiques dans leurs rapports avec la religion* où il exposait toute l'histoire des idées du Moyen Age, et enfin un essai sur Bossuet. Remarquez combien ces grandes et ambitieuses synthèses historico-religieuses ressemblent à celles qui, à la même époque, tentaient Michelet. Heureusement Quinet, comme Michelet, eut la bonne idée de commencer par un travail un peu plus impersonnel, qui lui permit de donner à ses propres idées une base plus solide en les rattachant à l'œuvre d'un grand philosophe. Pendant que Michelet abordait la traduction de Vico, Quinet, sans connaître Michelet, se mettait à traduire Herder en cette même année 1824 qui fut décisive pour la destinée intellectuelle des deux écrivains. Quinet connut Herder en février 1824 grâce à un Écossais, M. Smith, beau-frère de sa tante, qui avait été successivement victime de la police de Napoléon et de celle de Louis XVIII, emprisonné cinq ans sous le premier, quatre mois sous le second, qui avait une grande étendue d'esprit, de vastes lectures, des vues sur la morale, les littératures comparées, l'histoire. Quinet le fréquentait depuis 1823. Les conversations de Smith furent pour Quinet ce que fut pour Michelet la lecture de D. Stewart. Il est curieux que des deux côtés ç'ait été un Écossais qui ait indiqué aux deux jeunes gens leur voie et le livre qui allait les guider dans la philosophie de l'histoire.

Quinet ne savait pas l'allemand et c'est sur la traduction anglaise de Herder qu'il commença sa traduction de la *Philosophie de l'histoire de l'Humanité*, pendant le mois d'hiver qu'il passa dans sa famille à Charolles. Ce n'est qu'en 1825 qu'il sut assez d'allemand pour comparer le premier volume de sa traduction à l'original et continuer sur l'original la traduction des autres volumes. Au mois d'avril 1825 il fit, sur le conseil et avec la recommandation de M. Smith, un voyage de trois semaines à Londres qui lui donna un nouvel élan par le spectacle d'une terre de liberté². C'est au retour qu'il fit la connaissance de Cousin. Grâce à son ami le vaudevilliste Bayard, chez la mère de qui il avait pris pension, Quinet avait trouvé un éditeur pour son Herder, le libraire de Strasbourg, Levrault, qui avait une succursale à Paris, gérée par M. Berger³. C'est Berger qui eut l'idée, pour trouver un

1. Je suis porté à croire que ce n'a été qu'un projet.

2. Chassin raconte, p. 27, que d'Angleterre Quinet devait partir pour l'Amérique du Nord et qu'il fut rappelé au moment de partir par une maladie mortelle de sa sœur. La correspondance nous prouve que c'est une légende. Quinet avait eu dans l'hiver 1824-25, l'idée bien fugitive d'aller visiter le Brésil, mais sur les prières de sa mère il y avait renoncé.

3. Mme Quinet raconte dans *Quinet avant l'exil*, p. 92, que c'est par hasard que Quinet et Bayard étaient entrés rue de la Harpe chez un libraire inconnu qui avait pris feu au seul nom de Herder. La lettre 98 de Quinet à sa mère (I, 276) dément cette légende.

patron influent à la traduction de Herder, de présenter Quinet à Cousin, en communiquant à celui-ci un cahier de la traduction et deux pages d'un essai préliminaire qui, dans l'esprit de Quinet, devait être un essai personnel, un vrai livre sur la philosophie de l'histoire. Cet essai travaillé et retravaillé assez lentement, de 1825 à 1827, formera simplement les 50 pages de l'*Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'humanité*. Michelet, lui aussi, quand il entreprit de traduire Vico, avait rêvé d'écrire en même temps une métaphysique et une logique de l'histoire ou une Histoire de la philosophie de l'histoire, puis s'était borné à une préface sur la vie et l'œuvre de Vico.

Cousin, qui revenait d'Allemagne², reçut le jeune philosophe avec la chaleur de cœur éloquente qu'il apportait alors dans ses relations avec la jeunesse et il inspira d'emblée à Quinet une confiance et une sympathie qui devinrent vite de l'enthousiasme. Il l'encourage à continuer sa traduction de Herder : « Deux amis de Herder, lui dit-il, ne sont pas étrangers l'un à l'autre », et il met à la disposition du jeune homme ses livres et son influence, l'invite à venir le voir souvent. Quinet ajoute, avec cette naïve satisfaction de lui-même, qui lui était commune avec Michelet et qu'il avait même à un plus haut degré :

« Nous nous sommes mis ensuite à parler de l'histoire. J'ai été content de moi, ce qui ne m'arrive jamais avec les gens médiocres. Je n'étais pas plus embarrassé et la conversation était des deux parts aussi affectueuse que si je l'eusse connu depuis 20 ans. Il me représente un vrai disciple de la vérité, plein d'enthousiasme et de conviction... Un homme avec qui l'on sympathise, vous émeut comme le spectacle de la mer ou d'une belle nuit, ou d'une solitude poétique. »

Le 20 juin Quinet raconte une nouvelle entrevue avec Cousin, qui lui avait fait l'honneur de venir lui faire visite et qui l'interroge sur sa famille, sa vie intime, puis sur ses idées, sur l'école philosophique écossaise, Fergusson, Price, et sur ses idées de philo-

1. Mme Quinet, dans *Quinet avant l'exil*, prétend que Quinet avait été voir Cousin avant son voyage d'Angleterre. C'est impossible. Cousin n'est revenu d'Allemagne que les premiers jours de mai 1825 et Quinet raconte à sa mère (I, 306) sa première visite le 24 mai. Il dit : « Il y a cinq ou six jours que M. Cousin est de retour ».

L'*Introduction à la philosophie de l'Histoire* a été datée par Quinet lui-même de 1825 et en effet elle n'a pu être écrite sous la forme définitive qu'elle a reçue qu'après que Quinet eut connu Michelet et qu'ils eurent causé ensemble des rapports de Herder avec Vico, car l'introduction débute par un parallèle entre Vico et Herder. Mais de même que Mme Michelet a antidaté un fragment de Michelet pour retirer à Cousin le mérite d'avoir encouragé Michelet à traduire Vico, Mme Quinet (*Quinet avant l'exil*, p. 85) lui fait écrire l'*Introduction* à Charolles en Octobre 1824. Dans l'*Étude sur l'histoire de mes idées* elle l'a daté même de 1823. L'erreur est due en partie à Quinet lui-même; dans une note de 1857 (*Œuvres complètes* X 31) et dans ses *Lettres à sa mère* (I, 395) il date l'*Introduction* de fin 1824. Il prétend même en faire une conclusion de ses travaux antérieurs plutôt qu'une introduction à Herder. Mais cette introduction est exclusivement une analyse du système de Herder comparé à celui de Vico. C'est en 1825 qu'il l'a commencée et en 1827 qu'il l'a achevée.

sophie de l'histoire. L'amitié de Cousin est un tel délice pour Quinet qu'il aime à se promener au Luxembourg dans une allée d'où il peut voir ses fenêtres. Cette vue seule le ravit :

« C'est un charme inconcevable, écrit-il dans la lettre suivante (C. XI). Je ne me lasserai pas de parler de lui. Il remplit mon cœur. Je tremble de joie en le voyant. C'est de l'amour ; c'est bien mieux que de l'amour, c'est de l'admiration la mieux sentie et la plus méritée qui fût jamais... On voit aux regards de cet homme quand il parle, à toute sa physionomie qui se recueille, à son accent harmonieux et déterminé, que tout est arrêté dans cette tête, et la vie et la mort. Le voilà qui croit au triomphe de la raison, de la justice, comme à sa propre existence. Et de là l'extrême douceur qu'il met dans la discussion parce qu'il n'en est plus à l'espérance et qu'il se repose avec confiance sur la force du destin¹. »

A l'enchantement de ses relations avec Cousin s'ajouta celui de ses relations avec le philosophe Marie-Joseph de Gérando, un des amis de Cousin, qui n'a pas son génie, mais autant d'élévation de caractère, et aussi avec le baron Massias, un ami de Gérando, diplomate, métaphysicien, moraliste et psychologue, aujourd'hui très oublié, mais alors presque célèbre, qui le reçoit en ami dans sa maison de campagne, lui parle de la philosophie allemande et écossaise et se fait expliquer Herder par lui. Quinet fait aussi, peut-être par Michelet, la connaissance de Guizot, mais c'est à Cousin seul qu'il s'attache. Il voit Cousin tous les huit jours.

En juillet 1825, Quinet lit à Cousin une centaine de pages de son *Discours préliminaire*. Cousin lui serre les mains, lui dit : « C'est beau ! c'est parfait ! Vous êtes une noble créature. Mon enfant vous avez une étoile. Il faut vous *ruiner* pour l'atteindre. Vous avez un talent natif que rien ne donne. Je savais d'avance tout ce que vous alliez me dire. »

Quinet est enivré de trouver Cousin éloquent « comme Pascal et Byron », Cousin l'appelle « mon bien aimé » et l'invite à rester dans la solitude « parce que sans cela le monde le dévorerait ». Puis ils causent de la « Convention morale » qui va faire une révolution philosophique. « C'est une sorte de stoïcien, avec le cœur le plus passionné, le plus accessible, mais aussi le plus frêle qui soit sur la terre. »

Le 10 août, nouvelle lettre sur Cousin qui lui a raconté qu'il aurait voulu se faire soldat et qu'il n'y a renoncé que par les prières de ses parents et des considérations de religion il lui a dit qu'il aurait été meilleur soldat que métaphysicien, il lui a parlé de Mme de Staël pendant deux heures. Quinet lui trouve une puissance d'âme qui l'étonne comme le chant de la Pasta. Pourtant on sent que Quinet commence à se méfier légèrement. Il trouve chez Cousin de l'exagération, surtout dans les éloges qu'il décerne. Il s'inquiète de le voir toucher à l'illuminisme et il se garde de son excès de métaphysique. « Il est dogmatique, dit-il, et je n'ai nulle envie de devenir un disciple servile. » Quinet veut tenir compte de l'observation, de l'histoire, des

1. Quinet dit dans cette lettre qu'il continue à travailler à son *Discours préliminaire* « qui lui fera quelque honneur ».

mouvements de l'âme, de tout ce qu'il y a de passionné dans le cœur. Pourtant il lit Kant que Cousin lui prête et à qui il trouve « une physionomie originale où l'imagination domine. »

Sous cette influence, Quinet s'enthousiasme de plus en plus à la pensée des grandes destinées qui s'ouvrent pour le monde et auxquelles il va collaborer.

« J'ai les plus nobles espérances sur mon pays, écrit-il, à sa mère (lettre CXIX). Le triomphe du bien me paraît une chose claire comme la lumière et il me semble que je commence à comprendre l'ordre et l'harmonie du monde moral. Quand toutes les masses s'avancent vers le bien, je m'inquiète peu de quelques individualités qui n'ont que quelques jours de vie. Je cherche à m'identifier avec la pensée que notre siècle doit laisser dans le monde. Je vais où va l'univers. La certitude d'une vie future s'établit pour moi... par la loi même inhérente à l'humanité et à l'individu, manifestée dans l'histoire. »

Mme Quinet mère, toute religieuse qu'elle fût, avait gardé en elle les solides traditions du rationalisme du XVIII^e siècle. Elle s'inquiétait de ces conceptions grandiloquentes et vagues et elle croyait y trouver un écho trop docile des théories de Cousin. Elle craignait que son fils perdît sous cette influence l'indépendance de sa pensée, et, chose singulière, que sous l'influence de Cousin, il s'enfermât dans des spéculations trop austères, méprisât le succès que ses talents promettaient et voulût imposer violemment à ses concitoyens des doctrines étrangères à leur génie. Quinet se plaint que sa mère s'intéresse trop peu à Cousin, qui est pour lui un « frère », et soit injuste envers lui. Dans une très belle lettre de septembre 1826, il défend Cousin et en même temps expose ses propres tendances, ses propres aspirations avec une éloquence où l'enthousiasme ne nuit pas à la clairvoyance. Malgré tout ce qu'il y avait de théâtral, d'emphatique, et de dangereusement caressant et adulateur dans les éloges et les conseils que Cousin prodiguait à Quinet, il avait contribué à lui donner conscience de sa vraie nature.

« Tu es bien injuste pour lui, écrit-il (lettre CXX). Si tu le connaissais, tu saurais que rien n'est plus tolérant que sa pensée... Tu saurais qu'une des nobles qualités de cette grande nature est de vous amener au vrai et au beau sans vous imposer en aucune manière son joug. Que de fois il m'a dit : « Vous le voyez, ma manière est d'être précis, avec le moins de séduction possible. Pour tout au monde que ce ne soit pas là votre type. Vous êtes fait pour briller par l'imagination. C'est par là qu'il faut vous distinguer. Soyez un grand écrivain, comme vous êtes destiné à l'être. Cultivez en vous l'art de dire les vérités du sentiment... Ayez un but noble et sévère ; cherchez à être utile aux hommes, bon, consolant pour tous. « Voilà ce qu'il me redit sans cesse, en me donnant les meilleurs conseils d'artiste. »

« Tu te trompes tout à fait si tu le prends pour un Allemand aveugle et fanatique. Il a pour le moins autant d'esprit et de lucidité que de profondeur. Il sait bien que c'est à la France à donner des formes claires aux idées fécondes de l'Allemagne. La légèreté, le persiflage sont fort passés de mode... Je sens que si je peux valoir quelque chose, c'est par la couleur, par la fraîcheur de l'imagination, par la profondeur des sentiments et une sorte de verve de cœur... Si c'est la manière de Voltaire que tu regrettes, je l'avoue que j'aurais une répugnance extrême à paraître dans cette voie... où il n'y

aurait rien pour mon cœur, et dont le siècle heureusement s'éloigne de plus en plus. Mes sentiments sont sérieux et pénétrants; je serai donc sérieux. Mais tout ce que je ferai, je le ferai pour émouvoir, pour populariser, pour élever au grand... Ils ont tout détruit avec leur persiflage. Il faut construire maintenant; il faut des convictions et des affections, et des sentiments de liberté et d'humanité. Et ce n'est point par la critique, par la raillerie qu'on en vient à bout. »

Revenant alors sur Cousin, dont il dit que les théories sont tout à fait contraires aux siennes (Cousin était en effet à cette époque sous l'influence du fatalisme hégélien), il le juge à la fois très bien en disant que « son état est d'être orateur » et très mal en disant : « la pensée, simple, nue, sans aucune séduction de langage, voilà sa méthode et l'on peut dire qu'il pousse cette abnégation de tout enchantement jusqu'au stoïcisme... »

Après avoir montré Cousin persécuté pour avoir exercé une trop grande influence et attendant pour élever la science au point où il la conçoit d'avoir préparé l'esprit des Français en leur faisant connaître Platon, Descartes et Kant, il revient à sa propre vocation. « Depuis que je me suis élevé à la pensée de l'utilité générale, il s'est fait en moi un grand repos. La mission d'écrire est maintenant pour moi une action où ma conscience joue le plus grand rôle; elle m'impose d'user de toutes mes puissances pour faire triompher ce qu'elle me commande. »

Ce programme de vie que se traçait Quinet à vingt-deux ans, il y est resté fidèle toute sa vie. N'y a-t-il pas là quelque chose d'admirable et ne doit-on pas quelque reconnaissance au maître qui lui a fait voir clair en lui-même et lui a été, fût-ce avec un peu trop de rhétorique, un héroïque *sursum corda*?

Au mois de septembre Quinet se promène dans le bois de Montmorency avec Cousin qui lui dit toujours : « Mon ami, vous pouvez être d'un prix immense pour notre pays ». Quinet pense qu'en d'autres siècles, cet homme aurait été appelé à fonder une croyance religieuse et eût été entouré de disciples chéris. Il échauffait tous les cœurs et répandait partout le culte austère de la liberté.

A Paris Cousin recevait chez lui d'abord le dimanche, puis les mardis une petite société d'amis, et l'on y discutait de philosophie et de politique. On y voyait Jouffroy, Damiron, que Quinet trouvait un peu borné et trop xviii^e siècle, de Gérando, Royer-Collard, Benjamin Constant, et des jeunes gens parmi lesquels Poret et Michelet.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ces relations de Quinet et de Cousin en 1825 parce qu'elles me paraissent avoir un intérêt très direct pour l'étude que nous faisons de Michelet et de son temps. Nous y avons vu tout d'abord Quinet envisager la philosophie de l'histoire comme l'objet essentiel de son étude et de sa pensée, mais en même temps concevoir cette philosophie non comme une froide et sèche systématisation métaphysique, mais comme une synthèse de la vie humaine, où les couleurs de la vie, l'éclat de l'imagination, les émotions du cœur ne font que mieux comprendre la vérité religieuse et métaphysique. Quinet en même temps veut que la doctrine qu'il élabore serve

à l'humanité et il se considère comme investi d'une mission moralisatrice et libératrice. Et ces mouvements de sympathie et d'humanité qui troublent son sommeil s'associent en lui à un patriotisme tous les jours plus ardent. Aux funérailles du général Foy en 1825, il croit voir le pays renaître de ses cendres. Le mot de France l'attendrit et il voit surgir des émotions nationales qui semblaient éteintes pour toujours. « Son alliance est faite, dit-il, avec la force morale, et cela à jamais. » Voilà l'homme qui va être l'ami, le compagnon d'armes de Michelet. Venus de points bien différents de l'horizon et dans des conditions de vie bien diverses, une harmonie préétablie de pensée et de vocation les réunit.

Nous avons pu en second lieu nous faire une idée de ce qu'il y avait de bouillonnement d'idées et de sentiments dans la jeunesse française en ces années. Le romantisme littéraire, la renaissance du spiritualisme et du catholicisme agitaient en même temps les esprits et allaient produire avec un renouveau de l'art, de la poésie et du théâtre, du roman et de l'histoire, les grands courants de réformes religieuses et sociales dont Saint-Simon et Lamennais sont les principaux représentants, et enfin la révolution de 1830. Il faut se rendre compte des espérances et des enthousiasmes qui ont rempli les cœurs de 1820 à 1830 pour comprendre les déceptions, les amertumes et les colères qui se sont emparées, après 1830, d'hommes comme Quinet et Michelet, et qui ont préparé la révolution de 48.

Enfin il m'a paru intéressant et nécessaire de faire ressortir la figure de Cousin tel qu'il nous apparaît dans les lettres de Quinet et dans ses relations avec Michelet et Quinet, bon, tendre, généreux, d'une hardiesse philosophique qui ne reculait pas devant les doctrines allemandes les plus audacieuses, d'un libéralisme politique qui faisait de lui l'ami des révolutionnaires italiens et des Grecs révoltés. C'est sous ses auspices, dans son cabinet d'études que Quinet et Michelet se rencontrèrent et lièrent amitié.

Nous n'avons que peu de détails sur les débuts de cette amitié. Quinet ne parle pas de Michelet dans ses lettres à sa mère, dans celles du moins qui ont été publiées. Mais nous avons plusieurs témoignages de l'un et de l'autre des deux amis qui nous attestent l'importance qu'ils ont attachée à cette première rencontre. Quinet dit à la fin de *l'Histoire de mes Idées* : « J'interromps à regret ce récit. J'aurais voulu le prolonger jusqu'au jour de 1825 où, cessant d'être seul, j'ai rencontré en M. Michelet l'ami et le compagnon que je cherchais. » Et dans une lettre à Michelet du 17 mai 1838 : « J'aurais voulu arriver jusqu'au dénouement véritable, c'est-à-dire à ce jour de 1825 où je vous ai connu pour la première fois chez Cousin (vous vous en souvenez). J'ai dû m'arrêter avant d'avoir touché ce bienheureux jour. »

Michelet de son côté, aimait à rappeler le temps de cette première rencontre. Dans une note du 4 avril 1854, il place parmi ses initiateurs à l'Allemagne « mon Quinet, jeune traducteur d'Herder, alors que je traduais Vico. »

D'après Mme Quinet, c'est au printemps de 1825 que Quinet connut

Michelet. Il dut en effet le voir chez Cousin dès mai ou juin¹. Elle ajoute sur ces premières relations d'autres détails dont la stricte exactitude me paraît suspecte, bien que quelques-uns d'entre eux s'appuient sur les *Mémoires d'Exil* de Quinet, écrits par sa femme d'après ses conversations.

Mme Quinet nous dit que Quinet fut reçu dans la famille de Michelet comme un parent chéri. Je suis tout disposé à le croire; mais elle place ces visites rue de l'Arbalète, où Michelet n'habita qu'en 1827, et elle fait accueillir Quinet par la fille de Michelet, qui n'avait que six mois, et par son fils, qui ne naquit qu'en 1829. Elle nous dit aussi que leur première rencontre eut lieu chez Cousin, le jour où Quinet y lut son *Introduction à la Philosophie de l'histoire*. Cela n'est pas possible : cette lecture n'eut lieu qu'à la fin de juillet 1825 et, comme l'a dit Mme Quinet elle-même, c'est au printemps qu'ils s'étaient connus... Mme Quinet croit d'ailleurs que cette *Introduction* était déjà imprimée en 1825. Or, une lettre de Quinet à sa mère (cxxxm) nous apprend qu'elle ne le fut qu'en octobre 1826. Ces détails ont leur importance, car je l'ai déjà dit, cette *Introduction* porte la marque visible des conversations de Quinet et de Michelet et de la comparaison qu'ils faisaient, dans ces conversations, des idées de Vico avec celles de Herder.

Mme Quinet se sert aussi des fragments écrits par Quinet en 1857 pour nous montrer Cousin cherchant à exercer une pression dange-reuse sur ses jeunes amis, et ceux-ci échangeant entre eux leur ferme propos de ne pas aliéner leur liberté. Le passage est fort joli, très amusant, et il a été cité souvent. Mais la correspondance de Quinet avec sa mère suffit à réfuter cette anecdote². Bien loin d'avoir détourné Michelet de Vico et Quinet de Herder, Cousin a conseillé Vico à Michelet et n'a cessé d'encourager Quinet dans ses projets d'avenir, et quand Quinet dédiait sa traduction d'Herder à Cousin comme « un faible hommage de respect pour son caractère et de reconnaissance pour son amitié » il ne faisait qu'exprimer les sentiments qui se retrouvent dans toutes les lettres à sa mère. Il trouvait Cousin trop métaphysicien, trop austère, trop dogmatique. Voilà à quoi se bornaient ses restrictions dans son admiration, mais il ne cesse de louer son esprit libéral et tolérant, son respect pour les idées d'autrui.

C'est Michelet qui a le premier senti ce que l'influence de Cousin pouvait avoir d'oppressif. Dans une lettre à Quinet, du 27 mai 1827, il lui dit : « Notre conférence philosophique est rompue et je m'en console. Mes sentiments pour M. Cousin sont invariables, mais je crains cette puissance absorbante qu'il exerce involontairement, et qui fait des disciples de tous ceux qui l'approchent. Je cherche auprès de lui des renseignements plus que des idées. J'aime mieux aller plus lentement et me faire moi-même mes convictions. » Mais son admiration

1. Lanson dit mai 1825. C'est probable, mais non certain.

2. Du reste le morceau est tiré des *Mémoires d'exil*, écrits par Mme Quinet; d'après des conversations de son mari, sans doute fort arrangées.

pour Cousin reste entière car il écrivait à sa cousine Célestine : « L'élévation de ses idées, la noblesse de son style qui semble une suite de celle du caractère, l'air de conviction profonde qu'il a dans ses discours, font de l'impression sur ceux mêmes qui ne le comprennent pas... Il faut avoir de ses paroles cette intelligence qui emporte en elle la preuve sûre de ce qu'elle conçoit. » (Lettre à Célestine Lefebvre du 28 décembre 1828) Il parlait à Célestine des passions qu'inspirait Cousin.

Quinet reste aussi sous le charme. Il écrit encore en mars 1828 à Michelet : « Présentez à M. Cousin ma reconnaissance et mon complet dévouement. Combien je vous envie d'être auprès de lui ». Ce n'est qu'après 1830, si nous en croyons une page de Quinet dans *l'Esprit Nouveau*, que ses illusions sur le caractère de Cousin s'évanouirent et qu'il le considéra comme un renégat du stoïcisme et même du spiritualisme qu'il avait admirés en lui. (*Lettres à sa mère*, p. 398).

Michelet et Quinet ne restèrent que peu de mois réunis. Dès mars 1826, Quinet quittait Paris pour rejoindre sa famille, puis il passait la fin de l'année à Strasbourg pour y surveiller l'impression de Herder et enfin s'établissait à Heidelberg dans les derniers jours de 1827. C'est là que nous le retrouverons quand Michelet fera son premier voyage d'Allemagne¹.

Si nous nous demandons maintenant quel a été le résultat, pour Michelet et Quinet, de cette rencontre de 1825, quel en a été le fruit pour leur pensée, nous serons obligés de dire avec M. Lanson que « la collaboration des deux esprits est si étroite à cette date qu'on ne saurait déterminer exactement la part de Quinet dans le développement de Michelet, pas plus que la part de Michelet dans le développement de Quinet ». M. Lanson va même jusqu'à dire que Michelet et Quinet ont pu, par leurs conversations, par leurs idées sur la philosophie de l'histoire, influencer Cousin lorsqu'il fit en 1826 son cours fameux où il développa avec tant d'éloquence les idées de Schelling et de Hegel sur le fatalisme historique².

Toutefois il ne faut pas exagérer, et nous pouvons retenir quelques points qui semblent hors de doute. Avant de se connaître, avant de connaître ni Cousin, ni Vico, ni Herder, Michelet dès 1819 et Quinet dès 1823 sont tous deux préoccupés de la philosophie de l'histoire; mais tandis que Michelet l'envisage surtout en historien et en linguiste et voudrait étudier le caractère des peuples d'après leurs langues, Quinet l'envisage surtout en philosophe et voudrait étudier le développement de la personnalité et de la conscience humaines, puis les

1. Quinet écrivait encore à Michelet le 22 nov. 1828 : « Par tout ce que je vois de la France il m'est évident que Cousin est décidément le seul esprit philosophique que nous ayons. Tous les autres sont enfermés dans l'atome du moi psychologique. Lui seul a le sens du divin, qui fait la plus grande partie de la science ».

2. La *Philosophie de l'histoire* de Hegel n'a paru qu'après sa mort en 1837; mais il l'avait professée à Berlin depuis 1822.

institutions politiques dans leurs rapports avec la religion et il s'inspire d'une idée qui fait songer au symbolisme ultérieur de Michelet : il veut personnifier chaque époque du monde chrétien dans un monument ou dans un homme.

Michelet avait déjà très nettement dans l'esprit l'idée que la philosophie et l'histoire doivent s'éclairer l'une l'autre et sont les deux faces d'un même problème quand, dans les lectures qu'il faisait pour se documenter sur leurs rapports il rencontra le fragment de Cousin où l'idée du symbolisme historique est très nettement exprimée. En même temps une note de Buchon, ou plutôt de Salfi relative à Vico, lui apprenait qu'un philosophe italien avait essayé de déterminer les rapports de l'histoire réelle avec l'histoire idéale et les relations des faits avec les lois, les mœurs, les gouvernements, la littérature et les langues. Michelet pensa que Cousin et Vico allaient l'aider à résoudre les questions que son esprit se posait. C'est pourquoi il connut Cousin et lut Vico, et, sur le conseil de Cousin, résolut de commencer sa carrière d'écrivain en traduisant et commentant Vico. Mais en même temps il voulut connaître les Écossais, les Français, les Allemands, et avant même de connaître Quinet il commença à étudier l'allemand et à lire Herder¹. A ce moment la liberté humaine lui apparaît surtout comme produisant des anomalies dans l'évolution nécessaire de l'espèce. Pendant que ces préoccupations remplissaient Michelet en 1824, Quinet de son côté apprenait par M. Smith à connaître Herder dans la traduction anglaise; il se met à apprendre l'allemand et il commence à jeter sur le papier ses idées sur la philosophie de l'histoire en se servant de Herder qu'il analyse et commente. A son retour d'Angleterre, en mai 1825, il rencontre Cousin et celui-ci ne me paraît pas avoir eu d'influence directe sur sa pensée. Il n'a fait que l'encourager, lui donner confiance en lui-même, le pousser vers l'Allemagne, pour laquelle l'esprit de Quinet, enclin aux rêveries philosophiques, religieuses et cosmogoniques, séduit par les idéalités vagues et grandioses, avait une affinité naturelle; au même moment, avec un instinct très sûr, il poussait Michelet, dont l'imagination était bien plus portée au pittoresque, au concret, au coloré, au vivant, vers l'italien Vico qui, en dépit de toute sa métaphysique, cherchait ses preuves dans le détail le plus minutieux de l'histoire, du droit et des langues.

Michelet et Quinet se lièrent alors, ils se communiquèrent leurs pensées et leurs observations. Quinet encouragea Michelet à connaître de plus près l'allemand et l'Allemagne. Michelet fit lire Vico à Quinet et tous deux se formèrent de l'histoire une idée assez semblable, mais assez différente de celle que s'en faisait Cousin à cette époque. Ils étaient d'accord avec Cousin pour regarder l'histoire universelle comme la réalisation d'une pensée divine, mais en même temps ils se refusaient à réduire l'humanité au rôle d'une plante qui fleurit de la

1. M. Lanson pense à tort que c'est Quinet qui l'a poussé à apprendre l'allemand.

terre sous la rosée du ciel. Ils s'affirmaient l'un l'autre dans la conviction que c'est la volonté, la liberté humaine qui fait sa destinée. Michelet, ainsi que l'a remarqué M. Lanson, avait de bonne heure conçu l'histoire de l'humanité comme une lutte de l'esprit humain contre la matière, de l'homme contre la nature. Le 12 août 1821 il écrivait dans son journal qu'à l'origine l'homme avait dû être homme-bête pour lutter contre les bêtes, puis que de l'homme-bête était sorti l'homme véritable qui s'est peu à peu dégagé de la tyrannie des instincts inférieurs et qu'il a gravité avec les siècles vers son entière émancipation. Mais cette pensée, chez Michelet, était en 1821 surtout une pensée morale. Elle devient, après 1821, une pensée sociale et la base même de sa philosophie de l'histoire; et dans Vico, qui cependant insiste beaucoup sur le caractère idéal des lois éternelles que suivent les nations, il cherche avant tout comment l'humanité se fait elle-même, crée ses cités, ses lois et ses dieux. Quinet a peut-être contribué à le pousser dans cette voie en exagérant, pour le mieux combattre, ce qu'il y avait de fatalisme dans les systèmes de Vico et de Herder, et en disant : « l'histoire est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait¹. » Et s'appuyant sur Herder lui-même, qui disait : « L'humanité a été partout ce qu'elle s'est faite, ce qu'elle a pu ou voulu devenir », Quinet disait aussi : « L'histoire c'est le travail du moi qui se fait jour peu à peu, se dégage par degrés de ce qui lui est étranger et aspire à se produire sous sa forme la plus libre. » Dans son *Introduction à l'histoire universelle* Michelet fera de cette lutte de la liberté contre la fatalité l'idée essentielle de sa philosophie de l'histoire, l'explication de toute l'histoire.

Je ne me permettrai pas de dire lequel des deux amis a eu la plus grande part dans l'élaboration de cette idée qui leur fut commune. Je suis disposé à penser que si Michelet fut celui qui plus tard la développa avec le plus d'ampleur, Quinet, plus préoccupé de la liberté politique que son ami, la conçut le premier avec le plus de précision. Elle répondait en tous cas chez tous deux au fond même de leur nature morale et intellectuelle. Leur individualité à tous deux était bien trop puissante et trop originale pour accepter de courber la tête sous le fatalisme matérialiste ou même panthéiste. Pour tous deux la philosophie de l'histoire ne fut que la projection dans l'histoire de leur propre personnalité.

J'imagine que les deux amis, dans ces belles journées d'enthousiasme désintéressé qu'ils ont passées ensemble en 1825 et 1826, et où ils rêvaient déjà de travailler à faire une France nouvelle et une humanité meilleure, se trouvaient tellement en concordance d'esprit qu'ils n'auraient pu dire quelles étaient les idées de l'un et quelles étaient les idées de l'autre. Elles étaient personnelles à tous deux. Trente et un

1. *Introduction*, p. 34.

ans plus tard, en 1857, en dédiant à Michelet une édition nouvelle du *Christianisme* et de la *Révolution Française*, Quinet écrivait :

« Depuis le premier instant où nous nous sommes connus, par quel hasard est-il arrivé, que, séparés ou rapprochés, nous n'ayons cessé au même moment de penser, de croire, et souvent d'imaginer les mêmes choses, sans avoir eu besoin de nous en parler ? Cet accord de l'âme a toujours été pour nous la confirmation du vrai ; depuis trente et un ans, ce combat nous réunit : c'est le combat éternel qui ne finira qu'en Dieu. »

Et Michelet, en dédiant *Le Peuple* à Quinet, le 24 janvier 1846 lui dit :

« Ce livre est plus qu'un livre, c'est moi-même. Voilà pourquoi il vous appartient... C'est moi et c'est vous, mon ami. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées, communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons du même cœur. »

CHAPITRE VI

Vico. — Préliminaires

Michelet a commencé la traduction de la *Scienza Nuova*, le 28 juin 1824, trois mois après sa première visite à Cousin. Il l'a laissé dormir pendant l'hiver de 1824 à 1825, occupé qu'il était de ses *Tableaux chronologiques et synchroniques de l'Histoire moderne*. Il l'a reprise un instant en octobre et novembre 1825 pour la laisser de nouveau de côté pour son *Précis d'histoire moderne*, puis s'y est remis énergiquement en août 1826, l'a terminée le 5 octobre de cette même année et malgré la grave pneumonie qui le retint en novembre acheva le *Discours préliminaire* le 6 décembre 1826. L'ouvrage parut en mars chez Jules Renouard à qui Cousin avait chaudement recommandé Michelet¹. En 1836, Michelet fit paraître chez Hachette, en deux volumes in-8, une nouvelle édition de la *Scienza Nuova* avec le *Discours* et l'*Appendice bibliographique et critique*. Il y ajouta une traduction de la vie de Vico par lui-même, l'analyse et des citations de divers opuscules et la traduction de l'*Antique sagesse de l'Italie*². Voici en quels termes Michelet avait annoncé sa publication en 1826 :

« Nous pouvons annoncer comme devant paraître incessamment un ouvrage qui intéressera également les amis de la philosophie, de l'histoire et de la jurisprudence. C'est une traduction de la *Scienza Nuova* de J. B. Vico, par M. Michelet, professeur d'histoire au Collège Sainte-Barbe. On retrouvera avec surprise dans ce livre écrit à Naples en 1725, la plupart des théories dont on fait honneur aux Allemands, les doutes sur l'existence d'Homère, sur la certitude (*sic*) des premiers siècles de l'histoire romaine, etc. Le traducteur de ce livre singulier a mis en tête la vie de Vico écrite d'après ses propres mémoires, avec un exposé méthodique de son système. Un de nos jurisconsultes les plus distingués a éclairci par des notes toute la partie relative au droit. »³.

Dans sa préface Michelet remercie dès services qu'ils lui ont rendus

1. Voici la lettre (1^{er} septembre 1826) de Cousin à M. Ch. Renouard : « Voici, mon cher Renouard, M. Michelet qui vous propose d'imprimer, c'est-à-dire de conseiller à votre frère d'imprimer une traduction de Vico. C'est moi qui ai engagé M. Michelet à se livrer à ce travail; je l'ai eu entre les mains et il est fait avec un grand soin et un vrai talent. Vous rendriez un service à la littérature en secondant l'impression de cet excellent travail et vous m'obligeriez moi-même personnellement ».

Mille amitiés. V. C.

(Ch. Renouard était alors avocat et rédacteur au *Globe*).

2. Michelet avait voulu, dès 1826, donner ces morceaux, mais Renouard avait protesté, trouvant le livre trop gros.

3. [Le prospectus est reproduit ci-dessus d'après une note autographe de Michelet].

tout d'abord le chevalier De Angelis qui avait beaucoup étudié Vico et préparé sur lui des études restées inédites¹ (il fournit à Michelet des livres et des notes); puis trois avocats, Charles Renouard, Cœuret de Saint-Georges, et Foucart; enfin et surtout son ami Poret. Mais le jurisconsulte mentionné dans le prospectus comme ayant fourni des notes pour l'explication des termes de droit n'est pas nommé dans la préface. C'était Adolphe Marie Ducaurroy de la Croix, professeur de droit romain à Paris depuis 1820, traducteur et commentateur des Institutes de Justinien, que Foucart, camarade et ami de Michelet, consultait et qui ne voulut pas être nommé².

Michelet eut une assez ennuyeuse émotion et faillit avoir une désagréable aventure au moment de publier son Vico.

La *Thémis* de Jourdan, où écrivait Ducaurroy, avait annoncé la publication prochaine du Vico. Le 6 août 1826, le *Constitutionnel* publiait une note ainsi conçue : « La *Thémis* annonce une traduction inédite de Vico. Comme j'ai traduit cet auteur depuis deux ans, permettez-moi de prendre date. Th. Allier, avocat à la Cour Royale. » Le 24 août paraissait dans le journal l'*Étoile* l'annonce suivante : « Depuis plus d'un siècle l'Italie s'enorgueillit d'une production philosophique qui nous est encore inconnue et qu'il nous importe d'autant plus de connaître que l'histoire de l'esprit humain semble y avoir été traitée dans l'intention de défendre des institutions attaquées avec fureur un siècle après par la philosophie. C'est l'ouvrage de Vico sur la nature des peuples et qui, traduit par Allier, paraîtra incessamment chez Ménière et C^{ie} sous le titre *Principes d'une Science nouvelle, ou Essai philosophique sur l'histoire du genre humain*. » En même temps Allier écrivait à Michelet pour lui proposer d'entrer en arrangement avec lui, lui offrant de collaborer, ou de s'effacer moyennant dédommagement devant lui, et lui disant de se hâter parce que deux autres traductions par MM. Ballanche et de Angelis étaient en cours. M. Allier ignorait que Michelet était en relations avec l'un et l'autre de ces prétendus traducteurs. Il déclina probablement les offres de M. Allier, dont la traduction ne fut pas publiée.

La traduction de Vico par Michelet paraissait presque au même moment que le *Herder* de Quinet. Elle fut accueillie avec beaucoup de faveur dans le monde philosophique. Jouffroy en écrivit à Michelet dans les termes les plus enthousiastes.

Pour Michelet ce travail eut une importance considérable. Il considéra toujours l'action de la pensée de Vico comme ayant été décisive sur sa propre pensée³.

1. De Angelis était probablement un réfugié italien. Cousin avait mis Michelet en relations avec lui.

2. Voir lettre de Foucart du 2 décembre 1826.

3. Les noms de Virgile et de Vico reviennent constamment sous sa plume. « Je suis né, dit-il, de Virgile et de Vico ». Ses livres, son journal, sont remplis de citations de Virgile et il parle de Vico à tous les moments de sa carrière comme du maître qui lui a donné la clé de l'histoire. Dans son Introduction de 1869, il nous dit : « Je n'eus de maître que Vico ».

Nous n'avons pas à attacher grande importance à ce qu'il en dit dans sa lettre du 23 octobre 1826 à Mgr Frayssinous où il posait sa candidature à l'École Normale : « Je fais imprimer en ce moment la traduction d'un ouvrage de Vico où l'étude de l'histoire est éclairée par une philosophie conforme à la religion. » Cette allégation, d'ailleurs rigoureusement vraie, devait servir à capter la bienveillance du Grand-Maître, mais il est permis de croire que Michelet concevait l'accord de la religion et de la philosophie tel qu'il l'avait découvert dans Vico d'une manière un peu différente de Mgr Frayssinous.

En 1830, quand Michelet écrit son *Introduction à l'Histoire Universelle*, il fait bien ressortir le caractère religieux de l'œuvre de Vico et dit que « la Providence, un Dieu de tous les siècles et de tous les peuples, a lui pour la première fois sur l'histoire dans l'œuvre de Vico ¹. » Mais ce Dieu est un Dieu autrement vaste que celui de Bossuet qui n'est que le Dieu des Juifs et des Chrétiens et qui a posé une borne immuable au développement du genre humain. Vico conçoit l'histoire de l'humanité comme un système harmonique du monde civil, de la cité. Il se place pour voir l'homme non dans la nature comme Herder, mais dans l'homme même s'humanisant dans la société. Vico est pour Michelet « le véritable prophète de l'ordre nouveau qui commence. » Il écrit vraiment la « science nouvelle ». Il est « le fondateur de la philosophie de l'histoire, le Dante de l'âge prosaïque de l'Italie. »

Mais à partir de cette date ce qui reste vivant en lui du système de Vico, ce ne sont ni les théories métaphysiques, ni les conceptions religieuses, c'est presque exclusivement la foi exprimée par Vico dans la puissance de l'humanité à se faire elle-même sa destinée. Dans l'avant-propos de l'histoire romaine il dit que le mot de la *Scienza nuova* est celui-ci : « L'humanité est son œuvre à elle-même. Dieu agit non sur elle, mais par elle », et il considère la pensée fondamentale de Vico comme si hardie, comme dépassant tellement la conception chrétienne et catholique qu'elle n'a pu être comprise que longtemps après sa mort ².

Dans une note de 1854, Michelet expose plus longuement et plus nettement son idée sur ce qu'il y a de peu chrétien dans la pensée de Vico ³.

En 1869, dans sa *Préface à l'Histoire de France*, il dit encore que « le principe de la force vive de Vico, de l'humanité qui se crée, fit mon livre et mon enseignement. Je n'ai eu d'autre maître que Vico. »

En cette même année, dans *Nos Fils*, il cite un mot de Vico qu'il avait souvent répété dans *Le Peuple* et ailleurs : « L'homme forge sa

1. Il cherchait encore à cette époque, guidé par Vico, à accorder science et religion, comme il le dit dans une note de 1854.

2. Michelet dans sa nouvelle édition de Vico en 1836 cite son avant-propos à l'*Histoire romaine* et insiste sur l'isolement où se trouva Vico lorsqu'il eut fondé la science sociale, isolé par l'étrangeté de son langage autant que par l'originalité de ses idées.

3. Voy. Jules Michelet, p. 16.

propre fortune. Il est son propre Prométhée », et il montre l'action de Vico concordant avec celle de Daniel de Foë, l'auteur du *Robinson Crusoë* qui prophétise la Révolution, de Montesquieu qui prédit la mort du christianisme, de Voltaire qui donne l'action pour but à l'homme, en effaçant d'un coup le *Discours* de Bossuet. « C'est la création de l'Histoire ».

La traduction de Vico par Michelet n'est donc pas simplement dans son œuvre un point de départ, un travail à demi impersonnel par lequel il se préparait à penser par lui-même. Ce fut l'initiation à tout un ensemble d'idées, de vues historiques et philosophiques qui sont restées vivantes en lui et que nous retrouverons à travers toute son œuvre. Vico a répondu à des questions qu'il se posait, il lui a fourni des formules qu'il cherchait. Michelet a surtout vu en Vico ce qui se trouvait déjà en lui-même, et il s'en est fait, en le traduisant, en l'abrégant, et en l'adaptant, un bréviaire qu'il n'a jamais oublié.

Aussi devons-nous nous y arrêter un instant et nous demander ce que fut Vico, comment Michelet l'a compris et ce qu'il a gardé de son commerce avec le philosophe italien. Le sujet en vaut la peine, car Vico est bien, comme l'a nommé Michelet, le père de la philosophie de l'histoire, ou tout au moins le premier en date des penseurs qui ont tenté de ramener à des lois l'ensemble des phénomènes historiques.

Je n'ai pas la prétention de faire un exposé complet du système et des idées de Vico, car aucun penseur n'a accumulé dans ses ouvrages autant d'idées aussi difficiles à définir avec précision. Tout ce que je puis faire c'est d'indiquer brièvement la conception générale de Vico. Ce sera le seul moyen de fixer, ce qui est essentiel pour nous, d'une part la place de Vico parmi les philosophes de l'histoire, de l'autre ce que Michelet lui a emprunté ou a cru lui emprunter.

Nous dirons d'abord très brièvement ce qu'a été la vie de Vico, dans quelles conditions il a travaillé et écrit.

Mais avant de commencer cet exposé de la vie et de la philosophie de Vico, j'ai deux observations préliminaires à faire, l'une toute personnelle, l'autre relative à la place même qu'occupe l'œuvre de Vico dans l'histoire des idées.

La philosophie de l'histoire, à laquelle Voltaire a donné son nom (en baptisant de ce titre son introduction à l'*Essai sur les Mœurs*), ou, pour parler comme Vico, la philosophie de l'Humanité, si on la comprend dans son acception la plus générale et la plus vaste, n'est pas seulement l'étude des causes secondes, des circonstances physiques, intellectuelles, morales et sociales qui ont déterminé les diverses phases de l'évolution des gouvernements et des nations, mais un système du monde qui détermine les rapports de l'évolution humaine avec l'ordre général de l'Univers et l'essence même des choses. En un mot la philosophie de l'histoire, au sens absolu du mot, n'est pas autre chose que la philosophie même sous sa forme la plus complète. Elle implique en effet : 1° une métaphysique, le rapport du monde fini avec l'infini; 2° une psychologie, l'origine et les transformations de toutes les forces de l'esprit humain; 3° une morale, les règles de l'action de l'homme

dans ses rapports avec ses semblables. Personnellement, si je crois possible de raisonner sur les causes secondes en histoire, de tenter des généralisations partielles qui permettent de mieux comprendre ou du moins de voir plus nettement comment les grands faits de l'évolution humaine se succèdent et se groupent, je ne crois pas possible de déterminer les liens qui rattachent l'histoire de l'humanité à l'ordre général de l'univers; je ne crois pas possible d'établir d'une manière scientifique une métaphysique de l'histoire qui en donne l'explication et en détermine les lois. Notre esprit ne conçoit et n'imagine que le fini; les termes dont nous nous servons ne s'appliquent qu'à des choses et à des idées finies et nous ne pouvons rien dire sur l'infini, et surtout sur les relations du fini avec l'infini, qui n'implique contradiction ou qui ne repose sur des imaginations arbitraires. Ce n'est pas que je veuille interdire aux philosophes ces spéculations métaphysiques ni même me les interdire à moi-même; car il est impossible d'appliquer son esprit à l'étude générale de l'histoire sans se poser la question que se posait Claudien il y a quinze cents ans dans les vers bien connus : « Souvent je me suis demandé avec inquiétude si les Dieux se soucient de la terre, ou s'il n'existe aucun régulateur du monde, et si la destinée des hommes est livrée au hasard. »

*Saepe mihi dubiam traxit sententia mentem
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu ?*

Mais toutes les réponses faites à la question de Claudien, tous les systèmes par lesquels on a cherché à expliquer cette énigme, ne me paraissent que de magnifiques poèmes où peut-être se cache quelque intuition d'une vérité insaisissable et inexprimable, mais qui n'apportent à notre esprit aucune connaissance positive, aucune lumière certaine. Vous me permettez, à propos des systèmes de métaphysique de l'histoire, de me borner au rôle de rapporteur et de m'abstenir d'en faire la critique. Le temps me ferait défaut, et l'utilité de cette critique me paraît douteuse.

Je veux en second lieu, avant d'aborder le système de Vico, dire quelques mots de la place qu'il occupe dans l'histoire de la philosophie de l'histoire. Vico est considéré, non sans quelque raison, comme le créateur de la philosophie de l'histoire. Faut-il croire pour cela qu'il ait inventé de toutes pièces une science dont rien n'existait avant lui? Faut-il dire comme son éditeur Ferrari, dans le prologue à la *Scienza Nuova* : « la *Scienza Nuova* est le plus grand des phénomènes de l'histoire du génie, le plus singulier anachronisme dans l'histoire des idées. Ce livre a prévu toutes les découvertes de notre temps, a proclamé pour la première fois l'évolution des nations, a donné pour la première fois des lois à la civilisation¹. »

1. Janet dit aussi, dans son *Histoire de la Science politique*, que le livre de Vico « ne se lie à aucune des séries d'idées qui se manifestent à cette époque » qu'il est « un personnage isolé » et se rattache par anticipation à l'ordre d'idées général, synthétique, conjectural, mêlé de philosophie et de poésie, qui a régné pendant la première partie du XIX^e siècle, surtout en Allemagne.

Certes l'originalité de Vico est grande et je suis même disposé à penser avec Ferrari qu'elle constitue un phénomène remarquable dans l'histoire des idées, mais il ne faudrait pas croire que son œuvre soit une *proles sine matre creata*. Un pareil miracle serait sans exemple dans l'histoire de l'esprit humain. Il est même assez facile de retrouver les antécédents de la thèse de Vico.

L'antiquité grecque pouvait difficilement concevoir une philosophie de l'histoire, car elle ne connaissait qu'un trop petit nombre de faits historiques et une partie trop restreinte de la terre habitable, et la conception qu'elle se faisait de la destinée humaine lui interdisait d'imaginer que la succession des événements historiques fût dirigée par des causes intelligentes, en vue d'une fin supérieure. Tout ce qu'elle pouvait faire était de raisonner sur les diverses formes de gouvernement qu'elle voyait se succéder dans les cités grecques, et de concevoir un système du monde indépendant des accidents éphémères de la vie des nations. Aristote, avec la prudence de son réalisme, s'est contenté dans sa *Politique* d'analyser avec une profondeur admirable la nature des divers gouvernements et les raisons de leur progrès ou de leur déclin, mais en se refusant formellement à soumettre leurs transformations à aucune règle nécessaire; tandis que Platon, avec sa riche imagination métaphysique et sa tendance à tout ramener à un système logique, a jeté dans le monde les idées essentielles sur lesquelles s'est constituée la philosophie de l'histoire. Sa théorie des idées fait du monde et de l'esprit humain une manifestation et comme un reflet transitoire et changeant des types éternels qui sont en Dieu. Dans les *Lois*, il pose en principe que Dieu a tout disposé dans le monde de façon à ce que « le bien ait le dessus et le mal le dessous dans l'Univers ». Puis il décrit, sans du reste rattacher d'une manière claire à cette idée générale de la Providence le tableau qu'il trace, de quelle manière se sont constituées les sociétés policées après les cataclysmes qui avaient détruit l'humanité primitive. Dans la *République*, il fait le tableau des diverses formes de gouvernements, de leur succession nécessaire amenée par le concept de chacune d'elles, et laisse supposer que cette succession suivie d'un retour aux formes primitives entraîne l'humanité dans un cycle éternel de révolutions identiques. C'est ce qu'admettront les stoïciens quand ils créeront la doctrine du retour éternel des choses, que Nietzsche a ressuscitée de nos jours comme une nouveauté. Mais en même temps, Platon trace le tableau d'une cité idéale où la société est gouvernée par les plus sages, comme les passions sont gouvernées chez le sage par la raison, et qui se trouve être ainsi comme un reflet de la raison divine, idéal d'une vérité éternelle d'après laquelle doivent être jugés tous les gouvernements. Il y avait dans les théories de Platon un point qui était en contradiction avec toute conception rationnelle de la philosophie de l'histoire et qui était même en contradiction avec le tableau qu'il avait tracé dans les *Lois* des origines de la société. Il plaçait à l'origine même des cités la forme la plus parfaite de gouvernement et considérait comme une décadence toutes les transformations de ce gou

vernement primitif, aristocratique ou royal. Mais, ce point mis à part, nous retrouverons les idées de Platon, plus ou moins modifiées, chez tous les théoriciens de l'histoire. Le premier il a cherché à montrer comment la civilisation a pu sortir de la barbarie primitive; il a donné des diverses formes de gouvernement et de leur concept une description qui, précisée et corrigée par Aristote, sera l'origine de toutes les théories politiques ultérieures. Enfin il serait aisé de montrer que sa République idéale est un prototype de la *Cité de Dieu* de saint Augustin; et sa théorie des idées, qui fait du monde une sorte de projection dans la réalité contingente et finie de la vérité éternelle et infinie, se retrouvera, transformée par le mysticisme métaphysique de Plotin, dans les conceptions de saint Augustin sur l'action de la Providence dans le monde et sur le rapport de la grâce divine avec la liberté humaine, ainsi que dans tous les systèmes de philosophie de l'histoire qui verront dans le développement de l'humanité la réalisation de la pensée divine, consciente ou inconsciente.

Ce qui empêche de considérer Platon (et les platoniciens), comme ayant constitué un système de philosophie de l'histoire, c'est qu'il n'établit pas de lien entre ses conceptions métaphysiques et la marche des événements historiques, entre la pensée divine et la décadence fatale des institutions humaines. Il y a dans Platon les éléments épars d'une philosophie de l'histoire, non une philosophie de l'histoire.

Les historiens anciens ne paraissent pas avoir été guidés dans leur exposé des faits historiques par d'autres idées générales que des idées politiques ou la recherche des causes immédiates et purement contingentes de certaines révolutions. C'est ce que fait Thucydide, quand il détermine les causes de la guerre du Péloponèse, et le plus philosophe des historiens anciens, Polybe, qui écarte expressément de la direction des événements historiques et l'action des Dieux et celle de la Fortune. Il attribue la grandeur comme la chute des États à leurs institutions. Ceux qui triomphent sont ceux qui l'ont mérité par leur sagesse. Il étudie les suites, les circonstances et les causes des faits. L'histoire est pour lui une école de politique. Même Plutarque, qui croyait pourtant fermement à la Providence, qui disait dans sa *Vie de Timoléon* que le monde est gouverné par le Père des dieux et des hommes, et appelait l'âme l'outil de Dieu, on ne voit pas qu'il ait cherché dans l'histoire autre chose que des anecdotes biographiques et des enseignements de morale individuelle. Ses *Vies* sont, comme le dit Michelet dans sa thèse, « un cours pratique de morale » où tout est ramené aux vertus et aux vices des hommes.

Les historiens romains sont eux aussi des historiens politiques, élèves des Grecs. Tout au plus discerne-t-on chez eux une idée qui peut être considérée comme une idée philosophique ou plus encore religieuse, l'idée de la grandeur de Rome et de ses destinées éternelles. Quand Tacite s'effraie des dangers qui menacent l'empire, il en parle avec l'effroi d'un croyant ébranlé dans sa foi. L'idée de l'universalité de la puissance romaine, du droit de Rome à la domination du monde, qui a inspiré aux jurisconsultes une si haute notion de la valeur uni-

verselle du droit romain, et aux empereurs tant de mesures bienfaisantes et civilisatrices, donnait évidemment pour les Romains un sens à l'histoire; mais on ne voit pas qu'aucun écrivain païen ait formulé cette idée comme une explication centrale de l'histoire du monde. Elle est restée pourtant vivante dans les esprits. Au commencement du v^e siècle, en 416, Rutilius Numatianus commence son itinéraire de Rome en Gaule par un véritable hymne à la déesse Rome, et lui prédit des destins éternels :

*Dum stabunt terrae dum polus astra feret,
Illud te reparat, quod cetera regna resolvit.
Ordo renascendi est crescere posse malis.*

Cette idée de la pérennité et de l'universalité de la puissance romaine devait survivre à cette puissance même. Après l'apparition du christianisme elle se confondra avec l'idée de la pérennité et de l'universalité de l'Eglise et sera une des bases du Saint-Empire romain germanique comme de la puissance du Saint-Siège, véritable héritier de Rome.

C'est sous une forme religieuse que la philosophie de l'histoire devait faire son entrée dans le monde. C'est avec le christianisme que les hommes ont conçu pour la première fois l'histoire comme formant un tout ayant un sens et une loi directrice, ayant un commencement, la création du monde et la chute; un centre, l'incarnation et la passion du Christ; un but, le salut de l'humanité par la foi au Christ. Aux chronologies multiples et discordantes des divers peuples de l'antiquité, succède une chronologie unique, faite non pour une nation, mais pour toutes les nations, qui compte les années en prenant l'an de l'incarnation comme point de départ, soit en remontant, soit en descendant le cours des siècles. Tous les événements qui précèdent la venue du Christ sont une préparation à cette venue; tous ceux qui la suivent en sont la conséquence et préparent son règne définitif.

Eusèbe de Césarée, en composant au commencement du iv^e siècle son *Histoire Ecclésiastique* et sa *Chronique Universelle*, n'avait point l'idée de créer un système de philosophie; mais son ouvrage de chronologie, par le seul fait qu'il groupe tous les événements de l'histoire sacrée et profane en tableaux synchroniques et les ramène à une chronologie unique dont la mort du Christ est le centre, était en réalité le premier système philosophique d'une histoire universelle. Un siècle plus tard, saint Augustin, — ce grand écrivain et ce puissant esprit, dont la pensée a si fortement agi sur le monde que pendant plus de mille ans, depuis Paul Orose et les pélagiens, jusqu'à Bossuet et les jansénistes, c'est autour de l'Augustinisme que se sont agitées toutes les grandes controverses théologiques et qu'il a été le palladium de la foi comme la source de toutes les hérésies — saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, a tracé une esquisse de l'histoire universelle où il ramène tous les événements de l'histoire à une lutte entre les deux cités, celle des hommes et celle de Dieu, où l'homme libre, quoique prédestiné, tantôt s'oppose, tantôt collabore à l'action providentielle qui finira par

établir la Cité de Dieu. Cette conception de l'histoire avait eu son origine dans le judaïsme et le messianisme qui en était issu, dans la conviction des Juifs qu'ils étaient un peuple élu, dont les succès et les malheurs dépendaient de leur obéissance ou de leur désobéissance à Dieu. Cette explication grandiose et enfantine à la fois de l'histoire, se retrouve jusqu'au xvi^e siècle chez tous les historiens et les philosophes qui sont restés fidèles à l'orthodoxie catholique, chez les grands chroniqueurs tels qu'Otto de Freising, comme chez les grands philosophes tels que Thomas d'Aquin. Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, a revêtu pour la dernière fois cette conception du splendide manteau de son éloquence. Heureusement que dans son troisième livre il a introduit dans l'exposé des révolutions des Empires des considérations plus humaines et plus vraiment philosophiques, tirées de l'influence du caractère des institutions des peuples sur leurs destinées. On trouve là un grand historien et non plus simplement un magnifique rhéteur.

Le *Discours sur l'histoire universelle* parut en 1681. Quarante ans plus tard Vico avait conçu son système. S'il n'avait eu d'autres précurseurs que Bossuet, son génie créateur serait vraiment aussi miraculeux que l'a cru Ferrari. Mais il n'y a aucun lien entre la pensée de Bossuet et celle de Vico. Vico n'a cherché ni à contredire, ni à continuer Bossuet. Ses origines sont tout autres. Bossuet, tout pénétré qu'il soit des lettres latines, est, au point de vue philosophique, resté un théologien du Moyen Age. Vico, tout empêtré qu'il soit de scolastique et de théologie, est un homme de la Renaissance et un précurseur du xix^e siècle.

Il s'était produit depuis le xv^e siècle un triple mouvement d'études qui, à des degrés divers, pouvait conduire un esprit inventif à se poser, à propos de l'histoire, une série de problèmes philosophiques ou à considérer à un point de vue philosophique une série de faits historiques. En premier lieu l'aristotélisme, tel que la philosophie scolastique l'avait enseigné, avait été ébranlé profondément par la renaissance du platonisme avec Marsile Ficin et plus tard avec Leibnitz et par la philosophie naturelle de Bernardino Telesio et de Bacon, fondée sur l'expérience et l'induction.

En second lieu, des historiens politiques avaient repris, avec l'expérience de vingt siècles écoulés et de prodigieuses révolutions, les spéculations des anciens sur les formes et l'origine du gouvernement. Machiavel, au commencement du xvi^e siècle, Bodin, à la fin du même siècle, Hobbes au xvi^e sont les plus remarquables parmi ces théoriciens de la société. Enfin de grands juriconsultes, le jésuite Suarès dans sa *Théorie des lois*, Grotius dans son *Droit de la Guerre et de la Paix*, Pufendorf dans sa *Théorie du Droit naturel et des Gens*, sans compter plusieurs juriconsultes italiens, s'étaient efforcés de découvrir d'une part les fondements philosophiques de la législation, et ses rapports avec la religion, de l'autre ses origines historiques et ses rapports avec les transformations de la société. Ajoutez à cela la connaissance plus approfondie des langues et des littératures anciennes, les découvertes

de l'archéologie, les essais de travaux mythologiques et étymologiques qui donnaient une vie nouvelle à l'antiquité grecque et romaine en y faisant chercher la vraie tradition de l'humanité au détriment de l'antiquité juive et de la barbarie du Moyen Age.

Je ne puis faire l'histoire de la philosophie, de la philologie, de la science politique et de la jurisprudence de la fin du xv^e au commencement du xvii^e siècle, mais c'est l'action combinée de ces quatre courants d'études et d'idées qui a fait naître dans l'esprit de Vico les idées dont la *Scienza Nuova* est sortie. Vico avait prodigieusement lu, et les auteurs que j'ai cités tout à l'heure ne sont qu'une partie de ceux dont il s'était nourri. Il les a plus ou moins bien compris et bien digérés, mais son esprit inventif et combinateur en a tiré, sous une forme malheureusement bizarre, confuse et désordonnée, un système parfaitement cohérent quand on l'examine de près, et qui mérite vraiment le nom de *Scienza Nuova*.

Ce qui fait la singulière originalité et le mérite particulier de Vico, c'est tout d'abord qu'il a été le premier à unir un système de métaphysique à une conception systématique de l'histoire universelle et comme il le dit lui-même à unir la *filosofia dell'humanita* (qui comprend la série des causes) à la *storia universale delle nazioni* (qui comprend la série des effets), ensuite qu'il a fort heureusement conçu son système de telle façon qu'on peut séparer ses idées sur le développement de l'histoire universelle de son système de l'univers; enfin qu'à ses idées sur l'évolution de l'histoire sont associées une foule de vues de détails d'une prodigieuse ingéniosité qui conservent leur intérêt et leur valeur même si l'on rejette ses théories générales¹.

1. Bibliographie :

A) Œuvres de Vico : *De Parthenopaea conjuratione*, 1701. *De nostri temporis studiorum ratione*, 1709. *De antiqua Italorum sapientia*, 1710. *De rebus gestis Ant. Caraphaei lib. IV*, 1716. *De univers. juris uno principio et fine uno*, 1720. *De constantia jurisprudentiae*, 1721. *Prima scienza nuova*, 1725. *Seconda scienza nuova*, 1730. *Id.* 2^e éd., 1744. *Latinae orationes*, 1766. *Opuscoli raccolti da Villarosa*, 1818. *Scritti inediti raccolti da Del Giulio*, 1862. *Opera completa*, éd. Ferrari, Milan, 1835-36, 6 vol. *Id.* éd. Comadere, Naples, 1858-69, 8 vol. — B) Traductions : Weber, Leipzig, 1822. Michelet, 1827 et 1835. [Princesse Belgiojoso] 1844 (par l'auteur de l'*Essai sur la formation du dogme catholique*, préface de Mignet). — C) Études : Salfi. *Rev. encyclop.* 1. II, VI, VII. Cantoni, G.-B. Vico, Turin, 1867. Werner, G.-B. V. als Philosoph und gelehrter Forscher Milan 1879. Tommaseo, *Vico e il suo secolo*, 1873. Flint, Vico. Edimbourg, 1884. Franck, *Journal des Savants*, mars-avril 1866. Baudrillart, *Études*, t. I, Billeri, *Agostino e G.-B. V.* Pise, 1887. E. Amari, *Critica d'una scienza delle legislazioni comparate*, 1857. [Benedetto Croce, *La Filosofia di G.-B. V.*, 1910 (trad. fr. par Buriot Darsiles et G. Bourgin, Paris, 1913)].

CHAPITRE VII

Le système de Vico. — Sa méthode et sa métaphysique

Grâce à l'autobiographie que nous a laissée Vico il est relativement facile de comprendre comment s'est développée sa pensée, comment elle s'est édifiée peu à peu par une série de stratifications pour ainsi dire, par sa vie et ses lectures. Il n'a été l'élève d'aucun maître en particulier. Il a pris successivement son butin à plusieurs.

Vico est né à Naples le 23 juin 1668. Il y est mort le 20 janvier 1744. La condition politique et sociale du royaume de Naples sous la domination de l'Espagne et de l'Autriche, qui y étaient représentées par des vice-rois, était assez misérable, avec une administration oppressive et corrompue, que Don Carlos (Charles VII de Naples, Charles V de Sicile, Charles III d'Espagne) commençait seulement à réformer lorsque mourut Vico. Néanmoins, et malgré l'absence de liberté politique et religieuse, la vie intellectuelle n'avait pas cessé d'être assez active dans le midi de l'Italie. Naples a toujours été un foyer d'études juridiques et philosophiques. Giordano Bruno était de Nole, Campanella de Strilo en Calabre. Ce dernier, par son hostilité contre Aristote, par ses doctrines où le platonisme se mêle au naturalisme, (dans sa *Realis Philosophia* (1620) et sa *Rationalis Philosophia* (1638), auxquelles se joint son utopie politique de la *Cité du Soleil*, est un vrai précurseur de Vico; car il réunit dans son système la philosophie, la morale, l'économie, la politique, la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poétique et l'histoire. Bernardino Telesio, par son *De rerum Natura* (1565-1566) avait été un précurseur de Bacon. Au xix^e siècle, avec Spaventa et Vera, Naples a été le centre, et un centre actif, de la doctrine hégélienne en Italie. Au temps de Vico, si Naples n'avait pas produit de philosophe original, elle avait produit un historien politique très remarquable, Giannone, qui expia ses hardiesses par de cruelles persécutions, et des jurisconsultes de premier ordre, dont le plus célèbre est Gravina.

Vico, fils d'un petit libraire, prit dès son enfance le goût des livres. Un grave accident à l'âge de sept ans le rendit délicat, mélancolique, et l'habitua à une vie recluse. Ses premières études furent faites dans une école de jésuites, où il fut très prématurément nourri de philosophie scolastique et de notions fort inexactes sur la philosophie ancienne. A quatorze ans, il joignit l'étude de la jurisprudence à celle de la philosophie, s'enthousiasma pour le droit romain, dont il perçut très vite les relations avec l'histoire, la philosophie et la morale, et à l'âge de seize ans fut en état de plaider avec succès un procès pour son père.

Une rencontre accidentelle avec l'évêque d'Ischia, G.-B. Rocca, le fit choisir comme précepteur des neveux de celui-ci, et il passa neuf ans enfermé dans une studieuse retraite au château de Vatolla. Il s'y livra à une étude approfondie de la littérature latine et italienne, de Tacite surtout en qui il vit le peintre le plus parfait de l'humanité dans l'histoire¹, et il commença à rapprocher l'histoire, les langues, la législation et la philosophie. Il méditait sur le platonisme qu'il connaissait surtout par Marsile Ficin, sur l'aristotélisme qu'il connaissait par Suarez, sur l'épicurisme qu'il connaissait par Suarez et Gassendi, sur le cartésianisme qu'il connut d'abord par les *Fundamenta Physicæ* de Regius². Il prit dès l'abord une attitude hostile à Epicure, Aristote et Descartes, pour se mettre à l'école de Platon. Malgré la curiosité qu'excitait autour de lui la physique expérimentale enseignée par l'anglais Robert Boyle, il se détourna de cette science dont la terminologie barbare lui répugnait et qui lui paraissait inutile à la science de l'homme, seule précieuse à ses yeux. Rentré à Naples, Vico trouve le cartésianisme triomphant : l'histoire, la philologie, la philosophie du droit sont négligées pour la physique et les mathématiques³.

Vico gagnait péniblement sa vie en écrivant des poésies de circonstances, des épitaphes, des discours solennels, des discours académiques mal rétribués. En 1697 il est nommé professeur de rhétorique à l'Université de Naples avec cent écus de traitement, et se marie deux ans après. Ses discours d'ouverture de 1699 à 1708 contenaient déjà quelques linéaments de son futur système, mais il les sentait trop informes encore pour rien publier, sauf le dernier, *De ratione studiorum*, écrit sous l'influence de la lecture de Bacon. La même année 1708, lui qui avait écrit en 1701 un pamphlet contre les nobles napolitains qui avaient fait une conspiration en faveur de l'Autriche (*De Parthenopea conjuratione*), il écrivit sur l'ordre de Daun, le vice-roi autrichien, l'éloge des conspirateurs. Cet abaissement des caractères, où la servitude de l'Italie réduisait alors les plus nobles esprits, se manifesta encore quand Vico écrivit, non sans talent, pour gagner mille ducats, la vie d'Antoine Caraffa, une sorte de condottiere napolitain au service de l'Autriche.

Mais Vico ne pouvait se renfermer dans la rhétorique. Elle n'était pour lui qu'une des avenues vers la philosophie et la jurisprudence, qu'il ambitionnait d'enseigner. En 1710 il écrit un ouvrage en deux parties sur la métaphysique et la physique dont il publie seulement la première, celle sur la métaphysique, sous le titre *De anti-*

1. Rappelons la prédilection de Michelet pour Tacite.

2. Henry Leroy, né à Utrecht en 1598, mort en 1679, fut désavoué par Descartes en 1647. Vico avait pris son livre pour une œuvre de Descartes.

3. Et une métaphysique toute abstraite, telle que la présentaient les *Méditations* de Descartes. Toutefois le vice-roi, le duc de Médina Cœli, avait fondé une Académie, fait revivre les traditions d'Alphonse d'Aragon et Vico trouva un grand encouragement dans l'amitié de Don Paolo Dorta, un philosophe jésuite, un peu trop cartésien pour son goût pourtant.

quissima Italorum sapientia, car il rattachait sa métaphysique aux conceptions des anciens Romains, telles qu'il croyait pouvoir les déduire des termes les plus anciens de la langue latine plus ou moins correctement interprétés. Ce qu'il nous dit de sa *Physique* ne nous en fait pas regretter la perte. L'étude de Bacon, la lecture du *De jure belli et pacis* de Grotius (entreprise en vue de sa biographie de Caraffa, et qui l'enthousiasma), les leçons de droit qu'il donnait à quelques élèves, l'amènèrent à écrire les ouvrages dans lesquels il exprime sa conception générale de la science et de l'univers. Il a vu dans l'ouvrage de Grotius plus encore que celui-ci n'y a mis. Pour lui « Grotius a réuni dans un système de droit universel toute la philosophie et appuyé sa théologie sur l'histoire des faits fabuleux ou certains et sur celle des trois langues hébraïque, grecque et latine¹. » En 1719, Vico prononce un discours où il traite des éléments du savoir divin et humain et où, après avoir montré que toutes les sciences viennent de Dieu et y retournent, il annonce l'intention de démontrer cette essence divine des sciences par l'étude des religions, des langues, des lois, des mœurs, des pouvoirs, du commerce, des gouvernements. — En 1720 il exposait dans un ouvrage *De uno universi juris principio et fine uno* la partie de ses vues qui se rapportait spécialement aux lois, puis en 1721, dans son *De constantia jurisprudentis*, divisé en deux parties : *De constantia philosophiae* et *De constantia philologiae*, il donnait une première esquisse de son système déjà annoncé par le titre *Nova Scientia tentatur*.

Vico espérait que ces ouvrages le feraient appeler à la chaire de droit qui devint peu après vacante à l'université. Il ne fut pas choisi. Il se consola en se remettant vigoureusement au travail et publia en 1725 ses *Principi di una Scienza nuova d'intorno alla commune natura delle Nazioni*, écrits cette fois en italien et non plus en latin. Convaincu d'avoir trouvé véritablement l'explication de l'histoire et, si je puis dire, le secret de la Providence, il voulut l'enseigner aux hommes². Dans cette première *Scienza nuova*, Vico suivit une méthode analytique. Il y exposa ses idées, semble-t-il, dans l'ordre même où elles se sont présentées à son esprit et développées de proche en proche, commençant par poser le but qu'il s'est fixé et par déterminer la méthode à suivre pour découvrir la loi de l'histoire qui a échappé aux historiens et aux jurisconsultes anciens et modernes, aux philosophes et aux philologues. Puis une fois en possession de son principe, qui est d'admettre une loi uniforme de développement pour toutes les nations, il examine dans un second livre les différents

1. Vie p. 93.

2. « Depuis que j'ai achevé mon grand ouvrage, écrivait-il en 1726, je sens que je suis devenu un nouvel homme. Je n'ai plus envie de protester contre le mauvais goût de mes concitoyens, car en me refusant la place à laquelle j'aspirais, ils m'ont donné le temps de composer la *Scienza Nuova*. La composition de cet ouvrage m'a rempli d'un esprit héroïque, qui me met au-dessus de la peur de la mort et des calomnies de mes rivaux. Je suis assis sur un roc de diamant quand je pense à cette loi de Dieu qui récompense le génie par l'approbation des sages. »

moments de ce développement dans les idées des peuples, les formes de la société et les variations du droit. Le livre III recherche les preuves des mêmes transformations dans les littératures et les langues. Le livre IV, qui n'a que deux pages, résume les preuves accessoires de la *Scienza Nuova*, et le livre V forme une conclusion avec quelques remarques additionnelles.

A peine son livre publié, Vico le récrivit sous une forme nouvelle, beaucoup plus méthodique, synthétique, dogmatique et déductive, et il publia en 1730 cette *Secunda Scienza Nuova*, divisée aussi en cinq livres.

Le premier, après un tableau chronologique de l'histoire ancienne, pose les principes de la science, 114 axiomes et définitions et des considérations sur la méthode à suivre. Le second livre traite de la sagesse poétique; le troisième du véritable Homère, le quatrième du cours que suit l'histoire des nations; le livre V du retour des mêmes révolutions; enfin vient une conclusion sur la République éternelle. Vico avait senti la nécessité de ne pas s'enfermer dans l'antiquité et de montrer que ses idées s'appliquent aussi à l'histoire du moyen âge et des temps modernes.

Pendant ses dernières années, attristées par des chagrins domestiques, il écrivit quelques courts opuscules, des lettres pour se défendre contre les critiques, et des additions à la *Scienza Nuova* qui prirent place dans la troisième édition, mais sans améliorer l'œuvre; elles ne firent que rendre un peu plus confus un travail qui déjà ne brillait pas par la rigueur de la composition ni la limpidité de l'exposition. La première *Scienza Nuova* est une série d'observations, de considérations, de raisonnements dont l'ordre est très difficile à saisir. La seconde *Scienza Nuova* est beaucoup plus claire, quoique le 2^e et le 3^e livre surtout soient d'une longueur disproportionnée. Le chapitre des 114 axiomes et définitions est un assemblage de propositions qui sont presque toutes intéressantes, mais de la nature la plus variée et dont l'ordre est impossible à suivre. Enfin dans l'ouvrage tout entier les spéculations métaphysiques se mêlent aux considérations historiques et à des observations linguistiques de façon à rendre les raisonnements de l'auteur souvent difficiles à saisir. Il y a un encombrement d'érudition, une accumulation de faits et d'idées qui rappelle les ouvrages des humanistes et archéologues du xv^e et du xvi^e siècles. La lecture de Vico, il faut s'en bien persuader avant de l'entreprendre, est aussi ardue que celle de Herder est agréable et facile. Mais je suis disposé à penser que s'il y a dans Vico beaucoup plus de fatras, d'erreurs, d'affirmations gratuites et même absurdes que dans Herder, il contient aussi infiniment plus de vues neuves, fortes et d'utilité durable pour l'intelligence de l'histoire.

Michelet a rendu un réel service en ne traduisant pas Vico littéralement, mais en l'abrégéant et en le clarifiant un peu. La princesse de Belgiojoso, qui a eu le mérite de donner une traduction complète de la *Scienza Nuova*, n'a su la rendre ni claire ni toujours exacte. Dans son introduction (qu'on attribue à Mignet, mais qui probable

ment n'a été que corrigée par lui), tout en accordant à Michelet le mérite d'avoir attiré l'attention publique sur un magnifique monument perdu dans le désert, elle lui reproche de n'avoir donné de Vico ni une traduction exacte, ni même une analyse sévère, et de n'avoir présenté Vico ni tel qu'il est, ni tel qu'il eût dû être¹.

Efforçons-nous maintenant de dégager les traits essentiels du système de Vico, tout en rappelant que ce système est si complexe et repose sur des considérations d'ordres si divers que toute analyse est nécessairement insuffisante et même en partie inexacte. Avant tout quel est son critérium de la certitude? C'est là peut-être que Vico est le plus original et mérite le plus l'attention des historiens.

La pensée fondamentale de Vico en matière de méthode, de recherche de la vérité et d'acquisition de la science, est la conviction qu'on n'arrive à une connaissance vraie des choses qu'à la condition d'une part de mettre en action toutes les forces actives de l'homme et d'autre part de considérer les choses non isolément, mais dans leur ensemble et leurs rapports entre elles.

Dès son premier discours il admet qu'il peut même y avoir une part d'inconscient dans notre connaissance de la vérité, que les intuitions spontanées ont leur valeur. Dans son 6^e discours il indique la voie à suivre pour former l'esprit : d'abord les langues, puis la poésie, l'histoire et la mythologie, puis les mathématiques, la physique, et enfin la métaphysique et la morale. Dans son discours de 1708 sur la *Studiorum Ratio* il pose avec une grande hardiesse ce qui sera le fond même de sa méthode. Comme Bacon, il reconnaît la supériorité des modernes sur les anciens en tout ce qui touche aux sciences exactes, mais il s'élève avec force contre les critiques modernes qui, à la suite de Descartes, (qu'il ne nomme pas), ne veulent rien admettre comme vrai que ce qui est certain d'une certitude absolue et pour ainsi dire mathématique. Vico réclame le droit de tenir compte du probable. C'est la capacité de juger la valeur du probable qui constitue le sens commun. L'excès de critique rend incapable de saisir les réalités vivantes, de comprendre la poésie, l'éloquence et la jurisprudence. La critique apprend à vérifier et à prouver, mais non à découvrir. C'est par l'exercice de toutes les facultés dans toutes les sciences et tous les actes qu'on acquiert la vraie intelligence. La critique vient après. Les modernes ne veulent considérer que ce qui est fixe et positif : la nature des choses. Ils oublient le monde moral et intellectuel qui, étant libre, est indéterminé. L'âme, le monde civil et politique leur échappent. À côté de la *scientia* il y a la *prudentia*, le jugement pratique. Il ne faut pas substituer l'une à l'autre. La multiplicité des objets de connaissance nuit à l'intelligence en l'obligeant à se spécialiser. Les Grecs n'avaient pas d'université. Un Grec instruit était une université à lui seul. La vraie sagesse ne s'obtient que si on unit la science à l'art, la philosophie à la pra-

1. Flint, beaucoup plus équitable, a félicité Michelet de n'avoir pas visé à une traduction littérale, et d'avoir su rendre avec vivacité et fidélité la substance de la doctrine.

tique¹. L'idéal de Vico est la connaissance de la science intégrale, de la vie intégrale, par l'utilisation de toutes les forces de l'âme pour comprendre, vouloir et sentir. C'est l'homme tout entier qu'il veut mettre en présence de la nature entière et surtout de la nature humaine, et aussi de la divinité. Le cartésianisme à ses yeux donnait à la science une valeur beaucoup trop exclusive. Pour lui la science n'était qu'une partie de la philosophie. La vraie philosophie, qui seule produit un homme complet, est l'amour de la sagesse. Le sage doit unir les dons de l'imagination, de l'éloquence, de la pratique des affaires, à l'intelligence des vérités scientifiques et métaphysiques, le sens commun à la raison. Il doit être versé dans la jurisprudence et dans l'histoire, se servir de la critique sans mépriser le probable et la tradition, enfin il doit être un chrétien fidèle.

Il faut ajouter ceci : ces vnes chez Vico ne venaient pas seulement d'une conception philosophique et psychologique, de la volonté de ne pas mutiler l'homme dans sa recherche du vrai, mais aussi de ses instincts de rhétoricien qui voyait dans les tendances critiques la mort de la poésie et de l'éloquence, et de la place qu'il donnait à l'étude du droit dans l'ensemble des connaissances. La jurisprudence était pour lui, comme pour les Romains, « la connaissance des choses humaines et divines » considérées au point de vue de la vie des hommes en société. Vico reprochait à la nouvelle philosophie, au cartésianisme, de tout rapporter à l'individu (*Cogito ergo sum*) dans la société, à l'atome dans la nature. Vico, lui, ne conçoit l'homme qu'en société; il ne voit la nature que vivante. La critique moderne dissocie les hommes, ignore l'humanité. La science nouvelle de Vico ne considère que l'humanité, la totalité des hommes unis entre eux par les lois et avec Dieu par la religion.

Ces prémisses posées, Vico introduit encore dans sa méthode d'investigation un critérium de certitude vraiment original. Descartes avait cru détruire le scepticisme par le doute, en reculant de doute en doute jusqu'au point où, le doute étant impossible, on saisissait un point fixe sur lequel on pouvait tout reconstruire. Vico croit la tentative de Descartes illusoire, car les sceptiques, évidemment, accepteront bien comme une certitude le fait qu'ils pensent, mais ils n'en continueront pas moins à douter de tout le reste. Descartes a confondu la conscience avec la science. Être conscient de l'existence d'une chose n'est pas connaître cette chose. On ne connaît une chose que quand on en connaît les causes.

On ne connaît par suite d'une manière complète et parfaite que ce qu'on a créé soi-même; et Dieu seul peut avoir une connaissance parfaite de la vérité. Lui seul, qui a créé toutes choses et comprend toutes choses, les connaît dans leur cause et leur totalité. L'homme

1. Vico dit quelque part : « Ne pourrait-on pas admirer d'un même esprit tout le savoir divin et humain, de sorte que les sciences se donnassent la main, pour ainsi dire, et qu'une Université d'aujourd'hui représentât un Platon ou un Aristote, avec tout le savoir que nous avons de plus que les anciens ? »

ne les connaît que par morceaux et imparfaitement. Il est obligé de distinguer le corps de l'âme, dans l'âme l'intelligence de la volonté, au lieu de connaître l'homme même. De même dans la nature, il distingue le nombre, l'étendue, la forme et toutefois il arrive à tirer quelque avantage de cette incapacité de saisir les choses dans leur totalité. Il crée par abstraction le point et l'unité, et avec ces éléments construit les mathématiques, qu'il connaît comme des vérités parce qu'il sait quelle en est la source. Des mathématiques l'homme passe à la mécanique, à la physique, et du monde physique au monde moral. A mesure que nous nous éloignons des vérités mathématiques pour entrer dans le monde des corps et dans le monde moral, notre connaissance des choses perd de son caractère de vérité absolue. Et pourtant nous ne devons pas pour cela tomber dans le scepticisme, nous devons seulement distinguer le *vrai* du *certain*. Vico appelle vrai ce qu'on sait d'une manière absolue, parce qu'on l'a créé en soi, et comme Dieu sait. Cela seul constitue la *science*. Il appelle certain ce que nous savons par l'expérience, la tradition, procédés pratiques et contingents de connaissance que Vico réunit sous le mot d'*autorité*.

L'homme, pour Vico, ne connaît comme vrai que très peu de choses, du moins à l'origine. Il ne connaît pas même Dieu comme une vérité. Mais il est certain et conscient d'une foule de choses par expérience, par autorité, par le témoignage de la conscience universelle. Il est obligé d'accepter cette masse de croyances et de connaissances de fait dont il ignore les causes et qui ne sont point par conséquent du domaine de la science. Mais il y a un lien étroit entre la vérité et la certitude. Tout d'abord tout ce qui est certain pour nous est vrai par rapport à nous, est vrai en tant que certitude puisque cette certitude a sa cause en nous-mêmes; de plus par l'effort graduel de l'esprit humain guidé par la Providence, l'homme s'élève peu à peu de la conscience à la science, de l'autorité à la raison. L'homme recrée graduellement en lui le monde moral dont il fait partie, et ce monde moral, d'abord simplement certain, devient pour lui une vérité. Aussi pour Vico, si je l'ai bien compris, le *certum* c'est le domaine des faits, le *verum* c'est le domaine des idées, de la raison. Mais le *certum*, l'expérience, la tradition, l'autorité participent à la raison et en sont une sorte d'anticipation. Et si nous pouvions passer entièrement de la conscience à la science nous arriverions à connaître toutes choses comme Dieu les connaît¹.

L'ensemble de la science de l'homme résulte de l'union de la *philosophie* et de la *philologie* : la philosophie, science de l'absolu et de

1. Les deux domaines arrivent à coïncider. Et en effet si nous examinons les 114 propositions sur lesquelles Vico appuie ses théories, on y voit toujours comme axiomes de simples observations de faits, et c'est un des principes mêmes de Vico que cette inséparabilité du fait et de l'idée, de la philologie et de la philosophie. Ses axiomes ne sont pour lui-même que des vérités de sens commun dont on tire des conséquences par voie de corollaire grâce aux matériaux fournis par la philologie.

l'immuable, la philologie qui est, suivant la conception des hommes de la Renaissance, la connaissance de tout ce qui est relatif et temporaire : langues, législation, littérature et histoire.

Nous retrouvons donc toujours chez Vico la même préoccupation : il se refuse, dans la recherche du vrai, à scinder, à limiter soit le sujet pensant, soit l'objet que l'univers offre à son investigation. C'est l'homme tout entier qu'il met en présence de l'univers entier. Vico me semble bien avoir été le premier à concevoir nettement que la séparation entre les divers ordres de sciences est une convention, et qui peut être dangereuse, si on ne comprend pas qu'au dessus de toutes les sciences particulières il y a la science, formée de leur réunion. Et au dessus de la Science Vico plaçait la Vie. Se rapprochant en cela de certains philosophes et savants contemporains, il reconnaissait dans toutes les sciences de la réalité un élément d'incertitude, considérait toutes nos connaissances comme contingentes, et les mathématiques elles-mêmes comme une création de notre esprit. Aussi voulait-il que dans la recherche du vrai, l'homme mît en œuvre non seulement son intelligence, mais toutes ses facultés, imagination et sentiment. D'autre part il admettait que la connaissance du réel devait prendre un caractère de plus en plus rationnel et atteindre de plus en plus à ce caractère de vérité scientifique qui appartient au début aux seules mathématiques.

Naturellement, cette conception de la méthode à suivre dans la recherche de la vérité repose tout entière sur l'idée de l'harmonie entre l'esprit de l'homme et l'intelligence divine dont il procède, sur l'idée que le monde n'est pas une création arbitraire de la volonté divine, mais est consubstantiel à Dieu, considéré comme la Raison et la Vérité éternelles. La méthode de Vico qui peut être considérée à un certain point de vue comme essentiellement historique, puisqu'il accorde une valeur à toutes les croyances de l'homme et qu'il voit dans l'évolution de la société et de l'intelligence humaine une marche progressive vers la vérité ou même une création de la vérité, se confond avec sa métaphysique puisque cette création de la vérité ne s'explique pour lui que par l'harmonie du monde et l'harmonie avec Dieu.

Je puis maintenant être très bref sur la métaphysique proprement dite de Vico, bien qu'elle eût pour lui une immense importance, qu'elle remplisse tout son traité *De antiquissima Italorum Sapientia* et qu'elle tienne une place considérable dans la *Scienza Nuova*. Elle n'a pour nous qu'une valeur très secondaire et n'a heureusement pas altéré la liberté de son jugement historique.

Sa métaphysique est un platonisme plus ou moins bien compris, mêlé à la conception chrétienne du gouvernement de la Providence et de l'action surnaturelle de Dieu pour relever l'humanité déchuë. Le monde réel, « le monde des nations, par toute l'étendue et la variété des lieux et du temps est en conformité avec les idées divines. »

Mais comment expliquer le rapport de la nature à Dieu, du monde des sens avec le monde des idées. Vico a imaginé une hypothèse fort originale, qui rappelle par certains côtés la *Monadologie* de Leibnitz.

mais qui ne paraît pas du tout en être issue. Elle a pour origine une fausse conception des théories de Zénon d'Elée. Vico a confondu les deux Zénon, et attribué à Zénon d'Elée qui, comme Parménide, n'admettait aucune réalité en dehors de l'être un et indivisible, une théorie d'après laquelle le rapport de l'unité à la pluralité s'explique par l'hypothèse de points métaphysiques indivisibles, idée suggérée peut-être par la théorie de Zénon le stoïcien sur les atomes indivisibles qui composeraient la matière première. Vico ne veut pas sacrifier l'unité à la pluralité comme les matérialistes, ni la pluralité à l'unité comme Parménide. Le cartésianisme, qui construit le monde sur la physique, sur le mouvement et l'étendue, lui paraît fondé sur une pétition de principes, car l'étendue et le mouvement sont déjà tout le monde physique et c'est précisément son existence qu'il s'agit d'expliquer.

Or, de même que le point mathématique, qui n'a ni longueur, ni largeur, ni forme, engendre les lignes, les surfaces et les formes, Vico suppose l'existence de *points métaphysiques*, dépourvus de toute propriété corporelle; objets purement rationnels par rapport à Dieu, mais réels et objectifs pour les esprits humains et constituant les éléments réels du monde réel. Ce sont des essences, des forces, des pouvoirs, antérieurs aux choses, et différents des choses, des points indivisibles, immobiles et inétendus qui produisent le multiple, le mouvement, et l'étendue. Ce ne sont point des substances premières. Dieu seul est substance par essence, les choses créées sont des substances par participation. Les points métaphysiques, centres de forces par lesquels agit Dieu, sont des actes et des effets par rapport à Dieu, des substances par rapport aux choses dont elles sont le support. Ils fournissent la matière aux choses, à qui les idées divines donnent leur forme. Ces points métaphysiques possèdent en eux un certain *conatus*, une tendance à l'effet qui est, dans la nature, l'origine du mouvement, et par le mouvement de l'étendue. Ce *conatus* des points métaphysiques de Vico fait songer à l'*appetitus* des monades de Leibnitz, et il est certain que les deux systèmes ont ceci de commun qu'ils conçoivent la nature comme un ensemble de forces qui se développent parallèlement et harmoniquement avec Dieu et qu'ils aboutissent à un même optimisme; mais la monade de Leibnitz a une réalité spirituelle, est une force agissante; le point de Vico n'est que le créateur de la force. Le monde ainsi mù par les points métaphysiques, est en mouvement perpétuel et Vico ajoute cette idée remarquable, que le mouvement ne s'accroît ni ne diminue, qu'il ne change que dans sa forme, et que tous les phénomènes, chaleur, lumière, ne sont que des formes du mouvement.

Je n'ai point à discuter ni à réfuter cette théorie de Vico. Son intérêt réside non dans les lumières qu'elle nous apporte sur le problème insoluble des rapports du fini avec l'infini, mais dans la conception très nette qu'a eue Vico de la difficulté du problème. Comment expliquer l'existence du monde, de ses lois, du mouvement qui en anime toutes les parties? Comment surtout concevoir l'indépendance du monde moral et social au sein de cette nature où Vico n'échappe

pas au panthéisme malgré la foi chrétienne qu'il croit respecter? Pour établir l'indépendance de l'homme et ses rapports avec la divinité, Vico construit tout un système de psychologie. Il y a en l'homme la vie, l'*anima* qui lui est commune avec les bêtes et agit mécaniquement. Puis il a en plus l'*animus*, l'âme (ou l'esprit) qui est un principe libre et aspire à l'infini. Et il y a en plus de l'*animus* la *mens*, l'esprit (ou la raison) qui dépend de l'*animus*, mais par qui Dieu agit en nous. Nous ne voyons que le fini, mais par la *mens* l'infini est en nous et éclaire notre intelligence et notre conduite. Quant aux facultés, Vico, préoccupé de l'unité de l'être humain, n'y voit que des moyens d'action. *Facultas* = *facilitas*¹.

Les sensations n'ont pas de réalité objective en dehors de l'étendue et du mouvement. Elles ne sont que les résultats de notre activité spirituelle. La plus haute de toutes ces facultés est l'*ingénium*, qui découvre les rapports des choses et par qui Dieu agit dans l'homme. Bien que la connaissance soit le fruit de la perception, du jugement et des raisonnements, Vico, fidèle à lui-même, se plaint qu'on se fie trop à la logique, pas assez au génie, à la sagesse, au sens pratique. Le but de l'homme est l'action physique et morale, individuelle et sociale, donc il ne doit pas suivre une méthode unique, surtout pas la méthode géométrique, la pure théorie, la pure érudition, la pure logique; la vraie méthode doit être active et créatrice.

De cette conception si compréhensive de l'esprit humain, il fait découler une conception non moins compréhensive de l'histoire. Pour lui la psychologie n'est pas une analyse des facultés abstraites; c'est la description, la biographie, dirai-je, d'un être vivant. De même l'histoire sera la biographie de l'humanité, la description de la vie de l'esprit humain dans les divers peuples. Vico explique l'esprit humain par l'histoire et l'histoire par l'esprit humain. C'est là un des côtés les plus originaux et les plus féconds de son système; un de ceux par lesquels il a le plus agi sur Michelet.

Nous en avons assez dit sur la partie spéculative et à proprement parler philosophique des théories de Vico, bien que nous ne l'ayons traité que très superficiellement, que nous ayons peut-être trop simplifié des idées extrêmement complexes et pas toujours très claires, et que nous ne soyons pas absolument sûr de n'avoir jamais trahi sa pensée en la traduisant.

Revenons, en terminant cette analyse, aux remarques que nous faisons en la commençant. Vico est un chrétien et un métaphysicien, mais sa religion et sa métaphysique peuvent être séparées aisé-

1. Ces traductions sont défectueuses. L'*anima* n'est pas la vie même, la vie physique, mais la partie spirituelle de cette vie, le souffle vital. L'*animus* n'est pas l'âme tout entière, mais la partie de l'âme humaine qui agit librement, qui sent et pense au point de vue terrestre. La *mens* n'est pas l'esprit simplement, mais la raison humaine dans ce qu'elle a de plus complet et de plus élevé, ce qui nous unit à Dieu d'une part et de l'autre régit tout notre être intellectuel et moral. Vico n'admet la séparation des facultés que comme un procédé d'analyse; il ne faut considérer chez lui ces termes que comme désignant des aspects de l'âme humaine.

ment de ses idées sur l'évolution historique, bien que lui-même eût considéré cette séparation comme sacrilège. Elles sont cependant tellement séparables que si nous ne connaissions pas la personne et la vie de Vico, on pourrait croire que ses fréquentes professions de foi sont des précautions oratoires destinées à lui permettre de philosopher plus librement.

Vico était un bon chrétien et un bon catholique. Il récitait sur son lit de mort les psaumes de David et il a renoncé à traduire Grotius parce qu'il ne lui paraissait pas convenable de contribuer à la réputation de l'œuvre d'un hérétique. Mais il ne donne aucune place au dogme chrétien dans ses spéculations. Il ne fait pas tourner l'histoire du monde autour de l'Incarnation et de la Passion comme saint Augustin et Bossuet, et ne fait entrer en rien la piété ou l'impiété des hommes dans les causes des révolutions des empires. Ce n'est pas la connaissance du vrai Dieu et le salut qui sont le but de l'histoire, mais la constitution du monde civil qui sera, il est vrai, d'accord avec les vues de la Providence. Vico laisse résolument de côté l'histoire juive, pour faire reposer toutes ses démonstrations sur l'histoire profane. Ainsi on peut étudier Vico sans tenir compte de son christianisme.

De même, il y a bien harmonie en son esprit entre la pensée divine et l'histoire, mais l'histoire, telle qu'il la considère après la chute, a pour objet la création par l'homme de toute la société civile, de la religion, des lois, des actes et des gouvernements. Par suite, on peut considérer tout ce qu'il nous dit de cette création de l'homme par l'homme, indépendamment de ses théories platoniciennes, ou panthéistes. Il faut se garder d'oublier pourtant que, pour Vico, si le monde civil sort de l'humanité sous la pression des circonstances et des efforts de l'homme, il n'en sort que parce que les linéaments de la Cité de Dieu, les éléments de la vérité éternelle se trouvaient virtuellement en lui. Mais, je le répète, nous pouvons faire abstraction de ces virtualités, de ces hypothèses métaphysico-psychologiques en étudiant ce que nous dit Vico de l'évolution historique, d'autant plus que dans la division tripartite qu'il applique à toutes les manifestations de l'humanité (nature, mœurs, droit, gouvernement, langue, jurisprudence, autorité et raison), l'âge divin est le plus ancien, c'est celui de l'enfance de l'humanité, l'âge héroïque vient ensuite, et le dernier âge et le plus parfait est l'âge humain.

CHAPITRE VIII

Vico. — La Scienza Nuova

Nous arrivons maintenant aux théories historiques de Vico et nous tâcherons de faire comprendre en quoi il fut un esprit vraiment novateur, et ce que Michelet a reçu de lui.

C'est dans le premier de ses deux ouvrages sur la jurisprudence, le *De universi juris principio uno et fine uno*, que Vico a manifesté tout d'abord avec netteté sa conception vraiment profonde du développement historique de toutes les productions de l'esprit humain, et dans le second il a donné une première ébauche de sa philosophie de l'histoire.

C'est l'étude de la législation qui lui a révélé l'idée directrice à laquelle il rattachera toutes ses conceptions historiques.

Grotius l'avait mis sur la voie des rapports qui existent entre la législation et les autres manifestations de l'activité intellectuelle et morale des nations, mais Grotius n'avait ni scruté ni compris les origines et le développement historique des lois.

D'autre part Vico faisait à Grotius un reproche de ce qui est un mérite à nos yeux, d'avoir séparé la science des lois de la théologie et de n'avoir cherché d'autre base aux lois que le principe de sociabilité et la raison. Grotius n'avait pas non plus cherché les rapports entre le développement du langage et celui des lois.

Gravina¹ par contre, dans ses trois livres *Originum juris civilis* avait cherché à découvrir le développement historique du droit romain, mais il n'avait pas, comme Vico, rattaché ce développement à des idées théologiques.

Bodin², dans sa *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1576) avait, au milieu d'un fatras d'érudition très mal digérée, rencontré déjà, lui aussi, un certain nombre d'idées qui ont pu guider Vico. Il faisait de la politique le but de l'étude de l'histoire, mais il donnait comme méthode pour cette étude l'union du droit et de l'histoire et l'interprétation philosophique de l'un et de l'autre. Il refusait, comme le fera Vico, au droit romain le caractère de droit universel et voulait expliquer toutes les législations, celle des Romains comme les autres, par le caractère des peuples, en montrant leurs variations suivant les temps. Bodin peut être aussi rapproché de Vico par son idée du progrès. Il s'élève contre la théorie qui place dans l'antiquité un âge

1. 1664-1718.

2. 1530-1596.

d'or et ne voit ensuite que décadence. Pour lui l'antiquité c'est l'âge de fer, et l'humanité n'a cessé de progresser depuis. Toutefois il restreint ce progrès aux domaines matériel et intellectuel. Au point de vue moral et social, il admet qu'une loi éternelle fasse passer les révolutions humaines par un cercle, *velut in orbem redire videntur*. Cela fait déjà penser aux *corsi* et *ricorsi* de Vico.

Si Bodin mêle à ses spéculations des idées superstitieuses qui se retrouvent dans tous ses ouvrages, croyance à l'astrologie, théories mystiques sur les nombres, il pense comme Vico qu'on ne comprend l'histoire que par l'accord des lettres, du droit, de l'histoire et de la philosophie. Il trouve même cette belle formule : « La philosophie mourrait d'inanition au milieu de ses préceptes si elle ne les vivifiait par l'histoire. » Il divise celle-ci en histoire humaine, histoire naturelle et histoire divine. On pourrait au premier abord croire qu'il va tirer de cette division des conclusions analogues à celles de Vico sur les diverses périodes de la civilisation, mais il n'en est rien. Bodin tentera bien dans son avant-dernier chapitre de fixer des périodes historiques, mais sans arriver à rien de précis. Sa division en histoire humaine, naturelle et divine, signifie simplement que trois éléments concourent au développement de l'humanité : deux éléments permanents, la nature et Dieu, et un élément mobile et variable, l'homme. Bien qu'il conseille l'étude des religions pour comprendre les rapports de l'histoire humaine avec l'histoire divine, il met surtout en lumière l'action de la nature, de la géographie, des climats, sur le caractère et la destinée des peuples (ce qui fait de lui un précurseur, non de Vico, mais de Montesquieu et de Herder) et sur les révolutions politiques et les formes de gouvernement. Il y a donc dans Bodin un certain nombre d'idées de détail qui ont pu fructifier dans Vico, mais aucune théorie générale qui ait pu l'inspirer.

C'est de sa théorie du développement du droit que sort tout le système historique de Vico. Dans son traité sur le droit, il commence par en établir les fondements théologiques. Tous les éléments de la science peuvent se réduire à trois : connaître, vouloir, pouvoir, *nosse, velle, posse*, qui se retrouvent infinis en Dieu, finis dans l'homme et qui correspondent à l'origine, au développement et à l'essence des choses. L'origine des choses est en Dieu; leur développement les ramène à Dieu; par leur essence elles existent en Dieu. La jurisprudence devra être considérée sous ce triple aspect : *de origine, de circulo, de constantia*.

On pourrait croire, d'après ces prémisses, que Vico va concevoir le droit à un point de vue tout théocratique, comme une loi divine imposée d'en haut et révélée aux hommes par autorité. Point du tout. En matière de jurisprudence comme en matière d'histoire, son point de vue théologique se trouvera être un point de vue humain. Il part de cette origine divine de la jurisprudence pour en établir le caractère historique. Elle n'est point une conception de l'esprit et de la volonté

de quelques individus qui s'impose ensuite à la société¹. Elle naît avec la société et par la société et se développe parce qu'elle trouve dans l'homme des tendances et des aptitudes constantes au juste et au bien. La société pour Vico n'est pas le résultat d'une convention. Elle est l'essence et la condition humaine. Si à l'origine, après la chute, les hommes ont pu vivre sauvages et solitaires, c'est qu'ils étaient réduits à la condition des bêtes. Dès que la conscience s'éveille en eux avec l'intelligence, ils sont des êtres sociaux, et leur association est fondée sur des bases matérielles et morales à la fois : le besoin de conservation, le désir de connaître, le sentiment du juste, l'amour des semblables. Il s'en suit que les lois qui à l'origine ne sont qu'à l'état de faits, d'usages et de rites religieux, ne sont pas seulement le résultat d'intérêts, de craintes et de nécessités, comme l'ont cru Épicure, Hobbes, Machiavel et Spinoza, mais aussi le résultat d'un besoin d'ordre et de raison. La loi pénale, pour Vico, ne s'explique pas seulement par le besoin de défense sociale, et par le désir de châtier des fautes; elle est la manifestation extérieure du remords causé par la faute, et ne se justifie que si elle est en relation étroite avec la conscience morale. Mais la loi étant toute sociale, elle ne peut punir que ce qui est nuisible à la société. La loi civile de même repose sur les trois principes dont la garantie est nécessaire à l'homme en société : la liberté, la propriété, la sécurité. Ces principes dominent les intérêts et les passions individuels; s'ils ne sont pas respectés, il y a trouble civil. Le développement de ces droits correspond à autant de phases dans la vie collective des nations. A Rome on commence pour les protéger par créer les privilèges patriciens, et l'on aboutit à l'égalité de tous les citoyens. Enfin Vico fait cette remarque très profonde : si la coutume qui, dans les sociétés primitives, dérive du jeu naturel des forces sociales se modifie avec elles, une fois que les lois sont écrites, elles deviennent extérieures à la société et agissent souvent sur elle d'une façon oppressive qui engendre des troubles et des révolutions². *La coutume est une loi, dit-il, la loi est un tyran*³.

Les idées que Vico avait conçues par l'examen de l'évolution juridique, il les transporte dans l'évolution générale des peuples et c'est leur développement politique et social tout entier qu'il met en rapport avec leur état intellectuel, moral et religieux. Voici comment, dans la *Scienza Nuova*, il se représente ce développement.

Il pose en principe et le libre arbitre de l'homme et la Providence divine, et il nous montre celle-ci établissant seulement le cadre dans lequel s'exercera ce libre arbitre. Il nie le hasard, puisque les mêmes

1. Vico corrige l'idée qu'il avait tout d'abord exprimée dans un opuscule intitulé *Essai d'un système de jurisprudence dans lequel le droit civil des Romains sera expliqué par les révolutions de leur gouvernement*, où, de même que dans son *De antiquissima etc.* il attribue la sagesse du droit romain au génie de ses juristes, au lieu de l'attribuer à la sagesse instinctive des hommes.

2. Ainsi développement historique du droit, mais né des besoins naturels physiques et moraux des hommes.

3. D'après Dion Cassius. *Sc. N. V.* 4.

faits en histoire produisent les mêmes résultats, et la fatalité, puisque les hommes veulent et choisissent ce qu'ils font. Il répète sans cesse que les hommes ont fait le monde social, mais conformément aux vues d'une sagesse supérieure et conformément à leur nature. Ainsi donc, malgré ce qu'il croit donner à la liberté, c'est l'action presque nécessaire de cette nature de l'homme et de la nature des choses que nous voyons en action dans le système de Vico. De même que Montesquieu fait dériver les lois de la nature des choses, Vico nous dit que la nature des choses dérive des circonstances où elles naissent, et que les mêmes choses se produisent quand les circonstances restent les mêmes. Aussi ne juge-t-il pas nécessaire, pour faire une théorie de l'histoire, d'envisager tous les différents peuples et l'action qu'ils ont pu exercer les uns sur les autres. L'homme est partout identique à lui-même, toutes les sociétés, sauf quelques anomalies (Carthage, Capoue et Numance) passent par les mêmes phases, et Vico considère les accidents de climats et de conformation des lieux comme secondaires pour le but qu'il poursuit : l'étude des lois les plus générales de l'évolution humaine¹. Il a eu essentiellement sous les yeux Rome; mais il a songé à l'humanité en général, et on ne peut s'empêcher de se demander si en posant son principe de la *nature commune des nations*, il n'a pas eu pour but d'échapper à l'obligation de tenir compte du peuple juif dans ses observations, et de se placer à un point de vue purement humain².

Pour Vico, les formes sociales et politiques s'engendrent les unes les autres dans une succession identique. Elles se détruisent, quand elles ont été réalisées, pour se reproduire de nouveau à un degré de civilisation plus élevé et avec des caractères extérieurs différents. Voici la série de ces formes : à l'origine les hommes encore sauvages et sans lois trouvent la source de tous leurs développements ultérieurs dans trois principes : dans l'idée de la divinité qui leur est inspirée par la terreur des phénomènes physiques, dans le mariage qui maîtrise leurs passions, dans le respect des morts³. Les premiers hommes qui vivent en famille dans les cavernes des montagnes forment les premiers groupes patriarcaux. C'est l'*âge des Dieux*, l'âge théocratique. Les habitants des plaines qui vivaient en promiscuité, se mettent à leur service, forment des clientèles, deviennent des vassaux. De là un

1. Ce n'est pas qu'il nie l'influence des climats. Il admet (V. 3) que la barbarie de certains peuples de l'Afrique et de l'Asie vient de ce que la nature y favorise peu l'espèce humaine, et qu'au contraire un heureux climat a développé au Japon une civilisation militaire analogue à celle des Romains, mais retenue dans l'âge héroïque par une religion terrifiante.

2. Il admet en effet que l'histoire du peuple hébreu, histoire non de géants comme les autres, mais d'hommes normaux, échappe aux règles ordinaires, et a été dirigée par Dieu dans des voies spéciales.

3. Vico donne à ces trois principes une expression théologique et une expression humaine : d'un côté, existence de la Providence divine, nécessité de modérer les passions, immortalité de l'âme; de l'autre, universalité des religions, des mariages, du culte des morts. Parallélisme de la pensée et du fait. Il appelle les sépultures *foedera generis humani*, devant ainsi la pensée de Fustel de Coulanges dans la *Cité antique*.

régime aristocratique, l'âge des Héros. Dans cette société aristocratique, la féodalité s'organise sur le principe du cens payé par les vassaux. Les héros s'associent pour résister aux révoltes de leurs vassaux et forment des corps politiques dont le chef était un roi. Mais cette monarchie primitive, celle des temps homériques et de la Rome des rois est en réalité une monarchie aristocratique, où le pouvoir des rois ne se fait sentir que dans la guerre, et où il est détruit par les révoltes des autres chefs de famille quand il devient tyrannique, comme il arrive à Rome, avec Brutus, et dans les cités grecques. Au bout d'un certain temps, les clients se révoltent contre le système censitaire et la lutte pour l'égalité engendre un régime démocratique. C'est l'âge humain qui commence, l'âge des lois, des cités, des gouvernements définis, l'âge de la raison¹. La nécessité de fixer les droits de tous et d'assurer la sécurité universelle transforme la démocratie en monarchie². A chacune de ces périodes correspond la recherche de biens particuliers. L'humanité recherche d'abord le nécessaire, puis l'utile, puis le commode, puis le plaisir, puis le luxe; elle passe par l'état de famille, l'état civil, l'aristocratie, la démocratie, la monarchie. Mais le goût du plaisir et du luxe engendre la dissolution et la mollesse. La société politique tombe dans l'anarchie et alors recommence le même processus. Après la ruine de l'empire romain est venue une époque barbare et théocratique, puis l'aristocratie féodale, puis la démocratie du tiers état urbain, puis la monarchie. Très ingénieusement Vico rapproche la formation des langues modernes de celle du grec et du latin, les armoiries des hiéroglyphes, la renaissance du droit d'aide et les duels judiciaires, le rôle prédominant de la religion au début du Moyen-Age et celui qu'elle avait dans les sociétés primitives.

On s'est demandé si Vico conciliait cette doctrine du cycle fatal des formes sociales avec une conception générale du progrès. Bien que malheureusement il ait très insuffisamment sur ce point expliqué sa pensée, l'affirmative me paraît résulter du fait seul qu'il considère l'humanité comme destinée à réaliser l'idée divine d'une manière de plus en plus parfaite. L'humanité s'élève vers Dieu par une marche circulaire, mais en spirale³.

Est-il nécessaire de faire observer tout ce qu'il y a de fécond et de profond dans ces vues? A la succession des formes politiques admises par les philosophes grecs, monarchie, aristocratie, démocratie, il en substitue une autre : patriarcat, aristocratie, démocratie, monarchie, qui peut au premier abord paraître uniquement inspirée par l'histoire de Rome, mais qui correspond bien aux grandes transformations de

1. Vico adopte la division de l'histoire qu'Hérodote attribue aux Égyptiens : Dieux, Héros, Hommes.

2. Toutes les nations vont se reposer dans la monarchie (IV, 5. 552).

3. Michelet, préface de l'*Histoire Romaine*, p. 8, prétend que Vico n'a vu dans l'histoire qu'une rotation éternelle. « Il ne vit point, ou du moins ne dit pas que, si l'humanité marche en cercle, les cercles vont toujours s'agrandissant. »

l'ordre social¹. Il est permis de se demander si nous n'assistons pas en ce moment moins à une transformation de la monarchie en démocratie qu'à une dissolution du régime monarchique qui nous prépare un retour de l'âge barbare...².

Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans la théorie de Vico, c'est la manière dont il a conçu l'âge divin et l'âge héroïque. Les dieux et les héros de ces deux âges ne sont pas pour lui des individus. Nul n'est moins évhémériste que lui. Ce sont des symboles de toute une période du développement collectif de l'humanité, car pour Vico c'est toujours l'humanité en tant que collectivité qui se forme elle-même. Hermès représente les premiers arts, Hercule les premières expéditions, Homère les mœurs de l'âge héroïque³, etc. Et, bien qu'il ait manié les étymologies avec une maladresse toute naturelle, c'était être très en avance sur son temps que de comprendre que l'histoire des temps dits fabuleux se trouvait cachée dans le langage et dans les mythes. Il n'a garde de considérer les dieux païens comme des démons ou comme des représentations imparfaites du vrai Dieu. Il y voit les symboles, les idées des premiers hommes sur la nature et la société, et il pense que la première notion de la divinité est venue aux hommes par le spectacle des phénomènes atmosphériques. Il admet la vérité de la parole de Stace : « *primus in orbe deos fecit timor* ».

Dans tous les domaines Vico montre ce sens profond de l'évolution historique. Il montre le langage se formant peu à peu, consistant d'abord en signes, puis en cris monosyllabiques, puis en mots, puis en phrases, et l'écriture à son tour naissant de la simplification des signes représentatifs des objets.

Vico a conçu le premier une idée cohérente et dans ses grandes lignes vraie de la manière dont l'humanité a passé de l'animalité à la civilisation, de la vie des sens à la vie de l'esprit, du rôle que la religion et la force héroïque ont joué dans les sociétés barbares. Nous l'admirerions encore plus si nous avions le temps d'étudier les idées de détail dont son œuvre est remplie.

L'importance qu'il a donnée dans le développement des sociétés primitives aux idées religieuses, au mariage et aux rites funéraires fait de lui un précurseur de Sumner Maine et de Fustel de Coulanges. Tout son second livre sur la sagesse poétique est une peinture de la société primitive qui fourmille d'observations fines et pénétrantes. Ses idées sur l'ancienne Rome sont des plus remarquables. Non seulement il a devancé Beaufort et Niebuhr dans leurs vues les plus hardies sur le caractère légendaire des premiers siècles de l'histoire romaine, mais tandis que Beaufort se contentera de manifester un scepticisme tout négatif,

1. Voir dans Strodtmann, *Henri Heine*, un passage d'Enfantin sur Louis XV, père de la démocratie.

2. D'ailleurs pour Vico la démocratie et la monarchie sont deux phénomènes associés et concomitants, vue très profonde.

3. Voyez dans Michelet, préface de *l'Hist. Rom.*, p. 5-6, ce qu'il dit sur la théorie des héros dans Vico et la place qu'il laisse aux grands hommes, non supprimés mais ramenés à l'humanité.

Vico cherche à retrouver la vérité historique cachée sous les fables et il arrive à soutenir des idées identiques à celles de Mommsen, sur l'origine des *gentes*, sur l'identité d'origine des plébéiens et des patriciens, sur le caractère aristocratique du gouvernement de la République pendant les premiers siècles, sur les heureux résultats pour la grandeur romaine de la lutte entre patriciens et plébéiens. Il a repoussé l'idée que la loi des XII Tables fût une copie des lois grecques et y a vu au contraire un recueil de traditions juridiques romaines.

Dans son III^e livre sur le véritable Homère, il nie résolument la personnalité d'Homère et, devant les travaux de Wolf il voit dans l'Iliade et l'Odyssée un recueil des traditions poétiques de l'âge héroïque de la Grèce. On est récemment revenu à des idées beaucoup moins radicales que celles de Wolf sur le caractère impersonnel et sur la haute antiquité des poèmes homériques. Mais on est d'accord avec Vico pour admettre deux Homère, celui de l'Iliade et celui de l'Odyssée, et pour admettre aussi que les poèmes homériques, surtout l'Iliade, sont loin d'avoir l'unité d'une œuvre sortie du cerveau d'un poète unique¹. Ce qui est remarquable dans ces idées de Vico, c'est qu'elles n'ont pas le caractère de fantaisies divinatoires, d'hypothèses jetées au hasard et qui par hasard ont été reprises par la science. Non; elles sont nées d'une conception très arrêtée et générale sur la nature des traditions primitives, sur les phases nécessaires de l'évolution des peuples. Ses idées de détail ne sont que des cas particuliers — établis sur des textes de lois, d'historiens ou de poètes — d'une théorie d'ensemble. Aussi son idée aujourd'hui acceptée sur la loi des XII tables est fondée sur le rapport de ces lois avec l'état de civilisation de Rome et le désaccord de cet état avec celui des Grecs.

Le livre IV, où l'évolution de toute l'histoire est résumée dans la triade que j'ai citée (trois âges divin, héroïque et humain retrouvés partout), est évidemment une systématisation un peu factice de toute l'histoire, mais n'en est pas moins très ingénieuse.

Vico termine son ouvrage par des actions de grâce rendues à la Providence et l'affirmation que tout ce que le monde contient de bonheur et de vertu est dû à la religion; mais au lieu de tourner ses espérances, comme Platon, vers une République idéale où les sages gouverneront, ou comme saint Augustin, vers un millénium auquel l'humanité marche à travers les catastrophes, son optimisme salue dans l'histoire entière de l'humanité, dont il pense avoir retrouvé les lois, la République divine décrétée par la Providence :

« Nous trouverons expliquée dans ce livre, non plus l'histoire particulière des lois et des faits des Romains et des Grecs, mais l'histoire idéale des lois éternelles, que suivent toutes les nations et qu'elles suivraient toujours, quand même des mondes infinis naîtraient successivement de toute éternité. A travers la diversité des formes extérieures, nous saisirons l'identité de substance

1. Michelet dans la préface de l'*Hist. romaine*, p. 4-5, a montré combien Vico avait pressenti de résultats de la science moderne : les idées de Wolf, Crenzer, Gans, Niebuhr. « Tous ces géants de la critique tiennent déjà, et à l'aise, dans ce petit pandemonium de la *Scienza Nuova*. »

de cette histoire. Aussi ne pouvons-nous refuser à cet ouvrage ce titre orgueilleux peut-être de *Science Nouvelle*. Il y a droit par son sujet : la nature commune des nations, sujet vraiment universel dont l'idée embrasse toute science digne de ce nom. »

Pour Vico, comme pour Hegel, le réel et le rationnel ne font qu'un et il identifie si bien le divin et l'humain qu'on peut faire abstraction du divin dans ce qu'il dit de l'humain.

Nous avons à nous demander maintenant comment Michelet a compris Vico et quel profit il a tiré de cette étude.

Quinet, dans son *Introduction à la Philosophie de l'histoire de l'Humanité*, a mis en parallèle Vico et Herder et il a prétendu analyser en deux pages le système de Vico. Quinet n'a vu dans Vico que son système métaphysique et semble n'avoir pas saisi tout ce qu'il nous apprend sur l'évolution réelle de l'humanité, tant il a été frappé de sa théorie des idées qui, nous l'avons vu, peut très bien être séparée du tableau des révolutions politiques :

« Frappé, dit Quinet, du principe de la nature identique des nations, Vico a rassemblé les phénomènes qui sont communs à chacune d'elles, dans les diverses périodes de la durée, et, leur étant la couleur et l'individualité, il a composé de leur ensemble une histoire abstraite, une forme idéale qui tient de tous les temps, se reproduit chez tous les peuples sans en rappeler spécialement aucun. Ce qui nous apparaît de la succession des nations, ce n'est que l'expression du rapport du monde avec cette indestructible cité... C'est dans le système du monde intelligible, partout identique à lui-même en son essence, que reposent les idées qui donnent aux nations leurs formes et leur mode d'existence. Livrés tout au présent, les peuples et les civilisations s'agitent... mais les idées mères restent immuables dans un inaltérable repos. »

Quinet avait besoin de simplifier ainsi la pensée de Vico afin de mettre en opposition celle de Herder pour qui l'humanité se développe au sein de la nature comme une fleur. Mais s'il y a dans Vico ce qu'y voit Quinet, ce fonds de platonisme qui annonce Schelling, ce n'est que l'enveloppe philosophique d'un système de l'histoire très concret, où le relatif et le contingent non seulement ont leur place, mais la première. Quinet n'a oublié qu'une chose dans Vico : l'humanité créant elle-même le monde civil à travers les péripéties des trois âges. Quinet a connu Vico par Michelet, quand Michelet n'en avait encore étudié et traduit que le premier livre, et il a écrit ses pages sur Vico avant de connaître le *Discours* de Michelet, *Vie et Système de Vico*, qui ne date que de novembre 1826. A ce moment, Quinet n'était plus à Paris. On ne peut s'étonner de la différence de leurs points de vue.

Michelet ne méconnaît pas la place faite par Vico à la Providence. Il nous dit bien que pour Vico cette Providence soutient et dirige la République de l'Univers et fait concourir à ses fins même les passions et les actions des hommes qui paraissent devoir lui être le plus contraires, mais il n'insiste pas sur cette conception religieuse et il laisse entièrement de côté les idées métaphysiques de Vico, ces idées que nous avons tâché d'analyser dans leurs rapports avec ses vues historiques.

Cette analyse de Vico par Michelet est faite avec un soin admirable,

et le seul reproche qu'on puisse lui adresser est d'avoir donné au système de Vico une lucidité et une cohésion qu'il ne possède pas à un aussi haut degré. Toutefois il ne m'a pas été possible de discerner un seul point où il ait altéré la pensée de Vico. Il insiste seulement, comme il avait le droit de le faire, sur la partie la plus originale et aussi la plus solide du système, sur la conception de l'âge poétique et de l'âge héroïque. Quelque fantaisie qu'il y ait dans les imaginations de Vico sur les premiers hommes, ces géants qui, à moitié civilisés une première fois, reprennent après le déluge la taille gigantesque et la vie sauvage des hommes antédiluviens, c'est une vue profonde que la conception d'une époque poétique et divine de l'humanité où tout est imagination, sensibilité et sentiment, où le langage n'est que l'expression de choses, de faits et d'actes, où les dieux et les héros personnifient des groupes entiers d'actes, de sentiments ou d'hommes, où se manifeste une vérité poétique, plus vraie que le vrai réel, car nul héros réel ne remplit le caractère héroïque d'un Hercule ou d'un Achille, où enfin l'humanité s'élève peu à peu de la vie des sens à celle de l'intelligence, de la poésie à la prose par un travail d'abstraction et de généralisation. Ce n'est que dans l'âge humain que la philosophie est possible.

Je ne veux pas refaire d'après Michelet l'analyse de la *Scienza Nuova*, dont j'ai déjà donné les grandes lignes. Il suffit à mon propos d'insister sur ce fait que Michelet met à peu près exclusivement en lumière ce que Vico nous dit des progrès de la société humaine, produits par l'action naturelle des circonstances et par l'effort spontané, irrésistible et collectif de la nature humaine. En procédant ainsi il a certainement retenu de la pensée de Vico ce qui, seul, a une valeur durable aux yeux des historiens, mais Vico aurait certainement trouvé qu'il donnait une importance disproportionnée à une partie de la *Scienza Nuova*, et faisait passer au second plan ce qui, pour Vico, était certainement au premier, sa conception platonicienne et chrétienne, métaphysique et religieuse, de la formation et du gouvernement du monde par les idées et la Providence divines.

Qu'est-ce, maintenant, que Michelet a retenu et gardé de Vico dans sa propre pensée?

D'abord, la méthode : Michelet comme Vico tiendra beaucoup à la méthode. Vico accepte avec Descartes de faire de l'individu le point de départ et la règle du vrai, mais reproche à Descartes de s'enfermer dans le sens individuel et la méthode géométrique, de mépriser la poésie, l'histoire et l'éloquence, de dédaigner le sens commun, de ne pas comprendre que la méthode doit se diversifier selon la nature des objets, et qu'enfin le critérium du vrai réel au milieu de la mobilité des choses contingentes est précisément le sens commun, le jugement irrésolû d'une masse d'hommes, d'un peuple, de l'humanité. Michelet aussi considérera que la vraie méthode historique et philosophique consiste à ne pas scinder la réalité, mais à l'embrasser dans son intégralité complexe, et, pour la connaître, à employer non seulement le raisonnement et la critique, mais aussi l'intuition et l'instinct. Il le dit dans *le Peuple*, quand il insiste sur l'aptitude spéciale du peuple et de

l'homme de génie, qui a le don des simples, à saisir certains côtés du vrai et justement les plus élevés. Il le dit encore en 1854 dans des notes critiques sur Ausonio Franchi¹ que j'ai récemment publiées : « Le sentiment ou l'instinct n'est que la raison en germe; c'est la raison même. On ne peut dire que la raison instinctive doit toujours être subordonnée à la raison réfléchie. L'instinct est la matrice où tout doit couvrir d'abord ». Pour Michelet comme pour Vico la science est avant tout l'intelligence de la vie collective.

Quand, à l'École Normale, il entreprendra d'enseigner simultanément l'histoire et la philosophie, il se considère comme appliquant l'idée de Vico sur l'alliance de la philosophie et de la philologie.

« J'éprouvais, dit-il, le besoin de donner à l'histoire une base encyclopédique. J'étais loin de sentir encore la force de ce mot de Vico : « L'homme ne sait que ce qu'il fait ». Toutefois je l'entrevois dans la simultanéité de mes deux enseignements. J'enseignais que l'histoire et la philosophie sont une même chose. Comment ? Je le cherchais encore. »

Si de la méthode nous passons aux doctrines, nous voyons que Michelet admet et admettra toujours dans une très large mesure, comme Vico, l'idée de la Providence, d'un gouvernement du monde par une idée supérieure dont l'humanité prend de plus en plus conscience. Comme Vico, Michelet croit que c'est par ses propres efforts, par la vertu de sa volonté, de son intelligence, de ses sentiments profonds que l'humanité se forge ses Dieux, ses héros, ses lois et ses gouvernements; mais tandis que Vico se croit un fils docile de l'Église, et affirme sa foi dans la vérité chrétienne, — bien que nulle part dans son système du monde on ne voie quel rôle y joue la Rédemption, — Michelet fait de bonne heure rentrer le christianisme dans la série des religions créées par l'homme, et le regarde comme un degré dans l'ascension de l'humanité vers une vérité divine supérieure. Vico, pour Michelet, se fait illusion en se croyant chrétien. Il est plus que chrétien et je pense que Michelet a ici parfaitement raison. Comme pour Vico d'ailleurs, l'idée religieuse domine pour Michelet toute l'histoire humaine, et comme pour Vico cette idée religieuse prend la forme d'une idée juridique : c'est une cité qu'il s'agit de fonder, une cité de justice. Vico l'appellera le gouvernement civil de la Providence, et Michelet la justice tout court.

Quand Michelet montrera dans son *Introduction à l'Histoire Universelle*, la lutte de la liberté humaine contre les fatalités de la nature, quand il écrira la préface de *la Révolution Française*, la *Bible de l'Humanité* ou la *Sorcière*, à beaucoup d'égards il sera un disciple de Vico. Nous montrerons sur quels points il se sépare de lui et même est parfois plus chrétien que lui.

Michelet sera encore un disciple de Vico quand il se mettra à recueillir avec ardeur les traditions poétiques de l'humanité, se passion-

1. *La religione del Sec. XIX* — et le journal *La Ragione*. — Franchi veut la subordination du sentiment à la raison.

nera pour la poésie populaire, et dans ses *Origines du droit* reconstituera toute l'histoire primitive de nos sociétés et esquissera toute une sociologie d'après les formules du droit primitif¹.

Si j'ai tant insisté sur les doctrines de Vico, c'est qu'on en retrouvera la trace dans l'œuvre tout entière de Michelet; c'est qu'il y avait entre leurs deux esprits une parenté qui préparait Michelet à l'adopter comme un maître, une harmonie préétablie entre leurs idées; c'est qu'enfin on ne peut apprécier la valeur des conceptions de Michelet en fait de philosophie de l'histoire, si l'on ne connaît la place de Vico parmi les philosophes de l'histoire. Michelet lui reste fidèle jusqu'au bout. En 1871 il le place encore à côté de Virgile parmi ses éducateurs.

Le *Vico* de Michelet produisit une vive impression sur les esprits distingués de l'époque. C'était une révélation. J'ai déjà signalé la lettre de Jouffroy. M. de Barante écrivait à Michelet :

« Je n'avais pas attendu d'avoir reçu votre aimable présent pour lire cette analyse si largement et si clairement écrite d'un livre merveilleux comme signe de génie et qui se trouve en avant de plus d'un siècle sur la philosophie de son temps... Après tant de grands écrivains, après tant de scènes historiques qui nous ont préoccupés et instruits, à peine notre génération comprenait-elle l'histoire d'une façon aussi grande et aussi vraie que Vico. Il ne pouvait, Monsieur, trouver un plus digne interprète. Vous l'avez reproduit parce que rien ne vous échappait. » (22 juillet 1827)

Quinet accueillait avec enthousiasme l'œuvre de son ami.

Et Michelet lui répondait en le remerciant de son *Introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité* où Quinet avait exposé dans un langage d'une magnificence grandiloquente et vague les idées de Herder et les siennes propres sur l'action de Dieu dans l'humanité.

Quand on compare les œuvres de début de Quinet et de Michelet², on découvre dès l'abord le motif pour lequel Michelet a eu de tout temps sur le public une prise que Quinet ne possédera jamais. Sainte-Beuve aimait à répéter sur Quinet un mot cruel jusqu'à l'injustice : « Il était de ces esprits à qui Dieu a dit à leur naissance : Tu ne te débrouilleras jamais ». Cela ne définit pas bien l'infirmité propre au talent de Quinet. Il n'était pas confus ni embrouillé, mais il voyait trop grand; il avait hérité du classicisme français l'habitude d'exprimer les idées par les termes les plus généraux. Quand ce procédé de style s'appliquait à des idées telles que celles de la philosophie allemande ou

1. On verra reparaître aussi dans ce livre les préoccupations qui avaient donné à Michelet en 1815 l'idée de rechercher le caractère des peuples dans leur langue, idée qui était une sorte d'anticipation des théories de Vico qu'il ignorait encore.

Michelet emprunta aussi à Vico son goût pour le symbolisme historique, sa conviction que la réalité de l'histoire, son sens profond, sa force créatrice est dans les masses anonymes, dans le peuple. Son *Histoire Romaine* montre très nettement une tendance à subordonner les individus, même les grands hommes, aux masses.

2. La Préface de Michelet aux œuvres de Vico et celle de Quinet aux œuvres de Herder, l'*Introduction à la Philosophie de l'Histoire* de Quinet et l'*Introduction à l'Histoire Universelle* de Michelet.

à des idées mystiques, leur sens s'évaporait dans la généralité des termes qui les exprimaient. Et cette habitude de donner à ses pensées le plus de grandeur, d'élévation et de généralité possible a fait que Quinet a été d'ordinaire peu ou mal compris. On n'a saisi la valeur de ses prophéties politiques que quand elles ont été réalisées¹. On lui a prêté souvent des opinions qu'il n'avait pas². On n'a reconnu son mérite comme éducateur de la démocratie que quand les réformes qu'il demandait ont été accomplies par des gens qui ne l'avaient pas tous lu. Michelet, au contraire, pouvait avoir des idées ou vagues, ou fausses, ou fantaisistes, il leur donnait par l'expression une telle couleur, un tel relief qu'elles avaient toujours au moins cette vérité d'être vivantes. Elles agissaient sur les esprits qui se sentaient animés par elles à l'action. Quinet a souvent une solidité de pensée et de science supérieure à Michelet, mais son expression a des contours moins nets, si bien que la pensée de Michelet se grave mieux dans le cerveau du lecteur ou de l'auditeur. C'est là, dans cette puissance de vie, si forte en Michelet, mais qui manque à Quinet, c'est là qu'il faut chercher l'explication. Quinet a une réputation inférieure à son mérite tandis que Michelet a été admiré peut-être au-delà de sa valeur.

1. Par ex. ses prophéties sur la Prusse.

2. Par ex. dans sa *Révolution Religieuse au XIX^e siècle* où l'on a vu un appel à la persécution.

CHAPITRE IX

Premières publications historiques destinées à l'enseignement

Pendant trois années, Michelet traduisit et repensa Vico, prenant conscience par ce travail de ses propres idées de méthode et de philosophie historique, desquelles, une fois formulées grâce à Vico, allaient être la substance même de sa pensée¹. En même temps, il composait des ouvrages de portée moins haute, où il condensait une partie de son expérience de professeur, et qui, par surcroît, devaient procurer quelques ressources supplémentaires à son jeune ménage. A cette époque en effet (et jusqu'au second Empire) les ouvrages classiques adoptés par le Conseil royal de l'Instruction publique se trouvaient investis d'une espèce de monopole; imposés, pour ainsi dire, aux établissements d'enseignement, ils étaient la source d'un revenu assuré. Mais déjà dans ces ouvrages où Michelet regrettait d'avoir dû se borner à l'histoire politique telle qu'elle pouvait être présentée aux élèves, il avait donné la sensation de sa supériorité et fait pressentir le grand historien qui allait naître. Non seulement en effet dans le *Précis d'histoire moderne*, mais même dans les *Tableaux synchroniques* on sent que l'on a affaire à un esprit généralisateur et évocateur pour qui la philosophie est l'explication de la vie.

En même temps qu'il rédigeait ses manuels, il écrivait son *Discours* pour la distribution des prix de Sainte-Barbe du 17 août 1823, où il exprimait sa doctrine pédagogique dans un langage admirable. Il est nécessaire de revenir à ce discours, car il est vraiment la préface de sa carrière, de son œuvre, de son enseignement. Le disciple de Vico y est déjà tout entier, bien qu'alors il commençât à peine à l'étudier. Ce discours est consacré à l'*Unité de la Science*.

« La Science est un système sacré, dont on doit craindre de séparer les diverses parties. On ne doit point dire « les » Sciences, mais « la » Science. La connaissance des faits isolés est stérile et souvent funeste. Celle des faits liés

1. Il songeait (*Mon Journal*, 1827, p. 322) en même temps à écrire un livre intitulé *Certum et verum*, où il aurait repris l'idée de Vico sur les choses certaines (Michelet dit : la lettre) et la Vérité (Michelet dit : l'esprit). Il aurait cherché partout ce qui constitue en jurisprudence, religion, philosophie, art, la distinction de la lettre et de l'esprit, de l'éphémère et du permanent; d'après lui la Religion précède la jurisprudence précisément parce que la Religion appartient au monde des formes, des conceptions instinctives poétiques et enfantines de l'humanité; la jurisprudence est tout esprit et est faite de vérités permanentes que l'humanité a trouvées et créées par ses efforts. Michelet écrit qu'il pourrait parcourir la suite de toutes les réformes et qu'on démontrerait cette vérité paradoxale... que la loi est plus divine que la religion.

selon leurs véritables rapports est toute lumière, toute morale, toute religion... Les langues, la littérature et l'histoire, la physique, les mathématiques et la philosophie... forment un système dont notre faiblesse considère successivement les diverses parties. »

Michelet s'attache à montrer l'unité de l'enseignement classique. Nous devons, avec Pascal, considérer l'humanité comme un seul homme qui apprend continuellement. La pensée commune du genre humain formée d'une chaîne immense de découvertes et de bienfaits, en constitue l'identifié. Le but de l'éducation doit être de recueillir cette expérience totale et, après avoir enseigné par l'histoire *ce que les hommes ont pensé*, d'enseigner par la philosophie *comment l'homme pense*, et d'enseigner à penser.

L'histoire ne peut être séparée de l'étude des langues. Celle-ci conserve la vie active de nos pères; la filiation des langues représente la vie intellectuelle dans ce qu'elle a eu de plus populaire. C'est par là qu'il faut commencer pour s'élever ensuite à l'étude des lois de la nature, des mathématiques et de la philosophie.

Les actions de l'histoire, les signes du langage ne sont que des expressions diverses de la pensée humaine. Les changements des mœurs et les vicissitudes de la politique sont représentés dans la continuelle mobilité du langage. En étudiant Cicéron, Sénèque, Pline, on retrouve dans leur style les altérations de la constitution et des mœurs publiques.

Les monuments littéraires sont en même temps des monuments historiques et Aristophane est le commentaire nécessaire de Thucydide. La pensée est une. Ne séparons pas des actions les pensées qui en sont les signes correspondants. La marche à suivre est nécessairement l'ordre chronologique. Si nous nous isolions du monde antique dont nous sommes les fils, nous ferions du monde moderne une énigme incompréhensible. La Grèce c'est l'enfance avec l'imagination vive, l'amour du merveilleux et du beau; Rome cherche l'utile et passe de l'enthousiasme des arts à la législation et à la politique. Puis fatiguée, devenue raisonneuse, l'humanité subit les épreuves du Moyen-Age. A chaque âge correspond un progrès de l'espèce; et en suivant ces étapes dans notre enseignement, nous suivons les étapes que Dieu a prescrites pour l'éducation de l'humanité.

Nous recueillons cette science du passé, mais en même temps, nous devons exercer les facultés, la nuissance inventive de l'enfant. Il y a pour cela trois étapes à parcourir. D'abord le travail de la traduction, imitation inventive qui identifie le jeune homme avec les grands esprits du passé, l'exerce à penser avec eux, à analyser leurs idées, à se pénétrer de leur style et à les interpréter. Il est disciple sans cesser d'être lui. Puis il passe au travail de la composition et, en formant le style, on forme l'homme même, à la condition de ne pas exercer le style à vide, mais en cherchant dans l'histoire la matière de l'éloquence. Rien n'est beau que le vrai.

La philosophie couronne les études, mais elle doit aussi les avoir

accompagnées; elle doit déjà avoir eu sa place dans l'histoire, les langues et la littérature. L'étude des langues est une logique anticipée. Mais à cette philosophie fragmentaire et analytique, dispersée dans les études particulières, s'ajoute celle qui cultive la noble faculté de généraliser, qui rattache toutes les études à celle de l'homme, dont elle analyse toutes les facultés. Elle enseigne enfin à l'homme à ne pas s'enivrer de sa puissance intellectuelle et à placer bien au-dessus la culture de la volonté qui seule constitue le vrai « moi ».

Quand le jeune homme se connaît lui-même, il apprend quels sont les rapports qu'il soutient avec le reste de l'Univers. Il connaît le monde naturel d'une part, le monde social de l'autre, la nature et la société auxquelles il est uni par des liens matériels et des liens moraux, et dans l'unité de l'intention divine qui a créé, selon le mot de Marc-Aurèle, « la cité auguste de la Providence », il découvre l'unité de la science comme celle du monde.

J'ai tenu à repasser, dans leur ordre, les idées contenues dans les premières pages que Michelet ait publiées. Elles sont le programme de sa vie. Elles ont en même temps une haute portée pédagogique. Jamais on n'a mieux indiqué le caractère organique que doit avoir l'enseignement, bien différent du caractère grossièrement encyclopédique qu'il a pris de nos jours par le désir d'y faire entrer pêle-mêle des notions de tout, de faire du cerveau non un gymnase pour les facultés, mais un magasin, et un magasin mal rangé.

Michelet a indiqué aussi l'importance capitale de l'étude des langues anciennes et de l'union de cette étude avec celle de l'histoire. Il a compris admirablement l'importance, essentielle pour le développement de l'esprit, des exercices de traduction et de composition, relégués aujourd'hui au second plan, sinon abandonnés. Les langues vivantes, dont il ne parle pas, auraient pu prendre place dans son programme, car elles font nécessairement partie de l'étude de l'esprit humain, à condition qu'on ne les étudie pas, comme on tend à le faire aujourd'hui dans les classes, selon la méthode Berlitz, uniquement en vue de l'usage des commis-voyageurs, mais pour y trouver un moyen de pénétrer vraiment le génie des peuples et des manières de penser différentes des nôtres. Enfin, dans la philosophie, Michelet se garde de donner une place importante à la métaphysique et à la théodicée. Conclusion qui couronne tout le système des études, la philosophie commence par être une étude de la logique, puis on passe à la psychologie, à la morale individuelle, à la morale sociale, pour arriver, par la double contemplation de l'univers matériel et de la société, à la conception d'une synthèse suprême qui est Dieu.

Le jeune professeur qui, à vingt-sept ans, au commencement du xix^e siècle, se traçait ce programme pédagogique faisait preuve d'une force d'esprit peu commune. On comprend que Benjamin Constant, en lisant ce Discours, ait saisi avec empressement cette occasion d'entrer en relations avec lui en lui offrant son ouvrage sur la religion; qu'Abel Rémusat, dans une lettre du 30 septembre, lui ait demandé « l'avantage

de connaître personnellement l'homme éclairé qui sait si bien répandre et faire goûter l'instruction »; que Du Rozoir, dans une lettre du 9 octobre ait admiré « l'heureuse alliance de la clarté du style et de la profondeur de pensée »; que l'abbé Nicolle enfin, quand Michelet lui demanda de se faire remplacer, lui ait répondu : « Personne pour moi ne peut remplacer M. Michelet. » Mais on comprend aussi que la malicieuse cousine Célestine Lefebvre, tout en louant les idées, grandes, simples, philosophiques du Discours, exprimées brièvement et clairement, dans un style noble et digne du sujet, ait ajouté qu'on ne se serait jamais attendu à voir un tel discours sortir de la poussière d'un collège et que désormais des auditeurs plus avancés que ses jeunes élèves réclamaient ces dons précieux. « Employez-les disait-elle, à leur annoncer des vérités utiles. Quelle plus *noble trace de vie* pouvez-vous laisser sur la terre, plus honorable pour vous, et plus flatteuse pour ceux qui vous aiment? » Michelet était bien de l'avis de Célestine et il aspirait déjà à l'enseignement supérieur.

Il avait même espéré un moment, dès 1821, être pris comme suppléant de M. Millon, professeur de philosophie à la Faculté des lettres. Mais on le trouvait trop jeune. En attendant qu'une occasion sérieuse se présentât, il résolut de débiter par des livres modestes, scolaires. Il commença par ses *Tableaux chronologiques*. Il continua par un *Précis d'Histoire Moderne*. Il ne faisait en cela que s'associer à un travail collectif, entrepris par les professeurs d'histoire de Paris. Il vaut la peine de s'y arrêter, car ces livres de Michelet marquent une date dans l'histoire de notre enseignement secondaire.

J'ai déjà rappelé que l'enseignement de l'histoire dans les collèges date de 1818 et eut pour initiateur Royer-Collard. Dès 1814 on avait ordonné que pendant les mois d'été les professeurs, après chaque classe du soir, consacraient une demi-heure à parler à leurs élèves d'histoire et de géographie. Cette innovation, peu sérieusement appliquée, ne produisit aucun résultat. En 1818, Royer-Collard fit établir, dans tous les collèges royaux dont les ressources le permettaient, un professeur spécial qui devait faire dans chaque classe deux heures d'histoire par semaine. On ne réussit à en créer qu'à Paris et dans un petit nombre de collèges de grandes villes. M. Macé de Lépinay, dans une conférence sur Michelet, faite à Grenoble, le 10 mars 1880, racontait qu'il avait terminé ses études en 1833 sans avoir jamais eu un seul professeur d'histoire. La Restauration fut bientôt effrayée de l'action que pouvaient exercer sur des élèves déjà grands, des professeurs d'histoire animés d'idées libérales, surtout si le cours prenait un certain développement. Aussi Mgr Frayssinous, en 1822, réduisit-il les cours d'histoire aux classes de 5^e, 4^e, 3^e et 2^e. On étudiait en 5^e l'histoire ancienne et grecque; en 4^e l'histoire romaine; en 3^e l'histoire du moyen âge, en 2^e l'histoire moderne. Puis le règlement de septembre 1826 voulut réduire encore la part faite à l'histoire moderne et la faire enseigner à des enfants encore plus incapables de la comprendre. On arrêta à la 3^e l'enseignement de l'histoire et on le commença à la 6^e. En 6^e

on s'arrêtait à la mort d'Alexandre; en 3^e on étudiait la fin de l'histoire grecque et celle de Rome jusqu'au christianisme; en 4^e l'Empire Romain et les royaumes barbares jusqu'à la mort de Charlemagne. Enfin en 3^e on étudiait les mille ans qui s'étendent de la mort de Charlemagne à 1789. En même temps, de nombreuses circulaires prescrivaient de se borner pour l'histoire à enseigner les faits principaux avec leur chronologie, pour la géographie à la nomenclature des lieux. La circulaire du 4 juillet 1820 ordonnait pour l'histoire moderne d'éviter tout commentaire. Ce n'est qu'en 1828, avec M. de Vatimesnil, que l'enseignement de l'histoire reprit son essor.

Les professeurs de Paris, si étranglés qu'ils fussent par ces programmes et ces circulaires, redoublaient d'efforts pour faire porter à leur enseignement quelques fruits. Ils étaient peu nombreux, étaient tous des hommes d'une certaine valeur, sortis pour la plupart de l'École Normale, et vivaient entre eux en assez étroite harmonie. Ils se réunissaient fréquemment en des déjeuners où ils discutaient sur l'application ou la réforme des programmes. C'était en 1821, à Charlemagne, MM. Cayx et Bosmilon; à Louis-le-Grand, Du Rozoir et Rio; à Henri IV, Poirson et Des Michels; à Saint-Louis, Dumont; à Bourbon, Ragon; à Stanislas, Chamut; à Sainte-Barbe, Michelet. Les écoliers n'avaient guère à leur disposition, à côté du *Précis chronologique d'histoire* de l'abbé Gaultier, que les ouvrages bien vieillis de Millet, en particulier ses *Éléments d'histoire générale, ancienne et moderne*, parus en 9 volumes de 1772 à 1783. Mais ces abrégés de Millet (ses cours au Collège des Nobles de Parme) étaient trop développés pour l'enseignement qu'on imposait aux collèges. D'ailleurs les professeurs tenaient à avoir leurs livres à eux, adoptés par le Conseil de l'Instruction publique et dont ils auraient les bénéfices. Par une sorte d'entente plusieurs d'entre eux se partagèrent la besogne et se mirent à composer des Tableaux chronologiques. Ce fut le *Tableau chronologique de l'histoire ancienne* par Poirson et Cayx de 1819; celui de *l'Histoire romaine* de Du Rozoir, qui composa aussi un *Tableau chronologique et historique des rois de France*; celui de *l'Histoire du Moyen Age* par Des Michels, de 1817; Boismilon y avait ajouté des tables synchroniques à l'usage des cours d'histoire ancienne et moderne. La tâche était, pour la période moderne, particulièrement difficile, et d'ailleurs les professeurs commençaient à trouver les tableaux bien secs et voulaient leur substituer des Précis. Ragon avait commencé à faire paraître en 1824 un *Abrégé de l'histoire générale des Temps Modernes*, qui devait avoir 3 volumes, pendant que Des Michels étendait son *Tableau chronologique* pour en faire un *Manuel chronologique de l'Histoire du Moyen Age*, (paru en 1825). Poirson publiait en 1825 et 1826 son *Histoire romaine* jusqu'à l'Empire; Du Rozoir, une *Histoire ancienne* en 1826. Michelet publia en 1825 un *Tableau chronologique de l'Histoire Moderne*, qu'il présenta à la fois comme une suite du *Tableau chronologique* de Des Michels et comme un complément de *l'Histoire Moderne* de Ragon, et il y ajouta en mai 1826 les

Tableaux synchroniques de l'Histoire Moderne de 1453 à 1648, destinés à la préparation du concours général de la classe de 2^e, de même que le *Tableau chronologique*. En effet toute l'histoire était divisée, pour le concours général, en questions. Il y en avait 116 pour l'histoire moderne. Au concours on demandait : 1^o une des questions du programme, 2^o un tableau synchronique de l'Europe pendant une ou plusieurs années choisies entre 1453 et 1648¹, 3^o enfin le résumé d'un ensemble de faits sans s'astreindre au programme. C'est spécialement pour répondre à la seconde catégorie des questions du concours que Michelet avait publié ses *Tableaux synchroniques*.

Quelque modeste que fût l'objet auquel répondaient ce Tableau chronologique et ces Tableaux synoptiques et quelque aride qu'en fût l'aspect, ils frappèrent par la supériorité qu'ils avaient sur ceux qui les avaient précédés. Le grand Georges Cuvier écrivait à Michelet le 24 octobre 1826, pour le remercier de cet « excellent ouvrage »... « J'en ferai usage souvent, et il deviendra sûrement chez nous le manuel de tous les hommes qui aiment à connaître la chaîne des événements et à chercher dans leur succession quelques-unes de leurs causes². »

A. Trognon, qui était attaché à l'enseignement des enfants de Louis-Philippe après avoir été professeur d'histoire au Lycée Bourbon, écrit le 31 mai 1825 à Michelet que les *Tableaux synchroniques* lui paraissent d'une grande utilité. Il les trouvait avec raison supérieurs aux *Tableaux chronologiques* qui cependant avaient déjà une valeur supérieure à ceux de Poirson ou Du Rozoir. Mais dans les *Tableaux synchroniques*, on découvre déjà cette force de généralisation, ce coup d'œil d'historien, ce don de saisir les faits essentiels qui fera du *Précis d'Histoire moderne* un chef-d'œuvre³.

Lisez, par exemple, le résumé qui précède le septième tableau synchronique, la période de 1523 à 1530, et celle de 1531 à 1544. Il y a vraiment là, comme dans chacun de ces tableaux, un talent remarquable pour dégager le sens d'une époque par le choix et le rapprochement des faits les plus saillants. Michelet a au plus haut degré ce don du véritable historien « qui abrège tout parce qu'il voit tout » comme on l'a dit de Tacite.

Ces deux ouvrages préparaient admirablement Michelet à écrire son *Précis d'Histoire moderne*. Il avait fortement classé les faits dans son esprit, de façon à pouvoir en saisir tous les rapports, et les raconter

1. Nous voyons par une lettre de Du Rozoir, du 9 octobre 1826, qu'on n'a créé les cours que graduellement et que ce n'est qu'en 1825 qu'on a imposé aux professeurs de pousser leur enseignement jusqu'en 1648. On s'arrêtait auparavant à François I^{er}.

2. Creuzer, dans une lettre de mars 1830, lui parlait avec admiration de la méthode si simple, si claire avec laquelle il exposait l'histoire compliquée de si longues périodes historiques et lui disait que les Allemands avaient à apprendre des Français cette netteté et cette aisance.

3. Poirson écrivit un compte-rendu des *Tableaux chronologiques et synchroniques* et il en disait (lettre à Michelet) : « Rien n'est plus difficile que de rendre compte en dix lignes d'un ouvrage où chaque ligne est une idée ». Il y faisait mille découvertes.

sous une forme à la fois rapide et vivante. On est trop disposé aujourd'hui à traiter avec mépris ces manuels de chronologie auxquels se plaisaient nos pères. Assurément rien de plus misérable que de réduire, comme on le faisait trop souvent, l'histoire à une nomenclature de faits et de dates, gravés dans le cerveau par des procédés mnémotechniques. Mais nos pères n'avaient pas tort de penser qu'il n'y a pas de bon enseignement historique sans une forte base chronologique. Pré-tendre enseigner l'histoire sans dates, c'est prétendre mettre des livres en ordre sans rayons ni casiers, suspendre des tableaux à un mur sans y avoir d'abord planté des clous. Quand la chronologie est dirigée, comme c'est le cas chez Michelet, par un choix judicieux et une profonde intelligence des faits, elle devient, selon sa propre expression, « la lumière de l'histoire ¹. »

Lorsque parurent les arrêtés des 16 septembre et 24 octobre 1826, qui reléguèrent l'histoire dans les petites classes de la sixième à la troisième et obligeaient à traiter en troisième toute l'histoire du Moyen-Age depuis Charlemagne et toute l'histoire moderne, les malheureux professeurs se trouvèrent écrasés par une tâche à peu près impossible. Ils adressèrent au ministère une supplique rédigée par Michelet, où ils demandaient qu'on réservât la troisième à l'histoire moderne seule, la quatrième au Moyen-Age, et la cinquième à l'histoire romaine. Tout ce qu'ils obtinrent fut de faire commencer le cours de troisième à la première croisade, plutôt qu'au règne de Louis-le-Pieux. Des Michels se mit à refondre son *Manuel chronologique* en un *Précis d'Histoire du Moyen-Age*, et s'entendit avec Michelet pour que celui-ci se chargeât de la partie relative à l'histoire moderne ². Il y eut bien des tiraillements pour la division des chapitres, puis il fallut amadouer Ragon, qui croyait que l'histoire moderne lui appartenait, et qui, déjà, avait protesté en 1824, quand Michelet avait entrepris son *Tableau chronologique*. Enfin, pour comble de malheur, Michelet prit une pneumonie en novembre 1826 et ce ne

1. Ce don se trouvait déjà, à un moindre degré dans le *Tableau chronologique de l'Hist. Mod.* Le chapitre XVIII consacré aux arts, lettres et sciences au temps de Louis XIV, contient, en 150 lignes, une vue d'ensemble du mouvement intellectuel dans l'Europe entière, qui témoigne d'une force remarquable d'intelligence et d'expression. — Tacite, l'historien de prédilection de Vico, l'a été aussi de Michelet.

2. Le « *Précis de l'histoire du M. A. depuis la première croisade jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, par M. Des Michels, suivi du Précis de l'Histoire Moderne, par M. Michelet, maître d'histoire et de philosophie à l'École Normale, ouvrage adopté et prescrit par le C. R. de l'É. P.* », parut en 1827, mais ne contient que les 100 premiers paragraphes du précis de Michelet jusqu'à la mort de François I^{er} (Colas et Hachette). La première édition complète du *Précis* serait de 1828, d'après Quérard. Existe-t-elle?

La 2^e édition du *Précis d'Histoire Moderne* parut complète en janvier 1829. Presque en même temps, en décembre 1828, paraissait le *Précis* complet de Des Michels en deux parties : de 395 à 1095 et de 1095 à 1453. A ce moment Vatimesnil avait consacré toute la troisième à l'histoire du Moyen-Age et toute la deuxième à l'histoire moderne, la quatrième à l'histoire romaine, la cinquième à l'histoire grecque, la sixième à l'histoire sainte et de l'Orient.

fut qu'en mai 1827, au milieu même de ses nouvelles et très absorbantes occupations de professeur de philosophie et d'histoire à l'École préparatoire, qu'il put se mettre, le 28 mai, à la rédaction de son *Précis*. Il y consacra presque toutes ses vacances et termina la première partie le 15 novembre, la seconde le 15 avril 1828¹.

Ce *Précis* était fait évidemment de ses cours de Sainte-Barbe, car, malgré ses imperfections et les traces de précipitation qui se rencontrent parfois dans le style, ce n'est point une œuvre improvisée. Elle porte dans toutes ses parties la marque de la réflexion et de la maturité et d'ailleurs la liste des lectures de Michelet nous le montre depuis octobre 1822 se livrant à un dépouillement très complet de tous les ouvrages importants de seconde main sur l'histoire des divers États et d'un grand nombre de mémoires et de sources contemporaines des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles. Les deux livres qui lui servirent principalement de guides furent l'ouvrage de Koch, *Tableau des Révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'empire romain en occident jusqu'à nos jours* (1807, 3 vol. in-8; 1813, 4 vol. in-8) continué par Schoell, (1823, 3 vol. in-8), et celui de Heeren, *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de ses colonies* traduit par Guizot et Vincens de St-Laurens (1821, 2 vol. in-8). Il avait aussi étudié l'essai de Heeren sur les *Théories politiques dans l'Europe Moderne*, réimprimé dans ses *Mélanges*.

C'est à Koch et à Heeren qu'il a emprunté l'idée de donner au système d'équilibre européen la première place dans l'évolution historique des nations européennes depuis 1517. Toutefois, s'il divise toute l'histoire de 1517 à 1789 en cinq âges du système d'équilibre et s'il regrette dans sa préface, comme dans une lettre à Cousin, d'avoir dû se borner presque exclusivement à l'histoire politique sans insister sur la religion, les institutions, le commerce, les lettres et les arts, il a, de 1517 à 1648, fait marcher de front le développement de la Réforme avec celui du système d'équilibre, de même qu'il a très bien indiqué l'importance prise au xviii^e siècle par les intérêts commerciaux et les guerres coloniales. Mais surtout, et c'est là ce qui fait l'originalité de ce livre, il a conçu du premier coup une méthode d'exposition et de récit qui peut servir de modèle à tous les auteurs de manuels d'enseignement historique. Il renvoie à ses *Tableaux chronologiques* pour la série des faits et des dates et en réduit autant que possible le nombre

1. J'ai dit par erreur dans l'Introduction que j'ai mise en tête de l'édition in-12 de 1898 du *Précis* qu'il avait composé sur la demande du Conseil royal de l'I. P. Cette indication est inexacte car la correspondance de Des Michels nous montre qu'ils furent obligés de faire une demande pour que leur livre fût porté sur la liste des livres de classe. Gueneau de Mussy avait été chargé d'être le censeur et approbateur de leur travail et ils s'adressèrent de plus à MM. Deluines et de Courville pour qu'il fût recommandé aux professeurs.

Michelet s'était tout naturellement associé avec Des Michels, le plus libéral des professeurs d'alors, qui en 1817 réclamait la liberté absolue de la presse. On s'était partagé les besognes, Cayx et Poirson l'antiquité — Des Michels le Moyen-Âge, le plus difficile; — Ragon, puis Michelet les temps modernes.

dans son *Précis*, qui doit être avant tout un tableau vivant des événements et des idées.

Il cherche d'abord à faire comprendre, par une division large et simple, l'unité dramatique de l'histoire moderne, puis, nous dit-il, il s'efforce de représenter les idées intermédiaires non par des expressions abstraites, mais par des faits caractéristiques que puissent saisir les jeunes imaginations. « Il les faut peu nombreux, mais assez bien choisis pour servir de symboles à tous les autres, de sorte que les mêmes faits présentent à l'enfant une suite d'images, à l'homme mûr une suite d'idées. »

En écrivant son *Précis*, Michelet est resté un disciple de Vico, et dans la mesure où le lui permettaient la dimension de son ouvrage, le temps qu'il a eu pour l'écrire et l'âge si tendre des enfants à qui il s'adressait, il a déjà réalisé ce que nous avons dit être son programme d'historien : reconstituer la vie intégrale du passé¹.

Malgré les progrès accomplis depuis un siècle par la science historique, il y a encore profit et plaisir à le lire. Mais si on le replace à sa date, si on le compare à tout ce qui a précédé, son apparition semble un miracle. Le *Précis* de Des Michels, qui a passé pour excellent, est un amas indigeste de faits où rien ne ressort et dont rien ne reste, ni une idée, ni une image. Les *Précis* de Ragon, de Caix et Poirson, de Du Rosoir, ne valent pas mieux. Le *Manuel* de Heeren, beaucoup plus intelligent et intéressant, est, lui aussi, indigeste et confus. Celui de Michelet, comme le disait M. Macé dans sa conférence, reste un chef-d'œuvre exquis, toujours digne d'être lu et admiré².

Sans doute il n'est pas sans défauts. Je l'ai dit ailleurs : Michelet a rejeté en note toute une série de faits de la fin du xvi^e siècle et des règnes de Louis XIV, et de Louis XV. Mais à cette époque les professeurs arrêtaient leur enseignement au règne de Louis XIV, et s'ils le poursuivaient au delà, on leur recommandait d'insister le moins possible sur le xviii^e siècle. C'était une époque brûlante, et Michelet a déjà eu quelque hardiesse à laisser voir sa sympathie pour l'esprit révolutionnaire et philosophique qui l'avait animée.

Mais si l'œuvre a des défauts difficilement évitables, elle a des mérites qui la mettent hors de pair. J'ai signalé dans l'Introduction à la nouvelle édition du *Précis*, ce qui distingue Michelet de ses prédécesseurs et contemporains comme de la plupart des auteurs de *précis* qui lui ont succédé : son œuvre n'est pas une juxtaposition de faits, de chapitres, d'histoires séparées de peuples différents, mais un tout organique où l'histoire de l'Europe est considérée dans son ensemble, dans les rapports, les actions et les réactions mutuels des divers peuples, où

1. Comme le remarque Ant. de Latour dans son *Essai sur l'étude de l'Histoire de France au XIX^e siècle* (Joubert, 1851), « il faut chercher les applications de Vico dans le brillant et rapide *Précis de l'Histoire moderne*... Le génie de Vico a passé par là. »

2. Dans l'introduction à l'édition Calmann-Lévy, introduction reproduite sous ce titre : *La première œuvre historique de Michelet*, dans *Séances et Travaux*... de l'Acad. des sc. mor., t. LIV, p. 37-58.

l'histoire de France, si elle occupe naturellement plus de place que les autres, n'attire pas à elle toute la lumière.

A ce mérite général dans la conception et la composition, Michelet joint toutes les qualités qui font le grand historien. Tout d'abord il démêle avec une rare sagacité les liens intimes qui rattachent les intérêts et les faits matériels aux sentiments et aux idées des hommes, aux révolutions morales. Il montre les Espagnols continuant au delà de l'Atlantique la croisade poursuivie en Espagne pendant tout le Moyen-Age, mais cette nouvelle croisade devenant une fiévreuse spéculation commerciale et fiscale. Et, à l'inverse, il montre la Réforme, née d'aspirations morales et religieuses, mais trouvant son point d'appui dans la rapacité des princes sécularisateurs. Il aperçoit dans les transformations de l'art militaire les révolutions sociales que ces transformations manifestent ou favorisent.

Michelet est de plus, à cette époque de sa carrière, un juge admirablement pondéré et impartial. N'en donnons qu'un exemple, la page sur la Révocation de l'Édit de Nantes (p. 365). Il avait aussi étudié l'histoire d'assez près, avec une critique assez sûre et un esprit assez dégagé de toute idée préconçue, pour découvrir à chaque chapitre des points de vue nouveaux que les travaux ultérieurs ont justifiés. Il a rendu justice aux talents politiques de César Borgia et aux bienfaits de son administration; il a eu des doutes sur la complicité de Marie Stuart dans l'assassinat de Darnley; il a rejeté l'idée d'une préméditation du massacre de Vassy et de la Saint-Barthélémy; il a rendu justice à Concini; il a prévu les destinées de la Prusse et de la Savoie comme puissances directrices de l'Allemagne et de l'Italie. Il a osé, en pleine Restauration, affirmer cette grande vérité historique que c'est la Royauté même qui a détruit la Royauté de l'Ancien Régime.

Il sait juger par des traits brefs et incisifs qui sont des faits en même temps que des jugements, lorsqu'il dit de Henri VIII : « Il exerça dans sa famille un despotisme à la fois sanguinaire et tracassier et traita toute la nation comme sa famille », ou d'Élisabeth : « Elle ennoblissait le despotisme par l'enthousiasme qu'elle inspirait à la nation. » Puissance de concision. Force ramassée.

Enfin il est un peintre incomparable : peintre de portraits, peintre de peuples, peintre d'événements. Ce qui fait son génie de peintre d'histoire, c'est qu'il n'a pas seulement un don merveilleux pour saisir et rendre le pittoresque, une palette d'une richesse extraordinaire, mais surtout qu'il peint à la fois le dedans et le dehors, l'âme et le corps. Il y a des idées dans toutes ses images et il introduit dans ses récits et ses tableaux un symbolisme qui, dans la mesure qu'il garde alors, éclaire l'histoire sans la déformer¹.

1. Antonin de Latour, dans son *Essai* cité plus haut, p. 58-59, montre l'école symbolique représentée par Michelet et Quinet, unissant la méthode de l'école pittoresque à celle de l'école philosophique et, par cette fusion, retrouvant la réalité de l'histoire. L'homme est corps et esprit. L'histoire de l'homme doit être matérialiste et pittoresque et en même temps philosophique et spiritualiste. Le symbole est la traduction de l'idée par le fait.

Il faut même remarquer, si on le compare à Taine, par exemple, qu'il vise beaucoup moins que ce dernier à l'effet coloré et au mot pittoresque, beaucoup plus à exprimer avec véracité et puissance le caractère intime des hommes et des choses.

J'ai peut-être appuyé à l'excès sur un ouvrage très connu. Mais il était intéressant de montrer à quel point, dès ses débuts, Michelet était déjà maître; comment, au sortir de la métaphysique de Vico, il était en possession de toutes ses qualités de narrateur, de politique et de peintre, et unissait une fougue juvénile à une pleine et forte maturité de jugement.

[Toutes les indications données ici par G. Monod sont largement développées dans son *Introduction au Précis*. Par contre le chapitre ci-dessus contient, sur l'enseignement de l'histoire dans les collèges et sur la genèse du *Précis*, des détails qui manquent dans l'*Introduction*.]

CHAPITRE X

L'École Normale. — Le Cours de Philosophie¹.

En étudiant le *Précis d'histoire moderne*, nous avons empiété sur une période nouvelle de la vie de Michelet, période qui s'ouvre en février 1827, par sa nomination à l'École préparatoire et son entrée dans l'enseignement supérieur. Mais le *Précis* avait été conçu et projeté quand il était encore à Sainte-Barbe; il était un résumé de ses cours à cette institution; il était écrit en vue des élèves de l'enseignement secondaire et se rattachait à d'autres travaux, publiés également pour les classes².

Comme l'avait dit Célestine, Michelet était fait pour enseigner à des élèves plus développés et plus mûrs que les enfants de dix à quinze ans qui composaient ses auditoires de Sainte-Barbe. Il en avait le sentiment; ses supérieurs et ses collègues le pensaient aussi. L'École Normale fut rouverte en 1826 sous le nom d'École Préparatoire. On ne s'étonne pas que Michelet ait demandé à y enseigner et que sa demande ait été favorablement accueillie.

L'École Normale, créée le 17 mars 1808, avait jeté un vif éclat, de 1810 à 1822, sous la direction de Guérout et de Guéneau de Mussy et avec des maîtres tels que Burqouf, Villemain, Naudet, Patin, Leclerc, Laromiguière, Cousin, Jouffroy, Raoul Rochette, Guigniaut, Ampère, Dulong, Pouillet, etc., et produit de brillants élèves dont plusieurs y étaient rentrés comme professeurs presque immédiatement après en être sortis. Michelet n'avait pas pu songer à s'y présenter. Mais il rêvait dès sa vingt-deuxième année de devenir professeur, soit à l'École Normale, soit à la Faculté des Lettres. Il était trop jeune pour être appelé à la Faculté même comme suppléant, et l'École fut un instant emportée par la réaction ultra-royaliste et catholique qui se déchaîna en 1820, après l'assassinat du duc de Berry. Cette réaction aboutit le 14 décembre 1821 à la formation du ministère Villèle et le 1^{er} juin 1822 au rétablissement du titre et des fonctions de Grand-Maitre de l'Université en faveur de l'abbé Frayssinous, qui devint quelques jours plus tard évêque d'Hermopolis, et, le 26 août 1824, ministre des Affaires ecclé-

1. [Voy. G. Monod, *Michelet à l'École normale* (1827-1838), dans *Le Centenaire de l'École normale* p. 335-355, et *Revue des deux Mondes*, 1894, t. VI, p. 894-917. Nous avons essayé, en retouchant le présent chapitre, d'éviter les doubles emplois. On verra d'ailleurs que Monod donne sur ce sujet, en 1905-1906, des informations singulièrement plus riches qu'en 1894.]

2. Plus tard, en 1833, il composera encore un ouvrage destiné aux classes, un *Précis d'histoire de France* qui fut écrit en même temps que les deux premiers volumes de l'*Histoire de France*. Nous en dirons un mot quand nous parlerons de celle-ci.

siaistiques et de l'Instruction publique. Une série d'ordonnances avaient manifesté l'intention bien arrêtée de subordonner l'instruction publique à la religion et l'Université au clergé, d'élever des générations nouvelles d'élèves et de professeurs dans le double culte de la Royauté et de l'Église. Pour y parvenir, M. de Corbières, président du Conseil royal de l'Instruction publique et ministre, avait fait créer, par ordonnance du 27 février 1821, auprès des collèges royaux de Paris recevant des pensionnaires, et auprès des collèges royaux des chefs-lieux d'académie, des « écoles normales partielles », où les candidats à l'École Normale supérieure devaient être préparés pendant quatre ans et prendre un esprit religieux et monarchique conforme à leurs devoirs. Puis, le 6 septembre 1822, Mgr Frayssinous supprima l'École Normale supérieure, qui avait commis le crime d'applaudir, à la distribution des prix du grand concours, le fils du député libéral Camille Jordan. Il ne laissa subsister que les écoles normales partielles¹.

Les résultats furent désastreux pour le corps enseignant, qui se recrutait parmi des élèves trop jeunes, choisis pour leurs opinions plus que pour leur mérite. Aussi, au mois de mars 1826, Mgr Frayssinous remplaça-t-il les écoles normales partielles par des « écoles préparatoires », qui devaient être établies dans quelques collèges choisis et recrutées parmi les meilleurs élèves de philosophie, désignés par les recteurs.

En fait, Mgr Frayssinous voulait rétablir, sans en avoir l'air, l'ancienne École normale; car il ne fit ouvrir le 1^{er} novembre suivant qu'une seule école préparatoire, à Paris, au lycée Louis le Grand². On l'avait réduite autant qu'il était possible. On avait restreint à deux années au lieu de trois le temps de scolarité. On avait supprimé le poste de directeur de même que l'organisation indépendante de l'École dans les beaux bâtiments de la rue des Postes, pour la placer dans le collège Louis le Grand, sous l'administration du proviseur et sous la direction de deux commissions, l'une scientifique avec Thénard et Ampère, l'autre littéraire, qui avait pour président Letronne. Il n'y avait aussi au

1. Dubois, dans un article du *Globe*, du 18 nov. 1839, fait retomber sur l'abbé Charles Nicolle, devenu recteur en 1826, la responsabilité de la suppression de l'École Normale. « Un homme dont la main se retrouve partout dans les premiers et funestes coups portés à l'instruction publique, et qui semblait n'être venu d'Odessa dans la voiture de M. de Richelieu que pour infester l'éducation de la France de mille et une petites recettes ridicules et tailler tout un établissement public sur le patron du mauvais collège qu'il avait fondé là-bas, M. Nicolle, avait, dès le mois de février 1821, préparé un merveilleux et hypocrite moyen de sauver l'odieux et la violence de M. de Corbières. Ce furent les écoles normales partielles. »

2. Voici comment Dubois juge Frayssinous et son œuvre : « Sulpicien, et par cela même instruit à savoir de quelle nécessité sont les grandes maisons de noviciat et d'études, prêtre politique, demi-jésuite et demi-gallican, habitué à faire toutes choses par compromis et par termes moyens, enfin redoutant de se voir emporté trop vite par le mouvement ultramontain du clergé, il créa l'École préparatoire, institution bâtarde. Pour le clergé, c'était un séminaire laïc, c'était une arme nouvelle ajoutée aux missions. Au fond, ce n'était rien. »

début que deux professeurs de lettres : Guigniaut pour le grec et Gibon pour le latin. On avait laissé en suspens les cours de philosophie et d'histoire et on résolut, pour ne pas leur donner trop d'importance, de les réunir dans une même main. Michelet avait, dès le 4 septembre, posé sa candidature à n'importe quel enseignement, philosophie, histoire ou langues anciennes. Puis, voyant que Guigniaut et Gibon avaient toutes les chances pour le grec et le latin, il se présenta le 28 octobre exclusivement pour la chaire de philosophie et d'histoire, qui répondait admirablement à ses goûts et à ses occupations antérieures. Ce n'est pas sans peine qu'il obtint ce poste. Nous savons par les lettres de Poret que les bragues étaient violentes. Poirson était aussi candidat, et il fallait montrer patte blanche, c'est-à-dire des principes religieux qui n'inspirassent point d'inquiétudes. Michelet donnait comme garant Vico qui avait éclairé l'histoire, disait-il, par une philosophie conforme à la religion. Cousin, à qui on avait fait espérer le rétablissement de son cours de philosophie à la Sorbonne, était chargé de présenter deux candidats. Il était tout dévoué à Michelet, mais sans y mettre beaucoup d'ardeur, ce qui d'ailleurs valait peut-être mieux¹. Michelet avait d'autres répondants mieux vus de Mgr Frayssinous : MM. Guéneau de Mussy, qui fut très actif en sa faveur²; Maussion, membre du Conseil Royal; Mazure, inspecteur général; Létendard, inspecteur d'académie. Il invoquait aussi, fort honnêtement, le témoignage de l'abbé Nicolle, qui n'était plus en faveur, et de ses anciens maîtres Leclerc et Villemain, qui ne l'avaient jamais été. Mais il eut un appui très puissant dans la personne de Letronne. Par une cruelle malchance, en-causant le 3 novembre³ avec Letronne sur le pont des Saints-Pères, il contracta une pneumonie qui faillit l'emporter. Il eut de violents crachements de sang, qui inspirèrent les plus grandes craintes. Sa femme vint occuper auprès de lui le lit de son père tandis que celui-ci était couché à terre, sur des matelas, dans un petit cabinet voisin. Elle se dévoua entièrement à lui et il fut dès les premiers jours de décembre en état, non de sortir, mais de se remettre à son Discours sur Vico, qui fut achevé le 26 décembre. On avait toutes les peines du monde à l'obliger à se soigner. On le soumettait à la médication terrible de l'époque, des sangsues répétées, des vésicatoires qu'on lui fit entretenir pendant des an-

1. Villemain écrit à Michelet le 27 octobre 1826 : « Je souhaite vivement vous servir. Vous savez combien je suis convaincu de votre vrai mérite. C'est pour moi une affaire de conscience autant que d'amitié... Mais je n'ai nul crédit par ma position et je crains que d'autres considérations prévalent. »

2. Il lui écrivait le 23 novembre 1827 : « D'après la manière dont le Grand Maître m'a parlé de vous et d'après ce que M. le Directeur me disait encore samedi dernier, je suis convaincu qu'on est sincère lorsqu'on m'assure qu'on aurait grande envie de vous nommer... Telles sont les dispositions du Grand Maître à votre égard, qu'il vous devra et se devra à lui-même un dédommagement si dans la circonstance présente il lui est absolument impossible de faire ce que nous lui demandons. »

3. Mme Michelet dit le 16 et aussi le 19, mais c'est une erreur. J'ai trouvé la date du 3 dans une note de Michelet. C'est la vérité, car le 21 novembre il était en convalescence, comme le prouve une lettre du docteur Simon, que Cousin lui avait envoyé. Le médecin de Michelet était le docteur Récamier.

nées, jusqu'en 1836. Cousin s'occupait de calmer les impatiences du libraire Renouard, qui imprimait le *Vico*, et il recommandait à Michelet le « silence absolu, l'absence de toute émotion et une résignation parfaite ». « Place toi dans l'ataxie des stoïciens, écrivait Poret, et, pour me servir de l'expression du maître, sois dans l'ordre en cette maladie comme en tout le reste ». Poret allait jusqu'à dire à Michelet qu'il ne désirait pas le voir nommé, ce qui mettait Michelet hors de lui. Guigniaut lui écrivait le 28 novembre, fort sagement :

« Tachez, autant que possible, d'oublier pour un temps, et les programmes et *Vico*, et même l'école préparatoire. On assurait hier que les chances étaient pour vous quoique rien ne fût décidé. M. Letronne continue de vous appuyer de toutes ses forces; il ne tiendra pas à lui que vous ne soyez nommé. Je le suis, moi, depuis huit jours, et déjà j'ai commencé mes leçons. Le professeur de latin doit être Gibon, qu'on fait venir de Caen tout exprès. Mais encore une fois tranquillisez-vous sur tout ceci et faites comme si vous en aviez pris votre parti. Dites-vous que si vous n'êtes pas nommé vous méritiez de l'être et que des influences étrangères l'auront seules empêché. Avant de songer à l'école où vous devez arriver tôt ou tard, et où l'on parle de vous comme si déjà vous lui apparteniez, rétablissez à loisir votre santé, sans laquelle le succès même serait vain. »

Michelet, le *Vico* achevé, eut la joie d'être nommé professeur d'histoire et de philosophie¹. La réunion de ces deux enseignements entre ses mains répondait à ses plus intimes désirs. On avait fait cette réunion pour diminuer l'importance de l'un et de l'autre. Pour Michelet, c'était au contraire leur donner à tous deux leur véritable valeur en en faisant les deux parties indissolubles d'une même étude, l'étude de l'homme. Il se mit à la tâche avec une véritable passion qui effrayait Poret.

Ce qui était effrayant en effet, c'est que Michelet, relevant à peine de maladie, menait de front un foule de choses à la fois. Il achevait l'impression du *Vico*, qui fut mis en vente le 8 mars. Il commençait le 28 mai la rédaction de son *Précis d'histoire moderne*. Pour rendre service à M. Nicolle, il consentit à donner encore des leçons en été à Sainte-Barbe. Le 1^{er} avril il quittait la rue de la Roquette et venait habiter 27 rue de l'Arbalète pour être plus près de ses écoles et avoir plus facilement des pensionnaires suivant les cours des lycées. Sa vie, rue de l'Arbalète, était terriblement remplie. Tous les matins, son père entraît à 4 heures dans sa chambre, puis se recouchait. Michelet se levait et travaillait jusqu'à 7 heures. Il montait alors vers ses élèves, qui habitaient le second, et les faisait lever tout en causant avec eux, leur

1. Dans *Mon Journal* c'est la date du 3 février qui est donnée; mais j'ai une lettre de Poret du 23 janvier qui parle de Michelet comme déjà nommé et préparant son cours, et une autre lettre du 31 décembre disant que le jeudi suivant on devait aller chez le ministre pour avoir une décision. Peut-être Michelet fut-il désigné en janvier et nommé le 3 février. [Notons que Quinet écrit à sa mère (*Lettres* II, p. 50), de Heidelberg, le 6 septembre : « Michelet est depuis six mois professeur à Paris ». Cela ramènerait au début de février].

donnait des conseils sur leur conduite et leur travail ¹. Après le déjeuner les élèves partaient pour le lycée et Michelet allait à ses cours, aux bibliothèques. Le second déjeuner avait lieu à 10 h. et demie. Michelet n'y assistait pas toujours. On n'était régulièrement réuni qu'à cinq heures, au dîner, et Michelet restait avec ses élèves jusqu'à neuf heures, à causer de tout ce qui pouvait les intéresser, leur donnait des directions pour leur travail. Poret venait souvent le voir à cette heure libre ; Quinet aussi après son retour de Grèce.

Il commença ses cours au milieu de février. Le cours avait été fait jusque là par Armand Marrast, qui devait plus tard jouer un rôle politique comme rédacteur du *National* et président de l'Assemblée Nationale de 1848, mais qui alors n'était que le très jeune et très fantaisiste surveillant général de l'École préparatoire (il était né en 1801). Il s'était rendu populaire en chantant pour les élèves les chansons de Béranger, en s'accompagnant sur la guitare. Mais c'était un esprit fort éveillé et judicieux, comme nous pouvons en juger par les notes qu'il remit à Michelet sur les élèves de la promotion entrée en 1826. Il n'avait guère eu que deux mois pour les juger et il avait vu tout de suite les qualités de chacun d'eux. Il avait discerné en particulier le mérite de deux jeunes gens qui devaient être pour Michelet l'objet d'une affection spéciale : Antoine de Latour, le futur auteur des *Études sur l'Espagne*, de poésies charmantes, et d'une foule de traductions d'auteurs italiens et espagnols, et Lehuéron, qui devait se suicider en 1843, mais après avoir publié sur les débuts de l'histoire de France des ouvrages d'une grande originalité. Marrast dit du premier : « Plein d'imagination et d'enthousiasme, il met à tout du mouvement et de la chaleur. Il a beaucoup lu, surtout les poètes et les poètes modernes, et il déguise mal sa vocation pour le romantique », et du second, qui n'avait été reçu à l'école que le 10^e : « Son rang naturel serait au moins le 3^e. A part quelques préjugés qui tiennent à son éducation. (Lehuéron, breton de naissance, fut toujours royaliste et catholique), son esprit est droit, sa conception rapide, son imagination vive et animée. Il se passionnerait aisément si la réserve naturelle de son caractère ne le modérât. »

Le succès de Michelet fut immense dès le premier moment. Dubois, dans le discours de rentrée de 1847, dit que Michelet dès son entrée à l'École, en devint comme l'âme, grâce à cette sorte de seconde vue et à ce don de communication ardente, caractère dès lors de sa belle et riche imagination.

Michelet, en prenant en février 1827 les deux cours de philosophie

1. Avec sa méthode ordinaire il s'était fixé les dimanches et les soirées pour la lecture des journaux scientifiques; il travaillait à son *Précis d'histoire moderne* les lundis et mardis matin. — Chaque jour il consacrait une heure ou deux à méditer sur la philosophie de l'histoire d'après un plan fixe de recherches, d'abord la philosophie dans ses rapports avec la chronologie historique, puis la philosophie proprement dite. Il se demande comment l'histoire peut être appliquée à la philosophie proprement dite et répond : la philosophie est une histoire idéalisée, l'histoire une philosophie symbolisée. Enfin il fait chaque jour un examen de conscience par écrit. (Note du 8 avril 1827).

et d'histoire, les considéra comme formant un seul tout. Nous avons une sorte de programme du cours qu'il avait projeté : « Consacrer la première année à la psychologie et la seconde à la logique, à la morale et à l'ontologie. Pour cette étude, prendre pour base le platonisme en lui comparant les autres systèmes ». Il se proposait d'ailleurs de faire rentrer dans ses leçons d'histoire l'étude même des systèmes métaphysiques, de faire précéder les leçons de philosophie de leçons d'histoire, de faire connaître la Grèce avant de parler de la philosophie grecque et de prendre Platon d'abord comme modèle d'analyse, puis comme moraliste conciliateur de Zénon et d'Épicure, enfin comme fondateur par le système des idées de l'ontologie tentée par les Alexandrins. Il ne put du reste réaliser qu'en partie ce plan très séduisant, autant du moins que je puis en juger par les notes que j'ai entre les mains. Son cours de 1827 et de l'hiver 1827-1828 fut un cours de psychologie et de morale rattaché à l'explication du *Théétète* et du *Philèbe*; mais en 1829, il fit un cours de psychologie, où conformément aux conseils de Poret il fit grand usage de Dugald Stewart¹ et de Gérando, mais en y ajoutant beaucoup d'idées nouvelles empruntées tant à ses réflexions personnelles qu'à Locke, Condillac, Laromiguière et aux Allemands, à Kant surtout. C'est ce cours de 1829 que je me trouve avoir entre les mains. Michelet le jugeait avec une injuste sévérité, dans une lettre à Quinet de 1829 :

« Je commence à l'École un cours de philosophie qui vous ferait pitié. Je reprends les Écossais et Kant. J'ai besoin d'étudier ces choses-là non plus en érudit mais en dialecticien, s'il est possible. Jusqu'ici je ne me les suis pas appropriées². »

Michelet, professeur de philosophie, est resté inconnu³. Je crois donc faire œuvre utile en analysant avec quelques détails son cours de psychologie, dont je possède le texte à peu près complet. J'insisterai surtout sur les leçons d'introduction, destinées à la fois à son cours d'histoire et à son cours de philosophie, et où il a exposé très longuement toutes ses idées sur la science, et sur les rapports de la philosophie avec l'histoire d'une part, avec les sciences naturelles de l'autre. Cette étude n'est pas inutile pour comprendre tout le développement ultérieur de son génie et de son œuvre, car son cours de philosophie forme la transition naturelle entre son *Vico* et ses ouvrages subsé-

1. *Esquisse de philosophie morale* trad. par Jouffroy, 1826; *Essai sur l'entendement humain*, t. I, trad. par Prévost de Genève; t. II, par Farey, de l'École normale, 1818 et 1825, *Discours sur l'hist. des sc. métaphysiques et morales*, trad. Bucha (?), 1820-1823.

2. Dubois, dans une note manuscrite que m'a communiquée M. Lair, dit que Michelet, inspiré par Cousin, avait commencé « par se perdre dans la philosophie antésocratique et dans les *Dialogues* de Platon, puis il est revenu à la philosophie écossaise, à Dugald Stewart surtout, l'interprétant et l'enrichissant de remarques, de vues propres et quelquefois profondes, jaillissant de ses études historiques ». Cette note est très exacte.

3. [Quelques indications dans Michelet à l'École normale.]

quents, ou, pour mieux dire, il forme avec son *Vico* la vraie préface de son œuvre entière. Je m'efforcerais de faire ressortir ce qui, dans les idées philosophiques de Michelet, est original et se rattache à ses conceptions générales de méthode et d'histoire.

Michelet a exprimé dans des pages écrites en 1869 pour sa *Préface de l'Histoire de France*, mais non publiées, le bonheur intime qu'il éprouva quand on lui confia le double enseignement de l'histoire et de la philosophie¹.

« Par économie, dit-il, on avait confié à un même homme la philosophie et l'histoire. Cette dualité fut pour moi un bonheur immense, et qui s'est renouvelé au Collège de France où j'eus plus tard la chaire de morale et d'histoire. Elle m'ouvrit un champ de liberté immense. Mon domaine sans bornes comprenait à la fois tout fait et toute idée. Quelque part que j'allasse dans le réel ou le spéculatif, je pouvais dire : je suis chez moi. Destinée singulière ! Par deux fois dans ma vie j'eus cette liberté illimitée, le droit et le devoir d'embrasser tout, d'enseigner tout. Quelle responsabilité énorme ! Et je n'étais nullement préparé à une telle tâche ! Peu de secours. Nul maître. Les livres que j'avais en main n'aidaient guère à l'enseignement vivant que j'avais dans l'esprit. Occasion pressante et nécessité de créer. C'est là justement ce qui rendit mes leçons fécondes. Notre petite École avait le rare spectacle de me voir travailler, chercher, trouver pour elle. Cela faisait dans cette étroite salle, parmi ces jeunes gens (j'étais presque aussi jeune), [il avait vingt-neuf ans] une chaleur extraordinaire. Et ce n'était ni le talent ni la science qui opérait ce phénomène. Il tenait à ce que je ne donnais pas une chose toute faite, mais une chose en train de se faire, une création commencée. Elle tenait à une source énorme, un puits artésien d'infinie profondeur d'où montaient les brûlantes eaux, j'appelle ainsi le principe héroïque de Vico : *l'humanité se fait et se crée elle-même*. La force vive, qui est l'homme, se crée en actes, en œuvres, en cités et en Dieux, qui sont son œuvre aussi.

« La concordance des deux enseignements se fit sans peine. La philosophie donne *en puissance* cette force vive ; l'histoire la donne *en action*.

« La vertu du principe était telle que non seulement je m'en alimentais, m'en abreuvais (moi et les autres), puisant toujours sans tarir ses torrents, mais aussi j'en étais entouré et gardé contre l'influence étrangère. C'est là le caractère de la vie vraiment organique, de la vie en croissance, que cent choses à côté, dessus, dessous, peuvent passer. Elle l'ignore, n'en sait ou n'en sent rien.

« L'École obscure, sous l'abri de Letronne, n'ayant, disait-on, qu'à former des récents de grec et de latin, pour le reste était oubliée. Et elle avait de plus un avantage : c'était d'échapper à l'influence pédantesque des doctrinaires. Je les connaissais peu. Gonflés, majestueux et vides, ils m'avaient paru assommants. Le plus léger rapport avec ce magister qu'on appelait Royer-Collard, si lourd de morgue avec un si léger bagage de philosophie écossaise, m'eût stérilisé à jamais. MM. Cousin, Guizot n'eurent nulle influence sur moi. J'aimais ces hommes éminents. Je le sentis surtout aux jours de leurs périls. Mais trop profondes étaient les différences d'idées, de caractère, de nature, de méthode. Cousin disait lui-même : « un mur est entre nous. »

« J'aimais et j'admirais Cousin, mais à distance. Ce n'est point lui qui m'indiqua Vico (il l'a dit par erreur). Dans le brillant artiste, l'excellent écrivain, le merveilleux parleur, éclatait beaucoup trop le grand mime italien. Son kantisme héroïque de 1818, son fatalisme hégélien de 1828 le montraient

1. Dans la *Préface* il se contente de dire que, sous le ministère Martignac (ce qui est faux), on s'avisa de refaire l'École normale et que Letronne lui fit donner le cours de philosophie et d'histoire. « Ce double enseignement m'ouvrait un infini de liberté ».

voyageant de l'un à l'autre pôle. Observateur muet, je le suivais des yeux. Il m'était un spectacle. Je ne m'en lassais pas.

« M. Guizot avait plus d'attitude (ou altitude ?). Mais les nécessités politiques qui le commandaient, ne lui permettaient pas la fixité d'un chef d'école. A mes premiers essais il me fut bienveillant, eut pour moi quelque estime, devina peu mes audaces futures. Il m'ouvrit les Archives, m'y donna une petite position, plus tard agrandie. Il me promit l'honneur de le suppléer en Sorbonne. En 1833, quand j'avais éclaté, il ne retira point sa promesse; mais il ne put cacher combien dès lors il me serait contraire. M. Duvergier de Hauranne, qui était là, en fut surpris et il le lui dit devant moi. Je le suppléai une année (1834)¹. C'est sous son dernier ministère (1874) que mon cours du Collège de France a été suspendu.

« Ainsi de ce côté je marchai libre aussi. Les amitiés illustres ne me gâtèrent pas trop. J'en sentis peu le poids et peu les encouragements. Je pus tout à moi-même aise courir dans ma voie solitaire enveloppé en moi, dans mon tourbillon, « dans ma nuit » comme dit l'Iliade. Obscur et sans besoins, désirant peu, ne craignant guère, gardé merveilleusement des passions par la passion, par son ardent entraînement, j'avais en elle un puissant alibi. Le temps était fort trouble. Ma route côtoyait deux torrents qu'on aurait cru tout emporter et qui, même pour un solitaire, n'étaient pas sans attraction. L'un était le flot romantique d'un si grand éclat littéraire. L'autre était le mouvement des écoles utopistes, qui cherchaient le fonds même, voulaient renouveler la foi et la société. Je les vis du dehors, libre contemplateur, et les observai du rivage. »

Ce que Michelet dit dans ces pages sur sa liberté vis-à-vis des écoles d'alors, sur le caractère de nouveauté créatrice de ses cours à l'École normale, est vrai. Il s'y mêle pourtant quelque injustice pour les hommes. Il est vrai que Guizot n'eut aucune influence sur lui; mais nous avons vu que Cousin fut l'occasion, et dans une grande mesure l'inspirateur de son travail sur Vico. Quant à Royer-Collard, Michelet fut dans une large mesure l'élève des Écossais et se sépara sous leur direction du sensualisme du XVIII^e siècle; il fut, sans le vouloir peut-être, mais il fut comme Jouffroy et Cousin lui-même, profondément influencé par l'impulsion que donna Royer-Collard à la philosophie française.

A mon sens, voici ce qui fait l'originalité du cours de Michelet.

Au moment où il se mit à enseigner, tous ceux qui s'occupaient de philosophie étaient persuadés que celle-ci ne faisait que de naître et n'avait pas encore réussi à trouver une méthode et une base scientifiques. On considérait Descartes, Malebranche, Leibnitz, comme ayant très ingénieusement posé les grandes questions, mais n'y ayant répondu que par des hypothèses arbitraires. Locke et Condillac avaient bien cherché à analyser l'homme, ses facultés et ses idées, mais en rapportant tout à la sensation. Ils l'avaient pour ainsi dire confondu avec le monde extérieur, et ils avaient ouvert la voie aux physiiciens, aux naturalistes et aux psychologues, qui refusaient de reconnaître d'autre méthode que l'observation sensible et l'expérience, d'autres réalités que les réalités sensibles, et d'autres vérités scientifiques que celles des sciences physiques et naturelles. Il est très frappant de voir tous les philosophes du début du XIX^e siècle, Jouffroy, Laromiguière, Damiron aussi bien que Michelet, déplorer l'état rudimentaire de la philosophie et exalter la rapidité des progrès des scien-

1. Il a suppléé Guizot deux ans et non en 1834 et 1835.

ces de la nature. Cabanis (*Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1802, 2 vol.) avait fait sur tous les esprits une impression profonde et plus encore Magendie, qui avait, en 1816, publié ses *Éléments de physiologie*, et fait paraître son *Journal de physiologie expérimentale*, depuis 1821. La philosophie écossaise, avec Reid et surtout D. Stewart, avait posé en face de l'observation externe des sens, l'observation intime de la conscience, et prétendait trouver dans la psychologie méthodiquement explorée les bases d'une philosophie scientifique; elle fut la source maîtresse où la philosophie spiritualiste française puisa toutes ses doctrines. L'esprit français imbu du rationalisme du XVIII^e siècle, mais entraîné vers le romantisme, ne pouvait considérer comme scientifique ni la critique de Kant, ni l'idéalisme de Schelling. Il lui fallait une méthode qui ressemblât à celle des sciences naturelles et qui cependant lui permit des spéculations plus hautes que la sécheresse du sensualisme de Condillac ou de la logique des idéologues. Les Écossais lui fournirent cette méthode. Et tous ceux qui ont été les fondateurs de la philosophie spiritualiste, Damiron, Royer-Collard, Jouffroy, à l'exception de Maine de Biran qui resta plus métaphysicien, ont été des disciples des Écossais. Cousin lui-même n'a fait que saupoudrer de métaphysique platonicienne et allemande et échauffer de son éloquence la psychologie des Écossais. Michelet est aussi leur disciple; mais, tandis que les Écossais et leurs principaux adeptes ramènent tout à l'homme individuel, à l'observation intime et subjective, Michelet aurait voulu trouver dans l'étude de l'homme collectif, du consentement universel, des tendances générales de l'espèce dans l'histoire, une sorte de contre-partie et de contrôle. Nous allons voir ce qui apparaît de cette méthode et de cet effort dans son cours de l'École Normale. Mais ce ne fut qu'un essai encore mal assuré. L'histoire allait bientôt l'emporter.

Dès ses premiers mots, Michelet pose nettement le but qu'il se propose :

« Jusqu'ici, dit-il, la philosophie et l'histoire sont l'objet de deux études entièrement distinctes. Cependant elles sont la preuve l'une de l'autre; elles ne peuvent ni l'une ni l'autre prétendre à un haut degré de certitude, si on ne les compare. La philosophie se bornait à des phénomènes bien fugitifs de la pensée individuelle. Si elle s'était assise sur la base plus large de l'espèce et de l'individu, elle aurait fait plus de progrès et la plupart des faux systèmes n'auraient pu réussir. Nous allons embrasser dans une seule étude, l'histoire et la philosophie. Ainsi réunies par une heureuse alliance, elles se prêtent un mutuel secours. »

Il y a deux sortes de phénomènes, ceux du moi et ceux du non moi. Si on les examine en eux-mêmes, ils se présentent à nous comme *faits*; si on les examine dans leur dépendance réciproque, ils se présentent à nous comme *causes* et *effets*, et ce rapport de cause à effet est ce qu'on appelle *loi*. Les Grecs ont appelé *histoire* la connaissance des *faits*, *philosophie* la connaissance des *lois*. C'est à tort que les modernes ont abandonné cette classification. La science résulte de leur accord. A l'origine, la *science* n'est que la *connaissance* en opposition

à l'ignorance, connaissance générale et vague. Une étude plus attentive des phénomènes amène à constituer une série de *sciences distinctes*. Mais on s'aperçoit bientôt que toutes les sciences sont solidaires et on revient à l'unité de la *Science*. Unité d'ordre et de clarté, substituée à l'unité confuse qui a précédé la constitution des sciences particulières.

« Il y a, conclut Michelet, pour le non-moi, pour la nature, histoire et philosophie; il y a aussi histoire et philosophie du moi. C'est cette étude que nous nous proposons; elle est la plus importante, car le monde entier vient se réfléchir dans le cœur de l'homme. On dit avec raison que l'homme est un petit monde.

« Histoire de l'homme, philosophie de l'homme, voilà donc le double but proposé à nos recherches. L'homme se présente à nous sous deux rapports : l'homme individuel, l'homme social; l'individu et l'espèce. Jusqu'ici ces deux choses ont été considérées à part. Nous nous occuperons à la fois de l'étude de l'homme individuel, et ce sera la philosophie, et de l'étude de l'homme social, et ce sera l'histoire. »

Disciple fidèle de Vico, il considère l'histoire et la philosophie comme l'épreuve et la contre-épreuve d'une même étude et l'on comprend comment il est arrivé à ce subjectivisme dont j'ai donné des preuves si frappantes, trouvant dans son cœur l'explication et la révélation de l'histoire, et considérant son cœur comme l'œuvre de l'histoire.

Mais il va plus loin, toujours conduit par Vico. Il remarque que les faits philosophiques ont cet avantage sur les faits historiques qu'ils peuvent être immédiatement vérifiés par l'examen de notre conscience intime, tandis que les faits historiques ont besoin d'être corroborés par un grand nombre de témoignages externes. Mais le témoignage de notre conscience est soumis à toutes sortes d'incertitudes, tandis que beaucoup de faits historiques sont d'une certitude absolue parce que des témoignages unanimes les ont affirmés. D'un côté il n'y a qu'un témoignage ou une série de témoignages individuels et divergents parce que le fait interne ne se présente pas de même aux divers esprits; de l'autre, il y a un fait extérieur qui a frappé des milliers d'hommes. L'individu est beaucoup plus sujet à l'erreur que l'espèce.

« Les traditions historiques sont donc la voix du genre humain, mais il arrive que cette voix soit fausse et nous ne pouvons reconnaître sa vérité que par une confrontation avec ce qui se passe dans l'individu, avec notre raison, notre expérience. La science complète ne peut résulter que de la comparaison de l'individu et de l'espèce, de la philosophie et de l'histoire. »

Michelet part de là pour indiquer le plan même qu'on devra suivre dans l'étude simultanée de l'histoire et de la philosophie.

Le langage des peuples a suivi la marche du langage des enfants : les premières formes sont simples et régulières, puis les irrégularités se multiplient avec les progrès de l'homme ou de la civilisation. L'individu, comme l'espèce, passe de la spontanéité à la réflexion. Cette spontanéité se manifeste par des chants, des poésies. Puis vient la réflexion, l'abstraction. La poésie devient philosophie. « La philosophie, dit Montaigne, est poésie sophistique ». Vico l'a dit avec raison : « Ce

que les philosophes pensent, les poètes l'avaient senti. Les poètes ont été les sens, les philosophes la réflexion du genre humain ».

Or, ce mouvement de l'instinct vers la raison, de la spontanéité vers la réflexion s'est produit, à travers l'histoire de la civilisation, dans le même sens que la migration des peuples. La civilisation vient de l'Orient, qui est la partie poétique et inspiratrice du genre humain, et se dirige vers l'Occident, qui est sa partie philosophique et critique. Déjà, les anciens avaient dit :

Tradidit Aegypto Babylon, Aegyptus Achivis.

L'histoire se trouve donc amenée à étudier le mouvement et le progrès des lumières en étudiant le mouvement et la marche du genre humain. Tout ce mouvement se produit de l'Est à l'Ouest. Les mouvements divergents, celui des Tartares qui descendent du Nord au Midi, ou celui des Arabes qui viennent du Midi au Nord ont troublé ou activé le progrès des lumières, mais ne l'ont pas produit. Aujourd'hui une réaction a lieu en sens inverse¹. C'est l'Occident qui civilise l'Orient.

Le rôle de la Grèce a été de servir d'interprète entre l'Orient et l'Occident. Elle a compris les symboles orientaux parce qu'elle est poétique et elle les a interprétés parce qu'elle est philosophique.

Michelet annonce qu'il va, parallèlement à ses leçons de philosophie, faire une série de leçons d'histoire, où il étudiera les peuples de l'Orient comme préface à l'histoire de la Grèce. Il débute par celle des Juifs². Après cette introduction, il commence son cours spécial de philosophie; mais, fidèle à sa méthode, il veut trouver à cette étude même des lois et de l'individu un fondement, en cherchant, toujours comme Vico, dans les intuitions bien vagues des premiers hommes le germe des vérités qui sont à la base de tous les systèmes de philosophie.

La philosophie a, selon Michelet, un triple objet. Elle est la science du *système des êtres*, la science de la *nature-de l'homme*; enfin, l'*art d'améliorer l'individu et l'espèce*. Donc : ontologie ou métaphysique, psychologie et morale. Or, l'homme primitif a déjà la vague intuition de ces questions que pose le philosophe et il y répond d'une manière rudimentaire.

Tout d'abord il erre dans les bois et cherche à satisfaire ses besoins sans se distinguer de ce qui l'entoure. Mais la foudre gronde, il craint. Puis l'étonnement et la crainte font place à la curiosité. Il voit qu'il n'est pas le seul être dans la nature et que la nature n'est pas lui. Mais il identifie et compare la nature à lui-même et comme il se sent penser et vouloir, il croit que tout dans la nature pense et veut. Tout ce qui agit, agit par volonté. Le feu qui le brûle, le vent qui l'agite sont des êtres hostiles; l'air qui le rafraîchit, le soleil qui l'éclaire sont des êtres

1. Ceci est très contestable.

2. Nous étudierons à part, plus tard, les idées de Michelet sur le rôle du peuple juif.

amis et bienfaisants. Ainsi naît le *polythéisme*. Le plaisir et la douleur, l'amour et la faim sont le fondement de toute religion, de toute philosophie.

A mesure que l'homme prend conscience de sa personnalité individuelle, le sentiment énergique, égoïste de l'existence grandit en lui. Il conçoit l'horreur de l'anéantissement et veut l'immortalité.

Le sauvage ne peut encore s'élever à l'idée d'un seul Dieu parce que cette idée suppose l'idée d'ordre et d'unité dans la nature. Le sauvage n'y voit que duplicité et contradiction, et comme il ne peut comprendre que le mal soit la condition du bien, il imagine des dieux maléfaisants à côté des dieux bienfaisants. Mais comme il n'a conçu les dieux que par son rapport avec les puissances naturelles, il cherche à se les rendre favorables par les prières et les sacrifices. De là le culte. Le culte n'est d'abord qu'une transaction, un marché. Puis il s'ennoblit et devient à demi désintéressé. Voilà toute la théodicée du sauvage.

Pour Michelet, l'idée de l'immortalité a été le point de départ de la psychologie du sauvage. Voyant le corps se détruire, il a voulu imaginer comment le *moi* pouvait subsister. Il a vu dans l'âme un être matériel aussi, mais d'une matière plus subtile que le corps, une sorte de fumée, d'air ou de feu. Et il a imaginé une autre vie semblable à celle-ci, où les animaux eux-mêmes participent à l'immortalité. L'unanimité des peuples dans leur croyance à l'immortalité, est, selon Michelet, une preuve décisive en faveur de celle-ci. Cette croyance est l'ouvrage de la nature et a d'autant plus de valeur que l'idée de l'immortalité a été revêtue des formes les plus absurdes¹.

Chez le sauvage cette notion de l'immortalité est sans rapports avec la moralité. La moralité du sauvage est fondée sur le sentiment énergique et il reconnaît pour première vertu la force. Cela était nécessaire pour le maintien de l'espèce humaine. D'autres vertus procèdent ensuite du besoin d'appui et de sécurité, l'hospitalité par exemple².

Après avoir ainsi marqué l'étroite relation de la philosophie avec l'histoire, Michelet aborde un second problème : le rapport de la philosophie avec les sciences physiques. Il s'inspire en partie de la préface de Jouffroy aux *Essais de morale* de Dugald Stewart, mais en y ajoutant beaucoup. Comme Dugald Stewart, comme Jouffroy, il est préoccupé de donner à la philosophie une base scientifique, un caractère de certitude. Mais, en même temps, il reconnaît que, sur certaines matières, la certitude est impossible, et qu'il faut, ainsi que l'a reconnu Vico, admettre le probable, faire une place à la croyance dans la science. La philosophie, ou plutôt la psychologie, qui en est la base

1. Il est curieux de voir avec quelle énergie il insiste ici, un peu hors de propos, sur l'immortalité. De tout temps Michelet en a été préoccupé et a tenu à l'affirmer. Il m'a dit : « Je douterais plutôt de Dieu que de mon immortalité ».

2. Le développement sur la logique du sauvage manque dans mon manuscrit. Autant que j'en puis juger, il pensait que le sauvage voit une cause dans tout phénomène qui en précède un autre. Il se trompe souvent, mais sa manière de penser prouve l'universalité de la notion de cause.

scientifique, procède, comme les sciences naturelles, par l'observation, l'expérimentation et l'hypothèse. Elle a cette supériorité sur les sciences naturelles que, tandis que celles-ci ont besoin de milliers d'observations faites en tous lieux pour affirmer un fait, le psychologue a son champ d'observation toujours à sa disposition en lui-même, et, la nature humaine étant partout identique, une seule observation bien faite peut suffire. Mais la psychologie a cette infériorité qu'il y entre un élément subjectif, qu'elle est obligée de regarder dans ce qui regarde, et par conséquent les chances d'erreur et d'illusions sont considérables. De plus, comme Michelet ne se doute pas encore de ce que peut être l'expérimentation psycho-physiologique, il est assez difficile de saisir ce qu'il entend par expérimentation psychologique. C'est sans doute l'observation sur autrui de faits de conscience provoqués volontairement du dehors. Fidèle d'ailleurs à sa préoccupation historique, il fait remarquer que l'on n'a pas besoin de se renfermer en soi pour faire de la philosophie; que la place publique, les mouvements populaires sont des champs d'observations psychologiques, qu'en Grèce la philosophie est née sur l'agora et est fille de la politique.

Comme les Écossais, il veut qu'on commence par l'analyse et l'observation. Locke a tort de commencer par l'origine des idées. Cela l'amène à imposer aux idées actuelles le cadre étroit du sensualisme. C'est faire le cadre avant le tableau. Il faut commencer par étudier les idées dans leur état actuel, et remonter à l'état primitif. De même c'est une mauvaise méthode d'exposer la philosophie en partant, comme le fait un philosophe célèbre de Strasbourg¹ d'axiomes dont on déduit les conséquences. C'est imposer une doctrine. Dugald Stewart veut, avec raison, que la philosophie soit une libre recherche. Il faut partir de l'expérience pour arriver à formuler en conclusion des principes.

Cette étude des idées doit se faire à la fois par la conscience interne et l'histoire. *L'histoire réfléchit les idées*. L'humanité a commencé par la poésie et la religion et a placé les idées en Dieu. Puis elle a connu le monde et a mis les idées dans les choses, dans les réalités. Enfin Reid est venu, qui a dit : les idées ne sont pas des êtres. Elles sont les formes de la pensée de l'homme. Kant au fond s'accorde avec Reid. La philosophie marche ainsi du même pas que l'humanité et en reflète le développement. Il y a un parallélisme entre la Révolution française et la philosophie allemande à la fin du XVIII^e siècle, bien qu'elles n'aient rien emprunté l'une à l'autre; mais elles sont les deux faces d'une même phase de l'humanité. On peut considérer les âges de l'humanité comme les enveloppes du noyau d'un cristal. La première forme est l'art. Je la brise et je trouve une deuxième forme, le droit. Sous le droit est la religion et, au centre, la philosophie.

1. Ce philosophe ne peut être que Louis Bautain, élève de l'École Normale de 1813 à 1816, qui fit en 1816 une thèse latine sur l'idéalisme et le phénoménisme. Il publia en 1827 son livre sur *la Morale de l'Évangile comparée à celle des philosophes*. Son cours de philosophie à la Faculté de Strasbourg avait une grande réputation et se répandait en manuscrit.

On a fait les harmonies de la nature. On pourrait faire les harmonies de la pensée et de la nature humaine. La philosophie est un drame qui ne se joue pas dans les nuages, mais sur la terre. Ceux mêmes qui la nient sont conduits par elle. En effet, ils obéissent à une législation, à une religion qui contient une philosophie. Ils jouissent des arts, mais l'art lui-même est une philosophie.

Mais maintenant dans quel rapport se trouve le monde intérieur des idées et du moi, avec le monde extérieur? Sur quoi fonder notre connaissance du monde? Pour Platon, Aristote, Descartes, ce monde nous est connu par son image. Les idées viennent du dehors au dedans. Mais qui garantit que l'image que nous avons du monde soit un portrait et non un tableau fictif? Reid répond : le sens commun exige que nous croyions au témoignage des sens et au consentement universel des hommes. Mais c'est une croyance, non une science. Kant, comme Reid, ne regarde le monde et Dieu que comme probables, mais c'est une croyance qui s'impose à nous.

Fichte, en opposition aux anciens, considère le monde extérieur comme une création du moi qui s'objective et ne voit dans l'univers qu'idéalisme et humanité.

Schelling, au contraire, proteste contre la supposition que l'univers infini puisse être une création du fini, de l'homme. Nous faisons partie d'un tout. Il n'y a pas deux mondes, l'un extérieur, l'autre intérieur. Il n'y a qu'un seul être qui prend connaissance de soi. La conscience, dormant dans la matière, rêve dans l'animal et s'éveille dans l'homme.

Tout en admirant le portrait grossi et colossal que Fichte a fait de l'homme et de ses attributs, et la force de pensée avec laquelle Schelling a retrouvé les doctrines de l'école d'Élée, Michelet se refuse à les suivre dans ces constructions systématiques et arbitraires. Il s'en tient à Kant et aux Écossais qui se résignent à ignorer et voient dans les idées des actes de l'esprit, à la vérité desquels nous sommes contraints de croire ¹.

Une fois ces prolégomènes posés, Michelet aborde le cours spécial de psychologie et de logique qui doit précéder pour lui les recherches de la morale et de l'ontologie. Pour aborder le problème essentiel de toute philosophie, qui est la destinée de l'homme, il faut d'abord que l'homme se connaisse lui-même, car on ne connaît la destinée d'un être que par sa nature ². Descartes l'a senti quand il est parti du moi humain, de la curiosité individuelle pour construire sa philosophie.

Platon, au contraire, dans le *Premier Alcibiade*, montre Socrate invitant Alcibiade à connaître l'homme pour s'occuper du gouvernement, car la politique suppose la morale, et la morale la psychologie. Ainsi la philosophie ancienne est née sur la place publique. La philosophie

1. Ici Michelet se retrouve d'accord avec Vico qui fait sa part au probable et au sens commun dans la conception de la vérité.

2. Mais comment l'homme se connaît-il lui-même? Est-ce en se renfermant en lui-même ou en sortant de lui-même pour regarder les autres et le monde?

moderne est sortie de la méditation individuelle et solitaire. Pascal, le plus admirable des commentateurs de Descartes, exprime avec une tristesse sublime cet isolement de l'homme considéré au point de vue exclusivement individuel. Il cherche la vérité en se renfermant dans son moi et il ne peut la trouver. C'est que l'homme n'est qu'une partie du grand tout; on ne peut expliquer l'homme que par l'humanité. Il faut associer Platon à Descartes et chercher la solution à la fois dans l'individu et dans les rapports des individus entre eux.

Michelet exposant ensuite la méthode à suivre en psychologie, celle de l'observation interne¹, se borne à analyser et à développer la préface mise par Jouffroy en tête des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart. Il considère le témoignage de la conscience comme aussi solide que celui de l'observation sensible et il fait remarquer avec raison que l'observation externe n'est en somme que l'observation interne appliquée aux phénomènes extérieurs; que la philosophie peut se passer du monde, tandis que la physiologie ne peut se passer de l'âme.

Après être revenu sur ce qu'il avait déjà dit dans ses leçons préliminaires sur l'identité des méthodes de recherches psychologiques et des méthodes des sciences naturelles, il esquisse une brillante défense du rôle de l'hypothèse et « de ces esprits rapides, hardis [dont il était], qui par des rapprochements pleins d'audace, lient ce qui n'est réellement pas lié, jettent des hypothèses par centaines dont les mauvaises ne germent pas et dont les autres germent et croissent sur le terrain de la philosophie... Ce qui est hypothèse chez Copernic devient démonstration chez Newton ».

Il examine la division des phénomènes psychologiques en sensibilité, intelligence et volonté, auxquelles il joint la mémoire et il montre comment on arrive à constater ces diverses formes de l'activité du moi par une série d'hypothèses, vérifiées par l'expérience. La certitude à laquelle nous arrivons par cette enquête interne, est supérieure à celle que nous fournit l'observation extérieure. On a pu douter sans déraison de la réalité du monde extérieur; on ne peut douter du moi sans tomber dans des paralogismes. « Quand on doute du monde on doute avec quelque chose; mais on ne peut douter du moi qu'avec le moi lui-même ».

Préoccupé toujours de montrer les conséquences de la philosophie pour la vie pratique et ses rapports avec l'histoire, il tire tout un développement historique de cette simple observation que la volonté ne peut s'exercer que par le moyen des idées.

Plus on aura d'idées, plus on sera libre; d'où accord du progrès des lumières avec le progrès de la moralité.

Après avoir indiqué la nature de la psychologie, son caractère scientifique et son utilité pratique, il étudie la marche à suivre dans l'étude de la psychologie. Existe-t-il en psychologie des méthodes de démonstration analogues à celle des sciences naturelles? A quelques égards, oui,

1. Michelet va en apparence se borner à l'observation interne. En fait il cherchera toujours à la corroborer par l'histoire.

car on provoque les autres à l'observation interne comme à l'observation externe. Il est même plus facile de se livrer à cette observation que d'aller par toute la terre étudier les couches géologiques ou disséquer des cadavres. Cependant il y a certaines démonstrations psychologiques qui ressemblent à des démonstrations de science naturelle, ce sont celles qui se font par l'observation des faits collectifs, des mouvements qui agitent les âmes des hommes assemblés. Il y a place pour une double vérification des faits psychologiques, sur l'individu, et sur les masses. Mais ces dernières observations n'ont de valeur probante que pour les faits qui se reproduisent d'une manière constante, non pour les faits historiques qui ne se reproduisent qu'une fois et dont la connaissance ne repose que sur le témoignage des hommes dont la certitude est très variable¹.

On peut ainsi classer les sciences au point de vue de la certitude : d'abord les sciences hypothétiques; les mathématiques, dont la certitude est absolue; puis les sciences de faits telles que les sciences physiques et physiologiques; enfin au dernier rang les sciences historiques où la vérification directe et renouvelée est impossible.

Pourquoi donc la philosophie a-t-elle fait jusqu'ici si peu de progrès? D'abord parce que tous les philosophes pèchent par trop de précipitation. Ils ont de tout temps tous voulu donner un système complet de l'homme et de l'univers et pour cela ont mêlé les conjectures aux observations. Et en outre tout le monde se croit capable de philosopher au lieu de laisser ce soin aux habiles. La philosophie sera solide quand elle procédera avec méthode.

Par où doit-elle commencer? Par les idées, puisque le fait même que je me suis posé cette question est une idée. Mais qu'est-ce qu'une idée? D'après l'étymologie ce serait une *image*. Mais toutes les idées ne sont pas des images. L'idée que j'ai eue tout à l'heure : « par où commencer? » n'est pas une image. Une idée est simplement une conception de l'esprit. L'idée suppose donc quelque chose d'antérieur à l'esprit. Mais qu'est-ce que l'esprit? Voilà par où il faut commencer avec Condillac, qui, avant d'étudier les idées, a voulu rechercher quelles sont les facultés qui les traduisent, au lieu de procéder comme Locke, qui a voulu d'abord étudier l'idée en elle-même. Il faut avant tout étudier la généalogie des idées.

Michelet prend pour exemple *l'association des idées*. Et aussitôt, en historien qu'il est, il montre les conséquences pratiques de cette faculté de l'association des idées dans ce qu'on appelle *la mode*.

Dans son étude des facultés de l'âme, il commence par critiquer le système de Condillac, qui fait tout dériver de la sensation, de l'attention qu'elle provoque, et du désir, fruit de l'attention. Laromiguière détruit le système de Condillac en mettant au début l'attention; une double attention est comparaison, une double comparaison raisonnement. Il admet aussi que l'attention devient désir. Un double désir provoque une préférence et le choix de l'objet préféré est une volonté. Mais on

1. Michelet a pressenti la distinction entre la sociologie et l'histoire.

a objecté à Laromiguière que, pour être attentif, il faut vouloir. C'est la volonté qui est à l'origine. Michelet ajoute que pourtant l'attention, si elle est mêlée de volonté, est un acte intellectuel différent de la volonté. Mais l'élément volontaire qu'elle contient la rend différente du désir, qui est involontaire.

Michelet prend pour cadre de son cours les cinquante premières pages des *Esquisses de Philosophie morale* de D. Stewart. Il pense qu'on peut faire rentrer toute la psychologie et une partie de la métaphysique dans ce cadre, car ce sont les analyses des Écossais qui ont donné une base scientifique au spiritualisme moderne, et en même temps une base de bon sens acceptable pour tous. Il arrivera en terminant aux doctrines de Kant qui lui fourniront une conception unitaire de la science à la base de la morale.

Dans ces leçons, qui sont surtout une analyse des théories écossaises, je relèverai seulement ce que Michelet y ajoute d'original. Il admet pour la perception extérieure la thèse de Reid, d'après laquelle les idées sont non des images du monde extérieur venant de Dieu ou des choses, mais *des actes du moi s'appliquant au monde extérieur* et il fait remarquer avec raison que Kant, dans sa *Critique de la raison pure*, n'a fait que développer et perfectionner la théorie de Reid.

Mais en étudiant la sensation et la perception, Michelet, emporté par son esprit de généralisation, esquisse toute une théorie des causes finales, de l'harmonie de l'homme et de la nature, et part de là pour montrer comment les conceptions nouvelles sur l'origine des idées sont en relation avec les doctrines politiques modernes. En même temps il rend hommage à Royer-Collard, que, plus tard, il devait tant dédaigner comme chef des doctrinaires.

En passant à l'*abstraction* et à la *généralisation*, Michelet fait observer que D. Stewart a tort de les identifier, que la généralisation est le résultat d'une série d'abstractions. Toutefois il y a des abstractions et des idées générales qui peuvent naître à propos d'une seule expérience. Ainsi l'*idée du devoir* et l'*idée de cause*. Ce sont des idées nécessaires. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait l'expérience de tous les devoirs particuliers pour concevoir l'idée du devoir. Dans tout cas de conscience, il y a un élément général, qui est le devoir même, et un élément particulier qui est l'application du devoir à un acte particulier. Michelet développe sur les idées nécessaires du vrai et du bien les théories de V. Cousin dans son cours de 1818. Sur la *mémoire*, Michelet critique D. Stewart qui a placé l'association des idées avant la mémoire, tandis que la mémoire est la base même de l'association des idées. Ce chapitre sur la mémoire est rempli d'observations ingénieuses, fruit de sa propre expérience. Il réfute avec raison l'opinion qui considère la mémoire comme un obstacle au génie; il soutient au contraire qu'elle lui est nécessaire, comme à la poésie. « Sur dix mille rêveurs, dit-il, vous auriez peine à découvrir un grand poète. » Il y a deux différentes sortes de mémoires : celle du penseur, qui se rappelle surtout les rapports de cause à effets; celle de l'homme

d'esprit, du poète et de l'érudit, où domine la promptitude au rappel, et les rapports de ressemblance et de différence. Mais c'est l'ordre et la méthode qui facilitent surtout la mémoire, et la multiplicité des connaissances, des comparaisons et des rapports la fortifient. Par contre, Michelet est hostile à la mnémotechnie. C'est en perfectionnant la science qu'on arrive à aider la mémoire. Il en donne pour exemples la minéralogie et l'histoire.

Il insiste beaucoup sur l'association des idées parce qu'elle touche à toutes les questions de l'art et de la littérature. Il distingue les associations d'idées matérielles, celles d'idées spirituelles et celles d'idées spirituelles et matérielles. Il part de là pour insister sur la nécessité de bien distinguer les deux domaines si l'on veut comprendre la vraie harmonie de la nature.

Il termine ces observations sur l'association des idées par une théorie sur l'art qui nous montre combien Michelet, à cette époque de sa vie, était au fond classique dans ses idées théoriques. Mais il cherche une conciliation entre le romantique et le classique et enfin puise dans Shelling une conception métaphysique de l'art. Sans devenir jamais un romantique, sans admettre jamais que l'art doive faire place au grotesque et au laid, à mesure qu'il avance dans la vie, il s'attache de plus en plus exclusivement dans les œuvres d'art aux sentiments qui y sont exprimés.

Il est curieux de voir Michelet chercher à expliquer les différences de l'art flamand et de l'art italien par des différences psychologiques nées des circonstances de la vie. Son point de vue est plus philosophique et plus général que celui de Taine qui ramenait tout au simple milieu historique et qui a cru expliquer l'art flamand et italien en décrivant la vie extérieure des deux peuples.

Michelet fait remarquer aussi qu'il n'y a de vrai art et de vraie poésie que par un accord entre l'auditoire et l'artiste et qu'il faut que l'auditoire ait une imagination analogue à celle de l'artiste. Les peuples où l'esprit domine, comme les Français, ont été peu propres à la poésie et à la musique.

Il termine le chapitre sur l'imagination en montrant son influence sur la sensibilité et sur la morale. La dureté et l'égoïsme viennent souvent d'une absence totale d'imagination. D'où vient alors, se demande-t-il, qu'une époque riche et égoïste comme le *xviii^e* siècle ait constamment parlé d'imagination et de sensibilité? C'est que l'humanité, sentant ses propres vices, cherche à s'étourdir sur eux, se prêtant des vertus qui, souvent, n'existent qu'en gestes et en paroles.

Les dix dernières leçons sont consacrées à la logique et à la méthode, mais considérées comme des parties de la psychologie. Il n'y a pas de bonne logique sans bonne psychologie ¹.

1. Michelet regrette que tandis qu'en province, à Lyon en particulier, on continue à étudier la logique d'Aristote, on la néglige à Paris. Il est faux de dire avec Condillac que le syllogisme soit infécond, parce qu'il ne fait que poser une identité. Si le syllogisme part d'une induction comme

Il soutient la légitimité du jugement inductif, et prend contre Dugald Stewart la défense d'Aristote.

Il expose ensuite les deux méthodes, analytique et synthétique, d'après de Gérando dans son *Histoire des systèmes* et son livre sur *les Signes et l'art de penser*. Il insiste sur la possibilité de les employer toutes deux pour chercher un rapport d'idées connues, ou une idée d'après ses rapports avec une autre idée¹. C'est seulement lorsqu'on cherche la nature d'une idée et de ses rapports d'après une vague conception, que la synthèse est applicable, à l'exclusion de l'analyse.

Le dernier chapitre que nous possédons du cours de Michelet traite des signes et du langage. Il s'appuie sur D. Stewart, Laromignière, et de Gérando; mais il mêle à cette analyse une foule d'observations ingénieuses qui lui sont personnelles et montre un degré remarquable d'informations sur les méthodes des sciences physiques et naturelles telles qu'elles existaient à cette époque.

Il combat la théorie de Condillac d'après laquelle l'homme ne peut penser sans signes, et qui prétend que nos erreurs ne proviennent que des imperfections du langage. Michelet croit au contraire que c'est en perfectionnant la science qu'on perfectionne la langue et non vice-versa. Il réfute aussi de Bonald qui croit que le langage a été révélé à l'homme

majeure, il peut faire découvrir à l'esprit des idées nouvelles, car il peut y avoir indentité dans les choses sans que cette identité soit encore sensible à l'esprit. Michelet termine par des observations intéressantes sur Aristote et les scolastiques.

En étudiant l'induction, Michelet défend encore Aristote contre D. Stewart. Il est très vrai que l'induction n'est instructive que si elle est incertaine et renferme une part d'hypothèse, mais Aristote, voulant donner un exemple parfait d'induction, a été obligé de prendre une induction certaine comme modèle. Kant a le premier nettement distingué les jugements identiques et les jugements augmentatifs : tous les corps sont étendus, tous les corps sont soumis à la gravitation. Pour qu'une induction soit féconde il faut qu'elle élimine tout ce qui ne va pas à son but et s'attache aux circonstances qui se produisent toujours malgré la variété des circonstances. Ex. tiré des habitants de Palmyre et de Carthage, riches — et qui portaient des armures pesantes.

L'induction baconnienne est d'ailleurs loin d'être la meilleure méthode en philosophie. Elle offre des dangers si l'on n'a pas une base assez large d'expérimentation et d'observation.

I. Analyse :

- 1° Question posée comme résolue.
- 2° Raisonnement.
- 3° Principe évident.

Synthèse :

- 1° Principe évident.
- 2° Raisonnement.
- 3° Question résolue.

Michelet présente une double démonstration de l'immortalité de l'âme d'après les deux méthodes. Ces deux démonstrations sont très faibles. Elles supposent toutes deux comme évidentes la liberté et la responsabilité humaines, la nécessité d'une sanction.

par Dieu. Le langage pour Michelet, est né des signes qui ont été créés par les hommes pour se comprendre. Aussi tout le langage primitif a-t-il été symbolique et la Bible est tout entière symbolique, comme tous les livres des civilisations primitives. Fidèle à Vico, Michelet montre l'homme créant lui-même les formes de sa vie conformément au plan de Dieu.

Tout en combattant Condillac, il admet que les imperfections du langage sont aussi des causes d'erreurs. Il admire dans un passage très remarquable la tentative de Lavoisier pour créer une nomenclature chimique d'un caractère philosophique, mais il considère comme chimérique l'idée d'une réforme systématique de la langue et de l'orthographe.

Ce n'est pas le langage qu'il faut réformer d'abord, ce sont les idées. La grande affaire est de donner des définitions justes et de ne pas employer de termes équivoques. Michelet donne comme exemple des erreurs auxquelles entraînent de fausses définitions, l'idée de Rousseau qui considère l'état de société comme un contrat.

Il montre l'impossibilité de créer une *langue philosophique universelle*. Il était aussi hostile à l'idée d'une langue commune, d'un volapuk ou d'un espéranto, qu'à celle de la réforme de l'orthographe.

Michelet avait promis de faire suivre ses leçons de logique de leçons sur l'évidence intuitive, sur les croyances qui s'imposent à la vie de l'homme et enfin sur la doctrine de Kant. Ces leçons ne paraissent pas avoir été faites. Nous n'avons pas beaucoup à les regretter; mais il est intéressant de penser que Michelet était déjà Kantien en 1827, qu'il établissait sa croyance au spiritualisme sur les mêmes bases que Kant dans sa *Raison pratique* et que, d'accord avec Vico et Kant, il considérait l'évidence intuitive comme une source légitime de la connaissance à côté de l'expérience et du raisonnement.

J'ai tenu à analyser ce cours, d'abord parce que c'est un document tout à fait inconnu; mais aussi parce qu'il est doublement instructif. Il nous fait connaître d'une manière assez précise l'état des esprits à l'époque où Michelet a fait son cours, l'influence prépondérante de l'École écossaise et le lien qui rattache les théories de cette École au Kantisme d'une part, au spiritualisme de Jouffroy, de Royer-Collard, de Damiron, de Cousin, de l'autre. Il nous renseigne aussi sur les idées philosophiques de Michelet, sur certaines conceptions auxquelles il restera fidèle. Dans l'ordre doctrinal : croyance très ferme à la liberté humaine, à la responsabilité morale de l'homme, à l'existence et à l'action de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Au point de vue de la méthode : conviction que la psychologie fournit une base scientifique à la philosophie morale et ontologique, conviction que l'intuition et le probabilisme ont leur place dans la recherche de la vérité, conviction que nos connaissances psychologiques ne peuvent être complètes que si à l'étude de l'homme individuel on joint l'étude de l'homme collectif, si on éclaire la psychologie interne par l'histoire et l'histoire par la psychologie.

Michelet va devenir, à partir de 1829, exclusivement professeur d'histoire, mais il restera comme historien ce qu'il était en 1828, comme philosophe : ce sera un historien psychologue et moraliste. Il décrira la vie d'une nation comme il aurait raconté la biographie d'un homme; et il n'admettra pas qu'en étudiant l'histoire d'un peuple on néglige aucun des éléments psychologiques qui ont fait sa vie : religion, droit, littérature et art, aussi bien que politique, guerres et institutions.

CHAPITRE XI

Michelet à l'École Normale. — Le cours d'Histoire de 1827 à 1829

Michelet n'enseigna la philosophie que pendant deux ans et quelques mois, de février à juillet 1827, et pendant les années 1827-1828 et 1828-1829. Il enseignait en même temps l'histoire et il n'apportait pas à cet enseignement moins de soins et d'originalité. Voici comment un de ses élèves de 1828, l'historien Chéruel, dans une lettre adressée à Mme Michelet, le 21 décembre 1887, rappelait les impressions que lui avait laissées le cours d'histoire de Michelet.

« L'impression que produisaient sur nous les leçons de M. Michelet était très vive et je me la rappelle encore parfaitement à un intervalle de 60 ans. Nous étions sous le charme de sa parole. Nous admirions l'originalité de ses idées et de ses aperçus historiques. Il s'élevait bien de temps en temps des objections; on trouvait certaines assertions hasardées ou paradoxales, mais en général nous reconnaissons qu'aucun enseignement n'était plus propre à féconder les esprits et à leur inspirer l'amour de l'étude et de la science. Un autre mérite de M. Michelet était de laisser à ses auditeurs une grande liberté d'opinions. Il nous enseignait surtout par son exemple, à remonter aux sources vives de l'histoire; il nous en inspirait le goût, mais il ne prétendait nous imposer ni doctrine ni méthode absolue. Je me rappelle qu'il nous citait cette maxime d'un mystique « *Ama, et fac quod vis* » maxime qui pourrait être dangereuse en morale, mais qui caractérise assez bien l'enseignement de M. Michelet. Il donnait une forte impulsion aux esprits et leur inspirait l'amour du travail, puis il les laissait libres de se frayer leur voie et de chercher par eux-mêmes la vérité ».

Michelet avait enseigné, dès le printemps et l'été 1827, et dans l'année scolaire 1827-28, l'histoire ancienne, grecque et romaine, et l'histoire du Moyen Age jusqu'aux croisades. En 1828-29, il s'occupa surtout des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles; et sa future histoire de France se préparait déjà dans son esprit et dans ses cours. Mais en août 1829, le ministère libéral où M. de Vatimesnil dirigeait l'instruction publique fut remplacé par le ministère conservateur où M. de Polignac jouait le premier rôle et où M. de Montbel reçut le portefeuille de l'instruction publique. Il créa une conférence de français et une de grammaire comparée; celle-ci fut confiée à Eug. Burnouf. En même temps, il décidait qu'il y aurait deux professeurs distincts pour l'histoire et la philosophie, et que l'enseignement de l'histoire se bornerait à celui de l'histoire ancienne, de la géographie et de l'archéologie. Michelet demanda, le 22 septembre, à être chargé de l'enseignement de la philosophie, qu'il regardait comme « le plus important et le plus élevé des deux ». Mais on ne lui accorda pas sa demande, soit qu'on eût reconnu que son cours d'histoire était supérieur à celui de philosophie, soit que

son amitié avec Cousin et les hardiesses de son esprit le rendissent suspect. On lui préféra pour la philosophie un certain Saphary, condillacien et dévot, et on le confina dans l'histoire, où était d'ailleurs sa vraie place¹.

Je ne puis analyser les cours d'histoire de Michelet de 1827 à 1830. Je voudrais cependant donner une idée de ce qu'ils furent par quelques indications et quelques citations et en m'arrêtant sur un sujet spécial, les Juifs. Nous verrons, en étudiant ce sujet, comment les pensées de sa jeunesse se développèrent dans son âge mûr. Nous trouvons Michelet, dans ses cours de 1827 à 1829, tel qu'il sera toute sa vie : avec une préoccupation très vive de l'exactitude scientifique, cherchant à donner une base géographique et physiologique, matérialiste, si je puis dire, (il appelle la géographie le matérialisme de l'histoire), au développement de l'être humain, au spiritualisme de l'histoire. Il s'intéresse aux dernières recherches de l'érudition, de l'ethnographie, de l'archéologie. A côté du savant, il y a le philosophe qui, comme il l'a annoncé dans son cours, considère la psychologie de chaque peuple et de chaque époque comme le produit de l'histoire et comme une révélation des tendances de l'humanité à un moment déterminé. Le philosophe se manifeste aussi dans la préoccupation constante de faire ressortir les faits caractéristiques qui traduisent la psychologie d'un peuple ou d'une époque, les faits symboliques, et de discerner les causes spirituelles qui déterminent la marche des événements. Il a un don merveilleux et dangereux de généralisation et d'induction. Il donne souvent à un fait une portée générale et à son interprétation on pourrait souvent en substituer une différente. Il a une vivacité, une promptitude d'imagination qui est souvent d'une pénétration admirable, mais souvent décevante.

1. Dubois, dans l'article du *Globe*, du 18 novembre se moque de ceux qui font de M. de Montbel un réformateur libéral et le comparent aux fondateurs d'université d'Angleterre et d'Allemagne à cause de deux chaires créées pour Burnouf et Lemaire. Il proteste surtout contre la décision par laquelle il refusa de laisser la chaire de philosophie à Michelet, qui avait professé la philosophie avec distinction, mais qui avait aux yeux du ministre le tort d'être un adhérent de l'éclectisme, « cette philosophie nouvelle, hardie et sincère ». attaquée à la fois par les ultramontains et les sensualistes. La chaire d'histoire ancienne et d'archéologie était réclamée par Guigniaut, pour qui elle semblait être faite. Le choix de Guigniaut eût permis de confier le grec à Mablin, le meilleur helléniste d'alors avec Boissonnade.

On préféra prendre pour la philosophie Saphary, simple agrégé, non docteur, arrivé à Paris depuis trois ans et dont les élèves refusèrent obstinément d'écouter les leçons. Dubois attribue ces actes à l'influence funeste de M. de Courville « si célèbre par sa réserve et sa discrétion dans l'enquête sur les Jésuites ».

Il ne faut pas trop plaindre Michelet ni blâmer M. de Montbel. La seule chose vraiment critiquable était de le remplacer aussi mal dans la chaire de philosophie et de lui imposer l'obligation de ne faire que de l'histoire ancienne. Autrement Michelet, qui était tout plein de ses projets relatifs à l'histoire du moyen âge et du xvi^e siècle n'aurait pas demandé mieux que d'être chargé de l'histoire seule. En effet, en août 1828, on le voit faire faire à Poret démarche sur démarche auprès de M. de Vatimesnil et de Letronne pour obtenir qu'on dédoublât son enseignement, que la philosophie fût confiée à Poret tandis qu'il ne garderait que l'histoire.

Il y a enfin en lui l'artiste que nous avons admiré dans le *Précis d'Histoire moderne*; en quelques traits, il grave l'image d'un homme, d'un événement, d'un peuple, d'une civilisation.

Dès le début de son cours on le voit faire une place à l'histoire de l'Extrême-Orient, encore aujourd'hui tout à fait négligée dans notre enseignement¹, et il se montre au courant des plus récents travaux d'Abel Rémusat sur la Chine et de Klaproth sur les races de l'Asie. Voyez ces quelques lignes sur la Chaldée, opposée à l'Égypte, que les déserts et la mer préservaient des invasions :

« La Chaldée se trouve sur la grande route du genre humain. Toutes les nations ont campé en Chaldée. Ses plaines ont été une tente où les hommes se sont reposés un instant avant de se fixer dans les forts inexpugnables de la Phénicie et de la Judée. Cette grande route du genre humain a été marquée de monuments gigantesques. Ces villes colossales n'étaient pas des agrégations de maisons, mais des agrégations de jardins et de prairies entrecoupées de maisons. C'était une province entourée de murailles. »

L'égyptologie débutait à peine, avec les merveilleuses découvertes dont Champollion fut l'initiateur. Nous voyons dans le cours de Michelet le scepticisme avec lequel on les accueillait encore en 1828, alors que Champollion avait publié depuis quinze ans son *Égypte sous les Pharaons*, et de 1823 à 1828, exposé tout son système de la lecture des hiéroglyphes.

« L'Égypte, disait Michelet, a peu d'histoire. On nous flattait d'en avoir retrouvé une grande partie dans les livres merveilleux que l'Égypte a écrits elle-même. Ces livres, ce sont des murs immenses couverts d'autant de caractères qu'il en faudrait pour remplir de volumineux manuscrits. Mais de graves contestations se sont élevées sur la portée des découvertes récentes et l'estimable auteur de ces découvertes avoue lui-même qu'il ne peut interpréter toute espèce d'écriture. »

Il trace néanmoins un tableau très brillant de l'histoire et de la civilisation égyptiennes en se servant de Champollion pour éclairer et confirmer Hérodote; et, avec cette hardiesse inductive que j'ai signalée en lui, il explique le caractère de la religion égyptienne par la nature du pays et du climat, où l'existence tout entière dépendait des révolutions périodiques du Nil.

« L'existence de l'Égypte est un changement éternel. La religion doit être dominée avant tout par les idées de changement, de métamorphose et de progrès. L'idée de progrès paraît expliquer chacune de ces divinités, formes diverses d'un fond unique. Elles sont considérées à divers degrés de la puissance de l'être. Ainsi, avant d'être Isis, forme sous laquelle elle triomphe, la déesse avait eu des formes inférieures. Elle était d'abord Athor, la profonde nuit. Cette Athor, avant la création reçoit l'esprit industriel et devient Neith. Enfin, transformée et triomphante elle est Isis. Isis est la nature complète par la fécondation. Telle est cette religion. D'abord des dieux identiques

1. Volney, dans son livre des *Ruines*, a déploré l'ignorance où on laisse la jeunesse sur l'histoire orientale. « L'on a fait, écrit-il, quelques livres avec le titre d'histoire universelle, mais la vérité est que l'on n'a fait que des histoires de familles : on n'a parlé que des Grecs, des Romains, des Juifs, des Français ».

émanant les uns des autres. Et dans chacun de ces dieux, divers degrés d'existence. Osiris pourrait bien être le même qu'Horus, le même que le boiteux, le muet Harpocrate. Ce serait Osiris en puissance, non en action. »

Michelet voit aussi l'idée de métamorphose dans les formes animales données par l'Égypte à certains de ses dieux. Et ces têtes d'animaux ont en même temps un sens symbolique. L'Égypte oscille entre le haut symbolisme de ses prêtres et le fétichisme africain qui adore les animaux eux-mêmes. En même temps le sabéisme, la religion des astres, exerce aussi son action, et le dieu, considéré comme dirigeant les astres, prend le caractère des diverses saisons : « Osiris triomphe dans son fils Horus, languit dans son fils Harpocrate. C'est le soleil dans sa force et à son déclin ».

Enfin, l'Égypte, constamment menacée par l'eau et le sable, mais fécondée par l'eau, est constamment entre la vie et la mort, et sa pensée religieuse et philosophique est dominée par les métamorphoses perpétuelles de la vie et de la mort. Aussi est-ce l'Égypte qui apporte à l'humanité l'idée la plus nette du dogme de l'immortalité de l'âme et de ses migrations.

Si Michelet cherche dans le sol et le ciel l'explication de la religion égyptienne, il explique les destinées de la Phénicie par le fait que, dépourvue de toute possession territoriale, elle n'a fait qu'un commerce de transports et il établit ce contraste saisissant entre la Phénicie et la Judée :

« La Phénicie et la Judée portent le caractère, la première de l'expansion, la seconde de la concentration. En Judée comme en Phénicie il y a un mélange de l'Égypte et de la Chaldée. Mais la Judée entre ses montagnes, entre le Liban et la Mer Morte, se resserre de plus en plus. La Phénicie au contraire s'étendra et elle périra par la dilatation. Elle se répandra sur tous les rivages et elle aura des enfants plus forts qu'elle qui s'élèveront pour la détruire. Pour la Judée, elle périra par la concentration; elle sera le noyau de la vie nouvelle du christianisme et le christianisme, en sortant d'elle, brisera ce noyau que Rome n'aura pu briser. »

C'est ainsi que par quelques traits frappants Michelet grave dans l'esprit et l'imagination les causes des révolutions de l'histoire. C'est ainsi également que dès les premières lignes de sa description géographique de la Grèce, il fait prévoir en quelques mots pittoresques tout le caractère de son histoire :

« La Grèce est une montagne au milieu de la mer. Ses habitants participeront donc des qualités diverses des marins et des montagnards. Or, ce sont les deux positions qui développent le plus l'intelligence humaine. La Grèce est, à tout prendre, un petit pays très peu fertile... Il n'y a que de petits fleuves, de petites montagnes, de petits golfes. Dans la Grèce il n'y a de grand que l'homme. Il semble que la nature se soit retirée, rétrécie en tous sens pour faire place au développement de l'homme. »

Je n'examinerai pas l'exposé qu'il fait de l'histoire grecque, pour lequel il avait consulté les travaux les plus récents des érudits allemands, Heeren, Heyne, Otfried Muller, mais je citerai le passage où, avec une ingéniosité peut-être excessive, il explique les caractères

différents des premières écoles philosophiques grecques, nées dans les colonies répandues autour de la mer Égée.

« Au milieu de toutes les révolutions qui venaient frapper ces colonies, au milieu de tous ces changements sur un espace lui-même si changeant, si varié d'îles, de mers, de montagnes, de plaines, de volcans, faut-il s'étonner si, au milieu de tout cela, les Ioniens concurent le monde comme l'éternel changement ? Mais par-dessus l'idée vulgaire de ce monde agité où nous vivons, le monde dorien a superposé l'idée d'ordre. L'ordre est rétabli sur la terre par Hercule. L'idée d'ordre et de repos domine dans la philosophie dorienne. Mais si tout ce mouvement est l'ordre, si la mobilité n'est qu'apparente, il pourrait bien arriver que les phénomènes changeants qui nous environnent ne soient que des visions. De là est né le système de l'éternelle immobilité de toutes choses proclamé par l'école d'Elée. C'est une très belle chose que de voir l'homme grec, au milieu de tous ces changements, de ces évolutions annuelles de son monde agité, se révolter contre la réalité et dire au désordre : « tu n'es point ». Il y a là ce même esprit héroïque qui éleva ces monstrueux chapiteaux d'Agrigente, et tant d'autres monuments gigantesques. »

[Dans les pages suivantes, G. Monod reprenait sa conférence du 13 janvier 1907, sur *Michelet et les Juifs*, publiée dans la *Revue des études juives*, t. L. III, p. I-XXV. Il y montre Michelet, en 1830, considérant les Juifs comme les représentants de l'idée de l'unité. En 1864, lorsqu'il écrit la *Bible de l'Humanité*, il a appris à connaître les religions de l'Asie; il s'est séparé du christianisme sur un point essentiel, le dogme de la grâce, et il est frappé du rôle joué par le peuple juif dans la formation de l'idée de l'élection divine¹. Gabriel Monod s'efforce de prouver qu'il n'y a pas, entre ces deux états de la pensée de Michelet, une antinomie absolue. Lorsqu'il a examiné le rôle des Juifs depuis la dispersion, Michelet, grâce à « cette extraordinaire capacité de penser et de sentir avec les hommes dont il racontait l'histoire, a parlé des Juifs, dans son 3^e volume de *l'Histoire de France*, comme aurait pu le faire un contemporain de Philippe le Bel² ». Mais il a parlé avec admiration des Juifs du xv^e et du xvi^e siècle. Même dans une note de la *Bible* de 1864, il s'est écrié : « J'aime les Juifs... », et cette note « contient tout ce qu'on peut dire sur la question juive. Jamais réponse plus précise, plus éloquente n'a été faite à l'esprit de fanatisme, de jalousie et de haine aveugle qui a donné naissance à l'antisémitisme... ». Personne n'a rappelé avec plus d'indignation les martyrs d'Israël, personne n'a mieux dit que l'usure lui fut imposée : « ses vices sont ceux que nous lui fîmes »... Il a parlé avec sympathie, presque avec tendresse de certains Juifs de son temps]³.

1. Mais tandis qu'en 1828 cette idée de l'élection de l'homme par Dieu apparaissait à Michelet surtout comme la libération de l'homme des fatalités de la nature, en 1864 l'élection, la grâce lui paraît l'asservissement de la liberté humaine à l'arbitraire divin, à une forme spiritualisée du fatalisme oriental.

2. Il est à noter que les deux premiers mots d'une phrase ne figurent pas dans l'éd. Lacroix, 1876, in-8, t. IV, p. 8. Ils figurent dans l'éd. Flammarion. Dans ce passage : « *Sale et prolifique nation...* »

3. Michelet pensait à Meyerbee, Gans, Neander, Heine, Boerne, Mendelssohn, etc... Il le dit dans la note à la p. 377 de la *Renaissance*. Il ajoute à ces

Michelet, on le voit, avait commencé par avoir pour l'histoire juive et pour la Bible une admiration excessive et avait cru y trouver la source de toute sagesse. Il a ensuite, par une réaction trop vive, insisté sur ce que la conception religieuse des Juifs avait de dur, d'étroit et d'aride, sur le caractère formel et verbal de leur philosophie théologique, sur les sentiments de servilité et de révolte que leurs malheurs, leurs exils et leur servitude avaient développés en eux. Mais il n'avait jamais cessé de voir dans leurs prophètes une des plus originales et des plus grandioses manifestations de la protestation de l'âme humaine contre l'injustice, une des plus sublimes aspirations au règne de Dieu sur la terre; il avait su cependant leur conserver leur caractère national et n'en avait pas fait, comme James Darmesteter dans ses *Prophètes d'Israël*, les annonciateurs conscients de la fraternité et du progrès humain. Michelet avait aussi compris et senti avec une puissance extraordinaire, la destinée lamentable et sinistre imposée aux Juifs par le fanatisme du Moyen-Age, l'horreur des persécutions dont ils avaient été victimes, et la grandeur du rôle qu'ils avaient été appelés à jouer à travers l'histoire par leur Bible, par leur philosophie, par leur science, par leur génie commercial et par leurs vertus.

Nous constatons par cet exemple les fluctuations auxquelles était sujet l'esprit de Michelet, comment il était enclin à exagérer, par la puissance de son imagination et surtout de sa sensibilité, les idées qui se présentaient à lui. Il avait comme un verre grossissant dans l'esprit; mais aussi il voyait avec une singulière puissance les traits essentiels de tout ce qu'il étudiait; il cherchait avec candeur à voir et à dire le vrai, réparant dans une note les sévérités de son texte, et, là même où il se laisse entraîner par des parti-pris systématiques à des jugements exagérés ou injustes, il est rare qu'il ne révèle pas quelque côté de la vérité qui sans lui aurait peut-être passé inaperçu ou dont on aurait méconnu la réelle importance. Personne par exemple n'avait avant lui mis en lumière avec autant de puissance le rôle capital joué à l'aurore de la Réforme par la renaissance du Judaïsme succédant à la renaissance de l'Hellénisme.

noms celui de M^{lle} Rachel dont il parlait le 20 février 1841, dans son journal. [Voy. ce passage dans la *Revue des études juives*, loc. cit., p. xviii. A cette époque le christianisme apparaît à Michelet comme la fleur du judaïsme, supérieur à lui. Dans son voyage à Strasbourg en 1842 quand il loue M. Ratisbonne qui a fait prier à la synagogue pour M. Levrault, il l'appelle un homme « d'un cœur chrétien ».

CHAPITRE XII

Première rencontre avec l'Allemagne. — Voyage et séjour à Heidelberg en 1828

Si Michelet poursuivait en 1827 et 1828 avec une égale ardeur l'étude et l'enseignement de l'histoire et de la philosophie, pas une fois, pendant toute sa période de préparations et de tâtonnements, de 1816 à 1830, il ne songea à écrire un ouvrage de philosophie proprement dite soit de psychologie, soit de métaphysique. Tous ses projets d'ouvrages sont historiques : histoire des mœurs, histoire religieuse, philosophie de l'histoire, je le veux bien, mais histoire. En 1828, il a deux projets en tête : une *Encyclopédie des chants populaires*, dont l'idée lui avait été suggérée par le recueil de poésies populaires de tous les peuples primitifs que Herder avait publié en 1778 et 1779 sous le titre de *Volkslieder* et qui furent réimprimées dans ses œuvres complètes par S. G. Muller, de 1805 à 1820, sous le titre : *Stimmen der Völker in Liedern*. Michelet en avait connu l'existence par ce qu'en disait Quinet dans son *Essai sur Herder*. L'importance que Vico attachait à la poésie pour la connaissance de l'histoire et du caractère des peuples primitifs fut certainement un des motifs qui poussèrent Michelet à tenter une œuvre semblable à celle de Herder. Il prétend dans le *Journal de mes Idées*, 16 mars 1828, que l'idée de ce livre lui vint en entendant les chansons de la rue de l'Arbalète où il demeurait depuis le 15 avril 1827. Nous nous permettons de recueillir cette affirmation avec un peu de scepticisme et de croire qu'il faut chercher dans l'*Essai sur Herder* la vraie origine de ce projet, qui ne fut pas exécuté, mais dont il resta à Michelet un très vif intérêt pour la poésie populaire de l'Allemagne, pour ses contes. Pendant toute l'année 1829, il en lit et en traduit. L'autre projet était purement historique. C'était une histoire de la Réforme et du xvr^e siècle dont il avait tracé le plan en 1826, et dont il n'avait cessé de s'occuper, comme nous le voyons par une lettre à Quinet, alors fixé à Heidelberg, du 21 juillet 1828¹.

Michelet avait donc l'idée de se rendre à Heidelberg pour se fortifier dans la connaissance de l'allemand et pour lire et acheter les livres qu'il trouvait difficilement à Paris. Depuis qu'il s'était mis, en 1825,

1. J'ai dit dans mon article sur Michelet et l'Allemagne (*Revue germanique*, 1905, p. 125-142), que Michelet avait songé à aller en Allemagne dès 1827. J'avais accepté à tort une affirmation de M^{me} Quinet qui (*Cinquante ans d'Amitié*, p. 17), a donné comme du 21 juillet 1827 la lettre de Michelet du 21 juillet 1828.

à l'étude de l'allemand et des écrivains allemands, il y avait pris goût. Il trouvait chez les auteurs allemands et la solidité érudite et les élans d'imagination, les vues générales sur l'histoire et le monde qui l'enchaînaient. Toutefois au milieu des occupations absorbantes des années 1826 à 1828, il n'eut pas le temps de se rendre tout à fait maître de la langue allemande, car les ouvrages allemands qu'il lit pendant les années 1823-1826 sont presque tous des ouvrages traduits. C'est le *Manuel d'Histoire Moderne*, de Heeren, traduit par Guizot; la *Symbolique* de Creuzer dans la traduction que Guigniaul avait commencé de publier en 1823, sous le titre de *Religions de l'Antiquité*; l'*Histoire d'Allemagne* de Pfeffel, l'*Histoire de la philosophie moderne* de Buhlé, traduite par Jourdan, l'*Histoire des Sciences* de Meiners, traduite par Laveaux et Chardon de la Rochette; l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de Winckelmann, traduite par Jansen; *Herder*, traduite par Quinet; le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, traduit par Mme Necker de Saussure. Pourtant, en 1828, il en savait assez pour lire dans l'original des poésies de Goethe, un roman de Jean-Paul, *Quintus Firlein*; l'*Histoire des institutions et du droit allemand*, d'Eichhorn, l'*Histoire romaine* de Niebuhr, le livre de Jahn sur la *Nationalité allemande*, et enfin les *Niebelungen*, dont il a réussi à se procurer les deux éditions, celle de Muller et celle de Von der Hagen. Voulant écrire sur la révolution religieuse au xvr^e siècle, il a le sentiment très juste que, pour la comprendre, il faut connaître l'âme allemande elle-même et rechercher jusque dans la poésie du Moyen-Age les sources de vie morale d'où un Luther devait sortir.

La présence à Heidelberg de Quinet était un des principaux attraits qui inspiraient à Michelet le désir de se rendre en Allemagne. Mais de plus l'Allemagne exerçait alors une puissante séduction sur l'esprit français. « Sous la Restauration, écrivait en 1834 Edg. Quinet¹, la France continua d'étudier avec vénération et soumission profonde la philosophie et la poésie allemandes. Ce fut la scène de l'étudiant chez le docteur Faust. On imita, traduisit, compila, et de nouveau on compila, traduisit, imita. De temps en temps l'Allemagne tournait docilement la tête du côté de cette pauvre France qui rentrait à l'école comme une petite fille ». Il faut avouer que personne plus que Quinet lui-même, n'avait subi cette séduction et n'avait contribué à la communiquer à Michelet. La lettre qu'il écrivait à Michelet le 7 mai 1827 est caractéristique à cet égard².

D'ailleurs les lettres de Quinet à sa mère débordent des mêmes sentiments.

Il y trace des descriptions enthousiastes et émuës de sa vie d'Heidelberg. Il avait quitté la France le cœur meurtri par un amour sans espoir et il avait trouvé à Heidelberg, avec la paix de l'âme, l'aliment

1. *Allemagne et Italie* Ch. 10. Des préjugés qui séparent l'Allemagne de la France.

2. Mme Quinet (*Cinquante ans d'Amitié*, p. 12), en a supprimé les passages les plus caractéristiques, ceux où l'admiration pour l'Allemagne se manifestait avec le plus d'excès.

intellectuel dont son esprit avait besoin. « Ce Heidelberg est le pays de l'âme... Cela s'appelle vivre, et autrement que dans ces marécages de province où j'ai passé bien à regret une belle partie de ma jeunesse ». Il ne se lasse pas, dans chacune de ses lettres, de décrire la vie délicieuse qu'il mène dans ce sanctuaire de science, de nature, d'art et de vie de famille. Creuzer, « le vrai génie de l'Allemagne, mélange d'une prodigieuse science avec l'imagination et la poésie de Schiller », le reçoit avec une bonté touchante, et lui raconte le terrible drame d'amour qui a jeté une ombre sur sa vie. Il n'est pas moins bien accueilli par l'historien Schlosser, par le littérateur Daub, par l'érudit bibliothécaire Mone. Il passe ses soirées chez des professeurs où jeunes gens et jeunes filles exécutent les messes de Handel et de Pergolèse. Il se promène sur les bords du Neckar ou au château avec la famille chez laquelle il a pris pension et où il rencontre la jeune fille instruite et douce qui va fixer son cœur, Mlle Mina Moré. « Je dois tout à Heidelberg, écrit-il, le 26 septembre 1827 ».

Il apprend aussi à admirer de plus en plus le livre de Mme de Staël et il salue l'Allemagne à la fin de son *Étude sur Herder* comme « le pays de l'âme et de l'espérance, où jaillit encore, sous les chênes d'Arminius, la source pure du beau moral, où tôt ou tard viendront se désaltérer les peuples qui l'entourent ».

Cette admiration attendrie, était chez Quinet d'autant plus forte qu'il avait une parenté intellectuelle avec le génie allemand; elle a été très générale en France chez les littérateurs, les penseurs et les savants à l'époque de la Restauration et jusqu'en 1840. Et même après 1840, Victor Hugo, qui en 1838 revendiquait pour la France dans sa conclusion du *Rhin*, la frontière rhénane et qui avait pu reconnaître que cette revendication était chimérique, écrivait encore dans la Préface de 1842 : « L'Allemagne est une des terres qu'il aime et une des nations qu'il admire. Il a presque un sentiment filial pour cette noble patrie de tous les penseurs. S'il n'était pas Français, il voudrait être Allemand. » Et Lamartine, lui aussi, s'écriait quelques mois auparavant, dans la *Mar-seillaise de la Paix* :

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne!...
 Leur langue a les grands plis du manteau d'une reine,
 La pensée y descend dans un vague profond,
 Leur cœur sûr est semblable au puits de la Sirène.
 Où tout ce que l'on jette, amour, bienfait ou haine,
 Ne remonte jamais du fond.

Et Michelet dans son cours de l'École Normale de 1835-1836, tout en vantant la douceur, l'égalité d'humeur, les vertus de famille des Allemands, cherchant l'isolement, souffrant tout sauf qu'on les dérange dans leurs méditations, les montre aptes à tout comprendre, à tout savoir, aspirant à l'omniscience. Il ajoute, il est vrai, que leur extrême discipline en fait d'admirables soldats et des conquérants quand ils trouvent une main énergique pour les conduire.

D'où venait cet engouement des Français pour l'Allemagne? Quelle

en était la nature et dans quelle mesure s'accompagnait-il d'une connaissance réelle de l'Allemagne? Les protestants réfugiés en Allemagne après la révocation de l'Édit de Nantes avaient plus contribué à la diffusion de l'esprit français en Allemagne qu'à la diffusion de l'esprit allemand en France, car ils ne renoncèrent que lentement et à regret à leur langue et à leurs habitudes d'esprit. Ils se répandirent surtout dans le nord de l'Allemagne et dans cette Prusse dont la culture intellectuelle sous Frédéric II, fut, en partie grâce à eux, essentiellement française¹. Un seul descendant de réfugiés français, Lamotte-Fouqué, saintongeais d'origine, petit-fils d'un général de Frédéric II, fut un des auteurs du romantisme ultra-germanique, mais son *Ondine*, où se retrouvait la grâce mesurée du génie français, mêlée à la poésie rêveuse de l'Allemagne, fut dès 1817, traduite en français et trouva en France un succès plus grand peut-être encore qu'en Allemagne². Si les réfugiés n'exercèrent qu'une faible action sur le rapprochement des deux nations, il n'en fut pas de même des émigrés. Après avoir passé en Allemagne dix, quinze ou vingt ans, ils revenaient presque tous dans leur patrie, sachant l'allemand, connaissant plus ou moins bien la littérature allemande, capables tout au moins de comprendre et de dire l'importance de la renaissance intellectuelle qui avait, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, mis l'Allemagne à la tête du mouvement littéraire, philosophique et scientifique³. On voyait l'un d'eux, Adalbert de

1. Le romancier Auguste Lafontaine, 1759-1831, né à Brunswick d'une famille de réfugiés et dont les romans étaient presque tous traduits en français, n'avait aucun caractère spécialement germanique. Quant à Bitaubé, le premier traducteur d'*Hermann et Dorothee*, né à Koenigsberg en 1732 d'une famille française et pasteur de l'Eglise française à Berlin, il s'était fixé à Paris en 1770 et fut membre à la fois de l'Académie de Berlin et de celle des Inscriptions.

2. Cousin lui écrivait : « Mon âme est à jamais enchaînée à l'idéal des chevaliers héroïques et chrétiens que vous avez souvent peint avec tant de charme ». (Barth. St-Hilaire, V. *Cousin*, I, 147).

3. Narbonne et Mounier sont en relations avec Schiller et Goethe. Gérard avait aussi été émigré en Suisse. Camille Jordan avait connu Goethe, Schiller, Wieland, Herder et traduit Klopstock.

Chénédollé avait aussi connu Goethe et Klopstock, il fut ami de Mme de Staël. Les émigrés avaient créé le *Spektateur du Nord*.

Gf., dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1906, l'art. de Gautier sur Ch. de Villers. Il montre de Villers écrivant une série d'articles sur la littérature allemande dans ce *Spektateur du Nord*, fondé ainsi que la *Gazette d'Altona*, par Amable de Baudus, un émigré qui après avoir combattu dans l'armée de Condé, s'était établi à Hambourg. Chénédollé, Rivarol, de Pradt, Joubert, de Villers furent ses collaborateurs. De Villers expose dans le tome VII ses *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne*. Il étudie l'*Iphigénie* de Goethe, la *Louise* de Voss, mais est surtout l'interprète de Kant. Dès 1797, *Lettres Westphaliennes*; 1798, note sur Kant dans le *Spektateur du Nord*, traduit son *Idée d'une histoire universelle*. En 1798, analyse dans le *Spektateur* la *Critique de la raison pure*. En 1801, paraît son livre sur la *Philosophie de Kant* où il dit : « Il semble qu'il ait une distance infranchissable de l'esprit français à l'esprit allemand; ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme. C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont ». Mme de Staël, pour qui de Villers a été le premier initiateur à l'Allemagne, d'abord par lettres, puis dans une visite à Metz en 1803,

Chamisso de Boncourt, après avoir passé sa vie tantôt en France, tantôt en Allemagne, successivement officier dans l'armée prussienne, professeur à Napoléonville en France, promenant partout une incurable mélancolie que j'attribue au sentiment amer d'être partout un étranger, exprimant dans ses poèmes ce que la poésie populaire allemande a de plus fantastique et de plus sentimental, en même temps qu'il traduisait en Allemand les chansons de Béranger. Son chef-d'œuvre, paru en 1814, *Peter Schlemihl*, « l'homme qui a perdu son ombre », me paraît le symbole de Chamisso lui-même, qui a perdu sa patrie et se sent partout incomplet et partout exilé. Mais ce Français devenu un des représentants les plus expressifs du romantisme allemand nous montre bien ce que put faire l'émigration pour la pénétration réciproque des deux peuples. D'autres émigrés, comme Ch. de Villers, qui fut professeur à Göttingen où il mourut en 1815, comme Ch. de Boudens, vicomte de Vanderbourg, l'ami de Jacobi et de Stolberg, contribuèrent beaucoup à faire connaître l'Allemagne à la France, le premier par ses ouvrages sur la philosophie de Kant (1801), sur les universités allemandes (1808) et sur la réforme de Luther, le second par ses traductions d'œuvres de Jacobi, de Wieland, tous deux par leur collaboration aux *Annales littéraires de l'Europe* (de 1804 à 1807) ¹.

Les longues guerres entre la France et l'Allemagne, les années de garnison passées en Allemagne par des milliers de soldats et d'officiers français, bien qu'elles fussent une mauvaise et douloureuse manière pour les deux peuples de se connaître et de se pénétrer, ne laissèrent pas que d'exercer une certaine influence. Les Français furent frappés par ce mélange de simplicité patriarcale dans les mœurs et de haute culture dans l'esprit qui était la caractéristique de l'Allemagne d'alors, et que Mme de Staël a si vivement senti. Beaucoup d'entre eux s'attachaient à l'Allemagne; ils quittaient à regret, suivant l'expression étrange et forte de M. de Rocca (le second mari de Mme de Staël, officier dans notre armée), « cette patrie de guerre ». Quand la fortune des armes changea et que l'Allemagne soulevée écrasa la Grande Armée à Leipzig, puis chassa l'étranger à la voix de ses poètes, les Arndt, les Körner, les Ruckert, les Uhland, et vint à son tour prendre garnison en France, son prestige se trouva grandi. La France n'avait eu pendant la Révolution et l'Empire ni poètes pour chanter ses victoires, ni philosophes pour la consoler au jour de la défaite et de l'impuissance par les spéculations métaphysiques et cosmogoniques ou pour la relever à ses propres yeux par de hautes exhortations morales comme l'avait fait Fichte dans ses *Discours à la Patrie Allemande*. Elle se prit à admirer avec envie cette nation, qu'on avait crue impropre à l'action, perdue dans les rêves de la poésie, de la philosophie et du mysticisme ou dans les

qui lui reprochait d'oublier trop sa patrie, disait de lui qu'il représentait « l'Allemagne en France et la France en Allemagne ». L'essai de Villers sur *l'Esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, paru en 1804, a été probablement un des livres qui ont poussé Michelet à écrire sur Luther.

1. *Briefe an Ch. de Villers* p. p. Islar, et Ulrich, *Ch. de Villers Leben*.

recherches arides et désintéressées de l'érudition, et chez qui, tout d'un coup, se manifestait une explosion de force nationale, une unanimité de sentiment et de passion préparée au milieu de l'anarchie politique, une unité morale créée par un mouvement intellectuel. Dans ce pays dont on avait raillé la faiblesse, les discordes et les institutions arriérées, on admira le plus prodigieux épanouissement d'un génie national qui eût peut-être jamais été, car il n'était pas l'expression de la vie d'une cité comme le génie athénien ou le génie florentin, ou d'une société d'élite et d'une cour comme la littérature française du *xvii^e* siècle; il représentait vraiment l'âme de tout un peuple. Il s'était vigoureusement détaché avec Lessing du joug de l'imitation française; avec Schiller, Wieland, Goethe, les poètes et écrivains romantiques, il avait par une production féconde d'œuvres originales, créé une littérature à la fois très populaire et très artistique. En même temps la philosophie allemande, délaissant la tradition cartésienne de Leibnitz, donnait naissance avec Kant, Herder, Fichte, Schelling, Hegel et Jacobi, à une série de systèmes qui renouvelaient vraiment la face des problèmes et y marquaient profondément l'empreinte de l'esprit germanique. L'érudition allemande, vivifiée par l'esprit de généralisation philosophique, ouvrait également dans tous les sens des vues nouvelles. Winckelmann jetait les bases d'une étude vraiment scientifique de l'art critique. Wolf, Heeren, Bœckh, Welcker, bientôt suivis par O. Muller, renouvelaient par l'archéologie et la philosophie la connaissance du monde grec, Niebuhr celle de Rome, Thibaut et Savigny le droit romain, Eichhorn et les frères Grimm le droit et les antiquités germaniques; A.-G. Schlegel et Lassen jetaient en même temps que le Français Burnouf les bases de l'étude des langues de l'Inde; les deux frères Humboldt, Guillaume et Alexandre, étaient des créateurs l'un en ethnographie et en linguistique, le second en géographie et en anthropologie. Creuzer fondait dans sa *Symbolique* la mythologie comparée. Et je ne parle pas de tout le mouvement de renaissance catholique qui avec Stolberg, Görres, Ch. Frédéric Schlegel, s'unissait au romantisme de Tieck, de Novalis, et à l'érudition des Grimm pour ressusciter les traditions populaires et religieuses de la vieille Allemagne. On peut dire que, dans toutes les voies du savoir humain, des lettres et de la pensée, l'Allemagne apparaissait, de 1800 à 1820, comme la grande initiatrice. Et on ne peut s'étonner que les Français, chez qui une période de stérilité intellectuelle relative avait succédé au grand mouvement du *xvii^e* siècle et précédait la période romantique, aient éprouvé pour l'Allemagne une admiration respectueuse. Ce qui rendait cette renaissance allemande particulièrement remarquable, c'est que tout en étant profondément nationale elle n'avait rien d'étroit ni d'exclusif. Elle avait secoué le joug de la France, mais pour remonter aux sources antiques, pour rechercher avidement les traditions poétiques et religieuses de l'Orient, pour ressusciter sous des formes nouvelles les grandes conceptions philosophiques et panthéistiques de l'Inde, pour nourrir l'intelligence allemande de la substance de toutes les histoires, de toutes les philosophies, de

toutes les civilisations. En même temps les œuvres qui sortent de ce mouvement intellectuel gardent un caractère essentiellement allemand et toute cette science se concentre et se répand par les Universités, foyers intenses du patriotisme allemand et de la vie nationale. Au milieu d'un émiettement politique lamentable, l'unité allemande se fait par les écrivains, les savants et les penseurs, par les Universités, la presse littéraire et les sociétés littéraires.

Parmi les savants allemands du commencement du siècle il en est un qui contribua plus que tout autre à donner à la France une haute idée du génie de l'Allemagne et qui fut comme l'ambassadeur de la science allemande à Paris. Le naturaliste Alexandre de Humboldt ¹, après avoir voulu suivre Bonaparte en Égypte, vint se fixer à Paris en 1805 et y publia les douze volumes et les deux atlas de son colossal ouvrage sur l'Amérique. Même quand il fut retourné à Berlin en 1827, Humboldt conserva l'habitude, jusqu'à la révolution de 1848, de venir tous les ans à Paris. Son physique noble et imposant, sa conversation étincelante, sa science prodigieuse lui faisaient à Paris une situation exceptionnelle et l'admiration qu'il inspirait rejaillissait sur son pays.

A côté des relations directes entre l'Allemagne et la France, il ne faut pas oublier le rôle qu'a joué comme intermédiaire entre les deux nations un petit pays qui participe à la fois de la France, de l'Allemagne, et de l'Italie : la Suisse. Bonaparte avait fait de Genève et de ses environs un département français; il étendait son impérieuse protection sur la Confédération des 19 cantons organisés par l'Acte de médiation de 1803. Les Suisses cultivés d'origine française ou d'origine allemande étaient également versés dans les deux langues et participaient aux deux cultures. Un Vaudois, comme Benjamin Constant, un Genevois comme Sismondi apportaient à Paris un esprit tout imprégné de science allemande. Benjamin Constant traduisait *Wallenstein* dès 1809. Les Suisses étaient les agents nécessaires du cosmopolitisme intellectuel. Le grand historien Jean de Muller, né à Schaffhouse, fut un des maîtres de la science historique pour les Français comme pour les Allemands au début du XIX^e siècle. Après avoir été conservateur de la bibliothèque impériale à Vienne et historiographe de la maison royale à Berlin, il devint, après Iéna, ministre d'État du roi Jérôme en Westphalie, puis directeur de l'instruction publique. Un Bernois, Philippe Albert Stapfer, professeur, puis ministre et réorganisateur des études dans son pays, ambassadeur de Suisse à Paris de 1800 à 1809, resta fixé en France après la fin de son ambassade et fut un des hommes qui contribuèrent le plus à faire connaître l'Allemagne à la France. C'est lui qui fonda et qui, avec de Gérando et Vanderbourg, rédigea, de 1804 à 1807, les *Archives littéraires de l'Europe*; puis quand les *Archives* eurent été en 1808 supprimées par la police, publia avec de Villers, les *Mélanges de littérature étrangère*. Il travailla avec Cuvier, Lasteyrie, Hase, de Gérando, Eckstein, à fonder une *Revue germanique*. Ce projet patronné par l'Insti-

1. Né à Berlin en 1769.

tut fut arrêté par la mauvaise volonté impériale; il ne fut réalisé qu'en 1827 et ne réussit guère¹. Stapfer aida de Villers dans la composition de son *Luther*, dans sa traduction de l'*Histoire de la littérature* d'Eichhorn et de l'*Histoire des Croisades* de Heeren. Il fut un des principaux rédacteurs de la *Biographie universelle* de Michaud pour la partie allemande et suisse, et y donna des articles très remarquables, en particulier celui sur Kant. Son salon était fréquenté par les hommes les plus marquants dans les lettres, les sciences, la politique, du moins ceux du parti libéral. Humboldt y était assidu ainsi que Maine de Biran. Guizot, tout jeune encore, était précepteur des fils de Stapfer et comme il nous le dit lui-même dans ses *Mémoires*, sous son influence il délaissait Condillac et Voltaire pour Kant, Herder et Schiller. Le fils de Stapfer, Albert, publiait, en 1823, la première traduction en français du *Faust* de Goethe, une des rares traductions des œuvres littéraires de l'Allemagne, parues à cette époque, qui rende fidèlement l'original.

Un autre salon fit encore plus que celui de Stapfer pour répandre en France la connaissance et l'admiration de l'Allemagne, celui de Mme de Staël, la fille du genevois Necker et de la vaudoise Curchod. Sa vie à Coppet et à Paris, ses relations avec Auguste-Guillaume de Schlegel et avec Benjamin Constant sont trop connues pour que j'y insiste. Je me contente de renvoyer au beau livre de M. Gautier sur *Mme de Staël et Napoléon*. Mme de Staël, déjà initiée à la philosophie allemande par de Villers et de Gérando, chassée de France par Napoléon en octobre 1803, passa en Allemagne toute l'année 1804 et y prit comme précepteur de ses enfants, A. G. de Schlegel. Il nourrit chez elle et l'admiration pour les lettres allemandes et la haine de Napoléon. En 1808 elle retourne en Allemagne, où elle écrit en 1808 et 1809 son livre *De l'Allemagne*. Ce fut à la fois l'expression sincère de sa légitime admiration pour le génie allemand et une arme contre Napoléon qui, dans la pensée de Mme de Staël, ne pouvait être renversé que si l'Allemagne prenait assez conscience d'elle-même pour secouer son joug.

C'est l'*Allemagne* de Mme de Staël qui a popularisé et fixé pour longtemps l'image d'une Allemagne idéale, naïve et profonde, asile de toutes les vertus, vivant pour la science, les lettres, la pensée, d'une Allemagne religieuse, douce et pacifique qui serait comme un immense Weimar, et dont le génie fait des Allemands « les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain². » Par le prestige de son style, la force de sa pensée, et les persévérations dont son livre et sa personne furent l'objet de la part de Napoléon, Mme de Staël imposa à tous les Français qui n'étaient pas obstinément enfermés dans la tradition du xviii^e siècle et qui étaient curieux de tendances nouvelles, ses jugements et ses idées

1. La Bibliothèque Nationale ne possède que la *Nouvelle Revue germanique* de 1829.

2. C'est Mme de Staël qui a révélé l'Allemagne aux Français qui ne la connaissaient pas. Lamartine s'est proclamé « fils de Mme de Staël » et s'est mis, quoique avec une évidente exagération, au nombre des Français « qui s'étaient réfugiés dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne. »

sur l'Allemagne. On eut connaître l'Allemagne parce qu'on avait lu son livre, dont la réputation et l'autorité, en servant la paresse trop fréquente en France à étudier les langues et les livres de l'étranger, a peut-être plus empêché les Français de connaître directement l'Allemagne qu'elle ne les y a poussés¹.

L'Alsace, de langue et d'esprit pays moitié germanique moitié français, aurait pu, encore plus que la Suisse, être un intermédiaire. Des hommes comme l'historien Christophe Guillaume de Koch et son continuateur Schoell, comme le philosophe Schweighaeuser, professeur successivement à l'ancienne Université de Strasbourg et à la Faculté des Lettres de l'Empire et de la Restauration, sont certainement des représentants des deux cultures, et le Séminaire théologique de Strasbourg recueillait fidèlement la science et les enseignements des Facultés de théologies allemandes². Mais, l'action de Strasbourg s'étendit peu en dehors de l'Alsace même à l'époque qui nous occupe. Son Université n'exerçait guère d'influence qu'en Allemagne, et les Facultés qui la remplacèrent en étaient un si pauvre résidu que leur action fut à peu près nulle au point de vue de la diffusion des lettres, de l'érudition et de la philosophie allemandes³.

I. Si Mme de Staël avait créé sur les bords du Léman, un foyer de culture franco-germanique, il en était de même sur les bords du lac de Neuchâtel chez Mme de Charrière, son amie, et amie aussi de Benjamin Constant (Cf. Ph. Godet. *Mme de Charrière et ses amis*).

2. D'ailleurs l'Alsace avait été tout à fait écrasée, déprimée, appauvrie intellectuellement et matériellement par la Révolution et l'Empire, Strasbourg n'était plus qu'une place de guerre. Les professeurs de Strasbourg, très médiocres pour la plupart, ne songeaient qu'à éviter tout ce qui pouvait donner le caractère allemand. Ce n'est qu'après 1830, et même 1840, que Strasbourg est devenu un centre intellectuel qui a doublement rayonné sur la France et l'Allemagne, un foyer de sympathie intellectuelle entre les deux pays par Bergmann, Willm, Ed. Reuss, Ch. Schmidt etc...

3. Bibliographie :

SÜPFLE : *Gesch. des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, Gotha 1886-88. Important.

MEISSNER : *Einfluss deutschen Geistes auf die französische Literatur im XIX. Jahrhundert bis 1870*, Leipzig, 1893, médiocre.

BREITINGER : *Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich*, 1876.

V. ROSSEL : *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*.

J. REINACH : *Études de littérature et d'histoire*, 1889. Ch. II. De l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France.

JULIA CARTIER : *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne*. Gérard de Nerval, 1904.

BALDENSPERGER : *Goethe en France 1904. Gessner en France*. (*Revue d'Hist. littéraire* juillet 1903).

PH. GODET : *Mme de Charrière et ses amis*, Genève 1906.

HUET : *La vie et les œuvres de Ballanche*.

GRAND-CARTERET : *La France jugée par l'Allemagne*. L'autre volume annoncé, *L'Allemagne jugée par la France*, n'a jamais paru.

Voy. aussi un bon chapitre de Joseph Texte sur les *Relations littéraires de la France avec l'étranger*, dans l'*Histoire de la Litt. franç.* de Petit de Julleville (XIX^e siècle, t. I, ch. 14) [et *L'influence allemande dans le romantisme français*, dans *Études de littérature européenne*, 1898, p. 195-238].

Telles sont les origines de l'admiration que l'Allemagne inspira aux Français dans le premier quart du xix^e siècle, et les influences sous lesquelles elle se développa. Dans quelle mesure les Français ont-ils étudié et connu l'Allemagne? Quelle action a-t-elle exercée sur eux?

L'académicien Auger, aussi fanatiquement attaché aux traditions classiques du xviii^e siècle qu'il l'était à la monarchie légitime, dans un discours prononcé le 24 avril 1824 à la séance annuelle de l'Institut, s'était élevé avec violence contre le romantisme français où il dénonçait une émanation, ou plutôt « une dégénération du romantisme allemand ».

Daunou, esprit beaucoup plus pondéré qu'Auger, dénonçait lui aussi dans le romantisme « une réforme littéraire soudainement proclamée, sans essais, sans épreuves, sans autre annonce que son éclat et ses menaces, qu'on tentait d'imposer à toutes les branches de la littérature, et par conséquent à l'histoire », et où il voyait l'action de la nébuleuse philosophie allemande et « d'une littérature qui a été entraînée à des excès épouvantables par l'exaltation des sentiments, l'empire des idées absolues, le discrédit des saines études et l'ignoble barbarie du langage ». Et il déplorait la décadence dont le romantisme menaçait la versification et tous les genres de poésie.

Süpfle attribue à la littérature allemande une grande influence sur la littérature française. Il fait remonter à Goethe la transformation du théâtre, et prétend que c'est par Goethe que les Français sont arrivés à Shakespeare. Il insiste sur la dépendance de Cousin à l'égard de la philosophie allemande. Il prétend que la philosophie et la poésie allemandes ont donné un caractère nouveau à la littérature française, et que si la vie abonde dans celle-ci, c'est l'effet de l'influence allemande.

M. Süpfle a-t-il raison d'attribuer à l'Allemagne une si heureuse et si féconde influence sur le romantisme français? Auger et Daunou avaient-ils raison d'accuser l'Allemagne d'avoir perverti le goût et l'esprit français? Il ne semble pas. M. Joseph Reinach, dans un essai brillant et profond sur *L'Influence de la littérature allemande sur la France*, l'a fait justement remarquer : si la France s'est écartée de la tradition philosophique et de la tradition littéraire du xviii^e siècle, si elle a senti s'éveiller en elle le goût de la rêverie et de l'enthousiasme, si elle s'est éprise de sympathie et d'admiration pour le Moyen-Age et y a cherché à la fois un objet d'études érudites et des

1. Il y a en France trois moments dans le mouvement romantique, si par romantique on entend surtout l'invasion du lyrisme et de l'individualisme dans la littérature, le rejet des vieilles règles et traditions classiques : 1^o le moment de Rousseau, de Diderot, de La Chaussée; 2^o le moment de Chateaubriand, Senancourt, Mme de Staël, B. Constant; 3^o le moment de V. Hugo, Lamartine et le romantisme proprement dit.

Or, la première période est étrangère à l'Allemagne. La seconde ne s'y rattache que par Mme de Staël. Chateaubriand, le vrai père du romantisme, n'a subi aucune influence allemande (bien que ses ennemis vissent dans *René* une imitation de *Werther*). Ce n'est que le troisième romantisme qui a subi l'influence de l'Allemagne sans la bien connaître.

sources nouvelles d'émotion et d'inspiration, cette évolution s'était produite chez nous avant toute influence allemande et c'est parce que l'âme française se mettait par elle-même à l'unisson et en harmonie avec l'âme allemande qu'elle s'est mise à admirer tout ce qui était allemand avant même de l'avoir vraiment étudié, sans même avoir besoin de le bien connaître. Il ajoute que notre romantisme n'a pas connu la véritable Allemagne que nos poètes et nos philosophes ont tout juste déchiffré les titres de cent volumes de vers et de métaphysique réputés admirables. « A quoi bon savoir ? Ils sont épris de l'Allemagne sur une image poétique comme ce roi d'Angleterre qui avait demandé la main d'une princesse de Clèves dont il ne connaissait que le portrait par Holbein ¹... L'influence réelle est une chose, la mode en est une autre. Or la mode était à l'Allemagne, on affublait tout à l'allemande. On oubliait Leipzig et Blücher pour ne se souvenir que de Wellington et de Waterloo. »

Il y a d'ailleurs dans cette page de M. Reinach un peu d'exagération. S'il y eut une période assez courte de véritable engouement pour l'Allemagne, cette période ne s'étend guère que de 1826 à 1840, et d'ailleurs cet engouement ne s'est guère produit en dehors du cénacle romantique et du monde catholique épris du Moyen-Age ². D'un autre côté s'il est vrai que l'ignorance de l'Allemagne est restée très grande parmi nos littérateurs, il y eut des efforts sérieux pour faire connaître l'Allemagne à la France. La chose n'était pas aisée. Les génies des deux peuples diffèrent profondément. L'enseignement des langues vivantes n'existait pas dans les collèges; de plus, si les Français ont eu de tout temps ce que Mme de Staël appelait « l'esprit européen », la facilité à s'appréhender des œuvres étrangères, la conviction que la mission de la France est de s'assimiler ce qui se produit de meilleur au dehors pour le rendre au monde orné et clarifié par les grâces et la limpidité du génie français, d'un autre côté le génie français est si particulier et le nombre de Français capables d'étudier et de comprendre à fond les génies étrangers est si restreint que ces modes étrangères sont très éphémères et n'exercent qu'une faible influence sur notre esprit national. On l'a bien vu de nos jours avec la vogue des œuvres scandinaves, des œuvres italiennes, de la philosophie de Nietzsche. Et pourtant, depuis cinquante ou soixante ans, le nombre des Français capables de comprendre les œuvres étrangères s'est énormément accru, et si la philosophie éclectique a sombré, c'est autant et plus sous l'influence du kantisme que sous celle du positivisme.

1. En 1822 quand des acteurs anglais vinrent jouer à la porte Saint-Martin des œuvres de Shakespeare, ils furent reçus par le cri : « A bas les Anglais ! Pas d'étrangers en France ! » et ils ne purent donner que deux représentations. Mais en sept. 1827 on fit la même tentative à l'Odéon avec un succès extraordinaire. V. Hugo en profita en décembre pour son *Cromwell*.

2. G. de Nerval appelle l'Allemagne « sa seconde mère ».

V. Hugo dit dans *Le Rhin* « La France et l'Allemagne sont l'Europe. L'Allemagne le cœur, la France la tête ».

De 1815 à 1830 il y avait deux courants très marqués, l'un de sympathie pour l'Allemagne, l'autre de protestation contre elle.

Mais au commencement du xix^e siècle on savait peu l'allemand et on le comprenait mal¹. En 1802 Guillaume de Humboldt écrivait à Goethe, de Paris, que les gens avaient la bouche pleine de noms allemands, mais qu'il avait résolu de ne jamais rien faire connaître d'allemand à Paris sauf quand il s'agissait d'érudition, parce qu'il savait à quoi s'en tenir sur la connaissance et l'amour que les Parisiens avaient de l'Allemagne. « Les Français, disait-il, sont encore trop éloignés de nous pour être en état de nous comprendre sur des points où nous aussi nous commençons à avoir notre originalité, si éloignée que la différence de langue, comparée aux autres obstacles, semble petite². » Et Charles de Villers disait à propos de son travail sur Kant : « Un bel esprit, nourri sur le pavé de Paris, peut raisonner et déraisonner à perdre haleine sur les produits de la littérature allemande; il peut extraire, analyser, discuter et ne pas dire un mot qui convienne à la chose, parce que pour juger une chose il faut être placé à son point de vue et que le Parisien est dans un point de vue étranger, où il voit louche et confus, ainsi qu'un tableau qu'on regarde sous un faux jour³. »

Sans doute à partir de 1816, les émigrés étaient tous rentrés; le rétablissement de la monarchie et la renaissance religieuse s'unirent au mouvement romantique pour créer en France un intérêt passionné pour les arts, la poésie, la religion et les mœurs du Moyen-Age. Ce sentiment trouvait un écho dans le romantisme allemand, tout entier entraîné vers le catholicisme, soit qu'il produisit des conversions comme celle de Ch. Frédéric de Schlegel ou de Werner, soit qu'il inspirât seulement une sympathie ardente pour le catholicisme comme chez Tieck ou Novalis. Les Français devinrent beaucoup plus capables de comprendre l'Allemagne et ils s'efforcèrent de le faire. Mais nos écrivains ne prirent guère qu'une teinture de la littérature allemande. Sainte-Beuve, dans une lettre adressée en 1864 à M. William Raymond pour être mise en tête d'un volume allemand sur Corneille, Shakespeare et Goethe, dit nettement que les romantiques français ignoraient les lettres allemandes. « Goethe était parmi nous, dit-il, un demi-dieu; mais plus pressenti que connu. Charles Nodier parlait sans cesse de l'Allemagne sans savoir un mot d'allemand. Gérard de Nerval faisait seule exception. Il était le commis-voyageur littéraire entre Paris et Munich ». Mlle Julia Cartier, dans sa thèse sur *Gérard de Nerval* (1904) arrive à la même conclusion; elle ajoute même que Gérard de Nerval, qui a plus fait que tout autre pour faire connaître la littérature allemande en France, a été très peu influencé par elle⁴. Il ne faut pourtant rien exagérer. On a beaucoup travaillé, pendant les trente

1. *Lady Blennerhasset, Mine de Staël et son temps*, traduit par Dietrich. Paris, 1890, 3 vol.

2. Cf. *Revue d'Hist. Litt.*, oct. 1906, p. 634.

3. O. Ulrich. *Charles de Villers, Sein Leben und seine Schriften*, p. 14.

4. Quinet, dans une lettre au baron de Gérando du 21 avril 1825, lui demande de prendre sous sa protection sa traduction de Herder qui risque de demeurer inconnue « à cause de l'obscurité du nom du traducteur et du peu de crédit de la littérature allemande auprès de nos compatriotes ».

premières années du xix^e siècle, pour créer des relations littéraires entre les deux pays, et bien que l'on trouve dans l'énergie même de ces efforts la preuve de la difficulté qu'on éprouvait à développer en France l'intelligence de l'Allemagne, il serait très erroné de croire que ce mouvement de sympathie, qui aboutit au *Rhin* et aux *Burgraves* de Victor Hugo, n'ait pas contribué à la déroute du classicisme et à l'avènement d'une esthétique nouvelle. Les anathèmes des classiques contre l'influence allemande avaient quelque raison d'être, bien que Shakespeare et Byron les eussent encore plus mérités.

C'est la littérature dramatique allemande qui a tout d'abord agi sur la France, et influé sur le développement de notre théâtre historique. On avait été préparé par les analyses de Mme de Staël et par la traduction que Mme Necker de Saussure donna en 1814 du *Cours de littérature dramatique* de A. G. de Schlegel. Schiller, qui avait reçu de la Convention, sous le nom de Gilles ou Giller, le titre de citoyen français, a eu une véritable vogue en France de 1820 à 1830. Le premier volume de la *Revue Encyclopédique* en 1819 invitait à étudier ses œuvres. Barante, qui avait charmé les ennuis de sa vie de préfet en Vendée en y appelant comme professeur Chamisso, lisait avec lui de l'allemand; il publie, en 1821, une traduction complète du théâtre de Schiller; et depuis la *Marie Stuart* de Lebrun, jouée au Théâtre français en 1820, on voit se succéder sur la scène une série de traductions, adaptations et imitation de Schiller, généralement médiocres, souvent ridicules, dont la moins mauvaise est la *Jeanne d'Arc* de Soumet, mais qui prouvent l'intérêt que Schiller excitait. Casimir Delavigne est en partie sorti de là. De nombreuses poésies de Schiller avaient été traduites par Camille Jourdan en 1821.

Les drames de Goethe ont été moins traduits et imités que ceux de Schiller. Toutefois Goethe prétendait que son *Goetz de Berlichingen* avait été le modèle des pièces historiques françaises et il est possible que les *Scènes historiques* de Vitet (*les Barricades*, 1826) s'en soient inspirées. Le théâtre de Goethe, traduit par Albert Stapfer et deux de ses amis (Cavaignac et Marguéré), parut en 4 volumes de 1822 à 1825. Et à la même époque le libraire Ladvocat, l'éditeur des romantiques, lançait une grande publication en 25 volumes des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, en même temps que la librairie Panckoucke entreprenait un recueil de traductions de tous les chefs-d'œuvre classiques allemands, à trois francs le volume, où parurent les poésies de Goethe traduites par Mme Panckoucke. En 1823 aussi Sainte-Aulaire donna une nouvelle traduction du *Faust*. Gérard de Nerval donna la troisième en 1827. On joua à Paris en 1823 *Stella* et *Le Frère et la Sœur*; en 1826 un *Torquato Tasso* d'Alexandre Duval au Théâtre français. *Poésie et Vérité* avait été traduit avec succès en 1823, *Wilhelm Meister* en 1829 et le *Faust*, qui choquait toutes les habitudes françaises en fait de composition dramatique, fut assez admiré pour inspirer à Delacroix une série d'admirables lithographies pour la traduction d'Albert Stapfer, et la ridicule imitation de Théaulon, jouée au Théâtre des Nouveautés en 1827. Je ne vous énumérerai pas

les nombreuses traductions des drames, romans, poésies des auteurs allemands, de Lafontaine, de Kotzebue, de Zschokke, de Grillparzer, de Tieck qui parurent en France. Beaucoup de ces traductions, comme celles des poésies de Goethe par Mme Panckoucke et une série de traductions de la *Lénore* de Bürger, étaient d'un ridicule achevé, mais d'autres, comme celles de Gérard de Nerval, ou celles de Wieland par Løwe-Weimars étaient faites avec sentiment et intelligence et faisaient goûter par les lecteurs français quelque chose du parfum poétique de ces œuvres allemandes.

Løwe-Weimars¹, un juif né à Paris d'une famille allemande et qui avait fait quelque temps du commerce à Hambourg, est l'homme qui contribua peut-être le plus à faire connaître en France la littérature allemande. Il publia en 1826 la première histoire de la littérature allemande qui ait paru en français. Il traduisit Wieland, des extraits de Jean-Paul et les œuvres complètes de Hoffmann (1829-1833), qui eurent un prodigieux succès, et furent considérées comme le plus parfait modèle du romantisme allemand avec les romans de Tieck et les drames extravagants de Zacharias Werner. Ceux-ci trouvèrent place dans les chefs-d'œuvres des théâtres étrangers et étaient prônés par le *Globe* (t. V). On se mettait enfin à apprendre l'allemand. On publiait chez Didot, en 1824, des morceaux choisis des auteurs allemands, un autre recueil chez d'Ernler en 1826 et enfin la librairie étrangère de Baudry faisait paraître de belles éditions des œuvres allemandes tout entières. On voyait même en 1826 un professeur d'Iéna, Christian Muller, venir à Paris pour y faire un cours de littérature allemande.

Des tentatives nombreuses avaient été faites, non sans succès, pour faire servir la presse périodique sérieuse à la connaissance de la littérature étrangère et en particulier de la littérature allemande. Nous avons déjà parlé des *Annales littéraires* de Stapfer et de Gérard. La *Décade philosophique* (1794-1807), qui fut également supprimée par Napoléon, donnait aussi une assez grande attention aux auteurs allemands. Mais ce fut surtout le cas pour la *Revue Encyclopédique*, qui parut depuis 1819 avec la collaboration d'un grand nombre de membres de l'Institut, et qui était spécialement consacrée à l'analyse des œuvres littéraires et scientifiques et donnait de plus pour l'Allemagne des comptes rendus des séances des Académies. En 1824 on voit paraître la *Revue européenne* dont la seule existence (fort éphémère, elle ne dura qu'un an), est une preuve du désir que l'on avait des deux côtés du Rhin de resserrer les liens intellectuels. Le prospectus commence par déclarer que « l'Europe ne formera plus qu'une grande nation, divisée d'intérêts, mais unie par les lumières. » Elle devait paraître simultanément tous les mois en quatre langues, français, allemand, anglais et italien, à Paris, Leipzig, Londres et Florence. Elle avait pour directeur un nommé Walker et avait en Allemagne des collaborateurs illustres, Goethe, Schlosser.

1. [Vulgairement Løwe-Weimars]. Né en 1801, mort en 1854.

Mais elle ne vécut pas, et en 1826 on annonce la publication à Paris, chez Dondey-Dupré, d'une *Revue Germanique* qui devait avoir pour rédacteurs de Gérando, Cousin, Massias, le géomètre Poncelet de Metz, Stapler, Hase (de Sulza en Thuringe), Eckstein, Cuvier, Mme Elisa Voïart (de Nancy, mère de Mme Amable Tastu) etc... sous la direction du baron Blein. Le prospectus donne l'idée la plus complète de ce qu'on pensait alors en France au sujet de l'Allemagne et aussi du peu qu'on savait encore d'elle, de la bizarrerie des jugements qu'on portait sur elle.

La *Revue germanique* ne réussit pas à se constituer tout de suite, mais elle se fondit en 1827 avec la *Bibliothèque allemande*, journal de littérature qui avait paru en 1826 à Strasbourg par les soins de deux jeunes avocats, MM. H. Barthélémy et G. Silbermann¹ et ne comprenait que des comptes rendus d'ouvrages allemands. Elle fut achetée par l'imprimeur Levrault; il la remplaça en 1829 par la *Nouvelle Revue Germanique*, qui eut beaucoup plus d'ampleur, publiait des articles de fond sur l'Allemagne, des biographies, des documents. On y trouve au numéro 3 un coup d'œil sur la littérature allemande de 1813 à 1828, l'*Essai* de Quinet sur la vie et les œuvres de Herder².

L'introduction à la *Nouvelle Revue germanique* n'est pas moins intéressante que le prospectus de 1825 et elle montre aussi combien malgré tout l'Allemagne restait encore étrangère à la France.

Cette revue ne devait pas avoir une très longue durée. Elle publia 25 vol. in-8 de 1829 à 1838, puis fusionna avec la *Revue du Nord*. Il n'y avait pas en France un public suffisant capable de s'intéresser à un recueil exclusivement consacré à l'Allemagne tandis qu'au contraire la *Revue Britannique*³ fondée en juillet 1825 et consacrée à des articles sur l'Angleterre ou traduits de l'anglais eut tout de suite un succès qui lui assura une longue durée. La connaissance de l'anglais était beaucoup plus répandue que celle de l'allemand. Nous en avons la preuve dans les nombreux articles sur les livres et les choses d'Allemagne publiés dans le *Globe*, fondé en septembre 1824 par Pierre Leroux et Paul-François Dubois, professeur destitué en 1822 par Nicolle et Frayssinous, pour ses idées libérales. Ces articles sont, pour une bonne part, des traductions ou des analyses d'articles allemands, et le *Globe* ne cessa de gourmander l'ignorance et les préjugés des Français en ce qui concernait l'Allemagne. Le 6 juin

1. Avec la collaboration de Bruch, Jung, Lichtenberger, Matter, Stoeber, Wilhem, les jeunes Alsaciens qui allaient être en France les représentants de la science et de l'esprit allemands, et du Lyonnais Lortet. Wilhem fut le directeur de la *Nouvelle Revue Germanique*.

2. La librairie Dondey-Dupré avait été achetée par Brockhaus et Avenarius, dont la librairie devint, en 1844, sous la direction de Franck et Vieweg un foyer de culture germanique. Là parut en 1858 la *Revue Germanique* de Neffizer et Dollfus et en 1866 la *Revue Critique*.

3. Qui avait été précédée de la *Bibliothèque Britannique* fondée à Genève en 1796, comme la *Revue germanique* avait été précédée en 1797 du *Spectateur du Nord* de de Villers (cf. Lescure, *Rev. Germ.* t. XXIII, 1862, p. 458).

1829, le *Globe* se plaint qu'on connaisse trop peu en France la littérature allemande alors que les Allemands, dont l'originalité est si grande dans le style comme dans la pensée, ont ouvert tant de voies nouvelles en histoire, en philosophie, en jurisprudence. « Il est temps dit l'auteur (J. B. probablement Bitaubé) de voir à quoi se réduit cette prévention sans doute exagérée contre l'obscurité germanique. » Et le 30 septembre de cette même année, Lerminier, un des hommes qui ont alors le mieux connu l'Allemagne, se croyait courageux en osant encourir « la terrible accusation de germanisme » et recommandait « de s'enquérir et de profiter des travaux de l'Allemagne, dût-on encourir le même reproche. »

On voit par toutes ces citations que s'il y avait en France, parmi les esprits les plus distingués et parmi tous ceux qui conduisaient la littérature dans des voies nouvelles, une vive sympathie pour l'Allemagne et un désir ardent de la connaître et de la comprendre, le nombre de ceux qui la connaissaient vraiment était restreint et son influence effective n'était pas aussi grande qu'elle paraît au premier abord. En philosophie Cousin, qui avait voyagé en Allemagne en 1816, en 1817 et en 1824, qui correspondait avec les philosophes allemands et s'était un peu initié à leurs idées, qui accueillait à Paris Creuzer en 1826, Hegel en 1827, se fit bien l'interprète des idées allemandes dans ses cours, surtout celui de 1828, mais pour abandonner bien vite une direction qu'il devait condamner comme dangereuse. Le panthéisme de Schelling et de Hegel n'eut pendant longtemps aucun écho sérieux dans les intelligences françaises et Kant lui-même n'arrivera à exercer une influence dominante dans notre enseignement philosophique que dans la seconde moitié du xix^e siècle. L'érudition allemande eut une influence plus immédiate. L'Institut couronnait Heeren, Guizot le traduisait, Fauriel travaillait d'accord avec A. G. de Schlegel, Burnouf avec Lasser. Guigniaut traduisait Creuzer qui venait visiter Paris en 1826. Niebuhr était traduit par M. de Golbéry (mais en 1830 seulement), Boeckh (*Economie politique des Athéniens*) par Lagrange en 1828¹. Michelet se pénétra à fond de ces œuvres. Mais cette influence de l'érudition allemande était encore bien faible. Ce n'est que plus tard qu'elle exercera sur les intelligences françaises cette action que Renan a signalée avec tant de vigueur dans l'*Avenir de la science*.

Enfin, les Français qui eurent la curiosité d'aller visiter l'Allemagne entre 1815 et 1830 furent peu nombreux. J. J. Ampère y voyagea en 1827, et ses articles du *Globe* sur Weimar, sur Goethe, sur Tieck, sur Hoffmann, firent une grande impression, d'autant plus que d'Allemagne il était allé dans les pays scandinaves et s'était fait l'interprète de leur littérature et de leur poésie primitive. Quinet s'était fixé à Heidelberg en cette même année 1827. Enfin Michelet s'y rendit à son tour en 1828.

1. En 1828 la traduction de l'*Histoire de l'Antiquité* de Schlosser paraissait à Paris en même temps que l'original en Allemagne.

On peut se rendre compte, d'après tout ce que nous venons de dire, de l'état d'esprit dans lequel il entreprenait ce voyage. Il était, comme la plupart des hommes de sa génération, médiocrement instruit des choses allemandes; mais il avait déjà assez lu d'ouvrages allemands traduits, il avait déjà assez appris d'allemand, pour se faire une idée de la valeur des ouvrages des érudits, de la beauté littéraire des œuvres des poètes, de la profondeur des philosophes. Il allait en Allemagne comme nous l'avons vu par sa lettre à Quinet du 22 juillet 1828, pour s'y perfectionner dans la langue, pour s'orienter dans une littérature très riche dont les ouvrages se trouvaient difficilement à Paris, pour voir de près cette vie allemande où la plus haute culture intellectuelle et artistique s'alliait aux mœurs les plus simples et aux vertus domestiques dont *Hermann et Dorothee* avait dépeint le charmant tableau. Très préoccupé, depuis qu'il avait lu Vico, de l'importance des traditions primitives poétiques et juridiques pour la philosophie de l'histoire et ayant vu tout ce que les savants de l'Allemagne avaient fait pour recueillir les traditions primitives de leur pays, les chants et les légendes populaires, il voulut s'en enquérir sur place et aussi connaître le pays et le peuple où ces légendes et ces chants avaient pris naissance. Nous avons vu l'idée enchanteresse qu'il se faisait de la naïve et rêveuse Allemagne. Ne sourions pas de cette idée et surtout ne nous imaginons pas, parce que nous avons vu et voyons une Allemagne qui n'est ni naïve ni rêveuse, que l'Allemagne de Mme de Staël était imaginaire. Ne nous laissons pas aller à dire comme le fait M. Mézières dans son *Goethe* (II^e volume, p. 350) que « la dernière guerre nous a enlevé nos illusions sur la candeur germanique. » Les Allemands certes, ne sont pas tous candides. Mais la candeur germanique existe, et surtout ceux qui voyaient l'Allemagne de 1814 à 1830 étaient parfaitement justifiés à penser, comme le faisait Michelet, que l'Allemagne condamnée à l'impuissance politique par son morcellement en trente-quatre États souverains et par l'absence complète d'institutions libres, vivant dans un pays pauvre, et alors très peu industriel, cherchait un refuge dans la pensée, la science et la rêverie. « Jusqu'à ces derniers temps, disait un article du *Globe* du 23 août 1827, signé C. R. (Ch. de Rémusat), les Allemands ont été presque étrangers à l'action. Condamnés à l'inertie politique, leur existence privée elle-même manquait de mouvement. Leur attention, incessamment fixée sur eux-mêmes, a donné parmi eux une énergie prédominante à la vie intérieure. La pensée est tout pour eux : le moyen et le but, l'action et l'objet. Aussi leur poésie est-elle aussi contemplative que leur esprit. On sent que c'est celle d'un peuple métaphysicien. »

Sans doute il y avait eu en Allemagne un grand élan guerrier et national en 1813, sans doute cet élan national avait porté des fruits durables, et il nous est facile aujourd'hui de discerner dans les œuvres des publicistes et des poètes, dans ce que nous savons de la vie des Universités, une fermentation politique qui préparait le grand mouvement universitaire du milieu du XIX^e siècle.

Mais à l'époque de la Restauration en France et de la Sainte Al-

liance en Europe, ce qui était surtout visible, même aux yeux des Allemands, c'était le triomphe de la réaction qui écrasait chez eux tout esprit d'initiative en dehors du domaine intellectuel, et qui jusque dans ce domaine les comprimait. Les princes cherchaient à entretenir leurs peuples dans la haine de la France, toujours considérée comme le pays de la Révolution; mais il semblait alors qu'il y eût divorce entre les princes et leurs peuples.

Michelet se trouvait tout naturellement appelé vers Heidelberg, d'abord par la présence de Quinet, et aussi par la réputation que cette Université avait acquise en France. Dès 1819, la *Revue Encyclopédique* parlait du rang éminent qu'elle occupait parmi les Universités allemandes, de ses séminaires d'érudition, de la richesse de sa bibliothèque. En 1826, elle invitait les jeunes Français à aller à Heidelberg pour agrandir le cercle de leurs études et ajoutait : « Il est aujourd'hui reconnu que la France et l'Allemagne ont mis en commun leurs lumières et leurs sciences. » Le nom de Creuzer avait en particulier un grand prestige pour les Français. Et c'était à Heidelberg qu'en 1805 Arnim et Brentano avaient composé un recueil de chants populaires, *Des Knaben Wunderhorn*, que Gœrres avait écrit en 1806 son livre sur les traditions populaires, *Die deutschen Volksbücher*. On voit par une lettre de Quinet à Michelet, de mars 1828, que Michelet demandait constamment à son ami de lui envoyer des livres et des conseils sur les récentes publications allemandes. Enfin, il se décide à aller par lui-même voir l'Allemagne. Il l'écrit à Quinet le 21 juillet 1828. Quinet lui répond aussitôt, et lui parle des professeurs de Heidelberg, Paulus qui enseigne l'histoire religieuse, Schlosser l'histoire ancienne et moderne, Ullmann qui s'occupe aussi d'histoire religieuse. Il ne dit mot des professeurs de droit, plus éminents encore, et que Michelet aurait pu désirer aussi connaître, Thibaut pour le droit romain et français, Mittermær pour le droit germanique, Zachariae pour le droit public. L'histoire d'Allemagne était enseignée par un érudit excellent, Mone; la littérature romaine par Baehr, enfin la mythologie et les antiquités grecques par Creuzer.

Le voyage de Michelet en Allemagne fut très court (16 août-18 septembre). Sur ces trente-trois jours il y en eut dix pris par le voyage de Paris à Heidelberg et de Berne à Paris. Sur les vingt-trois jours de séjour il y en eut quatorze passés à Heidelberg, un à Francfort, un à Mayence et sept à Bonn. Nous connaissons les détails de ce voyage par ses lettres à Pauline et à Poret et par quelques notes prises sur un calepin où il inscrivit aussi ses dépenses, avec cette minutie d'homme pratique qui était un des traits de son caractère. Il y note ce qu'il a payé pour faire raccommoder ses souliers et sa redingote, pour faire broser ses habits, l'achat d'une poupée pour Adèle. Ces deux pages de comptes ont leur intérêt, car tout devient intéressant en devenant histoire¹. Dans un voyage aussi rapide, Michelet ne pouvait pas faire au-

1. Elles ont d'abord l'intérêt psychologique que je viens de signaler; mais

tre chose que *prendre l'air* de l'Allemagne, d'autant plus qu'en pleines vacances plusieurs des hommes qu'il aurait pu aller voir étaient absents. Bien que les Allemands fussent alors moins voyageurs qu'aujourd'hui, les professeurs avaient déjà l'habitude d'employer leurs vacances à visiter la France, la Suisse ou l'Italie, ou même, à cette période de ferveur romantique, à visiter les monuments du Moyen-Age dont l'Allemagne occidentale et méridionale est si riche et que les deux frères Melchior et Sulpice Boisserée mettaient à la mode précisément pendant ces années 1823 à 1830. Pourtant si Michelet fut déçu en ne trouvant pas à Heidelberg l'historien qu'il désirait le plus connaître. Schlosser, alors en Italie, il y rencontra des hommes dont la connaissance et la conversation auraient dû lui paraître bien autrement intéressantes, et l'on est surpris que dans ses lettres il n'exprime pas avec plus de vivacité la joie qu'il a dû avoir à s'entretenir presque tous les jours avec Creuzer, à échanger des visites avec Paulus, Mittermaier et Zachariae, avec le philologue germaniste et romaniste Massmann, et à trouver à Heidelberg deux des chefs du mouvement romantique, Ludwig Tieck, le traducteur de Shakespeare, et Joseph Görres, une sorte de prophète qui mêlait dans des écrits géniaux et incohérents les prédications politiques, religieuses, patriotiques, et une érudition de tous les pays et de tous les âges aussi surprenante que désordonnée. Lui aussi devait séduire Michelet par ses travaux sur les mythologies d'Orient et ses éditions des anciens chants du peuple allemand. Michelet le vit bien, près de Heidelberg, à Stiftsburg¹, et à Francfort, chez son gendre, M. Steingasse, et il l'appelle « le plus grand génie de l'Allemagne », de même qu'il appelle Creuzer « le patriarche de l'érudition et de la philosophie »; mais il ne semble pas qu'il ait reçu des impressions très profondes de ces rencontres et de ces conversations. Cela tient à plusieurs

elles ont aussi un intérêt économique en nous permettant de constater l'in croyable bon marché de la vie en Allemagne à cette date. En 33 jours Michelet dépensa 416 fr. 95. mais il faut en défalquer 79 fr. 50 employés à acheter des livres. Sur les 337 fr. 45 restants, il y a 234 fr. de frais de poste et de bateau, ce qui est considérable par comparaison avec le prix actuel des transports en chemin de fer. On ferait aujourd'hui le même chemin pour 100 à 150 fr. La nourriture, hôtels, pension pour 33 jours s'élèvent donc à 103 fr. 45, ce qui fait un peu plus de 3 fr. par jour et même moins de 3 fr. en Allemagne, car en voyage Michelet dépensa 4 à 5 fr. pour sa nourriture seule. Deux jours d'hôtel à Heidelberg lui coûtèrent 5 fr. 50; douze jours de pension à Heidelberg 20 fr., sept jours d'hôtel à Bonn, 17 fr. Ces chiffres nous permettent de mesurer la différence du pouvoir de l'argent en 1828 et de nos jours. On jugerait aujourd'hui à Heidelberg qu'on a trouvé une pension à bon marché si on dépensait 60 fr. en douze jours et sept jours d'hôtel à Bonn vous reviendraient au moins aussi cher. Il est vrai que les Kayser chez qui il logeait refuseraient d'être payés et que Michelet leur fit un cadeau représentant à peu près le prix de pension.

Ce qui est fort amusant c'est que les terribles tantes de Renwez blâmaient leur neveu d'avoir entrepris un voyage aussi coûteux, et Michelet leur écrivit pour se disculper en leur représentant que pouvant acheter en Allemagne des livres pour la moitié de ce qu'ils lui auraient coûté à Paris, il regagnerait le prix du voyage.

1. Stiftneuburg.

raisons. Il savait encore mal l'allemand, du moins ne pouvait le parler. Les leçons qu'il prit consciencieusement à Heidelberg ne purent lui en apprendre beaucoup. Il connaissait mal les écrits de ces grands Allemands, qu'il admirait de confiance par une sympathie anticipée et voulue, et comme les Allemands, de leur côté, ne parlaient pas couramment le français, les entretiens ne purent être ni très prolongés, ni très approfondis. D'ailleurs il avait trop peu de temps à sa disposition. Il voulait voir Quinet et la famille à laquelle Quinet se sentait déjà attaché par son naissant amour pour Mlle Mina Moré. Michelet se trouve tout de suite avec cette famille en relations étroites, logeant chez une tante de Mlle Moré, Mme Kayser, et prenant ses repas chez un cousin. Il se promenait avec Quinet dans les admirables environs de Heidelberg et enfin, comme il était venu surtout en Allemagne pour s'orienter parmi les livres dont il avait besoin pour ses études sur le Moyen-Age et la Réforme et savoir ceux qu'il devait acheter et lire à fond, il passait la plus grande partie de son temps dans la bibliothèque, parcourant les ouvrages de Spittler, Marheinecke, Gans, Bekker, Hammer, Hüllmann, Schmidt, Ulrich de Hutten, Hegel, Boisserée, prenant note des livres qu'il devait acquérir à Francfort, alors le grand marché de la librairie avec Leipzig. Enfin Michelet était un petit bourgeois parisien qui se sentait perdu loin de sa famille, de sa maison, de son père et de sa fille, dans un pays dont il comprenait mal la langue et où tout lui était étranger. Ce citadin n'éprouva pas à Heidelberg le ravissement qu'y avait ressenti Quinet, l'amant des solitudes de la Dombes. Ceux qui connaissent les délicieuses collines boisées entre lesquelles coule le Neckar ne peuvent s'empêcher de sourire quand Michelet parle à Pauline de ses courses sur les « âpres montagnes » de Heidelberg. A chaque instant, il a envie de retourner à Paris, retrouver « sa pauvre Adèle », qui réclame « papa Jules ».

Les lettres que Michelet recevait de son père, de sa femme, n'étaient pas moins tendres; mais celle-ci l'encourageait à ne pas écourter à cause d'elle son voyage en Allemagne¹. Je ne citerai que quelques lignes d'une lettre du 27 août qui donnera le ton de ces missives de Pauline :

« Ce que tu nous dis des occupations que tu t'imposes nous fait craindre que tu ne te fatigues trop. Songe bien que pour augmenter la santé il te faut du repos. Cette idée peut me consoler du sacrifice que je fais de toi. Ainsi, mon bien-aimé, prends tout le temps nécessaire pour augmenter tes connaissances. Je ne veux pas que l'amour que j'ai pour toi t'enlève une partie de la gloire qui t'attend.

« Aime-moi toujours, je serai parfaitement heureuse. »

1. Lorsque l'on avait communiqué à Poret les lettres où son ami parlait de quitter Heidelberg au bout de douze jours, quinze au plus, il s'indigna et supposant que Michelet cédait à l'impatience de revoir les siens et renonçait au bénéfice intellectuel qu'il s'était promis de son voyage, il lui écrivit une lettre très vive pour lui faire des reproches et l'exhorter à persévérer. Michelet répondit par une lettre où il indiqua avec exactitude tout ce qu'il avait cherché et trouvé à Heidelberg.

Une des plus fortes impressions que Michelet avait éprouvées à Heidelberg lui était venue des recueils de poésie et de traditions du Moyen-Age, par Jacob Grimm. Aussi eut-il l'idée d'aller à Goettingen et à Cassel pour voir l'illustre germaniste et son frère, qui commençaient alors leur grand dictionnaire historique de la langue allemande. Mais il y renonça assez sagement et se contenta de Bonn, dont l'Université avait été reconstituée en 1818 sous l'influence de la Prusse. La Prusse avait acquis en 1813 les provinces rhénanes et, avec le sens profond de l'action des Universités et de la science pour la formation de l'esprit national, elle faisait de Bonn la capitale avancée de la culture prussienne sur le Rhin de même qu'en 1809 elle avait constitué à Berlin par les soins de Humboldt, de Schleiermacher et de Fichte, cette Université Friedrich Wilhelm, qui, dira plus tard le professeur Dubois-Reymond, « casernée en face du château royal, fut la garde du corps des Hohenzollern. » Une bibliothèque déjà importante de 80.000 volumes s'y était constituée en dix ans par les soins de l'illustre Welcker et c'est cette bibliothèque qui attirait Michelet. Il espérait aussi voir quelques savants distingués et en effet il n'en manquait pas alors à Bonn; mais il y passa trop peu de temps et il était encore trop mal préparé pour profiter de si courtes entrevues. Il nous dit que le seul homme qui aurait pu lui être utile partait pour Francfort. Niebuhr, qui depuis 1823 était fixé à Bonn, était aussi absent. Mais il vit cependant des érudits d'une haute valeur. Welcker avait déjà publié sur Aristophane et Eschyle des travaux où il préludait à ses grands ouvrages sur l'épopée et le drame grecs. Gieseler venait de commencer la publication de son *Manuel de l'histoire ecclésiastique*, que Michelet d'ailleurs s'empressa d'acheter. Guillaume de Schlegel avait acquis une réputation universelle par son cours de littérature dramatique. Lassen, quoique jeune encore, était déjà une autorité pour les études sanscrites. Il se mit avec une obligeance extrême au service de Michelet. Il le conduisit chez Hüllmann, l'historien des villes allemandes au Moyen-Age; chez Diez, le créateur de la philologie romane; chez Schlegel, qui rebuta le jeune Français par ses airs de grand seigneur¹.

A Bonn comme à Heidelberg, Michelet profita plus des livres que des hommes. Les lettres assez mélancoliques qu'il écrivit de Francfort, Mayence et Bonn à sa chère Pauline montrent à quel point il se sentait dépaycé en Allemagne. D'ailleurs il souffrait d'un embarras gastrique. En réalité il n'avait pas cessé de vivre en pensée à Paris auprès des siens; pendant qu'il était à Heidelberg il avait fait faire son portrait par le jeune Ulmann et l'avait envoyé à Pauline, ce qui avait causé à celle-ci de vrais transports de joie.

« Quelle surprise, ô mon Jules! Que je te remercie du précieux et inattendu cadeau que tu me fais; tu n'imagines pas le bonheur que j'éprouve de

1. Il vit non seulement Gieseler, mais aussi Walter, un des hommes les plus profondément versés dans la connaissance du droit germanique et Arndt, l'historien-poète et pamphlétaire qui avait joué un si grand rôle dans le réveil patriotique de 1812-1815.

posséder ton image chérie; mais mon Jules elle est encore plus parfaite dans mon cœur. Nous n'osons pas trop l'embrasser de peur de la salir, dit la bonne Adèle. Elle voulait à toute force s'en emparer disant que c'était pour elle que son papa Jules l'avait envoyée. »

Le 18 septembre Michelet était revenu auprès des siens après avoir entrevu à six heures du soir la cathédrale de Cologne, passé une matinée à Aix-la-Chapelle et avoir traversé à bride abattue Liège, Louvain et Bruxelles sans avoir même le temps de regarder leurs monuments et voyageant nuit et jour.

Malgré la rapidité de ce voyage et la difficulté que Michelet semble avoir eue à se mettre directement et intimement en rapports avec les savants allemands, ce court séjour devait avoir pour lui une importance considérable. Il avait eu une impression de l'Allemagne, des hommes et des choses, et il s'était pour la première fois arraché, non sans peine, à son milieu étroitement parisien et familial pour ouvrir les yeux à des horizons plus vastes. Ce premier voyage, bientôt suivi du voyage d'Italie et du voyage d'Angleterre, fut le commencement de l'éducation cosmopolite de Michelet.

En revenant à Paris il ne se trouvait pas seulement classé dans cette élite de jeunes Français qui avaient visité l'Allemagne, comme Ampère, Lermnier, mais il avait goûté le charme de ses mœurs simples, la beauté des paysages du Neckar et du Rhin, et pris une grande idée de la littérature et de la science allemandes. Il fallait que l'impression eût été forte pour qu'en 1842, après les deux deuils qui avaient ravagé sa vie, ce soit en Allemagne qu'il ait cherché non pas l'oubli, mais la transfiguration de ses douleurs, un rafraîchissement du cœur, un adoucissement aux amertumes de la vie. Il est vrai que de 1828 à 1842 il avait par les livres, les relations personnelles, la musique même, beaucoup approfondi sa connaissance de l'Allemagne. Mais s'il l'avait fait avec tant de persévérance et de succès, c'est que le court voyage de 1828 lui avait donné l'élan. Il écrivit à Quinet en octobre 1828 :

« J'ai laissé à Heidelberg quelque chose de moi. C'est un dernier souvenir de jeunesse et de poésie. Nos promenades à Stift, au château, au Wolfsbrunn, à la montagne qui est en face de la ville, tout cela ne peut s'oublier. Toutes les fois que j'entends de la musique, que je lis ou vois quelque chose de noble et de poétique, je pense à vous, mon ami, et aux lieux que nous avons parcourus ensemble. »

Et le 26 septembre 1829 il écrivait encore :

« Je ne vous ai jamais vu avec plus de plaisir que dans ce cadre admirable de ruines antiques et de science moderne. C'est un lieu fait exprès pour le poète. »

On comprend qu'Ampère, revenant d'Allemagne, écrivit à Michelet ses regrets de ne pouvoir aller causer avec lui « de leur amie commune, l'Allemagne ».

Rentré à Paris Michelet non seulement reste en correspondance avec

ses amis d'Heidelberg¹, mais il correspond avec Gieseler et Hüllmann de Bonn, avec le professeur Cuvier de Strasbourg; il complète sa bibliographie d'ouvrages allemands et se constitue toute une bibliothèque personnelle pour laquelle il dépense en deux ans chez le libraire Marcus de Bonn plus de 300 frs, somme énorme pour une bourse aussi modeste que la sienne².

Il prend des leçons d'allemand avec un Dr Kurz, ami d'Eichhoff, très savant en sanscrit et en chinois, et pendant la fin de l'année 1828 et toute l'année 1829 il est dans une véritable fièvre de travail et de projets, dont l'Allemagne et ses lectures allemandes lui fournissent la matière surabondante. Il se rend malade de surmenage cérébral à force de lire des livres allemands. On comprend qu'il écrive à Quinet le 26 septembre 1829 : « Je me suis réduit rigoureusement à la vie animale. A peine me permets-je de lire le journal. Il faut un repos absolu pour me remettre. Les lumières de l'Allemagne entrant à la fois, ont blessé mon pauvre cerveau. J'en avais trop pris depuis un an³. »

Son voyage en Allemagne ne lui avait fourni qu'une orientation bibliographique générale et vague, mais au retour il se concentre sur Luther dont il avait trouvé à Heidelberg des souvenirs, un portrait de Luther mort, la maison où, dit-on, il avait séjourné. Il commence par en traduire des extraits, surtout des *Tischreden*; mais il ne peut se limiter à Luther; il a besoin d'expliquer son rôle, son caractère, son rapport avec l'histoire de sa race. Il voit en lui tantôt un retour à l'identification contre la liberté, tantôt un des agents du principe de dissolution qui depuis le xiii^e siècle disloque l'Europe unifiée par l'Eglise au Moyen Age. Et alors il veut se faire une idée de tout le développement de l'histoire de l'Allemagne, comme préface à cette histoire du xvi^e siècle projetée en 1826. Il remonte aux Sagas scandinaves pour retrouver, à travers les chants et les légendes recueillis par Leo, Goerres, Grimm, von der Hagen, à travers les *Meistersaenger* et les poètes du xvi^e siècle la vieille nationalité allemande. En même temps il lui faut comprendre tout le développement philosophique; il étudie la scolastique, l'histoire de l'Eglise, saint Bernard, dont Néander a écrit la vie en 1813, saint Augustin et saint Thomas pour arriver à Fichte et Schelling. En avril 1829,

1. Il s'occupe avec sollicitude de trouver des pensionnaires à M. Kayser. Il lui fournit le jeune Lepeltier.

2. Ses achats étaient faits d'une manière très judicieuse et portaient avant tout, sur l'histoire du droit et de l'Allemagne au Moyen-Age, sur l'histoire religieuse et en particulier celle du xvi^e siècle. C'est ainsi qu'il achète les ouvrages de Savigny, Gans, Hüllmann, les *Minnelieder* de Tieck, les *Troubadours* de Diez, puis les ouvrages de Hutten, de Luther, Gieseler, Walter, et aussi les ouvrages sur l'ancienne Italie et Rome.

3. Il parle ailleurs de la courbature intellectuelle que lui a donné la philosophie allemande. Il dit dans ses notes pour la préface de 1869 qu'il se serait noyé dans cet océan de recherches de métaphysique et d'érudition sans ses forces tutélaires, Virgile et Vico. Il avait affronté les hydres, les centaures et les chimères de la philosophie allemande.

il sent qu'il s'égare et veut se borner à Luther, mais pour le quitter bientôt parce qu'il voit qu'il aurait besoin d'une plus forte préparation théologique. Il prend un secrétaire, Toussenel, pour l'aider dans ses lectures allemandes, et songe alors à des traductions, à celle des *Hohenstaufen* de Raumer; il commence même à traduire le livre de Grimm sur la poésie des Meistersaenger. Ce fut l'origine de ses relations avec le grand érudit allemand qu'il aurait voulu visiter en 1828, dont Quinet lui avait envoyé en 1829 les *Deutsche Rechtsalterthümer*, source de son livre sur les *Origines du droit*. Il le considéra toujours, avec Gans, Fichte et Beethoven, comme un de ses éducateurs allemands. Nous avons une lettre de lui adressée à Grimm le 21 juin 1829, où il demandait des conseils sur la meilleure manière de rendre accessible aux Français la vieille poésie allemande. Mais il abandonna bientôt ce projet et fatigué, fourbu par cette course éperdue à travers l'histoire, la littérature et la pensée allemandes, Michelet, en août et septembre 1829, dut se reposer. Ses seules lectures furent du Victor Hugo (*Cromwell*, *les Orientales*), des fabliaux, Don Quichotte, Monteiï. Mais il songeait toujours à son histoire de la race allemande, quand M. de Montbel l'obligea à se donner tout entier, à l'École Normale, à l'histoire ancienne.

Nous retrouverons bien-tôt les résultats de ses lectures et de ses réflexions sur l'Allemagne dans l'*Introduction à l'histoire universelle* de 1832, dans son *Luther* de 1836, dans ses *Origines du droit* de 1837, dans les admirables chapitres sur l'Allemagne de Luther au t. VIII de l'histoire de France; mais nous devons dès aujourd'hui noter que ce Français si essentiellement et foncièrement français, enfant de Paris, et fils du xvm^e siècle, a pourtant reçu de l'étranger des impressions ineffaçables et une part importante de son éducation intellectuelle et morale. Nous avons déjà vu ce qu'il a dû à Virgile et à Vico, nous le verrons en 1830 descendre pour la première fois, et avec quelle piété, vers le pays de Virgile et de Vico. Mais il s'est mis aussi à l'école de l'Allemagne et bien que la pénétration du génie allemand en lui n'ait pas été très profonde, il lui a gardé néanmoins une durable reconnaissance, et il a eu pour elle un amour qui ne s'est jamais démenti¹. Il a raconté dans *Nos fils*, où il rend un magnifique hommage à la pédagogie allemande, à Pestalozzi, à Frœbel et à Mme de Mahrenholz, l'émotion qu'il éprouva le 4 mars 1848 quand il vit à la Madeleine, à côté du drapeau tricolore d'Italie, le drapeau tricolore, noir rouge et or de sa « chère Allemagne », le saint drapeau de Luther, Kant, Fichte, Schiller, et Beethoven². En 1834 il écrivait que l'Allemagne est le pays des forts; elle lui a donné la force scientifique qui lui a fait pousser à fond les questions, la rêverie par Beethoven, et lui a enseigné par Beethoven et Kant une foi nouvelle. En 1869, dans sa préface, il dit que Luther et Grimm ont

1. Dans une note sur ses secrétaires, il dit qu'il a eu Toussenel, Müntz et Rosenwald pour satisfaire ses « passions allemandes ».

2. [*Nos fils*, p. 348 de l'édition de 1870.]

fait de lui un autre homme et il formule avec toute la France libérale ce vœu magnanime et imprudent : « Dieu nous donne de voir une grande Allemagne. »

Quand cette grande Allemagne se fut formée aux dépens et sur les ruines de la France, Michelet eut cette grandeur d'âme et ajoutons-le cette fermeté de raison, de ne rien renier de ses jugements et de ses sentiments antérieurs, tout en protestant avec une admirable éloquence contre l'abus qu'elle avait fait de sa victoire. « Mes sympathies pour elle, écrit-il dans *La France devant l'Europe*, n'ont jamais varié. » Et dans une note restée manuscrite il dit qu'il a été ami de l'Allemagne non pas pour ce qu'il pouvait tirer d'elle, mais vraiment par amour pour elle¹. Il n'a jamais cessé d'exprimer sa reconnaissance pour l'Allemagne, et dans son histoire du XIX^e siècle il ne se contente pas de tracer un admirable tableau de la renaissance littéraire, scientifique, artistique et morale de l'Allemagne à l'époque de la Révolution et de Napoléon, renaissance qui a fondé son unité, il écrit dans l'introduction à son ouvrage ces lignes qui sont le résumé éloquent de tout ce qu'il a pendant sa vie pensé de l'Allemagne, de ce qu'il a reçu d'elle et de ce qu'il lui a donné².

« L'éditeur de ma grande histoire, dit-il, a publié en 1871, dans le premier volume de sa réimpression, la préface où, rendant compte de mes études préalables, j'explique sans restriction mes sympathies pour l'ancienne Allemagne, pour son apôtre Luther, pour les jurisconsultes populaires et l'amitié dont m'a honoré leur savant collecteur J. Grimm, esprit très pénétrant qui comprit bien que, derrière la France académique, officielle, il y en avait une autre, non plus spirituelle mais candide et profonde. Mon point de vue était fraternel pour l'Allemagne. Oh ! que je l'ai aimée, cette Allemagne là ; la grande et la naïve, celle des *Nibelungen* et de Luther, celle de Beethoven et celle du bon Froebel des jardins d'enfants. Mais j'aimais beaucoup moins l'Allemagne ironique de Goethe, l'Allemagne sophistique de Hegel qui a produit son fatalisme d'aujourd'hui. J'espérais mieux de l'Allemagne et je suis frappé de la voir morte en la victoire même, au sépulchre de fer où un État slave, la Prusse, l'a inhumée. »

1. V. dans mon *Michelet*, p. 37.

2. [Passage déjà reproduit dans *Revue Germanique*, vol. cité, p. 130.]

CHAPITRE XIII

Michelet, Professeur d'Histoire ancienne 1829-1830

Voyage à Rome, Avril 1830

La situation de Michelet à son retour d'Allemagne se trouva tout à coup heureusement changée par sa nomination comme professeur d'histoire de la fille de la duchesse de Berry, Louise-Marie-Thérèse, qui n'avait que neuf ans.¹

Des notes de Michelet (reproduites dans la préface de *Rome*, p. 30 et suiv.) témoignent des relations très amicales qui s'établirent entre le jeune professeur, la duchesse de Berry, Mme de Gontaud-Biron, gouvernante des enfants de France, Mlle Vachon (une Suisse), institutrice de la princesse Louise, et M. de Damas, gouverneur du duc de Bordeaux. M. de Damas s'était fait lui aussi, l'élève de Michelet².

Michelet avait lieu, du reste, d'être heureux du changement que cette nomination avait amené dans sa situation. Avec son traitement

1. Le comte d'Hauterive, garde des archives diplomatiques écrivant à M. de la Passe, chargé d'affaires, à Naples, dit que Michelet a dû cet insigne honneur « à la bonne notoriété de son talent et de son caractère. » D'après une note de la préface de *Rome*, Michelet n'accepta qu'après avoir pris l'avis de Guizot qui leva tous ses scrupules. (Cette note doit avoir été rédigée par M^{me} Michelet elle-même).

Une lettre de la cousine, du 26 octobre 1828, nous apprend que « cet honneur tout à fait inattendu lui vint de l'estime et de l'amitié de deux hommes de mérite qui, consultés séparément, ne crurent pas pouvoir indiquer un meilleur choix. » Ces deux hommes de mérite ont été Guizot et probablement Letronne. Célestine s'inquiétait de savoir si la place était bien rétribuée (elle rapportait 5.000 francs par an) et si elle n'était pas trop assujettissante. Il ne semble pas qu'elle l'ait été, bien que Michelet fût tenu, indépendamment des leçons qu'il donnait toutes les semaines, d'écrire à la petite princesse chaque semaine une lettre instructive lorsque le professeur et l'élève se trouvaient séparés l'un de l'autre; et la princesse répondait en envoyant à son maître ses réflexions ou des réponses à ses questions. C'est ainsi que Michelet lui écrivait chaque semaine pendant les mois d'août et de septembre 1829 et pendant tout son voyage d'Italie de 1830. La perte de ces lettres est infiniment regrettable. [Il y a deux lettres de la princesse dans la préface de *Rome*, p. 46-49.]

2. Les lettres de Mlle Vachon qui nous ont été conservées, montrent en effet que l'on avait, dans l'entourage de la duchesse de Berry, une véritable affection pour Michelet, et les deux lettres de la petite princesse nous montrent en elle une enfant remarquablement précoce si ces lettres sont bien dues à elle seule et si Mlle Vachon n'y est pour rien. Quant à Michelet il aimait à dire que cette enfant avait ému ses entrailles de père et jusque dans sa vieillesse il parlait d'elle avec une réelle affection. — Mme Michelet dit assez drôlement que le duc de Bordeaux avait par M. de Damas l'écho des leçons de Michelet : il avait alors 5 ans!

de l'École Normale (de 2.400 fr. en 1829, puis de 3.000 à partir du 2 nov. 1829), ses quatre ou cinq pensionnaires qui lui payaient 1.500 à 2.000 fr. par an, Michelet avait un revenu d'au moins 16.000 fr. (sans compter le revenu de ses livres, ce qui représenterait aujourd'hui au moins 40.000 frs, et quoiqu'il eût à suffire à l'entretien d'une maisonnée de dix personnes et au paiement de son secrétaire Toussenel¹, il se trouvait dans une situation, sinon opulente, du moins très aisée.

Mais il avait aussi une vie terriblement remplie avec son double enseignement à l'École Normale, ses leçons au château, ses pensionnaires à qui il consacrait plusieurs heures chaque jour, et ses travaux personnels: achèvement en 1828 de son *Précis d'histoire moderne*, articles pour la biographie Michaud, et en 1829 les immenses et laborieuses lectures que nous avons énumérées, faites en vue de son *Luther* et de son *Histoire de la nationalité allemande*².

Ces occupations diverses l'avaient tellement surmené qu'il souffrait continuellement de la tête et des entrailles.

Pour comble de malheur il avait non pas trois médecins, comme le dit Mme Michelet, mais quatre, Marjolin en plus de Récamier, d'Aumussat et d'Edwards³. Ils étaient naturellement d'avis différents, et Michelet, après avoir subi cinq traitements divers, après avoir ajouté à toutes ses occupations des leçons d'équitation, continua, depuis le mois de mars 1829, à souffrir de violents maux de tête, à avoir l'estomac et les intestins en mauvais état. Il fut même un instant (septembre 1829) obligé de suspendre tout travail, même toute lecture.

Après les vacances il eut un surcroît de fatigues et d'agitation. Le 17 novembre sa femme lui donna un fils qui fut baptisé le 19 sous le nom de Charles. Ce fut une joie, mais aussi une complication dans une vie déjà remplie. Puis un deuil particulièrement douloureux vint l'attrister. Son oncle, Xavier Millet, marié en secondes noces à une veuve belge, Mme van Poppelin, avait quitté Provins pour aller s'installer à Ypres où sa femme trouvait plus de facilités pour son commerce de quincaillerie. Il périt noyé dans une mare à

1. Il ne payait pas Toussenel très largement, 85 francs par mois et Toussenel était occupé tous les jours de 8 h. à 5 h. sauf une heure et demie pour le déjeuner. Il est vrai que Michelet considérait le travail fait par Toussenel en général comme de nature à l'instruire en histoire romaine et droit romain.

2. Nous voyons même par une lettre de Célestine du 21 octobre 1829 qu'il avait entrepris d'écrire une philosophie des Modes dont l'idée lui était venue, nous le savons, en faisant son cours de psychologie.

Célestine lui écrit : « Je demandais à Lefebvre (son frère Félix) quelle pouvait être la cause de ce retour vers les temps gothiques dans la poésie, les arts et même les modes du XIX^e siècle. Il m'a dit que cette question vous occupe dans ce moment, et que vous cherchez à en donner la solution dans un ouvrage intitulé la Philosophie des modes, qui est déjà avancé. Il vous porte même comme matériaux précieux deux échantillons de vieilles indiennes dont nos grand'tantes se paraient, il y a quatre-vingts ans. Je suis curieuse de savoir quelle explication vous donnerez à ces grosses fleurs. »

3. Ce dernier, physiologiste et ethnographe de mérite, devint un de ses meilleurs amis.

une lieue de la ville, étant pris de boisson. Ce fut pour toute la famille une douleur et une humiliation auxquelles s'ajoutait la situation pécuniaire difficile dans laquelle ce malheureux laissait sa famille¹.

Un autre malheur se préparait encore. Eugène Lefebvre de Renwez (le fils de la tante Lefebvre-Millet), qui avait passé cinq ans à Paris dans l'espoir d'arriver à être ingénieur des mines et dont Michelet et son père avaient vainement tâché de secouer la mollesse et l'indolence, avait quitté Paris en décembre 1828 pour tâcher de se créer une situation dans le commerce. Mais son peu de solidité d'esprit, son extrême amour-propre et sa vive sensibilité inspiraient aux siens les plus grandes craintes et nous voyons Michelet continuer à s'occuper de lui pendant qu'il était à Anvers. Le pauvre garçon végéta pendant quelque temps sans trouver de position, et enfin, à la fin d'août, il mit à exécution un projet de suicide qu'il méditait depuis longtemps.

A ces chagrins et à ces préoccupations de famille était venu se joindre le mécompte que Michelet avait éprouvé au mois de novembre lorsque M. de Montbel lui refusa le poste de professeur de philosophie. Michelet fut d'autant plus sensible à cette décision qu'il croyait que sa situation à la Cour lui vaudrait des égards particuliers, et que des protecteurs puissants, Guéneau de Mussy et de Maussion, lui avaient promis et donné leur appui. Mais enfin, comme le dit M. de Maussion dans la lettre où il lui raconte les démarches qu'il a faites en sa faveur : « vous ne pouvez vous en prendre qu'à la supériorité que vous avez montrée dans vos cours d'histoire si l'on a pensé que vous pourriez donner la préférence à ce dernier enseignement. » Et il ajoutait fort judicieusement : « est-il réellement moins élevé que celui de la philosophie ? »

Michelet non seulement se résigna, mais se mit avec ardeur à sa tâche de professeur d'histoire ancienne, en s'attachant à l'histoire romaine où, toujours préoccupé de ses idées de philosophie de l'histoire, il voyait le nœud même de l'histoire universelle. En écrivant une histoire romaine, il allait en même temps reprendre l'œuvre de Vico et donner à la France un livre qui populariserait les découvertes de Niebuhr, bien peu accessibles au grand public sous la forme indigeste que leur avait imposée le grand érudit, sous la forme plus indigeste encore de la traduction de M. de Golbéry. Voici comment Ché-

1. Il n'avait pour tout avoir que : 412 fr. Sa veuve avait des enfants à elle et un fils du premier mariage de Xavier Millet, établi à Provins, homme d'esprit mais de peu de cervelle; elle devait dans la suite être souvent à la charge de Michelet.

2. Pour compenser le mécompte imposé à Michelet, M. de Montbel éleva son traitement de 2.400 fr. à 3.000 fr. Il faisait deux leçons en 1^{re} année sur l'Orient et la Grèce, 2 leçons en 2^e année sur Rome. L'École Normale ne comportait alors régulièrement que deux ans d'études. Quelques élèves étaient admis par faveur exceptionnelle à rester une troisième année pour y travailler librement. L'agrégation de philosophie avait été créée en 1825, celle d'histoire et de géographie ne fut établie qu'en 1831 (27 mai). Le règlement du 30 oct. 1830 établit le système des trois années régulières d'études.

ruel, un des meilleurs élèves qu'ait formés Michelet, qui fut en 1831 son secrétaire, appréciait l'enseignement qu'il donnait sur ce sujet à l'École Normale¹:

« De novembre 1829 à juillet 1830, M. Michelet fut chargé exclusivement de l'enseignement de l'histoire. Il nous faisait en 2^e année deux leçons par semaine. Le sujet qu'il traita cette année était l'Italie avant les Romains et les origines de Rome. Dans la première partie de son cours jusque vers le mois de mars 1830, M. Michelet s'occupa des ouvrages de Micali et de Niebuhr. Il examina et discuta leurs opinions sur les populations primitives de l'Italie. Vers mars 1830, M. Michelet, dont la santé était affaiblie, fit un voyage en Italie et visita Rome. Après son retour il continua ses leçons sur les origines de Rome. Il traita spécialement du caractère de la population primitive de Rome et de son génie agricole. Il puisait ses renseignements dans les *agrimensores*, dans Caton, Varron et surtout dans Virgile. Vers la fin de l'année scolaire il nous demanda nos rédactions, dont il voulait se servir pour son histoire romaine. Malheureusement cet ouvrage n'a pas reproduit complètement les leçons de M. Michelet sur le caractère agricole des premiers Romains. »

Comme le dit Chéruel, la santé de Michelet, ébranlée par les agitations et le surmenage intellectuel des six années 1824 à 1829, exigeait qu'il prît quelque repos. Mais il n'était pas possible d'imposer à Michelet une vraie cure de repos. Tout ce qu'on put obtenir de lui c'est qu'il demandât, en mars 1830, quelques semaines de congé qui, ajoutées aux congés de Pâques, lui permirent de faire en Italie, et en particulier à Rome, un voyage très nécessaire pour l'histoire romaine qu'il projetait d'écrire. Michelet très préoccupé de deux questions, l'agriculture et le droit, se proposa, en allant en Italie² : « 1^o de savoir si les Romains d'aujourd'hui ont des chants populaires (les Tarentins en ont); 2^o de visiter « la Maremme », la campagne de Rome et quelques parties du bord de l'Adriatique; 3^o de consulter les *agrimensores* (anciens), les ingénieurs (modernes); 4^o voir les murs cyclopéens et non cyclopéens; 5^o les cités guelfes (ex. Florence) ne suivaient-elles pas leurs lois civiles le droit romain ou canonique et les cités gibelines (Pise) le droit germanique? Voir les jurisconsultes à Florence, Rome, Naples, Bologne³. »

Michelet rêvait depuis longtemps de voir Rome. Nous en avons la preuve dans une très belle lettre qu'il écrivait en novembre 1823 à Alexis de Saint Priest, qui avait été à Rome en août pour le conclave occasionné par la mort de Pie VII, et que Mme Michelet a publiée, p. 28, 29, de la préface de *Rome*. Malheureusement, il dut

1. Dans une lettre du 21 décembre 1887.

2. Comme nous le voyons par une note épinglée à une lettre de M. de Gérando, qui lui envoyait des lettres de recommandation pour l'Italie, et le priait de visiter pour lui les instituts de sourds-muets de Turin, Gènes, Rome et Naples. — Il alla en effet visiter les sourds-muets à Gènes, Pise et Rome.

3. La page 26 de la préface de Mme Michelet a dramatisé ridiculement tout cela. [Cette critique des procédés de travail de M^{me} Michelet se trouve déjà dans l'introduction à *Michelet et l'Italie* (Jules Michelet, p. 7). Cependant, dans ce volume imprimé en 1905, Monod penchait encore du côté de l'indulgence; dans son cours on voit qu'il se montre plus sévère].

accomplir ce voyage presque aussi rapidement qu'il avait accompli son voyage d'Allemagne. Comme en 1828 il hâta son retour par impatience de revoir sa famille dont l'éloignement lui était intolérable, et il fallait le don incroyable qu'il possédait de deviner les hommes et les choses rien qu'en les entrevoyant, pour profiter comme il le fit de cette course au clocher à travers l'Italie. Le plus curieux c'est qu'en faisant le voyage le plus fatigant et en passant ses journées de séjour dans les villes, à visiter du matin au soir les curiosités et les savants pour qui il avait des recommandations, il recueillit le fruit qu'il espérait pour sa santé et revint fortifié et mieux portant qu'il n'avait été depuis dix ans. Tel avait été le bienfait de rester six semaines sans pouvoir lire ni prendre de notes.

Les voyageurs d'aujourd'hui sont parfois assez ingrats à l'égard de la civilisation pour regretter le beau temps des diligences et pour s'imaginer naïvement qu'avant les chemins de fer on était plus à l'aise pour voir les pays qu'on visitait et mieux en jouir. Cela pourrait être vrai pour quelques artistes qui, n'ayant pas à mesurer leur temps, préféreraient faire la route à petites journées en savourant à loisir tous les détours des chemins, ou de quelques grands seigneurs qui voyageaient dans leur chaise de poste. Mais le voyageur ordinaire qui n'avait à sa disposition qu'un temps limité et voulait remplir un certain programme de voyage, se trouvait dans une situation singulièrement moins avantageuse que le voyageur d'aujourd'hui. Il voyait beaucoup moins de choses avec beaucoup plus de fatigue et en dépensant beaucoup plus d'argent. Le voyage de Michelet est à cet égard singulièrement instructif et l'on s'étonne qu'un homme délicat comme lui ait pu supporter une telle fatigue, surtout quand on a connu ce qu'étaient les diligences d'autrefois et le supplice d'y passer trois ou quatre nuits de suite sans pouvoir s'étendre à son aise. Michelet fut quarante-neuf jours en voyage. Sur ces quarante-neuf jours, il en passa un à Lyon, un à Genève, quatre à Turin, trois à Gènes, un à Pise, trois à Florence, onze à Rome, deux à Bologne, trois à Milan, en tout vingt-sept jours de séjour et vingt-deux jours de voyage en diligence (presque la moitié de l'absence). Et encore, voyez au prix de quelles fatigues sont obtenues ces journées de séjour ! Il part de Genève à deux heures de l'après-midi le 21 mars et n'arrive à Turin que le 24 à quatre heures du matin, après avoir dû perdre une journée à Chambéry, mais ayant passé trois nuits en diligence. Sur les quatre jours de Turin il ne couche que deux nuits, étant arrivé le 24 et reparti le 27 au soir. De même, il arrive à Florence le 1^{er} avril à six heures du matin, après avoir roulé depuis neuf heures du soir entre Pise et Florence (trajet qu'on fait aujourd'hui en deux heures) ; il ne couche qu'une nuit à Florence et en repart le 3, à cinq heures du soir, pour arriver à Rome le 5 au matin, n'ayant vu Sienna que de minuit à une heure du matin, par le clair de lune. Le voyage de Rome à Bologne prend aussi trois nuits et deux jours, du 15 au 18 avril, à quatre heures du matin ; et après avoir passé à Bologne le 18 et le 19, Michelet en repart à cinq

heures du matin, le 20. Il lui faut trente-six heures pour aller de Bologne à Milan, et c'est le trajet le plus rapide. Le pire de tout est le voyage de retour, fait en trois traites : de Milan (départ le 23 au matin) à Lausanne (arrivée le 27 à quatre heures du soir), puis de Lausanne (le 28, à quatre heures du matin) à Dijon (arrivée le 29 dans la nuit), enfin, de Dijon (départ le soir du 30) à Paris (arrivée le 2 mai). Dans ces huit jours de voyage, Michelet a couché deux nuits dans un lit, et, sauf la journée du 30, passée à Dijon, il a roulé tout le temps. On ne conçoit pas comment, après de pareilles équipées, après une ou deux nuits de diligence, et arrivant à quatre heures du matin dans une ville, on pouvait passer sa journée à visiter des monuments; encore moins comment il était possible de fixer pour les diligences des heures aussi matinales. Mais nos pères étaient moins sybarites que nous; et Michelet, qui se levait alors tous les jours à quatre heures, trouvait tout simple de prendre la diligence à cinq ou six heures.

Le côté économique du voyage n'est pas moins instructif que le côté touristique. Aujourd'hui, un voyageur dans la situation de Michelet prendrait un billet circulaire de 2^e classe, qui lui coûterait de 150 à 200 frs, et ses 49 jours de voyage, comme nourriture et hôtel, lui coûteraient, suivant qu'il serait plus ou moins économe entre 350 et 500 fr. Ainsi, pour 700 fr. au maximum, il ferait le voyage qu'a fait Michelet, et comme il n'aurait pas eu plus de quatre jours à passer en chemin de fer, il aurait eu quarante-cinq jours pleins de séjour. Il aurait pu séjourner une semaine à Florence, trois ou quatre semaines à Rome et le reste à Bologne, Gênes, Pise, Milan; voir Sienne, Orvieto, Assise, Pérouse, ou bien aller à Naples, ce que Michelet avait dû renoncer à faire. Or il avait, au lieu de 700 fr., dépensé 1.300 fr., dont plus de 800 en frais de diligence. La nourriture et les hôtels avaient été peu de chose, 307 fr. seulement, soit 6 fr. 50 environ par jour. Mais il y avait des faux-frais énormes, quatre passeports¹, des *ciceroni*, des bonnes-mains, des frais de poste formidables etc... Rien de plus curieux de voir combien sur certains points la vie depuis un siècle, bien loin de renchérir, a diminué².

Je ne raconterai pas ce voyage en Italie. Le volume que Mme Michelet a publié sous le titre de *Rome* retrace avec une exactitude suffisante et l'itinéraire de Michelet et aussi les principales impressions qu'il recueillit dans ce voyage et pendant les onze jours qu'il passa à Rome. Toutefois il est nécessaire de rappeler encore une fois comment ce volume a été composé³. Mme Michelet a d'abord eu la pensée de faire un récit avec le petit journal de voyage de Michelet et ses lettres à sa femme, en supprimant ce qui lui paraissait trop aride et dénué d'intérêt pittoresque, et en complétant les phrases inachevées. Elle

1. Un pour le Piémont, un pour la Toscane, un pour les Etats pontificaux, un pour la Lombardie.

2. [Gabriel Monod écrit ceci en 1910. La guerre de 1914-1918 a changé tout cela.]

3. [Cf. la note de la page 173.]

avait fait une transcription du journal dans cette intention. Mais le journal et les lettres mis bout à bout auraient fourni tout au plus une cinquantaine de pages, et les idées, les impressions, les jugements s'y seraient trouvés plutôt esquissés qu'exprimés. Les lettres à la princesse Louise, où Michelet avait dû noter avec beaucoup plus de détails ses impressions, étaient perdues. Mme Michelet pensa que l'équivalent s'en trouverait dans son *Histoire de France*, dans ses cours du Collège de France, dans son volume sur la *Renaissance*. Elle les lut en faisant des extraits de tous les passages qui pouvaient se rapporter aux diverses périodes de son voyage, aux monuments qu'il avait vus, à l'histoire dont ces monuments étaient le témoignage. Elle fondit tout cela avec les notes du journal et des fragments de lettres. Elle arrangea, développa et paraphrasa. D'où un livre qui ne trahit pas sans doute la pensée de Michelet, qui nous dit bien ce que Michelet a vu, ce qu'il a pu penser, sentir, mais qui n'est pas du Michelet. Les erreurs y sont rares, bien qu'il y en ait quelques-unes. Elles sont pour la plupart vénielles. Pourtant le volume de *Rome* ne nous donne pas une idée vraie de ce voyage et de l'importance qu'il a eue au point de vue de la formation de Michelet, des acquisitions intellectuelles qu'il lui a apportées.

Il y a même dans ce volume bien des choses qu'on pardonne difficilement. Mme Michelet, d'abord, n'a pas dit avec une clarté suffisante de quelle manière elle l'a composé; elle a laissé croire et fait croire que, sauf en quelques pages, elle s'est contentée de reproduire le journal de 1830. Il lui arrive même, à la fin de trois pages consacrées à une comparaison entre Rome et Paris, comparaison très factice, entièrement rédigée par elle et inspirée par quelques lignes du cours professé en 1830 sur Paris de mettre ces mots: « Il faut se rappeler que ceci a été écrit en 1830. » Elle fabrique des lettres de Michelet. Michelet écrit à sa femme: « Jusqu'ici l'Italie me plaît et me charme plus qu'elle ne m'étonne », et c'est tout. Mme Michelet à cette simple ligne, ajoute, de son crû, mais toujours comme citation de la lettre: « Il me semble que je retrouve une personne déjà connue. C'est avec plaisir que je la revois. Il s'y mêle aussi de l'émotion, mais elle ne m'apprend rien que je ne sache déjà. » Elle veut faire croire que Michelet connaissait si bien l'Italie en y arrivant qu'il n'avait plus rien à y apprendre. Toute différente est l'attitude de Michelet dans son vrai journal. Il regarde avec avidité, rapporte tout ce qu'il voit, questionne et note aussi tout ce que chacun lui raconte et lui apprend. Michelet raconte dans son journal qu'il arrive à Florence à six heures du matin et qu'il commence sa journée par des visites. Il ne va voir la cathédrale que l'après-midi. Mme Michelet lui fait écrire qu'il arrive à cinq heures, se promène dans les rues en attendant que la ville se réveille et reste pétrifié d'admiration devant la cathédrale. Dans sa préface elle cite de prétendues lignes du journal sur le dôme, que Michelet n'aurait jamais écrites en 1830 quand il était encore en pleine fièvre

gothique, et qui sont transcrites de la préface de la *Renaissance*, écrite en 1843. D'ailleurs, par une singulière étourderie, elle a oublié de reproduire quelques lignes de Michelet dans le chapitre du journal où elle parle de Santa Maria del Fior¹.

Elle a commis encore bien d'autres contre-sens².

Elle nous représente Michelet à Turin allant travailler aux Archives. Il n'y a pas même mis les pieds. Elle nous le représente travaillant à la bibliothèque du Vatican avec un tel acharnement que le cardinal Angelo Maï a peur qu'il ne se fasse du mal, et Maï lui montrant des raretés qu'on ne montre à personne. Michelet nous tient au courant heure par heure de tout ce qu'il a fait à Rome. Il n'a travaillé dans aucune bibliothèque. Il a fait une seule visite à celle du Vatican. Angelo Maï lui a fait voir quelques beaux manuscrits, mais Michelet, loin de le remercier de lui avoir montré ce que d'autres ne voyaient pas, se plaint qu'il ne lui ait rien montré d'inédit.

Mais il y a dans ce volume une faute générale plus grave que ces petites inexactitudes plus ou moins volontaires³. Sans doute Mme Michelet a reconstitué le voyage de Michelet à l'aide du journal avec un soin extrême et il n'est, pour ainsi dire, pas de trait un peu marquant qu'elle ait laissé perdre. Elle en a reproduit, expliqué, paraphrasé chaque passage avec une rare intelligence et elle n'a rien fait dire à Michelet que celui-ci eût renié s'il avait pu le lire. Et pourtant, si Michelet avait lui-même écrit en 1830 un volume sur ses impressions de voyage en Italie, ce volume n'aurait pas ressemblé à celui qu'a publié Mme Michelet. Celle-ci a fait entrer dans ce volume tout ce que Michelet a connu et pensé de l'Italie pendant toute sa vie. Elle s'est servi de ses notes de voyage de 1838, de ses notes de cours de 1840, de ses volumes d'histoire romaine et d'histoire de France, de ce qu'il a écrit dans le *Banquet* et des souvenirs recueillis avec lui en Italie en 1833-34 et en 1871. Elle nous a donné en somme le résumé de toutes les impressions de Michelet sur l'Italie et sur Rome pendant sa vie entière.

Mais en 1830, Michelet abordait l'Italie pour la première fois. Il allait l'interroger, questionner les hommes éminents, italiens et étrangers qui, à Rome, à Florence, à Milan, pouvaient l'instruire sur l'Italie, et il ne se serait pas permis, s'il avait eu le temps de développer son journal, de pérorer sur toutes choses, de manifester sur tous les points l'assurance doctrinale que lui prête Mme Michelet. Il n'aurait pas non plus adopté le ton d'admiration et d'enthousiasme constants qu'elle lui fait prendre. Il aurait laissé percer l'ennui et la tristesse dont il avait constamment le cœur rempli. Il trouve Turin

1. Il y a dans la préface de *Rome* p. 31 une lettre à un ami qui, j'en suis sûr, a été fabriquée par Mme Michelet.

2. [Voy. sur une de ces inventions (le choix de la route du Mont Cenis) l'article de Gabriel Monod dans la *Semaine littéraire* de Genève du 4 mars 1911 : *Michelet à Genève*, p. 97].

3. Michelet dit dans sa lettre du 26 qu'il a passé cinq nuits sur douze en diligence, Mme Michelet imprime sept sur douze.

une ville insipide; il trouve Rome triste et s'y ennuie; il renonce à voir Naples parce qu'il a hâte de retrouver les siens. Il est toujours le Parisien attaché au pavé de Paris, le bourgeois et l'homme de famille qui se sent perdu loin de ses murs, de son foyer, des êtres qu'il aime. Nous l'avons vu accomplir en gémissant et par devoir son voyage d'Allemagne. C'est encore par devoir, devoir de santé et de devoir d'études, qu'il fait son voyage d'Italie. Sans doute il a mûri et s'est développé depuis 1828. D'ailleurs le Latin qu'il est, nourri des classiques, de Virgile, de Vico et d'histoire romaine, est bien mieux préparé à comprendre les hommes et les choses d'Italie qu'il ne l'avait été à comprendre l'Allemagne. Tandis qu'en 1828 il passe son temps dans les bibliothèques, en 1830 il court du matin au soir, visitant toutes les curiosités et jouissant, profitant vraiment de la conversation de tous, de celle des courriers de diligences et de ses compagnons occasionnels de voyage, aussi bien que de celle des archéologues Gerhard et W. Gell, du théologien Ventura, du jurisconsulte Romagnosi ou du grand poète et romancier Manzoni. Il a trouvé partout, à chaque pas, à chaque heure, des impressions intéressantes et vives; il a éprouvé parfois de véritables émotions, des émotions de nature, d'histoire et d'art. Mais on n'a pas le sentiment qu'il s'y soit abandonné, qu'il ait été pris tout entier par l'Italie. Il y a plutôt recueilli des matériaux avec lesquels son imagination, à son retour au logis, recréera toute une Italie, en fondant les impressions livresques avec les impressions vécues. D'ailleurs quel est celui qui en trois jours à Florence et en onze jours à Rome, vues pour la première fois, pourrait vraiment juger et sentir à fond Florence et Rome? Michelet ne se serait jamais permis sur cette course à vol d'oiseau, d'écrire les trente pages sur la Toscane et surtout les cent soixante pages sur Rome que Mme Michelet lui a fait écrire.

Enfin, remarquons-le : ce qui nous intéresse dans le vrai journal de Michelet, ce n'est pas seulement ce mélange des hommes et des choses, de la vie quotidienne présente avec les souvenirs du passé — que Mme Michelet a relégué à l'arrière-plan pour ne laisser voir qu'un historien vaticinant sur les ruines de Rome, — ce sont aussi certaines lacunes, qui sont caractéristiques et que Mme Michelet a comblées.

Au moment où Michelet a fait ce premier voyage d'Italie, les primitifs italiens étaient inconnus ou méconnus. On ne les regardait pas ou, si on les regardait, on ne les admirait guère. Michelet ne s'intéresse visiblement pas à la peinture antérieure à Léonard, à Raphaël et au Titien. De même avant 1830 on ne descendait guère dans les catacombes. M. de Rossi ne les avait pas encore fouillées et on craignait en les visitant les difficultés, les dangers de malaria. Dans un séjour aussi restreint Michelet ne pouvait songer à les visiter sérieusement. Il est possible qu'il ait, le 10 avril, jeté un coup d'œil sur celles de Saint-Sébastien, mais je doute qu'il en ait vu plus que l'entrée, car de 7 heures à midi il a vu le portique d'Octavie, la via Appia jusqu'au

tombeau des Scipion, la fontaine d'Egérie, les thermes de Caracalla et la basilique de Saint-Paul hors les murs.

Or, Mme Michelet n'a pu supporter l'idée que Michelet ne dit rien des fresques du Campo Santo de Pise, ni de celles du couvent de San Marco à Florence, car Michelet plus tard les a beaucoup admirées, ni des Catacombes qu'il étudia avec passion dans Bosio en 1840. Elle lui fait écrire quelques lignes sur le *Jugement dernier* attribué à Orcagna, sur les fresques de Gozzoli; elle lui fait dire qu'il a été à San Marco pour y retrouver le souvenir de Gozzoli, elle lui fait écrire des pages et des pages sur Rome souterraine, sur les tombeaux, sur les Catacombes, sur Bosio et Piranèse, en se servant des notes des cours du Collège de France de 1840. Il s'en suit que ce volume de *Rome*, exposé et développement très fidèle de ce que Michelet a pensé sur Rome au cours de sa longue vie, n'est pas une image tout à fait exacte de ce qu'il a éprouvé en 1830. En 1830 Michelet a été surtout un pèlerin docile, laborieux et modeste, qui en quelques semaines, je pourrais dire en quelques jours, a absorbé tout ce qu'il a pu de l'Italie, s'est rempli les yeux de visions et les oreilles de renseignements recueillis avidement de toutes parts. Mais il ne faut pas croire qu'il s'abandonne avec délices aux charmes de l'Italie. Il en jouit, mais son cœur est resté à Paris et il est touchant de voir avec quelle intensité il y revient sans cesse. Sa femme, ses enfants, son père, ses trois amis chers entre tous, Poret, Quinet, Ballard, son médecin Edwards sont toujours présents à sa mémoire. Il voudrait être sûr que les siens ne s'ennuient pas, qu'ils prennent des distractions, vont voir Hernani, conduisent Adèle voir la ménagerie de M. Martin et les chiens qui calculent, ou les représentations de Bobinno : « Quand je pense à vous et à la douceur de notre vie intérieure, ce beau voyage me semble un exil. » (24 mars)¹.

Il se préoccupe de la santé de Pauline, des yeux d'Adèle, de la vaccination de Charles. Il renonce à Naples parce que cela prolongerait son absence. Il écrit encore le 14 avril :

« Je te sacrifie Naples. Pense à moi et je ne regretterai rien. J'ai trouvé ici dans la maison de M. Volland, secrétaire du prince de Prusse, une petite Adèle de huit ans qui m'a bien attendri à cause de la mienne. Je lui ai donné hier la main en allant aux ruines du Colisée avec ses parents. Elle m'aime beaucoup. Dites à Adèle que son papa l'aime de tout son cœur, et les enfants de son âge et de son nom à cause d'elle. »

Et il écrit dans sa lettre en majuscules pour qu'Adèle puisse lire : « J'AIME MA BONNE PETITE ADELE. » A Milan, le 24 avril, il se demande si un de ses enfants n'est pas mort, si en arrivant il n'apprendra pas quelque chose d'irréparable. Il prie qu'on ne dise à per-

1. [Voy. cette lettre dans l'art. cité sur Genève, p. 27].

Quinet écrit à sa mère en juin 1830 « Michelet qui était parti pour l'Italie, l'a quittée sitôt qu'il l'a aperçue, tant il a été pressé de retrouver les siens, ainsi que cela lui était déjà arrivé ici ». (En Allemagne).

sonne la date de son retour pour pouvoir consacrer quelques jours entièrement aux siens.

Michelet se montre à nous avec sa nervosité malade, mais aussi avec sa tendresse toujours vibrante. Si sa vie conjugale a été troublée, et s'il a eu des reproches à se faire, à faire à Pauline, à coup sûr ce n'est pas à cette date. Tout conspire à nous montrer sa vie intime comme ayant été pendant ces six premières années de mariage parfaitement heureuse. Il rentre à Paris en bonne santé mais l'esprit malade d'inquiétude, ravi de ce qu'il a vu et d'avoir connu Manzoni, le premier homme d'Italie. Les fruits de ce rapide voyage et de tout ce qu'il a lu pour le préparer et le compléter vont s'épanouir dans les deux écrits composés en 1830 et 1831, *l'Introduction à l'Histoire Universelle* et *l'Histoire Romaine*.

CHAPITRE XIV

L'Introduction à l'Histoire Universelle ¹.

1630 Michelet rentré à Paris le 2 mai, reposé, rafraîchi, l'esprit enrichi et vivifié par son voyage d'Italie, avait repris avec un entrain nouveau son cours d'histoire romaine quand une révolution politique, que personne ne prévoyait ni ne souhaitait un an plus tôt vint influencer d'une manière sensible sur sa carrière et ses travaux.

L'année 1830 fut marquée pour Michelet par quatre événements importants et par une publication qui eut un grand retentissement et qui tient une place capitale dans ses œuvres. Il fut en 1830 candidat pour la première fois au Collège de France. Il fut nommé chef de section aux Archives Nationales. Il continua d'être le professeur des princesses du sang mais passa, comme la France, de la branche aînée à la branche cadette; il fut, à l'Ecole Normale, conformément à son désir, débarrassé de l'histoire ancienne confiée à M. Lebas, tandis que lui-même, devenu professeur de 2^e année, était chargé de l'histoire du Moyen-Age et des temps modernes². Enfin il publia son *Introduction à l'Histoire Universelle*.

Michelet ne prit aucune part active à la Révolution de 1830³, bien qu'il fût de cœur avec le peuple soulevé contre les Ordonnances et le ministère Polignac. Mais ses relations avec les Tuileries lui interdisaient de faire cause commune avec les insurgés, et d'ailleurs il n'avait pas le tempérament belliqueux de Quinet qui écrivait à sa mère en août 1830, de Paris où il était accouru à la nouvelle de la Révolution : « Quelle désolation d'avoir été absent de Paris à la fin de juillet. Je ne me consolerais jamais de n'avoir pas marché avec les faubourgs ⁴ » !

Cousin ⁵ avait écrit à Quinet de se hâter de revenir à Paris pour profiter de l'organisation du nouveau régime. Michelet de son côté lui écrivait le 10 août : « Il faut venir sur le champ, mon ami, tout s'organise; les places vont être enlevées rapidement. La vôtre se trouvera

1. *L'Introduction à l'histoire universelle* a été traduite en allemand par M. Gehring avec des notes sur la philosophie de l'histoire.

2. Le règlement du 30 octobre 1830, rédigé par le Conseil Royal sous l'inspiration de Cousin et approuvé par le Ministre, M. de Broglie, rétablissait le titre d'Ecole Normale, la scolarité de trois ans. On dédoublait la chaire d'histoire.

3. On a prétendu qu'il criait aux émeutiers : « Faites l'histoire, nous l'écrivons », mot apocryphe.

4. *Edgar Quinet avant l'exil*, t. II, p. 152. Citation tronquée dans *Cinquante ans*, p. 44.

5. Devenu non ministre de l'Instruction publique, mais tout puissant à la tête du Conseil royal de l'I. P.

sans peine si vous arrivez à temps. Nos amis sont au pouvoir : Guizot à l'intérieur, et à l'instruction Villemain, ou Vatimesnil ou Cousin. Hâtez-vous donc »¹.

Le pauvre Quinet eut beau se hâter (car il était parti de Heidelberg avant même d'avoir reçu les lettres de Cousin et de Michelet), il ne trouva pas à Paris l'accueil espéré. Cousin était tout prêt à l'aider à obtenir un poste dans une Faculté de province, p. ex. à Strasbourg où Bantain entré dans les ordres abandonnait sa chaire de philosophie, mais il se refusait à le faire nommer à Paris parce qu'il n'était ni agrégé ni docteur. De là chez Quinet cette féroce rancune contre Cousin qui changea subitement son amour en haine, et lui fit écrire contre son maître et ami les plus terribles attaques. Quinet du reste n'avait rien fait pour se rendre favorables les doctrinaires alors tout puissants. Il collaborait au *Globe* qui avait en novembre 1830 passé aux mains des Saint-Simoniens et était suspect au pouvoir. Il dut attendre jusqu'en 1838, jusqu'au moment où Michelet était entré au Collège de France et Villemain au ministère de l'instruction publique pour obtenir une chaire à la Faculté de Lyon.

Michelet perdait par la Révolution la position qu'il occupait aux Tuileries². Mais, grâce à Villemain et à Guizot, il fut immédiatement appelé au Palais Royal à donner des leçons à la princesse Clémentine. J'ignore quel était le traitement attaché à ce poste, mais il était inférieur à celui, très large, fourni par le roi légitime³. Michelet eut une appréciable compensation par le poste que Guizot lui donna aux Archives du Royaume, dont Daunou venait de reprendre la direction. Michelet, dans ses notes inédites écrites en 1869, dit que Guizot lui avait donné aux Archives « une petite position, augmentée depuis. » Il est vrai qu'il vit son traitement aux Archives, qui était en 1830 de 3.500 francs, s'élever en 1840 à 5.000 francs. Mais il est très inexact que Guizot lui eût donné une petite position. Il l'avait nommé d'emblée chef de la section historique. C'était la position la plus importante après celle du garde général, et aussi la mieux faite pour faciliter les travaux d'un historien. Si Michelet devint l'auteur de *l'Histoire de France*, il le dut à cette situation qui le plaçait ainsi à la source même de documents encore en grande partie inexplorés où

1. Inexactement cité par M^{me} Quinet.

2. Michelet avait partagé avec toute la France et l'Europe libérale l'enthousiasme causé par la Révolution de juillet, enthousiasme dont nous avons un écho naïf dans une lettre de la cousine Célestine du 8 août 1830.

3. V. lettre de Célestine du 3 janvier 1831 : « Êtes-vous satisfait du Palais Royal ? Combien de leçons par semaine ? Y a-t-il autant d'étiquette qu'aux Tuileries ? »

Michelet met en mouvement toutes les influences. Nous avons une lettre de Cousin du 25 août lui donnant un rendez-vous pour le 28. Une lettre de Villemain, non datée, lui disait : « J'irai au Palais Royal vendredi. Je chercherai l'occasion de parler et le ferai avec autant de conviction que d'amitié ». Nous voyons, par une lettre de Lenormant du 24 sept. 1830 qu'il s'était adressé à l'administration de la liste civile pour le paiement de son traitement aux Tuileries qui était une pension de la liste civile.

notre histoire gisait endormie, en même temps qu'au règlement du 30 octobre 1830, dû à Cousin, qui dédoublait l'enseignement de l'histoire à l'Ecole Normale réorganisée, et à la suite duquel Michelet put se consacrer presque entièrement à l'histoire du Moyen-Age et des temps modernes en particulier à l'histoire de France. La nomination de Michelet aux Archives (qui aujourd'hui serait considérée comme une faveur abusive) fut très bien accueillie. Dubois, le directeur du *Globe*, lui écrivait aussitôt : « J'ai lu en province l'ordonnance de M. Guizot et je l'ai remercié pour vous et pour la science », et M. Bocher lui écrivait : « Voilà votre beau mérite récompensé. S'il en était ainsi de toutes les faveurs ministérielles, ce serait réellement le règne de la justice et l'on n'aurait qu'à applaudir à de semblables choix. »

Quelque conscients que fussent Michelet et Quinet de leur mérite, il devait leur en coûter de se voir mêlés à la foule de solliciteurs qui encombraient alors les antichambres ministérielles pour participer à cette curée des places que Barbier a flétrie dans ses iambes immortels :

Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égoût sordide et boueux
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leur flot honteux;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage
Gueusant quelque bout de galons.

Michelet crut un instant pouvoir obtenir dans l'enseignement supérieur, le plus envié de tous les postes, la chaire d'histoire et morale du Collège de France.

Dès 1828, nous voyons que sa famille y songe pour lui. Dans une lettre du 3 novembre 1828, le cousin Millet de Provins forme le vœu que le choix de Michelet pour enseigner l'histoire à Mademoiselle « soit un acheminement au Collège de France. » Michelet devait en effet considérer la chaire d'histoire et morale comme le but suprême de ses vœux, lui qui ne séparait pas l'histoire de la philosophie et pour qui la philosophie, comme l'histoire, était avant tout une morale.

La Révolution de 1830 parut devoir réaliser son vœu. Daunou, qui occupait depuis 1818 la chaire d'histoire et morale était fatigué par un enseignement pour lequel il s'était livré à un travail acharné (ses vingt volumes en sont la preuve) et il fut heureux de l'abandonner quand on lui offrit de reprendre la direction des Archives qui lui avait été enlevée en 1816 pour être donnée à un incapable, le chevalier de la Rue¹. Michelet, qui venait d'être nommé sous les ordres de Daunou chef de la section historique, conçut l'espoir de le remplacer au Collège de France.

Le nouveau gouvernement était favorable à la candidature de Michelet qui était devenu un des protégés du Palais Royal après l'avoir été des Tuileries; il désirait insuffler au Collège de France un esprit

1. De la Rue se suicida de désespoir de se voir destitué.

libéral. Tissot, révoqué en 1821 à cause de la publication de son *Histoire abrégée de la Révolution française*, avait été réintégré dans sa chaire de poésie latine dès le 13 septembre 1830 et Naudet son successeur, nommé inspecteur de l'instruction publique. Le 3 décembre 1830 on décida la création d'une chaire d'économie politique qui fut attribuée le 12 mars 1831 à J.-B. Say. Le même jour Champollion jeune fut nommé professeur d'archéologie, et Lerminier professeur d'histoire générale et philosophie des législations.

A la suite d'incidents multiples¹, Letronne fut élu à l'unanimité le 14 juin. Comme l'écrivait Burnouf à Michelet, la majorité des professeurs était bien aise de jouer un tour aux doctrinaires, parmi lesquels Michelet était classé. Ils déclaraient que le Collège de France était une institution scientifique et non poétique et que la rhétorique y abondait déjà assez. Le Collège de France montrait par ce choix son intention bien nette de donner une large part à l'archéologie grecque et orientale et d'en faire la base des études historiques. Champollion venait d'être nommé à la chaire d'archéologie pour y enseigner l'égyptologie. Letronne, qui avait par ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte* (1823) prouvé sa connaissance approfondie de l'Égypte hellénique, complétait admirablement Champollion. Malheureusement, celui-ci, malade, ne put faire que deux leçons, en mai 1831, puis cinq en décembre, et il mourut le 4 mars 1832, laissant sa chaire vacante. Elle ne devait être occupée qu'en 1838, quand Letronne y fut transféré, après avoir, de 1832 à 1837, fait de la chaire d'histoire et morale une chaire d'égyptologie. Il y avait eu visiblement, dans le corps des professeurs du Collège, présidé par le professeur de persan, de Sacy, une réaction en faveur de l'érudition pure et contre la conception philosophique de l'histoire, qui s'était développée au XVIII^e siècle, et que Daunou représentait encore dans une certaine mesure.

Michelet paraît s'être résigné sans peine à un échec qu'il devait prévoir². Il ne songea qu'à se créer, par des publications nouvelles des titres plus décisifs en vue de vacances qui ne pouvaient manquer de se produire. Michelet devait dès 1831 prévoir que Letronne, devant qui il s'était respectueusement effacé, prendrait un jour la chaire

1. [Que G. Monod a contés tout au long dans *Une élection au Collège de France en 1830, (séances et travaux, Acad. sc. mor. et pol., 1907, t. I, p. 336-358, et Revue bleue, 1906, t. II, p. 673 et 713. Sous la signature A. Aulard, la revue La Révolution française du 14 août 1912 a publié une étude sur Michelet au Collège de France. Cette étude contient des lettres dont quelques-unes, données comme inédites, avaient déjà été publiées ou résumées par G. Monod dans l'article que nous rappelons ici. En outre M. Aulard reproduit (communication de M. Picard), le procès-verbal des 13 décembre 1830, 29 mai, 12 juin, 14 juin, 20 novembre 1831.]*

2. Le choix de Letronne toutefois ne fut pas approuvé partout et un article paru dans le *Constitutionnel* le 30 juin, exprime assez curieusement ce mécontentement. Un esprit un peu soupçonneux, voyant que le nom de Michelet n'y figure pas, que celui de Quinet y vient en titre après celui de Trognon, intime de la famille d'Orléans, pouvait être tenté de soupçonner Michelet d'être lui-même l'auteur de cet article. Je serais plutôt porté à y voir l'œuvre d'un

d'archéologie et qu'alors la chaire d'histoire pourrait se rouvrir pour lui. De plus, Guizot lui promettait de le prendre comme suppléant. Il fallait mériter d'occuper une chaire importante et après s'être montré excellent professeur et vulgarisateur, faire preuve de science et d'érudition. C'est ce qu'il prétendit faire dans son *Histoire romaine*, qui parut les derniers jours de juin 1831. Mais, avant de publier l'*Histoire romaine*, Michelet avait fait paraître, le 1^{er} avril, une *Introduction à l'Histoire Universelle*, dans laquelle il exposa en son propre nom les idées sur la philosophie de l'histoire, qui s'étaient formées chez lui par dix ans d'études d'histoire générale et de philosophie, en partie sous l'influence de Vico et de Cousin, mais aussi par réaction contre les idées formulées par Cousin dans son cours de 1828. C'était, dans la pensée de Michelet, l'introduction à la grande œuvre qu'il avait conçue dès le moment où il s'était donné tout entier à l'histoire¹. Il voulait écrire une histoire romaine, suivie d'une histoire d'Italie et d'une histoire de France, qui sortiraient de l'histoire romaine comme deux bras d'un même fleuve, et dans lesquelles se résumerait le mouvement essentiel de la civilisation. *L'Introduction à l'Histoire Universelle* a précisément pour objet d'exposer les raisons pour lesquelles l'Italie et la France lui paraissent avoir reçu le rôle principal dans la direction de la civilisation occidentale. Dans la préface de l'*Histoire de France* de 1869, il parle de l'*Introduction* comme si elle était née d'une brusque inspiration, au lendemain de la Révolution des trois Glorieuses, tels les iambes de Barbier, et comme si elle avait été improvisée en quelques semaines : « Mes premières pages après juillet, écrites sur les pavés brûlants, étaient un regard sur le monde, l'histoire universelle comme combat

ami à qui Michelet aurait demandé de ne pas le nommer, puisqu'il s'était volontairement retiré devant Letronne.

1. L'*Introduction* est le point culminant de cette période de dix années (1824-1834), où Michelet préluda à l'œuvre de sa vie par un travail intense de préparation et d'œuvres préliminaires. Voici une note écrite en 1869 :

« Ma jeunesse dévorée de 26 ans à 36, par les élans, le flamboiement successif du *sursum corda*.

1824. Vico. Effort, ténèbres, ... grandeur, rameau d'or:

1827. École. Effort encyclopédique. Concordance de l'idée et du fait.

1830. L'histoire comme un juillet éternel.

1832. (Comme 1824) ténèbres de Grimm, et encore le rameau d'or.

J'avais dit à la vie : demain !

Hélas... 1839... M^{lle} de Lespinasse... Il n'y a plus d'Europe...

Ma vie extérieure se mêle dès lors à ma vie intérieure

...d'abord par orages de larmes

...puis lueur de renaissance

...rattachés à l'idée d'initiation, d'éducation du peuple par Victoire...

...De cette liberté sans bornes une chose arriva, une succession de passions qui ont dévoré ma jeunesse. Dès 1824, la fureur de Vico, une incroyable ivresse de son grand principe historique. En 1828, l'entrée à l'École Normale, la plus brûlante expansion. Puis vinrent 1830, l'histoire comme un juillet éternel. En trois ans des torrents de lave et de récits qui n'ont pas refroidi après quarante années. Grimm et la symbolique du droit en 1832 m'absorbaient tellement que je n'eus nulle idée du choléra qui décima Paris. »

de la liberté, sa victoire incessante sur le monde fatal; bref, comme un juillet éternel. Ce petit livre d'un incroyable élan, d'un vol rapide, procédait à la fois par deux ailes, Nature et Esprit, deux interprétations du grand mouvement général. »

Sans doute, c'est après juillet (le texte de l'*Introduction* en fait foi dans celles des pages où il parle expressément de la Révolution) que Michelet a donné à son œuvre sa forme définitive¹. Mais c'est en diminuer la valeur que de la présenter comme une improvisation écrite de génie et sans réflexion dans un accès d'enthousiasme. Cette œuvre courte, et dont l'élan est en effet incroyable, était le fruit naturel, nécessaire, des méditations historiques auxquelles il s'était livré depuis 1824, depuis qu'il avait lu le morceau de Cousin sur la philosophie de l'histoire, qu'il s'était mis à traduire Vico, et qu'il avait connu Herder par Quinet. Quinet avait écrit son *Discours sur la philosophie de l'histoire* tout imprégné de la pensée de Herder. Michelet devait songer à écrire un discours du même genre, où la philosophie de la volonté et de l'esprit de Vico serait opposée à la philosophie de la nature de Herder, mais où le système de Vico, trop réduit chez le philosophe italien à un thème abstrait où disparaissent les particularités individuelles des nations, serait appliqué à une esquisse générale de l'histoire de tous les peuples considérés dans leur succession et avec tout le relief et la couleur de leur caractère individuel. Dès que Michelet, après avoir achevé son *Précis d'Histoire Moderne*, se mit à enseigner à l'École Normale l'histoire universelle, puis à préparer une histoire romaine, l'idée de son *Introduction* dut prendre corps dans son esprit, et une note qu'il a mise à la deuxième page de cet essai nous prouve que les premières pages, où l'idée du livre est nettement exposée, étaient écrites en janvier 1830. Il le continua après son retour d'Italie, car, à la page 18, on trouve rappelé un fait qui est noté dans les mêmes termes sur son calepin de voyage : « j'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au milieu du Colisée. » Enfin, nous avons dit tout à l'heure que les dernières pages ont été, sinon écrites pour la première fois, du moins achevées sous l'impression immédiate de la Révolution de Juillet.

L'*Introduction* reste comme un témoignage éloquent de l'exaltation généreuse et presque religieuse où la Révolution de Juillet avait jeté les esprits avides de liberté. Michelet voyait tout à coup réalisées ses aspirations de 1821, et ses colères satisfaites.

Mais si cet enthousiasme a fait ajouter des touches plus chaudes aux dernières pages de sa brochure, si elle a exalté encore sa foi dans le rôle directeur de la France sur les destinées de la civilisation, ce n'est pas la Révolution qui lui a inspiré sa conception philosophique de l'histoire ni la conclusion par laquelle se termine son livre.

1. Dans une note écrite en 1871 ou 1872 il dit expressément qu'il l'écrivit en octobre 1830, deux mois après la Révolution de juillet. Mais je crois qu'il faut entendre qu'il l'a achevée à cette époque.

« Quiconque veut connaître les destinées du genre humain doit approfondir le génie de l'Italie et de la France. Rome a été le nœud du drame immense dont la France dirige la péripétie. C'est en nous plaçant au sommet du Capitole que nous embrasserons, du double regard de Janus, et le monde ancien qui s'y termine, et le monde moderne que notre patrie conduit désormais dans la route mystérieuse de l'avenir ».

Cette conclusion s'est formée en lui par l'étude qu'il avait faite de l'histoire romaine, d'abord dans Vico, pour qui la jurisprudence romaine était la plus haute manifestation de la raison humaine, puis en vue de ses cours de l'École préparatoire. Elle avait été fortifiée par son voyage en Italie et son séjour à Rome. N'est-ce pas au Capitole qu'il disait à l'abbé Scarpellini que ce lieu poétique entre tous, d'où l'on découvre et la Rome chrétienne du Colisée à Saint-Pierre, et la Rome païenne dans sa dualité politique, le Panthéon qui représente l'ancien culte, et le Colisée qui symbolise la lutte des deux religions, *était le lieu le plus saint du monde*?

Quant à la philosophie de l'*Introduction*, la lutte du fatalisme de la nature et de la liberté humaine, elle est sortie tout entière des réflexions que Vico lui a inspirées, et non pas tant des théories du Cousin de 1824 que d'un effort de réaction contre les théories que Cousin avait exprimées avec une magnifique éloquence dans son cours de 1828. Il a dit aussi plus tard qu'il avait voulu protester contre les théories fatalistes d'Augustin Thierry qui faisait des tendances indestructibles des races la base de l'histoire. Nous verrons dans quelle mesure cette assertion est vraie. Je crois nécessaire, pour bien saisir l'esprit qui animait Michelet en 1830, de dire un mot de ce cours de Cousin qui avait eu en France un si prodigieux retentissement.

Cousin était remonté dans sa chaire de la Sorbonne le 17 avril 1823 en même temps que Guizot remontait dans la sienne. Ce double triomphe de l'esprit libéral, conséquence naturelle de l'élévation au pouvoir du ministère où Martignac dirigeait l'intérieur et Vatimesnil l'instruction publique, fut accueilli avec transport par la jeunesse des écoles, et les treize leçons de Cousin, professées devant un auditoire enthousiaste, furent sténographiées, imprimées, vendues en brochure une à une, puis réunies en volume, la même année, chez Pichon et Didier.

Le cours avait pour sujet l'histoire générale de la philosophie. Mais Cousin partait des mêmes idées qui avaient inspiré Michelet dans son double cours de l'École préparatoire, à savoir que la base de la philosophie est la psychologie, mais que la psychologie individuelle doit être contrôlée par l'histoire, que la philosophie, d'autre part, est un élément essentiel de l'histoire universelle, au même titre que l'histoire de la législation, des arts et des religions, et que son développement est en rapport étroit avec celui de l'esprit humain, de l'histoire et de la civilisation. Ces idées, exprimées dans le même moment par les deux amis, ne semblent pas avoir été prises par Michelet au cours de Cousin, mais avoir surgi simultanément chez tous deux de leurs

conversations et de leurs lectures. Cousin, faisant une histoire de la philosophie, se trouva faire en même temps une philosophie de l'histoire. Malheureusement, cette philosophie de l'histoire, qui lui fournit la matière de beaux développements oratoires, repose sur une conception dont la simplicité paraît l'avoir enchanté, mais dont il était impossible de tirer aucune lumière sur la marche des événements historiques.

L'histoire de l'humanité n'est pas autre chose, pour Cousin, que l'histoire des progrès de la raison humaine. Or, la raison humaine se réduit, si on la considère dans ses éléments essentiels, à trois éléments : le fini, l'infini, et leur rapport. Ces trois éléments se trouvent dans l'intelligence divine comme dans l'intelligence humaine et ce sont ces trois idées qui passant de l'intelligence divine dans le monde en font l'harmonie, la beauté et la bonté. Toutes les époques de l'histoire, tous les peuples, tous les climats, peuvent se ramener à trois : ceux où prédomine l'idée de l'infini, ceux où prédomine l'idée du fini, ceux où prédomine le rapport du fini à l'infini, de sorte que la géographie, l'ethnographie et l'histoire politique se trouvent soumises comme les conceptions philosophiques à cette triple conception. On imagine aisément les brillants développements, je dirai plutôt les variations exécutées par Cousin sur ce thème, qui lui était fourni, il faut le dire, par les variations de même nature auxquelles s'étaient livrés Fichte et Schelling sur le moi et le non moi, le fini et l'infini, l'unité et la variété, l'absolu et le relatif et leur rapport. Cette valse à trois temps de la pensée métaphysique allemande a quelque chose d'attirant et d'enivrant. Il n'est pas douteux qu'elle corresponde à la réalité, en embrassant les trois aspects sous lesquels se présente nécessairement à notre raison l'Univers, quand nous essayons de le comprendre. Mais comme, de ces trois termes, l'un, l'infini, est incompréhensible; un autre, le fini, est infiniment varié, et un troisième, le rapport du fini à l'infini, participe de l'incompréhensibilité du premier et de l'infinie variété du second, il est impossible de faire sortir de ces trois idées un éclaircissement quelconque sur les réalités concrètes de l'histoire, et l'on n'en peut tirer qu'une jonglerie de mots plus ou moins habile et brillante.

Cousin était un incomparable jongleur. Il tire de sa théorie des trois idées réalisées dans la nature et l'humanité un système d'optimisme historique qui n'est qu'un fatalisme idéaliste, l'histoire étant la réalisation nécessaire de la pensée de Dieu. Les trois époques qui seules sont concevables doivent se succéder dans un ordre nécessaire. D'abord prédominance de l'idée de l'infini, de l'unité, de l'absolu et de l'éternité. C'est une époque d'immobilité pour la race humaine. Puis celle-ci prend conscience d'elle-même, sent son importance, et ne voit plus alors que la personnalité et le fini; enfin, elle arrive à sentir aussi ses limites et sa faiblesse et cherche une conciliation entre le fini qu'elle représente et l'infini qui la domine et l'enveloppe. Cousin se garde bien de préciser et de démontrer par des exemples concrets tirés de l'histoire le bien fondé de sa théorie; mais on devine

que pour lui, l'époque de l'infini, c'est celle de l'humanité primitive et des civilisations orientales, l'époque du fini, celle de la Grèce et de la Rome antiques; l'époque du rapport du fini à l'infini, celle du christianisme. Et voici la conclusion optimiste et fataliste à laquelle il arrive :

L'histoire ne réfléchit pas seulement tout le mouvement de l'humanité, mais comme l'humanité est le résumé de l'univers, lequel est une manifestation de Dieu, il suit qu'en dernière analyse l'histoire admirable qui y règne est un reflet de l'ordre éternel; la nécessité de ses lois a pour principe Dieu lui-même, Dieu considéré dans ses rapports avec le monde, et particulièrement avec l'humanité qui est le dernier mot du monde. Or, Dieu, considéré dans son action perpétuelle sur le monde et sur l'humanité, c'est la Providence. C'est parce que Dieu ou la Providence est dans la nature que la nature a ses lois nécessaires que le vulgaire appelle la fatalité. C'est parce que la Providence est dans l'humanité et dans l'histoire, que l'humanité a ses lois nécessaires et l'histoire sa nécessité... Cette nécessité est la démonstration sans réplique de l'intervention de la Providence dans les affaires humaines, la démonstration d'un gouvernement du monde moral. Les grands faits de l'histoire sont les arrêts de ce gouvernement, révélés à l'humanité par sa propre histoire, et promulgués par la voix du temps. L'histoire est la manifestation des vues providentielles de Dieu sur l'humanité; les jugements de l'histoire sont les jugements de Dieu même... Si l'histoire est le gouvernement de Dieu rendu visible, tout est à sa place dans l'histoire, tout y est bien, car tout mène au but marqué par une puissance bienfaisante. De là ce haut optimisme historique que je m'honore de professer, et qui n'est pas autre chose que la civilisation mise en rapport avec son premier et son dernier principe, avec celui qui l'a faite en faisant l'humanité et qui a tout fait avec poids et mesure pour le plus grand bien de toutes choses. »

Une fois ces principes posés, Cousin en poursuit l'application avec une logique que rien ne déconcerte. « L'histoire ainsi conçue sera belle, morale et scientifique », belle parce que tout y est conforme à l'ordre, morale parce que tout y tend au bien, scientifique parce que tout y est soumis à des lois. Le monde des idées se trouve réfléchi dans le monde des faits. Le tout est de discerner les faits qui traduisent ces idées.

Chaque peuple représente une idée. Cette idée se manifeste par son industrie, ses lois, sa religion et surtout sa philosophie, qui en est l'expression dernière et la plus complète. De ces idées que représentent les différents peuples, chacune a sa part de vérité et prétend à la domination exclusive, de là la nécessité et la légitimité de la guerre; et comme l'idée la plus forte l'emportera sur l'idée la plus faible, la victoire est nécessairement morale.

« La guerre n'est pas autre chose qu'un échange sanglant d'idées, à coups d'épée et à coups de canon; une bataille n'est pas autre chose que le combat de l'erreur et de la vérité... La victoire et la conquête ne sont pas autre chose que la victoire de la vérité du jour sur la vérité de la veille devenue l'erreur d'aujourd'hui. »

Et avec son imperturbable optimisme, Cousin va jusqu'à dire :

« Il n'y a point d'iniquité dans les grandes batailles, car ce ne sont pas les hommes ni les passions qui sont aux prises, ce sont des causes; ce sont les esprits opposés d'une époque. »

Conséquent avec ces prémisses, Cousin n'applaudit pas seulement aux victoires de Platées et de Salamine, mais aussi à la destruction de Thèbes par Alexandre, à la défaite de Pompée à Pharsale et de Brutus à Philippes. Il fallait la ruine de Thèbes pour que la Grèce vainquît la Perse à Arbèles; et Pharsale et Philippes ont fait triompher la démocratie sur l'aristocratie. La guerre est donc le jugement de Dieu sur l'humanité et le succès est non seulement nécessaire, mais moral. Le vaincu a mérité de l'être. Les peuples comme les individus ont toujours les destinées qu'ils méritent. — Il était audacieux, il était dur d'oser dire de pareilles choses en France, treize ans après deux invasions, Leipzig et Waterloo. Cousin poussa l'audace jusqu'au bout. Il fit l'apologie des guerres de l'Empire, qui ont amené la destruction des monarchies en Europe, et des batailles de Leipzig et Waterloo, qui ont fait triompher en France la monarchie constitutionnelle. Si bien qu'à Waterloo il n'y a eu ni vainqueurs ni vaincus. Il n'y a eu qu'un vainqueur : la civilisation européenne.

Parti sur cette voie, Cousin ne s'arrête pas. Il foule aux pieds de la philosophie de l'histoire ce qu'il appelle les déclarations de la philanthropie. La guerre est l'action en grand et l'action est la preuve décisive de ce que vaut un peuple. Toute la vertu d'un peuple comparait sur le champ de bataille. La philosophie de l'histoire doit l'y suivre. Aussi l'état militaire d'un peuple en est-il, avec sa philosophie, l'expression la plus parfaite. L'une est son dernier mot dans l'ordre des idées, l'autre son dernier mot dans l'ordre des faits.

Cousin juge à la lumière des mêmes principes le rôle des grands hommes. Ils sont le résumé fatal, nécessaire, des peuples, des époques, de l'humanité. Ils naissent et meurent toujours à propos, et à temps, car ils représentent une idée et disparaissent quand ils l'ont manifestée. On a raison de les admirer, bien que leur personnalité ne soit rien, car la gloire n'est pas autre chose que le jugement de l'humanité, et l'humanité a toujours raison. Il n'y a pas de gloire imméritée, pas plus que de puissance injuste. Et l'humanité, toujours juste, a mis au premier rang des héros les conquérants et les philosophes, Alexandre, César, Socrate, Platon et Aristote. N'oublions pas que Cousin était philosophe et qu'il regrettait de n'avoir pas été soldat. Et nous comprendrons ainsi qu'il se soit si docilement incliné devant toutes les puissances, devant la Révolution de Juillet triomphante comme devant l'Empire de Napoléon III.

Dans les trois dernières leçons Cousin expose avec une admirable ingéniosité, en le rattachant aux idées générales de tout son cours, ce qu'a été, du *xvii^e* au *xix^e* siècle le développement de la philosophie de l'histoire et de l'histoire de la philosophie. Tout marche toujours par triade. Quand naquit au *xvii^e* siècle l'idée d'une histoire universelle, elle fut d'abord exclusive. Elle fut religieuse avec Bossuet qui représente l'idée d'infini, elle devint politique avec Vico qui représente le fini, puis ce fut une synthèse du fini et de l'infini avec Herder, bien plus compréhensif mais superficiel. Les progrès de l'érudition dans toutes les parties du domaine historique vont permettre de refaire

l'œuvre d'un Herder avec plus de compétence et plus de profondeur.

De même il viendra une nouvelle histoire de la philosophie qui grâce aux découvertes de l'érudition sera plus complète et plus profonde que celles de Brucker, Tiedemann et Tennemann. Et cette nouvelle histoire de la philosophie sera contemporaine d'une nouvelle philosophie qui conciliera dans une synthèse supérieure les doctrines exclusives qui l'ont précédée et à laquelle pour cette raison, Cousin a donné, dès 1816, le nom d'éclectisme.

Descartes, après avoir posé le fait de la pensée comme base de la certitude et de la connaissance, a ensuite déduit toute la philosophie, par une méthode géométrique, de l'hypothèse de la véracité divine qui nous oblige à croire à la réalité objective du monde extérieur et à la réalité objective des idées nécessaires et innées de notre esprit.. Du cartésianisme sont sorties deux écoles opposées : d'une part, le sensualisme de Locke et de Condillac; l'idéalisme allemand, de l'autre. C'est l'école écossaise qui a tiré du sensualisme de Locke tout ce qu'il contenait de substance scientifique, mais elle s'est éteinte avec Reid et D. Stewart. Il ne reste plus en présence que l'idéalisme allemand et la philosophie française. Or, l'idéalisme allemand, avec Schelling et Hegel, veut ramener la métaphysique dans les voies de la réalité en créant la philosophie de la nature et la France, la seule grande nation philosophique avec l'Allemagne, crée sous le nom d'éclectisme un nouvel idéalisme réaliste qui satisfait aux mêmes besoins que la philosophie de la nature. Cette philosophie éclectique est conforme, selon Cousin, au mouvement de l'histoire. Elle correspond au mouvement politique qui unit la démocratie et la monarchie dans la royauté constitutionnelle, et au mouvement littéraire qui accorde la tradition classique avec l'innovation romantique, au mouvement religieux qui veut l'accord du christianisme et du libre examen. L'éclectisme est la philosophie nécessaire du siècle. C'est l'éclectisme qui dégagera les vérités éternelles renfermées dans le christianisme.

Comment l'éclectisme, qui n'a plus représenté pour nous, quand il est devenu la philosophie scolaire, qu'un spiritualisme assez superficiel¹, unissant à la psychologie écossaise la théorie des idées innées de Descartes, mêlée à des bribes de philosophie scolastique et platonicienne et admettant comme des postulats intangibles l'idée du devoir et du libre arbitre de Kant, a-t-il pu être considéré, en 1828, comme une philosophie neuve et hardie? C'est qu'il conciliait les thèses les plus audacieuses du panthéisme allemand avec la psychologie rationaliste des Ecossais, et qu'il prétendait, tout en tirant de grands coups de chapeau au christianisme, vérité éternelle, se substituer à lui pour l'élite de l'humanité, en l'interprétant pour dégager de sa forme théologique et superstitieuse sa substance philosophique, et prêcher aux hommes une morale laïque. On comprend que les représentants

1. Qui prétendait faire leur part au sensualisme, à l'idéalisme, au mysticisme et au scepticisme même (du reste dans la préface du *Vrai, du Beau et du Bien* de 1853, Cousin reniait l'éclectisme dont il se réclamait en 1828 et déclarait n'enseigner que le spiritualisme).

des idées religieuses préférassent au cousinisme le pur sensualisme condillacien qui se contentait, comme le faisait Saphary, le successeur de Michelet, d'analyser les sensations et les facultés qui en découlent, tout en admettant comme intangible la réalité métaphysique et religieuse d'un Dieu séparé du monde et de l'humanité, qui dirige le monde par sa Providence, tout en laissant à l'homme la liberté d'agir bien ou mal, mais en lui imposant arbitrairement des facultés, un langage, une loi morale. Le sensualisme ainsi conçu séparait l'étude des réalités concrètes et relatives de la contemplation des vérités abstraites et absolues, et ne touchait pas aux matières de la foi, tandis que l'éclectisme prétendait tout dominer, tout concilier, tout expliquer.

Michelet était cousinien en ce sens qu'il demandait, lui aussi, à la philosophie d'expliquer toute la nature, toute l'histoire et tout l'homme, qu'il acceptait la philosophie écossaise comme base scientifique et une ontologie fondée sur l'acceptation de l'idée de cause comme idée innée. Il n'est pas sûr même qu'à l'apparition du cours de 1828, il n'ait pas été un instant subjugué par cette prestigieuse rhétorique, car nous voyons par une lettre de Célestine Lefebvre, du 28 décembre 1828, qu'il trouvait chez Cousin « une intelligence qui emporte en elle la preuve sûre de ce qu'elle conçoit. » Mais il était impossible que le disciple de Vico ne réagît pas contre le fatalisme panthéistique de Cousin. Sa correspondante lui en avait donné l'exemple dans cette même lettre en lui disant qu'elle « aurait bien des objections à faire au système de fatalité qu'il semble établir, d'où il suit que les circonstances ont toujours raison, qu'on doit se soumettre à la force parce qu'au fond elle est vraiment le droit, que Brutus avait tort de s'opposer à César, que le courage de la vertu est une erreur, puisqu'il résiste à une amélioration dans le sort du genre humain. Je ne me permets que le doute et je dis avec saint Paul : *O altitudo!* » Michelet n'avait pas besoin des exhortations de Célestine. Il y avait déjà quelque temps qu'il luttait contre l'ascendant trop dominateur de Cousin. L'occasion était bonne pour s'en dégager, pour montrer avec Vico que l'humanité se fait elle-même. Kant lui avait ouvert la même voie que Vico en fortifiant en lui sa foi en la liberté et en la responsabilité morale, par la doctrine du divin et de l'impératif catégorique.

Nous voyons par un passage de son cours de l'École Normale du 9 juillet 1830 qu'il est à cette époque radicalement hostile au panthéisme : « Ceux qui commencent une religion par le panthéisme (il fait allusion aux Saint-Simoniens), tombeau de toute religion, n'ont ni science ni philosophie. Partout où le panthéisme porte la main, il glace le sentiment moral. »

Il proteste contre ceux qui, comme Cousin en 1828, prétendent identifier l'esprit et la matière. Il veut que l'âme lutte sans cesse contre le corps jusqu'à ce que celui-ci soit esclave. Il veut bien qu'on explique, qu'on purifie le christianisme mais il n'admet pas que la philosophie se substitue à lui : « L'adhésion du monde entier pendant l'espace imposant de 2000 ans, ne peut venir d'une erreur passagère... La

science consiste à montrer comment la foi est sortie d'un instinct naturel... Le temps est venu où la science s'agrandissant de jour en jour, s'appliquera à la foi comme explication, comme justification. »

Michelet n'admettra donc pas le fatalisme ni le panthéisme de Cousin¹. Son esprit, amoureux des réalités concrètes, ne pouvait d'ailleurs se satisfaire de la logomachie abstraite à laquelle Cousin réduisait l'histoire du monde, sorte de comédie divine où les idées se succédaient en revêtant des oripeaux historiques. Pour Michelet l'histoire était un drame humain où tout était réel, vivant, concret².

Dans ce drame où il va nous montrer l'homme luttant contre les fatalités de la nature, il y a dans l'homme même un élément qui est soumis à des fatalités naturelles : c'est la nature physique, les hérédités raciales. Or, à l'époque où écrivait Michelet, l'œuvre historique la plus brillante qui eût paru dans les dix dernières années était *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1823). Augustin Thierry faisait découler toute l'évolution des premiers siècles de l'histoire d'Angleterre du fait de la conquête d'une race par une autre et considérait les caractères persistants des diverses races réunies sur le sol britannique comme l'explication principale des événements historiques. De même, il considérait aussi la conquête franque comme ayant eu sur les destinées de la France une importance extrême. Michelet devait, en vertu même de sa conception, ne pas accepter le point de vue de Thierry, bien qu'à cette époque, disciple de son ami Edwards, il acceptât entièrement les idées sur la persistance des races que celui-ci avait exposées dans son petit livre, *Des caractères psychologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, paru en 1829 et adressé à M. Amédée Thierry à propos de son *Histoire des Gaulois*. Michelet s'est imaginé plus tard qu'en écrivant son *Introduction à l'histoire universelle*, il avait voulu avant tout protester contre le fatalisme d'Augustin Thierry. Voici en effet ce qu'il écrivait en 1871 et 1872 à propos de cette introduction dont il définit du reste très bien le caractère :

« J'ai commencé à être, c'est-à-dire à écrire, à la fin de 1830. Jusqu'alors je n'avais fait que des études : *Précis*, *Vico*. Dès lors mon travail fut continu, et ma santé égale (tant cette vie de production était mienne, ma vie naturelle). Je me trouvais en face de ce grand cycle d'historiens qu'a produit cette époque féconde : les uns politiques, hommes d'affaires, comme MM. Thiers et Guizot qui racontaient les faits sans rechercher les lois qui les régissent. Les seuls qui semblaient s'inquiéter de ces lois de l'histoire étaient Augustin Thierry et Mignet : fatalisme de races, fatalisme d'idées et de partis.

« En octobre 1830, c'est-à-dire deux mois juste après la révolution de juillet, j'écrivis et bientôt lançai un petit livre : *Introduction à l'histoire universelle*. J'y arrachai l'histoire du fatalisme, de ce principe unique vers lequel pen-

1. Il proteste contre le panthéisme de Schelling dans les notes de son *Intr. à l'Histoire Universelle*, tout en en reconnaissant la beauté poétique ensorcelante et dangereuse. Il renvoie le panthéisme à l'Allemagne, mais le déclare incompatible avec le génie de la France.

2. Michelet en parlant en 1869, et même auparavant, en 1842, de son *Introduction*, n'a pas parlé de Cousin; il a prétendu qu'il a voulu surtout protester contre le fatalisme qui régnait alors parmi les historiens.

chaient tous les penseurs d'alors, non seulement les historiens que j'ai nommés, Thiers, Mignet, mais le père adoptif de Thierry, Saint-Simon, et toute l'école Saint-Simonienne.

« La liberté, renaissante en juillet, m'avait donné des ailes. Je définis l'histoire dans cette introduction la victoire successive de la liberté humaine sur la fatalité de la nature.

« Un esprit plus systématique eût suivi exclusivement cette tendance qui donne tout à la liberté. Moi, au contraire, j'accordai place égale aux deux principes dans le mouvement alterné des choses humaines. Et, au prix d'une inconséquence apparente, je marchai (comme le monde marche) par cette voie gémée sur deux rails.

« Notre maître Voltaire nous a donné l'exemple. Tout en faisant grande part à la matière il l'a mobilisée, vivifiée par l'esprit. De sorte qu'en paraissant et se disant matérialiste, il introduit dans son matérialisme un si vif mouvement, une si souple élasticité que les lourds attributs de la matière échappent; il semble que tout soit esprit. »

Michelet n'avait pas tort de dire que les historiens de son temps étaient disposés à se placer à un point de vue fataliste et à tout absoudre dans l'histoire comme étant le produit nécessaire des circonstances, et il est vrai qu'au lieu de se contenter de décrire des enchaînements de faits, il a donné une place très grande à l'action personnelle, volontaire, consciente, des peuples comme des individus. Toutefois je me demande s'il n'a pas exagéré à distance son opposition à Augustin Thierry¹. Tout d'abord celui-ci ne pouvait guère en 1830 passer pour le fils spirituel de Saint-Simon, car après avoir travaillé quelque temps ensemble, ils s'étaient séparés en 1817. En outre bien qu'Augustin Thierry ait attaché une grande importance aux questions de races, il avait soin de remarquer que les races étaient très mélangées, que les Gaulois et les Francs étaient formés d'éléments très divers, que les Normands de Guillaume le Conquérant étaient surtout des Français. C'est le fait de la conquête qui avait, aux yeux de Thierry, le plus d'importance; et s'il croit, à tort, du reste, que le développement des libertés anglaises a été la revanche des Saxons vaincus sur les Francs normands conquérants, cette revanche est bien un acte de la volonté de ces vaincus, non une conséquence des fatalités ethniques. On peut se demander si l'opposition de Michelet vis-à-vis d'Augustin Thierry ne s'est pas accentuée après que celui-ci, en 1840, l'eût directement attaqué dans ses *Considérations sur l'histoire de France*.

« Dans une science, écrivait-il, qui a pour objet les faits réels et les témoignages positifs, on a vu s'introduire et dominer des méthodes empruntées à la métaphysique, celle de Vico, par laquelle toutes les histoires nationales sont créées à l'image d'une seule, l'histoire de Rome, et cette méthode venue d'Allemagne qui voit dans chaque fait le signe d'une idée et dans le cours des événements humains une perpétuelle psychomachie. L'histoire a été ainsi

1. La preuve qu'il n'était pas à ce moment si hostile aux idées de Thierry, c'est que dans son *Introduction* même il adopte ses idées à propos de l'histoire de l'Angleterre, et que dans sa préface à l'*Histoire romaine* parue la même année il écrit (page 10 note 2) « Quelles que soient les variations de Niebuhr il a la gloire d'avoir, dès 1812 (douze ans avant l'admirable ouvrage d'A. Thierry) compris toute l'importance de la question des races ». Et dans cette histoire il explique toute la lutte de Rome et Carthage par une question de races.

jetée hors des voies qui lui sont propres; elle a passé du domaine de l'analyse et de l'observation exacte dans celui des hardiesses synthétiques. »

Michelet du reste en 1830, dans la troisième note de son *Introduction* reconnaît que Thierry ne méritait à aucun titre le reproche de fatalisme.

« Il a respecté la liberté morale, plus qu'aucun autre historien de notre époque. Il n'asservit l'histoire ni au fatalisme de races, ni au fatalisme d'idées : un esprit aussi étendu repousse naturellement toute solution exclusive. »

Ainsi Michelet en écrivant son *Introduction* n'a pas eu uniquement ni même principalement en vue la théorie des races d'Augustin Thierry. Il a voulu, comme il le dit dans le début même de l'*Introduction*, protester surtout contre l'optimisme fataliste de Cousin et contre le matérialisme panthéistique de l'École Saint-Simonienne. Michelet avait, dès l'hiver 1829-1830, avec Quinet, commencé à suivre des réunions Saint-Simoniennes. La tentative de créer un nouveau christianisme conforme à l'esprit de l'âge positif l'intéressait — mais il était trop attaché à la religion du pur esprit dont le christianisme était à ses yeux l'imparfaite enveloppe, pour approuver une conciliation entre l'esprit et la matière qui ne pouvait aboutir qu'à matérialiser l'esprit. De tous côtés on tentait des philosophies de l'histoire capables de donner à l'humanité non seulement la conscience de son passé, mais un flambeau pour la guider vers un meilleur avenir religieux et social : Bonald et Lamennais, au point de vue ultramontain, Ballanche au nom d'une philosophie où les théories de Vico se mêlaient à un mysticisme qui ramenait toute l'histoire à une déchéance primitive dont l'humanité se délivre par une série d'épreuves et d'initiations, Cousin au nom d'un fatalisme hégélien, Quinet au nom des théories de Herder où la nature conduit pour ainsi dire les destinées de l'homme, le Saint-Simonisme au nom de la théorie des trois états. Michelet voulut, en face de ces systèmes, où tantôt la Providence, tantôt la raison divine immanente, tantôt la nature, laissaient si peu de place au libre jeu de la personnalité humaine, fonder une philosophie de l'histoire où l'humanité se montrerait la libre créatrice de ses destinées et qui serait simplement le récit de l'interminable lutte de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité.

Il insiste, d'ailleurs, dans une note, sur ce que son livre est une *Introduction*, non un essai. Il veut, non retracer à grands traits l'histoire universelle, mais donner un fil conducteur pour comprendre le rôle de chaque peuple.

Trois éléments sont à considérer dans cette *Introduction* : le point de vue philosophique d'où il envisage l'histoire universelle, les considérations qu'il présente sur chaque peuple et la caractéristique qu'il donne de leur génie; enfin le rôle qu'il assigne à la France, non seulement dans le passé, mais dans l'avenir. Car, il le dit dans sa Préface du premier avril 1831 : « Ce petit livre pourrait être intitulé :

Introduction à l'histoire de France. » Michelet prévoit déjà, à cette date, qu'il va écrire cette histoire. Mais il faut l'histoire du monde pour l'expliquer, et toutes ses études l'ont amené à cette conclusion que sa « glorieuse patrie est désormais le pilote du vaisseau de l'humanité. » Voici, en quelques mots, le thème du livre, réduit à ses traits essentiels et dépouillé de cette magie du style qui fait vivre en traits ineffaçables chacune des civilisations que Michelet évoque à nos yeux, et sait rendre vraisemblables par leur éclat et leur relief les idées même les plus contestables.

L'humanité primitive, l'humanité orientale, est livrée aux fatalités de la nature. La Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité. La liberté humaine poursuit son affranchissement de l'Égypte à la Judée. Si l'Égypte est liée à son fleuve, elle se libère par le dogme de l'immortalité de l'âme. La Judée sacrifie tout à son unité religieuse, et elle proteste contre l'Orient qui l'écrase. L'Europe infiniment morcelée et articulée est faite pour la liberté. Le petit monde grec crée la cité. L'homme, le citoyen y prend une valeur infinie. La religion même y est humaine, et la Grèce crée la beauté en même temps que la cité. Mais la cité grecque est trop étroite; elle ne peut sortir de ses murs. Ses dieux sont liés à la matière dont ils sont faits. L'esclavage ronge le monde grec. La Grèce périt et laisse au monde l'individu stoïcien. Rome étend au monde entier la cité grecque, crée des milliers et des milliers de citoyens, fonde leur droit par la jurisprudence; mais elle abandonne le travail aux esclaves; elle se laisse envahir par le monde asservi à la fatalité de l'Orient et devient la proie des barbares, eux aussi encore esclaves des fatalités de la matière, mais riches en forces vives d'individualité. Le christianisme, héritier des idées d'unité divine et d'immortalité, religion de l'esprit et de la mort, immole la nature, et, dans l'arène du Colisée, se rencontrent le chrétien et le barbare, représentants de la liberté pour l'Orient et pour l'Occident. L'église fait triompher l'esprit de la force matérielle des barbares, et entraîne ceux-ci aux Croisades, guerre sainte contre l'Orient sensuel et fataliste.

Mais le prêtre aurait suscité une nouvelle forme de fatalisme, si le peuple ne s'était levé, n'avait demandé la liberté pour tous, la liberté pour la pensée et pour l'esprit, et détruit la tyrannie de l'Empire et celle de l'Église.

Dans cette œuvre de libération et de civilisation l'Espagne et le monde slave n'ont eu que le rôle de gardiens de l'Europe contre l'invasion orientale. L'Allemagne a été infiniment féconde, active, et elle a créé dans le monde féodal un des plus beaux types de l'homme libre. Mais l'Allemagne, avec sa douceur, ses vertus de famille, son instinct poétique, n'arrive à s'arracher ni à la nature, ni à la vie locale et morcelée. Elle est l'Inde de l'Europe, elle n'arrive pas à une vie organique, elle s'abîme dans le panthéisme et malgré toutes ses velléités d'indépendance reste sous le joug du Moyen-Age.

L'Italie, au contraire, semblait faite pour développer au plus haut point l'individualité. Son génie est essentiellement urbain et individua

liste. Rien de vague chez elle, tout est précis. Mais l'Italie n'a pas non plus su vivre d'une vie organique. Son centre, Rome, s'est entouré d'une ceinture de déserts; l'Italie est restée morcelée en une foule de petits centres qui, peu à peu, se sont stérilisés et étiolés. Soumise aux fatalités de races et de climats, elle est divisée en une foule de petites Italies, dont le génie et les aptitudes n'ont jamais changé.

L'Angleterre est le pays de l'orgueil individuel et de l'héroïsme; mais elle se trouve, elle aussi, liée dans les fatalités des traditions de castes et de la matière industrielle et commerciale. Il n'y a pas eu chez elle fusion des éléments de races et de classes, pas de vraie liberté.

La France est le pays libre par excellence. Elle a su mêler en elle le Nord et le Midi, l'Est et l'Ouest, toutes les classes. Elle a eu par excellence le génie de l'action; elle est faite d'hommes de guerre et d'hommes d'affaires. Elle a été au Moyen-Age le centre de la dialectique, dans les temps modernes le pays de la raison et de la prose. Elle n'a laissé ni les libertés communales morceler le pays, ni le prêtre opprimer les consciences. L'union de la royauté et de son peuple a donné naissance à la démocratie. La France est par excellence une nation et non une race, et sa mission est une mission sociale. Elle seule a compris que la liberté n'était complète que par l'égalité.

La France se complétera par l'union avec ses sœurs latines, l'Espagne et l'Italie. Elle est chargée de continuer l'œuvre de libération universelle qui a été commencée à Rome par le christianisme, la jurisprudence et la création d'une cité universelle.

Que faut-il penser de cette théorie? Quelle en est la valeur? Nous fournit-elle vraiment un fil conducteur à travers l'histoire? Ne serait-il pas aisé tout d'abord de montrer que Michelet, en voulant tout rattacher à son idée de la lutte de la liberté contre la fatalité, a été amené à porter sur les peuples des jugements que l'avenir n'a pas tardé à démentir? Qui reconnaîtrait l'Allemagne d'aujourd'hui, en train d'inonder le monde par son commerce et son industrie après avoir établi en Europe son hégémonie par les armes, dans la noble et disciplinable Allemagne que Michelet nous montrait en 1830, endormie dans le panthéisme de Schelling et incapable de sortir de la léthargie et du morcellement? Je sais bien qu'il montrait dans l'Allemagne du Nord le vieux génie saxon, la fierté scandinave qui protestait contre cet anéantissement de la personnalité, mais il prétendait que ni Luther, ni Kant, ni Fichte n'avaient pu arracher l'Allemagne à son sommeil.

Et l'Angleterre? Il semble que Michelet aurait dû voir dans ce pays, dont la richesse et la puissance sont une création de l'activité humaine, dont le génie est fait d'action par amour pour l'action; qui de nation agricole qu'elle était encore au ^{xv}^e siècle est devenue, depuis le ^{xvi}^e, maritime, commerciale, industrielle, et a créé avec une population toute petite un empire aussi grand que l'empire romain, l'exemple le plus éclatant de la victoire de la liberté humaine

sur la fatalité. Mais il fallait pour Michelet donner à la France le premier rang et un rôle unique. D'ailleurs l'Angleterre aristocratique et manufacturière, qui à cette époque réservait à une petite élite la direction des affaires politiques, et écrasait les populations ouvrières des villes autant que les paysans de l'Irlande sous un joug intolérable, ne pouvait apparaître à Michelet que comme une puissance orgueilleuse et injuste, étrangère à la vraie liberté, celle qui repose sur le respect de toutes les individualités. Il accorde à l'Angleterre l'héroïsme, et que cet héroïsme a ouvert les voies à la liberté politique moderne; mais si le peuple héroïque est l'Angleterre, le peuple libre est la France. L'Angleterre ne connaît que la liberté par privilège, la liberté aristocratique. Elle est faite de deux égoïsmes : celui de l'industrie et celui de la féodalité; elle veut avant tout jouir de la richesse et de la puissance; elle ne sait réagir que par des pleurs et des blasphèmes, par le satanisme de Byron quoique Byron nous apparaisse aujourd'hui plutôt comme un accident dans cette littérature anglaise, si riche, si variée. Son œuvre, après l'objectivisme créateur de Shakespeare, la fantaisie des poètes lakistes, l'idéalisme de Shelley, l'élévation morale de Wordsworth et de Coleridge, la sereine noblesse de Tennyson, ne saurait, quoiqu'en dise Michelet, passer pour une manifestation particulièrement caractéristique du génie anglais.

Michelet ne pouvait pas représenter l'Angleterre comme dominée par les fatalités du climat, mais il la représente comme dominée par le fatalisme des races. C'est ce qui m'empêche justement de voir dans son introduction une protestation contre Augustin Thierry, car il admet absolument, en ce qui concerne l'Angleterre, le point de vue de celui-ci, et il résume en un paragraphe tout ce que Thierry a dit du rôle des races dans l'histoire d'Angleterre dans son *Histoire de la conquête* :

« Cet inflexible orgueil de l'Angleterre y a mis un obstacle éternel à la fusion des races comme au rapprochement des conditions; condensées à l'excès sur un étroit espace, elles ne s'y sont pas pour cela mêlées davantage. Et je ne parle pas de ce fatal *remora* de l'Irlande, que l'Angleterre ne peut ni traîner, ni jeter à la mer. Mais dans son île même, le Gallois chante, avec le retour d'Arthur et de Bonaparte, l'humiliation prochaine de l'Angleterre. Y a-t-il si longtemps que les Highlanders combattirent encore les Anglais à Culloden? L'Écosse suit sans l'aimer, mais parce qu'elle y trouve son compte, la dominatrice des mers. Enfin, même dans la vieille Angleterre, le fils robuste du Saxon, le fils élancé du Normand, ne sont-ils pas toujours distincts? Si vous ne rencontrez plus le premier courant les bois avec l'arc de Robin Hood, vous le trouverez brisant les machines ou sabré à Manchester par la *Yeo-manry*. »

Tout cela est du pur Augustin Thierry. Mais Michelet en voulait à Thierry de n'avoir pas réservé sa théorie des races à l'Angleterre et d'avoir voulu l'appliquer aussi à la conquête franque en Gaule, et d'avoir ainsi diminué le caractère de liberté de l'histoire de France.

Ces deux exemples nous suffisent à montrer combien les généralisations inductives de Michelet sont fragiles et combien il faut violenter les faits pour les encadrer dans une théorie générale de ce

genre. Elle ne peut ni servir à expliquer le détail de l'histoire, ni permettre de voir son développement à venir. Je reparlerai bientôt de la thèse de Michelet sur le rôle de la France dans la civilisation; mais ne pouvons-nous pas dire dès maintenant, nous qui jugeons non pas dans l'enthousiasme de la révolution de 1830, mais à la lumière froide et cruelle pour nous des expériences de ces quarante dernières années, que Michelet se faisait d'étranges illusions sur le rôle de conductrice unique du monde, de pilote de la civilisation. qu'il assignait à la France ¹?

Que faut-il penser maintenant de la vérité de sa théorie en elle-même? Est-il vrai que l'histoire de la civilisation soit une lutte de la liberté contre la fatalité? Et d'abord, de quelle fatalité s'agit-il? Michelet en distingue deux : celle des climats, de la nature, et celle des races. La fatalité des climats n'est pas niable. Il est bien certain que la dureté de certains climats, l'extrême froid du Groenland ou du Kamtchatka, l'extrême chaleur de certaines régions de l'Afrique ou de l'Océanie les rendent peu propres à être des centres de civilisation active. Des climats trop heureux comme celui de Tahiti, qui est un printemps perpétuel et où la terre nourrit les hommes sans que ceux-ci aient la peine de la cultiver, sont un obstacle à l'activité humaine et au progrès de la civilisation. Partout en outre les climats et les conditions géographiques modifient le caractère des hommes et leur activité, soit par les facilités qu'ils leur procurent, soit par les obstacles qu'ils leur opposent mais qui, s'ils ne sont pas trop forts, peuvent être un aiguillon beaucoup plus qu'une entrave.

A cette fatalité des climats, fatalité qui peut comme dans le dernier cas, être un fortifiant et un excitant pour ce que Michelet appelle la liberté humaine, faut-il ajouter la fatalité des races? Je ne puis discuter ici la question même de l'existence des races, qui a récemment été étudiée à deux points de vue différents, par M. Deniker, dans son livre sur les *Races humaines*, où il cherche à prouver l'existence et la permanence de certains types ethniques, et par M. Finot dans son livre sur le *Préjugé des Races*, où il soutient avec beaucoup de science et d'esprit que la conception de race n'offre rien de saisissable ni de précis, et que rien n'est plus arbitraire que tout ce qu'on a dit sur les caractères des diverses races², sur l'infériorité ou la supériorité foncière de certaines d'entre elles, sur l'influence exercée dans l'histoire par leur diversité. Malgré ce que la thèse de M. Finot offre de paradoxalement excessif, je crois qu'elle contient une grande part de vérité³. J'admets, et on ne peut pas ne pas admettre qu'il y a

1. Il y ajoute même le fatalisme des idées, ce qui est bien arbitraire et bien faux, car s'il y a quelque chose qui semble libérer l'homme et lui permettre d'échapper aux fatalités extérieures, ce sont précisément les idées.

2. Exemple : France et Allemagne au XIX^e siècle qui interchangent leurs natures.

3. J'y reviendrai à propos de l'*Histoire de France*.

N'a-t-on pas répété longtemps que le propre des jaunes était l'immuabilité

dans l'humanité certains types ethniques très nettement caractérisés, ne fût-ce que par la couleur, bien qu'il soit impossible de rattacher d'une manière précise à la couleur de leur peau les aptitudes et les caractères divers des Chinois, des Français ou des Dahoméens. Ces grands groupes de l'humanité se subdivisent en groupes plus restreints, qui se présentent aussi à nous avec certains caractères physiques et moraux distincts. Enfin, dans chaque nation, la vie commune crée des similitudes entre ceux des membres d'une même nation qui peuvent la faire considérer comme constituant une race à part. Je pense, comme M. Finot, qu'on s'exagère beaucoup ces similitudes; mais j'admets un instant que tout ce qu'on a dit sur le caractère persistant des Gaulois, des Bretons d'Angleterre ou de France, des Saxons ou des Hellènes, soit vrai : faut-il pour cela parler de fatalités de race? En quoi cette transmission de caractères ethniques est-elle plus une fatalité que toutes les autres conditions de nourriture, de richesse, d'éducation, de circonstances politiques, morales et sociales au milieu desquelles chacun de nous s'est développé? Chaque particulier, comme l'ensemble des individus d'un même peuple, subit la fatalité de son caractère, qu'il ne s'est pas donné lui-même; et, à supposer qu'il l'ait modifié par sa volonté, cette volonté n'a été mise en branle que par des influences extérieures ou intérieures dont il n'était pas le maître. Si l'on veut éliminer successivement de la nature humaine tous les éléments qui ne dépendent pas de la liberté, on en élimine tout ce qui fait sa réalité et sa vie, les particularités de chaque individu, tant et si bien que le résidu qui appartient à la liberté ou à ce qu'on appelle de ce nom, n'est qu'une volonté nue et abstraite, incapable d'agir. Si, dans l'examen de ce problème de la liberté humaine, on ajoute aux fatalités externes de la nation les fatalités internes des races et des tendances héréditaires comme le fait Michelet, on rend le problème plus insoluble que jamais. On est étonné de voir un homme qui a enseigné la philosophie apporter aussi peu de précision dans l'analyse d'idées aussi importantes. Dans la Préface à *l'Histoire romaine*, il ajoute encore à celui des climats et des races un autre fatalisme, auquel il se vante d'avoir résisté, le fatalisme des grands hommes providentiels. Il a évidemment devant les yeux la théorie de Cousin sur les grands hommes, expression nécessaire d'un peuple et d'une époque, et qui paraissent et disparaissent juste à l'heure où l'exige le plan divin de l'Univers. Mais Michelet se targue d'avoir substitué à l'action des grands hommes l'action des masses humaines de l'humanité collective. Est-ce là vraiment accroître la part de liberté dans l'histoire? Si la liberté était quelque part, elle serait assurément plus dans les grands hommes, c'est-à-dire dans les fortes individualités, que dans les masses qui subissent des entraînements col-

de leurs coutumes, de leurs institutions et de leurs idées, et n'avons-nous pas vu les Japonais accomplir sous nos yeux en trente ans la Révolution la plus extraordinaire dont l'histoire ait offert le spectacle?

lectifs et dont l'action est le plus souvent inconsciente de ses mobiles comme de ses résultats. D'ailleurs Michelet, qui a, en effet, laissé à peu près entièrement de côté les grands hommes dans son esquisse de *l'Histoire universelle*, en fait figurer deux dans sa conclusion : Charlemagne comme symbole prophétique de l'unité spirituelle du monde féodal et pontifical, Bonaparte comme symbole prophétique de l'union de la France et de l'Italie. Cette introduction du symbolisme prophétique dans l'histoire par les grands hommes n'est-elle pas une forme de fatalisme historique? Michelet a très mal posé le problème de l'histoire en le posant dans ces deux termes, fatalisme et liberté humaine, et en déterminant d'une manière très arbitraire le domaine de l'un et de l'autre. Tout au moins aurait-il dû préciser ce qu'il entendait par le mot de liberté; et s'il l'avait fait, peut-être aurait-il mieux déterminé ce que sa théorie contenait de vérité. Je n'ai pas à examiner et à discuter ici la question du libre arbitre au point de vue philosophique. Je me place à un point de vue strictement historique et pratique. Or, si nous analysons les actes des hommes, ceux des individus ou ceux des collectivités, ils nous apparaissent tous comme strictement déterminés. Tout acte, tout événement, est une résultante de causes précises et suffisantes, que ces causes soient, d'ailleurs, externes à l'homme ou internes. Il n'y a pas d'action sans mobile. Il n'y a pas de mobile qui ne soit la résultante de tout un ensemble de mobiles, de conditions et d'actions antérieures. Cousin avait tort de dire que, dans l'histoire, tout est juste et bien, que le succès, la puissance, la victoire, étant nécessaires, sont, en conséquence, justes et moraux; mais il n'avait pas tort de penser que tout événement est non pas comme il dit, justifié aux yeux de la conscience, mais expliqué aux yeux de la raison par les circonstances mêmes dans lesquelles il se produit. Prenez tel événement évidemment funeste, la Révocation de l'Edit de Nantes ou le retour de Napoléon de l'île d'Elbe : une étude attentive des circonstances et des hommes nous oblige à conclure qu'étant donnés ces circonstances et ces hommes, ces événements funestes et blâmables étaient la conséquence naturelle de ces circonstances, du caractère et des idées de ces hommes. Il n'est pas possible d'ailleurs de séparer les causes externes des causes internes. Il y a des époques et des états de civilisation où l'homme est asservi à la nature : c'est le cas dans les climats extrêmes, ou aux époques primitives. Mais ne voyons-nous pas toujours des causes physiques agir sur le caractère des hommes? la situation des Phéniciens en faire des colonisateurs? ou des causes économiques avoir une part énorme dans les révolutions les plus importantes des Empires, dans la chute de la République romaine, dans les Croisades, dans la Réforme, dans le mouvement démocratique moderne? Ce sont de causes physiologiques que dérivent les besoins des hommes et ces besoins sont le plus puissant des mobiles qui les font agir¹. L'homme

1. Bien qu'en fait nous ne soyons jamais libres de penser telle ou telle cause explique toute l'histoire. C'est faux, car les idées et les sentiments

d'ailleurs est lui-même par son corps une partie de la nature extérieure et sa nature morale est toujours dans une dépendance étroite de sa nature physique. Enfin celles de nos idées que nous n'avons pas élaborées par l'étude, mais qui sont l'héritage de tout un passé, agissent sur nos actes comme mobiles, de la même façon que nos besoins et nos sentiments.

Qu'appellerons-nous donc liberté dans ce déterminisme auquel nous nous heurtons de tous côtés quand nous analysons nos actes? Michelet avait répondu à cette question dans un passage de son cours de philosophie où il démontrait que plus l'homme est instruit et intelligent, plus il sera libre, parce que plus il aura d'idées, plus, au moment d'agir, son choix s'exercera librement. La liberté ne serait donc que la multiplicité des résolutions possibles et le fait de se décider, non sous la pression d'une force ou d'une activité étrangère à nous, mais en vertu de notre volonté propre. Mais la résolution à laquelle l'homme s'arrête n'en est pas moins déterminée par les idées, les sentiments et les instincts qui agissent en nous à un moment donné. Seulement s'il a l'esprit très lucide, s'il voit très nettement toutes les possibilités d'action et toutes les raisons d'agir qui se présentent à lui, il a conscience de la distance qui sépare les motifs et les mobiles de l'action elle-même, et au moment où il agit il se sent très nettement cause « première », et par conséquent libre et responsable dans l'acte qu'il va accomplir et dans les conséquences de cet acte, quand même il sait que cette cause « première » est elle-même mise en mouvement par une infinité de causes antérieures. Nos actions nous apparaissent comme d'autant plus libres qu'elles sont plus indépendantes du monde extérieur, de causes matérielles et d'influences collectives, qu'elles ont un caractère plus marqué d'individualité et de spiritualité. Si nous fuyons devant une inondation ou sommes emmenés en captivité, nous ne nous considérons pas du tout comme libres. Si nous satisfaisions par un mouvement instinctif, un besoin matériel comme la faim, nous nous croyons plus libres que dans le premier cas, bien que nous cédions à un instinct physique. Quand nous agissons par haine ou par amour, nous croyons notre acte plus libre encore, parce que notre haine ou notre amour sont essentiellement individuels, tandis que la faim est une loi universelle et quotidienne, et pourtant la haine et l'amour sont des sentiments en grande partie instinctifs. Si enfin notre acte est déterminé par une conviction politique ou religieuse, par une vue scientifique, par une pensée artistique, surtout si notre acte implique le sacrifice de certaines tendances égoïstes et inférieures, nous nous sentons agir en pleine liberté quand même ces convictions, ces idées scientifiques, ces goûts artistiques n'ont pas été inventés arbitrairement par nous, mais nous sont imposés par la tradition, par notre nature, par notre raison ou nos études.

deviennent à leur tour une cause efficiente; mais à l'origine ce sont ces deux instincts primordiaux qui mettent en branle l'humanité, et ils continuent toujours à agir en elle.

Les actes de cet ordre sont ceux qui nous apparaissent comme les plus individuels, les plus indépendants du monde extérieur, du monde matériel, et par conséquent comme les plus libres¹. La liberté ainsi conçue, c'est-à-dire comme l'action la plus individuelle et la plus spirituelle possible de la personnalité humaine n'est nullement incompatible avec le déterminisme. Supposons en effet une société d'hommes doués d'une raison infaillible et d'une conscience morale impeccable; on pourrait être certain que dans chaque cas particulier ils n'agiraient que d'une façon, et pourtant ils se sentiraient les plus libres des hommes, puisqu'ils n'obéiraient qu'aux ordres de leur raison et de leur conscience.

Si nous acceptons cette manière d'envisager la fatalité et la liberté, il n'est pas douteux que la civilisation s'est toujours développée dans le sens de la liberté, c'est-à-dire qu'à mesure que les hommes sont devenus plus civilisés, l'action des influences externes, des instincts et des besoins matériels a été s'atténuant, tandis que l'action des mobiles intellectuels et moraux internes s'accroissait. Plus on se rapproche de l'époque moderne, plus ces mobiles intérieurs vont se multipliant, se diversifiant, se spiritualisant. Par l'hérédité ces mobiles, de plus en plus conscients, s'accumulent dans le cerveau de chaque individu, lui permettent une délibération plus complète sur ses actes, et donnent à ces actes un caractère de personnalité et d'indépendance plus grand. Plus on a derrière soi une longue suite d'ascendants civilisés, plus cette complication intellectuelle et morale est grande, et plus elle permet des décisions éclairées, réfléchies et personnelles. Un Français ou un Anglais d'aujourd'hui a conscience de dix ou vingt fois plus de mobiles intellectuels et moraux d'action qu'un Grec ou un Romain. Un Français ou un Italien qui ont derrière eux sept, huit, dix, quinze générations d'hommes cultivés ont une possibilité beaucoup plus grande de réagir personnellement contre les influences extérieures et les traditions inconscientes qu'un Russe qui n'a le plus souvent que trois ou quatre générations au plus d'hommes cultivés derrière lui. Aussi l'action réflexe est-elle bien plus rapide et plus irrésistible chez le Russe que chez le Français ou l'Anglais; la transition entre l'impulsion extérieure et l'action individuelle est beaucoup plus prompte et moins accompagnée de délibération et de réflexion chez le premier que chez le second.

Michelet a donc raison de dire que le mouvement de la civilisation s'est effectué dans le sens de la liberté, c'est-à-dire de la personnalité humaine; que le christianisme, dans la mesure où il a été une religion de l'esprit et une religion universelle, a affranchi les hommes des servitudes créées par les dieux mêlés aux phénomènes cosmiques, par ceux qui étaient liés à une ville ou à une nation, et ceux faits à l'image de l'homme. Il a raison aussi de penser que le mouvement démocratique

1. Bien qu'en fait nous ne soyons jamais libres de penser telle ou telle chose et que nos idées aient un caractère de nécessité plus marqué encore que nos sentiments.

est conforme à ce mouvement général de la civilisation; bien qu'il profite aux masses au détriment de quelques privilégiés, il doit avoir pour dernier résultat de faire parvenir à la plénitude de la vie individuelle, intelligente et consciente des millions d'individus qui jusqu'ici ont vécu d'une vie végétative et inconsciente, asservie à leurs besoins matériels ou à des idées traditionnelles que leur raison n'a pu s'approprier. Michelet n'a pas tort non plus de penser que la force trop grande des habitudes et des traditions locales a pu, comme en Italie ou en Allemagne, être à certains égards un obstacle au progrès. Il n'a pas eu tort non plus de penser que les Français, habitants d'un pays où les différences locales se sont plus effacées qu'ailleurs et où les membres des diverses provinces se sont plus vite qu'ailleurs amalgamés de manière à former une nation, où se rencontre la variété et la modération du climat, le mélange heureux des montagnes et des plaines, le voisinage des mers avec un sol très riche par lui-même, ont joui plus tôt que d'autres de cette plénitude, de cette variété harmonieuse de vie intellectuelle qui leur donnait la liberté de l'esprit, l'indépendance vis-à-vis des servitudes extérieures de la nature comme vis-à-vis des traditions sociales.

Toutefois, Michelet a eu le tort de croire possible d'expliquer le détail de l'histoire par ce duel de la fatalité et de la liberté dont il n'avait pas pris soin d'analyser la vraie nature et de chercher dans cette opposition de la liberté et de la fatalité des raisons pour justifier des préférences de sentiment, telle que sa préférence excessive pour son propre pays. S'il avait analysé plus précisément les faits sur lesquels il appuie sa propre théorie, il aurait vu que les nations ne croissent pas toujours en puissance, en raison de leur liberté morale, que cette liberté poussée à un degré extrême peut aboutir à une sorte d'incapacité d'agir par la multiplicité même des mobiles d'action, qu'il est nécessaire pour une nation d'être unie par un certain nombre de traditions qui s'imposent à elle comme des faits indépendamment de tout choix réfléchi. Rien ne nous dit que l'excès de culture intellectuelle et artistique de l'Italie du xv^e et du xvi^e siècle, l'excès de liberté morale et d'individualisme qui en découlait sans contre-poids suffisant créé par des intérêts politiques et économiques communs, n'ait pas été une des causes de sa décadence. La puissance de l'Angleterre vient en grande partie de son orgueil même, des nécessités économiques créées par l'excès de sa population par rapport à son sol, des fatalités économiques et commerciales et de la force de son sentiment national. L'Allemagne est arrivée à être une nation et à jouer un premier rôle dans le monde quand, à la haute culture intellectuelle qu'elle avait déjà au début du xix^e siècle et qui la consolait de sa faiblesse politique, sont venus se joindre des sentiments et des besoins en partie instinctifs et irraisonnés, la tradition de l'unité nationale et impériale, héritée du Moyen-Âge, et la nécessité de l'union commerciale et industrielle pour suffire aux besoins d'une population rapidement accrue. La France à qui sa population stationnaire n'impose pas de semblables besoins et

que sa Révolution a libérée de toutes traditions historiques, ne risque-t-elle pas d'être affaiblie et énervée par la satisfaction où elle se trouve de l'honnête aisance qui la laisse vivre à sa guise et par une liberté d'esprit qui lui fait goûter toutes les idées sans en épouser aucune?

J'en ai assez dit, je crois, pour faire comprendre ce qu'il y a de vrai dans la théorie de Michelet pourvu qu'on analyse les termes dont il s'est servi et qu'on ne l'envisage que dans sa plus grande généralité.

Si nous laissons maintenant de côté la théorie générale de Michelet, à laquelle nous nous sommes attardés parce qu'elle nous fournissait l'occasion d'examiner le problème du déterminisme historique et si nous examinons en elles-mêmes ses vues sur l'histoire de chaque peuple, Michelet reprend tous ses avantages; nous retrouvons l'auteur du Précis et du Cours d'histoire ancienne à l'École Normale avec ses dons merveilleux de peintre, son intelligence admirable du génie, des caractères des peuples.

Il faudrait tout citer. Je ne puis que vous rappeler quelques traits sur la Grèce, « cette imperceptible merveille dans la variété heurtée de ses monts et de ses torrents, de ses caps et de ses golfes, dans la multiplicité de ses courbes et de angles, si vivement et si spirituellement accentués; » sur Rome où Vesta fonde la cité sur le foyer domestique et qui ensuite ira s'élargissant au monde : « Sur chaque conquête elle dépose une jeune Rome qui représente sa métropole. »

Quelle poésie dans les lignes qui suivent sur les cathédrales gothiques!

« En contemplant cette muette armée d'apôtres et de prophètes, de saints et de docteurs échelonnés de la terre au ciel, qui ne reconnaîtra la cité de Dieu, élevant jusqu'à lui la pensée de l'homme... Chacune de ces aiguilles qui voudraient s'élancer, est un poème, un vœu impuissant arrêté dans son vol par la tyrannie de la matière. La flèche, qui jaillit au ciel d'un si prodigieux élan, proteste auprès du Très-Haut que la volonté du moins n'a pas manqué. Autour rugit le monde fatal du paganisme, grimaçant en mille figures équivoques de bêtes hideuses, tandis qu'au pied les guerriers barbares restent pétrifiés dans l'attribut où les surprend l'enchantement de la parole chrétienne. L'éternité ne leur suffira pas pour en revenir. »

Je ne citerai que quelques lignes sur l'Allemagne, où Michelet n'a vu que calme, pureté, chaste recueillement, et aussi morcellement et anéantissement dans le panthéisme :

« Jetée au centre de l'Europe pour champ de bataille à toutes les guerres, l'Allemagne s'attacha bon gré, mal gré, à l'organisation féodale, et resta barbare pour ne pas périr. C'est ce qui explique ce merveilleux spectacle d'une race toujours jeune et vierge, qu'on aperçoit engagée comme par enchantement dans une civilisation transparente, comme un liquide vivement saisi reste fluide au centre du cristal imparfait.

De là, ces bizarres contrastes qui font de l'Allemagne un pays monstrueusement diversifié. Des États de 20 millions d'hommes, d'autres de 20.000. Le morcellement infini, le droit infiniment varié des seigneuries féodales; et à côté une grande monarchie disciplinée comme un régiment. »

Cette monarchie disciplinée impose à Michelet un scrupule d'historien et dans une note où il rend justice à la bonne et savante Allemagne, à la pureté adorable de ses mœurs, à sa supériorité scientifique, à l'ascendant qu'elle a exercé sur la France sous la Restauration, il ajoute : « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés; l'avenir décidera ce que vaut cette supériorité de discipline en guerre et en littérature. » L'avenir a décidé.

Voyez aussi ces lignes sur l'Angleterre, où l'on sent frémir le ressentiment de vingt ans de guerres, que dis-je? de trois guerres de cent ans chacune :

« L'orgueil humain personnifié dans un peuple, c'est l'Angleterre. J'ai déjà marqué l'enthousiasme que l'homme du Nord s'inspire à lui-même, surtout dans cette vie effrénée de courses et d'aventures que me aient les vieux Scandinaves. Que sera-ce lorsque ces barbares seront transplantés dans cette ile puissante, où ils s'engraissent du suc de la terre et des tributs de l'Océan? Rois de la mer, du monde sans loi et sans limites, réunissant la dureté sauvage du pirate danois et la morgue féodale du lord fils de Normands. Combien faudrait-il entasser de Tyrs et de Carthages pour monter jusqu'à l'insolence de la titanique Angleterre. »

Michelet revenait d'Italie; il était tout rempli de l'Italie et elle lui a inspiré peut-être les passages les plus beaux et les plus profonds de l'*Introduction*. Je n'en citerai que quelques traits :

« Ce qui a fait l'humiliation de l'Italie, c'est l'indomptable personnalité, l'originalité indisciplinable, qui, chez elle, isole les individus... Le génie italien est un génie passionné mais sévère, étranger aux vagues sympathies. Ce n'est point le monde naturel de la famille, de la tribu, c'est le monde artificiel de la cité. Circonscrit par la nature dans les vallées de l'Apennin, isolé par des fleuves peu navigables, il s'enferme encore dans des murs. Il y règne loin de la nature dans des palais de marbre, où il vit d'harmonie, de rythme et de nombre; s'il en sort, c'est pour se bâtir dans ses villas des jardins de pierre... La poésie s'y inspire du génie de la cité. Le vrai poète italien c'est l'architecte de la cité invisible, dont les cercles symboliques sont la scène de la *Divina Commedia*. Dante est l'expression complète de l'idée italienne du rythme et du nombre. Il a mesuré, dessiné, chanté l'enfer. C'est encore sous la forme harmonique de la cité que l'histoire de l'humanité apparut au fondateur de la philosophie de l'histoire, le Dante de l'histoire prosaïque de l'Italie, Giambattista Vico. »

On voit Vico toujours présent à la pensée de Michelet. La France apparaît à Michelet comme le seul pays qui jouisse d'une véritable unité.

« Races et idées, tout se combine et se complique en avançant vers l'occident. Le mélange, imparfait dans l'Italie et l'Allemagne, inégal dans l'Espagne et l'Angleterre, est en France égal et parfait. Ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel, de plus artificiel, c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe, de plus Européen, c'est ma Patrie, c'est la France... L'Allemagne n'a pas de centre, l'Italie n'en a plus. La France a un centre, un et identique depuis plusieurs siècles, elle doit être considérée comme une personne qui vit et se meut. Le signe et la garantie de l'organisme vivant, la puissance de l'assimilation, se trouve ici au plus haut degré : la France française a su attirer, absorber, identifier les Frances anglaise, allemande, espagnole, dont elle était environnée. »

Michelet montre comment ce phénomène a été opéré par la France centrale, le pays de plaines de la Seine et de la Loire, plat, pâle, indécis, qui a réuni et concilié toutes les originalités provinciales. La France a le génie de l'action; elle fait la guerre par les armes, par les subtilités juridiques, par la dialectique. Elle est essentiellement une société, et a le génie social. Elle est aussi ardente à faire le prosélytisme de ses propres idées que prompte à accepter celles des autres. Elle s'est faite italienne, espagnole, anglaise. Et elle a francisé les autres nations. Elle ne fait pas la guerre pour conquérir et exploiter; elle croit, moitié fatuité, moitié sympathie généreuse, qu'elle ne peut rien faire de plus profitable pour le monde que de lui imposer ses idées, ses mœurs et ses modes. Elle a régné sur l'Europe par sa langue et sa littérature. Elle va maintenant, après juillet, donner au monde sa liberté et ses principes. Car la France, germanique et romaine, est un peuple législateur dont les lois rayonnent au dehors. La France agit et raisonne, décrète et combat. Elle remue le monde; elle fait l'histoire et la raconte. Aucun pays n'a de chroniques et de mémoires comparables à ceux de la France¹.

Le génie de la France est le génie de la prose et le génie démocratique. Seule elle a connu l'égalité dans la liberté. Tout cela, je l'avoue, me paraît vrai et il me semble que Michelet a bien compris le rôle et le génie de la France dans l'histoire européenne. Il a de même très bien indiqué les reproches qu'on peut lui adresser. La France n'est pas un pays de beauté; la France est foule et peuple².

« Le Gargantua de Rabelais fait frémir à côté de la noble ironie de Cervantes et du gracieux badinage de l'Arioste. »

Mais la France échappe aux excès où pourrait l'entraîner son ironie et son prosaïsme grâce à son bon sens et à l'idée d'ordre, grâce à son culte de la raison. Michelet s'enthousiasme alors pour cette idée de l'ordre dans la liberté qui lui paraît s'être manifestée d'une manière sublime dans les 50.000 combattants de juillet, prêts à mourir pour une idée. Au milieu d'un monde où les révolutions et le scepticisme philosophique ont fait crouler tous les vieux appuis de l'âme humaine, Michelet voit la France, le pays social par excellence, enseignant au monde le Verbe du monde social par lequel sera réalisée la cité universelle et divine dont la charité chrétienne n'a donné que le pressentiment. *L'Introduction* se termine par une sorte de vision pro-

1. Michelet ne s'est pas rendu compte que si la supériorité de la France vient de ce qu'elle est un tout organique, les individus ne sont plus libres mais partie intégrante de ce tout qui les domine; et comment prétendre que ce grand être collectif agit librement? Michelet a senti plus tard son erreur, car dans une note du 24 mars 1842, il dit qu'il a eu tort en 1831 de voir toute l'histoire ancienne comme un combat et de poser dans *l'Histoire romaine* « une théorie de l'anéantissement de l'individualité dans les masses, comme si un homme vivant ne pouvait être un mythe. Il eût fallu montrer comment, plongée dans les masses, l'individualité n'y perd rien ».

2. Il dit avec raison, dans cette même note, que ce qui a de la valeur, dans son *Introduction*, c'est la *caractéristique positive des nations* modernes, mais isolée et sans en avoir marqué la grande harmonie spirituelle.

phétique où, comme Joad saluait la Jérusalem nouvelle sortant des déserts plus vivante et plus belle, Michelet salue la France qui, appuyée sur l'Espagne et l'Italie dit le Verbe de l'Europe, comme la Grèce révèle la pensée solitaire de chaque nation : — exerce « le pontificat de la civilisation nouvelle. »

Notre génération est revenue des enthousiasmes prophétiques de 1830 et l'histoire nous a enseigné à être plus modestes pour notre pays. Nous pensons que chaque peuple écrit ses propres versets dans la Bible de l'humanité et qu'il n'appartient à aucun de parler pour tous. Pourtant nous devons reconnaître que la France a de tout temps joué et qu'elle joue encore le rôle d'interprète entre les nations et que c'est en grande partie par elle qu'elles communiquent; qu'elle est à bien des égards l'auditoire du monde, et qu'une idée, une œuvre d'art, ne prennent une portée universelle qu'après avoir acquis droit de cité en France. Qu'il suffise de rappeler le rôle joué par la France dans la diffusion du Kantisme et récemment du Nietzschéisme, dans la réputation universelle qu'ont acquise les œuvres d'Ibsen, d'Annunzio, ou de Wagner. N'est-il pas vrai aussi que si l'Angleterre a su mieux que la France enseigner au monde les conditions pratiques dans lesquelles peuvent se développer les libertés constitutionnelles, les idées répandues dans le monde par la France à la fin du xviii^e siècle et pendant tout le xix^e siècle, l'ébranlement que nos révolutions ont périodiquement donné à l'Europe ont plus fait que toute autre chose pour la diffusion des idées constitutionnelles et surtout des idées démocratiques. Bonnes ou mauvaises, ces idées démocratiques sont partout en marche et la France a été la première à en faire l'expérience, souvent à son détriment. Il y a soixante ans elle établissait la première le suffrage universel. Hier elle donnait à l'Europe l'exemple de la séparation de l'église et de l'État. Bien que nos malheurs aient refoulé en nous les élans naïfs qui nous faisaient souvent nous inquiéter plus du bonheur des autres peuples que de celui de la France, je crois que nous pouvons considérer comme vraies dans le présent comme dans le passé ces paroles de Michelet :

« Il sera pardonné beaucoup à ce peuple pour son noble instinct social. Il s'intéresse à la liberté du monde; il s'inquiète des malheurs les plus lointains. L'humanité tout entière vibre en lui. Dans cette vive sympathie est toute sa gloire et toute sa beauté. »

Après avoir vu ce qu'est l'*Introduction* il nous reste à indiquer sa place dans l'œuvre de Michelet. Elle en est vraiment l'« introduction » et Michelet disait justement : « j'ai commencé à être à la fin de 1830 ». Son *Vico*, son *Précis*, ses cours de l'École Normale avaient été des œuvres de préparation. Vico lui avait donné sa méthode et sa direction; le *Précis* et ses cours lui avaient fait parcourir toute l'histoire universelle. Son *Introduction* annonce les œuvres qui vont venir.

Elle annonce d'abord l'*Histoire Romaine* et l'*Histoire de France* dont la pensée est déjà présente à l'esprit de Michelet. On retrouvera dans l'*Histoire Romaine* les vues résumées dans l'*Introduction*

sur le dualisme de cette histoire, sur le rôle de la jurisprudence, sur la conquête du monde par le système de colonisation. On retrouvera dans l'*Histoire de France* l'admiration émue pour la grandeur du Moyen-Age; le paragraphe sur les cathédrales est le résumé d'un des plus célèbres chapitres du tome II sur l'architecture gothique. Mais déjà Michelet montre dans l'*Introduction* le système du Moyen-Age détruit en France par l'alliance du peuple et du roi, et les pages où il développe cette idée sont la substance des trois derniers volumes de son histoire de France au Moyen-Age.

Ce n'est pas tout. Le livre du *Peuple* de 1843 reprendra et développera avec un degré d'enthousiasme et de mysticité de plus les idées exprimées dans l'*Introduction* sur le rôle messianique de la France, révélatrice du Verbe social; et Michelet se trouvera alors amené à enseigner le patriotisme français comme une sorte de religion. Ce Verbe social, c'est une démocratie réalisant la justice et la liberté dans l'ordre par l'égalité. C'est déjà l'idée fondamentale de l'*Histoire de la Révolution* qui se fait jour; mais tandis qu'en 1847 cette idée nous sera présentée comme une négation du dogme chrétien de la grâce, en 1830 cette idée est une transformation normale de l'idée chrétienne elle-même, qui est aux yeux de Michelet non la grâce injuste et arbitraire, mais la paternité de Dieu et la charité. Michelet faisait alors, avec raison, selon nous, consister l'essence du christianisme non dans les dogmes théologiques de l'Eglise, mais dans la doctrine dont le Christ même a donné le résumé dans les deux préceptes: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même. » Mais déjà en 1830 il considérait le christianisme comme devant mourir sous sa forme catholique pour naître sous une forme adéquate à la pensée moderne.

On retrouvera aussi dans la *Bible de l'humanité*, plus développées et plus précises, les idées esquissées dans l'*Introduction* sur la Perse, première manifestation de la liberté et de la spiritualité dans le monde de l'Orient, et sur la Grèce créatrice de la Cité, des dieux accessibles à l'homme, révélatrice de la dignité et de la liberté humaines dans le type du stoïcisme. Au contraire sur l'Inde, l'Égypte, la Judée, le point de vue de Michelet sera entièrement déplacé entre 1830 et 1864. Enfin il est curieux de trouver dans l'*Introduction* quelques lignes où on peut voir comme le germe, encore confus, de la *Sorcière*. En parlant du triomphe du peuple par la Révolution, Michelet nous dit : « La liberté a vaincu, la justice a vaincu. Le triomphe progressif du moi, le vieil œuvre de l'affranchissement de l'homme, commencé avec la profanation de l'arbre de la science, s'est continué. Le principe héroïque du monde, la liberté longtemps maudite et confondue avec la fatalité sous le nom de Satan, a paru sous son vrai nom ¹. »

1. Dans une note du 8 juillet 1868, Michelet dit que son *Introduction* est identique à la *Sorcière*, et il explique cette assertion dans une autre note de 1869. « Mon petit livre de juillet, cet essai d'histoire du monde en quelques pages, issu de la liberté et tout anti-fataliste, était contraire en son essence,

Vous voyez ainsi la justification, dans la suite de l'œuvre de Michelet, des idées contenues dans l'*Introduction*¹. Toutefois, il faut signaler deux modifications bien plus importantes encore dans sa conception générale du monde lorsqu'il s'occupa d'écrire des livres d'histoire naturelle. Cette espèce de malédiction qu'il jetait en 1830 à la nature comme obstacle à la liberté humaine, cette opposition qu'il établissait entre la nature et l'idéal moral, cette guerre qu'il déclarait à la nature, se changent en une sympathie générale, éperdue, attendrie pour la nature. Elle est devenue de marâtre une mère, et la morale réside désormais dans l'accord avec elle. Michelet arrache la nature à la fatalité pour y montrer au contraire partout, non seulement dans l'animal mais dans la plante, que dis-je? dans le minéral lui-même, des vellétés de pensée, de volonté, des germes de liberté. Enveloppant toute la nature dans son amour et voyant Dieu présent dans la nature entière, Michelet n'aperçoit plus dans le panthéisme la mort et l'immobilité, la négation du monde moral. Il est au contraire tout pénétré de panthéisme, mais d'un panthéisme, d'une forme bien particulière et bien peu philosophique; au lieu d'absorber l'homme dans la nature, il humanise si je puis dire la nature entière et la fait participer à la vie consciente de l'homme et d'un Dieu qui, quoique immanent en toute chose, est pourtant un Dieu paternel, conscient et bon².

J'ajouterai qu'on trouve dans les *éclaircissements* ajoutés à l'*Introduction* beaucoup d'indications qui font prévoir ses travaux à venir. Les notes très abondantes sur l'Allemagne du Moyen-Age, empruntées à Jacob Grimm et à Goerres, sont le résultat des travaux qu'il avait

non seulement au fatalisme saint-simonien d'attraction, mais au fatalisme chrétien que la théologie appelle la grâce. En menant la vie solitaire des moines du Moyen Age, je lui étais si contraire qu'en ce livre de 1830, tout comme dans ma *Sorcière* de 1862, je marquais expressément que la protestation obscure, barbare de la liberté s'arrachant d'abord de l'autorité avait eu d'abord pour nom Satan. C'est un principe d'abord tout négatif et critique, mais fondé dans la nature, lequel à son second âge, s'appuyant de plus en plus sur elle devient fécond, créateur, crée la science de la nature, médecine et sorcellerie (choses longtemps identiques) enfin, en dépit du prêtre, en faisant les nouveaux arts, est un autre Prométhée ».

1. Michelet, lorsqu'il a fait son examen de conscience en vue de sa *Préface* de 1869, a très bien marqué l'unité de ses livres : « Ma passion était le sens vif et fécond de la liberté morale, mon *Vico*, mon juillet, mon principe héroïque qui créait mes livres et mon enseignement... Là était mon unité d'âme... Là concordent tous mes écrits d'histoire et d'histoire naturelle. La forme varie, non le fond. L'élan austère et pur de l'histoire universelle (1837) se retrouve en *l'Amour* (1858).

« Ma grande œuvre historique de près de 40 ans n'a pas moins en ceci son harmonie profonde qu'elle ne suit qu'un guide, la liberté morale. »

2. Il y a encore quelques points sur lesquels dans la suite ses idées se sont autant modifiées que sur la Judée et le Christianisme. En 1830, il parle avec sympathie de Napoléon, en qui il voit la figure de l'union future de l'Italie et de la France; il admire le caractère à la fois poétique et pratique de son génie, la beauté sévère de son profil. Dans l'*Histoire du XIX^e siècle*, il rabaissera ce génie avec obstination et arrivera à le regarder comme plus africain qu'italien.

entrepris sur la littérature populaire de l'Allemagne et font prévoir les *Origines du Droit*. Une note sur Luther, qu'il trouve peu et mal connu, annonce le livre qu'il prépare sur le réformateur. Ces éclaircissements sont une mine très riche de textes et de pensées curieusement rassemblés, et qui fournissent une image vivante de la prodigieuse fermentation intellectuelle du cerveau de Michelet à cette époque.

L'*Introduction à l'histoire universelle* fit une impression considérable. Dans le *Journal des Savants*, Daunou, qui avait le romantisme comme l'électisme en horreur et qui sans doute avait vu avec dépit Michelet lui être associé aux Archives comme chef de la section historique, montra sa mauvaise humeur par une note sèche et ironique. Mais ailleurs l'admiration fut très vive. Un article du *Constitutionnel* du 3 août 1831, dû à la plume de Du Rozoir, professeur d'histoire à Louis le Grand et suppléant à la Sorbonne, accepta tout entières les conclusions de Michelet qui lui semblaient justifiées par la Révolution de Juillet.

Sismondi, tout en lui exprimant son admiration, faisait des réserves sur le rôle que Michelet assignait à la France et lui laissait voir qu'il ne partageait pas son complaisant optimisme.

Le judicieux Sainte-Beuve, bien que de six ans plus jeune que Michelet, lui indiquait aussi que son système lui paraissait insuffisant à expliquer toute l'histoire, mais son admiration n'en était pas moins vive.

Edwards, lui, était tout admiration et ne faisait pas de réserves. Eichhoff ne sait ce qu'il doit le plus louer, la nouveauté des aperçus, le coloris du style, le choix heureux des citations, et il conclut : c'est un petit livre admirable.

Si Naudet et Royer-Collard remercient un peu froidement, Victor Leclerc est sous le charme de ces belles pages.

Une lettre curieuse est celle d'Amar, un littérateur de la vieille école, qui avait soixante-six ans et dont la lettre fait bien sentir tout ce que le genre de Michelet avait de nouveau et combien il devait dérouter des hommes tels que Daunou. Le style que les jeunes gens comme Sainte-Beuve, qui a vingt-sept ans, trouvent merveilleusement français paraît une langue toute nouvelle aux vieillards, même lettrés. Mais ce qui est le plus intéressant dans les lettres reçues par Michelet ce sont les lettres des jeunes gens, d'élèves qui s'attachent à la doctrine philosophique encore plus qu'aux tableaux d'histoire. On voit chez eux ce besoin d'une foi nouvelle qui tourmentait les esprits, qui produisait la naissance de l'Eglise Saint-Simonienne et qui allait pousser Lamennais au schisme et à l'hérésie.

Mallet, qui avait eu Michelet pour maître dans sa seconde année d'Ecole Normale et qui était professeur à Douai, lui écrivait le 31 mai pour lui dire son admiration pour sa brochure qui est un grand livre, mais en même temps pour protester au nom du Saint-Simonisme contre la condamnation prononcée par Michelet sur cette doctrine.

Un élève de Michelet à Sainte-Barbe, Paul Delasalle, lui écrit de

Montargis une longue lettre dans laquelle, et sans prononcer le mot de Saint-Simonisme, il lui expose des vues analogues à celles des Saint-Simoniens. Il croit, comme Michelet, à la mission de la France, mais la révélation qu'elle apportera ne sera pas la doctrine de la lutte éternelle de l'esprit contre la matière. La libération seule de l'esprit n'est qu'un principe de critique, de négation, de désordre même. L'humanité veut l'ordre et l'harmonie et ne peut y arriver que par l'union et l'équilibre de la matière et de l'esprit. Il y a d'abord le règne de la nature, puis une sorte de théo-matérialisme, puis la philosophie de l'esprit, puis la philosophie de la matière. Maintenant il faut une palingénésie d'où sortiront l'unité et l'harmonie nouvelles ¹.

Ces lettres rendent sensible la fièvre de réorganisation sociale et religieuse qui animait les esprits au lendemain de la Révolution. Elle fait comprendre l'œuvre de Michelet. Elle fait comprendre aussi les désillusions et les rancœurs qui animèrent pendant le régime du juste milieu ceux qui avaient nourri ces magnifiques espérances.

1. D'Eckstein, dans *l'Avenir*, sans admettre son point de vue, loue l'effort de Michelet pour arracher l'histoire au scepticisme stérile du XVIII^e siècle.

LIVRE II : LA MATURITÉ

CHAPITRE PREMIER

Michelet de 1830 à 1848

L'opinion généralement reçue divise la vie de Michelet en deux périodes nettement opposées l'une à l'autre : une première période, s'étendant jusqu'à 1842, où il aurait été un homme d'idées modérées, conservatrices, de tendances, sinon de convictions catholiques, un pur historien et un pur lettré, étranger aux agitations de son temps, — et une seconde période où l'orgueil et la rancune auraient fait de lui un polémiste et un révolutionnaire. Nous chercherons au contraire à montrer qu'il a toujours été fidèle aux mêmes idées et aux mêmes tendances, soit dans la période de ses débuts de 1816 à 1830, soit dans la période de sa maturité, de 1830 à 1832, où ses œuvres de polémique sont la manifestation naturelle et presque nécessaire des idées auxquelles il a voué sa vie, soit dans sa période de vieillesse, de 1833 à 1874, où le polémiste n'est plus qu'un éducateur et où l'artiste se révèle sous des aspects nouveaux, période de renouvellement plus encore que de déclin. Ces trois périodes de la vie et de l'œuvre de Michelet se trouvent coïncider avec trois moments caractéristiques dans l'histoire politique et intellectuelle de la France : la Restauration, la Révolution de Juillet et la Révolution de 1848, le second Empire et la guerre de 1870.

Pendant la période de préparation Michelet ne s'est pas mêlé à la vie publique. Il a vécu une existence toute de travail et de famille, entre son père, sa femme, ses enfants et quelques rares amis. Les relations qu'il entretient au dehors n'ont pour objet que le travail et l'étude; relations avec des collègues, des savants, des littérateurs. Son baptême, la protection de l'abbé Nicolle et de M. Guéneau de Mussy, sa situation auprès de la princesse Louise, son attitude très prudente et réservée pouvaient le faire passer pour attaché à l'Église et à la monarchie légitime, mais il suffisait de lire attentivement son *Précis d'histoire Moderne* pour discerner en lui un fils du xviii^e siècle et de la Révolution. Ses cours de l'École Normale témoignent d'une absolue liberté de pensée; et aujourd'hui que nous possédons son journal

intime de 1820 à 1822 et le récit de ses quinze premières années, nous le voyons détaché de toute croyance dogmatique et sympathisant avec la fraction la plus avancée du parti libéral sous la Restauration.

De même qu'il est resté à l'écart des hommes politiques pendant la Restauration, de même il s'est tenu en dehors des cénacles littéraires. Il ne s'est pas plus inféodé aux romantiques qu'aux doctrinaires; il n'a été le collaborateur d'aucun journal et n'a pas voulu gaspiller ses forces ni prendre part aux luttes politiques et littéraires dans la presse. Romantique, certes il l'est par son amour pour le Moyen-Age, par son lyrisme, par sa recherche du pittoresque, de la couleur et de la vie, mais il refuse de se dire romantique, d'accepter toute la poétique du romantisme, les déclarations de guerre à la tradition du xvii^e siècle et tout ce qu'il y eut de conventionnel et de superficiel dans les engouements pour le Moyen-Age catholique, pour l'exotisme espagnol, anglais ou allemand. Michelet tient à rester et à se dire classique, fils de Virgile, disciple de Voltaire plus que de Rousseau.

Mais en même temps il tient à ne pas s'enfermer dans la tradition française, il étudie l'anglais, l'allemand, l'italien, il visite l'Allemagne et l'Italie en attendant de pouvoir visiter l'Angleterre, il se rend nettement compte qu'il ne pourra comprendre la France, qui à ses yeux joue dans le monde moderne un rôle directeur, qu'après avoir approfondi l'esprit de Rome et de son droit, l'esprit de l'Allemagne et de Luther.

Michelet nous apparaît au lendemain de la Révolution de 1830, en pleine possession de son individualité intellectuelle. Ses idées directrices sont déjà trouvées. On peut pressentir ce que seront son œuvre et son action, ou du moins saisir le lien qui existe entre ce qu'il était avant 1830 et ce qu'il a fait depuis.

Depuis la fin de 1829, depuis que M. de Montbel lui a enlevé l'enseignement de la philosophie pour ne lui laisser que celui de l'histoire, il n'a plus d'hésitation sur ce que sera sa carrière : ce sera une carrière d'historien. Mais cette décision ne change rien à l'orientation générale de son esprit. D'une part, il ne cesse pas de considérer l'histoire et la philosophie comme deux parties inséparables d'un même tout, et de chercher dans l'histoire les lois et les manifestations caractéristiques du développement humain; d'autre part, comme au temps où il se croyait appelé à enseigner la philosophie, ce n'est pas la métaphysique qui l'attire, mais la psychologie considéré comme la base de la philosophie de l'histoire. Historien, il sera de même, avant tout, un psychologue. Il s'attachera non au récit minutieux et complet des faits de la diplomatie et de la guerre, non à l'analyse méthodique des institutions, mais à la reconstitution de la vie du passé, à la résurrection des peuples morts; il voudra les montrer vivants, agissants dans leur unité complexe et colorée; il cherchera dans la peinture des mœurs et des hommes non le pittoresque pour lui-même, mais la manifestation de l'âme humaine sentante et pensante. C'est toujours à une œuvre de synthèse totale que visera Michelet, comme au temps où il commentait Vico, une synthèse où

tout se trouvera réuni, les éléments matériels fournis par le sol, le climat, le sang, les tendances physiques des races, et les éléments spirituels fournis par leurs aptitudes intellectuelles et morales, leurs actes, leurs arts, leurs droits, leurs institutions et leurs cultes. Presque simultanément nous le voyons, dans ses *Origines du Droit*, chercher dans les formules juridiques et dans les traditions populaires les éléments d'une sociologie, le retentissement dans l'âme humaine des circonstances et des conditions sociales qui s'imposent à tous les êtres humains, (liens de famille, propriété, État, guerre, exercice de la justice, rites funéraires) et entreprendre de raconter l'histoire du peuple français qu'il conçoit comme la biographie d'un peuple, car pour lui la France est une personne. Il avait rêvé de faire précéder l'histoire de la France d'une histoire de Rome et de mener de front avec l'histoire de France, une histoire de la Réforme allemande et une histoire de l'Italie. Il ne put conduire l'histoire de la république romaine que jusqu'au moment où César fait de Rome la ville universelle et lègue au monde une conception de la cité, humaine et juste, dont héritera la France. De son histoire de la Réforme, il ne put achever qu'une biographie de Luther. Il laissa à Quinet le soin d'écrire les *Révolutions d'Italie*.

La philosophie de l'histoire qui inspirait Michelet était, nous l'avons vu, essentiellement psychologique et morale. Cette conception de l'histoire devait le pousser à voir dans le développement des idées démocratiques et du rationalisme la loi même du progrès humain et à mettre son enseignement et ses livres au service de ces idées, dont la France de la Révolution était l'incarnation. Aussi le titre de la chaire du Collège de France, *Histoire et Morale*, lui parut-il répondre absolument à sa conception même de l'histoire. Il se crut, quand il monta dans cette chaire, investi d'un apostolat moral, qu'il exerçait par l'enseignement de l'histoire. Ses cours ont tous été conçus comme des cours d'éducation nationale, et l'on ne peut s'étonner ni qu'il se soit lancé par ses cours et ses livres, *les Jésuites*, *le Prêtre* et *le Peuple*, dans la lutte soulevée par le mouvement catholique de 1840, ni qu'il ait brusquement abandonné à la fin du xv^e siècle son *Histoire de France* pour écrire l'*Histoire de la Révolution*, réservant à plus tard de relier par la Renaissance et l'Ancien Régime la France du Moyen-Âge, féodale et catholique, à la France moderne, démocratique et rationaliste.

Il n'y a donc aucune contradiction, aucune solution de continuité dans cette œuvre. L'auteur du *Prêtre*, du *Peuple* et de la *Révolution* est bien le même homme qui a écrit l'*Introduction à l'histoire universelle*, les *Origines du Droit* et l'*Histoire de France*, le même qui a traduit Vico et écrit le *Précis d'Histoire moderne* et l'*Histoire Romaine*. Sans doute, il pouvait ne pas prévoir avant 1830 toutes les conclusions auxquelles il arriverait en 1847, mais sa conception générale de l'histoire est restée la même. Et cette conception est précisément ce qui fait son originalité parmi les historiens de son temps. Il est le seul dont l'œuvre se rattache à une conception philosophique de l'histoire de l'humanité, à une synthèse générale, le seul qui ait fait

de cette conception une méthode, qui ait écrit l'histoire essentiellement en psychologue. Sans doute, si de Barante, Sismondi, Henri Martin, sont exclusivement des narrateurs, Guizot et même Augustin Thierry sont des généralisateurs. Mais leurs généralisations sont restreintes à certaines périodes, à certains territoires, et ni l'un ni l'autre n'ont fait dépendre de leurs idées générales leur méthode d'exposition. Michelet prétend, par sa méthode d'exposition et par sa psychologie pittoresque, reconstituer et expliquer en même temps la vie totale de l'humanité, le dedans et le dehors, l'âme et le corps, et dégager à la fois les idées et les sentiments qui conduisent les hommes et les faits caractéristiques qui symbolisent ces sentiments et ces idées. Que cette prétention de Michelet soit entièrement justifiée, qu'elle soit même scientifiquement légitime, on peut le contester; nous avons déjà indiqué ce qu'il entre d'illusions et de chimères dans son système et dans son application, et nous aurons encore occasion d'y revenir. Cependant l'originalité du point de vue et de l'œuvre de Michelet n'est pas contestable. Quand il a écrit : « Que ce soit là ma part dans l'avenir d'avoir, non pas atteint, mais marqué le but de l'histoire, de l'avoir nommée d'un nom que personne n'avait dit », il ne définissait pas simplement une forme d'art, ses dons de visionnaire et d'écrivain, il définissait sa conception de l'histoire, sa philosophie et sa méthode.

Il faut bien le reconnaître d'ailleurs, cette forme très particulière de philosophie de l'histoire, qui aboutissait à faire de celle-ci une psychologie passionnée et pittoresque. Michelet n'y avait pas été conduit simplement par des théories spéculatives, mais aussi par ses besoins d'artiste et par la puissance de son imagination. Son symbolisme n'a rien qui sente l'abstraction. Il n'est que le don de saisir les faits et les figures essentiels et de les faire voir dans leur réalité. Nos modernes symbolistes ont discrédité ce mot et ont fait du symbolisme une transcription des idées en formes parfois brillantes, mais presque toujours imprécises et fugitives. Le symbolisme de Michelet est l'évocation fulgurante et éclatante de la vie, une sorte d'exaltation du réel par la concentration des rayons lumineux sur des points choisis d'avance¹. Michelet eut de très bonne heure cette préoccupation de l'art, et il savait la puissance de son imagination. Il se reproche même, dans une note du 3 août 1868, d'avoir été trop artiste jusqu'en 1848, de lui avoir laissé trop de jeu. En 1844, il se compare à un joueur de marionnettes qui s'en laisse parfois, les jette sous la table, ou les ouvre pour voir ce qu'elles ont dans le corps, et n'y trouve que sa propre âme.

1. Cette philosophie et ce symbolisme n'ont rien à voir avec les conceptions abstraites qu'on trouve à la même époque chez les plus grands érudits allemands, chez Ed. Gans, p. ex., qui disait en parlant de Rome : « Le monde romain est le monde où combattent le fini et l'infini ou la généralité abstraite et la personnalité libre. Patriciens, côté du fini. L'État romain est donc le progrès d'un fini à d'autres finis. Son histoire est donc dans l'espace et dans le temps. Au contraire, l'Orient seulement dans l'espace, la Grèce seulement dans le temps, etc... ».

Voilà donc le second caractère propre à l'œuvre de Michelet; elle est celle d'un artiste, d'un grand artiste, et, je crois pouvoir le dire sans exagération, du plus grand artiste que la littérature historique ait produit en France et peut-être dans tous les pays. Il laisse loin derrière lui Augustin Thierry qu'il qualifie cependant lui-même, et avec raison, de ce nom.

Or, si l'artiste atteint en lui son plus haut point de perfection de 1838 à 1842 quand il écrit son *Charles VI*, sa *Jeanne d'Arc* et son *Louis XI*, il avait déjà pleine conscience de sa volonté et de ses moyens quand il écrivait son *Précis* et *l'Histoire Romaine*.

L'artiste, le poète, devait subsister en Michelet jusqu'au bout, malgré tous ses efforts pour se simplifier, pour parler un langage accessible aux foules, pour donner à sa pensée une forme plus directe, plus naturelle. Il ne réussit qu'à accentuer son originalité et à pousser parfois jusqu'à l'excès la recherche du rythme dans la phrase et du pittoresque dans l'expression. Il reste jusqu'à la mort le grand artiste qu'il fait déjà pressentir quand il écrivait à seize ans son *Discours* du concours général.

Il n'y avait pas seulement en Michelet un philosophe psychologue et moraliste, et un grand écrivain doué au plus haut degré de sens artistique; il y avait aussi un savant et un érudit, et, sur ce point encore, il prétendait à l'originalité avec une part de raison et une part d'exagération. Ce savant, cet érudit, avait commencé à se former avant 1830 ¹. Il s'est développé et affirmé dans les années qui ont suivi. Il a toujours eu la prétention, en partie justifiée, de ne pas se laisser entraîner par l'imagination et le sentiment. Il se vante d'avoir toujours donné à ses constructions historiques une base solide, d'un côté par l'étude des conditions matérielles dans lesquelles l'histoire s'est produite, de l'autre par l'étude des documents originaux.

De très bonne heure Michelet avait été attiré vers les sciences naturelles, en même temps qu'il était un fervent mathématicien. Son ami Poinsoy le conduisait à la Salpêtrière, et il prenait un vif intérêt aux questions d'anatomie et de physiologie. Il exprime dans son *Journal* le regret de ne pas s'occuper des sciences de la nature, à ses yeux les vraies sciences de Dieu. Vers la fin de la Restauration il se lie intimement avec le médecin Edwards et on le voit rechercher Cuvier et surtout Geoffroy Saint-Hilaire ². Il avait même, en 1825, chuchoté le projet d'une étude religieuse des sciences naturelles, projet qui devait être réalisé trente ans plus tard quand il écrivit *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer* et *la Montagne*. En 1842, au milieu de ses plus grandes détresses morales, il cherche un rafraîchissement dans l'histoire naturelle, dans

2. Jules Michelet et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (dans la *Revue bleue*, 1911,

1. Dans son *Discours* de 1825, il insiste sur la nécessité de ne pas séparer l'étude des sciences physiques et mathématiques de celle des langues, des littératures et de l'histoire.

t II, p. 481 et *Acad. des sciences mor.*, 1911, t. II, p. 365). — *Lettres inédites d'I. G. St-Hilaire* (dans *Hommage à Louis Olivier*, 1911).

les livres de Serres, de Geoffroy Saint-Hilaire¹. Il revient à ses préoccupations en 1848 et 1849, où il esquisse le plan d'un livre de physiologie qui aurait été en même temps un livre de psychologie sociale et qui eut eu pour titre *le Ventre. L'Amour* sera le développement et la transformation d'une des parties de ce livre resté à l'état d'ébauche. De 1855 à 1865 il fera marcher parallèlement les études d'histoire et d'histoire naturelle. On voit donc ici encore cette même continuité d'idées et de préoccupations que nous avons signalée à d'autres points de vue chez Michelet. Dès ses premières œuvres historiques il se préoccupe de donner une base matérielle à l'histoire. Dès 1819, parmi les articles qu'il projette d'écrire pour la revue qu'il veut fonder avec Poret, il fait une place à la géographie considérée comme une des bases de l'histoire des peuples². Après avoir cru arriver, grâce à Edwards, à déterminer le rôle des races dans le développement humain, il reconnaît la difficulté de le préciser scientifiquement, ainsi que les caractères physiologiques et psychologiques des races. Il se rejette sur la géographie comme base matérielle de l'histoire. Il commence son *Histoire Romaine* par une description de l'Italie pour laquelle il utilise,

1. Notes écrites en 1868 : « Sur l'influence de la Nature ».

« Edwards. Tendance encyclopédique, de l'hist. naturelle aux langues. Senti vivement l'incomplet de mon côté matérialiste. Elie de Beaumont, mon camarade. Puissant attrait de Geoffroy... cette maison si ombragée, hélas! aujourd'hui. Serres et l'embryogénie. Là se tient l'histoire et l'histoire naturelle. Plus tard Pouchet. Les grands chirurgiens. Dupuytren. Impression d'enfance. La Pléiade Aumassat, Lésfranc, Marjolin, Hahnemani, médecin homéopathe, Bouchardot, médecin chimique, plus tard Berthelot, Robin.

« *La Nature*. Plusieurs chapitres (de l'*Histoire de France*) furent soumis à mon illustre camarade de collège, M. Elie de Beaumont, qui alors, contre Cuvier tenait l'avant garde de la science. J'étais aussi encouragé par l'amitié d'un homme très ingénieux, Edwards aîné, éminent naturaliste, physicien, etc., il suivait jusque dans les langues l'histoire naturelle de l'homme, avec un esprit véritablement encyclopédique, fort admiré de Burnouf qui, lui aussi, avait commencé par les sciences physiques avant de devenir le premier linguiste du monde.

« Nature dès 1830. Retenu par l'absorbante spécialité hors des sciences naturelles, j'étais heureux par moments d'y jeter au moins un regard. J'y puisais de vives lueurs. J'allais, ému et dévot, souvent au Jardin des plantes. J'y voyais le grand Geoffroy, un innocent de génie, d'admirable et sublime enfance. J'y trouvais l'aimable accueil de cette famille unique, maison à jamais regrettée, où tout respirait la douceur, le calme fécond pour l'esprit. »

Il étudia la théorie de la digestion et lit avec passion son traité complet de l'anatomie de l'homme en 8 v. in-8° avec planches.

« En 1842, j'y connus, M. Serres qu'on pouvait dire un des Geoffroy; je suivais parfois ses cours. Son livre de l'*Embryogénie* me souleva le voile à Isis, me fit entrevoir l'énorme portée morale de ce qu'on croit physique. Cela couva longtemps en moi jusqu'à la révélation que j'eus du génie de Pouchet, des belles recherches de Coste, Gerbes etc., sur le point si grave où se croisent les sciences de l'homme et de la nature, de la vie matérielle et sociale. Ce point c'est notre naissance, le mystère de notre origine, de notre vivant berceau. »

2. En 1826 il projette un manuel historique par ordre géographique où il ferait le matérialisme de l'histoire et insisterait sur les circonstances physiologiques, physiques, botaniques, zoologiques, minéralogiques qui peuvent expliquer l'histoire. (*Mon journal*, année 1826).

avec les ouvrages des géologues et des naturalistes, ses propres impressions, et il ouvre le 2^e volume de son *Histoire de France* par son célèbre *Tableau de la France*, qu'il ne voulut écrire qu'après avoir vu une partie des régions dont il parlait. Dans une note du 22 mars 1842 il insiste sur le fait que dans son *Histoire Romaine*, il a tenu compte du sol, de la religion, des races et de la littérature, que, dans son *Histoire de France*, il a mis l'élément matériel, la géographie, à côté de l'élément spirituel, l'Eglise et l'art, et que son œuvre est à la fois très matérialiste et très spiritualiste. En 1868 il écrit dans une autre note que sa géographie de la France, écrite en 1833, était inspirée par les mêmes idées qui lui ont fait écrire *la Montagne* trente ans après.

Enfin, prétend-il, s'il a appliqué à l'exposition historique un système de synthèse où tous les éléments sociaux se trouvent présentés simultanément, c'est qu'il faut procéder en histoire comme en histoire naturelle par cercles concentriques, dont chacun donne tous les raisonnements de la vie. Le rôle considérable qu'il accordera dans les derniers volumes de son *Histoire de France* aux considérations physiologiques se rattache à ces préoccupations scientifiques qui s'étaient manifestées chez lui de très bonne heure.

Michelet a encore prétendu être un novateur par la place qu'il a faite, dans la préparation de ses livres, à l'érudition, à l'étude des sources et aux documents d'archives. Nous avons montré qu'il s'était fait à cet égard des illusions assez fortes, qu'il n'avait été ni le premier, ni le seul à unir les recherches de l'érudit au travail créateur de l'artiste, et que, d'ailleurs, la part faite à ces recherches n'avait pu être qu'assez restreinte dans son énorme production. Toutes ces réserves faites, il reste que Michelet eut une idée très juste de la bonne méthode historique et pressentit que l'histoire, en particulier celle du Moyen-Age, pouvait être renouvelée et serait, en effet, renouvelée par les documents des archives. Il ne cessait de recommander à ses élèves de remonter toujours directement aux sources, et, dans ses réponses aux critiques qui l'accusaient de fantaisie et d'imagination désordonnée, comme dans ses notes personnelles sur sa méthode, il ne cesse de revendiquer comme un titre de gloire d'avoir suivi la méthode la plus sévère, d'avoir renouvelé l'histoire sur beaucoup de points en préférant toujours le témoignage des actes à celui des chroniques. Il s'en vante dans une lettre à Charles Lenormant, écrite en 1837, où il dit avoir le premier tiré l'histoire de Thomas Becket des lettres du Saint, et avoir retrouvé la vérité sur les Templiers, grâce au dossier de leur procès.

En 1868 il citera comme preuve de cette méthode qui lui a permis d'éclairer l'histoire de lumières nouvelles, ce qu'il avait écrit sur les Flandres au xii^e et au xv^e siècle et sur le système de Law.

Il est incontestable que Michelet a compris la valeur de l'étude érudite, qu'il a été lui-même un archiviste consciencieux et diligent, qu'il a recueilli et compulsé le plus de documents qu'il a pu; mais il avait une tâche trop vaste devant lui pour pouvoir procéder à des

dénombrements et à des investigations approfondies. Il avait d'ailleurs une telle confiance dans son flair, son sens critique, dans son intuition de la vie, qu'il croyait pouvoir, avec un nombre restreint de documents, reconstituer tout un ensemble. J'ai sous les yeux une note très curieuse de Mme Michelet, qui donne avec exactitude l'opinion de Michelet sur lui-même :

« Sa force résidait dans les documents. Mais voilà son originalité toute à part. Il n'avait pas besoin de tous les documents pour refaire une époque, une individualité, nation ou homme. Il sentait très vite, par un sens critique inné, l'apocryphe dans le document, la discordance. Lorsqu'il avait réuni toutes ces pièces, il jugeait si elles étaient des documents sincères, qui ne jurassent pas à être mis ensemble. Ainsi, dit-on, faisait Cuvier. On dit même qu'une seule pièce d'un animal fossile lui suffisait pour le reconstituer. A-t-on dit que cela venait de son imagination ? Non, on a dit : « Intuition de génie ». Le coup d'œil sûr venait d'une érudition profonde, de la science de l'organisme en son détail, en son ensemble. Est-ce physiologie ? L'âme aussi a son organisme, lié à celui du corps qu'elle anime. »

Il est aisé d'imaginer tout ce qu'a de périlleux, quand il s'agit, non de physiologie, mais de psychologie, cette méthode de reconstitution à l'aide de quelques échantillons choisis par une sorte de divination. A quelles erreurs n'est-on pas entraîné si l'on accorde à tel ou tel document une valeur disproportionnée ? et surtout comment être sûr, sans un dénombrement complet, que le document principal n'ait pas échappé ? Mais quels que soient les dangers auxquels Michelet pouvait être exposé par sa confiance en son sens divinatoire, il faut bien reconnaître que tout historien, quand il ne se borne pas à analyser des documents et à accumuler des faits, quand il veut les grouper et à leur aide reconstituer la vie du passé, est obligé de recourir dans une certaine mesure à la méthode de Michelet, c'est-à-dire de choisir entre les documents et les faits qu'il a recueillis ceux qui lui paraissent le plus significatifs pour induire le rôle des hommes et le caractère des époques. Connaître tous les documents, en établir scientifiquement la valeur relative, est une entreprise chimérique ; car tantôt ceux relatifs à une époque ne nous sont parvenus que mutilés et insuffisants ; tantôt ils sont trop nombreux pour qu'on puisse les consulter tous. Toute généralisation historique comporte une part de divination et d'imagination. Michelet a certainement, grâce au sens de la vie dont il était doué, fait plus d'une fois jaillir de la poussière des archives, des vérités historiques que les recherches ultérieures, plus complètes et plus méthodiques que les siennes, n'ont fait que confirmer.

La période de 1830-1848, pendant laquelle il fut chef de la section historique aux Archives nationales, est aussi celle où il a pris le plus nettement conscience de l'importance de ces sources et où il en a fait le plus constamment usage. Dans la dernière partie de sa carrière, il a parcouru trop rapidement un domaine trop vaste pour pouvoir se livrer à un dépouillement méthodique des fonds. Il l'avait fait pour le Moyen-Age et la période révolutionnaire. Pour l'histoire

moderne et pour l'époque napoléonienne, il n'y recourut que d'une manière intermittente et comme accidentelle.

Nous voyons donc Michelet rester d'un bout à l'autre de sa carrière semblable à lui-même : d'un côté un philosophe psychologue et moraliste qui cherche la loi du progrès humain, de l'autre un érudit, un savant qui voudrait donner une base scientifique à ses généralisations. Ce philosophe et cet érudit fournissent des idées et des matériaux à un artiste d'une imagination créatrice extraordinairement puissante qui prétend refaire la vie totale du passé.

En définissant ainsi la personnalité intellectuelle de Michelet, nous n'avons cependant pas fait comprendre pourquoi, dans son œuvre, sa sensibilité joue un si grand rôle et lui donne un caractère de polémique et, si je puis dire, de prédication.

Philosophe, savant et artiste, Michelet aurait pu faire œuvre toute objective, et, soucieux de recréer la vie, subordonner entièrement sa personne à celle des hommes qu'il faisait revivre. Cela lui est arrivé souvent : il s'est fait Romain avec les Romains, homme du Moyen-Age avec saint Louis ou Jeanne d'Arc, homme de la Renaissance, homme de la Révolution. Néanmoins, sa personnalité apparaît et déborde partout. Dans cette œuvre, qui semble embrasser toute l'histoire et toute la nature, Michelet se montre toujours et partout. Et partout, il la met au service des causes qui lui tiennent au cœur, causes qui, du reste, se confondent pour lui avec ce qu'il croit la vérité historique et philosophique.

Cela tient tout d'abord à ceci : il a, comme il le dit, une « grosse » imagination et cette imagination est surtout faite de sensibilité. Elle ressent des émotions encore plus qu'elle ne voit des formes et des couleurs. Michelet a mené toute sa vie une existence très retirée, très concentrée, peu mondaine, dans laquelle les événements de sa vie sentimentale, comme de sa vie intellectuelle, se mêlant, ont pris, à ses yeux une importance colossale. Il n'est sorti de cette vie concentrée et intérieurement agitée que pour l'enseignement, et celui-ci, au lieu de n'avoir pour objet que la transmission de certaines connaissances, a été la communication, à ses auditoires de jeunes gens ou d'adultes, de son être tout entier, avec toutes ses idées, toutes ses émotions, toutes ses passions.

Dans cette vie d'étude et de sentiment, Michelet a confondu sa personne et son œuvre; il s'est servi de sa sensibilité comme d'un procédé d'investigation et d'un instrument de critique; il a introduit dans l'histoire une méthode subjective qui lui a donné parfois une puissance incroyable d'expression, mais qui a été aussi pour lui un péril et un piège. De même qu'il avait déversé son cœur dans l'histoire, il a prétendu retrouver l'histoire dans son cœur. Il a enfin mis l'histoire au service des convictions philosophiques, politiques, religieuses et morales qu'il s'était formées par l'étude et par la vie¹.

1. Il a exprimé avec force dans sa *Préface* de 1869 (p. 10 et 11) cette théorie si dangereuse du subjectivisme historique : « Ma vie fut en ce livre.

C'est sans doute pendant la période du Collège de France que Michelet a laissé le plus libre cours à ces inspirations sentimentales, qu'il s'est proposé dans ses livres et son enseignement un but essentiellement éducatif et apostolique. Mais il est aisé de discerner dès ses débuts ces mêmes tendances. Reprenez dans le *Journal* de ses idées, de 1819 à 1829, tous ses projets d'ouvrages; vous avez affaire non à un moraliste seulement, mais à un moralisateur, à un apôtre. S'il veut construire une philosophie de l'histoire, c'est pour en tirer la preuve du progrès des mœurs; il cherche le moyen d'améliorer le sort des femmes; il rêve un essai sur la culture des hommes. Il voudrait inaugurer un enseignement des sciences naturelles qui serait une initiation aux idées religieuses. Ses ouvrages projetés sur le xvi^e siècle, l'Eglise romaine, la Réforme allemande, le ramènent toujours à l'idée d'indiquer à ses lecteurs ou à ses auditeurs la voie du progrès religieux¹. Enfin dans son *Introduction à l'histoire universelle*, il indique bien nettement que sa philosophie de l'histoire a pour objet de mettre en lumière la mission civilisatrice de la France, guide et Messie de l'humanité.

Dès lors il envisage comme sa mission, comme le but vers lequel tendront ses livres et son enseignement :

1^o de rétablir la tradition de la France, de la Patrie;

2^o de consolider le foyer, d'en faire la pierre angulaire du Temple et de la Cité — le ferme appui de la Patrie;

La régénération sociale est fondée pour lui sur le droit du peuple, des simples, des femmes, des mères, de l'enfant, des animaux, enfin du grand animal, la Terre. Ainsi s'élaborera, grâce à la France, la grande Cité universelle d'où nul ne sera exclu.

Les cours du Collège de France sont sortis directement des œuvres de jeunesse et des cours de l'Ecole Normale. Et tous les livres de la deuxième partie de la vie de Michelet, de 1854 à 1874, sont en germe dans ces cours de 1838 à 1851.

Michelet est donc essentiellement, comme il tenait à le dire, un professeur, un éducateur.

Sa vie et son œuvre nous apparaissent ainsi avec une très forte unité; elles se développent du début à la fin de son existence, suivant les nécessités internes de sa nature et les instincts fondamentaux de son génie.

Ce n'est pas toutefois qu'il faille n'y voir aucun changement, aucun

Elle a passé en lui... Mon livre m'a créé... C'est moi qui fus son œuvre. . Les traits qu'il a de moi sont en grande partie ceux que je lui devais, que j'ai tenus de lui. »

Dès 1834 il indiquait comme méthode intime : « Simplifier, biographier l'histoire, comme d'un homme, comme de moi. Tacite, dans Rome, n'a vu que lui, et c'est vraiment Rome. Byron, dans la Suisse, n'a vu que lui et il a trouvé la vraie poésie de la Suisse, à laquelle elle-même n'avait pu s'élever. »

1. Une note du 22 mars 1842 nous apprend qu'au milieu de la composition de son *Histoire de France* il ajourna un instant la composition du livre III pour commencer un *Essai sur l'histoire de la Religion*.

influence du temps et des choses. Au contraire, il y a eu dans cette vie des étapes bien marquées, et qui nous apparaissent d'autant plus intéressantes que nous en voyons mieux le rapport avec l'unité fondamentale. Seulement, ainsi que nous le verrons, ce qui a agi sur Michelet pour provoquer ces phases diverses de son activité et de sa pensée, ce sont bien plus les événements de sa vie privée que les événements de la vie publique. Nous possédons une série de notes dans lesquelles il a marqué lui-même les transformations par lesquelles il a passé.

A deux moments de sa vie, Michelet a regardé en lui-même et vers ses années passées pour se rendre compte de ce qu'il avait fait et voulu. De ces examens sont sorties la préface du *Peuple* et la préface de 1869 de la nouvelle édition de *l'Histoire de France*. Nous trouvons l'essentiel de ces observations sur lui-même dans des notes des 24, 25 et 26 mars 1842 et des 3 août 1868 et 11 juillet 1869.

Dans la note du 3 août 1868 il partage sa vie en trois parties fort inégales. La première de 1819 à 1838, où l'enseignement domine; une seconde, de 1838 à 1848, où à côté de l'enseignement du Collège de France la production devient plus intense, mais où il est encore trop artiste et incertain¹; enfin, la troisième, de 1848 à 1869, où sous l'influence de sa seconde femme, il éprouve une série de renaissances successives en 1849, 1854, 1857, où il est emporté par un double élan vers le monde moral et les sciences naturelles.

La première période est la vie auprès de Pauline, vie de travail sédentaire, d'étude et d'érudition. Il y notait en 1842 des oscillations et des hésitations. Avec Vico il sent le besoin de donner une base encyclopédique à l'histoire, d'unir l'histoire à la philosophie, mais sans avoir encore de doctrine. Sous le coup de juillet 1830 il en improvise une : le combat de la liberté et de la fatalité; mais, dans *l'Histoire Romaine* il a, d'après lui-même, le tort d'anéantir les individus dans les masses et de ne pas réaliser encore l'histoire encyclopédique dont il sentait la nécessité. Il y arrive avec *l'Histoire de France*, qui est à la fois matérialiste et spiritualiste, et où il commence à mêler sa personnalité à la personne historique. *L'Histoire de France* l'amène à étudier le rôle de la France et le rôle de Paris, à qui il consacre son premier cours du Collège de France. Avec son goût pour le symbole, la France lui apparaît comme la médiatrice du monde, Paris comme le médiateur de la France. Et comme Paris est sa ville, sa maison, il recompose sa personnalité en écrivant l'histoire de Paris.

Michelet trouve que jusque là ses récits manquent d'unité vitale, de forte synthèse, que l'analyse y domine et qu'il y avait en lui comme une anarchie qui le préparait à comprendre celle des *xiv^e* et *xv^e* siècles.

En 1839, la mort de sa femme produit en lui un bouleversement et il

1. Michelet dans sa préface de 1869 adresse aux deux premiers volumes de son *Hist. de France* le reproche d'être l'œuvre d'un artiste et d'un écrivain, plus que d'un historien (p. xv) et d'avoir trop de subtil, de système, d'analyse (p. xxiii).

écrit dans la fièvre le IV^e et le V^e volume de l'*Histoire de France*. Désormais il conçoit fortement la synthèse de l'histoire, d'abord dans un sentiment violent et douloureux, puis quand il connaît Mme Dumesnil et qu'il arrive à Jeanne d'Arc, dans un sentiment de lumière et d'harmonie.

Pendant la seconde période, de 1839 à 1849, il a une vie plus éclatante au dehors, plus variée au dedans. A l'amour idéal pour Mme Dumesnil succèdent d'autres affections moins nobles, mais qui lui font comprendre la vie du peuple, des simples. Aussi ces années sont-elles toutes consacrées à l'histoire et à l'amour du peuple. Il achève l'histoire de France au Moyen-Age, dont les quatre derniers volumes sont solides et harmoniques par le sérieux des recherches et la concordante variété de tous les éléments. Il écrit l'*Histoire de la Révolution* au moment où il voit mourir son père, témoin de la Révolution; il écrit *le Peuple*, *le Prêtre*, qui ne font qu'un avec la Révolution, qui préparent le credo exposé dans l'*Introduction de la Révolution* et aboutissent au cours de 1848 où Michelet montre dans les religions le fondement de la cité, dans la religion révolutionnaire la base de la cité moderne¹.

C'est alors que son mariage avec une jeune fille pauvre, malheureuse et de santé délicate, mais d'une rare distinction intellectuelle, fait de lui un autre homme. Et ce mariage coïncide avec les événements politiques qui enlèvent à Michelet son enseignement et ses fonctions d'archiviste, le rejettent dans la vie concentrée du foyer et du travail sédentaire.

D'après Michelet, la présence à ses côtés de la jeune femme qui devint sa collaboratrice et à qui il voua un amour enthousiaste sans intermittences et sans déclin, eut sur son activité intellectuelle une influence considérable. Les variations religieuses de sa femme et les variations de sa santé le poussèrent à étudier les grands problèmes d'histoire religieuse, et à reprendre ses études de physiologie. Les goûts personnels de sa femme le poussèrent vers l'histoire naturelle. Son affection fit surgir en lui un flot d'amour et de renaissance qui le poussa à écrire ses livres sur l'amour, la femme, l'éducation.

Sa vie pendant cette dernière période lui apparaît comme portée par une série de flots successifs. Un premier flot jusqu'en 1853 lui fait achever la *Révolution*; un second jusqu'en 1857 lui fait écrire la *Rennaissance*, *l'Amour*, *la Femme*; puis *l'Oiseau* et *l'Insecte*; un troisième lui fait achever son *Histoire de France* et écrire *la Sorcière* en 1862, *la Bible de l'Humanité* en 1863, enfin *Nos Fils*; l'art de faire l'homme. L'éducation lui apparaît comme le but de la science et de l'art, comme le résumé de sa propre œuvre².

1. Il faut ajouter pour comprendre l'évolution de Michelet à cette époque qu'aux causes intimes qu'il indique seules, venait se joindre l'effet concordant de la lutte des ultramontains et des universitaires qui éclate en 1840 et tout le mouvement politique et social dont devait sortir la révolution de 48.

2. C'est alors qu'il médite d'écrire l'histoire de sa vie et l'histoire de ses livres. Ce livre eût été à la fois une confession et un livre de pédagogie.

Je n'ai pas à chercher quelle part d'exagération, d'enthousiasme et d'illusions, il y a dans ces jugements portés par Michelet sur sa vie et son œuvre. D'une manière générale l'esquisse qu'il en trace est exacte et indique avec justesse l'incroyable pénétration de cette œuvre par cette vie ¹.

Je tiendrai grand compte dans mon étude de l'œuvre de Michelet de cette division qu'il a indiquée lui-même. J'ai montré dans le volume que j'ai publié sur *Michelet et son œuvre* l'importance capitale de la crise morale des années 1839 à 1842. J'ai montré que là était comme le nœud de toute sa vie.

Il y a — et sur ce point Michelet a vu juste — une concordance entre les changements survenus dans la vie politique de la France et le développement de l'œuvre de Michelet. Les années 1816 à 1831 sont vraiment des années de début où il prend conscience de lui-même et qui se terminent par l'*Introduction à l'Histoire Universelle* ²; la Révolution de juillet le pousse à tracer d'une plume enthousiaste un manifeste de philosophie de l'histoire, où l'on peut prévoir qu'il regardera comme sa principale vocation de définir l'œuvre de la France dans le monde. La période 1831-1848 sera sa période de maturité, celle où il composera les plus durables de ses œuvres, l'*Histoire romaine* et l'*Histoire de France au Moyen-Age*, et la période aussi où mis en contact avec la foule par les cours du Collège de France, il entreprendra son apostolat de libre pensée démocratique et l'histoire de la Révolution ³.

Son second mariage et l'avènement du second Empire ouvrent pour lui une carrière toute nouvelle, bien que le lien des œuvres de cette période avec celles de la période antérieure n'ait jamais été rompu.

Nous aurons à voir dans l'analyse de la pensée de Michelet pendant cette période 1831-1848 la double influence des expériences de sa vie privée et des événements de la vie publique. L'époque de Louis-Philippe se présente de loin à nous comme une époque d'atonie politique, comme l'époque du triomphe de la politique du juste milieu, de la paix à tout prix et de la bourgeoisie censitaire; elle a été, quand on pénétre dans l'intimité de la vie sociale et au-dessous de la superficie très mince du pays légal, une époque de sourde effervescence et d'obs-cure élaboration révolutionnaire.

On distingue à travers tout le règne de Louis-Philippe des mouvements religieux, politiques, sociaux et littéraires qui préparent en-dessous la Révolution de 1848 et le retour de l'Empire, pendant que le régime de juillet croit son avenir assuré par l'étroitesse même de la base électorale sur laquelle il s'appuie. La renaissance catholique commencée sous la Restauration et qui avait paru arrêtée par la Révo-

1. Quand il quitte Paris au printemps 1852 il reclassa ses papiers pour mettre en concordance son œuvre et sa vie.

2. C'est aussi la période de jeunesse du siècle; grands espoirs. Romantisme régime parlementaire.

3. C'est la maturité du siècle.

lution de 1830, reprend vigoureusement aux environs de 1840 et aboutit à la formation d'un parti catholique qui entre en lutte avec l'État et avec qui l'État est obligé de compter, tandis qu'une partie de ceux qui, entraînés par le romantisme, avaient sympathisé avec le réveil religieux issu de Chateaubriand, prennent avec Michelet et Quinet une attitude nettement hostile au catholicisme et au christianisme même. Au point de vue politique le gouvernement de juillet était miné par le triple courant républicain, bonapartiste et légitimiste qui faisaient constamment cause commune. Si après dix ans d'émeutes et de complots l'habileté du gouvernement et surtout le développement des intérêts matériels donnèrent à la France une tranquillité trompeuse, les forces révolutionnaires restaient assez puissantes en-dessous pour qu'une agitation en apparence inoffensive fût crouler en un jour l'édifice de dix-huit années. A ce mouvement politique était associé un mouvement social qui se justifiait par le progrès même de l'industrie. L'échec du Saint-Simonisme, le passage des Saint-Simoniens les plus influents des rangs des réformateurs et des apôtres dans ceux des créateurs d'industries nouvelles et du nouveau capitalisme, ne firent que laisser la place libre à des utopies nouvelles et à un mouvement socialiste qui devait s'unir au mouvement républicain. La banqueroute du romantisme laissait dans les esprits un véritable malaise, et tandis que la réaction réaliste qui devait marquer le second Empire se préparait tout doucement, les représentants les plus illustres des lettres françaises se faisaient les interprètes de ce mal des esprits et propageaient l'espoir d'une révolution politique et sociale. La Révolution de 1848, qui nous semble un accident presque foruit et sans rapports avec la situation de la France si l'on ne considère que l'histoire politique et parlementaire de ces dix-huit années, nous apparaît, au contraire, si nous étudions le mouvement des esprits et de la société, comme le résultat naturel d'une évolution générale et profonde.

Nous verrons comment Michelet, avec son ami Quinet, bien qu'il refuse son adhésion et au romantisme et au Saint-Simonisme et au socialisme à la George Sand, aussi bien qu'aux aspirations belliqueuses des bonapartistes, bien qu'il ait conservé des liens d'amitié et de reconnaissance avec la famille d'Orléans, se trouve, dès le lendemain de 1830, envahi par ce mécontentement vague et ce désir de rénovation religieuse et sociale qui préparaient la Révolution de 1848, comment il est amené à être l'un des apôtres de la Révolution future.

CHAPITRE II

L'Histoire romaine

Deux mois après avoir publié son *Introduction à l'Histoire Universelle*, le 1^{er} juillet 1831, Michelet faisait paraître les deux volumes de son *Histoire de la République Romaine*. En revenant d'Italie, il avait pour objet, comme nous l'avons dit, d'écrire une *Histoire de l'Empire romain* qui aurait formé trois volumes, deux consacrés à la République et un aux Empereurs et qui aurait été suivie d'une *Histoire d'Italie* et d'une *Histoire de France*. En composant ces trois ouvrages Michelet aurait, pensait-il, accompli la promesse faite à la fin de son *Introduction*. Ces trois histoires, auxquelles serait venue se joindre *l'Histoire de la réforme allemande*, auraient donné la clé de l'histoire de l'humanité, fourni une philosophie de l'histoire pragmatique pour ainsi dire, où les idées se seraient montrées réalisées dans les faits. Quand Michelet se trouva en 1831, chargé à l'Ecole Normale d'un cours qui le concentra sur l'histoire de France et d'autre part jeté par sa position aux Archives au milieu même des sources documentaires originales de l'histoire de France, il sentit bien que son projet de 1830 était trop vaste. Il n'était pas encore prêt à écrire une histoire des Empereurs et encore moins une histoire d'Italie et une histoire de la Réforme. Il se contenta de faire paraître *l'Histoire de la République Romaine*. Le jurisconsulte Poncelet, professeur à la Faculté de droit de Paris, à qui il avait envoyé la première feuille de son livre et qui l'en remerciait le 11 décembre 1830, lui avait déjà fait remarquer que le titre « Formation et dissolution de l'Empire romain » prêtait à des confusions, les mots Empire romain étant appliqués à une période déterminée, et il proposait de les remplacer par les mots Société romaine ou Constitution romaine. En même temps, il lui exprimait toute son admiration ¹.

Toutefois ce n'est qu'à la suite de ses pourparlers avec la maison

1. « J'ai lu hier un de ces beaux chapitres descriptifs dont W. Scott est rempli. L'histoire écrite de cette manière n'est plus de cette histoire dont nous avons été ennuyés dans notre enfance. C'est de la philosophie, c'est de la poésie; c'est enfin quelque chose d'animé et de vivant à la place de ces squelettes décharnés qui remplissent les rayons de nos bibliothèques. J'ai de l'Italie, enfin, une idée que les voyageurs que j'ai lus ne m'avaient pas donnée, et de Rome, objet de tant d'études pour moi, une peinture dont je ne me figurais pas les contours. J'ai lu deux ou trois fois, Monsieur, depuis hier, ces quatorze pages et rien, depuis Niebuhr, ne m'a autant appris ni intéressé. »

Hachette qu'il fixa le titre, l'étendue et le caractère de son ouvrage. Nous avons encore là une forme de son esprit judicieux et pratique.

M. L. Hachette, sorti de l'Ecole Normale en 1819, avait eu l'idée fort juste qu'une maison d'édition fondée par un normalien et s'occupant de publier les ouvrages des jeunes générations libérales de l'Université aurait un bel avenir devant elle. Il fonda sa maison en 1826 et tout d'abord publia des livres de classe conjointement avec la maison Colas. C'est chez Colas et Hachette que furent publiés les *Tableaux* et *Précis* de Michelet comme le *Précis* de Des Michels et plusieurs autres. Puis Hachette se sépara de Colas et résolut de publier une série d'ouvrages destinés à remplacer les médiocres cours d'histoire alors en usage à l'Ecole Militaire et dans les Collèges. Il s'adressa à Michelet pour l'histoire romaine dès le 31 décembre 1830, et lui envoya le 29 janvier 1831 un projet de traité. Il lui offrait de prendre son *Histoire de la République Romaine* en deux vol. in-12, à raison de 1.000 francs pour les mille exemplaires et 1 fr. 50 en sus pour chaque exemplaire tiré in-8.

Après réflexion, Michelet sachant qu'au Collège de France une des causes de son échec avait été que l'on considérait ses précédents ouvrages comme des livres de classe et non comme des ouvrages scientifiques, refusa de laisser publier son livre en in-12 et dans une collection scolaire. Il pensa justement qu'il prendrait plus d'importance sous la forme de deux volumes in-8. Puis, en sa qualité de fils d'imprimeur et sous l'inspiration de son père, il préféra s'occuper lui-même de la fabrication de son livre. Le 4 avril 1831, il fit un traité avec Hachette, d'après lequel il faisait imprimer lui-même ses deux ouvrages, *L'Introduction à l'Histoire Universelle*, et *L'Histoire romaine*, vendait à Hachette pour 2.000 francs les mille exemplaires de *L'Introduction*, et pour 6.000 francs les mille exemplaires de *L'Histoire romaine*. Il faisait une excellente affaire, car il ne devait pas avoir dépensé plus de 500 francs pour *L'Introduction*, ni plus de 3.000 pour *L'Histoire romaine*. Michelet conserva jusqu'à la fin de sa vie ce système pour la publication de ses ouvrages. J'ai été chargé par lui de négocier la vente à Chamerot de son *Histoire du XIX^e siècle*¹.

Michelet avait d'ailleurs bien raison de ne pas présenter au public son *Histoire romaine* comme un livre de classe. Bien que la lecture de la partie narrative de cette histoire depuis les guerres puniques puisse être faite avec infiniment de plaisir et de profit par de jeunes garçons, toute la première partie a un caractère de dissertation érudite et philosophique, difficile souvent à suivre, même pour des esprits mûrs et cultivés.

Nous pouvons nous faire une idée de l'esprit dans lequel Michelet a entrepris son ouvrage par la préface qu'il a mise à la nouvelle édition de 1866, par un article sur Niebuhr, publié par lui dans le *Temps* du 13 juin 1830; enfin par un article sur *L'Histoire romaine*

1. Il lui vendait 3.000 exemplaires pour 9.000 fr. et interdisait à Chamerot de vendre les volumes plus de 6 fr. prix fort et de 5 fr. aux libraires.

de Michelet, publié dans le même journal du 26 janvier 1831, et qui est de la plume de Faucher, mais inspiré par Michelet, car, à cette date, l'*Histoire romaine* n'était pas encore imprimée. Dans l'article sur Niebuhr, tout en rendant pleine justice à la sagacité avec laquelle celui-ci a critiqué les traditions de Rome primitive et cherché à reconstituer son histoire réelle, il regrette qu'il n'ait pas situé son histoire de Rome dans l'histoire du monde, et n'ait pas éclairé les traditions romaines par une comparaison avec la transmission des traditions des autres peuples, de l'Orient ou du Moyen-Age. Il aurait voulu que l'étude de la Rome primitive fût une étude de mythologie et de littérature comparées. Niebuhr n'a pas le sens philosophique ni le sens du symbole, « le sens délicat et profond des époques mythiques et religieuses ». Michelet lui reproche d'avoir oublié de rappeler le nom et l'œuvre « du pauvre Vico, que l'Allemagne semble commenter depuis un demi-siècle, le plus souvent sans le nommer », de « l'homme qui a jeté sur l'histoire de Rome et de son droit le plus perçant regard dont ils aient jamais été l'objet. »

Michelet se flattait évidemment d'apporter à l'étude de Rome ce sens philosophique et ce sens du symbole qui avaient manqué à Niebuhr.

L'article du 26 janvier 1831, où un ami de Michelet annonce ce que sera son *Histoire romaine*, compare l'œuvre de Michelet à celle de Guizot, de Niebuhr et de Montesquieu. Avec Guizot, Michelet considère la France comme réunissant en elle tous les éléments de la civilisation moderne, mais tandis que le premier cherche dans la France même l'explication de la France et dit « étant donnée la France, comprendre l'Italie et l'Allemagne », Michelet cherche dans l'étude de l'Italie et des nations germaniques l'explication de la France. Niebuhr n'a étudié que les origines de Rome. Michelet reprend et résout rapidement ces questions, mais pour arriver vite aux périodes vraiment historiques. Là, tandis que Montesquieu n'étudie les événements et les hommes que dans la mesure où ils contribuent à la grandeur ou à la décadence de l'Etat, Michelet étudie dans toute leur complexité les éléments vivants qui ont contribué à la formation de Rome, il en montre le développement et met en relief les idées qu'ils représentent. Montesquieu analyse, juge et apprécie. Michelet fait voir et fait vivre.

Michelet d'ailleurs ne parle pas de progrès et de décadence. Rome avait à remplir une mission. Cette mission remplie, l'Italie est demeurée semblable à elle-même, mais impuissante au dehors. « La perpétuité du génie italien est la pensée-mère du travail de M. Michelet. » Il a été non sculpteur, mais peintre. Pour faire revivre la jeunesse de Rome, il a sympathisé avec elle, s'est inspiré de sa poétique ignorance. Après Faucher, Michelet lui-même, dans son avant-propos, indique avec justesse ce qui constitue l'originalité de son livre.

Après avoir rendu un magnifique hommage à Niebuhr et à la « colonie germanique » qu'il a laissée à Rome dans la personne de Bunsen, Gerhard et leurs collaborateurs, il réclame pour la France le droit de dire son mot : « La longue et large épée germanique pèse, sans doute, mais celle de la France n'est-elle pas plus acérée ? » Michelet se ser-

vira des hypothèses de Niebuhr, mais sans les accepter toutes. Fidèle à son idée que la vie seule explique la vie, que l'intelligence de l'ensemble d'un organisme permet seule l'induction sur ses origines et ses parties obscures, il cherchera à éclairer l'histoire primitive de Rome par la connaissance du dernier siècle de la République. Là, tout restait à dire et Michelet aura été le premier à faire bien connaître Hannibal, les Scipion et César, à montrer le rôle de l'ordre équestre, « cette aristocratie usurière qui dépeuple l'Italie et peu à peu les provinces », à marquer les trois âges de Rome : *l'âge italien*, qui finit avec Caton l'ancien, et pendant lequel la Cité se forme par le mélange des deux peuples contenus dans son sein, patriciens et plébéiens, pour dominer l'Italie; *l'âge grec*, qui commence avec les Scipion et où l'Empire formé par la conquête du monde, se substitue à la Cité; enfin, *l'âge oriental*, où le monde envahit et détruit Rome, avec la victoire du christianisme et l'ascension de l'Orient et de la Grèce sur le trône de César. Cette victoire de l'Orient devait être le sujet d'un troisième volume que Michelet n'a pas écrit ¹.

M. C. V. Langlois, dans une étude sur Michelet ², très forte et pénétrante, comme tout ce qui sort de sa plume, mais d'une sévérité exagérée et où il juge Michelet sans tenir suffisamment compte du temps où il écrivait, a dit de *l'Histoire romaine* que malgré son titre et ses dimensions, elle n'est qu'un Précis. « Nul effort, dit-il ³, pour trouver du nouveau... son rôle a été, étant en possession des mêmes données que tout le monde, de substituer aux platitudes et aux abstractions de ses prédécesseurs des formules foudroyantes qui découvrent des horizons, ou en donnent l'illusion. » Les contemporains de Michelet en jugeaient tout autrement. Le critique des *Débats* (probablement Naudet) trouve dans ce livre « une effroyable érudition ⁴ ».

Ce sont les contemporains qui avaient raison. M. Boissier a été beaucoup plus juste que M. Langlois dans la préface qu'il a mise à l'édition in-8° de *l'Histoire Romaine* (C. Levy). Il a fait remarquer que Michelet avait, durant des années, lu et relu la littérature romaine, qu'il y avait en lui un érudit en même temps qu'un voyant, qu'il connaissait à fond toutes les sources de cette histoire et tout ce qui avait été écrit sur elle, et que si les premiers chapitres sur les origines ne peuvent plus être acceptés aujourd'hui, pas plus que les hypothèses de Niebuhr, tout le reste, depuis les guerres puniques, a gardé toute sa valeur. La seule lacune que M. Boissier reproche à Michelet c'est de n'avoir pas analysé les institutions de Rome et leur développement.

En réimprimant son histoire en 1866, Michelet l'a jugée lui-même

1. [Voy. *Revue Historique* L. I les portraits des Empereurs par Michelet avec une introduction de Gabriel Monod, où quelques-unes des idées exprimées ici sont déjà indiquées. Ces portraits ont été reproduits dans l'appendice de *Rome*, p. 330-374.]

2. *Questions d'histoire et d'enseignement*. Paris, Hachette, 1906, p. 33 à 95.

3. P. 58.

4. La *Revue de Paris* lui consacre un article en juillet.

avec une sévérité extrême¹. Il l'a qualifiée d'incomplète et défectueuse, ce qui est vrai de toute la première partie. Il a dit que le récit des guerres puniques est très fort et reste la partie importante de son œuvre, ce qui est vrai aussi. Il fait un *mea culpa* de son admiration pour César, en quoi il a tort et cède à un parti-pris politique. Il écrit au moment où Napoléon III, qu'il déteste, vient de publier une *Histoire de César*, apologie presque sans restriction, qui semble développer et appuyer à grand renfort d'érudition ce que Michelet avait écrit trente ans plus tôt.

Il suffit de lire les éclaircissements qui se trouvent à la fin de l'*Histoire romaine* pour reconnaître que Michelet s'était admirablement documenté. Il avait lu, la plume à la main, toutes les sources anciennes, les œuvres littéraires, les historiens, les philosophes, les fragments des érudits anciens, Aulu-Gelle, Varron, les juriconsultes, les *Agri-mensores* et ce que l'on connaissait alors des inscriptions latines. Il avait lu les ouvrages des érudits du xvi^e et du xvii^e siècle et ceux des érudits allemands, non seulement Niebuhr, Bunsen et Gerhard, mais Ottfried Müller sur les Etrusques, Dirksen pour la loi des Douze Tables, Heyne, Welcker, Creuzer, Blum, Savigny, l'Italien Micali et le Suisse A. Pictet², sur l'ethnographie et l'art de l'Italie ancienne, et bien d'autres encore. S'il n'a pas donné une étude méthodique des sources, il a consacré cependant une longue note à la question de l'incertitude des premiers siècles de Rome. Il a, devançant le plus récent et le plus ingénieux des auteurs qui se sont occupés de la question des origines de Rome, M. Ettore Pais dans sa *Storia di Roma*³, entrevu l'influence des traditions grecques dans l'histoire primitive de Rome, d'abord écrite par des Grecs avant de l'être par des Romains. Il a compris que toute cette histoire primitive ne peut être considérée que comme une figuration de l'histoire réelle, une sorte de mirage dans l'histoire des siècles légendaires⁴.

Si nous examinons maintenant l'œuvre elle-même, nous devons y distinguer bien nettement trois parties : une introduction sur l'Italie géographique et ethnographique; un premier livre consacré à l'origine et à l'organisation de la cité jusqu'au milieu du iv^e siècle; enfin les

1. Dans une note du 24 mars 1842, tout en regrettant de n'avoir pas donné à son *Histoire Romaine* un caractère assez encyclopédique, il reconnaissait y avoir fait entrer le sol, la religion, les races, la littérature et avoir bien montré l'époque de luites, Hannibal, et l'époque non romaine de Rome, César. Il regrettait d'avoir laissé de côté le droit.

2. Je pense que le livre de Pictet auquel il renvoie est celui sur les relations des langues celtiques avec le sanscrit. Mais avait-il paru alors? Existait-il une première forme de l'ouvrage de Pictet? Les *Origines Indo-européennes* ne sont que de 1850. Je ne sais quel ouvrage il avait publié avant 1830.

3. Voy. p. ex. t. I, p. 331, notes. Charles-Frédéric de Schlegel avait, il est vrai, dans son *Histoire des Grecs et des Romains* (1798) déjà fait cette remarque.

4. Par conséquent sur ce point, si ses conclusions sont discutables, son point de vue et sa méthode sont justes.

livres II et III qui contiennent le récit des événements de 343 à la bataille d'Actium.

Les premiers chapitres, écrits sous l'impression toute vive encore du voyage de 1830, sont une merveille de description pittoresque¹, qui, tenant grand compte de la géologie et de la répartition des eaux et des cultures, est en même temps explicative de l'histoire.

Les trois chapitres sur l'ethnographie justifient le reproche d'obscurité qui a été adressé à Michelet à l'apparition de son livre par des critiques d'ailleurs très favorables. Chambolle, dans le *National* du 28 juillet 1831² et Nisard dans les *Débats* du 26 juillet (bien que celui-ci ait surtout en vue le livre I sur les origines de Rome). Cette obscurité vient du sujet lui-même et de ce que Michelet après avoir sérieusement étudié Niebuhr, Otfried Müller et les textes, n'a pas pris le temps de mûrir ses idées et de se faire à lui-même un système clair. Niebuhr, en véritable érudit, avait plutôt exposé les éléments du problème qu'il n'avait donné une solution. Michelet a cru pouvoir en donner une, mais il s'est embrouillé dans la complexité du problème. Dans *L'Introduction à l'Histoire Universelle*, il avait considéré qu'en face de la dualité des deux cités grecques, Sparte et Athènes, Rome représente l'unité « parce qu'elle renferme dans ses murs les deux cités, les deux races, étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne ». Il semblerait, d'après cela, que les patriciens doivent représenter les Etrusques et les plébéiens les Latins. Mais cela est faux, et Michelet lui-même a bien aperçu la multiplicité des éléments qui entrent dans la formation de la puissance romaine. Il étudie d'abord les Pélasges, ce peuple mystérieux, qui, d'après lui, à une époque très ancienne, a occupé tout le bassin oriental de la Méditerranée et qu'il considère, avec Niebuhr, comme ayant rapporté en Italie les premiers éléments de la civilisation³. Mais, contrairement à Niebuhr, il considère non les Pélasges, mais les Italiotes comme les populations les plus anciennes de l'Italie, et il affirme avec une hardiesse que Niebuhr n'avait pas eue et que les découvertes ultérieures de la linguistique ont justifiée, la parenté étroite des Latins, Sabins, Sabelliens, Samnites, Osques et Ombriens. Quant aux *Tusci*, aux Etrusques, c'est pour lui une population pélasgique venue d'Asie par mer et qui s'implanta au centre de l'Italie aux dépens des Italiotes.

Il semble donc que le dualisme de Rome va être pour Michelet le dualisme pélasgo-latin, ou étrusco-latin. A vrai dire, il accorde une

1. Admirable peinture de Rome et de la campagne p. 18.

Dernier paragraphe du ch. I pris textuellement presque dans les notes de voyage.

P. 198 : admirable description de la Sabine que Michelet a traversée en quittant Rome.

2. « Quelquefois il ne fait que substituer une obscurité savante à des fictions puériles. »

3. Les Pélasges sont pour lui, comme pour d'Arbois et en opposition à Salomon Reinach, d'origine asiatique.

assez grande importance au rôle des Etrusques dans la Rome primitive au point de vue de la religion et des arts. Mais ce n'est pas la présence des Etrusques qui explique à ses yeux la présence simultanée des praticiens et des plébéiens dans la cité. Cette explication se trouve dans la domination acquise par les Sabins sur les Latins. Rome se trouve unir en elle les laboureurs latins, les guerriers sabins ou sabelliens, les Etrusques aristocrates et sacerdotaux.

J'ai beaucoup simplifié, pour les résumer, ces théories ethnographiques. Si vous vous y reportez, vous verrez combien il est difficile de se rendre compte de ce que deviennent les Pélasges de son premier chapitre, qui se confondent ensuite avec les Etrusques du troisième et aussi de la place exacte qu'il donne aux Osques, Samnites, Sabins, Sabelliens, Ombriens et Latins¹.

Toutefois dans cette confusion (qui, il faut bien le dire, se retrouve chez tous ceux qui ont traité ces questions), Michelet a su voir deux ou trois points que la linguistique a depuis confirmés : la parenté des nations italiotes qui fournirent à Rome le noyau solide de sa population; le caractère étranger des Etrusques et leur parenté probable avec les Pélasges. Si même on acceptait les théories soutenues par M. d'Arbois de Jubainville dans son livre sur *Les premiers habitants de l'Europe*, Michelet aurait vu vrai quand il a admis deux immigrations pélasgiques en Italie, une immigration très ancienne que M. d'Arbois suppose avoir été faite aux dépens d'une première couche de population ibérique, et une immigration plus récente, celle des Etrusques, qui aurait eu lieu du ^{xii}^e au ^x^e siècle avant J.-C., aux dépens des Italiotes².

1. Au temps où écrivait Michelet, la préhistoire n'existait pas, l'ethnographie commençait à peine, et la linguistique était à ses débuts. Aujourd'hui on mesure les crânes, on classe les objets en silex éclatés ou polis, en métal, on étudie les modes de sépulture, incinération ou inhumation, l'architecture des tombeaux et des murailles, les objets contenus dans les tombeaux, les palafittes et les terramares. Et les préhistoriens d'aujourd'hui attribuent plus d'importance à ces données qu'à celles de la linguistique et surtout qu'aux témoignages des historiens anciens. Comment d'ailleurs garder rigueur à Michelet de ses incertitudes quand on voit qu'il n'est aucune des conclusions de M. d'Arbois de Jubainville qui ne soit contestée, que tandis que d'Arbois et Reinach croient aux Pélasges primitifs, V. Henry et Modestov les nient, que tandis que pour Modestov les Ombriens succèdent aux Latins, pour Henry ils les précèdent, que d'Arbois et Henry séparent absolument les Ligures et les Ibères, que Modestov réunit. Mommsen appelle la préhistoire la science des illettrés.

2. Qui sont, eux, apparentés aux Celtes. Le plus récent ouvrage sur les populations primitives de l'Italie : *L'Introduction à l'histoire romaine* de M. Basile Modestov, traduit du russe par M. Delines (Alcan) nie absolument cette prétendue invasion primitive des Pélasges à laquelle on aurait dû les constructions pélasgiques. Il nie aussi, comme Michelet, la thèse de Niebuhr, Helbig, Martha, qui fait venir les Etrusques des Alpes rhétiques. Pour lui, après une population primitive liguro-ibère (africaine), sont venus du Nord des Aryens : d'abord les Latino-Sabins, puis les Ombriens, Osques, Samnites — et quelque temps après d'Asie les Pélasgo-Etrusques. M. Modestov repousse les preuves linguistiques et s'appuie exclusivement sur la paléthnologie, l'ethnographie et l'archéologie. Il critique vivement Mommsen, s'appuie sur Pigorini, Sergi, Colini, de Cara, Brizio, Mariani, etc.,

Ce qui excuse Michelet de n'avoir pas su débrouiller ces questions, c'est de voir Mommsen s'en débarrasser en les supprimant et se contenter de dire que la linguistique nous permet de constater dans l'Italie primitive trois groupes ethniques, les Japyges au sud où ils se confondaient avec les Grecs, les Etrusques au centre, enfin les Italiotes qui se divisent en deux groupes, les Latins d'une part, les Ombriens, Marses, Volsques et Samnites de l'autre.

M. Ferrero dans son récent ouvrage *Grandeur et décadence de Rome* a plus simplement encore commencé son livre au milieu du ^{iv}e siècle¹, et M. Païs ne voit dans toute l'histoire primitive de Rome que des légendes grecques et une lutte des aborigènes italiotes contre les populations grecques et sienles du midi et de la Sicile.

Le livre I, consacré aux origines de la Cité et à son organisation, peut encore à juste titre encourir le reproche d'obscurité. Il faut, pour le comprendre, connaître déjà les faits et ne voir là que leur interprétation. Cette interprétation est toute mythique. Fidèle aux idées de Vico, Michelet considère toute l'histoire primitive de Rome comme une création de l'imagination populaire, création vraie cependant, mais de cette vérité à quelques égards supérieure qu'est la vérité poétique, qui révèle non la réalité matérielle des faits, mais la réalité spirituelle des idées et des traditions². Ici encore l'opposition avec Niebuhr est marquée. Niebuhr tente l'effort illusoire de discerner dans le fatras des légendes le noyau historique qui y est contenu. Michelet prend les légendes en bloc et en cherche le sens symbolique. Mommsen, lui, écartera résolument les légendes de l'époque royale et s'attachera exclusivement à discerner au travers les linéaments des institutions primitives qu'il reconstitue par conjecture; puis, à partir de la République, il accepte, à mon avis beaucoup trop docilement, comme des faits historiques les données de l'histoire traditionnelle, en s'attachant il est vrai avant tout à reconstituer le développement des institutions qui a été son principal objet. Il traite en même temps avec une remarquable précision du droit, de la religion, de l'organisation militaire, de l'économie politique, de l'art et de la science. Michelet a eu le sentiment de ce qui manquait à cet égard à son œuvre; la précision critique dans l'exposé des institutions.

Mais à défaut de précision critique, il avait le sens de la vie, de la vie spirituelle comme de la vie matérielle. Il a fait le premier sur les rois de Rome une série d'observations que nous retrouvons plus développées et poussées à l'extrême chez M. Païs qui, lui aussi, considère l'histoire primitive de Rome comme à la fois légendaire et mythique. Michelet avait déjà remarqué, soixante-dix ans avant Païs, que

1. En jetant un rapide coup d'œil sur les conquêtes du ^{iv}e au ⁱⁱe siècle.

2. Dans une note du 24 mai 1842 Michelet s'adresse le reproche d'avoir sacrifié les individus aux masses et fait observer qu'un héros peut être à la fois un individu réel et un symbole. « Il eût fallu montrer au lieu de l'anéantissement de l'individualité dans les masses, comment, plongée dans les masses, l'individualité n'y perd rien. »

l'histoire de Rome semble souvent un écho de l'histoire grecque. La légende de Romulus rappelle celle de Cyrus, elle révèle dès l'origine de la cité le caractère dualiste de toute l'histoire romaine avec la lutte des patriciens et des plébéiens. Le Sabin Numa représente l'idéal patricien et succède au plébéien Romulus qui ouvrait la cité à tous. Tullius Hostilius paraît une répétition de Romulus, et l'histoire d'Ancus Martius a un double caractère, militaire comme celle de Romulus et de Tullius, sacerdotal et fondateur d'institutions d'utilité publique, comme Numa et les Tarquins. L'histoire de Servius dont les institutions sont très semblables à celles de Solon, paraît une réaction plébéienne contre les patriciens, enfin l'histoire des deux Tarquins semble une répétition de la même histoire ¹.

Michelet n'arrête pas à la chute des rois son scepticisme à l'égard de la réalité des faits rapportés sur l'histoire romaine. Sans avoir, comme M. Pais, vu dans l'histoire du premier siècle de la République la reproduction antidatée d'une série d'événements réellement arrivés plus tard il remarque l'identité d'une foule de noms de personnages comme « Spurius Cassius, Spurius Melius, Mecilius, Matilius, Manlius ». Cette identité le fait douter de leur personnalité, et il cherche, comme plus tard Mommsen, à discerner dans cette histoire les phases du développement de la cité. Cet exposé, sans avoir, comme je l'ai dit, la précision que cinquante ans de travaux d'érudition et de découvertes archéologiques ont permise à Mommsen et à ses contemporains, est pourtant très remarquable.

A partir du milieu du v^e siècle, Michelet se sent sur un terrain plus solide. Son œuvre prend aussi une clarté plus grande. Toute l'histoire de Rome se concentre, pour lui, sur trois faits : la lutte des patriciens et des plébéiens; la conquête de l'Italie, puis du monde; la question de l'agriculture et des lois agraires. Ces trois faits sont en étroite relation : ce sont bien les patriciens qui forgent le puissant instrument politique et militaire qui a servi à la conquête, mais celle-ci est accomplie par les plébéiens, les terres conquises deviennent un objet d'envie et de lutte, et les plébéiens, à qui on offrait des terres lointaines, luttent pour obtenir les terres voisines de Rome qui assuraient à leur possesseur le droit augural, source de tous les droits.

Michelet a décrit admirablement les éléments primordiaux de la famille romaine, le foyer avec le *lar* et le père de famille, cette *familla* qui se confond tout de suite avec la Cité, et dont le droit est un droit public, car le foyer familial est étroitement uni au foyer de la cité. Il a parfaitement compris le caractère essentiellement aristocratique de Rome pendant toute la période républicaine. « Sans les patriciens dit-il, elle n'eût point eu de caractère propre, de vie originale, elle

1. Beaufort avait déjà fait remarquer ces répétitions dans l'histoire primitive de Rome et même la mention de lois identiques rapportée à deux siècles différents. Pais a été le premier à faire un système cohérent des observations de Schlegel et Beaufort et à tenter une explication de la formation de ces légendes. Il ne paraît pas s'être servi de Michelet qu'il ne cite jamais. Il est cependant difficile de croire qu'il l'ait ignoré.

n'eût point été Rome. » Rome sera détruite quand les plébéiens et les Latins, puis les Italiens, puis les nations conquises, puis les barbares auront escaladé le Capitole aristocratique.

Michelet s'est longuement arrêté à la loi des XII Tables, où il a reconnu des morceaux d'époques différentes, mais où il a cherché à discerner l'adoucissement graduel de la vieille cité aristocratique, il a enfin beaucoup insisté sur les lois agraires et l'organisation des colonies. Il avait vu que la Rome primitive avait été essentiellement rurale et militaire, et cherché à percer les obscurités de l'histoire de l'ancienne agriculture romaine. Nous savons par la lettre de Chéruel qu'il avait consacré à ce sujet la plus grande partie de ses leçons de 1829-1830, et Chéruel regrettait qu'il n'eût pas donné dans son histoire une place plus grande à ces recherches érudites poussées très loin.

Mais Michelet sentait ce que ses conclusions présentaient de conjectural; il avait hâte d'arriver à l'époque proprement historique, où devenait possible un récit complet et suivi. Les livres II et III, consacrés à la conquête du monde et aux luttes civiles du n^e et du 1^{er} siècle, conservent, comme œuvre de science et œuvre d'art, une valeur durable. On peut trouver excessif le point de vue de Michelet, considérant la lutte de Rome et de Carthage comme la lutte du monde aryen et du monde sémitique¹. Ce dernier, vaincu par les Scipions, prendra sa revanche sous l'Empire avec l'invasion des Syriens, des cultes orientaux et du christianisme. Qui oserait dire cependant que cette vue soit tout à fait fausse? même si l'on ne peut que protester quand Michelet, entraîné par sa peinture du monde sémitique en lutte avec Rome, va jusqu'à faire des Juifs alors encore enfermés en cultivateurs dans leurs montagnes, un peuple d'industrie, de navigation et de commerce? Mais, en laissant de côté cette idée générale, si l'on prend le récit même de la lutte, la description de Carthage, la guerre des mercenaires et enfin l'histoire d'Hannibal, on reste émerveillé de ce don unique parmi nos historiens d'évoquer des figures vivantes. Flaubert, avant d'écrire *Salambô*, s'était pénétré de ces pages. En lisant le romancier, on entend malgré soi l'écho des phrases de l'historien, et l'on se persuade que sans Michelet, *Salambô* n'eût jamais existé². Michelet n'avait pas tort de dire en 1866 que son Hannibal est la partie importante, solide, de son histoire et qui restera. Cet admirable récit est d'un bout à l'autre appuyé sur les textes et les historiens ultérieurs y ont peu changé.

La profonde connaissance qu'avait Michelet de la littérature latine dans ses moindres fragments lui permit aussi d'écrire le chapitre d'une pénétrante originalité sur la conquête intellectuelle de Rome par la Grèce au temps des Scipions et de dresser en face de cette Rome grécoromaine la rude figure de Caton l'ancien, anxieux de maintenir la vieille tradition des mœurs romaines³.

1. T. I, p. 241-243.

2. T. I, p. 278-281.

3. T. II, p. 95-98 et p. 105-106.

Quant au dernier livre, *Dissolution de la Cité*, si nous le comparons aux récits beaucoup plus développés de Mommsen et surtout à l'œuvre récente de Guglielmo Ferrero, il nous apparaît comme une brillante esquisse plus que comme une étude complète et approfondie. Néanmoins, on ne pourra, si on examine de près ces 260 pages, s'empêcher d'y admirer, non seulement l'éclat du tableau qu'il a tracé des désordres civils qui ont amené la ruine de la République et de la vieille cité romaine, mais aussi la clairvoyance avec laquelle il a discerné les causes profondes et les caractères essentiels de la révolution qui a élevé l'Empire sur les ruines de la République. M. Ferrero n'a pas même cité Michelet parmi les auteurs qu'il a consultés pour écrire son ouvrage, et cependant, en le lisant, il me semble à chaque instant rencontrer le souvenir de Michelet. Si Ferrero a eu une vision si vive, si colorée du tumulte de Rome et du monde dans ce siècle d'effervescence et de bouleversements, c'est à Michelet en grande partie qu'il le doit.

Sans doute Ferrero a composé tout son ouvrage en se laissant guider par une conception nettement déterministe de l'histoire. Il montre les nécessités économiques transformant fatalement la vieille et étroite cité agricole qui avait conquis l'Italie, puis tout le bassin de la Méditerranée, en une colossale association de banquiers entreprenant la conquête et l'exploitation du monde entier pour satisfaire leur passion de dominer et de jouir et faisant de Rome le centre d'un empire cosmopolite où rien ne subsistait plus des anciennes institutions, des anciennes croyances et des anciennes mœurs. Il a poussé bien plus loin que Michelet l'analyse des mille péripéties de ce drame et a bien mieux déterminé la portée de chacune d'elles. Mais l'ouvrage de Ferrero est tout entier la démonstration de la justesse du titre donné par Michelet à son III^e livre : *Dissolution de la Cité*¹. Il nous en fournit le commentaire détaillé. Michelet, au début de ce livre, expose nettement des idées générales qui sont la substance de l'ouvrage de Ferrero et sur lesquelles Ferrero revient sans cesse avec une insistance parfois excessive : « Le peuple romain s'éteint. L'Italie se peuple d'esclaves. Rome se peuple d'affranchis. » La vieille aristocratie agricole cède la place à une aristocratie d'argent qui envahit toutes les terres. Les chevaliers usurpent ces terres, exploitent les pays conquis, enlèvent peu à peu au Sénat le gouvernement de Rome et du monde. Sylla, qui veut rétablir l'ancienne constitution, ne remporte qu'une victoire éphémère. Les colons, les Latins, les Italiens, les étrangers envahissent peu à peu Rome et brisent les portes de la cité. La domination si brève, si tourmentée de César marque le moment où la vieille cité romaine fait place à l'*Orbis Romanus* et où les empereurs vont donner au monde deux siècles de paix et de prospérité, en remplaçant par une adminis-

1. Le t. III de Ferrero s'appelle « La ruine d'une aristocratie ».

tration centralisée et régulière la mise au pillage des provinces par des appétits déchainés¹. C'est ce que Michelet a très bien vu.

Il serait intéressant de comparer sur des points particuliers les jugements ou les portraits tracés par les deux historiens. Le Cicéron de Michelet, honnête homme, vaniteux et souvent pusillanime, se laissant balloter d'un parti à l'autre dans un temps où, il est vrai, les hommes changent constamment de camp et de programme ressemble beaucoup à celui de Ferrero. Michelet, avant Ferrero, a très bien indiqué qu'en écrasant Verrès, Cicéron n'a pas seulement poursuivi au nom de la justice et de la vertu un fonctionnaire prévaricateur, mais aussi servi les rancunes du parti des chevaliers contre un représentant du parti aristocratique et conservateur. Michelet a mis en lumière les talents militaires et administratifs de Lucullus et les bienfaits de son administration en Asie, où il fit rendre gorge aux publicains. Je ne sais s'il faut lui reprocher de n'avoir pas, comme Ferrero, vu en lui le Napoléon du dernier siècle de la République, l'homme qui a substitué la guerre à la diplomatie dans la politique orientale et ouvert la voie à l'impérialisme romain. Cette vue au laticlave peut se défendre, quoiqu'elle paraisse dépasser sensiblement ce que les faits et les textes nous permettent d'affirmer.

Mais ce serait surtout le César de Michelet qu'il vaudrait la peine de comparer avec celui de Ferrero.

Ferrero a voulu réagir contre la tendance des historiens qui l'avaient précédé, en particulier Mommsen, Napoléon III et Duruy, à faire de César une sorte de génie surhumain ayant eu conscience de toutes les grandes choses qu'il a faites, ayant d'un même coup d'œil embrassé le présent, le passé et l'avenir de Rome et préparé volontairement l'Empire. Ferrero voit en César un homme supérieur sans doute par son génie militaire et ses talents administratifs, par son imagination grandiose, son intelligence lucide et son activité infatigable de savant, d'artiste et d'homme d'action. Mais il lui refuse le titre de grand homme d'État; il n'a rien su combiner ni prévoir. Il est resté l'aventurier d'une époque révolutionnaire. Il a été grandi par les circonstances; il a succombé sous le poids des circonstances. Il prête à César trois grandes idées politiques : en 59 reconstruire un parti démocratique légalitaire, qui aurait réconcilié tous les partis en s'alliant à Crassus et à Pompée ainsi qu'à Cicéron; en 56, reprendre la politique de Lucullus, remplir le trésor par de lucratives conquêtes, et satisfaire les Romains en donnant un formidable élan au commerce, au luxe, aux plaisirs et aux grands travaux d'utilité publique; enfin reprendre l'œuvre d'Alexandre en conquérant la Perse. La première entreprise était un vain rêve dans un État trop corrompu; la seconde ne put être réalisée et César ne fit qu'exciter contre lui le soupçon d'aspirer à la tyrannie; la troisième, le mirage oriental, si elle s'était réalisée,

1. Le Sylla de Michelet est une médaille d'une finesse et d'une vigueur incomparables et l'érudition du dernier siècle n'a rien changé au jugement final, t. II, p. 225-226. Ferrero, t. I, p. 131-132.

aurait hâté la ruine de Rome en faisant prédominer les éléments orientaux, les plus corrupteurs de tous pour la République. Ce fut au contraire la conquête de la Gaule, entreprise par César surtout avec des vues d'ambition personnelle, qui devait rester la partie durable et vraiment bienfaisante de son œuvre. L'entrée de la Gaule, de l'Espagne et même de la Grande-Bretagne dans l'État romain lui fournit pendant quelque temps un contre poids énorme et efficace contre l'envahissement des influences asiatiques et retarda de deux siècles sa ruine. Au moment où, en 59, il rêvait une République fondée sur la concorde des partis, qu'il aurait gouvernée, comme Périclès Athènes, par le prestige du génie, César était obligé par l'opposition du Sénat de s'appuyer sur la plus basse démagogie. La guerre des Gaules et l'échec de Crassus en Asie provoquait la plus horrible des guerres civiles, et quand César croyait avoir de nouveau pacifié Rome et réduit ses ennemis, il était assassiné avant de pouvoir rien entreprendre contre les Perses. Si l'on fait le bilan de l'œuvre de César cette œuvre, d'après Ferrero, n'aurait été que négative; il n'aurait fait que précipiter la ruine de l'ancien état de choses, sauf en Gaule où, sans le savoir, il aurait jeté les fondements de l'avenir.

Michelet n'a pas marqué avec la sagacité de Ferrero à quel point César fut le jouet des événements et des partis. Il lui a attribué une constance dans les vues, un don de prévision et une grandeur dans le caractère qui dépasse la réalité. Il en fait l'« homme de l'humanité », qui nivelle volontairement toutes les classes dans la société romaine et fait entrer les barbares mêmes dans la cité et dans le Sénat. Il a plus tard regretté lui-même l'excès de son admiration, et reconnu qu'il avait attribué à César plus de clairvoyance prophétique et d'unité dans sa politique qu'il n'en avait eu en réalité. Mais en relisant les pages consacrées à César, on voit que Michelet a bien indiqué les points essentiels de sa carrière, tels que Ferrero les a fait ressortir : son impuissance à mettre fin aux discords civils et la nécessité où il fut de se servir des partis au lieu de les dominer; la fatalité qui fit sortir la guerre civile de la guerre des Gaules. Quant aux projets orientaux de César, il les a indiqués en des termes très précis.

Sans doute Michelet a cédé à un entraînement de son imagination et de sa sensibilité en paraissant oublier les cruautés froides dont César s'est rendu coupable et en le représentant comme un génie tout de mansuétude et de paix.

Est-il bien sûr pourtant que Michelet se soit tout à fait trompé, et que le grand esprit de César — ce contemporain de Lucrèce, supérieur comme Lucrèce à toutes les superstitions de son temps, cet homme qui descendait des rois et des dieux et se posait en même temps en successeur de Marius, défenseur du peuple et des Italiens — est-il sûr qu'il n'ait pas formé le rêve d'une cité plus juste et plus heureuse, supérieure à la Rome de Marius et de Sylla? Est-il sûr qu'il n'ait pas éprouvé par moments la magnanimité que lui prête Michelet? C'est trop de dire qu'il fut le fondateur de l'Empire; mais il fut plus que le destructeur de la République. En tous cas, Michelet l'a dépeint en

traits inoubliables. Jamais le don de faire passer dans le lecteur le frisson de la vie du passé n'a été poussé plus loin.

Le récit des guerres civiles qui amènent le triomphe d'Octave à Actium n'est pas moins brillant que celui de la période de Sylla et de César, et Michelet termine son ouvrage par deux pages qui sont parmi les plus belles qu'il ait écrites. Elles devaient servir de préface à cette histoire du christianisme et de l'Empire que Michelet n'a pas écrite. Elles restent encore la préface de toute son œuvre ultérieure.

L'Orient triomphe avec le christianisme et détruit l'Empire; mais il détruit en même temps les anciens dieux: « Le monde sensuel de l'Asie, le monde de la chair allait mourir pour ressusciter plus pur dans le christianisme, dans le mahométisme qui se partageront l'Europe et l'Asie. »

Un peu plus tard, Michelet prédisait (1831) la fin de la domination du christianisme, la venue d'une ère nouvelle, celle dont il n'acquiert la nette conception que de 1842 à 1847, quand il écrira la préface de la *Renaissance*, les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple* et la *Révolution*.

Nous verrons par quelles phases passera sa pensée pour arriver au credo qui, formulé en 1847 dans l'*Introduction* de la *Révolution*, devait rester le sien jusqu'au bout.

L'*Histoire romaine*, tirée à 1.500 exemplaires, eut un succès assez grand pour qu'une seconde édition ait été nécessaire dès 1833. Pourtant il ne faut pas croire qu'elle ait provoqué une admiration sans mélange. Chambolle qui était un ami et qui avait même des obligations à Michelet (celui-ci lui était venu en aide quand Chambolle débutait dans la presse parisienne), dans un article du *National*, du 28 juillet 1831, écrivait que Michelet avait refondu tout entière et d'un seul jet l'histoire de Rome, et que l'ouvrage achevé serait un des plus beaux monuments littéraires de la France puisse s'honorer. Il lui reprochait néanmoins d'avoir parfois « substitué une obscurité savante à des fables puériles ». Daunou annonçait l'*Histoire Romaine* dans le *Journal des Savants* sur un ton d'ironie narquoise. M. Dumas, fournisseur à Charlemagne, tout en souscrivant à plusieurs exemplaires de l'ouvrage, qu'il déclarait très remarquable, écrivait à Michelet : « C'est un ouvrage critique, d'une critique aventureuse, plutôt qu'une histoire proprement dite, et pour apprécier les vues qu'il renferme il faut connaître bien les faits et être capable de juger d'après soi. J'ai regretté, et je ne suis pas le seul, d'y trouver, surtout dans l'Introduction, quelques phrases au-dessus de l'intelligence la plus exercée. » Même son ami Rosseau Saint-Hilaire regrettait d'y retrouver le mysticisme qui, à ses yeux, déparait l'*Introduction* à l'*Histoire Universelle*, trop de choses indiquées par allusion. Par contre le philologue allemand Zumpt en rendait compte avec éloges dans les *Annales littéraires* de Berlin, et le grand jurisconsulte Gans le louait d'avoir concentré cette histoire dans l'espace qu'il lui faut, et de l'avoir embellie de son esprit et de son érudition.

Un témoignage d'admiration qui avait plus de valeur que tout autre vint assurer Michelet de la valeur de son œuvre. Sainte-Beuve

alors âgé de vingt-sept ans seulement, mais qui était déjà l'auteur des poésies de *Joseph Delorme*, du *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle* et des premiers *Portraits littéraires* parus dans la *Revue de Paris*, lui écrivait une lettre dont Michelet put être justement fier, car Sainte-Beuve appartenait au monde romantique, dont Michelet se tenait écarté, et il tint toute sa vie à éviter ces échanges d'éloges convenus et excessifs dont les hommes de lettres ont trop accoutumé de faire commerce entre eux.

Michelet n'a jamais écrit l'histoire de l'Empire. Il n'en subsiste que quelques fragments, quelques portraits d'empereurs qui ont été publiés dans le t. II de la *Revue historique* en 1876, et qui étaient empruntés à des rédactions d'élèves d'après le cours de l'École Normale de 1833. Ces fragments sont très remarquables. On trouve en substance dans les pages sur Tibère les idées exposées par M. Duruy dans sa thèse de doctorat, et Michelet a rendu le premier pleine justice aux bienfaits du régime impérial : « L'Empire, dit-il, était une révolution populaire exécutée par la main d'un tribun. » Les Antonins l'eurent des atrocités par lesquelles les empereurs du premier siècle avaient anéanti l'aristocratie romaine. L'égalité créée par les tyrans donna naissance à l'édifice admirable du droit. — Il trouve des circonstances atténuantes pour Claude, pour Néron, pour Domitien, et croit que toute cette histoire doit être réécrite. Le fil conducteur pour la suivre, c'est le progrès de la loi civile. Un gouvernement qui donne de bonnes lois civiles est toujours un bon gouvernement. Michelet décrit par des traits admirables de netteté, de pittoresque et de concision comment l'Empire fut détruit par ce qui avait fait sa grandeur, par l'esprit d'humanité qui lui faisait ouvrir les bras au monde entier, et aussi par l'influence de l'Orient et du christianisme.

« La cité invisible, dit-il, bâtissait la cité visible, comme une lierre s'attache à une vieille muraille qu'il détruit en croissant. Rome est une initiation. Elle est gouvernée par des empereurs de toutes les provinces de l'Empire. Au ^{x^e} siècle, quand l'Empire et le monde barbare sont unis, l'Empire disparaît dans l'union féconde dont sort le monde moderne ».

Ces fragments peuvent donner une idée de ce qu'eût été l'histoire de l'Empire romain écrite par Michelet. Chaque ligne a sa valeur, soit comme idée, soit comme peinture. Si l'on prend la peine de comparer ces pages qui ne sont que des notes de cours avec ce qu'avaient écrit soit Gibbon, soit Lebeau, soit Lévesque, soit Daunou, ou avec les précis alors en vogue dans les collèges, on admirera la supériorité de sa science et de son esprit. Toutes les lumières que l'érudition du ^{xix^e} siècle a apportées sur l'histoire de l'Empire n'ont fait que confirmer les vues de Michelet.

CHAPITRE III

Michelet à l'École Normale de 1830 à 1837

L'*Histoire romaine*, quoique postérieure à 1830, appartient en réalité à la première période de la vie de Michelet. Au contraire l'*Histoire de France* va faire la trame même de la seconde et de la troisième. Il considérera comme l'œuvre essentielle de sa vie de donner à la France conscience d'elle-même et d'enseigner la France au monde. Il verra désormais l'histoire universelle à travers l'histoire de France et la philosophie de la Révolution sera en même temps pour lui à quelques égards la philosophie de l'histoire tout entière.

Ce qui lui donna l'élan pour la composition de l'*Histoire de France*, ce qui lui fit, dès 1831, abandonner la continuation de l'*Histoire romaine* et l'histoire d'Italie, ce fut son enseignement à l'École Normale et à la Faculté des Lettres de 1831 à 1836, et son entrée aux Archives.

Cette période de sept années a été la plus féconde de sa carrière de professeur. C'est alors qu'il a exercé sur les esprits la plus forte influence et que son activité intellectuelle s'est manifestée de la manière la plus variée et la plus éclatante.

En 1833 paraissent simultanément le *Précis d'Histoire de France* et les deux premiers volumes de la grande *Histoire de France*. En 1835 Michelet donne une nouvelle édition augmentée de son *Vico* et les deux premiers volumes des *Mémoires de Luther*. En 1837 paraissent les *Origines du Droit*. Pendant le même temps, Michelet avait recueilli les documents du procès des Templiers, qui ne parurent en deux volumes in-quarto qu'en 1841 et 1851.

En même temps il enseignait, et son enseignement ne faisait qu'un avec sa production littéraire. Parmi tant d'occupations, il trouvait le temps, avec une activité et un dévouement que rien ne lasse, de rendre service à ses élèves et à ses amis.

Il faudrait pouvoir dessiner un tableau complet de cette activité. On serait dans l'admiration devant un tel déploiement de forces, une pareille fécondité d'esprit. La seule tache d'ombre, c'est celle qu'il a notée lui-même en 1839 et sans doute avec l'exagération que lui inspirait sa sensibilité¹. Je me suis trompé en laissant entendre que les torts de Michelet envers sa femme n'avaient pas été seulement des torts de négligence et d'omission, qu'à la fin de la vie de Pauline il avait manqué à ses devoirs de mari plus grandement encore qu'en

1. [Voy. Jules Michelet, p. 71.]

ne s'occupant ni d'instruire, ni de distraire sa femme¹. Des notes répétées à plusieurs reprises dans ce journal intime où il se raconte sans aucune réticence affirment que sa vie conjugale fut irréprochable. Mais il avait une maîtresse absorbante, impérieuse, à laquelle il sacrifiait tout : l'histoire.

N'exagérons rien cependant. Malgré les malentendus et les discordances, si nous jugeons aujourd'hui des rapports de Michelet et de Pauline non par les reproches que Michelet se fit à lui-même après la mort de sa femme, mais par les lettres qu'ils échangeaient pendant les voyages de Michelet, on voit qu'un ton de très tendre sollicitude n'a jamais cessé de régner entre eux, que les enfants de Michelet occupaient une très grande place dans ses pensées; que lui-même, enfin, s'efforçait, quoi qu'il en dise, de faire naître entre Pauline et lui une intimité d'esprit qui malheureusement n'aurait pu exister qu'avec une femme plus cultivée ou du moins plus intelligente. Les lettres écrites pendant le voyage de Michelet en Belgique et en Hollande en 1837 nous montrent bien que leur bonheur domestique était troublé par le caractère de Pauline (ce trouble ne paraît pas s'être produit avant 1836), mais aussi que Michelet s'efforçait avec un soin touchant à créer entre eux l'harmonie du cœur et de l'esprit.

Cette tendresse mutuelle n'empêchait malheureusement pas leur intérieur d'être assombri par les querelles entre M. Michelet père et Pauline. Dans sa première lettre du 25 juin, Michelet disait : « Je suis parti, ma bonne femme, sur la triste impression de vos querelles. Aucun départ n'a été plus triste encore. Si vous avez quelque affection pour moi, tâchez donc de bien vivre ensemble, en faisant quelques sacrifices mutuels. »

Si nous laissons de côté ces vicissitudes de la vie quotidienne, la vie de Michelet nous apparaît, durant ces années 1831 à 1836, consacrée tout entière au travail et à l'amitié.

Il a renoncé, à partir de l'automne 1831, à recevoir des pensionnaires. Ses traitements de l'École Normale, des Archives et des Tuileries, joints à ce que lui rapportent ses livres, suffisent largement à la vie très simple et très retirée qu'il mène, 35, rue des Fossés-Saint-Victor.

Il sort peu de chez lui, mais il a des amis fidèles qu'il voit souvent. C'est avant tout Poret, et ses médecins Edwards et Aupépin, Quinet lorsqu'il vient à Paris, Ravaisson, Eugène Burnouf, Ballanche, Dargaud, recommandé par Quinet en 1831; Faucher, présenté par Chanut en 1830; Ch. Alexandre, Rosseuw Saint-Hilaire, Lerminier, Lamennais, Marnier.

Plusieurs d'entre eux sont ses obligés. Tel Dargaud, dont il ne cessera pendant des années de s'occuper, harcelant les ministres, les éditeurs, les hommes de lettres pour qu'on donne du travail à ce littérateur et historien de mérite qui eut toujours à lutter contre les

1. [*Ibid.*, p. 72 : « Peut-être même l'histoire ne fut-elle pas la seule rivale de Pauline! »].

difficultés de la vie et qui voua à Lamartine, dont il fut le secrétaire, et à Michelet une reconnaissance enthousiaste¹. La correspondance de Michelet nous le montre infatigablement occupé à rendre service non seulement à ses amis et à ses élèves, mais à une foule d'hommes de lettres et de professeurs qui ont recours à sa bonté trop connue. C'est un certain Perdriz qui l'accable de lettres interminables presque illisibles, et qu'il charge de faire des traductions de l'anglais; c'est un certain Kraetzer qu'il aide à obtenir une place de professeur d'allemand; c'est son ancien élève de l'Ecole préparatoire, Glück, qui ayant fait une traduction du livre des frères Theiner sur le célibat ecclésiastique, la lui envoie en le priant de lui trouver un éditeur, et aussitôt Michelet de se mettre en campagne.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini. Michelet eut toute sa vie une clientèle de protégés pour lesquels il n'épargnait ni son temps ni sa peine. Et combien n'y en eut-il pas à qui, sans avoir à leur rendre de services matériels, il était un soutien moral et intellectuel? Ce fut le cas, non seulement pour ses élèves directs, mais pour bien d'autres, pour Ad. Berger, le latiniste, pour le philosophe Vacherot, pour Mourier surtout, un philosophe appartenant lui aussi à cette promotion de 1827, qui resta particulièrement attachée à Michelet.

A ses élèves d'histoire il envoie des conseils pour leurs travaux et leur enseignement comme ceux qu'il adressait le 28 octobre 1829 à Farochon, professeur à Metz : « Jamais, lui écrit-il, vous ne pouvez m'importuner en me demandant des conseils². »

Mais où le dévouement de Michelet se montre le mieux, c'est dans ses relations avec Quinet pendant ces années 1830 et 1831, où il avait cependant tant de travaux, des démarches à faire en vue de sa propre carrière, trois volumes à imprimer et un cours tout nouveau à mettre sur pied pour l'Ecole Normale. Les lettres échangées à cette

1. Dargaud vient à Paris en 1831, recommandé à Michelet par Quinet. Il apporte avec lui un manuscrit pour lequel Michelet cherche un éditeur.

2. Il lui recommande pour la géographie de faire des extraits de Malte Brun qu'il améliorera d'année en année; d'avoir en même temps sous les yeux l'Atlas de Brüné et de s'exercer à tracer des cartes de mémoire.

Pour l'histoire il doit recourir aux originaux; mais comme guide à travers les sources il peut se servir des Précis publiés par les professeurs de Collège de Paris. Pour chaque leçon il tirera de ces Précis des faits et des dates qu'il fera apprendre par cœur aux élèves et qu'il vérifiera par des détails empruntés aux sources originales.

Il conseille de ne consacrer que six mois à l'histoire ancienne jusqu'à Charlemagne, de ne donner que des dates après 1715, de concentrer tout son effort sur l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne du xvi^e et du xvii^e siècle, recommande comme lectures Koch, Lingard, Sismondi, Schmidt, Robertson, Thierry. « Ce dernier doit être votre principal modèle.

Il lui dit de se servir peu de ses cours de l'Ecole Normale, où il y a trop d'idées générales. Pour les élèves il faut des anecdotes, des détails pittoresques. On les trouve dans Hérodote, Plutarque, Gibbon, dans les Chroniques, traduites par Guizot, dans Froissart, Barante, Petitot dans l'*Atlas chronologique et géographique* de Lesage. Enfin il recommande à Farochon d'apprendre l'allemand pour remplacer les livres français par d'autres plus forts.

époque par les deux amis ne sont pas intéressantes seulement par ce qu'elles nous apprennent sur le caractère de Michelet et sur ses relations avec Quinet; elles forment aussi un chapitre curieux d'histoire littéraire.

Quinet se trouvait alors engagé dans trois affaires qui lui causèrent d'assez sérieux ennuis et où Michelet s'employa, avec un touchant dévouement, à l'aider, le défendre et le conseiller.

La première fut celle de la mission en Morée de 1829.

S'il faut en croire une lettre de Quinet à Michelet, datée des premiers jours d'août 1828, c'est lui qui, dès le début de 1828, aurait formé avec Creuzer le projet d'une commission d'antiquités analogue à celle d'Égypte pour le cas d'une expédition militaire en Morée. Ses instances auprès de Gérando, Cousin, Guigniaut, Chateaubriand, B. Constant, avaient réussi; mais il se demandait si les membres de l'Institut chargés d'organiser l'expédition, Raoul-Rochette et Hase, le choisiraient; il supplie Michelet de se mettre en mouvement pour lui : « Des études sur la Grèce en Grèce me sont aussi nécessaires que le jour dans mes recherches sur l'humanité... Vous avez dans vos mains une partie de ma destinée. Que cela vous encourage à me servir¹. » Le 12 août, il récrit à Michelet pour que celui-ci aille solliciter pour lui. Michelet vint justement à ce moment à Heidelberg. C'est à son retour en septembre et octobre qu'il s'occupa de Quinet. Dans une lettre d'octobre², on voit que Cousin a sollicité Martignac. Mais celui-ci a tout remis au mois de novembre. Le 22 novembre Quinet désespère de voir le projet de Grèce s'effectuer, quand tout d'un coup tout s'arrange. Le 22 décembre il écrit à sa mère qu'il a été désigné. M. Hase, chargé par Raoul-Rochette de désigner les membres de l'expédition l'en a avisé, puis de Gérando le 27 décembre. Le 10 février il s'embarquait à Toulon. Il devait recevoir 3.000 fr. de traitement annuel. Le 2 mars il est à Navarin. Le 11 mars il écrit à Michelet de Modon. Il est déjà brouillé avec ses compagnons qu'il accuse de se renfermer par peur à Modon et de ne pas vouloir en bouger. Ils attendent en réalité que le pays soit assez tranquille pour pouvoir entreprendre le travail méthodique de fouilles, de relevés des monuments, des plans, des inscriptions et d'observations scientifiques dont devait sortir le beau recueil de la *Commission de Morée* en 4 volumes in-f° dont trois volumes sont consacrés à l'art et à l'archéologie. La contribution de Quinet fut insignifiante — une dizaine d'inscriptions très courtes dont aucune n'était inédite. On ne s'en étonne pas quand on voit comment Quinet comprit sa mission. Le 13 mars il abandonna ses compagnons. Avec un domestique, un Allemand, Shirren, et deux officiers, l'un du génie, l'autre d'artillerie, Vivier et Hennoye, il entreprit à travers la Morée par Messine, Phizalie, Mégapolis, Sparte, Tripolitza, Tégée, Mycènes, Tyrinthe et Argos, un voyage aussi courageux que rapide et inutile au point de vue archéologique. Le 5 avril il était déjà à Argos. Le 17 il était à Égine après avoir traversé Sicione et Corinthe.

1. [Ces deux phrases manquent dans *Cinquante ans d'amitié*, p. 22.]

2. [*Ibid.*, p. 25-26.]

Il réussit à passer deux jours dans Athènes que les Turcs occupaient encore, repartit le 26 avril d'Egine pour visiter Syra et les Cyclades. Le 13 mai, il se rembarquait pour la France et il arrivait le 3 juin au lazaret de Marseille, rapportant une vision brillante, pittoresque et poétique de la Grèce ressuscitée après des siècles de misère et d'oppression. Des notes qu'il avait prises, il composa son livre sur la *Grèce Moderne et ses rapports avec l'antiquité*, ravissant récit de voyage coupé de vastes aperçus historiques, philosophiques et littéraires dont la nébulosité grandiose provoqua quelques sourires chez les amis de Quinet eux-mêmes¹.

Rentré à Charolles, il a bien le sentiment qu'il sera blâmé d'être revenu si vite et d'avoir rapporté si peu de choses : « Je m'attends bien, dit-il, que mes compagnons feront tout leur possible pour m'ôter les avantages qui devaient se rattacher à ce voyage », et pour comble de malheur il a négligé en Grèce de faire régler ses appointements; il n'en a touché qu'une partie et demande à Michelet d'agir auprès du ministère pour obtenir le paiement intégral de ce qui lui était dû².

Au moment où Quinet demande à Michelet ces multiples services, la Révolution éclate et Michelet presse Quinet de venir à Paris pour profiter de la situation et obtenir une place du nouveau gouvernement³. En même temps, il lit le manuscrit de Quinet, mais n'a pas évidemment le temps de lui en écrire bien long dans la fièvre des journées de Juillet.

Pendant les jours qui suivent, bien que Quinet soit à Paris, et que Michelet ait à veiller à ses propres intérêts, il n'oublie pas ceux de son ami et s'occupe de lui auprès de Cousin et de Guigniaut, de Guizot et de Villemain. Tout fut en vain. Quinet n'obtint ni une place à l'Ecole Normale, ni même une sous-préfecture. On lui offrait bien une classe de philosophie en province, même la chaire de philosophie à

1. Mme Quinet (*Cinquante ans d'amitié*, p. 32) prétend que le rapport de Quinet « imprimé par l'Institut et qui existe dans ses Archives » est « riche en inscriptions » Elle prétend qu'il représentait à lui seul la commission scientifique et que ses compagnons étaient rentrés en France après quelques semaines sans avoir pénétré dans la Morée. Tout cela est un tissu d'erreurs, les collègues de Quinet ont rapporté une foule de matériaux de Grèce, Quinet quelques inscriptions qu'il a remises sans une seule note. Il n'a jamais remis à l'Institut une ligne des cinq mémoires qu'il avait promis.

2. Michelet dut se mettre en campagne et ce fut une chose assez compliquée car au Ministère de la Guerre on exigea une attestation de M. Duplaa, intendant militaire à Modon, comme quoi il n'avait pas payé Quinet. Au mois d'avril 1830 la pièce n'est pas encore arrivée. Michelet est en Italie et Quinet qui est retourné à Heidelberg écrit le 26 août à M^{me} Michelet pour que celle-ci demande à son mari de se rendre dès son arrivée au Ministère de la Guerre pour le règlement de son affaire. En même temps il envoie à Michelet le manuscrit de sa *Grèce moderne*, pour que son ami le revoye avant l'impression qui se faisait chez Levrault à Strasbourg; et il lui renvoie aussi les épreuves pour une nouvelle révision.

3. Lettre du 10 août 1830. Il trouve même le moyen le 12 octobre 1830, au moment où il est le plus occupé de ses propres affaires, d'écrire dans le *Temps* un article dithyrambique sur le *Voyage en Grèce* de Quinet qui vient de paraître.

l'Université de Strasbourg, mais finalement il n'obtient rien, autant parce qu'il hésite à accepter ce qu'on lui offre, que parce que les ministres n'éprouvent pour lui qu'une sympathie mitigée et sont effrayés de l'agitation de son esprit¹. Michelet n'était pas au bout de ses peines dans cette affaire. Quinet n'avait obtenu qu'en novembre 1830 le paiement du complément des 3.000 fr. (1150 fr.) qu'on lui avait alloués en 1829. Mais il ne s'estimait pas satisfait, bien qu'il eût touché un traitement d'un an pour un voyage de cinq mois. Sous prétexte qu'il avait eu au retour à rédiger son livre sur la Grèce en 1829 et des Mémoires d'érudition qui devaient être au nombre de cinq, Quinet, en 1831, demandait à recevoir une seconde année de traitement, comme les membres architectes de la commission, qui avaient dû mettre sur pied les trois volumes de la publication sur l'Expédition en Morée. Ce fut encore Michelet qui fut chargé de cette délicate négociation avec Casimir-Périer, président du Conseil et ministre de l'Intérieur depuis le 13 mars 1831. Le 27 octobre 1831, Royer-Collard, chef de la division des sciences et lettres, écrivait à Michelet une lettre qui montre bien que si l'on fit droit aux réclamations de Quinet, ce fut surtout par égard pour Michelet² :

1. Il lui fallut attendre 1830 pour être nommé à la Faculté de Lyon par de Salvandy.

2. « Monsieur et ami... Voici tous les renseignements qu'on m'a transmis et que je m'empresse de vous communiquer. Remarquez, de grâce, que je raconte et ne juge point.

« M. Quinet a fait un livre admirable, c'est vrai; mais a-t-il rempli les obligations que lui imposait son titre de membre d'une commission ministérielle? C'est là ce qu'on lui conteste. Il a plutôt obéi à sa pensée d'artiste qu'à ses instructions, dont il paraît n'avoir tenu aucun compte. Quoi qu'il en soit on n'en rend pas moins justice au talent qu'il a développé, bien qu'il ait donné, à ce qu'il paraît, tout autre chose que ce qu'on lui avait demandé, et loin qu'on soit mal disposé à son égard on est prêt au contraire à faire tout ce qui lui sera agréable.

« Mais, pour qu'il obtienne la prolongation de traitement que vous réclamez pour lui, il est indispensable que MM. Cuvier, Hase et R. Rochette en fassent la demande formelle. Je crois être sûr que toute proposition favorable à votre ami sera bien accueillie, mais encore faut-il qu'elle soit faite, et jusqu'à présent elle ne l'a pas été.

« Ainsi, mon cher Monsieur, puisque vous vous êtes chargé de poursuivre cette affaire, il faudrait que vous puissiez provoquer de MM. Cuvier, Hase, et Raoul Rochette, une lettre au ministre par laquelle ils exprimeraient le vœu que M. Quinet obtint la même faveur que plusieurs de ses collègues d'expédition. J'imagine que la réponse sera satisfaisante. »

Michelet l'annonce à Quinet par une lettre du 29 octobre 1831. Michelet avait vu Hase, R. Rochette et Royer-Collard, le frère du philosophe. Michelet annonce qu'on lui paiera son traitement jusqu'à la publication des cinq mémoires qu'il a promis. Il supplie Quinet de revenir à Paris rédiger ces mémoires.

Les trois savants firent la démarche que suggérait Casimir-Périer, et Quinet obtint, à la fin de novembre, une prolongation de traitement pour rédiger ses mémoires et son itinéraire. On lui paiera trois mois. Il remit des copies d'inscriptions. Puis il demanda les 700 fr. restant. On les lui refusa tant qu'il n'aurait pas remis ses mémoires. Quinet préféra renoncer aux 700 fr., et partit en décembre pour retrouver ses parents à Certines. Une lettre de

Quinet avait vécu en Allemagne deux ans, de janvier 1827 à janvier 1829, et bien qu'il s'efforçât d'arracher son énigme à ce monde germanique immense et mystérieux, il semble qu'il n'en ait vu alors que les côtés religieux et philosophiques, poétiques et idylliques. « Sans Heidelberg, écrivait-il à sa mère le 6 septembre 1827, je n'aurais jamais su ce que c'est de vivre. » Quand il revint en Allemagne en avril 1830, il semble bien que le contact avec la Grèce, son séjour en France, lui aient fait voir l'Allemagne sous un jour un peu différent. Il écrit à Michelet en mai 1830 : « Depuis mes derniers voyages je me suis beaucoup attaché à notre France, et si sur les grands chemins où je vis depuis quelques années, je ne me faisais pas un veau d'or de la science, loin de tant de choses et d'hommes que je ne puis m'empêcher d'aimer, j'aurais çà et là de tristes réveils. »

Il n'eut ces tristes réveils qu'en 1831, quand les déceptions de son retour à Paris lui eurent fait une âme plus disposée à la critique et au pessimisme qu'à l'enthousiasme crédule, et quand, en 1831 (février) il regagna l'Allemagne avec la disposition morose d'un homme qui voyait, faute d'une position, s'éloigner le moment où il pourrait épouser cette Mina Moré qui lui avait fait entrevoir le bonheur idéal dans le Heidelberg de 1828.

En août 1830, au moment où il quittait l'Allemagne, il déclarait que les provinces rhénanes n'attendaient qu'un signal pour se réunir à la France¹ ; et en décembre de la même année, il prédisait que nous allions reprendre les frontières du Rhin². A ce moment, le ministère Laffite vient d'être constitué et on herce Quinet des plus belles espérances. Un jour c'est Mérilhou qui lui promet une chaire d'histoire, une autre fois, c'est Gérando, qui veut le faire entrer au Conseil d'État.

Mais en 1831 toutes ses espérances sont évanouies. La France n'ose soutenir la Pologne révoltée, pas plus qu'elle n'ose mettre un prince français sur le trône de Belgique. Le 13 mars 1831 les doctrinaires reprennent la direction des affaires avec à leur tête un homme d'autorité, Casimir-Périer, et Quinet n'attend plus ni poste politique, ni situation à Paris. Toutes ces désillusions publiques et privées lui donnent alors une terrible clairvoyance; il entrevoit du même coup et la fragilité du gouvernement de Louis-Philippe et la puissance du mouvement national qui pousse l'Allemagne vers l'unité sous la direction de la Prusse. Déjà en novembre 1830 ce qu'il regardait comme la trahison de Victor Cousin l'avait subitement désillusionné sur la valeur de cet éclectisme où il avait vu, ainsi que Michelet, une pensée grande et féconde et qui ne lui apparaît plus que comme un écho maladroit des

Duchesne, secrétaire du ministre de l'Intérieur et des Cultes, du 28 février 1834, nous montre que Quinet n'a remis aucun mémoire, mais seulement des inscriptions, sans aucune note. Il a manqué à tous ses engagements. S'il remettait quelque chose on reviendrait sur la décision prise, autrement c'est impossible.

1. Lettre CLXXXIII à sa mère.

2. Lettre CLXXXIX.

systèmes allemands issus du mouvement de la Révolution française et dont le dernier, celui de Hegel, n'était que la justification de la Sainte-Alliance et de la monarchie prussienne¹.

En octobre 1831, c'est à l'avenir politique de l'Allemagne et de l'Europe que Quinet s'attaque. Il s'indigne de voir la France sacrifier la Pologne; elle laisse des princes allemands s'établir en Belgique et en Grèce; elle permet à l'Autriche de faire la loi en Italie, elle s'isole en un mot en abandonnant les nations latines et en ouvrant le champ aux ambitions germaniques. En même temps elle se stérilise intéieurement en réprimant les tendances démocratiques. Et alors Quinet aperçoit dans un éclair prophétique tout le rôle futur de la Prusse, l'unité de l'Allemagne sous son hégémonie et la reprise de l'Alsace et de la Lorraine. Il écrit à Michelet, le 7 octobre 1831 : « L'unité germanique se prépare d'une manière si menaçante que je n'ai pu résister à en décrire les progrès et les inévitables résultats². »

Il le fit dans une brochure composée de trois morceaux : *l'Allemagne et la Révolution*, le *Système politique de l'Allemagne* et *l'Avertissement à la Monarchie de 1830*. Deux idées y sont développées, l'une avec une netteté et une clarté admirables, l'autre avec une grandiloquence nébuleuse qui rend incompréhensibles des paragraphes entiers, -mais dont cependant on peut tirer une conclusion intelligible.

La première, c'est que l'unité allemande est en train de se faire autour de la Prusse, et que toutes les forces de l'Allemagne y concourent, consciemment ou inconsciemment. Il fallait, on doit le reconnaître, une rare vigueur de pensée pour voir l'Allemagne réaliste et conquérante qui se dressait derrière l'Allemagne rêveuse, poétique, familiale et philosophique de Mme de Staël, celle que Quinet avait seule su apercevoir en 1830 et à laquelle il a substitué l'Allemagne puissante, active et dominatrice dont nous sentons aujourd'hui la force : « L'unité, écrit-il, voilà la pensée profonde, continue, nécessaire qui travaille ce pays et le pénètre en tous sens. Religion, droit, commerce, liberté, despotisme, tout ce qui vit de l'autre côté du Rhin, pousse, à sa manière, à ce dénouement. »

Quinet l'a vu avec profondeur : c'est Napoléon qui, en écrasant l'Allemagne, a fait sa nationalité, et la révolution de 1830 a achevé ce que Napoléon avait commencé. Il montre tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne, comme tout son mouvement économique, tendant à l'unité. La Prusse en est le centre. Et cette grandeur de la Prusse menace la France. A ces vues d'une merveilleuse clairvoyance, il en ajoute de beaucoup moins précises, quoique intéressantes, sur le rôle de la France. La France, d'après lui ne pourrait lutter contre cette expansion fatale du génie germanique, qu'en continuant à exercer sur l'Europe une action révolutionnaire... en se renfermant sur elle-même,

1. Voyez l'article paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1837, tome IV, page 464, sous le titre : *De la Révolution et de la Philosophie*, réimprimé dans la série *Allemagne et Italie* dans les *Œuvres complètes* sous le titre : *De la philosophie dans ses rapports avec l'histoire politique*.

2. [Cinquante ans..., p. 56-57.]

elle laisse l'Allemagne se développer à son détriment. Dans son *Avertissement à la Monarchie de 1830*, il montre le temps des grandes guerres fini, la France ne pouvant plus exercer d'action politique sur l'Europe, son rôle se bornant désormais à servir de théâtre à la lutte de l'esprit démocratique contre les traditions aristocratiques et monarchiques. Dans cette lutte, la France sera isolée; ni les peuples ne viendront en aide à la révolution, ni les rois à la réaction. Dans des termes d'une obscurité sibylline, Quinet montre la royauté, fondée par le fils d'un régicide, n'ayant pas de racines, se trouvant face à face avec le peuple, tandis que la bourgeoisie, trône sans chef, saint Denis du peuple, s'en va au hasard suivie de la monarchie et n'a d'autre avenir que de périr pour faire place à la démocratie.

On comprend qu'en lisant ces pages Michelet ait frémi. Il écrit à Quinet : « Mon ami, votre brochure est violente et terrible. »

Elle m'a ôté le rire pour dix ans. C'est comme les trois mots du festin de Baltazar. Hélas! Le festin n'est pas assez splendide pour valoir qu'on le trouble. Je sais tout ce qu'on peut dire sur ce pauvre gouvernement, mais je le crois utile comme transition, et je souhaite que la transition soit lente car je ne sais ce qui est au delà! ».

Avec sa sagesse pratique, il obtient de Quinet, tout d'abord qu'il retarde la publication de la brochure tant que l'affaire de son indemnité n'est pas réglée. Puis, Michelet demande la suppression de trois passages. Celui d'abord sur le régicide : « En vous affligeant écrit-il, sur la fatalité qui semble peser sur le fils d'un régicide vous l'aggravez, vous la faites vous-même, cette fatalité. » Il fait disparaître aussi celui sur le saint Denis du peuple, enfin quelques lignes de sympathie sur les insurgés de Lyon de novembre 1832, qui terminaient la brochure. L'article parut partiellement en janvier 1832 dans la *Revue des Deux Mondes*, puis en brochure chez Paulin. Elle eut un certain succès parmi les jeunes gens, mais on n'y vit guère que ce qu'elle contenait d'hostile au gouvernement. On ne se préoccupa point de ce qu'elle contenait de plus sérieux, ses prédictions sur l'Allemagne.

Dans une autre affaire encore Michelet, mettant sa complaisance et son activité au service de Quinet s'était dépensé sans compter.

Quinet était depuis assez longtemps préoccupé d'écrire un grand ou-

1. Michelet au fond redoutait l'effet de la brochure : « Elle m'a doublement navré, écrit-il, d'abord par le tort qu'elle peut vous faire dans l'avenir, puis les dernières pages sont si amères qu'on y sent que l'auteur a l'âme souffrante. Oh! mon ami, que je regrette que vous soyez éloigné ». Quinet lui répond par une admirable lettre de déc. 1831. Michelet lui avait déjà écrit le 10 nov. en recevant son manuscrit : « Votre brochure m'afflige; vous traitez si durement la France, que bien des gens vous garderont rancune, même plusieurs qui sont vraiment patriotes. Je voudrais que vous adoucissiez ou changeassiez certaines choses : « la France a le sang de la Pologne... Un homme va sortir de la Prusse... » Il ne faut pas faire de prédiction si précise. Mon bon ami je voudrais que vous ajournassiez cette publication. » (Je trouve cette lettre citée par Michelet d'après *Cinquante ans d'amitié* p. 58, elle manque dans mes manuscrits).

Jules Ferry en 1866 a relevé les prophéties de Quinet.

vrage sur les traditions épiques de tous les peuples. Il avait publié en 1831 dans la *Revue de Paris* un article sur les traditions de l'Allemagne et du Nord, et dans la *Revue des Deux Mondes* un article sur les traditions épiques de la Bohême. Le 27 mai 1831, il écrit à sa mère :

« Il y a une quinzaine de jours que j'ai déterré dans la Bibliothèque royale des manuscrits des grandes *Epopées françaises*, vieilles de six siècles et aussi belles que l'Arioste. J'ai bien étonné le bibliothécaire qui n'en voulait rien croire. Chaque jour je trouve ainsi à leur nez des poèmes nationaux de quarante à soixante mille vers, tous fondés sur des traditions celtiques. On m'a engagé à en faire un rapport. »

En effet, Quinet publia dans la *Revue de Paris* de juillet 1831 et en brochure un *Rapport au Ministre des Travaux publics* (qui ne lui avait rien demandé de semblable) sur les *épopées françaises du XII^e siècle restées jusqu'à ce jour en manuscrit dans les bibliothèques du Roi et de l'Arsenal*.

Ce rapport écrit au pied levé sur une matière qui jusque là n'avait été l'objet d'aucun travail critique, résout avec une juvénile assurance une foule de questions, dont plusieurs sont encore aujourd'hui un objet de contestations entre les érudits. Il souleva une véritable tempête. Les conservateurs de la Bibliothèque du Roi trouvèrent singulièrement outrecuidant ce jeune homme qui prétendait leur révéler l'existence des poèmes dont ils avaient la garde et qui annonçait l'intention de publier le roman de *Brut* par Wace et le *Perceval le Gallois* de Chrétien de Troyes.

Le plus irrité fut un jeune employé du département des manuscrits, Paulin Paris. Il n'était connu jusque là que par des articles littéraires parus dans l'*Universel* et par des traductions de Byron, mais il s'était mis depuis quelque temps à étudier la poésie française du Moyen-Age et se préparait à publier quelques-uns de nos vieux poèmes épiques, comme il le fit en effet pour *Berthe aus grans piés* en 1832 et pour *Garin le Lohérain* en 1833. Tandis que deux amis de Michelet et de Quinet, Ch. Magnin¹ dans le *National* du 21 juin, et J. Janin dans les *Débats* du 3 juillet, embouchaient la trompette pour célébrer les découvertes de Quinet, une lettre signée « un élève de l'École des Chartes de Dijon », pseudonyme qui cachait Paulin Paris, paraissait dans le *Temps* du 23 juin. Tout en enveloppant ses critiques de formules complimenteuses, Paris se moquait fort méchamment de la présomption avec laquelle Quinet, au débotté de son voyage de Grèce, avait cru découvrir des poèmes ignorés, connus en réalité de tous ceux qui s'étaient occupés de notre ancienne littérature². Il l'invite à réfléchir avant d'entreprendre la publication d'un de ces poèmes : « Le soin de distinguer le bon grain de l'ivraie exige de longues et sérieuses études; pour être en état de tout juger, il est triste, mais nécessaire, d'être obligé de tout comparer. » Paulin Paris demandait sur quoi

1. Magnin fut conservateur de la Bibliothèque nationale en 1832.

2. Pour juger les critiques de P. Paris il est nécessaire de se reporter au texte primitif, non au texte expurgé de l'édition de 1857.

Quinet se fondait pour affirmer l'existence de livres sacrés des Celtes qui avaient été traduits en latin. Il le raillait d'avoir dit que les poèmes du Saint-Graal sont écrits dans l'octave de l'Arioste alors qu'ils sont écrits en vers rimés de huit syllabes et que les octaves de l'Arioste sont des strophes de huit vers. Il le raille aussi d'avoir dit à propos des chansons de gestes que les poèmes sont rimés sur la même rime pendant des chants entiers, alors qu'aucun de ces poèmes n'est divisé en chants¹.

A côté de ces critiques, qui n'étaient que trop justes, d'autres tombaient à faux. Paris reprochait à Quinet d'avoir cru les poèmes arthuriens antérieurs aux romans en prose et de vouloir publier les poèmes de Chrétien de Troyes qui ne sont que de mauvaises paraphrases en vers de traductions en prose de textes latins également en prose. Il conseille à Quinet de publier plutôt les œuvres en prose de Robert de Boron et de Luc de Gast. Par malheur P. Paris est ici totalement dans l'erreur. Les poèmes arthuriens sont antérieurs aux romans en prose. Chrétien de Troyes est bien, comme le croyait Quinet, le plus illustre des poètes qui ont chanté le Saint-Graal et la Table ronde au XII^e siècle. Robert de Boron a écrit lui aussi en vers, et Luc de Gast n'a probablement jamais existé. Enfin P. Paris confondait assez plaisamment Lohengrin avec Garin le Lohérain².

On sentait dans cette réponse de P. Paris, la mauvaise humeur d'un homme qui a sous la main une mine qu'il comptait méthodiquement exploiter, et qui voit un nouveau venu se jeter à l'étourdie sur son filon.

Malheureusement pour Quinet il n'était pas assez au courant de la question et, il faut le dire, toute cette matière était encore trop mal débrouillée et trop mal connue pour qu'il pût répondre congruement à P. Paris. Ils se battaient dans un nuage et faute d'arguments ils en venaient aux injures. Dans sa réponse du 2 juillet, Quinet accuse son critique d'une ignorance à peu près complète des premiers éléments de la question³. P. Paris riposta le 6 juillet en se nommant, et cette fois sur le ton du persiflage le plus acerbe. Il conseille avec raison à Quinet avant d'écrire sur nos vieux poèmes et de les publier, d'appréhender le vieux français, et lui signale que les vers de Perceval publiés par lui dans son rapport le sont tout de travers : « Il est, je le sais, dans notre bonne France, une multitude de jeunes gens doués de facultés merveilleuses et de talents encyclopédiques auxquels on ne pourrait sans injustice appliquer la loi commune. Heureux enfants gâtés par la nature, ils n'ont besoin de rien apprendre pour tout savoir; semblables aux lis des champs ils ne travaillent ni ne sèment; mais Salomon dans toute sa gloire n'avait pas leur assurance. »

1. Il critique aussi Quinet pour avoir dit que les chansons de gestes sont de 20, 30 et 70.000 vers alors qu'elles sont de 3 à 15.000.

2. Il est difficile de dire si c'est P. Paris qui a fait la confusion ou s'il a voulu faire croire que Quinet la commettait.

3. Et il faut reconnaître que sur plusieurs points il prouve à P. Paris que celui-ci a commis de graves méprises.

Le *Temps* refusa d'accepter une nouvelle réponse; Quinet la publia dans le *National* (12 juillet) et déclara le débat clos. Alors Michelet, n'écoulant que son amitié, se lança dans la lice et bien qu'il fût aussi mal préparé que les deux adversaires à parler des poèmes du XI^e siècle, il trouva moyen, dans la lettre qu'il adressa au directeur de la *Revue des Deux Mondes*, le 18 juillet 1831, de défendre Quinet et d'attaquer Paris sans commettre de trop grosses bévues; il sut même très habilement prendre Paris en défaut, mais, il faut l'avouer, en altérant avec un art qu'il est difficile de croire inconscient les allégations erronées de Quinet relevées par Paris et les réponses de celui-ci.

Buloz refusa d'insérer une réponse de P. Paris à Michelet, comme Coste avait refusé d'insérer la réponse de Quinet. Paris la publia en brochure chez Techener, et en même temps annonça la publication de *Berthe aus grans piés* et une lettre sur le *Roman des Douze Pairs*. Très habilement il insista aussi sur les erreurs trop manifestes de Quinet; il releva surtout les passages de la lettre de Michelet où celui-ci avait présenté les choses sous un faux jour et se moqua assez sottement de quelques pages emphatiquement obscures de *l'Histoire romaine*. Bien loin d'avoir appris par Quinet l'existence du *Perceval* en vers, c'était lui, P. Paris, racontait-il, qui avait mis entre les mains de Quinet toutes les cotes des épopées romanes et lui avait même communiqué le manuscrit d'un travail sur les Romains de la Table Ronde¹. Michelet fut exaspéré : « C'est un morceau inestimable pour la bêtise, l'ineptie et la fatuité » écrivait-il à Quinet.

Michelet mit fin à cette controverse par une lettre du 31 septembre au *Constitutionnel*, où il indique en termes très nobles la fraternité d'âme et de travaux qui l'avait uni jusque là à Quinet.

Cet épisode m'a paru mériter d'être rapporté. On y voit avec quelle avidité les esprits ouverts aux recherches nouvelles sur le Moyen Age se jetaient en avant, sans se douter de la difficulté des tâches qu'ils abordaient. Il nous est facile de les critiquer, à nous qui savons ce qu'il a fallu de peines pour débrouiller l'écheveau compliqué de nos épopées et surtout des épopées courtoises de la tradition bretonne. Des années de travail et la collaboration des érudits de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et des pays scandinaves ont été nécessaires. Est-on même bien sûr d'être arrivé à la certitude? Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour reconnaître avec Gaston Paris, comme l'avait dit Quinet, que les romans en vers ont précédé les romans en prose. Mais Gaston Paris et d'autres avec lui sont restés persuadés que notre épopée courtoise avait pour source des poèmes bretons, tandis que M. Foerster, M. Clédât lui attribuent une origine presque exclusivement française et admettent tout au plus des inspirations venant des contes et des chansons de bardes et jongleurs bretons. Faut-il s'étonner que nos romantiques,

1. Quinet avait eu le malheur de dire qu'il avait choisi *Perceval* parce que c'était le premier de la série des poèmes du Saint-Graal. Paris fait observer que c'est au contraire le dernier.

et Quinet et Michelet plus que d'autres, n'aient pas mesuré ces difficultés et aient été, à tant d'égards, des improvisateurs? Qu'on songe à la variété des problèmes qui s'offraient à eux, à l'ivresse qui les remplissait devant tant de richesses à découvrir et à exploiter, tant de faits nouveaux, tant d'ouvrages inconnus, tant d'idées neuves à révéler au monde. Qui n'a pas été un peu improvisateur à cette époque d'effervescence et d'enthousiasme? Les frères Thierry, Barante, Guizot lui-même, n'ont-ils pas été à bien des égards des improvisateurs? et avec eux les premiers romantiques, Fauriel, Raynouard, et P. Paris? Les Allemands, d'Eckstein, Goerres, et les auteurs d'histoires universelles, les Luden ou les Léo ne l'ont pas moins été. Ce qui nous choque dans cette improvisation, surtout dans celle de Quinet, c'est la grandiloquence prophétique et l'assurance orgueilleuse avec lesquelles le découvreur annonce ses trouvailles et sa prétention d'être le seul et le premier à les avoir faites.

Il n'en reste pas moins que Quinet a frappé un grand coup et attiré l'attention de tous les lettrés et du grand public sur cette littérature épique de la France, dont presque personne ne s'occupait. C'est peut-être grâce à lui que P. Paris, Magnin, Génin, Francisque Michel et bien d'autres se sont mis à l'œuvre avec tant de zèle dans les années qui suivirent. Quinet, sans aucune étude préalable, avait admirablement vu une série de faits méconnus avant lui ou en contradiction avec ce que croyaient les savants prétendument compétents. Il a vu que la poésie épique a été la première grande manifestation du génie poétique de la France, antérieure à la poésie lyrique¹. Il a discerné ses trois sources : la source germanique, la source grécque, romaine et byzantine, la source celtique. Il a accumulé sur les traditions celtiques les rêveries les plus extravagantes, c'est entendu, mais il n'a pas eut tort d'affirmer que beaucoup des sujets de nos poèmes épiques ont été tirés, d'œuvres de prose latines, ou des traditions germaniques, grecques ou celtiques avaient été recueillies. Il y a d'admirables intuitions dans cet extraordinaire rapport, improvisé en quelques semaines, avec une audace et une imprudence qui nous choquent, nous confondent et nous enchantent. Malgré tout, ce rapport fait de Quinet un initiateur. Le *Journal des Savants*, par la plume sans doute de Daumou, s'en était moqué; mais nous avons vu que Magnin en avait été frappé. Goethe en avait fait parler avec éloge dans le *Journal d'Iéna*; le *Morgenblatt* en avait traduit des fragments. L'*Ausland* et plusieurs journaux l'avaient signalé avec admiration.

Quinet ne publia jamais *Perceval*, ni le *Brut*. Il eut le bon sens de comprendre ce qu'il y avait de juste dans les avertissements de P. Paris. D'ailleurs, il n'avait aucune des qualités de l'éditeur de textes. La première de toutes, la patience, lui manquait. Dès avril 1831

1. Comme le croyaient Fauchet, Galland et tous les érudits du XVIII^e siècle. Il n'a pas moins vu que la poésie romane est antérieure à la poésie provençale contrairement à ce que disait Raynouard.

(avant même de déterrer ses épopées) il est tout entier occupé d'un livre dont le sujet, assure-t-il, est magnifique et dont Michelet serait resté confondu, tant il est simple et immense à la fois : *Ahasvérus*, poème en prose, où l'histoire de l'humanité se trouverait symbolisée dans le Juif errant. A ce poème en prose allaient en succéder d'autres en vers : *Napoléon*, *Prométhée*. Puis l'*Histoire de la poésie* l'absorbe. Il voyage en Italie en 1832; en 1834, il retourne en Allemagne, pour épouser Minna Moré.

Ces épisodes ont une réelle importance pour l'histoire littéraire et politique de l'époque. Ils nous montrent Michelet tel qu'il a été toute sa vie, un ami ne comptant pas avec ses amis, se dévouant à eux jusqu'à l'oubli de soi et à l'injustice envers les autres. Sa correspondance avec Quinet fut en 1831 et 1832 d'une activité incroyable. A Paris même, Quinet le harcelait de ses lettres, et Michelet était toujours prêt à multiplier les démarches en sa faveur. Il avait cependant une vie terriblement remplie : les Archives, l'École Normale, la publication de l'*Histoire romaine*, la préparation de l'*Histoire de France* et du *Luther*. Pour faire face à toutes ces besognes, Michelet, de 1828 à 1837, employa des secrétaires. Il nous dit, dans une note du 23 août 1868, que, malgré sa *mens heroïca*, son effort incessant, le temps lui manquait pour ses recherches. Il prit Toussenet en 1830, et deux jeunes Alsaciens, Muntz en 1835, et Rosenwald, de 1836 à 1838, pour ce qu'il appelle ses « passions allemandes ». Pour ses recherches philosophiques et théologiques, Ravaisson en 1832 et 1835; Olléris en 1834; Duruy de 1834 à 1837; Wallon de 1836 à 1837. Il leur faisait faire des recherches de textes et des traductions. Tous les jours, en déjeunant, il leur donnait ses instructions, et le soir en rentrant, il examinait ce qu'ils avaient fait¹. Jamais il ne leur demandait autre chose que des documents, et jamais il ne s'est servi d'un travail rédigé par eux. Il les payait assez modérément, de cinquante à cent vingt francs par mois; mais il faisait valoir que leur travail était comme une continuation d'enseignement ou comme un patronage assez analogue à ce qui existait dans les ateliers de peintres de la Renaissance². Les rapports entre les secrétaires et le patron

1. Duruy dans une lettre du 2 mai 1884 à Mme Michelet a laissé un tableau charmant de Michelet en 1834 et de sa vie avec ses secrétaires. [Voy. *Grande Revue*, 25 oct. 1913.]

2. Lettre de Michelet à Ravaisson de 1836 : « Je crois en effet, mon cher ami, qu'il peut vous être fort utile de suivre l'École des Chartes. Si pourtant les occupations variées auxquelles vous vous livrez (diplomatique, langues modernes, articles de journaux, dessin, musique, etc.) devaient vous enlever le temps que vous pouvez soustraire à la philosophie, veuillez m'en avertir. Dans cette immensité de travaux dont je suis accablé j'ai besoin, vous le savez, d'une forte coopération. J'ai rendu justice à la vôtre et c'est celle que je préférerais toujours. Mais elle ne me suffirait pas s'il fallait réduire encore les cinq heures auxquelles je me suis déjà réduit. Je tâche d'ailleurs de vous occuper presque toujours de travaux qui se rattachent directement ou indirectement aux études qui font l'objet de votre carrière. Pour rien au monde je ne voudrais faire obstacle à un homme que j'aime, et sur qui je place une très grande espérance scientifique. Vous êtes celui de tous les jeunes

furent excellents. J'ai recueilli de la bouche de Ravaisson, de Duruy, de Wallon, le souvenir précieux qu'ils avaient gardé de ces mois de collaboration, qui leur avaient été plus utiles qu'à leur maître. En 1838, Michelet renonça à se servir de secrétaires. Il ne trouvait vraiment utilisables que les notes prises par lui-même. Il montra d'ailleurs un extrême dévouement pour ceux qui l'avaient ainsi servi. Il fit de Duruy et de Wallon ses suppléants à l'École Normale. Il soutint Ravaisson avec un véritable acharnement contre l'hostilité de Cousin. Il emmena Duruy dans ses voyages en France, de même qu'il emmena un autre de ses élèves, Chéruel, en Angleterre.

Aux Archives, Michelet prit sa tâche très au sérieux, et il se mit avec zèle aux travaux d'inventaire qui lui avaient été confiés. Son chef, Daunou, qui insérait dans le *Journal des Savants* des notes désagréablement ironiques sur les publications de Michelet et de Quinet, ne lui facilitait en rien ses travaux personnels. Michelet, émerveillé des richesses qu'il découvrait à chaque pas, songea aussitôt à faire quelque publication de documents. Daunou lui refusa de prendre des copies et des extraits d'aucun document sans la permission expresse du ministre du Commerce, de qui dépendaient alors les Archives. Le 27 novembre 1831, Michelet écrit à M. d'Argout pour lui demander cette autorisation : « Ma position, disait-il, suffit pour répondre du caractère purement scientifique de ces publications. D'ailleurs, la partie des Archives qui m'est ouverte ne contient que des monuments anciens et qui n'appartiennent plus qu'à l'histoire. »

En même temps, dans une lettre adressée à Hippolyte Royer-Collard, chef de la division des arts et des lettres, Michelet rappelait que Daunou avait tiré des documents des Archives son *Essai sur la puissance temporelle des Papes*, et que Lemontey avait pu librement, sous Louis XVIII, consulter tous les documents du xviii^e siècle. Il mettait même en mouvement la protection de la reine pour obtenir ce qu'il désirait. Le comte d'Argout fut vivement irrité contre Daunou et trouva de très mauvais goût ses taquineries contre son subordonné. Il fait écrire à celui-ci le 13 décembre 1831 par Royer-Collard :

« Le Ministre a voulu absolument, malgré nos représentations, qu'il fût écrit à M. Daunou. Mais j'ai rédigé la lettre de manière à ce que les caprices de M. Daunou trouvassent peu de prise aux paroles du ministre. On lui demande seulement s'il y a rien, dans les réglemens, qui s'oppose à l'autorisation que vous désirez obtenir, et le ministre exprime le désir de vous l'accorder s'il n'existe aucun obstacle de ce genre¹. »

gens de votre âge à qui j'ai toujours dit le plus volontiers mes pensées. Je vous les dis encore ici avec franchise. Parlez moi de même. J'ai cru que mes travaux sur l'esprit humain au M.-A. n'étaient pas sans utilité pour vos études philosophiques. Cependant, dès que vous sentirez fatigue ou langueur dites le moi, je ne veux pas qu'il y ait de nuage dans notre amitié. »

1. M. Rocquain qui a consacré une très intéressante notice à Michelet aux Archives nationales, nous le montre fonctionnaire très diligent, faisant travailler activement ses subordonnés et leur donnant l'exemple. Chaque mois, Michelet rend compte par écrit des travaux de sa section, des tra-

C'est à la suite de ces démarches que Michelet entreprit ses recherches sur les Templiers.

Pendant ce temps, à l'École Normale, Michelet déployait une très grande et très féconde activité.

Il avait un don unique d'exciter, d'éveiller les esprits, sans jamais leur faire violence ¹.

Il mêlait les conseils pédagogiques à l'enseignement proprement dit, donnait sur chaque question les points de vue essentiels, les sources de toute nature à consulter, enseignait à extraire des documents originaux les traits saillants et dramatiques. Il faisait de ses élèves des *chasseurs historiques*. Il donnait dans ses cours une grande place aux documents artistiques et littéraires, les considérait comme essentiels pour la connaissance du passé. Enfin, il s'efforçait d'inspirer à ses élèves une haute idée de la sainteté de leur tâche. Il leur montrait l'ascension des classes inférieures de la démocratie comme une nécessité inéluctable, et il demandait aux futurs historiens de se considérer comme les éducateurs de cette démocratie, de la garder des Cléons, des Ligneurs et des terroristes, de l'éclairer et de l'instruire. Pour cela, il leur recommandait de se faire petit avec les petits, humble avec les humbles; de faire comprendre et aimer l'histoire nationale. Mêlant toujours ses préoccupations d'art à ses préoccupations nationales, il protestait contre le vandalisme qui restaure les monuments autant que contre celui qui les détruit; il voulait qu'on les conservât tels que le

vaux d'inventaire et des recherches faites par les érudits du dehors. Dans ses voyages annuels il rendait compte de ses inspections d'Archives.

[Voy. Omont : *Deux lettres de Michelet à Daunou* sur les archives et bibliothèques de Belgique et Hollande (1837) dans *Revue des bibliothèques*, 1912, p. 247 et s.]

1. M. Dubois dans le *Mémorial de l'École Normale* dit que Michelet fut vraiment l'âme de l'École Normale de 1828 à 1834. Victor Duruy, dans une lettre du 22 avril 1884 [à qui cette lettre, distincte de celle qui fut écrite à Mme Michelet, était-elle adressée? sans doute à Gabriel Monod lui-même] écrivait : « Sa parole vibrante, nerveuse, enflammée, remuait jusqu'au fond de l'âme et faisait toujours regarder en haut. Jamais ses cours, en ce temps-là, ne nous ont dit s'il était légitimiste, orléaniste ou républicain, catholique ou libre-penseur. Malgré sa riche et puissante personnalité, son enseignement, sa conversation avaient un caractère absolument impersonnel. Il ne faisait point de propagande pour un parti ou pour une doctrine; mais il en faisait une ardente pour ce qu'il croyait être la vérité historique. Il faisait de la lumière et il ranimait les morts en soufflant, comme Ezéchiel, sur des ossements blanchis. C'était bien pour lui et par lui que l'histoire était une résurrection.

Dans toute ma vie scolaire je n'ai pas connu de professeur qui fût, comme lui, un accoucheur d'esprits. Il semait des idées, surtout il en faisait naître, et par là il était un maître incomparable...

Chacun à l'École avait son professeur de prédilection, selon la direction qu'il comptait prendre — tous étaient les disciples assidus de Michelet parce qu'il était l'homme qui comprenait le mieux que l'éducation est tout entière dans ce mot, un des plus beaux de notre langue : élever. Aussi ceux d'entre nous qui survivent lui gardent une pieuse reconnaissance pour nous avoir donné l'ambition de chercher toujours les hauts sommets, ou du moins l'habitude de les avoir toujours en vue afin de guider sur eux notre marche. »

passé les a transmis. Michelet s'était parfaitement rendu compte et de la nature et de la valeur de son enseignement. Son élève Bertereau, l'élève préféré de Cousin, disait que l'enseignement de Michelet était si fort que tous se sentaient entraînés, électrisés, même le froid Wallon. Michelet, dans une note de 1868, se demande :

Étais-je un bon professeur ? Oui et non. Je n'avais pas le dogmatisme de Cousin, dans ses variables doctrines, ni le *pleumbeum* de Jouffroy, sa lenteur patiente pour accoucher les âmes ; j'étais moins maître de moi. Je donnais plus de mon cœur. Je donnais une direction peu précise, peu impérieuse, mais féconde. »

Et il cite les élèves sur lesquels il croit avoir le plus agi : Mallet, Lehuérou, Latour, puis Chéruel, Bach, Duruy, Goguet, Guizot fils, Gaillardin et Wallon ; d'autres encore, qui n'étaient pas historiens : Vacherot, Danton, Jules Simon, Saisset, Bertereau et Havel.

La nature des travaux qu'on exigeait des élèves marque bien la différence entre autrefois et aujourd'hui. Les élèves faisaient régulièrement la rédaction des cours, ce qu'on n'oserait demander de nos jours. Puis on leur demandait des extraits d'auteurs, non pas de sources seulement, mais de ceux qui avaient écrit sur le sujet traité par le professeur. On leur faisait dresser des tableaux synchroniques, accompagnés d'un commentaire destiné à marquer les faits essentiels et les caractères généraux de l'histoire d'une époque. Enfin, les élèves écrivaient des dissertations sur des sujets qui nous sembleraient aujourd'hui beaucoup trop vastes pour pouvoir être traités sérieusement : la constitution de l'Allemagne au Moyen-Age, Elisabeth, Louis XIII, Alexandrie, les premiers siècles de Rome. D'une manière générale, le travail des élèves de l'École Normale d'alors était un travail de collège plus que d'Université.

Dans l'opinion des étudiants d'histoire d'alors, c'est à Michelet, en majeure partie, qu'on dut le développement pris par les études historiques. Macé dit que ce fut à l'influence de Michelet qu'on dut l'agrégation d'histoire et de géographie établie le 19 novembre 1830 par M. Mérilhou. Les élèves qu'il forma remplirent les chaires nouvelles créées de 1830 à 1835. A Paris, on établit trois professeurs d'histoire par collège, au lieu d'un ou de deux auparavant. Avant 1830, il n'y avait que sept chaires d'histoire dans les départements. De 1830 à 1835, on en créa seize nouvelles.

Les années 1830 à 1834 furent les plus actives, les plus ardentes de Michelet : « J'ai toujours consacré à l'École tout le temps dont je disposais, écrivait Michelet à Guigniaut, mais l'enseignement m'est singulièrement fatigant, précisément à cause du plaisir que j'y prends et de l'ardeur que j'y porte. »

CHAPITRE IV

L'Histoire de France au Moyen-Age -- La préparation

Dès qu'il eut pris possession de sa maîtrise de conférences d'histoire du Moyen-Age et des temps modernes et de ses fonctions d'archiviste, Michelet vit dans l'histoire de France la première tâche qui s'imposait à lui. En écrivant son *Introduction à l'Histoire Universelle* il avait bien indiqué que son but en étudiant l'histoire romaine et l'histoire d'Italie était de préparer l'histoire de la France.

Mais, la révolution faite, et surtout quand il vit ou crut voir le siècle s'affaïsser, s'enténébrer tout à coup, il jugea que la France perdait sa foi en elle-même, abandonnait sa tradition; il fut saisi de la nécessité de lui rendre conscience de sa mission en écrivant son histoire. En même temps, vivant au milieu des documents du Moyen-Age, il s'éprenait, avec ce don merveilleux de sympathie qui était en lui, de la France d'autrefois et voulait y retrouver les origines de la tradition de la France moderne.

Il ne faut pas oublier, en effet, le sentiment de découragement et d'irritation qui envahit les âmes après 1830. On en a la preuve non seulement dans les attentats et les émeutes républicaines, mais dans les sentiments qu'expriment, dans leurs lettres, des hommes comme Quinet, Tocqueville, Léon Faucher. Celui-ci, de 1831 à 1838, ne cesse de tonner, dans ses lettres à Michelet, contre la corruption de la politique et de la presse, contre les doctrinaires, surtout contre Guizot, « le grand corrupteur, le Robespierre de la peur ».

Non content d'étudier la France dans les documents du passé, Michelet sentait la nécessité de mettre ce passé en rapport avec le présent, de connaître la France provinciale et les pays avec lesquels la France a été en relations constantes, l'Angleterre et les Flandres. Il connaissait déjà un peu l'Allemagne rhénane, le lac Léman et l'Italie.

Avant d'aborder son *Histoire de France*, il n'est pas inutile de rappeler les voyages de Michelet. Le voyageur nous fera connaître les préoccupations de l'historien.

Ces voyages sont en partie connus. Mme Michelet a fait entrer dans le volume intitulé « Notre France » de très nombreux morceaux pris dans les journaux de voyage. Elle a d'autre part publié dans le volume intitulé « Sur les chemins de l'Europe » le voyage d'Angleterre en 1834, les voyages de Flandre et de Hollande en 1837-1840, le voyage de Suisse, de Lombardie, de Tyrol en 1838. Malheureusement au lieu de publier ces journaux de voyage tels que Michelet les avait écrits, elle a cru devoir leur faire subir,

comme déjà à celui d'Italie, une certaine toilette, en supprimant tout ce qui lui paraissait inutile ou trop aride, en y mêlant des notes prises à des époques diverses, et des lettres à sa famille. Sans doute les volumes y ont gagné en agrément; mais ils nous renseignent moins exactement sur les impressions et les intentions de Michelet. On peut se rendre compte du prix qu'ont les notes frustes et complètes de Michelet en lisant son journal de voyage en Allemagne de 1842, que j'ai publié sans y rien changer ni omettre dans mon volume d'études sur *Jules Michelet*.

Quand il publia ses deux premiers volumes de *l'Histoire de France*, dont le deuxième commençait par un tableau de la France, il ne connaissait encore, pour l'avoir visité, que le nord de la France. Il était allé plusieurs fois dans les Ardennes voir sa famille à Renwez, en 1817, 1823 et 1827. Il y retourna encore en octobre 1831 et en juillet 1833. Le mois d'août 1831 fut consacré à un grand voyage en Normandie et en Bretagne. En 1832, il fit dans les premiers jours de septembre une courte visite de quelques jours à Gand, Anvers et Bruxelles. En 1833 il passa trois jours en avril avec Pauline et Adèle à Fontainebleau et prit encore en juillet quelques jours pour aller à Renwez. Mais en 1832 et 1833 il ne s'éloigna presque pas de Paris. Il voulait achever avant la fin de 1833 ses deux premiers volumes, et il y réussit.

Son voyage de Normandie et de Bretagne d'août 1831 est donc le seul voyage important accompli durant ces trois années. Il mérite que nous nous y arrêtions un instant bien que les morceaux s'en retrouvent très habilement découpés et recousus dans *Notre France*.

Ce qui frappe dans ce journal, c'est l'effort constant de Michelet pour recueillir des notions précises sur toutes les conditions du pays et de la population, notions économiques, agricoles, industrielles, sur la vie, les mœurs, les costumes, comme aussi sur l'art, et en particulier sur l'architecture. On y découvre en même temps un paysagiste d'une puissance et d'une précision de vision extraordinaires; et enfin, un esprit généralisateur qui, avec une promptitude souvent dangereuse, construit des théories sur les faits qu'il recueille. Dans chaque ville il s'efforce de voir les hommes qui peuvent lui donner des détails sur le pays et son histoire; il va chez les libraires; il réunit une bibliothèque locale. Il travaille tout en voyageant, lit par exemple en Normandie *l'Architecture religieuse* de Caumont¹.

1. Michelet fit la première partie du voyage, du 2 au 8 août, avec Pauline et Adèle qui n'avait que sept ans. Partis de Paris le 2 à 6 heures du matin ils arrivèrent à Rouen à 8 heures du soir. Ils passent le 3 et le 4 au matin à Rouen, arrivent le soir au Havre où ils restent du 5 au 7. Le 8, Michelet remet sa femme et sa fille en diligence pour Paris, tandis qu'il se rend à Caen, par Houffleur et Pont-Lévêque. Son itinéraire est alors, de Caen, où il passe deux jours, à Saint-Malo par voie d'Avranches, de Saint-Malo où il reste un jour et demi à Brest en quatre jours par Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp, Tréguier, Lannion, Morlaix; deux jours à Brest puis de Brest à Nantes en quatre jours par Quimper, Auray, Carnac et Vannes; un jour et demi à Nantes; à Paris par Angers, Saumur, Tours, Blois et Orléans.

Notons le soin avec lequel il s'informe en visitant ses élèves et les savants

Un des traits les plus saillants de ces notes, c'est l'extrême attention qu'il porte aux types physiques, à la couleur des cheveux, au costume. Il cherche à discerner si l'on peut saisir des caractères ethnographiques marqués. Dans son voyage des Ardennes, d'octobre 1831, comme dans celui de juillet 1833 avec Adèle, nous le voyons toujours préoccupé de trouver le système et le sens de l'architecture gothique. Il y avait plusieurs années qu'il y songeait sans cesse. Il sentait bien que l'âme du Moyen-Âge était là et que celui qui aurait bien compris l'art du Moyen-Âge aurait compris le Moyen-Âge lui-même.

Je trouve dès 1829 ces notes, germe des belles pages qui terminent le t. II de l'*Histoire de France* :

« Les innombrables ornements des églises gothiques qui se dessinent sur le ciel sans fin et sans nombre font penser aux étoiles; derrière les unes on en voit scintiller d'autres, et encore d'autres... de là l'idée de l'infini.

A quelque hauteur que vous parveniez, loin de l'œil de la foule, là où parvient seulement le voyageur le plus hardi, ou même le coureur, vous trouvez les ornements finis avec la même conscience. Un homme consumait sa vie à amener un chapiteau à la perfection, sans espoir, sans nom, jouissant de l'art sous l'œil de Dieu. Tant de vies d'hommes consacrées dans un même monument ajoutent un respect moral au sentiment du beau. L'église gothique représente encore par ce point l'ensemble de l'humanité devant Dieu et cela doublement : 1^o visiblement par la réunion des prêtres, docteurs, pères, saints, prophètes, anges qui en parent les murs et qui sont comme les prémices de la création offerts à Dieu : 2^o invisiblement et pour la réflexion, qui voit dans ces ouvrages de l'art les efforts de tant d'hommes qui y ont usé leur vie.

Au contraire, dans les monuments modernes, tout ce qui est loin des yeux est grossier, sans vue propre, de pure manufacture (St Sulpice). Dans le gothique la perfection infinie des ornements consacrait un homme à une chose; le choix même de la forme des colonnes, des figures, des chapiteaux, laissé à l'artiste laisse percevoir une personnalité anonyme et désintéressée dans ce qui semble l'exclure le plus dans l'architecture ».

Michelet écrivit encore en 1833 dans son voyage à Reims des pages sur la cathédrale qui auraient dû prendre place dans son Tableau de la France ou dans son chapitre sur l'architecture gothique, mais dont il n'a gardé que quelques lignes p. 66 du t. II. Elles méritent d'être citées car nous avons là un exemple de la manière dont Michelet arrivait à concentrer en quelques lignes des impressions auparavant développées en plusieurs pages.

« Ce demi sourire qui se mêle à toute œuvre champenoise se retrouverait au besoin jusque dans le plus splendide et le plus sérieux des monuments de la province, jusque dans son saint des saints; je parle de l'église du sacre, de la

locaux comme cela se voit, par la lettre suivante adressée à Pauline de Tréguier le 13 Août :

« Je me suis écarté de ma route pour venir voir, à Tréguier, un libraire antiquaire qui est à peu près fou et dont on m'avait promis merveilles. On l'appelle M. Duigon-Système. Tu ne te figureras jamais un lieu de Sabbat aussi étrange que son magasin. Cet homme est lui-même la plus curieuse antiquité que j'aie rencontrée jusqu'ici. » Renan a repris M. Système dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, mais en amplifiant et en altérant cette figure de vieux celtisant amateur de bouquins, pour faire prédominer en lui le vieux révolutionnaire.

cathédrale de Reims. Ce riche et mélodramatique portail, tout chargé de statues, est déjà un mystère flamand entre Jésus-Christ, la Vierge et les saints, un merveilleux étalage de foire; plus d'ornements dehors que dedans, comme pour convier d'entrer. Rien de plus éloigné du chaste et mystique spiritualisme de la cathédrale de Cologne, où presque aucun ornement ne rappelle la chair ni la figure de l'homme; sans parler des *obscœna* communs à tant d'anciennes églises, non plus que des figures satiriques que les chanoines y avaient placées. On trouve au sommet de la cathédrale, au terme de ce voyage aérien, un chœur ironique de chevaliers nains qui soutiennent l'horloge et qui semblent être là pour se moquer du reste. C'est un fabliau par dessus un poème épique. C'est le diable qui bat des ailes sur la maison de Dieu, cette maison incomplète et fragile, à laquelle on travaille toujours sans pouvoir l'achever; ou tout simplement c'est le génie de la France qui travaille et rit de son travail, l'*alouette*, l'oiseau gaulois (César l'avait senti), qui gazouille et siffle au ciel en planant sur le sillon.

« Cette église de Reims me semble un immense recueil d'hiéroglyphes. La suite des rois de France y est comme autrefois sur la cathédrale de Paris. Je fis le tour au dedans, mais avec ma fille, ce qui m'empêcha de rien voir. Je tremblais en la voyant ainsi sur l'infini. C'était une impression aussi pénible, mais moins calme que lorsque je la vis en face de l'Océan. L'enfant, l'abîme vu des combles par un trou, le chœur avec sa foule, produisait un effet étrange (charpente, châtaigniers, la forêt; le jour saisi dans les ténèbres; le bruit du silence, mais ici la nuit en haut...)

« C'est de 1200 à 1300 que l'Église victorienne et dans sa force altière, bâtit à la fois les cathédrales de Strasbourg, Cologne, Paris, Saint-Denis, Reims, etc... Il y a, dans celle de Reims, une magnificence insolente. C'est moins le triomphe de Dieu que du clergé. Ses emblèmes y sont partout : encensoirs, étoiles, etc., tenus par des anges. De plus, les écussons féodaux, royaux. Sur les rampes extérieures de la croisée batifolent les diables, se laissant glisser le long des pentes rapides, faisant la moue, etc... D'autres, sous figure d'oiseaux énormes, se penchent sur la galerie, d'autres s'élancent en gargouilles. Au bas, et sur le portail de face et de côté, étaient des représentations effrontées de la fornication, du vice de Sodome, etc...

« Il ne faut pas prendre ces prodigieux monuments pour de purs élans de l'âme religieuse, mais comme tout un monde mêlé de bien et de mal. Le désintéressement n'est pas là le seul principe. C'était un moyen d'attirer les neuples des foires, des pèlerinages; dans ce grand élan de construction rapide il entraînait autant de patriotisme que de religion. Pour le fini des détails, il s'explique par la lenteur d'un travail héréditaire.

« L'Église de Reims porte à son sommet une terrible condamnation du Moyen-Âge. Sous l'aigre et sifflante girouette de l'ange, sont les bourgeois piloriés. Avoir changé l'Église en pilori; avoir mis Dieu de moitié dans la vengeance du roi ou de l'évêque (ou Louis XI en 1461 — 200 pendus pour révolte de gabelle — ou Gervais au ^x^e s., révolte des Rémois qui reconstruisent le clocher. Ainsi le peuple que l'Église a si longtemps représenté, elle se sépare de lui. Elle le traduit devant le prétoire. *Ecce Homo!* C'est alors que, le sentiment populaire leur échappant, la naïveté antique n'étant plus à leur usage, ils ont brisé les *obscœna* et précipité les diables. La figure du diable est tombée quand le diable même s'y établit ».

Au sortir de cette description émue, Michelet notait avec la précision d'un agronome les progrès faits par l'agriculture dans la Champagne pouilleuse, depuis ses premiers voyages. Je transcris ce curieux passage pour n'avoir pas à revenir sur ce point. Les journaux de Michelet sont pleins d'observations de ce genre. Celui-ci nous permet d'apprécier combien il était observateur et désireux de faire de la réalité économique un substratum à l'histoire :

« Au delà de Reims le pays a étonnamment gagné (depuis quinze ans). Cette terre est chaude, c'est-à-dire que la craie réfléchit le soleil, et laisse passer l'eau; aussi peuvent-ils semer fort tard et sous les pluies d'automne. Depuis quinze ans ils ont fait des prairies artificielles, ce qui leur a permis d'avoir beaucoup de bestiaux, et de renouveler la terre à force d'engrais, au point que dans beaucoup d'endroits elle a changé de couleur (par ex. au village de Perte, entre Reims et Bethel). Ils achètent de gros chevaux belges (comme l'Île de France les chevaux normands) qui, étant nourris plus maigrement, diminuent beaucoup et durent moins. Ils font des fossés tout le long des routes et en recueillent le curage. Ils mettent aussi de la craie sous les bestiaux dans les écuries. Quelques cantons ont de la marne (terre bleue) dont on engraisse la terre tous les 50 ans. Si on en met plus souvent par inadvertance on brûle la terre. C'est un proverbe : La Marne enrichit le père et ruine le fils. »

Le voyage de Belgique de 1832, du 1^{er} au 8 ou 10 sept. fut très rapide et fait dans des conditions difficiles. La Belgique venait à peine d'être constituée en un État indépendant par la conférence de Londres (12 novembre 1831). La Hollande refusait de se soumettre et d'évacuer les places fortes du nord, en particulier la citadelle d'Anvers, qu'une armée française, sous les ordres du général Gérard, se préparait à venir assiéger (novembre à décembre 1832). Michelet ne pouvait donc songer à pénétrer en Hollande. Il n'était même pas permis de monter sur le clocher d'Anvers. Il se contenta de visiter Lille, Courtrai, Gand, Termonde, Malines, Anvers, Liège, Bruxelles, et le champ de bataille de Waterloo. Je ne dirai rien des notes du journal de Michelet sur ce court voyage en Flandre. Elles ont passé tout entières et encore développées dans les pages 100 à 109 du *Tableau de la France*. Je ferai seulement observer avec quelle force et quelle justesse Michelet a saisi le caractère de ce pays de Flandre, cette Lombardie dont Anvers est la Venise, ville agricole, industrielle et commerciale, dont Napoléon voulait faire son point d'attaque contre l'Angleterre; il a une vision admirablement vraie du caractère peu religieux des églises de Belgique, et du caractère moins religieux encore de la peinture flamande, du moins de la peinture du xvii^e siècle. Il a éprouvé une impression, on peut le dire foudroyante, de Rubens « cet homme terrible qui a jeté dans ses tableaux une apothéose effrénée de la nature ». Rubens est pour lui le représentant accompli de la richesse et de la sensualité flamandes. Ses œuvres sont les bacchanales de la peinture. Tous les mystères sont travestis dans ses tableaux idolâtriques qui fisonnent encore de la fougue et de la brutalité du génie¹.

1. Cf. le Rubens du voyage d'Allemagne de 1842.

A remarquer comment Michelet dans son œuvre définitive transpose et vivifie les notes du journal (à Waterloo).

« Rien de plus facile à expliquer que la défaite, sans parler des malentendus. Les jeunes recrues de Bonaparte furent battues par les vieux soldats anglais. Cette armée mercenaire, bien ménagée jusque là, bien habituée à voir les Français, fut pour les alliés comme un poignard de miséricorde qu'ils gardaient pour le dernier moment. »

Histoire de France, II, 106 « Angleterre, Angleterre! Vous n'avez pas combattu ce jour là seul à seul. Vous aviez le monde avec vous. Pourquoi pre-

Les voyages dont je viens de parler sont les seuls qui aient servi à Michelet pour écrire son *Tableau*. Nous irons avec lui en Angleterre, dans le sud-ouest et le sud-est de la France, puis de nouveau en Flandre, quand il préparera ses volumes III et IV.

Le travail de préparation fait par Michelet dans les livres avait été considérable. Depuis plusieurs années il prenait des notes et dans les livres de seconde main et dans les sources. Rien n'est plus intéressant que de suivre son esprit étudiant les questions historiques. Dès le début étaient présents à son esprit les problèmes essentiels qui l'ont toujours agité. Cinq points capitaux le préoccupent : l'origine du peuple, le droit, l'ethnographie, la religion et la géographie; c'est là-dessus qu'il accumule les notes ainsi que sur la question de l'art qui se trouvait préparée par ses journaux de voyage.

Dès le début, l'histoire de France se pose à lui comme l'histoire du peuple de France et il cherche tout de suite l'explication du développement de la vie sociale tout entière. Il se livre à l'étude d'abord de la condition des personnes, telle qu'elle était réglée dans l'Empire romain. Il veut connaître d'une part les conditions de la propriété et de la possession de la terre à Rome et toute l'histoire de l'esclavage depuis l'Orient jusqu'au Moyen-Age. Il relie l'esclavage ancien à la condition du prolétaire d'aujourd'hui, à ce qu'il appelle l'esclavage moderne. Dans les premiers siècles de l'histoire de France, il est frappé de l'instabilité constante dans la condition des personnes. Il aborde ensuite l'étude de la condition des terres au Moyen-Age, l'abolition de l'esclavage et analyse l'ouvrage de Brunet sur l'usage des fiefs; enfin il esquisse l'histoire de la noblesse et du droit d'aînesse.

A cette étude des personnes et des terres, il joint celle des modifications du droit : la persistance du droit romain au Moyen-Age, la coexistence de la loi écrite et de la coutume, la formation du droit civil en France l'occupent tour à tour.

Ses recherches ethnographiques s'étaient bornées à analyser les ouvrages existant alors sur les Celtes et les Ibères, mais pour la géographie il avait dressé un tableau très complet de la géographie historique de la France en s'efforçant de marquer le rôle des fiefs et leurs rapports avec la géographie physique.

L'histoire religieuse avait plus que tout le reste retenu son attention. Il avait analysé les écrits des Pères de l'Eglise, étudié les éléments de l'administration de l'Eglise, comment elle faillit un instant au ^{xiii}e siècle absorber en elle toute propriété, l'influence du droit canon sur la formation du droit civil qui se laïcise entièrement au ^{xv}e siècle, la funeste influence de la prépondérance du clergé dans l'Etat — la puissance prise par le clergé dans la féodalité. Parallèlement il s'absorbe

nez-vous toute la gloire? Que veut dire votre pont de Waterloo? Y a-t-il tant à s'enorgueillir si le reste mutilé de cent batailles, si la dernière levée de la France, légion imberbe, sortie à peine des lycées et du baiser des mères, s'est brisée contre votre armée mercenaire, ménagée dans tous les combats, et gardée contre nous comme le poignard de miséricorde dont le soldat aux abois assassinait son vainqueur? »

dans la littérature ecclésiastique, analyse les textes des conciles, les actes des saints, les œuvres des scolastiques, Duns Scot qu'il met au-dessus de saint Thomas et Joachim de Flore qu'il préfère à saint Bernard.

Cette étude de l'Église l'amenait à insister sur le caractère ecclésiastique de la royauté capétienne, tout en montrant comment la France après la guerre des Albigeois et saint Louis échappe au mauvais génie de l'Église tandis que l'Espagne y succombe.

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de France* parurent en décembre 1833.

Pour bien comprendre ce que Michelet a voulu faire, il est bon de connaître d'une part le prospectus qu'il composa pour la maison Hachette, d'autre part, la préface qu'il avait mise en tête de sa première édition, et qui a disparu dès la seconde en 1835, Michelet ayant vite reconnu que son plan primitif d'une Histoire complète en cinq volumes était irréalisable¹.

Mon livre (la critique la plus sévère en conviendra) est sorti tout entier des sources originales. Cependant je dois beaucoup à quelques-uns de nos contemporains. C'est un devoir pour moi de le dire, c'est un bonheur pour leur ami ou leur disciple de nommer les hommes auxquels il se sent uni par le lien le plus étroit, la parenté intellectuelle, la communion de la pensée. L'immense, la consciencieuse histoire de notre vénérable Sismondi, les beaux récits des deux Thierry, voilà les ouvrages qui ne m'ont jamais quitté. Toutefois je dois encore davantage à ceux de M. Guizot. Sous l'histoire des faits, il a vu l'histoire des idées. Il n'existait point avant son cours une telle analyse des grands faits sociaux et intellectuels. Si je voulais énumérer mes obligations envers l'illustre historien, la liste serait longue. Il en est un que je ne reconnaitrai jamais selon mon cœur. Je parle du bienveillant intérêt qu'il a toujours pris à mes travaux.

Il marque d'abord sa propre place auprès des historiens qui l'ont devancé et leur rend hommage, mais tout en indiquant très nettement ce qui le sépare d'eux. A ses yeux l'école pittoresque et l'école philosophique, Thierry et Barante d'un côté, Guizot et Mignet de l'autre, pas plus que le scrupuleux annaliste Sismondi, n'ont compris la véritable histoire telle qu'il l'a conçue, comme une synthèse de la vie intégrale. Quand Michelet écrivait pour lui-même ou pour des intimes, il se laissait même aller à juger ces écoles avec une sévérité excessive :

« L'École pittoresque, disait-il dans une lettre adressée en décembre 1833 à un ami, a été superficielle. Elle ne dit rien de la vie intérieure. Elle n'a point parlé de l'art ni du droit, ni de la religion, pas même de la géographie qui, était, plus qu'aucune chose, nécessaire à son point de vue. L'École philosophique a été sèche et ennuyeuse. Elle analyse toujours, elle ne raconte jamais. Leurs ouvrages sont des tas de pierres, rien de plus. Ils n'ont ni cœur, ni sentiment de l'art; ils ne savent pas que tout cela vit, se meut, que tous ces éléments, philosophie, religion, art, droit, littérature, s'engendrent

1. Ce n'est pas par entraînement romantique que Michelet a écrit l'histoire du Moyen-Âge; c'est pour exécuter le plan d'histoire philosophique qu'il avait conçu.

les uns les autres. Les pittoresques m'assomment de détails, les soi-disant philosophes d'abstractions sans profondeur, sans fécondité¹. »

Sa méthode propre se refuse à l'exposer *ex professo*, mais elle ressortira de la lecture de son livre.

Pour expliquer en quoi je me rapproche, en quoi je m'éloigne des deux écoles qui m'ont précédé, il faudrait dire sous quel point de vue j'envisage la méthode historique; mais pour traiter de la méthode il faut avoir autorité. Je laisserai parler mon livre. Qu'il dise sa méthode, s'il peut.

Un mot seulement sur l'ordre général :

Au premier volume, les races. Elles sont unies, non mêlées, dans l'Empire romain, dans l'Empire Carolingien.

Au second, les provinces, leur géographie, puis leurs tendances vers l'unité monarchique. Cette période féodale de notre histoire finit avant 1300 avec saint Louis, la fin et l'idéal du Moyen-Age. L'Age Moderne commence avec Philippe le Bel, avec l'abaissement de la Papauté, avec le soufflet de Boniface VIII.

Au troisième volume, les institutions; leur originalité, leurs emprunts aux institutions étrangères. Détermination de la nationalité française.

Aux quatrième et cinquième, le progrès de cette nationalité depuis le *xiv^e* siècle jusqu'à nos jours, le grand ouvrage de l'égalité et de l'ordre civil, lentement préparé par la monarchie, consommé par la république, couronné et proclamé dans l'Europe par les victoires de Bonaparte.

Je viens de résumer l'histoire politique, l'histoire extérieure, mais dans mon livre elle est éclairée par l'histoire intérieure, par celle de la philosophie, de la religion, du droit et de la littérature.

Ce livre est un récit et un système. Ce n'est pas moins qu'une formule de la France considérée d'une part dans sa diversité de races et de provinces, dans son extension géographique, d'autre part dans son développement chronologique, dans l'unité croissante du drame national. C'est un tissu dont la trame est l'espace et la matière, dont la chaîne est le temps et la pensée.

Le récit aurait donc suivi non un ordre méthodique, mais un ordre strictement chronologique où tous les éléments de la vie nationale auraient été mis en lumière, dans leur action et leur indépendance simultanée.

Michelet vise à donner une synthèse de l'histoire du peuple français, et cette synthèse sera un drame en même temps qu'une formule philosophique. Sa base est la nation : races, sol, climat. Sur cette base il montrera l'histoire se développant à travers le temps et manifestant à chaque moment du temps la pensée du peuple français, ses sentiments, ses idées, son âme en un mot.

Dire, comme le fait M. Langlois, que Michelet avait, à ce moment, conçu une histoire comme un précis pour les classes, ce n'est pas rendre justice à ce que Michelet a voulu et à ce qu'il a fait. Il espérait sans doute pouvoir concentrer son travail dans un nombre restreint de volumes et en faire, comme pour son *Précis* de 1827, une œuvre qui instruirait la jeunesse, tout en faisant réfléchir les hommes faits, où une forte documentation scientifique aurait re-

1. Il est amusant de rapprocher ces lignes de ce qu'il dit dans sa préface sur Guizot dont il attendait la suppléance.

nouvelé l'histoire, tout en laissant voir ses résultats plus que sa préparation.

Il est vrai que l'exécution n'a pas absolument répondu à la pensée initiale de Michelet, mais cette pensée avait une grandeur et une unité remarquables. Il ne se présente pas du tout à nous à ce début de son œuvre comme un romantique engoué du Moyen-Âge. La France féodale n'est pour lui que la matière de la France monarchique et la France monarchique n'est que la préparation de la France démocratique réalisée par la République et l'Empire.

Michelet ne put exécuter son œuvre sur le plan qu'il avait conçu. Après l'achèvement du tome II l'idée de consacrer un volume spécial aux institutions lui parut contraire à son système même, qui repoussait toute froide analyse et exigeait de ne montrer les institutions que dans leur vie et leur action. Mais alors il s'aperçut que pour peindre vraiment, avec des couleurs distinctes, la France de Philippe-le-Bel, celle des premiers Valois, celle de Charles VI, celle de Jeanne d'Arc, celle de Louis XI, puis celle de la Renaissance et de l'ancien régime, il ne suffisait pas de deux ou trois volumes. Renonçant dès lors à se fixer à l'avance des limites, il se laissa guider par l'élan de son génie créateur.

Michelet se doutait peut-être, au moment où il publiait ses deux premiers volumes, des difficultés qu'il allait rencontrer dans l'exécution rigoureuse de son plan. Dès 1833, en effet, il publia chez Hachette un *Précis d'Histoire de France* qui était dans sa pensée comme une esquisse sommaire de son grand ouvrage et qui devait aussi servir de manuel dans les classes d'histoire qu'on organisait précisément alors dans tous les principaux collèges.

Le *Précis* ne contient rien qu'on ne retrouve à peu près dans les mêmes termes, soit dans le *Précis d'Histoire Moderne*, soit dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, soit dans l'*Histoire de France*. Si nous le mentionnons, c'est qu'il nous permet de nous faire une idée de ce qu'aurait pu être l'*Histoire de France* si Michelet l'avait exécutée sur son plan primitif. Nous y voyons apparaître de la manière la plus nette sa conception fondamentale : la formation de l'unité nationale par la fusion des diversités provinciales et féodales. On y respire cet amour de la France, comme d'une personne, qui sera l'inspiration de Michelet dans toute son œuvre.

CHAPITRE V

Les premiers volumes de l'Histoire de France

Je viens de relire les deux premiers volumes de *l'Histoire de France*. J'en suis remué et émerveillé comme la première fois que je les ai lus, en 5^e, à l'âge de onze ans, quand je me dis pour la première fois : « Je serai historien. » J'entends dire parfois que ces volumes sont démodés, vieillis. Ceux qui le disent, ou bien ne les ont pas lus, ou les ont oubliés, ou ne veulent pas reconnaître tout ce qu'ils doivent eux-mêmes à des livres qui ont les premiers fait de l'histoire de France une chose vivante. Ils ont changé quelque chose dans la manière de comprendre l'histoire, et cela pour toujours. Les contemporains de Michelet l'ont senti, et si nous ne le reconnaissons pas, nous serions des ingrats.

Sans doute ils contiennent des erreurs de fait et des erreurs d'appréciation. Nous indiquerons les plus saillantes. Mais on ne doit pas, pour les juger, oublier tout ce qu'ils apportaient de nouveau à la date où ils ont paru. On ne pouvait demander à Michelet de résoudre d'emblée des problèmes ethnographiques, linguistiques ou juridiques sur lesquels s'exerce encore aujourd'hui, après les avoir en partie éclaircis, la sagacité des spécialistes. Il n'a pas été un d'Arbois de Jubainville, ni un Victor Henry, ni un Brunner, ni un Fustel de Coulanges. Il a été Michelet, et cela suffit à sa gloire et à notre reconnaissance.

« Ma France du Moyen-Age, écrivait-il en 1869¹, travail énorme et rapide où je ne mis que trois ans, fut écrite dans un état de haute tension d'esprit, une rigueur, une pureté qui me tenaient à cent lieues des salons demi-catholiques où l'on voulait m'attirer, non moins loin du trop grand trouble des prétendues nouveautés, immorales et surannées. Cela aurait été bien, si je n'eusse eu qu'éloignement, mais j'avais dégoût aussi; et ce dégoût rejetait un jeune esprit véhément vers un dangereux écueil, l'admiration trop facile des âges qui ont placé haut l'idéal spiritualiste. »

Michelet se tint en effet à l'écart des diverses tendances qui se partageaient alors l'opinion. Bien qu'il eût un instant subi l'influence de Royer-Collard et de Cousin, bien qu'il recherchât le patronage de Guizot, et qu'il eût fait dans le *Temps* du 18 janvier 1830 un grand éloge de la méthode expérimentale et analytique qu'il suivra, il s'éloignera de Cousin et des doctrinaires arrivés au pouvoir. De même, bien qu'il fût en relations affectueuses avec d'Eckstein, avec Montalembert, et que Lamennais eût mis *l'Avenir* à la disposition de Quinet au moment

1. Note inédite.

de la querelle des *Épopées Nationales*. Michelet se tient à l'écart du mouvement catholique. En 1831, il est dans une disposition d'esprit nettement hostile à tout dogme, même à toute affirmation spiritualiste précise. Enfin, bien qu'il eût des amis dans le monde Saint-Simonien, Lermnier, son secrétaire Toussenet, Ch. Duvergier et surtout les deux frères d'Eichthal (dont l'un, Adolphe, fut son banquier et dont l'autre, Gustave, fut toujours un de ses meilleurs amis), il ne s'y mêla jamais. Le Saint-Simonisme le heurtait sur deux des points qui lui étaient le plus sensibles. La civilisation pacifiste et industrialiste qu'il prêchait, lui paraissait conduire à la négation de la patrie et au matérialisme. Il n'était pas moins hostile aux tendances communistes et à la tyrannie des savants. Enfin la doctrine de la réhabilitation de la chair conduisait à ses yeux à la ruine de la famille, qui était pour lui, avec la patrie, la pierre angulaire de la société. Lorsqu'après 1830, les Saint-Simoniens avec Olinde Rodrigues, Bazard et Enfantin prétendirent fonder une religion en imitant l'organisation et les rites catholiques et ouvrirent des conférences publiques à la salle Taitbout, Michelet, qui y alla avec Quinet, fut choqué de la contradiction qu'il y avait à vouloir fonder une religion sur des espérances de bonheur purement terrestre et matériel. C'était, disait-il, la religion de la Banque. Il raconte dans une note inédite que sortant de là, scandalisé d'avoir entendu crier : « A bas la croix ! » il dit à Quinet en parlant du christianisme : « Élèvera-t-on un autre autel ¹⁾ » Il ne le pensait pas ; il croyait le christianisme éternel, à condition de le transformer. Cette conviction devait le rendre très sympathique au catholicisme du Moyen-Age et lui faire rechercher avec piété tout ce qu'il avait apporté au monde de beauté, de vérité, de force morale et de consolation.

Michelet travailla donc dans une sorte de solitude morale, n'ayant d'autre société que sa famille, quelques amis, ses élèves et son œuvre surtout. Nisard, qui le voyait alors, a décrit sa vie avec exactitude dans un article du *National* du 20 janvier 1834 : « M. Michelet s'est dévoué à cette tâche horrible de faire vite et de faire bien. Pendant que le siècle dormait, lui il a veillé... »

Michelet s'est vanté d'avoir été si absorbé en 1832 par le travail qu'il s'aperçut à peine du choléra qui faisait de si illustres victimes : Cuvier, Casimir Périer, Abel Rémusat. Il s'inquiétait davantage du « choléra moral » d'alors, l'orgie romantique, l'orgie Saint-Simonienne, le scepticisme de Balzac, les théories anti-familiales de G. Sand. Il se livra pendant toute cette année à un travail forcené, sans souci de sa santé, malgré de fréquents accès de fièvre. Mais il n'ignorait pas le danger et il l'affrontait avec la tranquillité qu'il eut toujours lorsqu'il avait conscience d'un devoir. Il avait reçu de Quinet, alors à Charolles, une très belle lettre du 7 avril où celui-ci le priait de quitter Paris pour venir le rejoindre. Michelet répondit par ces mots d'une noble simplicité :

1. Il refusa de se laisser conduire à l'Abbaye au Bois par Ballanche et par Lamartine tout en témoignant beaucoup de déférence à Chateaubriand.

« Vous m'avez écrit, mon bon ami, une telle lettre que j'en ressusciterais si j'étais mort. Mais je vis, nous vivons; jusqu'ici, nous n'avons rien senti, de physique s'entend, car l'impression morale est douloureuse au milieu de tant de maux sans remède.

« J'ai une grande confiance que mon père, avec son excellente constitution, n'en sera pas attaqué — d'autre part le mal se prend moins aux femmes et rarement aux enfants. Quant à moi, je me suis fait assurer et j'ai fait mon testament. J'ai l'esprit tout à fait en repos. Pourquoi pas maintenant plutôt que dans vingt ou trente ans? Sans doute je suis entraîné dans la vie par plus d'une fibre, et notre amitié n'est pas la moins difficile à déchirer; mais je sens bien, mon ami, que les mêmes motifs subsisteront plus tard. Je quitterais à regret mes enfants, demain mes petits-enfants; il y a toujours de bonnes raisons pour vouloir vivre.

« Au reste j'espère bien vivre, mon ami; le mal vu de près n'est pas si effrayant que de loin; il est fort difficile à guérir, mais les préservatifs sont connus, la sobriété et la chaleur.

« Je serais bien heureux d'aller m'établir chez vous; certes, je n'ai pas besoin du choléra pour souhaiter ce voyage; mais, mon ami, je ne puis ni laisser les miens, ni les emmener. Si nous sommes prédisposés à la maladie, nous l'emporterions avec nous. J'avoue aussi que j'aurais honte de quitter Paris dans ce moment. Les miens ne veulent point se séparer de moi, et peut-être cela vaut-il mieux; séparés, nous serions trop inquiets.

« Ne pouvant aller chez vous j'apprends avec un bien vif plaisir que vous vous proposez de nous donner six mois par an. Mais, au nom du Ciel, ne vous pressez pas; faites plutôt, cette année, votre voyage en Italie.

« Votre lettre m'a fait un plaisir infini en tous sens, mais surtout en ce que vous me dites de vos arrangements de famille. Je ne suis point surpris, mais charmé d'aimer un tel homme. Il vous avait toujours jugé ainsi.

« J'écris avec beaucoup de peine; c'est l'effet d'une petite fièvre qui me revient souvent depuis quelque temps, et qui, du reste, n'a rien à voir avec le choléra.

« Excusez-moi de finir si vite et croyez à mon inaltérable amitié.

MICHELET

« Ce n'est pas moi qui ai fait le feuillet sur Poret.

« Poret, mon père, ma femme et mes enfants vous embrassent. »

10 avril 1832.

Qu'était donc cette œuvre que Michelet avait exécutée si vite et si bien, au dire de Nisard, et où il avait résumé avec une verve si prodigieuse un travail préparatoire formidable? Est-il vrai, comme l'a prétendu J. Simon dans sa notice académique sur Michelet et comme le disait déjà Nisard, que Michelet ait manqué d'ordre et de méthode dans l'exécution de son œuvre? « M. Michelet, dit Nisard dans son article du 24 janvier, a une fougue d'écrivain qui contrarie l'esprit de suite et de méthode que demande l'histoire. Son récit s'emporte, se déchaîne, et tantôt amoncelle des faits secondaires sur un point, tantôt dégarrit un autre point des faits essentiels. »

Je ne pense pas qu'un examen attentif des deux premiers volumes de *l'Histoire de France* justifie ce jugement.

Dès l'abord, on est frappé de la netteté de la composition de ces deux volumes. Le premier est tout entier une introduction à l'histoire de France, introduction consacrée à la Gaule depuis les origines jusqu'à l'avènement de Hugues Capet. Michelet a été le premier à voir et à dire que l'histoire de France ne commence réellement qu'avec l'avènement des Capétiens. Jusqu'au traité de Verdun l'histoire de

la monarchie franque est aussi bien la préface de l'histoire d'Allemagne que celle de l'histoire de France, quoique les monarques francs soient plus directement les précurseurs des rois de France que ceux des rois d'Allemagne. Du traité de Verdun à Hugues Capet les deux royaumes, séparés l'un de l'autre par la Lotharingie qu'ils se disputent, s'opposent l'un à l'autre tout en aspirant à se dominer. Leur individualité propre se marque de plus en plus au point de vue politique et linguistique. Avec les Capétiens, la France entre en scène; France féodale, avec, à sa tête, un roi qui recueille le plus possible de l'héritage des traditions romaines et carolingiennes, mais qui constituera la plus puissante des monarchies en s'appuyant sur la société féodale dont il fait partie et à laquelle il finira par se substituer. Le développement de cette monarchie capétienne, féodale et française, jusqu'au grand roi qui en est le dernier et le plus éminent représentant, saint Louis, remplit tout le second volume, lequel est précédé d'un tableau de la France qui, tel que Michelet l'a conçu, n'eût point été à sa place au commencement de l'ouvrage tout entier. Ce tableau est en effet celui des provinces, telles qu'elles sont sorties de la diversité féodale et des petites nationalités provinciales qui ont formé la grande nationalité française.

Dans les deux livres qui composent le premier volume, et qui sont consacrés l'un aux Celtes, Ibères et Romains, l'autre aux Germains, Michelet a étudié les mouvements et les groupements de races et de peuples qui se sont mêlés dans la France du Moyen-Age. Ainsi le premier volume est consacré à la série des invasions, des bouleversements ethniques qui ont préparé la société féodale française. Le second est l'histoire de cette société, qui dorénavant ne recevra plus d'apports étrangers.

Nous examinerons ici, à propos de ces deux volumes, quatre points qui d'une part touchent à des questions essentielles d'histoire générale, d'autre part nous permettent de juger de la méthode et des qualités de Michelet.

Le premier point concerne le rôle assigné par l'historien aux races dans la formation de la nationalité française. La pensée de Michelet sur le rôle des races dans l'histoire a varié. ✓

Jusqu'à 1830 et 1831, sous l'influence d'Augustin Thierry et de son ami Edwards, Michelet attache une grande importance aux races. Dans l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, il renvoie à Augustin Thierry, et il dit que le principe fécond de la persistance des races a été pour la première fois mis dans tout son jour par le Dr Edwards. Dans l'*Histoire Romaine* (1831), il trouve dans l'opposition des races l'explication du dualisme qu'il remarque dans toute l'histoire primitive de Rome. Il reporte à Niebuhr dans une note de son *Introduction* la gloire d'avoir, dès 1812, douze ans avant l'admirable ouvrage de Thierry, compris toute l'importance de la question des races.

En 1829, dans une brochure intitulée : *Des caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, lettre à M. Amédée Thierry, auteur de l'histoire des Gaulois (Paris,

chez Compère jeune, 128 pages in-8°) le Dr Edwards avait soutenu, en utilisant des observations faites sur les familles de plantes, les espèces animales et les peuples sauvages ou civilisés, « que les principaux caractères physiques d'un peuple peuvent se conserver à travers une longue suite de siècles dans une grande partie de la population, malgré l'influence du climat, le mélange des races, les invasions étrangères et les progrès de la civilisation. » Il prétend retrouver en Grèce deux races distinctes, les Pélasges et les Hellènes, dont la seconde a été la créatrice de toute civilisation et de l'art; en Hongrie des Slaves et des Finnois, ceux-ci représentés par les Huns et les Magyars; enfin en France et en Italie des Galls brachycéphales et des Kymris dolichocéphales. D'après lui ces deux branches de la race celtique ont des caractères bien distincts. Ce sont les Kymris qui ont été la partie aventureuse et active de la race gauloise et ont créé le druidisme. Chemin faisant Edwards fait des observations intéressantes, en particulier celle-ci : que, pour examiner les rapports des questions linguistiques avec les questions ethnographiques, il faut accorder autant d'importance à la prononciation qu'au vocabulaire.

Michelet, dans tout ce qu'il a dit au premier volume de l'*Histoire de France* sur les populations de la Gaule, Ibères et Celtes, a suivi de très près ce qu'avaient dit avant lui Amédée Thierry et Edwards.

M. Jullian a supposé dans son Introduction aux *Extraits des Historiens Français du XIX^e siècle* (p. XLIX, note 2), que Michelet aurait écrit cette partie de son œuvre avant 1830 et qu'il aurait brusquement changé de point de vue au deuxième volume. Je ne crois pas cette supposition nécessaire. En 1831, il était encore sous l'influence directe des idées d'Edwards et des Thierry. D'autre part, on peut déjà s'apercevoir en lisant la préface et le premier volume, qu'il est en train, sinon de s'en détacher entièrement, du moins de les modifier.

En 1866 et 1869, Michelet s'est vanté d'avoir, dès le début, combattu ou du moins corrigé les idées de Thierry. Dans la préface de l'*Histoire Romaine* de 1866, il dit : « Les milieux, les climats et les races font beaucoup, certes (et j'en ai tenu compte), mais l'élément de race sur lequel insistait Thierry est de plus en plus secondaire, de plus en plus subordonné au travail de transformation que fait sur soi toute société. »

Dans sa grande préface de 1869 et dans toutes les notes qui l'ont préparée, Michelet revient sans cesse sur cette opposition entre son système, — à savoir que chaque peuple est son propre Prométhée, forge son âme et son unité morale par un travail de soi sur soi, — avec le système de Thierry ou d'Henri Martin qui considèrent la lutte des races et la persistance de leurs tendances primitives comme l'explication de l'évolution historique. Augustin Thierry n'est pas tombé dans les extravagances d'Henri Martin, qui trouve le génie celtique non seulement dans Jeanne d'Arc, mais dans Descartes, Corneille et la *Déclaration des droits de l'Homme*. Mais il faisait remonter à la question des races l'opposition entre la noblesse féodale et le tiers état.

Michelet prétend avoir dès l'origine contesté la valeur de ce point de vue exclusif.

« Le matériel, la race, le peuple qui la continue, écrit-il, me paraissent avoir besoin qu'on mit dessous une bonne forte base, la terre qui les porte et les nourrit. La race, élément fort et dominant aux temps barbares, avant le grand travail des nations, est moins sensible, est faible, effacé presque, à mesure que chacune s'élabore, se personifie. L'illustre M. Mill l'a dit : Pour se dispenser de l'étude des influences morales et sociales, ce serait un moyen trop aisé que d'attribuer les différences de caractère, de conduite à des différences naturelles indestructibles... La France a fait la France et l'élément fatal de race me semble secondaire. »

M. Jullian paraît croire que Michelet n'a adopté cette conception que dans la seconde partie de sa carrière et qu'il s'est fait illusion sur les idées qui le dirigeaient de 1830 à 1833. Sans doute Michelet a mis une certaine coquetterie à marquer son originalité en face de ses prédécesseurs et contemporains. Il a cependant dès le début relégué au second plan cette question des races, et senti par quoi il se distinguait de Thierry. En 1837, nous le voyons écrire simultanément à Alphonse Peyrat, à Sainte-Beuve et à Nettement : « M. Thierry avait beaucoup parlé des races, les prenant comme élément primitif et non explicable. Moi, j'ai donné pour la France les circonstances de sol et de climat qui forment et dominent la race. J'ai précisé le premier nos diverses nationalités provinciales. »

Il était impossible qu'il en fût autrement, étant pénétré comme il l'était des idées de Vico. Vico lui avait enseigné que l'homme ne sait que ce qu'il fait, et que les peuples ont créé, non seulement leur religion et leur droit, mais pour ainsi dire leur histoire même, la primitive et légendaire par leur imagination, la réelle par leur volonté.

Dans la préface-prospectus de 1833, on trouve la même conception que dans la préface de 1869. A l'origine l'action des races, non encore mêlées se fait sentir. Ensuite se poursuit une longue éducation législative, philosophique, religieuse, un travail intérieur qui efface non seulement les diversités des races, mais même les diversités provinciales. La lecture du chapitre IV du livre I est bien caractéristique à cet égard. Michelet, sans doute, reconnaît la permanence en France de certaines tendances et éléments celtiques. Il retrouve en partie dans le français la langue gauloise et il en donne pour preuve les mots assez nombreux qui ont la même racine en latin, en gallois, en irlandais et en breton moderne; ce qui prouverait tout au plus la parenté de ces langues et la similitude des transformations phonétiques dans les langues celtiques et dans les langues romanes. Il reconnaît en France comme élément primitif à la fois permanent et perfectible, « cette jeune, noble, et mobile race des Gaels, bruyante, sensuelle et légère, prompte à apprendre, prompte à dédaigner, avide des choses nouvelles. » Il attribue aux Gallo-belges, aux Kymris, le génie guerrier, l'individualisme ardent qui les pousse au morcellement en clans, et en même temps proteste avec Pélagé contre les doctrines mystiques où le moi humain est anéanti. Enfin, il croit retrouver chez les Celtes, où le droit de partage

égal règle les successions, cette tendance au nivellement et à l'égalité qui est un des caractères de la civilisation française.

Mais après avoir, sous l'influence des deux Thierry et d'Edwards, admis cette influence des races, Michelet est pris d'un doute, et formule dès 1831-1833 le fond de sa doctrine presque dans les mêmes termes qu'il emploiera en 1869 :

« Races sur races et peuples sur peuples... Cela dit, a-t-on dit la France ? Presque tout est à dire encore. La France s'est faite elle-même de ces éléments dont tout autre mélange pouvait résulter. Les mêmes principes chimiques composent l'huile et le sucre. Les principes donnés, tout n'est pas donné; reste le mystère de l'existence propre et spéciale. Combien plus doit-on en tenir compte quand il s'agit d'un mélange susceptible de se travailler, de se modifier ?... Ne nous exagérons donc ni l'élément primitif du génie celtique, ni les additions étrangères. Les Celtes y sont sans doute, Rome aussi, la Grèce aussi, les Germains encore. Mais qui a uni, fondu, dénaturé ces éléments, qui les a transformés, transfigurés, qui en a fait un corps, qui en a tiré notre France ? La France, elle-même, par ce travail intérieur, par ce mystérieux enfantement, mêlé de nécessité et de liberté, dont l'histoire doit rendre compte. Le gland primitif est peu de chose en comparaison du chêne gigantesque qui en est sorti. Qu'il s'enorgueillisse, le chêne vivant qui s'est cultivé, qui s'est fait et se fait lui-même. »

Il n'y a, vous le voyez, aucune différence entre la doctrine de 1831 et celle de 1869, et à cette doctrine, qui pourrait ne pas souscrire telle qu'elle est ici formulée ? Laissons de côté l'idée de race. Nous y reviendrons tout à l'heure. Parlons seulement de groupements ethniques, de civilisations et d'institutions diverses, celtique, romaine, grecque, germanique. N'est-il pas vrai qu'elles se sont superposées, additionnées, mélangées, mais que le résultat de ce mélange n'est pas explicable par les éléments seuls qui le composent, qu'il y faut ajouter un élément nouveau, l'action quotidienne et successive des circonstances et de l'effort individuel et collectif du peuple ainsi formé. Ce n'était pas un mince mérite à une époque où non seulement les Thierry, Henri Martin ou Edwards, mais Guizot lui-même attribuaient aux questions de races une si grande importance de soutenir que l'évolution historique n'est pas seulement déterminée par une série d'antécédents, mais apporte avec elle, à chaque moment de la durée, quelque chose d'original et de spontané que les antécédents connus ne suffisent pas à expliquer, en un mot qu'il y a dans le développement d'une nation quelque chose de personnel, d'individuel qui dépend d'elle et n'appartient qu'à elle.

Ceci établi, examinons ce qu'il pensait de la formation ethnographique de la France et de l'influence des races, même dans les limites où il l'a renfermée.

Son point de départ est juste. Il situe au sud de la Gaule les Ibères et les Ligures, les Ibères au S.-O., les Ligures au S.-E., en ayant toutefois le tort de faire des Ligures une branche des Ibères, alors que les Ligures sont certainement des Aryens, l'origine des Ibères étant tout autre quoique mal définie, d'ailleurs. Il situe dans toute la Gaule du nord les Celtes ou Galls, et enfin il montre les Grecs et les Phéni-

ciens venant s'établir dans la partie de la Gaule méridionale que baigne la Méditerranée. Ceci posé, il ajoute, en suivant Amédée Thierry, des détails purement imaginaires sur des invasions celtiques qui auraient bouleversé et renouvelé au nord le monde gaulois, en même temps qu'il subissait au midi les influences helléniques et phéniciennes. Les Celtes-Kymris que Michelet identifie aux Cimmériens et aux Cimbres auraient apporté en Gaule le druidisme, puis les Celtes-Belges, essentiellement guerriers, auraient colonisé toute la Gaule jusqu'à Toulouse. C'est sous l'influence des Kymris et des Belges que les Gaulois auraient entrepris les expéditions guerrières qui leur firent occuper toute l'Italie du nord, envahir la Grèce et établir une colonie, celle des Galates, en Asie Mineure.

Beaucoup de nos contemporains sont disposés à juger avec sévérité ces erreurs. Cette sévérité me paraît ne tenir compte ni du texte de ces premiers chapitres, ni de l'état de la science en 1830. A les bien examiner, on s'aperçoit que Michelet a été beaucoup plus prudent qu'Amédée Thierry ou Henri Martin et qu'il s'est gardé des rêveries des celtisants. Il n'a parlé qu'en passant de la parenté des Ligures avec les Ibères, du rôle des Kymris. Il a surtout insisté sur la répartition du sol de la Gaule entre les Ibères et les Celtes, et dans ce qu'il dit du druidisme et des divinités gauloises il a même fait preuve d'une réserve et d'une discrétion bien rares de son temps et longtemps après lui.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a attaché une extrême importance au caractère essentiellement celtique de la population primitive de la Gaule. Il a cru que, de même que dans la Grande Bretagne il y a eu des Gaels et des Kymris nettement différenciés, il y a eu aussi en Gaule des Galls et des Belges-Kymris, que les monuments mégalithiques sont des monuments druidiques, et que la langue et le caractère des Celtes ont exercé une influence appréciable sur la langue romane et sur les tendances de la population française.

Depuis Michelet, l'étude méthodique et scientifique des monuments paléolithiques et des temps préhistoriques a profondément modifié nos conceptions sur les populations primitives de la Gaule. Les Gaulois nous apparaissent comme des conquérants qui sont venus s'implanter, comme plus tard les Francs, dans un pays déjà habité par plusieurs couches successives. Sans parler de l'homme de l'époque quaternaire sur lequel on n'a que des données bien vagues et contradictoires, on ne peut méconnaître l'existence, à une époque remontant à plusieurs milliers d'années, d'une population habitant les cavernes, chassant le renne, ignorant les métaux, se servant d'instruments en os, en pierre éclatée, puis en pierre polie, et s'essayant non sans talent, sur les parois de ces cavernes ou sur les os des animaux, aux arts du dessin. De nouvelles couches de populations ont connu les métaux, élevé des monuments mégalithiques, inhumé les morts, tandis qu'après eux d'autres populations encore les ont incinérés. Les Celtes de l'histoire et même les Ibères et les Ligures se sont superposés à des populations plus anciennes qui vraisemblablement forment la partie principale de nos ancêtres. « Ni Celte, ni Franc, dit M. d'Arbois de Jubainville

dans son ouvrage sur *Les premiers habitants de l'Europe*, doit être le dogme généalogique de la plupart des Français, » et M. Victor Henry dans ses récents articles sur les Celtes, soutient la même doctrine¹.

Toute cette science des premiers âges de l'humanité et de la civilisation compte aujourd'hui une riche bibliographie, que vous trouverez réunie dans le *Catalogue raisonné du Musée de Saint-Germain*, par M. Salomon Reinach. Elle n'existait pas au temps où écrivait Michelet. Elle est même aujourd'hui loin d'être fixée dans toutes ses parties, et a donné déjà naissance à bien des rêveries et à des légendes². Il a fallu des études poursuivies dans tous les pays de l'Europe pour arriver à préciser les différents stades des civilisations primitives. Il a fallu constater que les monuments mégalithiques ne se trouvent pas dans toutes les contrées habitées par les Gaulois, et se trouvent, au contraire, dans des pays où les Gaulois n'ont jamais pénétré, pour arriver à la conclusion à peu près certaine que ceux qui existent sur le sol de la France sont antérieurs aux Gaulois. Les études de paethnographie ont démontré également qu'il était vain de rapporter à deux divisions de la race celtique les deux types, l'un brachycéphale, l'autre dolichocéphale, qui se trouvent en Gaule.

À l'époque où Michelet écrivait, il n'y avait qu'un seul ouvrage sérieux sur une partie de l'ethnographie de la Gaule. C'était celui de Guillaume de Humboldt sur les habitants primitifs de l'Espagne, paru en 1821, où il fixa le domaine occupé par les Ibères et établit l'identité des Basques et des Ibères³. Michelet avait reconnu la haute valeur de ce livre et en avait donné une longue analyse dans les dix premières pages des *Éclaircissements* de son premier volume. Mais il n'avait aucun guide pour le reste. Le premier travail sérieux paru en France sur l'ethnographie gauloise, celui de Roger de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, ne parut que de 1856 à 1872, en quatre volumes. M. A. Bertrand publia en 1864 ses *Anciennes populations de la Gaule*. en 1884 sa *Gaule avant les Gaulois*. L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville sur les *Premiers habitants de l'Europe*, est de 1877 ; la deuxième édition de 1889-1894. Ce n'est qu'en 1837 que Zeuss commença à débrouiller l'ethnographie de l'Allemagne dans *Die Deutschen und ihre Nachbarstaemme*. Les cinq volumes du grand ouvrage de Müllenhof, *Deutsche Alterthumskunde*, n'ont paru qu'entre 1870 et 1900, celui de Holtzmann sur les Celtes et les Germains en 1885. Qui oserait affirmer que ces ouvrages aient fait vraiment la lumière sur les questions si difficiles de l'ethnographie primitive de l'Europe ? Tous ces auteurs fondent leurs théories sur les textes des auteurs anciens. Or, sans vouloir pousser le scepticisme au point où l'ont poussé M. de Mortillet et M. Finot, on ne peut nier qu'en dehors de quelques auteurs, comme César et Strabon, et des renseignements fournis

1. *Revue Bleue*, n° 15 et 16 du deuxième semestre 1906.

2. Cf. G. de Mortillet, *Hist. de la formation de la Nation Française* 1909.

3. *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens, vermittelt der baskischen Sprache*.

par les monuments figurés, les inscriptions et les noms de lieux, nous n'avons aucun point de repère certain pour fixer nos connaissances sur l'ethnographie de l'ancienne Europe, et les savants les plus sérieux sont souvent en absolue contradiction les uns avec les autres. On peut légitimement hésiter à affirmer si l'occupation de la Gaule par les Ibères a précédé celle des Ligures, ou le contraire. Ce qui est certain, c'est que les Ibères, après avoir occupé la Gaule presque entière, se sont trouvés confinés entre les Cévennes, le Rhône, la Garonne, les Pyrénées, la Méditerranée et l'Atlantique, et que les Ligures, après s'être avancés jusqu'au nord et au centre de la Gaule, n'ont plus occupé que le bassin de la Seine et du Rhin, la région des Alpes et la côte orientale de la Méditerranée.

De même, on est bien d'accord aujourd'hui pour admettre, ce qu'on ignorait au temps de Michelet, que les Gaulois ont occupé, du septième au quatrième siècle, une grande partie de l'Europe centrale, et que c'est de là que sont parties leurs diverses incursions; mais il serait bien aventureux d'affirmer avec M. d'Arbois l'existence d'un grand empire gaulois en Allemagne au quatrième siècle, ou qu'il y a plus de sang gaulois en Allemagne que de sang germain en France; d'autant plus qu'on peut se demander avec M. Holtzmann s'il est bien scientifique de distinguer absolument les Celtes des Germains. Ils offrent de grandes ressemblances de conformation physiologique et de mœurs. Leur religion et leur langue, diffèrent, mais nous ne les saisissons qu'à une époque relativement moderne¹.

La linguistique, et, en particulier, l'étude des noms de lieux et des noms propres, a fourni de précieux renseignements sur les races qui ont occupé l'Europe; mais ces travaux sont très récents. Depuis quelques années, grâce à MM. Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, Dottin, on est arrivé à des notions précises sur les langues celtiques. Les frères Grimm commençaient à peine, quand écrivait Michelet, à poser les bases de la philosophie germanique, et Diez celle des langues romanes. Ce n'est qu'après les travaux de M. Longnon sur les noms de lieux en France, que beaucoup de questions d'ethnographie ont trouvé leur solution. Encore ne faut-il pas se bercer de trop d'illusions. La question des langues est indépendante dans une large mesure de la question des races. Nous savons trop bien aujourd'hui que des peuples peuvent changer de langue, tels les peuples de la Gaule, qui se sont mis à parler latin, et l'on est revenu de la sérénité confiante avec laquelle, il y a cinquante ans, on suivait depuis le plateau du Pamir jusqu'aux bords de l'Atlantique les migrations successives des nations européennes et la généalogie de leurs idiomes. On n'ose plus rien affirmer, ni sur le siège primitif des populations de l'Europe, ni

1. Il faut bien le reconnaître, si l'ethnographie s'est constituée en science en ce qui concerne l'étude actuelle des caractères des types humains, l'ethnographie en tant que reconstitution de l'histoire des populations anciennes et de leurs migrations est sujette aux plus grandes incertitudes.

Voy. l'ouvrage de Deniker : *Races et peuples de la terre. Eléments d'anthropologie et d'ethnographie*. Schleicher 1900.

sur la direction de leurs premières migrations. Si l'on est arrivé à apprécier assez nettement les relations des diverses langues indo-européennes, on n'ose plus affirmer l'identité de race des populations qui parlent ces langues.

Aux trois sciences historiques qui se sont constituées depuis l'époque où écrivait Michelet, il faut ajouter la mythologie comparée. Michelet, pour parler de la religion des Gaulois, a utilisé César et les écrivains anciens, quelques monuments religieux connus à son époque, et des comparaisons très périlleuses entre les renseignements venus de l'antiquité et les traditions religieuses relativement récentes de l'Irlande et du pays de Galles. Depuis lors, les découvertes de l'archéologie ont multiplié les monuments religieux de l'ancienne Gaule, mais la multiplication même du nombre des divinités a rendu de plus en plus difficile leur classification et leur comparaison avec le panthéisme romain ou grec. On a, d'autre part, contesté, non sans exagération, la valeur des renseignements fournis par César et les historiens latins; M. Gaidoz, dans son *Esquisse de la Religion des Gaulois* de 1879, s'est fait l'interprète d'un scepticisme presque intransigeant. M. Bertrand, dans sa *Religion des Gaulois*, de 1897, a, au contraire, défendu dans une large mesure la validité des traditions sur les Druides et le druidisme. En lisant le résumé solide et prudent donné par M. Bloch dans le premier volume de l'*Histoire de France* de M. Lavisse, de nos connaissances relatives à la religion des Gaulois, on reconnaîtra que Michelet n'en a pas tracé un tableau trop incorrect.

Il reste à se demander quel est l'intérêt, au point de vue de la formation historique d'une nation, au point de vue de son caractère, de ses tendances, de ses idées, de distinguer les diverses races qui ont occupé son sol. Michelet accordait, on l'a vu, une assez grande importance aux races, aux époques primitives, quand elles ne sont pas encore mélangées, et il croyait pouvoir déterminer dans une certaine mesure les caractères psychologiques de chacune. La science moderne est aujourd'hui bien revenue des idées qui avaient cours de 1820 à 1830 sur ce point. Les progrès de l'ethnographie, de la linguistique et surtout le triomphe des idées transformistes et évolutionnistes en histoire naturelle, ont amené savants et historiens à ne plus considérer la race comme un élément précis et fixe, dont il soit possible de déterminer le rôle dans l'évolution humaine. Si des écrivains comme le comte de Gobineau ou M. Houston Chamberlain¹ ont fait encore de la race la base de leur système de philosophie de l'histoire, on s'accorde à les regarder comme de brillants fantaisistes, non comme des esprits scientifiques². Les races, aussi bien que les langues, bien plus même que les langues, sont dans un état de perpétuelle métamorphose et leurs modifications sont plus rapides encore aux époques primitives qu'aux époques civilisées. Elles se modifient à la fois par les

1. *Essai sur l'inégalité des races humaines* 1853-1854. — *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*.

2. *Le Préjugé des races* par J. Finot, 1905.

mélanges avec d'autres races, et par les changements politiques et sociaux. Comment parler du rôle et du caractère des races dans un pays comme la France, où cinq ou six couches successives de populations diverses se sont succédées sur le même sol avant la conquête romaine, laquelle a transformé radicalement l'organisation politique et sociale, la religion et la langue, bien que le nombre des Romains établis sur le sol gaulois ait formé une quantité négligeable par rapport à celui des habitants déjà établis dans le pays? De même, les Germains entrés en Gaule, s'ils étaient plus nombreux que les Romains, l'étaient infiniment moins que les descendants des premiers habitants du pays; leur influence a cependant été considérable sur les institutions, les mœurs et les idées. Comment oser, dès lors, parler de l'influence des races, surtout si l'on songe que ces mêmes Germains étaient constitués d'éléments ethniques aussi variés que les habitants de la Gaule conquis par eux? Est-ce à dire qu'on doive s'interdire de parler du caractère d'un peuple? Faut-il, avec M. Finot, aller jusqu'à déclarer toute psychologie collective illusoire et renoncer à caractériser le peuple français, le peuple allemand ou le peuple anglais? Non. Ce caractère se modifie sans doute sous la pression des circonstances, mais il conserve des traits permanents, dûs non à la persistance de la race, mais à la continuité de certaines conditions générales de climat et de situation. Quand César et Strabon nous décrivent les Gaulois comme aimant la guerre et les belles paroles, curieux, bavards, avides de nouveautés, faciles à s'emporter et à être trompés, sensibles et prêts à défendre ceux qu'on opprime, il est difficile de ne pas reconnaître dans ce tableau celui des Français d'aujourd'hui. Mais ces ressemblances ne viennent pas de nos origines celtiques. Elles tiennent à ce que nous vivons sur le même sol et sous les mêmes cieux que les Gaulois que décrivaient César et Strabon.

D'autre part, on ne peut pas interdire à l'historien de rechercher quel a pu être, dans le développement de l'ancienne France, l'apport des divers peuples qui l'ont occupée et gouvernée, Gaulois, Romains ou Germains; car il est évident que les mœurs, les idées et les institutions de chacun d'eux ont exercé leur action sur la formation de la société française du Moyen-Age.

A vrai dire, il n'est pas aisé de fixer avec certitude dans la constitution sociale d'une nation moderne les apports primitifs des peuples qui l'ont formée ou gouvernée autrefois et d'en distinguer les phénomènes originaux et nouveaux, nés des circonstances nouvelles. Mais pour difficile que soit ce travail, il est impossible à l'historien de s'y soustraire. Et c'est un problème tout différent de celui de la race.

Ce problème, Michelet se l'est posé, et il y a répondu d'une manière assez originale pour qu'on s'y arrête un instant.

Les historiens qui l'avaient précédé avaient accordé une très grande importance à l'élément germanique. Montesquieu faisait sortir le système féodal des forêts de la Germanie; Guizot et l'Anglais Hallam considéraient les institutions germaniques comme l'origine principale de l'organisation politique et sociale du Moyen-Age, et les Germains

comme les représentants de l'esprit d'indépendance individuelle en face de l'esprit d'autorité et d'unité gouvernementale de Rome. Thierry rapportait toute l'évolution de notre histoire à la conquête de la Gaule romaine par les Francs, et l'on pensait unanimement qu'il avait fallu l'invasion des barbares pour rendre une sève nouvelle au monde romain, voué à la désorganisation, à la décadence et à la mort. L'abbé Dubos, seul, au *xviii^e* siècle, avait protesté contre la thèse qui rattachait la société franque et féodale aux institutions germaniques, et soutenu la persistance des institutions romaines sous les rois francs en arguant de l'impuissance de la barbarie germane à rien fonder. Guérard devait, en 1836, dans l'*Introduction au Polyptique de l'abbé Irminon*, sans admettre la persistance des institutions romaines, soutenir avec une grande énergie que les Germains n'avaient rien apporté d'autre en Gaule que le désordre et la barbarie, qu'ils avaient seulement bouleversé le monde romain, et forcé ainsi une société nouvelle à se reconstituer péniblement sur ses ruines, sous l'aiguillon de la nécessité.

Je n'ai pas le loisir de faire la critique de ces divers systèmes, et je veux seulement indiquer la situation prise par Michelet au milieu des autres historiens.

Il n'a pas suivi le système de Dubos, et il ne voit pas non plus dans les Germains les régénérateurs du monde gallo-romain en décadence. Il regarde les Germains avant tout comme des barbares, ne pouvant rien apporter d'original et de précis avec eux. Il ne leur accorde même pas d'avoir représenté l'esprit d'indépendance, de libre personnalité¹. Il les considère plutôt comme des esprits essentiellement dociles et disciplinables, toujours disposés à s'attacher héréditairement à des chefs, à s'organiser en groupements sociaux, fondés sur le dévouement personnel. Les Scandinaves, les Espagnols, les Celtes, sont, à ses yeux, plus individualistes que les Germains. De ces Germains, les plus souples, ceux qui adoptèrent le mieux les traditions romaines, furent les Francs. Ils devinrent catholiques, acceptèrent le christianisme, se soumirent à l'Église, furent l'élément vital, le seul vraiment organique, de la société franque. L'union de Clovis et de ses descendants avec l'Église introduisit dans la société franque des germes d'ordre et d'union. C'est l'Église qui dicta à Clotaire II, après sa victoire sur Brunehaut, en 514, la Constitution perpétuelle de Paris. Michelet écrit des pages admirables sur le rôle tutélaire joué au milieu de l'anarchie des derniers Mérovingiens par les évêques et par les monastères, par des centres religieux comme Tours et Reims. L'Église subit cependant, à ce moment, la contagion du désordre universel. Le mouvement d'anostolat monastique, qui trouva ses principaux représentants parmi les moines irlandais, gallois, écossais, si admirable

1. Le baron d'Eckstein qui était son ami et son admirateur, a néanmoins très vigoureusement combattu et critiqué tout ce que Michelet a dit des Germains dans les tomes VII, VIII, IX, X et XI de la première *Revue Européenne*, (1833-1834).

qu'il ait été, n'était pas capable de maintenir l'ordre social. Seul, l'esprit d'unité et d'autorité, qui n'a plus alors d'autre représentant que l'évêque de Rome, peut sauver la société barbare. La seconde conquête germanique de la Gaule, celle des Carolingiens, assurera le triomphe de l'Église et établira en Gaule et en Germanie une organisation politique et sociale, où elle aura le premier rôle.

Michelet a une vue très profonde du caractère de la restauration politique accomplie par les Carolingiens, quand il y montre la conséquence de la réorganisation ecclésiastique accomplie d'accord avec Rome et les évêques par les assemblées et les conciles de Pépin et Charlemagne. Guizot avait déjà signalé cette prépondérance des préoccupations ecclésiastiques dans le gouvernement de Charlemagne. Michelet le cite, mais pousse encore plus loin cette idée; il la pousse même jusqu'à un point où elle cesse d'être juste, à force d'être exclusive. Michelet a diminué Pépin et Charlemagne en faisant d'eux surtout des serviteurs de l'Église : « Cette royauté de Pépin, dit-il, fondée par les prêtres, fut dévouée aux prêtres ». Et de Charlemagne : « Ce David, ce Salomon des Franes, se trouva plus prêtre que les prêtres et fut ainsi leur roi. » Il en arrive à méconnaître tout ce qu'il y eut d'original dans le gouvernement de Charlemagne, et s'imaginer que, dans ses Capitulaires, il n'a fait que codifier ce qui avait déjà été édicté sous les Mérovingiens¹.

Michelet, suivant toujours son idée unique et absorbante, nous le montre stérilisé par l'Église et poussé par elle à une sorte d'imitation byzantine de l'Empire romain. Sur ce point, ses idées se rencontrent complètement avec celles que devait développer, cinquante ans plus tard, Fustel de Coulanges.

Cet effort d'unité échoue sous un roi qui est le vrai souverain selon le cœur de l'Église, formé par elle, le saint Louis du neuvième siècle, Louis le Débonnaire. En vain, il cherche à imposer au monde occidental l'unité religieuse et impériale. Trop d'éléments disparates se heurtent dans cet immense empire. La piété, la douceur, la bonté de Louis, le font bafouer et détrôner dans une société où l'Église elle-même entre dans le cadre de la féodalité naissante. C'est l'Église, avec le pape, allié aux fils parricides de Louis, qui ruine l'empire qu'elle a fondé. Mais c'est l'Église aussi qui reprend la haute main dans les deux royaumes sortis de l'empire de Charlemagne, le royaume de France et celui d'Allemagne. « Le royaume de Charles le Chauve, dit Michelet, était réellement une république théocratique. Les évêques soutenaient, nourrissaient ce roi qu'ils avaient fait; ils gouvernaient

1. Dans sa lettre à Sainte-Beuve de 1837, Michelet écrit : « M. Guizot ne voit dans le règne de Charlemagne qu'un miracle du génie individuel et par cela même il ne peut trop l'expliquer. Moi, j'ai montré par les capitulaires et par d'autres preuves moins directes que ce règne était le triomphe du clergé faisant motiver habilement la force barbare. Il s'agit bien entendu d'un clergé de cour, non des évêques. »

Il y a une part de vrai, une grosse part d'erreur dans le point de vue de Michelet.

les choses de la guerre comme celles de la paix. » Quand la société carolingienne tombe en ruines, parce que l'Église, à son tour, est envahie par le désordre féodal, c'est encore l'Église, c'est l'archevêché de Reims, qui, au dixième siècle, reste le seul centre politique de cette monarchie disloquée, et, en 987, c'est l'archevêque de Reims, Adalbéron, qui fait passer la couronne à une dynastie nouvelle, celle des Capétiens, issue de ces chefs de guerre, ducs de France, comtes de Paris, qui ont défendu le pays contre les païens normands, et dont le premier, Robert le Fort, a été honoré par l'Église comme un Macchabée des Francs. « La royauté recommence avec la troisième race comme avec la seconde, par une famille de grands propriétaires, amis de l'Église. La propriété et l'Église, la terre et Dieu, voilà les bases profondes sur lesquelles la monarchie doit se replacer pour revivre et refleurir. »

Paroles profondément vraies.

Revenant alors en arrière, dans une conclusion où tout n'est pas également clair, il résume ces prolégomènes de l'histoire de France.

Pour qu'une nation se crée, il faut la fusion des races et leur fixité au sol. Cette fixité ne sera obtenue que par la féodalité. L'unité de l'Empire romain, reproduit tant bien que mal par Charlemagne, recouvrira mal la diversité des peuples, des langues, des appétits et des intérêts. Une unité matérielle était impossible par la force; il fallait, pour la faire, une unité morale. L'Église, seule, le pourra; mais l'Église carolingienne s'est désagrégée en aristocratie épiscopale. Il faut qu'elle retrouve l'unité sous la monarchie pontificale. Alors le monde féodal retrouvera une harmonie réelle et forte. Michelet annonce ainsi le rôle nouveau qu'il va donner dans les siècles suivants à l'Église de France réformée par Grégoire VII au onzième siècle. En attendant, la division triomphe. La France se partage en quatre royaumes, France, Lorraine, Bourgogne, Provence, sans compter la foule des suzerainetés féodales, qui sont autant de royaumes et de dynasties. Chaque province va subir les influences du sol et du climat, « Les fatalités locales sont toutes puissantes, la simple géographie est une histoire. » Ainsi se termine le premier volume.

Sans doute, il y a là quelque chose de trop exclusif et systématique. Il existait, malgré tout, dans l'empire franc, d'autres forces organisées que l'Église, et Michelet a trop négligé l'histoire des institutions administratives, militaires, judiciaires et sociales. Il n'en est pas moins vrai que l'Église a été, dans ces temps d'anarchie, la plus grande force morale et sociale, la plus grande institution économique et même judiciaire. Son influence a été capitale. Michelet a été le premier à le voir avec netteté, le premier à le dire avec cette force et cette autorité. Aujourd'hui, plus on pénètre dans l'étude du Moyen-Âge, du cinquième au treizième siècle, plus on donne, comme lui, la première place à l'histoire de l'Église.

CHAPITRE VI

Les premiers volumes de l'Histoire de France

TOME II : LA GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

Michelet ouvre son second volume par le *Tableau de la France*. Avant d'écrire l'histoire de la formation de la France monarchique centralisée, il veut montrer la variété des pays, des populations et des provinces dont cette unité a été faite. Qu'y avait-il d'original dans cette conception? Comment Michelet l'a-t-il réalisée?

L'*Histoire de France* de Michelet est la première dont l'auteur ait commencé son œuvre par un tableau géographique. Il avait également commencé son *Histoire romaine* par un chapitre géographique sur l'Italie et il a fait précéder l'histoire des guerres samnites d'une description des montagnes où ces guerres se sont déroulées. Dans ses cours, nous le voyons toujours préoccupé d'expliquer l'histoire par la géographie, qu'il s'agisse de la Grèce ou de l'Allemagne. Il est donc vrai qu'il a été, plus que les autres historiens de son temps, soucieux des rapports de l'histoire avec la géographie.

Cependant, il n'a pas été le premier à avoir cette préoccupation. Daunou disait que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire et approuvait Kant d'avoir dit que, pour comprendre n'importe quel événement, il faut se demander : « Où et quand? » Dès l'antiquité, les esprits philosophiques avaient recherché l'influence de la nature physique sur l'homme. Hippocrate avait consacré à ce sujet tout un traité *Des eaux, des airs et des lieux*, et, dans ses *Météorologiques*, Aristote avait sur le même sujet esquissé quelques aperçus où se montre la pénétrante puissance de son génie. Tite-Live, au début de son histoire, signale la situation géographique de Rome comme une des causes de sa prodigieuse fortune. Quant à Lucrèce, la dépendance étroite de l'homme envers la Nature est le fond même de son *De natura rerum*.

Au xvi^e siècle, Bodin, dans sa *Methodus ad facilem historiarum*

1. Dans une lettre à Nisard du 25 février 1834 Michelet raconte qu'avant d'écrire son histoire de France il avait conçu l'idée d'une histoire et description des principales provinces de la monarchie d'où il aurait tiré plus tard une histoire générale. Sur le conseil d'Edwards et d'autres amis, il avait renoncé à ce projet trop vaste et exigeant trop de voyages. Il s'est restreint à son *Tableau de la France*, mais il ajoute : « La chose est ajournée probablement pour deux ans, mais à cette époque je l'exécuterai infailliblement. »

cognitionem (1576), avait pressenti les théories de Montesquieu et de Herder. Il affirmait que l'histoire est déterminée par deux éléments permanents et un élément variable : d'un côté, la nature et la pensée divine; de l'autre, l'homme; il avait insisté sur l'influence exercée par la géographie et les climats sur les destinées des peuples.

Bossuet lui-même n'avait pas méconnu cette influence, et l'on se rappelle sa phrase célèbre sur l'Égypte : « Le ciel toujours le même y faisait les esprits solides et constants. »

Au xvin^e siècle, l'intérêt croissant pour les sciences naturelles et les tendances sensualistes, ou, si vous voulez, naturalistes, de tous les écrivains, attirèrent les esprits sur le rôle joué par la nature dans le développement de l'humanité. Voltaire lui-même, qui ne s'intéressait guère dans l'histoire qu'aux progrès de l'esprit humain, commence cependant son *Essai sur les Mœurs* par une étude des changements survenus sur le globe, et appuie sur la géographie une grande partie des considérations contenues dans l'Introduction de son *Essai* sur les peuples de l'Orient, de l'Afrique et de l'Amérique. Il rattache aux phénomènes universels de la nature ce qu'il y a de semblable dans les mœurs, les traditions, les superstitions des divers peuples; et il fait remarquer dans son avant-propos que cette influence a été plus grande dans les pays méridionaux, où la nature est opulente et prodigue, que dans les pays septentrionaux, où l'on doit tout au commerce et à l'industrie. Mais si Voltaire attribue à la configuration du sol de l'Égypte et aux inondations du Nil un rôle dans l'histoire de la civilisation égyptienne, il se méfie des généralisations précipitées qu'on tire des considérations sur les climats. Dans le chapitre *Du Climat*, de son *Commentaire sur l'Esprit des lois*, il remarque que, de tout temps, on a su combien le sol, les eaux, l'atmosphère, les vents, influent sur la végétation, les animaux et les hommes. « On sait assez qu'un Basque est aussi différent d'un Lapon qu'un Allemand l'est d'un Nègre et qu'un coco l'est d'une nêlle. » Il raille les généralisations d'un Montesquieu, disant par exemple que les lois de l'Inde sont douces parce que le climat est doux, et souligne que ce même climat a produit des tyrans atroces. Il nie que les peuples du Nord aient toujours vaincu ceux du Midi; il n'admet pas davantage que les religions dépendent du climat, tout en le reconnaissant pour les rites. Il trouve également faux d'attribuer aux peuples du Midi une faiblesse d'organes et une paresse d'esprit qui rend immuables leurs lois, leurs mœurs et leurs manières.

Ces critiques rapides, et, si l'on veut, superficielles, mais d'une incontestable justesse, indiquaient bien la faiblesse des considérations présentées par Montesquieu aux livres XIV à XVIII de son grand ouvrage sur les rapports des lois avec la nature du climat et la fertilité ou la stérilité du sol. Nulle part Montesquieu n'a plus mérité la critique de Mme du Deffand d'avoir fait, non l'Esprit des lois, mais de l'esprit sur les lois. Parti d'une idée juste, l'impossibilité de séparer l'homme de la nature où il naît et vit — il a eu le tort de vouloir rattacher directement aux causes naturelles ce qui n'en dépend

qu'à travers une longue série de causes secondes et tout humaines, les institutions et les lois. Ses raisonnements n'offrent quelque valeur qu'au sujet de l'esclavage; encore y mêle-t-il beaucoup trop de fantaisie, d'imagination et d'esprit. On retrouve des idées analogues à celles de Montesquieu dans l'*Histoire des deux Indes*, de l'abbé Raynal, dans le *Système de la Nature*, de d'Holbach; et, avec une rigueur scientifique beaucoup plus grande, dans les *Époques de la Nature*, de Buffon. Cependant, Buffon, dans son *Esquisse des Origines*, ne parle que des premiers âges de l'humanité et des influences physiques qui ont agi d'une manière sinon uniforme, du moins analogue, sur toute l'humanité primitive. Il ne faut pas confondre l'action générale de la nature sur l'homme avec l'action particulière de la géographie locale sur l'histoire de certains hommes.

Un homme d'un esprit supérieur, à qui ses occupations d'administrateur et d'homme d'État et une mort prématurée (à cinquante-quatre ans), n'ont pas permis de donner à la philosophie, à l'histoire et à l'économie politique les œuvres que son esprit robuste et original était capable de créer, Turgot, avait, au moment même où Montesquieu publiait son *Esprit des lois* (1748) et Voltaire son *Essai sur les Mœurs* (1757), conçu l'idée d'un ouvrage où les rapports de la géographie avec l'histoire seraient présentés d'une manière beaucoup plus scientifique que chez Montesquieu et même que chez Herder.

Il projetait un grand ouvrage où un tableau de l'histoire universelle aurait voisiné avec une géographie politique et un art de gouverner. La *Géographie politique*, autant que nous pouvons en juger d'après le plan qui nous est seul parvenu, avait pour objet de marquer les rapports de la géographie physique avec la distribution des peuples, leur richesse, leurs relations politiques et commerciales, leurs formes de gouvernement. Turgot se proposait d'en tirer des conclusions sur la politique internationale, la politique intérieure, et l'établissement futur d'une république ou d'une monarchie universelle.

Turgot, à l'opposé de son devancier Montesquieu et de son successeur Herder, met au second plan la question des climats, ou plutôt n'en tient compte que dans la mesure où les climats influent sur le terrain et les productions. Pour lui, économiste avant tout, les deux éléments géographiques qui priment tous les autres sont les productions du sol et les communications. Il devance sur ce point les géographes du XIX^e siècle. Une autre vue profonde de Turgot, c'est que la géographie n'est pas une donnée immuable, mais change d'aspect avec les époques et le mouvement même de l'histoire.

Les vues de Turgot sur les rapports de la géographie et de l'histoire sont restées inconnues de ses contemporains. Elles n'ont été publiées que dans l'édition des œuvres de Turgot donnée par Dupont de Nemours, de 1808 à 1810. C'est là que Michelet les a connues, dès 1824.

Au contraire de Turgot, Herder, dans son essai de 1774 : *Essai d'une philosophie de l'histoire pour l'éducation du genre humain* et dans son grand ouvrage de 1784 : *Idées sur la philosophie de l'histoire de*

l'humanité, n'a pas fait autre chose que d'étendre à l'histoire de l'humanité tout entière et à toute l'évolution de la civilisation les théories de Montesquieu. Ses idées sur ce point sont souvent aussi superficielles, aussi artificielles et aussi fantaisistes que celles de son prédécesseur. On ne peut s'empêcher de sourire quand il dit, à propos de l'Afrique : « Il fallait ou que l'Afrique ne sortît pas de la création, ou qu'il se trouvât des nègres pour habiter l'Afrique »; ou bien, à propos des Américains sauvages : « L'air pur, la verdure des champs et des forêts, les eaux vives des lacs et des fleuves, ont contribué à répandre parmi eux l'esprit de liberté et de prospérité. »

Toutefois, l'effort tenté par Herder marque un moment important dans l'histoire des idées. Il a le premier conçu dans sa généralité et toute son ampleur le problème des rapports de la géographie avec l'histoire, et si, dans l'exécution, il s'est montré plus poète qu'homme de science, il n'en a pas moins eu la conception nette des trois idées fondamentales sur lesquelles reposent aujourd'hui les sciences auxquelles on a donné le nom de *géographie humaine* (ou *anthropogéographie*) et de *géographie politique*.

Les cinq premiers livres de son ouvrage ont pour objet de déterminer la place de la terre dans le système solaire, la situation de l'humanité par rapport aux animaux et aux plantes qui couvrent la terre. Mais ensuite, tout en insistant sur la dépendance dans laquelle l'humanité se trouve vis-à-vis de la nature à ses origines, il fait remarquer que la sphère propre à l'homme est celle des pouvoirs spirituels, et qu'il se dégage peu à peu de la nature matérielle pour réagir suivant les lois de sa nature spirituelle. Une fois les hommes groupés en sociétés et en nations, des causes nouvelles d'une nature spirituelle, nées de l'état de société, agissent sur le développement de l'humanité.

Enfin, au livre XV, partant du principe que Dieu a placé leur destinée entre les mains des hommes, Herder montre comment l'homme réagit sur la nature, la modifie par son action, et par cela même modifie l'action de la nature. Au livre VII, il avait déjà marqué cette opposition entre le climat et le pouvoir originel de l'homme; et il voudrait, comme Turgot, établir, par une série de mappemondes, « une histoire physique et géographique des migrations et des variations de notre espèce, selon les temps et les climats. »

Pour bien juger l'œuvre et le système de Herder, il faut se rappeler que la forme spécifique sous laquelle l'idée d'une influence de la géographie sur l'histoire est apparue au xviii^e siècle, c'est-à-dire la théorie des climats, a été le résultat direct des ouvrages des voyageurs qui, depuis le xvi^e siècle, mais surtout au xviii^e, avaient fait connaître à l'Europe les immenses contrées, jusque-là ignorées, habitées soit par des peuples sauvages, soit par des peuples dont les idées, les mœurs et les coutumes n'avaient aucun rapport avec celles de l'Europe.

C'est seulement au xviii^e siècle, qu'à la suite d'une série de voyages autour du monde, en particulier ceux de Cook et de Bougainville, les hommes ont pris une idée à peu près complète de ce qu'était la terre habitée. Les récits des missionnaires jésuites avaient fait connaître

les pays d'Asie, l'Inde et la Chine; les voyages de Pallas la Sibérie. Les voyages en Amérique se multipliaient; l'Afrique même commençait à être pénétrée. Il faut toujours un assez long temps pour que l'humanité prenne pleine conscience de la portée des découvertes. Les conséquences philosophiques des découvertes de Christophe Colomb n'ont été aperçues clairement qu'au XVIII^e siècle. Lui-même avait entrepris ces voyages avec l'esprit d'un missionnaire ou plutôt encore d'un chef de croisade pour porter le christianisme aux Indes occidentales. Or, justement, la découverte de l'Amérique, celle de l'Océanie, puis de l'Afrique méridionale, allait porter au christianisme un coup redoutable, en même temps que le système nouveau du monde découvert par Copernic, Képler et Galilée. Quand on se fut bien rendu compte que la terre n'est pas le centre de l'univers, ni l'homme le chef-d'œuvre de la création, mais, comme dit le poète :

Que l'homme, fier géant, n'est qu'un des parasites
D'une sphère oubliée entre les plus petites,
Parasite à son tour des crins d'or du soleil ;

quand on se fut convaincu que, sur les millions et les millions d'hommes qui s'étaient succédé sur la terre, une toute petite partie seulement avait pu avoir connaissance du christianisme, et qu'il était dès lors invraisemblable que la venue du Christ fût le point central et l'explication même de l'humanité, l'idée d'une histoire universelle de la terre et de toute l'espèce humaine se présenta à tous les esprits philosophiques ; on s'intéressa passionnément à tous ces peuples dont, jusque-là, on avait ignoré ou négligé l'existence. On sait quelle place la Chine tient dans les écrits du XVIII^e siècle, dans ceux de Voltaire en particulier. Comment expliquer le développement de ces civilisations incomplètes et si différentes des nôtres, sinon par la différence des pays et des lieux où ces hommes ont vécu et pensé d'une vie et d'une pensée si différentes des nôtres ?

On y était amené d'autant plus naturellement que les voyageurs apportaient en foule, sur les peuples de l'Amérique, de l'Océanie, de l'Afrique, les récits d'une vie simple et sauvage, dont tous les détails, mœurs, coutumes, rites religieux, institutions sociales, semblaient commandés par les conditions matérielles de leur existence. On les appelait : les enfants de la nature. Comment ne pas se dire que tous les hommes avaient dû être à une certaine époque et devaient être restés dans une certaine mesure des enfants de la nature ? Le magnifique développement des sciences d'observation, les travaux des naturalistes qui étaient en même temps des voyageurs, Daubenton et La Condamine, le grand effort tenté pour arriver à la classification des espèces animales et végétales, tout cela poussait à faire rentrer les races humaines dans l'histoire naturelle, et à attribuer aux climats la même influence sur elles que sur les animaux et les plantes.

La documentation de Herder prouve jusqu'à l'évidence que la nouvelle philosophie de l'histoire a été provoquée par les découvertes des voyageurs et des naturalistes. L'empire russe, l'Asie, l'Amérique,

l'Océanie, sont autant de champs d'observation, on pourrait dire d'expériences qui s'offrent à l'historien-philosophe. Peu avant Herder, Zimmermann, de 1778 à 1783, avait publié ses trois volumes sur l'*Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, dont Herder s'est inspiré. Tous deux avaient sous les yeux les récits des voyageurs qui avaient décrit les peuples sauvages de la Russie, Pallas, Georgi, Klingstedt; le grand recueil de Muller² (en 9 vol.) sur l'Empire russe, la collection générale des voyages parue à Göttingen en seize volumes.

Michelet avait étudié Herder, comme il avait lu Turgot et Montesquieu. Il connaissait probablement les travaux de Cuvier sur la géographie minéralogique des environs de Paris; le grand naturaliste y insistait sur l'influence exercée par le sol sur l'habitation, l'alimentation et la pensée des hommes : « On ne se logera, on ne se nourrira, on ne pensera jamais en Limousin et en Basse-Bretagne, comme en Champagne et en Normandie. » Il avait retrouvé un écho des idées de Herder dans la *Mythologie des peuples de l'antiquité* de Creuzer. Enfin il s'était pénétré des ouvrages de Heeren, de son *Système politique des États de l'Europe et de leurs colonies* (1809), traduit par Guizot et Vivens — Saint-Laurent, et ses *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité* où Heeren avait fait une large place aux considérations géographiques³.

Michelet eut-il aussi connaissance de l'ouvrage par lequel Carl Ritter, professeur de géographie à l'Université de Berlin, le créateur de la science géographique moderne, a préludé en 1817 à ses travaux de géographie comparée, l'*Allgemeine vergleichende Erdkunde* (Géographie générale comparée ou Etude de la terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme)? Rien ne nous permet de le croire. Les seuls ouvrages de géographie générale que Michelet semble avoir connus sont ceux du Danois Malte-Brun (dont le nom exact est Malte Conrad Brunn), qui était venu se fixer à Paris en 1800, et qui publia de 1803 à 1805, en collaboration avec Mantelle, une *Géographie mathématique, physique et politique*; puis, de 1810 à 1829, un *Précis de géographie universelle* en huit volumes, sans compter ses recueils périodiques de voyages, *Annales* et *Nouvelles Annales* de voyages⁴.

Lorsque Michelet écrivit son *Tableau de la France*, l'idée de l'application de la géographie à l'histoire n'était donc pas chose nouvelle. Cependant sa tentative pouvait être considérée comme originale à bien des égards.

1. *Geographische Geschichte des Menschen und der allgemein verbreiteten vierfüßigen Thiere*.

2. Gérard Frédéric (1705-1783), professeur de latin, histoire et géographie à l'Académie de Pétersbourg. *Voyage en Sibirie* 1733-1743. *Recueil pour l'histoire de Russie* 1732-1764. *Hist. des voyages et découvertes des Russes*, 1766, 2 vol.

3. 1808-1813, 3 vol.

4. 1819-1826, 32 vol.

On avait bien cherché à déterminer les rapports généraux de la géographie avec l'histoire, l'action des climats sur les sociétés primitives ou sur les migrations des peuples (Herder), les facilités offertes au commerce par la distribution des mers et des côtes (Heeren), les conditions de sol et de climat imposées à l'histoire de tel ou tel peuple, comme Michelet l'avait fait lui-même, après Napoléon, pour la République romaine. Mais ce qu'on n'avait pas encore tenté, c'était de décrire pour une série de provinces, l'action permanente qu'exerce à travers toute l'histoire, et encore actuellement, la constitution géographique du sol sur le caractère, les mœurs et la destinée des habitants. Comment Michelet a-t-il résolu ce problème difficile ?

Pour y parvenir, deux choses étaient nécessaires, d'abord que les principes mêmes et la méthode sur lesquelles repose ce qu'on appelle la géographie humaine fussent posés, en second lieu que la géographie physique de la France fût connue avec un détail suffisant. C'était peu de connaître les grands faits géographiques qui sont visibles à tous les yeux : fleuves, montagnes, configuration des côtes, grandes zones de culture; il était nécessaire de connaître la composition géologique du sol, son relief exact, le régime des pluies, des eaux et des vents; le rapport exact des terrains avec les productions du sol, les habitations des hommes et les conditions de l'industrie.

Or, ces deux conditions essentielles manquaient au moment où Michelet écrivait son *Histoire de France*. Il ne connaissait pas Ritter et le temps était encore éloigné où Ratzel devait écrire son *Anthropogeographie* et sa *Politische Geographie*, Élisée Reclus sa *Géographie universelle*. La constitution géologique de la France était ignorée. Il avait bien paru en 1817 une ébauche informe d'une carte géologique, mais Élie de Beaumont commençait seulement les travaux qui devaient aboutir en 1843 à la première carte géologique d'assemblage et en 1845 à ses *Leçons de géologie* (en 3 vol.)². La météorologie était encore moins avancée et l'on ne possédait pas les travaux qui ont été exécutés depuis lors sur toutes les régions de la France au point de vue de

1. Voyez Daunou, L. II, p. 425.

« La géographie est une des grandes lumières de l'histoire civile : elle construit, dispose, éclaire le théâtre de toutes les scènes mémorables ». Il ajoute : « Quand les faits naturels et les faits politiques sont rapprochés et pour ainsi dire mis en contact par ses descriptions elle a le droit de se présenter comme une des bases de la science sociale. Elle rassemble les notions élémentaires et positives sur lesquelles doit s'élever la théorie des lois et des gouvernements. Nous avons déjà vu comment les mouvements qu'elle a imprimés au commerce ont renversé les barrières qui limitaient l'industrie, circonscrivaient les richesses publiques, séparaient et isolaient les nations. » Il montre ensuite comment la connaissance du globe élargit les idées, et conclut : « La géographie est un des points de départ de l'intelligence humaine; un centre commun des connaissances physiques et des connaissances morales, et ce tableau universel des dures et des relations, de tous les peuples est un véritable lien qui s'est établi entre eux. »

2. La cartographie était encore dans l'enfance. La carte de Cassini, seule carte détaillée que possédât Michelet, ne donnait rien pour le relief exact du sol.

l'hygrométrie, des températures, du régime des vents, de la distribution des cultures. Les études ethnographiques étaient, elles aussi, encore rudimentaires.

Les efforts de Michelet pour se documenter d'une manière sérieuse et scientifique sur les points essentiels ont été remarquables. Une lettre d'Élie de Beaumont du 21 janvier 1832 nous montre que Michelet lui avait envoyé tout un questionnaire sur la géologie, la statistique végétale et les industries agricoles. Élie de Beaumont lui communiquait des épreuves de sa carte géologique.

Michelet avait consciencieusement dépouillé toutes les statistiques départementales qui existaient alors, ainsi que les récits de voyage dans les diverses provinces, Arthur Young, Genoude pour l'Anjou, Millin pour le Midi, etc., et l'on sait par ses notes que les questions agricoles et industrielles avaient toujours été présentes à sa pensée. Aussi a-t-il admirablement saisi certains des aspects du pays et la condition faite par la terre aux populations aussi bien dans les contrées qu'il n'a pas vues et dont il parle d'après les livres, telles que l'Auvergne et la Bourgogne (p. 33-37), que dans celles qu'il a parcourues, comme la Bretagne (p. 17-18).

Malgré cela, nous ne devons pas nous faire d'illusions sur ce que ce *Tableau de la France*, si brillant, si séduisant, qui grave dans nos yeux et dans notre esprit les caractères essentiels des paysages et des populations de la France, a de faible au point de vue scientifique et d'insuffisant comme explication du problème géographico-historique posé très hardiment par Michelet.

Aux motifs indiqués plus haut, pour lesquels Michelet ne pouvait, à l'époque où il écrivait, avoir une juste idée de la constitution intime et organique du territoire, s'en joignent d'autres, qui tiennent à la nature même de son esprit et à ce qu'il a tenté dans ce *Tableau* une œuvre impossible, où il a laissé trop libre cours à sa fantaisie.

Son plan est défectueux. Il a cru suivre un ordre méthodique. Il décrit d'abord toutes les provinces frontières en commençant par celles de l'Ouest auxquelles il rattache l'Auvergne, pour continuer par celles du Midi et pour revenir ensuite par la frontière orientale jusqu'en Lorraine. Il reprend alors les provinces du Centre et du Nord, qui ont joué le principal rôle dans l'histoire de la monarchie, en allant de Lyon par la Bourgogne et la Champagne jusqu'à la Normandie et à la Flandre, pour arriver en conclusion au Centre même, Picardie, Orléanais, Ile de France avec Paris, qui devient le *sensorium commune*, le grand centre sympathique de cette multiplicité de provinces.

En réalité, je crois que s'il a choisi cet ordre, c'est qu'il revenait de son voyage de Bretagne et de la Loire, qu'il était tout plein des impressions de ce voyage et que c'est vraiment de là qu'il a vu toute la France se développer à ses yeux. Mais cet ordre n'a rien ni de géographique ni d'historique. Car, si la Bretagne est un des plus vieux pays de France au point de vue géologique, et si Michelet a su qu'elle formait avec l'Auvergne comme deux îles continentales émergées de bonne heure au milieu des mers environnantes, il n'attribue aucune

importance à ces considérations géologiques, la Bretagne n'a reçu qu'au ^v^e siècle les populations qui lui ont donné son caractère profondément celtique et elle ne joue dans notre histoire qu'un rôle accessoire. Les deux contrées qui, géographiquement et historiquement, tiennent la première place dans notre patrie sont les pays méditerranéens et les plaines du Nord, de l'Est et du Centre, les pays par où ont pénétré les deux grandes influences sous lesquelles la France s'est formée, l'influence méditerranéenne et l'influence continentale. Le voyage accompli par Michelet tout autour de la France pour revenir vers le Centre moins pittoresque, où tout est modéré, moyen, atténué, mais où tout aussi est concentré et lié, est charmant pour le touriste et le poète. Ce n'est pas la marche prescrite par la science. Michelet commet ensuite l'erreur de distribuer son *Tableau* par provinces, comme si toutes les provinces constituaient des unités géographiques, alors que beaucoup d'entre elles doivent leur constitution à des causes d'un caractère purement historique et sont composées d'éléments géographiques très disparates. Ce n'est pas que Michelet ait absolument méconnu les diversités géographiques qui caractérisent certaines provinces, la différence radicale par exemple qui en Poitou sépare la région de la Sèvre Nantaise de celle de la Sèvre Niortaise¹ ou en Bourgogne le Morvan du pays de Chellon et de Dijon, ou le Haut et le Bas Limousin. Mais en général il a trop assimilé les provinces à des régions géographiques susceptibles d'un jugement d'ensemble, comme cela est vrai d'ailleurs pour certaines d'entre elles, la Provence ou le Languedoc.

Il confond, d'autre part, la description des paysages avec l'analyse géographique; au lieu de marquer de quelle manière la géographie a agi sur le groupement et le mouvement des populations, sur le caractère agricole ou industriel, rural ou urbain des diverses régions, de démêler les causes locales qui ont assuré la prépondérance politique de tel ou tel centre, déterminé le rôle historique de telle ou telle province², il fait surtout une description physique du pays et prétend trouver dans le pays l'explication de la psychologie des populations. Il l'a fait avec un talent et avec une verve, une émotion, un coloris merveilleux, et nous voulons bien croire qu'il y a, dans cette psychologie pittoresque de la France, beaucoup de vrai; mais il y a aussi bien des choses vagues, et contradictoires, et arbitraires, et contestables³. Un seul exemple suffira. Michelet donne Des-

1. D'ailleurs le Poitou pour Michelet est tout en contradictions, trois populations, nord et midi, calvinisme et catholicisme vendéen. Mais Michelet ramène les deux esprits à un même principe d'opposition au pouvoir central.

2. Et ce sont les diversités de la France moderne qu'il décrit surtout alors qu'il veut expliquer la diversité féodale d'où devait sortir l'unité moderne.

3. Michelet donne bien des exemples frappants, Mirabeau qu'il qualifie le col du taureau, la force du Rhône, de ce Rhône emporté comme un taureau qui a vu rouge et qui représente la Provence entière, municipes, parlement et noblesse, démagogie et rhétorique — ou bien la Picardie ardente et colérique, centre des révoltes communales et qui est représentée par Pierre l'Ermite, Calvin, deux remueurs d'hommes, et les révolutionnaires

cartes comme représentant de l'esprit breton. Or, Descartes, qu'on a, en effet, cru Breton pendant longtemps, était un Tourangeau et descendait d'une famille qui avait donné plusieurs échevins à Tours. Or, quoi de plus opposé que la Touraine au génie breton que Michelet définit « un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle » ! Et quand on connaît la complexité des phénomènes d'atavisme, combien ne doit-on pas être circonspect dans les raisonnements qu'on peut faire sur ces questions d'hérédité et de caractère familial, provincial ou national ¹ !

Ce qui est plus grave, c'est que Michelet qui aurait dû conduire cette étude avec une méthode et une prudence extrêmes, y faire régner d'un bout à l'autre un ton d'objectivité, une impassibilité semblable à celle de la nature même, laisse à chaque instant percer son humeur. sa fantaisie, ce subjectivisme qui a été une de ses forces, mais aussi un de ses grands défauts.

Il n'a nullement tenté de proportionner la place faite à chaque province à son importance dans notre histoire, mais seulement aux émotions et aux idées qu'elle faisait naître en lui. Sur les 125 pages qu'occupe ce tableau, il y en a onze consacrées à la Bretagne, où il a voyagé (presque le dixième de l'ensemble), tandis que la Normandie, bien autrement importante, en a deux. De même, douze pages sur les Pyrénées et les pays adjacents, deux sur les Alpes et le Dauphiné, onze sur la Provence, cinq sur Lyon, et rien du tout sur la Champagne.

La Loire à Nantes est le fleuve des noyades, le torrent révolutionnaire. C'est une impression historique qui se substitue à la réalité géographique. Quand Michelet arrive à Toulouse et dans le bassin de la Garonne, il passe rapidement, parce que les Pyrénées l'attirent, sollicitent son pinceau et qu'il a déjà été pris par le charme de Ramond de Carbonnières, l'auteur du *Voyage au Mont Perdu*, qu'il appelle le grand poète des Pyrénées et qui restera un de ses auteurs favoris : « Quelque belle et riche que soit cette belle vallée de la Garonne, on ne peut s'y arrêter, les lointains sommets des Pyrénées ont un trop puissant attrait. »

En Provence, pas une ligne sur Marseille, sur le rôle prodigieux de cette ville et sur celui de la Méditerranée dans notre histoire; il n'insiste que sur la ruine des villes jadis florissantes, Avignon, Arles, Aix, etc. Dans la brillante, l'étincelante, la joyeuse Provence, il voit surtout des ruines, de sèches collines, parfumées et stériles: « Toute la poésie de ce destin du Midi semble reposer dans la mélancolie de Vau-

Condorcet, Desmoulins, Babeuf. Mais ici, Michelet s'est dispensé de décrire la terre. Elle n'a aucun rapport avec cette violence; c'est un pays de craie et de limon, mêlé de plateaux secs et de dépressions humides et marécageuses, pays de paysans où l'esprit militaire vient de sa situation frontalière. Mais Noyon, pays de Calvin, n'est plus un pays picard au point de vue géographique. Noyon, Soissons et Laon sont autant Champagne que Picardie.

1. Son père était conseiller au Parlement de Bretagne, mais n'allait à Rennes que pour les sessions. Descartes naquit à La Haye près Tours. Sa mère était poitevine.

cluse, dans la tristesse ineffable de la Sainte-Baume»; et il s'arrache avec des larmes à cette belle contrée. Impression d'autant plus fausse que Vaucluse n'est nullement mélancolique et que la nature verdoyante et très frissonnante d'eaux courantes du Comtat est en absolue opposition avec celle de la Provence, qui, d'ailleurs, a deux aspects tout différents, dans la plaine d'Arles à Marseille et sur la Côte d'Azur.

Ce qui est plus extraordinaire encore, il ne dit rien de l'Alsace; il ne se doute pas que l'Alsace, au point de vue géographique et géologique, est étroitement associée à la Lorraine et que l'on ne peut rien comprendre à la constitution physique de notre frontière de l'Est, si on néglige les Vosges. Et quelle raison Michelet donne-t-il? Après deux pages très justes sur la Lorraine, Metz et le versant occidental des Vosges, il ajoute : « La langue française s'arrête en Lorraine et je n'irai pas au-delà. Je m'abstiens de franchir la montagne, de regarder l'Alsace. Le monde germanique est dangereux pour moi. Il y a là un tout-puissant lotus qui fait oublier la patrie... », etc.

C'est charmant, c'est exquis, mais combien ces considérations sont d'un poète, et non d'un historien !

Enfin, quand il arrive en Flandre, aux champs de bataille des plaines du Nord, que le nom de Waterloo tombe de sa plume, il a comme un soubresaut : « Angleterre, Angleterre ! » s'écrie-t-il, etc... Heureusement qu'après cette prosopopée, qui n'a rien à voir avec la géographie, il se reprend et développe l'idée très juste que la nationalité française s'est précisée par son opposition et sa lutte avec l'Angleterre. Ce morceau trop long a néanmoins une réelle valeur, comme aussi toutes les pages qui suivent, où il décrit l'Île-de-France et Paris et explique comment la centralisation du nord de la France s'est faite autour de Paris, et ensuite la centralisation de la France entière. Toutefois, il commet une erreur quand il dit que « ce centre excentrique s'est trouvé marqué par des circonstances plus politiques que naturelles, plus humaines que matérielles ». Le rôle de Paris et du bassin de la Seine a été déterminé par la nature comme par l'histoire. Mais Michelet a admirablement exprimé le rôle de ce centre au milieu des diverses provinces, et les relations et les oppositions entre la France et les pays étrangers. Beau développement, qui se termine par cette phrase célèbre et lapidaire : « L'Angleterre est un empire, l'Allemagne est une race, la France est une personne ».

J'en ai assez dit, je crois, pour faire comprendre le caractère de ce *Tableau*. Tel qu'il est, il reste non seulement un morceau littéraire et poétique d'une incomparable beauté, mais un morceau historique très suggestif, très instructif, où abondent les lueurs de génie, et qui a été très utile à ceux qui, après Michelet, ont tenté une œuvre semblable à la sienne.

Un de ses meilleurs élèves, Victor Duruy, avait l'esprit tout imprégné des souvenirs du *Tableau de la France*, quand il écrivit en 1865 son *Introduction générale à l'histoire de France*. Quelquefois, des formules de Michelet reviennent involontairement sous sa plume : « La

Bretagne et l'Auvergne, ces deux îles continentales ». Michelet avait dit, page 109 : « Pour trouver le centre de la France, le noyau autour duquel tout devait s'agréger, il ne faut pas prendre le point central dans l'espace, ce serait Bourges »; Duruy écrit : « La région gauloise n'a pas de centre géographique. A mesurer au compas, ce serait Bourges ». Tous deux partent de là pour indiquer le rôle de Paris. Mais Duruy a l'avantage de venir à un moment où Humboldt et Ritter ont posé les bases de la géographie humaine, où non seulement la géologie de la France a été élucidée, mais où la préhistoire commence à naître et à éclairer nos origines. Duruy donnera à la géographie physique scientifiquement exposée une place que Michelet n'a pu lui donner, et s'il s'est parfois, comme Michelet, laissé entraîner à des considérations hasardeuses et erronées, il a apporté dans son œuvre une méthode et un plan rigoureux¹.

Il a d'autre part une conception beaucoup plus juste que Michelet de l'importance relative des faits géographiques pour l'histoire; il insiste sur des faits généraux comme le rayonnement des fleuves français, les facilités de communications entre les diverses parties du territoire qui, cependant, gardent leur individualité, la circulation du sud au nord par la vallée du Rhône et de la Saône et des plaines de Bourgogne, de Champagne et du Nord, en même temps que la pente de tout l'ouest vers l'Océan; enfin, ce fait capital : la ligne de montagnes qui sépare l'Europe en deux parties bien tranchées, passe par la France, mais chez elle, le nord et le sud se trouvent unis. En même temps, il entre avec beaucoup plus de précision que Michelet dans l'infinité variété des influences exercées par le sol sur la vie des populations.

Sans avoir l'éclat et la beauté littéraire du *Tableau*, l'essai de Duruy est cependant écrit avec verve et avec un sentiment très vif des divers caractères du territoire de la France. Il marque une étape importante dans le progrès de la géographie humaine française.

Je ne dirai rien du brillant volume de M. Onésime Reclus, *Le plus beau royaume de la terre*, abrégé coloré et pittoresque du volume de son frère Élisée. Ces ouvrages, d'une réelle valeur tous deux, mais qui n'apportent rien de très nouveau ni comme méthode, ni comme résultats, ont préparé l'apparition d'un chef-d'œuvre de géographie humaine, l'introduction géographique mise par M. Vidal-Lablache en tête de l'*Histoire de France* de M. Lavisse sous ce titre : *Tableau de la géographie de la France*.

Nous nous trouvons ici en présence d'une œuvre qui a beaucoup plus d'unité, de cohésion, que celles de Michelet et de Duruy, et où, cependant, la variété et la richesse de points de vue sont infiniment supérieures. Au lieu de juxtaposer des descriptions géographiques, des souvenirs historiques, et une psychologie des populations plus attrayante que solide, M. Vidal-Lablache reste sur le terrain de la géographie, mais en l'envisageant toujours au point de vue de ses

1. Est-il bien juste de séparer la formation du sol de sa description ?

effets sur les habitants et leur activité, en faisant intervenir l'histoire, non pas en raison des événements qui dépendent de la volonté humaine, mais en raison du rôle historique général que la nature assignait à chaque région. Quant à la psychologie, sans en méconnaître l'intérêt et en risquant parfois l'indication de quelques traits de caractère visiblement dépendants des conditions physiques de la vie, M. Vidal n'a pas cru qu'elle pût être établie sur des bases suffisamment sûres.

Il débute par l'examen de la structure et de la forme de la France, sorte d'isthme entre l'Europe centrale et la péninsule hispanique, débouchant sur trois mers, et dont Strabon, dans un passage célèbre, avait déjà vanté la situation privilégiée et l'harmonie.

Cependant, il évite l'exagération de ceux qui ont prétendu trouver dans la France une unité et une harmonie préétablies. Il montre, au contraire, cette unité et cette harmonie comme le fruit d'un long développement. La France ne forme pas un ensemble homogène; elle tient à deux systèmes de mers et elle est formée de deux zones d'évolution géologique. Elle a dans son centre un massif montagneux, mal relié au reste du pays; elle a subi longtemps l'influence méditerranéenne pour être ensuite reportée vers la Manche et l'Atlantique, et pendant des siècles, le Nord et le Midi ont paru entraînés vers des destinées différentes. Mais, la nature a favorisé la fusion des régions et des populations par l'infinie variété des climats et des groupements qui alternent, s'équilibrent et ne sont jamais isolés les uns des autres. Dans le Midi comme dans le Nord, on trouve tous les types de climats. Le Midi a, dans les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes, des régions presque froides; le Nord a sur la Loire, en Bretagne, en Saintonge, grâce à l'Atlantique, un climat presque méridional. Le mot qui caractérise le mieux la France, c'est variété. La structure du pays permet des communications faciles entre toutes ses parties, et comme la variété de chaque région place côte à côte des diversités de cultures et de travaux qui ont besoin d'un mutuel appui, il y a eu en France des échanges mutuels de populations pour la culture comme pour l'industrie.

L'auteur expose d'abord l'influence prépondérante de la Méditerranée, pendant toute la période antique. Par la grande voie commerciale du Rhône et des plaines septentrionales, elle s'est étendue jusqu'à la mer du Nord et à la Grande-Bretagne. Il montre les Grecs et les Romains allant chercher l'étain jusqu'aux bords de la Vilaine et la durable importance des foires de Beaucaire.

Mais, au point de vue du peuplement et des destinées ultérieures du pays, c'est l'influence continentale qui finit par dominer. Et M. Vidal montre très bien qu'aux époques anciennes, les fleuves au cours mal réglé, inondant constamment leurs bords couverts de marécages et de forêts, ne sont pas des voies de communication, mais plutôt des obstacles; que, d'autre part, les régions frontières ont aussi opposé des digues aux mouvements des peuples. C'est la qualité des terres cultivables qui a guidé les invasions et leur a fixé deux zones, allant

l'une du Danube à la Bourgogne, l'autre du Midi à la Picardie. Enfin, les zones d'alluvions des côtes ont aussi exercé leur attraction.

Cette influence continentale a donné l'ascendant à la France du Nord dont les vastes plaines bien irriguées et coupées de collines sans importance, faisaient un centre d'assimilation, et de l'Ile-de-France la contrée médiatrice de tout le Nord.

« Par une interférence continuelle de causes climatiques, géologiques, topographiques, le Midi et le Nord s'entrecroisent, disparaissent et réapparaissent. La richesse du sol, la facilité de la vie et des relations créent de tout temps une sociabilité telle que les races en France se sont toujours vite fondues. Il y avait en Gaule une civilisation déjà cimentée quand l'Europe centrale était encore dans une anarchie barbare. Il n'y a jamais eu en France d'opposition de races comme celles de l'Anglo-Saxon et du Celte, de l'Allemand et du Slave. »

La vie de la France a été réglée par cette double influence, méditerranéenne et continentale. L'axe commercial a passé de la Provence à l'Angleterre et aux Flandres, et de cet axe sont partis les courants commerciaux dirigés latéralement vers l'Atlantique.

Si la substance de la civilisation française est venue du continent, la puissance de l'action méditerranéenne a empêché la France d'être entraînée vers l'Allemagne ou vers l'Angleterre.

Quand il aborde l'étude détaillée du pays, M. Vidal ne distribue pas cette étude par bassins ni par provinces; il ne considère point à part les montagnes ni les fleuves, les frontières ni les côtes. Il prend les régions caractérisées par un ensemble de phénomènes géologiques et climatiques communs, et dans ces régions les petits pays qui se distinguent par des traits particuliers. Ce sont là en effet les véritables unités de la géographie humaine, celles qui ont déterminé les particularités d'habitation, de culture, de commerce et les courants historiques.

Il commence par le massif primaire de Belgique et d'Ardenne, région intermédiaire, à quelques égards isolante, en face des pays rhénans et des Néerlandes germaniques; puis, après avoir montré le rôle des Flandres, il fait une juste étude du bassin parisien, de ce pays largement ouvert et admirablement irrigué, propre à toutes les cultures et à tous les commerces, de communications faciles, qui forme le quart de la France, et qui était destiné à la grouper toute entière autour de lui. La région parisienne va de l'Ardenne à la Touraine et de la Manche (prise de Boulogne à Caen) à Autun. Elle comprend la Picardie, le Laonnais et le Soissonnais, la Champagne et le Morvan, la Brie, le Vexin et le Hurepoix, la Beauce, le Nivernais, le val de Loire jusqu'à Tours, enfin, la Normandie. Paris forme le centre naturel de cette région, bien que Reims, par sa situation, ait, au ^x^e siècle, exercé une influence historique prépondérante.

De même que la Belgique, l'Ardenne et les Flandres formaient une région à part, qui n'est entrée que tardivement dans l'unité française, de même la région rhénane, qui a pour épine dorsale les Vosges, et qui est formée de la Lorraine, du pays meusien et de

l'Alsace, a aussi sa vie propre, et la nature comme l'histoire, l'ont tenue longtemps à part. Elle n'est entrée qu'au ^{xv}^e siècle dans l'unité française, par une série d'accessions successives, qui durèrent plus de deux-cents ans et dont une partie ne devait pas être définitive.

La seconde zone délimitée par M. Vidal de l'est à l'ouest commence à la Bourgogne et au sillon de la Saône et du Rhône, pour continuer par le Lyonnais, les Alpes françaises et la vallée du Rhône. Le Massif Central, du Velay au Limousin et du Languedoc à l'Auvergne, unit et sépare les deux parties de cette France médiane. Toutes ses routes la tournent vers l'Aquitaine, l'ouest proprement dit, qui a sa vie particulière avec le Poitou, la Basse-Loire et la Bretagne.

Enfin, le Midi, de la Provence à la Gironde, malgré des ressemblances de civilisation, n'a point d'unité. Le Languedoc n'a jamais été qu'un grand couloir, et quant aux plaines de la Garonne, qui semblaient pouvoir, avec Toulouse, devenir un centre politique, elles n'ont pu y réussir, faute d'un bon réseau fluvial, faute de routes naturelles entre des pays trop différents les uns des autres.

« Il y manque, dit M. Vidal, ce que les physiologistes appellent un point d'ossification; en d'autres termes, un centre commun autour duquel les parties se coordonnent. Les attractions se divisent en foyers distincts. Quoique situées sur le même fleuve, Toulouse et Bordeaux ont vécu à part, chacune avec sa sphère d'action. »

L'auteur attribue à ce manque d'unité géographique et de vie commune le fait que la Réforme, si forte en Béarn et dans le midi de l'Aquitaine, a été si faible en Gascogne.

Il termine son *Tableau de la France* par un aperçu sur les systèmes de voies de communications terrestres et sur l'influence qu'elles ont exercée sur la centralisation. L'ancien système des voies romaines, qui a dominé pendant de longs siècles, avait Lyon pour centre et on y voyait une série de voies transversales allant de l'est à l'ouest se greffer sur la grande voie de Marseille à Cologne.

Au contraire à partir du ^{xvii}^e siècle, on voit Paris attirer à soi toutes les routes, sauf celle du centre, de Lyon à Bordeaux, par Clermont et Limoges, et celle du Midi, de Nîmes à Bordeaux, par Narbonne et Toulouse.

Nos voies ferrées du ^{xix}^e siècle n'ont fait qu'accentuer ce système où Paris est comme une gigantesque araignée au centre d'une toile dont les rayons sont très forts et les lignes de raccord très faibles. Ce système a contribué puissamment à la centralisation politique, administrative et économique.

Cette brève analyse suffit à faire comprendre la rigueur scientifique avec laquelle a été conçu le *Tableau* de M. Vidal-Lablache. On la sentira mieux encore en comparant par exemple la description d'une région, celle des Flandres dans le *Tableau* de Michelet et dans le sien.

Michelet considère les Flandres comme formant un tout homogène, les décrit, puis de cette description de nature tire une psychologie du peuple flamand, et enfin fait sortir tout l'art flamand de cette nature et de cette psychologie, architecture, musique et peinture.

Tableau brillant, éclatant, d'une ingéniosité et d'un coloris merveilleux. Qu'il s'y trouve même du vrai, qu'il y ait un rapport entre la richesse prosaïque du pays et l'art de Rubens et de Téniers, admettons-le. Mais la Flandre n'est-elle pas aussi le pays du mysticisme le plus exalté? Ruysbroeck n'est-il pas Flamand¹? Les peintres mystiques Jean van Eyck, Memling, Rogier de la Pasture, ont-ils la même âme que Rubens? Michelet a tenté là une simplification excessive; prétendre résumer en les ramenant à une origine commune, la psychologie, l'art et la pensée d'un peuple, c'est presque enfantin.

M. Vidal s'attache à montrer la variété du sol des Flandres, fait de limons argileux au sud, de sable au nord de Courtrai et d'Ypres, de terrains d'alluvions vers la mer, dans le pays des polders et des digues. La richesse du pays et sa fertilité viennent de l'eau qui sillonne le sol de toutes parts, mais qui a été une gêne et un obstacle à la culture, avant d'être dirigée. Il a fallu que la main et l'énergie de l'homme vinssent partout dompter la nature, en soumettant les eaux, en construisant derrière les digues les polders pour transformer en vergers merveilleux les vastes sablonnières du pays de Waes, entre Gand et Anvers. Ce qui acheva d'assurer la richesse des Flandres, c'est qu'elles étaient, par leurs rivières, le débouché nécessaire de la région rhénane, meusienne, et tout le nord de la Gaule. Leur population de marins était prête à convoier les marchandises; et les céréales de la région argileuse fournissaient la nourriture aux régions plus pauvres. C'est dans celles-ci, dans les landes du Zwyn, que se forma avec Bruges le premier centre d'activité commerciale puissant, autour duquel pullulèrent bientôt les villes industrielles et commerçantes. Mais, on le voit, la richesse est venue de la variété même du pays, de la facilité des communications et de l'énergie avec laquelle les hommes ont su employer les instruments mis à leur disposition par la nature. La civilisation flamande a été essentiellement urbaine. C'est la richesse de ses villes et de la bourgeoisie qui y était maîtresse qui a formé le caractère flamand, bien plus que la nature du sol. Enfin, la destinée de la Frandre a été si étroitement mêlée à celle de la Bourgogne et de l'Allemagne que M. Vidal n'a point osé rattacher à la géographie ni la psychologie de son peuple, ni son art.

Ainsi, sans renoncer à montrer quelquefois les rapports du caractère des populations avec le pays où elles habitent, il le fait sortir de la vie même que la nature a imposée aux habitants². Il ne confond pas ni ne mêle la géographie et l'histoire. Il se borne à expliquer comment la géographie a préparé l'histoire, laissant ensuite aux historiens le soin de montrer comment l'homme après avoir été façonné par le pays, l'a façonné lui-même à son image.

Si la géographie peut aujourd'hui apporter à l'histoire une base aussi solide, on le doit aux hommes éminents qui, dans le cours du

1. De nos jours C. Lemonnier à côté de Masterlinck.

2. Voy. p. 168 les Tourangeaux.

xix^e siècle, ont renouvelé l'étude de la géographie. La France a certainement eu sa belle part dans cette rénovation, par ses savants, géologues, zoologistes et botanistes, par ses explorateurs et par ses géographes proprement dits, tels qu'Élisée Reclus et Vidal de Lablache; mais c'est sans contestation à l'Allemagne qu'en revient principalement l'honneur. Trois hommes y ont surtout contribué : Humboldt, Karl Ritter et Ratzel.

De même qu'au xviii^e siècle nous avons vu les ouvrages des voyageurs donner le branle aux théories sur l'influence des climats, cette même influence s'est fait sentir au xix^e sur le créateur de la géographie générale comparée, sur Karl Ritter qui à son tour a reconnu pour inspirateur et pour maître le plus illustre de ces voyageurs, Alexandre de Humboldt. C'est aux conversations d'Alexandre de Humboldt qu'il a dû de concevoir le point de vue idéal qui lui a permis de créer un système de l'univers. Quand Ritter (1779-1839) fit paraître en 1817 la première ébauche de la *Géographie générale comparée*, d'où devait sortir, en 1822, la *Géographie de l'Afrique*, bientôt suivie d'une *Géographie de l'Asie*, Humboldt était encore bien éloigné du moment où il devait écrire son *Cosmos*, dont le premier volume ne parut qu'en 1845. Mais il était revenu depuis douze ans du voyage en Amérique accompli avec Bonpland de 1795 à 1805, et il avait été depuis lors occupé à faire paraître, avec la collaboration de savants français et allemands, les diverses parties de ses *Voyages aux régions équinoxiales* du nouveau continent, où la géographie humaine, l'ethnographie, l'économie politique et la politique même, étaient étroitement associées à la géographie physique.

Lorsque Ritter écrivit sa *Géographie de l'Afrique*, il était encore en partie imbu d'idées mystiques sur l'intervention de la Providence dans le développement de l'humanité, sur le rôle de la révélation et de la foi dans la conception de l'univers; surtout, il ne laissait encore aller à chercher, comme Herder, dans des associations d'idées et des inductions de pure fantaisie, l'explication des phénomènes historiques. Il cite avec admiration cette vue de Herder sur l'opposition des tendances des peuples de l'Orient et de celles des Occidentaux : « Les peuples de l'Orient et de l'Occident se tournent le dos les uns aux autres; les uns regardent le matin, le levant; les autres le couchant, le soir : ceux-là restent fidèles aux antiques traditions du passé; ceux-ci cherchent toujours, à travers un changement continu des formes de leur existence, un avenir mystérieux que leurs désirs appellent. »

Comme si le levant et le couchant n'existaient pas dans les mêmes conditions pour tous les peuples ! Chaque peuple regarde, suivant les heures du jour, des deux côtés, et, d'ailleurs, les Orientaux ne sont à l'Orient qu'aux yeux des Occidentaux, et *vice versa*¹.

1. De même Ritter prétend que les habitants du Soudan n'ont pas l'idée de l'éternité et d'un monde meilleur parce qu'ils sont sous l'équateur. « Chez nous le salut consolateur du matin et du soir est une jouissance, un besoin du cœur pour chaque homme; mais chaque jour l'heure monotone et aride du midi vient enlever le bonheur, l'illusion et l'espoir. Ainsi les

Mais, malgré les entraînements poétiques et mystiques auxquels Ritter est encore sujet à ses débuts, il a déjà une vue très ferme de la méthode à suivre. Il se trace les règles suivantes :

1° Aller dans ses recherches de l'observation à l'observation; jamais de l'hypothèse à l'observation. Toutefois, l'hypothèse, quand elle est conçue par le génie, peut inspirer l'idée d'observations nouvelles.

2° Les faits recueillis doivent être groupés en longueur et largeur, en hauteur et profondeur.

3° Marche en avant du simple au composé.

4° Grouper les faits similaires.

5° Les étudier dans leur ordre historique.

6° Subordination de la matière à des lois générales¹.

A la fin de sa vie, Ritter a résumé dans ses cours de l'Université de Berlin les principes de sa géographie comparée. M. H.-A. Daniel a publié ces leçons de géographie générale dans un volume intitulé *Allgemeine Erdkunde* paru en 1862. Ritter s'est dégagé de toutes les rêveries métaphysiques et mystiques qui offusquaient son esprit en 1817 et 1822. Il est devenu un pur savant, et ses vues sur les rapports de la géographie et de l'histoire se sont encore étendues et précisées. Je n'en indiquerai que quelques traits essentiels².

La géographie générale est la base de toute la physique et de toute l'histoire.

Chaque homme est le représentant du pays qui l'a vu naître et l'a élevé. Les peuples sont le miroir de leur patrie, — et il développe avec une très grande force l'idée que « la géographie est une école de science politique ». L'homme ne peut exercer sa liberté et la former que s'il connaît bien les limites dans lesquelles elle s'exerce et la mesure dans laquelle il dépend du sol où il est né.

Ensuite Ritter étudie *l'élément historique dans la science géographique*. Il examine de quelle manière les nations deviennent indépendantes de la nature et l'utilisent au lieu d'être façonnées par elle. Il fait remarquer que beaucoup de civilisations continentales de l'Asie sont retombées dans la barbarie tandis que les peuples en rela-

peuples du Soudan toujours en possession du midi étincelant sont comme enchaînés à un présent qu'aucune tradition du passé n'embellit, qu'aucun souci de l'avenir ne tourmente, qu'aucune espérance n'emporte sur les ailes de l'imagination, dans l'infini. »

1. Introduction à l'Afrique :

Géographie générale comparée ou étude de la terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire de l'homme pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques par K. R. trad. de l'allemand par E. B.

Trad. de l'allemand par E. Buret et Ed. Desor. Paris Paulin 1836 3 vol. Ritter dit que Humboldt, par ses études sur les régions équinoxiales et les comparaisons entre les régions du globe de la même latitude, et Léopold de Berck en faisant une série d'observations en longitude du sud de l'Italie au cap Nord ont rendu possible une vue plus juste des relations des régions et des climats.

2. Remarquer la similitude de ce point de vue avec celui de Michalek qui ne voyait de vraie science que dans la synthèse totale.

tion avec l'Océan, en particulier les peuples occidentaux, ont marché constamment dans la voie des progrès moraux et sociaux. En Occident les influences naturelles cèdent le pas à l'initiative des hommes. Ainsi les Alpes après avoir été une barrière deviennent un passage et un lieu de réunion. Les mers qui jadis séparaient les peuples les unissent. « La puissance des hommes et des peuples s'empare de plus en plus des forces naturelles et les modifie. » « La terre n'est pas une horloge dont le mécanisme est fixé une fois pour toutes. C'est un organisme en perpétuel progrès. La signification de la terre dans ses diverses localités change avec le temps. L'Asie autrefois si vivante s'est endormie, tandis que l'Afrique se réveille. » Ceci était écrit vers 1838, au moment où l'Afrique du Nord était en pleine évolution, où les explorations se multipliaient. Aujourd'hui Ritter verrait le réveil de l'Asie. En un mot la terre est perfectible. Le mouvement de la civilisation qui s'est produit d'abord de l'Orient à l'Occident puis du sud au nord se diversifie aujourd'hui dans tous les sens. Jamais les conditions géographiques n'exerceront plus une action aussi puissante qu'autrefois sur le monde méditerranéen.

La géographie générale comparée de Ritter avait préparé le terrain pour le grand édifice géographique et historique qu'allait construire Frédéric Ratzel¹, le créateur de l'*Anthropogéographie* ou géographie humaine qui succéda en 1886 à Leipzig au grand voyageur et géographe Ferdinand de Richthofen, le continuateur de l'œuvre et de la tradition de Humboldt.

Ratzel ne commet pas la faute de tout ramener à la géographie; mais son originalité a consisté à poursuivre beaucoup plus loin et d'une manière beaucoup plus complète qu'on ne l'avait fait avant lui la pénétration réciproque de l'homme et de la nature, de la géographie et de l'histoire². Avant lui on avait marqué l'action de la géographie sur l'histoire surtout aux époques primitives et chez les populations non civilisées; et on s'était efforcé de montrer l'homme se dégageant peu à peu des influences de la nature. Ratzel ne s'attache pas à cette conception qui peut conduire à des erreurs. Il soutient que le sol et les ressources de la terre ne cessent à aucun moment d'exercer leur action sur l'histoire, sur la guerre, comme sur la vie économique, et que les œuvres mêmes de l'activité humaine, routes, habitations, moyens de locomotion, cultures, industries, deviennent des faits géographiques qui ont leur répercussion sur toute l'activité politique, morale, intellectuelle et sociale de l'humanité.

C'est dans sa *Géographie politique* que Ratzel a mis le plus complè-

1. Ratzel avait été précédé par G. B. Mendelssohn qui avait donné en 1836 son essai : *Das Germanische Europa, zur geschichtlichen Erdkunde* et J. G. Kohl, *Der Verkehr der Menschen in ihrer Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche* en 1831.

Vidal Lablache : *La géogr. politique, à propos des écrits de M. F. Ratzel* (Ann. de Géogr. VII, p. 97) Ernest Friedrich, *Die Fortschritte der Anthropogeographie*, 1891-1902, (*Geographisches Jahrbuch*, 1904). Bibliographie de Ratzel dans *Berichte des geographischen Abends*, t. I.

2. Amitié avec Lamprecht et Wundt.

tement en lumière la portée de sa méthode en montrant l'influence de la géographie sur ce qui en apparence est le moins dépendant d'elle, l'organisation politique des États.

Il commence par établir les rapports de la constitution des États avec le sol et en particulier le rôle de la distribution et des divers modes de propriété; puis l'influence de la géographie sur le développement des États, les obstacles et les avantages qu'elle leur offre, le rôle de la conquête et de la colonisation, les différences et les rapports entre les régions naturelles et les régions politiques. Cette question de la croissance des États dans ses rapports avec les conditions géographiques et même avec les connaissances géographiques est étudiée par lui dans ses moindres détails avec une incroyable ingéniosité. Il y fait rentrer la religion, aussi bien que le commerce et la politique. L'influence de la situation, de l'étendue des territoires, du peuplement plus ou moins intense est l'objet d'un examen spécial ainsi que le rôle du commerce dans la formation des États. Les quatre dernières parties sur le rôle des frontières, des côtes, des mers, des fleuves et des montagnes ne sont pas les moins originales. Tous ces éléments prennent sous la plume de Ratzel le caractère de forces vivantes et mobiles dont l'action s'exerce de la manière la plus variée dans leurs rapports soit avec d'autres phénomènes naturels soit avec les divers groupements politiques.

Aujourd'hui on peut dire que la science de l'anthropogéographie ou géographie humaine est définitivement fondée. M. Jean Brunhes en a donné un excellent aperçu dans les articles de la *Revue des Deux-Mondes* de juin 1906¹, et M. Henri Hauser avait exposé dans la *Revue du Mois* du 10 février 1906 des vues non moins intéressantes sous le titre : *La géographie humaine et l'histoire économique*. M. Brunhes distingue la géographie physique, les faits de géographie humaine matérielle (les maisons et villes, les routes, champs et jardins, les animaux domestiques, les carrières et mines) les faits de déprédation végétale ou animale, et enfin les faits de géographie sociale, politique, militaire et montre les rapports entre ces trois ordres de faits et comment l'histoire est toujours dépendante de la géographie sans jamais se confondre avec elle, l'homme n'étant jamais complètement actif ni passif.

M. Hauser a surtout insisté sur les modifications apportées par l'histoire et l'homme dans les influences géographiques, les modifications profondes produites par la transformation des voies de communication, les cultures et les groupements humains. Le machinisme, l'exploitation des mines de fer et de charbon peut absolument changer la face de certaines régions et produit des déplacements politiques autant qu'économiques. On sait quelle influence la création des grands centres industriels a eue sur la politique électorale de l'Angleterre. Comme le dit M. Hauser : « La géographie humaine et l'histoire économique sont en perpétuelle action et réaction l'une sur l'autre.

1. *La géographie humaine*.

Action et réaction éternellement changeantes. Le progrès humain, ou en d'autres termes l'histoire, ne supprime pas l'influence des causes géographiques. Ce qui fait l'histoire, c'est de restreindre pour un temps plus ou moins long l'action de certaines forces naturelles et d'en déchaîner d'autres dont l'action jusque là n'était guère apparente. »

Nous voilà, semble-t-il, bien éloignés du *Tableau de la France* par J. Michelet. Je ne le pense pas. Ce tableau comparé avec les œuvres analogues entreprises depuis, nous a permis d'étudier une question de méthode historique d'une importance capitale. Nous pouvons apprécier maintenant combien Michelet avait raison quand il jugeait indispensable de donner une base matérielle à l'histoire et de mettre un sol solide sous les pieds des hommes pour bien comprendre leurs actes. Mais aussi combien Michelet était loin de comprendre ce que pouvait être une géographie historique de la France ! Sa géographie historique se compose d'une part d'une description pittoresque des diverses provinces ; d'autre part du rappel de faits historiques qui sont sans lien visible avec la géographie, et d'une psychologie très brillante des populations des diverses provinces où abondent les traits frappants et intéressants, mais où le rapport entre cette psychologie des populations et la géographie repose sur des inductions et des rapprochements bien arbitraires. Le tableau qu'il a tracé est un chef d'œuvre littéraire ; ce n'est à aucun degré une œuvre scientifique.

CHAPITRE VII

Le tome II de l'Histoire de France Les Capétiens, l'art gothique (1)

Les premiers volumes de l'*Histoire de France* étaient quelque chose de si nouveau que leur apparition provoqua des sentiments d'étonnement, d'enthousiasme et de réprobation que nous avons aujourd'hui peine à concevoir. Ses amis même reprochèrent à Michelet d'avoir manqué d'ordre et de méthode, de n'avoir pas proportionné à l'importance des faits l'importance des développements. L'un d'eux, cependant, répondait à ce reproche en écrivant : « Ce livre n'est pas un récit, c'est une explication de la France. »

Si l'on se place à ce point de vue, l'histoire des Capétiens, de Robert à saint Louis, telle que Michelet nous la présente, me paraît conçue avec force et présentée avec méthode. Le procédé même qu'il a employé, ne s'attacher qu'aux faits essentiels, à ceux qui ont une influence et une signification décisive dans l'évolution historique, et les présenter dans tout leur détail et de la manière la plus vivante possible, ce procédé donne en apparence au récit quelque chose de disproportionné. Il glisse rapidement sur une foule de faits pour consacrer cinquante pages à Grégoire VII et aux conquêtes des Normands, cinquante à la première Croisade, quatre-vingts à la Croisade des Albigeois, cent quatre-vingts à saint Louis, aux ordres mendiants, à l'Université et à l'art gothique; mais cette disproportion me paraît voulue et justifiée.

Le livre IV de l'*Histoire de France* n'est pas autre chose que le développement de l'idée générale indiquée à la fin du premier livre. Michelet ouvre son histoire des Capétiens par le tableau des terreurs de l'an mille et de l'élan de vie et d'action comme aussi de ferveur religieuse qui se produit au XI^e siècle. Le roi Robert est un saint. La royauté est obligée pour vivre de s'appuyer sur l'Église et sur la féodalité; les Normands et les Angevins lui prêtent tour à tour leur appui. Mais la royauté reste impuissante jusqu'au milieu du XII^e siècle. Le mouvement est ailleurs. Il est dans la Papauté, qui réforme l'Église et qui lutte désespérément contre l'Empire, dans les Normands qui conquièrent l'Angleterre et les deux Siciles, dans le monde féodal qui à la voix de l'Église fait la Croisade. L'Église, réformée alors, prend les Capétiens comme ses instruments contre le roi d'Angleterre, contre l'Empire contre les infidèles et les hérétiques. Elle fait la grandeur de la royauté

1. [Cette leçon a passé en très grande partie dans un article de Gabriel Monod, *Les débuts d'Alphonse Peyrat dans la critique historique* (*Revue hist.*, 1908, t. XXVI, p. 1-49)]

capétienne, et l'élève si haut que celle-ci finit par être assez forte pour l'abaisser elle-même.

Le chapitre II du livre IV est, en conséquence, consacré à l'œuvre de réforme de Grégoire VII et à sa lutte contre l'Empire, puis aux conquêtes des Normands, ou plutôt des Français conduits par les ducs normands. L'Église triomphe dans toute l'Europe par l'épée des Français.

Le chapitre III est rempli par la première croisade, qui met en présence l'islamisme asiatique, l'empire grec et la féodalité catholique.

La formation des communes est une des conséquences des croisades et la royauté grandit dans la double alliance de l'Église et des communes. Mais le grand mouvement qui a ébranlé le monde y produit aussi un essor de liberté philosophique avec Abélard. L'Église et saint Bernard le répriment comme la royauté contient les communes.

Au chapitre V nous voyons en présence les rois d'Angleterre, violents, impies, qui veulent asservir l'Église; le roi de France Louis VII, figure pâle et impersonnelle, mais qui s'appuie sur l'Église et la bourgeoisie. Le roi d'Angleterre, Henri II, malgré son immense puissance territoriale, succombe dans la lutte contre l'Église, représentée par Thomas Becket qui a, comme le pape, trouvé asile auprès du roi de France, et dans sa lutte contre Louis VII et Philippe-Auguste. L'affaire de Thomas Becket est aux yeux de Michelet le symbole de toute cette période, aussi lui consacre-t-il plus de quarante pages.

Le chapitre VI nous montre dans sa première partie la chrétienté menacée par l'hérésie dans le Midi, par l'islamisme en Syrie. Trente pages sont consacrées à un tableau des dangers que court l'unité religieuse au moment où Innocent III arrive sur le trône pontifical, à la troisième et à la quatrième croisade, où Michelet voit un effort de l'Église pour mettre fin au grand schisme.

Puis c'est le triomphe de la papauté et du roi de France. L'hérésie albigeoise vaincue, le roi va étendre son autorité sur le Midi et sur le monde féodal tout entier. Le roi d'Angleterre et l'Empereur sont également défaits et par le roi de France et par le pape. Innocent III meurt en plein triomphe et l'avenir est au roi de France.

Le chapitre consacré à saint Louis est le couronnement naturel de toute cette évolution historique. La papauté, quoique victorieuse des Hohenstauffen qu'elle anéantit par les armes des Français de Naples, tombe en décadence et est obligée de s'appuyer sur les ordres mendiants. C'est le roi de France, Louis le Saint, protecteur d'Innocent IV, héros de la croisade, qui enseigne leur devoir aux papes comme aux rois, qui veut faire régner la justice dans les relations internationales comme dans le gouvernement de ses peuples. Il est le vrai représentant de l'Église et de la royauté du Moyen-Age, unies en sa personne.

Au chapitre VIII, enfin, Michelet montre le magnifique épanouissement de l'esprit du Moyen-Age ecclésiastique, féodal et monarchique dans la littérature, la religion et l'art; mais en même temps il fait prévoir que cet édifice religieux va s'écrouler, miné d'un côté par la liberté de l'esprit qui s'insinue jusqu'en saint Louis sous la forme du doute,

et de l'autre par le mysticisme qui est lui aussi une réaction de l'individu contre l'uniformité.

Telles sont les grandes lignes de cet édifice historique. Ce simple exposé suffit à démontrer que Michelet a été parfaitement fidèle aux idées qu'il avait pris à tâche de démontrer, et que chacun des grands faits qu'il a exposés concourt à sa démonstration. Les longues citations des auteurs contemporains qu'il a mêlées à son récit ne sont pas des hors d'œuvre. Qu'il s'agisse des lettres de Thomas Becket ou de la chronique de Pierre de Vaux-Cernay ou de la *Chanson de la Croisade des Albigeois*, ou de fragments de Joinville, ces morceaux admirablement choisis ont tous pour objet de nous faire vivre en plein Moyen-Age et communier avec l'âme des hommes d'autrefois.

Est-ce à dire que son œuvre satisfasse aux exigences de la science moderne et qu'elle nous fournisse une explication complète de notre histoire du ^{x^e} au ^{xiii^e} siècle? Non certes, et il suffit de la comparer avec les volumes correspondants fournis par M. Luchaire et Langlois, à l'*Histoire de France* de M. Lavissee pour mesurer tout ce qui lui manque.

J'ai déjà dit que je ne pouvais en entreprendre la critique, mais je puis indiquer quelques-unes de ses faiblesses et des erreurs qu'elle contient. Michelet s'est vanté, et avec raison, d'avoir écrit son livre, en recourant uniquement aux sources. Et, dans les conseils adressés à ses élèves, il leur recommande de toujours citer les sources exactement avec l'indication du volume et de la page. Il reproche à Monteil de ne jamais appuyer ses dires sur des renvois précis. Lui-même a-t-il fidèlement observé ces principes? En apparence, oui; en réalité, pas toujours. Les renvois abondent au bas de ses pages et il s'est livré à des dépoillements très étendus, mais il n'a pas toujours pris soin de faire la critique de ses sources, d'en déterminer avec précision la date, l'auteur et la valeur. Il se fait, en lisant les textes, une certaine idée d'un personnage, d'un événement, d'une époque, mais il ne se demande pas toujours si le texte qu'il cite est vraiment digne de foi. Ainsi il rentrait dans sa conception générale de l'histoire des premiers Capétiens de réduire presque à rien leur initiative individuelle, d'en faire de simples jouets entre les mains de l'Église. Aussi ne dit-il presque rien de Hugues Capet, sauf qu'il se défia de son droit, n'osa pas porter la couronne, ne porta que la chape de Saint-Martin de Tours. Robert n'est pour lui que le bon roi Robert, un dévot, un saint ne songeant qu'à composer des hymnes et n'obtenant de succès politiques que grâce aux comtes d'Anjou et aux ducs de Normandie. Henri I^{er} et Philippe I^{er} sont des spectateurs inertes et impuissants des grands événements qui bouleversent l'Europe. Il y a là une énorme exagération. Si nous examinons en détail l'histoire de ces premiers Capétiens, nous constatons que leur ambition n'a pas sommeillé un seul instant, qu'ils n'ont jamais cessé d'affirmer et d'accroître leur autorité; qu'enfin le rôle des souverains du ^{xii^e} siècle, Louis VI, Louis VII et Philippe-Auguste serait incompréhensible, si l'on voyait dans leurs prédécesseurs des princes impuissants, simples jouets de

l'Église et des barons. Le Robert que nous a décrit Michelet, il en a emprunté les traits à la biographie écrite par le moine Helgaud de Fleury-sur-Loire, qui a voulu représenter comme un saint le roi bienfaiteur de son abbaye et à un document du ^{xiii}^e siècle, la chronique de saint Bertin, écrite par Jean d'Ypres. M. Pfister, dans sa thèse sur *Robert le Pieux*, a remis ce prince dans son vrai jour, nous a montré en lui un roi actif et belliqueux, très ambitieux, dont le défaut a peut-être été de trop s'occuper de grandes visées politiques. Mais Robert sait châtier les petits vassaux qui exercent le brigandage dans son voisinage. Il fait rentrer la Bourgogne sous la domination de la maison capétienne. Sans doute il cherche un appui dans l'Église. Mais il commence par mettre l'Église sous sa main, par une ingérence perpétuelle dans la nomination des évêques. N'est-il pas excessif de représenter comme une prototype de saint Louis un roi qui a passé quinze années de sa vie (993-1010) à lutter avec le pape pour l'amour de la veuve du comte de Blois? Michelet n'a rien dit de cette lutte des premiers Capétiens contre le Saint-Siège; elle commence sous Hugues Capet au concile de Saint-Basle, continue sous Robert et atteint son plus haut point d'acuité sous Philippe I^{er} quand celui-ci se refuse à rompre son union adultère avec Bertrade d'Anjou. Les Capétiens ont été moins les serviteurs soumis de l'Église, comme le veut Michelet, que ses alliés. Ils se sont servis d'elle tout en la servant.

Même Henri I^{er}, le plus incapable et le plus impuissant des premiers Capétiens, ose néanmoins lutter, et contre le comte de Blois, et contre les Normands, et contre le pape; il poursuit les visées ambitieuses de son père sur la Lorraine et enfin par son mariage avec Anne, la fille du grand-duc de Kiev, Jaroslav, il indique que le roi de France étend ses regards bien au-delà du cercle de ses domaines et des fiefs de ses vassaux.

Quant à Philippe I^{er}, il résiste douze ans aux anathèmes de l'Église et finit par lasser la patience de la papauté; il met les évêchés à l'enca; il lutte contre Guillaume le Conquérant et son fils Guillaume le Roux, et s'il ne se mêle pas des affaires de l'Empire ni de la croisade, il donne asile au pape Pascal II dans son royaume et agrandit ses domaines par une série d'annexions, le Vexin, le Vermandois, le Gâtinais, la Vicomté de Bourges.

De même Michelet a trop légèrement passé sur la lutte soutenue par Philippe-Auguste contre le pape à propos de son divorce avec Ingeburge de Danemark et de son mariage avec Agnès de Méranie. Il a trop déprécié l'importance de la victoire de Bouvines, qui a été vraiment le sacre de la monarchie capétienne, en élevant un instant la royauté française au-dessus de l'empire allemand et de la royauté anglaise.

Les erreurs que nous venons de relever chez Michelet ne sont que les exagérations d'une idée juste, d'une idée générale que Michelet avait conçue à la suite d'une étude très sérieuse et attentive des faits, le rôle capital joué par l'Église dans la grandeur des Capétiens. Il y a des erreurs plus graves encore, dues à ce que Michelet, entraîné par

son idée générale, donne volontairement une sorte d'entorse à la vérité que la critique des textes lui a fait reconnaître. Dans ses chapitres relatifs au xiii^e siècle, il montre, nous l'avons dit, le système religieux du Moyen-Age miné de deux côtés, par les premiers mouvements du doute et de la libre-pensée et par l'individualisme mystique. Pour donner plus de force à cette idée juste en elle-même, Michelet nous montre les deux représentants les plus éminents de l'esprit du Moyen Age, saint Louis et Innocent III, touchés tous deux par le doute. Il cite des traits charmants de candeur de saint Louis, où il croit voir des troubles de la foi. Il nous représente Innocent III en 1213 ému de pitié envers les seigneurs du midi, désireux de leur faire rendre ce qui leur avait été injustement enlevé, mais arrêté dans son œuvre de justice par ses agents. Il invoque à l'appui six pages et demie de la traduction en prose de la *Chanson de la Croisade des Albigeois*. Or, il note que ce texte représente le pape comme beaucoup trop favorable au comte de Toulouse et contredit les historiens contemporains et les lettres mêmes d'Innocent. Cela ne l'empêche pas de l'utiliser comme s'il était l'expression de la vérité, et d'ajouter : « Ce n'est pas impunément qu'on sacrifie l'humanité à une idée. Le sang versé réclame dans notre propre cœur, etc... »

La fin du chapitre VII sur saint Louis et le chapitre VIII sur le mouvement intellectuel, la littérature et l'art au xiii^e siècle prêtent encore plus à la critique. A la fin de cette course ardente à travers les huit premiers siècles du Moyen Age, dont il a cherché à comprendre l'âme et où en même temps il a cherché à discerner les germes de dissolution et les symptômes de la rénovation à venir, Michelet arrive à une excitation cérébrale qui ouvre les écluses au débordement de sa sensibilité. Il laisse libre cours aux émotions subjectives qui partagent son cœur entre une admiration attendrie pour l'idéal de pureté et de sainteté du Moyen Age et l'aspiration véhémement vers un idéal nouveau, mais encore indéfinissable, où le christianisme renaîtra transformé; et il ébauche une philosophie de l'histoire dont l'éloquence dissimule mal ce que ses idées ont de vague et de chimérique.

A la fin du récit de la vie de saint Louis, c'est à la tristesse et aux regrets que Michelet s'abandonne. Lui qui a vu dans le progrès de la liberté morale la loi même de l'histoire, il se sent saisi de cette détresse que nous lui avons vu exprimer dans son journal de 1831 quand il contemplant au Havre l'Océan et dans la note intitulée *Mort des siècles*. Il se demande si les progrès politiques et sociaux dont il se réjouit sont accompagnés d'un progrès moral et il tremble de voir disparaître avec l'idéal chrétien, la pauvre petite lumière de la liberté morale.

Mais au chapitre suivant, il prétend trouver une solution au problème qui se pose à son esprit, une espérance pour éclairer son désespoir et il semble ramener toute l'évolution religieuse et morale de l'humanité à l'idée de la Passion qui est l'idée centrale du christianisme.

Les pages 614-619, où Michelet a exprimé cette conception mystique sont écrites avec une ardente éloquence, mais ce feu mêlé de beaucoup de fumée brûle plus qu'il n'éclaire. Essayons cependant de démêler sa pensée, car elle importe pour comprendre sa crise de 1842 à 1847 et le lien entre son *Histoire de France* et son *Histoire de la Révolution*.

Le point de départ de Michelet dans cet aperçu lyrique, c'est le doute qu'il a démêlé, dans l'âme d'un Innocent III et d'un saint Louis, sur la valeur de leur œuvre et de leur foi, doute qui poursuit l'homme à tous les âges de l'histoire, qu'on trouve chez les pères de l'Église comme chez Luther, dans les questions de Job à Dieu, dans le cri déchirant, *Lamma sabachthani*, du Christ sur la croix. Ce doute est la condition même de la vie et du progrès, c'est ce qu'il y a de plus poignant dans la Passion. Or, la Passion, c'est toute la vie de l'humanité : « La Passion dure et durera. Le monde a la sienne et l'humanité dans sa longue vie historique, et chaque cœur d'homme dans ce peu d'instant qu'il bat. » Chaque vie d'homme est une Passion qui commence avec son incarnation.

Aux premiers âges de l'humanité, la Passion orientale, c'est l'hymen de l'âme avec la matière, son immolation à la nature. Cependant l'âme se révolte, s'arrache à la nature, et à la Passion orientale succède la Passion héroïque de la vertu grecque.

Mais l'âme trouve en elle-même des ennemis, dans le culte de l'être humain, dans le culte du beau, dans l'amour, dans la volupté. Alors elle rêve de s'élever au-dessus d'elle-même, de se créer par l'abstinence une moralité suprême, de vivre pure dans l'impureté du monde, de mourir au monde par amour de l'humanité, de vivre sur terre d'une vie divine. C'est la Passion divine, la Passion chrétienne, l'homme-Dieu. De là le drame sans cesse renouvelé, le doute et la crainte associés à la foi, la tristesse des âmes héroïques qui font appel à Dieu et se sentent abandonnées à elles-mêmes.

C'est dans cette Passion qui fait le prix de la vie, dans ce mélange d'aspirations infinies, de chutes, d'espérances et de désespoirs, que réside pour Michelet tout « le mystère du Moyen Age, le secret de ses larmes intarissables, de son génie profond : larmes précieuses; elles ont coulé en limpides légendes, en merveilleux poèmes et s'amoncelant vers le ciel, elles se sont cristallisées en gigantesques cathédrales qui voulaient monter au Seigneur. »

De là de très belles pages sur la poésie du Moyen Age, sur la poésie épique, d'abord populaire avec la chanson de Roland, puis chevaleresque et aristocratique, sur la poésie dramatique, religieuse et populaire, et enfin sur l'art gothique¹. A cette époque les études sur notre vieille poésie commençaient à peine. Il en a cependant parlé avec une

1. Michelet a admirablement exprimé ce caractère dramatique et populaire du culte au Moyen Age, qui devait faire sortir l'art théâtral du drame liturgique, cf. 632. Le culte était un dialogue, p. 636. Il y avait dans l'Église un merveilleux génie dramatique, p. 637-638. Michelet part de là pour chercher l'explication de ce vaste symbolisme du culte.

grande exactitude. De même l'étude de notre vieille architecture était à ses débuts, Michelet ne pouvait pas savoir que l'architecture gothique était d'origine toute française. Pour lui comme pour tous ses contemporains la cathédrale de Cologne en est le chef d'œuvre et le modèle. Il en parle en acceptant aveuglément tout ce que disaient alors les romantiques allemands et surtout l'éminent archéologue Sulpice Boisserée qui avait fait paraître de 1830 à 1832 la grande monographie de la cathédrale de Cologne. Comme tout le monde, il voyait dans les cathédrales à la fois des chefs d'œuvre de science mathématique et architecturale et les manifestations d'un profond symbolisme, l'expression directe de toutes les pensées, comme de toutes les souffrances des générations qui les ont créées¹. Les pages où il exprime ce sentiment en des termes d'un lyrisme débordant touchent à l'extravagance. Michelet cependant avait été sur la voie de la vérité en cherchant le principe de l'architecture gothique, en même temps que dans le génie du christianisme, dans l'histoire de l'art; seulement entraîné par cette manie symbolique qui le domine, il aperçoit dans la succession de toutes les formes architecturales une série de drames, et finit par faire de l'architecture gothique une synthèse de toutes les architectures, une sorte de résumé de l'histoire de l'humanité.

Le style trépidant et un peu hystérique auquel Michelet s'est laissé entraîner dans l'extase où l'ont jeté les cathédrales avait choqué quelques-uns de ses meilleurs amis, par exemple Nisard. Michelet se cabra bien un peu sous ces critiques, mais il en fit son profit, et dans les volumes suivants il ne tombe plus jamais dans les outrances et les débauches de sensibilité et d'imagination qui déparent quelques pages de son second volume.

Plus tard, dans la préface de sa *Renaissance*, écrite en 1842, en pleine réaction contre le Moyen Age, il mit autant d'ardeur à signaler les défauts du gothique qu'il en avait mis à exalter ses beautés. Il mit en doute la science de ses architectes, qui pourtant a été très grande pour leur temps, et il a insisté sur la fragilité de ces édifices qui doivent comme des infirmes s'entourer d'arcs-boutants et subir d'incessantes réparations.

Michelet, il faut le reconnaître, avait déjà en 1833 aperçu les critiques qu'on pouvait adresser à l'art du Moyen Age. Il terminait par ces lignes, qui annoncent tous les développements de la préface de la *Renaissance* : « Dans tout le gothique, il y a quelque chose de complexe, de vieux, de pénible. La masse énorme de l'église s'appuie sur d'innombrables contre-forts. On fatigue à la voir entourée d'étais

1. Ce qui n'est pas absolument faux, mais n'est que très partiellement vrai, le développement de l'architecture au Moyen Age ayant été déterminé par les nécessités du culte et par les conditions mêmes de l'art de construire. Le symbolisme n'entra qu'assez tard et d'une manière subsidiaire dans les pensées des architectes. Ce symbolisme, Michelet en fait le principe même de l'architecture des cathédrales, puisqu'il dit que la Passion en est une des lois organiques.

innombrables qui donnent l'idée d'une vieille maison qui menace ruine ou d'un édifice inachevé. »

Observation qui le ramène à l'idée générale que nous signalions tout à l'heure comme dominant tout son livre. L'Église du Moyen Age, le christianisme du Moyen Age portait en lui-même un principe de ruine. Il se sent miné; il doute de lui-même et l'église matérielle elle-même menace ruine.

Pourquoi? C'est ici que le démocrate reparait. Le peuple a été oublié par la société et l'Église du Moyen Age. L'Église sortie du peuple a eu peur du peuple.

Michelet revient alors à son idée de la transformation du christianisme qui doit mourir pour ressusciter sous des formes nouvelles. Le Christ particulier qui vécut et mourut en Judée doit faire place au Christ universel qui sera l'humanité régénérée. C'est en somme la Révolution démocratique et la Révolution rationaliste que Michelet annonce en terminant son histoire du ^{xiii}^e siècle dans ces pages de magnifique poésie et de vibrante émotion.

On est surpris que les contemporains aient pu, après l'avoir lu, le considérer encore comme un catholique et un chrétien. En réalité, il chantait sur le catholicisme du Moyen Age, avec tendresse et pitié, il est vrai, l'office des morts.

L'*Histoire* produisit un grand effet, mais un effet mélangé. Quelques-uns furent ravis, d'autres inquiets, beaucoup choqués.

Sainte-Beuve trouve toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises, pour ne pas faire de compte-rendu. A travers les éloges de Marmier dans la *Revue des Deux Mondes*, on sent combien le genre historique inauguré par Michelet provoquait de surprises et de résistances. Les unes et les autres sont encore plus marquées dans les articles de Nisard dans le *National*, articles qui éveillèrent les susceptibilités de Michelet¹.

Le journal d'Armand Carrel représentait alors la tradition du ^{xviii}^e siècle libre-penseur, classique, rationaliste et révolutionnaire sous sa forme la plus noble et la plus austère. Dans ce milieu Michelet était suspect de romantisme, de mysticisme et de condescendance à l'égard du catholicisme et du Moyen Age. Nisard avait pensé, non sans raison, que c'était rendre un grand service à Michelet que de donner à son livre, dans ce milieu plutôt hostile, les éloges légitimes, tout en accordant quelque chose aux adversaires, non seulement pour faire accepter les éloges, mais peut-être aussi pour avertir Michelet des écueils où il risquait de voir échouer sa jeune renommée.

1. [Voy. dans l'article précité, des citations partielles ou intégrales des lettres de Sainte-Beuve, Heine, Sismondi, Chateaubriand, Montalembert, Dargaud, Planche, d'Eichthal, Vignier, etc., des articles de Foisset, Douhaire, du *Semeur*, de Marmier, Faucher, Antoine de Latour; etc. Les trois articles de Nisard, analysés dans le texte, sont donnés in extenso dans l'appendice, p. 37-45 avec trois lettres (27-28 février) échangées entre Nisard et Michelet. L'article de Foisset a été donné par nous dans la *Revue de Bourgogne*, n° 5, 1913.]

Granier de Cassagnac, qui à cette époque s'occupait beaucoup d'histoire¹ (il publiait dans la *Revue de Paris* une série d'articles sur les historiens contemporains qu'il arrêta avant d'arriver à Michelet) promettait à Michelet par une lettre du 26 janvier 1834 deux articles dans les *Débats*. Je les ai en vain cherchés. Je doute qu'ils aient paru. Le premier devait faire la critique des faits exposés par Michelet, le second apprécier les idées philosophiques contenues dans l'ouvrage. Il avait l'intention d'insister beaucoup sur la méthode « qui est, dit-il, indiquée dans votre livre d'une manière très plastique et qui fait saillie dans le récit. Vous me dites qu'on ne l'a pas saisie, mais je ne sais pas trop ce que la critique saisit aujourd'hui ». Il annonce aussi à Michelet qu'il aura « d'immenses félicitations à lui adresser et de grands reproches à lui faire ». Il est très possible que Michelet lui-même ait prié Cassagnac de renoncer à parler de son livre.

Il y avait des enthousiastes, Faucher, Latour. Parmi les catholiques, d'Eckstein combattait les théories relatives aux Germains, mais Douhaire, dans l'*Univers* du 1^{er} janvier, se bornait à déplorer que Michelet ne fût pas ou ne fût plus chrétien. Le *Semeur* protestant était frappé de l'élévation du sens moral. La critique la plus vive, la plus pénétrante malgré quelques injustices fut celle de Peyrat². Cette vigoureuse polémique fut d'ailleurs le point de départ d'une longue amitié.

À côté des articles, il serait bon de tenir compte des lettres reçues par Michelet. Son collègue Viguière, ardent libéral et libre-penseur, non moins ardent classique, l'adjure de renoncer à ce qu'il considère comme des folies dangereuses. Mais le sévère Planche, « le plus grinchu et le plus incorruptible des critiques » lui parle de son admiration. Des érudits, Francisque Michel, Benjamin Guérard, Didron le couvrent d'éloges. D'Eichthal s'exalte sur son *Saint-Louis*. Chez Dargaud, l'enthousiasme touche au délire.

Même le vieil historien du XVIII^e siècle Lacretelle, qui avait été un de ses juges au Concours général et avait contribué à lui faire donner le prix de discours français, le remercie « de l'avoir instruit par ses recherches et vivement intéressé par la vivacité continue de son récit ». Il n'a pas toujours été d'accord avec lui et « son imagination un peu engourdie par l'âge n'a pas suivi le vol brillant » de celle de Michelet; « mais vous avez plus souvent élevé mon esprit que vous ne l'avez laissé sceptique ou incrédule ».

Artaud, l'ancien concurrent de Michelet à la chaire du Collège de France, faisait son éloge dans le *Courrier Français* et le félicitait d'avoir le premier fondé l'histoire sur ses bases solides, les races et le territoire, pénétré le sens profond du Moyen Âge, dévoilé le symbolisme religieux du catholicisme et de l'architecture gothique, fourni un monu-

1. Michelet l'avait recommandé à Guizot pour être pris comme membre du Comité des Travaux historiques. [Voy. Rev. hist., art. cité, p. 43, une lettre de Michelet à Cassagnac.]

2. L'article de Peyrat est reproduit intégralement dans la Rev. hist., p. 15-26, t. 96. Cf. une lettre de Michelet à Peyrat, (p. 75) et une lettre de Labot à Michelet (p. 48-49).

ment consciencieux et durable à une époque d'ébauches informes et d'avortements.

Mais de toutes les lettres de savants, celle qui dut avoir le plus de prix pour Michelet fut celle de Sismondi, celui qu'il avait appelé « notre père à tous ». L'approbation de cet austère huguenot de Genève qui écrivait l'histoire dans le pur esprit du xvm^e siècle et de la Révolution française, dans un sentiment démocratique et anti-catholique très marqués, devait avoir pour Michelet un prix particulier. Sismondi lui écrivit une lettre d'une sincérité grave qui le toucha certainement.

Ces témoignages venus d'hommes qui n'étaient point de son intimité et qui travaillaient dans une direction différente de la sienne étaient bien faits pour rassurer Michelet et le consoler des critiques. Chez les littérateurs et les amis, naturellement l'approbation s'exprimait avec une chaleur plus grande encore. L'aimable et généreux François de Corcelles, l'ami de Lamartine et de Quinet, lui écrit en réponse à une lettre où Michelet lui recommandait la modération : « Je suis sûr que la modération n'est pour vous que la belle ardeur qui faisait dire à lord Byron en parlant d'un de ses amis : « C'est le plus fanatique et par conséquent le plus impartial des hommes ». Permettez-moi donc de vous louer à mon tour de votre fanatisme. N'êtes-vous pas de ce bien petit nombre de sublimes énergumènes restés fidèles à la science, à la cause des véritables progrès de l'humanité, lorsque tant d'âmes faibles s'en sont éloignées. »

L'une des lettres les plus curieuses est celle qu'il reçut de Henri Heine¹. De ses élèves lui arrivaient des cris de gratitude, comme ceux d'Adolphe Mourier :

1. [Cette lettre dans la *Rev. hist.*, art. cité, p. 6-7.]

Quelque temps après, Heine envoyait à Michelet son livre sur l'Allemagne et Michelet lui écrivait au mois de juin : « J'ai reçu votre livre, Monsieur, et l'ai lu d'un trait. De le juger, j'en suis incapable, car cela est tellement moi (sauf le talent qui n'est qu'à vous) que je n'ai rien contre. Il y a pourtant certaines choses auxquelles je voudrais résister. Mais vous tenez trop souverainement les fibres de mon âme, vous les tirez à votre choix. Je tâcherai de me ravoïr, en vous relisant, au moins pour raisonner mon admiration. »

Dans une de ses lettres de Paris, Heine écrira, le 1^{er} juin 1843 : « Comme écrivain, Michelet est au premier rang. Son style est le plus enchanteur qu'on puisse rêver et tous les joyaux de la poésie brillent dans ses récits. Si je me permettais une critique, je regretterais chez lui un défaut de logique et d'ordre. Il y a chez lui des hardiesses qui vont jusqu'à la bizarrerie, une exagération extravagante où le sublime tombe dans le bouffon et la profondeur dans l'obscurité. Est-il un grand historien ? Si l'historien, après avoir réfléchi, a pour mission d'évoquer à nos yeux vivants, de la poussière du tombeau, par la magie des mots, tout le passé, nos ancêtres, leur vie et leurs actes, on peut affirmer que Michelet l'a remplie. Mon maître, le bienheureux Hegel, m'a dit un jour. « Si on pouvait écrire les rêves que les hommes ont rêvés pendant une certaine période, la lecture de ces rêves donnerait une image exacte de l'esprit de cette période. » L'*Histoire de France* de Michelet est un recueil de ces rêves. Tout le Moyen Âge rêveur nous y apparaît avec ses yeux profonds et souffrants, avec son sourire fantomatique, et nous restons effarés de la criante vérité et de la couleur de cette apparition. En

« Ah! vos bienfaits ne tombent pas sur une terre ingrate et stérile. Souvent il fait noir dans mon âme et vous êtes la Providence dont le rayon dissipe les ténèbres qu'y jette la vie intérieure. O mon bien-aimé professeur, encore une fois... merci. »

Des hommes qui tenaient alors le premier rang dans les lettres françaises, je ne trouve pas dans les lettres que Michelet avait conservées de jugement développé sur l'*Histoire de France*. Mais tous l'accueillent avec faveur. Chateaubriand le remercie, mais avant de l'avoir lu, dans un billet où respire sa personnalité orgueilleuse.

Villemain trouve le temps d'envoyer à Michelet de courts billets très encourageants. Le 24 mai, il lui avait écrit en recevant la deuxième édition de l'*Histoire Romaine* :

« Mon cher ami, mille remerciements de votre seconde édition et de votre aimable souvenir. Je relis Rome en attendant la France! J'y retrouve ce vif intérêt et ce haut coloris qui m'avaient frappé la première fois, au milieu de mes oppositions partielles, que vous savez. Je vous avoue, cependant, qu'une seconde lecture me fait goûter davantage une foule de choses fortes et remarquables répandues dans ce grand travail. J'en vous lis, mon cher ami, au milieu de l'ennui d'une grippe très pénible et je me souviens de vos tableaux de la Bretagne et de la Normandie. Tout à vous. »

Le 11 décembre, Villemain écrit à Michelet pour le rassurer. L'*Histoire de France* avait paru le 1^{er} décembre et Michelet, avec cet esprit soupçonneux qu'il avait gardé depuis les souffrances de son enfance, ne voyant pas encore paraître d'articles croit à une conspiration du silence contre son livre et demande à Villemain d'agir aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*. Villemain répond :

Mon cher ami, vous m'étonnez. Votre livre est plein de talent et ne peut manquer de succès. Mouvement, intérêt, coloris, c'est une lecture qu'on ne peut quitter. Il y a quelques jours et n'ayant lu qu'une partie du premier volume, j'ai eu l'occasion de parler dans ce sens à M. Bertin qui me paraissait rempli de bienveillance pour votre ouvrage et pour vous. Ne vous défiez donc pas. Quant à la *Revue des Deux Mondes* je ne puis croire que vos amis vous abandonnent. Je vous dirai volontiers alors, en m'offrant : *Malini me quam neminem*. Mille amitiés et bien haute estime pour votre rare talent. Villemain¹ ».

Je ne trouve rien de Cousin, dont l'amitié pour Michelet était déjà très refroidie; ni d'Augustin Thierry qui éprouvait jalousie et méfiance

vérité pour peindre cette époque de visionnaires, il fallait un historien visionnaire comme Michelet. »

Un des plus illustres savants de l'Allemagne, le grand jurisconsulte Gans écrit à Michelet le 12 juin 1834 : « Mille remerciements pour cette excellente *Histoire de France* que vous m'avez envoyée et que je devore tous les jours, ne pouvant me rassasier de tout ce qu'elle contient de bon, d'ingénieux, de grand et de neuf. J'attends avec impatience le 3^e vol. et les autres qui suivront. L'impression du 4^e vol. de mon *Droit de Succession* commencera bientôt et vous verrez que je n'ai pas négligé à faire usage de tout ce qu'un si grand maître m'a enseigné. » Gans rendit compte des ouvrages de Michelet dans les *Berliner Jahrbücher*.

1. Villemain avait d'abord fait espérer un article dans la *Revue des Deux Mondes*, puis Buloz en demanda un à Jouffroy (lettre de Buloz du 5 fév. 1834).

pour ce genre d'histoire qui allait éclipser ses propres œuvres¹. Mais Guizot donne à ce moment à Michelet la plus haute marque d'estime qu'il pût lui donner. Il le choisit en 1834 pour suppléant à la Sorbonne. Villemain annonce à Michelet cette bonne nouvelle le 21 novembre :

« M. le ministre a signé votre nomination de suppléant à la chaire d'histoire moderne et elle est adressée depuis mardi à M. Le Clerc qui sans doute vous a prévenu. Courage et succès. Vous avez l'un et l'autre. Mais pouvez-vous supporter en même temps le poids de l'Ecole? Ménagez votre santé. Tout à vous. V. ».

Michelet ne pouvait souhaiter une plus éclatante récompense. Avec sa nomination à la Sorbonne, une nouvelle période s'ouvre dans sa vie.

1. Pourtant Michelet lui prodiguait les égards et lui écrivait en décembre 1834 après avoir lu la Préface de ses *Dix ans d'Études historiques*.

CHAPITRE VIII

Michelet à la Sorbonne — 1834 — Le Voyage d'Angleterre

Michelet commença son cours à la Sorbonne le 9 janvier 1834.

Ce cours, qui dura deux ans, fut un événement dans le monde littéraire et eut une importance considérable dans la carrière de Michelet¹. Il ajouta encore à la fièvre de travail qui le dévorait, car il conserva l'École Normale. Avant de commencer son enseignement, le 31 décembre 1833, il demanda à Cousin, qui venait d'être chargé spécialement de la direction de l'École Normale, de ne faire de cours qu'en troisième année et de faire venir ses élèves à la Sorbonne. Cousin lui refusa tout allègement, le cours de la Sorbonne ne pouvant d'après lui remplacer celui de l'École « les deux enseignements ne devant avoir ni le même but, ni le même caractère ». Le 7 novembre 1834 il demanda au ministre de l'Instruction publique, Guizot, de ne faire qu'une seule leçon par semaine à la Faculté des Lettres. « Ma santé est très mauvaise, disait-il, et je suis chargé à l'École Normale de deux cours différents dont chacun n'est pas moins laborieux que celui de la Faculté. » Ce n'était qu'à demi exact. Néanmoins, les trois conférences de l'École étaient lourdes. Peut-être Guizot l'autorisa-t-il à supprimer une de ses leçons de la Faculté; mais là aussi, il s'était arrangé dès 1834 pour n'être pas trop accablé. Le cours proprement dit n'avait lieu qu'une fois par semaine et ne comportait que vingt leçons. L'autre leçon était consacrée à une bibliographie commentée et méthodique du sujet traité dans la leçon précédente. Cette leçon était très utile, mais ne demandait pas une préparation spéciale.

Il est très vrai que la santé de Michelet laissait beaucoup à désirer. Il était tourmenté comme il le fut toute sa vie par de fréquents accès

1. Célestine Lefebvre lui écrivait le 3 mars 1834 cette appréciation de son *Histoire de France* qui exprime bien ce qu'éprouvèrent en lisant les deux premiers volumes la plupart des lecteurs : « Mon cher cousin, il faut que je vous dise tout le plaisir que m'a fait éprouver la lecture de vos deux volumes. C'est la première fois que je lis l'histoire, dans le sens où j'entends ce mot, que je vois les siècles passés m'apparaître avec leurs croyances, leurs joies, leurs tristesses, leurs combats. Vous nous les livrez tout palpitants encore des passions qui les agitaient, et cette vie qui anime votre ouvrage lui donne l'intérêt d'un roman et l'élévation d'un poème. Il me semble qu'un enseignement si nouveau doit vous attirer un bien nombreux auditoire ».

Macé dans sa conférence du 10 mars 1880, rappelait qu'il avait entendu la première leçon et disait : « Il me semble encore entendre cette voix vibrante et saccadée, voir cette physionomie mobile, ces yeux lançant des flammes, ces mains crispées et tremblantes, tous ces signes de feu intérieur de l'orateur et qui rappelaient à tous les auditeurs les mots de Virgile : *Spiritus intus alit*. ».

de fièvre et par des troubles digestifs continuels. Cela n'avait rien de surprenant avec la vie qui était la sienne. On ne s'étonne pas qu'il cherchât à alléger sa tâche professionnelle quand on pense qu'à peine ses deux premiers volumes parus il s'était mis au troisième, qui ne devait paraître qu'en 1839, mais qui fut suivi coup sur coup de trois autres en 1840, 41 et 43. Ils furent préparés de 1834 à 1838. Le cours de 1834 à la Sorbonne en donne déjà tout le résumé. Il prend l'histoire du Moyen Age au xiv^e siècle et la conduit jusqu'à François I^{er}. Le cours de 1835 fut consacré à la Réforme et s'arrêta sans doute avant la fin du second semestre. Michelet publiait à ce moment même les *Mémoires de Luther* et donnait une nouvelle édition considérablement augmentée de son *Vico*, enfin il préparait avec ardeur ses *Origines du Droit* qui parurent en 1837. Il fut obligé de faire travailler, pour la copie et la traduction des textes, plusieurs secrétaires, Duruy, Yanoski, Muntz, Ravaisson. Ce dernier, qui s'occupait surtout de la partie philosophique de l'histoire de France, paraît être entré le plus avant dans la confiance de Michelet. Il y avait une sympathie d'idées et de vues entre leurs deux esprits. Ne trouvons-nous pas dans l'un et dans l'autre un idéalisme mystique, et tous deux ne voient-ils pas dans l'amour le centre même de la philosophie et de l'univers?

Le cours de la Sorbonne agit sur Michelet de deux manières. L'obligation d'exposer ses vues sur l'histoire du Moyen Age, non plus à un petit auditoire d'élèves studieux qui sont assez instruits pour comprendre vite et souvent à demi-mot, mais à un grand auditoire que le détail fatiguerait et qui a besoin surtout de netteté et de clarté, lui fit sentir l'impossibilité d'exécuter son plan primitif et de faire entrer en trois volumes le reste de l'histoire de France. C'est certainement en cette année 1834 qu'il vit se dessiner devant lui les quatre volumes qui devaient conduire son histoire de Philippe le Hardi à la mort de Louis XI, au fur et à mesure que l'enseignement public l'obligeait à préciser ses idées et à les mieux équilibrer. Dans les quatre volumes qui vont suivre, la substance sera plus forte que dans les deux premiers, le récit plus complet, plus nourri, mieux composé; la vie et la couleur ne seront pas moins grandes; bien au contraire, on verra souvent encore la personnalité de l'auteur faire irruption dans son œuvre, mais avec beaucoup plus de mesure et sans aucune des divagations philosophiques qui gâtent le deuxième volume.

D'autre part, ces cours de 1834 et 1835 contribuèrent à encourager Michelet dans la voie où il était déjà entré, celle de l'historien généralisateur qui voit dans l'histoire l'annonce de l'avenir, et se sent le devoir de faire servir l'histoire à l'éducation de ses auditeurs. Michelet n'a pas encore des allures de tribun, ni de prophète inspiré. Le *Journal de l'Instruction publique* du 6 mars 1834 nous dit que « sa parole est lente et rêveuse, qu'elle manque peut-être quelquefois de chaleur et d'entraînement, jamais d'intérêt et de nouveauté; que son imagination est heureusement servie par une érudition piquante et

étendue, profonde et spirituelle¹. Néanmoins sa capacité d'intelligence et de sympathie pour toutes les manifestations de la vie de l'humanité et du génie humain va grandissant, en même temps que le passé n'apparaît plus, dans sa nécessité et sa légitimité, que comme une étape vers la vérité plus haute et plus complète du présent². Déjà on pressent en lui le futur professeur du Collège de France, qui fera de l'enseignement de l'histoire une prédication patriotique et morale. Guizot sentant sans doute quelle était la pente de l'esprit de Michelet, ce qu'il y avait de plus en plus passionné dans son enseignement, en même temps qu'il voyait avec déplaisir Michelet regimber à remplir ses obligations complètes dans les deux établissements auxquels il était attaché, le remplaça en 1835 par Charles Le Normant, dont les opinions conservatrices et catholiques s'accordaient mieux avec la direction nouvelle de l'esprit du ministre. Le Normant fut loin d'avoir le succès ni l'influence de Michelet.

Nous pouvons reconstituer tout le cours de Michelet grâce aux analyses étendues qui ont été publiées par le *Journal de l'Instruction publique*. La leçon d'ouverture a été d'ailleurs publiée par Michelet lui-même et se trouve dans les œuvres complètes. Cette leçon est un des plus beaux morceaux sortis de la plume de Michelet, des plus beaux au point de vue de la forme, des plus forts au point de vue des idées.

Après avoir rendu un magnifique hommage à la Sorbonne et à Guizot, « à cette parole simple et forte, limpide et féconde, qui, dégageant la science de toute passion éphémère, de toute partialité, de tout mensonge de fait ou de style, élevait l'histoire à la dignité de la loi », il pose l'idée centrale à laquelle se ramènera pour lui toute l'histoire et en particulier toute l'histoire de France : la formation de l'individu libre qui dompte et ennoblit la nature, crée une société juste sur la base de l'égalité, fonde l'ordre civil et la liberté. C'est l'historien de la Révolution qui parle. Mais le monde n'en est arrivé là que par une série d'étapes douloureuses et sanglantes où chaque génération combattit et souffrit sans prévoir l'avenir. A nous de recueillir leur œuvre, de les bénir en les faisant revivre en nous. Avec une juvénile audace Michelet ose, dès son début, affirmer les droits du subjectivisme en histoire presque comme un principe de méthode. Chacun de nous porte en lui les traces de tout le passé : « Ces traces du vieux temps, elles sont dans nos âmes, confuses, indistinctes, souvent infortunées. Nous nous trouvons savoir ce que nous n'avons pas appris,

1. *L'Univers* du 31 Janvier dit aussi : « M. Michelet ne possède point cette puissance dominatrice de l'orateur qui remue les masses et les agite violemment. Sobre de grands mouvements il pénètre les esprits plutôt qu'il ne les ébranle; sa causerie, tour à tour malicieuse et pleine de bonhomie, nourrie de faits, animée d'ingénieux rapprochements, quelquefois empreinte d'une tristesse solennelle, abonde en traits, en saillies qui tiennent l'attention éveillée sans la fatiguer ».

2. Aussi en racontant la fin du Moyen Age, Michelet, qui l'avait admiré et justifié dans ses deux premiers volumes, ne fera que montrer les causes légitimes de sa décadence et les mérites du régime moderne qui le remplace.

nous avons mémoire de ce que nous n'avons pas vu; nous ressentons le sourd prolongement des émotions de ceux que nous ne connaissons pas ».

Ainsi, faire l'histoire, c'est refaire notre propre âme, c'est « m'expliquer à moi, homme moderne, ma propre naissance, me raconter mes longues épreuves pendant les cinq derniers siècles, reconnaître ce pénible et ténébreux passage par où, après tant de fatigues, je suis parvenu au jour de la civilisation, de la liberté. »

Admirable programme, et qui répond en effet à ce qui doit être le but de l'histoire : expliquer l'âme des hommes d'aujourd'hui, leurs idées et leurs institutions par tout le développement historique qui les a précédés. Mais programme périlleux si l'historien attache une trop exclusive ou trop grande importance à son moi, s'il ne le contrôle pas par les moi de tous ses contemporains. s'il fait de soi la norme de son temps. Il court le triple péril de restreindre son horizon, d'apporter une passion trop personnelle dans son jugement, et de se laisser envahir par l'orgueil d'une personnalité hypertrophiée. Michelet n'a pas échappé à ce péril, et l'on éprouve une certaine gêne à lui entendre dire : « Nos pères nous demandent pourquoi, dans cet âge de force, nous marchons pensifs et courbés. C'est que l'histoire est en nous; les siècles pèsent, nous portons le monde. »

En terminant, Michelet invite ses auditeurs à ne pas désespérer, malgré les doutes et les incertitudes qui les entourent :

« Ce monde où nous vivons est toujours la cité de Dieu. L'ordre civil, si chèrement acheté par nous, est divin de justice et de moralité. » L'exemple même du *xiv^e* siècle est là pour nous apprendre comment la vie sort de ce qu'on croit une décadence et une mort. C'est l'histoire qui nous apprend à espérer.

On comprend l'émotion qui accueillit cette première leçon et comment l'*Univers*, tout en déplorant la hardiesse hérétique des idées de Michelet, parle de lui avec une sorte de vénération :

« Honneur, écrivait-il, (le 30 janv.) à l'homme qui comprend la gravité du sacerdoce professoral. M. Michelet, ridé et blanchi dès sa jeunesse par les veilles studieuses qui doublent pour lui les heures de travail, consumé par l'activité fébrile d'une pensée toujours en fermentation, ne quitta la solitude que pour les fatigues de l'enseignement; anachorète de la science, il en est aussi le martyr. »

Le cours de Michelet ne fut pas un récit d'événements. Il ne voulut ni refaire à la Sorbonne ses cours de l'École Normale, ni développer son *Précis*, ni même, comme le font tant de professeurs, apporter chaque semaine à ses auditeurs les chapitres du livre qu'il écrivait. Non, il chercha plutôt à indiquer les grandes lignes générales et directrices qui devaient ressortir des récits dont son livre serait composé. Dans sa seconde leçon, il expose sa méthode. Elle consiste à vivifier par la psychologie les faits que l'érudition a recherchés et fixés, et qui sont le squelette de l'histoire. Cette psychologie est double. Elle doit faire sentir l'identité morale du genre humain à travers tous les âges, et en même temps montrer comment cette unité fondamentale est di-

versifiée par les circonstances de temps et de lieu. L'histoire se trouve ainsi opérer dans deux sphères différentes, l'abstrait et le concret, et avoir toujours simultanément devant les yeux la conscience, l'intimité de l'âme et les faits sensibles.

Après ces considérations préliminaires Michelet entre dans l'histoire du ^{xiv}^e siècle en montrant comment s'est développé le grand mouvement commercial et industriel qui transforme l'Europe à partir du ^{xiii}^e siècle. Il trouve là une application de l'idée philosophique qu'il avait exposée dans son *Introduction à l'histoire universelle*, le progrès de la civilisation considéré comme un résultat de l'effort de la liberté humaine pour se délivrer des fatalités de la nature. A la fin de l'époque barbare du Moyen Age, au commencement de l'époque féodale, au ^{ix}^e et au ^x^e siècle, quand le système administratif et la vie commerciale de l'Empire romain eurent disparu, les hommes, privés de communications faciles et régulières, semblent rivés au sol, enfermés dans l'enceinte des fiefs. Mais à partir du ^{xii}^e siècle on voit renaître un grand mouvement de circulation des peuples. Ils s'arrachent à leurs terres pour entreprendre des voyages et des expéditions lointaines. La religion, le commerce, l'appât de la conquête et du butin agissent simultanément : ce sont les pèlerinages, les caravanes qui s'organisent le long des fleuves de l'Europe et sur les rivages de la Méditerranée, les expéditions des Normands, les croisades, qui sont tout à la fois des pèlerinages, des guerres de conquête et des entreprises commerciales, enfin les voyages d'exploration qui commencent au ^{xiii}^e siècle avec Plan de Carpin, Rubruquis et Marco Polo, les découvreurs du monde oriental.

Au ^{xiv}^e siècle, l'humanité libérée se sent capable de sillonner la terre pour mettre en valeur toutes ses richesses. Michelet décrit alors en traits pittoresques la vie des grandes républiques commerçantes : Venise, Florence, Bruges, les grandes foires : Beaucaire, Troyes, les sociétés commerciales du Rhin, de la mer du Nord et de la Baltique, d'où sort la Hanse. Il montre leur prodigieuse activité, mais aussi comment ces villes et ces sociétés, l'âme du commerce au Moyen-Age, font souvent obstacle à ses progrès par leur tendance à tout transformer en monopole, à enfermer les ouvriers dans leurs métiers. De là des guerres dont les intérêts commerciaux sont la cause, et des luttes civiles dans les cités. Le grand mérite de Michelet ici, et il s'en est vanté à juste titre, c'est d'avoir compris l'immense importance que prennent à partir du ^{xiii}^e siècle toutes les questions économiques, et d'avoir vu dans cette prédominance un des traits caractéristiques de l'âge moderne qui commence.

Michelet tourne alors ses regards vers le pays contemporain qui a dû aussi à son caractère insulaire, commercial, industriel et agricole une prospérité qui l'a élevé au-dessus de toutes les autres nations : l'Angleterre. Elle est en grand dans le monde ce que Venise fut autrefois dans le monde méditerranéen. Il fait à son propos deux remarques dont l'une est d'une admirable sagacité et dont l'autre est une erreur prodigieuse.

L'Angleterre en 1834 subissait une crise redoutable due à son énorme production industrielle à laquelle avec le système universel de prohibition qui régnait dans le monde, celui-ci n'offrait pas de débouchés suffisants. Michelet a compris que l'Angleterre était obligée, pour que sa population pût vivre et son commerce continuer à prospérer, de briser tous les monopoles et d'établir la liberté commerciale. Douze ans plus tard Robert Peel en 1846 allait réaliser cette prédiction de Michelet. Mais où Michelet s'est absolument trompé, aveuglé qu'il était par le système prohibitif qui semblait un dogme sur le continent, c'est sur l'avenir qui attendait le commerce anglais. Il croit que la liberté commerciale la ruinera, parce que, si le commerce est cosmopolite, l'industrie est nationale, et l'industrie d'un pays ne peut convenir aux autres. Il ne se doutait pas qu'en établissant chez elle la liberté commerciale l'Angleterre l'imposerait au monde et l'inonderait de ses produits. Il croit, naïve illusion de son patriotisme et de son anglophobie, que l'Angleterre est condamnée à une ruine prochaine et que la France sera l'héritière de sa prospérité. Nous reviendrons bientôt sur les idées de Michelet relatives à l'Angleterre à propos du voyage qu'il y fit en cette même année 1834.

Le développement de l'industrie et du commerce crée la richesse mobilière, et on voit apparaître au ^{xiv}^e siècle, une puissance nouvelle, celle de l'or. Michelet lui consacre sa cinquième leçon. Les besoins et les désirs ont grandi plus vite que la richesse. Les individus veulent jouir; les souverains ont besoin d'or pour faire face à une administration de plus en plus compliquée et pour payer des troupes mercenaires. De là naissent l'alchimie qui veut fabriquer l'or, et les variations dans les taux de monnaies par lesquelles les rois cherchent à accroître leurs ressources. « Philippe le Bel, dit pittoresquement Michelet, rendit une ordonnance qui lui réservait le droit de frapper monnaie, et d'être le seul monnayeur de son royaume. »

Michelet croit que le développement de la sorcellerie a été le résultat de la misère produite par ces perpétuels bouleversements monétaires et que de là aussi est venu le rôle grandissant des Juifs qui faisaient le commerce de l'argent.

Les trois leçons suivantes sont consacrées à la formation des nationalités. Elles expliquent comment, en Allemagne, c'est la diversité féodale qui l'a emporté, comment l'Espagne a trouvé l'unité dans l'activité héroïque et la guerre religieuse, comment l'Italie est condamnée d'une manière irrémédiable à rester divisée par les haines provinciales. Bien que l'histoire du ^{xix}^e siècle ait démenti cette prédiction et que Michelet ait été dès 1854 un des plus fervents apôtres de l'unité italienne, alors que tous les libéraux étaient encore fédéralistes, il n'avait pas tort de remarquer la puissance de l'instinct particulariste en Italie et il disait avec une véritable hauteur de vues : « La personnalité italienne a toujours été trop haute et trop fière pour se mettre au service soit des hommes, soit du pays; jamais elle n'a plié la tête sous la féodalité, jamais elle n'a compris le dévouement

de l'homme à l'homme. Elle appartient bien moins à la patrie qu'à l'humanité tout entière. »

La huitième leçon est consacrée à la nationalité française. Elle est, vous pouvez l'imaginer, un hymne à l'harmonie, à l'équilibre merveilleux qui préside à la formation de l'unité française. On y trouve une expression complète de la pensée de Michelet sur notre histoire et on peut dire la substance même de tout son cours. A partir de là, le cours se développe plus régulièrement. C'est l'histoire dramatique du xiv^e et du xv^e siècle en France que Michelet fait revivre devant ses auditeurs. Le cours prend fin avec la découverte de l'Amérique. C'est un nouvel âge qui s'ouvre, une nouvelle civilisation mondiale qui succède à la civilisation méditerranéenne : « Après Colomb, qui ouvrait devant les vaisseaux européens l'océan du commerce, devait venir Luther qui ouvrit aussi, par la liberté de discussion, un immense océan devant la pensée humaine. »

C'est à la Réforme, en effet, que Michelet consacra son cours de l'hiver 1834-1835. La foule des auditeurs fut plus grande encore et son succès même contribua à lui faire retirer la suppléance par Guizot. Il allait publier ses *Mémoires de Luther*. Il était donc tout prêt à traiter ce sujet, qui était pour lui le centre même de l'histoire du xvi^e siècle, car déjà dans son *Précis d'Histoire Moderne* et dans son *Précis d'Histoire de France*, l'histoire religieuse occupait au xvi^e siècle presque toute la place. Ce cours excitait d'autant plus la curiosité publique que Mignet se mettait à étudier le même sujet et venait de lire à l'Académie des sciences morales et politiques son célèbre morceau sur Luther et la Diète de Worms.

Nous ne pouvons séparer l'étude de ce cours de 1835 de celle des *Mémoires de Luther* ni même du volume de Michelet sur la Réforme qui ne devait paraître qu'en 1855, mais qui a été préparé dès lors. Il sera intéressant de considérer dans son ensemble tout ce que Michelet a écrit et pensé sur la Réforme depuis 1827 jusqu'à son volume de 1855.

Avant d'aborder cette étude, disons un mot d'un voyage accompli par Michelet pendant les vacances de 1834 et qui est en relation directe avec son histoire de France au Moyen-Age, le voyage d'Angleterre.

Mme Michelet a publié ce voyage en entier dans le volume *Sur les chemins de l'Europe*, mais en complétant le texte de son mari, d'une façon qui n'est pas toujours heureuse. Elle arrange, elle commente, elle dramatise, et ces arrangements contiennent à chaque instant des contre-sens énormes. Elle fait de Mme de Dino, la nièce de Talleyrand qui jouait à l'ambassade de France le rôle de maîtresse de maison, une ambassadrice de Prusse. Michelet avait simplement mis entre parenthèses après le nom de la duchesse de Dino « prussienne »¹. Elle a fabriqué avec les notes de Michelet une conversation entre l'historien

1. Parce qu'elle était fille de la duchesse de Courlande qui possédait le duché prussien de Sagan. Elle avait épousé un Talleyrand, neveu du prince de Bénévent qui devint duc de Dino et de Sagan.

et Talleyrand où elle fait citer à ce dernier une opinion de Mac Culloch dans un article de la *Revue Économique* de septembre 1834, c'est-à-dire après le voyage. Malgré l'habileté et l'intelligence de ces transpositions, le texte original est bien supérieur. Voici, par exemple, la description d'un service dans une chapelle catholique de Dublin :

« Nous nous fîmes conduire à l'une des chapelles catholiques à travers de laides et sales petites rues. Des deux côtés une foule de mendiants dégoûtants, une misère innombrable, profonde, incurable, à désespérer la charité. Dans l'intérieur de l'église je ne vis qu'un banc ou deux, seulement la tribune de l'orgue et deux petites [chaises] aux coins de l'autel. Tout l'auditoire était debout; sa ferveur suffisait, et de reste, pour le soutenir. Le prêtre accomplissait le sacrifice avec une onction passionnée; plusieurs hommes du peuple s'y unissaient vivement de geste et de cœur; tous finirent par se mettre à genoux. Quelque sale et dur que fût le pavé, des femmes, de jeunes demoiselles proprement mises s'y mettaient et y restaient de bonne grâce. Tout le peuple, il faut le dire, était bien laid, bien misérable, et ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que la misère morale n'était guère moins visible que l'autre. Une chose seule brillait sur les visages déformés par la souffrance et par les excès, c'était une foi aveugle, ardente, qui n'est peut-être ici que l'espoir d'une existence plus heureuse. »

Si vous lisez ce passage dans les *Chemins de l'Europe*, quelle déformation!

Ce qui nous intéresse surtout dans ce voyage, c'est ce qu'il nous apprend d'une part, sur l'état de l'Angleterre en 1834, et d'autre part sur les sentiments de Michelet à l'égard de ce grand pays.

Il avait projeté d'abord de continuer en 1834 l'exploration de la France commencée en 1831 et d'aller dans le midi. Il crut n'avoir pas assez de temps à sa disposition et se décida pour l'Angleterre. Il tenait à la connaître avant de raconter et la guerre de Cent ans, et surtout la rivalité moderne de la France et de l'Angleterre. Il dit à Pauline, dans une lettre du 22 août, qu'il va s'arrêter à Liverpool et à Manchester, au centre du mouvement industriel de l'Angleterre : « C'est là que je trouverai à qui parler sur toutes les grandes questions d'intérêt présent, qui doivent se rencontrer dans mes deux derniers volumes. » Les lettres qu'il échange avec M. Longueville Jones dans les années suivantes, le montrent continuant son enquête sur la situation économique de l'Angleterre pour arriver à mieux comprendre ses rapports avec la France. Et Pauline lui recommande tant en son nom propre que de la part de Mme Angelet, laquelle parlait au nom du roi et de la reine, de prolonger autant que possible son séjour pour en rapporter tout ce qui sera nécessaire pour ses cours et pour ses livres.

Michelet avait tant souffert de la solitude dans son voyage d'Allemagne et d'Italie qu'il voulut avoir un compagnon. Il demande à Chéruel, son élève, alors professeur à Rouen, de l'accompagner. Chéruel qui s'occupait d'histoire de Normandie, avait un grand intérêt à connaître l'Angleterre.

Le voyage eut lieu du 5 août au 5 septembre. Bien qu'il fût très rapide les deux voyageurs virent cependant les villes et les aspects les plus caractéristiques du pays : les trois capitales, Londres, Du-

blin et Édimbourg, les deux métropoles religieuses, Cantorbury et York, une ville universitaire, Oxford, les grandes villes commerciales et industrielles, Liverpool, Birmingham, Manchester, Belfast, Glasgow, un type de château féodal devenu résidence aristocratique, Warwick. Michelet eut le sentiment d'avoir bien employé son temps : « Je crois écrivait-il à sa femme, le 29 août, avoir tiré un immense parti de mon voyage. Il ne s'est point passé de jour que je n'aie plusieurs feuillets à écrire sans compter les lettres. Je rapporte un énorme manuscrit. » C'est le journal que nous possédons, auquel s'ajoutent trois lettres à Mme Angelet que M. Michelet père avait recopiées avant de les envoyer.

Le pays qu'il visitait était en pleine crise politique, économique et sociale.

Les hommes de ma génération, qui ont assisté au magnifique et pacifique épanouissement de la prospérité anglaise pendant les quarante années du règne de Victoria, peuvent difficilement se faire une idée de l'état de perpétuelle agitation dans lequel vécut l'Angleterre de 1815 à 1855. Il ne manquait pas de prophètes de malheur qui annonçaient à l'Angleterre sa ruine économique par l'excès même de sa production industrielle et l'accroissement du paupérisme, et sa ruine politique par la marée montante de la démocratie sociale. En 1850, Ledru-Rollin écrivait ses deux volumes sur la *Décadence de l'Angleterre*, et Carlyle ses *Pamphlets des derniers jours*¹. Tous deux à des points de vue diamétralement opposés, faisaient entendre les mêmes prédictions pessimistes; Ledru-Rollin croyait l'Angleterre incapable de réformer pacifiquement son état social et de porter remède à la misère publique, Carlyle voyait dans les idées démocratiques un dissolvant fatal pour la société et l'État. Or, nous avons vu sous le règne de Victoria, l'Angleterre entrer résolument dans la voie démocratique par une extension de plus en plus grande du droit de suffrage, par des lois ouvrières qui tout en émancipant les ouvriers, les protègent contre la tyrannie du capital, par des réformes administratives de toute nature. Les conflits du capital et du travail se sont apaisés, le paupérisme a diminué dans d'énormes proportions, l'Empire colonial de l'Angleterre a été toujours grandissant, tandis que le système du libre échange l'ouvrait aux produits du monde entier. Non seulement l'Angleterre entre dans une période de prospérité inouïe, mais, sous l'influence des progrès de l'instruction, des libertés publiques, du bien-être, et par l'exemple d'un couple royal animé d'un amour passionné du bien public, elle a vu la moralité publique se développer avec la richesse, et l'initiative philanthropique de la vieille aristocratie, comme des enrichis du commerce et de l'industrie, collaborer avec l'esprit de réforme et de justice du gouvernement pour créer un merveilleux ensemble d'œuvres d'éducation, d'assistance et d'utilité publique dans tous les domaines.

Sous le règne de Guillaume IV qui, fidèle aux traditions des souve-

1. Trad. Barthélemy.

rains de la maison de Hanovre était loin de donner l'exemple de la vertu à ses sujets, le mouvement de réforme avait été commencé avec le ministère de lord Grey, auquel succéda, au commencement de 1834, le ministère, libéral également, de lord Melbourne.

La loi électorale de 1832 supprima la représentation de soixante bourgs pourris et diminua celle de trente autres bourgs peu peuplés pour accorder une représentation aux grandes villes industrielles et augmenter la représentation des comtés en donnant le droit de vote à des tenanciers ou à des locataires, au lieu de les réserver aux seuls propriétaires. Le nombre des électeurs passait de 435.000 à 656.000. Pour la première fois, la vieille Angleterre agricole et aristocratique ne prenait plus seule part à la politique. La nouvelle Angleterre, commerçante, industrielle, celle qui maintenant produisait la richesse, allait accéder au pouvoir. Mais le droit électoral continuait à être un privilège local, indépendant de la loi du nombre. Aussi la réforme, qui ne donnait à d'énormes centres comme Birmingham, Manchester ou Liverpool, que deux représentants, ne devait-elle qu'exciter le désir de réformes plus profondes. Du moins, c'était la reconnaissance officielle d'un nouvel état de choses.

Le bouleversement qui s'était produit dans les conditions économiques au XVIII^e siècle, par la création de la grande industrie et l'introduction des machines à vapeur, en augmentant le nombre des ouvriers et en avilissant le prix de la main-d'œuvre, avait produit d'effroyables misères sociales. La *taxe des pauvres*, imposée sous Elisabeth à toutes les paroisses pour subvenir à l'entretien de leurs pauvres, avait pris des proportions considérables. Le nombre des assistés s'élevait à près de deux millions sur une population de vingt millions d'âmes. Beaucoup de paroisses étaient ruinées et les pauvres mouraient de faim. La loi d'assistance (*poor law*), que le ministre Melbourne fit voter en 1834, ordonna partout la construction de *workhouses*, où les indigents qui voulaient être secourus devaient être astreints au travail. Cette loi diminua les charges publiques et le nombre des indigents, mais ces ateliers publics soutenus par les paroisses contribuaient à faire baisser encore le prix de la main-d'œuvre et faisaient craindre la création d'une industrie d'État qui absorberait un jour tout le travail national¹.

La condition des ouvriers était effroyable, au point de vue moral comme au point de vue matériel. Aucune mesure légale ne protégea pendant longtemps les enfants ni les femmes contre la rapacité des patrons. Ce ne fut qu'en 1833 que grâce à lord Ashley (connu plus tard sous le nom de lord Shaftesbury, comme un des grands philanthropes de l'Angleterre) que la première des lois ouvrières limita à huit heures par jour le travail des enfants au-dessous de 13 ans, à douze heures le travail des enfants de 13 à 18 ans. Les femmes, les hommes travaillaient jusqu'à seize heures avant 1824, puis les douze heures devinrent la règle. Les ouvriers pouvaient-ils du moins, en

1. D'Eichthal, *Rev. hist.*, mai 1902.

s'associant, lutter contre les patrons pour obtenir des conditions meilleures? Nullement. On peut lire dans le livre de M. Mantoux, *La révolution industrielle*, comment, à la fin du xviii^e siècle et au début du xix^e, sous prétexte de protéger la liberté du travail, on interdit aux ouvriers toute action commune pour améliorer leur sort. Les patrons réussirent à faire voter en 1799 une loi interdisant aux ouvriers de se concerter pour obtenir l'augmentation des salaires ou la diminution des heures de travail. En 1814, après une longue agitation, on abolit tous les anciens réglemens destinés à protéger les apprentis, à en limiter le nombre et à fixer le temps d'apprentissage; en 1813, on avait enlevé aux juges de paix le droit de régler les salaires. En vain, des industriels philanthropes, David Dale et Robert Owen à New Lanark essayèrent de fonder des usines sur des principes humanitaires et sur la coopération des ouvriers et des patrons¹; en vain sir Robert Peel en 1802 fit voter une loi pour la protection physique et morale des apprentis², l'Angleterre dirigeante, qui avait à soutenir à ce moment une lutte à mort contre Napoléon et la France, sacrifia tout au développement de son industrie et resta sourde aux souffrances des classes ouvrières. On vit en mars 1834 des ouvriers agricoles condamnés à sept ans de déportation pour avoir formé une société amicale en vue de maintenir leurs salaires au taux de 10 shilling par semaine.

Dickens a décrit ces misères dans son beau roman de *Hard times*³; les caves de Lille, décrites par Victor Hugo, n'étaient rien en comparaison de celles de Manchester, où vivait un dixième de la population, que les patrons forçait, en guise de salaires, à accepter des denrées avariées. Le choléra, quand il arriva en 1833, fit d'affreux ravages dans ces populations épuisées. Il y avait bien des révoltes et des protestations⁴. En ce même mois d'août 1834, où Michelet vint en Angleterre, la *Trades Union*, récemment créée par Owen et englobant tous les métiers, organisa dans Londres une formidable manifestation pour protester contre la condamnation de six ouvriers agricoles de Dorchester, qui furent relâchés. Mais les patrons avaient, en réponse à ces efforts, fondé en 1833 une union manufacturière, où ils s'engageaient à ne prendre aucun ouvrier faisant partie d'une association⁵. Owen fut obligé de transformer, en août 1834, sa *Trades Union* en une *Association d'industrie, humanité et science en vue d'établir un nouveau monde moral*.

1. Owen 1771-1858. Biogr. par Dolléans.

2. C'est en vain aussi que Peel et Huskisson firent abolir en 1824 la loi de 1799 et remplacer en 1825 par une loi autorisant les coalitions « en vue des salaires et de la durée du travail » mais non pour l'apprentissage et les réglemens du travail; comme la loi punissait toute molestation ou obstination pour faire hausser les salaires, les juges considérèrent toute grève comme violation de la loi.

3. Et Disraeli dans *Sybil*, Mme Gaskell dans *Ruth*.

4. Ils formaient des sociétés de charité ou d'instruction...

5. Dès 1830 et 1833 se fondèrent des associations pour la protection du travail, mais qui ne purent rien faire.

De ces misères allait sortir, en effet, un mouvement de philanthropie et de justice sociale, qui sera l'éternel honneur de l'Angleterre victorienne.

Ce mouvement était déjà commencé en 1834. En 1833, le ministre des colonies, Stanley, avait fait voter l'abolition de l'esclavage dans les colonies.

L'Angleterre avait aussi, dès 1829, sous le ministère Wellington, réparé une grande injustice, rendant aux catholiques leurs droits politiques. Cette mesure avait adouci la violence des luttes de partis en Irlande, où le grand agitateur O'Connell menaçait l'Angleterre d'une révolution. Toutefois, le fait que l'Irlande pouvait avoir au Parlement de Westminster des représentants, ne mettait pas fin à la situation déplorable de l'île-sœur, écrasée et maltraitée. L'Irlande avait une population trop grande pour ses ressources agricoles; les terres étaient entre les mains de propriétaires anglais non-résidant et ne communiquant avec leurs paysans que par l'intermédiaire de leurs intendants et des collecteurs de redevances. L'Eglise anglicane avait hérité du droit de lever des dîmes. Le peuple irlandais refusait de payer dîmes et redevances, et assassinait les collecteurs. Les mesures prises, soit pour réprimer les crimes, soit pour diminuer la misère, ne produisaient presque aucun effet dans un pays où l'ignorance, la paresse et la famine semblaient inguérissables. Il faudra plus de cinquante ans, pendant lesquels on verra s'expatrier ou disparaître près de la moitié de la population de l'île, pour que l'Angleterre, par une série de mesures d'une hardiesse presque révolutionnaire, arrive à arracher l'Irlande à cette détresse séculaire.

Au moment où Michelet visitait l'Angleterre et l'Irlande, il périssait tous les ans par la misère et la faim des milliers d'ouvriers et de paysans irlandais.

Michelet, naturellement, ne put faire, pendant le mois qu'il passa à parcourir les Iles Britanniques des observations ni très approfondies, ni très précises. Il ne se livra à aucune enquête analogue à celle que nous voyons faire à Gustave d'Eichthal dans son voyage de 1828. Mais il y a cependant quelques traits à retenir dans le journal de Michelet. A travers toutes les pages, l'impression constante du contraste entre l'extrême richesse et l'extrême pauvreté. Ce contraste, encore aujourd'hui, frappe le Français voyageant en Angleterre, mais il était bien plus grand en 1834 qu'aujourd'hui :

« Nulle part, écrit Michelet le 8 août, la misère ne m'a semblé plus triste qu'ici (l'homme en habit noir dont on voit la chair nue à l'épaule) sur cette route couverte d'admirables équipages, en vue de cette Tamise chargée de riches vaisseaux. Emigration, mendicité, abattement, dégradation morale; tout cela bien plus profond qu'en France. » Et quelques lignes plus loin cette vision pittoresque de l'arrivée à Londres : « De temps à autre, la mer, puis la Tamise apparaissant dans sa grandeur, avec ses vaisseaux à vapeur, ses frégates. Enfin le parc de Greenwich, les bruyères où campent les gypsies, et enfin l'immense Southwark. Spectacle inouï, inattendu, malgré tout ce qu'on m'avait dit. Vue toute absorbante; la révélation immédiate de l'industrie, du plus industrieux, du plus riche des peuples... Le climat de l'Angleterre se révélait aussi : les ondées fréquentes de la journée finissaient par une pluie battante.

Il était 4 heures et l'on ne voyait plus clair. De brillantes voitures, d'innombrables diligences se croisaient dans l'ombre, tandis que de temps à autre une femme mal mise, légèrement vêtue, vieux chapeau de paille, se blottissait sous une porte... » « L'impression était grande et triste. De petites maisons de briques, des grilles noires, des boutiques, des rues sans fin, un océan de peuple qui flottait dans tous les sens, rapide et sérieux, peu de monuments, pas d'inégalités de terrain, toujours ces rues monstrueuses de soixante pieds de large, d'une demi-lieue de long. Je me sentais de plus en plus sous le poids de l'idée de l'infini, comme si j'eusse été dans la solitude de la mer, dans les déserts de l'Afrique ou parmi les steppes russes. »

Il est très frappé, d'une part, du caractère gigantesque, grandiose, par l'étendue et la continuité des constructions anglaises, et d'autre part, de la vie rustique entretenue au sein de Londres par les immenses prairies de Hyde Park, de Green Park, de Saint-James Park, où paissent des troupeaux de vaches, à peu de distance de colonnades grecques ou d'arcs de triomphe : « L'Achille wellingtonien, au milieu des vaches, fait un drôle d'effet. Ce pauvre diable qui garde les bestiaux devrait avoir une culotte. »

À côté de la peinture de Londres, je note la description du château de Warwick, de la demeure seigneuriale où les souvenirs de la vie la plus rude et la plus guerrière du Moyen-Age fraternisent avec le confort moderne et où le libéralisme des propriétaires permet aux étrangers de circuler même dans les chambres à coucher pleines de reliques de famille.

La description de Dublin est une des parties les plus saisissantes du journal. Et voici son jugement sur le peuple irlandais, qui a changé de langue, sans changer de génie :

« Dans la population je retrouvais la France, mais enlaidie, abrutie, sauvage. La sensualité, l'ivrognerie étaient sur tous les visages; presque à chaque porte une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras un, deux enfants¹. »

Du voyage en Écosse, dans le nord et dans le pays commerçant et manufacturier de Liverpool, Birmingham et Manchester, je ne vois, comme renseignement original, que celui sur Manchester, où Michelet et son compagnon n'obtinrent pas la permission de pénétrer dans les manufactures : « Tout est fermé ici. Concurrence, jalousie, mystère. »

Je signalerai aussi la description d'un service dans la cathédrale d'York, où aujourd'hui les rites de la *High church* ont rétabli des formes presque catholiques, tandis qu'alors on y trouvait la froideur indifférente qui était la caractéristique de l'anglicanisme.

Les pages du journal sont remplies de conversations intéressantes avec les voyageurs qu'il rencontre en diligence, avec les hommes politiques, les industriels ou les hommes de lettres qu'il va voir. Toutefois, je ne relèverai, comme ayant une importance pour la peinture des mœurs anglaises à cette époque, que deux morceaux : le récit d'une réception à Dublin et celui d'une réception à Londres. La récep-

1. Cf. le *Peuple*, p. 315, éd. de 1846, transformation de ce passage.

tion à Dublin chez un médecin, M. Mac Namara nous montre tout ce qu'il y avait encore d'originalité primesautière dans les mœurs irlandaises et la puissance des sentiments patriotiques, entretenus par la poésie, en particulier, celle de Thomas Moore.

En regard, nous avons le récit du dîner de M. Masterson, récit trop écourté, mais où l'on discerne la gravité aimable et correcte des mœurs britanniques, avec tous les préjugés que les Anglais nourrissent contre les Français.

Les jugements de Michelet sur le peuple anglais et sur l'avenir de l'Angleterre nous importent surtout. Il partageait, nous le savons, à son égard, les sentiments d'hostilité et de rancune communs à tous les Français qui avaient grandi pendant les guerres de l'Empire. Waterloo était le symbole du triomphe de l'orgueilleuse Albion et de l'abaissement de la France, et nous avons vu quel tressaillement saisit Michelet quand ce nom abhorré tombe de sa plume en décrivant les plaines de Flandre et de Hainaut.

Dans l'*Introduction à l'Histoire universelle*, tout en rendant hommage à l'héroïsme anglais, il ne voit guère dans l'Angleterre qu'orgueil et égoïsme. Inutile d'insister sur ce qu'a d'étroit, de prodigieusement arbitraire et insuffisant, cette psychologie du peuple anglais. Il suffit de rappeler combien Michelet avait peu de sympathie pour les Anglais et combien sa tante Hippolyte craignait à tort, en le voyant, de 1822 à 1827, étudier avec passion la littérature anglaise, de le voir devenir anglomane.

En arrivant à Londres, en 1834, il est choqué de l'anglomanie de Talleyrand : « Ce pays-ci est l'idéal du monde pour M. de Talleyrand. Il est Anglais à nous faire frémir, nous qui tenons encore à la France. »

Quand il voit de près la société anglaise et la vie anglaise, il est frappé et du charme de la vie domestique et des grandes qualités de sérieux, d'indépendance, d'activité, répandues dans toutes les classes de la société. Il l'écrit à Mme Angelet. Il est pénétré de la beauté des paysages anglais; mais en même temps, il sent avec violence tout ce qu'il y a de brutal et de matériel dans la race qui habite ce pays poétique et gracieux. Il écrit de Warwick, le 13 août :

« C'est aujourd'hui véritablement que nous avons vu l'Angleterre. Les vastes prairies encadrées de beaux arbres; les Surrey Hills où le soleil douteux d'ici joue dans les plus douces nuances du vert, égayé de troupeaux. Une de ces pentes sans arbres, sans autre beauté que sa douce verdure, ses troupeaux échelonnés paisiblement jusqu'à la ligne de l'horizon, me donnaient je ne sais quel rêve de Paradis. Au milieu de toute cette poésie je m'avisai que tout cela était une belle manufacture de viande, que la grandeur des Anglais avait été d'être originairement une race de bouchers, vendeurs de laine en Flandre. Cette forte alimentation les a rendus toujours plus avides et entreprenants, les a menés en France, aux Indes, pour piller, leur a donné cette froide énergie d'entreprise¹. »

1. Mme Michelet a transposé, développé et gâté tout cela. Ailleurs Michelet dit dans une note : « L'héroïsme anglais est incontestable. Force et persé-

Michelet trouve le symbole de la puissance de l'activité anglaise dans le chemin de fer avec qui il fait connaissance, le 26 août, de Rochdale à Liverpool. C'était le premier chemin de fer construit en Europe. L'effet produit sur lui par la rapidité de ce railway, qui faisait vingt lieues en deux heures, fut prodigieux.

Il se met alors à raisonner sur la situation que le machinisme fait à l'Angleterre, et, bien que les événements aient en grande partie démenti ses prévisions, ses réflexions méritent d'être recueillies. Il croit que l'Angleterre verra prochainement s'arrêter sa prospérité et cédera la place à la France, où les trois éléments : agriculture, commerce, industrie, sont plus harmonieusement balancés, et il conseille à la France de se refuser au libre échange, vers lequel l'Angleterre se dirige. Il constate que la richesse de l'Angleterre est précaire, et peut-être n'a-t-il pas tort. Si une coalition des puissances rivales de l'Angleterre, sans réaliser le plan gigantesque et fou du blocus continental, mettaient simplement des barrières au commerce anglais, en lui enlevant ses colonies et en lui fermant leurs marchés, on verrait se produire la banqueroute la plus effroyable et une crise économique telle que le monde n'en a jamais vu¹.

Michelet sentait bien, d'ailleurs, que cette ruine de l'Angleterre, qu'il prévoyait et désirait peut-être (Talleyrand, plus judicieux, disait déjà en 1834 que la prospérité de la France était liée à celle de l'Angleterre), n'était pas près de se produire, et, rentré en France, il éprouve un sentiment d'humiliation en comparant notre indigence à l'opulence britannique. Faucher lui écrivait un an après, le 2 août 1835, en revenant, lui aussi, d'Angleterre :

« J'ai éprouvé plus d'une fois en traversant ces campagnes, ou plutôt ces jardins, ces comptoirs, ces immenses ateliers, l'humiliation nationale dont vous m'avez parlé. Mais l'impression la plus vive et la plus profonde a été celle du milieu aristocratique où l'on se trouve plongé au premier pas que l'on fait en Angleterre : c'est l'aristocratie du monde. »

Dans les notes qu'il consacre à l'Angleterre, de 1834 à 1839, Michelet revient constamment sur ces pensées : « Nous sommes, dit-il, pour l'alliance anglaise plutôt que russe, car c'est la cause de la civilisation. » Il sent la grandeur de l'Angleterre et concède que le niveau moral moyen de la population y est plus élevé qu'ailleurs; il se livre à de vraies méditations sur le flux et le reflux de l'histoire, sur le perpétuel échange qui a eu lieu entre la France et l'Angleterre, par leurs relations de mariages royaux, par les invasions des Français en Angleterre, des Anglais en France, par le commerce, par les luttes de tous genres, et il reconnaît tout l'avantage que les deux pays, la France surtout, ont tiré de ces échanges. Il va jusqu'à dire que

vérance, esprit d'association par l'intérêt. C'est l'héroïque conjuration d'une nation qui s'engage à combattre (et mourir, s'il le faut) contre le monde et la nature pour *bien dîner* et bien faire ses affaires ».

1. Et on voit par une note avec quelle précision Michelet a étudié la question V. — p. 275-277.

« l'Angleterre est peut-être jusqu'ici le but de l'humanité, ayant dompté la nature la plus indomptable, mer et métaux. » Il ajoute cependant que, par cela seul qu'elle est déterminée, elle est moins humaine que la France, principe indéterminé, et par là perfectible.

Malgré les efforts qu'il fait pour rendre justice aux Anglais, malgré son admiration pour « cette grandeur orientale dans les brumes du Nord », pour les cent millions de sujets qu'ils ont en Orient et la nouvelle Angleterre du Canada et de l'Australie, pour la majesté de Westminster et de ses souvenirs, il éprouve une insurmontable aversion à son égard. Il lui faut la vue d'Oxford pour calmer en lui la révolte du souvenir que tous les monuments de Londres réveillent : « Waterloo, Waterloo partout ! » Il ne blâme pas le *cant* anglais, car il y reconnaît le scrupule de ne rien faire que de convenable et de digne; mais il s'élève contre le dur légalisme qui permet la ruse dans le respect de la lettre, le pharisaïsme et l'orgueil, qui s'associent à un manque de délicatesse chevaleresque, jusque dans les choses religieuses, et à une incapacité totale de comprendre la force de grandes choses comme les Croisades, Jeanne d'Arc ou la Révolution. Dans ses lettres à sa femme, on sent à chaque ligne son malaise. Il lui écrit de Londres, le 10 août :

« Tout bien considéré je me félicite de ne pas vous avoir amenées dans cette Babylone, au milieu de ce pays d'insolence et d'inégalité. Plus tard peut-être sera-t-il bon de le faire connaître à nos enfants, comme nécessité d'éducation. J'ai cru devoir avant tout te donner historiquement l'emploi de mes jours. Mais je n'y ajoute pas l'impression générale de fatigue et d'ennui qui résulte de tout ceci. Cette ville, bien plus belle, bien plus grande que la nôtre, a quelque chose de sérieux, de dur qui, à la longue, briserait le cœur. »

Naturellement, comme toujours en voyage, il souffre cruellement d'être séparé des siens, et soupire après le jour du retour. Au début, le régime anglais, les viandes succulentes, le saumon à tous les repas, lui paraissent excellents, et il se porte à merveille. Mais il s'en lasse bientôt, et, le 29 août, il écrit :

« Le régime de ce pays ne m'arrange guère mieux que le climat. Il est échauffant et pourtant relâchant, malsain, au total, pour nous autres qui n'en avons pas l'habitude. Le matin, du thé, du beurre; leur café n'est pas potable. Le lait est servi en si petite quantité que chacun n'en a qu'une goutte. A diner, bœuf, mouton, fortement saupoudré de poivre; à cela près, excellent. S'il y a du poisson, c'est du saumon. Nous en voilà, je crois, rassasiés à jamais. Enfin, l'invariable fromage de Chester, assez bon malgré l'acreté. La boisson est de l'eau, mais on peut demander et payer à part une assez bonne petite bière. Nous n'avons osé goûter encore ni l'ale ni le porter. Le vin de Sherry ou de Porto dont on boit souvent un petit verre après le repas pour se réchauffer est une des drogues les plus malsaines dont on puisse faire usage. »

Nous voyons, d'après les lettres de Célestine, que Michelet était revenu d'Angleterre dans une disposition chagrine, qui contrastait avec l'enthousiasme que son cousin Lefebvre éprouva quand il fit le même voyage. Toutefois, il en avait bien profité, et quand le troisième volume paraît, en 1839, on y trouve l'impression directe

des observations faites en 1834. On y sent l'admiration que lui inspire la puissance et l'énergie du peuple anglais. Dans son second volume, il avait bien rendu justice à la prodigieuse force sociale créée par la conquête normande, mais il avait exagéré au-delà de toute vraisemblance l'oppression exercée sur les Anglo-Saxons par leurs conquérants :

« Là, le serf fut tout un peuple et le servage approche en horreur de l'esclavage antique ou de celui de nos colonies. Nul lien entre les vaincus et les vainqueurs; autre langue, autre race; l'habitude de tout pouvoir, une exécration féroce; nul respect humain, nul frein légal. »

Au tome III, Michelet trace un tableau remarquable et impartial de l'Angleterre d'Édouard III et marque admirablement comment, déjà commerçante, elle a, au Moyen-Age, ce double caractère mercantile et guerrier qu'elle gardera toujours. Il discerne avec clairvoyance l'une des supériorités de l'Angleterre au Moyen-Age, avoir de bonnes monnaies, faire de bonnes lois, parce que l'intérêt bien entendu le commande.

Au tome V, paru en 1841, arrivant à la fin de la guerre anglo-française et montrant le pauvre roi Henri IV comme la victime de cette longue lutte, il résume en quelques lignes admirables les résultats de ce combat perpétuel et de ce contact des deux nations. Mais ces lignes étaient sinon écrites, du moins déjà conçues et préparées dans une note de 1839. Les événements de 1840, la dure humiliation infligée à la France par l'Angleterre, réveillèrent toute l'animosité de Michelet. Surtout il fut indigné quand, aussitôt après, il vit, sous l'influence de Guizot, l'Entente cordiale devenir le pivot même de notre politique étrangère, et, après la mort du duc d'Orléans, en 1842, l'anglomanie sévir à la cour, dans la politique, la société mondaine et la littérature. Il a un retour violent de colère et d'enthousiasme patriotique. Il est convaincu qu'une guerre européenne est menaçante sous les apparences d'une paix perpétuelle¹. Il proteste contre un cosmopolitisme aveugle sur les dangers dont la France est menacée; et il méconnaît la puissance trop réelle de l'Angleterre : « L'Angleterre et la Russie, dit-il, deux géantes faibles et bouffies, font illusion à l'Europe. Grands empires, faibles peuples! »

Au fond, Michelet, en écrivant ces lignes, en voulait surtout au gouvernement de Louis-Philippe et à la politique de la paix à tout prix. L'affaire Pritchard s'était terminée en 1843 par le paiement d'une indemnité, et la visite de la reine Victoria le 8 septembre à Paris avait paru aux ennemis du gouvernement de Juillet la consécration de l'humiliation française.

A mesure, cependant, que Michelet étudia davantage son histoire, il devint juste pour l'Angleterre. S'il jugea sévèrement sa politique au XVIII^e siècle, quand elle foulait aux pieds les principes du droit des gens et jusqu'aux intérêts des puissances protestantes, pour assu-

1. *Le Peuple*, 1846, p. 244-246; 319-322.

rer sa suprématie maritime et commerciale, il sentit l'importance dans le monde de ce pays de liberté et de légalité, quand il vit en France la liberté et la légalité foulées aux pieds par le second Empire.

Aussi rend-il, dans l'Introduction au second volume de *l'Histoire du xix^e siècle*, un admirable hommage aux grandes qualités du caractère anglais. Au tome III, il écrit deux chapitres remarquables sur Malthus et James Watt, où il montre que, contrairement à ses prédictions de 1834, l'Angleterre, loin d'être vouée par le machinisme au paupérisme et à la ruine, lui a dû une richesse sans bornes et un immense accroissement de population. « Le globe entier, dit-il, est renouvelé par l'Angleterre. »

Michelet, d'ailleurs, pendant sa longue vie d'historien, avait eu l'occasion de connaître beaucoup d'Anglais, et des plus distingués. John Stuart Mill, Lewes, Darwin, F. Harrison, O' Donnell, O' Connor furent en correspondance avec lui, et Michelet était heureux de sentir des liens d'amitié se former entre les deux peuples. En 1838, il écrit au Révérend Jones, fellow de Magdalen College à Oxford : « J'ai été flatté de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'en ai été touché aussi. Cette communauté d'idées dans des nationalités naguère hostiles fait sentir vivement la fraternité du genre humain. » Et à M. Digby dont il vient de lire le livre *Mores catholici*, il écrit aussi :

« Tout ce que j'ai déjà lu de votre beau livre m'a vivement ému. Tant d'érudition et pourtant tant de vie, de chaleur d'âme. Je suis surtout heureux de voir que nous nous soyons rencontrés plusieurs fois. Cette coïncidence de vues dans des hommes de races et de langues différentes doit toucher plutôt que surprendre. Elle fait sentir et toucher au doigt la divine identité du genre humain. » C'est bien le même homme qui en 1872 (16 novembre) écrivait à Darwin : « Un pont se fait entre les deux nations. Les deux grands génies nationaux se reconnaissent enfin ¹. » De même dans son opuscule *La France devant l'Europe*, paru en janvier 1871, tout en déplorant l'attitude de Gladstone, il rappelle les magnifiques témoignages de sympathie venus d'Angleterre vers la France, l'article de Harrison dans la *Fortnightly*, les sentiments des classes ouvrières sympathiques à la France.

Ainsi Michelet, élevé dans des préjugés hostiles à l'Angleterre, s'en est peu à peu dégagé. La vie et l'histoire lui ont fait mieux comprendre le génie anglais et mieux juger l'avenir de cette grande nation.

1. [Mme Michelet s'était adressée à Darwin (voy. dans l'appendice du volume *Les chats*, publié par G. Monod), au sujet des chats, le 16 mai 1872. Elle disait : « Le nom de mon mari vous étant connu, je l'espère... ». La réponse de Darwin est du 23 mai].

CHAPITRE IX

Luther et la Réforme

En octobre 1835, Michelet, qui avait déjà publié cette même année la nouvelle édition complète de Vico en deux volumes, publiait ses *Mémoires de Luther*. Nous savons par une lettre de Chéruel de la fin de mars qu'il fut à ce moment obligé par la maladie d'interrompre son cours. Il ne le reprit pas dans le second semestre et il ne devait plus remonter dans la chaire de la Sorbonne. Il employa ses vacances, du 18 août au 25 septembre, à un voyage en Aquitaine avec Duruy, par Orléans, Tours, Poitiers, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Cognac, Angoulême, Périgueux, Bordeaux, Bayonne, Pau, Tarbes, Toulouse, Montauban, Cahors, Tulle, Limoges et Bourges. Bien qu'il n'eût sollicité aucun subside ministériel pour ce voyage, bien qu'il dût subvenir aux dépenses de son secrétaire comme aux siennes, il se considéra comme chargé d'une mission et publia au retour un rapport important sur les archives du Sud-Ouest. Nous aurons occasion de revenir sur ce voyage. Je veux seulement faire remarquer que son *Luther* ayant paru en octobre, devait être imprimé avant le 18 août; et que Michelet trouva moyen, dans les sept premiers mois de 1835, d'imprimer trois volumes tout en faisant ses cours à la Faculté des Lettres, de janvier à mars, et ceux de l'École Normale pendant six mois.

On ne s'étonnera pas qu'il n'ait pu donner à son *Luther* toute l'ampleur que promettait sa préface. L'Introduction, qui devait contenir un essai sur l'histoire de la religion, et les biographies qui devaient faire suite à celle de Luther ne parurent jamais. Michelet eut-il vraiment qu'il pourrait les publier? On peut se le demander. Il était trop absorbé à cette époque par la préparation de la suite de son *Histoire de France* et par celle de ses *Origines du Droit*. Et s'il a donné à son histoire de Luther la forme presque impersonnelle d'une autobiographie tirée des œuvres du réformateur, c'est sans doute qu'il avait renoncé au plan formé autrefois d'un grand ouvrage sur la Réforme allemande.

La figure de Luther l'a préoccupé à travers toute sa carrière d'historien. Il ne sera pas sans intérêt de voir par quelles phases diverses a passé sa pensée sur le réformateur. Cette étude nous permettra de dire quelques mots des récents débats auxquels a donné lieu la personnalité de Luther et de revenir sur une question que nous avons déjà effleurée à propos de César : la psychologie historique.

Dès 1826, Michelet avait projeté d'écrire une histoire du xvi^e siè-

cle. Il avait alors devant les yeux surtout la France et l'Angleterre. Mais il fut amené à s'occuper de la Réforme allemande en s'apercevant que l'histoire religieuse du xvi^e siècle n'était intelligible que si on la rattachait à toute l'histoire du christianisme et de l'Eglise; et, avec cette promptitude ambitieuse, caractéristique de sa bouillonnante jeunesse, il rêve un colossal recueil des *Monuments historiques du christianisme*, avec traductions; puis une histoire de l'Eglise au Moyen-Age. Il renonce à ces projets démesurés pour écrire son *Précis d'Histoire moderne*, où, naturellement, il est amené à parler pour la première fois de la Réforme. Il l'appelle le plus grand événement de l'histoire moderne avec la Révolution française, il en fait le nœud de toute la politique européenne jusqu'au traité de Westphalie, il en marque les phases et les formes diverses avec une précision impérieuse, mais il n'en indique pas les causes profondes et la présente presque comme un événement inattendu, qui a surpris les réformateurs eux-mêmes et dépassé les prévisions de Luther. De Luther, il trace un portrait sans grand relief, dont il emprunte les principaux traits à l'*Histoire des Variations*, de Bossuet : « Il se flattait en vain de contenir les passions, une fois soulevées, dans les bornes d'une discussion abstraite. On ne tarda pas à tirer de ses principes des conséquences plus rigoureuses qu'il n'aurait voulu. » Je ne vois à noter comme remarquable dans les pages consacrées à la Réforme allemande, que l'importance qu'il y attribue à la question financière.

Michelet se montre, par cette observation très juste et très profonde, un précurseur des historiens modernes qui s'efforcent de rattacher les grandes révolutions de l'histoire à des causes économiques. Nous avons déjà cité les lettres à Nettement et à Sainte-Beuve, les notes personnelles où Michelet revendique l'honneur d'avoir, le premier, donné aux questions économiques la place qui leur appartient parmi les causes déterminantes de l'évolution historique. Il aurait pu indiquer que, dès 1827, il avait marqué ce rôle dans son *Précis d'Histoire Moderne*.

A peine le *Précis* publié, la préoccupation de l'histoire de la Réforme le reprend. Son journal nous le montre projetant une étude psychologique et biographique sur la personne même de Luther, et, d'autre part, une étude très générale sur l'Allemagne, l'esprit et la civilisation allemands, et cherchant à s'expliquer pourquoi les religions se sont distribuées à peu de chose près suivant les groupements ethniques, le catholicisme restant la religion des peuples latins, l'orthodoxie grecque celle des peuples slaves, le protestantisme devenant la religion des peuples germaniques.

Il conçoit alors le plan très vaste d'une histoire du xvi^e siècle, mais s'effraye ensuite de l'immensité de cette tâche, et, le 20 avril 1829, se décide à réduire son sujet à une vie de Luther. Il n'est pas au bout de ses fluctuations, d'ailleurs, car il sent bien qu'il faut, pour comprendre Luther, être au clair et sur la race allemande et sur la question de la grâce, qui domine toute la pensée du réformateur. Il reste ainsi toujours ballotté entre une grande synthèse de l'histoire reli-

gieuse, dont Luther serait le dernier terme, et une simple biographie qui servirait de pierre d'attente pour cette grande synthèse. La forme sous laquelle parurent les *Mémoires de Luther*, comme tomes II et III d'un ouvrage beaucoup plus vaste, dont le tome I serait une histoire de la religion, nous prouve qu'il avait sinon l'intention de réaliser son projet primitif, du moins le regret de n'avoir pu le réaliser.

En 1834, les idées de Michelet sur les causes de la Réforme s'étaient précisées. La corruption de l'Église n'était plus qu'une des sources, et non la principale, de la ruine de l'unité catholique. Deux causes plus profondes l'ébranlaient : en dehors de l'Église, le développement de la société laïque, de ce que Michelet appelle l'ordre civil, et au dedans le mouvement mystique qui tendait à substituer la religion individuelle à la religion de l'autorité, de la hiérarchie et de la prêtrise, qui trouve un aliment dans le retour à l'antiquité évangélique et hébraïque, comme le mouvement laïque trouve un aliment dans le retour à l'antiquité classique.

Dans son cours de 1835, resté inachevé, Michelet fit à grands traits l'histoire de la Réforme, en analysant la vie et l'œuvre de Luther, puis celles de Zwingle et de Calvin, en y mêlant une esquisse charmante et poétique de l'hérésie vaudoise au creux des vallées alpestres.

Dans ce cours, sa pensée, avide de généralisation, est successivement séduite par une série de points de vue qu'elle embrasse et développe avec une égale ardeur, mais dont il est difficile de tirer une synthèse nette et cohérente. Aussi ces leçons furent-elles l'objet des appréciations les plus contradictoires. Le journal libéral *Le Temps*, dans deux articles très remarquables des 9 et 21 mai, signés des initiales P. R.¹, reprochait à Michelet son injuste sévérité pour Luther et sa partialité en faveur du catholicisme, et d'autre part, Michelet, à la fin de sa quatrième leçon, se crut obligé de répondre à des lettres et à des articles où on l'accusait d'être trop favorable à Luther. Il répond par une déclaration de principes où il affirme le droit et le devoir de l'historien de sympathiser avec toutes les formes de la pensée humaine, avec tous les moments du développement humain pour les comprendre. En même temps, il garde visiblement pour l'Église catholique la prédilection que lui paraît mériter la forme religieuse qui a embrassé jusqu'ici la plus grande somme d'humanité dans l'espace et dans le temps.

Cette sympathie éclectique pour toutes les manifestations de l'âme humaine rendait difficile à Michelet, non seulement de porter un jugement précis sur la Réforme et les réformateurs, mais même de se faire une idée nette de la portée de leur œuvre. Il se trouvait, en effet, en présence d'une contradiction dont il ne découvrirait pas la solution. Il continuait à envisager toute l'histoire comme une lutte entre la fatalité et la liberté. Or, il était difficile de ne pas considérer la Réforme comme un pas en avant dans la liberté. D'un autre côté, Luther et Calvin sont les défenseurs acharnés, intransigeants, de la

1. Probablement Pierre Leroux.

doctrine de la grâce, du self-arbitre, en un mot de la fatalité, contre l'Église catholique, qui cherche à concilier le libre-arbitre avec la grâce divine. Comment sortir de là? Michelet cherche l'issue en montrant Luther comme déchiré toute sa vie par des tendances contradictoires, doutant perpétuellement de lui-même et de son œuvre, et d'autre part en présentant la Réforme comme une révolution, vaste et complexe, œuvre d'un peuple plus que d'un homme, et où la personnalité de Luther ne joue qu'un rôle secondaire. Il reconnaît les services rendus par la Réforme à la liberté de penser :

« La liberté d'écrire et de penser, disait-il au commencement de sa sixième leçon, de répandre ses doctrines par des discours et par des livres, est une conquête que nos ancêtres ont payée de leur sang; aussi est-ce avec respect et reconnaissance pour ces rudes combattants, avec admiration pour leurs travaux, avec indulgence pour leurs erreurs que nous devons parcourir le récit de la lutte douloureuse dont la victoire a porté ses fruits parmi nous. »

Mais il remarque que les réformateurs n'ont pas voulu cette liberté dont ils ont été malgré eux les fondateurs. Calvin a fait brûler Servet. Il a écrit le *De haereticis puniendis*, où il justifie la peine de mort appliquée à l'hérésie. Cette doctrine passe, continue Michelet, de la religion dans la politique. Le Genevois Rousseau reçoit la doctrine de Calvin et la consigne dans le *Contrat social*. Le Neuchâtelois Marat fait la pratique de cette théorie, et la Terreur est l'application du *Contrat social*. Robespierre et Marat accomplissent au xvm^e siècle ce qu'enseignait Calvin au xvi^e. Luther, de même, ramène toute la théologie, tout le christianisme, à la doctrine de la grâce, qui soumet au fatalisme divin l'homme arraché par le christianisme au fatalisme de la nature.

Cette doctrine de la grâce sera; quelques années plus tard, attaquée par Michelet avec une violence extrême; il y verra le centre même de la doctrine chrétienne, et il lui opposera l'idée de justice représentée par la Révolution. Elle lui paraît déjà, en 1835, une redoutable erreur et la négation même de tout le progrès de la civilisation. Aussi ne peut-il admettre que ce soit cette doctrine qui ait donné à la Réforme sa force et sa vertu, ni, par suite, que la personne et les idées de Luther aient été l'élément vital et capital de la Réforme. La Réforme, c'est la manifestation du génie de l'Allemagne saxonne et de l'Allemagne du Nord, contre l'Allemagne du Sud et l'Italie. C'est l'esprit de critique et de liberté qui se révolte contre la domination de Rome.

La doctrine de Luther se pose comme une protestation contre Rome. Elle devient, contre le droit romain et le droit canon, contre les légistes, contre l'Église, le mot d'ordre de l'opposition nationale de l'Allemagne contre l'Italie, en même temps qu'un cri de la conscience contre les abus et les vices de l'Église. Toutes les formes de l'opposition se groupent autour d'elle, le rationalisme de Zwingle et d'Erasme, comme le mysticisme; l'esprit d'indépendance des chevaliers, comme les aspirations démocratiques des paysans. Le cri de Luther : « Vive la grâce,

périsset le droit ! » devient un cri révolutionnaire, la devise de tous les révoltés.

Luther, alors, s'effraye de son œuvre, est en proie aux incertitudes, aux doutes, aux remords même, s'efforçant de trouver entre la doctrine de la grâce et les droits de la conscience libre une conciliation que Mélancthon réussira mieux que lui à formuler. Et Michelet d'insister alors sur tout ce qu'il y eut de faible, de violent, de contradictoire, dans Luther; sur sa férocité contre les paysans qu'il avait soulevés, sur son infériorité vis-à-vis d'Erasme dans leur querelle sur le libre-arbitre, sur sa lâcheté vis-à-vis de Philippe le Magnanime, sur la sensualité qui se mêle dans sa vie domestique à ses hautes aspirations spirituelles; enfin, sur la place effrayante que prennent dans son esprit le rôle du diable et les superstitions démoniaques.

Cette conception de la Réforme et du rôle de Luther ne manquait pas de nouveauté. Michelet, entraîné par son amour des généralisations philosophiques, y ajoute une autre idée, qui n'a qu'un lien très arbitraire avec les précédentes, et qui est, à mon avis, sans portée sérieuse.

Il conçoit l'œuvre de Luther comme un effort pour retrouver l'unité, l'identification, comme il dit, en opposition à la liberté qui prévaut partout, brisant l'unité ecclésiastique du Moyen-Age et pénétrant de toutes parts dans l'Église catholique. Il découvre cette recherche de l'unité aussi bien chez les rationalistes et les philosophes, que chez les réformateurs; chez Luther, qui immole l'homme à la grâce divine, chez Calvin, qui fait de Genève une Rome protestante, où règne l'autorité et l'orthodoxie.

Voici comment Michelet termine ses leçons sur la Réforme :

« Nous sommes arrivés au faite du xvi^e siècle et nous avons parcouru toutes les phases de cette idée d'unité qui l'anime et le remplit. Luther proclame la domination absolue de la grâce, c'est-à-dire l'unité de Dieu, et tout ce qui semble s'en écarter, le culte de la Vierge, des saints, etc..... Servet va plus loin; il veut poursuivre l'unité jusque dans le sein de Dieu, et rejette la Trinité comme une diversité. Enfin Giordano Bruno identifie Dieu et la nature, confond et réunit toutes choses, proclame le panthéisme des Eléates. Cette doctrine est renouvelée par lui, et pour que nul ne puisse douter de sa foi, il en devient martyr et la scelle de son sang. »

Les idées de Michelet pouvaient difficilement satisfaire les contemporains. Les admirateurs de la Réforme trouvaient qu'il diminuait Luther et faisait la part trop belle à l'Église catholique; les catholiques, plus clairvoyants, se rendaient compte que, sans approuver Luther, Michelet considérait le catholicisme du Moyen-Age comme irrémédiablement condamné.

Les critiques adressées à Michelet par le *Temps* ont une réelle portée et méritent de nous arrêter un instant.

L'auteur anonyme lui reproche d'abord d'avoir négligé d'expliquer le rôle immense et l'influence de Luther, de s'être borné à une biographie où le côté anecdotique domine et d'avoir tracé de Luther un portrait qui rend incompréhensible ce rôle et cette influence.

« Au résumé, qu'a-t-il fait de Luther ? Dans sa vie publique et son rôle de penseur, un ennemi de la raison et de la liberté, un théologien mystique et un homme de passion et de fanatisme intermittent, de contradictions et d'incertitudes perpétuelles, une âme faible et petite, jouet de fantômes et de fascinations. Luther enfin se reniant lui-même et faisant pénitence de son audace et de son génie. »

D'où la diminution de la personne de Luther et la méconnaissance de son rôle.

« Comment voir, dit le critique, dans la réforme de Luther un fatalisme éloquent, la souveraineté de la grâce, l'anéantissement de l'indépendance et de la pensée de l'homme; dans le christianisme de la Rome pontificale de ce temps la liberté, le droit, l'examen; dans l'ordre nouveau qui s'élève quelque chose de pire que l'ancien; dans Luther un accident fort peu nécessaire au protestantisme, une superfétation ! Ce ne sont point là des paradoxes; ces contre-vérités heurtent et repoussent. »

Le critique ne peut se dissimuler cependant que la théorie de la grâce a bien été le fond de la doctrine de Luther, et que c'est une théorie fataliste. Michelet se tire trop aisément d'affaire en représentant la doctrine de la grâce comme une erreur de Luther, une contradiction avec le protestantisme même. Non, la doctrine de la grâce a été le centre même de la Réforme protestante, chez Calvin comme chez Luther. Comment a-t-elle pu être un ferment de liberté et d'énergie morale ? C'est une question que se sont posée tous ceux qui ont étudié l'histoire de la Réforme. Il y a à cela des raisons assez évidentes. Tout d'abord, la doctrine augustinienne de la grâce a été, à travers toute l'histoire de l'Eglise, le grand ferment des hérésies, elle fait dépendre le salut, non des actes extérieurs, non des sacrements, non des paroles du prêtre, mais du sentiment intime de la conscience du pécheur qui se sent en rapport avec Dieu. La doctrine de la grâce conduit ainsi directement à la suppression de l'institution ecclésiastique, pour y substituer le rapport direct de l'âme avec Dieu. Plus que de Dieu, l'âme, en réalité, ne dépend que d'elle-même. Cette doctrine peut sans doute conduire à toutes les exagérations du mysticisme et de la vie contemplative; mais, dans une période de lutte, et quand il faut se défendre contre l'autorité du dehors, elle devient un principe d'action puissant. L'homme, libéré de l'autorité humaine, a le sentiment d'agir avec Dieu, pour Dieu et fait de sa conscience individuelle une forteresse dont il ne donne la clef à personne. Ainsi, la doctrine de la grâce en ne donnant à l'homme d'autre maître que Dieu, engendrerait en lui un orgueil effréné, si le sentiment de sa dépendance envers Dieu ne le ramenait à l'humilité.

D'autre part, la doctrine de la grâce est fondée, non sur la tradition ecclésiastique, mais sur l'étude de l'Écriture sainte. Comme l'Écriture a besoin d'être interprétée, et que la Réforme fait de la conscience individuelle l'interprète de l'Écriture, le libre examen trouve dans la Réforme un appui, malgré l'étroitesse et l'intolérance de la plupart des réformateurs. J'ai dit le rôle capital joué à l'origine de la Réforme par le réveil des études bibliques et hébraïques dont

Reuchlin fut l'initiateur, et l'importance de la critique du nouveau Testament, dont Erasme fut un des premiers représentants; enfin, l'action immense exercée par les traductions de la Bible en langue vulgaire, à la diffusion desquelles l'Église s'oppose tant qu'elle le peut, mais qui, depuis la Bible des Vaudois et celle de Wicleff, jusqu'à celle de Luther et aux Bibles calvinistes, jouèrent un très grand rôle dans la diffusion de la Réforme. Chaque protestant devient le gardien et le juge de la loi religieuse. Et l'on sait avec quelle liberté Luther jugeait les livres sacrés eux-mêmes.

Ainsi, libération de la conscience dans le domaine de la vie intérieure, libération de l'individu dans le domaine de l'action; libération partielle de l'esprit par l'étude et l'interprétation des Écritures; à ces trois points de vue la Réforme et la doctrine de la grâce se présentaient comme un affranchissement de l'âme humaine.

Le critique du *Temps* a tort de reprocher à Michelet de trahir la cause de la libre-pensée pour se rapprocher du catholicisme. Il lui a reproché justement d'avoir méconnu ce que je viens d'indiquer ici : l'âme de liberté qui se trouvait dans la doctrine fataliste de la prédestination, par le seul fait qu'elle faisait de la conscience le seul maître de l'homme.

Les amis de Michelet furent très irrités de ces critiques, comme le prouve une lettre de Faucher. Michelet néanmoins en fit son profit quand, au mois de juillet et d'août, il imprima ses *Mémoires de Luther* et en écrivit la préface. Il maintint son point de vue à l'égard de la théorie de la grâce, mais il chercha à expliquer comment Luther a pu être un libérateur de l'esprit humain, tout en enseignant le fatalisme ¹. Il maintient aussi son opinion sur le caractère de Luther, « sur ce grand et malheureux homme », et sur ce qu'il y eut d'impuissant et d'inconséquent dans sa conception religieuse.

Michelet tient en même temps à préciser son attitude à l'égard du catholicisme. Il n'avait jamais été catholique au sens spécifique et dogmatique du mot; mais il regardait le catholicisme comme le développement historique normal du christianisme. Le protestantisme ne lui apparaissait alors, et, ajoutons-le, ne lui est jamais apparu que comme un effort « inconséquent et impuissant » — il le disait du luthéranisme — pour conserver l'essence religieuse du catholicisme sans son organisation ecclésiastique, pour concilier la raison avec la foi. Quelque sympathie qu'il ait eue plus tard pour les protestants comme défenseurs et martyrs de la liberté de conscience, jamais il n'eut, comme Quinet, la pensée de se rapprocher de l'Église protestante. Jamais il ne crut que le protestantisme pourrait se substituer au catholicisme. Il croyait en 1835, et il crut jusqu'en 1842, le christianisme la religion éternelle de l'humanité; il pensait seulement, qu'il devait se transformer, périr sous sa forme médiévale, pour renaître

1. Faucher, dans un article du *Courrier français* sur le Luther donna avec plus de force que Michelet et que le *Temps* l'explication vraie du rôle libérateur joué au xvi^e siècle par la doctrine de la grâce.

sous une forme moderne qu'il se sentait incapable de définir. Aussi éprouvait-il, en pensant au christianisme, des sentiments d'une inexprimable mélancolie. Plus tard, Michelet dressera en face de la grâce chrétienne l'idée de justice, il verra dans le christianisme non plus la religion éternelle, mais une des formes de la religion éternelle, destinée, comme les autres, à périr — en 1835, il ne peut encore se décider à s'en séparer, bien que le christianisme ne soit pour lui ni une doctrine, ni une autorité infaillible, mais seulement un grand fait historique, une sorte de synthèse de toutes les aspirations de l'humanité pendant quinze siècles.

Remettant donc à un autre temps le travail d'ensemble, dont il sentait la nécessité, Michelet se contenta de publier sous le titre de *Mémoires de Luther* une simple biographie.

On lui a reproché ce titre, Luther n'ayant point écrit ses Mémoires. Ce reproche serait justifié si Michelet, avec des morceaux pris dans les lettres, les écrits et les conversations de Luther, avait fabriqué un récit factice, à la première personne. Mais il a simplement voulu montrer par ce titre qu'il n'avait pas composé une biographie critique. Il a réuni et relié entre eux des morceaux émanés pour la plupart du réformateur lui-même et constituant réellement une histoire de sa pensée et de sa vie, écrite par lui-même. Ce choix a été fait de la manière la plus intelligente et constitue une biographie des plus attachantes. Elle ne fait pas seulement honneur à Michelet, mais aussi à ses secrétaires, Muntz et Duruy, qui l'ont aidé dans le choix et la traduction des morceaux.

Un tel livre, par sa nature même, échappe à la critique. Et pourtant, on doit se demander si l'image morale qui en ressort est bien exacte; si impersonnel que soit ce travail de marqueterie, le choix même et la disposition des textes déterminent un jugement sur le caractère de Luther et son œuvre. Or, Luther nous y apparaît à peu près tel que Michelet l'a montré dans ses leçons à la Sorbonne. A ses débuts, c'est surtout une âme malade et tourmentée. Il entre au cloître sans ferveur et sans foi, le cloître lui offrant la sécurité et le pain quotidien; mais aussitôt « commencent, je ne dis pas les regrets, mais les tristesses, les perplexités, les tentations de la chair, les mauvaises perplexités de l'esprit. » Il est épouvanté par l'idée de la justice de Dieu et n'arrive à retrouver la paix que par l'idée de sa grâce. Venu en Italie, il s'aperçoit que l'idée de la grâce n'y est plus comprise; on n'y attache d'importance qu'aux œuvres, et dans la mesure où celles-ci profitent au bien matériel de l'Eglise; il sent en même temps dans son cœur les révoltes séculaires de l'Allemand contre l'oppression romaine. C'est sous ces impressions qu'il lance ses thèses contre les indulgences, quand le dominicain Tetzel vient les prêcher en Allemagne. Condamné par le pape, il brûle sa bulle, sans se douter qu'il allume un incendie qui ne s'éteindra plus. Michelet montre alors Luther poussé comme malgré lui à la rupture totale avec Rome, à la création d'une Eglise nouvelle, par les violences de ses adversaires d'une part, et de l'autre par ses propres partisans. Luther

est au début alarmé de son succès, tout prêt à se soumettre. Puis, quand la rupture devient inévitable, ce sont des hésitations sur tous les points, même sur la messe, une très grande tolérance, et nullement l'idée de créer partout des églises sur le même modèle. « La Réforme alors lui échappe en s'étendant chaque jour au dehors ». Michelet résume ainsi son impression sur la période 1521-1528 : « Cette époque de la vie de Luther fut prodigieusement agitée et misérablement laborieuse. » Dans la guerre des paysans, il insiste sur la violence avec laquelle Luther, après avoir attaqué les nobles et les princes, condamne les paysans. Après la double crise de la guerre des paysans et de la lutte contre Carlstadt d'une part, de la lutte contre Erasme et les humanistes de l'autre, il dit : « L'âme de Luther faiblit visiblement. Le découragement s'empara de lui. Dans cet affaiblissement de l'esprit, sa chair redevint forte. Il se maria. Les deux ou trois années qui suivent sont une sorte d'éclipse pour Luther¹. » Ainsi, le mariage de Luther est représenté comme une sorte de renonciation à l'idéal. Et Michelet note que, vers la fin de 1527, Luther fut malade de corps et d'esprit. Il n'est tiré de son abattement que par les dangers qui menacent l'Allemagne et la Réforme, l'invasion des Turcs, la diète d'Augsbourg de 1530, la guerre de la ligue de Smalkalde, et enfin la grande crise provoquée par les anabaptistes de Munster, de 1534 à 1536. La triste aventure de la bigamie du landgrave de Hesse vient, en 1539 et 1540, forcer Luther à une concession morale dont il sent la honte, et depuis cette époque jusqu'à sa mort, dit Michelet, « toutes ses lettres sont pleines de dégoût et de tristesse... Il voit bien qu'en travaillant à rétablir l'Évangile dans sa pureté primitive, il n'a fait que fournir aux puissants du siècle les moyens de satisfaire leurs ambitions terrestres ». Ses dernières années, où il souffre cruellement de la pierre, où il travaille avec peine à apaiser les querelles atroces des comtes de Mansfeld, où il voit avec douleur combien peu la Réforme a amélioré les mœurs, sont pleines d'amertume. Avant, toutefois, de raconter la mort de Luther, Michelet s'arrête un instant pour nous faire assister à la vie de famille, pieuse, tendre et grave, du réformateur et pour extraire de ses œuvres les passages les plus saillants sur la philosophie, la théologie, l'histoire de l'Église, les arts, les études et l'éducation, sur le diable enfin, qui toute sa vie a hanté sa pensée.

Voilà le portrait que Michelet traçait de Luther en 1835. Au total « un grand et malheureux homme ».

Vingt ans plus tard, en 1855, Michelet écrivait son volume sur *la Réforme*, et se retrouvait en face de lui. Il avait, à la fin de son volume de *la Renaissance* et dans les premiers chapitres de *la Réforme*, mon-

1. C'est une erreur. Marié le 13 juin 1525. L'année 1526 est l'année de la diète de Spire et aussitôt Luther s'occupe activement de l'organisation de l'Église; il entreprend la lutte avec Zwingli sur la Cène, écrit son catéchisme. Il est vrai qu'en 1527 il est entravé par de graves atteintes de la pierre dont il devait mourir vingt ans plus tard; mais cela ne l'empêche pas, pendant la peste, de se dévouer sans compter aux malades.

tré avec une puissance et une éloquence extraordinaires le mouvement d'idées produit par la renaissance des études classiques et le soulèvement de l'esprit national allemand contre Rome, dont Hutten fut le principal représentant. Mais, ni le mouvement des humanistes qui reviennent au paganisme et ne songent qu'à jouir de la vie et de l'art, ni l'érudition mêlée de chimères de savants de cabinet comme Reuchlin, ni l'esprit d'indépendance des chevaliers allemands, demi-brigands qui suivent Hutten et Gœtz de Berlichingen, n'auraient pu libérer le monde de la domination de Rome. Une puissance nouvelle, la Banque, représentée par les Fugger, a réussi à faire triompher, à la mort de Maximilien, la candidature de Charles d'Espagne, déjà maître des Pays-Bas, de l'Espagne, d'une partie de l'Italie et des possessions espagnoles d'outre-mer. Cette colossale domination ne peut qu'être alliée de Rome, et Rome, elle aussi, qui a besoin d'argent pour sa diplomatie, ses guerres et ses œuvres d'art, devient une banque colossale, qui bat monnaie avec les indulgences. Le monde semble voué à rester esclave sous la domination de l'Empire et de l'Eglise. Il n'y a pas d'espoir pour l'esprit humain de se voir libéré, et Albert Dürer trace l'image désespérée de la *Mélancholia*, la science renonçant, au milieu de ses instruments brisés, à découvrir la vérité.

Seule la Réforme dans toute l'Europe, seul le mouvement luthérien en Allemagne, créèrent une force suffisante pour briser les puissances coalisées de l'Empire et de l'Eglise, pour donner leur libre essor aux formes nouvelles de la vie religieuse et intellectuelle du monde moderne.

Encore en 1833 Michelet reste fidèle à l'idée déjà exprimée en 1835, que Luther ne fit pas la Réforme, et se borna à la soutenir et à la diriger. « Le grand éclat de Luther, dit-il, page 116, sa personnalité puissante, le succès de sa résistance, rayonnèrent dans toute l'Europe et la Réforme en fut encouragée. D'elle-même elle était née partout. »

Sans doute, mais la place immense qu'a prise la personne de Luther dans ce mouvement, l'ascendant qu'il a exercé sur les imaginations, Michelet les a compris et le Luther qu'il nous présente ne ressemble que bien peu à celui de 1835. Ce n'est plus cette fois « un grand et malheureux homme », malade si souvent d'incertitudes, de regrets et de dégoût; c'est l'indomptable, le grand, l'héroïque Luther dont le trait de caractère essentiel est la joie héroïque. Michelet exalte cette joie de Luther dans une page étincelante.

La puissance réformatrice, telle qu'elle apparaît à Michelet dans cette espèce de vision fantastique, se trouve résumée, symbolisée dans une partie de l'œuvre de Luther que Michelet avait à peine touchée d'un mot en 1835, son œuvre musicale, ses chorals. La musique apparaît à l'historien comme l'âme même de Luther et de sa réforme.

En 1835, tout en faisant une peinture charmante de la vie de famille de Luther, il avait néanmoins représenté son mariage comme une défaillance. Maintenant les deux grands actes de Luther, c'est d'abord d'avoir, en opposition à l'ascétisme du Moyen-Age, rendu la première place dans la cité et l'Eglise à la famille, c'est ensuite d'avoir

fait de la lecture de la Bible la base de la famille. Et il exalte avec raison dans Luther, traducteur de la Bible, écrivain en langue vulgaire, celui qui a créé la langue littéraire allemande, l'homme qui a donné à l'Allemagne une unité morale, la seule qu'elle ait connue pendant longtemps.

Nous assistons ici à un de ces revirements qui se sont produits parfois dans l'esprit passionné de Michelet. Nous en avons vu déjà un autre exemple dans ses jugements sur les Juifs et l'un comme l'autre sont dûs au changement qui s'était fait entre 1840 et 1850 dans sa conception de l'évolution religieuse de l'humanité.

Devons-nous penser que les deux portraits sont faux, ou que l'un des deux est faux et l'autre vrai? Je crois que là comme ailleurs, Michelet a vu avec puissance — et avec exagération — des côtés différents de la réalité.

Nous touchons ici à une des questions d'ordre général et de méthode historique dont je parlais en commençant ce chapitre. Est-il possible de faire la psychologie des personnages historiques? Cette question s'est déjà présentée à nous à trois reprises.

Beaucoup de ceux qui se sont occupés de philosophie de l'histoire l'ont nié. Personne ne l'a fait avec plus de force que M. Bourdeau dans son livre si suggestif sur *l'Histoire et les Historiens*. Il nous est difficile, fait-il observer, de nous connaître nous-mêmes; plus difficile encore de connaître et de juger les hommes auprès de qui nous vivons; et par suite tout à fait impossible de pénétrer les personnages de l'histoire que seuls des témoignages souvent contradictoires, ou un nombre limité de leurs actes et de leurs écrits, quand ils ont écrit, nous font connaître.

Difficulté cependant n'est pas impossibilité. Renoncer à comprendre la psychologie des personnages historiques, ce serait renoncer à faire de l'histoire, car elle ne s'offre d'intérêt pour nous que comme histoire de l'âme humaine.

Ce qui est vrai, c'est que nous sommes trop mal renseignés sur certains personnages pour pouvoir nous faire de leur psychologie une idée autre que conjecturale; ce qui est vrai aussi, c'est que si certains personnages sont relativement faciles à connaître parce qu'ils ont des âmes simples, la complexité des autres les fait échapper presque complètement à nos interprétations. Tous les portraits qu'on a tracés de saint Louis se ressemblent à peu de chose près. Au contraire, il est bien difficile de se faire une idée juste du caractère et même de la capacité politique de Philippe le Bel. Appliquant cette idée au sujet qui nous occupe, nous trouverons la psychologie de Luther aussi difficile à déterminer que celle de Calvin est relativement aisée. Cela tient à trois causes : à la carrière des deux hommes, à leur nature, aux documents qui nous les font connaître.

Calvin, de vingt-six ans plus jeune que Luther (1509 et 1483), a entrepris son œuvre de réforme en 1532, deux ans après que la confession d'Augsbourg avait été présentée à la diète. Calvin commençait donc à enseigner à un moment où, si l'on pouvait encore espérer un

accord entre les réformés et les catholiques, la conception d'un schisme était nettement formée. Quand Luther avait entrepris la lutte, il ne pouvait songer à autre chose qu'à la réforme de l'Eglise même, et il devait pendant bien des années hésiter devant la rupture. Si Calvin eut à souffrir des traverses et des tribulations, elles furent bien peu de chose auprès de celles contre lesquelles Luther eut à lutter. Pendant les vingt-trois dernières années de sa vie, Calvin vécut à Genève, dans un asile où il jouissait d'une autorité incontestée et d'une sécurité presque absolue. Qu'était-ce que les querelles genevoises, les négociations avec les républiques suisses, en comparaison de la vie de Luther, qui d'un bout à l'autre est une tourmente révolutionnaire? Ses partisans : les chevaliers, les humanistes, les princes protestants, sont aussi redoutables que ses ennemis : Charles-Quint, les légats pontificaux et les princes catholiques ou les réformateurs anarchistes, paysans ou anabaptistes. A part quelques amis sûrs comme Mélancthon, il n'a pas un lieu où il se sente vraiment écouté et obéi, où il puisse agir librement¹. Il voit son œuvre à chaque instant compromise et défigurée, et il est obligé dans cette lutte à des compromissions dont il a honte. Il voit s'accumuler sur ses pas des ruines qui le désolent. De là sans doute ses contradictions, ses désespoirs. Ajoutez que Calvin a un tempérament de juriste et de théologien méthodique et précis, sans imagination, d'une énergie réglée et continue, un esprit d'une clarté impeccable. Il va devant lui avec la rigueur d'un syllogisme, sans hésitations ni repentirs. Il trouve d'ailleurs l'œuvre déjà préparée par ses prédécesseurs; il n'a qu'à organiser la Réforme et à lui donner ses dogmes. Il y apporte la sécheresse et la netteté de l'esprit latin. Luther est tout spontanéité, fougue et passion, imagination et sensibilité. C'est la nature allemande dans ce qu'elle a de plus puissant, de plus riche, de plus tumultueusement poétique. Une nature pareille, placée dans des circonstances aussi difficiles et aussi compliquées, ayant non à organiser une petite ville, mais à bouleverser et à transformer un monde, ne pouvait pas ne pas être perpétuellement secouée par des agitations contradictoires et ne pas passer constamment par tous les extrêmes des impressions et des idées. Luther a eu à constituer une doctrine, à organiser des églises, à diriger des villes et des princes, à apaiser des révolutions tout en résistant à la Papauté et à l'Empire. Peut-on s'étonner si ses paroles et ses écrits manquent souvent de cohérence, de pondération et de logique? On trouve tout dans Luther, les grossièretés les plus triviales à côté des délicatesses les plus exquis, les envolées les plus poétiques à côté de la raison la plus lucide et du bon sens le plus terre à terre, des colères effrayantes et des tendresses touchantes, la joie et les larmes, la gaieté héroïque dont parle Michelet en 1855, et les sombres désespoirs qu'il décrivait en 1835. Luther est un des génies les plus variés que le monde ait connus, un des plus difficiles à saisir et à définir. Il échappe à toutes les formules.

1. A Wittenberg, il vit dans la misère, comme à Eisleben.

Ajoutez enfin la nature des documents par lesquels nous connaissons les deux réformateurs. Calvin commence sa carrière par un livre l'*Institution chrétienne*¹ où il expose méthodiquement tout l'ensemble d'une doctrine que d'autres ont déjà élaborée, mais à laquelle il impose la belle ordonnance, la rigueur de son esprit de logicien, de juriste et de lettré, imbu des traditions classiques. A côté de cette œuvre travaillée pendant trois ans, de 1532 à 1535, puis remaniée avec soin de 1535 à 1541, et retravaillée encore constamment de 1541 jusqu'à sa mort, nous avons son catéchisme, ses commentaires de la Bible, fruit de méditations assidues et composés avec art, ses sermons, sa volumineuse correspondance presque tout entière adressée à des amis, des disciples, des partisans à qui il peut parler avec confiance et avec calme. La polémique ne tient qu'une place secondaire dans l'œuvre de Calvin, et quoique on y trouve les violences et surtout les duretés qu'on peut attendre d'un esprit aussi autoritaire, il ne se départit jamais d'une certaine hauteur magistrale, qui lui est relativement facile, car il écrase des ennemis vaincus, les libertins Servet, Castalion, Cathelan, Bolsec; son *Traité des Reliques* même est écrit avec la verve ironique d'un homme qui regarde de très haut ses adversaires. A côté de l'œuvre de Calvin, d'une tenue si suivie et si forte, où tout respire une pensée et une volonté toujours sûres d'elles-mêmes, celle de Luther s'offre à nous comme une œuvre de polémique et de combat. Sauf sa Bible, tous ses livres sont des livres de circonstance, écrits dans le feu de la bataille, et qui se ressentent du tumulte au milieu duquel ils sont nés. Luther est toujours sur la brèche; il n'a pas une minute de repos et de calme. Sa correspondance est pleine de polémiques, et même ses *Commentaires de la Bible* sont écrits d'un style véhément et tourmenté. Quand on écrit, comme l'a fait Michelet, la vie de Luther en faisant des extraits de telles œuvres, elles nous le font apparaître naturellement comme un esprit toujours immodéré et inquiet. Enfin, pour achever de connaître Luther, nous avons une source dont Michelet a fait un très grand usage, source précieuse mais singulièrement trouble et qui fournit sur le caractère et les idées du réformateur des renseignements souvent contradictoires; ce sont les *Propos de table*, les *Tischreden*.

Bien que Luther fût pauvre, les mœurs patriarcales de l'Allemagne d'alors et la générosité du réformateur faisaient de sa maison un asile toujours ouvert à des disciples et à des amis. Luther, en bon Allemand qu'il était, aimait à bien manger et à bien boire, et les heures des repas étaient les moments où avec le plus d'abandon et d'abondance, il communiquait librement à ceux qui l'entouraient ses pensées sur tous les sujets : politique, théologie, morale, vie familiale. Les questions les plus sérieuses comme les plus frivoles étaient abordées par lui, tantôt en latin, tantôt en allemand, tantôt dans un langage bizarrement panaché d'allemand et de latin. Il se laissait aller

1. Qui a eu deux éditions, une latine 1536, une française 1541.

à son humeur, plaisantant sur des choses sérieuses, parlant gravement de sujets frivoles, et montrant avec une ingénuité parfaite ce qu'il y avait en lui de profondeur, de piété, de poésie, d'amour ardent de la nature, et aussi de violence, de sens du comique et parfois de grossièreté.

Les commensaux, admirateurs pour qui ses moindres paroles étaient dignes d'être recueillies, griffonnaient à table ou aussitôt après, les moindres mots sortis de la bouche du maître. Ils en formaient des recueils qui étaient ensuite recopiés. Les derniers venus transcrivaient les propos plus anciens pour grossir leur recueil sans souci des répétitions ni des contradictions.

Il a donc existé toute une série de recueils particuliers des *Propos de Table* de Luther¹ émanant les uns d'une série de commensaux qui vécurent chez Luther dans les années 1527 à 1535 ou 1537, Cordatus, Dietrich, Schlaginhaufen, Weller². Les autres proviennent de ceux qui vécurent avec lui de 1538 à 1540, Heidenreich, Besold, Plato, Stoltz ainsi que de trois disciples qui composèrent avec leurs notes et celles de leurs amis des recueils généraux des *Propos* de Luther : Aurifaber, dont le recueil est le plus anciennement connu et a servi à Michelet, Lauterbach dont l'important recueil n'a été publié qu'en 1863-1866 et enfin Mathesius dont le recueil nous est parvenu dans un manuscrit incomplet mais complété par Krüginger avec les notes des autres disciples, et qui a été publié en 1903 par M. Kroker.

Si ces recueils sont précieux pour connaître la personne et les idées de Luther, ils constituent cependant une source dont on ne peut user qu'avec circonspection. Non seulement il est dangereux de juger les hommes sur des paroles échappées dans le feu de la conversation, mais il y a largement à tenir compte de l'exactitude, de l'intelligence et du scrupule des rédacteurs.

Vous touchez du doigt la difficulté de tracer un portrait fidèle de Luther, et combien facilement ses admirateurs ont pu présenter de lui une image édifiante, tandis que ses adversaires nous le montraient sous des traits hideux et grimaçants.

Prenez ce que nous dit Janssen du mariage de Luther. Il nous le montre, après la guerre des paysans, à un moment où tous, nobles et paysans, sont furieux contre lui parce qu'il a blâmé leur fureur à tous; il se marie par une sorte de bravade et de folie, pour rendre ses ennemis plus furieux encore. Comme témoignage des sentiments qui ont poussé Luther à se marier, Janssen ne cite qu'un seul texte, une lettre à Léonard Koppe, bourgeois de Torgau, du 17 juin 1523,

1. Voyez sur les *Tischreden* la préface mise par M. Ernest Kroker au volume des *Luthers Tischreden in der Mathesischen Sammlung*. Leipzig, Teubner 1903.

2. Plusieurs d'entr'eux étaient des pensionnaires dont la présence aidait sans doute le réformateur à vivre. Il écrit le 19 janv. 1536 à Gaspard Müller : « J'aurais volontiers reçu Kegel au nombre de mes pensionnaires, mais le jeune Porse allant bientôt revenir, la table sera pleine et je ne puis pourtant congédier mes anciens et fidèles compagnons ». Catherine, sa femme, avait naturellement aussi son mot à dire, et il y eut des pensionnaires comme Dietrich qui s'éloignèrent faute de s'entendre avec elle.

où Luther écrit : « Vous savez ce qui m'est arrivé. Je me suis pris aux tresses d'une jeune fille. Dieu prend plaisir à nous étonner, à nous surprendre, à nous affoler, le monde et moi, » puis il cite ironiquement une lettre de J. Jonas qui écrit à Spalatin : « J'ai vu la fiancée couchée dans son lit et, à cette vue, je n'ai pu retenir mes larmes. En vérité Dieu est admirable dans ses conseils et ses œuvres » et enfin la lettre où Mélanchthon — toujours effrayé des hardiesses de Luther et d'ailleurs un peu blessé de n'avoir pas été mis dans la confidence de ses projets — représente à Camerarius son ami comme ayant été entraîné par l'ardeur de son tempérament. Si l'on prend tout l'ensemble des témoignages, on se fait des mobiles de Luther une tout autre idée. On le voit depuis 1522 combattant violemment l'idée du célibat ecclésiastique, conseillant à tous ses disciples le mariage, exaltant la vie de famille « l'état antique, divin, institué dans le Paradis, honoré des Pères, des prophètes, des apôtres, aujourd'hui honni des moines qui lui ont substitué un impur et diabolique célibat ¹, » et décidant plusieurs d'entre eux, Bugenliagen, Justus Jonas, Capiton, Siek à se marier. Il recueille chez lui des nonnes échappées au couvent, parmi lesquelles Catherine de Bora qui devait devenir sa femme. Il cherche à les marier et trouve pour Catherine elle-même deux prétendants qu'elle refuse. Personne ne critique ni ne calomnie sa conduite au milieu de ces femmes, et en novembre 1524, il écrit à son ami Spalatin qui le pressait, au nom d'Argula de Staufen, de se marier : « Il ne m'est pas possible de prendre femme, non que je ne sente ma chair et mon sexe, car je ne suis ni de bois ni de pierre; mais mon âme est bien éloignée du mariage puisque j'attends la mort et le supplice mérités par mon hérésie »; et il ajoute ces paroles touchantes : « Je ne veux ni fixer à Dieu la limite de l'œuvre qu'il accomplit en moi, ni me roidir dans mes propres sentiments; mais j'espère qu'il ne permettra pas que je vive longtemps ».

Six mois après, il épousait Catherine de Bora. Il serait d'une psychologie bien étroite de rapporter la décision de Luther à un seul mobile, soit à un entraînement irrésistible comme l'a cru un instant Mélanchthon, et comme Michelet le croyait en 1536, soit à une résolution froidement raisonnée pour mettre d'accord sa conduite avec sa doctrine et prêcher par l'exemple ce qu'il n'avait jusqu'alors prêché qu'en paroles. Vraisemblablement, il y eut dans la décision de Luther une part d'entraînement, provoqué non seulement par la présence de Catherine dans sa maison et par la visible volonté de Catherine de n'épouser personne autre que lui, mais aussi par les épreuves terribles subies en 1523-1524 pendant la guerre des paysans et les luttes avec Carlstadt, et aussi le besoin de trouver un appui, un asile, une consolation dans la vie de famille. Mais tel que nous connaissons Luther, cet entraînement si légitime qu'il fût, n'aurait pas suffi. Il fallait encore qu'il vit dans son mariage un acte conforme à la volonté de Dieu et la manifestation la plus convaincante de sa ré-

1. Kroker, II, 239.

probation du célibat ecclésiastique. Il ne faut pas oublier que Luther a gardé son costume de moine jusqu'au 9 octobre 1524; jusqu'à cette date, pour qu'on ne pût l'accuser de prêcher une réforme par dérèglement d'esprit et de mœurs, il avait continué à mener la vie conventuelle, à observer les jeûnes et le maigre. Il se réjouissait des mariages de prêtres et de moines, mais ne voulut les imiter que lorsqu'il eut décidé de rompre absolument avec tout son passé monastique. Le 3 janvier 1525, il écrivait à Jean Rühel : « J'ai résolu, avant de quitter cette vie, de me mettre dans cet état (mariage) que j'estime institué divinement », et à ce moment, il ne songeait pas à épouser Catherine, puisqu'il cherchait à la marier à d'autres. On peut donc le croire lorsqu'il écrit à Amsdorf, le 21 juin : « Je n'ai pas voulu refuser à mon père, qui le demandait, l'espoir d'une postérité, et en même temps, je tenais à confirmer ma doctrine par un acte, tellement je trouve de cœurs pusillanimes, au milieu de cette si grande lumière de l'Évangile. C'est Dieu qui l'a voulu et qui l'a fait. Je n'ai ni feu ni passion, mais j'aime mon épouse... » Dans toutes ses œuvres et dans une foule de passages des *Tischreden*, il ne tarit pas en éloges enthousiastes de la vie conjugale, de la vie de famille, qui est pour lui la perfection de la vie chrétienne en opposition à la vie monacale. Il y voit l'accord parfait de la nature et de la grâce. Il est très facile, avec quelques citations habilement choisies, chez un homme habitué aux tournures humoristiques et familières et aussi à la crudité habituelle de son temps, plus grande peut-être chez lui que chez nul autre, de faire un tableau caricatural de ses sentiments de mari et de père. Certes il fait des plaisanteries d'un goût plus que douteux sur le nom de Catherine et les chaînes (*ketten*) où il est retenu, sur la bière (*Bahre*) où il aspire de mourir au monde et *Bora*. Mais il faut une singulière inintelligence ou une singulière mauvaise foi pour dire qu'il a senti l'opprobre de son mariage parce qu'il écrivait à Spalatin le 16 juin : « Je me suis rendu par ce mariage si vil et si méprisé que j'espère voir les anges en rire et les démons en pleurer. » L'ironie de cette phrase est pourtant facile à saisir, et isoler comme on l'a fait les mots « je me suis rendu vil et méprisé », c'est ou commettre un contre-sens ou calomnier.

Une foule de passages des lettres de Luther et de celles de ses amis me permettraient de tracer un tableau touchant de son intérieur. Quand il perd deux de ses filles, leur mort est acceptée par lui avec une douleur toute humaine et une résignation toute chrétienne. Ses lettres à ses enfants sont des merveilles de grâce et de tendresse. Je me contenterai de citer ce qu'il disait dans un de ses propos de table en 1537 : « Tout est bien allé. J'ai épousé une femme fidèle, sur laquelle le cœur d'un homme peut se reposer. Ah! cher seigneur, le mariage n'est pas une chose naturelle, mais un don de Dieu, une vie bien plus douce, bien plus chaste que tout célibat, quand il tourne bien. Quand il tourne mal, c'est un enfer. »

Quant à la mort du réformateur, c'est encore à Janssen que nous nous adressons, car il est après tout le plus instruit, le plus in-

telligent, je dirai même le plus équitable des adversaires de Luther. Comment nous le représente-t-il au moment de sa mort?

« Le diable ne lui laissait aucun répit. Les batailles qu'il lui livrait la nuit martyrisaient son corps et l'épuisaient de telle sorte qu'après ces crises il restait haletant, épuisé, sans voix. Ses continuelles angoisses, ses doutes, ses tourments de conscience sur la légitimité de ses actes, les protestations de sa raison, tout cela passait à ses yeux pour des suggestions sataniques. Il disait qu'on ne peut maîtriser la raison qu'en lui tordant le cou à l'aide de la foi et qu'il faut égorger cette brute. »

Puis après avoir montré Luther navré de voir le peuple protestant dans le comté de Mansfeld plongé dans les vices les plus grossiers, il consacre une page entière à réunir toutes les paroles les plus violentes et les plus atroces prononcées par Luther contre les juifs, pour terminer ainsi : « Il lui fallut renoncer à l'espoir de maudire une dernière fois la Papauté et les Juifs. Il était épuisé physiquement et moralement. Il expira dans la nuit du 18 février 1546. »

Ainsi Luther n'aurait été occupé les derniers jours de sa vie qu'à des pensées de haine et aurait été en proie à une sorte de frénésie. Or, nous savons que ses derniers jours ont été consacrés à rétablir la paix dans la famille de Mansfeld, et c'est dans un esprit paisible et joyeux, malgré toutes les souffrances, que Luther écrivait à sa femme quatre jours avant sa mort. Dans les dernières lignes écrites par lui, le 16 février, deux jours avant la fin, on trouve cette fantaisie géniale qui est la marque de toutes ses paroles et de tous ses écrits, avec la teinte bien naturelle de mélancolie d'un homme qui se sent mourir en laissant une œuvre inachevée¹.

Le récit de sa mort, tel qu'il nous a été conservé par son disciple et ami Justus Jonas, nous donne la même impression de calme et de bonté².

1. Le même jour il disait avec son humour habituel : « Je vais donner à manger aux vers un docteur bien gras ».

2. On est confondu de penser qu'en présence de l'ensemble de témoignages concordants sur une mort qui eut lieu en présence d'une foule de témoins et de laquelle nous avons le témoignage de Jonas, de Calvin, et des deux comtes de Mansfeld, des écrivains catholiques d'aujourd'hui n'ont pas craint de ramasser une fable inepte parue en 1591 dans l'ouvrage *De Signis Dei* de l'oratorien Thomas Bozio, reprise en 1606 par le franciscain H. Sedulius dans ses *Præscriptiones adversus hæreses* : sur le témoignage d'un habitant de Fribourg en Brisgau qu'on ne nomme pas et qui avait vu l'écrit d'un prétendu serviteur de Luther, Luther aurait été trouvé pendu au-dessus de son lit après s'être couché ivre-mort; Luther serait mort de remords et de désespoir. C'est un député du centre allemand le Dr Majunke, directeur de la *Germania*, qui en 1893 a réédité cette fable qu'on retrouve dans un petit pamphlet paru à Graz en 1906 : *Luther wie er lebte, liebte und starb*; et il est triste d'ajouter qu'une Revue française, le *Mercur de France* du 1^{er} août 1906, dans un article qui témoigne d'ailleurs de la plus grossière ignorance, a encore embelli cette légende. Heureusement qu'en Allemagne comme en France des auteurs catholiques honnêtes se sont chargés de la réfuter : en Allemagne le père Jésuite Michael, M. Pastor et surtout M. Paulus, l'auteur d'un livre remarquable sur *Tetzel* (1898), dans sa brochure *Luthers Ende* parue en complément du livre de Deuille; en France, Lorenz dans *La fin de Luther d'après*

Il mourut pauvre, après avoir vécu dans la familiarité des princes et des grands, et avoir réussi au milieu des ruines accumulées par un des plus grands bouleversements que le monde ait vu, à créer et à organiser une Église toute nouvelle. Dans son testament il ne songe qu'à rendre un témoignage à la fidèle compagne de sa vie.

Nous pouvons maintenant revenir à Michelet et juger les deux portraits qu'il a tracés de Luther en 1835 et 1855. La conclusion qui s'impose, c'est que les deux portraits sont vrais, mais qu'ils ne sont complets ni l'un ni l'autre, et que, pour avoir le vrai Luther, il faut les réunir et les concilier.

Enfin que faut-il penser du rôle de la musique dans cette œuvre?

Michelet a caractérisé la musique religieuse créée par Luther dans des termes qui renferment une vérité profonde exprimée sous une forme très juste.

« Ce ne fut pas, dit-il, le morne chant du Moyen-Age qu'un grand troupeau humain récitait éternellement dans un prétendu unisson, chaos de dissonances. Ce ne fut pas la farce obscène et pédantesque des messes galantes... Ce fut un chant vrai, libre, pur, un chant du fond du cœur. »

La manière dont Michelet définit ici le chant grégorien, si sublime dans son austérité nue, est très injuste. Mais, à vrai dire, ce chant, monotone dans son excessive simplicité, avait été délaissé dès le xiii^e siècle et on avait laissé pénétrer dans la musique d'Église des motifs d'un caractère tout à fait mondain¹.

Tous les conciles du xiv^e et du xv^e siècles, et enfin le concile de Constance avaient protesté contre cette dépravation de la musique d'Église, dépravation que la Renaissance ne fit qu'aggraver et qui fut l'objet des condamnations du concile de Trente.

Goudimel en France, en Italie Palestrina perfectionnèrent cette musique religieuse nouvelle adaptée aux besoins de l'âme moderne, musique qui conserva la grande inspiration large et noble de la vieille musique grégorienne, mais en y introduisant les ressources variées de l'harmonie du chant à plusieurs parties, en en faisant, comme le dit si bien Michelet « le chant de ceux qui pleurent et qui sont conso-

les dernières recherches historiques (1898). Un des professeurs de théologie catholique les plus réputés de Wurzburg, Merkle, en répondant à un pamphlet contre Luther du baron de Berlichingen de 1902, écrivait en 1904 dans ses *Reformationsgeschichtliche Streitfragen* : « La vérité doit être mise au-dessus de tous les intérêts de partis, et c'est un honneur pour la science catholique, pour celle du moins qui mérite ce nom, d'avoir été unanime à condamner le dilettantisme du Dr Majunke qui a réédité la fable du suicide de Luther avec plus de zèle que de critique ».

1. Mais il ne faut pas oublier que cette altération mondaine des vieux chants grégoriens a été le point de départ de tout le développement de la musique religieuse polyphonique, et dès le commencement du xvi^e siècle, on trouve en Italie et en Flandre une musique religieuse très noble fondée sur la polyphonie qui était entrée dans l'Église sous des inspirations et des formes plutôt profanes. Luther fut un des premiers de ceux qui surent se servir dans un esprit vraiment religieux, des ressources nouvelles fournies à la musique d'Église.

lés, la joie divine parmi les larmes de la terre ». C'est en grande partie avec les mélodies des chants populaires que le chant d'Église a été ainsi renouvelé. Luther se trouve dans une certaine mesure, à cet égard, le précurseur de Jean-Sébastien Bach, bien que celui-ci soit aussi un disciple de la tradition de Palestrina.

Michelet n'a pas eu tort, en 1853, de mettre en pleine lumière la place tenue par la musique dans la vie de Luther. Une des plus belles pièces de vers qu'il ait composées l'a été en l'honneur de *Frau Musika*, « la plus délicate de toutes les joies de la terre... car il ne peut naître aucun sentiment mauvais là où chantent de bons compagnons. Là, plus de colère, de disputes, de haine ou d'envie; et toute souffrance s'apaise... Le meilleur temps de l'année est le mois de mai, où chantent tous les oiseaux... c'est surtout le cher rossignol qui rend tout joyeux avec son aimable chant. Il faut lui en rendre grâce et surtout au cher Seigneur Dieu qui l'a ainsi créé pour être le vrai chanteur, le maître de la musique. Il chante et tressaille jour et nuit, jamais las de célébrer les louanges de Dieu. C'est lui qu'honore et loue mon chant, en lui disant un éternel merci. »

Luther tout enfant attirait à lui les bonnes grâces de ceux qui l'entendaient chanter. Toute sa vie il chanta d'une belle voix de ténor. Personne n'a jamais parlé de la musique avec une émotion aussi pénétrante, aussi convaincue que lui¹. « La musique est un des meilleurs arts. C'est la musique qui donne la vie au texte. Elle chasse l'esprit de tristesse comme on le voit avec Saül... La musique est le meilleur cordial pour l'homme attristé; son cœur se sent ranimé et rafraîchi... La musique est une demi-discipline, une règle qui rend les hommes plus souples, plus doux, plus moraux et plus raisonnables. Le chant est le meilleur des exercices... Les chanteurs n'ont pas de soucis. Ils sont joyeux et chassent le souci par le chant... La musique est un beau, un magnifique don de Dieu. Elle fait fuir le diable... » Dans une lettre à Seuff du 4 octobre 1530, il écrit : « Il y a une foule de semences de nouvelles vertus qui sont développées dans les cœurs par la musique; les cœurs qui sont froids pour elle sont des cœurs de boue et de pierre... Après la théologie, il n'est aucun art qui puisse être mis à côté de la musique; elle seule peut faire ce que fait la théologie, rendre l'âme calme et heureuse... Les prophètes ont associé la musique à la théologie et révélé la vérité en psaumes et en chants. »

Il demande à Seuff de lui harmoniser le psaume *In pace*, afin qu'il puisse le chanter et l'entendre chanter à plusieurs voix avant de mourir :

« J'espère dit-il, que ma vie est près de sa fin. Le monde me hait et ne peut me supporter. Je suis odieux au monde et je le maudis. Aussi je demande au bon et fidèle berger de reprendre mon âme. Mais je voudrais auparavant chanter cet hymne et l'entendre à plusieurs voix »

En 1538, Luther compose un écrivain en latin sur la musique « créée

1. Rade : *Doktor Martin Luthers Leben, Thaten und Meinungen...*, Tübingen, Leipzig, 1901, III, p. 614 et suiv.

depuis le commencement du monde et donnée à toutes les créatures. L'air même chante et résonne, les bêtes et les oiseaux sont pleins de splendides mélodies; mais la voix humaine est la plus belle de toutes... » Puis, après avoir analysé cette merveille de la voix, qui, avec quelques mouvements du gosier et de la langue produit des effets si délicieux, il ajoute : La musique est la régulatrice de tous les mouvements du cœur humain. Rien sur la terre n'est plus puissant pour rendre gais les attristés, tristes les joyeux, courageux les abattus, humbles les orgueilleux, pour calmer les agités, enseigner l'amour, diminuer la haine et l'envie. »

Cette passion de Luther pour la musique est un des traits nombreux qui font de lui un des représentants les plus complets et un des symboles les plus parfaits de l'esprit allemand. Je m'étonne même que Michelet n'ait pas, en 1833, à une époque où le symbolisme tenait encore une si grande place dans ses conceptions historiques, cherché davantage à faire de Luther, avec ses défauts comme avec ses qualités, le symbole de l'Allemagne. Jamais chez aucun peuple, aucun homme, prince, chef d'armée, révolutionnaire, réformateur ou poète n'a été au même degré l'expression du génie national ni n'a été adopté au même degré comme héros national. Je me rappelle toujours avec une mélancolique émotion ce que j'éprouvais dans l'hiver de 1870, quand sur les routes de France j'entendais les régiments allemands passer en chantant : « *Ein feste Burg ist unser Gott* »; je pensais à la singulière harmonie qui avait dû exister entre le génie de cet homme et le génie de son peuple pour qu'un hymne religieux composé par lui au xvi^e siècle ait pu devenir au xix^e une espèce de chant national.

Ceci nous amène à examiner brièvement la plus importante des questions soulevées par Michelet. Dans quelle mesure la Réforme a-t-elle été l'œuvre de Luther?

Michelet a eu parfaitement raison de dire que Luther n'a pas fait la Réforme, qu'elle a existé avant lui, après lui et sans lui. Son seul tort a été de ne pas saisir à quel point Luther en a été l'expression et combien sa riche et originale nature a contribué à accentuer le caractère propre de la Réforme germanique. Il en est d'ailleurs de même des trois grands réformateurs, Calvin, Luther et Zwingli. L'Église réformée de France, de Genève, d'Écosse et de Hollande, a porté la marque du génie logique, autoritaire, sec et juridique de Calvin; les églises luthériennes de l'Allemagne et des pays scandinaves ont porté l'empreinte de l'esprit plus mystique, plus poétique, plus large, de Luther; l'Église helvétique a conservé la tradition rationaliste, humaine et démocratique de Zwingli. Mais n'est-ce pas aussi que Calvin devait à la France, Luther à l'Allemagne et Zwingli à la Suisse les caractères qu'ils ont contribué à accentuer? Voyez, par exemple, combien la doctrine de la grâce chez Luther et Calvin prend un caractère différent par des raisons toutes nationales, si je puis dire. Chez Calvin, la doctrine de la grâce se présente comme l'idée du choix des élus par un Dieu nettement distinct de l'humanité, et le salut des fidèles se produit par l'imputation pour

ainsi dire juridique du sacrifice de Jésus-Christ à ceux qu'il a décidé de racheter! Calvin rejette loin de lui toute idée de présence réelle dans l'Eucharistie. Car cette présence réelle est pour ainsi dire une atteinte à la personnalité de Dieu et une sorte de panthéisme, Dieu se trouvant omniprésent dans les hommes et dans la matière même. Chez Luther, au contraire, qui tient essentiellement à cette idée de la présence réelle et qui la spiritualise seulement, la notion de la grâce n'est que la notion mystique de l'union de l'âme avec Dieu, et sa conception religieuse est toute imprégnée, malgré lui, de ce panthéisme qui est au fond de toute la philosophie allemande et de l'âme allemande elle-même.

Luther n'est que l'expression supérieure de la Réforme, l'homme dont le puissant génie et l'action révolutionnaire ont non pas tant déchaîné les éléments de la Réforme religieuse qu'ils ne les ont concentrés et rendus capables de triompher. Cela est si vrai que, dans la sphère des idées, il ne nous apparaît nullement comme original. Il n'est pas une des doctrines auxquelles il a consacré son apostolat : suppression de l'autorité pontificale, suppression du haut-clergé, des ordres religieux, des biens et de la juridiction ecclésiastiques, du célibat des prêtres, dogme de la grâce substitué au salut par les œuvres et au pouvoir surnaturel du prêtre et des sacrements, qui n'ait été soutenue avant lui. Wiclef et Jean Huss les avaient déjà prêchées et si nous étudions l'Allemagne du x^e siècle, nous verrions toutes ces idées mûrir dans l'âme de ceux qui ont voulu purifier l'Eglise, Jean Ruchratt, d'Ober-Wesel (Johannes de Wesalia), le recteur de l'Université d'Erfurt, mort en 1482; Jean Pappé de Goch, prieur d'un couvent de femmes à Malines, mort en 1473; et surtout Jean Wessel ou Gansfort, maître à Cologne, Louvain, Paris, Heidelberg et Groningue.

Disons-nous que si la Réforme a réussi en Allemagne, c'est à Luther qu'on l'a dû? Cela même serait exagéré, quels que soient les services rendus à la Réforme par Luther ¹. Quand on examine les pays où la Réforme a réussi et ceux où elle a échoué, on s'aperçoit que succès et échec ont été dus à des causes générales, car elle a réussi sous les formes les plus diverses. Pour que la Réforme pût réussir, il fallait plus d'une condition : 1^o que l'Eglise fût assez corrompue pour que l'on sentît le besoin d'une réforme; 2^o qu'il existât un mouvement scientifique et intellectuel opposé à l'Eglise; 3^o qu'il existât un mouvement national d'opposition à Rome; 4^o que le pouvoir civil eût intérêt à la Réforme.

En Italie, le mouvement intellectuel de l'humanisme était plus fort que partout ailleurs. Mais la papauté s'était mise au service de l'humanisme et de la Renaissance : les Italiens bénéficiaient des vices de l'Eglise. C'est à leur profit que Rome mettait le monde chrétien au

1. Et bien qu'il ait été considéré par les contemporains comme ayant été l'auteur et le chef de la Réforme le seul qui ait été capable de soutenir l'énergie de ses disciples et de contenir les imprudences des audacieux. Témoignage de Melancthon, sermon du 22 fév. (Kuhn, III, 388).

pillage. De sorte que l'Italie, prise dans son ensemble, ne sentait à aucun degré le besoin d'une Réforme.

En France, le mouvement intellectuel, hostile à la papauté, existait, mais les universités y étaient en pleine décadence et ce mouvement n'avait pas de centre. Le Collège de France était impuissant. Il fut cependant un des foyers de l'humanisme protestant. Mais le besoin de réforme était moins vif qu'ailleurs. L'Eglise de France jouissait d'une liberté et d'une espèce d'autonomie gallicane qui avait empêché une opposition nationale contre Rome de se former ou du moins d'aller jusqu'au schisme. Enfin, la royauté, depuis le concordat de 1516, avait tout intérêt au maintien de l'Eglise catholique, dont elle partageait les richesses avec la papauté.

En Espagne, on trouve un mouvement intellectuel très faible, un clergé très discipliné et très moral, entièrement dans la main de la royauté, qui était aussi maîtresse de l'Inquisition. Aucun élément de réforme. C'est l'Espagne qui, par les Jésuites, sera la maîtresse de l'Eglise et accomplira la Réforme de Trente.

Au contraire, en Angleterre et en Allemagne, tous les éléments que j'ai indiqués se rencontrent; un mouvement intellectuel ardent dans des centres universitaires puissants; un haut clergé corrompu, une vie religieuse intense, qui demande la réforme de ses abus, une opposition nationale séculaire contre la domination des Italiens, des Romains, et enfin, en Angleterre, une monarchie, en Allemagne, des princes qui ont tout à gagner à la rupture avec Rome, à la destruction des couvents, à la sécularisation des biens ecclésiastiques.

Michelet a donc raison de dire que la Réforme allemande était un fait allemand, non un fait luthérien. Que reste-t-il donc à Luther dans ce grand mouvement? Serait-ce à tort qu'il a été appelé luthéranisme? Non, sans doute. Luther en a été le plus génial représentant, l'expression la plus originale et la plus complète, le plus puissant instrument. Il en a été l'âme; mais il en a été l'âme parce que celle de l'Allemagne a vraiment été vivante en lui. Michelet n'avait pas tort, en 1828, en pensant que, pour bien comprendre Luther, il fallait remonter jusqu'aux origines mêmes de la nation qui l'a vu naître et suivre dans ses manifestations les plus intimes, dans sa poésie, dans ses traditions populaires, dans toutes ses évolutions religieuses, le développement de l'âme allemande.

Les *Mémoires de Luther* ne paraissent pas avoir produit une très vive impression sur le public. Les libres-penseurs se trouvèrent, comme le rédacteur du *Temps*, gênés en présence de l'image tracée par Michelet, et Courcelle-Seneuil, alors au début de sa carrière, mêlait, dans un article du *Bon Sens*, d'assez vives critiques à ses éloges. Les catholiques le louaient en exagérant encore les traits qui mécontentaient les libres-penseurs. Nous avons cité l'article de Charpentier. Nettement disait aussi, dans un article de la *Gazette de France*, du 12 octobre 1836, que « ces pages jettent à l'humanité une grande et terrible leçon. Luther eut encore plus d'agitations dans le cœur qu'il n'en versa sur l'Europe. Cette intelligence qui troubla le monde fut

elle-même effroyablement troublée. Il y a une idée toujours présente à l'esprit de Luther, l'idée du démon. Cet homme qui se dit envoyé de Dieu a toujours le nom du diable sur les lèvres. »

Les protestants virent en général dans le livre une condamnation du protestantisme. Abel Cherbuliez écrivit dans ce sens un article dans son *Bulletin Littéraire* ; le *Semeur* fit aussi entendre la même plainte, tout en admirant beaucoup l'œuvre, comme Cherbuliez.

Au contraire, le vieux Lacretelle et Pongerville virent dans les *Mémoires de Luther* un magnifique hommage rendu à un grand génie et à la Réforme. Sismondi, avec son esprit si judicieux et si pondéré, écrit à Michelet une lettre, qui est la plus importante que l'historien ait reçue à cette occasion.

Michelet ne songea pas à compléter son livre. Sans doute, il en avait lui-même senti les défauts. D'ailleurs, son *Histoire de France* le réclamait, et aussi une œuvre d'une tout autre nature, entreprise conjointement avec le *Luther* au retour d'Allemagne, les *Origines du Droit*, qui parurent en 1837.

CHAPITRE X

Le voyage d'Aquitaine — Les années 1835-1838 et l'élection
au Collège de France

Après avoir achevé d'imprimer les *Mémoires de Luther* et la deuxième édition des œuvres de Vico¹, Michelet put réaliser le projet de voyage qu'il avait déjà formé un an auparavant. Il eut lieu du 18 août au 28 septembre, en compagnie de Victor Duruy².

Ce fut avant tout un voyage d'étude, et aucun des journaux de voyage de Michelet ne fournit un témoignage plus probant de l'extrême conscience et de la variété des préoccupations qu'il apportait à l'étude d'un pays. Comme d'habitude, il alla vite. Il mit un mois et dix jours à faire une tournée qui, raisonnablement, aurait dû prendre deux mois. Homme de famille, la séparation d'avec les siens lui

1. Vico fut mis en vente dès le mois d'août au moment du départ. Le *Luther* fut remis à Hachette le 15 sept. par M. Michelet père (lettre de Michelet père, du 9) pour être distribué aux journaux. Comme d'habitude Michelet imprimait lui-même et vendait au libraire. On faisait en même temps un tirage à 6.000 exemplaires du *Précis d'Histoire Moderne*.

2. C'est à la suite d'un arrangement avec Guizot, alors Ministre de l'Instruction publique et avec une mission (gratuite) que Michelet entreprit ce voyage. Voici la lettre qu'il adressait à Guizot le 22 juillet 1835 : « Monsieur, les cours de l'École Normale sont terminés, les élèves achèvent la préparation de leurs examens. Je vais m'acheminer vers l'ouest et le midi. J'ai mis à profit tous les renseignements qu'il était possible de trouver aux Archives, à la Bibliothèque Royale, à la bibliothèque de l'Institut, etc... catalogues de bibliothèques de provinces, notices sur les dépôts d'archives etc... J'ai pris note particulièrement que plusieurs des bibliothèques dont D. Martène, D. Vaissette et divers auteurs citent les manuscrits, sont aujourd'hui dispersées; plusieurs manuscrits importants que les auteurs d'histoires des provinces et des villes ont mentionnés, cités, extraits même, mériteraient d'être publiés dans leur forme originale. Que sont devenus ces manuscrits, aujourd'hui que les dépôts qui les contenaient ont été en partie détruits, en partie dispersés? C'est ce qu'il serait utile de retrouver. J'en ai vu deux du plus haut intérêt à la Bibliothèque Royale. Pour le grand nombre c'est dans les localités mêmes ou dans le voisinage qu'on peut espérer les trouver.

« Vous avez eu la bonté de m'offrir une lettre qui m'autorisait à prendre connaissance des bibliothèques et des archives, particulièrement pour ce qui touche aux guerres de religion. Veuillez m'accorder cette autorisation, me donner vos directions personnelles, et me permettre d'examiner dans vos bureaux les réponses qu'ont faites à vos circulaires les conservateurs de bibliothèques et d'archives. Autrement je pourrais chercher longtemps ce qui serait trouvé d'avance. Il m'est, comme vous le savez, difficile de quitter l'École Normale et les Archives pour plus de deux mois. Je désirerais employer, si vous le voulez bien, en deux années et deux voyages les quatre mois que vous jugiez nécessaires pour cette exploration scientifique du midi ».

coûtaient toujours. Bien que, vers ce moment, le caractère de Pauline eût commencé, comme sa santé, à s'altérer gravement, néanmoins leur correspondance garde ce caractère de tendresse attentive et inquiète (du côté de Michelet), que nous avons déjà noté. Pauline, qui était à Nogent-sur-Marne comme tous les étés, avec son beau-père et ses deux enfants, écrit des lettres insignifiantes, mais affectueuses. On la sent vivre en pensée avec son mari, pleine de sollicitude pour sa santé et soucieuse de le voir tirer de son voyage tout le profit possible. Malgré les occupations qui remplissent ses journées jusqu'à l'épuiser, l'obligation d'écrire de longues lettres à Mme Angelet et son journal tenu minutieusement à jour, il trouve le temps d'écrire tous les quatre ou cinq jours à Pauline. L'absence lui pèse; il est avide de nouvelles et voudrait que Pauline lui parle, non seulement de ce qu'elle fait, mais de ce qu'elle sent et de ce qu'elle pense; il désire aussi que sa femme s'occupe et se distraie. Dès le 20, deux jours après son départ, il écrit de Poitiers : « Je regrette déjà la maison. Je voudrais avoir pu t'emmener. » Le 2 septembre, de Bordeaux :

« Je relis tous les jours ta lettre, mais je n'y trouve pas assez de détails sur tout ce que vous faites, dites et pensez. Ecris moi tout. Tu dois bien penser que tes lettres ne sont lues de personne que de moi. Je désire savoir au vrai l'état de toutes tes pensées. Dis moi tout je te prie. Ne crains pas de me donner des détails insignifiants. Rien n'est indifférent pour moi. Tout cela me soutient et nourrit mon cœur, dans ce grand éloignement... Si tu pouvais douter que je t'aime tu devrais en être convaincue en voyant combien tu me manques, plus que tout au monde, plus que nos enfants. Adieu, ma bonne et chère amie, quoique ce voyage aille à merveille, quoique j'aie été reçu partout d'une manière à laquelle je ne pouvais m'attendre, je me sens bien pressé de revenir près de toi. »

On démêle à travers cette tendresse une inquiétude, le besoin de rassurer sa femme sur son affection, et le besoin aussi de trouver en elle plus qu'elle ne pouvait lui donner.

Michelet ne perd pas une minute. Tout son temps est utilisé pour son instruction historique et archéologique; pour l'étude économique des pays qu'il traverse, et psychologique des hommes qu'il rencontre, ce qui ne l'empêche pas de jouir en artiste des beautés de la nature. Son but principal est de bien connaître la partie de la France qu'il visite, pour contrôler son *Tableau de la France*, simple ébauche de l'ouvrage étendu de géographie humaine qu'il médite. En même temps, il veut se rendre compte de l'importance économique et politique de ces pays que l'Angleterre a possédés jusqu'au milieu du xv^e siècle, et préparer ainsi non seulement les trois derniers volumes, déjà très avancés, de son Histoire sur le xiv^e et le xv^e siècles, mais aussi l'histoire du xvi^e et les guerres de religion. Enfin, archiviste consciencieux, candidat éventuel au poste de Garde général des Archives, il visite les archives et les bibliothèques, examine l'état des locaux, la conservation des manuscrits et dresse un inventaire sommaire des richesses qu'il trouve, en vue de son rapport au ministre.

Nous avons malheureusement perdu les lettres à Mme Angelet, et nous sommes réduits au journal dans lequel Michelet, trop pressé, ne

s'est pas laissé aller aux développements et aux descriptions qui font le charme du voyage d'Angleterre et de celui de Bretagne. Mais dans sa concision, ce voyage est très complet. Je vais m'efforcer de faire ressortir ce que l'on pourrait appeler sa méthode de voyage.

En diligence, il note la physionomie, le caractère de chacun de ses compagnons de voyage; il les fait causer. De même aux tables d'hôte. Dans chaque ville, il fait les visites qu'il juge de nature à lui fournir des renseignements. A une époque où les voyageurs, et surtout les voyageurs tels que Michelet, étaient rares, c'était une bonne fortune de les accueillir, et tous se mettaient à leur service. Il est reçu par les professeurs du collège, surtout ceux qui sont de ses anciens élèves. Par eux, il est mis en rapport avec le bibliothécaire et l'archiviste, quand il y en a un; puis il va voir le préfet ou le sous-préfet, les savants locaux, laïcs ou ecclésiastiques.

A Poitiers, il est reçu par M. Foucart, professeur et archéologue, qui se fait son cicerone. Il voit M. Doussin, ancien libraire, devenu bibliothécaire de la ville; d'autres érudits, le professeur Menars, Redet, l'archiviste. Il note leurs origines : Redet, alsacien; Menars, de l'Aunis. Puis, visite au préfet, Alexis de Jussieu; le lendemain au président du Tribunal, M. Boncenne, « gros, laid, petit homme, actif, laborieux, qui se mêle de toute chose et de toute science, et vient de donner un volume d'une savante histoire de la procédure »; à M. de la Fontanelle, magistrat lui aussi et archéologue distingué; à M. Nicias Gaillard, procureur du roi et historien juriste. Chacun de ces messieurs se met à son service pour lui montrer quelque une des curiosités de la ville : Saint-Hilaire, Notre-Dame, le Moutier-neuf, Saint-Pierre, Sainte-Radegonde, Saint-Cybard, Saint-Jean, le tribunal, ancien palais des comtes. Il voit deux fois les églises, une fois accompagné, une fois seul, et note minutieusement toutes les particularités architecturales¹.

Dans les bibliothèques et les archives, il se fait montrer les livres et les manuscrits les plus précieux et donner des inventaires sommaires. Ils les trouve en général dans un état affreux de délabrement et d'incurie. A Bordeaux, les Archives du Parlement sont perdues dans la poussière, à demi dévorées par les rats. Elles ont subi deux déménagements; dans l'un d'eux, le préfet Thibaudeau paya en papiers les charretiers qui firent le transport. Michelet conseille de transporter les archives dans les greniers de la gendarmerie, en attendant la construction d'un nouveau Palais-de-Justice.

Les descriptions d'églises et de monuments occupent la plus grande place dans ce journal. Ce sont des notations précises, concises, serrées, accumulées, qui ne se prêtent guère à la citation.

L'intérêt prédominant qu'il prend aux documents et aux monuments historiques ne l'empêche pas d'accorder une très grande place dans son journal aux questions d'agriculture, d'industrie et de com-

1. Il faudrait voir par exemple dans le *Journal* avec quel dévouement, à Angoulême, Mourier le professeur de philosophie, l'élève chéri de Michelet, dont nous avons tant de lettres touchantes, se prodigue à lui, l'accompagnant à Périgueux et à Bordeaux.

merce. Il n'est pas un seul pays qu'il traverse dont il ne décrive les cultures. De Bordeaux à Bayonne, il recueille des renseignements sur la pêche à la baleine et le rôle des Basques.

Enfin il donne la plus grande attention aux costumes et aux divers types de populations.

Au retour, il résume les conclusions géographico-historiques qui ressortent pour lui de son voyage.

A la rentrée de l'automne 1835, Michelet reprit modestement son cours à l'École Normale. Guizot, profitant des raisons de santé que Michelet avait fait valoir en février pour ne pas cumuler deux enseignements, avait pris un autre suppléant, Charles Lenormant.

En février 1835, Michelet avait sollicité, en effet, la permission de se faire remplacer à l'École Normale pour la fin du semestre, par Victor Duruy. Voici sa lettre du 4 février adressée à M. Guizot :

« Monsieur, je dois vous remercier pour l'École d'avoir autorisé M. Duruy à me remplacer. Indépendamment de son instruction qui est fort remarquable, c'est un esprit très ouvert aux idées. Je voudrais bien que vous puissiez me donner deux minutes dans les premiers jours de la semaine prochaine. J'aurais à vous parler d'un sujet auquel vous avez toujours bien voulu vous intéresser, de moi-même, de ma position. L'atteinte qu'a reçue ma santé est très grave. C'est une crise telle que j'en ai tous les cinq ou six ans. Il me faut alors, bon gré, mal gré, simplifier ma vie, c'est le seul remède. Maintenant, que dois-je faire? Sacrifier l'École ou la Faculté? Quelque honorable qu'il me soit de vous suppléer, je dois, il me semble, opter pour l'École. 1° Les résultats de l'enseignement sont là moins brillants, mais plus certains. Vous l'avez jugé ainsi, lorsque je demandais de faire une conférence de moins à l'École, pour faire les deux leçons de la Faculté. 2° Je suis titulaire à l'École. Il semble difficile de sacrifier une position ancienne et sûre. 3° Enfin, vous avez bien voulu m'envoyer votre fils à l'École. Je serais heureux d'y compléter ses études historiques. Ce serait reconnaître ce que je vous dois. »

A peine quelques jours après, Michelet pensait à abandonner l'École pour une chaire à la Faculté, ce qui fait penser que l'École Normale n'avait plus pour lui autant d'attraits qu'il le prétendait. Le 25 février, à la mort d'Alexandre Barbié du Bocage, professeur de géographie à la Faculté des Lettres, il sollicitait cette chaire, puis y renonça presque immédiatement, en apprenant que son collègue et directeur de l'École Normale, Guigniaut, était candidat. Il écrivait le 9 mars à M. Guizot :

« Monsieur, je suis allé plusieurs fois chez vous, mais j'ai toujours hésité de vous interrompre au milieu de si importantes affaires. La chaire de géographie est vacante. Peut-être y aurais-je quelques droits.

Vous savez que dans mon *Histoire Romaine* et surtout dans mon *Histoire de France*, j'ai pris la géographie pour la base de l'histoire, du moins pour son point de départ nécessaire. Si j'avais été assez heureux pour obtenir cette chaire, j'aurais renoncé à mes autres occupations, ce que je ne puis faire tant que je ne suis que suppléant. M. Guigniaut, mon ami, se présente, et je respecte le droit de l'ancienneté, je tiendrais seulement à être un des deux candidats qui seront présentés. »

Guigniaut fut nommé en effet le 11 août 1835, avant le départ de Michelet pour l'Aquitaine.

Pendant ce voyage, Michelet n'avait pas, malgré sa lettre à Guizot, abandonné tout espoir de continuer à enseigner à la Sorbonne, soit comme suppléant de Guizot, soit comme successeur de Lacretelle. Celui-ci avait soixante-neuf ans; on pouvait croire qu'il songeait à prendre sa retraite. Pauline écrit à son mari, le 30 août : « Monsieur Lacretelle t'a écrit pour te recommander le jeune Sabathé, qui va passer à l'examen de l'École Normale. Il termine ainsi sa lettre : « Je saisis cette occasion de vous remercier de la lettre très obligeante « que vous m'avez écrite au sujet de la publication de mon dernier « volume. Rien ne pouvait plus me flatter que ce tribut de mon heureux rival et successeur ». — Ces derniers mots ont, comme tu dois penser, éveillé notre attention, et nous ont portés à croire à un certain changement; alors nous n'hésitons pas à mettre sur ton adresse : professeur à la Faculté de Paris. »

Michelet lui-même, dans sa lettre du 27 août, disait à sa femme de mettre ce titre sur ses lettres.

S'il eut, un moment, cet espoir, il dut y renoncer dès son retour; Guizot prit Lenormant comme suppléant, et Lacretelle reprit son cours comme d'habitude en novembre 1835¹.

Ses cours de l'École Normale n'avaient plus pour Michelet le même attrait qu'auparavant. Les critiques des journaux et du grand public avaient pénétré dans l'École et il s'était formé parmi les élèves un petit clan hostile, disposé à railler ce qu'il y avait d'exagéré et de hasardé dans ses idées et son style. Jules Simon, entré à l'École en 1835, chef de la section de philosophie en 1835-36, était le plus redoutable de ces railleurs. De plus, la section d'histoire ne se recrutait plus parmi les meilleurs élèves, et ses membres se trouvèrent souvent en opposition directe avec Michelet. Dans la promotion de 1836, par exemple, deux des historiens, Olivaint et Verdière, devaient devenir des pères jésuites, et en troisième, Lacroix était un clérical militant. Michelet, qui était assez soupçonneux, s'imaginait que l'administration cherchait à détourner les bons élèves de l'histoire pour les attirer vers la philosophie. Ce n'était peut-être pas tout à fait faux². Après la nomination de Guigniaut à la Sorbonne, Victor Cousin, qui, depuis 1830, avait la haute main au Conseil royal sur toutes les affaires de l'École Normale, en devint le directeur, et Michelet, qui s'était, depuis 1830, beaucoup éloigné de Cousin, se trouva malheureux et gêné sous une direction qu'il croyait lui être hostile.

1. Ce n'est qu'en 1838 qu'il prit pour suppléant Rosseau St-Hilaire, et il resta titulaire jusqu'à sa mort, (1855) à 89 ans. C'était l'usage alors. Boissonnade, titulaire à la fois au Collège et à la Faculté, se faisait suppléer dans les deux établissements et gardait pour lui la plus grosse part du traitement. Guizot resta titulaire jusqu'en 1848 et se faisait suppléer, bien qu'il n'eût aucune idée de remonter dans sa chaire; mais nous voyons par une lettre de Michelet à Cousin d'octobre 1837 que Guizot abandonnait intégralement son traitement à ses suppléants. Cf. *Portraits et Souvenirs*, p. 55.

2. Danton fut ainsi en 1834 détourné de l'histoire vers la philosophie. Cousin appela Simon à la chaire de philosophie de l'École dès 1836-37. C'était une épine au pied de Michelet.

Tout naturellement, les élèves se sentaient attirés vers la philosophie, par la gloire de Cousin, par son ascendant personnel, et aussi par l'autorité prépondérante qu'il exerçait dans le Conseil royal sur les destinées du personnel universitaire. Montalembert, dans une lettre du 4 novembre 1837, parle des tracasseries dont Michelet était l'objet. Celui-ci se sentait donc moins apprécié, moins aimé, alors que pour lui l'enseignement était une forme de l'amitié; comme, d'autre part, il était absorbé par le double travail de son *Histoire de France* et de ses *Origines du Droit*, il est vraisemblable qu'il se relâcha un peu dans son zèle et fit son enseignement avec moins de goût. Pourtant, il exerça encore dans cette année 1835-1836 une grande action sur quelques-uns de ses élèves, sur Yanoski et Ch. Weiss, ses élèves en troisième année. Macé de l'Épinay, qui entrait en seconde année après avoir eu en première année l'enseignement terne et lourd de Filon, lui resta profondément attaché. Macé de l'Épinay, dans une conférence faite à Grenoble le 10 mars 1880, nous a parlé de cet enseignement de l'année 1835-1836¹.

Ce fut la dernière de l'enseignement de Michelet à l'École Normale. En 1836-1837, il fut suppléé par Victor Duruy²; puis en 1837-38 par Filon, qui faisait déjà la première année. Pendant un an, on lui conserva son traitement; la seconde année, on ne lui donna que mille francs, et on refusa de prendre pour le suppléer son élève Wallon, qu'il avait proposé. On trouvera dans mon Essai sur *Michelet à l'École Normale* les lettres aigres-douces échangées à ce sujet entre Cousin et Michelet.

Cousin dut s'incliner, mais les relations devinrent de plus en plus tendues entre les deux anciens amis; quand, en 1837, Michelet demanda le renouvellement de son congé, Cousin le mit en demeure de choisir entre la reprise de son enseignement ou sa démission. Michelet lui répondit et finit par obtenir un congé complet avec mille francs

1. Macé nous dit catégoriquement que Michelet ne faisait que très rarement des leçons, se bornait à donner à ses élèves des directions générales. Eh bien, Macé a été influencé dans ses souvenirs par l'attrait des petites leçons qui évidemment l'avaient particulièrement intéressé et aussi par l'idée que l'enseignement du Collège de France et aussi les livres de Michelet ont donnée de sa méthode et de son esprit. Je possède le cahier des notes prises en 1835-1836 par Macé au cours de Michelet. Or, ce cahier contient un cours suivi de trente-six leçons sur toute l'histoire du Moyen-Âge, de la chute de l'Empire romain à la fin du xvi^e s. Les deux dernières leçons étaient consacrées à des vues générales sur le xvi^e et le xvii^e s. Ce cours est tout aussi méthodique et plus serré, moins discursif, que les cours de 1829 et de 1831. Il embrasse une période beaucoup plus longue et le cours représente une leçon donnée régulièrement chaque semaine du commencement de novembre à la fin de juillet.

2. Michelet avait dès le 7 octobre écrit une lettre à un ami qui est sans doute le directeur des études, Viguier : « Monsieur et ami, voulez-vous bien agréer et faire agréer à M. Cousin, M. Duruy comme mon suppléant en attendant que le ministre décide de ma position ? Vous savez qu'il m'a suppléé plusieurs fois dans les deux dernières années au profit et à la satisfaction des

d'appointments et son titre, ce qui était une demi-défaite pour Cousin, bien que Guizot ne fût plus ministre et eût été remplacé par de Salvandy le 15 avril 1837. D'ailleurs, Michelet prévoyait à ce moment qu'il allait trouver la compensation à laquelle il avait droit.

Letronne, on se le rappelle, avait été nommé en 1831 titulaire de la chaire d'histoire et morale au Collège de France.

Il n'avait naturellement pas laissé à cet enseignement le caractère que lui avait donné Daunou. Il y traitait uniquement l'histoire ancienne de la Grèce et de l'Égypte et y commentait Hérodote. En 1836-37, fatigué, il prit en été pour suppléant le médiocre et sec Cayx, qui enseigna sans succès l'histoire de l'Empire romain. A la rentrée, Letronne annonçait comme sujet de cours pour 1837-1838 : « L'histoire des découvertes géographiques dans leur rapport avec l'état des sciences et du commerce de l'antiquité au Moyen-Age. »

Quant à la chaire d'archéologie, créée en 1828 pour Champollion, et où celui-ci n'avait fait que quelques leçons, elle était vacante depuis la mort du grand savant, en 1832; le traitement qui lui était affecté servait à faire le catalogue des collections minéralogiques.

Cette situation paradoxale ne pouvait durer. Ce qui la maintenait, c'est qu'on sentait bien qu'aussitôt déclarée vacante la chaire d'archéologie, Letronne s'y ferait transférer, et qu'il serait alors difficile d'empêcher Michelet d'être nommé. Or, Guizot, bien qu'il eût pris Michelet pour suppléant, ne lui était au fond que médiocrement favorable. C'est seulement quand Salvandy devint ministre (15 mars 1837), que la question se posa de nouveau. Salvandy qui, dans son second ministère (du 1^{er} février 1845 au 24 février 1848), devait être très hostile au parti avancé et se signaler par les mesures qu'il prit contre Quinet, Mickiewicz et Michelet, se montra, au contraire, très libéral durant son premier ministère, de 1837 à 1839. Il avait donné sa démission de conseiller d'État à l'avènement du ministère Polignac, avait été réintégré en août 1830, et était un des familiers des Tuileries et de Neuilly. A ce titre, il ne pouvait qu'être favorable à Michelet, dont la reine et les princes et princesses soutenaient ardemment les intérêts. D'ailleurs, l'auteur du roman historique *Don Alonzo ou l'Espagne*, et de *l'Histoire de Jean Sobieski*, dont la prose poétique avait fait dire qu'il était « le clair de lune de M. de Chateaubriand », ne pouvait être que sympathique à la personne et aux œuvres de Michelet.

Nous ne nous étonnons donc pas de voir en novembre déclarer vacante la chaire d'archéologie. Deux partis se forment au Collège. L'un favorisait Benjamin Guérard, qui s'était acquis une grande réputation comme érudit par son *Introduction au Polyptique de l'abbé Irminon* (1836), et par ses travaux de géographie historique. Comme professeur et directeur de l'École des Chartes, comme conservateur-

élèves. A la fin de l'année dernière M. Cousin l'a accueilli avec beaucoup de bienveillance ». Cousin fit décider par le Conseil qu'on ne pourrait être suppléé à l'École Normale que pour cause de maladie.

adjoint des manuscrits, il avait des relations quotidiennes avec le monde des savants. Ses amis voulaient transformer la chaire d'archéologie en une chaire d'antiquités nationales, sous le titre d'archéologie française¹. Mais les partisans des autres candidats — l'archéologue Lajard, l'orientaliste Marcel, l'helléniste Lenormant, l'arménisant Dulaurier — demandaient le maintien de la chaire générale d'archéologie. En même temps on critiqua dans la réunion du Collège du 19 novembre le caractère donné à la chaire d'histoire par Letronne. On dit que le titulaire de cette chaire devait considérer l'histoire sous le rapport moral et non sous celui de l'archéologie². M. de Salvandy avait, le 18 novembre, adressé à l'administrateur du Collège une lettre où il demandait qu'on maintint la chaire d'archéologie dans sa forme générale et indiquait, pour contenter les partisans de Guérard, qu'il était disposé à favoriser la création d'une chaire d'antiquités nationales³.

Salvandy avait, en principe, absolument raison. Mais sa lettre avait pour résultat d'écarter la candidature de Guérard, de suggérer le passage de Letronne à l'archéologie et de laisser la place libre à Michelet.

Silvestre de Sacy, administrateur, renvoya la décision à huitaine,

1. [Voy. ces lettres dans *Revue des Deux Mondes*, p. 914-916.]

Lorsque Michelet avait demandé d'être suppléé en 1836 et laissé entrevoir l'espoir d'une situation plus importante, c'est qu'en effet il comptait sur M. Guizot pour lui donner un poste d'inspecteur général. Mais Guizot nomma au poste vacant Ozaneaux, Normalien de la promotion 1812 et par conséquent l'aîné de Michelet de cinq ou six ans. Bien qu'il fût professeur au collège Charlemagne il ne s'était jusque là fait connaître que comme auteur dramatique fort médiocre.

Aussi R. St Hilaire écrit-il à Michelet : « Je vous ai déjà vengé dans mon *Journal l'Impartial* de la conduite de M. Guizot et de la nomination honteuse de M. Ozaneaux ». Au fond Guizot avait raison de ne pas vouloir faire de Michelet un inspecteur général.

2. Ce sont des partisans de Michelet qui parlent ainsi.

3. Il avait du reste cette conception bizarre que l'archéologie française ne saurait exister.

« L'archéologie, dit-il, finit longtemps avant que notre France ne commence. Il n'y a pas d'archéologie pour les Etats modernes. L'archéologie va s'enfonçant toujours dans le passé, comme l'histoire au contraire part du passé pour venir jusqu'à nous. Entre les deux enseignements tout diffère : l'objet, la marche, le but ».

« L'étude de ce qu'on appellerait archéologie française s'adresserait ou à des monuments grecs et romains qui font partie de l'archéologie classique, ou à des monuments celtiques qui ne sont ni assez nombreux ni assez divers, ou à des monuments écrits beaucoup plus récents qui sont la matière de la paléographie et dont il est traité à l'École des Chartes. Pour mériter une chaire, un professeur, un auditoire, les Antiquités nationales devraient s'entendre des monuments d'une autre nature, de nos institutions, de nos mœurs, de nos classes sociales. Peut-être cet enseignement manque-t-il à la France. Peut-être serait-il bon que le Collège de France s'en enrichît. Si telle était l'opinion de MM. les professeurs, je serais disposé à proposer au Roi les mesures nécessaires pour la créer.

« Quant à l'archéologie proprement dite, je dois dire qu'elle a pris trop d'importance par les progrès de la critique depuis cinquante ans, par les travaux des orientalistes, par les conquêtes de Champollion, par la découverte de tant de monuments due à nos armées en Égypte, en Grèce, en Asie, pour qu'il soit possible de la délaissier... Il faudrait plutôt la dédoubler ».

et, le 26 novembre, d'accord avec Sacy et Letronne, Thénard, qui avait une très grande autorité dans le Collège (il devait devenir administrateur en 1838), proposa de faire passer Letronne de la chaire d'histoire dans la chaire d'archéologie. La proposition fut acceptée par dix voix contre huit et deux bulletins blancs. Letronne fut nommé le 10 décembre, sans qu'il y ait eu, semble-t-il, de présentation par l'Institut¹.

Quinze jours après, le 24 décembre, le Collège de France était réuni pour discuter les titres des candidats à la chaire d'histoire et morale. Les candidats étaient nombreux. L'orientaliste Marcel, évincé à l'archéologie, se représentait à l'histoire. Buchon, un littérateur qui, depuis 1827, publiait une grande collection de chroniques du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècles; deux professeurs d'histoire des collèges, Cayx et Durozoir, se présentaient aussi, ainsi qu'un inspecteur général de l'Université, Jacques Matter, auteur d'ouvrages sur l'école d'Alexandrie et le gnosticisme, et enfin, l'ami de Michelet, Rosseuw Saint-Hilaire, qui avait commencé la publication de son *Histoire d'Espagne*. Lacretelle allait le prendre en 1838 comme suppléant, et Villemain, Cousin et Guizot le poussaient à se présenter; il ne voulait le faire que s'il était bien entendu qu'il ne prétendait pas être le concurrent de Michelet. Les deux seuls candidats sérieux étaient Michelet et Guérard, ce dernier soutenu par Sacy et Letronne, qui voulaient au Collège de France un érudit et non un littérateur. L'élection eut lieu le 8 janvier. Le Collège était au complet, vingt-deux professeurs. Michelet eut quatorze voix et Guérard huit. Nous savons assez exactement comment se répartirent ces voix. Pour Michelet : Eugène Burnouf, Elie de Beaumont et J.-J. Ampère, qui avaient mené toute la campagne en sa faveur avec une activité et un dévouement absolus; puis Magendie, Lerminier, Desgranges, Rossi, Caussin de Perceval, Tissot, Lacroix, Duvernay, Binet, Thénard et Louis Burnouf. Guérard eut pour lui S. de Sacy, Quatremère, de Portets, Boissonnade, Letronne, Stanislas Julien, Savart et Biot.

Michelet et ses amis avaient mené une campagne très active, glissant dans les journaux amis, le *Constitutionnel*, le *Siècle*, les *Débats*, des notes où l'on annonçait d'avance le succès. Puis Michelet, non content de faire ses visites, écrivait lui-même aux professeurs. Par exemple à Binet qu'il savait indécis :

« Monsieur, selon des données que je crois exactes, l'affaire de dimanche se décidera à la majorité d'une ou deux voix. La voix décisive sera probablement la vôtre. Permettez-moi donc de me recommander de nouveau à vous. J'ai professé de 1817 à 1837. Le Collège de France était le but de ma carrière.

1. Cette hâte était singulière, car régulièrement on aurait dû procéder d'abord au remplacement de Jouffroy, démissionnaire depuis le mois de juillet et qui avait déjà en novembre débuté à la Sorbonne. Mais on savait que Barthélemy St Hilaire, Vacherot et Ravaisson, tous trois candidats à la succession de Jouffroy, étaient partisans de Michelet. Sacy, qui était passionnément hostile à Michelet, voulut brusquer l'élection pour faire arriver Guérard. Barthélemy St Hilaire, qui en effet venait d'être présenté par le Collège et qui le fut aussi le 29 déc. par l'Académie des sciences morales, n'était pas encore nommé quand eut lieu le vote, le 8 janvier, pour la chaire d'histoire.

Si j'échoue, je sors de l'enseignement, au bout de vingt ans, les mains vides. Vous pèserez ces considérations, je n'en doute pas, et quels que soient vos engagements et vos amitiés, je crois qu'elles prévaudront. »

Le ministre lui-même avait hautement manifesté le désir de voir choisir Michelet. Le physicien Pouillet, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers et ami de Salvandy, écrivait à Michelet : « Comme vous l'avez souhaité, Monsieur, j'ai causé de vos affaires avec Monsieur le Ministre de l'I. P. et je me fais un grand plaisir de vous annoncer qu'il m'a dit que son opinion est faite et qu'elle vous est irrévocablement favorable. »

Ce qui avait sans doute décidé les professeurs, c'est qu'on savait que Michelet pouvait compter sur la présentation de l'Académie des Sciences Morales. Le 12 janvier, Michelet écrivait à Mignet, le secrétaire perpétuel :

« Monsieur, présenté par les professeurs du Collège de France comme candidat à la chaire d'histoire, j'ose solliciter le suffrage de l'Académie des sciences morales et politiques. Vingt années d'enseignement (deux à la Faculté des Lettres) huit ouvrages, tous réimprimés plusieurs fois et traduits dans les langues étrangères, tels sont mes titres. Je vous prie de vouloir bien les mettre sous les yeux de l'Académie. »

Le 3 février Guizot avait dans son rapport présenté Michelet comme unique candidat et n'avait mentionné que les titres de St. Hilaire. Il n'avait pas parlé de Guérard.

Le 10 février, l'Académie présente Michelet à l'unanimité de quinze votants. Dès le 13, de Salvandy faisait rendre l'ordonnance qui nommait Michelet et le 16 il la transmettait à M. de Sacy. Celui-ci, dans sa mauvaise humeur, ne transmet la nomination à Michelet que le 8 mars.

Le cours s'ouvrit le 23 avril et de Salvandy tint à assister à la leçon d'ouverture¹.

Au même moment, Michelet était élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Reinhard, qui était un des six membres de la section d'histoire, bien qu'il n'eût jamais rien écrit et fût seulement un très intelligent diplomate, était mort le 26 décembre 1833. Mignet avait aussitôt écrit à Michelet pour l'inviter à se présenter sans attendre les résultats des délibérations du Collège de France. Celui-ci se trouva donc faire simultanément des démarches en vue de sa nomination au Collège et de sa candidature à l'Institut. Il y avait des amis très dévoués; au premier rang Edwards, mais aussi Jouffroy, Bignon, de Gérando.

1. La lettre de Michelet est amusante par sa fausse modestie : « Monsieur, vous avez bien voulu me dire que vous désiriez être averti du jour de l'ouverture de mon cours. C'est dès lors pour moi un devoir de vous écrire que ma première leçon aura lieu le 23 de ce mois, à dix heures du matin. Mais ce cours a peu d'importance. Le professeur serait d'ailleurs au-dessous du médiocre si parmi ses élèves il voyait ses maîtres ». Salvandy n'était que de 3 ans l'aîné de Michelet. Il était né en 1795.

L'Académie tout entière où dominait l'esprit libéral lui était d'avance acquise.

Le 10 mars, la section d'histoire présenta Michelet seul, en première ligne, par un rapport très élogieux de Mignet. Michelet lui écrivit le lendemain 11 mars : « Le témoignage que vous m'avez rendu samedi m'est précieux à bien des titres et même indépendamment de la circonstance, je le considère et le garde pour ma vie comme le gage d'une amitié qui m'est également chère et honorable. »

La discussion des titres eut lieu le 17 mars et le samedi 24 Michelet fut élu à la presque unanimité des voix. Il avait quinze suffrages et Paganel deux.

CHAPITRE XI

Les Origines du Droit.

Michelet justifia le congé qu'il avait fini par arracher à la mauvaise volonté de M. Cousin, en travaillant avec une énergie nouvelle au t. III de son *Histoire* et à ses *Origines du Droit*, qui parurent simultanément en juin 1837¹. Il ne put faire aucun voyage en cette année 1836. Une indisposition d'un de ses enfants et sa mauvaise santé l'empêchèrent d'aller en Allemagne comme il l'espérait; au milieu d'août, son père eut une attaque de paralysie, que Pauline soigna avec un extrême dévouement². Il se contenta d'installer en septembre sa famille à Nogent-sur-Marne, restant lui-même à Paris pour travailler et allant de temps en temps lui faire une visite; il séjourna à Saint-Cloud à la fin de septembre avec sa femme et ses enfants, après avoir ramené son père à Paris.

Sur le t. III de l'*Histoire de France*, qui contient l'histoire de Philippe le Bel et de ses trois fils et celle des trois premiers Valois, nous reviendrons à propos de la publication du *Procès des Templiers* et de l'ensemble des quatre derniers volumes du Moyen-Age. Toutefois, observons tout de suite qu'il marque un progrès très significatif. Sans doute Michelet s'y montre toujours poète, mais désormais contenu par l'habitude qu'il a prise de recourir aux textes originaux, aux documents inédits, de ne s'avancer qu'appuyé sur une documentation aussi solide que possible. Ce n'est pas qu'on n'y trouve de graves erreurs d'appréciation et de critique. Mais son livre dépasse de beaucoup tout ce qui avait été écrit jusque là sur cette époque, en particulier Sismondi et de Barante.

Quoiqu'il prêtât beaucoup moins à la critique que les précédents, il fut beaucoup plus sévèrement jugé, sans doute parce que le succès de l'écrivain avait excité bien des jalousies. Gaillardin lui consacra un article très dur. Petit, professeur d'histoire au Collège Bourbon, lui écrivait que d'amères attaques se préparaient contre lui. Le *Journal des Débats* déjà, depuis 1835, avait cessé d'être bien disposé et laissait Aimé Martin écrire, le 25 octobre 1835, à propos du *Vico* : « Il est bon que les jeunes gens connaissent la valeur des modèles qu'on leur propose. » Michelet trouvait même chez des amis comme Sainte-Beuve des restrictions qu'il avait quelque peine à accepter³.

1. A. Mourier saluait avec enthousiasme l'apparition des deux volumes le 15 juin 1837.

2. La paralysie duraît encore en 1837 (voir lettre de Faucher).

3. Celui-ci lui écrivait après avoir lu son volume en épreuves : « Mon cher Mi-

La préface de ce troisième volume se termine par des considérations sur le droit : le xiv^e siècle, dit Michelet, est le siècle des légistes; il marque l'éveil de l'esprit moderne, prose, esprit critique, anti-symbolique, après la nuit poétique du Moyen-Age. La poésie du vieux droit est tuée par le tribunal des légistes, le Parlement. D'ailleurs, le droit français a été de tout temps moins asservi au symbolisme que celui d'aucun autre peuple : « Pour admirer le génie austère et la maturité précoce de notre droit, il nous a fallu mettre en face le droit poétique des nations diverses, opposer le monde et la France. »

Michelet annonçait ainsi son ouvrage sur le symbolisme du droit, les *Origines du Droit français cherchées dans les symboles et les formules du Droit universel*¹. Disons tout de suite que ce titre est inexact sinon faux. Michelet parlait de son livre en 1836 comme d'une *Symbolique du Droit*, et, dans une lettre à Nicias Gaillard, du 13 avril, comme d'une *Concordance des Institutions barbares, ecclésiastiques et féodales*. Ce n'est pas, en effet, une étude sur les Origines du Droit français; c'est un livre sur la symbolique générale du droit, où

Michelet, empêché aujourd'hui d'aller vous porter moi-même les feuilles comme je l'avais espéré, je ne veux pas du moins les retenir plus longtemps. Je les ai lues avec vif plaisir et grande instruction; vous n'attendez pas que je vous fasse aucune observation sur des détails que j'apprends de vous-même. Ma seule objection serait générale : sur le trop de composition et de sens que, selon moi, cette manière apporte à chaque fait de l'histoire. Les caractères généraux du siècle y sont saisis et exprimés avec une merveilleuse vivacité; mais le talent d'écrivain ne s'y joue-t-il pas quelquefois? Je notais ce matin même (dans mon Port-Royal) que si l'on pouvait savoir ce qui revient en propre à l'entrain de l'écrivain, à la plume excitée qui s'amuse, on relâterait sans doute beaucoup du scepticisme de Montaigne, de l'absolutisme de de Maistre, du séraphisme de St François de Sales, du Jansénisme de St Augustin? Ainsi dans ce siècle d'anarchie et de folie que vous peignez, il y a des endroits où je trouve comme l'entrain d'une ronde de Sabbat. C'est poétique. Est-ce juste historiquement? Le passage qui m'a le plus fait cet effet est celui sur l'alchimie et ça et là, ailleurs quelques traits. Il y a tant de science, tant de vie et de talent dans ce tableau que je le voudrais sans quelques-uns des reflets qui le traversent. Je serais bien embarrassé de les désigner pourtant, parce qu'il y a de l'esprit partout. Merci de votre honorable consultation et pour le plaisir que j'y ai pris et excusez-moi de ne pas vous le rendre sans le grain de critique pédante dont je rougis en me relisant ».

Michelet lui répondit : « Votre remarque, mon cher critique, est ingénieuse et profonde. L'entrain fait tort aux œuvres humaines. Et je ne sais pourtant s'il y aurait aucune œuvre sans cela. La vie même a l'air d'être une espèce d'entrain. Grâce au ciel nous en revenons tôt ou tard. Je souscris très volontiers à vos critiques générales. Et pourtant comment en profiter? Il faudrait changer sa nature... Veuillez toutefois remarquer, que, si le mouvement est un peu vif, cela était peut-être plus nécessaire dans mon histoire que dans les autres de ce temps. Si, comme M. de Barante, ou même comme notre grand et excellent narrateur Thierry, je n'avais fait entrer dans la narration que l'histoire politique, si je n'avais point tenu compte des éléments divers de l'histoire (religion, droit, géographie, littérature, art, etc...) mon allure eût été tout autre. Mais il fallait un grand mouvement vital, parce que tous ces éléments divers gravitaient ensemble dans l'unité du récit ».

1. Michelet travailla à ses *Origines du Droit* de 1832 à 1835 tout en publiant deux volumes de son *Histoire de France, Luther*, et la 2^e éd. de *Vico*.

les symboles et formules du Droit français sont rapprochés de ceux des autres peuples, mais où la France ne tient qu'une très petite place en comparaison des pays germaniques. Michelet, d'ailleurs, n'étudie dans ce livre ni les filiations, ni les diversités des conceptions juridiques, mais, au contraire, leur concordance fondamentale depuis l'Inde jusqu'à la France. Désiré Nisard, dans une lettre du 8 septembre 1837, lui reproche très vivement ce titre trompeur, qu'il reconnaît d'ailleurs avoir été imposé à Michelet par son éditeur Hachette : « Je n'ai pas approuvé l'article de mon frère. Si j'avais parlé de votre livre, je n'aurais blâmé que le titre, dont il ne tient pas les promesses, et que je sais qu'on vous a imposé. Il ne faut pas que la science ait honte d'elle-même en se parant d'une enseigne où elle espère attraper quelques lecteurs frivoles. Ces lecteurs-là sont indignes de vos livres. Permettez cette brutalité à une admiration tendre de la personnalité et du talent. »

Le point de départ du livre est toujours la *Scienza nuova*, qui domine l'œuvre de Michelet. Pour Vico, toute l'histoire primitive est poésie, et la faculté poétique est créatrice de civilisation. Cette faculté poétique, d'autant plus puissante que l'homme est plus rapproché de la nature, plus frappé de ses phénomènes bienfaisants ou terribles, contribue à rattacher les relations humaines à des conceptions supérieures, religieuses ou sociales. La religion et la jurisprudence en sont issues directement. Il y a pour Vico trois espèces de jurisprudences ou « sagesse » : la *sagesse divine*, celle du premier âge, où la justice gît dans l'accomplissement des rites religieux ; la *jurisprudence héroïque*, qui entoure de formules précises comme de garanties les relations entre les hommes ; enfin, la *jurisprudence humaine*, qui cherche à faire concorder les faits avec la justice et la vérité abstraites¹. Dans le premier âge, dans l'état patriarcal, puis aristocratique, les relations familiales s'expriment par des cérémonies et des actes, *acta legitima*, et les relations civiles restent entourées de pratiques religieuses secrètes. Viennent ensuite les lois écrites, publiques, avec la démocratie et la monarchie. Vico, dans une ingéniosité admirable, montre comment les mots désignant à l'origine un fait brutal prennent un sens d'abord poétique, puis spirituel, et servent ensuite à désigner toute une série de rapports et de transactions juridiques assurant l'ordre social. Ainsi l'*usucapion*, d'abord simple prise de possession matérielle, finit par devenir un mode légal d'entrer en jouissance ; les *représailles héroïques* se transforment en *actions personnelles*.

Voilà les idées dont Michelet était imprégné et qui continuaient à dominer sa pensée quand il réfléchissait sur l'évolution humaine. Quand il se mit à étudier l'Allemagne, il avait commencé par connaître les traditions populaires et les poésies du Moyen-Age en remontant jusqu'aux Sagas scandinaves. Cela l'avait amené tout

1. Cette idée ne fait qu'appliquer la doctrine des trois âges (divin, héroïque et humain) que nous avons exposée (pp. 98-99) en analysant la *Scienza Nuova*.

naturellement à parcourir les ouvrages des frères Wilhelm et Jacob Grimm.

Dans la dissertation de Grimm parue en 1816 sur la poésie du Droit, il avait tout de suite aperçu une confirmation des idées de Vico. Les *Deutsche Rechtsalterthümer* qu'il lut en 1829 l'enthousiasmèrent en lui apportant en foule des exemples de cette création poético-juridique qui abondent dans les traditions, les lois, les jugements, de l'ancienne Allemagne et de la Scandinavie. Grimm, tout en présentant ce colossal recueil de textes et de documents comme une distraction à ses travaux linguistiques, avait conçu son ouvrage en pur érudit. Il n'avait donné place à quelques considérations générales que dans son introduction, d'ailleurs fort courte. L'idée générale la plus intéressante exprimée dans sa préface et celle qui devait avoir le plus d'action sur l'esprit de Michelet, est la constatation de la merveilleuse concordance de toutes les formes juridiques dans les diverses branches de la famille germanique aux diverses époques, et même entre les coutumes de la famille germanique et celles des autres familles de peuples de la race indo-européenne; car Grimm ne s'était pas interdit de faire des rapprochements entre les formules et les coutumes du droit germanique et celles de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Toutefois, il n'en avait usé qu'avec modération.

Le livre de Grimm n'offrait à aucun degré le caractère d'une exposition ou d'un commentaire des idées juridiques. C'est un admirable magasin de documents, classés avec la critique la plus scrupuleuse, et où, avec un sens très délicat du caractère des textes juridiques, il avait su retrouver à travers les documents de tout le Moyen-Âge ceux qui appartenaient à l'époque primitive. On ne peut pas lire les *Rechtsalterthümer*. On ne peut que les étudier ou les consulter.

Michelet eut le mérite d'en saisir tout de suite l'importance. Il y avait toute une substance de pensée et de systématisation historique dans ces énumérations sèches de textes fortement coordonnés, qui avaient en outre à ses yeux le mérite de corroborer une de ses idées favorites : l'identité fondamentale du genre humain.

Aussi conçut-il l'idée de reprendre le travail de Grimm, en y faisant entrer ce qu'il pourrait trouver dans les coutumes et les formules juridiques ou religieuses de la France, et d'en présenter les résultats non plus comme Grimm, sous forme d'une sorte de catalogue méthodique, mais liés, commentés et expliqués, de sorte que chaque chapitre fût un exposé des idées juridiques et des conditions sociales que les textes nous révèlent.

De plus, dans une introduction étendue, qui forme plus d'un quart de l'ouvrage, il fait un tableau brillant, poétique et ému de l'évolution des sociétés primitives, telles que les formules et les symboles du droit nous la font connaître.

Le plan adopté par Michelet est beaucoup plus conforme à cette idée d'évolution sociale que celui de Grimm, car il nous permet d'en suivre les diverses phases à propos de chaque grande institution. D'abord la famille : naissance, mariage, parenté, héritage. Puis la

propriété : occupation, possession, pasteurs et agriculteurs, tradition. Puis l'État : rois, nobles libres, fonctionnaires, associations, signes et emblèmes, droits féodaux, servage. Ensuite, la guerre et le droit des gens, l'organisation de la justice, procédure et pénalité. Enfin, un dernier chapitre est consacré à la vieillesse et à la sépulture. L'ouvrage montre ainsi tout le développement de l'activité de l'homme, de la naissance à la mort.

Ce livre, qui est peu connu, est pourtant d'une grande beauté. Il présente un intérêt particulier par ce qu'il nous apprend de la nature de son esprit et de sa méthode. Nulle part on ne voit d'une manière plus frappante les deux faces de son génie, les deux démarches de sa méthode : l'érudition et la généralisation. L'ouvrage constituait pour la France une véritable nouveauté. L'histoire du droit y était encore dans l'enfance. Deux jeunes savants, Henri Klimrath, né à Strasbourg, en 1807, et Laferrière, né en 1798, commençaient seulement à en introduire en France l'étude sérieuse, florissante en Allemagne avec Niebuhr, Savigny, Mittermaier, Zachariae. Klimrath ne publia qu'en 1833 son premier *Essai sur l'étude historique du Droit*, et Laferrière, en 1836, son premier volume d'*Essais sur l'histoire du Droit français*, pour lequel il avait reçu les encouragements de Michelet. Les dépouillements de textes faits par Michelet supposent une lecture immense. Rien que la lecture de Grimm, le choix à faire parmi les textes, leur traduction qui offrait de grandes difficultés (le mérite en revient en partie à Müntz), suppose un formidable travail. Tout se classait dans ses notes avec cette lucidité qui était dans son esprit et qui lui faisait voir toutes choses comme dans une série de tableaux se succédant en ordre organique, conformément aux lois de la vie. Ce travail d'érudit a été accompli par lui avec une sorte d'allégresse, avec la joie de la création en même temps que de la recherche. La récolte terminée, Michelet put tracer le tableau du développement juridique ou plutôt poético-juridique de l'humanité primitive avec un élan et un enthousiasme qui font des cent pages de l'introduction un des morceaux les plus éclatants et les plus attrayants qui soient sortis de sa plume.

Malgré cet enthousiasme, Michelet ne se faisait pas une idée exagérée du mérite de son œuvre : « Le livre qu'on va lire, écrit-il dans son Introduction (p.VII) est extrêmement incomplet. A vrai dire, ce n'est qu'un cadre que je remplirai un peu mieux avec le temps. » Et, dans une lettre inédite à Douhaire, il déclare : « Je ne me flatte pas d'avoir épuisé la matière. J'ai voulu faire un spécimen, rien de plus. »

Il n'hésite pas à reconnaître que, sans Grimm, il n'aurait pu écrire son livre; il lui rend hommage en termes émus. Il le remercie chaudement de l'aide qu'il lui a prêtée pour l'intelligence des formules et leur traduction.

Cela ne l'empêchait pas, du reste, d'être sensible aux critiques. Dans sa lettre à Douhaire, il proteste contre la sévérité d'Ozanam ¹ :

1. Sans doute dans un article de l'*Univers*.

Ozanam venait d'être reçu docteur ès lettres en 1836.

« Votre jeune et sévère docteur ne paraît pas soupçonner les difficultés d'un travail qui m'a occupé cinq années presque entières. Les publications que j'ai faites dans cet intervalle étaient préparées depuis longtemps. Plusieurs des formules qu'il regrette de ne point trouver ne sont point des formules, par exemple le texte de la coutume d'Auxerre. Je connais tous nos livres de droit féodaux et nos principales coutumes. Ce que je n'ai point mis, c'est que je l'ai jugé peu intéressant. La Chine et la Perse n'ont point de formules proprement dites, non plus que l'Égypte. Il n'y a pas de formules ni de symboles dans les Capitulaires. » Et, en note, il ajoute : « Les *Origines du Droit* sont aussi un ouvrage philologique. MM. Grimm et Burnouf, qui les ont revues sur épreuves, en très grande partie, m'ont témoigné leur admiration ¹. »

L'approbation de Grimm pouvait suffire à Michelet. Il en est d'autres auxquelles il dut être également très sensible. Paul Lacroix, le bibliophile Jacob, le romancier-historien avec qui Michelet était en guerre amicale parce que Lacroix était à la fois trop romantique et trop voltairien pour son goût, lui écrit une lettre admirative. Jouffroy lui adresse une lettre des plus intéressantes sur l'*Histoire de France* et les *Origines* ².

Laferrière consacra un article très élogieux au livre de Michelet dans le journal *Le Droit* : il acceptait l'ensemble des idées de Miche-

1. [Voyez la très intéressante correspondance de Michelet avec Grimm dans G. Monod, *Michelet et l'Allemagne* (*Revue germanique*, t. I, p. 134-136).]

2. « J'ai trouvé votre volume sur l'histoire de France digne des deux premiers et plein de vues nouvelles qui rajeunissent un thème en apparence épuisé et qui le semble si peu sous votre plume. Écrire ainsi l'Histoire de France, c'est presque la créer. L'écueil, quand on a autant d'imagination et de fécondité d'esprit que vous, c'est de la trop créer et d'en faire un système. Peut-être allez vous jusque là dans quelques détails, fidèle aux faits, tout en leur faisant dire une foule de choses nouvelles. Je vous crois moins irréprochable dans vos *Origines du Droit Français*, et ici, j'oserais dire que vous avez trop cédé à votre penchant pour le symbolisme historique, si le sentiment de mon incompetence ne m'interdisait pas d'avancer cette critique contre un homme qui a passé sa vie aux sources mêmes de l'histoire et qui sait mieux que personne d'où elle vient. D'ailleurs, quand même vous auriez mis dans l'histoire un peu plus de poésie qu'elle n'en contient, il n'y aurait pas grand mal à cela. Il est bon que quelqu'un fasse contre-poids aux inclinations prosaïques de notre époque, où il y aura toujours assez de gens pour ne voir dans l'histoire que des faits tout secs, sans lien, sans âme, sans ailes. Aussi êtes-vous l'historien des philosophes et des poètes, et c'est un rôle dont vous devez être fier; mais je crois qu'il n'appartient qu'à vous de le remplir et d'y porter la retenue et la mesure qu'il y faut. Vous serez comme tous les hommes qui ouvrent un nouveau chemin. Vous aurez souvent à vous plaindre de vos imitateurs.

« Agréée, Monsieur, la nouvelle assurance de ma haute considération et de ma sincère amitié.

Étiolles, 21 août

Th. Jouffroy.

« J'espère que vous ferez à notre Académie l'honneur de vous mettre sur les rangs à la prochaine vacance dans la section d'histoire. Je crois que vous trouverez un accès facile à la place qui vous appartient. »

let, tout en revendiquant pour le droit romain une place plus grande dans la formation du droit français¹.

Mais Michelet trouva des contradicteurs et même des envieux, s'il faut en croire une lettre écrite à Faucher en août 1837. Il fut aussi l'objet, de la part de Klimrath, d'une critique assez sérieuse parue le 28 juillet dans le *Journal général des Tribunaux*, dont Michelet parle dans cette même lettre à Faucher².

Cet article causa une vive irritation parmi les jeunes amis de Michelet. Il n'était d'ailleurs pas aussi malveillant pour lui que le prétendait Mourier. Cependant, il y a une malice incontestable dans la manière dont Klimrath présente Michelet comme un simple traducteur, qui s'est borné à élargir le cadre fixé par Grimm en y faisant entrer les Hindous, Persans, Hébreux, Grecs, Gallois et Français; en descendant, d'autre part, jusqu'à l'époque féodale et municipale et en puisant dans les formules ecclésiastiques. En quoi Michelet, déclare Klimrath, a gâté Grimm, car si Grimm avait raison de relever l'harmonie des formules germaniques et scandinaves primitives, cette identité devient illusoire si l'on embrasse tous les pays et tous les temps. Michelet confond la symbolique du droit avec le droit, il ne se rend pas compte de la diversité des principes juridiques qui se dissimule souvent sous l'apparente analogie des formules. Cependant Klimrath, après avoir un peu écrasé Michelet sous un éloge enthousiaste de Grimm, loue l'intelligence et l'exactitude des traductions et l'effort accompli pour offrir aux juristes un ensemble de formules et de symboles qui n'avaient jamais été réunis. Ceci dit, il se donne le facile plaisir de critiquer l'opposition établie par Michelet dans son premier volume entre le génie helléno-celtique, représentant la pensée libre de l'individu, et le génie germanique, génie de l'association et de la collectivité. Klimrath n'avait pas tort d'attirer l'attention sur l'exagération énorme donnée à l'idée de l'identité du droit primitif, la suppression de toute indication précise sur la diversité des principes juridiques. Le baron d'Eckstein attira à son tour l'attention de Michelet sur ce point³.

Michelet, dès qu'il eût mis en vente ses deux volumes, partit pour la Belgique et la Hollande. Il y passa un mois, du 22 juin au 19 juillet.

1. Avant même l'apparition de l'ouvrage, Laferrière, qui allait quitter sa profession d'avocat à Bordeaux pour aller (en 1838) enseigner le droit à Reims lui écrivait dans le même sens.

2. Klimrath mourut à trente ans cette même année (31 août).

3. « J'ai commencé la lecture de votre ouvrage sur les *Origines du Droit français*, livre qui veut être mûrement pesé et médité. Ce que j'en ai lu soulève dans mon esprit une foule de questions et excite mon intérêt au plus haut degré. Le style est d'une beauté remarquable, et le cœur palpite et abonde dans toutes vos nerveuses périodes. Je me sens partout avec vous en sympathie d'idées et de sentiments, et cependant il y a quelque chose qui nous sépare. Mon esprit se porte naturellement vers les différences, dans la ligne des distinctions, et le vôtre vole aux ressemblances. Je crois qu'il y aurait un mariage possible entre ces deux manières de considérer les choses, manières qui ne me paraissent pas se repousser de toute nécessité. Le monde est riche, vaste et large, et il y a place pour tous les esprits qui doivent nécessairement s'y rencontrer » (octobre 1837).

CHAPITRE XII

Michelet dans les Pays-Bas (1)

Rien ne nous fait pénétrer mieux que ses voyages dans l'intimité de la pensée de Michelet, rien ne nous fait mieux saisir la qualité de sa sensibilité, sa merveilleuse et dangereuse faculté de généraliser, en faisant d'un fait isolé le symbole de tout un ensemble.

Nous l'avons vu, après ses voyages d'Allemagne de 1828 et d'Italie de 1830, entreprendre une exploration méthodique de la France. En même temps, il pousse des pointes à l'étranger, en Angleterre, en Suisse, en Lombardie, Vénétie et Tyrol. Il fera en 1842 un grand voyage en Allemagne, en 1843 un nouveau voyage en Suisse, et enfin une série de voyages dans les Pays-Bas, qui ont à ses yeux une importance toute particulière pour la composition des quatre derniers volumes de son *Histoire de France* au Moyen-Age. Il a compris mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, l'importance capitale des luttes entreprises par les Capétiens et les Valois pour la possession des Flandres, le rôle que la situation économique des Flandres a joué dans la querelle entre la France et l'Angleterre; enfin, la place des intérêts flamands dans la politique des ducs de Bourgogne devenus comtes de Flandre et de Hollande. Cette préoccupation explique ses fréquentes excursions en Belgique et en Hollande, en 1832, en 1837, en 1840, du 25 juillet au 16 août, en 1846 du 24 août au 12 septembre, en Hollande du 1^{er} au 15 juillet 1847. Ces deux derniers voyages, comme celui de 1849 avec sa seconde femme, n'ont plus pour objet l'histoire de France au Moyen-Age, mais l'histoire de la Révolution.

Les plaines où la France, l'Allemagne et l'Angleterre s'affrontèrent tant de fois, où se livrèrent tant de batailles fameuses, et où l'activité industrielle de l'homme a enfanté tant de prodiges, lui semblaient un des carrefours de l'histoire, un des plus étonnants laboratoires de la civilisation. Les communes flamandes l'attiraient à un triple point de vue : par leur commerce et leur industrie, qui les égalaient aux républiques italiennes, par les luttes épiques qu'elles

1. [Ce chapitre est reproduit en partie dans l'article *Michelet et les Flandres, voyage de 1837* donné par G. Monod en 1909 dans les *Mélanges Wilmotte*. Nous n'aurions pu, sans mutiler complètement le texte, effacer ou résumer les lignes qui figurent dans cet article. En raison de sa date, nous l'avons souvent même considéré comme donnant la forme définitive de la pensée de Monod. Nous avons délégué les citations du journal de Michelet, imprimées en 1909; mais nous avons laissé subsister celles qui sont relatives à la Hollande, et qui sont inédites.]

soutinrent tantôt contre les rois de France, leurs comtes et les ducs de Bourgogne, tantôt entre elles par jalousie commerciale, enfin par leurs œuvres d'art qui exerçaient sur son imagination sensitive un charme très puissant. Il y admirait la science consommée du coloris et du modelé, les jeux des ombres et des lumières, la somptuosité de Rubens à côté de la familiarité de Téniers et de Steen, la profondeur psychologique de Rembrandt et le sentiment réaliste intense qui fait des paysagistes flamands et hollandais des portraitistes de la nature. Dans aucun de ses voyages, Michelet n'a eu de sensations plus vives, de jouissances plus pleines. Pour aucun de ses voyages, il n'était aussi bien préparé par ses études historiques.

Nous trouvons dans le volume publié par Mme Michelet sous le titre : *Sur les chemins de l'Europe*, onze chapitres consacrés à la Flandre et à la Hollande. Malheureusement, elle a cru devoir fondre ensemble les deux voyages de 1837 et 1840, en y mêlant des notes d'une époque postérieure et celles de 1832.

Pour nous, qui suivons Michelet pas à pas dans sa vie et ses œuvres et cherchons à noter l'évolution de ses idées et de son caractère, nous l'accompagnerons dans son voyage de 1837, et verrons ensuite quelles impressions nouvelles se joignirent en 1840 à celles qu'il avait éprouvées trois ans auparavant. En 1837, il venait de raconter la période héroïque des communes flamandes, leur lutte d'abord victorieuse puis malheureuse contre Philippe le Bel, leur alliance avec l'Angleterre et la gloire de Jacques Artevelde. En 1840, il venait de retracer dans le tome IV de son Histoire, la courte grandeur de Philippe Artevelde et sa mort tragique à Roosebeke, et il allait dans ses tomes V et VI retracer en traits inoubliables l'histoire de la maison de Bourgogne. Ses deux principales préoccupations seront de se rendre compte de la puissance des villes flamandes et du développement de l'art dans les Pays-Bas. En Hollande ce seront les souvenirs du xvi^e siècle qui le passionneront.

Il part le vendredi 22 juin par Sedan et Mézières ¹ et a soin de rendre visite en passant à ses tantes et cousines de Renwez. Ce pays du *border* avait pour lui un réel attrait, indépendamment des souvenirs et des affections de famille. Il voyait un résumé de l'histoire de France dans les luttes des seigneurs de Montliou avec les baillis royaux de Montcornet, luttes qui ont laissé des souvenirs dans le pays jusqu'au milieu du xvi^e siècle. Le bourg populaire et industriel de Renwez s'est élevé contre Montcornet ².

1. Michelet est allé en 1837 par Renwez. Il est revenu en 1840 par Benwez. Mme Michelet a fondu, commenté, arrangé, les notes des deux voyages en Flandre. De même elle ajoute 3 pages de son crû au début. Elle commence par Lille, que Michelet a vu au retour en 1837, mais en allant en 1840.

Elle a arrangé tout de travers l'histoire de la querelle des seigneurs de Montliou protestant contre le bailli royal de Montcornet. Elle y a vu la lutte des baillis seigneuriaux de Montliou et de Montcornet, et là où Michelet dit que les seigneurs de Montliou disparurent elle dit : les teneurs de Montliou.

Elle a gâté aussi la fin du voyage de 1840 sur la cousine Célestine.

2. « Jalousie et hostilité contre les Belges. Ricard, l'aubergiste de Lonny, prétend que les choux belges n'ont pas de cœur ».

Michelet se rend à Bruxelles par Rocroi et Charleroi. Il arrive à Bruxelles le mercredi 27 juin et y reste jusqu'au 4 juillet, sauf le vendredi 29 qu'il passe à Louvain.

La vie qu'il mena pendant tout son voyage fut extrêmement fatigante. Il envoyait presque tous les deux jours une lettre à M. Daunou dans laquelle il lui rendait compte des travaux qu'il avait faits dans les archives et les bibliothèques, et une lettre à Mme Angelet pour la princesse Clémentine, où il notait ses impressions de voyage. Il est à jamais regrettable que toutes ces lettres aient été perdues¹; nous savons, par ce qu'il en écrit à sa femme, qu'elles étaient volumineuses et nous y trouverions développé ce qui n'est qu'en notes brèves dans le journal².

Son principal but dans ce voyage paraît avoir été de lier connaissance avec les hommes distingués du pays, à qui il pourra ensuite demander des renseignements, et de prendre une connaissance rapide des archives et des bibliothèques. A Bruxelles, il est piloté surtout par M. Baron³, un Français devenu professeur, avec qui il était en correspondance depuis 1832; mais il voit aussi Gachard, M. Marchal⁴, Henri Brouckère, M. Goethals, Ahrens, Altmeyer, professeur d'histoire, qui lui offre et veut lui dédier son *Introduction à l'Histoire universelle*. Un homme l'intéresse surtout, l'astronome et statisticien Quetelet, directeur de l'Observatoire de Bruxelles, professeur d'astronomie et de géodésie à l'École militaire⁵. Il avait deux ans de plus que Michelet et avait déjà publié, indépendamment d'ouvrages considérables de mathématiques, d'astronomie et de physique, quelques-uns de ses principaux travaux de statistique, ses *Recherches sur la population des prisons et les dépôts de mendicité* (1827), ses *Recherches sur la reproduction et la mortalité* (1832) et les deux volumes de son *Essai de physique sociale, recherches sur l'homme et le développement de ses facultés* (1835). Quetelet prétendait ramener à des lois numériques les phénomènes moraux aussi bien que les phénomènes physiques dont l'homme est le théâtre et soumettre ainsi à un déterminisme rigoureux la vie humaine tout entière. Il tirait de cette

1. [Toutes les lettres à Daunou ne sont pas, comme le croyait Monod, perdues. Voy. II. Omont : *Deux lettres de Michelet à Daunou sur les archives et bibliothèques de Belgique et de Hollande*, 1837, dans *Revue des biblioth.*, XXII, 1912, p. 247 et ss.].

2. Mme Michelet a fabriqué quatre pages sur Ste Gudule avec une trentaine de lignes de notes de Michelet du voyage de 1837. Elle modifie le caractère du voyage de 1837, essentiellement historique et d'orientation, pour en faire un voyage de touriste et d'impressions [cf. sur ces altérations du texte dues à Mme Michelet, *Michelet et les Flandres*.]

3. Baron, né à Paris en 1794. Cours libre à Bruxelles avant 1830, puis professeur et directeur de l'Athénée (lycée), puis en 1834 professeur à l'Université libre de Bruxelles. En 1849 à Liège. En 1859 prend un congé jusqu'en 1862. *Hist. de la littérature française* 1841.

4. Marchal (François-Joseph-Ferd.), né à Bruxelles en 1780. Petit-fils bâtard de Charles de Lorraine (beau-frère de Marie-Thérèse), conservateur de la Bibliothèque royale de Bourgogne, 22 février 1831. Académicien stupide.

5. [Voy. sur lui une note dans *Michelet et les Flandres*.]

méthode des résultats importants pour la criminalité et la répression. Il était à Anvers quand Michelet arriva à Bruxelles; mais, le samedi 1^{er} juillet, après avoir parcouru les ouvrages de Quételet à la Bibliothèque, Michelet alla le voir à l'Observatoire, où il était somptueusement logé et meublé. Il le trouve froid, lent et intelligent. Michelet félicite la Belgique de la secousse morale que lui a donnée l'enthousiasme pour les chemins de fer. Le dimanche, il va chez Quételet à quatre heures et y reste à dîner. Son hôte lui montre ses instruments d'optique, mais revient toujours à la statistique, sa vraie passion. Michelet observe avec raison que Quételet et la statistique ont contre eux les prêtres, qui craignent le fatalisme, et les avocats, qui ne veulent pas de politique scientifique ¹.

Pendant ce séjour à Bruxelles, Michelet étudia soigneusement Sainte-Gudule. Il la visita deux fois, le 2 et le 4. On voit dans ses notes combien ses premières impressions sont simples et fortes, puis comment un symbolisme arbitraire se glisse dans son esprit et lui fait voir dans les choses bien plus qu'il n'y a en réalité. Le dimanche 2, il assiste à la messe à Sainte-Gudule et en jouit en artiste ².

Le 4 il revient aux vitraux qu'il croit à tort avoir été refaits par Rubens, alors qu'ils sont les uns du xvi^e siècle (van Orley et autres), et d'autres du xvii^e siècle (de peintres de l'École de Rubens) ³.

A Louvain, Michelet visite l'hôtel de ville et Sainte-Gertrude, et fait la connaissance des principaux professeurs, le recteur de Ram, auteur des *Annales ecclésiastiques de Belgique depuis le concile de Trente*, et qui préparait une *Belgica sacra*; M. Moeller, le professeur d'histoire; M. Arendt, philosophe et archéologue, et deux Français, MM. de Coux⁴ et Edmond de Cazalès, fils du Constituant.

Le 4 au soir Michelet était à Anvers. Sa première pensée est pour les archives, et M. Veraciter, archiviste : « d'une famille d'Anvers; il est resté garçon, ayant épousé la Ville d'Anvers. » Il a recueilli et

1. Henri Brouckère en effet, qui pourtant est partisan de l'abolition de la peine de mort et a fait passer une loi sur les computations de peine, se moque de Quételet et de la statistique quand Michelet va le voir le dimanche 2 juillet. Mme Quételet encore jeune, maigre, jaune, mais presque encore jolie, très élégante et gracieuse. Elle a deux enfants. Elle a connu Goethe qui a écrit des vers sur son album et dit à Michelet que Goethe aimait à consulter Quételet.

2. [Voy. le passage dans Michelet et les Flandres.]

3. [Ibidem.]

Mme Michelet ajoute quatre pages sur la ville, sur le musée, sur le champ de bataille de Waterloo, qui sont fabriquées avec les notes du voyage de 1831. Elle a l'audace de dire « Il y a cinq ans, venant de Charleroi, etc... »

« Cette fois j'ai pris par la belle forêt de Soignes et cheminé sous les hautes futaies etc... ». Or Michelet n'alla à Waterloo ni en 1837, ni en 1840. [Voy. dans Jules Michelet, p. 297-338, les notes prises par Mme Michelet lors du voyage de 1849.]

4. Le comte Ch. de Coux, né à Lubersac (Limousin), en 1787, mort à Guérande en 1860. Prof. à l'Université libre de Louvain depuis sa fondation en 1834 jusqu'en 1845. Essai d'économie politique 1832. Collaborateur du *Correspondant*, de *l'Avenir*, de *l'Univers*, 1831. Membre de la Chambre des pairs, il y défendit la liberté d'enseignement.

réuni tout ce qui touche directement ou indirectement sa ville : histoire, littérature, monnaies, gravures surtout. « Anvers, dit-il, a produit plus de gravures que toute la France. Il a des spécimens de 380 maîtres. » Il dit à Michelet que les « Archives sont admirablement spéciales. » Celui-ci le soupçonne de déprécier à dessein un dépôt dont « il veut avoir l'exploitation exclusive ». Il décrit avec une puissance extraordinaire les deux tableaux de Rubens, l'élévation et la descente de croix. Mme Michelet a transcrit assez fidèlement ces descriptions, mais en a supprimé des traits intéressants : « Autres brutalités à la Rubens, le vieil homme d'en haut qui mord ce drap sanglant... Humainement parlant, la figure de Madeleine, l'épaule, le bras sont les plus attirants du monde. Ce n'est pas la parfaite beauté grecque, tellement rythmique qu'elle élève et calme les sens. Celle-ci est bien pure, mais bien chair. Le nez aussi me semble un peu long. Ce qui ajoute à l'air simple et naïf de la figure ¹. »

Michelet avait visité la cathédrale de 6 à 8 heures du matin. Il part pour Bréda à 5 h. 1/2 et y arrive à 8 h. Il trouve la route solitaire, triste « parce qu'on est entre deux royaumes, hors du droit », et pourtant, il traverse de beaux et riches villages. Pure imagination.

Le 6 juillet, il part à 5 heures du matin pour Rotterdam et La Haye. C'est à dessein qu'il prend cette route aquatique qui lui fait traverser trois fois les fleuves, l'Escaut, le Waal, la Meuse. Il est impressionné par cette nature uniforme et mélancolique de tourbières, pâturages, canaux. « On conçoit que Paul Potter ait aimé tout cela et soit pourtant mort jeune de tristesse. C'est ici la fin de l'Europe, la dernière alluvion de l'Allemagne et de la France, la mort de leurs grands fleuves qui ont tant fait de bruit, de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin. »

C'est à la fois un tableau et une histoire.

Puis Michelet profite de la rencontre d'un avocat de La Haye, M. Meylinck, pour se renseigner sur l'état économique et moral du pays.

« 1^o Nouvelles difficultés économiques. Harlem et diverses provinces devenant manufacturières, depuis la séparation, obtiennent des douanes, des droits protecteurs contre l'industrie étrangère. La Hollande qui, une fois débarrassée de la Belgique, espérait la liberté du commerce, ne l'obtiendra pas. Elle se trouve contenir une Belgique en elle-même. 2^o Sous l'influence d'un M. Lecomte s'est élevé dans la Gueldre et ailleurs un calvinisme plus rigide, plus indépendant de l'autorité civile. Le gouvernement sévit contre, par amendes, destitutions. Gomariste du temps de Barneveldt, la maison de Nassau

1. Mme Michelet fait aller Michelet à Ypres après Bruxelles. En 1837, Michelet n'alla pas à Ypres. En 1840 il y alla, après Lille. Puis elle le fait aller d'Ypres à Anvers. A Anvers elle commence aussi par d'ayer quelques lignes du voyage de 1837, mal arrangé, et mêlé de ses propres souvenirs. Elle a aussi transformé les notes brutales de 1837 sur le Saint-Georges et la Sainte-Famille.

Sur Matsys, Mme Michelet a arrangé et gâté une note de 1840. Là où Michelet écrit : « Les œuvres de ce grand artiste populaire, si inspiré, portent toutes l'empreinte d'une main soigneuse d'ouvrier » elle écrit : « Ses œuvres, si justement populaires, portent bien cette empreinte d'une main soigneuse, patiente, d'ouvrier ».

est maintenant arminienne. Dépenses énormes et pour les digues et pour l'armée — sera forcé de traiter, entre la mer et l'ennemi. Cette maison rejette toujours la Hollande vers la terre, l'éloignant de la mer, son véritable élément. La difficulté est insoluble pour elle. En général, après les grands empires selon la nature, comme on le vit dans l'Asie, s'élèvent des Etats contre nature, de petits Etats tout artificiels, Athènes, Rome (d'abord), Venise, la Hollande, la Hanse. Maintenant il faut qu'il y ait réconciliation. Les Etats artificiels ne restent présents que lorsqu'ils présentent une harmonie naturelle, comme l'Angleterre qui n'est pas seulement industrie et commerce, mais agriculture etc... Cette Hollande est respectable comme œuvre exclusive de l'industrie et de la patience humaine. Il n'y avait point de terre. Les hommes en ont fait une par des dessèchements. »

On voit Michelet partout préoccupé en Hollande à la fois de comprendre l'ancienne histoire de la nation et les résultats de la récente révolution qui l'avait séparée de la Belgique. La Hollande était encore mal à l'aise et méfiante. Michelet a de la peine à obtenir un passeport pour s'y rendre et il se trouve que ce passeport lui permet d'entrer, mais non de sortir, ce qui l'oblige à de nouvelles démarches.

En même temps l'archiviste est chez lui toujours en éveil et l'état de délabrement de certaines archives lui fait penser qu'il serait facile d'acheter des documents.

Il ne passe que quatre heures à Rotterdam. Il part à 4 heures pour La Haye, par Delft. Il décrit les moulins, « les vrais monuments du pays » le mélange des moulins et des mâts des vaisseaux, les prairies dominées par les canaux et où tout le monde, hommes et femmes, était occupé à traire sous un pâle soleil...

A peine à La Haye il va voir les historiens, Groen Van Prinsterer, qu'il avait connu à Paris, Holtrop bibliothécaire, de Jonghe conservateur des médailles. Il se fait donner les titres des meilleurs ouvrages à consulter, recueille des renseignements sur les faits mêmes de l'histoire, sur la mort de J. de Witt, massacré par les bourgeois, les orfèvres, non par la populace. Il passe une partie de la journée du samedi 8 aux Archives, mais le travail qu'il y fit fut insignifiant ¹. Il avait oublié le catalogue de Dunoyer où il avait marqué les manuscrits à demander. Il s'imaginait qu'il trouverait là des paniers de Granvelle, ignorant qu'ils étaient à Bruxelles et à Besançon. Il prend des notes sommaires sur les pièces les plus curieuses.

« M. Groen van Prinsterer vient me prendre en voiture pour me mener à Scheveling (sic), Dunes; on y plante une herbe pour fixer le sable. Bel établissement de bains. La mer formait deux ou trois longues lignes d'écume blanche; elle brisait à grand bruit. Froide mer du Nord plus que les mers

1. Mme Michelet dit qu'il n'a pu voir à loisir le Musée royal parce que les Archives l'absorbent trop. Pure fantaisie, Michelet a passé deux jours et demi à La Haye, vendredi 7, samedi 8 et dimanche 9 jusqu'à 2 heures. Le vendredi, il fait des visites le matin, l'après-midi voit le Musée et le Bois. Samedi matin aux Archives et à Scheveningue; revient à temps pour déjeuner avec M. Holtrop, dîne et prend le thé le soir chez M. de Jonghe. Dimanche service, visites, musée, écrit à Pauline et part à 2 heures. Levé à 5 heures pour écrire à Dannon et à Mme Angelet puis il visite Scheveningue qu'il écrit Scheveling.

Beau passage que Mme Michelet a fortement arrangé (p. 336-338).

d'Irlande. C'était selon le mot frison, le *féroce* océan qui demande sa proie. Féroce ? Non, mais terrible, impitoyable, qui jetterait volontiers une nappe immense par dessus la Hollande. Cependant le péril est ici moins visible que sur les bords de l'Escaut [il veut dire la Meuse]. Belle devise sur les triples florins de Zélande de 1869 : *Luctor et emergo*. Celle d'Orange : *je maintiendrai*. Florin de 1719 : *Huc nilimus* (le chapeau de liberté et la lance), *hanc tuemur* (les tables de la loi). La figure calme de mon guide ne gâtait rien au tableau. Cet homme si pur de cœur et si ferme de caractère, me semblait la plus noble image de l'homme de Hollande en face de la nature; noble et simple en même temps. Cette tête virginale, pâle et amaigrie par les combats intérieurs, eût été héroïque à une autre époque¹. »

Charmant passage encore ² sur la maison du Bois, *het huis ten Bosch*.

« Maison royale où le roi ne va jamais. Il a bien raison. Portraits nombreux des Nassau. Force princesses qui montrent le bout de leurs seins. Grande salle peinte par Rubens, Jordaens, etc.. en réjouissance de la paix. Le grand tableau (*le Triomphe*) est de Jordaens. Ivresse, femmes dont les yeux errent, les chairs flottent, vrai génie de bacchanales. Le Rubens est une Vénus qui vient d'obtenir les armes de Vulcain. Elle est assise en reine, toute nue; ses nymphes prennent les armes à côté et au-dessus d'elle; l'une, pour les prendre, passe entre ses cuisses, etc... »

Il est à Leyde du dimanche 9 à 5 heures au lundi 10 à 2 heures. Mme Michelet prétend qu'il trouve l'Université veuve de professeurs. Ce n'est pas vrai. M. Van Assen est seul absent. Michelet voit M. Tydemann, M. Hazembergh et surtout M. Thorbecke³. Il visite la biblio-

1. Mme Michelet a placé ceci, qui a eu lieu le samedi 8, après le service royal qui est du dimanche 9. Elle fait venir le roi à pied au temple, tandis qu'en réalité il vient en voiture et s'en va seulement à pied. Elle prétend que Michelet erre tristement dans les rues en attendant d'aller dîner à 1 h. chez M. Holtrop (il a déjeuné le 8 avec lui à la bibliothèque et va lui dire adieu le dimanche matin, puis à midi il va visiter la collection du baron de Verstolk). Mme Michelet lui fait aussi prendre le thé de dimanche chez M. Jonghe. Il y a pris le thé de samedi. Elle prétend que Jonghe lui a offert la brochure : *La Belgique et l'Europe 1815-1831* et s'est gardé de lui offrir celle de *Libri Bagnano*, anti-française. *La Guerre pendant la Paix ou l'Attentat d'Anvers*. Tout cela est faux. Les brochures ont été prêtées à Michelet par M. Holtrop et on ne lui en a caché aucune. Il étudie surtout celle de M. J. op der Hoff sur la *Navigation du Rhin* et il prend des notes sur le conflit entre la Prusse et la Hollande au sujet de la navigation du Rhin, la Prusse empêchant les bateaux hollandais de remonter plus haut que Cologne, et la Hollande, faisant payer des droits aux bateaux prussiens pour sortir du Rhin. L'affaire fut arrangée après 1832, dit Michelet.

2. Mme Michelet l'a supprimé.

Sur la galerie Verstolk, elle supprime ce que dit Michelet de deux grands tableaux d'études de Rembrandt, la Virginité et l'Amour et elle fait de deux Terburg représentant l'un une femme qui écrit, l'autre une femme qui lit, un seul : « Jeune femme qui écrit pendant que sa compagne savoure doucement une tasse de thé ». Dans la description de Metz, là où Michelet écrit qu'on dirait plutôt une jeune veuve à son assurance, Mme Michelet imprime : à son aïeance.

3. Fidèle à son système, Michelet se fait une bibliographie sur la Hollande.

Crotius, Ardenius (que Mme Michelet appelle Arminius) sur le droit personnel. Note les idées de M. Thorbecke sur le rôle du droit romain en Hollande.

thèque avec M. Bergman et prend note du classement des manuscrits par fonds. Il voit une série de portraits et trouve moyen de définir le caractère de chacun d'eux. Il visite l'Université qui, après avoir publié les classiques, s'est reposée au XVIII^e siècle (Mme Michelet met xvii^e) et ne publie plus que de l'histoire.

Il fait des réflexions intéressantes sur ce que la Hollande vit intellectuellement isolée, n'ayant de rapports qu'avec l'Allemagne dont la littérature est généralement trop spéculative et trop forte ¹.

Michelet se réjouit de la séparation de la Belgique et de la Hollande, qui rejette la Belgique du côté de la France.

Il va de Leyde à Amsterdam par Harlem. A Amsterdam, il passe le 11 et le 12 et consacre presque tout son temps au musée, qu'il considère comme une représentation de la Hollande. Il attache une grande importance aux portraits, Grotius, les Nassau, J. de Witt et son frère, les officiers de van der Helst, etc., et surtout à Rembrandt :

« L'idéal et le réel, Rembrandt a tout mis dans l'incomparable gravure du Christ guérissant les malades. Là on voit mieux que dans le coup de théâtre de Lazare, que le grand artiste avait une âme, la plus vaste et la plus profonde. Tout pris à part est d'une réalité souffrante, l'ensemble converge en un sentiment. Dans le Christ (de face) viennent rayonner toutes ces misères. Il reflète la consolation. Le groupe de l'aveugle amené par sa femme, et une femme malade (yeux mourants) étendue sur le devant du tableau, attirent surtout l'attention. »

Mme Michelet a supprimé le passage qui sert de conclusion à cette étude du musée et qui met en regard de Rembrandt la sensualité de l'École flamande.

« N^o 183. Le Dieu Pan avec ses flûtes, jeune, rouge, lubrique, par Jordans, vous regarde effrontément. Une petite chèvre lui met familièrement la patte sur la cuisse, comme sur quelqu'un de son espèce. La vraie inspiration sensuelle de l'école belge est là, exprimée crûment, et non hypocritement comme en face dans *La jeune femme allaitant son père en prison* par Rubens. Cette piété filiale romaine n'a d'autre but que de montrer un très beau sein de femme. Voilà pourquoi l'École flamande se vend maintenant si cher (sensualité et amour du réel). Les Raphaël, me disait le baron de Verstolk, sont à bon marché dans les ventes. »

A Amsterdam, Michelet a laissé en partie de côté ses préoccupations d'érudition. Il n'a vu qu'un avocat, M. Den Tex. Mais il n'a pas oublié de regarder la nature, les populations, la situation économique. Il visite le port, remarque que les Hollandais ne changent pas la forme de leurs gros navires, dont ils apprécient la stabilité, il raisonne sur le commerce par les canaux, sur les projets de chemins de fer, les avantages d'un trajet direct Amsterdam-Cologne. Il écrit des lignes pittoresques, trop délayées par Mme Michelet, sur les populations de la Frise :

1. Mme Michelet lui fait dire une série de bêtises sur l'Angleterre et l'Allemagne. Elle lui fait dire que l'Angleterre n'a pas d'idées à offrir, ni l'Allemagne non plus.

« Beauté du costume barbare, plaques d'or s'harmonisant aux cheveux blonds; douceur et excellence de la femme. Elles sont souvent un peu hommasses, larges des épaules et du dos. Il faut les voir sur les bateaux, étendant le linge, soignant les enfants, dirigeant même le gouvernail. Je comprends bien maintenant le gros bateau rond hollandais si bien ponté. C'est l'arche de Noé qui doit contenir toute une famille, hommes, femmes, enfants, animaux. Le bateau est une maison, lavée continuellement, comme s'il n'était pas assez humide. Le Hollandais vivant sur l'eau, dans une perpétuelle migration, s'y fait une terre à lui. Peu lui importe d'arriver vite pourvu qu'il ne compromette pas le petit monde... Ne nous moquons pas; les lavages perpétuels, les plantations d'arbres que l'on croirait moins propres à un tel climat, sont bien entendus. Les uns et les autres purifient. C'est moins l'humidité qui nuit que la décomposition à laquelle elle donne lieu. Les canaux nuisent seuls. Mais qu'y faire? — Ils fument, boivent, etc... La lutte leur a tenu lieu d'idées. La lutte finie contre l'Espagne, contre la nature, leur matérialisme naturel les a endormis. Descartes et Spinoza, deux étrangers, expriment assez la lutte et l'absorption. »

Parti le 12 à 5 h. 1/2 pour Utrecht, il y passe quelques heures le 13, attiré surtout par les souvenirs du jansénisme. Il va voir l'évêque janséniste, s'informe des livres relatifs au jansénisme, se renseigne sur les Archives de la cathédrale, de la province et de la ville, assiste à une kermesse, et retourne le 13 au soir à Bréda. En allant d'Amsterdam à Utrecht, en voyant les maisons de campagne, les moulins, il imagine aussitôt une théorie générale sur la Hollande et sur ses rapports avec la Chine :

« On voit, en traversant ce pays, que cette petite population est une aristocratie qui a ici ses maisons de plaisance, ses moulins et ses pâturages. Les terres sont ailleurs. Les Hollandais, peuple politique et dominateur, ont exploité en partie leurs provinces orientales, Frise, etc... en partie les Indes.

« Nulle originalité germanique chez ce peuple. L'Allemagne, arrivée là, s'oublie elle-même. Elle se fait latine de droit, de culture littéraire, d'art; chinoise, japonaise, française, tout plutôt qu'allemande. Les moulins seuls sont originaux. Il n'est pas d'ailleurs étrange qu'ils se rapprochent volontiers de la Chine. Ces deux bouts parallèles du monde sont également des terrains d'alluvions; des deux côtés, petite prudence égoïste, etc... Cependant, l'avantage est pour le côté occidental et chrétien : génie de la peinture, associations charitables, commerce lointain... »

Puis, quand le 13 au soir il retourne d'Utrecht à Bréda et de Bréda à Anvers, il repart sur de nouvelles synthèses non moins hardies. Il fait remarquer que les embouchures des fleuves, Escaut, Meuse, sont germaniques, et leurs cours supérieurs, celtiques — que les Pays-Bas comme l'Angleterre sont germaniques et celtiques, mais que les Celtes de la Wallonie ont l'avantage d'être adossés à une grande nation celtique. Puis il part sur la race germanique :

« La race germanique, rêveuse et méditative tant qu'elle est renfermée dans l'Allemagne, devient absorbante dès qu'elle a touché l'Océan. La Hollande est le vrai pays des Niebelungen. C'est Faïnr couvant son trésor (un peuple occupé à changer des tonnes de harengs et laitage en tonnes d'or). La race germanique devient héroïque en traversant la mer en Scandinavie, en Angleterre. Là tout colossal. Les chaumières de Hollande deviennent les prodigieuses tours féodales de Percy, etc... les barques deviennent des vaisseaux de haut bord. Amsterdam devient Londres. »

Le 14 il retourne de Bréda à Anvers où il passe encore une demi-journée. Le 15 il va à Gand. En une après-midi, il visite l'Université, la bibliothèque, Saint-Bavon, Saint-Michel, Saint-Nicolas. Il a à peine le temps d'y jeter un coup d'œil.

Le dimanche 16, il quitte Gand pour Bruges, où il passe la journée et le lundi jusqu'à 11 heures. Il a le temps à Bruges de tout voir et note avec assez de détails la beauté de chaque chose. Il consacre le dimanche aux monuments; le lundi, il va voir les savants, MM. Delepierre¹ et Scourion, s'informe des Archives et cause avec ces messieurs du sens des luttes politiques du Moyen-Age.

A noter l'impression de Michelet à l'hôpital Saint-Jean, où il va voir la chässe de Sainte-Ursule.

« J'y entrai à cinq heures pendant que les sœurs de l'hôpital psalmodiaient dans une tribune. Je les voyais et elles me voyaient. Je fus bien attendri et bien honteux de venir là pour un objet étranger à la piété. »

Le 18 juillet² Michelet rentra à Paris par Lille. Ce qui est à noter dans ce voyage, c'est la rapidité prodigieuse avec laquelle Michelet voyageait, sa capacité d'accumuler les impressions et les renseignements, de tout noter, et avec ces notes hâtives d'écrire à M. Daunou des informations sur les Archives; à la princesse Clémentine des impressions de voyage; la précision de sa vision, l'intensité avec laquelle il rend les impressions reçues. C'est là que nous aurions trouvé développées les idées qui, dans le journal, n'étaient que fuitivement indiquées... Nous avons bien celles que Michelet écrivit pendant ce voyage à sa femme Pauline. Mais comme Pauline lisait les lettres à Mme Angelet, il ne parlait dans ses lettres à elle que des choses personnelles. Nous y voyons comme toujours combien la séparation d'avec les siens lui coûtait. Il ne peut apercevoir une petite fille sans songer à Adèle, il donne les plus minutieuses recommandations pour elle, son père, son fils. Il trouve que ce voyage de solitaire est le plus triste qu'il ait fait, il se sent étourdi par l'extrême fatigue. Il écrit le 12 juillet d'Amsterdam :

« Pendant que j'écris ceci je vois de l'autre côté de la rue une famille qui me fait penser à la mienne, père, mère et petite fille, un peu moins grande qu'Adèle mais qui lui ressemble de loin. La mère vient de peigner et de diviser les cheveux de sa fille, avec le soin et la propreté hollandaise. Je suis bien impatient de vous revoir... Rien ne me manquerait si vous étiez ici.

« Il est temps que je rentre, mes bons amis. Il serait impossible de soutenir la vie prodigieusement active que je mène, surtout depuis dix jours. Sans parler des courses, les écritures seules me tueraient.

« Tout fatigué et préoccupé que je suis, crois bien, ma chère Pauline, que

1. Delepierre bibliothécaire et archiviste à Bruges, puis secrétaire de la légation Belge à Londres pendant 35 ans, y mourut consul général. Né à Bruges en 1802.

2. Le 17 il repart de Bruges pour Courtrai et Lille et renonce à Ypres pour rentrer plus vite.

tu es la plus chère de mes pensées. Le plus beau jour de mon voyage sera celui du retour. Je te serre d'ici sur mon cœur. »

Et il le lui disait aussi le 4 juillet, après avoir été à la messe à Sainte-Gudule, où il avait pensé à eux. En même temps, on voit par ces lettres que l'harmonie du ménage était rompue, qu'en particulier le caractère jaloux et violent de Pauline amenait des querelles avec le père de Michelet. A peine parti, il écrit de Mézières :

« Je suis parti, ma bonne femme, sous la triste impression de vos querelles. Aucun départ n'a été plus triste encore. Si vous avez quelque affection pour moi, tâchez donc de bien vivre ensemble, en faisant quelques sacrifices mutuels », et il termine la lettre en disant : « Adieu ma chère et excellente femme. Au milieu de vos batailles, je distingue bien ton cœur et ton caractère. »

Le 28 juin il lui écrit encore :

« Et toi, comment t'embrasserai-je ? Tu ne sais pas combien tu me manques. Je regrette bien de ne pas t'avoir avec moi, même méchante. Crois bien que mon attachement pour toi est vraiment invariable et profond. Je ne le sens jamais mieux que quand nous sommes séparés. »

Nous voyons par cette même lettre que la jalousie de Pauline avait été jusqu'à exprimer à son mari la crainte qu'il ne profitât de son absence pour la trahir.

Les années qui vont suivre ne seront plus des années de bonheur domestique. La santé et le caractère de Pauline iront s'altérant de plus en plus.

D'autre part, Michelet absorbé par un travail effrayant et par son enseignement au Collège de France négligera un peu sa femme qui cependant en 1836 en soignant son père malade lui avait donné les plus touchantes preuves de son bon cœur.

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

LIVRE PREMIER

Les Débuts

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Enfance et Jeunesse. — Formation intellectuelle et morale.	1
CHAPITRE II. — Michelet de 1817 à 1826. — Études. — Projets. — Débuts dans l'enseignement	18
CHAPITRE III. — Pauline. — Premier mariage	33
CHAPITRE IV. — Relations intellectuelles : Cousin	46
CHAPITRE V. — Relations intellectuelles : Quinet	56
CHAPITRE VI. — Vico. — Préliminaires	74
CHAPITRE VII. — Le système de Vico. — Sa méthode et sa métaphysique	84
CHAPITRE VIII. — Vico. — I a <i>Scienza Nuova</i>	95
CHAPITRE IX. — Publications historiques destinées à l'enseignement.	107
CHAPITRE X. — L'École Normale. — Le cours de philosophie.	118
CHAPITRE XI. — Michelet à l'École Normale. — Le cours d'histoire de 1827 à 1829.	139
CHAPITRE XII. — Première rencontre avec l'Allemagne. — Voyage et séjour à Heidelberg en 1828.	145
CHAPITRE XIII. — Michelet professeur d'histoire ancienne, 1829-1830. — Voyage à Rome, avril 1830.	170
CHAPITRE XIV. — <i>L'Introduction à l'Histoire universelle</i>	181

LIVRE II

La Maturité

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Michelet de 1830 à 1848	213
CHAPITRE II. — <i>L'Histoire romaine</i>	227
CHAPITRE III. — Michelet à l'École Normale de 1830 à 1837	242
CHAPITRE IV. — <i>L'Histoire de France au Moyen-Age.</i> — La préparation.	259
CHAPITRE V. — Les premiers volumes de <i>l'Histoire de France.</i>	268
CHAPITRE VI. — Le tome II : La géographie de la France . .	280
CHAPITRE VII. — Le tome II de <i>l'Histoire de France.</i> — Les Capétiens et l'art gothique	304
CHAPITRE VIII. — Michelet à la Sorbonne — 1834 — Le voyage d'Angleterre	316
CHAPITRE IX. — Luther et la Réforme	334
CHAPITRE X. — Le voyage d'Aquitaine. — Les années 1835 à 1838. — L'élection au Collège de France.	357
CHAPITRE XI. — <i>Les Origines du droit</i>	368
CHAPITRE XII. — Michelet dans les Pays-Bas	375

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

JULES MICHELET

1798 à 1852

ANGERS

Société Française d'Imprimerie et de Publicité

- Anciens E^{ts} DESNOËS et BURDIN réunis -

4, RUE GARNIER, 4

—
1923

III

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

JULES MICHELET

1798-1852

COURS PROFESSÉ AU COLLÈGE DE FRANCE

PAR

GABRIEL MONOD

TOME SECOND

LA CRISE DE LA PENSÉE DE MICHELET

LA PRÉDICATION DÉMOCRATIQUE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1923

Cet ouvrage forme le fascicule n° 286 de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

DEUX CENT TRENTE-SIXIÈME FASCICULE

LA VIE ET LA PENSÉE DE JULES MICHELET (1798-1852)

Par G. MONOD

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (6°)

1923

Tous droits réservés



LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

Michelet au Collège de France

Nous arrivons à la période la plus brillante de la vie de Michelet, à celle où son enseignement et son œuvre ont été plus intimement mêlés aux mouvements politiques et sociaux de son temps, où il a exercé, ou tout au moins voulu exercer une action directe et immédiate sur la vie publique, par sa parole et par sa plume. C'est celle de son enseignement au Collège de France, de 1838 à 1852. Pendant ces quatorze années, il a publié, à côté d'un travail de pure érudition (deux volumes de documents relatifs au *Procès des Templiers*, 1841 et 1851) les trois derniers volumes de son *Histoire de France au Moyen-Age*, (1840, 1841 et 1843) les cinq premiers de l'*Histoire de la Révolution* (1847-1851), et trois volumes qu'on peut dire de morale sociale, *Les Jésuites* (1843), *Le Prêtre, la Femme et la Famille* (1845), *Le Peuple* (1846).

Toutes ces œuvres ont été plus ou moins en relation avec ses cours du Collège. Ses premiers cours lui ont servi pour son *Histoire de France*. Son cours du second semestre de 1838 sur Paris était une introduction à l'Histoire de France. Son cours de 1838-1839 roulait tout entier sur la France aux *xiv^e* et *xv^e* siècles. Ses cours de 1840-1841 sur la Renaissance ont été une préparation aux volumes sept et huit de l'*Histoire de France*; et à partir de 1842, ses cours ont été en grande partie une préparation à son *Histoire de la Révolution*. Les derniers cours ont été beaucoup plutôt des cours de prédication moderne et sociale que des cours d'histoire ¹.

1. Les cours de 1844 à 1847 en particulier peuvent se résumer ainsi : les préliminaires de la Révolution au *xviii^e* siècle, l'éducation du peuple par la Révolution. Les sujets de cours de Michelet portés par l'affiche furent en 1838 et 1839 : Histoire de France; de 1839 à 1842 : Histoire du *xvi^e* siècle; en 1842 et 1843 : Philosophie de l'histoire et méthode historique. Puis à partir de 1843-44, jusqu'en 1851, le libellé du cours est ainsi conçu : « M. Michelet appliquera les principes de la philosophie de l'histoire exposés dans les deux années précédentes, à l'histoire des trois derniers siècles ». Le titre de sa chaire *Histoire et Morale*, signifiait, (bien que cette chaire fût constituée en 1771 par la fusion de la chaire d'histoire et celle de Philosophie Morale) histoire

Ses cours du Collège de France n'ont jamais été publiés, à l'exception des leçons sur les Jésuites (de 1843), qui parurent avec celles de Quinet au moment même où elles venaient d'être prononcées, et du cours de 1847-1848 sur les devoirs de la jeunesse, paru au fur et à mesure en huit livraisons, ensuite réunies en volume et rééditées plus tard sous le titre : *l'Étudiant*. On retrouve dans ces cours la substance des volumes sur *Le Prêtre, la Femme et la Famille* et sur *Le Peuple*. Mais on se tromperait en croyant y retrouver les leçons mêmes de Michelet.

Nous essaierons, dans la mesure où nous le permettent les notes laissées par Michelet et les analyses des journaux, de reconstituer ces cours, de montrer quelles influences ont dicté à Michelet le choix des sujets qu'il a traités, et l'accueil qu'ils ont reçu du public; enfin, les conflits qu'ils ont suscités entre Michelet, ses collègues et le Gouvernement.

Quand Michelet, le 23 avril 1838, monta dans sa chaire en présence du ministre de l'Instruction publique, de Salvandy, d'un public trop nombreux pour que la plus grande salle du Collège pût le contenir, il se voyait au faite de toutes ses ambitions (Il n'avait pas encore quarante ans). Ses livres, bien qu'ils eussent leurs critiques et même leurs détracteurs, lui avaient déjà acquis une juste célébrité. Il occupait aux Archives un poste important, qui témoignait de l'estime où il était tenu comme érudit. Il avait à sa disposition les sources mêmes de l'histoire, les documents originaux qui permettent de la contrôler et de la vivifier; il occupait auprès de la famille royale un poste de confiance, il était traité en ami par les princes et les familiers des Tuileries et de Neuilly. Il ne faisait qu'une très petite place aux relations et à la vie mondaine, donnant au travail ses jours et ses nuits, n'ouvrant sa porte qu'à un très petit nombre d'amis, qui étaient presque tous des hommes de premier ordre : l'orientaliste Eugène Burnouf, le géologue Élie de Beaumont, le médecin Edwards, l'économiste Léon Faucher, des littérateurs et des philologues, Sainte-Beuve et Désiré Nisard, J.-J. Ampère, Francisque Michel, Génin, Magnin, X. Marmier; des philosophes et des poètes, Lamennais, Ravaisson, Jouffroy, Béranger; puis, Victor Hugo, Lamartine, sans parler d'une phalange d'élèves dévoués, V. Duruy, Wallon, Chéruel, A. de Latour, Ad. Mourier, etc. A quelques semaines d'intervalle, il venait d'être nommé professeur au Collège de France et élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques¹. Son entrée dans ce petit cénacle flattait certainement son amour-propre et il était tout particulièrement fier d'être membre d'une Académie dont le rétablissement, le 26 octobre 1832, avait été la réparation du coup d'autorité par lequel,

de la civilisation et des mœurs. Mais Michelet ne l'entendit pas ainsi, et il crut réellement avoir pour mission de prêcher la morale en même temps que d'enseigner l'histoire.

1. Elle ne comptait alors que trente membres, six par section, ce qui rendait plus grand encore l'honneur d'en faire partie. Michelet y trouvait comme collègues 'Pâstoret,' Naudet, Mignet, Guizot et Bignon.

le 3 pluviose an X (23 janvier 1803), la section qui portait ombrage à Bonaparte comme suspecte d'idéologie, avait été supprimée et remplacée par une section d'histoire et littérature ancienne. Michelet m'a dit souvent qu'il tenait beaucoup à se considérer comme membre non d'une Académie spéciale, mais de l'Institut tel qu'il avait été créé par la Convention le 28 octobre 1793. Un membre de l'Institut, selon lui, ne devait pas faire partie de deux sections différentes et il refusa toujours de se présenter à l'Académie française.

Si fier qu'il fût d'être appelé à faire partie de l'Institut, sa nomination au Collège avait certainement à ses yeux plus de valeur encore. Non seulement il y trouvait une tribune pour répandre ses idées, mais le Collège de France avait été de tout de temps le but de ses ambitions. Pour Michelet, ce corps tenait une place exceptionnelle dans le haut enseignement et symbolisait les plus hautes tendances de l'esprit français et de l'esprit moderne. Depuis combien de temps il aspirait au Collège de France, nous le voyons par les lettres de sa famille. Son cousin Millet de Provins lui écrivait le 3 novembre 1828 en apprenant qu'il avait été nommé professeur de Mademoiselle, qu'il formait le vœu que ce choix soit « un acheminement au Collège de France »; après la Révolution de Juillet, quand Daunou abandonna sa chaire, Michelet osa s'y présenter, put croire un instant qu'il avait des chances et ne retira finalement sa candidature que devant celle de Letronne.

Quand il commença son enseignement, il consacra les dix-sept leçons du semestre d'été à une sorte d'introduction à l'histoire de France. Il s'efforça d'en démêler les éléments essentiels en prenant pour cadre une étude de Paris, chacun des monuments de Paris étant le symbole d'un des éléments qui ont concouru à former l'ancienne France, féodalité, monarchie, église, ordres monastiques, tiers-état, université. Paris est l'âme et le résumé de la France. Le Collège de France est le représentant de l'esprit de raison et de critique qui a fait de Paris et de la France les instituteurs de l'Europe.

Aussi Michelet commence-t-il dans la leçon d'ouverture par faire l'éloge du Collège de France et par en déterminer le rôle et le caractère.

Trente ans plus tard, lors de l'exposition de 1867, dans le recueil intitulé *Paris*, Michelet sera chargé d'écrire le chapitre sur le Collège de France ¹. Il y reprendra ce qu'il avait dit du haut de sa chaire en 1838. Il rappellera comment il fut nommé en grande partie par l'influence des deux Burnouf, et il cherchera à marquer ce que fut sa place et son rôle au milieu de ses collègues.

En 1838, le Collège comptait huit représentants des sciences. Quatre d'entre eux étaient des hommes de second plan, l'astronome Binet,

1. Ce volume s'ouvrait par une introduction de V. Hugo, d'une prodigieuse grandiloquence; le poète, après avoir annoncé en commençant qu'il y aurait au ^{xx}e siècle une nation appelée Europe avec Paris pour capitale, en attendant qu'il soit la capitale de la nation Humanité qui couvrira le globe entier, terminait par une déclaration de paix au monde, cruellement ironique aujourd'hui.

le mathématicien Lacroix, le physicien Savart, le naturaliste Duvernoy; quatre autres étaient des hommes de tout premier ordre, le physicien, mathématicien et astronome Biot, le chimiste Thénard, le physiologiste Magendie, le géologue Élie de Beaumont. Parmi les seize représentants de la linguistique, des lettres et des sciences morales, il n'y avait qu'un seul génie créateur, Eugène Burnouf, mais l'orientalisme était brillamment représenté par Silvestre de Sacy pour le persan, Quatremère pour l'hébreu, Stanislas Jullien pour le chinois, Caussin de Perceval pour l'arabe, Desgranges pour le turc. La philosophie grecque et latine était très honorablement enseignée par Boissonnade et Burnouf. Si Tissot était un médiocre professeur de poésie latine et De Portets un très médiocre professeur de droit des gens, Lermier avait un moment joui, comme professeur de législation comparée, d'une grande popularité qui allait subitement s'effondrer en cette même année 1838. Letronne avait une incontestable autorité dans sa chaire d'archéologie, J.-J. Ampère enseignait avec éclat l'histoire de la langue et de la littérature françaises, et J.-B. Rossi l'économie politique. Enfin Barthélemy Saint-Hilaire venait de succéder à Jouffroy sans le remplacer dans la chaire d'histoire de la philosophie.

Michelet n'avait pas tort de penser que, parmi ces hommes, Eugène Burnouf et Élie de Beaumont étaient les seuls qui eussent un esprit véritablement inventif et dont l'enseignement eût une portée générale. On ne pouvait prévoir alors ce que les hardies synthèses de Claude Bernard allaient devoir à la prudente investigation expérimentale de Magendie¹.

Michelet arrivait au Collège de France tout rempli des idées qu'il avait puisées dans Vico et qu'il avait essayé, nous l'avons vu, de réaliser dans tous ses livres : la possibilité et le devoir pour l'historien de reconstituer la vie intégrale. Il se croyait appelé par le titre même de sa chaire, « Histoire et Morale », à tirer de la science des conclusions qui fussent des enseignements et pussent agir sur les jeunes générations. Il se rappelait qu'à ses débuts le Collège de France avait contribué à libérer l'esprit humain des chaînes de la scolastique et de l'étroit aristotélisme du Moyen-Age; qu'il avait ouvert des voies

1. Et cependant je trouve une note de Michelet du 21 nov. 1838, jour de l'enterrement de Broussais, qui nous le montre prévoyant avec son instinct de divination quelle révolution se préparait dans la physiologie par l'application des recherches chimiques aux sciences de la vie : « J'étais entre Blanqui, Lucas, Châteauneuf, Villemain, près de Geoffroy Saint-Hilaire.

En face un vrai conciliabule de matérialistes, toute la Faculté de médecine. Aux pieds du catafalque la figure sinistre d'Orfila et la face bonasse de Larrey. Les pauvres malades de l'hôpital regardaient par la grille d'or. J'avais en perspective, par dédommagement, M. Dumas, le chimiste. Il me semblait voir mourir le *mécanisme* médical, commencer par suite de la chimie, dans l'avenir, la médecine organique. Broussais, quoiqu'il ait recommandé l'observation physiologique, s'est cependant contenté d'une médecine *mécanique* et négative, renonçant à interroger les *vires* médicatives de la nature. Broussais fut un héros. Sa médecine, ou plutôt chirurgie, celle d'un âge héroïque, vraiment française : « Avoir plus d'esprit et de courage, dans un moment donné, c'est français. »

nouvelles à la science; et il se croyait, en s'abandonnant à des constructions systématiques et à des conclusions philosophiques également hardies, le légitime successeur des premiers « lecteurs royaux ».

Il reprocha à ses collègues ce qui était précisément leur force : de poursuivre leurs investigations dans un esprit purement scientifique et critique, sans en tirer des conclusions générales qu'ils jugeaient sans doute prématurées. Il raconte que Burnouf et Élie de Beaumont n'auraient voulu pour rien au monde tirer de leurs découvertes des conséquences morales, sociales, religieuses; que lorsqu'il sollicitait Eugène Burnouf de montrer que la Perse zoroastrienne et l'Inde bouddhique avaient sur bien des points devancé ou inspiré l'Évangile, ou Élie de Beaumont d'insister sur la contradiction de ses découvertes géologiques avec les données de la Genèse, lorsqu'il leur disait : « Concluez. Montrez le point vital et fécond où vont concorder vos sciences. Ce sera le point de départ pour l'élan du monde nouveau », Burnouf souriait et Élie de Beaumont disait : « Pas encore ». Les autres lui paraissaient empreints de l'esprit de scepticisme qui caractérisait Abel Rémusat. Letronne rajournissait à plaisir, et à tort, les antiquités égyptiennes; Magendie, à chaque fait qu'il découvrait, interdisait d'en rien conclure. Et Biot, dont l'autorité était immense, s'opposait spirituellement à toutes les idées nouvelles. Michelet entra dans cette assemblée avec l'idée très nette qu'il allait apporter un esprit tout nouveau dans la chaire où Daunou et Letronne n'avaient donné qu'un enseignement critique, s'étaient interdit toute généralisation.

« Un étranger, peut-on le dire, écrit Michelet, venait s'asseoir dans cette illustre assemblée, non pas certes discordant (je les aimais, je les admirais), mais avec une tendance qui s'éloignait de la leur, une aspiration d'unité, un désir passionné d'accorder, pacifier, et la science, et l'âme humaine. Le grand titre de ma chaire était juste selon mon cœur. Il m'autorisait fortement... »

« Ce qui a caractérisé le nouvel enseignement tel qu'il parut au Collège de France, 1840-1850, c'est la force de sa foi, l'effort pour tirer de l'histoire, non une doctrine seulement, mais un principe d'action, pour créer plus que des esprits, mais des âmes et des volontés. »

Il nous dit comment, prenant Paris pour point de départ, il chercha à percer les mystères de la vie du peuple au Moyen-Age par l'étude des légendes, des symboles du droit, de la poésie, des cérémonies du culte ou de la vie privée.

« Ces cours qu'on pourrait nommer de *physiologie sociale* dirent comment la plante humaine, l'arbre de vie part d'en bas, de l'obscur, mais toute puissante inspiration populaire. Ils posèrent le droit du peuple. De là mon livre de ce nom. De là ma *Révolution*; et je dirai, tous mes écrits. Cette ardente recherche du droit m'imposait de pénétrer dans l'intelligence de l'esprit des masses, plus qu'on n'avait fait encore, bien plus, m'obligeait à refaire, à ressusciter ces vieux âges. Berthelot a dit en chimie, cette parole féconde : « On ne sait que ce qu'on refait ». Ces mots, c'est ma méthode même. Voilà pourquoi j'ai nommé l'histoire : Résurrection. »

On comprend que les professeurs du Collège, ceux surtout qui avaient voulu confier la chaire à un pur érudit comme Benjamin Gué-

rard, n'aient pas vu sans inquiétude monter dans la chaire de Daunou et de Letronne un historien philosophe qui se donnait pour mission de retrouver sur des indices dispersés et vagues, à force de divination et de conjectures, la vie obscure et inconsciente des foules. Rien d'étonnant que Michelet se soit senti isolé au milieu de savants qui pensaient que le Collège de France avait été créé pour faire des érudits, pour faire progresser la science par des découvertes précises, et non pour prêcher des doctrines, si nobles qu'elles pussent être, ni même pour purifier les âmes et fortifier les volontés.

Mais Michelet eut bientôt auprès de lui deux collègues qui concevaient comme lui la mission du Collège de France et voyaient dans leur enseignement un apostolat social et politique : Mickiewicz, chargé en 1840 d'un cours de langue et littérature slave, Quinet, nommé en 1841 professeur des langues et littératures de l'Europe méridionale. Michelet, dans un article de 1867, parle avec une émotion que les années n'avaient pas étouffée, de ce triple enseignement donné par trois hommes venus des points les plus différents, Quinet de la fiévreuse Bresse et de Lyon, la ville industrielle et mystique; Mickiewicz des forêts de Lithuanie, lui-même des faubourgs de Paris. Ils avaient ceci de commun, qu'ils se croyaient tous trois chargés de donner à la France un haut enseignement moral, et que tous trois avaient le sens profond de la vie, de l'âme populaire.

Mickiewicz, nous dit-il, cherchait le génie populaire dans l'action des sauveurs et des Messies, sauveurs de leur race, de leur patrie; il faisait constamment appel à l'héroïsme, aux grandes et hautes volontés, au sacrifice illimité. Quinet qui avait lui aussi dans son *Génie des Religions*, cours professé à Lyon avant de paraître en livre, cherché à démêler l'action de l'imagination et de l'inspiration populaires dans les conceptions religieuses, mêlait de même la prédication morale et politique à l'histoire dans ses cours sur la Révolution d'Italie, sur le Christianisme et la Révolution.

Michelet évoque avec une solennité enthousiaste les souvenirs de cet enseignement où, nous dit-il, « la foule, enseignée, nous enseignait à son tour, réagissait à son insu. Ce grand auditoire de tout peuple et de tout âge, Français, étrangers, vieux, jeunes, étudiants, professeurs, dames, influait puissamment sur nous. »

Le clergé et les amis du clergé ne se contentaient pas de protester dans les journaux, dans les chaires, à la tribune des deux Chambres contre les cours de Michelet, Quinet et Mickiewicz; ils déchaînaient des orages dans les salles mêmes des cours. Les professeurs étaient accablés de lettres de menaces. Et leurs amis, les étrangers surtout, Italiens, Polonais, étaient prêts à venir en armes pour soutenir la cause de leurs maîtres. Le 11 mai 1843, à une des leçons sur les Jésuites, « on vit auprès de moi Quinet et Mickiewicz, nous dit Michelet, l'un à droite, l'autre à gauche, proclamant notre concorde et donnant à cette jeunesse le plus beau spectacle du monde, celui de la *Grande amitié*. Saint nom de l'harmonie des cœurs, sous lequel si heureusement nos pères mêlaient deux choses : la fraternité d'hommes, la fra-

ternité de patrie! Entre la Pologne et la France, ayant près de moi, devant moi, tant d'illustres étrangers, Italiens, Hongrois, Allemands, je me sentis dans la poitrine une âme, celle de l'Europe. »

Nous raconterons comment Michelet, ses collègues et ses auditeurs en arrivèrent à ce point d'exaltation et nous tâcherons de faire comprendre l'action exercée sur Michelet, comme il l'a indiqué lui-même, par son auditoire, mais aussi par le mouvement même des idées et des passions de son temps.

Il ne faut pas croire que Michelet fut, dès le jour de son entrée au Collège de France, dans l'état d'esprit où il se trouva en 1843. Il avait certainement déjà des visées plus étendues que celles de ses collègues et apportait dans la science cette aspiration à l'unité, à une synthèse totale qui, dès le jour où il fut pénétré de Vico, dès son *Discours de distribution des prix* à Sainte-Barbe, en 1825, fut l'inspiration même de toute son œuvre historique. Mais il ne songeait pas encore à transformer son cours en une pure prédication morale, sociale et religieuse, à en faire de la physiologie sociale. Il avait l'intention de se tenir sur le terrain solide de l'histoire documentée, non de la spéculation et de la divination historique, et de 1838 à 1841, il enseigna l'histoire du xiv^e siècle, du xv^e, puis celle de la Renaissance, prenant sans doute les choses de très haut, se livrant à de hardies généralisations, à des vues d'ensemble parfois très téméraires, mais fondées sur une étude directe des faits.

Nous avons sur cette première période de l'enseignement de Michelet au Collège de France un témoignage très précieux, le petit livre publié en 1877 par M. Étienne Gallois sous le titre *J. Michelet. Notes recueillies à son cours du Collège de France en 1838-39*. Gallois avait succédé à Michelet dans sa chaire d'histoire au Collège Sainte-Barbe; il l'admirait et l'aimait; il suivait ses cours, il y prenait des notes qu'il publia quarante ans plus tard :

« Là nous venions, en toute humilité, nous remettre sur les bancs, pour l'entendre, attirés que nous étions par les souvenirs qu'il avait laissés à Ste Barbe Rollin, par le légitime retentissement de son nom, par le désir de cueillir à cet arbre de science incontestée quelques fruits ou au moins quelques fleurs pour adoucir l'aridité de notre propre enseignement. »

Le Michelet qu'il nous montre en 1838 n'est pas le prophète illuminé qui plus tard déchaînera des tempêtes dans les paisibles auditoires du Collège. Sans doute, il y attire une foule nombreuse.

« Dans la salle où il devait se faire entendre, la plus spacieuse de l'établissement... Michelet était précédé par une foule qui se disputait les places les plus rapprochées de lui, tant elle se montrait désireuse de ne rien perdre d'une parole pleine d'érudition sans aridité et d'ingénieux aperçus, quoiqu'à plusieurs déjà elle parût trop amie de la digression, visant à l'effet et quelque peu mélangée de paradoxe... Les dames abondaient à ce cours; les mères y menaient leurs filles, munies de cahiers qui révénaient abondamment annotés. Parmi celles-ci on reconnaissait..., à la distinction et à la grâce de toute sa personne, la fille même du professeur¹ ».

1. Gallois nous dit que plus tard le public féminin déserta les cours de

Gallois nous fait le portrait de Michelet en 1838. Il nous le montre se dirigeant vers le Collège de France « dans une tenue correcte, avec une démarche pressée et sérieuse... Une modestie naturelle et un peu embarrassée, plus encore peut-être que l'habitude de la méditation, tenait ordinairement son regard baissé... Son teint pâle semblait prouver que des parchemins confiés à sa garde, il faisait une étude journalière et son intime société. L'ovale de sa figure, son front sillonné de précoces rides, ses traits amaigris par le travail, nous rappelaient un autre professeur qui avait siégé avec plus d'éclat encore, à la Sorbonne : Guizot... ». Gallois fait remarquer que tous deux, contrairement à l'usage qui imposait la cravate blanche aux professeurs, portaient le gilet blanc et la cravate noire et insinue qu'ils mettaient tous deux une certaine coquetterie à faire ressortir ainsi la pâleur de leur teint ¹.

Combien le cours de 1838 devait être différent de celui que nous a décrit Jules Vallès dans une page du *Bachelier* où il rappelle ses souvenirs d'étudiant de 1846-47, ou plutôt de 1851 :

« Le cours de Michelet est notre grand champ de bataille. Tous les jours on monte vers le Collège de France. Laid, bien laid, ce temple universitaire, enserré entre ces rues vilaines et pauvres où pullulent les hôtels garnis... C'est triste. Matoussaint refuse d'en convenir : « Tu trouves tout triste. Ne voudrais-tu pas qu'il y ait des haricots avec des fleurs rouges ? » « J'aimerais mieux ça et aussi que Michelet fût plus clair quelquefois. » — « Alors répartit-il, Zoïle n'a pas encore été content de lui à sa dernière leçon ? » Content..., eh ! si, je suis content ! Je sais bien que Michelet est des nôtres et qu'il faut le défendre. J'étais triste parce que j'aurais préféré que ce fût moins élevé, plus terre à terre... Je parie que les trois quarts de ceux qui applaudissent ne comprennent pas. On attend toujours pour applaudir. Quand ce n'est pas tout indiqué par l'intonation et le geste du maître, deux grands garçons donnent le signal, pas seulement pour l'applaudissement, mais pour le rire aussi... »

« Pourquoi Michelet a-t-il de temps en temps comme des absences ? J'ai lu ses *Précis*, ses *Histoires*. Ça vivait et ça luisait. C'était clair et c'était chaud. Je parlais quelquefois dans ma chambre avec du Michelet comme on va se chauffer près d'un feu de sarment... »

Nous nous efforcerons de démêler les raisons qui ont transformé Michelet en prédicateur et en tribun et ce qui mérite d'être retenu de ces cours, dont le retentissement fut si grand.

Michelet n'avait pas exagéré dans sa leçon d'ouverture, il n'exagéra pas dans son article de 1867 l'importance de la création du Collège de France par François I^{er}, la révolution intellectuelle manifestée par cet enseignement soustrait à toute autorité doctrinale et opposé au traditionalisme étroit de l'Université et de la Sorbonne. Il n'avait pas tort de penser que, même pendant le xvi^e et le xvii^e siècles, le

Michelet, devenus le théâtre de manifestations bruyantes, et dont le caractère avait tout à fait changé.

1. « Cette pâleur qui était comme un reflet des parchemins et des papiers d'autrefois, ajoutait à leur distinction native. Elle était pour eux un ornement ; on y voyait le signe, non de la souffrance, mais de l'étude opiniâtre et de l'incessant labeur de la pensée chez chacun d'eux. »

Collège de France, malgré l'affaiblissement graduel de son enseignement et de son influence, avait néanmoins conservé en France des rudiments d'enseignement supérieur à un moment où celui des universités n'était plus qu'un enseignement théologique ou purement professionnel accolé à des collèges d'enseignement secondaire. Il avait enfin raison de penser qu'au *xix^e* siècle, malgré la lente renaissance de l'enseignement supérieur dans les Facultés de lettres et de sciences, le Collège de France fut le foyer le plus actif de recherche scientifique et de pensée libre. Il avait raison, à la fin de son article du *Paris-Guide*, de montrer la portée générale et philosophique des grands enseignements scientifiques qui, au temps du second Empire, illustraient le Collège de France, en particulier le cours d'embryogénie comparée de Coste, le cours de chimie organique de Berthelot, le cours de médecine ou plutôt de physiologie de Claude Bernard. Il salue avec raison « le resplendissant fanal des sciences de la nature qui, de ce petit bâtiment, est observé de toute l'Europe », cette science expérimentale qui renouvelle la conception de la vie, supprime les barrières qui séparaient le monde organique du monde inorganique, le monde physique du monde moral, la vie de la mort.

Michelet voit déjà l'esprit créateur, l'esprit de haute synthèse qui inspire ces savants novateurs, exercer son action sur les sciences historiques et il attribue à l'enseignement de Havet, de Laboulaye, à celui que Renan aurait donné au Collège de France, s'il n'avait eu la bouche fermée dès la première heure, la même portée générale qu'à celui de Coste, Bernard et Berthelot : « Tel est le Collège de France, la haute école de la vie, alternant des sciences morales aux sciences de la nature, d'elles encore à la morale. Et tout cela identique. Car la nature, c'est encore l'âme. Tout est vie, tout est esprit. » •

Michelet avait raison de penser que les enseignements philologiques, philosophiques et historiques du Collège de France pouvaient, devaient viser, aussi bien que les enseignements scientifiques, à ouvrir à l'esprit des horizons nouveaux, à tenter des efforts de synthèse et à éprouver et à renouveler les bases mêmes de la vie morale et de la vie sociale modernes. Mais il a indiqué lui-même l'erreur qu'il a commise en abandonnant le ton de la recherche et de l'enseignement pour celui de la prédication et même celui de la prophétie. Il dit que l'enseignement doit être critique et moral. Nous verrons que trop souvent, dans sa hâte d'exercer une action morale, Michelet a manqué aux devoirs du savant, de l'érudit et du critique.

CHAPITRE II

Le Cours de 1838 sur Paris

Michelet ouvrit son enseignement au Collège de France par un cours sur Paris. Il continua jusqu'en juillet ses leçons commencées le 23 avril et donna dix-neuf leçons pendant un semestre qui, d'ordinaire, n'en comporte que dix ou douze. Plus tard, il ne trouva presque jamais le temps et les forces de faire chaque semaine ses deux leçons réglementaires. Il se fit plusieurs fois accorder l'autorisation de n'en faire qu'une par semaine. Mais, à ses débuts, il se montra extraordinairement zélé.

Ce cours de 1838 peut être reconstitué à peu près en entier, grâce aux résumés du *Journal de l'instruction publique*. Il jette une vive lumière sur la pensée de Michelet, sur sa manière de comprendre l'histoire, en particulier l'histoire de France, à cette date, sur sa méthode de travail et d'enseignement. Il permet de juger la conception que se fit Michelet du rôle de Paris, rôle assez essentiel dans notre histoire pour que nous nous y arrêtions un instant.

Il y a en Michelet, nous le savons, un érudit qui considère l'analyse des sources comme un premier devoir.

Mais s'il a été archiviste consciencieux, il faut bien dire que le labeur lent et minutieux de l'érudit n'avait pas beaucoup d'attrait pour lui. Dans une note sur la promenade quotidienne qu'il faisait pour se rendre de la rue des Postes aux Archives, il exprime la mélancolie qu'il éprouve en s'éloignant des hauteurs pittoresques de la montagne Sainte-Geneviève, du sublime Panthéon, de sa chaleureuse École Normale, pour aller s'enfermer au silencieux palais Soubise, « dans le sérieux du devoir, dans les cimetières où sont conservés tous les débris de l'individualité politique. » Il se console de cet internement en regardant au passage Notre-Dame et les vitraux de Saint-Gervais.

« *Durum* », écrit-il. C'est dur, quand on descend des hauteurs de la généralisation poétique.

Il ne tarde pas, d'ailleurs, à y remonter. Car l'historien n'a accompli que la première partie de sa tâche en recueillant ses matériaux; son travail principal commence lorsqu'il en tire une synthèse, rapproche toutes les diverses manifestations de l'activité humaine, politique, littérature, droit, religion, art, et reconstitue, par un effort de généralisation, la vie intégrale d'une époque ou d'un peuple.

Mais cette généralisation ne peut se faire qu'à l'aide d'un choix. Il faut choisir les faits qui caractérisent le mieux une époque, qui résument en eux toute une situation, qui ont une valeur symbolique et expri-

ment sous une forme colorée et tangible le sens d'un moment de l'histoire et les idées dont il est l'expression. Michelet, disciple de Vico, a fait du symbolisme historique le procédé par excellence de l'historien.

Le symbolisme historique est d'un emploi singulièrement difficile. Et pourtant est-il un seul historien digne de ce nom qui n'ait pas cherché à mettre en relief les événements dont la portée lui paraissait la plus grande? qui n'ait concentré sur eux la lumière? qui n'ait fait choix parmi les actes ou les paroles d'un personnage de ceux qui lui ont semblé révéler le plus complètement son caractère? Le symbolisme historique n'est pas de nature mystérieuse ou mystique. Il n'enlève pas l'histoire du domaine des faits réels pour la transporter dans la région de l'abstraction ou du rêve. Michelet a pu, à un certain moment, sous les influences combinées de Cousin, de Vico et des métaphysiciens allemands, voir dans les phénomènes de l'histoire comme la traduction sous une apparence éphémère d'une pensée divine. En fait, lorsqu'il a appliqué son symbolisme dans ses *Précis*, dans son *Histoire romaine*, dans son *Histoire de France*, il l'a entendu d'une manière beaucoup plus simple et plus strictement historique. Il s'est agi pour lui de dégager de la masse des faits ceux qui n'ont pas un caractère purement accidentel, qui sont non de pures anecdotes, mais des anneaux essentiels dans la chaîne des temps, dans la série des causes et des effets, et qui révèlent le sens de tout un développement historique. Dans l'enseignement de l'histoire, même aux enfants, quand on recommande plutôt que de se perdre dans l'énumération de tous les événements militaires, de faire bien comprendre l'importance de certaines batailles, comme Bouvines, Crécy, Azincourt, Marignan, Pavie, Rocroy, Denain, Rosbach, Valmy, Marengo, Austerlitz ou Waterloo, ne fait-on pas du symbolisme historique au sens où l'entendait Michelet?

Le procédé, cependant, est périlleux par ce qu'il implique d'inévitable subjectivisme. Combien plus quand ce subjectivisme est voulu, érigé en méthode, en principe, en moyen d'investigation historique, comme l'a fait Michelet?

Il part de ce fait incontestable que l'hypothèse et l'analogie sont des instruments de découvertes dans les sciences naturelles. Un naturaliste de génie peut reconstituer un animal avec un os, comme un archéologue un monument avec quelques débris de pierre. Il part de cet autre fait qu'on ne comprend bien les choses du passé qu'en les faisant revivre en soi par une sorte de sympathie et d'amour. Il a vécu tant d'années absorbé dans l'histoire, faisant d'elle sa vie, qu'il a fini par s'identifier lui-même avec elle. Il a fini par croire que l'histoire vivait en lui (comme il vivait en elle), et que là où les documents l'abandonnaient, il pouvait pénétrer au-delà des textes en écoutant son propre cœur. Certes, il a dû à cette extraordinaire identification de l'historien avec l'histoire des éclairs de divination surprenante; mais elle l'entraîne à une confiance en ses impressions subjectives qui rend toute critique impossible et le maintient dans un état trop

fréquent d'exaltation et de trépidation, où il cesse d'être historien pour devenir visionnaire et prophète. Il y a en particulier quelque chose de touchant dans l'espoir qu'il a nourri d'arriver à retrouver l'histoire des multitudes populaires qui n'ont pu se faire entendre à travers les siècles, en écoutant en lui-même, fils de ces multitudes, leur âme longtemps muette. Mais, est-ce de l'histoire? N'est-ce pas de la poésie à propos de l'histoire ¹?

Le cours sur Paris a ceci de particulièrement intéressant que nous y retrouvons tous les éléments qui entrent dans la conception historique de Michelet.

L'érudit n'y est pas absent, car Michelet avait étudié de près et les monuments de Paris et son histoire, celle de son Église et de ses écoles. Le généralisateur trouve une matière toute préparée dans cette ville, dont les monuments s'accordent si bien avec son fleuve, ses îles et ses collines, et dont l'histoire se trouve écrite dans la nature même.

D'ailleurs, Paris n'est-il pas un symbole, le symbole de l'histoire même de la France? Par sa population, par ses monuments, par toute son histoire politique, littéraire, artistique, religieuse, Paris la résume toute entière; il n'en est pas seulement le centre, il en est la plus haute expression.

Enfin Michelet peut-il séparer Paris de sa propre personnalité? Fils de Paris, du Paris populaire comme du Paris intellectuel, né au cœur de la ville, il a vécu quinze ans dans les rues populaires et commerçantes du centre, dix ans dans le faubourg par excellence, le faubourg révolutionnaire, le faubourg Saint-Antoine; enfin, depuis l'âge de vingt-sept ans, il a habité la montagne Sainte-Geneviève, le pays latin qui conserve à la fois les souvenirs des Romains, des premiers temps du christianisme, des Francs, d'Abailard et de l'Université. Il n'a longtemps rien connu en dehors de Paris; il l'a aimé bien avant d'avoir étudié ses monuments, et l'histoire dont ils sont les témoins. Ainsi ne peut-il séparer sa personne de celle de Paris, en racontant l'histoire de Paris, il racontera et l'histoire de la France et celle de son propre cœur.

« Avoir aimé tout d'abord, dit-il dans une note de janvier 1843, avoir vu enfant avant de lire, vu un objet si complexe, la France, en un point... non la patrie locale, mais la patrie humaine, en ses actes, en ses changements. »

De très bonne heure, se promenant dans Paris, il a noté, surtout depuis 1831, toutes les impressions qu'il éprouvait devant ses monu-

1. Note de 1851 : « J'ouvre mes marionnettes et je recherche sous leurs figures différentes si l'intérieur n'est pas semblable, si ce n'est pas le même cœur. Oui, fort bien le même et le même que le mien. Je souffre comme ils ont souffert ».

Note de 1839. « Le même cœur. Si c'était moi. Identité par la compassion. Si Pythagore se souvient d'avoir été un des chefs de la guerre de Troie, pourquoi ne me souviendrais-je pas d'avoir été l'homme de misère qui traversa l'esclavage antique, le servage du temps des croisades, l'ouvrier des temps modernes? »

ments. J'ai entre les mains des notes nombreuses où chacun d'eux est analysé dans tous ses détails et raconté dans son histoire. Il détermine le sens symbolique de chacun dans l'histoire de France, et y rattache en même temps sa propre vie. Sans doute, ce qu'il admire avant tout dans Paris, c'est sa beauté organique, son ensemble et son développement : « Il ne faut pas, dit-il, comme Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, se faire un idéal de beauté de tel ou tel monument; il faut placer sa beauté surtout dans le mouvement, dans le développement progressif. »

« A quoi bon, dit-il encore, aller en pèlerinage à Rome et à Londres ? Rome est un sépulcre, Londres est un enfer. Paris, assis sur les deux rives de son fleuve, est plus beau de configuration et de progrès : « Elle est la ville sociale par excellence. » S'il y a beauté dans les monuments, plus grande beauté dans la forme organique de la ville, il y en a une bien autre dans le progrès et le mouvement de son histoire. La beauté est bien plus grande dans le devenir que dans l'être, dans la physionomie que dans les traits. »

Mais, précisément, c'est à travers les monuments que ce développement de Paris, en véritable symbole d'un grand État, a pu s'effectuer. Aussi les groupe-t-il d'après les époques et les idées qu'ils représentent.

Un premier groupe est formé par les Thermes et Saint-Germain des Prés : la civilisation romaine créant les voies de communication et donnant des lois, puis la civilisation chrétienne et la monarchie française jusqu'au lendemain de l'an mille, où le monde se rassure. Faisant un retour sur lui-même, il dit : « J'ai vécu avec eux. J'ai reconnu mon cœur dans ces monuments. Les Thermes ont commencé (mon développement) à moi, barbare. »

Un second groupe est constitué par Notre-Dame et le Palais de Justice. Notre-Dame, c'est l'église de la Victoire : victoire sur l'hérésie d'Abailard, sur les Albigeois, sur l'Empire et l'Angleterre à Bouvines. Le Palais de Justice, c'est Saint-Louis le Juste avec la Sainte-Chapelle, œuvre du mysticisme franciscain, et le jardin où siégeait « cet homme lai, dont les clercs voudraient imiter la vie. » Michelet ajoute : « Je lui ressemble dans mon meilleur moi. »

Le troisième groupe comprend le Louvre, les Tuileries et les Invalides. C'est toute l'ancienne monarchie. Le Louvre va, par la galerie Henri IV, des Tuileries de Charles IX à la colonnade de Louis XIV. Philibert Delorme, Jean Goujon, y ont travaillé. Michelet s'identifie avec ce renouveau de l'art français dont le Louvre est un des chefs-d'œuvre, et l'appelle *Ma Renaissance*. Quant aux Invalides, qui sont pour lui l'église du Louvre, ils abritent les drapeaux de nos armées et ceux conquis par nos armées. C'est le sanctuaire de la religion de la France, l'asile offert par Louis XIV aux vieux soldats infirmes jusque-là abandonnés : « Ils m'ont rendu, dit Michelet, ma dignité comme peuple. »

Enfin la Bastille, le Panthéon, et le Champ-de-Mars sont les sanctuaires de la France moderne, de la France révolutionnaire. Il y faut

joindre la colonne Vendôme et l'arc de l'Étoile, monuments élevés par l'Empire à la nation armée et victorieuse. Du reste le Panthéon et le Champ-de-Mars ont été préparés par la monarchie pour la Révolution. Celle-ci n'a créé aucun monument (Michelet en fait la remarque), rien qu'une place, celle de la Bastille, où l'on éleva provisoirement un bizarre éléphant de plâtre. Michelet dit de cette place : « *Mes droits y ont été reconquis.* »

La monarchie nouvelle est symbolisée par le triangle éloquent que forment la Chambre des Députés avec la Madeleine et le jardin des Tuileries. Ce triangle, c'est la place Louis XV, devenue la place de la Révolution, puis la place de la Concorde.

« Nulle ville, dit Michelet, plus belle, plus complète, plus humaine, belle dans la forme générale et le mouvement; nulle plus grandiose, plus vrai symbole d'un pays ». Il fait remarquer que la proue du vaisseau symbolique de Paris, c'est la pointe de l'île de la Cité tournée vers l'occident; c'est de ce côté en effet que se produit tout le mouvement d'expansion de Paris : « Rien de plus grand au monde que de voir le Louvre et les Tuileries allant par les Champs-Élysées vers l'Arc de Triomphe c'est-à-dire la royauté préparant la gloire du peuple [à l'époque où Michelet écrit ceci Napoléon se confond encore avec la Révolution], il est le chef du peuple à travers de vastes espaces ouverts pour des légions. De l'Arc retournez-vous, vous voyez le Panthéon par-dessus Notre-Dame et les Invalides, la Révolution sur la Religion et la Royauté. »

Par un nouveau symbole, Michelet observe que la colonne Vendôme est une conception grecque, l'Arc de Triomphe un monument romain, l'éléphant de la Bastille un emblème oriental : « Ici, dit-il, je me sens France et le Monde. »

Enfin l'analyse s'achève par le symbole, les deux rives de la Seine représentant les deux parties de la France. La rive droite c'est la France du nord, industrie et commerce, vie intense des boulevards; la rive gauche c'est le midi, la vieille éducation, la science et l'aristocratie, quartier des Écoles et faubourg Saint-Germain¹.

Je ne puis vous conduire avec Michelet à Notre-Dame, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à l'École des Beaux-Arts, à l'Arsenal, aux Tuileries; mais il faut nous arrêter un moment auprès de ce Panthéon, à l'ombre duquel il a passé les années de son âge mûr et de sa vieillesse, et à qui il avait voué un tel amour qu'il l'appelle toujours « mon Panthéon », et aussi à ce Père-Lachaise, qui a tenu dans sa vie une place d'autant plus grande que son amour pour les morts se

1. Ce symbolisme, qui donnait un sens spirituel à chaque image, à chaque objet, était devenu une forme de pensée si habituelle à Michelet qu'il éclate partout : Sur la Seine « vague au-dessus du pont d'Austerlitz, pincée fortement au-dessous : l'activité humaine domptant la nature ». Sur le pont suspendu : « Homme passant sur un fil. Puissance et facilité. La liberté dit à la nature comme Jupiter : Pendez-vous tous à cette chaîne; je l'enlèverai ». Sur les lumières de Paris qui s'allument le soir : « Ce sont comme des yeux ouverts qui vous regardent tout à coup et puis se ferment.... elle paraissent, s'éclipsent, se suivent, comme si elles se faisaient l'amour. Je les vois dans les greniers s'allumer pour la longue nuit de travail, sur nos ponts et aux boulevards s'éveiller comme l'œil de la société, pour la surveillance du bien et du mal. »

confondait pour lui avec son amour pour l'histoire, et qu'il se considérait pour ainsi dire comme le procureur de tous les morts oubliés.

La note suivante sur le Panthéon, est un peu postérieure au cours du Collège de France, mais elle est caractéristique :

PANTHEON, Mercredi 9 juin 1841.

Le Panthéon, dont on dit tant de mal et qui n'en est pas moins un temple austère et sublime, m'a apparu trois fois à trois époques de ma vie.

1818 [il faut lire 1814, ou bien : j'avais vingt ans]. La première fois j'avais seize ans, je me promenais seul au Jardin des Plantes, par un temps d'orage. Je montai au Labyrinthe, et de là je vis tout le midi s'envelopper de nuages noirs; puis, tout à coup, ce rideau se déchira, le soleil, qu'on ne voyait pas, apparut éblouissant dans les vitres du dôme. Cette grande lumière dont le foyer véritable était caché semblait une illumination d'un temple mystérieux d'Eleusis, une subite transfiguration de gloire, de vie à venir... Tout ce qu'une telle lumière, éclatant dans la majesté d'un tel monument d'art, peut promettre de bon et de grand...

1839. Vingt ans se passent et j'arrive à travers bien des chagrins, bien des travaux, à ma solitude des dernières années, à une époque où je me sentais de plus en plus sympathique, peut-être plus digne de sympathie, et où je n'en prévoyais pas moins un progrès d'isolement; justement parce que j'étais haut, il devenait chaque jour moins probable que je rencontraisse ce que dit Shakespeare « juste aussi haut que mon cœur »; je revenais donc tristement un soir de brouillard; plus enveloppé encore du brouillard de ma pensée... Mais par dessus les brumes obscures, dominait la tête calme, froide, mélancolique, de mon géant favori. Moi qui l'avais vu si brillant, si plein de soleil et d'espoir à la première vision, je le trouvais plus sublime encore; mais bien triste... Cette fois il me représentait le génie de la science, le génie rêveur et calculateur de la pensée moderne, planant dans sa solitude.

1841. Aujourd'hui même, j'ai eu la troisième vision. Au Panthéon je rattachais une image de ma vie entière, sinon fixée au moins couronnée. Je me rappelais comment ma dure enfance avait gravi contre le mont, avec efforts et déchirements d'ongles, ces grands murs escarpés qui montent cent pieds sans offrir d'appui. Je me rappelai ma maturité¹.

Le morceau s'arrête ici. La fin a été perdue ou détruite. Il y disait certainement comment à ce moment même, celui où Mme Dumesnil venait s'établir chez lui, cette affection nouvelle pour cette femme malade, qui devait lui être enlevée un an après, avait transformé sa vie.

Du Père-Lachaise, dont Michelet nous dit, dans une note sur ses voyages dans Paris : « Ma jeunesse s'est passée à errer au Jardin des Plantes et au Père-Lachaise, à Vincennes et route de Bicêtre. Je m'y nourrissais de rêveries; profonde solitude parmi les bruits du monde (combien le Père-Lachaise est poétique aux roses!) », voici une page du 20 juillet 1834, qui nous montre la place que le Père-Lachaise avait prise dans sa vie :

1. Le reste manque, Michelet devait y exprimer le bonheur et la paix que lui donnait l'amitié de Mme Dumesnil. C'est à cette date même qu'elle vint habiter chez lui (entre les 10-15 juin) et c'est la jalousie de la seconde Mme Michelet qui a déchiré cette page où sans doute éclatait le bonheur.

Voyez le rôle du Panthéon dans les lettres intimes. Mme Michelet n'a pas voulu que le Panthéon ait triomphé par Mme Dumesnil.

PÈRE-LACHAISE, 20 juillet 1834.

Si je me décide, tôt ou tard (et ce ne sera pas tard), à résumer les souvenirs de mon existence *individuelle*, de cette époque de ma vie où je ne vivais pas encore de la vie générale, je prendrai pour centre, pour texte, pour théâtre, le Père-Lachaise. Toute cette période de ma vie 1816-1825 (depuis la mort de ma mère jusqu'à celle de Mme Fourcy, Poinot jusqu'à mon mariage, jusqu'à mes études sur Vico, jusqu'au discours sur l'unité de la science) toute cette période, dis-je, a roulé dans un rayon étroit, entre le Marais, le Jardin des Plantes, Bicêtre, Vincennes, le Père-Lachaise. Là mes amours, mes promenades avec mes amis, mes pertes, mes regrets. Les premiers événements de ma vie pourraient s'y placer comme épisodes. Ce seraient des Mémoires, mais dégagés en partie des petites choses de l'individualité. Cette individualité du moins s'associerait à toutes les grandes individualités de ce temps, sur ce théâtre admirable de la vie et de la mort, où les tombeaux sont encadrés dans les roses, où le silence alterne avec le rossignol, le deuil avec l'amour...

Les passions politiques du jeune homme seraient moins petites, exprimées sur ces grands tombeaux... Ses passions personnelles emprunteraient quelque chose de grandiose et de philosophique aux contrastes de ce lieu si charmant et si tragique. Une éloquente biographie de nos plus illustres contemporains serait tissée dans celle de l'auteur, et l'une et l'autre enfermées dans la grande biographie de la nature... Ce serait tout à la fois art, histoire et philosophie.

Le progrès de la vie de l'auteur ne pourrait-il pas encore marcher jusqu'à un certain point de front avec la marche des événements individuels et généraux ? Ainsi chaque perte qu'il ferait serait pour lui un pas hors de l'individualité. Il irait ainsi grandissant en même temps que grandirait l'esprit public pendant la Restauration. Sa force éclaterait comme celle de la France, à partir de la Révolution de juillet. C'est l'époque où il a commencé une production abondante... Enfin détaché peu à peu de tout lien local, il commencerait une vie voyageuse et européenne...

En face du monument du général Foy, si pompeux, si solennel, je vois une pierre toute nue, B. Constant, hélas ! une vie si remplie ne méritait-elle pas quelque chose ? Heureux ceux qui moururent pendant le combat. On ne se soucie plus de ceux qui meurent après la victoire... D'ailleurs B. Constant n'était pas seulement un politique. Quoi ! pas une couronne pour l'*Essai sur la Religion* ?... N'a-t-il laissé ni ami, ni famille ?

Dans une foule de passages on le voit revenir au Père-Lachaise pour visiter les tombes de ses morts aimés, et surtout pour y rêver d'histoire. Dans cette nécropole où il distingue les trois âges de l'Empire, de la Restauration et de la monarchie de Juillet, il va déposer des fleurs sur les tombes négligées. Il aime regarder de là Paris, voir la ville vivante de la ville des morts. Il se considère, comme le tuteur et le protecteur des morts :

« Les morts, sont, pour dire comme le droit romain, ces *miserabiles personae* dont le magistrat doit se préoccuper. Jamais dans ma carrière je n'ai perdu de vue ce devoir de l'historien. J'ai donné à beaucoup de morts trop oubliés l'assistance dont moi-même j'aurai besoin. »

Telles étaient la préparation, les dispositions d'âme et d'esprit dans lesquelles Michelet inaugura ses leçons sur Paris.

Les deux premières leçons, des 23 et 26 avril, montraient dans la France le centre de la civilisation européenne, dans Paris le centre de la civilisation française.

« La France, dit-il, est un centre commun où viennent aboutir toutes les idées de l'Europe, mais si la France reçoit des autres pays, elle modifie, elle transforme tout ce qu'elle reçoit. Ce travail de fusion qui, par la critique, se fait en France pour toute l'Europe, ce même travail se fait à Paris pour la France. S'il est dans les destinées de notre pays de combiner et de mêler tant d'éléments divers, l'histoire de France est l'histoire de la civilisation; et, comme l'influence que la France exerce sur l'Europe, Paris à son tour l'exerce sur la France, l'histoire de Paris acquiert à ce point de vue une grande importance. »

Dans les leçons qui suivent, Michelet quitte les généralités pour analyser minutieusement les éléments qui contribuèrent à donner à Paris son rôle de capitale. Il accorde aux époques les plus anciennes la plus large part; huit leçons pour la période qui va du iv^e au ix^e siècle. Il ne lui en reste que sept pour parler du Moyen-Age capétien.

Le choix fait de Paris par les Romains comme position militaire montre qu'ils avaient reconnu l'importance géographique de sa situation. Paris devient ensuite un centre de la vie ecclésiastique chrétienne de la Gaule. En quoi Michelet, emporté par son idée générale sur le rôle de Paris, exagère beaucoup. Lyon, la ville de saint Pothin et de saint Irénée; Tours, la ville de saint Martin; Reims, la ville de saint Rémy; Mayence, la ville de saint Boniface, exercèrent en fait une action religieuse beaucoup plus puissante que Paris.

« C'est une chose admirable, dit-il, à voir cette religion si jeune et si poétique qui sort du prosaïsme de l'empire et qui prépare le mélange de la barbarie et de la civilisation caduque du monde romain. Où devait se faire ce mélange? A égale distance de la Germanie et du midi de la France, là où la civilisation romaine si prosaïque avait atteint son plus haut développement. Ce mélange devait se faire à Paris. »

Dans les leçons ultérieures, il insiste sur le caractère à la fois parisien et national des saints qui sont mêlés à l'histoire de l'établissement du christianisme à Paris : saint Denis, saint Marcel, sainte Geneviève, saint Germain.

C'est sainte Geneviève qui l'attire et le retient le plus. Il refait toute son histoire, la montre retenant les Parisiens au moment de l'invasion des Huns, sauvant la France en détournant Attila sur Orléans, où il sera arrêté par saint Aignan avant d'être vaincu par Aétius. Puis elle sauve Paris de la famine pendant que les Francs l'assiègent; elle ose remonter la Seine pour chercher des vivres. Elle inspire le respect au chef barbare, délivre les captifs. La nationalité (communale tout au moins), renait par une femme, car Geneviève est Gauloise, tandis que Denis est Grec et Marcel, Romain. Geneviève est un vrai *defensor civitatis*. Elle est la Vierge nourrice et mère de Paris. A côté de sainte Geneviève, Michelet fait apparaître saint Germain, qui avait vu en rêve une fille magnanime destinée à sauver la contrée des invasions. Il la découvre à Nanterre, petite fille avec quelque chose d'angélique et de céleste, et la marie au Christ. Mais Michelet ne pouvait s'en tenir à ce que lui fournissaient les bio-

graphies déjà légendaires de sainte Geneviève et de saint Germain. Son esprit inventif amplifie cette histoire et lui donne une portée symbolique; Geneviève lui paraît une sorte de préfiguration de Jeanne d'Arc. L'une et l'autre personnifient le rôle libérateur que la femme est destinée à jouer dans les grandes crises. Son histoire est même, dit-il, plus vraisemblable que celle de Jeanne d'Arc, pourlant si certaine. Écoutez cette page d'une curieuse éloquence, où Michelet laisse déborder tout son cœur, ce cœur d'où il devait tirer deux ans plus tard le merveilleux récit de sa Jeanne d'Arc. Il nous montre Attila reculant à Paris, à Orléans, pour aller se briser contre Aëtius :

« Ce qui l'avait poussé sur Orléans, c'était dit-on, la fermeté de Paris. Les gens de Paris veulent fuir. Geneviève retient les femmes en prière. On veut la noyer. Arrive un diacre d'Auxerre qui la sauve. Paris subsista. Restait à le défendre des défenseurs de l'Empire, des Francs, qui n'étaient guère moins cruels que ceux qu'ils avaient repoussés. Elle dit à un prêtre : Bâtissons à St-Denis. Point de chaux. La chaux se trouva miraculeusement. Mais Paris se mourait de faim. Les Francs couraient les campagnes; plus de cultures sinon vers la Haute-Seine. Enlèvement de captifs; terreur de tomber sous un maître sauvage qui même à jeun semblait ivre.

« Elle se jette en bateau; elle navigue hardiment, elle fait arracher les pieux qui gênaient et les barbares la respectent, ayant aussi leurs *voyantes* comme la voyante gauloise. Elle rapporte des vivres, cuit du pain, le donne avant même qu'il ne soit cuit. Les filles qui l'aidaient s'étonnent. Elles entendent dans la rue les pauvres affamés qui louaient Dieu et Geneviève.

« Quoique Grégoire de Tours n'en dise rien en sa qualité d'évêque, nul doute qu'avant les évêques et les politiques il n'ait fallu des voyants, du moins de saintes femmes pour apprivoiser les bêtes sauvages, plus corrompues encore que sauvages, et byzantinisées. Jamais sans la Pucelle on n'eût ramené à l'esprit d'ordre les brigands armagnacs. La Légende de sainte Geneviève est bien plus vraisemblable que l'histoire de la Pucelle. Childéric la vénérât, cette maîtresse de Paris. Il n'osait garder contre elle les captifs qu'elle réclamaient. Un jour, pour tuer ses captifs, il ferme les portes. Mais les portes, bien apprises, s'ouvrent d'elles-mêmes au doigt de Geneviève. Admirable charité de ce temps, égale au malheur du monde.

« Voilà le véritable point de départ de la France.

« Toute son histoire est comprise entre la Gauloise et la Française, naïves images de la Patrie, qui non seulement la défendirent, mais qui la représentèrent; ce bon sens dans l'enthousiasme, cette tendresse de cœur, ce caractère bon enfant de l'ancienne France. C'étaient deux bonnes filles.

« Sainte Geneviève ne porta pas l'épée et n'eut pas cette gloire cruelle du martyr, mais elle eut ce que la Pucelle demandait et désirait tant : elle se remit à filer, à cuire du pain pour les pauvres. Elle fut la bonne nourrice de Paris. Elle employa ce barbare Clovis à bâtir sur cette montagne le grand asile qui attira tant de pauvres étudiants ce qui fit de Paris la ville universelle du monde.

Si l'on nous rebâtissait cet asile tel qu'il a été, je voudrais qu'on mît aux portes la nourrice de Paris et la libératrice de la France, les bons génies de la Patrie. »

Insistant plus encore sur le caractère éminemment national, français, de sainte Geneviève, Michelet écrit ces lignes charmantes, mais où, vraiment, on ne saurait voir autre chose qu'une fantaisie poétique :

« Le don du rire, le don des larmes, appartient à notre climat. Notre ciel rit et pleure presque en même temps. Capricieuse Iris, fantasque et charmante

Climat unique, plus variable que l'Allemagne et que l'Angleterre. Non la robe flottante des brouillards, le petit point soleillé sur le gazon. Les nuages plus haut se battent au ciel. Brusque écart, et coup soudain de lumière... Cette intelligence du ciel avec l'homme, si frappante en ce pays, est glorifiée surtout dans la plus nationale de nos légendes, la légende de sainte Geneviève. On sait que dans les sécheresses, lorsque la terre se mourait de soif, la sainte levait au ciel ses yeux mouillés de larmes et le ciel pleuvait... que si la pluie durait trop et noyait la terre, la sainte pleurait encore et le ciel souriait pour la consoler. »

Très ingénieusement et très justement, après avoir montré Paris privé de son rôle de capitale pendant la décadence mérovingienne et la réaction austrasienne et germanique des Carolingiens, il signale dans le siège de Paris par les Normands en 885-886, le point de départ de l'avènement définitif de Paris à ce grand rôle. C'est Paris, avec son comte Eude, qui résiste à l'envahissement scandinave. Il sert d'asile aux serfs cultivateurs, et les comtes de Paris, devenus ducs des Francs, succèdent aux Carolingiens. Avec Hugues Capet et les Capétiens, Paris devient la résidence habituelle des rois et le centre de leur action. C'est de Paris que Louis le Gros et Suger entreprendront la lutte contre la féodalité turbulente des environs. C'est autour de Paris et de son Parlement que les rois grouperont peu à peu toutes les provinces de France.

L'Église se trouve associée à la royauté contre la féodalité, et sa hiérarchie contribue, elle aussi, à préparer l'unité nationale.

Deux faits essentiels marquent le ^{xii}^e siècle, l'affranchissement des communes et l'affranchissement de la pensée avec Abailard. Le succès d'Abailard paraît à Michelet intimement lié à l'esprit même du peuple parisien, esprit logique et positif. Toutes les classes s'éprirent d'un véritable enthousiasme pour la doctrine de la raison et du bon sens de ce Descartes prématuré, qui devait succomber sous l'autorité de saint Bernard. Michelet s'efforce d'analyser les éléments qui composaient la population du Paris du ^{xii}^e siècle. On savait encore trop peu de chose sur les organisations des métiers pour qu'il ait pu dire sur ce sujet autre chose que de vagues généralités, dont certaines sont bien contestables, lorsqu'il prétend par exemple, que le mouvement des communes et la lutte philosophique entreprise par Abailard sont une réaction contre la ferveur religieuse qui avait, au ^x^e siècle, produit les croisades. Le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècles sont en réalité des siècles de foi ardente, et les luttes religieuses sont une preuve de cette ferveur. Après avoir consacré une leçon à Abailard, il en consacre trois à l'Église de Paris, à Notre-Dame, à l'Université et aux ordres religieux. « Je ne me suis pas écarté, dit-il, du plan que je m'étais proposé de suivre. Si j'ai raconté avec quelques détails la lutte philosophique engagée par Abailard au ^{xii}^e siècle, la fondation des ordres religieux, l'histoire de l'Université, c'est que l'influence des ordres monastiques et de l'Université, des idées mises en circulation par Abailard, s'est fait sentir plus vivement à Paris que dans les autres

parties de la France et qu'elles ont eu de là un immense retentissement dans l'Europe entière. »

De ces trois leçons, une seule est vraiment originale, celle sur Notre-Dame.

De Notre-Dame, Michelet avait minutieusement étudié l'histoire dans Dubois, *Histoire ecclésiastique parisienne*; Lebeœuf, *Histoire de la Ville et du Diocèse de Paris*; D. Félibien, *Histoire de Paris*. Il en avait analysé soit seul, soit avec les archéologues Digby et Didron, les moindres détails d'architecture, de sculpture et d'ornementation. Cela fait, Michelet ouvre les ailes à son imagination, il cherche à deviner les sentiments qui ont animé le créateur de Notre-Dame, l'évêque Maurice de Sully, et ses successeurs, et la signification de cette majestueuse église. Il n'y voit pas simplement une œuvre religieuse, un symbole de piété et de foi, il y voit le symbole du triomphe de l'Église et de la royauté à la fin du ^x^e siècle et au commencement du ^{xii}^e.

« Quand on va admirer un monument comme Notre-Dame, on ne voit d'abord que la foi de ce bon Moyen-Age, la naïveté d'un âge de foi qui dura quinze siècles. L'immobilité de ces saints de pierre ferait croire que leur âge fut immobile. Puis un matin, sous ce costume uniforme, sous cette soumission apparente, l'histoire reconnaît les agitations, les sourds murmures de la liberté. Ce Moyen-Age fut un âge de combat... Oui, les saints ont été troublés, ont souffert... lutte intérieure, lutte extérieure. Ces monuments qui s'élèvent, ce n'est pas toujours l'élan spontané de la foi qui les élève, mais l'ardeur du combat, le désir de courber plus bas les fronts rebelles... Mais autour, et dans ces basses maisons qui se pressaient autour de l'église, grondait la sourde révolte; dans la boutique [naissaient de] timides dérisions (corporation, conjuration). Ah! si vous interrogiez ces pierres, que ne diraient-elles!

« Les alternatives que nous éprouvons dans notre vie individuelle, le monde les a éprouvées; avons-nous jamais un jour sans orage? »

Michelet considère Notre-Dame comme la réponse superbe de l'Église aux protestations élevées au ^{xii}^e siècle par Abailard, les Vandois, les Albigeois, Arnaud de Brescia, contre la foi catholique. Notre-Dame, c'est le génie de saint Bernard. Elle naît de l'accord momentané des deux puissances, la royauté et l'Église. Elle s'élève au moment où l'une et l'autre triomphent de leurs ennemis : Henry II, puis Jean sans Peur, Raymond VI, Frédéric Barberousse. Othon IV^e. C'est le pape Alexandre III, réfugié en France, qui, en 1163, pose la première pierre. Notre-Dame commence quand Saint-Germain finit. Le créateur de Notre-Dame, c'est l'évêque Maurice de Sully, un ancien moine arrivé par l'Église au sommet de la hiérarchie. Michelet voit en lui une âme altière et ambitieuse, qui veut établir la primauté de l'Église dans la cité, dominer Saint-Germain, égaler Sainte-Geneviève, contre laquelle il élève l'abbaye des chanoines de Saint-Victor. Il renverse deux églises pour établir Notre-Dame, allonge

1. Le combat semble avoir cessé. L'église est signée par la figure de Philippe-Auguste portant la couronne impériale de Bouvines (Michelet dit que Didron met en doute la réalité historique des statues).

l'île par derrière, abat les maisons par devant. Il élève d'un seul coup, entre 1168 et 1177, les voûtes du chœur à 104 pieds, (la hauteur de Sainte-Geneviève) et dédie l'autel en 1182, pour l'avènement de Philippe-Auguste et l'humiliation de Frédéric-Barberousse. Il meurt en 1196; le portail et les tours ne sont achevés qu'en 1220, mais il a été le vrai fondateur. Il a mis son âme dans ces pierres. Il y jette les dépouilles des juifs. Au tympan de la porte sud du grand portail, il place l'évêque à droite et le roi à gauche. A la porte centrale, il met les docteurs avant les martyrs. Il se fait donner Saint-Éloi; il croit avoir annulé Sainte-Geneviève et garde pour Notre-Dame sur les autres paroisses de la Cité le droit exclusif de sonner les cloches et de baptiser.

Ainsi Notre-Dame s'avance jusqu'au Palais. Là se heurteront les deux seigneuries, celle du roi et celle de l'évêque : celui-ci trône dans la grandeur féodale avec ses tribunaux et son droit de justice. Le jour de son intronisation, il est porté par les barons et le roi et par les chanoines de Sainte-Geneviève.

Il n'y a rien d'excessif à regarder Notre-Dame comme un monument qui marque un moment de puissance à la fois de l'Église et de la royauté, et l'accord de ces deux puissances. Il n'est pas douteux non plus que la royauté ait, dès le règne de saint Louis, à lutter contre la puissance envahissante de l'évêque de Paris, comme on le voit dans les démêlés de saint Louis avec Guillaume d'Auvergne. Mais Michelet dépasse de beaucoup les bornes de la vérité historique quand il représente la construction de la Sainte-Chapelle et la translation de la couronne d'épines comme dirigées contre Notre-Dame¹.

« La Sainte-Chapelle, dit-il, fut construite sans le consentement de l'évêque de Paris ni de l'archevêque de Sens. Et saint Louis montre lui-même la couronne d'épines primant ainsi la vraie croix de Notre-Dame, piquée d'émulation, bâtit le portail de 1257, achève ses tours. Elle crève les murs et déborde en chapelles. Ses cloches sont souveraines, mais elle perd aussi. Sainte-Geneviève, vaincue, lui échappe; d'innombrables écoles descendent de la montagne. Le Roi lui prend la moitié du droit sur Champeaux, c'est-à-dire que le Paris civil se forme aux dépens du Paris ecclésiastique². »

1. Il y a là une certaine exagération ou du moins une hypothèse un peu hardie. Saint Louis créa la Sainte-Chapelle sans autorisation, parce qu'il en avait le droit dans son Palais; mais on ne peut affirmer que cette absence d'autorisation ait été un acte d'hostilité, car l'archevêque de Sens était présent à la consécration le 22 avril 1248, et quand il transporta la couronne d'épines de Vincennes à la Sainte-Chapelle Saint-Nicolas en 1239 il commença par la porter à Notre-Dame.

Quant à ce que dit Michelet de Sainte-Geneviève et des Écoles par rapport à l'évêque, il a raison, avec cette restriction qu'il ne faut pas avoir dans l'établissement des collèges de l'Université une victoire du Paris civil sur le Paris ecclésiastique et que les Écoles de l'Université ne descendirent pas la montagne Sainte-Geneviève, mais la remontèrent.

2. Ce qui est vrai, c'est que quand l'Université des maîtres et étudiants de Paris fut constituée par la charte de Philippe-Auguste de 1200 et par les actes pontificaux qui reconnaissaient l'existence autonome des associations de professeurs et d'étudiants et enfin par le statut du cardinal légat Robert de Courçon de 1215 et le règlement d'Honorius III de 1222, l'autorité de l'évêque

Tel fut ce cours sur Paris, qui occupa une place à part, centrale, dans la vie de Michelet. Paris est à la fois la préface, l'explication et le résumé de toute l'Histoire de France¹. L'Histoire de France est l'œuvre de la vie de Michelet. Michelet a identifié sa vie avec Paris et, par Paris, avec la France elle-même.

de Paris et du chancelier de Notre-Dame, qui jusque-là avait seul le droit conférer aux professeurs libres la licence d'enseigner, fut considérablement diminuée; d'autant plus que les Ecoles émigrèrent de la Cité et des abords du Petit Pont pour se répandre sur la Colline Sainte-Geneviève qui avait une autorité scolaire et le droit de donner des licences d'enseigner et fit concurrence au chancelier de Notre-Dame pour la collation des grades. A partir de ce moment l'Université de Paris fut absolument autonome et l'autorité de l'évêque ne fut plus que nominale. Mais l'Université n'était pas un corps laïque opposé à l'Eglise. Au contraire le statut de Philippe-Auguste avait soustrait l'Université aux juges civils pour la soumettre exclusivement aux juges d'Eglise et l'Université était une association essentiellement religieuse dépendant directement du pape. Toutefois cette autonomie de l'Université, le rôle considérable qu'y jouaient les étudiants qui, eux, étaient en grande partie des laïques, constituait bien une atteinte portée à l'autorité ecclésiastique régulière, et on verra au xv^e siècle l'Université s'élever comme un pouvoir indépendant contre la Papauté elle-même. C'est bien dans une certaine mesure l'esprit laïque ou du moins l'esprit d'indépendance à l'égard des autorités ecclésiastiques qui triomphait. Mais l'Université à peine constituée, et surtout quand les ordres mendiants y obtinrent le droit d'enseigner, s'enferma dans la plus stricte orthodoxie théologique et la scolastique philosophique la plus étroite. Elle ne laissa pas se développer chez elle cet esprit de libre recherche et de rationalisme, ni le culte des lettres anciennes, qui avaient fait la gloire des Ecoles de Paris au xiv^e siècle, avant la constitution de l'Université.

1. Dans une note écrite en vue de la préface de 1869 et non utilisée, Michelet disait : « Ma vie, mon œuvre, mon labeur, c'était vraiment la même chose, dans une harmonisation rare. J'étais un moine de Paris. C'est Paris que j'enseignai. J'en fis l'objet de mon premier cours (1838-39. Il se trompe. c'est 1838). J'expliquai moins le Paris de la centralisation, des révolutions politiques, que le Paris social en ses puissances singulières de transformation, le creuset de chimie profonde où tout vient se modifier, où toute province, toute race, perdant l'âpreté locale, exclusive, insociable, prend sa seconde vie, se fait France. »

CHAPITRE III

Voyages de Suisse, d'Italie et de Lyon (1838 et 1839)

A peine eut-il terminé son cours, le 3 juillet, qu'il partit pour la Suisse et l'Italie. Il avait déjà, en 1830, vu le Piémont, la Toscane, Rome, la Romagne et le Milanais. Mais il importait au moment où son *Histoire de France* allait l'amener aux guerres d'Italie, de connaître cette Venise qui avait tenu tête à Louis XII, et cette Suisse qui avait été, au xv^e et au xvi^e siècles, la grande pourvoyeuse d'hommes pour les armées européennes, qui avait lutté contre Louis XI et Charles le Téméraire, dont les ligues grises jouèrent un rôle si considérable dans la politique européenne, et qui avait été aussi l'un des foyers de l'humanisme et de la Réforme. Il voulait enfin revenir par le Tyrol, refaire la route qu'avaient suivie les envahisseurs allemands de l'Italie, les armées de Maximilien allant combattre Louis XII et celles de Charles-Quint allant combattre François I^{er} ou piller Rome. Il s'accorda cette fois un peu plus de temps que pour ses précédents voyages, bien qu'il brûlât comme d'habitude les étapes et accumulât en peu de jours une prodigieuse quantité d'observations et d'impressions. Parti le 8 juillet, il ne rentra que le 17 août. Il ne resta jamais plus d'un jour dans un endroit, sauf Berne et Lucerne, où il passa deux jours, et Venise, où il en passa quatre.

Comme pour son voyage d'Angleterre, Michelet prit un compagnon. C'était, cette fois, Frédéric Baudry, un jeune Rouennais d'infiniment d'esprit et d'instruction, qui lui avait sans doute été recommandé par Chéruel¹.

Leur itinéraire les conduit en Suisse par Trèves, Dijon, Besançon, Morteau, à Neuchâtel et Morat, en cinq jours (du 8 au 12 juillet), de là à Berne, puis à Lucerne. Du 18 au 26, ils franchissent le Gothard, et traversent Lugano, Côme, Bergame, Brescia, Vérone, Vienne et Padoue. Après un séjour de quatre jours à Venise (du 27 au 30), ils repassent le 31 par Bassano et la vallée de la Brenta,

1. Baudry, né le 25 juillet 1818, reçu à l'École Normale en 1839, avait donné aussitôt sa démission pour faire son droit et se livrer ensuite à l'étude du sanscrit et de la grammaire comparée. Il fut en 1849 bibliothécaire de l'Institut agronomique de Versailles, puis en 1859 à l'Arsenal. Son premier travail sur le sanscrit est de 1852, sur les Védas de 1855. *Grammaire comparée des langues classiques*, 1866. Michelet l'avait sans doute examiné à l'entrée et s'était intéressé à lui.

Trente, Botzen, Brixen, le Brenner, Innsbruck, le Vorarlberg, Feldkirch, Saint-Gall, Zurich, Bâle, Mulhouse, Langres.

Mme Michelet, dans le volume *Sur les chemins de l'Europe*, a reproduit les notes de son mari. Malheureusement, ici encore, elle a modifié, paraphrasé le manuscrit, ajouté des banalités et des déclamations, supprimé, soit sur les monuments, soit sur les personnes, soit sur les incidents de la route, une foule de détails qui ont leur valeur, si l'on considère un récit de voyage comme un document biographique ¹.

Parcourant sans presque s'arrêter une route incroyablement longue, Michelet trouve le moyen de tout voir avec une précision extraordinaire et encore, à propos de ce qu'il voit, de juger, de réfléchir, d'imaginer, de mêler les observations de l'historien et du politique à celles de l'artiste. Il visite tous ceux qui peuvent le renseigner sur le pays, les hommes, la politique, les livres; il visite les bibliothèques et les archives, sans y travailler, bien entendu, mais en se faisant une idée des richesses qui y sont conservées. A côté des lettres, fort courtes, d'ailleurs, qu'il écrit à sa femme, il prend des notes abondantes, dont beaucoup sont très développées. Il écrit à M. Daunou, au sujet des archives et bibliothèques de Besançon, Berne, Lucerne et Venise ², des notes très sommaires, mais qui ont cependant leur valeur, et il trouve même à Venise, chez un antiquaire, vingt volumes des ordonnances de police des doges, du xvi^e au xvn^e siècle, qu'il offre d'acheter pour deux cents francs pour les Archives. Il écrit surtout à Mme Angelet pour la princesse Clémentine, et ces lettres, perdues en 1848, étaient des livres plutôt que des lettres. Michelet était constamment, sinon malade, du moins éreinté, indisposé. Il n'arrêtait pas pour autant, et cela n'enlevait rien à la vigueur de son esprit, ni à la fraîcheur de ses impressions.

C'est la période de sa vie où l'écrivain a peut-être atteint le plus haut point de perfection. A ce moment, il a pleinement dégagé sa personnalité littéraire; rien ne sent plus en lui, ni Rousseau, ni Chateau-

1. De plus il arrive à Mme Michelet d'estreper des noms propres et de commettre quelques erreurs en interprétant le texte de son mari.

A Lucerne, là où Michelet écrit : « La merveille, c'est l'espèce de Chapelle que la ville a bâtie pour ses archives » elle imprime : « Le Saint des Saints, c'est la chapelle où sont déposées les archives ». A Vérone elle confond le théâtre situé sur une colline de la rive gauche de l'Adige avec l'amphithéâtre qui est au centre de la ville, et où Michelet voit jouer une comédie. A Venise, elle appelle St-Pierre-et-St-Paul l'église de Jean et Paul. Elle appelle Bâle le grand *proterium* du Rhin au lieu de *portorium*. Elle écrit Campugnano pour Campugano, Aldelberg pour Adlerberg. A Innsbruck, là où Michelet décrit un projet de monument pour Andreas Hofer, où le héros en costume de paysan était couronné par un génie, elle écrit : « couronné de gloire par son héroïsme ».

2. Il fait croire à Daunou le 28 juillet qu'il s'est décidé à Berne à aller à Venise parce que ses amis lui ont promis de faire pour lui des extraits des manuscrits de Tschudi, et parce que les Archives de Venise l'attirent. Au fond il n'y a guère été qu'un moment, le samedi 27, et il n'y retourne pas, tandis qu'il va deux fois à San Rocco. On voit par ses lettres à Pauline que dès son départ, il avait fixé toutes ses étapes et que Venise était son but (lettre du 10 juillet, de Besançon).

briand; il n'y a pas encore chez lui de maniérisme, ou du moins, il y en a peu, la phrase est pleine, solide et pourtant vibrante, émue, laissant percevoir dans sa construction même le mouvement de la pensée. L'intensité d'impression et le relief de l'expression sont tout à fait extraordinaires.

Le talent descriptif, qui prendra dans la seconde partie de sa vie un essor peut-être excessif, atteint à ce moment sa plénitude. Certes, déjà dans l'*Histoire romaine*, dans la description de l'Italie et des montagnes de la Sabine, dans le *Tableau de la France*, surtout, il y avait d'incomparables paysages. Dans son voyage de Suisse et d'Italie de 1838, la vigueur du pinceau s'est encore accrue, bien que nous ne puissions en juger que par des notes rapides et inachevées. Ici, pas plus qu'ailleurs, la description n'est jamais tout à fait objective. Les apparences extérieures des choses sont toujours pour lui l'expression d'idées ou de sentiments cachés; pour les peindre, il emploie une incroyable variété de comparaisons, empruntées, tantôt au monde matériel, tantôt au monde spirituel. Son penchant au symbolisme trouve largement à s'exercer; mais il tient encore en bride sa sensibilité personnelle, à laquelle il laissera libre cours dans le voyage d'Allemagne de 1842.

Voici quelques notes, très courtes, mais d'une singulière allure, sur Venise. D'abord, la soirée du lundi 29 :

« Froide et magnifique soirée. Barques innombrables. Nuit douce. On plaisait notre gondolier : « bon gondolier, *Signori*, et qui sait chanter le Tasse. » Joie de guinguette. Quelques belles dames passent rapidement, pâles, maigres, un peu osseuses, et dans les yeux comme une lueur de poignard. Ciel merveilleusement nuagé, à la Véronèse. Le soleil se couche dans les vapeurs richement colorées de l'Adriatique. Nous rentrons en frissonnant un peu au vent du soir, à la Piazzetta et sous les arcades de la place St-Marc, où les musiciens allemands vont jouer. Clair de lune d'un cifet extraordinaire. Elle planait sur la Giudecca, d'où partaient des gerbes écaillées de nuages blancs. Le Rédempteur et St Georges étaient pâles, le Lido, le jardin public d'une formidable obscurité. A mes pieds de petites scènes à la Bassan dans les bateaux. Je me rhabillai pour contempler ce spectacle. De temps à autre une barque illuminée volait comme une luciole, d'autres non éclairées dessinaient leur silhouette sur les eaux argentées par la lune¹. »

Puis le mardi 30 :

« Le soir parcouru tout le Grand Canal. Merveilleux aspects de ces riches palais moresques et byzantins. Et tout cela ruiné. Marbres incrustés, portes en planches. Les autres ruines (Rome par ex.) sont au milieu de terrains incultes qui s'harmonisent avec elles; mais ici la mer est la même, la nature est toujours vivante, l'homme seul est mort.

« Venise au matin (4 heures) était merveilleusement belle. Le couchant, c'est-à-dire la coupole de Santa Maria della Salute, était éclairé, lorsque le levant était encore dans l'ombre. Venise semble sortir immédiatement de la mer, cela est littéralement vrai. Les monuments plongent dans la mer. Point de rivages, point de terre qui porte les palais, les églises; les degrés de marbre se continuent sous les eaux.

1. [Ces deux passages ont été considérablement arrangés dans *Sur les chemins de l'Europe*, p. 467-69.]

« Ces ruines sont tristes, mais plus tristes encore les ruines morales qu'elles contenaient naguère. Ce second byzantinisme a fini, faute de vie politique, par une sorte de carnaval, d'orgie; la seule sensation qui leur restât était le jeu. Alors, peu à peu tout cessa, les femmes mêmes n'attiraient plus; les lampes des *Carampane* s'éteignirent.

« Ces ruines ne sont pas dignes, comme celles de Rome, ne se rattachant pas à de grands résultats existants, et n'ayant pas reçu... de la religion une seconde dignité. »

Voici enfin, une page sur le Tyrol, mi-allemand, mi-italien, où la précision de la vision est frappante :

« Vallée de l'Eisack, moins impétueux que la Reuss et le Tessin, bien plus variée, des torrents coulent à nos pieds, des canaux passent sur nos têtes conduits par des aqueducs de bois. Nature bizarre, pleine de caprice et de vertige. A chaque instant le blé, la vigne, le maïs quittent la vallée, et montent à des hauteurs effroyables, puis descendent, puis remontent. Tantôt les ormes, les charmes accusent la nature du nord; tantôt les pins d'Italie, tantôt les sapins de la Suisse. Il y a ici, dit Lewald, tous les végétaux qui peuvent croître de l'Espagne jusqu'au Spitzberg. Le souffle puissant de l'Italie court des sommets du Tyrol, pénètre ses rudes vallées, porte le sirocco jusqu'à Innspruck. D'autre part on croirait volontiers que ces rochers rouges, ces montagnes de porphyre, ont conservé quelque chose de la chaleur des volcans. Les dolomites hérissent une grande partie de la contrée... C'est un poème étrange que ce Tyrol, et d'un lyrisme bizarre. Ces oasis de blé à mille pieds de haut éloignent l'idée du travail de l'homme. C'est apparemment la culture des aigles et des chamois. Mais il y a des montagnes régulièrement étagées de cultures diverses et riches du sommet à la base. Une surtout me frappa parmi ce cercle grandiose des montagnes qui entourent Brixen. C'était un immense théâtre mêlé de tous les végétaux de la terre, une corbeille colossale dans laquelle se trouvaient mêlés tous les fruits de la nature. Entre ces deux beaux mamelons se posait une noble petite église pour regarder paisiblement à ses pieds les deux tours de Brixen avec leurs petits dômes noirs; par dessus la ville et un triple cercle de belles collines qui ailleurs tombent des montagnes, un pic neigeux passait sauvagement la tête pour indiquer aux gens la route de Vienne! »

Les descriptions de monuments et de tableaux ne sont pas moins précises, ni moins énumérées. Michelet est très sensible à la splendeur de la peinture vénitienne; il a été l'un des premiers à reconnaître dans le Tintoret, tel qu'il apparaît à San Rocco, au Musée et au Palais ducal, sinon le plus parfait des peintres vénitiens, au moins celui dont la fougue créatrice est la plus puissante. A travers toutes ces descriptions, on retrouve toujours l'historien. Lorsqu'il voit à Innspruck la statue de bronze de l'empereur Maximilien, agenouillé dans l'église, il écrit :

« Le grand chasseur du Tyrol, l'empereur Max, qui chassait à mort, (comme la petite fille de Lewald qui chante et danse à mort est là, couché sur son prie-Dieu. Ce grand chasseur de royaumes, qui courut tout, manqua

1. [Mme Michelet, p. 496-97, efface des traits précis, comme la première phrase. Elle plaque ici un « sourire méridional », ailleurs un « D'où vient ce miracle? ». Les oasis « à mille pieds de haut » deviennent des oasis « suspendues sur des précipices », et les montagnes deviennent « sages ». D'elle encore « les mains invisibles » qui portent la « corbeille ».]

tout, semble avoir eu le vertige, la légèreté du Tyrol, quelque chose de mobile et de violent¹. »

Michelet n'étudiait pas les hommes de moins près que la nature et les monuments. A chaque étape de son voyage, ville, village, auberge, il note les costumes, les expressions des visages, les paroles caractéristiques qu'il saisit au passage. Il remarque avec esprit la rudesse des Tyroliens autrichiens des alentours d'Innsbruck et l'adoucissement graduel des caractères à mesure qu'on approche de la Suisse.

Son besoin de généraliser l'amène à donner une curieuse caractéristique des Suisses, en qui il voit des Français rationalistes, avec une écorce plus rude et plus fruste. Il écrivait ces pages à Lucerne. Ces pensées le reprennent au retour à Bâle, où il trace ces lignes admirables :

« Je ne me lassai pas d'errer autour de la rouge cathédrale romane, fondée en l'an mille par l'empereur Henri le Saint et sa Cunégonde pour servir de sépulture à Erasme, à Bullinger etc. Ere du christianisme pontifical et de Grégoire VII, ère du protestantisme et du philosophisme : les siècles se heurtent ici. Et tout le long, au pied de la silencieuse église et du sombre cloître roman plein des tombeaux des réformateurs, coule et murmure dans son grand voyage de la Suisse à l'Allemagne, le flot majestueux, rapide, indifférent du Rhin. A quelle incommensurable distance suis-je donc de l'Italie ? Me voici au sein du rationalisme². »

Michelet revenait de son voyage avec tout un trésor d'observations et d'impressions qui devaient lui servir pour écrire l'histoire du xv^e et du xvi^e siècles et qu'il utilisa immédiatement, pour son cours de l'hiver de 1838-1839³.

Il n'avait toutefois pas encore terminé les voyages préliminaires qu'il jugeait nécessaires comme préparation à la continuation de son *Histoire de France*. Il lui restait, pour avoir parcouru les diverses régions de la France, à connaître le pays qui va de Paris à Lyon et la vallée inférieure du Rhône. Il dut remettre à 1844 ce dernier voyage, auquel il joignit l'exploration de l'Auvergne; mais il profita de ses vacances de Pâques de 1839 pour faire un rapide voyage de quinze jours de Paris à Lyon⁴.

1. [Même procédé p. 506.]

Vous retrouverez cette même impression, presque dans les mêmes termes, dans le volume de la *Renaissance*.

2. [Mme Michelet a eu peur (p. 521) du « Fondée... pour servir... ». Elle écrit : « Fondée... elle devait servir... ». — Le « flot » devient « le fleuve ».

3. [Voy. p. 479-481.]

Il s'intéresse à la politique moderne autant qu'aux souvenirs de l'histoire. A Lucerne il se fait renseigner par M. Monnard, le président de la Diète, sur tous les détails de la situation politique et économique de la Suisse. On voit à chaque moment comme il sait interroger savants et hommes d'État et s'instruire sur le passé et le présent.

4. Cette exploration méthodique de la France ne visait pas seulement l'histoire de France, mais aussi le projet que Michelet caressa toute sa vie, tenta plusieurs fois et abandonna toujours, projet qui perce déjà dans ses cours

Disons tout de suite quelques mots de ce voyage de Lyon de 1839 (du 24 mars au 7 avril). Michelet n'avait obtenu que quinze jours de congé de la direction des Archives. Il n'eut que juste le temps d'aller à Lyon, où il passa six jours entiers. Cette fois-ci, au lieu de voir une foule de choses diverses avec précipitation, Michelet s'appliqua à voir à fond la grande cité industrielle, à la fois ouvrière et mystique, qui en 1834 avait par son insurrection posé à la fois le problème social de l'organisation du travail et le problème politique de la République ¹.

Michelet avait pris pour l'accompagner dans son voyage sa fille Adèle âgée de 15 ans. Ils vont droit à Autun sans désemparer, du dimanche 24 à 2 heures au mardi 26 à 4 heures du matin, sans que ni Michelet ni sa fille se trouvent fatigués de ces deux nuits et de cette journée et demie en voiture. L'observateur de la nature, l'archéologue et l'économiste trouvent, du reste, moyen de faire en passant leurs observations, nourries sans doute par les conversations des compagnons de route ².

La forêt de Fontainebleau traversée à la nuit lui inspire cette description :

« La nuit avait commencé. Pour la première fois j'observai l'effet d'une nuit de printemps avant le printemps, c'est-à-dire avant les feuilles et le rosignol. Cette forêt sans feuilles produisait l'effet fantastique de certains paysages chinois. La partie inférieure de l'horizon était barrée de longs nuages blancs, singulièrement légers et transparents. Sur ce blanc se découpent en noir les feuilles mortes et les branches avec des pointes, des aigrettes, de vives arêtes, toutes les fantaisies qu'on attribuerait au ciseau d'un spirituel découpeur. Sur ce bizarre ensemble, de scintillantes étoiles versaient leurs influences bénignes. L'hiver était sur la terre dans cette maigre forêt, l'été semblait déjà venu au ciel, à voir ces belles étoiles paisibles, surtout au loin Vénus, qu'on distinguait à une teinte d'or. »

Il trouve aussi le temps, en déjeunant à Auxerre, de visiter la cathédrale et l'abbaye de Saint-Germain. Enfin en traversant les vignobles il se met à raisonner sur la transformation que la culture de la vigne a fait subir au pays.

Pendant la journée qu'il passe à Autun il est tout entier à l'archéologie et aux souvenirs historiques, et d'un mot il situe admirablement la vieille ville, sur les bords de sa rivière l'Arroux et au milieu de ses bois de chênes. C'est un jeune prêtre de l'Archevêché, M. de Vaucoux, qui le conduit à travers les antiquités d'Autun.

sur Paris et que nous reverrons dans les cours de 1843 à 1844 : écrire une histoire populaire du peuple de France, une histoire de l'âme populaire de la France. Sur la couverture du voyage de 1835 il a écrit : « Je travaillais à mes origines du Peuple. *Le Peuple* est sorti de là ».

1. Il joint à l'étude de Lyon celle d'un autre centre manufacturier, Saint-Etienne et, comme il l'écrit à Mme Angelet, pour les bien voir, il faudrait non huit jours, mais huit mois ou huit années.

2. Il commence par recueillir une série de renseignements minutieux sur la marine d'État et les matelots, que lui donne un officier breton, parent de La Tour d'Auvergne.

A Lyon, au contraire, bien qu'il ait visité le Musée et les Archives, il est pris tout entier par la vie moderne, par le spectacle nouveau pour lui de cette industrie si originale de la soie. Il trouve ici son ami Quinet avec la charmante femme qu'il avait ramenée d'Heidelberg et à qui Michelet confie Adèle pendant qu'il va visiter les quartiers ouvriers¹. Son guide est M. Arlès-Dufour, un industriel, ancien Saint-Simonien, qui avait joué un rôle considérable. Avec le docteur Lortet, un admirable philanthrope, à qui Michelet se lia d'une amitié aussi durable que leur vie, Arlès avait essayé d'exercer une action sur la classe ouvrière en s'associant à la rédaction de l'*Écho de la Fabrique*, le premier journal ouvrier sérieux qu'il y ait eu en France. Il ne réussit qu'à se ruiner, à se rendre suspect aux ouvriers et odieux aux fabricants; mais il était si estimé qu'il trouva aussitôt des commanditaires qui lui permirent de relever ses affaires. Michelet eut en lui le plus dévoué, le plus compétent des *ciceroni*.

Il est frappé du contraste des deux montagnes, Fourvière et la Croix-Rousse entre lesquelles, en 1853, il établira un dialogue où le Lyon ouvrier affirmera le progrès moderne et l'avenir de l'harmonie sociale, en face du Lyon mystique resté attaché au passé. Mais en 1839 il trouve que la spiritualité de Fourvière est une spiritualité matérielle, comme il convient à cette ville matérielle, tandis qu'à la Croix-Rousse, le Jardin des Plantes et le Musée spiritualisent la matérialité par l'art et la fantaisie.

Michelet trouve à Lyon le vieux système de la fabrication familiale dans son plus grand développement, mais il s'imagine que le système d'atelier va y succéder, qu'avec la production collective viendra tôt ou tard la consommation collective, et que les ouvriers nourris à bon marché dans la manufacture rêveront d'un système communiste phalanstérien. L'évolution qu'il prévoyait ne s'est produite qu'à la fin du siècle et n'est pas encore tout à fait achevée. Arlès-Dufour lui-même croyait que la persistance de ces petites fabriques venait du manque d'association des capitaux. Il conduit Michelet dans un de ces ateliers de la Croix-Rousse :

« Nous montâmes à l'entrée de la Croix-Rousse dans un coin de vilaine maison, sale sur les murs, sale d'escalier, et cependant pas plus sale que la plupart des maisons bourgeoises de Lyon. Nous entrâmes d'abord chez un pauvre diable de tisseur républicain que M. Arlès a sauvé d'être envoyé à la Cour des Pairs en 1834. Déjà il avait passé sept mois dans la prison de Perrache, 8 enfants sans pain, femme enceinte, mort en perspective. Il sortit stupide de prison. Sa femme errant sans pain avec ses enfants était comme une lionne, dit M. Arlès. Elle lui fut envoyée et reçut des secours, et la liberté de son mari.

« L'atelier était remarquablement sale et pauvre. Il contenait quatre métiers. Deux filles de 16 ou 18 ans travaillaient un peu mollement, comme filles de la maison; un garçon de 12 ans idem. Enfin un pauvre petit de cinq ans à un tout petit métier; il travaillait debout, parce que, me dit sa mère, il n'y avait pas de siège assez bas pour lui.

1. Michelet voit aussi Foisset, Paricaud, Noirod, Montfalcon, Boulay; il se plaint d'avoir trop de visites.

« Six énormes pains étaient entassés dans un coin. La famille mange 66 livres de pain par semaine.

« La mère, personne vive, énergique, jeune encore, malgré ses neuf enfants, est l'âme de la maison. Le mari grand, maigre, éteint, nature visiblement douce et faible, semblait ne devoir jamais se relever du coup qui l'avait frappé.

De petites soupentes contenaient les lits du père et des huit enfants. Le neuvième est en nourrice.

« La seule chose qui consolait un peu l'âme dans ce tableau de misère, c'est que la famille travaille seule et n'admet pas de compagnon. »

Michelet va voir ensuite des chefs d'atelier aisés, intelligents, dans des intérieurs propres et modestes, hommes inventifs et habiles qui font la prospérité de l'industrie lyonnaise par les perfectionnements qu'ils apportent sans cesse aux procédés de fabrication. L'un d'eux, qui fabrique avec sa femme des ornements d'église, est membre du tribunal des prud'hommes.

« Ceci est visiblement l'ouvrier aimé du clergé et de l'autorité, unissant les deux principes lyonnais, industrie et religion. »

Mais à cette époque l'industrie lyonnaise n'avait pas encore le magnifique essor qu'elle a pris aujourd'hui, et la population ouvrière n'avait pas atteint l'aisance dont elle jouit actuellement, grâce aux efforts combinés des ouvriers eux-mêmes et des grands industriels qui ont fait servir leurs énormes fortunes au bien-être de la classe ouvrière et aux progrès de leur cité. En 1839 l'industrie de la soie était entre les mains d'une multitude de petits fabricants qui, dit Michelet, « nourrissent leur ouvrier, rapinent sur lui, le vexent de toute manière ».

Michelet insiste sur les haines sociales qui couvent dans cette population ouvrière de la Croix-Rousse :

« La rude montée de la grande côte, dont les noires maisons, dont le pavé âpre et glissant font sentir la rude vie de ceux qui l'habitent, moins rude encore que monotone, sombre et sans soleil...

« Là doivent couvrir de grandes haines, de grandes tristesses. Le *chef d'atelier*, travaillant moins lui-même, étant moins ouvrier qu'autrefois, surveillant le travail et gagnant sans travail, vivant en partie au café, doit être envié, détesté du *compagnon* dont il exige un travail assidu. Celui-ci est très impatient de s'établir, si jamais il le peut, afin de travailler peu, de vivre au café en faisant travailler les autres... L'*apprenti* à son tour doit être tyrannisé par le compagnon, qui en l'absence du fabricant-maître, est son maître.

« Qu'on se figure donc la population des campagnes, forte, gaie, fraîche et rose, entrant dans les lugubres rues, venant y subir cette tyrannie du petit atelier, souffrir, pâlir, envier. »

Je ne puis vous conduire encore à la maison des fous, l'Antiquaille, que Michelet décrit d'une plume si pittoresque et si émue, ni même résumer le récit de son voyage à Saint-Étienne (3-4 avril) ¹.

Cette ville, qui compte aujourd'hui 120.000 habitants, n'en avait guère plus de 30.000. Michelet ne dit rien de la rubannerie, qui occupe aujourd'hui plus de 250 fabriques et 60.000 ouvriers. Cette industrie

1. Michelet *Étourdiment* écrit 4 et 5, d'autant plus étrange qu'il a bien daté du dimanche 31.

était loin d'avoir alors l'importance qu'elle a acquise depuis; aussi Michelet n'a-t-il été attiré que par la fabrique d'armes de guerre et par l'industrie minière qui, à ce moment, était en pleine crise¹.

Michelet ne devait pas oublier ce qu'il avait vu à Lyon et à Saint-Etienne. C'était le commencement des enquêtes qu'il allait poursuivre durant les années suivantes sur les conditions des classes populaires en France. De là sont sortis les admirables chapitres du *Peuple* sur les « servitudes » de l'ouvrier et du fabricant². Il devait, il est vrai, s'occuper alors encore plus de la condition des ouvriers cotonniers, bien autrement dure que celle des ouvriers en soieries³.

1. Début du récit : « Parti à 7 heures pour Saint-Etienne, l'omnibus nous mène à l'extrémité de Perrache, près du confluent et du pont de la Mula-tière qui, de Perrache, traverse la Saône, Fourvière nous suit longtemps avec sa belle chaîne le long de la Saône et les grottes du chemin des Etroits où Rousseau, jeune et pauvre, dormit si bien. Que d'aventures dans ce Lyon, à la rencontre des routes et des fleuves! N'est-ce pas là, sur un pont de Lyon, qu'Agrippa d'Aubigné délibéra s'il se noierait, lorsque la Providence vint à son secours... »

2. Michelet a mis en tête du journal de juillet 1839 « avec ma fille qui avait alors 16 ans (inexact, 15). Je m'occupai trop peu d'elle. Je travaillais à mes Origines du Peuple. »

3. Il écrit dans son introduction de 1848, p. 8 : « Cette enquête commencée à Lyon il y a environ 10 ans, j'en ai suivie dans d'autres villes, étudiant en même temps auprès des hommes pratiques, des esprits les plus positifs, la véritable situation des campagnes, si négligée de nos économistes ». Nous aurons occasion de noter les diverses étapes de cette enquête de Michelet.

CHAPITRE IV

Le Cours de 1838-39 et le tome IV de l'Histoire de France

Nous ne possédons pas de notes inédites pour le cours que fit Michelet en 1838-39 sur le xiv^e et le xv^e siècles. Mais nous pouvons nous en faire une idée assez complète grâce à l'analyse qu'en a donnée le *Journal de l'Instruction publique*¹ et aux notes prises par M. Étienne Gallois et publiées par lui en 1877. Ces notes sont très fragmentaires. Elles ne paraissent pas prises avec une grande intelligence et elles accentuent encore ce qui était le caractère même de ces leçons, une série de petites phrases brèves, souvent mal liées entre elles, et où le professeur sautait rapidement d'un sujet à un autre. Cependant les idées essentielles du cours, si elles sont pauvrement exprimées, n'ont pas échappé à l'auditeur.

Michelet préparait la publication de son IV^e volume, consacré tout entier au règne de Charles VI, et qui allait paraître en 1840 (la préface est du 8 février). Il avait déjà sur le chantier les tomes V et VI qui vont jusqu'à la mort de Louis XI, et son cours de 1838-1839 embrasse précisément toute cette période. Dans son livre il analyse les événements, il les raconte en s'appuyant sur les sources. Dans son cours il donne la philosophie des événements, montre le rôle tenu, dans l'évolution de la France et du monde, par les xiv^e et xv^e siècles qui expliquent la fin de la société du Moyen-Age et la naissance du monde moderne. Dans la préface de son quatrième volume, après avoir indiqué l'idée générale qui inspire les tomes IV et V de son histoire : la mort et la résurrection de la France, la ruine et la reconstitution de la royauté, il insiste sur le caractère solide, érudit, documentaire, de son ouvrage. Il dit que l'histoire étant œuvre d'art autant que de science, il l'a dégagée des échafaudages qui en ont préparé la construction, mais qu'elle est principalement fondée sur les grandes collections d'actes, imprimées et manuscrites, Ordonnances des Rois, Trésor des Chartes, Registres du Parlement, Actes des Conciles, Recueil des actes de l'histoire d'Angleterre, Statuts du Royaume d'Angleterre, qui fournissent d'authentiques annales et permettent de dater, de confirmer ou de contredire les récits des chroniqueurs. Il ajoute qu'il a fallu un temps très long pour interpréter ces documents, contrôler les chroniques par les actes, les actes par les chroniques.

Il se vantait un peu en se présentant à ses lecteurs comme ayant

1. Le *Journal de l'Instruction publique* dit lui-même combien il est difficile d'analyser de pareilles leçons.

procédé à un dépouillement complet des documents d'archives et au contrôle des chroniques par les actes; cependant il avait fait au moins en partie ce travail, il avait donné du règne de Charles VI une image neuve autant que vivante.

Dans la leçon finale de son cours de 1839, il indique que son but au Collège de France n'est pas de faire l'histoire érudite des faits, qui d'ailleurs exigera des siècles, mais l'histoire des causes, qui se trouve dans l'histoire de la philosophie, de la littérature, de la religion. On voit ici Michelet revenir aux idées qu'il développait à l'École Normale en 1828, quand il y enseignait simultanément la philosophie et l'histoire ¹. En disant qu'il a cherché dans ce cours à dégager l'esprit de l'époque et que cet esprit, c'est le *schisme*, il pousse cette idée bien au-delà de ce qu'il indique dans la préface du tome IV. Ce n'est pas seulement le schisme pontifical et politique, c'est la lutte du matérialisme et du spiritualisme, de la chevalerie et de l'esprit moderne, la discorde féodale qui ruine la féodalité, la discorde universelle qui est la mort de la nation, que Michelet voit dans l'histoire du *xiv^e* siècle. Fidèle à ses préoccupations morales, il part de là pour prêcher la concorde à ses auditeurs en face des ennemis qui d'Allemagne ou d'Angleterre peuvent menacer la France. La France est haïe comme nation parce qu'elle est un peuple novateur et révolutionnaire. Nos frontières sont ouvertes. Il faut renoncer à cette éristique où l'on se complaît à accentuer ses divergences d'opinion, pour être unis devant l'étranger.

On voit paraître ici, dès 1839, le moraliste qui fera en 1846 entendre les mêmes appels à la concorde dans *le Peuple*.

Le plan du cours est le suivant.

Michelet étudie successivement la ruine de toutes les idées et institutions sur lesquelles avait reposé la société du Moyen-Age. La chevalerie, sortie de la féodalité, est pour cette dernière un élément dissolvant; elle aboutit à une exaltation folle et à une vie artificielle. Elle a ennobli, purifié, christianisé la société, exalté le rôle de la femme. Puis la chevalerie et les femmes elles aussi, à la fin du *xiv^e* et au *xv^e* siècle surtout perdent le caractère d'idéalité qu'elles avaient eu un instant.

C'est ensuite la Papauté ruinée par la captivité d'Avignon, puis par le schisme, par l'Université et par les rois, et qui se trouve supplantée dans la direction de l'humanité par l'esprit moderne, par l'équilibre européen et le droit des gens (cette religion de la justice qui ne recourt plus au magistère pontifical), par l'imprimerie et la science, par la conception d'une harmonie nouvelle du monde.

1. Michelet était d'ailleurs poussé dans cette voie par ses auditeurs eux-mêmes. Le *Journal des Etudiants*, à ce que dit une note de Michelet, lui reprochait en mai 1838 de ne pas remplir le titre de son cours *Histoire et Morale*. « Il faudrait donner davantage aux *institutions*, répondre plus directement aux *besoins du temps*, en un mot avoir plus d'âme et une âme pour réchauffer et refaire les autres. » On est étonné de ce reproche. J'ai en vain cherché le *Journal des Etudiants* et la *Gazette des Ecoles*.

Michelet met ensuite en présence les deux forces politiques qui luttaient au Moyen-Age, la royauté dont le triomphe après la crise de Charles VI sera le triomphe de l'ordre et de la paix, et les familles féodales qui après avoir joué un très grand rôle, disparaissent comme féodalité pour reparaître comme noblesse militaire, former la société des cours et diriger les armées.

Après cette analyse des causes de décadence des formes sociales et religieuses du Moyen-Age, Michelet étudie la France dans ses rapports avec les nations étrangères, et recherche ce qu'elle a dû, pour la formation de sa nationalité moderne, aux guerres d'Italie, à la lutte avec l'Angleterre, à ses relations avec les Pays-Bas¹ et l'Allemagne. Il y ajoute l'étude des limites perpétuellement incertaines entre France et Allemagne² et de la formation de la Belgique par l'action des maisons de Hainaut et de Bourgogne³.

Tel est le squelette de ce cours qui, vous le voyez, aurait pu avoir une grande portée si chacune de ses parties avait été traitée avec précision et toutes réunies par un enchaînement rigoureux. Malheureusement Michelet n'eut pas le temps de donner à ces leçons la forte structure, la plénitude de faits et de pensées qui eussent été nécessaires. Il se laissait aller dans chaque leçon à des digressions. Il illustrait chacune de ses idées par quelques exemples piquants et quelques brillants récits; mais nul lien solide ne reliait entre eux ces chapitres trop superficiels d'une philosophie de la fin du Moyen-Age. C'était chaque fois, plutôt une série d'aperçus un peu discursifs, au hasard des souvenirs et de la conversation, qu'une étude méthodique où chaque chose avait une place proportionnée à son importance.

Il y avait cependant dans ce cours quelques vues qui méritent qu'on s'y arrête un instant.

Notons d'abord la tendance qui se manifeste à travers tout le cours de justifier tour à tour chacun des faits historiques qui se présentent à l'historien, d'en montrer non seulement la raison d'être, mais la légitimité, même au point de vue moral, le caractère de bienfaisance. Nous le voyons, par exemple, justifier la richesse de l'Eglise et son pouvoir temporel : « Il était bon que la richesse fût aux mains des intelligents, du pouvoir spirituel : l'Eglise avait besoin d'un culte et ce culte était dispendieux et magnifique. Pour répandre

1. Il consacra quatre leçons aux Pays-Bas qu'il chercha à caractériser et à définir par leur art (voyez 1837).

2. Qui d'après Michelet est destinée à perdre toujours à l'Occident pour gagner à l'Orient.

3. Les dernières leçons du cours furent plus narratives et serrèrent les faits de plus près. Très belle leçon sur la crise morale du xv^e siècle. *L'imitation*, Gerson, puis les Ordonnances de 1317-1413, les luttes des Armagnacs et des Bourguignons, Jeanne d'Arc, l'histoire de Louis XI et de Charles le Téméraire. Michelet mêle à ses leçons des études critiques sur la méthode de Barante rapproché de W. Scott, sur l'auteur de *L'imitation*, sur Chastellain. Belle description de la cour de Charles VI, de Philippe VI après Azincourt, de la cour de France et de Bourgogne, de Louis XI, de la Flandre, de la bataille de Granson.

l'instruction elle avait besoin d'argent. Elle était l'asile des malheureux. Il fallait qu'elle fût riche pour exercer cette hospitalité. » Et plus loin : « Il fallait qu'elle fût matérielle pour dominer les gens matériels, mondaine, pour dominer le monde. Il était très utile qu'elle devînt souveraine. »

De même que Michelet justifie la richesse de l'Église, il en justifie la ruine : « L'Église a mêlé à la pâte grossière du Moyen-Age un levain d'intelligence, de moralité, de critique. Cette critique l'a ruinée. En donnant sa moralité au monde, elle se perdait elle-même. Tout système qui a duré longtemps périt par lui-même. Ainsi périt l'Église. »

Michelet qui, à cette époque, n'a pas encore pris une attitude de combat contre l'Église, demande que cette critique, fille de l'Église, s'exerce avec respect, et qu'on mette le christianisme immortel hors de toute atteinte.

Dans le même esprit, il fait l'apologie de la royauté des Valois : même sous les mauvais rois, elle fait progresser l'ordre et la paix; dans le midi vaincu, elle assure aux vainqueurs la sécurité, aux vaincus une certaine tolérance. Il légitime jusqu'à la fiscalité, si oppressive pourtant, cette royauté ayant besoin d'argent pour accomplir son œuvre.

A plus forte raison, cherche-t-il à dégager les heureux effets des guerres d'Italie, qui ont fait l'éducation de la France. Chose plus étrange encore chez un homme qui ressentait pour les Anglais toutes les passions, toute l'aversion héréditaire des jeunes Français grandis pendant les guerres de Napoléon, il cherche les bons côtés de la rivalité de la France et de l'Angleterre. Cette lutte est à ses yeux le grand objet de l'histoire moderne. Les deux nations se sont beaucoup donné l'une à l'autre et en s'opposant ont accru leurs qualités nationales pour le plus grand bien de la civilisation. « Les Anglais et les Français, dit-il, sont frères plus qu'ils ne pensent, mais non amis, ce qui serait fâcheux, car les deux grandes originalités du monde, les deux plus beaux éléments humains, seraient supprimés. La lutte des Anglais et des Français a été plus utile au genre humain que n'eût été leur amitié. » Il montre l'afflux des Normands, Gascons, Poitevins, vivifiant l'Angleterre, de Guillaume le Conquérant à Édouard II, puis l'Angleterre, riche de toutes ces civilisations, agissant sur la France, d'Édouard III à Henri V, et créant pour ainsi dire sa nationalité.

Michelet justifie par des raisons philosophiques cette interprétation optimiste de toutes les révolutions de l'histoire : « L'histoire, dit-il, est un syllogisme dont le passé est la prémisse, le présent le moyen terme et l'avenir la conséquence. Il faut donc être bienveillant pour le passé et prévoyant pour l'avenir. Le sens historique, c'est le parfait équilibre de l'intelligence entre ce que le passé a eu de bon et ce qu'il a eu d'imparfait. »

Cette déclaration de principe et de méthode semble impliquer chez Michelet un strict déterminisme historique. Or, nous savons qu'il n'était ni déterministe ni fataliste; au contraire, dans une des leçons de ce même cours, il proteste contre le fatalisme de races et d'idées, qui est le propre de l'école pittoresque et matérialiste.

Son optimisme vient d'ailleurs; il s'appuie sur une raison purement subjective et une autre que je n'ose appeler philosophique, que je qualifierais plutôt de mystique. D'abord Michelet, pour raconter l'histoire, pour la faire revivre, a besoin de sympathiser avec elle¹. Cette sympathie change d'objet à mesure que l'histoire se transforme et se déplace. Tour à tour, Michelet justifie, approuve, aime l'Église qui gouverne les barbares et triomphe des empereurs, et les rois de France qui abaissent l'Église — la féodalité et la chevalerie, puis le régime moderne, qui supprime la féodalité et bafoue la chevalerie. A cet entraînement de sa sensibilité s'ajoute une vue mystique qu'il a héritée de Vico et dont il ne se débarrassera jamais entièrement : la foi dans le gouvernement de la Providence, ou tout au moins la foi que l'évolution historique est l'expression d'une pensée divine, d'une loi providentielle².

Une des leçons les plus brillantes et les plus originales fut celle sur la féodalité, dans laquelle Michelet prit comme type des vicissitudes de la féodalité la famille de Coucy. Il était difficile, en effet, de choisir un meilleur exemple de cette Sirerie (devenue marquisat et pairie) d'étendue moyenne, mais qui joua néanmoins un grand rôle dans l'histoire des débuts de la royauté capétienne et dont un des possesseurs, Enguerrand III avait, dit-on, pris la devise : « Roi ne suis, ni prince, ni duc, ni comte aussi, je suis le sire de Coucy. » Ils nous ont laissé dans leur donjon de Coucy un des monuments les plus caractéristiques de l'architecture militaire du Moyen-Age. Le nom des sires de Coucy se trouve associé à des luttes contre l'autorité ecclésiastique, contre l'archevêque de Reims, les évêques de Liège et de Laon, aux résistances contre les premiers efforts d'indépendance communale, contre la commune d'Amiens. Sous Louis VI, ils sont avec Thomas de Marle, en lutte ouverte contre la royauté. Sous Louis VII, Enguerrand II suit le roi à la croisade. Sous saint Louis, Enguerrand III est un des chefs de la ligue formée contre Blanche de Castille. Raoul II suit Louis IX en Égypte et est tué à la Mansourah. Enguerrand IV son successeur est sévèrement puni par Louis IX pour s'être féroceement vengé de jeunes gens qui avaient violé ses droits de chasse. Peu s'en faut qu'il ne soit mis à mort. Un des châtelains, vassaux du sire de Coucy, Raoul (neveu de Raoul I^{er} mort à la troisième croisade), est un auteur de chansons et c'est à lui que se rattache la fameuse légende de la Dame du Fayel³.

Puis, au xiv^e siècle, une nouvelle période s'ouvre pour la maison de Coucy. Elle se met au service de la royauté. Elle s'allie à des

1. Ce besoin de sympathie va jusqu'à lui faire parler d'Isabeau de Bavière, instrument passif entre les mains des partis, avec une sorte d'attendrissement. [On notera que la critique très moderne partage l'indulgence de Michelet pour cette princesse.]

2. Qui dit encore du Moyen-Age : « Le Moyen-Age est un système, nous n'en sommes pas un, ce qui doit nous rendre très humbles lorsque nous parlons de lui. »

3. A qui son mari fait manger le cœur de son amant.

familles princières, avec celle des Balliol d'Écosse par Enguerrand IV, avec celle d'Autriche par Enguerrand VI, avec celle d'Angleterre par Enguerrand VII. Cet Enguerrand VII, diplomate et chef militaire, aventureux et chevaleresque, résume toute l'histoire de sa race. Il va, avec des bandes de mercenaires, se faire battre par les Suisses, à qui il veut enlever l'héritage de sa mère, Catherine d'Autriche, et ravage l'Alsace au retour. Il va en Italie pour éviter d'avoir à prendre parti entre Édouard III, son beau-père, et le roi de France, son suzerain. Quand Charles VI lui offre le titre de connétable, il conseille généreusement au roi de lui préférer Olivier de Clisson pour assurer à la France la soumission de la Bretagne; puis il prend part en 1396 à la croisade de Nicopolis; fait prisonnier, il va mourir de langueur en Bithynie. Sa fille Marie, principale héritière de cette grande race, vend sa part d'héritage au duc d'Orléans, tandis qu'une fille cadette fait passer le reste aux Luxembourg, puis aux Bourbons, si bien que la principale part du fief rentre dans le domaine de la couronne.

Michelet avait, on le voit, admirablement trouvé, sur ce théâtre restreint, l'image symbolique des destinées de la féodalité tout entière.

Il fut moins heureux dans la vue générale qu'il développa au sujet de la Réforme, de Wicief et de Luther. Il y a sans doute une part de vrai dans la conception hardie, peu faite pour être approuvée, soit des protestants, soit des catholiques, d'après laquelle le principal service rendu par Luther serait d'avoir provoqué la Réforme de l'Église catholique. Allant plus loin il soutient qu'après Luther, c'est la Révolution française qui a le plus contribué à la Réforme morale du catholicisme. Il n'a pas tort non plus, quand il dit que la question des biens d'Église, c'est-à-dire une question toute temporelle, a été le point de départ de la lutte de Wicief contre la papauté, tandis que Luther est parti d'une base toute théologique. Mais Michelet va beaucoup trop loin, ou plutôt il se trompe, quand il affirme : « C'est à tort qu'on regarde Wicief comme le précurseur de Luther. Il n'y a entre eux presque rien de commun »; ou encore : « Luther est parti d'un point de vue théologique, et il a fondé, Wicief, d'un point de vue matériel, et il n'a rien fait de durable. »

Si Wicief commence par protester, dès 1336, contre la simonie pontificale, en 1368, dans son *De Dominio divino*, il conteste l'autorité pontificale elle-même et n'admet d'autre autorité que celle de Dieu et des Écritures, dont il commence la traduction en langue vulgaire en 1380. Dans ses traités, mais surtout dans son *Triologus*, sa dernière œuvre, il soumet tous les sacrements à une critique négative. Sans soutenir sur la grâce et la prédestination des doctrines aussi absolues que Luther, il fait dépendre le salut, non des pratiques et de l'intervention du clergé, mais de la régénération intérieure.

Or, les doctrines et les écrits de Wicief pénétrèrent en Allemagne et jusqu'en Bohême, puisqu'en 1410, l'archevêque de Prague, Jean Shy-nick, entre en lutte avec Huss et son disciple Jérôme de Prague, qui avait été étudier à Oxford, d'où il revint en 1402. Il fait brûler les écrits de Wicief. Le hussitisme fut en Allemagne le grand propagateur

de toutes les idées de Réforme, et nous connaissons assez aujourd'hui les doctrines des précurseurs de Luther pour savoir que celui-ci n'apporta, sous ce rapport, rien de nouveau.

Fuller ne s'est pas trompé quand, dans sa *Church history of Britain* (1655), ayant raconté qu'Henri V avait fait jeter les cendres de Wicléf dans le Swift, il ajoute : « Elles furent emportées du Swift dans l'Avon, de l'Avon dans la Severn, de la Severn dans les mers étroites, et de là dans l'Océan Ainsi, peu à peu, les doctrines de Wicléf devaient remplir le monde. »

Le volume IV de l'*Histoire de France*, point de départ de ces généralisations aventureuses, parut en 1840. C'était le plus plein, le plus nourri qu'eût encore publié Michelet. Certaines parties, la campagne de Roosebeke, les luttes des Armagnacs et des Bourguignons, la tentative de réforme marquée par l'ordonnance cabochienne, la campagne d'Henri V de Lancastre, de 1415 à 1420, ont, aujourd'hui encore, à peine vieilli.

Ce qui donne à ce volume une valeur exceptionnelle et un charme unique, c'est, dirai-je l'art? le mot ne serait ni assez fort, ni tout à fait juste, car l'art suppose une combinaison réfléchie de moyens en vue d'un but déterminé, c'est plutôt la puissance créatrice, le génie divinateur qui évoque devant nos yeux l'esprit de discorde, la violence, la sensualité brutale, et finalement, la mélancolie et le désespoir qui caractérisent cette lugubre époque où la France, gouvernée par un roi fou, paraît tout entière délirer avec lui. Peut-être l'imagination colorée, la sensibilité aiguë de Michelet, a-t-elle ajouté quelque chose à la réalité, mais le tableau qu'il nous peint de cette époque de fêtes folles, de luxe effréné, de pillages et de massacres, de discords religieux et de superstitions extravagantes est, dans ses traits essentiels, conforme à la réalité.

Les passages caractéristiques abondent. D'abord le merveilleux passage sur les costumes du xiv^e siècle, symboles du désordre intellectuel et moral.

Puis les pages étranges sur l'alchimie, la sorcellerie, considérées comme l'aurore des sciences de la nature et aussi comme le présage des malheurs qui vont accabler la France.

Ensuite, l'admirable chapitre sur la folie de Charles VI avec les pages si touchantes sur ce qu'il y avait de bon chez ce pauvre insensé et sur l'étrange amour du peuple pour ce misérable roi (p. 83-86).

Enfin, les pages sur la stérilité intellectuelle qui marque l'époque de Charles VI, la fin du Moyen-Age, et, comme conclusion de tout ce volume, le triomphe de la mort, la Danse Macabre, épilogue d'une époque de dissolution générale¹.

1. Cochut, dans l'article très remarquable consacré à Michelet dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1842 insiste beaucoup sur le progrès qui se marque du t. III au t. IV dans la précision et la solidité de ses récits,

On est saisi, quand on lit ce terrible et émouvant volume, par la verve, l'élan sauvage et comme endiablé qui le remplit. On dirait que l'auteur l'a rédigé d'un seul jet, sans un arrêt, sans une reprise ni une bavure, comme saisi par une sorte d'empirement à la fois allègre et douloureux.

Il l'a écrit à un des moments les plus sombres de sa vie, au lendemain de la mort de Pauline. Il en parle dans une des notes de son *Journal intime*, du 29 avril 1844, dans une de ces confessions qu'il faut connaître pour comprendre l'œuvre de Michelet¹.

L'abbé Douhaire, dans un article de l'*Univers* (26 mai 1840), résume les critiques adressées à Michelet par ceux qui avaient jusqu'alors nourri le vain espoir de le voir devenir un défenseur de l'Eglise, de la tradition.

Alfred Nettement, dans la *Gazette de France*, lance contre Michelet l'accusation de panthéisme, reproche banal adopté par les catholiques de cette époque contre tous ceux qui n'avaient pas leur foi, mais rend un très bel hommage au mérite historique de ce quatrième volume.

Au point de vue de la critique historique, c'est Nettement qui a raison.

Au point de vue de l'esprit dans lequel fut écrit ce volume, Douhaire ne s'est pas complètement trompé. Dans sa note écrite le 23 juin 1840, un mois à peine après l'article de Douhaire, comme dans sa note de 1844, la confession de Michelet est complète. Dans les mois qui suivirent la mort de sa femme, il fut en proie à un véritable désarroi moral. Obsédé par les suggestions de ce qu'il appelle dans son journal « son ange noir », il est sur le point de se laisser aller à une liaison indigne de lui (dont il est sauvé par les conseils fraternels de Mme Quinet). Il se plonge alors dans le travail pour s'arracher à ces instincts inférieurs. Il se livre avec frénésie à la rédaction de ce quatrième volume, où le vertige de la volupté se mêle au vertige de la mort.

Douhaire, cependant, a singulièrement exagéré en représentant Michelet comme ayant écrit d'une plume leste, moqueuse, gaillarde et libertine, et Michelet, lui aussi, dans sa rage de sincérité, a de beaucoup dépassé la vérité en s'accusant d'avoir cédé à d'immorales inspirations. Le ton du livre entier est celui d'un amer et douloureux désenchantement, d'horreur pour les vices qu'il décrit, de tristesse pour cette mort d'un monde.

Si les suggestions sensuelles auxquelles il fait allusion dans ses notes intimes ont été pour quelque chose dans le coloris excessif de certaines pages du quatrième volume, l'inspiration profonde qui donne à ce volume un accent si intense et une sombre harmonie d'une si puissante unité, prend sa source dans la crise morale produite en lui par la mort de Pauline.

Je ne referai pas l'histoire de ce drame, que j'ai raconté dans mon

et insiste sur son talent de narrateur. Il fait en particulier l'éloge des pages consacrées dans le t. IV, aux luttes des Armagnacs et des Bourguignons et à l'ordonnance cabochienne.

1. Voyez dans *J. Michelet*, p. 88-89.

livre sur *J. Michelet*. Je me borne à rappeler ce qu'il y a d'essentiel pour l'intelligence de l'œuvre même de Michelet.

L'année écoulée entre mai 1838 et mai 1839 avait été singulièrement active et occupée aux travaux les plus divers. En avril 1838, Michelet avait écrit son *Discours sur l'Éducation de la Femme au Moyen-Age*¹. Il était à ce moment, au retour du voyage de Hollande, préoccupé d'écrire une histoire de Bonaparte, considéré comme le grand symbole des temps modernes, « de l'époque où tout s'est trouvé solidaire de tout. » Il éprouvait le besoin de rentrer dans la poésie des symboles après avoir décrit la prosaïque époque de Charles V et avoir enlevé leur auréole aux Templiers, dont il commençait à imprimer le *Procès* en 1838.

En attendant de réaliser ses projets sur Bonaparte (il les poursuivait jusqu'en 1842), il s'attache à deux symboles plus voisins : la Femme², la maison — à Paris, qui est sa maison, et auquel il consacre son premier cours. Après le voyage de Venise, qui le jette dans la Renaissance, il revient au xiv^e et au xv^e siècles, dans l'hiver 1838-39; il se remet aussi à des travaux sur l'esclavage et le servage, pour juger le concours de l'Académie des Sciences morales, dont il fait le rapport en mai 1839³. Il va à Lyon avec sa fille, et c'est au retour de ce voyage qu'il s'aperçoit avec terreur de l'état de maigreur, de faiblesse de sa femme. Déjà, depuis 1839, on voit, par leur correspondance, qu'elle était souvent souffrante. Pendant son voyage à Lyon, Michelet multiplie ses recommandations de précautions pour sa santé. Un mois après son retour, l'état de Pauline s'était tellement aggravé qu'il devint nécessaire de la transporter à la campagne, dans la maison de santé Meyer, à Passy.

Le 24 Juillet, elle mourait.

Le désespoir de Michelet fut atroce. Il était d'autant plus grand que depuis deux ans, Michelet sentait de plus en plus, malgré les vingt années passées ensemble, malgré les deux enfants qu'ils avaient élevés, malgré une vie de famille très étroite, où la mondanité n'avait aucune part, qu'il n'avait jamais existé entre eux ni parité d'esprit, ni véritable harmonie d'âmes. Pour échapper à cette douloureuse pensée et au sentiment de sa responsabilité dans l'état de demi-culture, de demi-éducation où Pauline était restée, il se jeta avec frénésie dans le travail. J'ai laissé supposer dans mon livre que, peut-être, Michelet avait eu

1. Lu à la séance solennelle des cinq académies et qui, comme le lui écrivait Vallet de Viriville ne faisait qu'effleurer le sujet (lettre du 23 mai 1842).

2. En janvier 1839, au Collège de France, à propos de la femme du Moyen-Age, il explique la femme comme médiateur.

3. Il fait donner le prix de 1.500 fr. à Aug. Wallon et Yanoski qui avaient collaboré au mémoire sur les causes de l'extinction de l'esclavage ancien, une récompense de 1200 fr. à Ed. Birot qui a donné plus de place à l'élément chrétien. Mentions à Venedey, à Saint-Germain et une autre dont le nom n'est pas donné.

envers elle des torts graves. J'avais interprété dans ce sens les paroles qu'il écrivait à son lit de mort : « Qu'est-elle devenue, cette malheureuse partie de moi-même, pendant que l'autre errait dans la science et la passion ? » J'ai depuis trouvé tant de notes où Michelet affirme que son foyer fut toujours pur, que je n'ai aucune raison de les mettre en doute, car Michelet, dans son journal, pousse la franchise jusqu'aux dernières limites et ne laisse dans l'ombre aucune des défaillances auxquelles il se laisse entraîner pendant son veuvage.

La passion dont il parle, ce sont « les vains caprices d'imagination qui l'éloignaient d'elle », et la domination impérieuse de celle qu'il appelle « sa grande maîtresse, l'Histoire ».

Après la mort de Pauline, deux sentiments violents dominent son âme. D'abord le remords aigu, brûlant, de n'avoir pas été pour elle ce qu'il aurait dû, de ne l'avoir pas éduquée, élevée à lui, de l'avoir laissée oisive, s'oublier elle-même.

En second lieu, une sorte de passion pour la mort, un besoin de creuser, de pénétrer le mystère attirant et terrible.

A chaque visite au Père-Lachaise, il revient sur ces pensées; elles prennent une forme tragique le 4 septembre, quand il doit exhumer Pauline pour la mettre dans sa sépulture définitive. « Quel révélateur que la mort ! »

Il avait toujours aimé les cimetières, les souvenirs du passé. Il voyait dans la méditation de la mort le vrai apprentissage de l'historien qui vit parmi les morts, est leur avocat, porte leurs cendres dans ses bras.

Ces sentiments prennent alors chez lui une netteté lumineuse.

C'est dans cet esprit qu'il écrivit le tome IV.

Désormais, pense-t-il, il a acquis par la douleur et la mort la vraie intelligence de la synthèse de l'histoire.

CHAPITRE V

Le Cours de 1840-41 — Renaissance

D'une part, une sorte de fureur sauvage qui lui fait trouver une volupté malade à se complaire dans les idées de mort et de désespoir; d'autre part, l'idée consolante que la mort contient le secret de la vie, n'est que le passage nécessaire de ce qui fut à ce qui sera. une étape de la vérité vers une autre étape, la condition de toute renaissance : c'est dans cette disposition d'esprit que Michelet entreprit son cours de 1839-1840, sur la Renaissance. Nous allons voir s'y formuler peu à peu les idées qui inspireront dorénavant tous ses ouvrages.

Pendant les vacances qui suivirent la mort de Pauline, il fait trois petits voyages : une excursion de trois jours à Versailles, Port-Royal et Saint-Cyr, avec ses enfants et le docteur Edwards, les 10, 11 et 12 août; un voyage tout sentimental avec Adèle les 24, 25, 26 août, à Meaux, pour y retrouver les souvenirs de Pauline, au couvent-hôpital, où, jeune fille, elle avait été pensionnaire. J'ai publié dans mon *Jules Michelet*¹ les notes écrites par lui pendant ce court séjour. Il suit, avec piété, la trace des pas de Pauline, visite le jardin, les lilas plantés par elle, les arbres fruitiers, les salles du couvent. Tout en roulant de tristes pensées sur cette morte aimée, privée désormais de tous les dons de la nature et pour qui son mari ne peut rien que des prières, l'historien reste en éveil; il revoit Bossuet dans les allées de l'évêché, « ce noble jardin sans ombre, comme l'âme du grand orateur »; il lit les lettres spirituelles de Fénelon, et y trouve des pensées applicables à ses souffrances, tout en revivant la lutte avec Bossuet. Il tire de cette visite une conclusion qui est une résolution : « Il faut apprendre à mourir... Après une vie d'individualité, il faut en commencer une de généralité. » Il entend, au retour, des séminaristes qui parlent aigrement de ses livres; après une triste réflexion sur le néant de la réputation littéraire, à laquelle il a sacrifié son bonheur domestique, il se redresse en disant : « Qu'importe. Je les aime plus qu'ils ne m'aiment. L'avantage est à celui qui aime le mieux. » Il se rend le témoignage que, dans son œuvre, il a été conduit par une inspiration noble et humaine.

Après la douloureuse cérémonie de l'exhumation de Pauline, et le dépôt de ses restes dans la tombe dont il avait composé lui-même l'épithaphe latine, Michelet chercha à distraire ses enfants et lui-même

de leurs tristes pensées, en allant visiter la partie de la Normandie qu'il n'avait pas vue en 1831.

« Le samedi 14 septembre, nous dit-il, m'étant trouvé mal deux fois et me sentant un grand affaiblissement nerveux, j'allai pourtant à l'Institut. Le Dr Edwards me décida à faire un voyage. Burnouf et Mme Angelet me confirmèrent dans cette idée. Voyons donc si je reprendrai un peu de mon électricité, qui semble m'avoir été toute soutirée dans ces dernières crises. Je me sépare pourtant avec peine de ma triste maison, de mon portrait... etc... »)

Il part avec ses deux enfants (quinze et dix ans).

Toute la journée du 18 est occupée par le voyage de Paris à Dieppe. Ses dons d'observation n'avaient rien perdu de leur acuité et son sens historique était toujours en éveil. Le samedi 21, dans le château d'Eu, il est impressionné par une foule de portraits historiques. Avec quelle promptitude il construit des théories d'histoire, où il imagine le caractère des personnages! D'abord, c'est la situation du château d'Eu qu'il précise :

« L'importance réelle d'Eu n'est pas seulement son petit port d'où Robert Courteuse envahit jadis l'Angleterre; plusieurs points de la côte présentent une situation analogue. Eu a ceci de particulier d'être la frontière entre la Normandie et le Ponthieu « ce pays des meilleurs hommes d'armes » adossé à la belleuse Picardie. »

Puis, il se remémore tous les propriétaires du comté, les comtes Normands, les Lusignan, les Brienne, les comtes d'Artois; puis Saint-Pol, Nevers, Guise, Montpensier, Maine, Penthievre, Orléans. Le vendredi, il parcourt le parc, le samedi, quoique souffrant, l'église du collège des Jésuites et le château, qui est pour lui une galerie de portraits historiques, un second Versailles.

En rentrant à Paris, le lundi 23, il se livre à une comparaison entre le climat anglais et le climat normand, et il ajoute :

« La route est déjà bien gâtée, le vent frais, l'automne précoce. Réfugions-nous donc dans Paris, dans le travail... Il faut se hâter, l'automne avance, le soir vient, et le soir de la vie... Je vois par dessus les côtes obscures de St Germain les dernières lueurs du couchant. »

Le 2 décembre, il ouvre son cours, sur la Renaissance, sans se douter qu'il allait être la source d'un véritable renouvellement dans sa vie.

On a jusqu'ici toujours répété qu'un changement radical s'était produit en Michelet après 1842, que, sous l'influence de Quinet et de la jeunesse révolutionnaire qui suivait ses cours, sous l'influence surtout des attaques des ultramontains et particulièrement du chanoine Des Garets, il avait renié sa piété envers le Moyen-Age et l'Eglise, et finalement abandonné l'histoire de France à la fin du xv^e siècle pour ne s'occuper que de questions religieuses et sociales et écrire l'histoire de la Révolution. Quand il s'est, en 1853, remis à l'histoire de France, il était un autre homme. D'où son *Introduction de la Renaissance*, véritable réquisitoire contre le Moyen-Age où il répudiait toutes ses idées passées.

En réalité, nous allons voir que les deux volumes sur la Renaissance et la Réforme étaient déjà, en 1840-41, prêts dans le cerveau de Michelet. La fameuse *Introduction de la Renaissance* était en partie écrite en 1842, elle est sortie de l'évolution naturelle des idées historiques de Michelet et nullement d'une crise qui en aurait changé la direction.

La substance solide du cours, vous la retrouverez dans les volumes de 1833¹. Mais nous avons déjà vu que Michelet veut au Collège donner avant tout l'histoire de l'âme humaine à travers l'histoire, le sens des révolutions historiques, les idées cachées sous les faits. Dans cet effort perpétuel de généralisation, s'il trouve d'admirables illuminations il se perd souvent dans le vague, l'obscur, le subtil, l'étrange, parfois même l'affecté et le prétentieux. Ce qui l'égare surtout, c'est cette obsession de subjectivisme qui lui fait perpétuellement identifier sa vie personnelle avec celle de l'histoire. Chaque nation est un moi; et leur union forme le moi-humanité. L'historien doit arriver à recréer ces moi divers dans son propre moi, et à sentir dans l'unité de son être celle de l'humanité.

Ne croyez pas que j'invente. Je ne fais que commenter une note où le 31 janvier 1841 Michelet s'est défini à lui-même sa méthode.

I. Ma vie *intérieure présente*

soit individuelle (vie et mort [ici une déchirure. Il devait y avoir Mme Dumesnil.]
(et le lieu: : Paris, voyages, etc..

soit vie générale de l'individu (génération de l'esprit)
méthode historique aux deux sens (comment se fait la vie
(comment j'écris
(par symbolisation
(et désymbolisation
(alternatives.

II. Ma vie *antérieure*

du moi *humanité*

Sommairement, logiquement : *mes origines comme peuple*

de Moïse à Jésus, (Justinien I^{er}, Justin II, etc.
aux socialistes de 1820-1840

en détaillant l'époque moderne où les divers moi nationaux sont devenus *solidaires* les uns des autres, où le genre humain a trouvé son identité :

1500 Italie : peinture. Allemagne : religion, etc.

1850 et Angleterre fin physique. — Paris.

S'il faut en croire l'*Univers* du 21 février 1840, Michelet affectait dans ses leçons le rôle de démolisseur et avait la prétention de détruire toutes les idées reçues.

1. Nous en avons la preuve directe. Nous retrouvons toutes les parties des cours de 1840 et 1841 dans les t. VII et VIII de l'histoire de France. Les pages très belles et très vraies du t. VII, à la fin du chapitre I, sur l'Espagne et l'Inquisition, répondent exactement à ce que l'*Univers* du 21 février 1840 reprochait à Michelet d'avoir dit dans ce qu'il appelait une diatribe contre l'Inquisition. On peut juger d'après cela, comme par la comparaison de beaucoup d'autres passages, que la rédaction des t. VII et VIII était déjà très avancée en 1840 et 41. Seulement Michelet dans son livre corrigeait et atténuait ce qu'il y avait eu souvent de téméraire et d'exagéré dans son cours.

« Je ne viens pas ici, aurait-il dit dans sa leçon sur l'Espagne (où il avait surtout longuement attaqué l'Inquisition), vous enseigner l'histoire, mais bien vous la désapprendre. Votre rôle est d'étudier les faits, de les rassembler, de les classer, le mien est de vous enlever tout le fruit de vos travaux. A vous le soin de remplir votre mémoire par l'étude, à moi le soin de la vider par la critique et d'y faire table rase. »

Cependant, je doute que ces paroles reproduisent exactement celles de Michelet. Celui-ci ne se refusait pas à donner à sa pensée une forme souvent paradoxale et il s'était donné pour tâche, très justement, — c'est là l'œuvre de tout professeur sérieux — de faire la critique des idées reçues, d'obliger ses auditeurs à désapprendre pour réédifier avec des matériaux plus solides, après avoir fait table rase.

Cette leçon sur l'Espagne, si vivement critiquée par l'*Univers*, était parfaitement raisonnable si nous en jugeons par ce qui en a passé dans le tome VII. Les ennemis de Michelet, qui voyaient déjà en lui un redoutable adversaire pour le catholicisme, cherchaient à le discréditer en faisant ressortir ce que sa manière de parler avait parfois de paradoxal, de fantaisiste, de recherché.

« Depuis la reprise de son cours, dit l'*Univers*, M. Michelet semble avoir pris à tâche de faire oublier les qualités que les journaux catholiques avaient appréciées autant que qui que ce soit. Il cherche à éviter comme autant d'écueils la gravité, le respect des traditions, la suite dans les idées et le langage. Ses leçons, ou plutôt pour employer l'expression qu'il a adoptée, ses conversations sur l'histoire, n'offrent qu'une suite de concetti plus ou moins spirituels, plus ou moins paradoxaux. La foule se presse autour de sa chaire, car il est piquant de voir ainsi mettre l'histoire en épigrammes. »

Nous ne pouvons pas analyser le cours. Ce serait analyser le tome VII de l'*Histoire de France*. Nous prendrons seulement trois des sujets abordés en 1840 par Michelet et qui ne se retrouvent pas traités tels quels dans l'*Histoire de France*, pour y étudier et sa manière de travailler et sa méthode d'enseignement : Rome, l'imprimerie et l'art du xv^e siècle.

Michelet consacra deux leçons le 12 et le 19 mars 1840 à Rome. Il dépouilla avec soin tous les chapitres de l'*Histoire des Républiques italiennes* de Sismondi¹, étudia les monuments de Rome surtout les plus mystérieux, ruines, tombeaux, catacombes. J.-B. de Rossi n'avait pas encore soumis à une investigation méthodique et à une critique savante la *Roma Sotterranea*. Mais à la fin du xvr^e siècle et au commencement du xviii^e, Bosio, pris d'une passion pour la Rome souterraine, avait mis vingt ans à l'explorer et écrit un livre qu'il laissa inachevé à sa mort en 1629, et qui parut trois ans après en 1632 en 1 vol. in-f. Artaud résuma l'œuvre de Bosio dans son livre de 1810, et Ampère revint sur ce sujet.

Michelet avait lu aussi et annoté la *Rome souterraine* de Didier, parue en 1833, en 2 vol. Mais si ce livre contenait des descriptions intéres-

1. Il lit aussi les voyages à Rome, Luther, Montaigne, Goethe.

santes de Rome, son titre seul le rapprochait de celui de Bosio, car ce que Didier étudiait, c'étaient les mouvements révolutionnaires, la vie des sociétés secrètes, qui annonçaient d'après lui que Rome redeviendrait la capitale de l'Italie¹.

L'imagination de Michelet fut séduite avec une force extraordinaire par ces catacombes qu'en 1830 il n'avait pu visiter². Dans sa passion généralisatrice et symbolisante il fit de cette *Roma sotterranea* le symbole même de toute l'histoire de Rome, le vrai nom de Rome. La devise de Rome c'est : *Mors = Fors*, la mort et la fortune. Pour comprendre Rome, il faut fouiller dans son sol, y déterrer les six civilisations qui s'y sont superposées : sous la Rome papale, la féodale, sous celle-ci la chrétienne, puis la Rome impériale, puis la Rome républicaine et au plus profond la Rome étrusco-latine. Rome est grande non seulement par ses voies, mais par ses tombeaux et ses catacombes, ses aqueducs et ses cloaques. Les Grecs, fils du Dieu du jour, ont travaillé sur terre, les Etrusques et les Romains aussi sous terre. Ils ont creusé des voies arides, les catacombes, des voies vives et fraîches, les aqueducs qui gazouillent sur la tête des morts³.

Rome a pour base un tombeau et elle a passé toute son histoire à « risusciter le cose morte ».

Il y a à Rome deux sortes de sépultures : celles des héros, des vainqueurs, qui s'élèvent orgueilleusement sur les routes; les sépultures sacerdotales et celles des petits, des humbles, qui se cachent sous la terre. Rome exerce sur le monde une immense attraction; elle mâche le monde, avale les hommes libres qui croient y trouver la puissance et la sécurité de la vie et n'y rencontrent que misère et mort; elle avale les esclaves qui y succombent de misère et de vice. Où cacher cette immense déjection? Elle la vomit aux catacombes, *arenariae*, dont on tirait un ciment indestructible et que l'on comblait avec des hommes. Elle y enterre l'Italie, la Syrie, la Thrace, la Germanie; deux martyrs y furent menés, puis tout un peuple. Les catacombes s'étendent à quinze lieues. Rome se met à s'enfouir, elle déserte ses temples qui tombent en ruines pour se ruer sous terre et y vivre, dans les cryptes des églises souterraines. Elle se démolit, fait de la chaux avec des marbres, vend ses monuments, ses ossements et sa terre. Ce n'est qu'au xii^e siècle que l'église remonte au jour et ferme les catacombes. Le trésor intérieur est scellé. Après l'éclatante lumière du xvi^e siècle l'Italie, envahie par la tristesse religieuse et nationale, retombe dans la nuit et retourne voir les catacombes. Michelet raconte alors les fouilles de Bosio qui, vingt ans, de 1567 à 1600, mena une vie de loir; passant parfois huit jours de suite sous terre. C'est quand la Rome papale a été finie, ruinée par Sixte

1. Puis il avait joint à ces livres les gravures de Piranesi qui lui avaient montré les ruines de Rome agrandies par la vision d'un artiste d'une sensibilité excessive.

2. Il y a dans Rome un chapitre entier sur les catacombes, mais il a été fabriqué par Mme Michelet avec les notes du cours de 1840.

3. XXXVI, 24.

Quint que Bosio lui révèle les catacombes. Piranesi, un Rienzi artiste, essaie de faire revenir au jour la vieille Rome, il l'idéalise, la recrée, mais reste englouti dans le labyrinthe de ses ruines, sous ces voûtes où l'on erre sans trouver d'issue et où l'on est prisonnier. L'art demeure captif dans les terreurs souterraines. Rome ne crée rien, ne produit rien, ni Virgile ni Raphaël. Elle est un refuge et un passage. Elle reçoit 1° les brigands de la montagne, 2° les pèlerins du monde, les voit passer et rit d'un rire tragique avec Juvénal, Pasquin, Salvator. Ses révolutions, celle d'Arnaldo, de Rienzi, sont des orgies d'artistes. On n'arrive pas à créer une cité. Elle échoue contre la papauté, c'est-à-dire le monde.

J'ai reconstitué tant bien que mal cet aperçu poético-philosophique, en me servant des notes morcelées et hachées de Michelet. Il serait trop facile d'y montrer une fantasmagorie qui ne résisterait pas à un examen un peu attentif. Mais, à travers cette vision inspirée par les mystères des catacombes, il y a une idée d'historien et d'artiste qui mérite d'être retenue et qui s'impose à la pensée de quiconque interroge de près la Rome monumentale. Nulle part, dans aucune ville, on n'a comme à Rome l'impression de se trouver dans un immense ossuaire, où une série de civilisations ont laissé leurs vestiges et où toutes n'ont laissé que des ruines, malgré le vertige architectural, le besoin insatiable d'élever des constructions colossales, qui a possédé tous les maîtres de Rome. Nulle part on n'a, comme à Rome, le sentiment que l'humanité et l'histoire sont faites surtout de morts; nulle part les tombeaux ne tiennent tant de place, dans les églises, sur les voies de la campagne, dans tout le sol qui entoure Rome. Nulle part la tradition, c'est-à-dire le passé, la mort, ne se manifeste avec autant de puissance. Voilà l'idée juste, que Michelet a entrevue, mais qu'il a exposée d'une manière vague, confuse, exagérée, en altérant à chaque instant la réalité historique pour la mettre au service de son besoin insatiable de symbolisme¹.

En parlant de l'imprimerie, Michelet n'était pas exposé à de pareils écarts d'imagination. Cela ne l'empêchera pas, une fois fixée l'histoire de la découverte de l'imprimerie, de laisser sa sensibilité s'exalter. Mais cette fois son exaltation ne dépasse guère le but et n'ajoute guère à la réalité, car il est difficile d'exagérer l'importance d'une pareille invention. Michelet, fils d'imprimeur, apprenti imprimeur dans son enfance, devait plus qu'un autre en sentir la beauté.

Ses notes nous montrent avec quel soin il avait étudié la question des origines et du développement de l'imprimerie. Il l'étudie dans les meilleurs livres qui existaient alors sur cette question : les deux volumes sur *l'Origine de l'imprimerie* publiés en 1810 par le jésuite Laubinet; puis les savantes recherches du marquis Léon de Laborde, son *Histoire de la découverte de l'imprimerie* de 1836 et ses *Débuts*

1. Comme Michelet le disait dans son cours de 1841 « Rome est la tombe énorme où l'humanité antique est venue apporter ses os, le sépulchre de vingt peuples et de vingt siècles. »

de l'imprimerie à Strasbourg, qui venaient de paraître en 1840. Il analyse plume en main le *Traité historique de la Gravure sur bois*, publié en 1776 par Jean-Baptiste Papillon, le dernier d'une dynastie de graveurs remontant au milieu du xvi^e siècle. Il étudie le livre de Jean Duschesne conservateur des Estampes, son *Essai sur les Nielles* de 1826. Ses dépouillements de textes ne sont pas de simples analyses, mais des discussions, des critiques. Il fait un effort admirable pour arriver à fixer toutes les dates de cette invention, où, comme de Laborde et Daunou, il a très bien reconnu l'œuvre collective d'une succession d'inventeurs partiels. Il voit l'impossibilité d'affirmer que Gutenberg ait inventé les caractères mobiles en métal et la presse d'imprimerie; mais qu'il est certain, par contre, que la Bible à quarante-deux lignes imprimée par Gutenberg entre 1450 et 1455 avec la collaboration de Jean Fust, est la première œuvre où l'imprimerie soit en pleine possession de ses procédés d'exécution sûre et rapide.

Si l'on compare ce qu'a dit Michelet dans ses notes et ce qu'écrit M. Petit-Dutaillis au t. IV de l'*Histoire de France* de Lavissee, on voit que Michelet s'était arrêté aux conclusions adoptées aujourd'hui par la science la plus érudite.

Dans tout ce premier travail, Michelet se montre à nous comme un érudit consciencieux et méthodique, fixant prudemment tous les éléments de la question et marquant tous les points douteux. Cela fait, les ailes de l'historien généralisateur s'ouvrent, sa sensibilité s'émeut, et c'est avec des accents frémissants qu'il décrit l'œuvre grandiose accomplie par la presse à l'époque de la Renaissance. Il considère l'année 1840 comme le jubilé de l'imprimerie. C'est en effet de 1431 à 1440 que Gutenberg fit ses premiers essais. Au moment même où Michelet parlait, on inaugurait à Strasbourg la statue de Gutenberg par David d'Angers, trois ans après qu'on eût inauguré à Mayence celle sculptée par Thorwaldsen. Michelet salue la statue élevée à la gloire de cette formidable machine qui propage le bien et le mal, met tout homme à portée de choisir, véritable arbre de science.

Et il se demande : Pourquoi cette machine vient-elle si tard? Et il fait à cette question une réponse vraiment chimérique. C'est que pour découvrir l'imprimerie il fallait que l'humanité eût unité d'esprit et de cœur, et qu'elle ne l'eût pas avant la Renaissance.

Michelet montre alors ingénieusement comment l'imprimerie naquit du besoin que sentit l'humanité à la fin du xiv^e siècle et au début du xv^e de s'instruire, de communiquer. On multiplie les manuscrits, on crée des écoles de copistes, de *cursores*. Cela devient une industrie par laquelle Nicolas Flamel¹ s'enrichit. C'est par centaines qu'on fait des manuscrits de l'*Imitation*. L'écriture n'étant jamais assez rapide, il faut trouver autre chose. C'est d'abord un décalque, une stéréotypie de pages; puis la mobilité de l'esprit crée des lignes mobiles, puis des mots, des syllabes, et enfin des lettres. Michelet imagine alors.

1. Ecrivain juré de l'Université, mort en 1412. Alchimiste.

sans preuves, que ce fut sûrement l'Allemagne qui la première détacha les lettres et, tourmentée de l'impuissance des images peintes, osa produire l'image du Verbe, la Bible. Michelet marque alors les étapes de l'œuvre de l'imprimerie. D'abord la reproduction du christianisme et de l'antiquité, c'est-à-dire les deux passés; puis la discussion du passé, la critique et la polémique; enfin la reproduction et la discussion du présent universel, l'univers jour par jour en contact avec l'individu.

Telles furent dans leurs lignes générales les leçons de juin 1840 sur l'imprimerie, où, à des pensées justes et à des détails très précis sur la découverte de l'imprimerie et sur l'œuvre des grands imprimeurs, les Alde, les Estienne, Froben, se mêlaient des chimères, des rêveries un peu déclamatoires.

Arrivons au troisième sujet dont j'ai parlé : le développement de l'art italien. Michelet, à une période où presque personne en France, sauf le catholique Rio, ne s'occupait de l'art du xv^e siècle, a compris que cet art est le moment essentiel dans l'histoire de la peinture italienne. Il a dépouillé avec le plus grand soin l'ouvrage de Rio, tout en gardant vis-à-vis de lui la plus grande indépendance. Il a noté au fur et à mesure les idées que lui inspirait le livre de Karl von Rumohr (3 vol. de 1826 à 1831)¹. Mais tandis que Rumohr et surtout Rio voient dans la religion et le mysticisme la source même de la beauté artistique, et dans le naturalisme le principe de la décadence de l'art, Michelet voit au contraire dans le naturalisme la source de tous les progrès de l'art, à la condition qu'il s'harmonise avec l'humanité.

Pour Michelet il y a trois moments dans l'histoire de l'art italien : l'art florentin, l'art ombrien, puis l'art de Rome, de Lombardie et de Venise, apogée de la peinture italienne. Ces trois moments sont trois victoires de la nature, et marquent trois moments de l'introduction du paysage dans l'art. Il résume l'histoire de l'art en « une série de victoires alternatives de la nature sur l'humanité, du paysage sur la figure. » C'est donner au paysage dans l'art italien une importance qu'il n'a pas eue. Le naturalisme italien est essentiellement humain. Toutefois, Michelet a raison de faire remarquer que ce naturalisme s'est développé parallèlement à l'art du paysage. « Le christianisme, dit Michelet, dans sa lutte contre l'adoration de la nature, avait trop condamné la nature ». — Le christianisme hiératique et byzantin fut affranchi par le christianisme mystique, franciscain et dantesque. Giotto place encore souvent ses personnages sur des fonds d'or... Mais la nature fait irruption. Les Médicis encouragent les peintres à choisir des sujets non chrétiens. Paolo Uccello peint des animaux, des paysages, et s'enthousiasme pour la perspective : « Que la perspective est une douce chose ! » — Masaccio est dominé par l'architecture, mais Filippi fait des paysages vrais. D'après Michelet, l'Italie a été éveillée au sentiment de la nature par la Renaissance allemande (?) de Van Eyck, de ce Van Eyck dont les œuvres éclipsent encore au-

1. 1781-1845. Converti en 1804.

jourd'hui toutes les autres comme couleur durable¹. L'Italie aurait reçu du Nord *l'enthousiasme de la couleur et de la vie*, et en même temps *celui de la mort*. La mort inspire à Michel-Ange, à Vinci, et, avant eux, à Signorelli, une telle passion de l'anatomie que l'on a prétendu que Signorelli avait écorché le cadavre de son fils. A côté de cette poussée de naturalisme, sensuel avec Lippi, meurtrier avec A. del Castagno, se développe en Toscane et surtout en Ombrie, une réaction de la grâce qui produit une harmonie exquise. Le christianisme et sa rêverie mystique, perpétuée chez les moines peintres de miniatures, à Sienne surtout, s'allie à la nature chez Fra Angelico, chez son disciple Benozzo Gozzoli, qui trouve au Campo Santo de Pise le vrai style patriarcal, et surtout chez les peintres de l'école ombrienne, Gentile da Fabriano, Pérugin et Raphaël.

« La fleur des écoles de Sienne et de Florence, dit délicieusement Michelet, transplantée près des tombeaux de St François d'Assise, cultivé par Pérugin et Raphaël, a rempli de son parfum les montagnes et les vallées d'alentour. Aux collines d'Ombrie fleurit l'alliance du christianisme et de la nature. Cette fleur vient toute seule comme un joli Noël improvisé. En effet, est-ce qu'il n'y a pas aussi la *Grâce de Dieu* dans la *Nature*, soit qu'on y cherche la vie, (ne vivent-ils pas, ces monts et ces étoiles, comme dit Byron) soit qu'on y sente la bénédiction du créateur et cultivateur de ce monde, dont la beauté est la bénédiction visible ? »

Raphaël est, pour Michelet, un Virgile chrétien, sans tristesse. Il met la Vierge partout, mais humaine, en belle jardinière. La grâce tourne à la nature et se paganise chez lui comme chez Léonard, où saint Jean devient Bacchus. La nature devient trop forte dans cette grande Rome au fond tout païen. Michel-Ange lui-même est emporté dans ce débordement, et Raphaël se laisse entraîner au jeu des arabesques, où il combine arbitrairement fleurs, satyres, animaux, oiseaux. Pendant ce temps, à Venise, triomphe le naturalisme bien équilibré de Giorgione et du Titien; là le paysage atteint sa perfection. Là, l'enthousiasme pour la nature prend des allures colossales dans ce que Michelet appelle joliment le « monumentalisme de Véronèse et la vulgarité et le mouvement gondolier de Tintoret. » Par Venise, l'Italie réagira à son tour sur les Flandres dans Rubens.

Dans cette tentative, en somme heureuse, faite en 1840 pour résumer le mouvement de la peinture italienne, Michelet n'avait pas réussi à marquer la place de Michel-Ange. Il en faisait une sorte de protestataire contre Vinci, le philosophe voluptueux, contre la grâce naturaliste de Raphaël et le naturalisme pur du Titien. Sentant sans doute ce que cette caractéristique avait de vague et d'arbitraire, il y revient, en 1841; mais ici encore, nous le voyons se débattre

1. Dans l'intervalle de ces deux cours de 1840 et 1841, Michelet, nous l'avons vu, était allé en Belgique et il se servit de ses notes de voyage de 1837 et de 1840 le 13 mars 1841 pour faire une comparaison entre les cités du Nord et celles du Midi et mettre la civilisation et la Renaissance flamandes en opposition à celles de l'Italie. Il prend Pise comme type italien. Ypres comme type flamand.

pour définir la nature du génie de Michel-Ange, sans arriver à une formule bien claire. Toutefois, on distingue déjà, dans le cours de 1841, les linéaments du merveilleux chapitre XII de la Renaissance, où Michelet fera la description du plafond de la Chapelle Sixtine, un des plus prestigieux morceaux sortis de sa plume. Michelet y représente Michel-Ange comme une sorte de justicier qui commence son œuvre par le *Moïse*, le Génie de la Loi, la termine par le *Jugement dernier*, et, entre deux, exprime dans le plafond de la Sixtine sa passion de la justice, sa désolation pour les misères du temps présent et l'annonce des temps nouveaux et d'un monde meilleur.

En 1841, il en fait le chef de « l'École de la mort qui brisera les images (c'est-à-dire les œuvres naturalistes inspirées par l'enthousiasme de la vie, le naturalisme sensuel) et veut sans intermédiaire l'esprit, l'unité d'esprit, l'intérieur... Le premier degré de la guerre à l'art sensualiste me paraît être en cet artiste qui, tout en représentant la vie, ne fut amoureux que de la mort, qui, le plus savant de tous dans la forme, n'y cherche que l'esprit. Ce violent génie était sorti du bûcher de Savonarole. On lui parlait de la vie : « J'aime autant la mort, dit-il; elle est du même maître. — Michel-Ange resta dans l'orage de l'art, dans la pesante atmosphère de Rome. La ville de la mort lui plaisait et devait le retenir.... Qu'a fait Rome? Elle a brisé la vie antique. Et que faisait Michel-Ange? Il faisait effort pour briser la vie du Moyen-Age, pour échapper vers l'avenir, pour échapper au symbole convenu, pour exprimer dans les formes de la vie et de la nature l'esprit et la mort. »

Le cours de 1841 dont nous avons déjà indiqué les grandes lignes comportait deux parties, une première sur l'Italie, les Turcs et les rapports de l'Italie au xvr^e siècle avec la France et avec Charles-Quint, une seconde partie sur la Réforme, Luther, Zwingle, les Vaudois, Calvin. Toute la substance proprement historique de ce cours a passé dans les volumes de la *Renaissance* et de la *Réforme*¹.

Mais Michelet, en arrivant à cette seconde année de cours sur la Renaissance, se laisse entraîner plus encore que la première à des vues d'ensemble qui dépassent de beaucoup la période dont il faisait l'histoire. Dès sa leçon d'ouverture, il fait une incursion hardie dans l'histoire presque contemporaine, en célébrant, à propos du xvr^e siècle, le mariage de la France et de l'Italie, qui a produit de si grands et féconds résultats — goût du beau — génie d'ordre et de politique — intelligence commerciale — union qui n'a eu sa consécration que bien plus tard « quand le bras puissant et centralisateur de Napoléon fit de l'Italie une autre France. »

Michelet se donne ici une licence dont il devait désormais user souvent et même abuser : il profite des événements contemporains pour donner à son cours le piquant de l'actualité. C'est le 21 décembre 1840 qu'il fit sa leçon d'ouverture. Ses auditeurs et lui-même étaient encore tout frémissants de l'émotion qu'avait causée dans Paris, en France

1. Le chapitre VI sur Luther musicien est une des leçons de 1841.

et en Europe, le retour des cendres de Napoléon, six jours auparavant. Le gouvernement de Louis-Philippe, malgré les avertissements et les protestations prophétiques de Lamartine, avait trouvé habile de rendre à la fois des honneurs solennels aux héros de juillet et aux cendres de Napoléon. Il lui semblait que c'était un signe de force de montrer qu'il n'avait pas peur d'un souvenir, et qu'il n'oubliait pas que les orléanistes et les bonapartistes avaient été unis dans l'opposition au régime de Charles X. Mais, en cette année 1840, tout avait tourné contre la politique de M. Thiers. Le 15 juillet, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie signaient avec la Turquie un traité dirigé autant contre la France que contre Méhémet Ali. Le 29 juillet on transférait solennellement les restes des combattants de 1830 sous la colonne de la place de la Bastille, et huit jours après, Louis-Napoléon Bonaparte tentait un débarquement à Boulogne. Les fortifications de Paris, dont M. Thiers fit adopter le projet par les Chambres et qui furent le 17 septembre l'objet d'une ordonnance royale, parurent bien plutôt destinées à contenir Paris révolutionnaire qu'à combattre la coalition européenne; et à l'humiliation causée par la quadruple alliance se joignit celle de voir succéder au ministère Thiers, qui avait voulu tenir tête à l'Europe et à la Turquie, le ministère Soult, où Guizot soutenait ouvertement une politique d'accord avec l'Angleterre. C'est dans ces conditions que se fit la cérémonie du retour des cendres, après la chute du ministre qui l'avait décidée, au milieu d'une foule sur laquelle avait passé un instant au lendemain du 15 juillet, le souffle des grandes guerres du commencement du siècle, et à laquelle Louis-Napoléon, malgré le ridicule de son équipée, avait rappelé que le nom de Napoléon pouvait être une espérance autant qu'un souvenir.

Michelet n'était pas bonapartiste, mais, passionnément attaché à l'idée de centralisation et d'unité qui lui paraissait l'idée directrice de toute l'histoire de France, il voyait dans Napoléon le grand consommateur de l'unité française. C'est à ce point de vue qu'il envisagea Napoléon dans sa leçon d'ouverture.

On comprend quelle émotion ses paroles devaient susciter dans un moment où le nom de Napoléon était sur toutes les bouches et dans tous les esprits. Nous avons peine aujourd'hui à concevoir l'état d'esprit des auditeurs du Collège de France en 1840, la passion qu'ils apportaient à ces leçons, l'intensité avec laquelle se produisait un échange entre le professeur et ses élèves, qu'il trouvât chez eux l'approbation ou le blâme. Michelet avait conservé un assez grand nombre de ces lettres qui constituaient entre ses élèves et lui un véritable dialogue, car il répondait souvent du haut de la chaire à celles qu'on lui avait adressées. Ces correspondances contribuaient à pousser Michelet dans la voie d'apostolat moral où il se sentait entraîné. En 1840, un auditeur lui demande si *l'ambition d'un grand but suppose la force de l'atteindre*, si la foi peut créer la volonté. Le 6 février 1840, après une leçon où Michelet a vanté la gloire de l'Allemagne dans le

domaine de la pensée, qui doit la consoler de son morcellement et de sa faiblesse, un Allemand, nommé Meister, lui écrit que *l'Allemagne ne peut se contenter des gloires de la pensée*, qu'elle doit, par la liberté, s'affirmer dans toutes les grandes questions de la vie politique et sociale, que la France doit aider l'Allemagne à reconstituer son unité par les forces populaires, parce que, de l'union de la France et de l'Allemagne, dépend la civilisation. Un autre défend contre lui l'Inquisition, trouve que l'Espagne avait besoin d'être saignée et que l'Inquisition lui a rendu un grand service en empêchant la Réforme de s'y implanter. Un autre, un certain Amyot, dans une très longue lettre, lui dit être revenu au christianisme après avoir longtemps suivi Michelet dans son symbolisme panthéistique et le supplie, le somme même, au nom de la sincérité, de revenir lui aussi à la foi catholique. Il se scandalise des expressions pittoresques dont Michelet émaille ses cours et qui lui paraissent impies, comme lorsqu'il appelle la lettre de change : *l'Eucharistie* de la finance. »

Ce cours prit donc, en cette année 1841, un caractère de plus en plus lyrique et poétique, beaucoup sans doute sous l'influence de l'enthousiasme que causait à Michelet la Renaissance, mais aussi sous l'influence de sa vie intime, de l'amitié passionnée pour Mme Dumesnil qui s'empara de lui au printemps 1841, avec une force toute puissante.

C'est dans les leçons du mois de juin, — conclusion au cours, — où il montre *la fécondité morale, la maternité* puissante de la Renaissance et comment une foi nouvelle se forma par les combats du doute et de la foi ancienne, qu'il se laissa surtout aller aux élans d'une sensibilité éperdue et à des généralisations aussi vagues que vastes, où il embrasse tout le mouvement de la pensée et des sentiments du xvi^e au xvm^e siècle.

Les vrais représentants du xvi^e siècle pour lui, ce ne sont pas les réformateurs, ce sont les chercheurs, c'est le moine franciscain Bernadino Ochino (1487-1564), qui s'enfuit d'Italie à Genève, embrasse la Réforme, se marie, mais suspect aux réformés se fait chasser d'Angleterre, de Suisse et de Pologne et meurt en Moravie; c'est l'antitrinitaire Michel Servet, (1509-1553) la victime la plus illustre de l'intolérance de Calvin. C'est Socin (1525-1562) de Siennne, qui attaqua tous les dogmes chrétiens, erra en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne et finit par venir mourir à Zurich. C'est Giordano Bruno, le philosophe panthéiste qui mourut à Rome sur le bûcher en 1600 après avoir enseigné à Paris, en Angleterre et en Allemagne.

Ce sont les grands amants de l'Idéal, de l'invisible et de l'Amour divin; ils refusent d'accepter les symboles du passé et errent à la recherche de la foi nouvelle.

Après avoir montré la mort du Moyen-Age et l'effort tumultueux du xvi^e siècle, Michelet montre le monde moderne arrivant à créer une foi laïque, une vie spirituelle fondée sur le travail, la raison, la science :

« Le Moyen-Age eut bien des secours, les communications d'un Dieu personnel, qui lui parlait comme un homme à un homme. Eh bien, mettez en-

semble les mille ans du Moyen-Age, de saint Augustin à Luther, puis mettez en face les 250 ans d'après. Comparez la fécondité!

« D'abord les *mathématiques*, le nombre, le *pur*, l'abstrait, les grands cycles de la philosophie. Cycle de Descartes, Leibnitz, Malebranche, Spinoza. Cycle de Kant.

« La *vie*, non plus verbalité, mais vie normale collective, législation, jurisprudence, vie physique, sciences naturelles. Non seulement savoir, mais refaire. »

1. Dans une note écrite à la fin du cours de 1840, Michelet résume son cours sur la Renaissance et indique nettement que ce cours fut le résultat d'une double inspiration : le désespoir et la mort, à la suite de la mort de Pauline; l'espoir et la renaissance, à la suite de la connaissance de Mme Dumesnil.

CHAPITRE VI

La Crise de 1840 à 1842

Les cours de 1840 et 1841, malgré les élans lyriques dont ils étaient pleins, étaient encore nourris de faits.

En 1842, nous sommes en pleine philosophie, que dis-je? en pleine rêverie philosophique. Sous prétexte de dégager les principes d'une philosophie de l'histoire qui servira de base à ses cours ultérieurs, Michelet fait de l'évolution de sa pensée et de ses œuvres, de 1827 à 1842, l'image de l'évolution de l'histoire entière. Il expose cette évolution dans des termes d'un mysticisme métaphysique, où nous aurons bien de la peine à trouver quelque idée claire et précise, utile à l'histoire¹.

Mme Quinet, dans *Cinquante ans d'amitié*, a institué une sorte de parallèle entre Quinet et Michelet. Tout en prodiguant à Michelet les épithètes laudatives, elle le représente n'écoutant rien, ne lisant rien, inventant l'histoire plus qu'il ne l'étudiait, et elle met le calme, la gravité sereine de Quinet en regard de la fièvre de Michelet. Ayant déclaré difficile de préciser ce que Michelet et Quinet se doivent l'un à l'autre, elle indique fort clairement que, si Quinet ne dut rien à Michelet, Michelet, par contre, dut à Quinet une véritable révolution dans sa pensée et dans sa vie.

Si l'on me demandait ce que Michelet doit à Quinet, je répondrais : c'est son attitude militante au Collège de France de 1842 à 1847. Jusqu'alors Michelet faisait un cours extrêmement intéressant, très important, mais très inoffensif et dans lequel la politique et la religion n'entraient pour rien. Edgar Quinet fut entraîné à l'audacieuse campagne contre les Jésuites par différentes causes : par ses études sur le génie des religions, par le spectacle de servitude qu'offraient les peuples soumis à la Papauté... Il entraîna Michelet en 1843. Michelet fut admirable dans cette lutte. Cette campagne en commun, cette fraternité d'armes dura jusqu'après 1846... Après l'interdiction du cours de Quinet au semestre de Pâques 1846, Michelet reprit le ton du professeur, avec l'allure familière de l'éducateur de la jeunesse »

Tout est inexact dans ces lignes. La fin, le brusque changement de ton de Michelet après Pâques 1846, est absolument fausse; mais la première partie de ce passage n'est pas moins erronée. Les cours de 1839, 1840, 1841, nous ont déjà montré Michelet prenant résolument parti contre le Moyen-Age et le catholicisme. Même en 1843, dans le cours sur les Jésuites, la collaboration de Michelet et de Quinet fut le résultat

1. D'ailleurs Michelet ne fit en cette année 1842 que sept leçons, du 18 mars au 14 mai. Pendant l'hiver il avait obtenu de se faire suppléer par Yanoski.

d'une sorte d'harmonie préétablie des deux esprits, non d'un entraînement de l'un par l'autre.

Certes, la présence de Quinet à Paris a fortifié Michelet dans son opposition à l'Eglise catholique et développé ses instincts de combativité; mais l'évolution de sa pensée pendant ces années 1840 à 1843 tient encore à d'autres causes.

Les plus profondes, peut-être les plus puissantes, ont été d'ordre intime. C'est le drame domestique qui se déroule de la mort de Pauline, en 1839, au mariage d'Adèle avec Alfred Dumesnil, en 1843 et dont le nœud est la maladie et la mort de Mme Dumesnil, en 1842.

A cela sont venues se joindre des causes extérieures, personnelles aussi, mais secondaires : la venue au Collège de France de Mickiewicz et de Quinet, et l'action incontestable qu'exerça sur l'esprit de Michelet sa confraternité d'armes avec ces deux collègues, le prophétisme de Mickiewicz et le mysticisme philosophique de Quinet.

Mais des raisons d'un caractère général poussaient en outre Michelet comme Quinet à la lutte. Depuis bien des années, surtout depuis 1840, la guerre était ouverte entre le parti ultramontain et le voltairianisme, qui dominait encore dans le gouvernement et l'Université. La liberté d'enseignement était le prétexte de cette lutte; en réalité, la querelle était entre le catholicisme et la libre-pensée. Fatalement, Michelet, persuadé que le titre de sa chaire faisait de lui un éducateur de la jeunesse, devait prendre parti dans ce débat.

J'ai publié, dans mon volume d'*Études sur la Vie et les Œuvres de Michelet* les documents essentiels sur la crise d'âme de Michelet pendant les années 1839-1842. Je n'y reviens que pour faire sentir le lien qui rattache cette crise à son enseignement et à ses livres, et je compléterai par de nombreux textes inédits ceux que j'ai publiés en 1905.

Après la crise d'esprit dans laquelle il se trouva pendant les mois qui précédèrent et suivirent la mort de Pauline (24 juillet 1839), et qui se reflète dans le tableau qu'il fait au tome IV de son *Histoire de France* de l'état de la société française sous le règne de Charles VI, Michelet s'arrache au découragement personnel en s'arrachant à l'individualité pour vivre dans la généralité, dans l'histoire; il trouve dans la mort, qu'il a scrutée et interrogée, la leçon qu'il lui demandait. Il faut accepter la mort, parce qu'elle est nécessaire pour trier, cribler toutes choses, dégager le bien du mal, la vraie vie de la fausse, parce qu'elle enseigne le respect du passé et la foi dans l'avenir et la solidarité de tous les âges¹.

Dans cet esprit d'apaisement, de résignation, d'oubli de soi-même, il écrivit deux nouveaux volumes de son *Histoire de France*, le tome V,

1. Voy. Jules Michelet, p. 94 à 100.

Geoffroy St-Hilaire lui écrivait : « Vous avez le don auquel les peuples reconnaissent les envoyés de Dieu : vous dites aux morts : levez-vous, et ils se lèvent, et ils marchent et agissent sous vos yeux ». Le t. V excita l'admiration universelle (voy. *Semur, Débats, Courrier français*).

consacré à Charles VII et à Jeanne d'Arc ; le tome VI, consacré à Louis XI¹.

Le tome V parut le 23 août 1841.

Dès le mois d'octobre, il rédigeait les premières pages du tome VI, qu'il ne termina que le 4 décembre 1843. Il le faisait imprimer à mesure ; l'ouvrage parut le 7 décembre. Ce n'est pas une des choses les moins caractéristiques de sa manière de travailler que le fait qu'il a toujours imprimé ses livres au fur et à mesure qu'il les écrivait. Il avait des notes si précises, le plan de tous ses chapitres était déjà si arrêté, il écrivait d'autre part, avec un élan si ferme, que les repentirs et les corrections étaient rares. La forme venait presque du premier coup. Il mettait en pratique ce qu'il recommandait à ses élèves de l'École Normale : préparer avec lenteur et ensuite exécuter rapidement².

Il y a dans ces deux derniers volumes de l'*Histoire de France* au Moyen-Age comme une sorte de force calme et de concentration maîtresse d'elle-même, qui contraste avec l'exaltation un peu trouble et malade de quelques passages du tome IV, avec le ton mystique et prophétique du cours de 1842, la violente polémique des cours de 1843 et 1844.

Nous ne pouvons attribuer cet équilibre et cet apaisement au seul effet des réflexions que nous analysons tout à l'heure, à la résignation philosophique qui succéda chez lui aux premiers accès de désespoir où la mort de sa femme l'avait plongé, ni au fait qu'après avoir décrit la mort de la France sous Charles VI, il avait à montrer sa résurrection sous Charles VII. Quelque puissantes que fussent sur lui les impressions de l'histoire, il fallait, pour qu'elles agissent avec cette intensité, qu'il s'y joignit des influences plus personnelles.

C'est, en effet, ce qui se produisit dans ces années 1840-1842. Un événement inattendu, la connaissance qu'il fit de Mme Dumesnil, l'intimité qui s'établit entre eux, fut pour lui une véritable renaissance. Son cinquième volume lui doit en grande partie son accent d'idéalité presque religieuse.

Le journal intime de 1840 et des sept premiers mois de 1841 n'existe plus³, soit que Michelet l'ait lui-même détruit, soit que sa seconde femme l'ait plus tard fait disparaître⁴.

Heureusement, nous pouvons nous faire une idée de ce que fut cette

1. Le dernier bon à tirer du tome V fut donné le 18 août 1841.

Nous voyons par l'art. de Cochut (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1842) que la couverture du t. V annonçait encore 7 vol. comme devant conduire l'histoire de France jusqu'à 1815. Il en fallut en réalité 12 pour la mener jusqu'à 1789.

2. En même temps que le t. V avait paru le t. I des Documents relatifs au *Procès des Templiers*.

3. Voyez J. Michelet, ch. II.

4. Elle était restée, même après la mort de Michelet, profondément jalouse de Mme Dumesnil qui avait la première fait connaître à Michelet ce que pouvait être une affection de nature idéale pour une femme capable de le comprendre et de s'associer à toutes ses pensées.

rencontre par les lettres de Mme Dumesnil et d'Alfred, son fils, qui se trouvent dans l'ouvrage d'Eugène Noël, paru en 1877, et intitulé : *Michelet et ses enfants*. Les relations de Michelet avec Mme Dumesnil tiennent entre le 5 mai 1840, où ils se virent pour la première fois, et le 31 mai 1842, où elle mourut dans sa maison.

Ce que Michelet était alors, nous le savons par une lettre où Alfred Dumesnil, le 30 décembre 1840, raconte à sa mère une soirée passée chez l'historien. Nous y trouvons une charmante image de l'intérieur de Michelet, de l'animation qu'il savait donner à toutes les conversations, des soins touchants qu'il avait pour son père, pour ses enfants, le petit Charles, âgé de douze ans, et Adèle, âgée de seize ans, dont la grâce, visiblement, était un attrait de plus pour le jeune visiteur.

Mme Dumesnil était heureuse de voir son fils se développer dans ce milieu si cordial, en même temps que d'une si haute culture. Quinet, récemment arrivé à Paris avec sa femme, y était un hôte familial et inspirait au jeune Dumesnil une profonde affection. Elle se promet de rejoindre bientôt son fils. Rien n'était plus touchant d'ailleurs que l'intimité entre cette mère et ce fils, qu'elle exprime en termes délicieux.

A la fin de février 1841, Mme Dumesnil vient passer quelque temps à Paris. Elle va au Collège de France et caractérise le genre d'éloquence de Michelet en disant : « Ce sont des élans de génie dans une adorable causerie d'intimité. » Elle devient une familière de la maison. Michelet lui demande des conseils pour l'éducation de ses enfants et elle se montre pour Adèle une amie maternelle; Charles se met à l'appeler « petite mère ». Elle est sous le charme de Michelet, qu'elle s'étonne de trouver toujours « savant, bon homme, artiste et poète, et toujours en souriant ». Elle vient constamment le voir bien que, déjà, les maladies lui rendent douloureuses les courses en voiture. Michelet se sent renaître. Il découvre dans sa situation « de sérieuses douceurs » (4 avril), qui, en mai, se changent en joie exaltée. J'ai cité le morceau du 9 juin 1841, où, en présence du Panthéon, il exprimait la joie intense éprouvée en apprenant que Mme Dumesnil allait venir s'installer chez lui, avec son fils, au second étage de la maison de la rue des Postes. Une note du 21 août nous apprend que, dès mai 1841, il avait célébré sa *Renaissance* dans un véritable accès d'exaltation¹. C'était le moment où Mme Dumesnil venait d'emmener à Rouen, à la sente Bihorel, où son mari habitait alors, Adèle et Charles, et où Michelet proposait à Mme Dumesnil d'aller en Suisse faire un voyage en famille. Mme Dumesnil, très touchée, refusa, mais accepta de venir habiter dans la

1. « Je repassai, écrit-il, après un bain aux Feuillantines, trois moments du même lieu : l'amer moment où je lisais Saint-Simon, juin 1839, le moment d'exaltation où j'écrivais ma *Renaissance*, mai 1841 — celui où, heureux, mais plus calme, je me remets à vivre, 21 août, anniversaire de ma naissance. »

maison de Michelet, pour y suivre un traitement que le grand chirurgien de l'époque, Lisfranc, croyait de nature à améliorer son état.

Michelet put croire un instant que, grâce à la vie nouvelle de Mme Dumesnil et aux soins de Lisfranc, la guérison était possible. Il note une course à Versailles, le 31 juillet, où Mme Dumesnil se dit toute heureuse de s'appuyer sur sa petite main puissante, et où elle lui témoigne une tendresse qui dissipe toutes les ombres. C'est à Versailles qu'il écrit la table des matières du cinquième volume de l'Histoire de France, signe du lien qui existait pour lui entre l'affection qui venait d'une manière si surprenante illuminer sa vie, et l'inspiration si élevée, si pure, si réconfortante, qui animait ce cinquième volume. Il avait, à ce moment même, en juillet 1841, la joie de voir Quinet nommé professeur des langues et littératures du Midi au Collège de France¹.

Quelques jours après, il allait, du 14 au 16 août, passer trois jours à Fontainebleau avec ses deux enfants, Mme Dumesnil et le jeune Alfred. Les notes de ce voyage nous le montrent dans une disposition à la fois mélancolique et heureuse, et l'on devine son regret de l'avoir connue si tard, déjà touchée par la maladie.

Cette impression de bonheur et d'espoir ne devait pas être de longue durée. Déjà, dans une visite faite à Rouen et à Vascœuil, le 24 et le 25 septembre, avec Mme Dumesnil, il la voit souffrante et éprouvant de lugubres pressentiments. Il a hâte de la ramener à Paris, auprès des secours médicaux. S'il eut encore quelques jours d'espoir, ce ne fut qu'une heure.

Alors commença le drame le plus étrange, le plus compliqué. Il est infiniment difficile à résumer, parce qu'il est fait de mille fluctuations diverses. Mais il est essentiel pour comprendre le développement intellectuel et moral de Michelet, et la direction prise dès lors par son enseignement et ses livres. Je laisse de côté en ce moment la situation générale, la lutte des partis, l'association au Collège de France de Michelet avec Mickiewicz. En 1842, l'importance de ce drame intérieur l'emporte de beaucoup sur tout le reste.

Contrairement aux dires d'Eugène Noël, le journal du voyage à Vascœuil de septembre 1841 prouve que Mme Dumesnil avait gardé les pratiques de la dévotion, faisait dire des messes. Pendant sa maladie, Michelet s'ingénia à lui procurer le secours spirituel qu'elle réclamait. Mais il souffrit cruellement du divorce intellectuel et moral que leurs divergences religieuses mirent entre eux. Les textes que j'ai cités dans mon *Jules Michelet* ne laissent aucun doute à ce sujet et prouvent jusqu'à l'évidence que Michelet était déjà entièrement détaché de toute croyance catholique. Il jugeait nécessaire seulement², tout en travaillant à préparer un credo nouveau pour les générations futures, de ne pas rompre violemment avec le passé, de lui témoigner respect et reconnaissance, de l'embaumer pour ainsi

1. L'ordonnance est du 30 juillet.

2. Cf. J. Michelet, p. 109.

dire dans les aromates d'une vénération toute historique et d'une piété sentimentale. Après cette crise, seul à son foyer avec son vieux père voltairien, sa femme morte, son amie morte, sa fille mariée, voyant les représentants de cette Église, qu'il croyait vaincue, prendre une attitude agressive et conquérante, il renoncera à tout ménagement et croira que, pour fonder la foi nouvelle, il faut dénoncer courageusement ce qu'il considère comme les erreurs et la malversation de l'ancienne : « Le Moyen-Age, écrira-t-il dans le *Peuple*, où j'ai passé ma vie, dont j'ai reproduit dans mes histoires la touchante, l'impuissante inspiration, j'ai dû lui dire : « Arrière ! » aujourd'hui que des mains impures l'arrachent de sa tombe et mettent cette pierre devant nous pour nous faire choir dans la voie de l'avenir. »

Il accomplit ce divorce sans colère et sans allégresse; il l'accomplit avec douleur et déchirement de cœur, car au moment où il s'écriait : « A moi, ô avenir ! » il se reprenait et sentait un frisson dans tout son être :

« Avenir inconnu, écrivait-il au moment du mariage d'Adèle, le 5 août 1843, sombre Orient où la lumière apparaît si peu encore. L'aube ? non, pas même l'aube. Si je pressens l'aube, c'est au froid des dernières heures de la nuit, de sorte que je ne vois pas bien, en sentant le froid, si c'est le souffle frais qui annonce l'aube, ou la froide haleine de la nuit qui meurt. »

Et à la fin de cette page d'une si poignante éloquence, il écrit encore, en se retournant vers ce passé :

« Une larme encore et puis je vous suis, ô Avenir

Hélas, ce n'est pas ma faute si j'avais mis l'esprit dans un corps, si les meilleurs mouvements de mon cœur avaient été rattachés à une forme changeante. Ma mère, ma femme, ma fille et cette grande mère, l'Église, d'autant plus aimée de moi, que, longtemps je l'aimais dans la liberté.

Adieu, Église, adieu, ma mère et ma fille. Adieu douces fontaines qui me fûtes si amères ! Tout ce que j'aimai et connus, je le quitte pour l'infini inconnu, pour la sombre profondeur où je sens, sans le voir encore, le Dieu nouveau de l'Avenir. »

C'est précisément pendant les cinq mois de janvier à mai 1842, où Michelet est en proie aux plus atroces tortures du cœur, qu'il se débat en même temps dans les incertitudes d'une pensée qui se cherchait elle-même pour arriver à se faire une philosophie de l'histoire capable de le guider dans l'étude et dans la vie. C'est vraiment une lutte de Jacob avec l'ange. Il lutte dans les ténèbres et ne veut pas le quitter qu'il ne lui ait dit son nom. L'ange ne lui dit pas son nom et le blessa d'une blessure qui ne devait pas se fermer — mais il avait pris dans cette lutte une audace et une fermeté qui ne devaient plus se démentir. Essayons de reconstituer ce drame étrange et obscur.

Michelet, dont la santé n'était jamais très brillante, demanda, bien avant la rentrée de 1839, dès le milieu de septembre, à Letronne, de l'autoriser à se faire suppléer par son ancien élève et secrétaire Yanoski. La lettre de Michelet le présentait en ces termes :

M. Yanoski, (du Jura) né à Lons-le-Saulnier en 1813, élève de l'Ecole Normale, agrégé d'histoire, professeur au Collège Stanislas. Il est auteur d'une *Histoire des Carthaginois* (1841). Il a été deux fois couronné par l'Institut. L'Académie des inscriptions lui a donné le prix proposé pour l'*Histoire des milices bourguignonnes*, l'Académie des Sciences morales et politiques pour son *Histoire de l'Abolition de l'Esclavage*. Ces deux mémoires sont des ouvrages fort étendus et d'une vaste érudition. »

Le 8 janvier, Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, lui écrivit :

Monsieur et cher confrère, conformément au désir que vous m'avez fait l'honneur de m'exprimer, j'ai approuvé la présentation qui m'est faite de M. Yanoski pour vous remplacer provisoirement dans la chaire d'Histoire et morale du Collège de France. Je regrette doublement le motif qui vous oblige à vous éloigner pendant quelque temps de cette chaire où votre enseignement a jeté tant d'éclat. J'espère que l'altération de votre santé disparaîtra promptement à la faveur d'un repos qui doit cependant être encore occupé par la continuation de vos ouvrages historiques.

Veuillez me faire savoir s'il est dans votre intention que la suppléance confiée à M. Yanoski ait lieu pour l'année entière.

Michelet répondit que « selon toute apparence, la fatigue nerveuse dont il souffrait n'aurait pas disparu avant que l'année soit écoulée » ; il demandait au ministre d'approuver la présentation pour l'année entière. Le 10 janvier, Lefron ne annonçait à Michelet que Yanoski le suppléerait pendant le premier semestre seulement.

La vraie raison de la demande de congé était la maladie de Mme Dumesnil. Bien que souffrant, Michelet n'était pas très malade, car nous le voyons non seulement aller le 14 décembre à l'Opéra-Comique, entendre *Richard Cœur-de-Lion*, mais y retourner le 4 janvier pour y entendre *Joconde*, de Nicolo, et la *Dame Blanche*, de Boieldieu¹.

Il continuait aussi à donner tous les mardis une leçon au Château. Il y faisait un cours très original sur le xvi^e et le xvii^e siècles, à la fois d'histoire et de littérature. Il y prenait successivement les personnages qui lui paraissaient représentatifs : Étienne de la Boétie et le

1. Au plus fort de la maladie de Mme D. le 22 mars, il écrit : « Depuis deux jours je suis poursuivi de cette ouverture de Mozart, la première que j'entendis en mars 1841 au Conservatoire. Au milieu d'une grande et puissante instrumentation, un petit adagio très touchant, une pensée de jeunesse au milieu de cette royauté d'art et d'âge mûr. »

Michelet adorait la musique. Il met Beethoven parmi ses maîtres et ses pères spirituels, et lui qui sortait peu de chez lui ne résistait pas au besoin d'aller parfois au concert ou dans le monde pour y entendre de grande musique. Mais il était aussi sensible au charme de la musique française. « Je retrouvai une romance d'enfance, le souvenir de la rue de Buffon. C'est une merveille de voir comme Boieldieu emporte et glorifie ce triste poème de Scribe. Le musicien ici fut tyrannisé par le poète. Au contraire, Grétry avait dominé Sedaine dans *Richard-Cœur-de-Lion*. Ceci n'est pas pure mélodie. C'est un commencement d'harmonie, d'instrumentation. Au delà, c'est Rossini. Je trouvai dans le fameux trio : « je n'y puis rien comprendre », la partie du bouffe trop dissonnante avec le reste. Avec tout le génie de Boieldieu, il ne peut vaincre le faux du genre, le vaudevillisme. Le 3^e acte est admirable, mais ce qui me plut davantage c'est le chant populaire d'Irlande et d'Ecosse. »

républicanisme du *Contr'Un*, De Thou et l'histoire, Cardan et les sciences physiques et mathématiques, les Scaliger et l'érudition, Galilée, Newton, Leibniz; très hardiment, devant la reine des Belges, les trois princesses et le duc d'Aumale, il y montrait la pensée moderne ruinant peu à peu l'édifice religieux et monarchique du passé.

Libre un instant de toute préoccupation autre que celles de sa malade et de son histoire¹, Michelet, tout en continuant *Louis XI*, se mit à méditer sur lui-même, sur sa vie, sur son enseignement, faisant effort pour préciser et sa méthode et sa philosophie de l'histoire².

Pour arriver à comprendre ce qui s'est passé en lui, je suis obligé de scinder l'étude que j'ai à faire. Je tâcherai de décrire d'abord comment il a vécu ces mois de tragédie domestique, puis d'analyser la marche parallèle de sa pensée dans la mesure où je parviendrai à la dégager.

Madame Dumesnil est de plus en plus malade. En vain on consulte les médecins et les chirurgiens les plus illustres. Après Lisfranc, qu'on avait cru sur le point de la sauver, c'est le fameux homéopathe, Hahnemann, le 8 janvier; puis Chartron, le 18, puis Amussat. « Ces visites, dit-il, sont un véritable crucifiement, et pas pour elle seule. » Le diagnostic d'Amussat est pour Michelet la sentence de mort; dès la fin de janvier, il n'a plus d'espoir.

Dans cette détresse, Mme Dumesnil perd confiance et dans les médecins et dans son ami. Elle demande d'abord un magnétiseur, puis un confesseur. Michelet se sent éloigné, séparé de plus en plus de celle qui était devenue sa vie même.

Pour confesseur, on songe d'abord à l'abbé Guerry³, puis à l'abbé Beauvais, enfin, à l'abbé Cœur, célèbre comme prédicateur, qui allait, en 1842, devenir professeur à la Sorbonne, et en 1848 évêque de Troyes. Il était un des admirateurs et des auditeurs de Michelet au Collège de France. Mais il prit vite sur Mme Dumesnil un ascendant qui fut pour Michelet une cause de jalousie et de douleur. En même temps, Michelet faisait venir le grand peintre Couture, son ami, pour essayer de faire le portrait de Mme Dumesnil⁴. Je ne referai pas

1. Il semblerait, d'après une note que Michelet fit insérer dans le *Siècle* le samedi 16 janvier, qu'il ait été pris à ce moment d'une sorte de découragement et sur le point de renoncer à l'enseignement.

2. Il projetait alors de faire de ce travail sur la méthode la préface du *V^{le} t.* Il en est resté quelque chose dans la préface de la *Renaissance*.

3. Il ne semble pas qu'on ait pensé à M. Bertrand, que Michelet avait choisi précédemment pour faire l'instruction religieuse de sa fille. Michelet avait eu des relations amicales avec lui. Il venait d'ailleurs à ce moment même d'être nommé évêque de Tulle. Il revint voir Michelet après la mort de Mme Dumesnil et essaya un peu indiscretement de presser sur sa conscience. Michelet se dégagea assez brusquement, en lui disant : « Ce qui nous sépare ? une fissure étroite comme une crevasse de glacier, mais qui va au cœur de la terre. » [Ce souvenir a été repris dans une note de la *Préface* de 1869, p. xxv n. 1 de l'éd. de 1876.]

4. Il semble y avoir réussi, non sans peine, car il pouvait rarement avoir quelques moments favorables auprès de la malade.

l'histoire de cette agonie¹. Le 26 janvier, Mme Dumesnil peut encore jouir de la musique et chanter toute la soirée ; mais, dès le mois de février, elle est moribonde. Michelet, qui l'avait veillée pendant les premiers temps, est obligé d'y renoncer le 26 janvier, et, bien souvent, la porte de la malade lui est fermée. Son cœur l'est souvent aussi par le désaccord de leurs pensées et de leurs sentiments religieux. Il voit à côté de lui le jeune Alfred, à la vie de qui celle de sa fille est désormais liée par une mutuelle affection, malade de la maladie de sa mère et inspirant les plus vives inquiétudes. Cette longue agonie, cette lutte de la malade avec la mort, où Michelet épie tous les signes d'affection, et où des froideurs, des aigreurs, le laissaient, comme il dit, « délaissé, bien plus quitté que quittant » prit fin le 31 mai. Michelet sut alors, par les dispositions testamentaires de Mme Dumesnil, qui lui laissait tout ce qu'elle avait de plus cher, qu'il avait été véritablement aimé.

A côté de ce drame intime, la vie personnelle, furieusement individuelle, de savant et d'artiste, continuait en Michelet, réclamant ses droits et s'alimentant de ses douleurs mêmes. Cela paraît étrange, douloureux, presque révoltant, et l'on est par moments tenté d'y voir un égoïsme sacrilège. Mais pouvait-il en être autrement ? Dans tous les drames de la vie humaine, chaque individualité ne continue-t-elle pas à tisser sa vie propre au milieu des douleurs qui la brisent et semblent l'absorber ? Avec une personnalité aussi puissante, cette dualité est nécessairement plus marquée encore. Ce qui surprend seulement et nous froisse, c'est que Michelet ait pu noter au jour le jour ses impressions et qu'il ait été préoccupé de ne pas laisser sombrer son individualité dans ce naufrage de toutes ses joies, de toutes ses espérances. Et pourtant, n'y a-t-il pas là quelque grandeur, et comme l'obéissance à un commandement intérieur de la conscience et du génie ?

En janvier, tous les matins, il écrit le second livre de son *Louis XI* et il prend des notes sur sa méthode, sur son histoire personnelle, son enseignement, qu'il veut faire entrer dans la préface de son sixième volume. Le mardi 11, il écrit :

« J'essayai de maintenir ma personnalité indépendante et de rester moi. Je me rejetais vers ma fille, vers mon *Louis XI*. Mais la voyant si souffrante, je me demandais comment je la négligeai dans ces jours irréparables... »

Non, il ne la négligea pas un seul instant ; mais, dans l'océan furieux qui menaçait de le submerger, il dispute aux flots sa vie morale et intellectuelle. Après le 13 janvier, il est occupé de l'article au fond sévère et dénigrant, sous des apparences de fausse modération, qu'avait publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 13, M. A. Coehut ; il parcourt à nouveau ses notes sur sa méthode pour répondre à Aug. Thierry, cité par Coehut. Le 19, il écrit pour sa préface ce mot délicieux et touchant, mais qui montre à quel point il subjectivise l'histoire et mêle sa vie intime à son œuvre : « Ma France

1. [Voir *Jules Michelet*, p. 113-119.]

me pardonnera d'avoir osé, à son monument que je voudrais si noble et si haut, suspendre mon nid d'hirondelles. »

Il continuait à voir ses amis; il allait même une ou deux fois dîner en ville; mais c'était une souffrance. Il allait à l'Institut. Il faisait ses leçons aux Tuileries. Mais les derniers jours de janvier, il se sentait impuissant et brisé.

Le vendredi 4 février,

« Elle semblait un peu mieux, elle pouvait s'asseoir.... Je me remis sérieusement à Louis XI. Effort pour être libre, pour ressaisir ma personnalité. Je comparais hier cet effort à celui d'Ulysse, poussé au rivage, repoussé, sa main s'arrachant. « C'est comme le polype qui, entraîné de son lit, garde les cailloux dans ses filaments. » Odyssée E.

Yanoski avait ouvert son cours la première semaine de février, avec un grand éclat. Mais il tomba malade le jour même. La maladie de poitrine qui devait l'enlever en 1851, était déjà assez grave pour le rendre incapable d'enseigner. Dès le 1^{er} mars, Letronne conseille à Michelet de ne pas compromettre la vie de Yanoski en le faisant remonter dans sa chaire au second semestre, et de reprendre lui-même son enseignement. Michelet, sur la demande de Yanoski, lui envoie Andral¹. Le 14 mars, Andral écrit à Michelet :

« Le pauvre M. Yanoski était véritablement bien et il marchait rapidement vers la convalescence, qui aurait exigé toutefois de très longs ménagements, lorsqu'il y a deux ou trois jours, à la suite d'imprudences dont il se confesse, il a eu une véritable rechute. Je l'ai vu hier, et malgré sa faiblesse, une saignée m'a paru indispensable. Ces détails vous disent assez qu'en supposant que cette triste maladie se termine bien (ce que j'espère sans l'affirmer). M. Yanoski ne sera en état de vous suppléer que l'hiver prochain. »

Aussitôt, Michelet se décidait à reprendre son cours et il écrivait à Letronne le 17 mars :

« Ma santé m'avait obligé à me faire suppléer et j'avais présenté à l'acceptation de mes collègues M. Yanoski. Ce savant jeune homme a commencé avec beaucoup d'éclat un cours que lui seul peut-être aurait pu faire : l'histoire des classes agricoles au Moyen-Age. Une fatalité cruelle a voulu que le jour même de l'ouverture de son cours, il est tombé très grièvement malade; il est encore au lit et sa santé donne les plus graves inquiétudes. Quand même il se remettrait d'ici peu de temps, le laisser remonter en chaire, ce serait compromettre sa vie. Mais on ne la compromet pas moins en lui ôtant tout espoir d'y remonter. Dans cette pénible alternative, j'essaierai, malgré ma très mauvaise santé, et l'impérieux besoin de repos que j'éprouvais, de reprendre mon cours pendant le second semestre. Peut-être en viendrai-je à bout, en faisant une seule leçon par semaine. »

Michelet se mit en effet, pendant le mois de mars, à préparer son cours sur la Philosophie de l'Histoire, qu'il divisa en sept leçons.

Le jour de Pâques, 27 mars, il écrit :

1. Andral était alors le plus célèbre des cliniciens de Paris, dont le cours de pathologie interne faisait autorité. Il enseignait la pathologie dans la chaire de Broussais, et était connu comme le plus habile des auscultateurs.

« Chose étrange, mes événements, ce sont mes idées. A côté d'une réalité si douloureuse, — mais à cause de cette réalité. J'ai persisté ces jours-ci à transformer ma formule. Je lisais surtout les *Religions* de Quinet. Trop d'extérieur trop de nature, pas assez de vie dont j'avais besoin. »

Le dimanche 27, il écrit sur la perpétuité, la solidarité. Le lundi 28, il lit l'*Humanité*¹ de Pierre Leroux, qui le désole, parce que Leroux conclut à l'oubli de la personnalité dans la collectivité. Michelet écrit à la hâte contre Leroux. Il n'admet pas que la vie de l'homme soit renfermée en ce globe, et il conclut à une migration de globe en globe².

Le mercredi 30, il arrête le plan de ses quatre premières leçons, d'une abstraction excessive. Elles doivent prouver l'identité de l'humanité dans tous les individus, identité méconnue par l'antiquité, pressentie par le christianisme, prouvée par la critique philosophique moderne, par Vico et Leibnitz.

« Fatigué d'abstractions (après l'avoir été de mon chagrin individuel) je me mis ce matin à revoir mon vieux Vico. Le principe est bien celui que j'ai signalé dans la préface de l'*Histoire romaine*. *L'humanité est son œuvre à elle-même*. Seulement j'ai eu tort, dans cette préface, de trop lier ce principe à l'anéantissement des grandes individualités historiques.

« 31. Je relis Vico. Je m'enquiers des dates précises pour lui trouver des précédents. Le soir Ravaissou me montre dans son Aristote : « Ce que nous faisons, nous le connaissons. » Avant la visite de Ravaissou, j'avais passé une heure ou deux près d'elle, engourdie d'un sommeil persistant. »

Le dimanche 3 avril :

« Après avoir écrit beaucoup, je me reproche de ne pas rester près d'elle dans ces derniers et irréparables jours. Je m'y rétablis à midi et n'en sortis guère qu'à six heures. Elle dormait, la dose de morphine ayant été doublée. »

Pendant tout ce temps, il lisait Isaïe, dont il voulait se servir pour sa troisième leçon, et il prenait des notes chapitre après chapitre, avec une émotion où sa douleur se sent à chaque ligne :

« Chagrin amer, superbe, colère menaçante, ironique, le tout plein de haine et de fureur. Une foule de choses profondes; bien plus que le Moyen-Age, Isaïe est la fin d'un monde. »

Il écrit, le 4 avril, les pages admirables sur les prophètes, que j'ai publiées, et où il décrit en traits de feu cet homme-signe, ce croque-mort des empires, qui voit en lui, réfléchis au puits profond de son cœur, tous les faits comme présents, qu'ils soient passés ou à venir, comme Dieu les verrait au jour du jugement³.

Le jeudi 7 avril, il recommençait son cours — qu'il fit encore le 13, le 21, le 28, les 12, 19 et 26 mai. Mme Dumesnil mourut le 31.

1. 1839, 2 vol.

2. Il se trouve ainsi refaire l'article *Ciel* que Jean Reynaud avait donné dans l'*Encyclopédie nouvelle* qu'il publiait depuis 1836 avec Pierre Leroux, article que Michelet ne lut que le jeudi 31.

3. Il se sentait lui-même un prophète juif.

Continuons à dépouiller le journal et à suivre le mouvement parallèle de la vie sentimentale et de la vie intellectuelle.

« Le lundi, Mme Ravaisson m'avait dit que son fils crachait le sang¹. Le mercredi je vis Dargaud bien malade; à mon cours sa figure me consternait. J'appris en même temps que le Dr Edwards, frappé d'apoplexie, venait de se faire catholique. Yanoski ne semble pas devoir se rétablir jamais. De toutes parts je me sens peu à peu déraciné. Tous mes amis meurent ou vont mourir. »

Michelet s'occupe pendant ce temps de secourir une famille pauvre de la rue Traversière. Il l'emmène aux Tuileries, et les princesses lui donnent quatre cents francs pour elle. Il y va le lundi et le mercredi 12 avec Adèle et Alfred, y fait faire du feu, la cuisine, etc. Visite au Père-Lachaise, le mercredi :

« Je menai Alfred au P. Lachaise, cette immense histoire du xix^e s. accumulée sur un point.... Le seul Abailard (avec Molière et Lafontaine) est antérieur (*Logica me perdidit*). La grande légende d'amour, la seule populaire, est celle du logicien. De tous les points du cimetière nous apercevions notre Panthéon. »

14. Jeudi. [Il y avait eu rumeur, au Collège de France, après la leçon du 7, un sifflet.] Cette fois les miens étaient venus tout émus, et belliqueux. Ceux des Archives, Guérard, Daveluy. M. R. Letronne, avec Chartes. Cette figure critique me refroidit un peu... il s'enfuit après; par un mot Ravaisson m'apprit en sortant qu'il avait échoué contre Garnier, trahi par Guigniaut. Les gens du mouvement furent surpris; ils croyaient que j'allais rompre avec la tradition. Yanoski (subitement rétabli) me reconduisit. Au retour j'allai avec Charles rue Traversière et crus la femme presque morte, faute de sangsues. La bonne nouvelle semblait arriver sur le lit funèbre. Le soir j'allai voir le médecin M. Trappe, véritable homme de bois. Tout cela donne une idée terrible de la destinée du pauvre, dans ce quartier meurtrier. Je n'y vois qu'un affreux laboratoire à faire des enfants qui meurent, à faire des morts. »

Le 22 avril, Michelet revient sur ses impressions du Collège de France, sur ce mélange de sa vie et de son enseignement.

« Ils croient que mon enseignement est un enseignement. Ils croient que je viens débiter des mots. Toujours j'y ai mis mon cœur. Ils ne savent pas que cette chaire a toujours été un asile, que je m'y suis toujours réfugié dans mes grands troubles d'esprit. Toujours j'ai pris *Herr Omnes*, comme dit Luther. non pour maître mais pour confident, pour ami. La communication individuelle ne nous suffit pas... Elle m'est souvent hostile. Que sera-ce s'il en est de même de la communication publique? Le 7 avril, je me réfugiai au Collège de France, malade de cœur, blessé, cherchant un remède; personne ne comprit, plusieurs désapprouvèrent, un siffa. »

Enrhumé, tiraillé de la poitrine, il ne sort ni le samedi 3, ni le dimanche 4. Il poursuit ses leçons sur le raisonnement grec et scolastique, ajourne les Grecs pour tout concentrer sur Abailard, le Paraclét, le Saint-Esprit. Il reçoit des lettres ridicules.

Le mardi 26, il refait au Château sa deuxième leçon :

« La princesse Clémentine me parut avoir été travaillée contre mon enseignement, frappée des fruits admirables de l'enseignement des Jésuites. »

Mercredi 27. Avec Alfred, tour de Clovis ou de Ste Geneviève. D'abord

1. Il est mort en 1901, cinquante-neuf ans plus tard.

la densité des toits pointus... Saisissement. « Plus l'herbe est serrée, plus la faux y mord ». Paris éclairé à merveille, le vieux Paris.

Douce lumière sans soleil, chaud printemps mélancolique, les vieilles maisons dans leurs jeunes feuilles. De là le Panthéon d'une noblesse admirable, nous dominant, mais doucement, sans fierté, nous montrant sa belle ceinture de promenades dallées par-dessus l'église, majestueuses promenades, où les grands hommes viennent sans doute la nuit au clair de lune. »

Jeudi 28 avril. Pour le droit du raisonnement, de la libre interprétation. Abailard, Paraclét, Joachim, Collège des trois langues etc... Auditoire très ému. Pelletan, Couture. Las et sombre je me promenai parmi les lilas «n fleurs.»

Dans les jours qui suivent, Michelet est navré de voir la langueur morale de Mme Dumesnil, qui, par défaillance, va revenir à la tradition catholique. Le samedi 30 avril, où il vote, à l'Institut, pour Rémusat, il trouve Edwards converti, « une de mes ruines ». Le 1^{er} mai, il voit Mme Belloc, assidue au catéchisme de son fils, aux sermons du beau et riche M. de Cousy, éloquent et pöitrinaire. Mlle de Montgolfier elle-même dit « qu'on marchait mieux avec des lisières ». Samedi et dimanche, 7 et 8 mai, il ne sort pas, souffre de la poitrine et de nausées :

« Je marchai beaucoup dans mon jardin, et soit en marchant, soit en veillant madame Dumesnil, j'approfondissais ma pensée!... Je vivifiais l'histoire en face de la destruction. C'était vivre et c'était mourir... Toute la semaine dernière, n'ayant de cours ni au Collège ni au Château, je cherchai, pour moi, dans l'histoire universelle et même avant l'homme, comment l'esprit s'était créé, c'est-à-dire conçu et accouché (Qu'est-ce que la mort? un accouchement.) Cette libre création sera pour la semaine prochaine. Cette semaine, depuis jeudi (Ascension) je cherchai plus spécialement pour le Collège de France, le développement d'Abailard à nous. Ma pensée dominante était que le temps moderne n'a pas été si destructeur, si négatif; que le Moyen-Age fut un âge de guerre, qu'il rêva la paix, un âge de paix, le nôtre, qu'il s'ennuya d'imiter et de ne pouvoir imiter, les conditions sociales étant alors ennemies. Notre société moderne commence la réalisation de l'esprit de paix...

Où est ma vie, où retrouverai-je vie et chaleur, dans ce froid imminent de solitude? Ma vie est... dans l'histoire et la vie du monde.

Avant-hier, samedi, si affaissée que je regardais si la respiration soulevait encore la poitrine... Elle la soulevait lentement, à grands intervalles. Ses yeux, demi ouverts, dormaient, nageaient, mouraient. La pruneille suivait l'inclinaison du visage enflé; rien de plus terrible à voir.

Parmi ces émotions, je fouillais obstinément ma pensée. Laquelle? trop bien d'accord avec ce que je voyais : la mort et la vie des nations, le rude problème de la destinée...

Il m'advint cette semaine ce que j'avais éprouvé dans l'autre. Dans l'autre, j'étais arrivé à un Dieu-mère, et que la mort est un accouchement. Le 6, vendredi : recherches d'érudition. Dès samedi 7, l'animation de l'esprit.

Etant resté (à la maison) le samedi, j'eus double journée. Samedi même, à 4 heures, le cœur s'éveilla sur mon sujet et souffla la vie : le Moyen-Age fut un âge de guerre et rêva la paix.

Le dimanche matin 8, je repris l'idée de guerre par Notre-Dame (L'église de la victoire) comme monument de guerre, et le dimanche à 4 heures près de son lit, je trouvai mieux : que le Moyen-Age ne put imiter, qu'il *n'aima pas assez*.

Le dimanche 8, à peu près à l'heure du terrible accident de chemin de fer [de Versailles où périt Dumont d'Urville] au pied de son lit, j'ajoutai cette note : *le Moyen-Age ne peut aimer dans un monde de haine.*

Lundi 9 et mardi 10. Le combat s'organisa dans mon esprit (la vierge, le diable)¹.

Mercredi 11. Que l'esprit humain ne change pas par orgueil. Le temps présent a moins d'orgueil. Le Moyen-Age aussi avait besoin de changer.

Enfin le jeudi 12, je vis bien, à la leçon, que j'avais frappé juste. D'abord, je le sentais à ma sérénité profonde, à ma certitude. Il me semblait, en parlant, que je nageais dans la lumière, je me sentais paisible, humble et fort. — Puis dans cette foule, dont un quart me semblait d'opinion opposée, je crus voir peu à peu un mouvement de sympathie universelle. J'avais repris possession.

Je remarquai quelques figures de jeunes gens, sérieux, tristes qui à chaque moment, se regardaient; une jeune dame, avec un enfant, qui prenait des notes, etc... Il me semblait qu'Alfred avait meilleur visage. »

Michelet, au milieu de cette agitation, s'occupe de procurer à Dargaud une mission historique pour rechercher des documents sur Cluny, et comme Dargaud est incapable même de rédiger sa demande, ignorant tout de Cluny, c'est Michelet qui la lui prépare en passant tout le dimanche 13 à étudier l'*Histoire de Cluny*, par Lorain.

Lundi 16 mai. J'ai bien besoin de faire appel à mes pensées les plus fécondes, dans cette stagnation du mal, où, le cœur mourant, le corps se réveille.

Cette force prolifique qui fait les orages de l'homme, qu'elle tourne à la pensée!... que la génération éphémère se taise, devant la génération des choses immortelles!

D'abord, résumons le travail de samedi.

Mercredi 17. Je fixai la première partie de la leçon : Maternité de la Providence. Restait l'objection : la mort. Je la traitai le jeudi matin (comme accouchement) (aussi d'après 1838 où j'avais pris la mort pour seule éducativité des races barbares). Le mercredi, en creusant ce sujet avec Alfred, une chose m'était apparue : c'est que l'âme, loin de se perdre dans une généralité quelconque, doit (d'après ce que nous voyons de l'échelle ascendante des êtres) s'individualiser de plus en plus.

Chose étrange : en présence de cette mort imminente, Michelet prépare déjà le voyage d'Allemagne où il doit se renouveler. Il écrit le mercredi : « Visite de Ravaisson et de La Nourais (pour voyage d'Allemagne). Il insiste sur la Souabe comme vraie origine allemande². Patrie de Schelling et d'Hegel, » et le jeudi : « Je souffrais de l'estomac, de la poitrine, et j'étais résolu pourtant à me renouveler s'il le fallait, d'air, d'occupations, de langue, de pays. » Il règle même avec M. Chartron qu'il fera faire à Alfred un petit voyage à Rouen avant le voyage d'Allemagne.

19. Leçon de jeudi. Plus de monde que le jeudi précédent. Personne de connaissance, sauf Mme Aubépin.

Pendant les jours qui suivent, jusqu'au 31 mai, la malade, tantôt lucide, tantôt dans un délire doux, s'affaiblit peu à peu. Michelet note une à une les paroles touchantes ou douloureuses qu'elle prononce, tous les signes d'une mort prochaine. En même temps, en

1. Ceci a été effacé, par qui ?

2. Il dit drôlement le 21 : « Quinet croit, ce qui va peu à mes vues, que Strauss est de la Souabe, ce qui est vrai. »

présence de cette dissolution graduelle d'un être aimé, il poursuit ses pensées. Il trouve dans l'office du jour du Saint-Sacrement *Quantum potes, tantum aude*, un commentaire de ses deux dernières leçons du Collège de France¹. Il cherche des raisons de croire à l'immortalité. Où? Non pas dans des livres de philosophie ou de piété, mais dans des livres de science. Les passages du journal méritent d'être cités, car ils nous montrent Michelet toujours préoccupé de ces sciences naturelles qui, déjà dans sa jeunesse, l'avaient remué et qui, plus tard devaient lui suggérer une série d'ouvrages. Toute sa vie, il a été harcelé par le problème, le mystère de la relation du physique et du moral, des rapports de la nature et de l'homme.

Il écrit le mardi 16 :

« Le matin, après avoir peu et mal écrit, je me mis à lire l'*organogénie* de Serres dans l'*Encyclopédie* (dont m'avait parlé la veille M. Dussieux) *Quid l'animal, embryon permanent de l'homme*. J'avais été renversé de la grandeur d'une science qui m'arrivait ainsi à la fin, mais aussi remué profondément de la fatalité de génération, de son influence sur notre liberté, sur la destinée de l'être libre. Hélas! la génération a lieu, si souvent, sans l'amour.

Samedi 28. — Langueur, langueur, langueur... mais vitale et germinante. Cette saison, si favorable à nos amis et nourriciers les végétaux, est un entr'acte pour nous.

« D'autant plus entr'acte et halte qu'après un mouvement violent, une production exagérée de deux ans, après ce dernier effort pour me reprendre et me ramasser en un cours, mon mouvement s'arrêtait de lui-même, ou n'oscillait que faiblement. Cela est sensible dans mon cours même. Le mouvement d'abord violent, douloureux, tout inspiré de la mort, devient plus vital, se pacifiant, se calmant, s'affaiblissant.

« Samedi nous discussions les chances de la vie à venir, ou plutôt nous établissions la certitude que toutes les analogies du présent et du passé donnent du progrès futur... A quoi Alfred objectait : « Oui, ce n'est qu'un divorce, mais combien de temps, et pendant ce temps de séparation, nous aurons mené une vie différente, pris des habitudes différentes. Nous ne serons plus les mêmes. » Je répondais : « Notre progrès sera certainement double; d'une part nous serons plus haut dans l'échelle des êtres, c'est-à-dire plus individualisés; mais en même temps plus interprétatifs et plus assimilateurs, c'est-à-dire que, voyant tout ce qu'il y a de différences, nous verrons aussi qu'elles sont généralement extérieures. Plus on voit au fond de la vie et plus on voit de ressemblances. La différence est à la peau; l'organisation intérieure est fort analogue (Voy. dans ma leçon de janvier 1840 passage de Leibnitz).

29. Dimanche, Fête-Dieu... Temps admirable. Je fus près d'elle Geoffroy St Hilaire...

« Physiquement j'étais très fatigué, peu souffrant. Deux jours de repos et de lait d'ânesse m'avaient à peu près remis la poitrine. Je regrettais d'interrompre mon cours, de laisser si tôt quelques figures attentives qui me flottaient devant les yeux².

« Le samedi 28, je fis venir de l'Institut Serres³ et Geoffroy St Hilaire⁴. J'admire comment cet esprit hardi ne veut tenir compte des reptiles (les rapportant partie aux poissons, partie aux oiseaux). Le peuple, en Provence,

1. [Jules Michelet, p. 127-129.]

2. [Ici un passage partiellement cité dans Jules Michelet, p. 118-119. Y ajouter ces lignes (après : « des nouvelles causes de vivre ») : « Le Rhin d'Hugo et de Michiels ne nous arrêtaient pas longtemps ».]

3. *Principes d'organogénie*, 1842.

4. *Notions de philosophie naturelle*, 1838.

appelle la couleuvre, anguille de buissons; l'anatomie de la tortue, a autorisé M. de Blainville à l'appeler *ornithoïde*.

« Ce génie de la vie que Geoffroy a montré dans la science, il l'avait d'abord produit dans un acte héroïque. Incapable de faire, comme tant d'autres, abstraction de la vie dans les êtres vivants, il ne put dans la Terreur se résigner (comme le condillaciste Garat, etc.) à laisser mourir ceux qu'il aimait.

« Ce génie de la vie lui a fait voir mille choses dans l'organisation; mais par son excès même, et son incapacité de distinguer, il voit toute vie comme belle, c'est-à-dire qu'il n'a pas le sentiment de la beauté (ordre et distinction). Un poisson lui semble aussi beau qu'un homme. Les monstres le charment, etc.

« Il me donne l'idée d'un de ces barbares primitifs qui avaient en eux tant de vie et de sang que, tués, ils combattaient toujours, d'un barbare qui, sans cesser de l'être, aurait envahi la science moderne, en brisant comme de vains fils, toutes nos classifications.

« En même temps, cet homme fort et naïf, cet homme toujours enfant (Ampère ne l'était qu'en apparence et par distraction) donnerait sans cesse à rire par sa force gauche. Samson jouant par devant les Philistins... Ne riez pas; cette grosse main d'enfant peut prendre vos colosses pour jouet, casser votre temple... et sans en être écrasé. »

Michelet fait sa dernière leçon le jeudi 26. Il écrit les lignes précédentes le 30 mai, lundi, pendant que Mme Dumesnil agonisait.

Le mardi, elle meurt, au moment où, après l'extrême-onction, on finissait les prières.

Le jeudi 2 juin, il conduit son amie au Père-Lachaise.

Dans ce naufrage de son bonheur, il écrit le 4 juin : « Je sais maintenant ce qu'il en coûte de s'étendre; et pourtant, quand je songe aux richesses morales qui ont inondé mon cœur! » Dans le voyage qu'il fait à Rouen et Vascœuil, du 5 au 12 juin, il cherche avec un soin jaloux tous les souvenirs de Mme Dumesnil. Dans le voyage d'Allemagne qu'il fait avec ses enfants et Alfred Dumesnil, du 19 juin au 30 juillet, la pensée de celle qu'il a perdue, le regret de l'avoir connue si tard, la jalousie de toutes les affections qui, avant qu'elle le connût, ont occupé son cœur, tout cela remplit sa pensée.

En même temps, il lutte avec une indomptable énergie pour se reprendre, pour rester lui-même. Il poursuit infatigablement la solution du problème qu'il s'était posé en préparant le cours de 1842 : concilier la vie individuelle et la vie universelle de l'humanité, trouver dans l'individu l'explication de l'universel. Son optimisme fondamental, sa foi dans un ordre divin du monde, ne périt pas dans cette tourmente. Il a le courage, pendant les six jours qu'il passe à Paris entre son retour de Rouen et son départ pour l'Allemagne, d'aller à Neuilly le mardi 14 juin, faire aux princesses une leçon sur le *Gouvernement maternel de la Providence*, leçon à laquelle tient à assister la duchesse d'Orléans, qui devait quelques semaines plus tard connaître, elle aussi, l'horreur de l'écroulement subit d'un bonheur incomparable.

A Rouen, dans le jardin de la sente Bihorel, où douze cents cerisiers forment une sombre allée, il se promène le 7 juin, tout absorbé dans sa pensée, et c'est toujours la même pensée : « Oui, une destinée d'homme, quand on y pénètre, est plus qu'une vie de nation. Les nations sont des universaux, une sorte de moyen terme entre la

vie vraie de l'individu et la vie vraie du genre humain. Ce sont des essais d'individualisation collective ». Visitant Rouen avec Chéruei, il s' imagine qu'il pénétrera mieux l'âme de la vieille ville en y mêlant, non son individualité propre, mais celle de Mme Dumesnil, qui y a vécu.

« Dès le matin, j'avais dit à Chéruei : « Il ne s'agit pas d'archéologie, mais de vie, d'ensemble ». J'allai donc avec lui toute la matinée levant chaque pierre, et sous chaque, regardant si je verrais là l'âme de Rouen.

« Portant en moi l'intérêt d'une destinée individuelle, je mettais cette âme partout. Ces pierres vivaient de sa présence, de son regard qui y fut si souvent attaché. Tout prenait ainsi vie et sens. St Patrice était l'église où elle avait longtemps entendu les messes en musique. St Ouen sublime et sépulcral, était la paroisse où Alfred fut ondoyé. C'est à la cathédrale que la famille allait à la messe, et, dans les dernières années, elle allait seule s'asseoir près des tombeaux d'Amboise et de Brézé. »

Lisez le journal du voyage d'Allemagne de 1842¹, vous verrez se continuer à travers mille impressions d'art, de nature et d'histoire. ce dialogue de Michelet avec lui-même, cherchant à arracher son individualité intacte de dessous les ruines de son bonheur. L'Allemagne a été un repos, une diversion, mais surtout une préparation à une vie nouvelle. Il prend la résolution d'arracher de son cœur tout stérile regret pour les formes condamnées à périr, et de regarder avec courage et confiance vers l'avenir. Des adorateurs du passé veulent le dresser contre l'avenir. Lui qui, mieux que tout autre, a compris et aimé ce passé, il a le devoir de lui barrer la route dans ce retour offensif et de travailler à préparer le credo de l'avenir. Il exprime ces idées avec une admirable éloquence, le 5 août 1843, au moment où Adèle se prépare à quitter le foyer paternel pour fonder une famille. Michelet est désormais vraiment seul; mais il se sent jeune, prêt à recommencer la vie, à aider le monde dans cette transition nécessaire entre des formes mortes et des formes plus belles, plus hautes, mais encore enveloppées dans une chrysalide informe.

Cette analyse peut-être trop longue nous fait toucher du doigt l'influence capitale exercée par le drame de sa vie intérieure, dans la décision par laquelle, dès 1843, il fait de son enseignement et de ses livres une prédication morale de libre-pensée et de démocratie. Le fond de sa pensée n'a pas changé; il précise simplement ce qui était déjà en germe en lui dès 1825 et 1827; mais alors, comme il le dit lui-même dans ses notes, le savant et l'artiste dominaient encore en lui. A partir de 1842, le savant et l'artiste, toujours puissants, cèdent le pas à l'homme d'action.

Mais cette irruption de Michelet dans l'action et la polémique a eu pour point de départ sa pensée philosophique, ses méditations sur la loi d'évolution, qui est le fond même de la vie de l'humanité, la nécessité d'une transformation perpétuelle, où le passé, tout en transmettant à l'avenir l'essentiel de son être par l'hérédité, meurt cepen-

1. [Dans *Jules Michelet*, p. 131 et suiv.]

dant sous sa forme présente, pour renaître sous une forme nouvelle. Pensée très simple, très vraie, qui est la loi de l'histoire et de l'humanité. Michelet a cherché à la préciser et à l'approfondir dans ses cours de 1842 et 1843, que nous allons essayer maintenant de reconstituer.

Ces pensées, ne l'oublions pas, se rattachent aux préoccupations dominantes des esprits novateurs qui prétendaient vers 1842 tracer aux générations nouvelles la voie de l'avenir.

Depuis le mouvement saint-simonien, la société française était agitée par un double tourment : celui de la réforme sociale et celui de la réforme religieuse. La philosophie de l'histoire ne se présentait plus aux hommes de cette époque sous la forme relativement simple sous laquelle elle apparaissait à Vico et à Herder. Elle est pour eux une explication générale du monde. Ils cherchent dans l'histoire de l'humanité le secret des destinées de l'âme individuelle et des relations du fini avec l'infini. A cette conception d'ensemble qui a fatalement un caractère métaphysique et mystique, bien qu'elle prétende s'appuyer sur les réalités de l'histoire, on rattache les transformations sociales et religieuses que l'on prévoit et que l'on souhaite.

Ballanche avait, dès le premier quart du XIX^e siècle, dans ses *Essais de Palingénésie sociale*, tenté une explication symbolico-mystique de l'Univers, dont on trouve l'influence chez presque tous les philosophes sociaux du quart de siècle suivant. Saint-Simon et Auguste Comte s'étaient tenus sur le terrain des réalités terrestres, mais les socialistes, en particulier Fourier et ses disciples, mêlaient à des prophéties messianiques des rêves de palingénésie et de métempsychose. Parmi les amis de Michelet, plusieurs étaient ardemment préoccupés de trouver une explication religieuse du monde conciliable avec les idées modernes.

Michelet est l'ami de Lamennais, qui venait de publier en 1840 son *Esquisse d'une philosophie*. Il a auprès de lui Quinet, dont le *Génie des Religions* vient de paraître, enfin il est lié avec Pierre Leroux et surtout avec Jean Reynaud. Pierre Leroux a fondé en 1836 avec Jean Reynaud l'*Encyclopédie nouvelle*; en 1841 il crée avec Viardot et G. Sand la *Revue Indépendante*. Il a publié à la fin de 1840 son livre de l'*Humanité*, où il étudie précisément la question du rapport de l'individu à l'humanité, la science du *moi* et la science du *nous*, où il montre l'humanité se développant indéfiniment dans une solidarité progressive par l'action des individus, mais ceux-ci persistant au sein de l'espèce, se reproduisant pour ainsi dire de génération en génération par une sorte de réincarnation sans mémoire. Enfin Michelet est l'ami de Mickiewicz qui prêche au Collège de France le messianisme de Torvianski.

Michelet va chercher à marquer sa doctrine propre à côté de celle de Lamennais, de Quinet, de P. Leroux. On peut même croire que le désir de se distinguer d'eux est un des mobiles directeurs de sa pensée, car il a parfois de la peine à formuler une pensée originale à côté de la leur.

Les mois de janvier et de février, puis de mars 1842, sont consacrés à une préparation du cours divisé en deux parties : *ma vie* et *ma philosophie*. Il jette ses idées sur le papier avec des dates ¹.

Le sens de sa vie et de son œuvre, c'est la révolte de la personnalité contre la mort. Or c'est l'histoire qui sauve les morts de la mort. Et il ajoute, préoccupé de cette idée de métempsycose qui se retrouve chez Pierre Leroux, chez Jean Reynaud : « Il n'y a point de morts... C'est le retour des mêmes personnes. »

Méditant ainsi sur lui-même il aboutit à la lamentation qu'il écrit le 30 janvier 1842 avec ce titre : « *In urna perpetuum ver* ». César ayant vu en songe une foule d'hommes qui lui tendaient les bras, fit rebâtir Corinthe et Carthage, et Claude créa au Musée d'Alexandrie un lecteur pour refaire l'histoire des peuples disparus.

« L'historien, dit Michelet, n'est ni César, ni Claude, mais il voit souvent dans ses rêves une foule qui pleure et se lamente, la foule de ceux qui n'ont pas vécu assez, qui voudraient revivre... Ce n'est pas seulement une urne et des larmes que vous demandent ces morts. Il ne leur suffit pas qu'on recommence leurs soupirs. Ce n'est pas une nénie, une pleureuse qu'il leur faut, c'est un devin, *vates*. Tant qu'ils n'auront pas ce devin, ils erreront autour de leur tombe mal fermée et ne se reposeront pas.

« Il leur faut un Oedipe qui leur explique leur propre énigme dont ils n'ont pas eu le sens, qui leur apprenne ce que voulaient dire leurs paroles, leurs actes, qu'ils n'ont pas compris. Il leur faut un Prométhée, et qu'au feu qu'il a dérobé, les voix qui flottaient glacées dans l'air se révoltent, rendent un son, se remettent à parler. Il faut plus; il faut entendre les mots qui ne furent dits jamais, qui restèrent au fond des cœurs (fouillez le vôtre, ils y sont); il faut faire parler les silences de l'histoire, ces terribles points d'orgue où elle ne dit plus rien, et qui sont justement ses accents les plus tragiques. « Alors seulement les morts se résigneront au sépulcre. Ils commencent à comprendre leur destin, à ramener les dissonances à une plus douce harmonie, à se dire entr'eux et tout bas le dernier mot de l'Oedipe *παντως δέχει τὰς κυρίας*. Les ombres se saluent et s'apaisent. Elles laissent refermer leurs urnes. Elles s'en vont, bercées de mains amies, se rendorment et renoncent à leurs songes. Urne précieuse des temps écoulés, les pontifes de l'histoire la portent et se la transmettent avec quelle piété, quels tendres soins! (personne ne le sait qu'eux-

1. 29 janvier 1842 et février-mars.

Préparation au cours de 1842.

Janvier-Février.

ma vie	{	Essai sur mon enseignement, ma vie, mes élèves. Philosophie de l'histoire.
		Le Saint-Georges de Rubens. Révolte de la personnalité contre la mort.
		L'histoire avant moi.
		L'enseignement avant moi. L'Université, le Collège de France.
		L'École Normale.
		Mon Livre.
		Paris.
		Mes élèves et mes amis.
		L'ivresse de l'histoire (1834 ?) Symbolique du droit etc.
		Sentiment de l'Allemagne. du Christianisme.
ma philosophie	{	Les morts ont besoin de l'histoire.
		Point de morts... retour des mêmes personnes. Mais...

mêmes), comme ils porteraient les cendres de leur père ou de leur fils. Leur fils ? Mais n'est-ce pas eux-mêmes ?

Ce dernier mot : « N'est-ce pas eux-mêmes », comme aussi plus haut « fouillez vos cœurs » nous dit assez l'idée fondamentale à laquelle aboutit toute la philosophie de l'histoire de Michelet, celle où il puisera la justification de sa méthode de subjectivisme historique : l'identité du genre humain.

L'année précédente, le 18 juin 1841, il avait exprimé avec une singulière énergie à la fois cette idée de l'identité entre l'historien et l'histoire, et ses scrupules :

« L'histoire, disait-il, est une violente chimie morale
où mes passions individuelles tournent en généralité;
où mes généralités deviennent passions;
où *mes peuples se font moi*;
où *mon moi* retourne animer les *peuples*.
Ils s'adressent à moi pour que je les fasse revivre (César en mer, Carthage et Corinthe). Hélas suis-je bien vivant?
Ah! frères, la compassion ne me manque pas;
elle est immense et douloureuse,
Mais pensez-vous que je puisse parmi mes douleurs
bien démêler vos douleurs.

Les prendre en moi, volontiers; mais ne confondrai-je pas ? Ma vie individuelle ne se substituera-t-elle pas à votre vie générale ? Alors ils me disaient en gémissant que c'était la même chose; qu'eux et moi, nous n'étions qu'un, que nos cœurs souffraient de même, que leur vie vivait dans ma vie, que ces pâles ombres étaient mon ombre, ou plutôt que moi-même j'étais l'ombre vivante, fugitive, des peuples fixés dans la véritable existence et dans l'immutabilité.

Mais une grosse difficulté se dresse. Si l'homme passe par plusieurs vies, pourquoi n'en garde-t-il pas le souvenir ? Le 24 février, un jeudi, il s'attendrit, tout en sentant la puérité de ce regret, à la pensée qu'il n'a pu réellement connaître la mort.

« Pâle printemps, délayé d'hiver, avec vos fleurs malheureuses et sans odeur, que vous m'apparaissez sombre ! Il n'est pas jusqu'à ces chants d'oiseaux, en plein février, qui ne m'attristent. Pourquoi cet élan vers la vie ? « *quae lucis miseris tam dira cupido !* » Je sortais à peine de la nuit. J'y rentre et de l'hiver dans l'hiver. *From winter in winter*. Mais un hiver définitif, les glaces de l'âge, celles du cœur. *Majores que cadunt attis de montibus umbrae*, et je ne peux dire : *tectorum cutmina fumant*.

On irait ainsi, remontant dans ses regrets, en recherchant tant d'amis qu'on a connus trop tard, qu'on n'a même pas connus...

Pourquoi n'ai-je pas connu mes parents dans l'histoire antérieure ?

Pourquoi pas Byron ?

— — Racine ?

— — Shakespeare et Michel-Ange ?

— — Dante ?

— — Virgile ?

Grande famille, amis, patrons, parents de ma pensée, pourquoi ne sommes-nous pas nés du même temps ?

O regret puéril ! Vain chagrin d'enfant.

Cette identité de l'humanité, qui permet à l'historien de retrouver dans son propre cœur, le cœur des hommes de tous les âges, comment

s'accomplit-elle? Non pas comme le veut Pierre Leroux, par la destruction continuelle de tout ce qui est individuel, mais au contraire par l'effort continu de la liberté humaine pour perpétuer ce qu'il y a de supérieur en elle, par l'art et la pensée, et en se perfectionnant sans cesse. Michelet voit dans cette tendance à la perfection le gage de l'immortalité qui doit transporter l'homme de globe en globe dans des vies de plus en plus parfaites, où rien de ce qui a été créé de grand ne se perdra.

Par ce détour Michelet accorde la généralité avec l'individualité, l'identité avec la personnalité, et fait de la perpétuité traditionnelle l'œuvre même de la force créatrice qui est dans l'individu.

Le but, le sens de tout le mouvement de la vie, de l'histoire, de l'humanité, c'est la perpétuité, l'identité, la suppression de la mort.

Le moyen par lequel se fait cette perpétuité, c'est la liberté se déterminant elle-même, l'âme faisant son corps et faisant le monde pour ainsi dire. C'est à cette conclusion qu'arrivent Leibnitz et Vico, en complétant et corrigeant Descartes et Spinoza¹.

Puisque tout se ramène à la personnalité humaine, il ne faut plus de classification, plus de formules à la Hegel, plus de formes plastiques qui se succèdent comme dans le *Génie des Religions* de Quinet. Tout est intérieur. Le fond de l'histoire est une *chimie intime*. Il faut repousser et les généralisateurs et les spécificateurs, les premiers parce que tout est individuel, les seconds parce que tout est solidaire, continu et organique. Ainsi de l'histoire, qui est la

1. Suite des préludes de 1842 :

Mars. — Oublier? Ce serait mourir (contre P. Leroux).

	La perpétuité comme art. Apprenons à nous perpétuer.
	La liberté de cause :
	Descartes } Spinoza } XVII ^e s. Leibnitz }
	L'âme fait son corps.
	Je me décide à reprendre mon cours.
ma phi-	Plus de classifications,
losophie	Ni formules (comme Hegel) ni formes plastiques (comme Quinet) (j'eusse inventé les religions pour le remède de mon âme et non décrit).
	il faut une chimie intime.
	Contre les généralisateurs et spécificateurs.
	Comment de l'histoire s'arrache la philosophie de l'histoire (18 mars).
	L'histoire va s'approfondissant jusqu'au Christ et tout homme est Christ.
	De la Grèce comme méthode.
Grèce	Contre Quinet de la mélancolie grecque.
	Grèce et christianisme.
	La dialectique grecque aboutit à ce mot : Fais-toi

1. L'Asie comme médecine de l'âme. Impression de la fin du Mahabaratha (ce qui amène le cours).

conscience que l'humanité a d'elle-même au point de vue successif (comme la philosophie au point de vue immuable), on tire la *Philosophie de l'histoire* qui est la conscience que l'humanité prend de soi comme *immuable dans la succession même*, une dans le divers.

Il n'y a plus lieu désormais d'envisager à part l'histoire de la religion, du droit, de l'art, etc... il n'y a plus que l'histoire même, arrachée de la philosophie de l'histoire¹.

Et alors Michelet s'aperçoit que, sans le savoir, de 1827 à 1842 il a inconsciemment, par une dialectique intérieure, conçu une méthode nouvelle, « arraché de sa science une *vita nuova* » :

« Entre la méthode qui formule (Hegel) et la méthode plastique qui tourne autour (comme Quinet, qui me semble marcher d'un pas puissant autour de chaque objet et le serrer avec force) il y en a une autre peut-être.

« Une chimie intérieure qui refait les choses, les reprend de là même d'où elles étaient parties d'abord. Car enfin pourquoi ne reprendrai-je pas tout cela en moi-même, puisque tout en est déjà sorti.

« De quoi l'histoire s'est-elle faite sinon de moi?

« De quoi l'histoire se referait-elle (se raconterait-elle) sinon de moi?

« Quand on tire tout cela de soi-même, de ses mouvements intérieurs, on voit que ces mouvements d'une même âme se sont manifestés successivement de diverses manières :

Une fois ils portaient vers la terre, l'ordre d'ici-bas, le *droit*.

Une autre fois vers le ciel, l'ordre d'au delà, la *religion*, etc...

(La religion grecque finit par son vrai Dieu, le sage).

Mais cet enchaînement de mouvement est tel qu'on ne peut les séparer.

Ex. L'événement et la biographie expliquent pourquoi l'art tombe au portrait vers Alexandre. Le charme de l'Ecole flamande, cette grâce d'intérieur si supérieure aux peintures italiennes du même genre) tient à une question de droit, la femme possédant des immeubles influe d'autant sur la maison, lui imprime son caractère, etc...

Celui qui ne mêlerait pas l'histoire du droit, l'histoire de l'histoire, etc... à l'histoire de l'art, expliquerait ces faits par des causes tirées de l'art même, causes secondaires ou même fausses.

De même la désymbolisation juridique du *xiv^e*, *xv^e* s. ne peut se séparer de la désymbolisation religieuse du *xvi^e* s. que les légistes ont préparée.

Ravaisson, comme Quinet, me semble encore un peu trop à l'ancien point de vue, qui cherche l'explication d'une spécialité dans cette spécialité même, au lieu de la tirer de l'*universalité* antérieure.

1. Michelet ajoute que :

Les Juifs en supprimant le temps; les Romains en supprimant le lieu, ont jeté la base de la philosophie de l'histoire.

Note du 11 mars.

Je vais refaire mon cours. Phil. de l'Hist.

J'arrachai, de ma science, une *vita nuova* :

I. d'abord extérieure, histoire de l'histoire.

II. Puis perpétuité? Identité? Plus de morts.

III-IV. L'âme fait son corps. Leibnitz. Vico.

Une seule cause, la liberté se causant.

Plus de classifications.

Plus d'histoires de religion, philosophie, etc...

V. Je découvre ma propre histoire, ma dialectique intérieure, livres mais inconscientes, 1827-1842.

Cet article est le seul qui ait fourni quelque chose à mon cours (leçon du 26 mai). Tout le reste sur la liberté, le moi, n'a pas été enseigné, non plus que les vues datées de mai sur la nature, ce grand moi-non-moi.

Quant à moi, qui maintenant essaie d'arracher du dedans toute science, même celle qui semble le plus extérieure, je sens bien que les mouvements inventifs de l'âme, ses fécondes vibrations, ne se font pas ainsi en sens direct, ni par lignes géométriques, mais tantôt par ondulations, par lignes oscillées (par ex. du droit à la religion, de la religion au droit) : quelquefois *ciroulairement* par rayonnement, lorsque j'arrive à l'un de ces centres, de ces points de vue sphériques où aboutissent les sciences diverses. »

De cette méthode subjective Michelet donne un exemple en exposant à Ravaisson (le 18 mars à 8 heures du soir) comment il aurait traité l'histoire des religions. Au lieu de les décrire successivement et de les montrer comme une progression et une tradition :

« J'aurais tiré toutes ces religions du dedans, comme d'un mouvement du cœur, je les aurais inventées l'une après l'autre *pour le remède de mon âme*, les rejetant derrière moi à mesure que je n'y trouvais pas le dictame cherché.

« Ce qui montre assez que ce mouvement est le vrai, c'est qu'à chacun de ses pas, l'homme désappointé maudit le pas précédent. Un Dieu déposé n'est pas mis en retraite. Il est banni, proscrit, il devient *Satan*. Cette malédiction successive montre assez avec quelle âpreté le genre humain a pris tout cela. »

Telles sont les conclusions auxquelles Michelet arrive dans ces trois mois de réflexions. Il ne se décide à commencer que quand il a cru voir clair en lui-même.

Que fut ce cours qui dura huit semaines (avril et mai 1842) et se composa de sept leçons?

Dans la première leçon (7 avril), Michelet pose son point de départ, l'identité de l'âme humaine perpétuellement poursuivie, à travers les luttes de la nature et de l'homme, les luttes de l'histoire. Michelet trouve un symbole de cette idée dans les récits qui terminent le *Mahabharatha*.

Le 14 avril, en face de la conception indienne il pose la vie antique de la Grèce et de Rome, le combat des villes contre les villes, des classes contre les classes, la naissance de l'esprit critique qui examine, distingue et nie. Cette lutte de l'antiquité, meurtrière pour les peuples, est vivifiante pour les idées.

Dans la troisième leçon, il montre la pensée judéo-chrétienne essayant une réconciliation de tous les éléments divers qui constituent l'humanité, concevant la perpétuité humaine sur la terre et au delà de la terre. Cette idée de l'identité qui abolit le temps est en état de gestation dans le prophète, juif, dont le successeur est le Fils de Dieu. Mais le Fils de Dieu est conçu comme l'homme parfait, ce qui ne laisse plus de place au développement dans l'identité, mais seulement à l'imitation.

Dans la quatrième leçon, Michelet fait surgir un élément nouveau, le Saint-Esprit, héritage de la pensée grecque, qui associe la perpétuité grecque telle qu'elle s'était manifestée par l'art et la philosophie à la perpétuité judéo-chrétienne. Une lutte s'établit entre le Fils et le Saint-Esprit. Le Fils représente la tradition, le Saint-Esprit la liberté, le mouvement et l'amour. Abailard et Héloïse dans

leur abbaye du Paraclét, consacrée au Saint-Esprit, plus tard Joachim de Flore dans son *Évangile Éternel*, annonceront ce règne de l'esprit qui devra succéder au règne du Fils. Cette leçon est considérée par Michelet comme une déclaration de guerre au christianisme traditionnel, enfermé dans l'imitation stérile du Fils, et comme l'annonce d'une forme religieuse nouvelle où l'âme trouvera un renouvellement perpétuel. Déclaration de guerre faite sous une forme tellement mystique et lyrique, que sans doute le public n'en sentit pas la gravité.

Dans la leçon suivante, (12 mai), Michelet semble d'abord dire que le Moyen-Age a trouvé la conciliation entre le Fils et le Saint-Esprit par le culte de la Vierge et dans le personnage symbolique de saint Jean, le disciple aimé qui repose sa tête sur Jésus et à qui il confie sa mère en mourant¹. On rêve un règne de Notre-Dame, de Jean, de l'esprit, de la liberté et de l'amour. Vains efforts pour découvrir l'avenir dans les types et les idées du passé. Le Moyen-Age ne sut pas aimer assez. En vain il chercha la paix, en vain il simula l'unanimité des cœurs. Il resta stérile et impuissant.

Il fallut trouver une maternité plus haute et plus vaste que celle de Notre-Dame, plus détachée de toute tradition positive. Cette maternité sera celle de la Providence. Cette idée remplit la sixième leçon. Dieu est une mère qui a dû allaiter le monde goutte à goutte pour le développement de la liberté. La mort comme la vie sont des accouchements d'où sortent des fruits de plus en plus parfaits.

Enfin Michelet ayant posé le principe d'identité et montré les efforts faits par l'antiquité et le christianisme pour le réaliser, arrive dans sa dernière leçon (26 mai) à l'âge moderne. Ici la liberté prend conscience d'elle-même, la réconciliation entre tous les éléments opposés commence à se faire, l'homme se réconcilie avec la nature, les parentés intellectuelles se forment, les sciences conçoivent leur libre unité, la paix s'établit non par une unité tyrannique, mais par une union des esprits, des cœurs et des volontés. Après avoir montré Vico réclamant la liberté il fait alors un retour sur lui-même, et rappelant son discours de 1823 sur l'*Unité de la Science*, il montre toute cette conception philosophique comme la résultante de l'étude de sa vie et de son temps.

J'ai essayé de présenter la pensée de Michelet sous une forme aussi cohérente que possible. Tâche mal aisée, car le plan tracé par lui-même dans ses notes est loin d'être limpide. Ses notes en particulier sont souvent d'une fantaisie bizarre et nuageuse².

1. On retrouvera ces idées en partie dans l'*Introd. de la Renaissance*.

2. Plan du cours de 1842. Philosophie de l'Histoire.

I. Identité toujours poursuivie. Perpétuité de l'âme. Fin du Mahaharatha.

II. Distinction meurtrière. Combat de l'antiquité, apparent.

Meurtre pour les peuples. Vivifiant pour les idées.

III. Réconciliation. Perpétuité judéo-chrétienne

Gestation antique, les prophètes, imitation chrétienne du Fils.

L'homme parfait, créé par la femme,

la crée à son tour (salut, fille de ton fils).

IV. Le St Esprit. Perpétuité grecque.

En résumé, il y a dans l'histoire de l'humanité une identité fondamentale, une perpétuité de l'âme qui permet de la concevoir comme l'évolution d'une seule âme. Mais l'humanité n'a pas reconnu sans peine cette identité; elle a lutté pour l'établir et la comprendre. C'est seulement quand la liberté humaine a pris pleine conscience d'elle-même et s'est affranchie des entraves d'une tradition morte qu'elle a pu inaugurer un développement harmonieux où les âmes se sont senties unies pour une œuvre commune dans la famille et la cité. Michelet poursuit ainsi l'application de la conception de Vico : l'humanité se faisant elle-même et la conciliation de deux concepts contradictoires : la liberté humaine et l'accomplissement d'une évolution harmonique à laquelle préside une force supérieure et providentielle.

Michelet appuyait sa foi dans la liberté et l'indestructibilité de l'âme humaine sur les théories qu'il avait puisées dans l'étude de Descartes, Spinoza, Glisson, Leibnitz et Vico. Il considérait comme une des plus glorieuses acquisitions de la philosophie moderne d'avoir fait de la force de l'âme considérée comme cause agissante, la seule réalité indestructible et positive. Cette conception est le fondement même de toute philosophie de l'histoire. Il n'a pas consacré de leçon au Collège de France à ce sujet — mais il en avait fait le sujet d'une de ses leçons aux princesses le mardi 23 mars et les idées qu'il y exprime sont sous-entendues dans tout son cours. C'est ce qu'il y a de plus sérieux, de plus médité, de plus durable dans sa pensée. Il est resté toute sa vie attaché inviolablement à cette conviction de la réalité indestructible de la monade humaine considérée comme force spirituelle. Non seulement il avait repris en 1842 ses anciennes méditations philosophiques de 1825 à 1828, mais il avait revu les textes anciens et modernes et s'était éclairé des conseils de son élève Ravaissou, qui avait publié en 1837 son admirable *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, et qui, dans un article sur la *Philosophie Contemporaine*, paru en 1840 dans la *Revue des Deux Mondes*, s'était montré aussi versé dans la philosophie moderne que dans la philosophie ancienne.

Une lettre de Ravaissou à Michelet résume l'histoire de l'idée de force active chez le médecin anglais Glisson (*Tractatus de natura substantiae energetica*, 1672) chez Leibnitz, chez Spinoza.

Nous y avons la clef des notes écrites par Michelet pour son cours.

Cette foi de Michelet dans la force de la volonté et de la pensée humaine lui permettait d'affirmer la persistance éternelle, la perpétuité

Abailard, Héloïse. Le Paraclet.

Combat du Fils et du St Esprit.

V. Le St. Esprit concilié en N.-D. avec le Fils. N.-D. dans *Grisélidis*.

Mais le Moyen-Age ne put aimer assez.

VI. Maternité de la Providence

pour le développement de la liberté.

VII. Liberté *sui conscia*. Vico 1826 recommence la libre unité des sciences.

Réconciliation commencée.

Ma vie et mon Temps.

Préludes de la leçon VII.

Réclamation de la liberté au xviii^e siècle : Vico.

de l'âme individuelle, et de se faire une idée de la relation qui peut exister entre la perpétuité de l'humanité terrestre et la perpétuité de l'humanité à travers les mondes et au-delà de la terre, dans l'infini. Il conçoit une forme particulière de métempsycose qui se rapproche de celle de Jean Reynaud, et l'oppose à celle de Pierre Leroux, qui supposait les mêmes âmes revenant sur terre dans des corps différents et y évoluant vers le mieux, tout en perdant le souvenir de leur existence antérieure. Michelet, lui, croit que notre vie d'ici-bas n'est qu'une enfance, à laquelle succéderont d'autres vies, dans des globes plus avancés. Ainsi se fait la perpétuité de l'humanité poursuivant l'idéal irréalisable de l'identification absolue.

J'ai cru devoir insister sur ce cours, malgré tout ce qu'il a d'obscur, d'incomplet et de défectueux.

Ses imperfections viennent en partie de l'incroyable agitation d'esprit et de cœur dans laquelle il fut conçu. Michelet y cherchait non seulement une explication de l'histoire, mais un remède, une consolation pour les maux de son âme.

On y trouve aussi l'influence de la pensée poétique et vague des deux hommes ses amis, qui enseignaient à côté de lui. On y trouve enfin l'influence de l'agitation religieuse qui se déchainait alors en France — où Michelet se sentait entraîné, où il prenait déjà position, mais en termes encore voilés de formules poétiques.

Nous retrouverons les idées de 1842 dans son enseignement ultérieur, mais devenues plus précises et sous une forme plus agressive à l'égard du passé.

CHAPITRE VII

L'opinion publique et le Collège de France en 1842

Au moment où Michelet monta dans la chaire du Collège de France, la partie la plus ardente de la jeunesse vit tout de suite en lui le maître qui devait répondre à ses besoins d'enthousiasme et de lutte. Il arrivait dans une atmosphère déjà surchauffée, sillonnée déjà des éclairs précurseurs d'orages. C'est sur lui seul que la jeunesse pouvait compter. Tissot avait bien le prestige de son passé révolutionnaire et de la persécution, mais l'âge l'avait calmé et la littérature latine ne prêtait guère à un enseignement de propagande politique ou religieuse. Ampère, qui professait la littérature française, se confinait dans l'histoire des origines et ne s'adressait d'ailleurs qu'à un public d'élite auquel plaisait sa distinction à la fois érudite et mondaine. Philarète Chasles, qui, à partir de 1842, enseigna les littératures germaniques et qui était fils d'un conventionnel jacobin presque babouviste, esprit ardent et paradoxal, aurait pu, s'il l'avait voulu, jouer au tribun. Il avait une certaine popularité. Mais à cette époque, il posait pour le dandy, professait en frac bleu, les mains gantées, et changeait de gilet à chaque leçon. Deux autres professeurs, par la nature même de leurs cours, attiraient au Collège de France d'assez nombreux auditeurs et pouvaient traiter des sujets actuels, capables d'exciter des approbations ou des protestations violentes. C'étaient Rossi et Lermnier. Mais Possi était l'objet de l'animadversion d'une partie de la jeunesse, ayant été appelé de Lausanne à Paris par Guizot, et comblé de faveurs. Il avait reçu la grande naturalisation, et été nommé successivement, professeur d'économie politique au Collège de France, professeur de droit constitutionnel à l'École de Droit, membre de l'Académie des Sciences morales par décret royal quand cette Académie fut constituée, membre de la chambre des Pairs, membre du Conseil royal de l'Instruction publique. Les jeunes gens le laissaient professer tranquillement au Collège devant un auditoire assidu et studieux; mais ils l'obligèrent quelque temps à suspendre ses cours de l'École de Droit en s'y livrant à d'effroyables tumultes¹.

1. Cf. E. Fage, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Tulle, 1901.

Cette jeunesse turbulente des Ecoles était d'ailleurs assez originale dans la manière dont elle exerçait sa justice distributive à la Sorbonne. Elle applaudissait Saint-Marc Girardin dans ses cours de poésie française, bien qu'il fût connu pour son dévouement à la dynastie d'Orléans. Mais il était plein de verve, d'esprit, de chaleur de cœur, et il s'était fait une popularité par son ardeur à défendre la cause de la Pologne. La jeunesse applaudissait aussi le clérical Ozanam qui en 1840 fut appelé à suppléer Fauriel comme

Au Collège, c'est Lermnier qui en 1838 et 1839 fut le point de mire des attaques de la jeunesse libérale. Il avait pourtant, pendant des années, été son idole. Nommé, en 1831, titulaire de la chaire de législations comparées créée exprès pour lui, alors qu'il était un des principaux rédacteurs du *Globe*, l'organe des Saint-Simoniens, Lermnier, qui savait l'allemand et avait voyagé en Allemagne, eut le double prestige d'être considéré comme le représentant de la philosophie allemande appliquée au droit, et des idées les plus avancées en politique et en religion. Mais il était surtout le plus infatigable et le plus creux des déclamateurs. Sans doute il y a quelques traits instructifs à recueillir dans ses *Lettres philosophiques écrites de Paris à un Berlinois* (1833) ¹ et dans ses deux volumes : *Au-delà du Rhin ou de l'Allemagne depuis Mme de Staël* (1834) mais on y constate surtout les difficultés qu'éprouvaient les cerveaux français à comprendre les idées allemandes. Sa *Philosophie du droit* de 1831 est le plus inutile des bavardages. C'était cependant son cours, et son cours très applaudi du Collège de France.

Malheureusement pour lui, la jeunesse des Écoles était animée de sentiments d'opposition politique et républicaine encore plus que de sentiments irréligieux, et Lermnier eut beau rester un libre-penseur très hostile à l'Église ², l'évolution politique qui à partir de 1836 transforma le fougueux démocrate, exaltant la Constitution de 1793, en un paisible centre gauche, partisan de la politique conciliante et modérée du ministère Molé, apparut à la jeunesse comme une apostasie, quand, en 1838, M. Lermnier accepta du gouvernement une place de maître des requêtes au Conseil d'État. L'attitude de ses élèves fut si hostile à la fin du cours de 1838 que Lermnier annonça qu'il se ferait suppléer pour l'année suivante. Il essaya cependant le 29 novembre de remonter dans sa chaire, mais une foule de plusieurs milliers de personnes l'empêchèrent de prendre la parole. Ce ne furent pendant trois

professeur de littérature étrangère, parce qu'Ozanam montrait une crânerie pleine de charme à défendre sans pédantisme ses convictions religieuses. Par contre, le malheureux Charles Lenormant était la bête noire des étudiants, qui voyaient en lui l'incarnation du Guizotisme. Ses leçons étaient constamment entrecoupées par des lazzi, par des tempêtes soudaines de cris assourdissants. M. Emile Fage, qui nous a laissés dans ses *Souvenirs* un précieux tableau du pays des Ecoles de 1846 à 1848, nous raconte comment, avec sept camarades, il suscita un tumulte qui mit en fuite Charles Lenormant et amena l'intervention de la police. Les tumultes obligèrent Lenormant à donner sa démission.

1. Parnes dans la *Revue des Deux Mondes*.

2. Il soutint avec George Sand dans la *Revue des Deux Mondes* (janvier et février 1838) à propos du *Livre du Peuple* de Lamennais, une polémique dans laquelle il refuse au christianisme, même à l'évangile, toute capacité de contribuer au progrès social et au bonheur de l'humanité.

En juin 1839, dans un article de la même *Revue* sur l'ouvrage de Duquesnel sur le travail intellectuel en France de 1815 à 1837 il fait l'apologie du pur rationalisme, met la philosophie en opposition avec la religion et demande qu'on dégage la notion de Dieu des formes chrétiennes.

Ulric Guttinguer publia contre lui une brochure : *Quelques mots sur le siècle, la raison et la foi*, 1844.

quarts d'heure que sifflets et cris d' « apostat, renégat, vendu ». Lerminier dut suspendre son enseignement. Le 3 décembre 1839, il fit une nouvelle tentative pour remonter dans sa chaire; mais cette fois encore les 3 ou 400 auditeurs qui avaient occupé la salle du Collège de France renouvelèrent le même tapage, les mêmes cris. Il fallut la force armée pour les expulser par les portes et les fenêtres. Lerminier, qui avait dû s'enfuir et se réfugier dans une autre salle, fut obligé cette fois de renoncer définitivement à son enseignement. Il ne trouva pas beaucoup de sympathies dans sa déconvenue — d'autant plus qu'il avait eu l'imprudence de publier sur *La presse politique* un article sévère et courageux qui ameutait contre lui tous les journalistes. Les légitimistes en voulaient au libre-penseur, les républicains à l'ancien révolutionnaire devenu ministériel et pourvu d'une bonne place. Même les modérés, comme le *Journal des Débats*, se contentaient de blâmer la mollesse du gouvernement, qui ne savait pas faire respecter la liberté de parole, mais n'avaient pas un mot de sympathie pour l'homme qui, au lendemain de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, avait fait l'éloge des Montagnards, et semblé prêcher le socialisme et la révolte¹.

Michelet montait dans sa chaire au moment même où l'intransigeance politique de la jeunesse fermait la bouche à Lerminier. On attendait de lui qu'il reprît les prédications à la fois rationalistes et démocratiques de celui-ci. La nature de son cours y prêtait plus encore que les sujets traités par Lerminier. On comprend comment Michelet a pu dire que son auditoire agit puissamment sur lui. On comprend aussi que, dans les premières années, malgré ses hardiesses et une éloquence qui nous paraît aujourd'hui d'un apôtre plutôt que d'un professeur, la jeunesse lui ait reproché trop de calme et de tiédeur². C'est que Michelet n'abordait pas encore directement les questions politiques; ses tendances démocratiques ne se faisaient guère jour que par la sympathie qu'il manifestait en histoire pour les opprimés, les humbles, les simples, les masses populaires. Ses hardiesses se manifestaient plutôt dans le domaine religieux, où, très nettement, il prenait parti pour les idées modernes, contre celles du Moyen-Âge, et commençait à annoncer la venue d'une foi nouvelle en opposition à

1. Les excuses que Lerminier fit valoir pour sa conduite dans la Préface de ses *Dix ans d'enseignement* ne trouvèrent pas beaucoup d'approbateurs. Voy. les articles du *Courrier Français*.

2. Dans l'*Etudiant, journal des Ecoles*, de 1838.

Il ne faut pas croire que toute la jeunesse fût aveuglément enthousiaste de Michelet et de son enseignement. Le *Journal des Ecoles* de 1838 et 1839 le soutient et l'admire et déplore en 1839 la diminution croissante du nombre des auditeurs. Mais en 1840-41, quand le cours est de nouveau fréquenté, les critiques adressées à Michelet deviennent de plus en plus vives, et ce qu'on lui reproche maintenant c'est de ne pas faire un cours assez solide, assez nourri de faits, assez clair, assez instructif. En 1841, les critiques deviennent amères, violentes à ce point que très probablement Armand de Zagincourt, qui signe les articles et paraît le directeur du journal, doit appartenir à la jeunesse catholique.

la doctrine catholique. Mais sa pensée, comme enveloppée de voiles, était pleine d'égards attendris pour le passé dont il prononçait la condamnation.

Après la retraite définitive de Lerminier en 1839, Michelet vit arriver au Collège de France les deux hommes qui allaient partager avec lui la faveur de la jeunesse, et dont l'exemple contribua sans aucun doute à lui faire transformer son enseignement en une prédication morale, politique et religieuse : Mickiewicz et Quinet.

C'est le 21 avril que Cousin, qui avait reçu le portefeuille de l'Instruction publique dans le cabinet formé par M. Thiers le 1^{er} mars, présenta à la Chambre des Députés le projet de loi créant au Collège de France une chaire de langues et littératures slaves, destinée *in petto* au poète Mickiewicz. Cette création était due à l'initiative de Léon Faucher, directeur du *Courrier Français* et ami de Michelet. Celui-ci, qui, depuis 1837, avait été mis en relations avec Mickiewicz par Faucher, dut certainement encourager son ami, peut-être même parler au Château en faveur de cette création, qui paraît avoir d'abord inquiété le roi. L'empereur Nicolas, qui avait constamment manifesté son animosité contre le gouvernement de Juillet, et qui, à ce moment même, travaillait à former la Quadruple Alliance contre la France, exclue du concert européen, pouvait considérer la création de cette chaire et son attribution à un Polonais, au plus illustre des Polonais, comme un acte d'hostilité contre la Russie. D'autre part, le gouvernement de juillet, bien qu'il eût montré la plus vive et la plus active sympathie pour les Polonais vaincus, au point de faire en faveur des réfugiés une loi d'exception réduisant à une année le temps de séjour exigé pour la naturalisation, et qu'il leur eût attribué de larges subsides, éprouvait souvent quelque impatience à voir des Polonais, subventionnés par lui, non seulement se livrer à des manifestations intempestives contre la Russie, pousser la presse française à une attitude agressive contre Nicolas I^{er}, mais prendre part à l'action politique des partis d'opposition en France. Les réfugiés polonais étaient en grande partie ou des catholiques ardents, sympathiques à la politique de Montalembert et de ses amis, ou des démocrates non moins ardents fraternisant avec les républicains. Il fallait toute la raison et l'habileté diplomatique du prince Czartoriski — sorte de ministre de l'émigration polonaise auprès du gouvernement français — pour éviter de trop grosses difficultés et des éclats. Le gouvernement, d'ailleurs, faisait payer assez cher ses faveurs; pour éviter d'encombrer Paris d'une trop grande masse de Polonais, qui auraient pu devenir un ferment révolutionnaire, il s'était réservé le droit d'assigner aux réfugiés leur lieu de résidence. Avec Mickiewicz lui-même, le gouvernement se trouvait en délicatesse, car, en 1833, il avait failli être expulsé de Paris, et en 1836, Czartoriski avait en vain sollicité une pension en sa faveur. Comme il était absent de Pologne au moment de l'insurrection, on ne lui reconnut pas la qualité de réfugié, bien qu'il fût exilé, et il fut privé de ressources par l'interdiction qui pesait sur ses ouvrages.

Malgré les hésitations que Faucher rencontra chez M. Thiers et chez le roi, le projet de loi passa le 18 juin à la Chambre des Députés, et le 7 juillet à la Chambre des Pairs, et le roi nomma Mickiewicz titulaire de la chaire au moment même où, le 13 juillet, était signée la Quadruple Alliance.

Celui à qui la chaire nouvelle était confiée ¹ n'était pas seulement un ardent patriote et un poète de génie ayant souffert la prison et l'exil sous la tyrannie de Novosiltzoff, pour avoir fondé à Vilna, où il étudia de 1813 à 1823, une société littéraire et patriotique, les *Philomathes*, et suscité l'enthousiasme non des salons, mais des étudiants et du peuple, par ses premières poésies, les *Ballades* et les *Aïeux*. C'était aussi un homme de grande érudition, qui s'était préparé par de très fortes études à la carrière professorale. Il avait une connaissance approfondie des langues anciennes, connaissait toutes les langues slaves et leur littérature. Interné successivement à Pétersbourg, à Moscou et à Odessa, il s'était fait d'assez nombreux amis dans la société russe pour que son poème de *Conrad Wall* (sous une forme symbolique, il conseillait aux Polonais d'entrer au service de la Russie pour la détruire), ait pu librement circuler en 1828.

Une heureuse fortune amena Mickiewicz en Allemagne, puis à Rome, en 1829 et 1830. C'est là qu'il apprit l'insurrection de Varsovie. Il fut retenu jusqu'en avril 1831, et quand il voulut rejoindre ses compatriotes insurgés, il fut arrêté en Posnanie, par la déroute des Polonais écrasés par les armées russes. Expulsé de Posnanie, puis de Saxe, il vint en 1832 se réfugier à Paris. C'est là qu'après avoir achevé en Allemagne le beau récit historique de *Thaddée*, il composa le poème qui a fait le plus pour sa réputation : *le Livre des Pèlerins polonais*, traduit en français par Montalembert et qui inspira à Lamennais les *Paroles d'un Croyant*. Pendant ce séjour à Paris, Mickiewicz, centre de la partie la plus ardente et la plus cultivée de l'émigration polonaise, fit la connaissance de Montalembert, de Lamennais, de Salvandy, de Faucher, de Michelet, de Quinet, et leur donna à tous une haute idée de l'étendue de ses connaissances et de la puissance de sa parole et de sa pensée. Il avait aussi des relations parmi les Italiens proscrits de leur pays, et dont quelques-uns, comme Rossi, Melegari, obtinrent des chaires à l'Académie de Lausanne. Mickiewicz, qui avait vécu à Genève en 1830, et séjourné à Bex et à Lausanne, avait des admirateurs en de Candolle, Sismondi à Genève, en Juste Ollivier à Lausanne. Il fut, en 1838, appelé à professer la littérature latine à l'Académie de Lausanne, où professaient déjà Melegari et Sainte-Beuve. Le succès de son enseignement, la facilité qu'il montra dans le maniement de la langue française, contribuèrent à décider les amis de Mickiewicz à provoquer la création de la chaire de langues

1. Cf. Adam Mickiewicz, *sa vie et son œuvre*, par Ladislas Mickiewicz.

Oeuvres poétiques complètes d'A. M. trad. par Christine Ostrowski, 1841-1842, 1845-1859.

Né le 24 décembre 1798, il était exactement contemporain de Michelet. Il fut enfermé au couvent des Basiliens de Vilna du 23 oct. 1823 à avril 1824.

et littératures slaves au Collège de France. Il accepta sans hésiter, considérant comme un devoir envers son peuple de parler du haut de la chaire du Collège de France à l'Europe entière. Il ne quitta pourtant pas sans regret la ville où il avait été si bien accueilli et où il menait une vie si douce, avec sa femme, Céline Czymanowska.

Le cours de Mickiewicz dura du 22 décembre 1840 au 28 mai 1844. Le professeur fut accueilli avec enthousiasme; il obtint dès l'abord le plus grand et le plus légitime succès. Comme le dit M. Fage dans ses *Souvenirs* : « Mickiewicz était l'image auguste de la Pologne crucifiée. Son immense talent, ses malheurs, son exil, son union avec Michelet et Quinet, le rendaient cher à la jeunesse. Langage poétique, saccadé et fiévreux, traversé de visions¹. »

Quand on parle du cours de Mickiewicz, on a l'habitude de ne considérer que la période où il se mit à prêcher le messianisme², et où il provoqua au Collège de France des tumultes qui finirent par amener l'interruption du cours. On ne doit pas oublier que, pendant deux ans, Mickiewicz avait fait un cours très substantiel et qui, pour l'époque où il fut professé, était non seulement très nouveau, mais nourri de faits et d'une connaissance profonde de la littérature et de l'histoire des peuples slaves. Bien loin de montrer un intérêt exclusif pour la Pologne, Mickiewicz avait, dans la première année, fait un tableau complet du développement littéraire et religieux des peuples slaves, depuis la fin de l'Empire romain jusqu'au traité de Westphalie. Il avait fait une large place aux Tchèques et aux Serbes, et il avait mis côte à côte les Russes et les Polonais comme les deux grands représentants du slavisme, le grec et le romain; il avait dépeint leur lutte comme le fond même de l'histoire de la race slave; la Russie essentiellement monarchique, unitaire et conquérante, la Pologne aristocratique, catholique et enfermée sur elle-même, seule et sans alliés. La seconde année, 1841-1842, il continue cette histoire parallèle de l'évolution intellectuelle de la Russie et de la Pologne, jusqu'à la

1. Eugène Noël qui a aussi entendu Mickiewicz, dit (*Michelet et ses enfants*, p. 130) : « Ceux qui n'ont point entendu dans sa chaire l'auteur du *Livre des Pèlerins* ne peuvent se faire une idée de cette éloquence à la fois mystique et sensée, sublime et familière. Debout, les mains sur sa canne, le corps en avant, l'œil inspiré, la voix émue et vibrante, avec les apparences d'un visionnaire céleste, c'étaient souvent les paroles du plus parfait bon sens et de l'esprit le plus pratique qu'il faisait entendre. »

2. Voyez les volumes publiés à Paris chez Martinet en 1860-61 t. VII à XI de l'édition polonaise des œuvres de Mickiewicz.

Le cours de 1842-1844 fut publié en 1845 en deux volumes sous le titre : *L'Eglise officielle et le Messianisme* (on avait depuis le 6 déc. 1842 jusqu'au 17 juin 1843 publié au fur et à mesure les leçons lithographiées). Puis en 1849 on publia sous le titre : *Les Slaves*, les cours de 1840 à 1842 et de 1842 à 1844 en 5 volumes. Les trois premiers volumes contenaient les deux premières années d'après une sténographie. Les deux derniers volumes étaient les invendus de l'édition de 1845 avec de nouveaux faux-titres. Les t. VII à XI de l'édition des Œuvres polonaises de 1860 ne sont aussi que les invendus de 1849 avec de nouveaux faux-titres. En 1866, nouvelle édition fictive avec une Préface de Ladislas Mickiewicz.

chute de la Pologne. Cette nouvelle partie du cours contient elle aussi des vues très intéressantes. Les nombreuses et longues citations des poètes polonais et russes, par lesquelles Mickiewicz cherche à éclairer l'histoire de ces deux littératures, donnent un grand attrait à ces leçons. Mais, dans ce cours de 1842, on devine déjà le changement décisif qui s'est fait dans son esprit.

En juillet 1841, il avait reçu la visite d'un illuminé, André Towianski, petit propriétaire lithuanien, né en 1790; un instant magistrat, qui, depuis 1832, voyageait avec sa femme et un apothicaire de Vilna, nommé Goutt, son disciple, et qui, en 1841, était arrivé à Paris. Towianski nous apparaît dans ses œuvres, publiées plus tard à Turin, surtout comme théosophe. C'était, en 1841, avant tout le prédicateur d'une doctrine secrète, d'après laquelle l'histoire du monde est une lutte entre les colonnes des esprits supérieurs et lumineux et les colonnes des esprits des ténèbres. Ces esprits s'incarnent dans les corps humains, simples gaines dans lesquelles agissent les esprits. Des messies viennent périodiquement faire triompher sur la terre les colonnes lumineuses. La lumière du Christ n'a pas réalisé tout le bien désiré. Elle est aujourd'hui éteinte. Elle s'est manifestée de nouveau en Napoléon; mais Napoléon n'est pas resté fidèle à sa mission. Maintenant, c'est en Towianski que l'esprit de Napoléon purifié est entré pour régénérer la société. Towianski venait annoncer à Mickiewicz la bonne nouvelle et lui dire qu'en lui se trouvait un rayon de l'esprit de Napoléon, et qu'il devait collaborer à renouveler le monde en lui enseignant le vrai christianisme oublié par l'Église officielle.

Un petit fait, merveilleux en apparence, convainquit Mickiewicz de la réalité de la mission de Towianski. Mme Mickiewicz était malade, enfermée dans une maison de santé quand Towianski rendit visite à Mickiewicz. Il la demanda. On lui dit où elle était. Il déclare à Mickiewicz qu'elle est guérie, qu'il peut aller la chercher et la ramener chez lui. Cette affirmation se trouva vraie, et Mickiewicz, à qui Towianski avait remis son petit écrit, *Le Banquet*, résumé de sa doctrine, fut dès lors un adepte tout prêt à faire œuvre d'apôtre, quand l'heure aurait sonné.

Towianski, aidé de Mickiewicz, groupa un certain nombre de disciples; ils formaient au cours de Mickiewicz une phalange enthousiaste, attendant le moment de manifester leur foi. Mais, en même temps, se formait peu à peu, tant chez les Polonais restés fidèles à l'orthodoxie catholique que chez les révolutionnaires, un mouvement hostile à Towianski. Non seulement certains le regardaient comme un fou qui dévoyait l'esprit de Mickiewicz ¹, mais plusieurs le considéraient comme un émissaire du gouvernement russe, chargé d'énervier et de ruiner l'influence de Mickiewicz, soit en lui faisant désertier l'action

1. Voyez les préfaces à la traduction des poésies de Mickiewicz par Ostrowski.

pour les rêveries mystiques, soit en le ridiculisant et en le faisant chasser de sa chaire.

En 1841-1842, Mickiewicz laisse déjà percer ses idées messianiques. La leçon du 24 mai 1842, consacrée à Napoléon, le présente comme un homme providentiel, chargé d'une mission divine : « L'homme du destin de la France, le héros d'une partie des peuples slaves, est le précurseur d'une fraternité future des peuples qu'il a liés dans une commune sympathie, d'une union morale dans une même idée, et cette union sera le commencement d'une évolution religieuse et politique. Napoléon a commencé une évolution du christianisme. »

Mickiewicz montre alors le caractère profondément religieux que prend la pensée polonaise à partir de la fin du xvm^e siècle. Le 14 juin, il analyse l'œuvre du philosophe et mathématicien Wronski, qui avait le premier présenté Napoléon comme un envoyé d'en haut, et dans son *Prodrome du Messianisme*, annoncé une révélation nouvelle. Mais il proteste contre la condamnation prononcée par Wronski sur la France dont il déclare l'œuvre finie. Il considère aussi le messianisme comme le fond de la poésie polonaise, telle qu'elle se montre dans les œuvres de Garczynski. Sa dernière leçon, du 1^{er} juillet, est tout entière consacrée au messianisme polonais. Il insiste sur ce que le messianisme doit se manifester dans un individu, dans une âme exceptionnelle. Rien ne se fonde par les doctrines. Il faut que le Verbe s'incarne dans un homme. Ce messianisme ne sera pas seulement polonais. Il agira par l'intermédiaire de la Pologne sur la France, force motrice de l'avenir, et, par elle, sur le monde ¹.

Mickiewicz attendit une année entière pour commencer la prédication directe de sa doctrine. Le cours de 1842-1843 a bien été publié avec celui de 1843-1844, sous le titre commun de *L'Église officielle et le Messianisme*. Toutefois, en 1842-1843, les idées messianiques ne s'expriment encore que d'une manière vague et enveloppée au milieu d'études assez incohérentes, où l'on passe de la démonstration de l'identité des Assyriens et des Syriens avec les Slaves, à l'analyse de la *Comédie infernale*, et de leçons très curieuses sur les diverses mythologies slaves, le drame slave, la philosophie allemande, et le critérium de la certitude. Mais on sent à travers toutes ces leçons l'annonce mystérieuse d'une prophétie qui brûle de s'exprimer. Dans sa deuxième leçon (27 juin), il prédit que la vérité naîtra du mariage du plus puissant génie du globe avec la plus malheureuse de toutes

1. Mickiewicz était dès ce moment décidé à devenir le prophète du nouveau Messie. Un jour qu'en se promenant avec Towianski il écoutait celui-ci développant des vues géologiques tout en remuant une flaque d'eau avec sa canne, Towianski s'écria : « Vous m'écoutez avec intérêt raisonner sur un tas de boue et vous vous taisez lorsque vous disposez de la première tribune du monde et que le salut de votre peuple est en jeu. » Ce qui acheva de le décider ce fut l'expulsion de France de Towianski le 18 juillet 1842 pour avoir déclaré qu'il avait prédit la mort du duc d'Orléans (arrivée le 13 juillet) et prédit que toute la famille royale subirait le même sort si on ne l'écoutait pas.

les nations ¹. La Pologne, grâce à ce mariage, apportera aux nations l'unité religieuse, politique et sociale, mais elle n'a pas la force de réalisation. Seule la France possède celle-ci. Mickiewicz promet alors à la France qu'elle recevra de la race slave l'instrument de cette révolution, « le Verbe qui vient aujourd'hui créer l'époque nouvelle. »

Ce verbe, c'était Towianski. Mickiewicz ne le nomma pas une seule fois dans son cours. Mais les quatorze leçons de 1843-1844 sont une pure prédication, où Mickiewicz exposa les grandes lignes de cette religion nouvelle, née de l'alliance du génie slave et du génie français, fondée sur l'intuition et l'enthousiasme, et qui renouvellera l'Eglise, en lui rendant le sens de sa vraie tradition. L'Eglise officielle ne connaît plus la puissance de la parole; elle a perdu le don des langues. Elle ne sait plus se faire entendre. Mickiewicz consacre deux leçons aussi éloquentes que vagues à célébrer la puissance de la parole vivante, source de toute force morale.

Ce vrai christianisme, auquel sera ramenée l'Eglise par l'alliance de la Pologne et de la France, Napoléon l'a compris mieux que personne. Mickiewicz en fait une sorte de Christ qui a scruté là nature de Jésus-Christ en se scrutant lui-même. Ses paroles germent dans les âmes de la chrétienté et il est l'archétype de l'art nouveau. Écoutez ce passage, vraiment extravagant :

« Napoléon portait en son esprit tout le passé du christianisme et le réalisait en sa personne. Puissant par la parole comme saint Pierre ou saint Paul; simple et austère dans sa vie, comme l'étaient les abbés de l'Eglise primitive; majestueux comme un évêque du Moyen-Age, il pressentait pourtant que pour être le chef de l'Eglise actuelle il ne suffisait pas de posséder tout le passé. L'humanité avait besoin d'un foyer qui pût rallumer dans les âmes des feux d'amour nouveau et de force nouvelle, d'amour militant et de force victorieuse. Napoléon le comprit dans la dernière époque de sa vie, durant son martyre de Ste Hélène. »

Mais l'œuvre de régénération ne s'opérera pas sans lutte. Dans un passage d'une grande éloquence, le 7 février 1844, il s'élève contre ce qu'il appelle les illusions des pacifistes :

« Le temps n'est pas venu, dit-il, de changer l'épée en charrue et d'établir dans les casernes des phalanstères. Les armées, les flottes, les arsenaux de la France appartiennent à l'humanité. Sur eux repose le vrai progrès. Celui dont le cœur ne s'émue pas à la vue des drapeaux et du pavillon français, celui-là n'est pas capable de comprendre en quoi consiste le vrai progrès. »

Chose extraordinaire, il considère la France comme manifestant dans toute son histoire l'esprit de Jésus-Christ. Mais comment? par son esprit militaire. « fils de l'esprit chevaleresque et petit-fils de celui de Jésus-Christ... C'est cet esprit qui fait la valeur morale et religieuse de la France. »

1. Dans cette leçon du 27 juin, Mickiewicz avait commencé par faire un parallèle très remarquable de l'esprit des institutions russes et des institutions polonaises. Michelet dit dans son journal : « Leçon de M. tous émus aux larmes ». 28 : tous les soirs chez Mick... Chant polonais, les femmes seules restent. »

La dixième leçon du 19 mars est consacrée au Maître. Mickiewicz ne le nomme pas, mais il définit ce qu'il devait être, et termine ainsi :

« Je ne suis pas un docteur; ce n'est pas à moi de vous enseigner les mystères de la nouvelle révélation; mais je suis une des étincelles tombées du flambeau, et ceux qui suivront la trace trouveront peut-être plus facilement que moi Celui qui est la voie, la vie et la vérité.

La joie que j'ai éprouvée, et qui ne me sera pas ôtée, la joie que j'ai ressentie d'être chargé de vous le dire fera la joie de toute ma vie et de toutes mes vies; et comme je ne parle pas appuyé sur un livre, comme je ne vous expose pas un système, je me proclame à la face du ciel le témoin vivant de la révélation nouvelle; et j'ose sommer ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui ont approché le Verbe, de déclarer s'ils l'ont vu, oui ou non. »

Bonnatty (dans les *Annales de philosophie chrétienne*, avril 1844), qui était présent, raconte qu'une soixantaine de personnes se levèrent alors et étendirent le bras en faisant entendre le bruit tumultueux de « Oui ! » répétés.

Une seconde sommation fut suivie d'un nouveau tumulte et des cris « Nous le jurons ! »

« Une dame, effrayée de cette scène tomba dans une crise nerveuse. Des cris mêlés de sanglots se firent entendre parmi les femmes adeptes dont une est restée quelque temps les mains jointes, les bras élevés au-dessus de la tête, et tendus vers le professeur. Une autre femme a attendu que le professeur fût descendu de sa chaire et alors s'est jetée à ses pieds et a voulu les embrasser. Un jeune diplomate, M. d'Avril, se prosterna dans la cour devant Mickiewicz en lui baisant les mains. »

Après les vacances de Pâques, le 23 avril, Mickiewicz résuma son cours. Dans cette leçon, comme dans celles du 30 avril et du 21 mai, il ne fit qu'annoncer la venue du Messie, qui reprendra l'œuvre de Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, et personnifiera une étape nouvelle de l'Homme éternel. « Ce Messie aura le zèle des apôtres, le dévouement des martyrs, la simplicité des moines, l'audace des hommes de 93, la valeur ferme, inébranlable et foudroyante des soldats de la Grande-Armée, et le génie de leur chef. »

Il fait appel aux femmes et au peuple qui ont besoin de vie, d'amour et du culte des grands hommes. Il proclame l'avènement de la prophétie et de la synthèse venant remplacer l'analyse et la critique. Il déclare enfin que le procédé le plus sûr pour la recherche de la vérité, c'est l'action; chaque action est synthèse; ce sont les hommes d'action et non les savants qui donnent la vraie synthèse. Il déclare aussi qu'il a fini sa tâche de professeur et de savant. La science a fait son temps. Il faut prophétiser et agir.

« La Pologne est destinée à incarner la Révélation nouvelle. La France est destinée à la recevoir la première. »

Il somme la France de reprendre l'épée, de réveiller le génie de juillet, de rappeler le souvenir de Charlemagne, des Croisés, de Napoléon. Ce génie ne se trouve pas dans les bibliothèques et les chemins de fer.

« Il imprime ses idées avec le fer des lances, il les communique à coups de canon, il écrit ses codes à l'ombre des drapeaux et des lauriers¹. »

Pour obéir à son génie, la France doit suivre le génie polonais et son Messie. Il rappelle les strophes prophétiques de Garczynski, le poète guerrier, écrites au moment de l'assaut de Varsovie, en 1831, par les Russes :

« O mon peuple, comme la tête meurtrie du sauveur imprime à tout jamais sur un voile son image sanglante; de même toi, ô mon peuple, tu laisseras dans cette génération l'empreinte sanglante de ton histoire. Cette génération, tu la jetteras à la face de l'Europe, comme le voile de Véronique; on y lira ta passion. Et vous, ô peuples de l'Europe, le temps viendra où chacune de vos pensées s'ouvrira comme un œil, et toutes vos pensées, comme autant d'yeux, s'attacheront à jamais sur l'image sanglante de la nation crucifiée. »

Mickiewicz termine ainsi :

« Cette image résume notre histoire. C'est l'emblème, le drapeau des peuples. A cette génération appartiennent tous les esprits qui ont déjà soulevé la pierre sépulcrale du passé, qui, au fond de leur âme ont senti tressaillir Jésus-Christ le ressuscité. Elle doit, cette forte et grande génération, faire sortir de son sein et faire voir au monde, non plus le Christ devant Pilate, mais le Christ ressuscité, le Christ transfiguré, armé de tous les attributs de la puissance, le Christ vengeur et rémunérateur, le Christ du jugement dernier, de l'apocalypse et de Michel-Ange. Ici est l'*Ecce Homo* de notre époque. »

Ce ne fut pas tout.

Le 28 mai, Mickiewicz consacre sa leçon à Napoléon. Il commence par parler de lui-même : quand il fut nommé au Collège de France, il sentit qu'il avait été appelé par Dieu même, bien que sachant mal le français, à révéler à la France le côté divin de sa propre histoire. Certain d'être inspiré par l'esprit de Dieu, il s'est fait un devoir de ne jamais préparer ses leçons, parce que l'Évangile recommande à celui qui parle de hautes vérités de ne pas le faire en phrases toutes faites. Il a ainsi rempli le ministère de la parole². Doué de la seconde vue des Slaves, il a pu communiquer avec l'esprit de Napoléon, qui est l'esprit de la France.

Napoléon a continué l'œuvre de Jésus-Christ, mais, après avoir tout conjuré par son génie, il a failli à sa mission. Il n'a pu réaliser les espérances du monde qu'il avait comprimé. Celui qui les réalisera.

1. Ailleurs Mickiewicz avait annoncé que l'Allemagne disparaîtrait, submergée par la réunion des Français et des Slaves.

2. Quinet avait la même prétention. Dans sa lettre à sa mère d'août 1845 (CCLXXIX) il prétend qu'il livrait chaque semaine une bataille sans avoir le temps de la préparer : « Je me couchais désolé et le lendemain avant midi, tout était prêt : les choses, les mots, les citations, les plans, tout avait surgi je ne sais d'où. Quelqu'un qui n'a pas passé par ce péril continuuel de l'improvisation pure, sans passion, ne peut se faire une idée de ce genre de vie. »

Vanité et insouciance : voilà les deux tristes revers des enthousiasmes et de l'exaltation de ce temps. Voyez la lettre de Quinet à sa mère du 9 février 1842 après sa première leçon.

c'est le nouveau Messie, homme à trois faces et à trois tons, qui a été vu par les Israélites, les Polonais et les Français. Son empire a été préparé dans l'âme de Napoléon, et il continuera l'histoire posthume de son âme immortelle.

Mickiewicz fait alors distribuer dans l'auditoire des lithographies représentant Napoléon sortant de son linceul et pleurant sur la carte du monde. Cette image est, d'après lui, celle de chaque Français. Il invite les Français à invoquer l'esprit de Napoléon, afin de reconnaître le nouveau Messie. Puis il s'écrie :

« Napoléon et Waterloo! Si sous l'invocation de ces deux noms il nous a été donné de sentir dans ce moment qu'un même esprit nous anime, nous avons communiqué en esprit, nous avons célébré un des mystères du Nouveau Testament. Une telle communion est une Cène spirituelle. »

Mickiewicz imagine qu'il vide la coupe de la communion pour la prospérité de l'œuvre. Il offre une première coupe à Dieu. Il offre la seconde à Napoléon.

« O toi, maître lumineux, plus avant dans les décrets du Seigneur en faveur de la terre; toi qui, après tant d'années de souffrances, par permission supérieure, assistes en ce moment à notre cène, en esprit, reçois dans ce moment notre solennelle assurance, unique consolation qui te soit réservée, que nous ferons tous nos efforts pour devenir dociles à tes inspirations, à la direction que, d'après la volonté de Dieu, dont tu es le plus rapproché, tu nous imprimeras pour la joie, le repos et le salut de son Esprit. »

Nous avons peine aujourd'hui à comprendre comment un professeur pouvait transformer son enseignement en une prédication de ce ton apocalyptique. On ne s'étonnera pas que le ministre Villemain, qui, cependant, avait pris récemment à la Chambre des Pairs la défense de la liberté des professeurs du Collège de France, qui, même, prit, le 9 juillet à la Chambre des Députés, la défense de Mickiewicz attaqué par M. de Lespinasse, ait fait venir Mickiewicz et l'ait prié de renoncer à se servir de sa chaire pour prêcher une nouvelle religion au lieu d'enseigner l'histoire des littératures slaves¹. Il n'admettait pas non plus qu'on fit au Collège de France des appels aux armes et qu'on y prêchât le culte de Napoléon. Mickiewicz se refusa à toute concession, et le gouvernement se vit obligé de le remplacer. Il y mit tous les ménagements possibles. Villemain offrit à Mickiewicz une mission en Italie. Il la refusa. On aurait pu le remplacer purement et simplement, car, en 1840, n'étant pas naturalisé, il n'avait pu être nommé qu'à titre provisoire, et en 1841, quand Faucher l'avait pressé de demander la naturalisation, il avait refusé, sous

1. D'autant plus que les auditeurs français étaient excédés des scènes qui se passaient au Collège de France : « Les réfugiés polonais, dit M. Fage, qui occupaient tout le haut de la salle, se mirent à se livrer à de telles démonstrations extravagantes que l'auditoire ordinaire fut dispersé. On assista à des explosions d'extases et de vociférations inexprimables, à des scènes de convulsionnaires en face desquelles, du haut de sa chaire, se dressait impassible la figure émaciée de Mickiewicz. Les étudiants s'éloignaient navrés. »

prétexte qu'il ne voulait pas prêter serment à la dynastie d'Orléans, destinée à disparaître prochainement. Villemain se contenta de le mettre en congé et lui donna, à la fin de 1843, un suppléant, le médiocre Cyprien Robert; il lui conserva un traitement annuel de trois mille francs ¹. La République laissa Mickiewicz dans la situation où le gouvernement de Juillet l'avait placé, ce qui lui valut l'honneur d'être révoqué le 12 avril 1852, en même temps que Michelet et Quinet. Mais, comme il était toujours bonapartiste, malgré le 2 décembre, prédit et approuvé par lui, il fut nommé en 1852 bibliothécaire à l'Arsenal. Mickiewicz, accepta d'autant plus aisément la suspension de son cours qu'il l'avait prévue et provoquée. Quand il annonçait la fin de son rôle de professeur et se vantait faussement de n'avoir jamais préparé ses leçons, il savait qu'il prenait une attitude que ni l'administrateur du Collège de France, le sévère Lelronne, ni le ministre, ne pouvaient tolérer; et il dit ouvertement à plusieurs reprises, dans une ou deux leçons de mai 1844, que ces leçons étaient les dernières ². En effet, ne voulant plus professer, ce qu'il était chargé d'enseigner et ne pouvant refaire perpétuellement l'exégèse des rêveries de Towianski, il n'avait plus qu'à renoncer à la parole ³. Il ne lui aurait sans doute pas déplu d'être révoqué et de se parer de l'auréole du martyr; le gouvernement eut la sagesse de la lui refuser, et l'on ne voit pas que, malgré les protestations de Faucher et de quelques autres journalistes, la suspension du cours de Mickiewicz ait provoqué ni surprise ni indignation.

Toutefois, comme l'enseignement de Mickiewicz avait été étroitement associé à celui de Michelet et de Quinet, depuis le moment où il était monté dans sa chaire, comme les trois professeurs assistaient presque régulièrement à leurs leçons respectives, et que leurs auditeurs, en grande majorité les mêmes, formaient la partie la plus ardente et la plus turbulente du quartier latin, quand Quinet et Michelet furent dénoncés à la tribune des Chambres et dans la presse catholique, quand le cours de Quinet fut suspendu en 1845 parce qu'il refusait de se renfermer dans les sujets de pure littérature, on ne fit plus aucune différence entre les trois professeurs, considérés comme victimes au même titre des méfiances et des sévérités du pouvoir, et après la dernière leçon du cours de 1845, les étudiants vinrent apporter à Quinet une médaille frappée par une souscription des Écoles, sur

1. On avait offert la place à Yanoski qui la refusa dignement (sonnet de M. Mickiewicz 22 août 1845).

2. On voit dans le journal de Michelet que dès mars on parlait de suspendre le cours, et que Michelet multipliait les démarches pour prêcher à Mickiewicz la sagesse et écarter le coup qui le menaçait.

3. D'ailleurs ce qui prouve à quel point Mickiewicz avait été annulé, paralysé, par sa conversion à Towianski c'est qu'à partir de ce moment, sauf pendant sa collaboration à la *Tribune des Peuples* de 1849, il n'a plus rien produit. Il continua pendant quelque temps à faire un cours ou plutôt des prédications en polonais dans une salle privée.

laquelle se trouvaient les profils des trois professeurs, avec cet exergue : *Ut omnes unum sint* ¹.

Nous ne pouvons pas les séparer, en effet, car ils ont beaucoup influé les uns sur les autres, et bien que Michelet et Quinet n'aient jamais encouragé ni approuvé Mickiewicz, ils se sont solidarisés avec lui et son action se confond avec la leur.

Mickiewicz le premier a contribué à créer au Collège de France cette effervescence, cette atmosphère d'enthousiasme révolutionnaire, par lesquels Michelet et Quinet furent bientôt entraînés.

On retrouve aussi chez Mickiewicz toute une série d'idées qui s'étaient déjà formées peu à peu dans l'esprit de Michelet, mais qui grâce au poète polonais y prennent une intensité de plus en plus grande : l'idée de la fraternité des peuples, le rôle providentiel attribué à la France dans la civilisation, la place primordiale faite à l'intuition dans la recherche de la vérité, et à l'inspiration dans la conduite de la vie; enfin et surtout les droits du subjectivisme en histoire. Mickiewicz dit, avec Emerson ², qu'il faut faire la guerre aux hommes de livres et de systèmes. C'est en nous-mêmes que nous devons lire l'histoire. L'histoire doit marcher incarnée dans chaque homme juste et sage. Nous devons résumer en nous l'histoire politique de notre nation, la compléter et en commencer un chapitre nouveau. Enfin, Mickiewicz, tout en restant attaché au surnaturel chrétien, combat, comme le fait Michelet, l'Église officielle, et annonce la venue d'un christianisme plus pur et plus vrai. Cette religion nouvelle sera révélée par des Messies — mais, alors que Mickiewicz croit à des Messies individuels, Michelet et Quinet, tout en considérant avec Mickiewicz, chaque homme comme pouvant être un Messie, attendent cette révélation messianique de l'humanité dans son ensemble, et du peuple en

1. Il s'est pourtant formé une légende à ce sujet dont Michelet est en partie l'auteur. Il a écrit dans *Paris-Guide* : « Le 11 mai 1843 fut un des beaux jours de ma vie. Quinet et Mickiewicz, l'un à droite, l'autre à gauche, assistèrent à ma leçon, proclamant notre concorde et donnant à cette jeunesse le plus beau spectacle du monde, celui de la grande amitié ». Malheureusement c'est une légende, nous lisons dans le journal : « *Derrière moi, Quinet, Mickiewicz, Sacy, Fleury, Ranke, Letronne. Interruption* ». Et on voit ailleurs que c'est la présence de Ranke qui l'avait le plus frappé. Mickiewicz et Quinet étaient toujours là.

L'origine de la légende vient du cours de rentrée de Michelet et Quinet, le 8 mars 1848. Il eut lieu dans la grande salle de la Sorbonne. On avait placé sur la chaire trois fauteuils. L'un resta vide, celui de Mickiewicz (Cf. l'allocation de Michelet dans *l'Étudiant*) « Ce fauteuil est celui de la Pologne », celui de notre cher et grand ami Mickiewicz, « celui dont la parole semblait une alliance du monde ».

Le 13 août la médaille fut apportée à Mickiewicz et un étudiant, Bertillon, le harangua (Cf. *lettres* de Ladislas M.) *Ibid.*, 6 déc., visite à Quinet. Cette visite n'est pas celle de la médaille, mais une protestation contre la suspension du cours.

Le tableau de Brouillet à la Sorbonne représente la scène du 8 mars 1848. *L'Univers* du 19 août dit que la médaille fut remise le 14 août à Mickiewicz et à Quinet, Michelet était absent.

2. *Essai sur l'histoire.*

particulier; ils mettent dans la démocratie leur espérance de rénovation religieuse. Comme pour Mickiewicz, d'ailleurs, certaines nations, la France et aussi la Pologne, leur paraissent chargées d'une mission révélatrice spéciale et à ce moment de leur vie, Michelet et Quinet attribuent encore à Napoléon un rôle providentiel et presque prophétique dans l'histoire du XIX^e siècle. Qu'on lise à cet égard la dernière leçon du cours de Quinet sur le Christianisme et la Révolution, et qu'on se rappelle le livre sur Napoléon considéré comme l'universel symbole, que Michelet voulait écrire¹.

Toutefois, s'il y a beaucoup de points de contact entre la pensée de Mickiewicz et celle de Michelet, et si celui-ci subit parfois l'entraînement de sa parole enflammée, il se défend, se ressaisit, et, tandis que Mickiewicz se déclare adversaire de la Révolution, Michelet dès 1845, rejette tout messianisme individuel, pour s'attacher à la Révolution et au Peuple.

Voici quelques extraits des notes qu'il écrivait les 22, 23 février et 5 juin 1845, en lisant le livre de Mickiewicz sur *L'Église officielle et le messianisme* :

« Notre seul adversaire, notre cher adversaire, à nous autres philosophes, c'est Mickiewicz. Il nous est moins adverse, que correspondant et symétrique... La différence du procédé tient d'ailleurs surtout à la différence des peuples, des civilisations où nous sommes placés, lui et nous.

(La méthode de bas en haut, la nôtre, celle qui veut que la vie vienne du

(peuple, jusqu'au grand homme, jusqu'à la grande force individuelle (ou collective qui réalise la pensée divine

(et sa méthode, celle qui procède de haut en bas.

(celle qui de Dieu descend au grand homme, au peuple.

Elles se rencontrent dans un sentiment plus grave que toute méthode, celui qui donne vie aux deux modes d'action :

L'Amour (il suit Emerson qui subordonne l'intelligence à l'âme.

(comme Blanc Saint-Bonnet au cœur

(comme Ravaissou, à l'amour.

« Le despotisme n'est pas pour les Slaves le gouvernement d'un seul, c'est un gouvernement sans amour, quelle qu'en soit la forme. »

Comment remercier assez un homme dont le cœur est plus français que la France? Personne n'a plus senti la France.

Au total :

Très propre à réveiller les énergies individuelles

à faire mépriser la scolastique et la fausse science.

Malheureusement il rendort :

par mysticisme suranné

barbare (contre art)

et dangereux individualisme (refaire des Messies, des Napoléons, des idoles).

Puis viennent des notes prises peu après, d'où j'extraits :

« Le cours de Mickiewicz (œuvre d'un grand homme, disciple d'un grand homme) est une glorification du grand homme, messie successif (un homme, un seul, ni écoles, ni livres).

Le messianisme, suite de messies qui donnent l'incarnation successive de la vérité éternelle, c'est un pas (essentiel pour eux) hors l'idée de cette race, que n'avoue pas Mickiewicz, mais que leurs poètes et philosophes avouent : rien que présent; passé et avenir ne sont rien.

1. *Le poème de Napoléon.*

On lit sur une autre page du dimanche 23, avec ce titre : « Sur Mick, Révolution, Napoléon, Byron. Littérature polonaise. Messianisme. Incarnation Pologne » :

— « Il faut un homme, dit Mickiewicz et moi je dis : « il faut des hommes, beaucoup, et que tous soient hommes. Il ne faut pas que tous attendent, regardent d'où l'homme viendra. L'homme ? Mais c'est toujours toi selon ta force, dans ta place... Tout homme est le centre, comme toute science (v. éloge de Werner).

Le dernier héros qui ait paru, ce n'est pas Napoléon, comme il disait, *c'est la Révolution.*

et sa grandeur consista justement en ceci, *qu'il n'y eut point de grand homme* (on a fort exagéré Mirabeau, Lafayette, pour absorber la fécondité du mouvement dans la fantasmagorie d'un nouveau mysticisme).

Elle présente ce grand et nouveau spectacle *d'une idée qui s'est passée de grands hommes*, de héros, de faux dieux, d'idoles.

Elle a été (bien plus que Kant) la critique de la *raison pure*. A la fin, M. de Maistre, qui la guette du haut des Alpes, lui annonce (1796) qu'elle aura bientôt un *homme*. En effet elle gagne Arcole, et croit que Napoléon l'a gagnée !

Bientôt cet homme, habile et heureux en actes, original en paroles, *stérile en idées*, remmailotte la Révolution des vieux lambeaux du Moyen-Age qu'il a dépouillé, la serre, momie vivante, dans les bandelettes funéraires reprises aux cadavres exhumés.

Aujourd'hui encore il nous blesse

et par sa fausse résurrection du passé

et par l'adoration de la force qu'il nous a léguée.

L'individualisme qui a perdu la Pologne (à chaque lance un drapeau) repa-
rait sous une autre forme dans ceux-ci, qui veulent te ressusciter.

Ils veulent un homme qui entraîne tout par une autorité mystique ;

le pluriel, le collectivisme leur semble impossible.

Nous autres occidentaux, nous devenons de plus en plus *collectifs*

Nous en sommes affaiblis il est vrai,

Mais nous n'en posons pas moins le *vrai problème*

l'unité dans la collection des égaux

C'est-à-dire l'unité voulue en l'unité de cœur, l'unité libre,
plus féconde, plus inventive.

L'unité mystique en un homme individuel, messie *successif*

C'est encore matérialité, *fatalité*.

Michelet proteste encore contre la doctrine décourageante qui demande à l'individu de suivre aveuglément le grand homme et déclare l'industrie, la science, écrasantes et péricieuses.

Voilà comme on vous rendort

en disant que l'individu ne peut rien

On vous montre ces machines...

et cette science, grande machine si difficile à mouvoir, etc...

Mais, la partie du travail assujettie aux machines

est encore l'exception et le sera toujours,

Mais cette science est plus accessible que vous ne pensez

Mais la méthode va plus simplifiant

que la science ne va augmentant

Mais l'individu immobile, impuissant,

(dans les temps qu'on appelle sottement d'individualité héroïque) a au contraire aujourd'hui mille prises sur la société, sur la nature.

Ton temps sera le temps héroïque

aussitôt que tu le voudras.

Michelet y revient le mardi 3 juin et on le voit dessiner sa Révolution, son idée anti-chrétienne et anti-napoléonienne :

Des Dieux vivants! Christ! Napoléon! à Mick. qui dispense de travail d'éducation, etc...

Mick. Quinet, Bonnet parlent du vrai christianisme comme identique à la Révolution (danger de ramener, malgré l'interprétation philosophique, beaucoup d'idées du Moyen-Age).

Mick. et V. Hugo sont contre le rationalisme.

Moi, au contraire, j'ai montré que tout le mal de la Révolution était d'avoir manqué d'hommes préparés, qui sussent le passé et le comprissent, et montrerai que la Révolution a réhabilité l'antiquité et dépassé infiniment et l'antiquité et le christianisme.

Mick. sent très bien que l'efficacité du christianisme est d'avoir concentré l'idée en un homme. Oui, mais à condition de reidéaliser cet homme (philos. chrétienne. Originale).

Autrement, c'était barbarie

Et ce fut barbarie effectivement, sauf la multiplicité des légendes 500-1100.

Combien dangereux et funeste de se faire ainsi des Dieux vivants
Servilisme, esprit d'imitation (dans des circonstances différentes).

On n'examine pas le concret... chacune des infirmités de ce concret (un idéal) tue l'idée (par siècles, par mondes!)

Ex. Napoléon reaisant le pape (hier, le rationalisme même,

Thiers, se fait papiste pour se faire Napoléon)

Ex. le christianisme, par résignation, brisant le stoïcisme antique, imposant aux fortes populations du Moyen-Age la contemplation inactive de l'antiquité défaillante, des juifs alexandrinisés, etc...

Mick. préfère le rêve à la veille,

l'intuition confuse à la vue nette de l'esprit,

le vague ressentiment du passé à la connaissance et l'expérience historique,

Le concret obscur d'un homme à l'énergie distincte d'une nation,

le miracle fortuit de l'illumination individuelle d'en haut au miracle naturel de la végétation d'en bas, de la sève montante...

L'action! l'action! l'action! (dit-il).

Oui! mais à condition de *savoir* ce qu'on fait, d'être orienté par l'éducation.

Quelle bizarrerie de prêcher pour une faculté contre une autre, comme pour la main droite contre la main gauche.

Ces prétendus intuitifs, Alex., César, Christ, Napoléon, ont été très réceptifs, réflexifs.

S'ils ont donné des simplifications, c'est qu'ils avaient épuisé le multiple.

Napoléon est ridicule dans cette bande... Les autres ont été bien plus complets dans le monde d'alors.

Michelet adresse encore cette objurgation à Mickiewicz :

Un Homme? Pourquoi pas plusieurs?

Pourquoi pas mille?

Pourquoi pas tous?

Il y a superstition puérile à chicaner sur le nombre.

L'unité de modèle est bonne pour l'Orient, aujourd'hui encore.

Mais la grandeur de l'homme consiste à substituer à l'imitation, aux modèles, les lois de la raison pure.

Voyez la Révolution, elle s'est passée de modèle, d'hommes même et de héros. Le héros vient, elle périt.

L'instinct? Oui, mais l'instinct de tous.

L'action? Oui, mais l'œuvre d'art est encore une action. Le génie c'est un héros¹.

1. Michelet ne cachait pas à Mickiewicz ces dissidences. Il lui écrit le 28 février 1845, après avoir lu son livre : « Nous sommes aussi unis de senti-

Rien n'est plus intéressant que de voir Michelet, malgré les points de contact de sa pensée avec celle de Mickiewicz, réagir cependant pour se faire sa formule à lui, et, poussé par le mysticisme chrétien et napoléonien de Mickiewicz, faire de sa foi révolutionnaire et démocratique une réaction à la fois contre la tradition chrétienne et le messianisme bonapartiste. Dès 1843, Michelet, nous l'avons vu, a pris conscience des idées qui vont inspirer son *Histoire de la Révolution*.

George Sand, dans un article de la *Revue Indépendante*, du 10 avril 1840, exprimait les mêmes réserves que Michelet, et, pour elle comme pour lui, c'est par le peuple que se fait la Révolution.

« Mickiewicz est trop orthodoxe, dit-elle. Je crois à la divinité de la révélation intérieure, mais pas par des messies individuels. Nous croyons à une vie plus large de la manifestation révélatrice dans l'avenir. Nous l'attendons de tous; nous la sentons dans les masses françaises, nous croyons en un mot que notre Messie c'est le Peuple et que l'idée s'incarnera, non dans un homme mais dans des milliers d'hommes. »

« L'Église, dit-elle aussi, est dans l'avenir des peuples, et il est fort douteux qu'elle porte le nom de chrétienne, bien qu'elle soit destinée à développer les vérités révélées et acquises à l'humanité par le christianisme. »

G. Sand, en même temps, rend un magnifique hommage à Mickiewicz :

« La parole du poète polonais est aussi belle que ses écrits. Le professeur slave fait mieux que de posséder la langue française, il la devine, il la force à se révéler à lui. Il n'est pas jusqu'à son accent lithuanien dont la sauvage rudesse ne nous saisisse bientôt par une concision pleine de caractère et d'autorité. Le tout est rehaussé par une grande sobriété d'expression, et l'accent sympathique d'une admirable simplicité. »

Avec cet enthousiasme mystique qui entraîne tous les réformateurs de ce temps, G. Sand va jusqu'à exalter l'éloquence et l'ascendant de Towianski :

« On lui attribue des miracles de sentiment. Ne rions pas de ces miracles. Nous y croyons et à moins de nier le sentiment lui-même, nous ne voyons pas trop ce que, dans cet ordre de faits, il y a d'impossibilité à la foi, à la conviction que portent avec elles l'amitié, le patriotisme et l'exaltation du sentiment religieux. »

Quinet, comme G. Sand, comme Michelet, croyait à une révélation

ment qu'opposés de *méthode* ». Cette opposition est dans la méthode, non dans le principe intime.

Et le 11 mai 1845, lorsqu'il apprend qu'on va frapper une médaille pour les trois professeurs (projetée en 1843 et déjà en voie d'exécution en 1844), Michelet écrit à Mickiewicz qu'il vaudrait mieux trois médailles : « Unis d'amitié, unis encore pour la recherche sincère de la vraie vie morale, nous différons cependant de méthode, de principe peut-être essentiellement. Mon dernier livre, que vous avez dû recevoir, est ce que demande ce pays et cette circonstance. Il est rationaliste. Pouvons-nous, en associant nos effigies en une médaille, faire croire à l'avenir que nous avons été unanimes sur la question religieuse et sociale. Il m'en coûte de plus d'une façon d'élever ce doute. Quoi de plus doux pour moi, de plus glorieux que d'être associé ainsi à votre immortalité. »

religieuse dont la France devait être l'instrument. Dans sa leçon du 20 mars 1844, il dit que, dans son enseignement « il obéit à la volonté de Dieu parlant dans la conscience du peuple français. » ...Et tandis que Michelet se défend de suivre Mickiewicz et veut sauver contre lui les droits du rationalisme, Quinet se laisse entraîner à la suite du prophète polonais au moment même où celui-ci s'abandonne à ses rêves les plus exaltés :

« Je dois constater, saluer comme un fait important ce qui se passe à quelques pas d'ici, dans l'enceinte du Collège de France. Au nom des slaves, le premier poète des slaves, notre cher prophète¹ notre héroïque Mickiewicz, combat de sa sainte parole pour une cause qui, bien souvent, se confond avec la nôtre. Qui entendra jamais une parole plus sincère, plus religieuse, plus chrétienne que celle de cet exilé. Ces frères d'armes ont toujours été à l'avant-garde de nos armées; il est juste qu'ils veuillent être encore dans le mouvement de la France à l'avant-garde de l'avenir. *Ayons le courage de les suivre*². »

Ces citations nous donnent une idée de l'atmosphère enfiévrée qui avait été créée au Collège de France par Mickiewicz et Quinet.

C'est Quinet qui devait être le plus étroitement associé aux luttes que Michelet allait livrer. Quand il reprend à Lyon son cours, en septembre 1839, il le fait avec dégoût, et il déclare, en avril, qu'il est résolu à quitter Lyon³. Il vient en mai à Paris pour essayer de s'y faire nommer.

Michelet s'emploie de toutes ses forces au succès de cette candidature; tout en s'efforçant de calmer Quinet et de le consoler, il lui donne en exemple la philosophie, la tranquillité d'âme avec laquelle il vit Letronne appelé à la direction des Archives, après la mort de Daunou, le 20 juin 1840, bien que Letronne n'eût pas ses titres. Villemain, qui avait déjà pris un intérêt très vif à la nomination de Quinet à Lyon, devenu ministre de l'Instruction publique le 13 mai 1839, dans le ministère Soult, propose en septembre 1839, de créer pour Quinet un cours de littérature grecque. Mais il est remplacé le 1^{er} mars par Cousin, dans le ministère Thiers. Cousin, depuis qu'il a attiré sur lui la rancune de Quinet, lui est hostile, et non seulement ne songe pas à créer pour lui une chaire à Paris, mais lui inflige des blâmes parce qu'il abandonne trop souvent son poste⁴.

Néanmoins, Quinet quitte Lyon pour venir attendre à Paris, où il s'installe, rue du Montparnasse, 32⁵, qu'une bonne chance lui fasse obtenir la chaire désirée. Heureusement pour lui, Villemain redevenu ministre le 29 octobre 1840, dans le nouveau ministère

1. Le mot a été supprimé dans le texte imprimé.

2. Supprimé aussi.

3. Malgré le succès de ses cours à la Faculté des Lettres de Lyon où il avait d'immenses auditoires de 1.000 à 1.500 personnes, Quinet se considérait à Lyon comme en exil.

4. Quinet sans s'occuper des mécontentements qu'il causera, lance deux brochures « 1835 et 1840 », et « *Avertissement au pays* » où il gourmande la lâcheté du gouvernement et invite la France à reprendre ses traditions guerrières.

5. Il y reste jusqu'au 2 déc. 1852.

Soult, et sollicité par les mêmes personnes qui firent nommer Mickiewicz, (Faucher et Michelet), créa en mai 1864 deux chaires de littératures étrangères au Collège de France, l'une pour le Nord, l'autre pour le Midi. Il refuse de nommer Quinet à celle du Nord, parce que celui-ci a pris violemment parti pour les frontières du Rhin. Le 31 juillet, il le nomme professeur de langues et littératures étrangères du midi de l'Europe.

Le cours s'ouvrit le 8 février 1842 par une leçon qui était une longue fanfare patriotique et qui eut un immense succès. Quinet le raconte avec une vanité naïve le 9 février 1842. On sent dès cette première leçon qu'il se considère comme investi d'une mission nationale, et il est encouragé dans cette idée par de hautes approbations, par le prince royal lui-même.

Pourtant, cette première année, il se contente de faire un tableau des révolutions de l'Italie au Moyen-Age qui devait former une des œuvres les plus solides, les plus riches en idées qui soient sorties de sa plume. Mais dès la reprise du cours, en décembre 1842, il prend pour sujet les institutions religieuses du Midi, et se lance aussitôt dans des attaques contre le catholicisme qui atteignirent leur paroxysme quand il arrive en mai à l'étude de la Société de Jésus. Le cours de 1844 sur l'*Ultramontanisme* et celui de 1845 sur le *Christianisme et la Révolution française* soulevèrent des colères formidables dans le clergé et la presse catholique. La salle du Collège de France devenait un champ clos où catholiques et libres-penseurs se défiaient, luttaient d'applaudissements et de sifflets.

Tant que Villemain fut ministre, Quinet ne fut pas inquiété, bien que des débats eussent été soulevés au Parlement au sujet des audaces de Mickiewicz, Michelet et Quinet; mais quand Villemain, terrassé par la maladie, dut prendre sa retraite et fut remplacé le 1^{er} février 1845 par M. de Salvandy, Quinet fut averti d'avoir à se renfermer plus strictement dans les limites mêmes de son enseignement. Quinet refusa de faire aucune concession, même de forme, aux réclamations très compréhensibles de l'administrateur et du ministre, et insista pour conserver comme programme de son cours : *Des Littératures et des Institutions comparées de l'Europe méridionale*. Le ministre exigea la suppression du mot *Institutions*, et Quinet, qui, probablement, était un peu las d'enseigner et n'était pas fâché de prendre un congé (il l'avait déjà prouvé dans l'hiver 1843-44, en passant quatre mois, de novembre à février, en Espagne, au lieu de faire son cours), refusa de remonter dans sa chaire. On ne lui tint pas rigueur. On lui conserva chaire et traitement sans qu'il fit son cours. Il aurait pu, de semestre en semestre, le reprendre en effaçant du programme le mot *Institutions*. En 1848, il prit un suppléant, Alfred Dumesnil, bien que ce jeune homme n'eût d'autre titre à occuper ce poste que d'être le gendre de Michelet et l'ami de Quinet.

En janvier 1848, le cours de Michelet fut suspendu par ordre ministériel et à la suite d'une délibération du Collège de France. Plus tard encore, en 1852, un même décret du 14 avril révoqua Michelet, Qui-

net et Mickiewicz de leurs fonctions de professeurs au Collège de France, et l'esprit humain, qui est naturellement simplificateur, supposa que cette triple révocation avait été la suite d'une triple suspension, celle de Mickiewicz en 1844, de Quinet en 1845, de Michelet en 1848. C'est, on le voit, une grosse inexactitude. Mickiewicz et Quinet ont, en réalité, renoncé tous deux à leur enseignement, en refusant de professer les matières pour l'enseignement desquelles leurs chaires avaient été créées. Michelet est le seul à qui on ait fermé la bouche.

Quoi qu'il en soit, leurs trois cours étaient suivis à peu près par les mêmes auditeurs et ont été considérés comme étroitement associés, les trois professeurs se regardant également comme investis de la mission de prêcher à la jeunesse le credo d'une foi nouvelle. Michelet disait plus tard, dans une leçon du 25 janvier 1849 :

« Il y avait au Collège de France trois cours d'idées. Il y avait l'analyse, c'était moi; il y avait la synthèse, le bon, le grand, le sublime Quinet. Le troisième était un saint, un oriental, un homme à légendes, Mickiewicz, et ce sera pour moi une gloire immortelle d'avoir fait partie de la trinité de ces hommes. Nous étions d'accord. Nous n'appartenions pas au passé. »

Une des auditrices de cette époque, une Roumaine, Mme Asaki (Quinet devait l'épouser plus tard en secondes noces) a laissé de ces cours un tableau qui doit être recueilli. Il est idéalisé sans doute et il faut rapprocher les passages de Vallès et d'Émile Fage que j'ai cités, mais il reflète fidèlement l'état d'âme des auditeurs très nombreux qui venaient au Collège de France comme dans le temple de l'Église de l'Avenir.

Les railleurs d'autre part ne manquaient pas. Un livre anonyme parut en septembre 1844 intitulé : *Les nouveaux montanistes au Collège de France*. L'*Univers* du 5 octobre l'annonçait en ces termes :

Il s'agit de MM. Michelet, Quinet, Mickiewicz. Ce sont trois puissants Dieux : une même foi, avec manifestations et excentricités diverses, semble réunir ces trois docteurs : la foi en eux ou en une religion vague dont ils sont les prophètes. Ces MM. sont les bohémiens de la philosophie, ils disent la bonne aventure à l'humanité. M. Quinet est le moins bouffon des trois; il prêche un Christ agrandi, un Christ renouvelé. M. Michelet chante sa résurrection au troisième jour. Or, pour ces rêveurs il y a deux infaillibles moyens de les discréditer à jamais, c'est de publier leurs folies. Le bon sens national se prend d'un rire inextinguible en les lisant, et c'est leur arrêt de mort. Le second est de prouver que ce qu'ils s'imaginent avoir inventé est une vieillerie. »

Henri Heine, qui était l'ami de Quinet comme de Michelet, mais chez qui l'ironie ne perdait jamais ses droits, écrivait le premier juin dans ses lettres sur Paris à la *Gazette d'Augsbourg* :

« Michelet et Quinet ne sont pas seulement de bons camarades, de fidèles frères d'armes, mais ils sont des esprits de la même famille. Mêmes sympathies, mêmes antipathies. Seulement la disposition d'âme de l'un est plus douce et si j'ose dire plus indienne; l'autre a dans sa nature quelque chose de fruste, de gothique. Michelet fait penser à la poésie gigantesque, aux fleurs énormes

et aux fortes racines du Mahabaratha. Quinet rappelle plutôt les chants aussi colossaux, mais plus rudes et rocaillieux de l'Islam. Quinet est une nature du Nord, on peut dire allemande. Elle a le caractère allemand, au bon et au mauvais sens. On retrouve dans les écrits de notre Edgar Quinet la profondeur allemande, la pensée mélancolique des Allemands, la bonhomie allemande, les hannetons allemands, et aussi un peu de l'ennui allemand. Oui, il nous appartient, c'est un Allemand, une bonne peau allemande, bien qu'il se soit manifesté ces derniers temps comme un furieux mangeur d'Allemands. A ses coups de poing et à la solide grossièreté nous avons reconnu le compatriote. Quinet est Allemand non seulement par l'esprit, mais par son aspect extérieur : une stature puissante, carrée, mal dégrossie, un bon, honnête et mélancolique visage. Ce que je sais bien c'est qu'il n'y a pas dans le monde trois poètes qui égalent Quinet en imagination, richesse d'idées et génialité. »

Lorsque Quinet arriva au Collège de France, sa pensée était essentiellement tournée vers les questions religieuses qui s'associaient tout naturellement à ses préoccupations politiques. Anxieux des destinées de la France, qu'il voyait menacée au dehors par la grandeur de l'Allemagne unifiée sous l'hégémonie de la Prusse, au dedans par la politique égoïste et timorée d'un gouvernement bourgeois, ennemi de la démocratie et pacifique à tout prix, par le réveil du catholicisme traditionnel et par l'ascendant toujours croissant des intérêts matériels, Quinet comme Michelet, comme Mickiewicz comme tous les réformateurs de ce temps, voyait dans une réforme religieuse la condition et le point de départ nécessaires d'une réforme sociale. Rénovation religieuse, révolution ou du moins évolution démocratique, reprise par la France de l'apostolat démocratique qu'elle avait assumé par la Révolution et Napoléon — tels sont les trois éléments indissolublement unis de l'enseignement de Quinet et de ses livres pendant cette période, on peut ajouter pendant toute sa vie.

En arrivant à Paris, Quinet était encore tout plein du cours qu'il venait de professer à Lyon sur l'histoire des religions, paru en 1841 sous ce titre : *Le Génie des Religions*.

A peine au sortir de la traduction de Herder, à Heidelberg en 1823, Quinet avait publié un opuscule sur l'*Origine des Dieux*, livre obscur, tout rempli du symbolisme de Creuzer et du panthéisme mystique de Schelling et Hegel. L'homme individuel y disparaissait dans l'absolu, La Nature et l'homme étaient étroitement unis ensemble et l'une et l'autre avec Dieu. L'histoire était la conscience de l'Univers. L'Absolu se cherche à travers l'histoire. Quand il se connaîtra dans l'Humanité, le sens de l'Univers sera révélé. La mythologie est le lien de l'homme et de la nature.

Le voyage de Quinet en Grèce, au pays de la lumière, l'arrache à ses rêveries germaniques, à ces brumes du Nord¹; et la réaction politique et philosophique qui se fit en lui en 1831 contre l'Allemagne le confirme dans sa volonté de retrouver la simplicité et la clarté latines. Il n'y parvint jamais tout à fait, mais il eut toujours cet idéal devant les yeux. Le poème en prose d'*Ahasverus*, conçu dès 1828,

1. On connaît sur Quinet le mot cruel de Cousin : « Tu ne te débrouilleras jamais ».

écrit en Italie en 1832 et paru en 1833, où Quinet symbolise sa vie et sa pensée dans les voyages d'un Juif-Errant moderne à travers l'Europe occidentale, est encore tout plein du mysticisme philosophique de 1828. Mais l'*Examen de la vie de Jésus de Strauss* paru en 1835, l'*Essai sur la poésie* de 1837, les poèmes *Napoléon* de 1835 et *Prométhée* de 1837, marquent une réaction contre les excès du symbolisme et du panthéisme et la volonté de rendre à la personnalité humaine sa place et sa dignité dans l'histoire. « Je ne me lasse pas, écrit-il de Heidelberg à sa mère en 1837, de chercher la clarté et la lumière. Dans quelles ténèbres j'ai vécu et de quelles nébuleuses j'ai marché entouré! Je cherche le terrain solide et j'abandonne les nuages. C'est depuis mon voyage en Grèce que j'ai eu le goût de la lumière. »

Il combat aussi bien les théories de Wolff, qui nie la personnalité d'Homère pour lui substituer une poésie collective et anonyme, que les théories de Strauss qui fait évanouir la personne du Christ dans le symbolisme et en fait une création de l'imagination du peuple.

Son cours de Lyon sur le *Génie des Religions*¹ lui avait été certainement inspiré par l'ouvrage célèbre de Chateaubriand qui marque le début de toute l'évolution religieuse du xix^e siècle. Quinet, comme Chateaubriand, comme Benjamin Constant dans son livre *De la Religion*, la considère comme le fondement même de toutes les sociétés humaines. Seulement elle est, comme l'humanité elle-même, en perpétuel progrès.

Dès juin 1831, Quinet, dans un petit écrit intitulé : *De l'Avenir de la Religion* fait entrevoir la transformation des vieux dogmes « dans une religion du droit et de la liberté, embrassant le genre humain tout entier ». Dans son *Ahasvérus*, il décrit les souffrances de l'âme humaine, en quête d'une révélation nouvelle.

Dans ses cours de Lyon, Quinet, bien qu'il n'étudie en elles-mêmes que les religions de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce, indique les idées générales qui l'inspirent dans sa leçon d'ouverture sur *l'Unité morale chez les peuples modernes*.

Il se met en opposition absolue avec le point de vue des philosophes du xviii^e siècle qui voyaient dans les religions des créations volontaires des hommes et surtout des conducteurs des peuples, et dans les progrès de la raison l'émancipation progressive de l'humanité du joug des idées religieuses. Quinet voit au contraire, dans la poursuite du divin, la source même de toute l'évolution humaine. « L'histoire est une révélation toujours croissante de l'Éternel, est un culte éternel auquel chaque civilisation ajoute un rite, souvent baigné de sang. » (p. 18).

1. Quinet était professeur de littérature étrangère. On voit, que dès ce premier jour il traite avec désinvolture ses devoirs professionnels. « Son cours, dit-il, dans sa leçon d'ouverture, sera une histoire de la civilisation par les monuments de la pensée humaine... La religion est la colonne de feu qui précède les peuples dans leur marche à travers les siècles. Elle nous servira de guide. »

L'instinct religieux est comme l'aiguillon mis par la Providence au cœur de l'homme pour le guider dans tout son développement. Le dogme explique tout chez un peuple : « Si vous connaissez le dogme d'une société, vous savez vraiment ce pourquoi elle vit, vous possédez son secret. » (p. 14).

C'est la religion qui, de l'Orient à l'Occident, fournit à l'humanité sa tradition. Quinet, par une conséquence naturelle de toute sa philosophie, n'admet pas qu'à aucun moment elle puisse se figer dans une forme et un dogme immuables. La « convoitise de l'infini », qui est la source de tous les progrès de l'humanité, n'est jamais satisfaite et engendre des credo toujours nouveaux. Quinet, comme Mickiewicz, connaît sans doute les premiers ouvrages d'Emerson (*Man-thinking* 1837, *Ethics* 1838, *Nature* 1839). Il prévoit que l'Amérique va jouer un rôle dans cette évolution.

« Placée entre l'Asie et l'Europe, unissant dans sa structure les caractères de l'une et de l'autre, l'Amérique semble être une terre de médiation, faite pour concilier un jour le génie de l'Orient et celui de l'Occident¹. »

Quinet avait l'espoir et l'orgueil d'être capable de fournir aux générations nouvelles le credo qu'elles attendaient. On pouvait deviner, par les prémisses posées dans le *Génie des Religions* et par les deux poèmes de *Napoléon* et de *Prométhée*, ce que serait ce credo.

Napoléon était pour ainsi dire la réponse à *Ahasvérus*, poème de l'humanité collective, errant malheureuse à la recherche de la vérité religieuse. *Napoléon* est l'exaltation de l'individu, le poème du héros, mais du héros conducteur d'hommes, incarnation de l'humanité. La dictature de Napoléon a été acceptée par la démocratie comme celle de la Convention. Napoléon est, pour Quinet, le symbole de la démocratie, comme Louis XIV de la monarchie, Charlemagne de la féodalité, le roi Arthur du sacerdoce. Quant à *Prométhée*, c'était l'expression poétique de toutes ses aspirations religieuses. Comme il l'a dit lui-même dans la Préface de 1838, « c'est la figure de l'humanité religieuse, la représentation du drame intérieur de Dieu et de l'homme, du doute et de la foi, du créateur et de la créature, drame divin qui ne finira jamais ».

Le *Génie des Religions*, tel qu'il parut en 1841, n'était qu'un premier volume. Il devait avoir pour complément l'étude des religions de Rome, puis de l'évolution religieuse de l'Occident, des institutions germaniques, du catholicisme, du mahométisme, de la Réformation.

Cette continuation, Quinet la fit au Collège de France dans ses cours de 1842, 1843 et 1844. Ce qu'il intitula en 1842 les *Révolutions d'Italie* n'était que l'exposé de l'évolution parallèle du monde germanique et du monde latin à travers le Moyen-Age et de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, jusqu'à la découverte de l'Amérique. En 1843, il

1. Quelque temps après que Quinet, eut prononcé ces paroles, un disciple d'Emerson, le P. Hecker, converti en 1845 au catholicisme, fondait l'ordre des Paulistes et se faisait l'apôtre d'une forme de christianisme social qu'on a appelé l'Américanisme.

continue cette étude par celle du mouvement religieux du xvi^e siècle, qui l'amène à parler des Jésuites; en 1844, son cours qui, publié, sera intitulé *l'Ultramontanisme* (composé d'ailleurs de neuf leçons seulement, Quinet ayant passé presque tout son hiver en Espagne), montrait l'influence délétère exercée aux xvi^e et xvii^e siècles par le catholicisme sur les nations latines, la décadence de l'Espagne sous le joug de l'Inquisition, la décadence de l'Italie par le triomphe de la Papauté au concile de Trente. La lutte du xviii^e siècle contre la tradition catholique amène une révélation religieuse dont la Révolution française sera l'avènement. En 1845, Quinet fait son cours sur le christianisme et la Révolution française, conclusion naturelle de tout le mouvement d'idées dont *l'Avenir de la Religion* et le *Génie des Religions* avaient été le point de départ. C'est là qu'on voit se dessiner nettement la doctrine de Quinet associant indissolublement les idées de rénovation religieuse aux idées de rénovation démocratique et sociale, conception qui trouvera plus tard sa plus parfaite expression dans son écrit de 1850 sur *l'Enseignement du Peuple*.

Le cours de Quinet de 1845, son livre *le Christianisme et la Révolution française* sont profondément chrétiens et très anti-catholiques. Jésus-Christ personnifie pour lui la puissance morale du genre humain. Quand il parut, les religions antiques avaient surchargé la terre de rites et de symboles; le passé étouffait l'avenir; il n'y avait plus de place pour l'âme. Le Christ est un livre vivant, une Bible agissante, une prophétie visible. Les apôtres entraînés, séduits, conquis par l'enthousiasme, enseignent le Christ; les Églises naissent à la voix de saint Paul. Ce sont alors les masses qui font l'Église, inventant les prières, les hymnes, la liturgie. Cette création des dogmes chrétiens et de l'Église organisée est l'œuvre, non de la papauté, mais des conciles, manifestation collective des peuples chrétiens, Assemblées constituantes de la Société nouvelle. L'Église de Rome ne fait alors que fixer, figer, tuer le christianisme, en le soumettant à une monarchie autocratique. Le christianisme est délivré par les hérétiques et les réformateurs. Cependant, les protestants ne savent que retourner au christianisme primitif; ils sont incapables de créer le christianisme de l'avenir. C'est la France du xviii^e siècle qui révèle au monde un idéal nouveau, ni catholique, ni protestant, mais humain. La Révolution française apparaît, avec Napoléon, comme la conclusion logique et inévitable de toute l'évolution religieuse de l'humanité antérieure. Ainsi, tout en continuant à soutenir que les dogmes fournissent à l'humanité la substance même de sa vie morale et de son évolution matérielle et spirituelle, Quinet arrive à donner une révolution politique et sociale comme la continuation et la conclusion de l'histoire du christianisme.

Avec une audace de symbolisme, de généralisation et d'interprétation qui dépasse tout ce que Michelet a imaginé en ce genre, Quinet voit préfigurées dans les deux natures que le dogme chrétien primitif reconnaît dans le Christ les deux puissances qui se partagent le monde social, l'Église et l'État. Ces deux natures s'accordent d'abord,

puis luttent et souffrent l'une par l'autre comme le Christ au jardin des Oliviers, ressuscitent enfin dans un accord supérieur avec le monde moderne de la Révolution.

Il est facile de voir les liens étroits qui rattachent les idées de Quinet à celles de Michelet, et aussi ce qui les différencie profondément¹. Michelet, comme Quinet, croyait le monde moderne en gestation d'un credo religieux nouveau : ce credo apporterait en même temps qu'une conception plus haute des rapports de l'humanité avec Dieu les éléments d'une paix véritable entre les hommes, par la fraternité démocratique et l'égalité civile, politique et intellectuelle. La Révolution a commencé à l'épeler et c'est à la France qu'il appartient de l'enseigner.

Mais Quinet considère la religion comme une révélation perpétuelle de Dieu, d'où sortent toutes les manifestations de l'activité spirituelle de l'homme : l'art, les sociétés, le droit. Pour Michelet, c'est l'humanité qui tire d'elle-même ses religions, ses arts, ses formes politiques et juridiques; elles sont non dans la dépendance de la religion mais en harmonie avec elle. Les dogmes, bien loin d'être pour lui la sève dont s'alimente la vie de l'humanité, sont au contraire les formes mortes et stériles, où sa vie se fige et s'arrête et que l'humanité, dans ses nouveaux besoins, arrache de son cœur avec mépris. Il y a dans l'évolution religieuse de l'humanité non seulement une progression et un épanouissement, mais une série de mouvements, de réactions et de négations. L'avenir commence par nier le passé avant d'en recueillir le fruit. Ainsi Michelet, loin de voir avec Quinet dans la Révolution française la transformation naturelle du Symbole de Nicée, y voit, au contraire, une révolte contre le dogme chrétien de la grâce.

Mais de 1842 à 1848, Michelet et Quinet n'apercevaient guère que ce qui les unissait et bien que Michelet, dans ses notes personnelles, marquât, nous l'avons vu, la différence de son point de vue et de celui de Quinet, ils se considéraient comme les prêtres de la même Église de l'Avenir. En dédiant en 1845 son livre *Christianisme et Révolution* à Michelet, Quinet écrivait :

« Il manquerait à ce livre une chose importante pour moi si je ne vous le dédiais pas, à vous, mon ami et mon frère de cœur et de pensée. Depuis le premier instant où nous nous sommes connus, par quel hasard est-il arrivé que, séparés ou rapprochés, nous n'ayons cessé, au même moment de penser, de croire et souvent d'imaginer les mêmes choses sans avoir eu besoin de nous parler ? Cet accord de l'âme a toujours été pour nous la confirmation du vrai : depuis vingt ans ce combat nous réussit; c'est le combat éternel qui ne finira qu'en Dieu. »

Et Michelet l'année suivante, dédiait en ces termes *le Peuple* à Quinet :

1. Au lieu de vouloir la conciliation du passé et du présent, Michelet, tout en admettant le présent comme fils légitime du passé, veut qu'il se sépare résolument de lui et lui dise un éternel adieu.

« Ce livre est plus qu'un livre, c'est moi-même. Voilà pourquoi il vous appartient. C'est moi et c'est vous, mon ami, j'ose le dire. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées, communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons d'un même cœur. Belle harmonie qui peut surprendre; mais n'est-elle pas naturelle? Toute la variété de nos travaux a germé d'une même racine vivante : le sentiment de la France et l'idée de la Patrie. Recevez-le donc, ce livre du Peuple, parce qu'il est vous, parce qu'il est moi. »



LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER

Le Cours de Michelet et Quinet sur les Jésuites

[Le cours professé par Gabriel Monod en 1908-1909 s'ouvrit par une leçon intitulée Michelet de 1843 à 1852. Nous ne la reproduirons pas : elle a été intégralement imprimée dans la Revue de synthèse historique de 1908. La dernière leçon du cours de 1907-1908 avait été consacrée aux Jésuites; les leçons de 1908-1909 (exception faite de la première) traitèrent du même sujet. Mais il convient de faire deux parts de ces leçons. Les unes — celles que l'on trouvera ici — analysent les cours professés par Michelet et Quinet sur les Jésuites et racontent ce que l'on peut appeler l'histoire externe de ces cours (nous n'en avons sacrifié que quelques morceaux déjà parus sous le titre Les troubles du Collège de France en 1843). Dans l'autre série de leçons, Monod exposait le résultat de ses propres recherches et de ses réflexions personnelles sur l'histoire de la Société de Jésus elle-même. Comme ces leçons ont fourni, presque sans changement, la matière de l'introduction à la traduction des Jésuites de Boehmer, nous n'avons pas cru devoir les reproduire ici.]

Lorsque Michelet revint à Paris le 31 juillet 1842, après son voyage d'Allemagne, il retournait à sa vie de travail avec une âme profondément troublée.

Dans le journal de ce voyage que j'ai publié dans mon *Jules Michelet*, nous le voyons à Francfort (21 juillet) faire un examen de conscience avec un sentiment profond de tristesse et de désabusement résigné. Il voit sa famille prête à se dissoudre¹. Pauline est morte, Mme Dumesnil est morte. Son père est vieux. Sa fille Adèle est éprise du jeune Alfred Dumesnil et Michelet sent bien qu'il ne pourra pas reculer longtemps le moment où il faudra marier ces deux enfants. Il se sent vieilli, bien qu'il n'ait que quarante-quatre ans et trouve qu'il est bien tard pour fonder un nouveau foyer. Lui qui a une idée si haute, si poétique de la famille, du rôle de la femme et de l'enfant, de ce que

1. *Jules Michelet*, p. 203.

doit être la trinité du père, de la mère et du fils, il accepte sans révolte l'idée de trouver, dans une liaison d'ordre inférieur, où il ne mettrait pas son âme, l'apaisement des tumultueux désirs de sa nature passionnée, et de réserver pour ses livres et pour le monde tout son esprit et tout son cœur. Sa vie individuelle sera une vie de prose. Il gardera pour sa vie générale toutes les parties élevées de la nature. « Que ferai-je? dit-il. Je continuerai, agrandi, enrichi de douleurs nouvelles, ma tâche de rude travailleur. »

Il évoque la Madeleine de Durer « qui marche pensive, emportant des parfums pour embaumer la mort du monde... Moi aussi, travailleur, ouvrier laborieux, je vais portant l'urne, mais non les parfums. Pour les faire, il faudrait des fleurs, et il n'en fleurit guère en moi. Maintenant, il faut que j'explique mon métier, mes procédés. »

La vie qu'il mena de 1843 à 1848, jusqu'au moment où il connut Mlle Mialaret, fut à peu près ce qu'il avait prévu le 21 juillet 1842. Malgré les conseils fraternels de Mme Quinet (qui déjà, en 1840, lui avait montré les dangers de ces demi-mariages avec des personnes inférieures d'éducation et d'esprit), Michelet, par deux fois, en 1842, puis de 1844 à 1848, s'y laisse engager. Les deux personnes qui se sont trouvées ainsi mêlées à sa vie, Marie¹ et Victoire, furent de bonnes et simples filles de la campagne qui ne cherchèrent pas à user de la situation qui leur était faite pour peser sur sa vie et la troubler. Michelet cependant était trop sensible et trop imaginaire pour ne pas leur faire une place dans le monde de sa pensée et de ses créations historiques. Marie, qu'il appelait *rustica barbara*, devint pour lui, au moment où il racontait à ses auditeurs du Collège de France les invasions des barbares, une représentante de ces habitants des campagnes, de ces *rustici* foulés par les hordes germaniques, et du cœur desquels sortirent les légendes des saints, la vie religieuse du Moyen-Age primitif. Quant à Victoire, *rustica* tout court, qu'il chercha à instruire et qu'il eut, semble-t-il, un instant l'idée d'épouser, elle fut, au moment où il préparait son *Histoire de la Révolution*, le symbole même de ce peuple de France dont il racontait les souffrances et le triomphe. Il s'imaginait avoir été par elle en communion plus intime avec la démocratie. Mais si, dans ces moments de rêve ou d'enthousiasme, il poétisait ces humbles compagnes qui n'avaient d'ailleurs dans sa vie qu'une part fugitive et subordonnée, il sentait douloureusement ce que cette situation avait de faux, d'humiliant, et il faut le dire, d'abaissant. Il savait tout ce qu'il perdait par là en dignité et en force, tout ce qui lui manquait pour avoir le droit de s'ériger, comme il voulait le faire, en éducateur et en moralisateur. De là viennent, autant que de ses deuils et de ses douleurs passées, la tristesse qui

1. Les relations de familiarité, non encore d'intimité complète avec Marie, avaient commencé en avril 1843. Adèle en avait été malade huit jours. Elle le rappelle à son père quand celui-ci, le 2 juillet 1843, a l'idée singulière de lui expliquer sa situation nouvelle. Adèle répond sèchement qu'il l'a voulu ainsi (Tout le journal intime des six premiers mois de 1841 a été détruit. Sur la chemise on lit : *tua serva...*).

l'envahit si fréquemment, ses attaques constantes de découragement et de mécontentement. Si le grand courant de la vie intellectuelle et morale de Michelet s'est développé indépendamment de ces influences, il fallait pourtant les noter, car elles font comprendre le sentiment de malaise et les tourments intérieurs qui l'agitent sans cesse pendant ces années.

La situation politique était sombre à ses yeux, autant que sa vie intérieure. La catastrophe du 13 juillet, la mort du duc d'Orléans, qu'il avait apprise en Allemagne, l'avait frappé comme un lugubre présage pour l'avenir du régime de Juillet. Tous les esprits libéraux faisaient reposer leurs espérances sur le duc d'Orléans. Il était populaire; son ardent patriotisme, son goût des choses militaires, lui avaient attaché l'armée. Seul des princes, il exerçait un ascendant sur son père, qui en vieillissant devenait étroit et autoritaire. Lui disparu, la cour fut divisée en une série de petites coteries. Pris entre les attaques des catholiques et des légitimistes, le mécontentement grandissant des libéraux, les sourdes agitations révolutionnaires dont on méconnaissait l'importance, et la sénile obstination de Louis-Philippe à refuser toute réforme, le ministère Soult-Guizot ne songeait qu'à maintenir le *statu quo* et à satisfaire les préoccupations plus familiales que nationales du roi, sans rien voir des dangers qui menaçaient son trône. Alfred de Musset, dans sa poésie sur le 13 juillet, a exprimé avec éloquence l'impression de découragement et d'effroi de la jeune génération qui avait mis son espoir dans le duc d'Orléans. Mme de Boigne, dans ses *Mémoires* récemment publiés, a dit avec vigueur dans quelle lugubre inquiétude s'acheva l'année 1842¹.

« L'année 1842 a droit à une sinistre illustration. Les accidents fatals, les inondations, les incendies de villes entières, les tremblements de terre, l'on cruellement signalée. A travers toutes ces calamités, celle qui laissera le plus de traces et dont les conséquences demeurent imprévoyables est sans contredit la mort de M. le duc d'Orléans... Aucune perte ne pouvait être plus considérable pour la patrie... La clef de voûte a été violemment arrachée, les échafaudages dont on s'efforce à la soutenir suffiront-ils?... Je ne puis qualifier que de stupeur l'impression produite dans mon petit cercle. Elle a été générale dans toute la France. On ne pensait pas; on était accablé. »

Michelet sentait plus fortement que tout autre l'incertitude qui enveloppait l'avenir du pays, et se croyait appelé à l'aider à trouver sa voie. Mais il se sentait bien faible et écrasé après tant de secousses et dans son imminente solitude. A peine rentré, il se remet à son *Louis XI*, dont il a déjà écrit une centaine de pages; mais il a peine à travailler, il reste « comme immobile pendant plusieurs jours, en présence d'un chapitre commencé sur Dinant et Liège, faible, affadi, sans unité intérieure. »

Comme toujours, c'est dans le sentiment de la Patrie qu'il retrouve sa vitalité. Nous voyons dans son journal de voyage combien il avait été saisi par la grâce de la France en franchissant la frontière au re-

tour¹. C'est encore cette grâce qui le console et qui, le 8 août au matin, lui rend cette unité intérieure qui lui manquait :

Je veux, dit-il, poser le principe mélodique de la frontière, en face de l'harmonie Allemagne-Italie. Bonheur quand on rentre, de retrouver la sobriété spirituelle, le petit vin, le petit mot, le chant d'oiseau. Au total... la vie, en bien, en mal.

Je rentrais tout fatigué, et de l'Angleterre, cette forge, ce chemin de fer, et du pesant esprit belge ou suisse, et de la ténébreuse Allemagne et de la tyrannie lombarde.

Les étrangers eux-mêmes l'éprouvent (ce charme).

Les Anglais viennent y respirer hors du cant et du brouillard;

Les Allemands y voir la vie, sans livre;

Les Italiens regretter la liberté;

Les Belges goûter la vraie patrie

Mélodies)) chant d'oiseau

Esprit sec et fin) mais peu d'haleine) vous écoutez, il finit

) ou bien se moque de vous.

Grâce de la France au milieu de ces petites Frances... *Qualis Berynthia mater.*

Qui la perd en pleure. Je le sais par expérience.

Mais ces élans étaient de courte durée. Les extraits de lettres que nous donne Noël² montrent Michelet dans une disposition d'esprit constamment sombre et douloureuse, sa santé constamment troublée par des souffrances de poitrine, d'estomac, des éblouissements, jusqu'au moment où il reprit son cours le 22 décembre.

Le 10 août, il écrit à Alfred, retourné à Rouen, à la Sente Bihorel, qu'il est trop malade de cœur pour savoir s'il l'est de corps. Il se plonge dans les livres. Étant sorti pour toujours des voies harmoniques, il a repris la vie qu'il a menée si longtemps, celle d'un boulet de canon³. Le 1^{er} septembre, il déclare qu'il n'a plus en lui que la mort « ou si la vie est en moi, elle s'est réfugiée dans un pli du cœur si obscur, que je ne sais point l'y voir. » Sa seule espérance, c'est qu'Alfred se remette. Quant à lui, il ne peut croire qu'il se remette jamais... Il semble qu'il descende une pente rapide, où rien ne l'arrêtera. « Toute mon industrie est de vivre hors de moi-même. J'y suis trop mal. » Le 22 septembre, il écrit à Noël : « Ma vie est plus solitaire qu'elle n'a jamais été. C'est pour moi un travail, une difficulté de voir des hommes. Je suis brouillé avec le monde autant qu'avec la destinée. »

Alfred Dumesnil, revenu à Paris du 13 au 24 septembre, écrit le 17 à Noël :

« J'ai trouvé à M. Michelet la figure quelquefois visiblement altérée. Il souffre de la poitrine et du cœur. Mais ce qui est beaucoup plus grave c'est que moralement il semble très malade, plus que je ne m'y attendais. Il y a trois jours

1. J. Michelet, p. 213-214.

2. Mais Noël commet de nombreuses erreurs. Il fait faire à Michelet deux voyages en août. Un avant le 10 et l'autre dans les derniers jours. Or, le journal donne, jour par jour, la vie de Michelet. Il ne quitta pas Paris du 31 juillet au 19 août.

3. Noël, p. 110.

il disait ne s'être jamais senti plus bas. Ses enfants sont inquiets et fatigués de cet état. Il y a danger dans cet affaïssement que sa santé ne se prenne. Il s'acharne au travail et sa difficulté de production le désespère.

« Presque toutes les nuits, il les passe à lire d'anciennes chroniques, ne pouvant dormir. Il ne voit personne¹. »

A la fin d'août, Michelet avait, avec ses enfants, fait un voyage à Rouen pour revoir les lieux où Mme Dumesnil avait vécu et aussi pour parler avec M. Dumesnil de l'avenir de leurs enfants, se rendre compte de la situation de fortune de ce dernier, qu'il savait gênée, et à laquelle il voulait porter remède.

Le voyage se fit d'une manière qui nous paraîtrait aujourd'hui bien extraordinaire. On va jusqu'à Conflans dans un lourd bateau à vapeur à quatre cheminées, qui fait naufrage sur des pierres. On débarque en batelet et on va à pied ou en charrette à Poissy. Là, on embarque sur une galiote trainée par des chevaux jusqu'à Vernon. De Vernon à Elbeuf en cabriolet, et enfin d'Elbeuf à Rouen en bateau à vapeur.

Ce séjour à Rouen est occupé par deux pensées bien différentes. Tantôt Michelet reste dans la maison de la Sente Bihorel, demeure de ville des Dumesnil, à repasser les souvenirs des deux années écoulées.

« Revu la maison, triste et muette, jadis démeublée brutalement, puis remeublée, rajustée par l'habile main d'une femme... l'intérêt qu'elle avait mis, pour mon arrivée, à refaire, à parer tout cela, à poser sur le meuble vert une jeune et fraîche étoffe... J'étais bien touché, blessé au cœur, de retrouver partout l'action d'une main si chère... et cette main nulle part. Hier, longtemps assis sur le canapé, pour point de vue le réservoir qu'elle voyait toujours en travaillant... *She is gone...* »

Tantôt Michelet s'occupe passionnément, de la draperie à Elbeuf, des produits chimiques à Saint-Sever, de la rouennerie à Rouen, des moulins de bois de teinture au Tôl. Il décrit les ateliers de tissage et de filature de Rouen avec une précision minutieuse, qui ne l'empêche pas de laisser de moment en moment éclater sa sensibilité ou sa poésie.

« Grande chose, et poétique, s'écrie-t-il en décrivant la fabrique de produits chimiques. Toutes les sciences, tous les arts se combinent ensemble pour habiller une femme (riche ou pauvre, n'importe) pour donner à son vêtement une immobile iris de couleurs qui réponde à la mobilité de sa grâce, à son iris de mouvements, de gestes, de physionomie. »

Il s'attendrit sur « le misérable petit rattacheur, ouvrier de l'ouvrier et payé par lui, celui sur qui semble tomber le plus lourdement le

1. Noël, avec son étourderie habituelle, dit que Michelet ne publia rien en 1842 et 1843, et attribue cette stérilité au trouble où il était par suite de l'effondrement de ses convictions religieuses. Or, en 1842, Michelet écrivit peu, mais il donna à l'édition, très remaniée, du *Précis d'Histoire de France*; en 1843, il publia en fait d'œuvres originales, *Les Jésuites* et *Louis XI*, travail considérable qu'il n'abandonna pas un instant pendant ces deux années — et en fait de rééditions, la 3^e éd. de l'*Introduction à l'Histoire Universelle*, et la 3^e de l'*Histoire romaine*.

poids de ce monde fatal. Treize heures de travail par jour, davantage dans les veillées où l'on travaille jusqu'à onze heures du soir. »

Quand il voit « l'immense et fantastique atelier du triage » avec ses deux cents métiers et ses cent ouvriers :

« Cette variété infinie, dit-il, de couleurs et de mouvements sous une action commune est une des plus saisissantes choses que j'aie jamais vues. Cela ne peut ni s'imaginer, ni se rêver. Aux deux bouts de ce mouvement, deux choses semblent immobiles, d'un côté l'horloge qui mesure lentement les longues heures du travail; de l'autre, dans un œil de bœuf, la figure bronzée du chauffeur ou de son aide qui respirent hors de leur machine par cet atelier brûlant. »

Ces notes allaient lui servir pour son livre *Le Peuple*, dont nous l'avons vu déjà préoccupé dans son voyage à Lyon et à Saint-Étienne.

En même temps, il cause avec M. Dumesnil et Alfred, avenir et budget. On projette de louer ou de vendre la Sente Bihorel pour se contenter de la propriété rurale de Vaseuil.

Après cet intermède, où il s'était arraché au présent pour vivre dans le passé et l'avenir, il retombe à Paris dans sa tristesse et ses vains désirs¹. Il n'a pas le courage d'envoyer Charles en pension, tant il se sent seul. Il le fait travailler à la maison. Il travaille lui-même avec peine, regardant par la fenêtre un cerisier qui s'est mis à fleurir, se trompant de saison, comme lui-même par moments, quand il se croit rajeuni et se sent reverdir.

Ces trois mois (septembre, octobre, novembre), jusqu'au moment où il reprit son cours, furent languissants et pénibles. Des dissentiments naissaient entre lui et Alfred, qui aurait voulu faire venir à Paris son père. Même avec Adèle, ils ne se comprenaient pas toujours. Il va maintenant au Père-Lachaise revoir les tombes aimées, tantôt seul, tantôt avec ses enfants... Partout où il se promène, les souvenirs du bonheur passé le poursuivent. C'est Versailles (le 2 octobre) « peuplé et pourtant solitaire pour moi, si plein l'année dernière. » A Saint-Mandé, par une admirable journée d'octobre (le 16) « il ne me manquait que d'être heureux ». A Charonne, le 20, avec ses enfants, il pense à Pauline en revoyant les noyers sous lesquels il s'était assis avec elle en 1818, et à Mme Dumesnil. Il se plaint constamment de sa faiblesse physique et morale.

« Faible... (29 nov.) en présence de mon accumulation devenue immense, en présence de ma faiblesse actuelle pour la simplifier — à l'entrée de ce grand supplice qu'on appelle la vieillesse. »

Cependant, ce grand travailleur ne pouvait cesser de travailler ou d'agir. Il remaniait son *Précis d'Histoire de France*, qui paraissait à la fin de l'année 1842. Il réimprimait son *Histoire Romaine* et son

1. Michelet eut à cette époque l'idée d'écrire la biographie de Mme Dumesnil et il en écrivit même quelques pages, réunit des notes — mais il abandonna bientôt ce travail qui n'aurait pu, s'il avait été sincère, ni servir la mémoire de Mme D., ni causer à son mari et à son fils autre chose que du chagrin (Cf. Noël, p. 120).

Introduction à l'Histoire Universelle, à laquelle il ajoutait le morceau qu'il avait lu à l'Académie des Sciences morales sur *l'Éducation des Femmes au Moyen-Age*. Il ne cessait de travailler à son *Louis XI*, pour lequel il entretenait une correspondance assez étendue avec les savants de province et de l'étranger. Il le faisait imprimer à mesure, suivant son habitude. A la fin de décembre 1842, il était arrivé à la captivité de Louis XI à Péronne. L'ouvrage complet parut au commencement de décembre 1843, mais sans la préface qu'il avait écrite au printemps de 1842, et où il exposait son jugement sur le Moyen-Age et les raisons pour lesquelles après avoir sympathisé avec lui, il le condamnait et saluait la venue des temps modernes. C'est aussitôt après son retour d'Allemagne (2 août) qu'avec grande raison il se décide à faire de ce travail, qu'il appelle « un livre sur la méthode », la préface du tome VII, du premier volume de sa seconde série. L'apparition en devait être reculée jusqu'en 1855.

La solitude dont parle Michelet était surtout une solitude morale, car il recevait et faisait d'assez nombreuses visites, dînait parfois hors de chez lui et recevait souvent des amis à sa table. Le 3 août, nous le voyons avec ses enfants et Alfred chez Lamartine. Le poète lui parle avec haine de la Prusse, qu'il appelle « une épée russe dans le dos de l'Allemagne ». Michelet est très occupé par son portrait, que Couture est en train de peindre¹. Pendant tout cet hiver, il s'occupe passionnément de peinture. Il s'intéresse à Tassaert, que la misère avait rendu à peu près fou. Il lui achète des tableaux et des dessins et en fait acheter par ses amis². Dans une seule semaine, du 6 au 14 septembre, nous le voyons avoir le 8 à dîner un M. Troyon pour discuter sur la vente de la Sente Bihorel, le 9 le philosophe Bénard, le 11 les trois Mourier et Bataillard, le 12 M. Loison et M. Dally de Bruxelles, le 13 Couture. Puis ce sont les deux d'Eichthal, Marmier, Yanoski, Ad. Guérout, Poret, Pelletan, les Faucher, les Quinet³, Olleris, Dargaud, Ravaisson, son médecin Martinez, Burnouf, Duvergier, Lacroix. Il va dîner chez les Faucher, chez le duc de Montpensier.

Enfin, il s'occupe de son cours, mais on est surpris de voir avec combien d'incertitude. Il avait en terminant son cours de 1842 l'idée de continuer le même sujet, c'est-à-dire la Philosophie de l'Histoire. Mais le 5 octobre, il écrit : « Cette idée m'apparut, qu'il fallait faire cette année mon cours sur les *Mouvements de la Renaissance*. » Il y voyait un beau cadre et populaire pour un cours sur l'histoire du xvi^e siècle. Il rattachait ainsi son nouveau cours à celui de 1841.

Les premiers jours de novembre, il revient sur son idée favorite

1. Au musée Carnavalet. Il fut refusé au salon de 1843.

Michelet va voir le 3 février l'atelier de Riaz, qu'il appelle le « peintre du rêve et des fleurs ».

2. Couture dînait souvent chez lui; le 16 août, il y dîne avec Mgr Bertrand, évêque de Tulle. Il a de fréquentes entrevues avec M. Cellier, notaire à Rouen, ancien ami intime de Mine D. pour les affaires des Dumesnil.

3. Le 4 sept. Michelet dit : « Je veux prier Quinet pour sa femme. Pour la faire redevenir belle il suffit qu'il l'aime un peu ».

dont il veut que son cours soit la démonstration : que toute spécialité est fausse; que l'histoire des religions, du droit, de la politique, de l'art et de la littérature ont besoin, pour être comprises, de toute l'histoire; qu'on ne doit séparer ni les sciences, ni les classes d'hommes, ni les peuples. Le 14 novembre, il se préoccupe de marquer de nouveau en vue de son cours ce qui diffère dans sa méthode et celle de Sismondi, de Guizot (qui n'ont pas pu associer les éléments divers de l'histoire), d'Aug. Thierry qui les a associés, mais en a considéré un trop petit nombre, de Montesquieu, de Granier de Cassagnac, de Quinet.

Le 24 novembre, il pense à un cours où l'art tiendrait la première place, car il écrit une analyse de *L'idéalisme transcendantal* de Schelling, paru en 1800¹. Il résume ainsi la pensée de Schelling :

Ce qu'il y a de grand dans l'art, c'est qu'il ne montre pas l'infini réconcilié seulement dans le tout, comme fait la nature, mais présente l'infini dans chaque produit particulier. L'art est le seul et véritable organe de la philosophie transcendente. Il en est aussi le document. Il est donc ce qu'il y a de plus haut pour le philosophe, lui montrant dans une réunion originelle et éternelle ce qui doit se fuir éternellement dans la vie, dans l'action et dans la pensée.

Il considérera l'art comme l'expression même de l'activité humaine et il prendra comme exemple le dessin au xvr^e siècle, la musique au xix^e².

Il comprit sans doute la difficulté de traiter un pareil sujet, car le 6 décembre, il revient à l'idée d'exposer dans son cours sa méthode, c'est-à-dire comment il a pris conscience de l'histoire de France dans sa propre conscience.

« Tout en roulant à Vincennes dans l'obscurité, je me redisais la fin de mon cours de 1838 : « *Possis nihil urbe Roma videra majus*. Je voulais que deux choses planassent : La providence, la Patrie. Où vais-je dans ce point élevé, mais déclinant de la vie? Averti que je descends, je me fais cette question : situation matériellement bonne, moralement incertaine. Fluctuation d'études diverses à ce crépuscule de l'année, où ma liberté est entière. » Son cours donnera « la conscience de son histoire, de sa nationalité, sa nationalité étendue, généralisée, en même temps qu'approfondie. »

1. Mais dont la traduction venait de paraître.

2. Voici le schéma du cours : « La vie s'engendrant dans la vie, la science dans la science, et tout aboutissant à l'art. La science même en est la servante. Il y a bien des arts : art de la morale, art du droit, art des formes, etc... L'un sculpte un marbre, une statue ou un poème, l'autre un peuple, un code, et l'autre son âme, un saint. Ce sont des ouvrages d'art.

« Je veux entrer avec vous dans l'intelligence de l'art, de l'activité humaine, voir comment ses manifestations diverses en se développant chacune, ont influé l'une sur l'autre, c'est-à-dire qu'en analysant une statue, je montrerai la part qu'y ont eue la religion, le droit social; qu'en analysant un code, je dirai ce que la religion donnait de facilités, d'obstacles, comment le sentiment du beau, du génie, d'art qu'on avait alors, en modifiait alors non seulement la forme, mais le fond. »

C'est donc seulement le 6 décembre qu'il arrête le sujet du cours qu'il va commencer le 22. Il va prendre ses exemples, non dans la Renaissance des xv^e et xvi^e siècles, mais dans la longue renaissance qui commence en l'an 500. Il donnera une idée des éléments qui ont contribué à former la nationalité française des origines au xiii^e siècle. Là viendront converger tous ses travaux depuis 1830 sur la religion, le droit, l'art. Il écrit le 10 décembre :

« Je me sais gré d'avoir enfin aperçu hier

1^o que la méthode était tout, le sujet secondaire;

donc je pouvais prendre quinze siècles aussi bien qu'un siècle;
la Renaissance moderne depuis le christianisme et l'invasion aussi bien que la Renaissance du xvi^e s.

2^o qu'au milieu de mon œuvre (et plus qu'au milieu de ma vie),

je devais embrasser le tout;

critiquer ce que j'ai fait, le transformer pour préparer ce qui reste à faire;

3^o et peut-être dans cette harmonisation de mon œuvre

trouverai-je ma propre harmonie.

Le 7 décembre, il établit un plan. Il laissera entièrement de côté la suite connue des événements de l'histoire politique pour retrouver la vie morale du peuple et le rôle joué par le peuple dans la formation de la nation. Le cours du semestre d'hiver aurait pour titre : *La vraie vie du Moyen-Age*. Il devait comprendre treize leçons, car Michelet, s'étant mis si tard à sa besogne de préparation et se sentant d'ailleurs si mal portant, avait demandé à M. Letronne et à l'assemblée des professeurs, dès le 13 novembre, de ne faire qu'une leçon par semaine¹.

On se demandera comment les leçons sur les Jésuites ont pu devenir la seconde partie de ce cours sur l'Esprit du Moyen-Age. En 1869. Michelet a prétendu le dire et l'expliquer :

Cours de 1842-43. Cours sur le Moyen-Age; l'élévation des *Rustici barbari*, l'ascension des classes rurales, comme éducation sociale.

Idee forte et naïve d'éducation, qui préparait de loin *le Peuple, la Sorcière*.

Cours maladroit qui donnait prise (quoique dès avril 1842 j'eusse tranché contre le M-A). Ce cours était naïf et profond, parce qu'il se plaçait aux racines sociales où la légende progressive, l'association, etc., font l'éducation.

L'association, la fraternité me conduisirent à ce qui les commence; l'éducation donnée par la mère et la mère-Patrie : l'école, le collège, les Universités,

1. Letronne lui répond le 14 : « Monsieur et cher confrère et collègue, l'Assemblée de MM. les professeurs du Collège de France a décidé sur votre demande que l'autorisation de ne faire qu'une leçon par semaine vous serait accordée pour le premier semestre de l'année scolaire 1842-43; mais elle m'a chargé spécialement de vous prier de présenter à l'avenir un suppléant qui fera la seconde leçon exigée par le règlement. »

Michelet ne devait jamais faire dorénavant plus d'une leçon par semaine et jamais il ne proposa le suppléant. Ce devait être une des causes de la suspension dont il fut frappé en janvier 1848. Michelet ne fit même pas les treize leçons projetées pour le premier semestre. Il s'arrêta à la douzième et les leçons du second semestre sur les Jésuites ne furent qu'au nombre de six, de sorte que dans toute l'année il fit dix-huit leçons au lieu des quarante réglementaires.

le Collège de France et l'éducation des adultes dans le métier même, qui devient art, etc...

Au second semestre la recherche du procédé de la vie me conduisit aux procédés de la mort, machine à penser. Je citerai les Jésuites pour exemple. »

Cette explication n'a pas été inventée vingt-six ans après¹. Michelet la donne déjà dans la préface à la première édition des *Jésuites*, le 26 juin 1843. Il y raconte « que par le progrès de mon travail et le plan même de mon cours, je venais à eux (les Jésuites). Occupé jusqu'ici d'expliquer et d'analyser la vie, je devais naturellement mettre en face la fausse vie qui la contrefait; je devais placer en regard de l'organisation vivante le machinisme stérile. »

En réalité cette explication n'en a pas moins été trouvée après coup; rien, dans le cours de l'hiver 1843, ne pouvait faire imaginer que Michelet allait parler des Jésuites. Pas une seule des notes de l'hiver ne le fait pressentir. D'ailleurs Michelet l'avoue lui-même dans cette introduction des *Jésuites*. Il était, en 1842, tout occupé de son travail solitaire, de son rêve des vieux temps. Il en a été réveillé par ses ennemis « qui se sont enhardis et ont cru qu'on pouvait impunément venir par derrière frapper le rêveur. » Il s'est retourné et a frappé à son tour.

Le cours de 1843 contient quelques-unes des choses les plus poétiques, les plus éloquentes que Michelet ait fait entendre à ses auditeurs. Il répétait chacune de ces leçons, après les avoir professées au Collège de France, à ses élèves des Tuileries qui furent, cet hiver-là, outre la princesse Clémentine, la duchesse d'Orléans, la duchesse de Nemours, la grande-duchesse de Mecklembourg, qui avait pour Michelet une admiration enthousiaste. Nous savons par ses lettres, par celles de Mme Angelet, combien ces leçons étaient goûtées par les princesses.

Le cours du premier semestre commença par une protestation violente contre l'esprit mécanique et scolastique qui inspirait l'éducation, la religion et la science historique modernes. On analysa cette leçon dans quelques journaux, en particulier dans le *Journal des Étudiants*, et Michelet s'éleva avec énergie, au début de sa seconde leçon, contre ces sténographies qui prétendaient reproduire ses paroles et qui ne pouvaient en rendre ni l'accent personnel, ni l'esprit, seules choses qui comptassent pour lui. Publier un de ces discours, c'est en supprimer un des éléments essentiels, les auditeurs, qui ne font qu'un avec le maître.

« Je vous parle avec confiance, à vous, à vous seuls, et non aux gens du dehors. Je ne vous confie pas ma science, mais ma pensée intime, sur le sujet le plus vital... »

Il semble qu'un seul parle ici : erreur, vous me parlez aussi. J'agis et vous réagissez. J'enseigne et vous m'enseigniez. Vos objections, vos approbations me sont très sensibles. Comment, on ne peut le dire, c'est le mystère des grandes assemblées, l'échange rapide, l'action, la réaction de l'esprit.

1. Sur la chemise du journal intime de 1843, Michelet a aussi écrit : « Vie du Moyen-Age. Fausse vie, Jésuites ».

La parole, c'est la personne, ma parole surtout. Qu'y trouve-t-on ? des faits ? peu. Des formules, des théories stéréotypées ? moins encore. Ce qui y est, c'est justement ce qu'il y a de plus fluide, de moins saisissable : un esprit.

Donc, il faut laisser voler ces paroles ailées, qu'elles se perdent, qu'elles s'effacent de votre mémoire. Si l'esprit en reste, c'est bien. C'est là ce qu'il y a dans l'enseignement de touchant et de sacré, que ce soit un sacrifice, qu'il n'en reste rien de matériel, mais que tous en sortent forts, assez forts pour oublier ce faible point de départ.

Quant à moi, si je croyais que mes paroles risquassent de geler en l'air et d'être reproduites ainsi, isolées de celui pour qui vous avez quelque bienveillance, je n'oserais plus parler.

Comment, par exemple, hasarderais-je, si je croyais que ceci doit transpirer au dehors, de vous dire, comme je vais faire, *l'humble commencement* de mes études, qui pourtant n'en fut pas moins tout le principe de ma méthode, la véritable raison pour laquelle je me suis séparé, non de cœur, mais de méthode scientifique, de mon vénérable maître, M. de Sismondi, et des autres historiens illustres de ce temps, qui sont mes amis ? »

Il montre alors ce qu'a été Sismondi, un Genevois protestant, surtout critique et négatif, avec une fibre plébéienne, qui a fait de l'histoire de France une critique des erreurs de l'Église et de la monarchie. Il montre ensuite les autres historiens, Guizot, Thierry, sortis de l'opposition politique et devant en partie leur succès à ce qu'ils ont transporté dans le passé les préoccupations du présent, avec une très noble sympathie pour les vaincus, les opprimés de tous les temps.

« Mon point de départ a été tout autre ; je lui dois peut-être la seule faculté que je revendique, d'avoir été plus dégagé de tout point de vue exclusif qu'aucun de ce temps. »

Il se montre alors, comme il l'a fait dans son cours de 1836, recevant de Paris où il est né, du Musée des monuments français, l'intuition, le sentiment de la France, de la France comme personne vivante.

Dans sa troisième leçon, il fait entendre un véritable hymne d'adoration à la France, à l'« aimable France aimée de Dieu », qui jamais ne désespère, qui ne croit pas à la mort, qui, aux plus sombres jours d'hiver, entend toujours chanter l'oiseau bleu, couleur du temps. Il chante « Au gui l'an neuf ».

« La merveille de la France et par où elle ne ressemble à aucun pays, c'est qu'avec son système de provinces, avec son harmonie de Frances diverses et identiques, avec ses centres secondaires et son centre principal, elle est, non seulement une nation, mais une initiation, une éducation. »

Le cours qu'il va faire aura précisément pour objet de savoir ce qu'est la France, comment elle s'est faite. « Qui suis-je ? Qui sommes-nous ? » dit-il à ses auditeurs.

Pour bien comprendre la France, il faut se placer au centre, à Paris ; et pour bien voir Paris, se recueillir dans une de ces solitudes peuplées où l'on est à l'écart du tourbillon et d'où l'on voit le mouvement, comme l'a été le Musée des Augustins. Après ce musée, c'est Sainte-Geneviève qui a été pour Michelet le second lieu d'initiation. Il en parle le 12 janvier avec une émotion d'autant plus profonde qu'on venait de décider d'enlever la bibliothèque Sainte-Gene-

viève, où il avait passé tant de belles heures, de la partie la plus ancienne des bâtiments du collège Henri IV pour la transporter dans les bâtiments nouveaux où nous la voyons aujourd'hui.

C'est au v^e siècle que se forme une âme nouvelle par l'union de l'Eglise et des peuples dont sainte Geneviève est le symbole. A côté de sainte Geneviève, il place saint Martin, le soldat impérial devenu évêque et missionnaire, et saint Éloi, un ouvrier devenu ministre et évêque. Après avoir indiqué le rôle des grands propriétaires, celui des évêques, Michelet consacre une leçon à la vie monastique, par laquelle l'Eglise se rapproche des peuples des campagnes et de la nature, et ennoblit, en le sanctifiant, le travail des mains, jusque-là réservé aux esclaves. On voit alors (VIII^e leçon) les légendes pieuses sortir du cœur du peuple, et la puissance religieuse et morale de l'Eglise, de cette Eglise qui plus tard l'opprimera, sortir du peuple même.

Dans la dixième leçon, il insiste sur le rôle des simples et sur le caractère chrétien de cette primitive Eglise.

« La légende a été grandissant dans la famille, comme un enfant auprès de l'enfant, et peu à peu l'enfant, l'animal même, toute la famille rustique est entrée dans l'Eglise. L'Eglise est apparue comme la famille et la maison de la famille, ce qui fait que la maison est devenue une Eglise.

Dans tout ceci, je suis parti de ce principe qu'un âge vraiment chrétien, c'était le triomphe des simples, le règne des petits, des humbles, d'autant plus humbles et plus selon Dieu qu'ils ne savent pas leur influence sur le monde d'en haut qui croit régner. »

Mais ce peuple, ces petits, sont sans cesse menacés. Le besoin de protection fait naître d'une part le monde féodal créé pour la défense, et qui, bientôt, devient oppressif, et, d'autre part, les associations populaires par lesquelles le peuple saura se protéger, se créer une vie harmonique et hiérarchique.

La féodalité asservit la terre et la personne. L'Eglise, qui lutte contre les abus et les violences de la féodalité, s'y associe aussi.

« A ce moment, (fin de la XI^e leçon), j'entends dans toute la chrétienté un grand bruit de fer, des pas d'hommes, les pas d'une foule; ce sont les communes en marche. La liberté en péril a suscité une force contre la force féodale qui, née de la liberté, en est déjà l'ennemie. »

Alors, le peuple, qui a créé, du v^e au vii^e siècle la famille, l'Eglise et le monarchisme, du viii^e au xi^e la féodalité, crée maintenant, écrasé par cette féodalité et cette Eglise, des associations de travailleurs.

« La beauté du Moyen-Age chrétien, c'est moins l'association, fait universel, que la variété d'associations qui répondaient aux besoins les plus divers, et le progrès harmonique de l'initiation qui créait d'excellentes habitudes morales et rendait à chaque degré digne d'un degré supérieur. »

Une treizième leçon devait être consacrée à célébrer la beauté de l'élan de vie du xi^e siècle, le grand siècle du Moyen-Age, et à indiquer le rôle joué, après la formation des communes et des associations de

métiers, par les Écoles dans la Renaissance chrétienne qui a formé la société du Moyen-Age. Mais Michelet, pris d'une subite lassitude, arrête tout à coup son cours, le 16 mars, bien que les vacances régulières du Collège de France ne commençassent que le 9 avril¹. Il devait reprendre le 27 avril. Le 10 (après avoir demandé le 8 avril à ne faire qu'une leçon dans le second semestre comme dans le premier), il cherche à trouver un lien entre les leçons des deux semestres. Ce lien sera l'*Éducation*. Après avoir en 1842, indiqué la marche générale de l'évolution humaine, après avoir montré dans l'hiver de 1842-43 l'éducation du Moyen-Age, et avant de montrer la vraie éducation moderne, celle de la Renaissance, du xvm^e siècle et de la Révolution, il veut montrer la fausse éducation catholique que les Jésuites ont voulu imposer au monde.

En réalité, il voulait dire son mot dans la bataille qui se livrait autour de lui, et où il avait reçu les premiers coups.

S'il avait arrêté son cours du premier semestre, à la douzième leçon, à l'établissement des communes, et sans aborder la vie des Écoles, le développement du xix^e siècle, c'est que probablement il comptait continuer dans le second semestre à parler de la vie du Moyen-Age.

Dans son *Journal intime*, il n'y a pas un mot sur les Jésuites, pas même sur les polémiques religieuses qui se livrent alors, avant le début du cours. Nous voyons seulement qu'il se trouvait en proie à une immense lassitude, accrue encore par la pensée de perdre prochainement sa fille, officiellement demandée en mariage par M. Dumesnil père, pour son fils, le 5 avril, et qui devait se marier à l'autonne. Il écrit le 6 avril :

« Fatigué. Tout cela venu tard, après un long chemin — usé mes souliers de fer... Jeté ma vie à pleines mains dans mon livre, dans mon cours ma vie intime. »

Le 14 avril :

« Bizarre contraste. La foule à mon cours, pour mes livres vente honnête et ferme, qui ne se dément pas, et chez moi, *la solitude*. C'est que, chez moi, je ne suis pas l'homme du cours. Je suis faible et vide, sauf quelques moments. Quand je compare les pensées du lit, du matin, autrefois et aujourd'hui, je sens qu'une vertu s'est retirée.

Je pensai à mon plan, à mon livre, aujourd'hui.

Donc, patienter un peu dans ce moment d'affaissement, puis se recueillir, et peut être reviendra l'homme d'autrefois — d'autrefois ? Non, mais un autre d'avenir. Ayant la méthode, l'application de la méthode, la mettre à l'état fécond — et formulée, et vivante » (Le 5 mai, il ajoute à cette note celle-ci) : » A quoi j'ajoute le mot de Luther « Mais Dieu me fit enfin une grâce par ses chers anges : celle de combattre et d'écrire. »

S'il entreprit la bataille contre les Jésuites, ce ne fut donc pas en vertu d'un plan prémédité et naturel, mais par une inspiration soudaine. Une lettre d'Alfred Dumesnil, revenu à Paris quelques jours après la demande en mariage, confirme cette idée (8 mai) :

1. Il continue au château jusqu'au 3 avril.

« M. Michelet était dans un extrême affaiblissement. Je craignais beaucoup de ce découragement moral dans un si grand état de fatigue; mais les Jésuites sont venus à point; depuis huit jours, plus que jamais il est vivant, actif, il parle, écrit. » .

D'où vient cette brusque résolution et cette décision d'improviser un cours pour lequel il n'était nullement préparé et qu'il a fait semaine après semaine, ce qui explique qu'il soit si peu nourri de faits et paraisse superficiel et décousu?

C'est d'abord une raison toute personnelle, intellectuelle et très légitime. En cherchant à ressusciter l'âme du vieux peuple de France du Moyen-Age, il était entraîné à mettre en lumière tout ce que le Moyen-Age eut de touchant et de grand. Il avait l'air de faire l'apologie de ces grands âges catholiques au moment même où il sentait de plus en plus la nécessité de résister aux attaques du parti catholique contre la société moderne et de montrer les voies nouvelles de l'avenir. Ses leçons de l'hiver de 1842-43 pouvaient paraître un retour en arrière, une réparation faite au Moyen-Age. Michelet voulut montrer qu'il n'en était rien.

Ce désir de ne laisser se faire aucun malentendu sur sa pensée était confirmé par les attaques de plus en plus violentes dont la pensée libre, l'Université, les professeurs les plus éminents, enfin lui-même et son ami Quinet, étaient les objets. En 1842, les évêques s'étaient mis à se déchaîner avec un merveilleux ensemble contre l'Université, tandis que l'*Univers* avait entrepris une campagne où il prenait personnellement à partie les professeurs les plus distingués de la Sorbonne ou du Collège de France. Villemain et Mignet n'avaient pas hésité, en 1842, à attaquer les Jésuites dans des circonstances solennelles. Le 31 mars 1842, les rédacteurs de l'*Univers* avaient signé et publié une pétition contre les professeurs de l'Université, où Quinet était particulièrement attaqué, mais aussi Michelet, comme donnant un enseignement anti-catholique. Le 6 et le 31 mai, l'*Univers* attaquait l'enseignement philosophique des collèges; le 10 juin, l'éducation universitaire, qu'il traitait de monstrueuse. Enfin quand eut paru le *Monopole Universitaire* (fin de mars 1843), l'*Univers* lança le 6 avril un article contre Michelet, Cousin, Damiron, et donna le 7 un article très élogieux sur l'ouvrage attribué à Desgarets.

Ces attaques contre tous ceux qui dans l'enseignement osaient penser et parler librement furent certainement un des motifs qui poussèrent Michelet à répondre à ces attaques, en attaquant à son tour l'enseignement des Jésuites.

Un autre motif y contribua aussi, je pense. C'est le désir de s'associer à Quinet, peut-être de devancer Quinet dans les jugements que celui-ci était forcément amené à prononcer sur les Jésuites. Quinet, dans les leçons sur l'Italie, était arrivé au xvi^e siècle. Il avait parlé du Tasse, du Concile de Trente. Il devait fatalement parler dans le second semestre des Jésuites. Rien ne l'obligeait à y consacrer toutes les leçons de ce second semestre; mais l'étude de l'organisation de l'ordre des Jésuites, de leur influence et de leur littérature était

naturellement amenée par le sujet de son cours, et Michelet ne pouvait l'ignorer. Prévoyant que son ami allait prendre parti dans la lutte qui passionnait alors tous les esprits, il ne voulut pas le laisser seul. Il ne voulut pas non plus paraître obéir à une suggestion de Quinet; il prit les devants, et, dès le 27 avril, commença son cours sans avoir prévenu Quinet, ni rien combiné d'avance avec lui. Mais, dès le 30, il va chez Quinet pour s'entendre avec lui sur la *Guerre aux Jésuites* et pour se partager les rôles.

Dans une note mise à la fin de la première leçon, il essaie d'expliquer qu'il a ignoré les projets de Quinet, et n'a connu qu'après sa seconde leçon le *Monopole universitaire*¹. Cette note est peut-être vraie d'une vérité littérale, mais elle n'est pas vraie d'une vérité morale. Elle n'est pas, reconnaissons-le, exempte d'une certaine jésuitisme².

Michelet dit donc vrai quand il affirme ne pas s'être entendu d'avance avec Quinet; mais il est impossible qu'il ne prévît pas que Quinet allait parler du rôle des Jésuites dans la réaction catholique. Tout le monde s'y attendait; Michelet nous dit que quand Quinet rouvrit son cours le 3 mai et fit une leçon sur Christophe Colomb, ce fut un désappointement pour l'auditoire³.

Michelet dit également dans cette note que ce fut à son insu que sa première leçon fut analysée dès le soir même dans la *Patrie*, et que cette analyse fut reproduite le lendemain dans le *Siècle*. Je veux bien le croire, d'autant plus que le texte de la *Patrie* est différent de celui que Michelet publia dans son volume; mais il va trop loin en déclarant ignorer la part que la presse allait prendre à cette lutte. Il avait

1. On lisait aussi dans l'Avant-propos du Vol. des *Jésuites* : « La force des choses a conduit les auteurs de ces leçons à traiter le même sujet dans leur enseignement. Cette rencontre s'étant faite d'abord à l'insu l'un de l'autre, a été l'œuvre de la situation même. Plus tard, ils se sont accordés pour se distribuer les questions principales que le sujet présentait. »

2. D'ailleurs la note que Michelet fit mettre par son ami Chambolle dans le *Siècle* du 27 avril indique nettement le cours comme une riposte, non pas au *Monopole universitaire*, mais à une série d'attaques et à un dénigrement systématique.

La *Patrie* du 27 avril au soir, donne une analyse de la première leçon reproduite le lendemain par le *Siècle*. Elle l'annonce en ces termes : « M. Michelet ayant à se défendre pour sa part contre un parti qui en veut à l'Université tout entière, a été amené à prononcer aujourd'hui devant un auditoire nombreux et sympathique les paroles suivantes... Plusieurs membres du clergé assistaient à la leçon. »

Le minier, (*Revue des Deux Mondes*, 15 oct. 1843), prétend que Michelet a été, avec une respectable candeur, d'autant plus outré des attaques dont il était l'objet, qu'il se croyait des droits à la reconnaissance de l'Eglise et qu'alors il a perdu toute mesure dans la polémique.

3. Colomb représente pour lui l'alliance de la croyance et de la liberté dans l'esprit de l'homme; cette alliance a fait jaillir le verbe qui enfanta un nouveau monde.

Ce ne fut que le 10 mai qu'il entra dans son sujet en revendiquant la liberté de discussion en matière religieuse, même sur les Jésuites, et en déclarant qu'il devait parler pour répondre aux injures qui se produisaient au pied même des chaires du Collège de France.

de nombreux amis dans la presse. Lui-même donne ses leçons au *Siècle* et va les y corriger. Libri pouvait n'avoir pas informé Michelet de l'article qu'il publia le 1^{er} mai dans la *Revue des Deux-Mondes* contre les Jésuites; mais, quelques jours après, nous le voyons chargé par Michelet de proposer à la *Revue* un article de Louandre, et annonçant à Michelet qu'un second article de lui sur les Jésuites paraîtra le 15.

Au *National* qui, avec le *Constitutionnel*, prend parti pour Michelet, dès le 5 mai la campagne est menée par Génin, ami intime de Michelet. Génin était lié avec Sacy et Alloury, rédacteurs des *Débats*, et il ne resta pas étranger à la campagne de presse que ceux-ci menèrent en mai, car, le 28, il se plaint dans son journal que les *Débats* s'endorment. Michelet ne fut pas l'organisateur de cette campagne de presse, à laquelle prirent part aussi la *Revue Indépendante*, le *Courrier Français*, mais il ne s'en désintéressa pas et n'était plus du tout dans les sentiments qui, le 22 décembre 1842, lui faisaient expliquer à ses auditeurs qu'il ne pourrait souffrir que ses leçons fussent sténographiées et publiées.

Telles sont les conditions dans lesquelles ce cours fameux a pris naissance.

Le catholicisme autoritaire, étroitement dogmatique, ennemi de toutes les libertés intellectuelles, comme des libertés politiques du xvi^e et du xvii^e siècles, incarné dans la Société de Jésus, devait tout naturellement s'opposer dans l'esprit de Michelet à ce catholicisme des premiers siècles du Moyen-Age, qui avait été vraiment œcuménique, nourrice sublime et tendre du monde moderne encore enfant, et qui avait, sous les voûtes immenses de ses cathédrales, dans l'enceinte de ses cloîtres, dans les auditoires de ses Universités, donné asile à toutes les aspirations de toutes les classes d'hommes. Ici, la sève puissante de la vie au milieu de germes encore mal définis; là un esprit de mort qui cherche à détruire tous les germes de vie nouvelle que la Renaissance apporte au monde. Mais pour que Michelet sautât brusquement du xii^e au xvi^e siècle et abordât l'étude du Jéuitisme sans avoir achevé le programme qu'il s'était tracé à lui-même, il fallut l'aiguillon de la lutte entreprise par le clergé et le parti clérical contre l'Université et la libre-pensée, les attaques réitérées dirigées contre lui-même et qui avaient leur contre-coup dans les protestations intempestives qui venaient troubler son cours et celui de Quinet. Cette lutte, ces attaques, furent non la cause profonde, mais l'occasion.

Il n'y a pas à s'arrêter aux motifs que M. Thureau-Dangin attribue à Michelet et Quinet. Il y voit d'abord une simple riposte aux attaques dirigées contre eux par le *Monopole universitaire*. Mais ces attaques ne sont qu'un détail dans une querelle qui se poursuit depuis des années; nous trouvons dans les cours de Michelet, de 1831 à 1838, des jugements sur les Jésuites identiques à ceux de 1843, bien qu'un peu plus modérés dans l'expression. M. Thureau-Dangin nous dépeint ensuite Quinet comme un révolutionnaire et un anti-

chrétien fanatique. Quinet était un esprit profondément religieux et attaché de toutes les forces de son âme à la tradition chrétienne¹. Quinet n'est pas non plus un révolutionnaire en politique². Pour Michelet, M. Thureau-Dangin parle de sa sensibilité douloureuse, de sa vanité, des souffrances de son enfance, et cherche une explication dans son désir de se venger des injures reçues. Il l'accuse d'avoir cherché dans les succès de la popularité une compensation à ses déceptions mondaines. Or, Michelet, depuis 1829, avait marché de succès en succès; il avait eu toutes les satisfactions d'amour-propre; ses seules vraies douleurs, à cette époque, sont les épreuves qui avaient ravagé sa vie domestique; mais il était entouré de l'admiration des hommes dont le suffrage lui importait le plus, celle de ses collègues les plus illustres et des premiers hommes de lettres de son temps; les organes les plus importants de la presse chantaient ses louanges; enfin, il était un familier des Tuileries et de Neuilly; au début de sa campagne contre les Jésuites, il y trouve même des encouragements, et, au plus fort de la lutte, il est invité à Vincennes avec Quinet, chez le duc de Montpensier. Il se préoccupe d'ailleurs si peu de l'appui des puissants, qu'à peine la lutte contre les Jésuites finie, il donne sa démission de professeur aux Tuileries pour pouvoir parler au Collège de France avec une pleine liberté.

On ne doit donc chercher aucune mesquine explication à la résolution prise par Michelet et Quinet. Une grande lutte était engagée; on voyait les défenseurs du catholicisme à la fois réclamer la liberté d'enseignement pour eux et appeler les rigueurs du pouvoir contre leurs adversaires. Le gouvernement avait une situation fausse, n'osant ni donner aux catholiques la liberté qu'il leur avait promise, ni protéger la liberté des écrivains et des professeurs. Il faisait des procès aux Saint-Simoniens, aux Pierre Leroux et aux Lamennais, aux protestants coupables de tenir des réunions religieuses non autorisées; aux applaudissements des apôtres de la liberté d'enseignement, il révoquait un professeur d'histoire qui avait osé dire que Luther avait rendu des ser-

1. Il y a dans sa première leçon un admirable morceau où il salue le mouvement religieux qui emporte le monde à l'heure où il parle, mouvement qui se manifeste non seulement dans le catholicisme mais aussi dans le protestantisme, non seulement dans la foi positive, mais aussi dans la philosophie, chez ceux qu'on appelle des hérétiques comme chez les orthodoxes. Il fait honneur de ce réveil religieux aux penseurs, écrivains, philosophes, qui, en France et en Allemagne, ont commencé les premiers à rappeler ce grand fond de spiritualité qui est comme la substance de toute foi réelle. Mais il proteste contre ceux qui, comme les Jésuites, veulent circonscrire à une seule religion, asservir à une secte ce mouvement profond et universel qui veut un Christ agrandi, renouvelé, sorti une seconde fois du sépulchre, pour se partager, se donner, se communiquer à tous.

2. Certes il est violemment hostile à la politique extérieure de M. Guizot qu'il considère comme humiliante pour la France, de même qu'il trouve humiliantes pour l'Université les affirmations de M. Cousin déclarant que la religion catholique est la base même de la philosophie universitaire; mais il ne professe point d'idées républicaines, il fréquente chez les princes, et la duchesse d'Orléans lui offre la place de précepteur du Comte de Paris.

vices à l'esprit humain; il enlevait à Bersot sa place de professeur de philosophie à Bordeaux, parce qu'il avait osé critiquer Lacordaire. Il laissait en Alsace les catholiques empiéter tous les jours sur les droits des protestants et les chasser peu à peu des églises protestantes dont la jouissance avait été accordée aux deux cultes par le *simultaneum*. A l'exception du journal hebdomadaire protestant, *Le Semeur*, qui réclamait la vraie, la complète liberté pour tous, et demandait avec Lamartine la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme condition de cette liberté, les journaux qui encourageaient le gouvernement à résister aux attaques de l'épiscopat et du parti clérical ne savaient que défendre le monopole universitaire et réclamer, eux aussi, des mesures répressives contre leurs adversaires. Michelet et Quinet ont pensé que la nature même de leur cours les autorisait à intervenir dans la lutte, à faire entendre une parole libre de toute contrainte, de toute duplicité, de toute contradiction, pour revendiquer sans ménagements les droits de la liberté. Ils ont été accusés par toute la presse catholique d'avoir pris hypocritement les Jésuites pour but de leurs attaques et d'avoir en réalité visé le catholicisme lui-même. Ils se sont défendus, au contraire, d'avoir voulu attaquer le catholicisme; ils ont affirmé n'attaquer que ceux qui, après avoir asservi l'Eglise, voulaient se servir d'elle pour asservir la société entière. Il y a là du vrai et du faux. Il est très vrai que Michelet et Quinet avaient de la sympathie pour la masse du petit clergé, dominé par les évêques et supplanté dans les confessionnaux comme dans les écoles ecclésiastiques par les congrégations; il est vrai aussi qu'ils ont eu spécialement en vue les excès de la casuistique, du système d'éducation, de propagande et de direction des Jésuites; mais il n'est pas douteux que Michelet et Quinet visaient, au-delà des Jésuites, l'esprit même du catholicisme et travaillaient à une réforme religieuse et morale qui mettait la France de la Révolution en opposition avec l'Eglise du Concile de Trente. Quinet et Michelet ne pouvaient méconnaître, comme le disait Vinet dans ses beaux articles sur Bourdaloue, que « le jésuitisme est du catholicisme concentré, et que le catholicisme est du jésuitisme dilué. » Aussi, malgré les méfiances et les répugnances que la Société de Jésus excitait chez beaucoup de prêtres et chez beaucoup de laïques bons catholiques, tous se sentirent atteints par les leçons du Collège de France et à de rares exceptions près, prirent en main la défense des Jésuites comme étant la défense du catholicisme lui-même¹.

Quelle a donc été la substance de ces deux cours, car nous ne pouvons les séparer l'un de l'autre? Michelet affecte de ne considérer le cours de Quinet que comme des leçons sur la littérature des Jésuites.

En réalité, il laisse à son ami le soin de faire l'histoire de la Société de Jésus et d'appuyer son réquisitoire sur des faits et des textes. Lui-même se charge de faire, si je puis dire, la philosophie du jésui-

1. Cf. Raymond Brucker : *Les docteurs du jour devant la famille*, Paris, 1844.

Crétineau Joly, t. V, p. 76, et chap. VII.

tisme, à marquer sa place dans l'histoire de la pensée religieuse, de l'Eglise et de l'éducation.

Quinet avait commencé par la biographie, et une biographie impartiale, d'Ignace de Loyola, et le récit de la fondation de son Institut. Il reconnaît son génie, mais lui reproche de réduire la religion à un automatisme. Quinet aborde ensuite l'étude de l'ordre, de ses constitutions, et montre que tout s'y ramène à l'obéissance aveugle. S'appuyant sur les *constitutions* il définit le caractère propre de la Société au milieu des ordres monastiques et la montre comme une société de prêtres enrégimentés pour exercer une action politique et sociale. De sa défiance de l'esprit, de son culte de la lettre, naissent les abus de la casuistique et le pharisaïsme. Quinet passe ensuite aux missions des Jésuites, dans lesquelles, après une période admirable, ils sacrifient au succès les principes essentiels du christianisme en Inde, en Chine, au Paraguay. Leurs théories politiques sont la négation des idées modernes, bien qu'ils aient cherché à mettre la démocratie au service de la théocratie. Ils ont, en fait, plié leurs idées à leurs ambitions politiques. Dans l'ordre intellectuel, leur éducation a été stérile, et leur *Ratio studiorum* n'est qu'un système de mécanique mentale. Ils réduisent la philosophie à une gymnastique scolastique et la théologie à la paraphrase des décisions de Trente. L'obéissance au pape sera au fond leur seul dogme.

L'exposé de Quinet est sérieux, solide, grave, bien composé, riche de faits et appuyé sur les textes. On le sent préparé de longue date¹. Michelet non plus ne s'est pas attaqué sans préparation à un si redoutable et difficile sujet. Il avait déjà étudié l'histoire de la Société pour son *Précis d'histoire moderne*. Il en avait parlé à ses élèves de l'École Normale en 1831; il y était revenu encore à propos de ses cours sur la Renaissance et la Réforme. Néanmoins, on sent, en le lisant, ce qu'il y eut de hâtif et d'incomplet dans l'élaboration de ce cours. Les leçons en sont moins mûries, moins ordonnées, que celles de Quinet; le style offre des disparates, des soubresauts, parfois même, quoique rarement, des violences. Son plan est assez net, mais chaque point de son plan est traité d'une manière heurtée, saccadée et comme décousue, et, disons-le, extrêmement superficielle. C'est la plus faible des œuvres de Michelet, bien que ce soit une de celles dont le retentissement et l'influence ont été le plus grands.

Les deux cours se complétaient plutôt qu'ils ne se doublaient, et Michelet semblait tracer dans ses grandes lignes le programme dont Quinet fournissait ensuite le détail et les preuves; en même temps, il donnait la philosophie des faits exposés par Quinet².

1. Mme Quinet ose dire que Quinet parlait sans aucune note, sans rien écrire d'avance (*Cinquante ans d'amitié*, p. 119), et pourtant les leçons paraissaient le lendemain dans le *Siècle*, non sur une sténographie, mais sur le texte envoyé par Quinet d'avance à l'imprimerie.

2. Je dois ajouter qu'on publia (j'ignore qui) comme « complément indispensable aux œuvres de MM. Michelet et Quinet » sous le titre de *Compen-*

J'ai fait justice de la légende qui veut que les jugements de Michelet sur les Jésuites aient été inspirés par le désir de se venger des attaques lancées contre lui par les Jésuites dans le *Monopole universitaire*. Il suffit de lire ce qu'il disait en 1831 dans une de ses petites leçons de l'École Normale, pour se convaincre que ses sentiments nettement hostiles à la Société de Jésus étaient fixés depuis longtemps et remontaient à une époque où les journaux catholiques célébraient les louanges de Michelet, où Montalembert, Nettement, Lamennais, le baron d'Eckstein et toute l'école de l'*Avenir*, le considéraient sinon comme un des leurs, du moins comme un allié et un ami : « C'étaient de vilaines gens ¹. »

Ce sont les mêmes idées que nous retrouvons exposées dans la première leçon sur les Jésuites, où est résumée toute la pensée de Michelet : « Au xvr^e siècle, dit-il, on se battait pour la religion, et alors un vaillant homme, Ignace de Loyola, comprit la religion comme une machine de guerre. Ses fameux exercices sont un manuel de tactique religieuse, où la milice monastique se dresse à certains mouvements : il y donne des procédés matériels pour produire ces élans du cœur qu'on avait toujours laissés à la libre inspiration ². »

dium ou *Code des Jésuites*, d'après plus de 300 ouvrages des casuistes Jésuites, un recueil de propositions toutes plus ou moins révoltantes. Ce recueil, qui eut 5 éditions, de 1843 à 1845 (en vente rue du Hasard-Richelieu, 5, sans nom d'éditeur) est un recueil où les citations sont données sans aucune exactitude et qui est rempli d'erreurs. On y lit entr'autres que le cardinal Bellarmin fut canonisé. On peut juger de l'esprit de ce livre par cette seule citation : « Le Manuel de la Confession de M. Bouvier archevêque de Reims, est un livre plus immoral que les œuvres du marquis de Sade. Les assassins de la Saint-Barthélemy, les Inquisiteurs et les Jésuites sont des monstres enfants par des imaginations malades. Ce sont les alliés naturels de l'esprit des Ténébres et de la mort. La religion du Christ est au contraire une révélation sublime de la vie et de la lumière ».

1. [Voy. le passage dans *Michelet à l'École Normale*]

2. « L'homme qui a inventé une puissante machine est toujours un homme de génie; mais les hommes qu'il soumet, qu'il ploie à son mécanisme, passent à l'état de ressorts. La machine, une fois inventée, sert à mille usages : à l'enseignement, aux missions lointaines, et même aux martyrs. La machine eut enfin beaucoup d'action; mais l'action voilà tout ce qu'on peut exiger d'une machine; ne lui demandez pas de personnalité. De là, nécessairement, la stérilité littéraire de la milice que vous savez, malgré une grande mise de talents, une grande dépense de ressources, et l'intervention de mérites que je suis loin de méconnaître. La mécanique des Jésuites a été active et puissante; mais elle n'a rien fait de vivant; il lui a manqué ce qui est le plus haut signe de vie, le grand homme. Pas un grand homme en 300 ans.

« A qui cette milice a-t-elle été funeste? A qui pourrait-elle l'être si elle reparait encore? Ce n'est pas à nous, fils de la Révolution; elle pourrait tout au plus mêler notre nom à quelque nom indigne et s'efforcer de produire quelque confusion. A qui donc serait-elle funeste? A l'Eglise, au clergé, parce qu'elle forcerait le clergé à devenir violent, à attaquer de front le monde moderne qui, Dieu merci, lui tend la main; elle le forcerait à attaquer lorsque la violence lui répugne, à haïr, lorsqu'il est sans haine : faire semblant de haïr, est-il pour des hommes, pour un clergé, une nécessité

Si les Jésuites se donnent en public pour des représentants de la liberté religieuse et de l'avenir, avec la haute société où ils cherchent leurs appuis, ils se donnent pour les défenseurs de la tradition, du passé, pour les vrais fils du Moyen-Age.

Michelet qui, lui, se considère comme le vrai interprète du Moyen-Age, proteste en son nom, comme il a protesté tout à l'heure au nom du clergé. Le Moyen-Age a été fécond, vivant, s'est renouvelé toujours. Il a été l'opposé de l'esprit jésuitique, qui fait de l'immuabilité sa règle et son devoir. Aussi les Jésuites n'appartiennent ni au présent, ni au passé. Leur doctrine est une doctrine de mort.

Michelet terminait sa leçon par un appel à la concorde :

« Nous voulons suivre la voie du travail et de la paix. Nos adversaires, je ne dis pas nos ennemis, suivent la voie de la polémique et du combat. Si j'avais un conseil à leur donner, je leur dirais : laissez la guerre, ne vous tourmentez pas, et provisoirement ne haïssez pas; vous que votre fondateur appelait *milites* remettez votre épée dans le fourreau; prenez la voie pacifique et au lieu de songer à ressusciter le passé, donnez-nous en l'explication vraie et intelligente¹. »

Ainsi Michelet ne se posait pas en ennemi de l'Église et du clergé². Il prétendait, au contraire, défendre les traditions anciennes de l'Église contre ceux qui l'en avaient fait dévier³. Il prétendait aussi apporter des paroles de paix à ceux qui n'avaient jamais voulu que la guerre, et il terminait sa dernière leçon par un appel aux catholiques :

(et puissent ceux-ci entendre une voix libre au fond de leur servage) qu'ils nous aident de leur courageuse parole ou de leur sympathie silencieuse, et que tous ensemble bénissent, de leurs cœurs et de leurs autels, la sainte croisade que nous commençons pour Dieu et la Liberté. »

Cette attitude pourrait être taxée d'insincérité.

Il est certain que, dès ce moment, Michelet et Quinet ont conscience que ce n'est pas seulement la Société de Jésus, mais le catholicisme lui-même qu'ils vont avoir à combattre. Ce n'est plus aux Jésuites, c'est à l'Église catholique moderne que Quinet s'attaquera dans son cours sur l'*Ultramontanisme* et Michelet dans son livre du *Prêtre*. Et

plus désolante? » [Notez que ce passage est sensiblement différent de celui qui a été imprimé dans les éditions de 1843. Le second paragraphe y manque totalement.]

1. [Ce passage non plus n'est pas absolument conforme au texte des éditions.]

2. Nous voyons par le journal de Michelet qu'il avait lu et annoté l'ouvrage que venaient de publier deux prêtres, les frères Allignol, sur *l'État actuel du clergé en France*, où ils se plaignaient amèrement de l'état d'abaissement et d'abjection où le clergé inférieur se trouvait réduit par la tyrannie épiscopale et par la suppression détournée de l'inamovibilité paroissiale. Un journal *Le Bien public*, avait été fondé pour soutenir les droits du clergé.

3. 2^e leçon. « Faire connaître les tyrans du clergé, qui sont les Jésuites, c'est rendre au clergé le plus grand service, préparer sa délivrance. Nous ne confondons nullement les tyrans et les victimes. Qu'ils n'espèrent pas se cacher derrière ce grand corps qu'ils compromettent en le poussant dans la violence, lorsqu'il ne voudrait que la paix. »

Michelet dépassait bientôt son ami, qui restera toujours chrétien de cœur, en posant la Révolution en antagonisme à l'idée chrétienne elle-même. Mais en 1842 et 1843, bien que Michelet ait résolument rompu en lui-même avec la tradition catholique, depuis qu'il a vu l'Église prendre violemment parti contre les idées modernes et contre l'Université, il ne considère pas sans douleur ce combat; il espère encore trouver dans le clergé même des alliés pour sa lutte contre les Jésuites et contre l'esprit ultramontain qui prédomine dans l'Église. Les Jésuites avaient alors des adversaires décidés (ils en ont encore) au sein du clergé séculier et des autres ordres religieux; nous voyons par la correspondance de Michelet qu'il reçoit des prêtres des encouragements dans sa campagne religieuse. Il ne faut pas oublier que tous ceux qui avaient, comme Michelet, pris part au mouvement de réaction spiritualiste contre le sensualisme et l'irrégion du xviii^e siècle, avaient considéré le mouvement de renaissance religieuse au sein du catholicisme avec une profonde sympathie, que Michelet s'était senti uni de cœur à Chateaubriand et aux rédacteurs de l'*Avenir*. Il ne faut donc pas mettre en doute sa sincérité quand il dit n'avoir voulu s'attaquer qu'aux Jésuites et non à l'Église.

A tort ou à raison, Michelet avait vu de tout temps dans les principes et la conduite des Jésuites l'opposé de toutes les idées qu'il regardait comme essentielles à l'éducation de la démocratie moderne. Il veut la sincérité et il assure que les Jésuites enseignent l'hypocrisie; il veut la liberté et il ne trouve dans les doctrines des Jésuites d'autres principes que l'obéissance; il veut développer l'individu que les Jésuites ne songent qu'à comprimer; il enseigne la religion du cœur et les Jésuites réduisent la religion à des formules mécaniques; enfin, Michelet voit dans la vie, dans le travail libre de l'homme sur lui-même la seule source du progrès dans l'humanité, et les Jésuites veulent la figer dans une immobilité qui est la mort.

En tout cas, Quinet et Michelet ne pouvaient ignorer que leurs leçons seraient regardées comme une riposte à toute la campagne dirigée contre l'Université et le monopole universitaire, campagne où les évêques jouaient un rôle aussi considérable, plus considérable même que les Jésuites, et qu'ils allaient soulever des colères presque universelles dans les rangs catholiques.

Les protestations se produisirent d'abord dans l'enceinte même du Collège de France, pendant les leçons des professeurs. Il faut toutefois se garder de prendre au pied de la lettre le récit enflammé qu'après Chassin Mme Quinet a fait de ces désordres¹, récit qui a été encore amplifié par Thureau-Dangin².

1. Je crois que Mme Quinet n'a fait que suivre le récit de Chassin dans son livre sur *Edg. Quinet* de 1859, p. 50. — Sainte-Beuve, qui admirait beaucoup les leçons de Quinet, disait de celles de Michelet qu'elles étaient emphatiques et un peu burlesques. Il fait de Michelet le fondateur de l'école illuminée : « Jamais le je et le moi ne s'est guindé à ce degré ». Il mérite non l'outrage, mais le sourire.

2. Gabriel Monod a fait la critique de ces récits et ramené les événements

Rien, ni dans les journaux du temps, ni dans le journal intime de Michelet, ni dans les récits des témoins contemporains, ne permet de croire que de pareils tumultes se soient produits¹.

On les avait redoutés, car nous savons par le journal de Michelet que, le 6 mai, Letronne avait invité Quinet à la prudence en lui disant que, s'il y avait des troubles, le gouvernement pourrait bien fermer certains cours. Mais, deux jours après, il rassurait Michelet. D'ailleurs, si le cours sur les Jésuites soulevait quelques protestations, il excitait aussi de vives sympathies et même des approbations ardentes. On ne voit pas sans surprise dans le journal de Michelet que, pendant le mois de mai, au plus fort de l'émotion causée par ses leçons, l'abbé Grivet, chanoine de Saint-Denis, l'abbé Gratry, l'abbé Cœur, sont en relations sympathiques avec lui. L'abbé Grivet, aumônier de la Chambre des Pairs, s'associe avec lui pour obtenir la grâce de condamnés à mort². L'abbé Grivet et l'abbé Cœur sont d'accord pour essayer d'empêcher l'archevêque de Paris d'intervenir en faveur des Jésuites. Le docteur en théologie Carl, dans son livre sur la *Liberté d'Enseignement*, attaque les évêques et l'enseignement des séminaires; cela indique assez qu'il n'y avait pas un complet accord dans les rangs du clergé.

Dans le monde littéraire, le monde universitaire, le monde officiel même, Michelet et Quinet trouvaient de chauds partisans.

à leur juste proportion dans *Les Troubles du Collège de France en 1843* (*Séances et Travaux de l'Acad. des Sc. mor. et pol.*, 1909, t. II, p. 407-423).

1. Thureau-Dangin prétend (V. p. 606) que ce calme fut dû aux conseils du P. de Ravignan. C'est peu probable; mais l'*Univers* qui faisait une campagne des plus vives et des plus brillantes contre Michelet et Quinet dans une série d'articles intitulés *La Ligue Universitaire* et qui sont, je pense, de Veuillot, blâmait ceux qui voulaient empêcher les professeurs de parler et réclamait dans certains articles une liberté d'enseignement égale pour tous, tout en s'étonnant dans d'autres que le gouvernement laissât attaquer la religion nationale.

2. Affaire Hourdequin je pense.

CHAPITRE II

La polémique sur les « Jésuites » et la liberté de l'enseignement.

La presse libérale tout entière, même la plus modérée, prit ardemment fait et cause pour les deux professeurs, le *National*¹, le *Constitutionnel*, le *Courrier français*, avec une extrême virulence; le *Siècle*, qui publiait les leçons de Michelet et de Quinet (à mesure qu'elles étaient prononcées), avec un ton plus grave et plus modéré; le *Journal des Débats* avec plus de vivacité qu'on n'aurait pu s'y attendre. Sans doute, l'influence de Villemain qui, ministre de l'Instruction publique, était tenu à une grande réserve, mais qui, au fond du cœur, partageait l'hostilité des universitaires contre les Jésuites, fut pour beaucoup dans cette attitude du *Journal des Débats*². Ceux qui menèrent la campagne furent surtout Saint-Marc Girardin et Sylvestre de Sacy. Saint-Marc entama, avec une malignité spirituelle, la discussion, et Sacy continua avec la hauteur de style et d'esprit d'un homme nourri des traditions du xvii^e siècle et du jansénisme. Cuvillier-Fleury, un des familiers des Tuileries et de Neuilly, secrétaire des commandements du duc d'Aumale, y écrivait, à propos du P. de Ravignan : « Les Jésuites ont osé, quatorze ans après la révolution de Juillet, ce qu'ils n'avaient jamais osé, même sous la Restauration : ils se sont nommés. » Dès le 8 mai, il écrivait à Michelet une lettre de sympathie, et, après l'apparition du volume (27 juillet), une lettre de félicitations et d'adhésion enthousiaste³.

1. Dans le *National*, c'était Génin, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Strasbourg, en congé depuis 1837 sous prétexte de maladie, qui menait une campagne des plus vigoureuses. Ses articles furent réunis en volume en 1844 sous le titre : *Les Jésuites et l'Univers* et ce volume eut un grand retentissement, car il mettait en lumière tout ce qu'il y avait eu de plus outrageant et de plus mensonger dans les attaques lancées contre les universitaires. Génin était un philologue distingué et aussi un musicien. On joua de lui en 1843 un opéra comique sur des paroles de Planard : *On ne s'avise jamais de tout*.

2. On sait que lorsqu'en 1844 il fut en proie à une agitation malade d'esprit qui l'obligea à résigner ses fonctions, un des caractères de sa maladie fut la terreur d'être victime des machinations des Jésuites.

3. [Ces lettres de Cuvillier-Fleury ont été publiées par G. Monod, *Revue historique*, t. LXXXIII, p. 78-79. La lettre du 25 (ou 27^e) juillet commence, dans son texte complet, par ces mots, qui ont disparu dans l'imprimerie : « Mille remerciements, Monsieur. Vous savez ma sympathie pour vos nobles efforts et mon admiration pour votre talent ». Elle se termine ainsi : « Gloire

Le 7 août il transmettait à Michelet les remerciements et les félicitations du duc d'Aumale pour son livre et pour le mariage de sa fille.

Un seul journal en dehors de la presse catholique eut une attitude hostile aux deux professeurs. Ce fut *le Globe*¹. Dans le ministère Soult, Guizot et Martin du Nord représentaient en effet la politique qui espérait, par un esprit de large libéralisme et par de multiples concessions, désarmer l'hostilité acrimonieuse d'une partie de l'épiscopat, des ordres religieux et de la presse catholique. M. Guizot se flattait même d'obtenir bénévolement de la Cour de Rome la dissolution de l'ordre des Jésuites en France, l'interdiction pour eux d'y avoir des écoles et des noviciats et d'y vivre autrement qu'en simples prêtres. M. Rossi fut envoyé à Rome en 1844, pour y poursuivre, en remplacement de M. de Latour-Maubourg, cette délicate négociation, auprès de Grégoire XVI. En 1845, il obtint en effet l'engagement du P. Roothaan, général des Jésuites, que les Jésuites de France seraient invités à se dissoudre et à fermer leurs maisons. Mais les promesses du P. Roothaan, contredites d'ailleurs par l'action secrète du P. Rozaven, son assistant pour la France, ne furent que très mal exécutées. L'attitude prise dans le débat par *le Globe* consistait à tenir la balance égale entre les adversaires, à se plaindre que l'administration de M. Villemain permît à Michelet et à Quinet de s'occuper de questions étrangères à leur enseignement, insistant sur la nécessité d'une religion, revendiquant pour l'Église le droit de déclarer immorales leurs doctrines comme eux-mêmes déclarent immorales les doctrines des Jésuites², trouvant l'Université compromise par les écrits de Michelet et de Quinet³ autant que l'était l'Église par les écrits des Desgarets et de leurs émules. Il raillait l'esprit d'intolérance et l'amour du gain des Universitaires⁴, tout en faisant un grand éloge du t. VI de *l'Histoire de France* de Michelet⁵. *Le Globe*, qui avait pris à tâche de soutenir toutes les thèses conservatrices, non seulement la cause de la monarchie, mais aussi celle des propriétaires d'esclaves et celle des droits illimités des patrons de l'industrie sur leurs ouvriers, alla plus loin. Il fit l'éloge des Jésuites par hostilité contre le protestantisme.

« La tâche des Jésuites, écrivait-il le 15 août 1843, n'a pas été seulement une tâche évangélique, ç'a été une œuvre de civilisation, une œuvre puissante, dont la France a recueilli les fruits.... L'éducation des Jésuites, excellente

à votre compagnon de lutte, et veuillez agréer et transmettre avec mes sincères félicitations, mes remerciements et mes hommages ». L'imprimé donnait : « vos compagnons ».]

1. L'ancien organe libéral, puis saint-simonien, devenu entre les mains de Granier de Cassagnac, (pourtant ancien ami et admirateur de Michelet), l'organe du conservatisme le plus étroit. Il dépassait de beaucoup dans cette voie les idées de M. Guizot, qui avait pourtant été l'auteur de cette transformation, et avait cru trouver en Cassagnac un agent de sa politique.

2. 6 novembre.

3. « Paladins surannés de la philosophie voltairienne », 13 nov.

4. 11 déc.

5. 26 déc.

comme éducation, excellente comme morale, posant des fondements indestructibles comme religion, l'éducation par les Jésuites n'était que la forme sensible de leur action sur la société. Oui, nous le reconnaissons, ils se proposaient un but plus haut; celui de barrer le chemin au protestantisme; oui, de leurs mains de prêtres ils ont voulu entourer la religion catholique d'une inexpugnable enceinte, et quand la France, par une gratitude singulière, les a chassés de son territoire, Dieu merci la besogne était faite. Les Jésuites sont tombés; Voltaire et Diderot ont régné sans partage et 93 est venu; mais le catholicisme vivait, feu sacré, feu gardé et entretenu en lieu sûr¹. »

Le journal protestant *Le Semeur*, dont l'opinion avait d'autant plus d'importance qu'il combattait avec les catholiques en faveur du réveil des idées chrétiennes et qu'il était ardent défenseur de la liberté d'enseignement, exprimait assez bien le sentiment de tous les libéraux de l'époque.

Avec beaucoup d'élévation et d'impartialité il critiquait le caractère trop absolu et trop général des condamnations portées par Michelet et Quinet contre les Jésuites et publiait trois admirables articles de Vinet sur Bourdaloue où une éclatante justice était rendue non seulement au talent, à la profondeur psychologique et à la puissance de dialectique du grand prédicateur, mais aussi à son élévation morale. Vinet insistait sur l'injustice de ceux qui attribuent à tous les Jésuites les excès de quelques-uns ou qui les rendent seuls responsables de conceptions et de pratiques qui existaient avant eux. Mais *Le Semeur* approuvait Michelet et Quinet dans les deux critiques essentielles qu'ils adressaient à la Société de Jésus : la place non seulement prépondérante mais presque exclusive faite à l'obéissance dans les devoirs du chrétien et du religieux qui substitue dans la piété et dans la morale le mécanisme à la vie, et l'accommodation de la religion à des fins politiques ou mondaines et au succès temporel. *Le Semeur* insistait aussi sur l'injustice commise par ceux qui taxaient Michelet et Quinet d'impiété, alors que pas un mot dans leurs leçons ne touche ni au dogme, ni à la constitution de l'Eglise, et qu'un esprit profondément spiritualiste et religieux les anime :

« Ce qui est essentiel à nos yeux, disait *le Semeur* du 2 août en rendant compte du volume des *Jésuites*, c'est le sentiment sérieux, c'est la pensée d'avenir qu'ils expriment et qui n'altère ni chez M. Michelet l'originalité de la forme, ni chez M. Quinet la spécialité de l'étude.

Nous aimons entendre dire au premier : « Devenir de plus en plus négatif, c'est vivre de moins en moins. Que Dieu rentre dans la science. Comment a-t-elle pu s'en passer si longtemps ? Revenez chez nous, Seigneur, tout indigne que nous sommes... Ah! que vous serez bien reçu ! » Nous aimons entendre dire au second : « Si, comme je l'ai toujours cru, l'âme trop délaissée a besoin de nourriture, si la pensée religieuse souffle de nouveau sur le monde, si l'étoile nouvelle se lève, ne restons pas en arrière, et marchons les premiers au devant de ce Dieu qui se réveille dans nos cœurs. Que la génération nouvelle, sans se laisser endormir par un trop grand soin des petites choses, aspire à continuer la tradition de vie. »

1. Le *Globe* d'ailleurs (8 août) alla jusqu'à faire l'éloge d'une brochure de M. Voisin, qui demandait le rétablissement du catholicisme comme religion d'Etat : *Union intime et nécessaire entre la religion et la politique, et du catholicisme comme religion d'Etat*.

« Nous n'avons garde de demander aujourd'hui une doctrine formulée aux hommes qui parlent ainsi, et nous n'en demanderons de longtemps une à la jeunesse à laquelle ils s'adressent; que ces besoins si douloureusement avoués de l'humanité et de la science soient de plus en plus sentis et nous serons satisfaits. C'est que ce sentiment s'il devenait général et profond, ne serait rien moins que le saint ébranlement pour lequel Dieu se prépare, quand il lui plait, un peuple de bonne volonté. »

Cette sympathie pour l'esprit qui animait les cours des deux professeurs n'empêchait pas *Le Semeur* de relever ce qu'il y avait d'étrange et de dangereux dans la conception de Quinet par laquelle il semblait vouloir créer une sorte de religion d'État représentée par les institutions mêmes sorties de la Révolution et fondée sur l'égalité des cultes. D'après Quinet la France professe et enseigne l'unité du christianisme, par dessus la diversité des Églises particulières. L'ultramontanisme est ainsi l'opposé du dogme social et religieux inscrit dans la constitution de la France. « Il faut, disait Quinet, ou que la France renie sa communion politique et sociale ou que le catholicisme devienne véritablement universel en comprenant enfin ce qu'il se contentait de maudire. »

Le Semeur relève non sans ironie les termes par lesquels Quinet se déclare « de la communion de Descartes, de Turenne, de la Tour d'Auvergne et de Napoléon » et exprime la crainte que cette conception d'une religion civile, d'une religion d'État ne puisse conduire à une intolérance d'un nouveau genre, aussi redoutable que celle de l'ultramontanisme.

*La Revue de l'Instruction publique*¹, publiée par la maison Hachette prenait hautement la défense de l'Université attaquée, protestait contre les perturbateurs qui au Collège de France menaçaient la liberté de l'enseignement supérieur² et donnait le 15 septembre une approbation sans réserve au livre des *Jésuites*³. *La Revue des Deux Mondes* par la plume érudite et spirituelle de Libri, publiait deux mordants pamphlets (1^{er} mai et 13 juin) intitulés, *Lettres sur le clergé*⁴. Dans le premier qui portait comme sous-titre : *La liberté de conscience*, il faisait un piquant tableau de l'intolérance et de la mauvaise foi qui

1. 15 mai et 15 nov.

2. 15 juin.

3. Elle dépasse même de beaucoup Michelet et Quinet dans la dureté de ses jugements. « Le jésuitisme, dit-elle, n'est que l'esprit de ruse et de mensonge ».

4. Une note du journal de Michelet nous apprend que le 6 juin, au moment même où Libri venait de faire visite à Michelet en vue de sa candidature au Collège de France et où il priait Michelet d'employer toute son influence en sa faveur contre Canchy, dénoncé comme le candidat des Jésuites, Michelet fut averti par Weiss, le bibliothécaire de Besançon, l'éditeur des papiers de Granville, que Libri était un voleur : « Bubbiano », écrit-il en italien de fantaisie, terrible révélation. De même que Guizot, le protecteur de Libri, avisé de ses vols dans les bibliothèques, avait enfermé le rapport qui confirmait ses vols dans son bureau où il fut retrouvé après le 25 février, Michelet ne semble pas avoir donné suite à cette révélation et se contenta de se tenir à l'écart de Libri.

inspiraient les factums dirigés contre l'Université; dans le second : *Y a-t-il des Jésuites?* Libri cherchait à montrer les Jésuites reconstitués prenant la direction du clergé de France. Quatre mois plus tard, (15 octobre), *La Revue* revient à la charge dans un article de Lermnier sur *L'Église et les philosophes*. Nous nous rappelons que Lermnier, après avoir été pendant dix-huit ans au Collège de France, dans la chaire de législation comparée, le représentant des idées presque révolutionnaires, et à la *Revue des Deux Mondes* l'adversaire déclaré de la renaissance catholique, s'était fait tout à coup le défenseur de la monarchie constitutionnelle. Son article du 15 octobre, quoique beaucoup moins agressif que ceux de Libri, témoigne qu'il n'avait rien abandonné de son voltairianisme et que la manifestation de ce voltairianisme n'était pas mal vue dans les régions officielles. Il dénonce la prétention de l'Église d'être seule capable de donner à l'enseignement des bases morales et de reprendre dans la société la position qu'elle avait avant 1789. Se voyant impuissante, constatant la faiblesse de l'enseignement des séminaires, l'Église a dû appeler à son aide les Jésuites.

« Nous ne confondons pas l'Église et les Jésuites, mais nous disons que les Jésuites sont aujourd'hui nécessaires à l'Église. L'état de ses affaires ne lui permet pas de congédier de pareilles troupes. »

Le gallicanisme est mort, l'ultramontanisme triomphe dans le clergé; aussi les Jésuites deviennent-ils tout puissants; les uns invoquent, les autres subissent leur intervention. Pour contrebalancer cette attaque très vigoureuse mais courtoise de ton, Lermnier critique assez vivement l'intervention de Michelet et de Quinet, qu'il trouve excessive et maladroite. C'est qu'en effet dans les cercles officiels il ne manquait pas de gens pour trouver que les deux professeurs avaient eu tort de dire si haut ce que l'on pensait tout bas et qu'ils avaient justifié les Jésuites en mettant tous les catholiques dans la nécessité de se solidariser avec eux et de les défendre.

La *Revue Indépendante*, l'organe du parti avancé où écrivaient Pierre Leroux, George Sand, Pascal Duprat, Godefroy Cavaignac, Victor Schœlcher, Eugène Burnouf, était à la fois nettement hostile à l'esprit voltairien du XVIII^e siècle et au catholicisme¹. Elle rêvait une révolution religieuse qui mettrait à la place des Églises chrétiennes existantes, un nouveau christianisme, fils de la démocratie révolutionnaire et des aspirations sociales modernes. A la différence du *Semeur* elle applaudissait aux paroles par lesquelles Quinet annonçait une future unité religieuse².

1. Danton, dans une lettre à Michelet, accuse la *Revue indépendante* de vouloir tenir la balance égale entre l'Université et le clergé.

2. *Revue des Cours*, n° du 28 mai.

Le philosophe, Ch. Renouvier, qui était alors à ses débuts (il avait trente ans) écrivit dans la *Revue indépendante* du 15 juillet un article inspiré des leçons de Michelet et de Quinet sur le *Retour des idées religieuses en France*, où il attaque vivement les Jésuites, qu'il accuse de vouloir s'emparer du monde et le conduire par l'éducation, par le confessionnal, par l'Etat, et de

On voit dans la chronique politique du 10 juin, consacrée à la liberté d'enseignement, que *La Revue Indépendante* ne serait pas éloignée de désirer l'établissement par l'État d'une Église unique, d'une éducation unique, enseignant une doctrine unique, sous prétexte de la fraternité de tous les hommes, fils d'un même Dieu. Mais manquant de confiance dans le gouvernement actuel, incapable de créer une bonne éducation nationale, et redoutant qu'une théocratie d'un nouveau genre ne sortit de cette unité morale imposée par l'État, elle demande au contraire la liberté absolue d'association et d'enseignement, mais la liberté vraie, non la liberté telle que la comprennent les catholiques l'abbé Chatel. *La Revue Indépendante* apportait à Michelet et à Quiqui, tout en réclamant la liberté, ont fait fermer l'église française de net une approbation un peu compromettante, car elle n'hésitait pas à déclarer qu'il est vain d'espérer une réforme du catholicisme ou même sa séparation d'avec l'esprit jésuitique :

« Le catholicisme doit rester ce qu'il a toujours été, ou cesser d'exister. La maxime des Jésuites : *Sint ut sunt, aut non sint*, est aussi la sienne, et c'est pourquoi il est en complet désaccord avec la civilisation moderne, et qu'il se trouve fatalement en hostilité avec elle... Sa nature et sa vie sont de commander. Il se croit anéanti dès qu'il cesse de régner. L'esprit religieux a pu ailleurs se montrer humble et conciliant. Dans le catholicisme il a toujours été dominateur¹. »

Indépendamment des appuis que Michelet et Quinet trouvaient dans la presse, les encouragements et les applaudissements leur arrivaient en foule du monde des lettres et de l'Université. Nous avons déjà cité la lettre de Cuvillier Fleury, qui surpasse toutes les autres en violence. Mais il n'est pas sans intérêt de passer en revue quelques-uns de ces témoignages. Ils sont signés de noms célèbres ou connus², nous donnent une idée de l'état des esprits en cette année 1843 et nous

subsister à la politique à ciel ouvert l'intrigue, à la science, la scolastique et la mémoire des mots, à la morale, la casuistique. Il salue la renaissance religieuse du XIX^e s. et même la renaissance catholique due aux historiens et aux philosophes; mais il voit l'avenir de ce mouvement religieux, non dans le catholicisme dont les doctrines sont incompatibles avec la pensée moderne, mais dans un christianisme transformé, fondé sur l'histoire, la philosophie et la science.

1. Eugène Sue devait, en 1844, prendre part à la lutte contre les Jésuites par un roman d'un parti pris violent et même grossier : *Le Juif errant*, qui parut dans le *Constitutionnel* et n'eut pas le succès des *Mystères de Paris*.

2. Gens de lettres : Gautier; Pongerville, Mérimée, Emmanuel Gonzalès, Michiels.

Historiens : Vallet de Viriville, Avenel, Lehuérou, Lacroix.

Universitaires : Nicolas, Mourier, Danton, Olleris, Chérel, Vacherot, Macié.

Publicistes : Hennequin, Faucher, etc.

Etrangers : Merle, Cherbuliez.

Duc et Duchesse d'Abrantès, très véhéments.

Ravaissou était un de ceux qui encourageaient le plus Michelet.

Le 27 fév. il était venu raconter à Michelet que Cousin avait été ordonné prêtre à Saint-Nicolas du Chardonnet.

Le 30 juillet, cinq élèves de l'Ecole Normale : Cuheval, Dreyss, Geffroy, Belhomme et Robiou viennent apporter à Michelet les félicitations de l'Ecole.

font comprendre le succès retentissant qu'obtinrent les leçons de Michelet et de Quinet quand elles parurent en volume ¹.

Ce n'est pas seulement dans le monde des lettres et de l'enseignement qu'ils trouvaient des appuis; dans la magistrature, dans la haute administration, dans le parlement, ils rencontraient aussi de nombreuses sympathies. A la cour même leur hardiesse recevait des encouragements. Pas auprès du roi Louis-Philippe, excédé de tout ce tapage et dont le voltairianisme ne comprenait ni l'intransigeance fanatique avec laquelle les catholiques dénonçaient les philosophes universitaires, ni la ferveur mystique avec laquelle les apôtres d'un nouveau christianisme prétendaient servir le spiritualisme et la religion en faisant la guerre aux Églises établies. Pour lui, il le déclarait bien haut, ces querelles étaient des querelles de *cuisines* et de *bedeaux*. La reine Marie-Amélie, qui d'ailleurs avait toujours été pieuse, redoublait de dévotion et de sympathie pour l'Église depuis la mort tragique du duc d'Orléans. La sœur du roi, Mme Adélaïde, qui avait été de tout temps sa conseillère politique, son Égérie, se rapprochait peu à peu du parti catholique. Mais il en était autrement des princes. Si le duc de Nemours, régent éventuel, gardait une prudente réserve, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier ne cachaient pas leur sympathie pour Michelet et Quinet. Le 29 mai le duc de Montpensier les invitait à dîner au château de Vincennes avec Ad. Régnier, le précepteur du comte de Paris et le général Duvivier. L'*Univers* signalait ce dîner comme un scandale. La duchesse d'Orléans ², le 13 mai, félicite Michelet à Neuilly après sa troisième leçon et lui dit : « Vous avez été hardi. » Le 16, Michelet la trouve refroidie, mais le 23 elle a repris toute sa chaleur. Toutefois Michelet sent à la cour des influences hostiles. Pour être libre de continuer sans entraves la lutte qu'il a entreprise, il doit rompre ses attaches officielles. Dès le 11 avril il avait dit à Boismolon, le trésorier de la liste civile, qu'il désirait renoncer à son traitement au château. Le 21 juillet il fait pressentir sa démission. Il la donne deux jours après, le 23 juillet, à la duchesse d'Orléans.

Le parti catholique s'étonnait des attaques véhémentes dirigées contre les Jésuites; mais il ne devait s'en prendre qu'à la manière violente outragante, calomnieuse dont avait été menée toute la campagne contre l'Université. C'est l'intransigeance des catholiques, voulant simultanément conserver un droit de surveillance sur les établissements de l'État, et dans les établissements religieux une liberté sans contrôle et sans conditions de diplômes, qui fit échouer les divers projets préparés par le gouvernement de 1833 à 1844 en faveur de la liberté d'enseignement promise par les chartes; nous avons raconté comment, à

1. Du 20 juillet au 30, 3 éditions in-12, 2 édit. in-8°

C'est le 28 juillet que Michelet voit, je crois, pour la première fois Béranger dont il est charmé et qui lui dit : « Si les sciences sont matérialistes, c'est que les savants n'ont pas de cœur ».

2. La princesse Clémentine était mariée depuis le 20 avril, mais la duchesse d'Orléans avait voulu que Michelet continuât pour elle les leçons qu'il donnait au château.

côté des premières interventions très nobles et dignes, malgré leur véhémence, de Montalembert, de Lacordaire et de leurs amis, certains évêques comme celui de Belley¹ et surtout celui de Chartres, Clausel de Montals², donnèrent le signal d'une campagne de diffamation contre l'Université³. C'est à cette campagne que les Jésuites se mêlèrent avec une intempérance qui pouvait d'autant plus sûrement amener des représailles que la Compagnie de Jésus n'avait pas d'existence légale en France et, obligée sous Charles X de se dissoudre de nouveau, ne s'était peu à peu reconstituée sous Louis-Philippe que grâce à la tolérance du gouvernement⁴. Les pamphlets dont ils furent les inspireurs n'étaient pas signés par des membres de la Compagnie, mais on peut assez aisément en découvrir l'origine. Ils parurent ou bien anonymes, ou bien sous la signature de prêtres séculiers qui en prenaient la responsabilité. Le premier parut en 1840, sans nom d'auteur; il était inspiré par les Jésuites de Nancy, rédigé par l'aumônier du Collège, l'abbé Garot, et relativement modéré de forme. Il se présentait d'ailleurs comme l'œuvre d'une société d'ecclésiastiques présidée par l'abbé Rohrbacher, ancien rédacteur de *l'Avenir* et professeur au collège de Juilly. Il avait pour titre : *Le monopole universitaire dévoilé à la France libérale et à la France catholique*. Il se contentait d'accuser l'Université de tyranniser la jeunesse pour lui enseigner avec le panthéisme les abominations du paganisme et avec le déisme la religion de Robespierre.

Au commencement de 1843, parut un nouvel écrit, cette fois en un énorme volume de 675 pages, *Le Monopole Universitaire*, dont plus tard le chanoine Desgarets se déclara l'auteur⁵. Il avait été préparé par les Pères Jésuites de Lyon, rue Sala, 14^e. Cette fois, on prenait di-

1. Qui appelait les collèges des « écoles de pestilence » (Mgr Devie).

2. Qui accusait l'Université de « transformer les enfants en animaux immondes et bêtes féroces » et Jouffroy d'avoir « encouragé le parricide et les voluptés les plus infâmes ».

3. A laquelle malheureusement *l'Univers*, dont Montalembert avait fait son principal organe, prêta son appui en dénonçant le 31 mars 1842 dans une pétition à M. Villemain, 18 professeurs de l'Université : Cousin, Jouffroy, Charma, Gatien-Arnould, Nisard, Ferrari, Labitte, Boullier, Jules Simon, Michelet, Lerminier, Boguet, Quinet, Chasles, Michel Chevalier, Ampère, Laroque, Damiron.

4. Les Jésuites avaient des noviciats à Saint-Acheul et à Laval, des maisons à Paris, Lyon, Avignon, Nancy, etc..

5. Dans une lettre du 25 mai à *l'Univers*. Dans l'avis mis en tête du volume, Desgarets disait n'être que l'éditeur d'un volume qu'on lui avait remis à Lyon. On l'attribua au Père jésuite Deschamps.

6. Nous trouvons dans *la Vie du R. P. Xavier de Ravignan* par le P. A. Ponlevoy (Paris 1862) t. I p. 272 la preuve que le livre de Desgarets émanait des Jésuites et que les Jésuites avaient poussé aux manifestations contre le Collège de France. Ravignan fut obligé à la fin de 1843 de se défendre auprès du Révérend P. Général Roothaan (qui lui avait fait écrire par le P. de Villefort) contre les dénonciations lancées contre lui par des Jésuites de France. On l'accusait d'avoir appelé le livre du *Monopole Universitaire* un malheur immense, blâmé le ton injurieux du livre, trouvé sa publication inopportune. On l'accusait aussi d'avoir refusé l'absolution aux manifestants du Collège de

rectement à partie les professeurs de l'Université et du Collège de France, Cousin, Jouffroy, Daunou, Villemain, Guizot, Ampère, Chasles, Labitte et tout particulièrement Michelet et Quinet. Des citations travesties et tronquées étaient accompagnées des plus grossières injures: « *La Revue des Deux Mondes* est un recueil abominable qu'on dirait écrit pour les mauvais lieux ». *Les Débats* sont une « feuille dégoûtante ». Michelet unit dans ses cours « l'immoralité à l'impiété » Cousin « l'insolente grossièreté à la plate hypocrisie du valet ». M. Laroque, le recteur de Cahors, est comparé à Lacenaire¹.

Le libelle de Desgarets ayant été blâmé par Mgr. Affre pour sa violence et traité d'œuvre calomnieuse par Villemain à la Chambre, l'auteur répliqua par un nouveau volume moins violent: *L'Université jugée par elle-même*, qui parut en septembre. Il répondait aux Jésuites de Michelet et de Quinet « extravagant fatras d'injures et de plates calomnies » et déclarait la cause des Jésuites, grande, belle, constitutionnelle et légale.

D'autres pamphlets de la même nature et de la même inspiration accompagnèrent ceux-là.

L'Eglise et les Jésuites avaient heureusement pour eux de meilleurs défenseurs.

C'est *l'Univers* qui apporta à cette guerre de plume le plus de verve et d'esprit². Montalembert avait procuré à sa rédaction une revue brillante. Louis Veillot³, qui donna au journal une allure bien plus agressive que Montalembert lui-même n'aurait voulu, et qui devint l'âme du journal. Sa campagne contre Michelet et Quinet est des plus amusantes. Je ne dis pas qu'elle soit toujours de la plus parfaite bonne foi. Par exemple, il affectait de protester contre les perturbateurs des cours du Collège de France et de revendiquer la liberté pour les adversaires des catholiques comme pour les catholiques eux-mêmes; en même temps, non seulement, il exagérait les troubles du Collège de France pour inviter le gouvernement à intervenir, mais il applaudissait à tous les actes du gouvernement portant atteinte à la liberté des professeurs ou à la liberté des cultes. Il exigeait que l'État interdit à ses professeurs toute attaque contre les catholiques, la charte ayant promis respect et protection à tous les cultes. De même *l'Univers* du premier août accusait Michelet et Quinet d'être des calomnieux: ils avaient raconté en s'en indignant la conduite du curé de Baldenheim près de Schlestatt. Celui-ci avait profité de la circulaire de M. Martin (du Nord) autorisant les catholiques à réserver pour leur culte exclusif le

France. Il s'est contenté d'exhorter les jeunes gens à l'abstention. M. Thureau-Dangin s'est fondé là-dessus pour prétendre que ce fut le P. de Ravignan qui arrêta les manifestations.

1. Guillotiné en 1836.

2. La *Gazette de France*, de M. de Genoude, à la fois légitime et galli-cane, avait une situation à part. *L'Univers* lui faisait la guerre et elle était interdite à Rome. Elle attaquait violemment le gouvernement sans faire ouvertement campagne pour la liberté d'enseignement.

3. *L'Univers* fondé par Migne en 1830.

4. Jusqu'en 1840 journaliste gouvernemental en province.

chœur des églises, très nombreuses alors en Alsace, où existait le simul-taneum, pour faire enlever trois grandes pierres tombales de familles protestantes seigneuriales, effacer les inscriptions et combler de gravier les caveaux, puis enlever l'autel et les bancs des protestants sans avoir prévenu ni le consistoire luthérien, ni l'autorité municipale¹. Le curé cité par les protestants devant le tribunal de Schlestadt, avait été acquitté : mais le tribunal avait blâmé ses agissements. Devant la cour d'appel de Strasbourg, le 23 juin, il fut acquitté purement et simplement, et il avait fait condamner, le 20 juillet, à 300 francs d'amende et 3.000 francs de dommages et intérêts le journal *l'Alsace* qui avait fait un récit dramatique et très exagéré de l'affaire en lui prêtant des paroles odieuses. *L'Univers* déclare que ce sont Michelet et Quinet qui ont été condamnés comme calomniateurs. Il oublie de dire que les faits stigmatisés par eux étaient véritables, mais que les tribunaux favorables au curé de Baldenheim avaient simplement jugé qu'ils ne constituaient pas un délit. Vuillot n'était pas non plus de très bonne foi quand il prétendait que le ministre de l'Instruction publique, les membres du Conseil royal et les professeurs s'étaient réunis en sanhédrin pour décider qu'il fallait aboyer, mais que pour ne pas compromettre l'Université, ils avaient choisi pour aboyer non des universitaires, mais des professeurs du Collège de France². Vuillot intitule ses articles *Ligue universitaire* et suppose partout qu'on est en présence d'un véritable complot contre la religion. Mais s'il a apporté dans la lutte une constante violence, s'il a systématiquement défiguré ou exagéré les opinions de ses adversaires, il faut reconnaître la verve gouailleuse et l'éloquence entraînante de ses articles, à vrai dire un peu prolixes. Dans celui du 23 juin, Michelet était caricaturé d'une manière perfide mais comique.

Bonnetty, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, sur un ton plus grave que Vuillot, défendait les Jésuites par des arguments plus solides. Il invoquait surtout contre Michelet l'opinion de savants universellement respectés, Cantu, Hurter et Ranke. Nous sommes en effet tout disposés à penser que Ranke ne devait guère goûter le ton apocalyptique que prenait trop souvent Michelet.

Le plus redoutable adversaire de l'Université fut le *Correspondant*. Cette revue mensuelle, fondée en 1829 et qui avait pendant quelques années porté le nom de *Revue Européenne* avait été réorganisée en 1840 sous la direction d'Edmond de Cazalès³. Elle réunissait dans sa rédaction les représentants les plus remarquables de ce qu'on a appelé plus tard le catholicisme libéral, Montalembert, Lacordaire, Carné.

1. Cf. la brochure de 38 p. 8° imp. à Berne chez Ch. Fischer 1843 *Wahrhafter Bericht über die Verfälle im Chor der Simultankirche zu Baldenheim im Elsass* qui apporte les preuves absolues des violences commises par le curé de Baldenheim et aussi des abus commis à Gundershoffen. — L'app. II est un rapport détaillé fait par le pasteur Nessler au Directoire de Strasbourg le 6 avril 1843 sur les affaires de Baldenheim.

2. *Univers* 27 juillet.

3. Qui se préparait alors à Rome à recevoir la prêtrise en suivant les leçons des Jésuites du Collège Romain.

Falloux, Ozanam, Bautain, Eugène Forcade¹. A la date où nous sommes, la scission qui devait se produire plus tard entre les tenants de l'ultramontanisme, dont Veuillot fut le plus ardent, et les catholiques libéraux n'existait pas encore. Veuillot écrivait au *Correspondant* et c'était Montalembert qui l'avait appelé à Paris pour écrire dans l'*Univers*. Le *Correspondant* et l'*Univers* défendaient la même cause, celle de l'Eglise et de la liberté d'enseignement au profit de l'Eglise, quoique avec un ton bien différent. La polémique du *Correspondant* n'est ni injurieuse ni calomnieuse. Elle est fondée sur une argumentation assez solide, elle va assez au fond des choses pour que nous nous y arrêtions un instant.

Je ne m'arrêterai pas aux articles sur la liberté d'enseignement, dont les plus remarquables sont dûs à L. de Carné. Il déplorait avec une émotion sincère les querelles entre l'Eglise et l'Université². Il déclarait comme contraire à la charité de servir chaque matin un Jésuite à ses lecteurs ou de trouver du plaisir à manger du professeur, et tout en réclamant pour les catholiques le droit de confier leurs enfants à des instituteurs de leur choix, il acceptait (ce que ne faisaient pas tous ses amis) et la surveillance de l'Etat et même l'obligation de grades académiques imposée aux professeurs libres.

Quant à la querelle sur les Jésuites — qui seule nous intéresse ici — ce sont les trois articles d'Eugène Forcade (juillet, septembre et décembre 1843) sur *les Récentes attaques contre l'Eglise*, sur *les Jésuites* de Michelet et de Quinet, et sur *la Philosophie officielle* qu'il faut lire pour apprécier l'attitude du *Correspondant*.

Il commence par réfuter vigoureusement la singulière conception de Quinet d'après laquelle la France enseigne dans sa constitution même l'unité du christianisme sous la diversité des Eglises particulières. Forcade répond avec raison que la charte accorde une liberté égale à tous les cultes et subventionne les cultes chrétiens, sans se mêler ni de les unifier, ni de les approuver, et il n'a pas de peine à montrer tout ce qu'il y a d'arbitraire dans cette idée de Quinet que la « Révolution française, dans son principe, est plus véritablement chrétienne que l'ultramontanisme, parce que le sentiment de la religion universelle est désormais plutôt en France qu'à Rome. »

Puis il aborde la question même des Jésuites². Il dit avec raison qu'avant de porter un jugement sur les Jésuites d'aujourd'hui, il faut approfondir trois choses : 1° la pensée même de l'ordre et les ouvrages

1. Le *Correspondant* tout en ayant une dignité et une modération dans son langage qui le distinguait du reste de la presse catholique, de l'*Ami de la Religion* ou de l'*Univers*, se montrait cependant non seulement d'une stricte orthodoxie, mais d'un traditionalisme excessif. Dans son premier numéro, Veuillot écrivait sur Notre-Dame de Lorette un article où il soutenait l'incontestable historicité de la translation miraculeuse de la Casa Santa de Palestine en Italie. Il voulait bien admettre que ce miracle ne fût pas un article de foi. Le *Correspondant* faisait l'apologie de la Ligue et se gardait de toute critique à l'égard non seulement de l'Eglise, mais de tous ceux qui l'avaient défendue, n'importe par quels moyens.

2. Décembre 1843.

du fondateur et les constitutions; 2° l'histoire de l'ordre et les causes qui ont amené sa suppression par le Saint-Siège; 3° les conditions de rétablissement de l'ordre et les garanties qui peuvent être cherchées pour éviter les fautes du passé. Quinet a rendu un bel hommage au génie de saint Ignace, mais il a défiguré son œuvre. Il fait des *exercices spirituels* une pure gymnastique spirituelle, une dévotion toute machinale. « Les *Exercices spirituels*, par lesquels, dit le titre même du livre, l'homme est mis en état de se vaincre soi-même et de régler sa vie par une détermination libre de toute affection coupable » ont pour objet non d'imposer à chacun un programme immuable et détaillé d'exercices réglés d'avance, mais de fournir un plan général de méditations, à savoir la contemplation et l'imitation de la vie de Jésus-Christ en mettant en œuvre toutes les puissances de l'âme : imagination, intelligence, volonté. Quinet énumère les divers exercices que, d'après lui, saint Ignace prescrit pour arriver à la sainteté en réunissant arbitrairement des préceptes recueillis soit dans les *Exercices spirituels*, soit en dehors, non sans y introduire des contre-sens pour triompher plus aisément¹.

Forcade proteste contre l'identification de la Société de Jésus avec l'Église même. Cette société constitue une des formes prises au sein du catholicisme par la vie religieuse. Chacune a son droit à l'existence. Refuser la liberté à l'une d'elle par peur qu'elle ne nuise à la liberté, c'est le prétexte qu'invoquent toutes les intolérances qui ont peur de la lutte à ciel ouvert. C'est le refus de la liberté aux Jésuites et aux catholiques qui peut au contraire entraver la liberté des professeurs de l'État, car s'ils ont seuls droit à la parole, ils ont pour devoir absolu d'observer une neutralité complète entre les opinions religieuses et de s'abstenir d'en parler.

Dans une conclusion très éloquente, Forcade accuse l'opposition inventée par Michelet et Quinet entre *l'esprit de vie* et *l'esprit de mort* d'être un jeu de mots : la vraie opposition qui domine la vie humaine est celle des instincts inférieurs de notre nature avec les aspirations morales et vertueuses. Tous les chrétiens, saint Ignace comme les autres, ont cherché à enseigner à l'homme à vaincre les désirs inférieurs par la contemplation des destinées immortelles de l'âme. Et d'ailleurs, regardez autour de vous. Voyez où sont les œuvres de vie ? Elles sont dans ces œuvres de relèvement social, d'assistance et de charité qui sont toutes dues à l'esprit religieux.

Forcade avait déjà, en juillet, traité la question des Jésuites dans son article sur les *Attaques récentes contre l'Église*. Tout en prétendant que Michelet et Quinet ne s'en étaient pris aux Jésuites que pour attaquer le christianisme et en se refusant à rendre le catholicisme solidaire de tout ce que les Jésuites ont fait et écrit, il prenait la défense des Jésuites sur le point qui, depuis les *Provinciales*.

1. [Voy. Boehmer, *Les Jésuites*, p. xii]. Toutefois il y a du vrai dans l'observation de Quinet, car saint Ignace dit qu'il faut entre chaque respiration ou soupir, dire un mot de la prière, et employer le temps de la respiration considérer la signification du mot !

paraissait le plus vulnérable : le relâchement de leur morale par la casuistique et le probabilisme. Forcade oppose à Michelet et à Quinet le passage célèbre de Voltaire faisant grief à Pascal d'avoir attribué à toute la Société les opinions extravagantes de quelques Jésuites flamands et espagnols, opinions que des casuistes non jésuites ont aussi défendues¹, et il prend la défense de la casuistique elle-même. Une publication récente et anonyme avait attiré l'attention sur les côtés scabreux de celle-ci. L'adjoint au maire de Strasbourg, Frédéric Busch avait publié à 84 exemplaires sous le titre : *Découverte d'un bibliophile ou Lettres sur différents points de morale enseignés dans quelques séminaires de France* une analyse d'un *compendium theologie moralis* usité dans le séminaire de Strasbourg, publié à Fribourg en Suisse en deux volumes, en 1834, par le Père Jésuite Moullet d'après les ouvrages du bienheureux Liguori et de nombreux casuistes, et où se retrouvent toutes les théories du probabilisme et de la direction d'intention stigmatisées par Pascal². *Le Semeur* du 3 mai, puis les *Débats* reproduisirent les passages les plus saillants de la brochure. Libri dans la *Revue des Deux Mondes*, Génin dans le *National* avaient fait ressortir tout ce qu'il y avait de dangereux pour les pénitents comme pour les confesseurs à étudier en détail les raffinements du vice et aussi ce qu'il y avait de dangereux au point de vue moral à chercher les atténuations ou les excuses qui pouvaient être admises pour certaines fautes. Forcade répond que le catholicisme seul peut apporter au pécheur un appui efficace et éveiller en lui une vigilance suffisante par l'aveu détaillé des fautes, et par une gradation des péchés, et des pénitences qui permet de monter un à un tous les degrés de la sanctification. Il se garde bien d'ailleurs de discuter les singulières excuses inventées par les casuistes et la théorie même du probabilisme; il ramène toute la question de la casuistique à celle de la confession et il montre dans la réprobation de la confession catholique une conséquence des idées protestantes sur le péché et sur la grâce. Il écarte donc les Jésuites du débat; il demande qu'on n'en parle plus, car on n'en a parlé que pour exciter les esprits contre le catholicisme en agitant un épouvantail imaginaire.

Dans cet article, Forcade met en cause un personnage bien plus important que Michelet et Quinet. Cousin était alors, au Conseil royal de l'Instruction publique, non seulement le directeur de l'enseignement philosophique en France, mais le véritable grand-maître de l'Université, et l'on peut dire qu'il parlait au nom de celle-ci lorsqu'il prenait la parole à la Chambre des pairs. Forcade prétend, comme Foisset l'avait aussi prétendu dans un article de juin sur les *Pensées* de Pascal, que c'est Cousin qui a donné le signal de la levée des boucliers contre les Jésuites. On saisit là combien les passions polémiques du moment altéraient le sens de la justice et de la vérité

1. *Siècle de Louis XIV*. Chap. du Jansénisme.

2. Il réimprimait aussi un commentaire sur le vi^e commandement de S. Soettler revu par l'abbé Rousselet, professeur au séminaire de Grenoble, paru en 1840.

chez les hommes les plus modérés. Cousin, dans l'avant-propos qu'il avait mis en 1843 à son Rapport à l'Institut sur le manuscrit des Pensées de Pascal, avait soutenu la thèse, très vraie d'ailleurs, que Pascal avait fondé l'apologie de la religion sur le scepticisme philosophique, se mettant ainsi en opposition avec Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, et tous les cartésiens. Cousin fait remarquer que, par une étrange coïncidence, Pascal se trouvait devenir l'allié de ses propres adversaires. En effet, d'accord en cela avec Huet, l'évêque d'Avranches, leur fidèle ami qui fondait son apologétique sur la *Faiblesse de l'esprit humain* et sur le pyrrhonisme, combattait le rationalisme cartésien aussi bien que le platonisme chez les Port-Royalistes, à l'Université de Paris, chez les Pères de l'Oratoire et chez ceux même des Jésuites qui, tel le père André, avaient des tendances platoniciennes, Cousin ajoutait que si les Jésuites soutenaient Aristote contre Platon, c'était pour défendre l'autorité contre le rationalisme, de même qu'ils défendaient la formule péripatéticienne : *Nihil in intellectu quod non fuerit prius in sensu*, laquelle fit d'eux au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e les partisans du sensualisme condillacien contre les cartésiens. — Cousin montrait enfin que les représentants les plus illustres de l'Eglise de France, de Bossuet à Mgr Frayssinous, avaient été fidèles à la tradition cartésienne et opposés à la méthode de Pascal et des Jésuites. Il montrait en Lamennais un nouveau représentant de la pensée de Pascal. Rien dans cet exposé tout historique, ne justifie à un degré quelconque l'accusation d'avoir, comme l'écrivait Foisset, « fait appel aux passions qui ont démolí l'archevêché de Paris » et « fait rétrograder les discussions de doctrines jusqu'à l'ornière du Constitutionnel » ou d'avoir soulevé les passions contre les Jésuites pour échapper aux colères qu'il avait suscitées parmi les libres-penseurs en tâchant d'empêcher la publication du morceau célèbre de Jouffroy « *Comment les dogmes finissent* » paru dans les *Mélanges posthumes*.

La cause de cette irritation contre Cousin, nous la voyons dans l'article de Forcade de juillet, comme dans celui qu'il écrivit en décembre sur la *Philosophie officielle*, comme dans un fragment de la Revue politique du *Correspondant* d'avril 1843 : Cousin et ses élèves, tout en affirmant sans cesse l'accord de la religion et de la philosophie, prétendaient être arrivés à faire de la philosophie une science formée seule capable de fonder en raison les vérités métaphysiques que la religion impose d'autorité. Forcade et le *Correspondant* ne tombaient pas dans le ridicule de faire de Cousin un panthéiste et un athée déguisé, accusation dont il se défend à la fin de son avant-

1. Forcade, disait p. 403 que pour oser établir une philosophie officielle il faudrait : 1^o qu'il y eût une philosophie complètement maîtresse de ses principes; 2^o que cette philosophie certaine et invariable s'imposât par son évidence à tous les esprits; 3^o que cette philosophie fût imposée dogmatiquement par l'Etat. Forcade dénonce les deux premières propositions comme absurdes et la 3^e comme une atteinte à la liberté de penser.

propos avec une rhétorique émue; mais ils lui reprochaient non sans raison, de croire et d'enseigner que la philosophie peut se suffire à elle-même, de vouloir établir une philosophie d'État, et constituer ainsi une sorte de religion laïque. L'évêque de Châlons avait dénoncé avec fureur à la sévérité des pouvoirs publics le principal de Vitry-le-François, qui, dans un discours de distribution de prix, avait présenté « la philosophie et la religion comme deux sœurs admirables d'accord et d'harmonie, mais indépendantes l'une de l'autre. » « Le jeune homme qui entre en philosophie avec la foi l'y conserve; celui qui a déjà eu le malheur de la perdre y acquiert toutes les croyances morales dont la pratique constitue l'honnête homme et peut le conduire à sa fin. » Ces paroles ne nous paraissent pas irréligieuses. Elles semblaient pourtant à Forcade une énormité, car, dit-il, « une philosophie qui croit pouvoir tenir lieu de religion est responsable de toutes les mauvaises actions qui ne peuvent être prévenues que par la discipline qui procède du dogme. » La seule philosophie que l'Église puisse accepter est celle qui ne prétend fournir que les prémisses de la foi. Vouloir faire de la philosophie et de la foi des sœurs, c'est les rendre ennemies. — On comprend dès lors pourquoi, en 1844, à la Chambre des Pairs, quand on discuta la loi d'enseignement, tous les représentants du parti catholique demandèrent la suppression de la classe de philosophie.

A côté du *Correspondant*, qui avait porté le débat à un niveau plus élevé, d'autres voix encore défendaient les droits des catholiques et la cause des Jésuites sur un ton moins passionné que celui de l'*Univers*. C'était d'abord celle de Montalembert. Pendant ces années 1842-1843, il se trouvait éloigné du champ de bataille, devant séjourner à Madère la plus grande partie de l'année, pour la santé de sa femme¹. Néanmoins, il écrivit à Madère même, une brochure² sur le *Devoir des catholiques dans la question de la liberté d'enseignement*, où il leur recommandait de constituer un parti politique comme l'avaient fait les catholiques belges. Montalembert blâmait tout bas les excès de style de Veuillot comparant les phrases de Michelet à des saucisses sur une devanture de charcutier. Mais il préférait, comme Lacordaire, ces violences à la modération des prudents et des conciliateurs. « Ce Veuillot m'a ravi, écrivait-il à Foisset le 11 novembre. Voilà un homme selon mon cœur. Quant à ces catholiques (les modérés), je les donne aux cent mille diables. Ce sont nos pires ennemis, mille fois plus dangereux et plus odieux que les philosophes. » Montalembert ne trouvait pas mauvais que la cause catholique fût défendue à la fois sur le mode grave et sur le mode violent³. Lacordaire écrivait aussi à Montalembert, le 21 juillet,

1. Cf. Lecanuet, t. II.

2. Publiée en décembre 1843.

3. Il était, dit Sainte-Beuve (chronique p. 149) un homme de conscience et de talent; mais après avoir été l'élève de Lamennais et de V. Hugo il s'était mis à « la suite de J. de Maistre, de la famille des esprits élevés, mais arrogants. » Sa brochure était émaillée de violences, de personnalités injustes. Sainte-Beuve croit que sa brochure fera du tort à sa cause.

en parlant de l'*Univers* : « Ce sont des gens droits et courageux, et leurs excès de journalistes sont bien difficiles à éviter dans une polémique quotidienne¹. »

Mgr Affre, que Montalembert avait fait arriver au siège archiepiscopal de Paris, était au fond du cœur un gallican et un de ces modérés que Montalembert envoyait aux cent mille diables. Il avait osé blâmer le chanoine Desgarets; mais, en présence de l'émotion causée par les cours et le livre de Michelet et de Quinet, il se sentit obligé de prendre parti dans la lutte. Il le fit par une brochure intitulée : *Observations sur la controverse élevée à propos de la liberté d'enseignement*. Quinet y répondit aussitôt dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} septembre), par une lettre où il développe l'idée déjà indiquée dans ses leçons : le droit et le devoir pour l'État de conserver le monopole de l'éducation, afin d'associer dans une unité supérieure les membres des diverses religions qui, sans cela, créeraient dans le pays le schisme, l'anarchie et la guerre civile.

Mgr Affre, dans sa brochure, tout en renouvelant ses blâmes antérieurs contre les excès de la polémique, prenait la défense des Jésuites dont la règle est moins oppressive que la discipline militaire, et, d'ailleurs, n'est imposée qu'à ceux qui l'acceptent librement. Au reste, Mgr Affre considère les attaques dirigées contre les Jésuites comme visant au fond tout le clergé. Quant à la liberté d'enseignement, il dit très nettement que « si le monopole de l'enseignement pouvait réunir tous les esprits dans la profession des vrais principes en morale et en religion, et établir l'unité nationale (c'est-à-dire s'il était entre les mains de l'Église), il ne songerait pas à réclamer sa liberté. »

La liberté à ses yeux (et il dévoile ici le fond de la pensée de tous les catholiques), n'est donc qu'un palliatif au mal produit par l'indifférence de l'État en matière religieuse. Si celui-ci mettait sa force au service de l'Église, on ne lui demanderait pas la liberté.

Mgr Parisis, évêque de Langres, soutenait dans son *Examen de la liberté d'enseignement* les mêmes théories que Mgr Affre.

Enfin, le père de Ravignan qui, après de brillants débuts dans la magistrature, était entré à vingt-sept ans, en 1822, dans la carrière ecclésiastique, qui, après deux ans de noviciat chez les Jésuites de Montrouge, avait reçu la prêtrise en 1828, et depuis 1837, attirait des foules immenses à ses conférences de Notre-Dame, prit la défense de son ordre en janvier 1844, par une brochure retentissante, intitulée : *De l'existence et de l'Institut des Jésuites*, où il réclamait hautement pour ceux-ci le droit à l'existence légale². A sa demande, M. de Vatimesnil³ publiait en même temps une *Lettre au Père de Ravi-*

1. Montalembert fondait en décembre 1843 le Comité catholique pour la liberté religieuse.

2. Il finit même par réclamer pour les Jésuites une plus grande part dans l'enseignement.

3. Vatimesnil avait été ministre de l'Instruction publique en 1828 avec Martignac, avait pris part à la fermeture des collèges de Jésuites, avait été un des 221 et avait adhéré avec éclat aux journées de juillet.

gnan et *Mémoire sur l'état légal en France des associations religieuses non autorisées*, dans laquelle il soutenait que la Charte de 1830, en proclamant la liberté religieuse, avait levé toutes les incapacités qui pesaient auparavant sur les ordres religieux non autorisés.

Ravignan, dans sa très éloquente préface, revendique son droit, comme Français, d'être et de se dire Jésuite, sans rien sacrifier de ses devoirs de citoyen ni renier sa patrie et ses lois. D'après lui ces Jésuites français, représentés comme les maîtres du clergé, sont en tout 206 en France, disséminés en petits groupes dans le diocèse, et 313 à l'étranger¹, sans compter, il est vrai, les novices et les frères, ce qui peut bien tripler leur nombre. Puis il prend pour défendre son ordre l'attitude à la fois la plus digne et la plus habile. Au lieu de répondre à des attaques qu'il juge calomnieuses et mensongères, il se contente d'exposer l'esprit des *Exercices spirituels* de saint Ignace, la nature de l'obéissance imposée par les *Constitutions*, l'apostolat exercé par la Compagnie dans les missions, enfin ses doctrines².

Je n'entrerais pas ici dans l'analyse de ces divers points. Disons seulement que, sous sa plume, les *Exercices* ne sont qu'esprit et vie, amour et mysticité; l'obéissance imposée par les *Constitutions* l'a été presque dans les mêmes termes, par tous les ordres religieux, l'œuvre des missions des Jésuites est une histoire héroïque, qui a donné au christianisme des provinces entières³; enfin, les doctrines qu'on a le plus reprochées aux Jésuites, le probabilisme, le droit au tyrannicide, ne leur sont pas propres, et d'ailleurs sont très loin d'être approuvées par l'ensemble de la Société.

Les deux écrits de Valimesnil et de Ravignan firent une impression profonde⁴. Il était impossible de présenter avec plus de talent et avec une conviction plus sincère, une apologie plus habile des principes de la Société de Jésus et de ses œuvres. Je dis : des principes, car le Père Ravignan s'est tenu, sauf en ce qui concerne les missions, sur le terrain des doctrines. Or, ce qui a, tant de fois, attiré sur les Jésuites l'animadversion publique, la réprobation de beaucoup de catholiques et même des autorités ecclésiastiques, c'est bien plus ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont enseigné.

D'ailleurs, beaucoup d'esprits libéraux, nullement suspects de sympathie pour la Compagnie, trouvaient excessives et injustes les accusations portées contre elle. Ils penchaient vers l'application la plus libérale de la Charte, soit à l'égard des congrégations religieuses, soit

1. Sainte-Beuve (*Chronique* p. 45) donne le chiffre de 900 qui n'est peut-être pas exagéré, ni contradictoire. Il dit que les Jésuites n'avaient jamais quitté leur résidence de la rue du Regard. Un journal, *l'Union catholique*, était rédigé par eux.

2. Sainte-Beuve p. 181 dit que l'écrit de Ravignan est le « premier sorti des rangs des catholiques qui soit digne d'une grande et sainte cause » et reconnaît qu'il réfute, en partie du moins Michelet et Quinet. Il forcera ceux qui parlent en conscience à y regarder à deux fois et à distinguer ce qui est respectable.

3. Ravignan dans la première édition parle de 200 millions de convertis. Il a supprimé ensuite cette évaluation très exagérée.

4. 25.000 exemplaires de la brochure de Ravignan furent vendus en 1844.

à l'égard des écoles ecclésiastiques. C'était le cas d'Alexis de Tocqueville, ami de Quinet et de Michelet, et qui se sépara d'eux à ce moment¹. Il écrivait, ainsi que Louis de Cormenin, dans le journal *Le Commerce*. Louis de Cormenin, qui, sous le pseudonyme de Timon, avait fait au gouvernement de Louis-Philippe une guerre terrible de pamphlets, se rangeait à la Chambre du côté de la droite, qui réclamait la liberté de l'enseignement. Emile de Girardin, dans la *Presse*, prenait aussi parti pour les solutions les plus libérales, et quand on sait à quel point Guizot et le gouvernement étaient disposés à réaliser graduellement les promesses de la Charte sur la liberté d'enseignement, on est obligé de reconnaître que si aucun des projets présentés aux Chambres n'a abouti, la faute en est essentiellement à l'intransigeance des catholiques. Ils ont suivi la politique du tout ou rien et n'ont cessé de vouloir être dans leurs écoles maîtres sans contrôle, tout en gardant une part de contrôle sur les écoles de l'État.

Le gouvernement, d'ailleurs, n'était pas sans reproche. Sa conduite était hésitante et contradictoire comme celle du Parlement. Au mois de mai 1843, deux séries de pétitions furent apportées à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Députés, les unes émanant des protestants, s'élevant contre les condamnations qui les avaient frappés pour avoir tenu des réunions et ouvert des lieux de culte sans autorisation; les autres de catholiques réclamant, non seulement la liberté absolue de l'enseignement, mais la constitution de jurys non-universitaires pour la collation des grades. Les protestants soutenaient conformément aux déclarations expresses faites aux Chambres en 1834, que l'article 5 de la Charte établissant la liberté des cultes, rendait l'article 291 du Code pénal inapplicable aux réunions religieuses et à la création de lieux de culte faite par un culte reconnu. Malgré les éloquentes protestations du duc de Broglie, de Gasparin et Pelet de la Lozère, la Chambre des Pairs approuva Martin (du Nord), quand il maintint l'obligation de l'autorisation des maires pour la tenue de réunions religieuses, et celle du ministre des Cultes pour la création de lieux de culte nouveaux². M. Barthe, qui avait soutenu en 1834, comme garde des sceaux, le principe de la liberté des réunions religieuses, le combattit en 1843. Dans le débat à la Chambre des Pairs,

1. Mme Quinet (*Quinet avant l'exil* p. 329) dit que Tocqueville écrivit à Quinet pour adhérer aux leçons du Collège de France. C'est certainement faux et la lettre que cite à l'appui Mme Quinet, sans date, se rapporte à un cours précédent. Michelet dit dans son journal que Quinet le prévient le 5 juin que Tocqueville et Courcelles ne sont plus avec lui.

2. Rôle étrange de Martin (du Nord) né à Douai en 1790, avocat depuis 1810; sous la Restauration et dès 1814 bruyamment légitimiste, et dès la révolution de 1830, non moins bruyamment orléaniste. Député le 28 octobre 1830 de Douai. Son zèle gouvernemental le fait nommer le 6 août 1833 avocat général à la cour de Cassation; procureur général en 1834, c'est lui qui requiert contre les accusés d'avril, puis contre Fieschi; ministre de la justice du 20 sept. 1836 au 1^{er} avril 1839; puis de nouveau du 24 octobre 1841 jusqu'au 15 janvier 1847, date à laquelle il abandonne brusquement son poste. Le 13 mars 1847 il se suicidait. On attribua sa démission et son suicide à ce qu'il était compromis dans une affaire de mœurs.

le marquis de Dreux-Brézé posa la question dans les termes les plus élevés et les plus forts, en présentant la liberté de l'enseignement comme un corollaire indispensable de la liberté des cultes ; mais le marquis de Barthélemy gâta la thèse catholique en exigeant que la philosophie de l'Université fût, comme l'exigeait son décret de fondation, en 1808, basée sur la religion catholique. Le gouvernement n'osa pas prendre nettement position¹. Villemain, dans des termes vagues et généraux, déclara que l'éducation religieuse est inséparable de l'instruction et que l'Université restait et devait rester catholique. Cousin fut plus catégorique encore :

« Vous êtes des hommes d'État dit-il aux Pairs ; eh bien ! je vous affirme qu'à l'heure où je parle il ne s'enseigne dans aucun cours du royaume une seule proposition qui puisse porter atteinte directement ou indirectement aux principes de la religion catholique, sur laquelle est fondé l'enseignement non seulement philosophique, mais tout l'enseignement de l'Université. Ce fait je le proclame bien haut, parce que je désire que mes paroles soient entendues et qu'on sache que si un seul professeur s'écarterait du devoir qui lui est imposé, il y serait énergiquement rappelé. »

On allait jusqu'à prétendre que, parlant à des évêques qui lui avaient demandé audience, il leur avait dit : « Si vous avez dans votre diocèse quelque professeur dont vous soyez, je ne dis pas mécontent, mais dont vous ne soyez pas tout à fait content, écrivez-moi et j'en fais mon affaire. »

Les mesures prises vis-à-vis du professeur d'histoire de Mâcon, mis à pied pour avoir parlé avec admiration de Luther, et vis-à-vis de Bersot², venaient à l'appui de ces déclarations. En même temps, on interdisait dans les collèges l'*Histoire de France* de M. de Bonnechose, bibliothécaire du roi à Neuilly, parce qu'il était protestant³.

A la Chambre, le 27 mai, M. de Ladoucette présenta les pétitions en faveur de la liberté d'enseignement, et M. de Carné les appuya avec son élévation de parole habituelle, mais en accusant à tort Mi-

1. Cousin fut violemment attaqué par les journaux libéraux quand parut en 1842 le volume posthume de Jouffroy *Mélanges philosophiques* et qu'on sut que, sur ses instances, Damiron avait supprimé dans le travail sur l'*Organisation des études philosophiques* le morceau qui fut publié par Pierre Leroux sous le titre *Comment les Dogmes finissent*, où se trouve le fameux récit de « la nuit de Jouffroy. »

2. C'était en 1841 que Bersot avait écrit les *Réflexions sur M. Lacordaire* et avait répliqué aux critiques qu'on lui avait adressées. Il s'était élevé contre la prétention de Lacordaire de démontrer philosophiquement la révélation et s'était déclaré de l'avis de Pascal qui n'admettait pas l'ingérence de la raison dans les choses de la foi. Le recteur et le proviseur demandaient la révocation de Bersot. On les mit à la retraite mais on les remplaça par d'autres aussi bornés ou aussi timorés qui persécutèrent Bersot et finirent par le faire mettre en congé à la fin de 1842. Bersot en profita pour achever sa thèse qu'il passa en été 1843. On l'envoya à la Faculté de Dijon comme suppléant mais il réclamait sa réintégration à Bordeaux.

3. M. Duchatel, ministre de l'Intérieur, faisait désavouer dans les journaux ministériels de province les attaques des *Débats* contre les Jésuites et traiter les professeurs du Collège de France de brouillons et cerveaux fêlés.

Discours de Després à la rentrée de la cour de Cassation de nov. 1843 sur Et. Pasquier et les Jésuites, prononcé malgré l'intervention de Martin (du Nord).

chelet et Quinet d'avoir combattu la liberté d'enseignement tout en réclamant la liberté de la parole. Tout au plus pouvait-on prétendre que la théorie de Quinet sur le devoir de l'État d'enseigner une religion supérieure à toutes les confessions particulières conduisait au monopole. Villemain, qui, au fond, était partisan du monopole, se tira d'affaire par une équivoque, disant que le gouvernement de 1830 avait pris deux engagements : celui d'assurer la diffusion de l'instruction, celui de donner la liberté d'enseignement, qu'il avait été absorbé jusque-là par la première de ces tâches et qu'il allait s'occuper maintenant de la seconde¹. Enfin, à la réception du 1^{er} mai, le roi, dans une allocution à l'archevêque de Paris, dictée par Martin (du Nord), avait dit : « Vous savez toute l'affection que je porte au clergé et tout le bien que je lui ai fait. Je veux lui en faire plus encore; mais il faut tenir compte des difficultés des temps, et qu'elles soient levées². »

A ces avances, les catholiques, par la plume de Veuillot, répondaient en septembre à Villemain : « Vous n'aurez point de vacances, M. le Ministre, car les catholiques ne veulent plus interrompre la guerre qu'ils livrent à l'enseignement de l'État », et Veuillot ajoutait la menace : « Tout croule quand nous ne sommes plus là. Vingt empires dorment dans les tombeaux qu'ils nous ont creusés³. »

Les avances de Cousin aux catholiques furent aussi mal reçues par ceux-ci que par les libres-penseurs. Des deux côtés, on l'accusait d'hypocrisie. En réalité sans qu'il fût croyant ses instincts conservateurs lui faisaient considérer le catholicisme comme une force morale et sociale, qu'il importait de ne pas ébranler. D'autre part, il était arrivé à se persuader que la philosophie éclectique, nouveau cartésianisme platonicien, était seule capable d'établir sur des bases scientifiquement démontrables les grandes vérités du spiritualisme, et qu'ainsi il apportait à l'Église un concours d'un prix inestimable. Enfin, il concevait les dogmes catholiques comme une forme traditionnelle et symbolique, utile pour les masses, des vérités éternelles du spiritualisme. Dans une lettre adressée à la fin de mai aux journaux, Cousin se plaignit que le *Moniteur*, dans le passage que nous avons cité plus haut, eût altéré son discours en lui faisant dire que l'enseignement philosophique est fondé sur la religion.

1. Les sous-ordres dépassaient encore les chefs. M. Laforest, inspecteur primaire de la Dordogne, envoi en janvier 1844 une circulaire pour se plaindre que des instituteurs aient introduit dans les écoles des Bibles et des Évangiles « qui renferment des préceptes contraires à la vraie religion » et il les menace de venir avec le curé pour brûler ces livres. Le seul livre de religion permis dans les écoles est le catéchisme.

Le préfet de la Gironde, en oct. 1844 en arrivait à donner des autorisations individuelles pour tenir une réunion religieuse. Vingt-six personnes sont autorisées à se tenir dans un château.

2. A la réception du 1^{er} janvier 1844 en réponse à Villemain, le roi insistait sur la nécessité de l'enseignement religieux.

3. Le gouvernement en nov. 1843 poursuivait l'évêque de Chalons, M. de Prilly, comme d'abus pour avoir dans une lettre à l'*Univers* menacé d'enlever l'aumônier du collège.

« Une telle disposition écrivait-il, n'existe pas. La philosophie enseigne ces grandes vérités naturelles que, grâce à Dieu, la raison nous découvre et sur lesquelles reposent partout, et la famille, et la morale publique et privée, et la dignité de la vie humaine, et la sûreté des États. Ces grandes vérités composent un corps de doctrines ferme et solide, qui n'est pas et ne peut pas être l'enseignement religieux lui-même, mais qui s'y lie heureusement ¹. »

Si Cousin s'était contenté d'affirmer pour l'Université le droit et le devoir de la neutralité, on aurait pu accepter son point de vue. Mais l'espèce d'alliance qu'il prétendait imposer à l'Église et à l'Université, le catholicisme étant considéré par lui comme une forme populaire du spiritualisme et la philosophie comme une forme intellectuelle et épurée du christianisme, ne pouvait satisfaire ni les catholiques, qui trouvaient dédaigneux et méprisants ses respects pour leur foi, ni les universitaires, qui voulaient être libres et demeuraient en grand nombre voltairiens.

La situation était donc à la fois trouble et violente, et le gouvernement ne pouvait l'éclaircir ni la pacifier, incapable et de résister aux prétentions excessives des catholiques et de rendre leurs prétentions inoffensives en leur accordant les libertés légitimes.

Sainte-Beuve, dans les *Chroniques de la Revue Suisse*, a suivi avec une attention passionnée et très pénétrante tout ce mouvement d'idées.

Il en fait un résumé remarquable, où il signale très justement comme le fait capital de l'histoire du catholicisme au xix^e siècle, la ruine de l'esprit gallican et l'identification de plus en plus étroite de l'ultramontanisme et du catholicisme. Il se trompait cependant en croyant que le catholicisme était destiné à perdre de plus en plus de terrain. Il ne comprenait pas combien était profonde et vraiment religieuse, nullement mondaine, la renaissance de l'esprit catholique. Il ne voyait pas qu'on était à la veille d'une révolution, qui, faite par les adversaires du principe d'autorité, rendrait momentanément à celui-ci des forces nouvelles et donnerait aux Jésuites eux-mêmes une liberté d'action que ni la Restauration, ni le gouvernement de Juillet ne leur avait accordée.

Nous verrons peu à peu se développer toutes ces conséquences.

1. Sainte-Beuve prétend, *Chroniques*, p. 117, que Cousin avait préparé un catéchisme qui ne vit jamais le jour parce qu'il avait oublié le purgatoire.

CHAPITRE III

Michelet en 1843 — Voyage en Suisse

1843 est l'année où Michelet, avec son volume sur Louis XI, achève son *Histoire de France* au Moyen-Age, où, avec les *Jésuites*, il prend à l'égard du catholicisme une attitude de combat qui s'étendra bientôt au christianisme lui-même, où il abandonne ses leçons des Tuileries, donnant, le 23 juillet, une démission qui ne deviendra définitive qu'en 1845. D'autre part, le mariage de sa fille Adèle avec Alfred Dumesnil lui donne l'impression d'une rupture définitive avec le passé, bien que son gendre et sa fille viennent presque aussitôt après habiter auprès de lui, dans la maison de la rue des Postes, où il avait recueilli son vieil oncle Narcisse, et où il vivait entre son père et son fils Charles, alors élève du collègue Henri IV, et âgé de quatorze ans. Le volume sur Louis XI, commencé le 11 octobre 1841, auprès du lit de maladie de Mme Dumesnil, ne fut terminé que le 4 décembre 1843. Il paraissait deux jours après. Il avait été écrit pendant des années de trouble moral et intellectuel intense. Chose curieuse, rien dans ce livre ne se ressent du moment où il fut écrit. Il appartient entièrement à la période antérieure de la vie de Michelet, à celle de l'École Normale et de la Faculté des Lettres. Il respire un esprit d'impartialité, d'objectivité, de sérénité plus grand qu'aucun des volumes précédents. C'est le plus solide peut-être au point de vue historique, et un des plus parfaits au point de vue littéraire. Michelet y reste le grand coloriste, le grand évocateur qu'il est toujours, et il a mis en relief avec une puissance admirable la lutte entre Charles le Téméraire, dernier représentant de la grande féodalité, dévot, chaste, héroïque et féroce, et Louis XI, roi moderne et bourgeois, diplomate et administrateur. Bien qu'il ait cédé une ou deux fois à la tentation d'exagérer le modernisme et la valeur politique des idées de Louis XI, il avait trop le sens du réel et de la vie pour ne pas voir que ce roi très habile a été surtout un homme actif et très intelligent, merveilleusement servi par les circonstances.

Michelet aurait voulu, une fois achevé le *Louis XI*, entreprendre aussitôt un volume sur Charles VIII, l'Italie et la Renaissance. Il en avait déjà écrit en 1842 la préface, dont il donna lecture à la duchesse d'Orléans, à Neuilly. Cette préface avait dû primitivement figurer en tête du volume sur Louis XI, considéré comme marquant les temps modernes. Michelet reconnut vite que ceux-ci s'ouvrent seulement avec les guerres d'Italie et la découverte de l'Amérique. Il chercha d'autre part pendant toute l'année 1844 dans l'histoire de la Renaissance et

de la Réforme un aliment suffisant à ses aspirations d'avenir ; il eut beau faire, la situation présente, politique et religieuse, l'exemple de Quinet, de Mickiewicz, de Lamartine, le propre mouvement de sa pensée, tout l'entraînait à franchir les siècles et à commencer son Histoire moderne de la France par sa conclusion : la Révolution française¹.

Nous allons le voir, en effet, après avoir poussé Quinet à donner pour titre à son cours de 1844 *Rome et la France*, s'approprier ce titre, non sur l'affiche du Collège, mais dans les notes où il prépare ses leçons.

La question religieuse est devenue, depuis la crise de 1842, la principale de ses préoccupations.

La question politique y était intimement liée. Il se sentait entraîné vers les idées républicaines, et son cours de 1844 devait être hostile à la fois à la royauté et à l'Église.

Il crut, dans ces conditions, ne pouvoir conserver au château la position qu'il y occupait depuis 1828. La princesse Clémentine venait d'ailleurs d'épouser, le 21 avril 1843, le prince Auguste de Saxe-Cobourg. Cependant la duchesse d'Orléans demandait à Michelet de continuer ses leçons au château. Malgré cela, dès le 11 avril, il avait consulté le trésorier de la liste civile, M. Boismilon, et exprimé le désir d'en être rayé. Le 20 juillet, il offrit sa démission à la duchesse d'Orléans. Le 21, il expliquait à Boismilon l'impossibilité où il était de parler devant des personnes d'opinion différente des siennes. Sans doute la duchesse refusait-elle de recevoir la démission offerte, car nous voyons dans son journal qu'il toucha son traitement jusqu'au 15 juin 1843, et continuait à rendre visite à la duchesse. Il avait peine à rompre ses liens avec une famille qui le traitait comme un ami. On se fera une idée du ton amical de ces relations par une lettre que lui adresse le 23 août Mme Angelet, au moment où la princesse Clémentine revient en visite avec son mari au château d'Eu.

« Monsieur... La Princesse ne se ressent plus des fatigues de son voyage, sa santé est bonne. Elle est parfaitement heureuse avec le mari de son choix ; c'est un vrai culte qu'il a pour elle, et comme c'est un bon jeune homme d'une grande moralité, avec d'excellents principes, j'aime à penser que cette union durera toujours ainsi ; en vérité, pour eux, je ne puis souhaiter rien autre chose. L'expression *paternelle* dont vous vous êtes servi, m'autorise à

1. En juillet 1843 il croit encore qu'il va écrire la Renaissance, mais il sent qu'il le fera avec une tout autre allure que celle de ses précédents volumes. Le 5 juillet il écrit : « Que je le veuille ou non, l'histoire de France sera modifiée. Qu'elle le soit selon le vrai. J'entre dans la Renaissance, les guerres d'Italie etc. Il était grand temps que je prisse nettement parti contre le parti de la mort. » et le 26 juillet il écrit : « Se concentrer. Le décousu, voilà surtout ce qui me frappe. Les masses ! les masses ! les masses ! Pour cela il faut planer. *Die Flügel, die Flügel*, dit Rückert, des ailes par delà la vie, des ailes par delà la mort. Marche ! Marche ! Et quiconque s'arrête s'enfonce au sol et disparaît... Ils sont donc excusables ceux qui, pour aller encore, *changent d'allure*, et ne pouvant plus marcher se mettent à voler, à nager. Ballard a donc tort de me plaindre d'avoir modifié ma vie ; on a tort de reprocher la même chose à Lamartine. »

vous donner ces détails. Malgré votre recommandation, j'ai fait lire votre lettre à la Princesse. Elle en a été touchée beaucoup, et cela précisément parce qu'elle est princesse et qu'elle sait que les sentiments vrais sont rares et précieux. Quant à moi, Monsieur, je vous ai compris parfaitement; le contraire m'aurait étonnée. La princesse me charge donc de vous féliciter du mariage de votre fille, de vous remercier et de vous dire qu'elle compte bien que vous viendrez la voir cet hiver; car elle doit passer l'hiver à Paris; mais nous ne reviendrons qu'au mois de janvier. Je ne finirai pas cet article sans vous dire que partout la princesse a eu les plus grands succès, que l'on a remarqué la facilité, la variété de sa conversation, le sentiment des arts et une grande élégance de manières. De tout ceci, Monsieur, beaucoup de choses vous regardent particulièrement... »

Michelet ne cessa pas d'entretenir des relations de respectueuse amitié avec la duchesse d'Orléans et sa mère, la grande-duchesse douairière de Mecklembourg-Schwérin. Jamais il ne se livra à aucune attaque contre la famille d'Orléans. Néanmoins il lui paraissait incorrect de conserver une situation officielle auprès d'elle, quand ses amitiés et ses idées politiques le portaient du côté républicain. On ne peut que respecter et approuver ce scrupule.

Ce qui est curieux, c'est qu'en cette même année 1843, il fut mis par la duchesse d'Orléans en relations avec un pasteur luthérien d'une haute valeur intellectuelle et d'une grande largeur d'idées, M. Ed. Verny, par l'intermédiaire de qui fut ébauché un projet de mariage dans le monde protestant, projet qui fut abandonné au mois de décembre 1843. On peut le regretter, car, dans les années qui suivirent, Michelet se trouva entraîné dans une liaison qui pesa lourdement sur sa vie, et, nous donne des indications curieuses sur sa psychologie. Une dame, qui avait été l'amie de sa femme et l'avait choisi pour confident de ses chagrins domestiques, réussit, après la mort de son mari (mai 1844), à émouvoir sa pitié, et d'août 1844 à juillet 1846, s'établit entre eux une intimité que Michelet se reprochait, à laquelle il tentait constamment de s'arracher, et qu'il rompit enfin en 1846, au moment où il commençait d'écrire l'*Histoire de la Révolution*. Il y fut aidé par la pensée que cette relation toute de faiblesse et de complaisance, où le cœur ne jouait presque aucun rôle, n'était pas digne de celui qui allait raconter la période héroïque de la France.

En 1843, après le cours sur les Jésuites, le grand événement de la vie de Michelet avait été le mariage de sa fille. Il était prévu dès 1841, décidé dès 1842. En 1842 Michelet avait fait son voyage d'Allemagne avec ses trois enfants, Adèle, Alfred et Charles. Toutefois, la demande officielle ne fut faite par M. Dumesnil que le 5 avril 1843. Michelet alla à Rouen du 8 au 10 juillet, pour s'entendre sur les questions d'intérêt et de contrat, avec M. Dumesnil dont la situation était toujours obérée, et le mariage eut lieu le jeudi 3 août, d'abord à la mairie, devant un adjoint paysan, puis dans une vieille petite église du faubourg de Rouen, avec une messe basse dite par un jeune desservant.

Michelet quitte alors les jeunes gens et s'en va avec ses amis Eug. Noël et Delaunay, visiter le musée et Saint-Ouen, plus sombre

que jamais. Il pense en regardant ces pierres à la Méditation de Vinet qu'il avait lue dans le *Semeur* sur les Pierres des Temples, intitulée : « Est-ce là ce que vous regardez ? » où Vinet opposait la religion de l'esprit à celle de la matière et de la lettre. Cela répondait bien aux préoccupations de Michelet et aux rêveries qui remplirent pour lui toute la matinée du vendredi; il la passa seul à Saint-Ouen, qu'on restaurait ridiculement. Il les nota sur un papier qu'il conserva et il les développa le lendemain. Notes curieuses où l'on saisit la pensée au moment où elle jaillissait du cerveau :

« Descendu seul à Saint-Ouen. Mes derniers adieux au passé. *Novissima verba*. Redevenir l'homme d'airain que je fus.

« Le christianisme a deux chances : périr ou se transformer. Se transformera-t-il ? et dans quelle proportion restera-t-il ? Ceci diminue... tué par les siens. »

Il s'indigne alors de la « conjuration du maçon et du prêtre », qui défigure les monuments gothiques; mais, dit-il, « ils me rendent un grand service », en le détachant de ces pierres. « Saint-Ouen est en rose... On attife Saint-Germain-des-Prés en noir, réquisitoire contre la raison ». Les marchands de modes dans le sanctuaire mérovingien — et dans le blanc et solennel habit de saint Dominique ». Il imagine aussitôt un livre, où l'on peut voir le germe du *Prêtre*. Il s'écrie « Vieux prophètes du Moyen-Age, qui nous promettez l'Évangile éternel : venez à notre aide ! » Puis il rêve de l'avenir.

« Architecture rayonnante, par exemple douze galeries hautes et sévères, comme Saint-Étienne de Caen, aboutissant à un dôme, chacune amenant sa tribu. » Il s'adresse alors aux catholiques :

« Je leur ai tendu la main de ma barque, les priant de se sauver. Ils n'osent, ils restent sur le grand vaisseau qui enfonce. Ces grosses poutres les rassurent. » Il est repris alors par la beauté de Saint-Ouen, son église si aimée :

« Saint-Ouen. J'y restai longtemps assis. C'est chose faite exprès, très méthodique, après avoir tout comparé; un *consummatum est*. Vitraux d'en bas, tableaux très suivis; dais trop pompeux, pompe un peu vide et le haut de la croisée très clair, admirable en ce moment parce que très noir. »

Et alors, en quittant l'église, il dit adieu au catholicisme.

« Je regardai dans le bénitier l'église renversée et je lui dis, comme Juliette à Roméo : Il me semble que d'ici je te vois dans un tombeau. »

Le lendemain, il développait ces émotions poétiques de la veille dans un morceau qui est vraiment ses *novissima verba*, son adieu définitif au passé, un appel à l'avenir.

On saisit là, sur le fait, le travail littéraire de Michelet.

Le mardi 8 août, il partait pour la Suisse avec Charles. Il devait en revenir trois semaines après, le 1^{er} septembre. Il visita successivement Lyon, Genève, Lausanne, Fribourg, Berne, Lucerne, Aarau, Bâle, Thann, Strasbourg et Nancy.

Quel était le but de ce voyage? Que doit-il nous apprendre sur Mi-

chelet? Sans doute, il est déjà attiré vers la Suisse, entrevue en 1838, en se rendant à Venise, par la beauté incomparable de ses lacs et de ses montagnes, peut-être aussi par une pensée sentimentale, l'idée de faire le voyage qu'il avait projeté en 1841 avec Mme Dumesnil; mais d'autres préoccupations le hantent. Il va d'abord à Lyon, où les deux grandes questions qui se partagent le monde moderne : la question religieuse, la question ouvrière, se posent en antagonisme. Il porte déjà en germe dans son cerveau les deux livres : le *Prêtre* et le *Peuple*. Ce qui l'attire en Suisse, c'est le pays qui fut le berceau de la Réforme française, dont il prépare l'histoire, et dont les rudes habitants jouèrent un si grand rôle dans les guerres de la Renaissance où ils furent les alliés de la royauté française¹. C'est donc un voyage d'historien, plus encore qu'un voyage de nature qu'il entreprend. A Lyon ses amis Bouillier, V. de Laprade, professeurs à la Faculté; Macé, Dun, Brevin, Boistel, professeurs au collège; le docteur Lortet, lui racontent à l'envi des anecdotes contre le clergé. L'Eglise accapare les héritages. C'est un des résultats de l'égalité des partages établie par le Code civil, et qui fait hériter les femmes. Les paysans élevés dans les séminaires appliquent leur ruse native, âpreté gasconne ou grâces béarnaises, à cette chasse à l'argent. Michelet s'indigna de « ce Mammon de l'iniquité. Saint-Argent, sauvez-vous; Saint-Argent, priez pour nous. »

L'Eglise partout cherche à mettre la main sur les femmes. La confession les lui livre dans les couvents d'éducation. Macé lui raconte que toutes les servantes s'affilient à l'ordre des Blandines. La directrice les fait venir à cinq heures du matin pour les interroger sur leurs maîtres. Elles sont d'ailleurs sûres et honnêtes. L'Ordre les nourrit et les place.

Partout il retrouve le culte de Marie, chez les Cordeliers, chez les Maristes de Fourvières. « Dieu a changé de sexe. Marie en avant, et, derrière, Jésus, le doux Jésus, efféminé, lui aussi. » « Hier, dit-il, monté à Fourvières dans l'orage, à travers toute cette idolâtrie, qui fondait le chemin. » Il prétend, d'après V. de Laprade, que le clergé, qui « ne voit nul intervalle pour la femme entre la religieuse et la prostituée, éloigne les filles du mariage. » Le père de Laprade, homme d'esprit, blâme doucement Michelet de son ardeur anticléricale : « Ménagez le clergé, lui dit-il. Quelqu'un a dit : Partout où sont les Jésuites, les curés sont des cocus spirituels ». Le gouvernement passe du côté du clergé et des Jésuites. Le préfet, à Lyon, défend bien l'en-

1. Il y va aussi pour s'enquérir de la grande lutte religieuse et politique qui s'y livre depuis 1830. Elle était triple et entretenait en Suisse un état permanent de guerre civile : lutte dans l'intérieur des cantons entre partis démocratique et aristocratique; lutte entre les démocrates centralisateurs et les aristocrates particularistes, enfin lutte pour et contre les congrégations religieuses, surtout Jésuites, Lucerne, Fribourg, Argovie. Cette crise politique ne se résoudra que par les révolutions démocratiques qui de 1846 à 1848 feront passer le pouvoir aux radicaux à Genève, Lausanne, Berne, Zurich, etc. par la constitution fédérale de 1848 et par l'écrasement du Sonderbund et l'expulsion des Jésuites.

seignement secondaire, mais il livre à l'Église l'école primaire. La-prade père prétend que Louis-Philippe aurait voulu faire Ravignan archevêque de Paris.

Macé raconte aussi qu'on est obligé de compter avec les Jésuites. Il a dû les menacer d'un procès pour les empêcher de reproduire dans le *Monopole universitaire* les calomnies qu'ils avaient répandues à Lyon sur sa moralité. Jules Simon les a désarmés en leur donnant cinq francs pour l'association catholique de mission pour convertir l'Angleterre. Les Jésuites de la rue Sala ont déjà une bibliothèque de quarante mille volumes. Michelet est effrayé de leur puissance. « Qu'est-ce, dit-il, que mes six ou huit mille exemplaires contre tel de leurs journaux qui tire à trente mille? »

Michelet va voir le monde ouvrier, et après avoir deviné en lui l'auteur du *Prêtre*, nous trouvons l'auteur du *Peuple*. Dun le conduit aux salles d'asile, pleines d'enfants scrofuleux, fondées par Mme de Gasparin. Il prétend que les prêtres les voient d'un mauvais œil, à cause de leur fondatrice, et les refusent à la procession. Pourtant, le doyen des curés est parmi les protecteurs. L'école protestante est mieux tenue, les enfants plus aisés. Il visite « les bas quartiers de Lyon jadis inondés, sombres, humides, pleins de petits enfants qui ne naissent que pour mourir. »

Comme il l'a déjà fait en 1839, il s'enquiert des conditions de l'industrie de la soie. Il va visiter des patrons et les interroge. L'un d'eux petit fabricant, sans invention, laborieux, mais chagrin, parle de retourner cultiver les champs. Il se plaint de tout, du gouvernement, des accapareurs de soie et des négociants et des ouvriers qui, dit-il, sont insociables. Michelet lui suggère qu'on pourrait s'associer dans de grandes maisons pour douze ménages, avec chauffage commun. Un autre fabricant s'occupe, au contraire, d'enseigner aux ouvriers le moyen de passer sans frais d'un modèle à un autre.

Un troisième, ex-dessinateur, associé à un négociant, est optimiste; il ne désire pas que les ouvriers s'associent; cela diminuerait la force d'invention. La souffrance est une source de progrès. Pour lui, le dessinateur est tout, l'ouvrier peu de chose.

A côté de Fourvières Michelet a vu les communistes de la Croix-Rousse. Il éprouve une profonde tristesse : « J'errai seul avec des yeux refroidis, ou négatifs, entre ces deux grands peuples; tous les deux fermés pour moi : le peuple religieux, le peuple ouvrier. »

Cette pensée, à peine ébauchée ici, persistera chez Michelet pendant des années et s'épanouira en 1853, dans le morceau qu'il écrivit sur Lyon dans le *Banquet* et le *Dialogue des Deux Montagnes* ¹.

Le 12 après-midi, Michelet part pour Genève par Nantua et le Fort l'Écluse.

Sauf le pèlerinage obligé à Ferney, « triste et froid exil, d'où l'on n'a pas même la vue du lac », Michelet a passé les quarante-huit heures qu'il donna à Genève à causer avec quelques hommes

1. *Banquet*, p. 158, 160 et 162, 165, 168.

distingués, MM. Cherbuliez, professeur de droit; Adert, professeur de philosophie; Roget, le futur historien de Genève; Diodati, Adolphe Pictet, Merle d'Aubigné, le pasteur Martin. Il semble que Michelet ait songé à lancer avec les protestants de Genève un journal populaire qui ferait la guerre aux Jésuites et s'opposerait aux trente mille exemplaires du *Journal de la Propagation de la Foi*. Le rédacteur du *Fédéral*, dont il ne dit pas le nom ¹, s'oppose au projet, déclarant qu'un tel journal ferait l'union des catholiques et des radicaux contre la vieille bourgeoisie genevoise encore très menacée par Fazy depuis l'adoption de la constitution du 7 juin 1842. Les conservateurs étaient encore en majorité dans les deux conseils du canton; les radicaux tenaient le conseil municipal. Peu de temps avant la venue de Michelet, le 13 février 1843, ils avaient tenté une insurrection qui échoua, mais devait réussir en 1846.

Quoique Michelet se plaigne de n'avoir appris que peu de choses de ses interlocuteurs il semble avoir vu admirablement le côté tragique de la situation de Genève : les conservateurs condamnés à perdre le pouvoir par le développement même de la démocratie, mais leur ruine risquant de détruire tout ce qui avait fait l'originalité et la fécondité de Genève.

« Ils ne sentent même pas le besoin (les conservateurs) de s'entendre avec nos protestants de France. Ils périront... Quoi! ce grand nom de Genève périrait... ² »

Le 15, Michelet va de Genève à Lausanne en quatre heures; hôtel Gibbon. Le soir, il reçoit M. Monnard, « triste, éteint; sa femme silencieuse comme le tombeau ». Olivier vient aussi. Le lendemain, il va à Beaulieu, avec M. Villemin, voir la propriété où Vinet habite et où Mme Necker mourut. Cependant il ne voit pas Vinet et se contente de son beau-frère, M. Gilliard, de Monnard, du pasteur Cérésoles et de Jacquet, conseiller d'État.

Fribourg, où il passa le 17 août, l'intéressait plus que Lausanne. C'était la forteresse du jésuitisme. On sent que Michelet y arrive tout frémissant, prêt à voir des choses terribles. L'arrivée est pourtant aimable. Il a pour compagnon un jeune patricien fribourgeois dont la famille est liée avec les catholiques violents, les O'Mahony, les Saint-Victor, mais d'une excellente éducation, qui se dit tout Français et qui loue la sociabilité des mœurs fribourgeoises et la gaieté de la population.

Michelet rencontre aussi, en arrivant, le fameux père Girard, cordelier, l'apôtre de l'enseignement mutuel.

Mais la ville, « cette rude ville de combat », produit sur lui une impression saisissante, avec le profond ravin de la Sarine qui l'entoure des deux côtés et sur lequel elle surplombe comme un cap de cinquante mètres de haut.

1. Le directeur du *Fédéral* était M. Jean Huber Saladin.

2. Voy. la suite dans G. Monod, *Michelet à Genève en 1843* (*Semaine littéraire* de Genève, 4 mars 1911, p. 100).

« La ville improbable, absurde, *la ville du vertige*. Le miracle habituel dans les ex-votos des chapelles, c'est de tomber sans se tuer, soutenu par la Vierge. La Vierge aussi tient Fribourg en l'air, sur le penchant des abîmes. Mais voici la science moderne qui entre en concurrence avec la Vierge et fait aussi ses miracles. Elle jette un pont du diable, deux ponts, tant qu'on en voudra, à 100 pieds, à 200 pieds. Quoique très fatigué en arrivant, je passai, par un grand soleil, les ponts, les rampes, regardant sans trop de vertige ces affreux abîmes, le serpent de la Sarine rudement tordu, la ville descendant à rangs serrés de maisons, sur son roc, entre deux plis du torrent. Une ville plus vieille que les vieilles et plus jeune que les jeunes (par les ponts du moins), le tout sous le double et triple fort des Jésuites, qui de plus ont leurs Liguoristes au bas, leurs Maristes, leur théâtre où l'on met en contraste l'élégant élève des Jésuites avec le lourdaud du collège laïque. »

Michelet, naturellement, se rencontre à Fribourg avec les quelques libéraux qui s'y trouvent encore. Il ne trouve plus M. Schaller, qui est mort, ni le conseiller d'État, M. Charles, seul conseiller libéral, mais qui est obligé de mettre son fils aux Jésuites, pour lui conserver l'héritage d'une tante. Il voit, par contre, l'historien de Fribourg, M. Berchtold, médecin de l'hôpital, et il est piloté par M. Dageret, qui va quitter Fribourg, où il n'a rien à espérer, pour aller à Porrentruy, diriger une école normale primaire. Il a été élevé chez les Jésuites et les défend contre le reproche d'encourager la délation chez leurs élèves, bien qu'ils les encouragent à parler les uns sur les autres ouvertement. Dageret fait remarquer que les jeunes filles que les deux promoteurs rencontrent les regardent d'un air sombre et farouche, parce que Dageret est un adversaire des Jésuites. A Berne, où il passe le 19, Michelet ne fait que visiter quelques personnes, M. de Rodt, Zerleeder, Fetscherin Tillier, de Rougemont, le colonel May. Il suit toujours son idée de lutte religieuse, prêche la nécessité de s'entendre pour combattre par la presse; prend le titre des *Erinnerungen*, d'Ernst Münch, sur les Jésuites de Louvain, et apprend de M. de Rougemont qu'il a vu à Rome une lettre de Vuarin, le curé de Genève, qui se vantait d'avoir joué Fazy et les radicaux. Il dit que les riches Bernois sont hantés par le fantôme du communisme. Le colonel May est effrayé parce que le gouvernement veut centraliser les biens communaux des pauvres.

Lucerne, naturellement, intéresse Michelet plus que Berne, comme Fribourg l'a plus intéressé que Lausanne, parce qu'il y retrouve la seconde des forteresses du Jéuitisme.

Pendant la nuit, il songe à reprendre dans son cours toute la polémique de la Réforme — les idées de Luther sur la confession. On le voit esquisser tout un chapitre du *Prêtre*, d'une déplorable fantaisie.

« Au Moyen-Age, la confession était moins absurde. On hésitait moins à envoyer sa femme à un homme d'une vie si exceptionnelle, si abstinente. Le jeûne explique une foule de choses au Moyen-Age. Aujourd'hui, au contraire, l'homme épuisé c'est le mari, par le travail, par les soucis de la concurrence. Le prêtre agit avec une force tout intime. Si le prêtre veut qu'on

lui confie ce qu'on lui confiait alors, qu'il se mette par le jeûne dans la même situation. Ajoutez qu'au Moyen-Age l'âme n'ayant pas encore la faculté analytique pour se révéler et s'analyser elle-même ne présentait pas au prêtre les mille fils par lesquels il la prend aujourd'hui, la prend, la garde, la tire à volonté. Prenez le prêtre le plus sage et la femme la plus sage, il sera bientôt le vrai mari spirituel. Avec qui ressuscitera-t-elle ? Avec celui qui déjà sur la terre la menait à Dieu. Quel est l'ignoble époux qui voudra d'un tel partage ? A lui, le corps, au prêtre le cœur ! Cela prouve que le mariage n'est pas constitué encore ; il impliquerait l'union des cœurs, la communication d'esprit habituelle. »

Il visite le collège des Jésuites, l'Arsenal où il voit le casque de Zwingle ; — le lion de Thorwaldsen lui paraît moins tragique en réalité qu'en reproduction. Le nonce, Italien de trente ans, très gai, paraît être le roi, plus que le roi, Dieu le père ; il conclut que la Suisse catholique n'est pas une République¹.

Il entre le soir, en attendant la poste d'Aarau, à l'église des Jésuites, très parée, très coquette, pleine de marbres.

Fresques déplorables représentant la vie de saint François Xavier, jusqu'à son apothéose, où le Pape et toute l'Eglise le voient de terre monter au ciel, ou plutôt triompher dans le ciel sur un char attelé d'un éléphant et d'une girafe. Rien de plus burlesque.

Il y avait une foule le matin aux églises. Aux Jésuites il entraît trois femmes, une dame et deux paysannes qui attendaient pour se confesser. Un gros sacristain à figure avachie, mine basse, lèvres pendantes, leur dit rudement d'entrer. Elles disparurent (les confessionnaux qui sont dans l'église ne servent à rien apparemment). Nous nous acheminâmes pour sortir et il claqua la grille sur nous avec autant d'humeur que s'il avait su qui j'étais.

Sur la route d'Aarau, le 22 août il rencontre de longues files de femmes condamnées conduites au travail par un homme avec fusil chargé. Les condamnées vivent ainsi en plein air, travaillent et se portent bien.

Ses préoccupations religieuses le poursuivent. Au premier village il remarque des bénitiers sur les tombes « pour empêcher, dit-il, les malins esprits d'emporter, de promener les corps, d'en faire des vampires ». Il relève à Munster une épitaphe qui l'émeut profondément : « Je suis un enfant de deux ans. Quelle chose horrible qu'il faille si petit, comparaître devant Dieu. »

Il ajoute « croyance vraiment horrible qu'un innocent ait à craindre Dieu. On sent aussi que ce sont les meilleures âmes, les plus douces et les plus tendres qui sont le plus tourmentées, le plus asservies !... parce qu'elles donnent, par le cœur, une prise plus forte que les autres (de là le charnier des catholiques et des peuples catholiques, mais en même temps toutes les misères de la tutelle, sous un tuteur rusé, dépravé). »

A Aarau, où il descend à *l'Homme Sauvage*, il va voir le vieux Zschokke, « vieilli, alourdi, mais énergique, cordial ». Il cause avec

1. Michelet assiste le 21 à une séance de la Diète, où l'on ne parle guère qu'allemand.

lui « de Charles le Téméraire, mais aussi des catholiques ». Zschokke croit que le soulèvement des catholiques est l'ouvrage des couvents. Les couvents de femmes lui paraissent peu dangereux. « Ce sont de vieilles filles ignorantes qui ne peuvent élever des demoiselles. »

A Aarau il s'occupe surtout de recueillir des renseignements bibliographiques sur l'histoire suisse. Il admire la collection Zurlauben ¹.

D'Aarau à Bâle Michelet est préoccupé des souvenirs des guerres civiles qui avaient ensanglanté ce pays de 1831 à 1833, quand le mouvement démocratique soulevé à la suite de la Révolution de 1830 eut à lutter, pour amener une révision libérale des constitutions cantonales, contre la résistance des partis conservateurs. Dans le canton de Bâle, la campagne avait obtenu en 1832 et maintenu en 1833 son indépendance, Bâle-Campagne vis-à-vis de Bâle-Ville. Michelet se trouve dans la diligence avec un paysan qu'il pense être un des habitants de Liestal qui battirent le 13 août 1830 le colonel bâlois Vischer dans la forêt de la Hardt :

« Nous avions dans la diligence un curieux échantillon du paysan arrivé d'hier à la vie civile : un homme de Liestal, 50 ans, les yeux durs et saillants, pommettes des joues très grosses, bossu, nez triangulaire, tous les traits comme poussés en avant et ramassés vers une pointe, une proue, un groin de sanglier, *fulmineus sus*. De grandes mains, mais blanches, et qui n'ont pas travaillé à la terre, la voix haute, âpre, ricuse, les yeux inquiets, la tête à droite, la tête à gauche. La vraie figure d'un bon tireur, alerte, la main sûre, qui n'aura pas manqué son coup dans la forêt de la Hardt, au 13 août. Il nous montre lui-même les lieux où l'affaire se passa.

Michelet fait ainsi la psychologie un peu imaginative de tous ceux qu'il rencontre sur sa route. On saisit là un des dons et des dangers de son génie :

Autre compagnon de voyage : un petit homme en blouse, l'air vif, brusque, inquiet, quelque chose de sagace et de hardi, mains blanches (un fraudeur ?)

Un autre encore, un Français venant de Milan, parlant les trois langues, mains de cordonnier, habits de velours de coton, l'air bas, sensuel, rusé, — très suspect.

A Bâle, où il descend à la *Couronne*, au bord du Rhin, près du pont, Michelet oublie les disputes contemporaines et se laisse emporter par les grands souvenirs de la ville des conciles et de la Réforme. Ces pages sont les plus belles du journal. Il écrit le 24 août en contemplant le Rhin :

« Combien cette vue dut charmer ceux qui virent dans le Rhin la barrière de la liberté religieuse, les Erasme, etc... Moi-même je m'y trouve d'autant plus animé à défendre toute la suite de nos traditions modernes, Erasme et Luther, Dumoulin, Shakespeare et Molière, Voltaire et Rousseau, tous ces chercheurs, ces douteurs qui parurent flottants, et qui, dans leurs incertitudes, n'en ont pas moins fondé. Ils ont fondé la liberté de chercher encore, et préparé les garanties de toutes sortes qui font notre sécurité, notre dignité.

S'ils ont souffert pour nous fonder cette commune patrie moderne (*qui sanguine nobis hanc patriam peperere suo*) nous souffrirons aussi pour défen-

1. Question des couvents — Argovie en 1841.

dre leur mémoire, à laquelle restent attachées tant de belles et grandes choses dont jouissent leurs ennemis mêmes. Temps sombre, pluie, ciel plomb, à peine un point bleu. Le pont et le Rhin presque entièrement dans l'ombre. »

Il visite le Musée, l'Arsenal. Le professeur de théologie Stehelin est le seul savant qu'il rencontre dans sa jolie maison du Petit-Bâle. Stehelin lui dit qu'à Bâle il n'y a pas de banquiers, mais que beaucoup de Bâlois pratiquent le prêt d'argent. Le 25, Michelet va seul à la salle du Concile pour y rêver de passé et d'avenir.

De Bâle, Michelet va à Thann voir son cousin Lefebvre et visiter la vallée de Saint-Amarin. Puis il se rend à Strasbourg. Ici toute sa hantise anti-catholique le reprend, et il voit l'Alsace livrée au plus dur cléricalisme, et par là ennemie de la France. Il va voir à Urbès la Vierge qui y a été peinte en commémoration d'une apparition.

« Elle est représentée, dit-il, écrasant le serpent, sur le globe du monde. Un peu au-dessus de la tête du serpent est écrit *Frankreich*. Voilà comment ils associent l'idée de la France à celle du mal par excellence... et cela sur la frontière. Rapprochez cela du plaisir qu'ont les Alsaciens à voler les Welches, selon Mme Barbet¹. »

A Strasbourg, à la cathédrale, tout lui parle de fanatisme religieux.

Michelet rentre de Strasbourg à Paris par Saverne, Sarrebourg, Lunéville, Nancy, l'Argonne, Châlons et Meaux. Il se sent tout ravivé quand il quitte l'Alsace pour la Lorraine.

« Lundi 28, à 4 heures, partis par un froid brouillard, qui sent son septembre, et monté, monté du Rhin à Saverne, de Saverne à la digne colonne qui nous dit toujours *Alsace*, pour dire que Louis XIV a fait de grandes choses, durables et que nous n'en faisons guère. Ce que le valet de chambre disait tous les matins à Saint-Simon : Monsieur le Duc, levez-vous, vous êtes né pour les grandes choses » il faut le dire tous les matins à tous depuis que tous sont anoblis, tous sont ducs et pairs... sacrés par la Révolution... »

Nous rencontrâmes la Lorraine au sommet, pauvre et sèche en comparaison de la grasse Alsace, mais tout autrement vive et énergique, avec la dure petite tête qui porte de si lourds fardeaux.

Suit un ravissant tableau de campagne.

A Nancy, où il est conduit par son élève Goguét, professeur de rhétorique au collège et par son collègue Bontoux de philosophie, il visite le champ de bataille où périt Charles le Téméraire et fixe au confluent de deux ruisseaux la place où il périt. Ses amis le ramenèrent à la question religieuse qui ranime tout, au recteur Magin qui met sa fille au Sacré-Cœur et combat Lacordaire. L'aumônier du lycée, ami de Lacordaire, parlant de Damiron un jour d'exécution capitale, dit que les guillotins sont moins coupables que lui.

Michelet note à Nancy la forte persistance de l'esprit local associé au patriotisme ardent.

« Aujourd'hui encore, dans Nancy, fort esprit de localité, gloriole d'ex-

1. Dans le *Tableau de la France* il n'a pas compris l'Alsace qui pour lui est Allemagne.

capitale, que combat l'esprit de guerre, l'esprit français, l'instinct démocratique de la grande patrie. »

A Meaux, il retrouve le souvenir de Bossuet qui a toujours exercé sur son esprit un incroyable prestige. Déjà en 1839 il s'était promené et avait médité dans ce jardin épiscopal « ce noble jardin sans ombre, comme l'âme du grand orateur ». Il y avait encore en 1842 admiré le palais de Bossuet « la sombre allée d'ifs séculaires, enlaçant leurs vieux bras, comme de funèbres songes s'enchaînent dans une longue nuit ». Toutes les fois qu'il rencontre Bossuet son image lui arrache de fortes paroles. Voici ce qu'il écrit le 1^{er} septembre 1843 :

« Revu la cathédrale et le jardin de Bossuet (le palais fermé faisait illusion. On eût dit que Bossuet était mort la veille) les charmilles solitaires qui me firent penser à Vascoël, à Madame dont le portrait est au cabinet de Bossuet; enfin monté sur la terrasse, entré sans être conduit par personne à ce cabinet de travail triste et sec, boisé sans goût, où l'on croirait retrouver la sèche tristesse du prêtre, et les moments de recueillement (et d'incertitude ?) si ce pompeux génie en connut jamais. Oui, ces ifs qui mêlent leurs pointes, n'ont jamais ombragé de doute. D'ici pourtant la vue n'est plus harmonisée, dominée par l'imposante cathédrale. D'ici, on ne voit ni Meaux, ni Versailles. Et qui empêche qu'une libre pensée ne s'y fasse jour... Si l'orgueil le permettait, si les temps écoulés ne pesaient, les triomphes de la chaire. — Tout cela aboutissant aux défaits de Louis XIV. La France s'en va sous les Jésuites, et dans l'Europe, le petit juif Spinoza qui les engloutira tous... Donc, que Bossuet même fasse la révérence au Pape et finisse son grand combat. »

A sept heures du soir Michelet rentre à Paris et retrouve

« Alfred, Adèle, que je n'espérais pas revoir — mon père et sa joie parieuse, Gazelle et Marie. M. Michel, la maison, la même amie, douce et triste, — sauf cet aimable jeune bonheur. »

Il résume ses impressions.

« Ce voyage plein de choses fortes qui m'arrivaient par éclairs, n'a pas eu d'ensemble. J'avais deux pensées : 1^o mon Charles le Téméraire, sur lequel j'étais assez froid; 2^o ma polémique, sur laquelle j'étais non pas refroidi, mais fatigué.

Je vis les Alpes et m'élevai peu. Seulement j'ai vu Ferney et seul, la salle du concile de Bâle tout illuminée par la lumière du matin. »

Michelet revenait en effet de son voyage tout rempli des pensées d'où allaient sortir son cours sur Rome et la France et son livre du *Prêtre*, dont cependant l'idée ne lui vint avec netteté qu'en 1844.

Mais il lui faut avant tout achever son *Louis XI* et c'est à cela qu'il travaille au retour, non sans peine et toujours tiraillé par ses idées de polémique religieuse, au point qu'étant allé passer à Rouen les 1^{er} et 2 octobre pour régler avec le notaire des Dumesnil des affaires d'argent, il en revient avec des idées d'une abstraction toute métaphysique sur ce que doit être la philosophie de son cours.

« Le temps moderne, (sans penser à Dieu comme Dieu personne) a fait les œuvres de Dieu, comme fils, amour égal pour tous, et comme père ou créa-

teur. Mais la seule pensée a été pour Dieu substance (Spinoza). Maintenant il faut que l'esprit moderne retourne au Dieu cause qui donne l'unité. »

Il se met avec ardeur au *Louis XI*. Le 3 novembre il termine *Charles le Téméraire*. Le 6 il commence le dernier chapitre. Le 4 décembre il finit l'ouvrage et le 6 est achevée l'impression. L'ouvrage sera mis en vente le 4 janvier.

Ce n'est que le 13 décembre qu'il commence à préparer son cours. Le 20, il en fixe les six premières leçons. L'idée centrale sera : au xvii^e siècle Rome et l'Espagne tarissent, la France croît — mais elle se rapproche de Rome et dès lors décroît.

Michelet allait commencer seul son cours avec Mickiewicz dans des dispositions assez mélancoliques. Quinet avait reçu des observations de Villemain parce qu'il prétendait donner pour titre à sa chaire : *Littérature et institutions de l'Europe méridionale*. Il demande un congé pour aller en Espagne et part le 8 novembre pour revenir le 22 février 1844. Le 12 novembre les professeurs du Collège de France décident en l'absence de Michelet que les professeurs qui ne font qu'une heure devront se faire remplacer pour l'autre (contre Michelet). Le 15 octobre Lerminier publie dans la *Revue des Deux Mondes* un article contre Michelet et Quinet. Les brochures contre les professeurs se multiplient. On lacère les affiches du *Louis XI*. Capefigue dit à Michelet le 4 octobre : « Avant trois ans on vous destituera ».

CHAPITRE IV

Le Cours de 1844 et le "Prêtre"

J'ai dit dans quel état de désarroi moral et intellectuel se trouvait Michelet en l'année 1844. Il aurait pu avoir dans son intérieur une vie heureuse et calme entre son père et le jeune ménage Dumesnil; mais il avait laissé sa vie sentimentale aller à la dérive; tout en se le reprochant, il ne pouvait s'arracher aux liaisons inférieures auxquelles il s'était laissé prendre; il les transformait en un sentiment de communion mystique avec le peuple, il essayait même une éducation qui aurait peut-être abouti, s'il avait eu affaire à une nature mieux douée, à un mariage qui eût été la pire des catastrophes. Il s'en doutait, car en septembre, étant à Rouen avec ses enfants et rencontrant une dame à l'œil dur qui était une ancienne servante, il parle avec énergie du danger de pareilles unions. En outre commençait pour lui un souci qui allait le harceler pendant vingt ans. Son fils Charles, qui arrivait à ses quinze ans, lui causait des inquiétudes et des chagrins grandissants. C'était pourtant un aimable enfant, point sot et doué admirablement pour le dessin, mais incapable de travail assidu. Il passait d'école en école, mécontentant partout ses maîtres par sa paresse et son inconduite. Et quoique Michelet s'en montre constamment et douloureusement préoccupé, lui qui se croyait appelé à refaire l'éducation de la France et du monde était au fond incapable de diriger celle de son fils.

Intellectuellement son désarroi n'est pas moins grand. Sur quel plan va-t-il continuer son *Histoire de France*? Il continue à travailler à son volume de la Renaissance, écrit même tout le règne de Charles VIII et le porte à l'imprimerie le 31 juillet. En même temps il se sent invinciblement attiré vers la question religieuse et la préparation de la Révolution. En mars il fait annoncer dans les journaux qu'il publiera le 15 avril son cours du Collège de France sous le titre *Rome et la France*. En avril il projette un livre un peu différent qui sera intitulé : *L'Église et la famille*. Au commencement d'août il pense à publier *L'Évangile éternel*. Enfin le 9 août il commence le *Prêtre* dont le titre complet sera *Le Prêtre, la Femme et la Famille*, livre tout préparé par les lectures faites pour son cours *Rome et la France*. Il y travaille désormais sans désespérer, l'achève le 10 janvier 1845 et le met en vente le 20 janvier.

En réalité depuis son cours sur les Jésuites sa pensée n'avait pas quitté la disposition polémique où l'avait jeté la bataille du prin-

temps de 1843. Son cours de 1844 qui avait pour sujet : *Rome et la France* en est une preuve nouvelle.

Si Michelet avait traité ce sujet avec le sérieux et l'objectivité de l'historien, il y avait là matière à une étude ample et belle. La France de Henri IV et de Richelieu donnait l'exemple d'un pays où le pouvoir royal sortait fortifié d'une période d'anarchie, et où malgré un réveil religieux au sein de l'Église, malgré les soubresauts de la turbulence à la fois féodale et républicaine des huguenots, le pays jouissait d'une liberté religieuse unique en Europe, pendant que l'Allemagne et l'Angleterre étaient en proie aux plus sanglantes convulsions et que l'Italie et l'Espagne subissaient une décadence progressive sous le joug de la tyrannie religieuse la plus oppressive. Cette situation privilégiée, la France la perd à la fin du siècle, en partie, je le veux bien, par l'excès des ambitions de Louis XIV, mais plus encore par sa politique religieuse qui marque l'abandon de la tradition de Henri IV et de Richelieu. Il y avait là une magnifique introduction à l'histoire intellectuelle et religieuse du xviii^e siècle. Michelet l'a entrevu. Mais il n'a su exécuter son plan d'une manière digne ni de lui ni du sujet lui-même. Il a improvisé son cours et s'est laissé entraîner à une polémique constante et souvent à une rhétorique bien vide.

On peut lui trouver, si l'on veut, une excuse dans l'état général des esprits, dans l'atmosphère de bataille où l'on vivait alors.

La lutte religieuse commencée continuait avec un redoublement d'ardeur et la politique incertaine et contradictoire du gouvernement accroissait l'audace des partis. D'un côté le roi, à la réception du 1^{er} janvier, se plaignait à l'archevêque de Paris de l'attitude séditieuse d'une partie de l'épiscopat; le gouvernement faisait condamner à quinze jours de prison et 4.000 francs d'amende l'abbé Combalot pour avoir accusé les professeurs de l'Université d'impiété dans son *Mémoire aux évêques de France et aux Pères de Famille sur la guerre faite à l'Église et à la société par le Monopole Universitaire*, et Louis Veuillot, ainsi que le gérant de *l'Univers*, à un mois de prison et 3.000 francs d'amende pour avoir pris la défense dudit Combalot. En même temps le ministre de l'Instruction publique, Villemain, prenait en toute occasion la défense des professeurs attaqués par les évêques. Par contre le ministre de la Justice Martin (du Nord) et le ministre de l'Intérieur Duchatel ne manquaient pas une occasion d'entraver par des arguties légales la liberté de culte des protestants. On faisait condamner à un an de prison et à 6.000 francs d'amende un curé démissionnaire de Senes, M. Maurette, qui s'était permis d'exposer dans une brochure *Le Pape et l'Évangile* ¹, les motifs de sa démission ². On condamnait de même sous prétexte d'attaques contre un culte reconnu une brochure de M. Toussaint Michel ³. Si on laissait les journaux ministériels atta-

1. Lyon chez Denis, 1844.

2. Et on l'enfermait avec un escroc pour faire sa peine.

3. On condamnait celui-ci à six mois de prison et 2.000 frs d'amende. Ce pauvre diable restait en prison, sa peine finie, faute de pouvoir payer son

quer avec la dernière violence les Jésuites, on laissait d'autre part ceux-ci reconstituer leurs établissements et leur hiérarchie en France. On laissait Lacordaire rétablir sans autorisation l'ordre de Saint-Dominique en France, et les congrégations enseignantes de femmes se multiplier à l'infini. Dans le procès fait à l'*Univers* on avait entendu l'avocat général de Thorigny louer le gouvernement de ses efforts pour établir l'unité religieuse en France. Jamais cette incohérence gouvernementale ne s'était manifestée avec plus d'éclat que dans la discussion de la loi sur l'enseignement secondaire qui eut lieu en 1844, d'abord à la Chambre des Pairs, puis à la Chambre des Députés. C'était la troisième fois que le gouvernement de Louis-Philippe tentait de légiférer sur la liberté d'enseignement, promise par la charte de 1830 et réclamée à grands cris par le parti catholique moins au nom des principes que dans un esprit d'animosité violente contre l'Université. Son intransigeance devait faire échouer le projet de 1844 comme les précédents. Le projet de 1844¹ concevait la liberté de l'enseignement en ce sens que tout collège libre dont les professeurs de rhétorique et de philosophie seraient licenciés ès-lettres et qui aurait un maître bachelier ès-sciences mathématiques serait considéré comme collège de plein exercice. Les élèves pourraient se présenter au baccalauréat avec un certificat d'études délivré par leurs parents, et qui d'ailleurs ne serait exigé que des élèves de moins de 23 ans. C'étaient là de bien modestes garanties exigées par l'État. Le projet ministériel laissait subsister le privilège des petits séminaires, c'est-à-dire de toute une série d'établissements catholiques libres d'enseignement secondaire². A la Chambre des Pairs un rapport admirable de lucidité et d'élévation d'esprit, dû au duc de Broglie, amenda sur deux points importants le projet du gouvernement. Les petits séminaires devaient être soumis à la règle générale; d'autre part, comme c'était l'enseignement de la philosophie universitaire qui était le principal objet des attaques du clergé et des cléricaux³, M. de Broglie demandait qu'il fût supprimé des collèges et reporté à l'enseignement supérieur où il était mieux à sa place. Bien que M. de Montalivet, intendant de la liste civile, eût soutenu cette proposition par un argument des plus fâcheux en rappelant que le décret de 1808 faisait de la religion catholique la base de l'enseignement secondaire; bien que Cousin eût défendu avec éloquence la philosophie spiritualiste enseignée dans les collèges, fondée sur des principes aussi certains que ceux de la physique et de la chimie, la Chambre des Pairs adopta l'amendement de la commission tout en maintenant le privilège des séminaires⁴. A la Chambre des Députés, la

amende et on l'enfermait à Sainte-Pélagie avec deux banqueroutiers. Michel obtint sa liberté par Hébert, le procureur général.

1. Présenté par M. Villemain, mais on reconnaît aussi l'influence de Guizot.

2. On avait voulu ainsi se concilier les évêques.

3. Voyez les discours dans ce sens de Beugnot et de Quentin Bauchart.

4. Avril et mai 1844.

commission dont le rapporteur fut M. Thiers, rendit plus rigoureuses les garanties exigées des professeurs de plein exercice, rétablit les études philosophiques dans les collèges et soumit les petits séminaires au régime des ordonnances de 1828. La majorité de la Chambre donna raison sur tous les points au lumineux rapport de Thiers, mais la loi violemment attaquée par tout l'épiscopat ne fut pas représentée à la Chambre des Pairs et le système du monopole subsista avec l'agitation permanente dont il était l'occasion.

A l'excitation que causaient chez Michelet ces agitations du dehors se joignaient les attaques dont lui-même ou ses amis étaient constamment l'objet. A chaque instant paraissaient des brochures où ils étaient bafoués. C'était, en février les deux petits volumes anonymes du P. Cahour : *Des Jésuites par un Jésuite*, où l'on relevait les erreurs de textes et d'interprétations commises dans leurs leçons sur les Jésuites par Michelet et surtout par Quinet; c'était au même moment le *Simple coup d'œil* de l'abbé Védrine ¹; c'était surtout en septembre la brochure : *Les nouveaux Montanistes au Collège de France*, également anonyme et d'une verve comique, dirigée contre Michelet, Quinet et Mickiewicz ².

Enfin dans les Chambres on réclamait périodiquement du gouvernement qu'il empêchât les professeurs du Collège de France de transformer leurs cours en prédications révolutionnaires ou irréligieuses. Le 17 janvier, à la Chambre des Députés, de Tocqueville reproche au ministère de rester silencieux devant les agressions des évêques « qui croient pouvoir impunément attaquer, injurier, calomnier une institution de l'État, et devant les manifestations d'hommes considérables qui, irrités par ces attaques injustes, parlant au nom de l'État, dans des chaires créées et maintenues par l'État, attaquent non plus seulement telle portion du clergé qui menace l'instruction laïque, non plus même le clergé tout entier, mais le catholicisme même, mais le christianisme même ».

Le 16 avril, à la Chambre des Pairs, Montalembert tout en proclamant son respect pour la liberté absolue de l'enseignement supérieur, protestait contre le scandale des cours du Collège de France et s'étonnait de l'indulgence qu'on leur témoignait. Le 9 juillet, à la discussion du budget de l'instruction publique à la Chambre des Députés, Lespinasse se plaignait que Mickiewicz, Michelet et Quinet donnassent un enseignement contraire à la morale publique et à tous les dogmes religieux. Il déclarait que « l'instruction donnée au Collège de France était pernicieuse pour la nation et était la cause de tous les embarras suscités par le clergé ». Villemain sentait bien que l'enseignement des trois professeurs n'était pas précisément ce qu'on pouvait souhaiter dans un établissement chargé de représenter la

1. Qui complétait le *Monopole universitaire* du chanoine Desgarets.

2. Au commencement d'avril dix évêques de la province de Paris adressaient un mémoire au roi contre l'enseignement universitaire, où Michelet et Quinet étaient particulièrement pris à partie.

science sous sa forme la plus élevée et la plus sévère : en particulier les prédications de Mickiewicz sur les révélations de Towianski, n'avaient qu'un rapport éloigné avec les langues et littératures slaves. Il indiqua à la Chambre que des représentations leur avaient été adressées et qu'on les avait invités à se renfermer plus étroitement dans le programme de leurs cours. Cependant il défendait dans un langage très élevé la liberté de l'enseignement du Collège de France. Il soutenait et avec raison que l'on avait rapporté inexactement leurs paroles et déclarait : « L'enseignement du Collège de France qui est destiné à des adultes, qui n'est imposé à aucune classe d'étudiants, n'a pas de rapports avec l'enseignement plus restreint, plus grave, plus surveillé, de l'Université. C'est un établissement de haut et libre enseignement. »

Mais il ajoutait aussitôt : « Les professeurs de cet établissement, par cela seul qu'ils professent sous la protection de l'État, je ne dirai pas au nom de l'État, ont des devoirs très étroits, très impérieux, des devoirs de modération, de gravité, de réserve, des devoirs que nous n'oublierons jamais de leur rappeler au besoin. »

C'est ce que Michelet aurait dû comprendre. Du moment qu'il allait soutenir des idées en contradiction avec les croyances traditionnelles de la France, il devait donner à son langage une gravité d'autant plus grande, éviter dans l'expression, tout ce qui pouvait sentir la passion, surtout nourrir son enseignement de faits précis et remplir attentivement toutes ses obligations de professeur.

Michelet ne fit rien de tout cela. Son cours de 1844 fut peu préparé, peu nourri, et ce fut avec peine qu'il parvint à tirer treize leçons ¹ du sujet qu'il avait choisi. Il lui aurait été facile, il est vrai, d'en faire davantage s'il avait voulu simplement professer d'avance au Collège de France des chapitres de son livre sur *Le Prêtre* ². Il ne le fit pas, arrêté par un scrupule très respectable. Attaquant directement l'institution catholique de la confession, il y traitait une série de questions de psychologie morale trop délicates pour en parler dans un cours public ³. Il commença son cours le 3 janvier et continua régulièrement tous les jeudis jusqu'au 7 mars. Puis il prit un mois de congé, reprit son cours le 18 avril pour le terminer le 9 mai. Le 18 mai, il partait, la conscience tranquille, pour un voyage d'un mois en Provence, Languedoc et Auvergne.

Les neuf leçons du premier semestre furent consacrées au *xvii^e siècle*. Il montre Rome affaiblie à la fin du *xvi^e siècle* surtout en face d'une France sortie renouvelée des guerres civiles, puis reprenant peu à peu son empire au *xvii^e siècle* par la direction spirituelle, par cet art insinuant et secret qui convenait à merveille à une société apaisée et polie où la conversation avait pris une importance capitale. Les

1. Au lieu de 40 leçons que le règlement exigeait de lui.

2. Les onze chapitres du deuxième livre sur la direction spirituelle au *xvii^e siècle* auraient fait onze leçons très sérieuses.

3. De même que dans son cours sur les Jésuites il n'avait pas dit un mot des excès et des scandales de la casuistique.

agents les plus actifs de cette direction spirituelle sont les Jésuites, qui ont su par les doctrines et les pratiques de la dévotion aisée répondre aux besoins d'une société avide de vie religieuse, mais attachée en même temps aux agréments de la vie mondaine et très hostile à l'austérité calviniste. La doctrine du Jésuite espagnol Molina ¹, très habilement, conciliait le libre arbitre avec l'« action de la grâce par la présence divine, Dieu donnant sa grâce, nécessaire au salut ² », à ceux dont il sait que leur volonté est disposée à l'accepter. Malgré les attaques des dominicains et les méfiances de Rome, elle fournissait aux Jésuites une doctrine théologique à opposer aux calvinistes et qui laissait à tous l'espoir du salut. François de Sales, ami des Jésuites, leur apportait par son génie aimable et gracieux les formules de la dévotion aisée. A la conception religieuse des Jésuites, Michelet opposait dans sa troisième leçon ce qu'il appelle la *sainteté laïque*, c'est-à-dire tout le mouvement intellectuel libre du xvii^e siècle dont Descartes est le représentant le plus typique et dont Michelet trouve dans l'art un interprète en Rembrandt. C'est cette sainteté laïque des grands travailleurs de la pensée qui prépare l'œuvre du xviii^e siècle. Dans la quatrième leçon il racontait l'histoire religieuse de 1636 à 1682, la ruine du jansénisme sous les coups des Jésuites, de la papauté et de Louis XIV, la résistance momentanée du roi contre une abdication trop complète en 1682, suivie bientôt d'une obéissance absolue à la papauté et aux Jésuites. La cinquième leçon était consacrée au quiétisme, de Molinos à Mme Guyon. Tartufe y figurait aussi, car Tartufe aux yeux de Michelet est un directeur quiétiste. Le quiétisme, si dangereux pour la moralité de ceux qui se laissaient aller à ses alanguissements et à cette doctrine où les actes devenaient presque indifférents pour ceux qui se sentaient unis avec Dieu, fut en général combattu par les Jésuites. Ils avaient avec le Père Seguerie condamné Molinos ³. Michelet, dans son livre du *Prêtre*, présente le quiétisme comme une sorte de conséquence naturelle de la direction spirituelle donnée par les Jésuites; et il a signalé leurs complaisances à l'égard du quiétisme. Il y a là, avec certaines exagérations, une vue juste, et Michelet a très bien deviné les liens entre François de Sales, les Jésuites et Fénelon. On peut se faire une idée de ce que dut être cette leçon, la précédente et la suivante, par les chapitres V et VI du *Prêtre* qui vont des débuts du jansénisme à

1. Né à Cuenca 1535, mort à Madrid 1600, professeur à Evora.

2. *Liberi arbitrii cum gratiae donis divina praescientia... et concordia.* Lisbonne 1588 et Venise 1595.

3. M. Henri Brémond dans un article bizarre et intéressant du *Correspondant* (25 fév. 1910) *Un complot contre Fénelon, la Solitaire des Rochers* démontre que les *Lettres de la Solitaire* répandues par le Janséniste P. Luc de Bray à la fin du xvii^e siècle (et publiées en 1787), ont été fabriquées par lui. Il a montré aussi que les Jésuites ont soutenu Fénelon dans sa lutte contre Bossuet par haine pour le jansénisme. Nicole les avait déjà dénoncés. Le P. Guilloré, le P. Vautier et d'autres étaient suspects de quiétisme.

la dévotion du Sacré-Cœur ¹. La sixième était intitulée : *L'art, Tartufe*. C'est l'art jésuite dont Michelet bafouait la fadeur et l'afiéterie voyant un effet direct du jésuitisme dans les restaurations de mauvais goût dont on abîmait depuis 1840 les églises de Saint-Germain des Prés, de Saint-Ouen, de Notre-Dame. Ce n'était qu'à moitié juste. Le romantisme décadent et le mauvais goût du temps y étaient pour la majeure partie. Dans les trois dernières leçons du premier semestre, Michelet montrait la réaction se produisant contre cet aveuillessement de la volonté et cet abâtardissement de la pensée, un équilibre tendant à s'établir vers 1700. Michelet définit dans la neuvième leçon, ce que sera la Révolution ou plutôt la fondation du monde moderne.

Les quatre leçons du second semestre paraissent avoir été consacrées à préciser ce qu'a été l'œuvre du xviii^e siècle. La première, il est vrai, est de pure polémique contemporaine, un retour offensif contre les Jésuites et le clergé. Mais les trois autres ont un caractère un peu plus historique. Michelet les résume en ces mots : « Le xviii^e siècle a continué légitimement l'anti-symbolisme. Combien l'anti-symbolisme a servi l'humanité. »

La dernière leçon se termine par un véritable hymne à la France et au génie français. Elle montre la France faisant au xv^e, au xvi^e, au xvii^e siècle tous ses efforts pour trouver un terrain de conciliation entre Rome et l'esprit moderne, puis ne réussissant pas à entraîner Rome dans les voies du progrès, réalisant elle-même ce que Rome était chargée d'accomplir, l'unité du genre humain.

Il est nécessaire de noter ces effusions hyperboliques d'un patriotisme que surexcitait à ce moment le sentiment que la politique française venait d'être humiliée par les événements de 1840. Elles n'avaient qu'un lien éloigné avec le sujet des cours de 1844; mais elles se rattachent directement au livre du *Peuple* de 1846 et à l'idée mystique que Michelet se fera du rôle messianique de la Révolution française.

Le résultat sérieux de ce singulier cours, qui heureusement sera suivi en 1845 d'un cours bien autrement solide et nourri, a été le livre *du Prêtre, la Femme et la Famille* auquel Michelet se mit au commencement d'août après avoir achevé en juillet son *Charles VIII* et qu'il écrivit en deux mois dans une sorte de fièvre. Il parut le 20 janvier 1845. Le succès en fut énorme ². Il eut trois éditions dès la première année. La presse catholique tout entière l'attaqua. Les évêques le stigmatisèrent dans leurs mandements et l'évêque de Chartres en particulier, en donnant son adhésion au mandement de l'archevêque de Lyon Mgr de Bonald, contre les doctrines gallicanes, prit

1. Nous savons qu'il y a fait une place à la peinture de la vie de couvent au xvii^e siècle, qui se trouve au chapitre 4 du livre I du *Prêtre*.

2. Carlyle qui, dans son opuscule sur *Jeanne d'Arc* de Michelet traite Michelet avec grand dédain, dit que le *Prêtre* est le seul de ses livres connu en Angleterre et que c'est un mauvais livre.

Voy. la traduction de cet opuscule par M. de Contades 1909 « rapsodie incohérente ». La traduction anglaise du *Prêtre* eut 3 éditions en 1845.

Michelet à partie de la manière la plus violente ¹. Ce qui était plus grave pour Michelet, comme pour Quinet qui venait de publier son cours de 1844 sur l'Ultramontanisme, c'est que la presse libérale ministérielle se mettait elle aussi à les critiquer et à les attaquer; Granier de Cassagnac, ancien ami de Michelet, menait dans le *Globe* une campagne violente contre lui et qualifiait le *Prêtre* de « livre fort scandaleux et fort odieux ». Les *Débats*, après avoir continué pendant le premier semestre, par la plume de Cuvillier Fleury, la campagne contre les Jésuites prenait au contraire à partir du mois de juillet le parti du gouvernement contre les deux professeurs qu'on accusait de sortir du cadre de leurs cours. Mickiewicz avait déjà été suspendu en 1844 à cause de sa propagande bonapartiste, belliqueuse et mystique. M. de Salvandy avait remplacé au ministère de l'Instruction publique M. Villemain ² que ces luttes avaient jeté dans un état d'agitation nerveuse confinant au dérangement cérébral. Le nouveau ministre menaçait Michelet et Quinet d'une mesure semblable à celle qui avait frappé Mickiewicz. M. Guizot venait d'entamer à Rome par l'intermédiaire de Rossi, envoyé comme plénipotentiaire extraordinaire, la suppression à l'amiable des établissements des Jésuites en France et il ne voulait pas que cette mesure eût le caractère d'une hostilité contre le catholicisme.

Il n'entre pas dans le plan de mon cours de faire l'examen et la critique du livre du *Prêtre*; mais je dois indiquer cependant sa place dans l'œuvre de Michelet.

La seule partie historique est la première, sur la direction au xvii^e siècle. J'en ai déjà indiqué les traits essentiels. Il montre que même avec des hommes supérieurs, saint François de Sales, Fénelon et Bossuet ³ et surtout avec des hommes supérieurs s'adressant à des âmes d'élite, mais exaltées, la direction de conscience éveille inévitablement chez la pénitente avec l'amour de Dieu, une sorte d'amour pour le prêtre qui parle en son nom et que même quand cette mysticité amoureuse reste pure, elle a l'immense danger de faire de la pénitente dans la main de son directeur un instrument passif qui perd toute volonté propre. Michelet montre la haute spiritualité d'un François de Sales, d'un Fénelon, d'un Bossuet, aboutissant sous l'influence combinée du jésuitisme et du quietisme à la dévotion équivoque, sensuelle et matérialiste du Sacré-Cœur, née des visions de la visitandine Marie Alacoque, propagée avec ardeur par les Jésuites, et consacrée par l'établissement de la fête du Sacré-Cœur en 1697. On peut certainement trouver à redire à cette histoire de la direction au xvii^e siècle, y relever un certain parti-pris de malveillance et d'exagé-

1. Au mois de mars une pétition du clergé de Marseille réclamait l'interdiction des cours de Michelet et de Quinet, qualifiés de lettrés du dernier ordre.

2. En janvier 1845.

3. Mme de Chantal, Saint François. — Mme Cornuau, Bossuet. — Mme de la Maisonfort, Fénelon.

ration ¹. Néanmoins, la valeur historique en est grande. Michelet a retracé là avec une réelle pénétration une partie importante de l'histoire religieuse du xvii^e siècle; il a écrit des pages délicieuses sur saint François de Sales et Mme de Chantai, sur Fénelon et Mme Guyon, sur Bossuet et la sœur Cornuau. Le reste de l'ouvrage est surtout polémique. La deuxième partie est consacrée à la direction de conscience en général, surtout au xix^e siècle. On y trouve des observations vraiment profondes sur la psychologie de la direction, mais le tableau qu'il fait des couvents et de la direction au xix^e siècle est certainement très poussé au noir ². La dernière partie traite de la famille. Michelet la montre désagrégée par la confession, qui met la femme et la fille dans la dépendance du prêtre et les sépare du mari et du père. Il trace un tableau de la famille idéale, telle qu'il la rêve, celle où la mère est le vrai centre, la protectrice de l'originalité des enfants contre l'éducation publique et contre le père même. Le chapitre II du livre III est à quelques égards une ébauche du livre de l'*Amour* que Michelet écrira plus tard.

Même si l'on trouve que Michelet a jugé avec prévention le rôle du clergé et de la confession, il faut rendre justice aux sentiments qui l'ont inspiré. Son œuvre a été dictée par une idée des plus élevées, celle même qui lui dictera plus tard un de ses cours du Collège de France et aussi son livre de la *Femme*, le rôle éducateur de la mère qui doit faire d'elle la directrice de l'homme et de l'enfant.

Le *Prêtre* valut à Michelet une correspondance volumineuse. Elle

1. En particulier Michelet a été très injuste pour Bossuet dont le rôle comme directeur de la sœur Cornuau est tout le contraire de ce qu'il prétend, et a été une merveille de prudence, de bon sens, de discrétion et d'élévation morale. Ses *Lettres sur la direction* sont un chef d'œuvre de raison en même temps que de piété. Michelet, ici comme pour les Jésuites, n'aurait-il pas été bien plus fort s'il avait commencé par montrer les raisons très élevées et légitimes qui ont donné naissance et à la confession et à la direction, les services moraux que l'une et l'autre de ces institutions religieuses peuvent rendre entre des mains sages et délicates — et seulement alors les dangers auxquels elles peuvent conduire, même chez des hommes supérieurs comme saint François de Sales et Fénelon, surtout chez Fénelon qui mérite en partie les sévérités pourtant excessives de Michelet. Si la direction dans le sens du jésuitisme et du quiétisme conduit à l'anéantissement de la volonté et de la personnalité et à tous les dangers de l'abandon de l'âme entre les mains du prêtre, cela n'est pas une conséquence fatale de la direction, et Bossuet l'a prouvé.

2. Il ne se borne pas à la critique de la confession et de la direction. Il rattache à la doctrine théologique de la grâce cet anéantissement de la personnalité humaine que la direction, selon lui, produit fatalement, et on voit s'ébaucher dans son esprit cette opposition entre la grâce et la justice, entre la morale théologique et la morale laïque qui fera la base de son Introduction à la Révolution française. Il oublie que la grâce ne joue pas du tout dans la théologie catholique le rôle qu'il lui prête, que le catholicisme fait très large la part du libre arbitre et des œuvres, tandis que la grâce augustinienne a été la théorie du jansénisme et du protestantisme qui n'ont jamais été accusés d'amollir les caractères, de détruire la personnalité et de diminuer la responsabilité morale. De sorte que la psychologie de Michelet se trouve bien contestable.

serait curieuse à feuilleter : lettres de prêtres demandant à Michelet d'entreprendre une campagne contre le célibat ecclésiastique, ou contre la tyrannie épiscopale; lettres de femmes qui applaudissaient à ses attaques contre la confession et le régime des couvents; une entr'autres racontant l'histoire navrante d'un ménage de commerçants dont la fille avait été en secret attirée à la vie conventuelle et dont on force les parents désolés et indignés à payer une dot conventuelle sous peine de voir ruiner leur commerce par une souscription publique; lettres de professeurs et d'élèves de l'École Normale qui assurent Michelet de leur sympathie et protestent contre l'article que Saisset vient de publier contre lui dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février sous le titre *La Renaissance du Voltairianisme*; lettres d'inconnus de tout ordre, de toute classe et de toute éducation, dont les unes exposent à Michelet des théories religieuses et sociales souvent extravagantes, dont d'autres racontent les aventures de leur vie, dont beaucoup cherchent à intéresser pécuniairement Michelet à leur sort. Les lettres enthousiastes ne manquent pas. C'est Eugène Noël écrivant : « Ce livre, cette préface qui vient comme un *rinforzando*, vous mettent à la tête de l'Europe. Vous étiez digne de ce grand rôle ». C'est la nièce de Lamartine, la comtesse de Pierreclos, qui écrit le 24 février 1845 : « Ce précieux volume qui m'a rendue si fière et si heureuse va devenir un des trésors les plus chers et les plus appréciés, un des plus souvent relus de ma petite bibliothèque. Je fais des vœux pour que votre parole, ce sénévé de Dieu, lève et fructifie, qu'elle devienne un grand arbre sous lequel la pauvre humanité si lasse, puisse s'asseoir et se reposer. » C'est le poète Jules Barbier qui lui écrit le premier mars : « J'ai été des premiers à saluer d'acclamations l'œuvre admirable de l'écrivain et mieux que cela, l'acte courageux du citoyen et du père de famille. » C'est le philosophe Ch. Bénard qui lui écrit le 16 janvier : « Ce livre est un événement moral et social... Vous avez la sympathie de toute la génération sur laquelle repose l'avenir du pays. » D'autres professeurs, Delcasso de Strasbourg, Charma de Caen écrivent dans des termes aussi enthousiastes. M. Jules Bonnet et d'autres encore suggèrent à Michelet l'idée de se mettre à la tête d'une congrégation laïque pour lutter contre les congrégations cléricales. Plusieurs correspondants lui disent que le seul moyen de lutter est de s'appuyer sur le protestantisme. Il recevait même une lettre le mettant en garde contre des complots formés en vue d'un attentat contre lui, à Lyon, sous l'inspiration de M. de Bonald.

Michelet recevait aussi des lettres nombreuses de désapprobation, de longues réfutations de Ponton d'Amécourt, des injures anonymes et d'autres signées ¹, des lettres émouvantes de femmes qui lui reprochaient de leur enlever leur consolation et leur appui spirituel sans rien leur donner à la place, et lui affirmaient qu'elles trouvaient

1. Des moqueries comme celles de ces étudiants qui lui envoient un mouchoir pour étancher ses larmes.

dans la direction de leur confesseur des règles de vie pour leurs devoirs de femmes et de mères.

Michelet avec son exquise urbanité et sa courtoisie répondait à tout et tâchait de démontrer qu'il avait voulu faire une œuvre d'amour et non de haine. La plus curieuse de ces correspondances fut celle que Michelet entretenait avec une religieuse habitant le couvent des Carmélites, rue de Vaugirard, 72. Nous avons treize lettres d'elle à Michelet. Cette religieuse, sœur Marie, écrivit le 13 janvier à Michelet pour lui demander de lui passer les volumes de Mme Guyon de la Bibliothèque Royale, qu'il avait entre les mains. Michelet répondit qu'il avait rendu les livres et lui envoya le *Prêtre*. Elle lut, et fut si épouvantée qu'elle s'évanouit de douleur. Elle n'en continua pas moins à écrire à Michelet, le suppliant de revenir à l'Église, et lui envoya un manuscrit et des vers d'une religieuse qui avait été séquestrée au couvent de Bon-Secours et pour laquelle M. Tilliard avait fait publier un mémoire. Michelet va la voir ; la négociation se complique. Michelet d'une part hésite à profiter des indiscretions d'une religieuse, puis trouve que sœur Marie manque de franchise ; il se méfie et finit, le 9 mai, par rompre avec elle. Elle lui récrit encore deux lettres de confidences et d'appels éperdus, le 12 juin et le 19 juillet. Il n'y répond pas. Cette aventure ne fit que confirmer Michelet dans ses idées sur le fréquent détraquement moral, la fausse et sensuelle sensibilité souvent produite par la vie conventuelle et dont la sœur Marie était un admirable exemple, et aussi sur les cas trop nombreux de séquestration dans les couvents dont plusieurs à cette époque eurent des suites judiciaires. Cette histoire de la sœur Marie des Anges forme un curieux épilogue au livre du *Prêtre*.

CHAPITRE V

Voyage de Provence — Le Voltairianisme

Revenons en arrière : le 18 mai 1844, Michelet part avec Charles et les Dumesnil pour faire le dernier de ses grands voyages en France. L'exploration méthodique de notre pays, qu'il menait avec tant de ténacité depuis 1831, était encore incomplète. Il lui restait à connaître la Provence, le Languedoc et l'Auvergne. Il passe de nouveau, bien entendu, par Lyon qui avait pour lui un attrait tout particulier. Déjà le projet du livre du *Peuple* se dessinait confusément dans son esprit.

Il y arrive dans la nuit du dimanche au lundi et passe la journée du lundi à faire des visites. Une des personnes qui l'intéressent le plus est le professeur de philosophie Jean Noiroi qui de 1827 à 1850 exerça une grande influence à Lyon par son système de philosophie chrétienne. Il juge avec une telle liberté la société lyonnaise et les questions religieuses que Michelet se demande s'il n'est pas sceptique. Blanc, Saint-Bonnet, Laprade, Ozanam étaient ses élèves. Noiroi se plaint des élèves qui lui viennent des Jésuites de Fribourg ou des petits séminaires et qui sont les moins religieux de tous. Il fait un triste tableau de la société lyonnaise; les femmes honnêtes, mais sans culture profonde, s'ennuyant, dirigées par les prêtres, les hommes n'admettant la religion que comme un frein pour les femmes et les enfants, et, disait Noiroi, les fortifications, les prisons et le clergé.

Mais le plus curieux, c'est que Noiroi, de même qu'un fabricant de soierie, Haidan, est hanté de rêves communistes et influencé par Cabet¹ dont les livres sont alors le texte le plus commenté par les ouvriers de la Croix-Rousse. Ces derniers sont d'ailleurs divisés et méfiants, peu accessibles à l'influence du clergé. Michelet préconisait des associations partielles locales, pour des buts spéciaux. Noiroi et Haidan rêvent d'une grande communauté, d'une refonte totale de la société. Michelet croit que le fabricant flatte le communisme pour acquérir la confiance de ses ouvriers. Il va voir aussi le grand industriel Arlès-Dufour qui a écrit une *Histoire de l'Industrie Lyonnaise* et le médecin Montfalcon auteur d'un *Code moral des ouvriers*. Il se procure leurs livres et y recueille tout en voyageant, des renseignements techniques et statistiques sur l'industrie lyonnaise.

Il s'arrête à Grenoble et à Valence; il note surtout le charme et la richesse de ce pays de vignes, de blé et de mûriers. Ce n'est qu'à Avi-

1. Qui venait de publier en 1842 le *Voyage en Icarie*.

gnon, où il reste plusieurs jours (24-27) que nous retrouvons l'historien.

Le Palais des Papes le jette dans une véritable exaltation. Il décrit en artiste les peintures, alors mieux conservées que de nos jours, et en historien visionnaire les scènes d'inquisition qui se seraient passées dans ce palais plein des souvenirs des papes, des rois et de la Révolution : « Babel sur Babel, s'écrie-t-il, en arrivant. Inquisition et cours d'amour, le tout vengé par les sauvages à la Glacière. » Michelet se souviendra de ces impressions quand il écrira l'admirable et effroyable chapitre III du livre VI de sa Révolution.

Voyons d'abord l'artiste. Voici la description des fresques de la Chapelle de la Tour¹, où priaient les inquisiteurs. Elles représentent la vie du Christ :

« D'abord la Vierge² qui accouche. C'est son triomphe. Elle est forte, calme, rayonnante. Les assistants regardent, non la Vierge mais leur pensée. C'est là qu'on voit combien la religion de la Vierge était différente alors. Au pied du Christ crucifié elle est ferme et forte, un peu osseuse et virile; la bouche et le menton fortement marqués indiquent un caractère remarquable de force, de foi résignée. De l'autre côté, loin, derrière Jean, les pharisiens discutent entr'eux d'un air sardonique. En présence de cette terrible réalité les malheureux scolastiques disputent encore. Le regard du Christ posé sur saint Jean, regard admirable, harmonisé, extraordinaire, et très probablement le plus haut point où le christianisme ait porté son idéal (celui de L. de Vinci est un philosophe résigné). Saint Jean, qu'on a vu jeune et suivant l'attrait de la parole de Jésus, est ici un homme; c'est lui et non la Vierge qui exprime l'amour au pied de la Croix. Loin, bien loin, la Madeleine de Rubens³, et les conceptions sensuelles du christianisme décrépît. Le regard du Christ exprime la *réalité*, la *vérité*... le point juste où le vrai s'est fait réel, où l'absolu s'est fait relatif. Plus bas saint Jean agenouillé, tout petit — devant l'immense, gigantesque, fantasmagorique figure blanche du Christ ressuscité, dont les yeux sublimes nagent entre la mort et le ciel. Quelle terrible condamnation de la monstrueuse Babel que là même se soit conservée, par ces peintures, l'inspiration de la nouvelle Eglise, de l'Evangile éternel. »

Voici maintenant l'historien visionnaire qui a l'âme hantée par les souvenirs de l'Inquisition et qui accepte aveuglément les récits terrifiants que lui fait une vieille gardienne « aux yeux brillants et sinistres (deux charbons sur une omelette) » qui avait vécu cinquante-huit ans dans ce palais. Fille de l'ancien concierge, elle regrettait le bon temps du régime pontifical, où tout était si bon marché, où le palais restait encore dans sa splendeur et n'avait pas encore été abîmé pour en faire une caserne (depuis 1812).

« Celui, dit Michelet, qui sentira mollir en lui le sens de la Révo-

1. C'est la Chapelle du Consistoire, qui se trouve dans la Tour Saint-Jean.

2. C'est sainte Elisabeth.

3. En 1837, Michelet avait dit de celle-ci : « En bas, le repos, la Madeleine à genoux, un doux sein de jeune femme pour le recevoir, la femme terrestre, mais si blonde et pure qu'elle ne rappelle en rien les péchés de la Madeleine. Théophile Gautier a tort de dire : « son divin amant ». La Madeleine de Rubens est la plus puissante, mais la plus pure beauté. — « C'est dans ce tableau que Rubens a atteint la plus haute idéalité. »

lution et de la liberté, qu'il vienne au Palais d'Avignon. » — La gardienne leur détaille :

« Cette belle et regrettable justice. La salle inférieure où priaient les juges, afin d'endurcir leurs cœurs et de résister aux séductions dangereuses de la pitié. La salle supérieure où le misérable devait, enchaîné, entendre la messe; enchaîné sur un banc de pierre dans l'embrasure de la profonde croisée, il voyait l'autel au coin opposé, et au plafond la peinture énergique et dérisoire, où son pauvre prédécesseur dans cette route d'enfer, mené par les sbires, vêtu de la chemise fatale, fait une dernière, une tremblante apologie... Le bel homme gras qui le mène, regarde froidement le ciel, et paraît n'entendre pas plus qu'il ne voit.

Une galerie, aujourd'hui détruite, menait de cette petite tour à la tour plus grande où se trouvait le bûcher, immense cheminée pyramidale, comme l'autre tour construite exprès pour la torture. Jamais il n'y eut ailleurs un tel luxe de constructions pour de tels objets. Ces horreurs, qui sont les parties honteuses de la justice, sont ici dans une triomphale grandeur. Le contraste détestable d'une paternité douceuse, qui torturait par derrière, se sent à l'art infernal qui disposa les voûtes de manière à contenir, étouffer, absorber les cris. Cette entente précoce de l'acoustique est l'horrible originalité de ce Palais. Douce et humaine Venise, que sont auprès de ceci vos puits et vos plombs.

La superbe salle pyramidale du bûcher, malgré sa hauteur énorme, est frappée, par places, de suie, dans laquelle la chair brûlée doit être pour quelque chose¹. »

« A l'endroit même où le bourreau pontifical jetait les corps demi brûlés dans la chaux de la Glacière, le meutrier révolutionnaire a lancé 80 cadavres; un torrent de sang a rougi pour jamais une arête de la voûte. De ces 80, deux furent lancés dans les oubliettes de l'Inquisition. On y retrouva, outre ces deux, 15 squelettes de gens qu'elle y avait abandonnés pour mourir de faim (la vieille fit cet aveu précieusement)². Il était essentiel que les cris ne pussent être entendus; ils auraient tristement accompagné la musique du bal et le chant des cours d'amour. L'empereur Charles de Luxembourg les eût entendus peut-être au bal où il baisa Laure. Notre Charles VI en eût été contristé dans les faciles amours dont le régala le Pape.

Cette visite, sous la conduite de cette sybille, ne me sortira pas de la mémoire. »

« J'ai vu au plafond Luther enchaîné, dans une peinture menteusement prophétique. J'ai vu le banc de pierre où le condamné était ferré et scellé pendant la messe, défermé seulement à l'élévation, pour qu'il se mît à genoux. Sur ce banc, deux ou trois places. J'y vois Quinet, moi, Alfred. Eh bien ! dressons trois tentes, Seigneur !... Mon imagination parcourut mille lieues, mille ans, mille aventures de héros et de martyrs³. En parcourant l'un des cachots et lisant les inscriptions patiemment gravées par les pauvres prisonniers, je fus étonné de la douceur apparente dont elles témoignent. Quoi donc ? le corps étant dompté, brisé, le cœur l'est-il en même temps ? On voudrait croire le contraire. Cependant l'Autriche a de nos jours pratiqué cet art, dans les prisons du Spielberg. S'il y a un enfer et dans l'enfer un dernier degré, qu'il soit pour ceux qui attendent au Dieu intérieur de l'âme, qui font vivre l'homme en détruisant l'homme, afin de pouvoir le montrer humilié, changé, converti comme ils disent. Et que dire, si ce changement est sincère, si l'homme à la longue perd sa personnalité, sa rancune, et

1. Ce sont les cuisines pontificales ! Mérimée avait dit les mêmes sottises dans ses *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, 1835.

2. Il n'y a pas à la tour de la Glacière d'autres oubliettes que les latrines du personnel du Palais. Les Papes et les Cardinaux avaient les leurs.

3. Impossible de savoir à quoi cela se rapporte, sinon peut-être aux ferures de la chambre du Trésor.

tombe à l'état du chien qui aime et lèche son tyran. *Exsurge, Domine!* et que le soleil de la liberté luisse pour tant d'infortunés, hommes ou peuples, qui languissent, attendent, ou qui même n'attendent plus! Exécration!... Et si tout cela c'est pour la foi du prêtre sans foi, pour le Dieu des politiques sans Dieu... à deux pas des banquets, des danses, en sorte qu'il ait fallu construire exprès, pour que le rôle des mourants ne se mêlât pas aux *canzonette*... alors la parole manque, le langage est impuissant, il reste l'horreur muette¹. (Prédication des Jésuites).

Cette vieille Babylone aujourd'hui Carlisle et cafarde me fit vivement sentir la pureté, l'élévation de Pétrarque. Vaucluse est un paysage spiritualiste. Là, rien pour les sens. Le site est austère. Je fus très touché, et je crus un moment que je dirais en vers l'amour de Pétrarque pour la France, l'hymne futur de la France et de l'Italie.

O pur et noble cœur, tendre amant de la France!

Tu crus aimer en vain. Ne pleure point, ami.

La rime me manque pour dire que cet amour serait tôt ou tard couronné par le mariage des deux contrées.

En se rendant à Toulon par Aix, Michelet fait des observations intéressantes sur le paysage et des types humains :

« Les lieux parlent; les villes, qui semblaient de fer ou de cuivre, les montagnes brûlées du Vivarais, les torrents, les terres déchirées de la Drôme et de la Durance, tout porte un caractère de contraste, dur et fantasque qui fatigue. Jusqu'au pays entre Aix et Toulon, je n'ai rien vu dans la population que de rude, rien qui rappelle la grâce qu'on attribue à ce pays. La Provence grecque commence visiblement près de Toulon avant Ollioules².

La physionomie est partout très expressive. J'en fus frappé à Isle, près Vaucluse, dans la belle église de Mignard. Les femmes étaient laides, brûlées, plusieurs hideuses, mais toutes les figures parlaient. Une femme écoutait l'orgue avec une expression singulière de langueur passionnée, la tête retombant sur l'épaule. »

A Toulon Michelet note des impressions que nous retrouverons vingt-cinq ans plus tard dans son *Louis XIV* :

« A l'hôtel de Ville les deux Atlas du Puget. Souffrance savamment étudiée. Sentiment profond de la vie misérable des marins. Virgile : *Miseris velamina nautis*. »

Puis la poignante impression du souvenir des protestants martyrisés.

« Toulon me laissait assez froid, jusqu'à ce qu'il me revint en mémoire que ce baigne avait été le domicile des saints et martyrs du protestantisme au xvii^e s.

1. On connaît aujourd'hui très bien l'histoire du Palais où travaillèrent à construire et développer Jean XXII, surtout Benoît XII et Clément VI, puis Innocent VI, et Urbain V. Cf. Ehrle *Historia bibliothecae Romanorum pontificum* 1890 ou *De historia palatii Rom. Pont. Aenionensium*.

Voyez F. Digonnet. *Le Palais des Papes d'Avignon*. Avignon et Paris 1907. Il n'y a jamais eu au Palais d'Avignon ni tribunal ni prison d'inquisition. Les prisons du Pape étaient hors du Palais, à la vice-gérance. Quand les prisonniers d'Etat furent gardés au Palais, ils furent très bien logés. Le seul tribunal du Palais était l'Audience, le tribunal de Rote, où se jugeaient les questions litigieuses de droit international, civil et ecclésiastique, soumises au Pape.

2. Et Arles? Et Marseille?

A l'arsenal, au bagne, tout semble neuf; on n'a rien conservé de l'armement des galères, si brillant, si superbe et si cruel, rien qui rappelle les chiourmes, ces repréailles féroces de la férocité barbaresque, rien qui fasse penser aux pauvres ministres des Cévennes, qui ont ramé sous les coups, entre les voleurs et les assassins, à ces héros enfin de la charité qui furent envoyés aux galères pour le seul crime d'avoir fait échapper des protestants. »

L'archiviste s'éveille en Michelet. Il recherche au Bureau du Commissaire des Bagnes ce qui peut rester des anciens registres. Il apprend qu'on en avait vendu une partie, livré d'autres à l'artillerie pour faire des cartouches, que d'autres sont dans un grenier. C'est là qu'en 1853, l'amiral Baudin les retrouva et en fit publier des extraits. Michelet, avec son émotion toujours en éveil, les a décrits très exactement sans les avoir vus :

« Je me doute bien qu'on doit trouver peu de chose dans ces brèves et sèches indications, les seules pourtant qui puissent rester de ces destinées méprisées. On n'a enregistré ni les gémissements, ni les protestations, les appels au ciel, les prières, les psaumes chantés silencieusement parmi les blasphèmes... Mais l'on aura noté les *causes d'entrée*, par ex. *pour cause de religion*, les signalements qui donnent l'aspect des victimes, les morts plus ou moins prompts qui indiquent les degrés dans la résignation ou le désespoir. Dix lignes pour un saint, trois lignes pour un martyr! mais les vertus des hommes sont écrites encore ailleurs. « Les péchés de l'homme sont marqués sur la pierre et sur le marbre » comme disait Christophe Colomb. »

Dans sa visite au port, l'imagination divinatrice de Michelet se réveille; il montre ces vaisseaux « attendant majestueusement un événement inconnu, peut-être une guerre, peut-être la sentence définitive des arts nouveaux qui les rendront inutiles. »

A Marseille Michelet ne s'est occupé que des mœurs des habitants : les femmes plus délaissées que nulle part ailleurs, ou dévotes ou frivoles, les hommes occupés avec acharnement à gagner de l'argent et ayant tous des maîtresses par luxe. Les enfants au collège, peu visités par le père ou même par la mère, au dire d'un professeur, de Lafage. Michelet avait passé à Toulon les 30 et 31 mai et s'était rendu le 1^{er} juin à Marseille où il resta jusqu'au 4. Il ne s'arrête pas à Arles qu'il définit un peu au hasard « la forte Provence assise au repos, rare et originale exception à la mobilité provençale, entre les deux déserts de la Crau et de la Camargue. »

Il ne s'arrête qu'à Nîmes, où il entend trois sermons, un catholique et deux protestants; il voit des pasteurs, des professeurs, et le maire M. Girard qui lui dit que dans cette ville on ne fait d'émutes que pour des idées. Michelet n'a pas eu le temps d'écrire ses impressions sur Nîmes. Il y a une grande page blanche juste au moment où il commence à parler des monuments romains. Il n'en dit que ces seuls mots, d'ailleurs admirables : « Les monuments romains, sans rapport avec le pays, y apparaissent toujours comme des conquérants étrangers, sous un aspect souverain et grandiose¹. »

1. Il n'a rien écrit sur Montpellier et Cette, où il est allé par Arles avant

Son imagination lui fait trouver dans l'aspect du pays la raison du succès du protestantisme dans ces contrées. « Une race énergique, une nature mesquine, des paysages de cailloux, une Judée enfin, tout cela prédisposait le pays à prendre aisément l'esprit judaïque, biblique, le protestantisme. » Explication bien fantaisiste, car le pays de Montpellier, bien plus aride encore que celui de Nîmes, est resté catholique ¹.

Parti le samedi 15 à quatre heures du matin, Michelet voyage sans désespérer jusqu'au dimanche à quatre heures, d'Alais au Puy par la Grand'Combe, Aubenas, Mayrès, où il dort quelques heures de nuit. Il traverse ainsi presque tout le département du Gard et celui de l'Ardèche. Il est très frappé de la prospérité que ce rude pays de montagnes a dû à la culture du ver à soie et à l'industrielle agriculture des habitants. Toute cette description est délicieuse. Je n'en citerai que deux passages :

Cette Ardèche que la nature a faite affreuse, l'homme l'a empreinte d'un charme moral qui me gagnait peu à peu. Un si grand pays cultivé, transformé par une si industrielle patience, c'est un vrai miracle.

Petites maisons monumentales. L'escalier, de grandes marches (souvent étroit en bas, large en haut), perrons spacieux, le rez-de-chaussée en grandes arcades, portant la maison elle-même en arcades, et à côté de la maison, une sorte de place couverte où on dévidait la soie, à ce beau moment de l'année. Rien de plus original, dans cette campagne de pierres, dans cette noire maison de pierre sèche; près du petit jardin indigent, maigret, une famille aisée, joyeuse, le plus souvent une jeune fille souriante qui piétinait la pédale du dévidoir et filait de l'or.

Voici maintenant les bords de l'Ardèche, après Aubenas. Nous remontions l'eau le long des rochers, souvent très beaux, très bizarres; ici parés de châtaigniers, là soudés sur des prismes basaltiques et portant eux-mêmes de petites plaines fort bien cultivées, tout cela doré, harmonisé du soleil du soir. Tout semble si beau, à cette heure; chaque site est alors le plus beau site. Cette maison, cette famille réunie devant laquelle vous roulez si rapidement (vous, étranger, passant) c'est la maison, la famille heureuse entre toutes.

Haut, bien haut, plane un donjon noir, pour témoigner seulement des mauvais temps qui ne sont plus, pour faire bénir l'heureuse époque où la terre plus âpre appartient à celui qui la cultive. Ici, ce droit semble sacré; cette terre n'existait pas. Le seigneur n'a pu l'inféoder, c'est le paysan qui l'a faite². »

La ville si originale du Puy devait enchanter Michelet :

« Situation très belle mais singulière. Ces pics étonnent de leur étrangeté sublime. L'homme est en rapport avec la nature. Population violente, mœurs passionnées, tragiques. Les hommes, qui boivent, plantent leur couteau sur la table pour s'en servir au besoin. En sortant nous voyons un café brûlé par la maîtresse, qui tue son mari, fuit avec son amant. On dit que ces faits ne sont pas rares. »

d aller à Nîmes. Il était à Nîmes le dimanche 9 juin et resta là et aux environs jusqu'au samedi 15.

1. Et d'ailleurs à Nîmes même le bas peuple est resté catholique aussi.

2. Voyez la note de la page 56 du *Peuple*.

Le lundi 17, Michelet va à Clermont par Brioude et Issoire. L'arrivée à Clermont est admirablement décrite en deux lignes :

« Nous quittons l'Allier et nous découvrons, assise dans la plaine, parmi la cour majestueuse des montagnes qui se tiennent autour, la dominante Clermont. Son vrai nom, c'est le nom du petit fief des Pascal. »

Il y est admirablement reçu par le bibliothécaire, M. Gounod, historien de l'Auvergne, éditeur des *Grands jours* de Fléchier. Michelet retrouve les préoccupations qui lui font écrire le *Prêtre*. M. Gounod est libéral, sa femme dévote « l'homme à gauche, dit Michelet, la femme à droite. Ici comme partout. »

Le proviseur du collège lui raconte qu'à Montaigut, « la femme d'un capitaine de gendarmerie ne reçoit pas l'absolution parce qu'elle a mis son fils au collège; elle persiste; le curé refuse de faire communier l'enfant, mais, sachant qu'il communierait à Clermont, grâce à l'évêque, le curé cède à la fin. Rare fermeté dans une femme; mais que serait-il arrivé si l'évêque aussi avait refusé la communion? »

Le 22, Michelet était rentré à Paris, après avoir demandé à tous les archivistes et bibliothécaires des villes où il avait passé des documents pour son histoire du xvi^e siècle et amassé en lui des impressions qu'il devait retrouver toutes fraîches encore vingt et trente ans après.

Il retombait à Paris en pleine bataille. En réponse aux attaques des évêques, les auditeurs et les amis de Michelet et de Quinet avaient ouvert une souscription pour élever une statue à Voltaire et à Rousseau. Le projet finit par échouer¹.

C'est évidemment le bruit fait alors autour du nom de Voltaire qui inspira à Saisset le titre de l'article qu'il consacra au *Prêtre* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1845 : *La Renaissance du Voltaireanisme*, titre au premier abord incompréhensible, car rien n'est plus éloigné de Voltaire par le ton comme par l'esprit, que Michelet. Il n'y a chez lui ni les ménagements affectés pour l'Église établie, si habituels chez Voltaire, ni la moquerie à l'égard des choses religieuses, ni le froid déisme rationaliste de celui-ci. Rien de moins voltairien que l'exaltation mystique de Michelet et ses effusions sentimentales. Saisset n'a vu qu'une chose, c'est que l'ouvrage de Michelet était une déclaration de guerre au catholicisme et au christianisme lui-même, c'est une fois encore, sous une forme nouvelle, le cri de guerre de Voltaire : *Ecrasez l'infâme*.

Émile Saisset avait été, à l'École Normale, l'élève de Michelet, mais il était aussi, avec Jules Simon, le plus brillant des disciples de Cousin, celui qui avait adopté avec le plus d'ardeur l'attitude que Cousin prétendait imposer à la philosophie dans le conflit engagé entre l'Église et l'Université. A ce point de vue, son article est vraiment

1. Voy. l'art. de G. Monod *La statue de Voltaire et de Rousseau, documents inédits*, dans *Le Censeur* du 9 mars 1907. Monod y reproduit de nombreuses lettres reçues à cette occasion par Michelet.

curieux, et aussi des plus critiquables. Après avoir exprimé son admiration et même son affection pour Michelet, après avoir reproché au gouvernement de n'avoir pas su arrêter les violences de l'épiscopat qui ont justement indigné l'historien, il expose avec vigueur les idées de celui-ci sur la confession et le célibat des prêtres. Il le met en contradiction avec lui-même, en rappelant l'admirable passage du tome III de l'*Histoire de France*, où il avait fait l'éloge du célibat ecclésiastique, « de ce virginal hymen du prêtre et de l'Église », qui ne devait pas être troublé par un hymen moins pur. « C'en était fait du christianisme si l'Église amollie et prosaïsée dans le mariage se matérialisait dans l'hérédité féodale. Le sel de la terre s'évanouissait et tout était dit. Dès lors, plus de force intérieure ni d'élan au ciel. »

Saisset serait tout prêt à donner raison à Michelet sur le chapitre du célibat et de la confession. Seulement Michelet veut davantage :

Son livre est un manifeste violent contre le sacerdoce et la religion catholique, contre tout sacerdoce et toute religion positive... La tendance du livre, c'est de porter toute l'activité intellectuelle, toute la force philosophique de notre temps, vers la ruine des institutions religieuses. »

Saisset reproche alors à Michelet d'avoir perdu son ancienne impartialité vis-à-vis de l'Église, d'avoir faussé la doctrine de celle-ci sur la grâce, et d'avoir dénaturé le caractère et le rôle de Bossuet : « Le livre de Michelet est un livre de colère et de haine, et non un livre de science et de sérieuse critique. »

En opposition à la négation violente et haineuse de Michelet, qui prétend substituer au christianisme une sorte de religion de la Famille, où la Trinité du Père, de la Mère et de l'Enfant remplacera la trinité théologique, il expose la thèse que M. Cousin prétendait faire accepter par l'Église et par l'État.

Ceux qui veulent renverser la religion chrétienne ne peuvent espérer la remplacer que par une religion nouvelle, ou par la religion naturelle ou par l'Église. La religion naturelle n'existe pas. C'est une fantaisie de l'imagination. Sans doute les idées fondamentales de la religion et de la morale se rencontrent en germe chez tous les hommes, mais elles ont pris des formes positives diverses dans la civilisation ; l'homme de la nature est un fantôme, et le *Vicaire savoyard* un simple prêtre philosophe.

Créer une religion nouvelle est une chimère non moins déraisonnable. Toutes les tentatives de cet ordre ont sombré dans le ridicule. Quant à la philosophie, elle ne peut avoir la prétention de parler au nom de Dieu et de la vie future. Elle ne serait pas comprise. Elle n'a ni concile, ni pape, et si elle prétendait régner seule on verrait naître par milliers les sectes les plus folles.

Il faut donc admettre que la philosophie et la religion subsistent côte à côte, s'acceptant l'une l'autre parce qu'elles sont deux formes et deux faces de la vérité : « La vérité se montre ici sous la forme d'une religion ; là, sous la forme d'une philosophie. A travers la variété de ces formes, la raison garde son identité. »

Saisset n'ose pas le dire en propres termes, mais visiblement pour lui la religion est la philosophie du peuple, et la philosophie la religion de l'élite. Il laisse entendre que la philosophie est destinée à étendre de plus en plus son empire, mais il ne faut pas prétendre hâter le moment où tous pourront s'y soumettre. Ce serait créer l'anarchie morale dans les esprits, comme si l'on voulait faire participer subitement la masse des citoyens au gouvernement. On a vu pendant la Révolution où conduisait la prétention de substituer une philosophie à la religion. Le seul moyen de réprimer les empiètements du clergé c'est d'être envers lui déferent et modéré, de respecter ce qu'on a vaincu sans le détruire.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce que ce point de vue, qui est ce lui même de Cousin, a de factice et de ruineux. Il suppose d'abord qu'il n'y a qu'une philosophie, la philosophie cousinienne définie comme la vérité et la raison mêmes. Il suppose aussi que l'Eglise peut accepter que la religion soit traitée comme une forme populaire, et grossière, de la vérité philosophique. Mais comment faire respecter ce qu'on déclare soi-même inférieur et superstitieux? Au fond, il y a plus de déférence pour la religion dans les attaques de ceux qui la combattent que dans le respect de ceux qui la traitent comme une inoffensive mythologie.

Michelet aurait pu répondre aisément à l'argumentation de Saisset, qui offrait suffisamment prise à la critique pour qu'on pût lui riposter avec courtoisie et solidité.

Mais Michelet supportait mal la critique; il y voyait le dessein de le désigner aux rigueurs du pouvoir et surtout il était irrité de voir l'Université, dont il avait pris la défense, repousser son dangereux appui. Il envoya aux journaux une lettre où il accusait Saisset d'avoir dénaturé sa pensée, et où il repoussait son attaque sans la réfuter¹.

Le *Siècle*, la *Réforme*, publièrent sa lettre. D'autres, comme les *Débats*, qui l'avaient jusque-là défendu, refusèrent de l'insérer. Et la *Revue des Deux Mondes*, y répondit sans l'insérer, par une déclaration de guerre hautaine et menaçante.

Michelet laissa tomber cette polémique religieuse, il ne devait la reprendre que sous une forme très générale dans sa *Révolution*. Il avait senti que même les journaux amis, le *Siècle*, le *National*, le *Constitutionnel*, ne le suivraient pas, que d'autres étaient prêts à le combattre. Il préféra se rejeter vers les questions politiques et sociales et, tout en continuant à traiter dans son cours des causes et des antécédents de la Révolution, il entreprit d'écrire un livre de philosophie et de psychologie sociale : *Le Peuple*.

1. C'est Quinet qui fit à Saisset la vraie, la digne réponse dans sa leçon du 12 février intitulée : *De la tactique parlementaire en matière de religion et de philosophie*, le *Christianisme et la Révolution Française*.

CHAPITRE VI

Le Cours de 1845. — Le voyage de Cherbourg

Quinet était seul à Paris, le 20 juin, pour recevoir la députation de la jeunesse des écoles qui venait lui apporter, en même temps qu'à Michelet, l'expression d'une sympathie enthousiaste.

Il publia ses leçons sur l'*Ultramontanisme* dès le mois de juillet. Michelet ne se mit que le 9 août à écrire le *Prêtre*. Il avait pratiqué le système de travail qu'il exposait le 6 mai 1845 à Mme Aubépin : « Travailler peu ordinairement, s'économiser l'été pour produire l'automne, en une fois, comme une pluie d'orage. »

Il attendit d'avoir achevé le *Prêtre* le 10 janvier et de l'avoir publié le 15, pour commencer son nouveau cours le 16 janvier 1845. Ce cours sur les *Préliminaires, l'esprit et la portée de la Révolution* était la suite naturelle des leçons du deuxième semestre de 1844 sur l'esprit du XVIII^e siècle. Bien que Michelet n'eût pas encore résolu, à cette date, d'écrire l'*Histoire de la Révolution*, il s'y trouvait poussé par le mouvement naturel de son esprit. Mais, auparavant, il se laissera encore pousser à un intermède. Le cours de 1844 l'avait entraîné à traiter la question religieuse, celui de 1845 va l'entraîner à traiter la question sociale.

Quinet allait commencer son cours quinze jours après Michelet, et développer ses idées sur l'évolution religieuse de l'Europe occidentale dans une série de quinze leçons qui formeront *Le Christianisme et la Révolution française*, en traitant exclusivement des questions d'histoire religieuse, il prétendait ne pas sortir du cadre de sa chaire sur les littératures de l'Europe méridionale, car, disait-il, il resterait à la surface des choses « s'il n'embrassait dans une même vue les révolutions religieuses, dont les institutions politiques, les littératures et les arts sont une conséquence¹. »

1. Quinet dans une lettre de 1846 à l'administrateur du Collège, prétendit se justifier par le texte d'une soi-disant ordonnance royale y relative : « Le Collège de France, placé au sein de la capitale et comme au centre de l'instruction publique, semble inviter plutôt à ses leçons ceux qui se livrent volontairement et par goût aux recherches générales et spéculatives; ceux qui se proposent d'acquiescer non point la pratique, mais la théorie des sciences, non point la notion matérielle des faits de l'histoire, mais l'intelligence de son esprit, non point l'usage mécanique des langues vulgaires, mais l'application des divers idiomes à la discussion critique des doctrines philosophiques et religieuses. » C'était la définition même du cours de Quinet. Ce texte n'était nullement le texte d'une ordonnance, mais un passage d'un discours de M. de Montalivet.

Il insistait, non sans raison, sur l'unité de vues qui avait, depuis qu'il enseignait, dirigé tous ses cours. A Lyon, enseignant la littérature grecque, il avait fait sortir de l'étude des mythologies le *Génie des religions*. Il avait passé de là aux origines du christianisme et écrit son *Essai sur la Vie de Jésus-Christ*, de Strauss. A Paris, ses cours sur l'Italie racontaient, au fond, l'histoire de la papauté; l'Espagne l'amenait aux Jésuites et à l'ultramontanisme, et, maintenant, c'était l'évolution même de l'Eglise en face du mahométisme et du protestantisme qu'il allait étudier. Il se considérait, comme chargé d'une œuvre d'éducation intellectuelle et morale parallèle à celle de Michelet et à celle de Mickiewicz. Mais cette trinité était déjà brisée, quand s'ouvrit le cours de 1845. On venait d'interdire à Mickiewicz de remonter dans sa chaire.

Quinet savait sa situation menacée, elle aussi. Dans la presse, dans les Chambres, on lui avait reproché de traiter des sujets étrangers aux littératures, aux langues du Midi. On insinuait que, s'il préférait enseigner l'histoire religieuse, c'est qu'il ignorait ces langues, et le ministre commençait à s'émouvoir de cette situation. C'est à ces plaintes que Quinet cherchait à répondre dans sa première leçon. Michelet était plus libre, mais nous avons vu que, lui aussi, avait été en 1844 dénoncé à plusieurs reprises au Parlement.

On reprochait autre chose aux deux professeurs : c'était d'en prendre par trop à leur aise avec le règlement qui leur imposait quarante leçons. En 1884, Quinet en avait fait neuf et Michelet 13. En 1845, Quinet en fit quinze et Michelet douze. Si l'administration et le gouvernement ne prenaient pas de mesures disciplinaires pour les ramener à la règle, c'est qu'on était au fond bien aise que ces cours, causes de tant de récriminations et d'agitations, fussent aussi rares.

Le cours de 1845 de Michelet offre néanmoins un beaucoup plus grand intérêt et une substance plus solide que celui de 1844. Ce n'est pas qu'il ait été l'objet d'une longue préparation. Michelet, comme Quinet, a improvisé son cours, et cela ne se sent que trop.

Toutefois, il avait l'avantage d'avoir en provision des montagnes de notes accumulées pendant les années où il avait enseigné sans rien publier, et que ce prodigieux liseur n'avait pas cessé d'accroître.

Le premier semestre du cours de Michelet ne se composa que de cinq leçons, du 16 janvier au 27 février.

Rien de plus difficile que d'en faire l'analyse d'après les notes qui nous ont été conservées, tant la substance historique en est absente, tant les idées générales y sont peu appuyées sur des faits méthodiquement coordonnés, tant enfin l'élément subjectif, l'hypertrophie de la personnalité, y déborde, étouffant l'histoire même. Nous avons signalé chez Michelet dès ses débuts cette inquiétante et dangereuse conviction d'une identification de l'histoire et de sa propre personne, si bien que c'est dans son propre cœur qu'il trouve le sens et l'explication du passé. Tout homme est dans une certaine mesure un abrégé et un représentant de l'humanité; un homme de génie qui a passé vingt ans à scruter l'histoire peut légitimement chercher

dans ses propres expériences et dans le retentissement de l'histoire en son propre cœur, l'explication du passé et surtout les rapports du passé avec le présent et l'avenir. Mais chez un homme d'une sensibilité aussi malade que Michelet, cette intervention de sa personnalité dans l'histoire risquait de transformer l'enseignement de l'histoire en un exposé désordonné et hyperbolique des émotions que soulevait en lui le spectacle du passé et la méditation de l'avenir.

Il commence par une profession de foi : la Révolution est la philosophie même de l'histoire, dans le monde et dans la France; elle est la France même. « On ne doit pas dire la Révolution, mais la *Fondation*, car elle n'a balayé que des ruines. Il n'y a de légalité que dans la Révolution, en sorte que, traitant de la Révolution, je m'assois sur la base, sur la pierre fondamentale des lois. Oui, c'est là que je m'adosse, en face de l'armée du mensonge, et de là, je ferai le triage des vrais amis de la liberté. »

On voit ici apparaître la pointe polémique. Michelet soutient alors que la monarchie était impuissante à rien réformer.

« Pouvait-on, avec le *grand abus* (centre fortifiant des égoïsmes inférieurs), réformer tous les *petits abus*? Turgot lui-même ne le put. » Michelet attribue cette impuissance non à la personne, mais à l'institution. Ce fut celle de Napoléon, Louis XVIII, Louis-Philippe. « Pouvait-on, avec la vieille incarnation (divine et royale), réformer les petits dieux, noblesse et clergé? »

Non, il fallait prendre l'incarnation à l'envers, à l'unité substituer le nombre. Seulement Michelet reconnaît aussitôt que le nombre n'a ni un instinct sûr ni la raison.

Il développe alors avec beaucoup d'ingéniosité et d'éclat une idée que je crois en grande partie fausse et qui lui a été inspirée par la conception de Vico de l'humanité se faisant à elle-même sa destinée.

Michelet affirme que les cahiers de 1889 nous font illusion, que la nation était peu préparée à la Révolution, qu'elle était inférieure aux nations protestantes et, sans la Révolution, condamnée à baisser de plus en plus. Le peuple était ignorant, ne sachant écrire, incapable même de se plaindre de ses misères, incapable aussi de voir les lumières de la philosophie. Le clergé n'était plus rien, la philosophie peu de chose. « Donc, le peuple serait resté dans ce cercle vicieux, si la plus profonde des révolutions, brassant cette mer jusqu'au sable, n'eût (à quel prix, Dieu le sait), donné au peuple la seule éducation possible, l'expérience, expérience de la Révolution, expérience des armées, voyages, une tradition qui peut sommeiller, mais qui dort dans les masses. »

En quoi il oublie que l'œuvre durable de la Révolution, celle qui en fait, comme il le dit, un droit, a été une œuvre consciente de légistes et de législateurs.

Mais Michelet revient à son idée et y insiste :

« Je résume; Le Peuple, dit-il, pour sa leçon du 27 février, n'avait ni histoire ni éducation, donc ni passé, ni avenir. Tout est dans un présent, un *fiat*. Pour la première fois c'est le *fiat* d'un peuple et ce peuple fut le pro-

phète de la pensée pure — sans grands hommes, sans faux dieux. Le grand homme a des avantages et des inconvénients; on compte sur lui, on se fie au Dieu, l'invention cesse.

Les seuls héros qu'elle ait mis sur l'autel sont les héros de la pensée : Rousseau, Voltaire lui donnait, par négation du faux, un positif vrai : le Dieu supérieur à toute forme religieuse. Rousseau donnait le même positif religieux, mais non le positif politique de sa petite ville, donc négatif aussi en politique (Montesquieu est un modèle étranger).

Donc le peuple est un *tabula rasa*, n'ayant du clergé, rien de l'ancienne littérature, rien. Les Allemands sont enchaînés par les souvenirs païens et chrétiens, des Niebelungen et de Luther; ici le peuple est libre de souvenirs, même la tradition militaire qui eût enchaîné le peuple est affaiblie. Rocroi affaiblit par Rosbach.

I. Qu'y a-t-il comme histoire ? Rien sauf Rome, par un souffle de Rousseau, de Plutarque.

II. Qu'y a-t-il comme loi ? la loi romaine entraine dans la loi civile comme équité, par les légistes, mais négativement, comme condamnation des coutumes féodales, locales. Les légistes sont un mauvais instrument ignorant l'histoire, abstraiteurs, sans instinct populaire, reviennent vite à la servilité impériale.

III. La question économique, l'idée réelle pour eux et pour tous, ce fut la liberté, et l'égalité dans la fraternité pour tous, pour toujours. L'idée réelle de la masse fut que l'homme a la propriété de son travail (Turgot), le travailleur la propriété de la terre travaillée. »

On retrouvera ces idées en partie dans la préface de la *Révolution*.

Michelet se demande encore, et ceci est profond, pourquoi la Révolution s'est trouvée entravée, et momentanément vaincue. C'est que :

« Le peuple a eu sentimentalité, sympathie, bon cœur, il n'a rien pu formuler; il n'avait pas de formule politique; l'assemblée se consume dans l'ouvrage impossible de concilier la royauté et la république. Il n'avait pas de symbole religieux, l'ancien a péri, le nouveau ne peut être trouvé, la lutte l'empêche et l'assemblée empêche aussi, protestant qu'elle ne croit plus. Là est le péril. Le temps arrive des épreuves, du sacrifice, le temps qui jugera. Quand il posera cette question : Voulez-vous mourir pour le nouveau principe ? n'est-il pas à craindre qu'on se demande : « Quel est le nouveau principe ? » *Liberté* ? mais la liberté n'est pas un principe, c'est la faculté de penser, de faire. Penser quoi ? faire quoi ? *Egalité* ? civile ? sociale ? mais un peuple nivelé serait inharmonique et désarmé.

C'est un problème grave d'appliquer ces mots généraux à une telle société dont tous repoussent le passé.

Quelque amour d'abstraction que puisse avoir un peuple, la majorité vit d'exemples, de types. Ici il n'y a ni formule, ni symbole, ni types. Le peuple n'avait rien lu, rien vu.

Un peuple entier obligé devant une telle complication de faire comme Descartes, de nier tout provisoirement.

Mais la majorité ne peut se passer d'exemples, de types à contempler.

L'antiquité les fournit. Ils en ignorent tout le mécanisme original (qui les eût découragés) en ignorant l'aristocratie. Toute l'antiquité est traduite démocratiquement.

Absurde ? non.

Quelle plus féconde éducatrice qu'Athènes ?

Quelle plus puissante initiatrice que Rome ?

Il suffit de regarder leurs monuments pour être plus homme.

Cela nous relève des misères de la spécialité moderne qui fait de l'homme une chose.

La Grèce c'est l'homme complet.

Rome c'est l'homme uni. Par force ? non. Grâce à l'immensité de l'Empire, le plus bel ouvrage humain.

Même à prendre l'antiquité par un côté moins original, par le côté individuel.

Combien elle relève le peuple !

Quand l'horloger, père de Rousseau, avait Plutarque sur sa table, il oubliait banque, industrialisme, contrebande genevoise.

Quand son fils trouve la prosopopée de Fabricius, il jette son bel habit de caissier et devient Rousseau.

Et ce même Plutarque, il passe à Mme Roland ; là, sur le quai du Palais de Justice, quand elle avait gravé le jour avec son père, elle lisait le soir, et voyait Paris de l'Arsenal à Chaillot. Et ce Plutarque, elle le retrouve en prison, à la veille de sa mort.

Ainsi toute la classe moyenne a Rousseau et Plutarque, y puise :

1° La dignité des mœurs, rare, difficile alors, devant ce monde gâté, artificiel, insolent. Caton le censeur, le sage Phocion, le modeste Philopœmen.

2° Le dévouement universel, vulgaire, simple : « Passant va dire à Sparte ». Rome en fait formule : Curtius, Decius. Le dévouement descend à tous, tous sachant mourir pour tous. Caton montre le chemin pour la liberté. L'esclave d'Antoine lui enseigne à mourir. Ici se cache un christianisme non mystique.

Enfin la femme là, la famille, combien relevés. Cette poupée de l'ancien régime veut être une femme. Rousseau lui rend son enfant. Reviens à la nature. Plus que nature. Marcia de Caton, Cornélie, Volumnie, Corday, Kéralio, Olympe de Gouges, Lucile Desmoulins, Theroigne, Monro, les Duplay. »

Michelet rêve alors à ce qu'aurait pu être ce moment, de 1769 à 1789, si toute cette génération douce, un peu chimérique, ardente pour l'humanité, avait pu, au lieu d'être dévorée par la mort ou annulée par la Terreur, travailler harmonieusement à faire une France nouvelle. Il dresse un tableau émouvant des grands hommes nés depuis 1732, et qui avaient en 1790 cinquante, quarante, trente, vingt ans. Il imagine ce qu'aurait pu être cette période de 1769 à 1789, avec l'union morale, la réalisation de la pensée civile, le développement de la pensée religieuse.

« *Prière innocentes.*

Ah ! 1^{re} génération 89 : Bailly, Barnave, Mirabeau, à l'égout.

Ah ! 2^{me} génération 90 : Roland, Vergniaud.

Ah ! 3^{me} génération 91 : Danton, Fabre.

La quatrième, la plus splendide, la plus criminelle : Robespierre, Saint-Just. si pur, si souillé.

Perte irréparable d'une génération bénie.

Ceux-ci sont connus, sont nommés. Leurs noms sont gravés dans gloire, mais je ne doute nullement que leurs innombrables frères, qui naquirent à cette heure bénie, qui grandirent dans cette histoire héroïque, inspiratrice, n'aient eu des dons aussi. La puissante chaleur vitale du merveilleux orage n'a pas fait, croyez-le, éclore quelques hommes seulement. Des millions en naquirent, pleins de la flamme du ciel. Hélas ! et pourquoi donc n'ont-ils pas pu produire. Pourquoi ? demandez à la mort.

La mort ! Je ne parle pas seulement de cet ange de meurtre qui a passé et repassé sur la France, marquant toute porte de l'épée, toute maison de deuil. Je parle de la mort des âmes, de l'affaiblissement et de l'extinction des sentiments bienveillants, sympathiques qui font la fécondité morale, l'invention du cœur, qui enfantent, sans qu'on sache comment, les grandes pensées morales et religieuses. »

On retrouvera cette admirable page développée au chapitre premier du livre IV de la *Révolution*, où Michelet indique les obstacles intérieurs qui empêchèrent le rêve de la fédération, rêve de justice et de bonté, de se réaliser.

Après avoir montré la légitimité de la Révolution et le rôle du peuple, Michelet en montre la nécessité.

Quand le grand héritier, le peuple, est rentré dans sa maison, il l'a trouvée vide.

C'est-à-dire, ni Royauté, ni Église, ni Parlement.

Ces grands instruments avaient servis :

L'Église avait été peuple, elle était devenue féodalité, noblesse.

Le Parlement avait été peuple, mais il recule et maintient « nulle terre sans seigneur, » et diversité des coutumes.

La Royauté avait été peuple mais s'était livrée à la noblesse.

Le Peuple ainsi livré à lui-même fut admirablement désintéressé et spiritualiste. La France révolutionnaire fut anti-éclectique, c'est-à-dire originale dans son fonds, anti-jésuite, c'est-à-dire noble et hardie dans le procédé, anti-maçon, (*sic*) anti-matérialiste. Elle fut spiritualiste dans la loi civile qu'elle étend à toute la France, dans la Presse qu'elle libère, même dans la guerre, puisqu'elle décréta la victoire par un acte de foi.

Michelet étudie alors au point de vue philosophique les trois procédés de l'évolution historique :

1° Le moment de *génération* d'une chose viable, parce qu'elle est simple, implique exclusion, négation de ce qui n'est pas elle : négation exagérée mais utile. Ex. Descartes, Révolution.

2° Le moment de *dissolution* d'une chose qui a vécu, qui n'est plus simple. Elle admet les éléments étrangers, se transforme en eux et les transforme en soi.

3° Entre ces deux moments il y a celui où une chose se sentant faiblir admet des éléments étrangers et sans les transformer se corrompt par leur juxtaposition.

Laissant de côté la Révolution elle-même, il montre la corruption de l'idéal révolutionnaire par le catholicisme (Buche et Lacordaire), par l'éclectisme de Cousin, le romantisme, qu'il a toujours détesté, enfin par les maçons, la papimanie, l'anglomanie.

L'article de Saisset venait de paraître, et Michelet, quinze jours avant Quinet, fait une charge à fond contre l'éclectisme.

La Révolution se perd si elle oublie son originalité première, son principe vital spiritualiste, pour s'égarer dans les imitations, et Michelet institue un grand tableau historique du mal causé à travers l'histoire par les imitations. On n'imité jamais; on suit et on se perd.

Cette page amusante contre l'éclectisme était bien peu à sa place dans ce cours, si toutefois Michelet l'a servie à ses auditeurs.

Enfin, Michelet quitte le rôle de témoin pour se faire le prophète de l'avenir. On prévoit d'après lui l'avenir d'un être de deux manières : par l'histoire et l'éducation, 1° en interrogeant sa nature, sa naissance, son passé, en le *sachant*; 2° en développant sa nature, en lui donnant une seconde naissance, en le *faisant*. Le peuple avait fait son passé, mais il l'ignorait; il cherchait aussi une aide du dehors pour son

avenir, quand tout devait venir du dedans, de ses souffrances et de sa volonté.

Comment prévoir l'avenir ? en le faisant. Les Grecs le conjecturaient; les Juifs le couvaient, le créaient par le désir. Nous par la volonté, par l'action sur les germes du passé qui dorment en nous.

Alors, emporté par son subjectivisme, il refait toute l'histoire de ses livres et de ses idées. Il montre que lui, lui seul, a recréé en lui la conscience du peuple du Moyen-Age, et que lui, par conséquent, peut dicter au peuple de la Révolution son avenir. Ce sera, au fond, le but de son Histoire.

« Pour savoir, il fallait porter le peuple en soi et voir dans une courte destinée d'homme, comment se faisait la transformation. Ne pas renier ses origines, comme ceux qui cachent sous des gants jaunes leurs grosses mains. C'est ce cœur filial qui a été récompensé en moi. »

Il termine ces pages en posant le 12 février, le cruel problème de l'inégalité sociale. C'est ce problème qu'il tâchera de résoudre dans *Le Peuple* — car *Le Peuple* sera un essai sur l'éducation destinée à fixer l'avenir de la France révolutionnaire, dans laquelle subsistent deux Frances opposées.

Ses leçons du deuxième semestre renferment beaucoup de passages dignes d'être notés, mais moins de vues originales.

La première, consacrée à un tableau de la propriété paysanne au moment de la Révolution, semblait devoir conduire à une étude des transformations de cette propriété. C'est en effet ce qu'il tenta de faire. Il montre l'affranchissement graduel du travail agricole, le mariage du paysan avec la terre, et proteste au nom de la petite propriété contre les théories de Babœuf. Tout cela se retrouvera en partie au chapitre premier du *Peuple*.

La seconde nous lance dans un tout autre sujet, étroitement lié aux leçons sur l'avenir. Il y traite de l'Éducation, et c'est aussi une préparation au *Peuple*. Mais l'idée qui domine ici, c'est l'exposé des raisons historiques qui ont créé en France les antagonismes de classes et d'idées, et des moyens de ramener l'union. La troisième leçon, sur l'Association, est assez étroitement liée à la seconde et a un fond historique. Après un exposé de l'histoire des associations dans l'ancienne France il embouche de nouveau la trompette prophétique pour annoncer comment, après la ruine des associations anciennes par la Révolution, de nouvelles associations d'âmes et d'idées doivent prendre naissance. Sur la couverture de la dernière leçon, Michelet a écrit : « Le second semestre, très important et très neuf comme histoire de la liberté de penser aux trois derniers siècles. »

Cette note ne s'applique qu'aux quatre dernières leçons. Michelet les avait sans doute depuis assez longtemps préparées. La quatrième a pour titre : « L'esprit captif du Globe. Liberté de penser, d'imprimer, de lire. »

Michelet dresse un vrai martyrologe de tous ceux qui ont été persé-

cutés et brûlés pour avoir formulé des hérésies et des impiétés. Les protestants y tiennent naturellement une large place. Déjà, on prévoit le *Louis XIV*. Michelet montre comment les philosophes et surtout Voltaire, ont rendu impossible la continuation de ces persécutions. Il termine par une attaque très vive contre le clergé de l'ancien régime.

« Cette séparation du peuple en deux peuples qui vient de l'abandon total où le clergé laissa sa mission : l'éducation populaire, fit la violence, l'horreur de la Révolution et la punition du clergé. Il supporta pendant six ans les lois qu'il avait appliquées 300 ans aux protestants et aux philosophes. Ce que Louis XIV avait tiré des proscriptions du xvi^e siècle, ce que Louis XV avait codifié en 1724 fut copié dans la loi des Suspects. »

La cinquième leçon, très nourrie, est une histoire de la Bastille, que Michelet termine par le récit du quatorze juillet 1789 qui formera un des plus beaux morceaux de la *Révolution*, et il parle « de cette terrible fureur qui fut un fruit de la pitié », de la fureur des femmes.

La sixième, très originale et très touffue, est une histoire des polémiques de presse au xviii^e et au xix^e siècles, polémiques qui aiguïsent et libèrent la pensée. Nous y retrouvons Voltaire, comme dans la Bastille.

Enfin, la dernière leçon, très étudiée et solide, elle aussi, est consacrée aux œuvres d'éducation de la Révolution : École polytechnique, centrale, Écoles normales, primaires. Michelet reconnaît que la vie leur a manqué, par défaut d'organisation, mais il rend un très bel hommage au magnifique épanouissement de l'esprit scientifique pendant la Révolution¹. On en trouvera la substance au chapitre 3 du livre III du *Peuple*. La leçon se termine par tout un programme d'avenir auquel il reviendra dans le *Peuple* et à la fin de sa vie dans *Nos fils*.

Le cours de 1845, tel que je viens de l'analyser, n'aurait pas été fait pour éveiller les susceptibilités du pouvoir ni celles de l'Église, si Michelet n'y avait constamment fait allusion à l'époque présente et donné à chacune de ses leçons une tournure polémique. Lors de ses trois premières leçons du second semestre sur la propriété, l'éducation, l'association, il avait eu d'abord l'intention de consacrer tout le semestre à étudier les causes et les résultats sociaux de la Révolution, tâche importante et neuve. Mais il se trouva, non sans raison, insuffisamment préparé et, dès le lendemain de la troisième leçon, le 25 avril, il se décide brusquement à traiter la question de la liberté de penser et les œuvres d'instruction de la Révolution, sujets sur lesquels il avait beaucoup de notes, et qui aussi lui permettront de donner plus libre cours à son ardeur combative. Il écrit le 25 avril dans son *Journal* : « Plusieurs choses me firent sentir le besoin de retenir mon cours dans la voie polémique, et ajourner socialisme, éducation », et quand il a fait sa quatrième leçon sur la liberté de

1. Michelet dans sa *Révolution* s'est arrêté au 8 thermidor et dans son *Histoire du xix^e s.* n'a pas touché à l'œuvre scolaire de la Convention.

penser, il note « très polémique, fort et familier ». Si j'en juge d'après les notes du cours de 1843, cette polémique devait être souvent très vive. Il y accuse directement le clergé d'avoir constamment arrêté le développement de l'esprit humain, empêché la diffusion des lumières.

On a fait souvent l'histoire positive des trois derniers siècles. Reste à faire leur histoire *négative*, celle de tout ce que le clergé devait faire, ne fit pas, empêcha.... triste, sombre difficile histoire — l'histoire du néant, hélas, c'est celle du peuple !

Cette négation, ce meurtre immense de l'esprit, nous ne pouvons l'apprécier que par les actes positifs pour empêcher la diffusion des livres. Nous ne pouvons estimer les millions d'hommes qui n'ont rien lu, rien vu, ni les livres utiles qui se seraient faits et qu'on a empêchés de naître, mais bien les livres qu'on a brûlés, les auteurs qu'on a brûlés, et dont la mort a effrayé, tué d'avance des légions d'esprits inconnus.

Le positif est limité, le négatif illimité. Comme un meurtre sur une grande route empêchera d'y passer bien des milliers de passants.

Il n'attaquait pas seulement le clergé, il attaquait tous ceux qu'il considère comme unis à lui par intérêt ou par faiblesse, les architectes qui abiment les monuments anciens, sous prétexte de les restaurer, les romantiques qui font du faux Moyen-Age, les philosophes éclectiques qui veulent réconcilier le catholicisme et la philosophie; enfin, tous les monarchistes, juste milieu ou conservateurs, et le gouvernement lui-même. Il semblait s'ingénier à soulever contre lui toutes les colères à la fois. Je ne puis croire qu'il ait dit dans ses cours tout ce qu'il a mis dans ses notes, mais il a dû en dire une bonne partie, puisqu'on l'a accusé dans la presse et à la tribune d'avoir prêché la Révolution.

Il accuse en février de l'impuissance et de l'inertie de la France :

1° Les Jésuites et le clergé;

2° Le Juste milieu pourri, si bas tombé qu'il a cru se soutenir par les Jésuites;

3° Les anglomanes et les papimanes;

4° La barbarie romantique, qui, à bout de ses forces, a fini comme tout mensonge finit, par donner la main aux pères du mensonge (tous les Jésuites).

« Tout cela est encore obscur parce que l'opposition, centre gauche crée un faux espoir.

Il faut que le mensonge ait son dernier avènement en Thiers, plus discordant que Guizot, étant le ministre bonapartiste du système angloman avec prétention à l'esprit de la Révolution, que Bonaparte a détruit. Thiers a pris le Bonapartisme sous la Restauration, comme Chateaubriand le catholicisme sous Bonaparte, comme une force toute faite.

Là le péril sera pour nous, en présence du tout puissant journaliste qui, ayant autour de lui nos amis mêmes, nous frappera étourdissement, pour consoler le clergé pour se ramener la cour !

Il faut :

Un esprit vivant, sans formule, sans drapeau tout fait;

ni classique, ni romantique;

ni ultramontains, serfs de Rome;

ni gallicans, serfs du Roi;

ni chrétiens aveugles (principe de l'imitation);

ni anglomanes;
 ni vieille France (à la Genoude)
 ni bourgeois philippistes;
 ni 93;
 ni bonapartistes (aveugle adoration de la force et du succès);
 encore moins barbouilleurs éclectiques de religion et de révolution (à la Buchez) pour marier Robespierre et Jésus-Christ.

Michelet ne demande pas une Révolution, mais il l'annonce, ce qui pouvait être considéré comme à peu près la même chose.

« *L'État continue l'œuvre impie du clergé pour faire deux peuples.* Tâchons, avant la crise, de nous reconnaître, de nous entendre, et de nous donner la main (entre les deux peuples). Nous le pouvons encore. Je vous prie, que l'Europe ne nous trouve pas divisés à ce moment solennel. Ne voyez-vous donc pas l'ombre qui croît sur l'Europe, l'ombre de ces deux géants, l'Angleterre et la Russie? J'ai quarante-cinq ans, trois gouvernements ont passé, quinze ans chacun. »

« Celui de *l'épée*, brisé, moins par l'accord de l'Europe que pour avoir établi, en France même, cette opinion qu'il était inconciliable avec la paix et le travail, caractère spécial de la civilisation moderne.

Celui du *droit divin et du prêtre*, brisé, moins encore comme imposé par l'Europe que comme trop convaincu pour se corriger jamais.

Celui de la *Banque*, des gros propriétaires et des gros industriels, c'est-à-dire d'une minorité dans ce pays agricole, fondé par un banquier bonapartiste (Laffite) défendu par un banquier (Périer) maintenu par les Anglais et les Juifs (énervé le jour où les grands débouchés extérieurs sont définitivement bouchés).

Pour comble de faiblesse il a été chercher secours dans le parti prêtre, celui de la branche aînée, celui du droit divin immolé par lui.

Les trois gouvernements ont exploité à plaisir une même chose : la peur de la Révolution, cette tête de Méduse, que Bonaparte montrait au parti du Moyen-Age, en peur de l'avenir; il fait peur à la bourgeoisie : « Serrez-vous bien contre nous, prenez garde. Seul je vous défends. Voici le peuple qui monte, voici les barbares. Rappelez-vous ces temps affreux. » Parole impie qui crée deux peuples.

Michelet prend alors la défense de ces barbares, ces barbares dont il est, comme Béranger et tant d'autres, sortis du peuple :

« Nous, hommes sortis hier du peuple, nous, avenir en chemin; nous, passé, présent, avenir. Nulle autre différence aujourd'hui que le peuple d'hier et celui d'avant-hier —

Avant-hier Lamennais, Lamartine, Chateaubriand.

Hier Victor Hugo, Quinet, familles militaires.

Aujourd'hui Béranger, moi, Leroux, industriels.

Notre invasion continuelle, à nous barbares, est indispensable pour réchauffer ceux qui montent dans une atmosphère plus froide, plus lumineuse peut-être, de notre féconde chaleur. Plus barbares, nous sommes plus passé, plus intelligents des âges passés, plus historiens (les âmes de nos pères vibrent en nous pour des douleurs oubliées); nous sommes plus avenir, nous sommes plus nature, plus logiques. »

J'arrête là ces citations que je pourrais multiplier. On comprend sans peine que cette manière d'enseigner la Révolution en marche et d'encourager à la continuer n'était de nature à satisfaire ni le gouvernement, ni ceux, députés, professeurs, journalistes, industriels ou

commerçants, que le gouvernement de Juillet satisfaisait parfaitement.

En même temps, Quinet faisait son cours sur le *Christianisme et la Révolution*. Il y montrait la Révolution et non l'Évangile comme véritable héritière du christianisme primitif et même du Concile de Nicée. Il traçait à la démocratie un programme de révolution religieuse et morale, en contradiction aussi bien avec le mouvement purement utilitaire qui emportait la France officielle d'alors, qu'avec le catholicisme. On comprend que les deux professeurs aient été, en 1845 comme en 1843, l'objet des mêmes protestations, des mêmes attaques. Le nouveau ministre de l'Instruction publique, de Salvandy, devait naturellement chercher tous les moyens pour mettre le holà à un enseignement dont le caractère révolutionnaire n'était pas niable. L'article de Saisset avait été le premier coup de clairon¹. Quelques jours après, le 14 février, dans son cours à la Sorbonne, l'abbé Cœur faisait une sortie contre *Le Prêtre*. Les journaux d'extrême-gauche l'accusèrent d'avoir dit que « les jeunes gens qui propageaient l'ouvrage de Michelet n'étaient que des piliers d'estaminet, des malheureux que le bain réclamerait un jour. » L'abbé Cœur fut obligé de protester dans une lettre au *Siècle* du 28 février; il déclara distinguer du livre qu'il blâme, l'homme, qu'il honore, et dont il a publiquement, à plusieurs reprises, loué le caractère.

Michelet reçut le 23 février une lettre de deux jeunes gens qui lui annonçaient qu'ils allaient siffler l'abbé Cœur. Il dut, dans sa leçon du 27 février, prendre la défense de celui-ci au nom de la liberté de parole.

Au même moment (24 février), l'évêque de Chartres, dans une lettre adressée à l'archevêque de Lyon, injurait violemment Michelet, et, quelques jours plus tard, quatre-vingt-neuf habitants de Marseille adressaient au gouvernement une pétition sollicitant son intervention. *Le Globe*, dans un article du 30 mars, s'associait avec virulence à cette demande. Une partie de la presse catholique cependant, *L'Univers* en tête, tout en publiant presque chaque jour les articles les plus violents contre Michelet et Quinet, protestait, au nom de la liberté d'enseignement, contre toute atteinte à la liberté de leur parole.

M. de Salvandy aurait bien voulu trouver un moyen de ramener Quinet et Michelet à plus de modération, et surtout Quinet à une plus exacte observation de ses devoirs professionnels, sans empiéter sur les droits des professeurs. Le 29 mars, Letronne fait venir Quinet et l'informe que Salvandy voudrait faire prononcer contre lui un blâme par ses collègues. Mais Letronne refuse au ministre de faire cette proposition à l'assemblée des professeurs.

Le 14 avril, l'affaire fut portée devant la Chambre des Pairs. L'ordre du jour appelait le rapport de M. Tascher de la Pagerie sur la

1. Les amis de Michelet prétendaient que Thiers et Rémusat y avaient collaboré. C'est Louis Reybaud qui vint l'affirmer à Michelet.

pétition des quatre-vingt-neuf pères de famille de Marseille, électeurs et éligibles. Le rapporteur désigne nominément Michelet et Quinet, leurs livres du *Prêtre* et de *l'Ultramontanisme*, et déclare ces livres et l'enseignement qu'ils représentent en contradiction avec la charte qui a promis aux cultes liberté, respect et protection. Toutefois, il propose de passer à l'ordre du jour, en remettant au gouvernement le soin d'apprécier le mal et ses remèdes. Le marquis de Barthélemy appuie les conclusions de M. Tascher, et il attaque spécialement les passages les plus vifs et les théories les plus osées du livre de Quinet.

Dupin, subtilement, sépare le livre, qui est libre, de l'enseignement, où les professeurs doivent respecter tous les cultes établis. Montalembert, après avoir attaqué et jugé avec une extrême sévérité les idées et les paroles de Michelet et de Quinet, réclame la liberté absolue de l'enseignement : « Dans un pays libre, il faut savoir supporter ce qui fait horreur. Nous saurons apprendre à nos adversaires cette nécessité de la liberté. » Il loue la franchise des attaques de Michelet et de Quinet, il la préfère aux respects hypocrites des éclectiques. Il se plaint seulement que le gouvernement ne donne pas aux catholiques la liberté qu'il laisse à leurs adversaires.

De Salvandy fait alors un exposé très complet, à la fois historique et théorique, de la liberté dont doivent jouir les professeurs du Collège de France. Ils sont eux-mêmes les maîtres de leur discipline. Le seul droit de l'administration est de les inviter à examiner s'il y a lieu d'exercer leur pouvoir disciplinaire.

Cousin défend Michelet et Quinet, qui venaient cependant de l'attaquer avec la dernière vigueur, en niant qu'ils aient enseigné l'impie et l'irrégion, et en rejetant la responsabilité de leurs violences sur les injures lancées contre l'Université et contre eux. « L'impunité que vous accordez aux Jésuites, en dépit de tant de lois, couvre aussi MM. Michelet et Quinet. »

La Chambre des Pairs passa à l'ordre du jour. Quinet envoya le 18 avril aux *Débats* une longue lettre, dans laquelle il soutint le droit pour les professeurs d'étudier librement l'histoire des religions et la nécessité pour lui de faire entrer l'histoire des institutions religieuses dans son cours d'histoire des littératures du Midi¹.

La congrégation de l'Index tira à sa manière la conclusion de la séance du 14 avril en mettant d'un seul coup à l'index le *Prêtre* de Michelet, le *Cours de Philosophie* de Cousin et le *Manuel de droit ecclésiastique français* de Dupin, fraternellement unis dans la même réprobation.

Le gouvernement se trouvait dans la position la plus fausse.

Au lieu d'adopter la politique préconisée par Montalembert, laisser la liberté aux professeurs du Collège de France, mais la donner aussi aux catholiques y compris les Jésuites, il cherchait à faire ac-

1. Les *Débats* avaient dit le 16 : Quelques sages avertissements suffiraient sans doute à faire rentrer Quinet dans le programme de son cours. »

cepter à Rome, par le Père Roothaan lui-même, les lois qui interdisaient en France l'existence des Jésuites, et Guizot avait dû, le 2 mars, envoyer à Rome Rossi pour cette difficile négociation. Mais, donnant sur ce point satisfaction à l'opinion libérale, il prétendait en échange imposer à Michelet et à Quinet la cessation de leurs attaques contre le catholicisme. Ce système de bascule amena, le 2 mai, le gouvernement à accepter, après une interpellation de M. Thiers, un ordre du jour l'invitant « à faire respecter les lois de l'État » c'est-à-dire à expulser les Jésuites. Michelet assistait à la séance. Il dit dans son *Journal* qu'il s'y trouvait « force prêtres attendant leur condamnation » et que Berryer fut un « virtuose admirable ». Ce fut en effet un de ses plus beaux discours, et Lamartine, à la vive indignation de Michelet, défendit la liberté des congrégations.

Les négociations que Rossi poursuivit à Rome avec le cardinal Lambruschini aboutirent à des mesures déplorablement hypocrites. Tandis que le *Moniteur* célébrait le succès du gouvernement et annonçait que les Jésuites se dispersaient, fermaient leurs noviciats, ne laissant dans leurs maisons que les prêtres soumis à l'ordinaire, le P. Roothaan fermait, il est vrai, les maisons de Paris, Lyon, Avignon, Saint-Acheul et les trop nombreux noviciats, mais en déplaçant simplement les religieux et en les répandant ainsi sur la France entière qui n'y perdit pas un seul Jésuite. « Nous devons, disait le général, tâcher de nous effacer un peu. » Guizot, qui conduisait toute cette affaire, avait, en réalité, joué les libéraux. En même temps, il voulut que les professeurs du Collège de France payassent les complaisances apparentes du Saint-Siège; et de Salvandy qui gardait rancune aux libéraux des mépris que lui témoignaient leurs journaux, y compris le journal des *Débats*, s'y prêta avec empressement¹.

Avant d'aller plus loin, il nous faut revenir en arrière pour dire quelques mots des voyages de Michelet dans cette année 1843 et du livre du *Peuple*, mis en vente le 28 janvier 1846.

Les voyages de Michelet avaient été jusque-là des voyages d'historien, de géographe et d'artiste. Cependant dès 1843, nous l'avons vu à Lyon et en Suisse ardemment préoccupé des questions religieuses d'où sortira le livre du *Prêtre* et accorder à Lyon et à Saint-Étienne une attention passionnée à la condition des travailleurs. Ses fréquents voyages à Rouen, ses relations avec Eugène Noël, l'ami des Dumesnil, qui vit au Tôt, au milieu de la population manufacturière rouennaise, le font pénétrer dans la vie des ouvriers du coton et de la laine. On voit naître peu à peu dans son esprit, pendant qu'il étudie pour ses cours les causes et l'esprit de la Révolution française, l'idée du livre du *Peuple*. Sa passion d'apostolat est une passion d'éducateur. Il a montré dans son cours de 1843 que la Révolution n'a pu accomplir son

1. Ce sont les affaires du Collège de France qui décident Michelet à rendre irrévocable sa démission de professeur au château. Il sait le 3 juillet que le roi a grondé Salvandy de n'avoir pas obtenu le blâme du Collège contre Michelet et Quinet.

œuvre parce que le peuple, qui depuis 1789 est devenu le principal personnage de l'histoire, ne connaît ni son passé, ni son avenir. Michelet, qui est sorti du peuple, qui a senti revivre en lui-même toute l'histoire de France et du peuple français, éprouve l'impérieux besoin de tracer pour ses contemporains, pour la jeunesse surtout, le programme d'éducation morale, sociale et religieuse qui permettra à la France de la Révolution d'accomplir ses destinées. Michelet a été frappé par ce qu'il y a de généreux dans les utopies socialistes sans avoir jamais accepté les théories de reconstitution sociale ni des Saint-Simoniens, ni des Fourieristes, ni des communistes à la Cabet ou à la Louis-Blanc. Il leur reproche à tous d'ignorer l'histoire et la patrie. La patrie et son histoire, voilà la base religieuse de la réforme qu'il appelle de ses vœux et qui consistera non dans l'organisation d'une société nouvelle, mais dans une révolution morale. La rénovation sociale se fera par l'union volontaire des classes, aujourd'hui séparées et ennemies et où les riches sont, sans le savoir, eux-mêmes victimes de l'oppression et de la misère dans laquelle vivent les classes pauvres, ouvriers et paysans. C'est à la jeunesse d'accomplir ce miracle d'union par lequel la France de la Révolution, haïe et redoutée de l'Europe, s'élèvera bien au-dessus de tous les pays d'ancien régime.

Telle est l'idée générale à laquelle Michelet avait été peu à peu amené de 1842 à 1843 par ses méditations philosophiques et religieuses.

Le 10 janvier il avait achevé le *Prêtre*, dont l'impression était finie le 13. Le 16, il avait commencé son cours sur la Révolution, qui est à ses yeux sortie du peuple, faite par et pour le peuple, mais que le peuple n'a pas comprise. Michelet lui en donnera le sens. Avec cette promptitude improvisatrice si étrangement unie chez lui à une lucidité presque infaillible, il écrit dans son *Journal* : « Le 24 janvier, je conçus et j'écrivis le titre *Peuple*, voulant l'achever au 24 janvier 1846. » Ce n'est que le 31 août que Michelet commença de l'écrire quand il fut libéré de ses cours et de ses polémiques¹. Mais on peut dire que les neuf mois précédents avaient été des mois de gestation pendant lesquels son œuvre s'organisait dans son cerveau².

1. Il avait continué à être occupé par le *Prêtre*, pour lequel il écrivit une importante préface nouvelle du 7 au 18 mars, qui parut le 25 mars en tête de la 3^e édition.

2. Indépendamment du mouvement propre de ses pensées, Michelet a certainement été poussé à écrire le *Peuple* par le désir de donner sa propre solution au problème social qui agitaient son temps et qui avait produit tant de rêves socialistes dont Michelet avait été touché sans les partager. Lamennais, son ami, avait publié en 1837 *Le livre du Peuple* qui n'est guère qu'une vague lamentation sur les misères du peuple, mais qui fit sans doute une impression décisive sur Michelet. Nous savons quel intérêt en 1830 et 1832 il porta aux prédications Saint-Simoniennes. Il avait lu aussi Fourier qui, mort en 1837, avait publié en 1835-36 ses deux volumes de la *Fausse industrie* et un *traité d'Association industrielle et agricole* réimprimé en 1841 en 4 vol. comme *Théorie de l'Unité universelle*. Considérant, avec qui il était en relations après avoir dirigé la *Phalange* de 1836-45 qui avait succédé au *Phalanstère* de 1832, publiait la *Démocratie pacifique*. Cabet, son *Voyage en Icarie*, 1842; Louis Blanc, *l'Organisation du Travail*, 1840.

Quand il se mit à l'écriture, il le fit sans désespérer, d'un élan ininterrompu. En février il lit Louis Blanc, l'*Organisation du Travail* et les premiers volumes de l'*Histoire de dix ans*; et aussi les *Paysans* de Balzac. Il en est mécontent parce que Balzac accentue la séparation des classes urbaines et agricoles. En mars il fait des extraits de Proudhon, sans doute l'*Avertissement aux propriétaires* (1842) et la *Création de l'ordre dans l'humanité* (1843) et il le réfute. Il lit aussi un article de Louandre sur le *Travail des femmes*. Il va voir Villermé dont les deux volumes, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie*, seront une des bases de son livre. Il est en rapports constants avec son ami Faucher dont il chauffe la candidature académique¹ et dont les articles à la *Revue des Deux-Mondes* (en particulier celui du 13 novembre 1844 sur le *Travail des enfants à Paris*), et les *Études sur l'Angleterre* parues en 2 volumes en 1845 lui fourniront une foule de points de comparaison intéressants. Il se renseignait aussi auprès de Louis Reybaud qui avait publié en 1843 les deux volumes de ses *Études sur les réformateurs socialistes*, et en 1843 les trois volumes de son amusant *Jérôme Paturot*. Il lisait encore Frégier qui avait publié en 1839 et 1840 deux volumes sur les *Classes dangereuses de la population dans les grandes villes*, ainsi que le livre de son ancien secrétaire Toussenel sur les *Juifs, rois de l'époque*.

La pensée de son livre le suivait dans ses voyages. Il en fit trois en 1845. Celui de Fontainebleau du 10 au 14 octobre avec Alfred et Charles fut une pure distraction de nature et d'art sur laquelle il n'écrivit que peu de notes. Les deux autres méritent de nous arrêter davantage.

Du 11 au 16 juin, Michelet alla avec son gendre Alfred à Rouen, au Tôt ou Noël avait une petite filature et à Vascœuil, la propriété des Dumesnil. « Samedi 14, arrivée à Vascœuil, singulièrement beau, triste, fantasmagorique, sombre au dedans, au jardin lugubrement gai, avec ses innombrables juliennes blanches en longues files comme des nonnes. »

C'est là que le dimanche 15 « après s'être promené sur la route avant déjeuner et tandis que les prairies fêtent le dimanche, recevant ce jour-là l'eau que les cieux ne retiennent plus » il écrit le plan de son livre qu'il avait le 13 raconté à Noël pendant que celui-ci lui exposait les misères des petites filatures. Il visita aussi Rouen avec Noël, mais Saint-Ouen, son église de prédilection, ne lui fait plus d'impression maintenant qu'on la restaure.

Le voyage à Cherbourg du 28 juillet au 12 août montre encore mieux les préoccupations sociales et économiques de Michelet. Il visite les monuments d'Évreux, de Caen, de Bayeux, mais ne leur accorde que peu de place dans son journal. C'est la situation des paysans et des marins qui seule l'intéresse vraiment et rien n'est plus remarquable

1. Il fut battu par le médiocre Villeneuve Bargemont soutenu par Guizot, Duchatel, etc...

que la précision avec laquelle il s'en informe et note les moindres détails.

Pendant ces quinze jours il n'avait cessé de ruminer son livre. C'est le 12 août en revenant de Rouen à Paris qu'il en a définitivement arrêté le plan. Il devait commencer à l'écrire le 31.

L'artiste qu'était Michelet ne pouvait pas fermer les yeux et nous trouvons dans ce journal quelques notes de nature admirables. Mais son grand souci est de connaître la situation exacte des populations maritimes. Il avait certainement l'idée à ce moment de consacrer un chapitre dans son livre aux marins, à leurs souffrances, aux inconvénients de l'inscription maritime. Il y a renoncé. On ne retrouve dans le *Peuple* que peu de chose des renseignements si curieux recueillis dans le voyage à Cherbourg. Sans doute la situation des marins lui parut-elle au fond bien moins misérable que celle des paysans et des ouvriers des manufactures. S'il avait pu étudier les souffrances de la grande pêche de la morue ou du hareng, peut-être en aurait-il jugé autrement, mais il n'a vu que les pêcheurs de Trouville et des ports du Calvados, qui étaient relativement heureux. Il n'a pas connu les abus commis par les armateurs de Bretagne et des ports au nord de la Seine, abus qui d'ailleurs ont beaucoup grandi depuis l'époque où il écrivait¹.

1. Toutefois on retrouve quelque chose des observations faites pendant le voyage de Normandie dans les premières pages du chapitre III du livre III sur l'Association. Il y parle avec émotion des associations de pêcheurs normands et il trouve quelques phrases émues (p. 296) pour « la grande race des marins normands. »

CHAPITRE VII

Le Peuple

Il n'est aucun livre que Michelet ait porté aussi longtemps dans sa tête et dans son cœur que le *Peuple*. Il n'en est aucun où il ait mis autant de lui-même. Il n'en est aucun qu'il ait écrit d'un élan plus passionné¹.

Ce livre occupe une place centrale dans l'œuvre de Michelet. Il est comme un résumé de ses réflexions, de ses expériences, de sa vie antérieure; il y a exprimé sa conception de la vie, de l'éducation, de la religion, de l'histoire. Écrite en 1845, c'est-à-dire quand il était *nell' mezzo dell' camin della vita*, à égale distance de ses débuts dans la vie

1. Voir pour la caractéristique du *Peuple* le passage capital de la conclusion de *l'Etudiant* p. 288-289.

Il est intéressant de voir dans son journal avec quelle hâte fiévreuse il écrivit ce livre, faisant imprimer ses chapitres au fur et à mesure qu'il les composait, suspendant parfois ce double travail pour continuer ses recherches. Le 4 septembre, il arrête le plan, et se donne à lui-même cette formule directrice : « l'Amour seul constructeur de la cité ». Le 6, il y travaille beaucoup. Le 8 il porte déjà de la copie à l'imprimerie; mais — « heureusement », dit-il — le caractère manque. Les 11 et 12 il lit Villermé et en fait des extraits; le 13, il lit Wolowski sur l'hypothèque. Le dimanche 14 le plan des trois premiers chapitres est arrêté. Le mardi 16, il met sous presse « le Paysan », puis suspend l'impression. Les 17-20, il lit Raspail et Agricole Perdiguiet, il refait le progrès de l'ouvrier, du détaillant, du bourgeois. Le 21 il fait des extraits de Perdiguiet et discute la thèse de Louis Blanc. Les 22-25, nous le voyons étendant de jour en jour le programme de son livre, suspendre l'impression, écrire l'argument des deux chapitres sur les riches.

Après un voyage à Fontainebleau (10-19 octobre) avec Alfred, il écrit « peu et mal » sur l'ouvrier. Il écrit, sur la 2^e partie : « se passer d'aimer ». Les 23-24, il écrit sur « l'Instinct ». Le 23, il refait « le paysan » qu'il renverra le 3 novembre à l'imprimerie, et le 30 octobre, « l'ouvrier ». Les 5-7, il traite de « l'ouvrier-machine et de l'ouvrier-homme »; les 10-12, du « fabricant, du marchand, du fonctionnaire »; il communique ces chapitres à Lefebvre, à Troyon, à Noël. Les 15-30 il achève et imprime l'Instinct. Le 5 décembre, il écrit l'Enfant, 1^{er} ch. de la 2^e partie. « J'avais déjà fait les ch. 2 à 5. » Le 6. « Fini ch. 8, 1^{re} partie, ajourné jusqu'ici comme les amitiés. 11, instinct du peuple. 14, écrit l'adoption. 16, écrit l'Association. 17, écrit la Patrie. 21 Génin me rapporte mes feuilles, 23-24, écrit l'instinct du peuple. A et B. » — 1846, « 3 janvier, refait le résumé de la 2^e partie et commencé le 3^e, amitié. 11, achevé le *Peuple*, moins la préface. 21, écrit la Préface. 24, achevé la Préface. 25, achevé les notes de la préface. 28, mise en vente du *Peuple*. 29, 1^{re} leçon. »

active et de sa mort, cette œuvre est vraiment comme le nœud de son existence intellectuelle et morale.

Simultanément, Quinet et Michelet se dédiaient l'un à l'autre les deux livres où ils avaient mis les idées directrices de leur vie. Le 28 juillet 1845, Quinet offrait à Michelet son cours de 1845, *Le christianisme et la Révolution française*.

Et Michelet de son côté dans sa préface du 26 janvier 1846 s'adressant à Quinet, lui disait :

Ce livre est plus qu'un livre; C'est moi-même. Voilà pourquoi, il vous appartient. C'est moi et c'est vous mon ami, j'ose le dire. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons du même cœur.

Belle harmonie qui peut surprendre, mais n'est-elle pas naturelle! Toute la variété de nos travaux a germé d'une même racine vivante : le sentiment de la France et l'idée de la Patrie. Recevez-le donc, ce livre du Peuple, parce qu'il est vous, parce qu'il est moi. Par vos origines militaires, par la mienne industrielle, nous représentons nous-mêmes, autant que d'autres peut-être, les deux faces modernes du Peuple et son récent avènement. »

Dans cette préface où il s'est, comme il le dit, mis tout entier lui-même, il indique les trois sources auxquelles il a puisé : ses souvenirs personnels, ceux d'un travailleur fils de travailleurs qui a commencé sa vie en travaillant de ses mains, et sa conscience qui s'est identifiée avec celle du peuple dont il a écrit l'histoire et avec l'histoire même de l'humanité; en second lieu, l'histoire même à laquelle il a consacré sa vie, les précédents historiques du peuple de France et de toutes les classes populaires; enfin les voyages qu'il a entrepris depuis 1834 à travers la France et les enquêtes sur le vif qu'il a poursuivies sur la condition des habitants des villes et des campagnes. Il ne se vante pas en disant qu'au cours de ses voyages il n'a jamais perdu de vue cette enquête et que son livre s'est fait ainsi, jour à jour, année après année, dans son esprit¹.

Je ne résumerai pas les pages où il raconte sa propre histoire, les plus célèbres peut-être de Michelet et qui sont dans toutes les mémoires. Elles sont immortelles. Il faudrait les citer toutes.

Je ne referai pas le récit de ce qu'il appelle son initiation par la vie dure et populaire de son enfance, puis par l'enseignement qui l'a réconcilié avec l'humanité et qui fut pour lui l'humanité. Ce qui le distingue de tous les autres historiens, dit-il, c'est d'avoir aimé davantage. C'est aussi d'avoir plus souffert et d'être resté peuple.

Il se fait gloire d'être un barbare comme ce peuple dont l'ascension paraît une invasion. Et c'est à cette sève populaire qu'il attribue le don de la vie qui a été son originalité comme historien.

Ayant ainsi marqué ce qu'il est et ce qu'il a fait, il dit le sens et la raison d'être du livre qu'il publie et qui va lui attirer des inimitiés. Il l'écrit parce qu'il est effrayé de voir la France divisée en elle-

1. Il se plaint ailleurs que « de nobles écrivains de génie aristocratique » aient peint les bagnes, les prisons, les mauvais lieux pour peindre le peuple. P. 180. Est-ce Sue? p. 14.

même par les luttes de classes et affaiblie vis-à-vis de l'étranger. « Pendant que nous sommes à nous quereller, ce pays enfonce. » Il proteste contre cette ruine « qui ne vient que de nous, du manque de confiance en nous-mêmes. Qui a une littérature, qui domine encore la pensée contemporaine? Nous, tout affaiblis que nous sommes. Qui a une armée? Nous seuls. » Et Michelet invite la France à n'avoir confiance qu'en elle-même, à ne chercher d'appui ni en Angleterre, ni en Russie, deux géants bouffis. Il proteste au nom du paysan de France, qui se souvient de Waterloo, contre les humanitaires. La France sera sauvée si elle sait être unie. Elle sera toujours pour les autres nations, toutes aristocrates, un objet de haine et d'envie parce qu'elle est le pays de la Révolution.

Le livre du *Peuple* aura donc pour objet de montrer aux Français ce qu'il y a de douloureux, d'injuste dans la condition du paysan et de l'ouvrier et les conséquences funestes pour la prospérité et pour la puissance nationales de cet état social défectueux.

La première partie : *Du Servage et de la Haine*, étudie les causes historiques et contemporaines de l'antagonisme des classes. Le premier chapitre expose les souffrances du paysan dont la situation empire de jour en jour par la ruine des industries familiales agricoles¹, par l'oppression fiscale, par l'extension de l'usure. Michelet prétend que le nombre des petits propriétaires diminue rapidement. Il signale l'exode des paysans vers les villes, et comment les gains relativement élevés des ouvriers excitent l'envie des paysans. Il a consacré quelques-unes des plus belles pages de son livre à décrire le rôle du paysan, son droit à la terre, sa déception de n'avoir pas tiré de la Révolution qu'il avait faite et défendue les avantages qu'il espérait.

Le chapitre sur les servitudes de l'ouvrier, dépendant des machines, n'est pas seulement d'une pénétrante éloquence, il est aussi un document historique d'un intérêt capital. On y saisit sur le vif les impressions produites au moment de sa première expansion par ce machinisme qui a aujourd'hui tout envahi et auquel nous sommes résignés. Michelet en reconnaît les avantages au point de vue de la production à bon marché et du développement d'un certain confort dans les classes pauvres, mais il proteste contre la diminution de la valeur individuelle et artistique des objets fabriqués, contre la banalisation et l'uniformité de la production mécanique. Il déplore la disparition des métiers à tisser dans les familles et surtout l'écrasement de l'enfant par l'usine. Il montre l'ouvrier de fabrique à cette date tellement épuisé par l'excès de travail qu'il n'a plus aucune force de réaction. Combien tout cela a changé. Michelet résume avec puissance et émotion ce que Villermé, Faucher, Frogier, les économistes réformistes d'alors, avaient signalé dans leurs minutieuses enquêtes.

A ce chapitre de douleur et de désespérance en succède un autre

1. Voy. dans Sion, *Normandie orientale*, dans Demangeon, *Picardie*, La ruine des industries familiales.

de relèvement et d'espoir. Il nous montre l'ouvrier amené à l'époque moderne à un sentiment plus complet de sa dignité d'homme, avide d'instruction et de lecture, et exprimant même dans des poésies maldroites et touchantes ses aspirations vers une vie plus intellectuelle.

Quel que soit le danger de ces aspirations insuffisantes, vers une culture qui ne peut être que mal digérée, il faut respecter cet effort qui contient tout un avenir.

Les quatre chapitres suivants sont peut-être les plus originaux. Ils traitent des servitudes du fabricant, du marchand, du fonctionnaire, du riche, c'est-à-dire de la répercussion sur les classes aisées, de la lutte toujours plus âpre et plus difficile pour la fortune, et de l'hostilité entre le prolétariat et la bourgeoisie : l'industriel et le marchand poussés par la nécessité du gain à la dureté et à la fraude, le fonctionnaire mal payé par un État qui ne s'intéresse qu'au progrès matériel, soumis à une écrasante routine, obligé à toutes sortes de compromissions et de servilités pour avancer, le riche vivant dans l'égoïsme, dans la crainte et l'ignorance du peuple.

Le patriotisme ombrageux et enthousiaste de Michelet se fait sentir ici à chaque page. Il déplore que la France, par égards pour les industriels, émules des Anglais en qui ils croient à tort trouver des associés, ait renoncé en 1840 à faire la guerre pour conquérir le Rhin, et il voit dans l'armée sa ressource suprême, la garantie de sa noblesse morale.

L'appel qu'il adresse à la jeunesse des classes riches n'est pas moins éloquent. Il fait remarquer avec raison que malgré la Révolution, la fusion des classes n'est pas faite. Les barrières légales entre les classes étant supprimées, les riches se tiennent d'autant plus à l'écart du peuple qu'ils ont peur d'être confondus avec lui. Il voit dans l'entente sociale le salut du pays.

Il rêve de voir sortir du peuple l'historien du peuple qu'il aurait voulu et n'a pu être.

Il mesure la valeur de chaque classe à son amour pour la patrie et il montre les classes populaires patriotes bien plus ardentes que les classes aisées, qu'il accuse de ne songer qu'à leur intérêt et d'être inféodées à l'Angleterre. L'influence de Toussenel lui fait même écrire un couplet anti-sémitique.

Il lance alors une protestation contre ce qui lui paraît à la fois la caractéristique et la plaie de l'âge moderne, le machinisme universel : machinisme industriel, machinisme politique et administratif, machinisme pédagogique par la philosophie d'État cousiniennne, par la haine de la poésie et de l'Idéal.

Quel est le salut ? Il est dans le cœur, dans le relèvement des âmes, dans l'association des bonnes volontés. Le peuple seul a dans son instinct, dans son inspiration, la réserve de forces nécessaires à cette œuvre, et c'est aux hommes d'étude, de réflexion, de le comprendre et de lui donner conscience de lui-même. Michelet consacre les livres II et III de son ouvrage à exposer comment la France pourra être affranchie par l'amour, des maux causés par le machinisme et la séparation

des classes. Ces livres ont pour sous-titres l'un *La Nature*, l'autre *La Patrie*.

Dans le premier Michelet développe non sans prolixité, cette idée que le peuple a l'instinct obscur, mais sûr, de l'avenir et de la vérité sociale, qu'il conserve la simplicité du cœur, souvent prophétique, des enfants; c'est à l'homme de génie, qui lui aussi garde cette simplicité, ce don de durable enfance, cette source vivante d'inspiration, unie à la réflexion et au raisonnement, d'interpréter l'instinct populaire. Michelet avait certainement la prétention orgueilleuse, peut-être légitime, d'être cet homme-là.

On a beaucoup critiqué ce qu'on a trouvé dans cette partie du *Peuple* d'excessif et de chimérique. Il est certain qu'il est difficile d'y découvrir des recommandations positives et pratiquement applicables. Michelet y a laissé déborder sans mesure les trésors de sensibilité et de poésie que renfermait son cœur.

Mais on y trouvera des pages admirables, et en foule les observations psychologiques les plus fines sur l'esprit populaire.

Les passages sur les enfants et sur la mort sont délicieux et sublimes à la fois.

Dans son amour éperdu pour les êtres instinctifs et simples, il ne se borne pas à réclamer en faveur du peuple et de l'enfant, il réclame aussi en faveur de l'animal que l'homme opprime au lieu de le développer. On peut deviner et le futur auteur de *l'Oiseau* et de *l'Insecte*, et celui de la *Sorcière* et de la *Bible de l'Humanité*¹.

Sur l'homme de génie, il trouve aussi des accents qu'on admire d'autant plus quand on se souvient de tout ce qu'il y avait en lui de candeur et de bonté.

Naturellement la revendication de Michelet embrassait aussi les sauvages, les barbares. Il a des paroles éloquentes en faveur des Indiens, des Africains que nous combattons en Algérie et qu'il faut comprendre et il termine par une péroraison d'une incomparable grandeur, une invocation à la Cité future qui l'amène tout naturellement à son troisième livre².

C'est là que se trouve l'essentiel de sa doctrine : l'union des classes se fera par et dans le patriotisme et la patrie devra être enseignée comme une religion.

La démocratie doit être avant tout une amitié qui dès l'école devrait être enseignée. Il le dit d'une manière touchante en rappelant sa première amitié, celle avec Poinso.

L'amour et le mariage complètent ce que l'amitié a commencé. Ici c'est le futur auteur de *l'Amour* et de la *Femme* qui apparaît; ce sont aussi les pensées actuelles de l'homme qui, engagé dans une liaison singulière avec une fille du peuple, cherchait à l'élever à lui et croyait

1. Voyez aussi ces observations, si fines sur l'augmentation du sentiment de la souffrance à mesure qu'elle diminue (p. 167-68, p. 195-96).

2. Et pour laquelle il utilisait des notes qu'il avait écrites quand il composait *l'Histoire romaine* en 1830.

par elle apprendre à connaître l'âme du peuple qui a fait la Révolution. Il rappelle combien souvent l'amour unit les fils de la bourgeoisie et les filles du peuple; combien souvent aussi ces unions se dénouent par l'abandon le plus cruel et le plus égoïste. Il supplie les jeunes gens de comprendre leurs devoirs envers la jeune fille qu'ils ont séduite et aimée et il voit dans ces unions entre enfants de deux classes une espérance de régénération de la race. Il fait appel aux femmes en faveur des femmes.

Dans son chapitre sur l'Association, il déplore que les anciennes associations industrielles, agricoles, aient toutes disparu et qu'un esprit d'insociabilité ait semblé se développer depuis la Révolution.

Il n'a que vaguement prévu la forme nouvelle que pouvait prendre l'association par la coopération, le syndicalisme. Il n'a pas bien discerné la part d'avenir fécond et pratique contenue dans les rêves du socialisme. Il repousse dans une note de la page 303 le retour aux corporations, l'étatisme et le socialisme. Pourtant il désire ardemment voir se former des associations et il prévoit qu'elles devront être surtout professionnelles, et diverses suivant les nations¹.

Son cœur noble et chimérique indique l'amour comme la seule base solide de ces groupements futurs. Combien nous sommes loin de cet idéal! Enfin il aperçoit au-dessus des associations particulières une grande association, qui sera l'autel, le Dieu-Verbe pour qui l'on sacrifiera ses égoïsmes particuliers, en qui l'on communiera. C'est la Patrie.

Ces pages n'ont rien perdu de leur force, de leur vérité, je puis dire de leur opportunité. Elles posent la question de savoir si les nationalités doivent disparaître. Pour le croire, il faut, dit Michelet, ignorer la nature de l'histoire. Les nationalités, loin de s'effacer, se caractérisent moralement avec toujours plus de force. La France par exemple a justifié son unité, son individualité par la suppression des individualités provinciales.

Le chapitre qui suit est une protestation contre le cosmopolitisme et contre sa bête noire l'anglomanie. Il proclame que si la France n'est pas la première dans le domaine matériel, elle est la première dans l'ordre spirituel. Et il la célèbre avec un enthousiasme filial.

Seule la France a continué l'idée romaine et chrétienne, enseigné la fraternité. Elle a à la fois le principe et la légende, et la tradition la plus suivie. La France est la patrie universelle. Elle est plus qu'une nation. Elle est la fraternité vivante. Elle seule a le droit de s'enseigner elle-même parce que seule elle a confondu son intérêt et sa destinée avec ceux de l'humanité. Aussi doit-elle s'enseigner à ses enfants, comme foi et religion. La Révolution n'a pas su accomplir l'œuvre d'éducation nationale que la Convention avait rêvée. Les Français n'avaient pas reçu une éducation vivante qui leur mît au

1. Ce chapitre sur l'association fut accueilli comme une indication importante par quelques-uns des lecteurs. M. Emile Barrault qui avait joué un rôle considérable dans le Saint-simonisme — (son rôle en Egypte, Suez) lui écrivit à ce sujet.

cœur une foi. Tout était formule et abstraction au xvm^e siècle. Le sang de la Terreur acheva de faire perdre aux Français la foi en la France et en eux-mêmes. C'est par la foi que la France doit vivre. Le dernier chapitre est un hymne et un acte de foi en la Patrie.

Pour réaliser ce vœu, Michelet veut ce que nous voudrions aussi : l'école primaire commune. L'enseignement secondaire complètera ce premier enseignement en le reliant à la connaissance totale de l'histoire. Enfin il voudrait que cette éducation patriotique fût continuée au régiment, puis dans la vie comme culture religieuse et morale par les bibliothèques populaires, les spectacles, les fêtes et les chants. On voit ici le futur auteur de *Nos Fils*, l'Éducation doit durer toute la vie.

« Quelle est la première partie de la politique : l'Éducation.

La deuxième : l'Éducation.

La troisième : l'Éducation. »

Il conjure alors les Français de ne pas laisser périr la France. Pour cela, il faut l'aimer.

Tel fut ce livre, qui me paraît être la clef de toute l'œuvre de Michelet. Il porte sa date et exprime avec une éloquence hyperbolique les inquiétudes, les angoisses, les désespoirs, les colères des âmes les plus ardentes à la veille de la Révolution de 1848. On y trouve tous les sentiments religieux qui ont fait des premiers jours de cette révolution comme une idylle politique et sociale. Ce livre, qui porte si fortement l'empreinte d'un homme et d'une époque, garde encore sa valeur présente et nous offre des leçons dont nous pouvons profiter. Les divisions, les haines entre les classes ont grandi depuis 1846 avec les progrès de ce machinisme dont Michelet espérait contrebalancer les effets par l'amour de la France. Plus que jamais, il est nécessaire de dire aux Français de toutes les conditions que s'ils n'apprennent pas à s'aimer, ils périront. Plus que jamais aussi il faut apprendre à l'école, dans les écoles de tous ordres, que cet enseignement de la fraternité humaine ne peut avoir une base solide et une source vivifiante que dans la connaissance et l'amour de la patrie et dans la foi en elle.

Nous ne devons pas cependant méconnaître les défauts du *Peuple* et ce qu'il y a d'outré dans une grande partie des affirmations de Michelet. Je ne pense pas qu'il ait exagéré les souffrances de la classe ouvrière et de la classe agricole à l'époque où il écrivait, mais il a certainement exagéré l'égoïsme et l'incapacité de la bourgeoisie. Les réformateurs socialistes, les Saint-Simoniens en particulier, étaient sortis de la bourgeoisie. Dans la classe industrielle elle-même, se produisait un mouvement très marqué non seulement de philanthropie, mais de réforme sociale sur le terrain pratique et par la voie législative. Michelet connaissait Arlès-Dufour et ses amis de Lyon; il avait vu à l'œuvre André Kœchlin, Jean Dollfus à Mulhouse¹. C'est sur la

1. D'ailleurs il a, dans son 4^e chapitre sur le fabricant, admirablement parlé de ce qui a été fait dans ce sens à Lyon et à Mulhouse. Cités ouvrières, sociétés de secours mutuels.

seconde partie du livre qu'on peut faire les plus grandes réserves. Certes on doit admettre que l'instinct et l'intuition, restés souvent plus vifs dans les âmes simples, peuvent être une source féconde d'action et d'inspiration. Mais il serait souverainement injuste et dangereux de déprécier, comme Michelet semble le faire, le rôle de la réflexion et de la raison qui doivent après tout avoir le contrôle suprême et le dernier mot dans la recherche de la vérité. D'autre part ce serait céder à la plus périlleuse des illusions, que de doter le peuple de vertus dont il n'a pas plus que les classes supérieures le monopole, de ne pas voir en lui les défauts qui sont ceux de la société tout entière et d'attendre de lui une régénération nationale qu'il n'est pas en état d'accomplir. Charles de Rémusat, avec son esprit si fin, s'est fait l'interprète de ces critiques dans la lettre qu'il adressa à Michelet le 10 février 1846.

Il n'y a qu'un petit nombre de correspondants de Michelet qui lui aient fait des critiques précises. Seul son cousin Gustave Millet a osé lui dire que le livre portait la marque d'une rédaction un peu précipitée. Mais plusieurs, tout en lui exprimant leur admiration, laissaient entendre qu'ils ne l'approuvaient pas sur tous les points.

En général Michelet recevait des remerciements et des félicitations que ne tempérerait aucune critique. Je ne puis citer toutes ces lettres. Il y en a de tout genre, lettres de prêtres, lettres d'ouvriers, de cultivateurs, d'aristocrates. Le duc d'Harcourt y coudoie des paysans.

Mais Michelet fait remarquer que quand il retourna à l'Académie après la publication, presque tous ses collègues évitèrent de lui parler de son livre.

Je regrette de n'avoir pas retrouvé de lettres de la famille de Michelet, de ses parents de Renwez. Je sais seulement, grâce à une lettre de son cousin Millet, le père de Gustave, que la famille de Renwez, loin d'être touchée et flattée de ce que Michelet avait dit d'elle dans sa préface, avait été très mécontente qu'il insistât sur ses origines plébéiennes, ouvrières et paysannes, et fut offensée qu'il les eût fait descendre d'un échelon dans la hiérarchie sociale. Millet lui-même s'est senti un peu atteint.

Si le *Peuple* avait créé à Michelet, comme tous ses ouvrages, un cercle d'admirateurs, de dévots même, l'accueil qui fut fait au livre dans la presse fut très mélangé. En province il y eut des articles très chaleureux, de Doniol dans la *Presse judiciaire* de Riom, de Saint-René Taillandier dans l'*Indépendant de Montpellier*; mais à Paris on fut plus réservé. Le *Siècle* (Wolowski) et le *National* firent des articles volontairement pâles. Le *Constitutionnel* fut un peu plus chaud, mais le *Courrier français* plutôt hostile. Naturellement la presse conservatrice, la *Quotidienne*, le *Globe* de Cassagnac, l'*Univers* de Veuillot l'attaquèrent violemment.

Ce dernier, très injuste, accuse Michelet de tout soumettre à l'État, alors qu'au contraire il cherche à réduire son rôle.

Les revues prêtent plus d'attention au *Peuple* ¹. L'*Artiste* (Esquiros) la *Revue Indépendante* (Rochery) firent des articles importants et élogieux : le *Semeur* lui consacra une très belle étude, peut-être de Vinet, où on lui reproche seulement de méconnaître les vertus sociales du christianisme et d'attribuer à l'amour de la Patrie une valeur mystique où Dieu s'incarne dans un Peuple.

Mais la *Revue des Deux Mondes*, qui avait rompu avec Michelet depuis l'article de Saisset, se moque amèrement par la plume de l'ex-révolutionnaire jacobin Lerminier, des extravagances de pamphlétaire de ce jeune homme de cinquante ans.

La vérité est que ce qu'il y avait d'outré, d'emphatique, d'incohérent parfois dans le *Peuple* rendait aisé de le critiquer, mais que surtout la bourgeoisie satisfaite de l'époque se sentait atteinte au cœur par ce qu'il y avait de vrai dans le sombre tableau que faisait Michelet de l'état social de la France.

1. Traduction anglaise de Ch. Coks qui signait Crookes et avait déjà traduit *le Prêtre et les Jésuites*.

CHAPITRE VIII

Le Cours de 1846

Avant d'aborder l'étude du cours de 1846 et des premiers volumes de l'Histoire de la Révolution, Gabriel Monod avait consacré une leçon d'ensemble (la première de sa dernière année d'enseignement) à ce sujet : Michelet et l'histoire de la Révolution française. Cette leçon a été intégralement publiée dans la Revue internationale de l'enseignement, 1910, I, p. 414-437. — En réalité, le sujet en était double. Monod y montrait d'abord que, dans la conception que Michelet s'était faite de la philosophie de l'histoire de France, il devait nécessairement être amené à écrire l'Histoire de la Révolution avant même d'avoir achevé son Histoire de France, et à considérer la Révolution comme la plus éclatante manifestation du rôle messianique qu'il attribuait à la France.

Après avoir montré comment s'explique la composition de l'Histoire de la Révolution, Monod essayait de déterminer la place de l'œuvre de Michelet au milieu des livres consacrés, avant et après elle, au drame révolutionnaire. Il passait en revue ceux de « Deux amis de la Liberté », de Toulougeon, de Pierre Paganel, de Fantin-Désodoards, de Rabaut-Saint-Étienne, de Mme de Staël, de Charles Lacretelle, de Thiers et de Mignet, de Carlyle, Lamartine, Michelet lui-même et Louis Blanc, puis de Granier de Cassagnac, de Tocqueville, Quinct, Taine, von Sybel, Albert Sorel, de MM. Chuquet, Aulard et Jaurès].

1846 est, dans la vie de Michelet, une date presque aussi importante que 1842..

Il commence l'année en publiant le *Peuple*, le 28 janvier. Le lendemain 29, il ouvre son cours sur la Nationalité, qui est dans sa pensée une introduction à la Révolution considérée comme seule capable de créer une véritable unité nationale. Toute l'année, il travaille à la préparation de son premier volume de l'*Histoire de la Révolution*, qu'il commence d'écrire le 26 septembre et d'imprimer le 19 octobre.

Le 8 février 1847, le livre est achevé, et mis en vente le 10. Cette composition, cette impression d'une rapidité vertigineuse est d'autant plus surprenante que pendant tout le mois de novembre Michelet avait été absorbé par la maladie et la mort de son père; ce père qui avait toujours été associé à sa vie, et qu'il n'avait quitté que pendant ses voyages. Atteint le 5 novembre d'une congestion pulmonaire, Furey-Michelet paraissait perdu le 9; le 13 on le crut sauvé; il fut emporté par une syncope le 18; et le 20, Michelet fidèle aux idées

qu'il défendait depuis trois ans, lui faisait faire des obsèques purement civiles. Cette mort l'amena à prendre plus nettement encore conscience de sa pensée philosophique et religieuse et à affirmer sa foi en un avenir religieux opposé au christianisme du Moyen-Age. En même temps, il repassait dans sa mémoire ce que fut son père et ce qu'il lui devait.

Il y a là un témoignage où l'on pourrait trouver beaucoup d'orgueil s'il avait été écrit pour le public; mais dans ce soliloque du journal, il y a à la fois un acte touchant de piété filiale, en même temps qu'un acte de foi en soi-même qui ne manque pas de grandeur.

Ce prodigieux travailleur ne fut pas arrêté dans son œuvre par cette douleur pourtant cruelle, qui ne cesse de le harceler. Il écrit le 1^{er} décembre dans son journal : « Froid; neige sur Lui ! »

Une grippe obstinée qui le tint toute la fin de décembre ne l'arrêta pas davantage, et il amena son œuvre à l'achèvement quatre mois et demi après l'avoir commencée.

La mort de son père n'avait pas été d'ailleurs le seul événement grave de sa vie intérieure en 1846. Il avait été troublé à mainte reprise par les efforts qu'il dût faire pour rompre le lien qui l'attachait depuis plus de trois ans à Mme Aubépin et que celle-ci, devenue veuve en 1845, espérait bien voir transformer en lien légitime. Mais Michelet qui s'était laissé attirer dans cette liaison plus qu'il ne l'avait cherchée, sentait la nécessité d'y mettre fin. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, et son journal renouvelle en plusieurs endroits la mention d'un adieu définitif. Dès février, nous le voyons prendre « bonne résolution ». Ce n'est qu'en juillet qu'il inscrit « Ma vie simplifiée pour l'Histoire de la Révolution ». C'est en janvier 1847 seulement que Mme Aubépin renonça à tout espoir et rompit sans retour.

Depuis 1843, nous l'avons vu, Michelet avait tendu toute sa pensée vers *l'Histoire de la Révolution* ; et les *Jésuites*, le *Prêtre*, le *Peuple*, étaient comme des préliminaires de sa grande œuvre. Dans les notes très nombreuses où il parle de ses cours et de ses livres, il est préoccupé de bien établir ce qu'il y eut de systématique, d'organique, dans tout son travail depuis 1842, travail qui, dans ses cours et aussi un peu dans ses livres, se présentait cependant sous une forme si improvisée, parfois même si incohérente et si fantaisiste.

Nous avons cité la note du 7 février 1847, sorte de plan de ses travaux depuis 1842.

Ce plan apparaît en lui-même comme parfaitement logique et bien coordonné. La nationalité avait légitimement sa place dans une étude des préliminaires de la Révolution; il n'est pas douteux que celle-ci a exercé une action décisive sur la formation et l'unité de la nation française. Les deux parties du cours de 1846 consacrées dans le premier semestre à déterminer ce qui constitue la nationalité française et dans le second à marquer les étapes par lesquelles cette nationalité s'est formée, sont en elles-mêmes parfaitement conçues. Malheureusement

ment, l'exécution resta très inférieure à la conception. Le cours de 1846, comme tous les cours de Michelet depuis 1843, fut improvisé. Les traits de génie y abondent, on y trouve la substruction des études antérieures, parfois très solides, mais chaque leçon a le caractère d'une conversation éloquent, entraînant, amusant, d'une richesse incroyable d'idées et d'images, plutôt que d'une solide construction critique et scientifique. Il ne pouvait en être autrement. Michelet avait été occupé tout l'automne de 1846 à écrire *Le Peuple*. A peine *Le Peuple* paru (le 28 janvier) il commence son cours le 29. Il se jugeait légitimement dispensé de faire son cours tant qu'il était occupé d'écrire un livre. Il estimait remplir aussi bien de cette façon son devoir de professeur. Mais on conçoit qu'un cours préparé dans ces conditions l'ait été très superficiellement, d'autant plus que pendant les quatre mois qu'il le professa, il travaillait surtout à des dépouillements formidables en vue de son *Histoire*. S'il n'avait pas eu pour l'aider des montagnes de notes anciennes, sa prodigieuse mémoire et sa fécondité non moins prodigieuse d'idées, avec la capacité de jeter sur le papier en quelques heures tous les éléments d'une leçon souvent sous une forme littéraire d'une rare beauté, il n'aurait jamais pu arriver à mettre sur pied même les quinze ou seize leçons qu'il improvisait ainsi.

Les neuf leçons du premier semestre furent consacrées à définir la nationalité et les éléments vraiment originaux et vivants de la nationalité française dans la *littérature*, *l'art*, *la guerre*, *le droit* et *la religion*.

La leçon d'ouverture développait une idée qu'il exposait déjà en 1845 : que la spontanéité est seule une source de vie, que toute imitation est une mort.

Dans les trois leçons consacrées aux manifestations de la nationalité par la littérature et l'art, Michelet montre que les nationalités sont indestructibles, que ce qui semble leur mort est souvent une cause de leur vivification, telles la Grèce, l'Italie, la Pologne, l'Allemagne, l'Angleterre, et que même quand les peuples travaillent contre leur propre nationalité, en s'abandonnant à l'imitation, comme la France l'a fait trop souvent, la nationalité reprend le dessus.

Ses jugements sur la France prêtent singulièrement à la critique et portent la marque de parti-pris littéraires fort bizarres, bien que l'on démêle une idée intéressante et juste sous cette affirmation paradoxale que la France a toujours travaillé contre sa nationalité, mais travaillé en vain, sa nationalité ayant triomphé malgré tout. La France au xvi^e, au xvii^e siècle, a voulu imiter l'Italie et l'Espagne; malgré cela elle est restée elle-même, comme au début du xviii^e siècle, malgré l'imitation anglaise, comme à la fin du xviii^e et au début du xix^e, malgré l'imitation anglaise et allemande. L'engouement de la France dans les trente premières années du xix^e siècle pour l'Angleterre et l'Allemagne, était fait, dit Michelet, en bonne partie d'ignorance. Il s'en accuse lui-même et parle de sa *simplicité* en 1828. Ce n'est qu'après son voyage qu'il sentit combien les deux nations restaient inintelligibles l'une à l'autre, Goethe ne comprenant ni Molière, ni

La Fontaine, et les grands admirateurs de l'Allemagne en France ne sachant pas l'allemand, « si étrangers à sa littérature qu'ils la prenaient par ce qu'elle a de plus français, si étrangers à sa musique qu'ils mêlaient au Conservatoire Beethoven avec toutes choses. »

La manière dont Michelet apprécie au point de vue spécialement français la littérature de son temps est faite pour surprendre. C'est, d'après lui, surtout au xix^e siècle que la France a travaillé contre elle-même, d'abord en se livrant à l'école du faux, Chateaubriand, Mme de Staël et les romantiques; puis en se laissant aller à la désespérance et à l'école de la mort avec Grainville et Sénancour. Mais elle ressuscite, retrouve la tradition de la langue nationale, celle de Rousseau, avec Lamennais, Béranger, G. Sand. Il n'ose ajouter : Michelet.

Rien de plus curieux que le point de vue de Michelet sur la crise morale par laquelle aurait passé la France sous l'Empire et la Restauration, crise de mort d'où surgit la vie.

Ce sont, pour Michelet, les gouvernements étrangers qui ont créé l'Empire en voulant étouffer la Révolution. Celle-ci n'a été cruelle que par la résistance qu'elle a rencontrée, et les peuples pleureront un jour de l'avoir détruite.

« Mais le terrible ce ne fut pas l'invasion extérieure de 1815, ce fut l'intérieur, la tentation que la France a eue de douter de soi. Cela commença ainsi : la Vendée toucha les vainqueurs. « J'ai vu, dit Hoche, des royalistes pleurer de joie de nos victoires. » L'héroïsme, le sang versé malgré eux. La vieille France que la Révolution n'avait pas traduite et assimilée, revint protester et revint à faux. On se dit : La Révolution n'a rien fait. Voyez son système d'éducation. A-t-elle pu l'organiser ? Et alors on alla chercher M. de Fontanes, pour copier les vicilleries. Il fallait un génie nouveau pour les faire passer : ce fut M. de Chateaubriand, novateur dans le langage, copiste dans les idées. Il entreprit de biffer d'un seul coup la langue du xviii^e siècle, celle de Rousseau. Cette langue, c'est celle qu'a parlé la Révolution, celle qui l'avait préparée, langue robuste, rhétorique du peuple adolescent. A ce double titre elle est consacrée. Les défauts de Rousseau n'y font rien.

M. de Chateaubriand a une grande gloire qui le sépare des romantiques, il n'a rien pris à l'étranger. Il n'a pas ces tristes mélanges qui commencent par Mme de Staël.

Revenons à 1800. Voilà ce grand homme (Napoléon) qui fait taire sa presse nationale pendant que celle de l'Europe tire sur lui. Il s'isole de sa racine, apparaît comme un effet sans cause. Même en France une école anti-nationale se déclare et la France court après... ô l'adultère, ô l'adultère aurait dit Fénelon. C'est le salon de Mme de Staël, qui séduit le préfet chargé de la garder et fait écrire M. de Barante contre la France. »

Michelet montre alors cette déviation de l'esprit français produisant le désespoir, le goût de la mort :

« Tous les moyens de destruction sont employés : 1^o l'abdication du moi, 2^o l'admiration du non moi. Hoche respecte la Vendée. Bonaparte respecte l'élément italien et catholique, agit en gentilhomme sorti des écoles militaires, est hostile à la Révolution, accepte l'égalité pour tous, non la liberté, fait taire la presse nationale, mais non la presse anti-nationale de Mme de Staël, Chateaubriand, Nodier. La Révolution n'ayant pas senti sa dérivation légitime du passé, ce passé revient à faux avec de Maistre, Chateaubriand, Fontanes, J.-J. Rousseau est proscrit, sa langue dédaignée. Il revient par Sand, Lamennais. La France découragée sous l'Empire dit sa mort. C'est quelque chose de

dire sa mort. Ceux là seuls réclamaient vraiment pour la vie vraie de la France, accusée à tort de mélancolie égoïste alors qu'elle ne souffrait que de sa nationalité défaillante. Les représentants de cette école de la mort sont Sénancour, Grainville, Chateaubriand dans *René*. Ils ont gardé le sépulchre. défendu l'âme mourante des nations.

Michelet, qui se plaint de ce désespoir, affirme cependant lui-même, comme il l'a fait déjà dans *Le Peuple*, que la France est dans une période d'affaiblissement et de décadence.

« La vie ? la mort ? Question très grave pour nous. Nous sombrons tout doucement. La France possède encore plusieurs des hommes de génie qui ont fait sa gloire. Eh bien ! si je leur demande, ils déclarent que leur production n'est plus ce qu'elle fut. Dans l'art, beaucoup de choses passables, nulle importante ! La caricature tombée ! Maintenant descendons à nos hommes ordinaires. Demandons-nous si nous avons la même espérance au cœur. Dans des circonstances si graves, le professeur de morale devait s'inquiéter ; le professeur d'histoire devait s'informer. Au milieu de ces signes de mort il devait se demander ce qu'est la mort et la vie. La vie, la mort nationale décident en grande partie de celle de l'individu. Défaites-vous de cette idée que l'individu puisse être grand avec une patrie petite. Nous la ressentons partout, nous la respirons, *in ea movemus et sumus*.

Nous en vivons, nous en mourons. Dans la première leçon j'ai raconté la mort de l'empire romain, par imitation, et, dans la seconde j'ai exprimé l'espoir que les vraies nationalités ne meurent pas ; la nôtre serait morte, ayant si bien travaillé contre elle — par l'école de la mort qui sentit la mort, et l'école du faux qui ramena la France au Moyen-Age ou l'égarâ à l'imitation étrangère.

Aujourd'hui cette nationalité dans l'art est-elle morte ? Non, mais très malade, surtout par l'oubli de soi-même, par l'ignorance de sa propre tradition. »

Étudiant après les manifestations de la nationalité française dans la littérature celles qui la caractérisent dans l'art, Michelet montre la France exprimant au xvi^e siècle son originalité avec Goujon et Germain Pilon, mais laissant son esprit national mollir au xvn^e siècle, sous l'influence de l'Italie et de l'antiquité, avec Poussin et Lebrun, qui y mêle l'emphase espagnole. Michelet ne semble pas avoir connu les frères Lenain, car il déclare qu'au xvn^e siècle, aucun peintre ne prit pour modèle le peuple de France. Puis l'esprit national reprend vigueur avec Watteau (dont il devait parler si délicieusement dans son *XVIII^e Siècle*), Lancret, Pater, Boucher, qui, toutefois, se restreignent à peindre une société exceptionnelle ; mais cette veine nationale est de nouveau étouffée avec Vien et son élève David. C'est surtout un parallèle entre David et Géricault qui fait le fond de la troisième leçon. Autant qu'on peut en juger par ses notes très fragmentaires, jetées à la hâte sur le papier, il dut parler admirablement de David, grand dans le portrait, où il obéit à la nature, grand professeur qui forma un artiste supérieur, Gros. Celui-ci commença par des chefs-d'œuvre d'observation et de réalisme (*Jaffa, Eylau*). puis finit par se laisser entraîner par le faux classicisme, la banalité et la sécheresse des autres élèves de David, Guérin, Gérard, Girodet, qui n'est plus qu'un littérateur.

« Voilà la Révolution, le peuple arrive. Apparemment il aura son artiste ? Nullement. David n'a pas peint la Révolution. Il ne s'est pas spécifié. Il voulut toujours généraliser. Son *Marat* est mou et vague.

Vien prend l'élève d'un architecte et pour le soustraire à son temps, à Boucher (oncle de David), il lui fait copier l'antique. Ce qu'on connaissait alors de l'antique était : 1^o d'un mérite secondaire; 2^o immobile comme représentant des Dieux. Nous avons su depuis que les anciens copiaient aussi la nature et le mouvement et qu'ils ont uni la vie, la nature avec la sublimité des formes. Il ne suffit pas d'étudier la nature extérieure, mais la nature intérieure et l'anatomie. Les anciens l'ont su parfaitement, ayant à disséquer des esclaves. Pourquoi ces grands peintres du xvi^e siècle peignaient-ils sans modèle ? C'est qu'ils savaient, non seulement les formes, mais les causes des formes et les causes des variations de formes, des mouvements. Autrement il faudra peindre les figures au repos, faire poser constamment, c'est-à-dire copier ou les trivialités du réel, ou les froideurs de la sculpture antique, et David croit être antique, et n'a du marbre antique que le rigide du marbre. C'était une volonté violente. Il disait : « Le sentiment perce le rocher ». Mais Rome le stéréotypa. Il fut paralysé par l'antique, non antique complet organisé, mais des fragments d'antiques, souvent médiocres. »

Et Michelet dit avec originalité : « C'était la Terreur en peinture : nul respect de l'individualité, et avec tout cela, c'était un maître. »

Gros avec *Jaffa*, Prud'hon avec son *Crime*, annonçaient une ère nouvelle. Mais c'est Géricault qui incarne la peinture moderne :

« Géricault commence par une spécification puissante. Il étudie à la caserne de Courbevoie les croupes des chevaux. Il embrasse à la fois la nature, la tradition et l'idéalisme. La *nature* dans les dessous, les causes (*le guillotiné*), autrement on n'a pas le droit de changer, on ne peint que l'immobile — dans les analogues (l'homme n'est pas compris dans l'animal; comme G. St Hilaire. Vi^l à Montfaucon. — *Tradition* : le musée d'un bout à l'autre. Sans danger pour lui; subjuguait. *Idéalisation* : trouvait le vrai par le réel. Ex. le *chasseur* et l'idée et l'histoire de l'Empire — 1814 au carabinier; atteint le peuple, en bon géant, qui descend à l'abîme. Méconnu, découragé, va en Italie; chevaux — mais revient à la France, 1819. *Méduse*, encore l'idée historique, encore le portrait de la grande nation qui entrerait dans le tombeau.

Méconnu. Voyage d'Angleterre et suite : 1^o on disperse et cache ses dessins. Son tombeau même s'en va (Michelet demande qu'on fasse un musée Géricault). 2^o On lui reproche ses excès. Seul, sans famille ni encouragement. 3^o moi, j'admire sa vertu; nulle jalousie, nulle impatience de succès. Arrêté dans son épopée héroïque. Vivait déjà dans l'éternité (Charlet aussi a senti la France, mais dans le réel anecdotique qui est souvent faux). »

De la leçon sur l'architecture il ne reste que peu de notes. Nous voyons seulement que Michelet aimait les monuments du xvii^e siècle, qu'il trouvait, non sans raison, une manifestation plus vraie de l'esprit français dans les Invalides, le Val-de-Grâce, le Panthéon, que dans Poussin, Lebrun ou Vien. Il rêve une architecture de l'avenir qui construira des temples pour la religion de la Patrie et de la Démocratie.

La leçon sur la nationalité dans le meuble et le vêtement doit avoir été très originale : la Révolution a uniformisé le costume et rempli de meubles les maisons même des pauvres — grâce au bon marché créé par le machinisme. Mais cette démocratisation du meuble et du

costume a produit une affreuse monotonie et une dénationalisation. Monotonie cependant transitoire. Le climat, la race, l'individualité humaine, réclameront. Avec la démocratie l'ouvrier redeviendra artiste. Tout métier redeviendra art :

« Chaque nationalité, se comprenant mieux, voulant plus et pouvant plus, ne se soumettra plus à la tyrannie du monopole, du machinisme, du vil prix, mais fabriquera selon son génie ou achètera suivant son génie, et il faudra que les nations fabricantes imaginent la diversité selon les diverses nationalités. Là, la France aura avantage sur l'Angleterre. »

La leçon sur la nationalité dans la guerre mettait en lumière le génie si français et si humain de Hoche et de Marceau. On la retrouvera dans les *Soldats de la Révolution*.

La septième leçon fut consacrée à la nationalité dans le droit ¹. Michelet y montre dans toute l'histoire de France la poursuite du droit abstrait, idéal, parfait et social, et les violents démentis donnés par les faits au droit. La loi écrite fut pendant longtemps une exception ou un idéal qui ne répondait pas à l'usage universel ; il y avait un droit romain, un droit ecclésiastique, des droits féodaux, un droit royal. Le droit unique, loi morale et sociale, n'existait pas. Quand il tente de se formuler, il est en avance sur les mœurs, montre ce qui devrait se faire et ne se fait pas.

« Cette misère qui existe partout au Moyen-Age est plus visible pour la France, où tout est visible. Depuis 1300, on peut suivre authentiquement le bien et le mal ; la tendance à l'unité rationnelle et les rechutes. Le droit est moins dominé par les précédents en France que partout ailleurs. De bonne heure le Parlement oppose au droit coutumier féodal, local, fatal : 1° la raison écrite ; 2° la grâce royale qui dispense souvent d'équivoque. Mais rechutes. Pose Etats Généraux 1300 non généraux. Pose droit administratif 1413 et ne peut. Pose pouvoir laïque indépendant de Rome, et la Saint-Barthélemy éclate dans le siècle du droit ; entre Cujas et Dumoulin. Pose le droit chrétien avec Domat, Lamoignon, D'Aguesseau, et la révocation de l'Edit de Nantes brise toutes les règles du juste.

Enfin vient la Révolution qui réalise la longue aspiration de la France vers le droit. Elle (Assemblée constituante) procède du droit *romain* par la liberté dans les conventions civiles, et l'égalité dans les droits de propriété, de succession, etc...

Elle procède du christianisme en ceci qu'elle admet la liberté d'action de l'homme, base du mérite et du démérite, et l'égalité de nature et d'origine.

Elle n'est pas chrétienne en ce qu'elle fonde le droit, non sur un commandement divin, révélé dans le temps, mais sur la raison éternelle. Elle abolit le bien héréditaire (noblesse) et le mal héréditaire (confiscation, flétrissure et incapacité). Elle est plus spiritualiste que ne fut le gouvernement royal — brise le noyau matériel, fatal, du diocèse, de la province, et fait du département, de la plus grande unité, un monde, une paix de Dieu — sépare les

1. Cette leçon fut empruntée en partie pour les idées à La Ferrière : *Essai sur l'histoire du droit français*, 1836-1838.

Il était professeur à Rennes, inspecteur général des Facultés de droit, et se considérait comme l'élève de Michelet. Peut-être aussi Michelet a-t-il utilisé des fragments de son *Histoire des principes, des institutions et des lois pendant la Révolution française*, publiée en 1850, mais dont des fragments avaient déjà paru dans des Revues.

pouvoirs administratifs et judiciaires, dégage la justice de la terre et de la propriété, crée la justice de paix.¹»

Mais le Roi rend tout impossible, et tandis qu'au début la Révolution fut l'œuvre de tous et non des seules classes moyennes, plus tard les vaillants vont à la frontière, et il reste un peuple peu militaire, conduit par les violents qui sont restés. « On fait des lois révolutionnaires qui brisent toutes les lois divines et humaines, brisent la nature, punissent la charité et ordonnent la trahison, par la loi des suspects. » Quand la Convention est libre, elle fait le cadastre, le grand-livre, les lois d'éducation; mais le plus souvent, elle est menée, terrorisée, par un petit nombre, par les tribunes. Ce n'est même pas Paris qui conduit. On y adjoint les municipalités de province. C'est là le vrai fédéralisme. Le fédéralisme reproché aux Girondins n'a été créé que par le 31 mai, où l'on a assassiné la loi et préparé le 18 brumaire, qui a jeté la Révolution par les fenêtres. Par deux fois, la Convention a voulu punir Septembre, et par deux fois elle a été frappée par une minorité. Michelet proteste alors avec énergie contre le fatalisme de de Maistre, G. Naudé, Audoin et Capefigue, qui réhabilitent la Saint-Barthélemy, contre Nodier et Buchez, qui réhabilitent la Terreur et l'Inquisition, contre le fatalisme de la philosophie de la Restauration, la théorie de la légitimité du succès de Cousin de 1828, les excuses données à la Terreur par Mignet. Ni le salut public, ni le succès, ne la légitiment. A Mignet, déclarant que les Girondins n'auraient pu sauver la France, parce qu'ils n'auraient pu faire la Terreur, Michelet répond avec Daunou qu'ils n'auraient pas eu besoin de la Terreur pour sauver la France, car ils auraient eu avec eux ceux qui l'ont sauvée, Cambon, Carnot, Merlin, et n'auraient pas eu contre eux Lyon, Bordeaux, Marseille².

Et Michelet termine sa leçon par une sortie éloquentes en faveur de la Pologne :

Cette philosophie doctrinaire n'est pas la nôtre en cette chaire de morale. Non seulement le succès n'est pas tout, mais le salut n'est pas tout.

« Il ne faut pas le salut des corps, il faut le salut de l'honneur. Montaigne a dit : « Il est des portes triomphantes à l'envi des victoires ». Je prie Dieu pour la victoire d'un peuple auquel nous songeons tous. Car où est notre âme ? Sur la Seine ? Non, sur la Vistule³. Eh bien, si ce grand peuple

1. Il est regrettable que Michelet n'ait pas tenu compte de ces vues très originales dans son *Histoire* où il a beaucoup trop négligé et diminué l'œuvre législative de la Constituante, préoccupé qu'il est de montrer l'impuissance de l'Assemblée, produite par les luttes des partis et les critiques de la Cour.

2. Il avait aussi montré la vanité des raisonnements qui invoquent en faveur de l'injustice l'intérêt de l'Etat et le salut public. Ce sont les raisons de Catherine de Médicis et de Louis XIV. Or, la St Barthélemy et la Révocation, comme la Terreur, ont produit la corruption et l'abaissement moral, la grandeur de l'Angleterre, de la Hollande et de la Prusse. L'idée du droit s'affaiblit et n'est restaurée que par Rousseau, esprit prophétique et pourtant pratique, qui montre le danger des réformes particulières et l'identité de la volonté générale avec le droit et la raison.

3. Michelet faisait allusion au mouvement de Tynowski, qui avait établi

de l'Orient, éveillé quand tout dort à l'Occident, ce peuple qui agit, dont nous n'avons pas de nouvelles, si ce peuple n'obtenait pas la victoire que nous demandons au ciel, nous n'en croirions pas moins sa cause légitime et sainte, sainte c'est-à-dire éternelle, et devant un jour ou l'autre triompher dans l'avenir. »

Les véhémentes attaques de Michelet contre la Terreur et le jacobinisme, comme aussi la phrase du *Peuple* : « La France fut sauvée malgré la Terreur », lui attirèrent des lettres de protestation de la part de quelques jeunes gens, auxquels il répondit dans sa huitième leçon.

Celle-ci fut consacrée aux rapports de la religion avec les nationalités. L'Eglise catholique a été l'ennemie des nationalités; elle a voulu étouffer les églises nationales, créer une fausse unité, qui aurait été mortelle si l'esprit de nationalité, au xv^e et au xvi^e siècles, ne l'avait brisée. La diversité est légitime et féconde. Les trois cents ans depuis la Réforme ont été bien plus féconds que les mille ans antérieurs ¹.

Après cette délivrance, les nationalités ont commencé une meilleure unité : Accord dans le droit des gens et traité de Westphalie; accord de civilisation et de littérature avec la France de Louis XIV; accord dans la critique religieuse avec Voltaire; accord dans le droit politique et civil, avec la Révolution. Les peuples sont malades en proportion de ce qu'ils gardent de la fausse unité. Voyez l'Eglise d'Italie. Je ne dis pas la France. Son accord avec Rome est subordonné au futur concile. Quel concile? Il a eu lieu. Où siège-t-il? Ici et partout. C'est la libre communion des esprits par l'imprimerie, par les tribunes nationales, par les chaires laïques, etc... par le grand concert de l'Europe où les peuples répondaient aux peuples chacun dans sa langue. L'Allemagne disait : liberté religieuse; la Suisse disait : liberté religieuse et politique; la Pologne a dit : indépendance et réformation. Entendez-vous ce grand concert. La nouvelle unité a tressailli à cette voix. —

à Cracovie un gouvernement insurrectionnel, ce qui amena la destruction de la République de Cracovie par l'Autriche, la Prusse et la Russie 1846. Michelet faisait partie du Comité polonais créé par la *Réforme* qui se réunissait chez des députés, Joly, Ledru-Rollin. Ce jour-là on fit au cours de Michelet une collecte pour la Pologne que Charles porta à la *Réforme*.

Mme Quinet raconte, dans *Quinet avant l'exil*, p. 370, cette collecte faite au cours de Michelet non le 27 janvier, jour de l'ouverture, mais le 12 mars.

Les Autrichiens avaient envahi une première fois Cracovie le 18 fév. pour écraser le mouvement de Tynowski, mais ils durent se retirer. Ils y rentrèrent le 3 mai avec les Prussiens et les Russes. Protestations vaines de Palmerston et Guizot. Déjà en 1836 les trois puissances avaient occupé Cracovie parce que celle-ci était le refuge des Polonais révolutionnaires.

1. Michelet dans une note du 19 avril proteste contre cette manie d'imposer l'unité par la force. Il note les cinq révolutions où le Midi fut massacré par le Nord au nom de l'unité.

« 1200. Midi massacré par le Nord comme race et au nom de l'unité religieuse (révocation dans la propriété).

« 1418. Midi envahisseur du Nord, massacré dans Paris, comme race et parti politique.

« 1572. Midi envahisseur du Nord, massacré dans Paris au nom de l'unité religieuse.

« 1685. Banni, persécuté, au nom de l'unité religieuse et politique (révocation dans la propriété).

« 1793. Guillotiné dans ses représentants au nom de l'unité politique. »

Mais la vieille unité du Moyen-Age n'a pas tressailli. Elle s'est tue, s'est contristée. Quand en Pologne un peuple a marché sous la croix et que les prêtres ont combattu avec lui, n'aurait-il pas dû partir de Rome une grande voix, un encouragement, une bénédiction pour les martyrs ?

La seconde partie du cours (sept leçons, du 23 avril au 11 juin), fut plus riche que la première en substance historique. Michelet, dans une très large synthèse, tenta de faire l'histoire de la nationalité française, et je regrette de ne pouvoir vous en indiquer ici que les grandes lignes.

La première leçon a pour objet de dégager la loi de notre histoire, qui est la tendance à l'unité. Elle ne s'est dégagée que lentement. Avant la Révolution, on ne pouvait la connaître. C'est la Révolution qui a donné à la France conscience d'elle-même. Les tentatives des États Généraux de 1302, 1337, 1413, préparent la Révolution. Paris a tenté en 1413 une grande réforme administrative, mais on ne sut pas l'appliquer. Les efforts de 1484 et 1588 furent également impuissants. Après les États Généraux de 1614, la monarchie n'eut plus de contrôle, et ses abus furent sans remède.

Michelet conclut d'une manière un peu inattendue : la question dominante du xix^e siècle est de faire des hommes. A aucune époque les idées n'ont manqué, mais bien les hommes. Les théologiens et les légistes ne suffisaient pas. Il faut créer des créateurs. Les sciences modernes préparent l'éducation en lui donnant sa véritable portée, qui est de faire des créateurs.

Les quatre leçons suivantes furent employées à montrer comment les efforts pour incarner la nationalité française dans l'Église, puis dans la monarchie, furent impuissants, et comment la France ne fut comme nationalité, ni catholique, ni monarchique, malgré la victoire apparente du catholicisme et de la royauté au xvi^e siècle, avec la Saint-Barthélemy ; au xvn^e avec la Révocation de l'Édit de Nantes. La Saint-Barthélemy, qui n'est pas une œuvre française, mais italienne et pontificale, réveilla partout la sympathie pour les protestants et raviva les guerres civiles, qui, malgré le succès du clergé à Paris sous Henri III, aboutirent à Henri IV et à l'Édit de Nantes. La Terreur liguaise de 1593 n'est pas non plus française, mais espagnole.

Michelet s'était livré, pour préparer cette deuxième leçon, à une étude très approfondie de la Saint-Barthélemy, de ses causes et de son caractère, dont il se servira dix ans plus tard pour écrire son chapitre de la Saint-Barthélemy dans les *Guerres de Religion*¹.

De même, il consacra toute une leçon à la Révocation de l'Édit de Nantes, sur laquelle il devait écrire de si étonnants chapitres dans son *Louis XIV et la Révocation*. La Révocation, acte à la fois politique et religieux, fait la grandeur des ennemis de la France et sa propre ruine. Au xvn^e siècle, le prestige de la royauté est perdu. La politique extérieure de la France est une impasse : elle s'oppose au nouveau tyran du monde (l'Angleterre), avec le drapeau odieux de l'ancien

1. « Notre nationalité faussée par le catholicisme en 1672, 1685, 1724, faussée surtout par l'éducation. »

tyran du monde (Rome). La foi en l'incarnation royale comme en l'incarnation pontificale se perd. Le règne de l'esprit remplace celui de l'ancienne royauté. Les rois du XVIII^e siècle sont Voltaire et Rousseau. La France se sent en elle-même et non plus en un homme. Alors vient l'incarnation nouvelle de la France dans le Peuple, et la nationalité sera indestructible.

Mais avant d'aborder la Révolution, Michelet pendant toute une leçon s'occupe de l'Angleterre. Nous avons déjà vu à quel point il était hanté par l'idée que l'anglomanie, l'admiration et l'imitation des institutions anglaises, — fond de la doctrine de M. Guizot et de l'orléanisme, — était la mort de la France. Sa sixième leçon veut prouver que notre nationalité ne peut s'associer à la nationalité anglaise ¹. Son puissant génie est négatif; Hobbes et Pym n'enseignent que la haine. La sagesse de Locke, qui ne vise que l'utile, est mesquine, et c'est aux philosophes français, Montesquieu, Voltaire, que l'Angleterre doit les belles théories qu'ils ont cru découvrir chez elle. La Révolution de 1688 ne fut faite que pour l'aristocratie. L'Angleterre dut haïr l'étranger pour accepter la domination de l'aristocratie. La France, elle, est incapable de haïr l'Angleterre ². La haine de l'Angleterre vint échouer, par son excès même, au traité de Paris de 1763, à Toulon, à Quiberon. La France ne doit pas haïr l'Angleterre, mais elle ne doit pas l'imiter, car celle-ci ne lui apporte ni une idée, ni une foi.

Dans sa dernière leçon, Michelet, en une improvisation confuse, mais où brillent les éclairs de quelques idées géniales, montre la France prenant conscience de sa nationalité, faisant le rêve de tout concilier, clergé, noblesse et royauté, France, Angleterre et Amérique, commençant par aimer tout, mais trouvant partout la résistance et arrivant à tout détruire, à tout raser.

Dans une sorte d'évocation de rêve, il s'écrie :

« Il y a quelques années, je me promenais en août au Champ de Mars, au champ de la Fédération. Ah! que l'herbe était séchée! Est-ce qu'elle ne verdiera jamais? Voilà donc le seul monument de la Révolution. Riez, ennemis. Les Romains ont leur monument, les Thermes; l'Eglise épiscopale et féodale a son monument : Notre-Dame, Sainte Chapelle; la Royauté a ses monuments : Louvre, Tuileries, Invalides; l'Empire a les siens : la Colonne, l'Arc de Triomphe. Et la Révolution, pour monument a ce vide. Hélas! pauvre Révolution! Pauvre folle! tu avais convié le monde à la paix, à l'amour, le monde ne l'a pas voulu! Tu as voulu dans ton principe, avant qu'on n'eût payé le monde pour l'égorgé, mettre la charité dans la loi, la sortir du caprice individuel et la fixer comme équité, en quoi tu as été chrétienne et plus que chrétienne; tu as tendu la main et on t'a frappée. Il t'a fallu t'armer, frapper. Voilà ton monument! Ah! qu'il est aride! Les yeux mêmes en sont blessés. Tant de systèmes essayés! Tant de choses commencées, indiquées... Et la place est rase.

Tu as été bien vite aussi, sur les ailes de la foudre! Tu refusais de t'arrê-

1. L'Anglais est un Robinson.

2. Protestation d'un étudiant contre l'indulgence de Michelet pour l'Angleterre.

ter à aucune des stations qu'on te proposait. Et où me serais-je arrêtée ? Toute chose était réduite en poudre. Le clergé fini depuis la Réforme, la féodalité finie depuis Louis XI, la royauté depuis Louis XIV. J'ai essayé, j'ai voulu sauver le clergé, la noblesse, la royauté. Toutes ces figures, encore debout, poudre impalpable, tombèrent dès qu'on y toucha.

J'ai percé ces trois formes à jour. J'ai traversé deux nationalités, ecclésiastique et monarchique, et je me suis cherchée moi-même. Mais il m'a fallu trop combattre. J'ai pris le niveau de 93, j'ai pris le sabre, le cimetière de la fatalité musulmane.

Et mon monument est plane comme l'Arabie¹.

Tel fut ce cours, qui prélude vraiment à l'histoire de la Révolution, et qui, tout improvisé qu'il ait été, est la mise en œuvre par un homme de génie d'un fonds immense de lectures et de réflexions.

Au milieu même de la seconde partie de son cours, du 15 au 31 mai, Michelet alla passer quelques jours à Vasceuil, et comme il lui arrivait toujours quand il était dans ce lieu si rempli pour lui de doux et poignants souvenirs, il jeta sur le papier les idées essentielles et le plan général du livre qu'il a rêvé toute sa vie d'écrire et qu'il ne s'est jamais senti capable d'écrire, une Histoire de France populaire ou des livres populaires d'Histoire de France.

Le lundi 17 mai il jette sur le papier les linéaments d'une histoire de France conçue comme une histoire de la Révolution.

21. « La Révolution au commencement, au milieu, à la fin (*a te principium, tibi desinans*).

La Révolution dans César, l'homme de la grande fusion, qui mettait le monde dans Rome, les vaincus dans les vainqueurs, les esclaves (gladiateurs) dans les maîtres (légions),

La Révolution dans Constantin.

La Révolution dans sainte Geneviève, la voyante qui trouva le plâtre, c'est-à-dire qui créa Paris, saint Eloi, et Dagobert...

La Révolution dans Charlemagne, etc...

Le mardi 18 il conçoit un autre plan.

« Avant la Révolution en 150 pages.

« Pendant la Révolution en 150 pages.

« Après la Révolution, et Avenir en 150 pages.

« C'est la division du peuple et c'est la bonne. »

Enfin le mercredi 19 mai la chose se présente à son esprit sur un plan différent. Il songe à la nécessité d'élever les hommes avant même d'élever les enfants, de créer une littérature populaire pour les masses.

« Il ne leur faut pas de romans ». Elles disent : Est-ce vrai ? Il faut les sortir de leur vie végétative de rêve, de leur croyance au merveilleux. Ce qui leur plaît dans le roman, c'est la destinée individuelle, mais il leur faut du vrai.

L'histoire non collective mais biographique agirait davantage.

I. Histoire de la Révolution.

1. Ces impressions et ce morceau resserviront dans l'*Histoire de la Révolution* : Avant-propos.

II. Surtout des hommes, *l'homme*, Napoléon ? Il faut toutefois prendre garde de fortifier les erreurs consacrées dans la légende. Le bien orienter, l'entourer des circonstances qui l'expliquent.

III Histoire des guerres de religion (et pour préface Albigeois) de 1517-1572 Coligny 1572-1685, Orange, etc...

IV. Histoire des guerres des Anglais. Guillaume le Conquérant, Edouard III, Henri V, la Pucelle, et la Hogue. Trafalgar.

En regard Michelet rêvait d'une série analogue pour l'histoire de la nature et de l'art, l'industrie.

« Livre sur la Génération — décadence, mort chronique.

« Histoire d'un grain de blé. Histoire industrielle avec sciences accessoires.

« La grandeur, vie et décadence d'un vaisseau, avec toutes les sciences accessoires. »

Pour les livres d'histoire il suppose des tons et méthodes divers.

Dans l'un, *Marseillaise* de l'histoire, l'élan.

Dans l'autre, *Sainteté d'enfance*, le repos calme et fort.

Dans le plus étendu : l'alternative du fort, sarcastique, avec rires à la Molière.

Et du fort, tragique et sombre.

Et de l'élan vers le ciel.

Ces projets de Michelet, très intéressants en eux-mêmes, ont une importance capitale pour sa psychologie et sont une preuve de sa sincérité et de la profondeur du sentiment apostolique avec lequel il pensait au peuple et comprenait l'enseignement de l'histoire.

CHAPITRE IX

**Le cours de 1847 — Les tomes I et II de l'Histoire de la Révolution
Les voyages de 1846 et 1847**

Le 10 janvier 1847, Michelet avait mis en vente le tome I de la Révolution; le 15 novembre, il mettait en vente le tome II. Cette année fut une année de travail acharné. Michelet ne se donna d'autre répit qu'une courte visite à Vascœuil (28 mai-2 juin), un petit voyage en Hollande (1^{er}-15 juillet) et une petite fugue à Dieppe et Arques à la fin d'août. Il écrivit en janvier 1848 :

« Ma vie entièrement absorbée, depuis le milieu de 1846. En 1847 publication du premier volume, le cours, le second volume, et puis rien. J'ai vécu dans une unité terrible, digne de ceux que j'ai racontés. »

Sa disposition d'esprit à cette époque fut constamment amère et mélancolique. Tout ce qu'il y avait en lui de capacité de joie, d'enthousiasme et d'espérance, se dispersait dans son histoire. Sa vie personnelle était un désert dévasté, un champ de ruines. Il avait rompu avec Mme Aubépin; il avait le sentiment de ce que sa liaison avec Victoire avait de vide et d'humiliant; il avait perdu son père; malgré son affection pour sa fille et son gendre, il n'y avait pas entre eux une intimité confiante, complète, qui pût épanouir son cœur, et enfin, la série d'expériences toutes infructueuses pour amener Charles à une vie de travail régulier, étaient pour lui la source d'un chagrin profond¹. Dans les notes de son voyage à Dieppe, d'août 1847, il note tous ses deuils : « le mariage d'Adèle, la mort de mon père, la mort de Charles en un sens. » Il est tellement pénétré du sentiment de toutes ces ruines qu'il s'y complait. Il écrit le 1^{er} avril² :

« Les petites ruines du monde méditerranéen ne suffisent plus au besoin de ruines qu'éprouve mon cœur dévasté. Il me faut les désolations, les cataclysmes de l'Orient, les vastes destructions de races, les déserts... La salle des Nibelungen ne me suffit pas. Il me faut la grande plaine du monde indien où tombent par cent mille les Gourous et les Panons — ou bien l'absolu désert, le dernier homme de Grainville. »

Cette disposition d'esprit désespérée n'était pourtant pas constante. Celle qui lui était le plus habituelle était une tristesse plus douce, mêlée d'élans vers l'avenir, que lui inspirait son histoire.

1. En fév. 1847 : « Charles sort de chez M. Gouriot, entre chez M. Prétet ». En 1848, Michelet écrit : « Mon fils périt et je ne puis rien ».

2. Est-ce de cette année ou de 1842 ?

Quand il eut achevé son second volume, il éprouva un sentiment de soulagement, de reconnaissance envers Dieu, de devoir accompli, mais accompagné toujours de la même mélancolie, du même sentiment d'isolement.

Dans les jours qui suivirent, il chercha un réconfort à cette détresse morale en faisant des visites de pauvres, en s'efforçant d'agir pour le bien des hommes, de s'arracher à l'individualité par la généralité. Il fit, d'accord avec Quinet, presque simultanément deux démarches qui l'honorent l'une et l'autre. Le 6 décembre, il s'adressait à Frédéric-Guillaume IV de Prusse, pour demander la grâce de Mieroslawski et des autres insurgés polonais condamnés à mort par les tribunaux prussiens, et le 11 décembre, il écrivait à la Diète helvétique, victorieuse du Sonderbund, pour lui recommander la clémence à l'égard des catholiques insurgés contre la Confédération. Il éprouva un réel bonheur à signer ces lettres. Celle qui fait appel à l'union de la France et de l'Allemagne retentit aujourd'hui singulièrement dans nos cœurs :

« La France et l'Allemagne, étouffées entre deux géants dont l'un tient la mer et l'autre la terre, n'ont nulle meilleure garantie dans l'avenir que leur union. Ce serait pour le monde une calamité qu'il y eût du sang entre la France et l'Allemagne. »

Michelet se sentit soulagé par cette « expansion », comme il l'écrit, mais sans « être retrempé au fond ». Le 19 et le 20 novembre, il revient sur lui-même dans une note intitulée curieusement : « Un moment de moralité », où il fait son examen de conscience et se redit à lui-même tout ce qui lui manque pour être ce qu'il voudrait et devrait.

« Comment ne suis-je pas le prêtre véritable, moi qui ai tenu cette année le Saint des Saints, sur l'autel des Fédérations ?

Comment ces choses sublimes qui m'ont tiré des larmes

Sont-elles si peu intimes en moi ?

Comment la Nature revient-elle obstinément

Me faire redescendre à l'individualité ?

Quelle est la voie ?

Avant toute idée, élargir le cœur... faire vouloir la fraternité.

Hier, 18 novembre, anniversaire de la mort de mon père

rarement plus abattu moralement

tendance à l'individualité, mais

appel à la généralisation, mais impasse

Ainsi pendant ces douze mois, constant élan au dehors, et dedans ? reste vide.

Demander forces (à l'art — les Rembrandt

(à l'homme — Mickiewicz

(à la nature même — Serres

(à la nature vivante, souffrante, — mendie ta vie
près des pauvres.

Rêvé sur l'état du monde, et comment le servir : en prévoyant ? voyant venir,

chercher en moi... (pour balancer cette effroyable indigestion de

dans la vie (livres par laquelle je viens de passer

J'allai chez Mickiewicz.

Le lendemain, 20, dans cette disposition d'attendrissement vertueux, il pense au passé, à Pauline, et, sous l'influence de Mickiewicz, il se reproche d'être trop artiste, trop érudit, et de se passer trop volontiers des actes et de la vie. C'est aux archives, au milieu de la poussière des manuscrits, qu'il laisse échapper ces brûlantes effusions du cœur :

« Aujourd'hui, cherchant des habits pour donner l'hiver, ma fille me proposa les robes de sa mère. Hélas! elles se détruisent. Elle aimerait mieux, si on la consultait, que ces laines réchauffassent de pauvres créatures de Dieu; Au moins, en garder quelques pièces. Donnons-nous, mais n'est-il pas permis de garder un souvenir? « Douces années de silence, de travail ignoré, de pauvreté, d'abstinence, de vie modeste et fidèle, aurez-vous donc péri, en tout, sauf un coin du souvenir? Et encore dans cette vie brûlante, où les jours poussent les jours, je passe des années entières sans revenir sur moi-même, sans me souvenir de moi, à peine de toi, qui m'aimas tant et fus mienne.

Montesquieu parle d'une pièce de théâtre, après laquelle, dit-il, il prit une vive résolution d'être honnête homme. Je sentis cela, hier soir, belle soirée de novembre, plus de jour, point de lumière, — revenu de chez Mickiewicz et vibrant encore.

Je tombai dans un extrême attendrissement sur les hommes; avec un peu de mépris et de reproche pour l'artiste égoïste, enfermé dans son cabinet, jouissant à sa manière.

Mon cœur s'émut au plus profond. Je m'affligeai, j'enviai les qualités viriles qui seules permettent vraiment la tendresse. Ma vie ne m'y a pas préparé... Dieu m'en donne la grâce! Artiste, c'est créer, mais pour créer, il faut être.

Ceci est profondément indiqué par D. Stewart (quoiqu'indirectement). « Ceux qui parlent le plus de vertu, la pratiquent le moins. Hypocrisie? Non. Mais ils soulagent par les paroles le besoin que nous avons tous du bien. Les actes ne leur sont plus nécessaires. »

Les voyages que fit Michelet dans ces années 1846-1847, montrent vivement les dispositions habituelles de son esprit. Pessimiste pour lui-même, il l'est aussi pour les peuples qu'il voit enlisés comme leurs gouvernements dans la bigoterie d'une part, de l'autre dans les jouissances matérielles, les spéculations de banque et de bourse, le capitalisme industriel.

Son voyage à Dieppe et Arques n'avait pour objet que de se détendre un peu après avoir travaillé six semaines avec acharnement sur les mois d'août à décembre 1790, les obstacles à la Révolution. Il fit ce voyage avec ses trois enfants, hanté par ses tristesses, et aussi par son livre, car il ne peut s'empêcher de récrire en route, le lundi 30, le chapitre 1^{er} du livre IV. Il prend des notes sur les conditions des marins, et étudie aussi à Arques, en vue d'un futur volume, la topographie du champ de bataille où Henri IV triompha contre toute vraisemblance.

Les deux voyages de Belgique et de Hollande, d'août 1846 et de juillet 1847, ont une tout autre importance.

En août 1846, après avoir passé le 19 et le 20 à Versailles pour y étudier les logements de la cour en 1789, Michelet partit le 24 pour le Nord de la France et la Belgique, et n'en revint que le 12 septembre. Il passa par Amiens, Arras, Lille, Ostende, Bruges, Gand

Anvers, Bruxelles, Liège, Dinant, et s'arrêta les derniers jours à Renvez, dans sa famille maternelle. Son but était de visiter d'abord le pays où s'était formé Robespierre, puis de bien voir Lille, le boulevard de la France du nord, qui avait eu un rôle militaire si important sous Louis XIV et à la Révolution; enfin, de se rendre bien compte du rôle de la Belgique serrée entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Malheureusement, ses notes, sauf pour Amiens et Arras, sont des plus succinctes et s'arrêtent à Gand. Le voyage de Hollande de la première quinzaine de juillet 1847, fut le complément de 1846, et c'est le rôle des Pays-Bas et de la maison d'Orange, non seulement du ^{xvi}e au ^{xvii}e siècle, mais à l'époque même où Michelet écrit, qui absorbe toutes ses préoccupations au point de reléguer au second rang les jouissances artistiques.

A Amiens, il est tout entier absorbé par la situation misérable des ouvrières, qui gagnent dix sous par jour à coudre des sacs et ont à fournir le fil et la lumière — des marchands de légumes qui gagnent à peine cinq francs par an, et font l'aumône de leurs légumes aux malheureux. Il va s'asseoir au marché, qu'il appelle « ce marché sacré », comme Dante, qui allait s'asseoir au marché de Florence; et il y regarde les marchands de légumes et les cultivateurs, les *hortillons*. Il est repris par son obsession anticléricale :

« Toutes ces femmes étaient laides, malheureuses et fatiguées... De là je suivis les canaux, les petits quais obstrués de marchands. Les barques amènent les légumes par derrière. Assis un moment dans Saint-Luc. Entrent trois hortillons de taille magnifique... font le tour et regardent les statues, les tableaux.

Que fait le gouvernement pour cette race, si bien douée? Il la laisse aux prêtres, qui disposent des aumônes de la noblesse, agissent par là sur ces pauvres. Ajoutez l'action des ignorantins. Pour que l'éducation fût une et concordante en France, il faudrait qu'elle différât dans chaque province différente. Alors seulement elle mènerait au même but¹. »

A Arras, Michelet s'occupe surtout de Robespierre et l'on retrouve au chapitre 5 du livre IV de l'*Histoire de la Révolution*, et au livre II le développement exact des lignes écrites dans son journal, après une conversation avec M. Langlès, rédacteur du *Progrès du Pas-de-Calais*, sur les documents réunis par M. Gentil. Il lit, il ne dit pas où, la correspondance de Robespierre avec M. Buissard, mêlée de vers et de prose. Il y signale une lettre inédite sur les 17-18 juillet 1789, « facile, enthousiaste, sincère. » Robespierre admire le comte de Mirabeau, « dont on est content depuis quelque temps. » Il croit encore à la bonne fin de Louis XVI. Il termine : « Hier, M. Foulon a été pendu par arrêt du peuple. »

A Lille, après avoir étudié avec soin la citadelle et constaté que les Antrichiens, en 1792, ont pris position et attaqué Lille au même point que Louis XIV en 1661, tandis que le Prince Eugène l'attaqua

1. Michelet a utilisé ces notes sur Amiens dans le t. III de son *Histoire du XIX^e s.*, à propos de Grainville.

du mauvais côté, il va visiter la collection de M. Gentil, où il trouve plus de 1.500 assignats de vingt sols et au-dessous, même de deux liards, « créés pour les petites villes et les villages, pour suppléer au défaut de numéraire de 1791 ». M. de Solcie (lisez de Saulcy), de l'Académie des Inscriptions, lui en a donné 300. Plusieurs ont des devises patriotiques ou philanthropiques que les officiers municipaux imaginaient et qui faisaient souvent allusion aux discussions du jour, par exemple : « Jamais deux Chambres. »

Michelet s'occupe aussi des manufactures. Il y est conduit par M. Mille. Dans l'une le patron est plus qu'un père : les enfants qui travaillent à la manufacture ont des réfectoires et des écoles; le matin du cacao, au diner de la viande, et à quatre heures du cacao. Il y a une heure réservée à l'école.

« Les manufacturiers de Lille sont d'anciens ouvriers. Le père ou grand-père de Mille qui a commencé l'industrie lilloise, savait à peine lire. Mercredi soir, promené à la tombée du jour. Effet des caves. Dans chacune un intérieur. Lumières à la Rembrandt. »

De Lille, Michelet se rend à Ostende, et ce qui le frappe le plus, c'est la présence partout des Anglais, du commerce britannique.

« Sur l'estacade nulle personne qu'une Anglaise. Entre au port un steamer anglais. Sort du port un steamer anglais. Ici, partout, rois de la mer. Cela m'attriste ces belles plages. Du Portugal à la France, à la Belgique, à la Hollande, où ne trouverai-je point d'Anglais? »

Quelques notes d'art sur Bruges et Gand, c'est tout ce qui nous reste sur le voyage de Belgique.

Il part le 1^{er} juillet pour Bruxelles, où il passe le 2, visite la galerie d'Arenberg et voit divers hommes d'État — en particulier M. Jobard, qui a réussi à faire exécuter le chemin de fer par l'État — est le 3 à Anvers, dont il admire l'activité commerciale ravivée par le transit de l'Allemagne : il va le 4 d'Anvers à Rotterdam, par un jour admirable — le 5 à Delft, où il visite le tombeau de Guillaume le Taciturne, d'un bel effet, malgré les fioritures — arrive le soir du 5 à La Haye, où il reste les 6 et 7, repart le 8 pour Leyde. Il passe la journée du 9 à Leyde, va le 10 à Harlem, le 11 et le 12 à Amsterdam, et rentre en France par Arnheim et Cologne.

Michelet avait déjà visité la Belgique et la Hollande après la Révolution de 1830; il avait assisté aux négociations qui avaient fait asseoir un Cobourg sur le trône de la Belgique séparée de la Hollande, et avaient fait de ce Cobourg le gendre de Louis-Philippe. La situation des deux pays offrait au patriote, au philosophe politique et à l'historien une série de problèmes.

Fallait-il se réjouir de la séparation de la Belgique et de la Hollande, de la ruine de l'œuvre du Congrès de Vienne? Quelles avaient été les causes de cette séparation? Que fallait-il penser de la transformation de la Hollande en monarchie, et quel est le caractère de ces monarchies nouvelles, créées par la diplomatie, et qui ne sont

point le fruit naturel de l'histoire? Enfin comment lutter contre l'Angleterre, satisfaite de voir briser l'union de la Belgique et de la Hollande pour pouvoir plus facilement dominer l'une et l'autre? Ajoutez à cela la préoccupation religieuse qui hante toujours Michelet et sa crainte, justifiée par les événements, de voir la Belgique tomber aux mains du clergé ¹.

Pour comprendre ces réflexions, il faut se rappeler que Guillaume I^{er}, devenu roi des Pays-Bas par la grâce du Congrès de Vienne, avait en grande partie provoqué le soulèvement de la Belgique par son autoritarisme, par ses faveurs exclusives aux protestants et aux Hollandais aux dépens des catholiques et des Belges; enfin, par les basses préoccupations de lucre qu'il avait apportées sur le trône. Il ne se résigna qu'en 1838 à reconnaître l'indépendance de la Belgique, accomplie depuis 1832; il dut abdiquer en 1840, en faveur de son fils Guillaume II, après avoir épousé une catholique belge, la comtesse d'Outremont, et quand il mourut à Berlin, en 1842, il laissait une fortune de trois cents millions, tout entière amassée depuis 1814 aux dépens de son peuple.

Michelet caractérise avec vigueur cette transformation des rois en banquiers et négociants. (Qu'aurait-il dit s'il avait connu Léopold II?)

« Les rois, dit-il, se détachant du sol, devenant capitalistes, mobiles, ont supprimé eux-mêmes de la royauté l'incarnation de la contrée. Que serait-ce d'un peuple négocié jour par jour par un agent de change héréditaire qui s'aiderait de deux forces, du magistrat armé et du banquier? »

« Conjuraison volontaire et involontaire des rois, des puissances, contre les peuples. Ils ont peur et font leur main à la hâte... Gagner, gagner, gagner, se tenir prêt, acheter peu d'immeubles, ne pas faire des fresques, mais des tableaux, des objets mobiliers. Ils ont peur et obéissent au Léviathan de l'or, à la capitale des banquiers (Londres) qui les oblige : 1^o de placer ce qu'ils gagnent dans ses fonds; 2^o de tenir leurs peuples à l'état de désarmement relativement à l'Angleterre. »

Michelet se demande comment s'est créée la monarchie dans la République de Hollande. Il remonte au rétablissement du stathoudérat héréditaire et montre comment l'aristocratie fut brisée au profit de la monarchie lorsqu'en 1748-49 le prince d'Orange, Guillaume IV, amena les États à faire percevoir les impôts par des collecteurs gagés et contrôlés, au lieu des fermiers qui s'y engraisaient, et lorsqu'on accorda au stathouder le droit de *changer les Régences*. La monarchie en Hollande était rendue nécessaire par l'extrême diversité des lois et des mœurs des provinces, « motif qui n'existe pas dans la France si bien centralisée. » Il voit aussi dans l'égoïsme des Hollandais une des causes du régime monarchique.

« Les Hollandais ont dit : Egoïstes, divisés, comme nous sommes et serons, il nous faut un défenseur au dehors, un grand gendarme au dedans. Pen-

1. Michelet en conclusion se demande quelle doit être la politique de la France, ce que sera son avenir vis-à-vis de ces pays des embouchures du Rhin qui, à ses yeux, devraient faire partie de la France.

dant ce temps, paisibles, nous vaquerons à nos affaires, nous vivrons, nous jouirons. »

Mauvais calcul, dit Michelet. « Vous aurez un gouvernement cher, un budget toujours grossissant, le renchérissement de toutes les denrées. »

Il s'afflige alors de voir cette monarchie hollandaise ruinée par la révolution belge. Il en rend l'Angleterre responsable. Le vieux Guillaume, dit-il, avait tenu parole à l'Angleterre en ne créant aucune marine militaire, mais il n'avait pas tenu parole pour l'industrie. Il essaya de faire une puissance complète, mixte, d'agriculture et d'industrie belge et de commerce hollandais. Alors, les Anglais poussèrent avec les libéraux de France et les prêtres à renverser leur propre ouvrage. La Prusse laissa faire, étant brouillée avec la Hollande pour le Rhin.

« La maison de Nassau peut gémir, dit un autre jour Michelet. Elle est coupable; elle doit s'en prendre surtout à soi. Elle n'a que trop favorisé la tendance de la bourgeoisie à se retirer dans le change et les opérations de hasard. La partie énergique est occupée par le cabotage. Les crapauds ventrus ont fini par engourdir les requins. Nulle nation n'eût résisté à cette conspiration du parti militaire et de la banque, à cette éducation destructive du sentiment national.

« Peuple remarquable qui a bien mérité du genre humain. »

Le vieux roi Guillaume avait bien senti cette situation ruineuse de la Hollande. M. Thordecke, un des publicistes et juristes, professeurs et hommes d'État les plus remarquables de Hollande, membre de la première Chambre depuis 1840, raconte à Michelet que, disant un jour au roi Guillaume : « Nous avons été bien traités en 1815 », le roi répondit avec un accent profond : « Non, Monsieur, ne le croyez pas » — « soit, dit Michelet, qu'il pensât à Cologne, qui pouvait seul le consolider et que la Prusse se fit adjuger, soit qu'il gémit des conditions secrètes que lui avait imposées l'Angleterre. »

D'après Michelet, tous ceux qu'il rencontre sont découragés. M. Ad. de Brewenwoorde, l'auteur d'*Asmodée*, un ardent républicain, voudrait que la Hollande fût conquise par la France. M. Thorbecke, qui avait été professeur à Gand et à Liège, voudrait qu'elle fût rattachée à la Belgique, qui a plus de vie morale (Michelet dit avec horreur : aux prêtres). M. Saudelin, administrateur et juriste belge, M. Lipkens, un ingénieur, n'ont aucun espoir, et le professeur d'anatomie Vrolick dit : « Il y aura des chemins de fer, il n'y aura plus de nation. » Ce qui frappe Michelet, c'est que personne ne regarde ni vers l'Angleterre, ni vers l'Allemagne, sauf la perfide maison de Nassau, l'un des ennemis les plus coupables de la pensée, qui charge de droits énormes, c'est-à-dire exclut toute pensée venue de France, livres, journaux (un seul journal paye cent vingt francs de droits à La Haye), et admet tout ce qui n'a pas de portée sociale, tout produit allemand et anglais. On ne voit que la Belgique ou la France. Les uns veulent être *du pape*, les autres *de la Révolution*. Et Michelet aussitôt de tra-

cer en quelques lignes sa philosophie historique. Seules l'Église catholique et la France révolutionnaire représentent des idées.

« L'Angleterre n'est pas une idée. Son seul homme, Shakespeare, n'a exprimé que le doute. Son idée politique même, l'équilibre des pouvoirs, est un rapport et non substantielle. Elle ne constitue vitalelement aucun des pouvoirs. L'appropriation de la nature à l'homme est une idée, mais non moralement constitutive. L'Allemagne, si riche en idées, n'est pas une idée. C'est un forgeron d'idée; elle la retourne, la bat, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. »

Il fait sur l'Angleterre cette fine et profonde observation : « L'Angleterre a profité d'un entr'acte entre les deux religions (catholique et révolutionnaire), entr'acte où l'Occident s'est désorganisé, aux souhaits de l'Angleterre. »

Michelet sent l'impasse où se trouve la Hollande; ce qu'il lui fallait, ce n'était pas l'Escaut, mais le Rhin jusqu'à Cologne. Il dit à M. Thorbecke que la Hollande ne subsiste que par ses colonies des Indes orientales, qu'ils n'ont pas réussi à en faire une Hollande indienne, qu'elle leur échappera ¹. Il faut que la Hollande se refasse un grand peuple ou qu'elle périsse. « Mais la tradition est rompue; la partie héroïque, non ventrue, de ce peuple, ne se souvient pas de Ruyter. La Hollande a une vie beaucoup trop spéciale (voyez le danger de la spécialité). Ceux-ci, ventrus, au bord des canaux, collés sur leurs livres de comptes; ceux-là naviguant lourdement le long des côtes comme des phoques.

« Pendant que chacun suit sa spécialité, Guillaume, arrivé avec des dettes, amasse deux cents millions en seize ans (puis les prodigue à don Carlos). Le roi actuel achète partout des terres, près de La Haye et à l'étranger — pourrait acheter le pays. »

Naturellement, c'est toujours l'Angleterre qui, d'après Michelet, empêche tout, ruine tout. Il s'informe beaucoup de la marine, de la conditions des marins, de la possibilité pour la Hollande d'avoir une flotte. D'après le consul de Belgique, M. Bischoffsheim, le gouvernement veut une marine. La Chambre refuse des fonds. On construit cependant au Helder, à Flessingue.

« Mais l'Angleterre dit à ses préfets, c'est-à-dire la Hollande et la France : livrez-moi vos grains — Livrons, dit la France, on me pardonnera le mariage d'Espagne ». — Livrons dit le Hollandais, quoique ma marine marchande soit déjà chère, entravée par le haut prix des denrées. Ainsi l'absorption s'est faite subite, immense, terrible. De là les troubles de Mulhouse et de Hollande, et le sang versé. Quoique les gouvernements soient vraiment protecteurs comment oseraient-ils protéger contre l'Angleterre ? »

Il regrette de quitter la Hollande sans avoir pu bien connaître : 1° le commerce d'argent, 2° la société qui fait le commerce des colonies, 3° les commanditaires de la petite marine marchande, 4° la transformation des corporations jadis si puissantes, 5° le gouverne-

1. « La Hollande est perdue si Java manque deux fois ».

ment de la bienfaisance par les corporations, associations, Églises diverses. Il note : Multiplicité de ses Universités.

Arrivé à Cologne, Michelet se retrouve l'historien de la Révolution qui a conquis la rive gauche du Rhin et se met à disserter sur le rôle de la France, et sur sa propre mission, comme historien de la France et de la Révolution.

Cologne, mercredi 14 juillet. Demain je rentre... Puisse ce voyage m'avoir profité, m'avoir agrandi, affermi. Je n'étais pas content de moi... aigre, nerveux... Il faudrait être doux et fort, se conquérir et se posséder, si l'on veut conquérir les autres à l'esprit de la Révolution, à l'égalité, à l'équité moderne — remplacer la politique des intérêts par celle des idées.

Aujourd'hui, en face du Rhin, que l'esprit héroïque des conquérants du Rhin entre donc en moi.

Cologne entre deux Tartufes, le Pape et la Prusse. La Prusse fausse comme Allemagne, fausse comme protestantisme.

Nul progrès possible.

Elle n'entrevoit l'esprit français qu'à travers une lunette qui fausse tout et déforme tout : le vieux catholicisme, le catholicisme comme liberté.

Hier d'Arnhem à Cologne le bateau, puis le chemin de fer. Passé en bateau devant Wesel et tant d'autres positions militaires. Par deux fois je crus que le bagage du Français était enlevé le dernier, après ceux des Anglais, Allemands etc... Cela m'attriste et m'aigrit.

La parfaite ignorance où se trouve de son sort, de son idée, de sa destinée, la partie la plus sérieuse des Pays-Bas, la Hollande, doit avertir assez la France qu'il lui faudra reprendre le tout, Hollande, Belgique et Rhin.

J'ai sous les yeux, dans cette ville sublime à la voir en masse, l'image choquante et ridicule de ces mélanges bâtards.

Toutes les cloches en branle, on se croirait dans un pays tout catholique. Mais non, tout le reste, commerce, etc., a l'aspect anglo-hollandais. Le soir il s'y ajoutait le *philistin* allemand, la vie éminemment bourgeoise et sensuelle. Ce mardi, jour nullement férié, tous au jardin de Bellevue, mangeant, buvant en famille, fumant, rêvant au son d'une musique qui semblait flotter sur le Rhin de l'une à l'autre rive... Oubliez, nations qui n'avez d'autre sort!

La France ralliera-t-elle toutes ces populations flottantes, Pays-Bas, Savoie? Il faut d'abord qu'elle en soit digne, que les hommes vraiment français offrent en eux au monde, non seulement la proclamation héroïque du grand symbole moderne, mais la réalisation morale de ce symbole.

Soyons bons et grands — intelligents aussi pour amener tous les esprits spéciaux à préférer l'unité à leur spécialité diverse. Il faut une éducation préalable, par la littérature française, etc..

La France s'infiltré bien ou mal en Belgique, mais ailleurs ne mord pas...

1° Le succès de Louis-Philippe (vanté par les Anglais) fait illusion. « Vous avez un grand roi, un habile homme ». Louis-Philippe et un million de Louis-Philippe. Plusieurs croient que c'est là la France.

2° La France intellectuelle flotte, laisse sa pensée obscure. Que conclure du Rhin, de V. Hugo, de la Révolution, de Lamartine? et des artistes mobiles, les Dumas, etc?... Comment ferait-elle prévaloir ce qu'elle veut. Elle ne le sait pas bien elle-même.

Nous mêmes, Quinet et moi, retardés par des courbes, par des distractions d'artistes, ce que j'appellerai les *sensualités de l'art*; moi, par ex. ma théorie du gothique, mon *Luther*, mes *Origines du Droit*.

Nous avons paru flotter surtout en ce que

1° On a dû croire que nous pensions le christianisme conciliable avec la Révolution.

2° J'ai cru la royauté possible, peut-être indispensable comme transition chez des peuples si mal préparés, si mal élevés au *self government*.

Mais elle-même se rend impossible en s'associant à ceux qui puisent indé-

finiment, de manière occulte, dans la bourse du peuple, le suçant comme budget d'une part, comme bourse, spéculation, de l'autre. Le peuple, à ce jeu, a pour parti son protecteur naturel : le fils escroqué par le père. Cela modifie beaucoup nos idées sur le gouvernement paternel.

Nous n'aurons force que comme simplicité d'idées, rectitude.

Exclure tout caprice d'art : *mala gaudia menti*.

Si les parties basses de la France semblent souillées et repoussent

Qu'au-dessus de son haut fanal brille pur et invite les nations.

Pourquoi ceux-ci attachés au vieux système barbare ?

Parce qu'il leur semble garantir leur moralité

Parce qu'il satisfait à leurs besoins d'imagination.

Eh bien ! qu'une moralité plus haute florisse, comme dit Joachim de Flore, de ce tombeau des écritures ;

Que l'imagination, flétrie par les deux systèmes (la banque, le bigotisme),

Refleurisse sur la meilleure base, le cœur

Non plus seulement le paradis individuel, le salut

Mais le paradis commun, trouvé dans la fraternité.

Il ne faut pas, ces enfants, les gronder de leurs vieux jouets, mais leur mettre en mains les bonnes, belles et fortes choses, qui les leur feront oublier. »

Ces effusions patriotiques, philosophiques et républicaines, arrivant comme la conclusion de ce voyage en Hollande et à Cologne, ce programme de la reprise par la France d'une conquête révolutionnaire, caractérisent bien l'esprit dans lequel Michelet a fait son cours de 1847 et écrit sa *Révolution*. Il est dès lors tout acquis à sa foi républicaine.

Suivant son habitude, Michelet attendit pour commencer son cours d'avoir publié le volume qu'il avait achevé pendant l'hiver. Le 7 février, le premier volume était terminé ; le 10, il était mis en vente ; le 11, Michelet faisait sa première leçon sur les hommes de la Révolution (six jours après la mort, à Charolles, de la mère d'Edgar Quinet) ¹.

Michelet, en annonçant qu'il parlerait des hommes de la Révolution, donnait une idée inexacte de son cours. L'idée générale en est que pour accomplir la Révolution il faut s'affranchir des légendes, trouver des formules nouvelles, parce que le passé contient très peu d'avenir ; la faiblesse des hommes du XVIII^e siècle qui furent les maîtres de la Révolution, fut qu'ils étaient trop des hommes de lettres et qu'ils connurent trop peu le peuple ; tandis que c'est du peuple même et de sa vie qu'on doit tirer les éléments d'une révolution féconde ².

Les meilleures de ces leçons ont probablement été celles sur Mira-

1. Il note cette mort dans son journal comme si elle avait eu lieu le 11. Le beau discours funéraire de Quinet est du 7 (*Quinet avant l'Exil*, p. 387).

2. Pour comprendre ce qui a guidé Michelet dans ce cours, il faut rappeler qu'à ce moment même paraissaient les *Girondins* de Lamartine et l'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc ; que Michelet était constamment en discussion avec Lamartine, Béranger, Flocon sur la Révolution, et qu'il combattait la tendance qu'il trouvait chez eux tous à personnifier la Révolution, dans les hommes : Rousseau, Mirabeau, Robespierre. Michelet, très pénétré de cette idée au fond très juste que Rousseau n'a rien prévu de la Révolution et que les héros de la Révolution n'ont pas eu d'idées claires sur ce qu'elle voulait être, s'attache avant tout à démontrer qu'on ne doit se faire aucune idole et qu'il faut se garder de toute construction légendaire.

beau. Elles ont visiblement, par leur originalité et leur impartialité, déconcerté son auditoire. Les uns s'attendaient à un éloge enthousiaste de Mirabeau, à une admiration analogue à celle qu'avaient manifestée Mignet et Thiers, d'autres à une sévérité extrême pour les vices de Mirabeau et surtout pour son ralliement à la cause de la Cour. Michelet montre en Mirabeau un homme d'une rare intelligence et d'un puissant talent oratoire, mais sans fortes idées personnelles, resté dans le fond aristocrate et monarchiste, artiste avant tout, mais dont on ne doit pas juger les vices avec trop de sévérité, car ils furent en grande partie ceux de son temps, des circonstances et de son tempérament. Mirabeau, pour Michelet, a été incapable de donner une direction forte à la Révolution. (C'est notre avis).

Le journal *l'Union monarchique* résuma en ces termes la première leçon de Michelet : M. Michelet a dénigré Mirabeau pendant une heure et demie, avec un acharnement qui surprenait ses auditeurs les plus enthousiastes. Par contre un journal d'étudiants, *La Lanterne du Quartier*, qui poussait le jacobinisme jusqu'à l'admiration pour Marat « un tribun à qui sa rare sagacité politique a mérité le nom de prophète », s'étonne de voir Michelet ramener à si peu de chose le nom de Mirabeau, et employer des expressions adoucies pour juger ses vices et ses fautes.

Michelet avait senti l'étonnement causé par ses leçons : il reçut de ses auditeurs des lettres où ceux-ci le lui exprimaient avec une grande vivacité. Il en profita pour revenir sur un sujet qui lui tenait à cœur et sur lequel il ne se lassait pas de revenir : lui-même, son rôle d'historien et de juge de l'histoire. Je ne serais pas très éloigné de croire que c'est l'effet produit par ces deux premières leçons qui le fit dévier de son plan primitif et consacrer les quatre autres leçons du premier semestre à des dissertations toutes théoriques sur la méthode et l'esprit de l'histoire révolutionnaire ¹.

1. Voyez le cours de Michelet et en particulier la 3^e leçon décrite et analysée dans le *Correspondant* du 1^{er} mai 1847.

Notons aussi un passage touchant de la troisième leçon, où Michelet chercha à donner la parole à Quinet désormais absent du Collège de France. Quinet pour lui a su trouver le trait d'union de l'individu à la société, ignoré du XVIII^e siècle.

« J'ai lavé le XVIII^e siècle du reproche d'égoïste. Les 2 forts (Rousseau et Voltaire) eurent dévouement. Néanmoins, il faut l'avouer, le XVIII^e s., la Révolution, sont encore faits par des moines — oui des moines, tiraillés entre deux traditions : solitaires et cherchent société. Ainsi présentent même difficulté que le Moyen-Age qui ne sut organiser que deux solitudes, le monarchisme et la féodalité. Nos moines modernes rêvent solitude, comme bonheur personnel, et veulent organiser société, ignorent les milieux nécessaires, famille, famille volontaire, etc... et alors n'organisent comme le Moyen-Age qu'une société insociable... Il ne suffit pas de prendre l'individu et de marquer un idéal de société, il faut dire par où. — Le dévouement ne manque pas, mais le milieu, le moyen manqua. Ils n'eurent ni la science spéciale de l'objet ni l'art de mener à l'objet. Rousseau, ne connaissant pas la famille, ne connaît ni l'individu ni l'État. Il ne fera qu'un solitaire, le plus artificiel, c'est-à-dire le moins naturel et le moins selon l'art qui est

Ce cours se place entre la publication du t. I de l'*Histoire de la Révolution* et celle du t. II ¹ dont il nous faut parler maintenant.

Si l'on voulait juger à fond cette histoire écrite par un homme qui mêlait sa vie à toutes ses œuvres, il faudrait la distinguer en trois parties : les deux premiers volumes écrits pendant les deux dernières années du règne de Louis-Philippe, au moment où Michelet venait de perdre son père et où l'avènement de la Révolution en 1789 se confondait pour lui avec l'espérance d'une révolution nouvelle où la France reprendrait son œuvre de Messie des temps modernes; les volumes trois à cinq parus de 1848 à 1851 ² qui furent écrits en majeure partie sous la lugubre impression de la réaction de 1849 à 1851 et dans une sorte d'isolement, Michelet enfermé dans sa maison des Ternes, partageant son temps entre sa jeune femme et les Archives. Enfin les deux derniers volumes, tout remplis de la Terreur et des souvenirs des guerres de Vendée, furent écrits à Nantes en 1852-1853, dans une solitude plus grande encore, à une époque où tout semblait perdu pour Michelet et pour la France républicaine, mais où il protestait par son œuvre contre la destruction de tant d'espérances.

Les deux premiers volumes sont un acte de foi et d'espérance, une sorte d'apologie de l'esprit de la Révolution conçu comme le vœu et l'idéal de liberté, de justice et de bonheur de tout un peuple, en opposition avec le privilège, l'oppression ecclésiastique et monastique, et avec les violences commises au nom du salut public, par la Terreur. Deux épisodes lumineux en forment le centre et ont inspiré à Michelet quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites : la prise de la Bastille et la fête de la Fédération de 1790.

la nature plus vraie. Son État serait une collection de sauvages, volonté collective et non communauté d'esprits. Tous ont solitude pour idéal, même Fénelon (salon, couvent) même Montesquieu (infl. étrangère, gouvernement balancé sous lequel vivent solitaires). Tout ce qui réussit est idéal et solitude, désolant dans *Manon Lescaut*, rafraîchissant dans *Paul et Virginie*. La Révolution dans son orage n'organise ni individu, ni éducation, ni société (ils n'ont voulu et connu d'autres associations que la Société de haine et de guerre des Jacobins). Il faut en finir avec la solitude. Chateaubriand n'épuise pas le point de vue individuel (*René, Atala*), ni Byron (*Manfred*). Mais Quinet l'épuise. Il construit fortement une vie qui va de l'individu à la société. Il montre la solitude à travers l'humanité et les temps (*Ahasvérus*) la solitude à travers l'héroïsme (*Napoléon*) la solitude à travers l'art, la création (*Prométhée*), mais une solitude vivante, non molle, abattue d'ennui, rêveries et soupirs. il commence la société civile cherchée dans le *Génie des Religions*, l'*ultramontanisme*, *Christianisme et Révolution*. C'est un principe même dont nous avons donné les deux faces, lui dans son *Christianisme*, moi dans ma *Révolution*. Adieu, solitude. On ne la trouve nulle part.

« Cherchons la société. Le moyen c'est l'éducation. Mais spécifique. Si nous cherchons une éducation pour le monde, nous resterons dans la généralité stérile. Une France plus informée sera plus France. »

1. Michelet avec sa puissance d'illusion écrit dans son introduction de 1868 que ces deux premiers volumes parurent en fév. 1848 et furent accueillis aux banquets de cette époque.

2. Michelet dans sa préface de 1868 dit que les trois volumes parurent en 1850.

S'il fallait en croire l'introduction de 1868, Michelet se serait appuyé presque exclusivement sur les documents d'archives et aurait corrigé par eux aussi bien le *Moniteur* souvent défiguré par les partis, que l'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux. Il ne parle de celle-ci dans son introduction du t. II que pour critiquer avec une extrême et juste sévérité le singulier amalgame d'ultramontanisme, de jacobinisme et de socialisme qui constitue la doctrine de Buchez.

Il y a dans ces pages une grande part de vérité; il y a aussi une part incontestable de vanterie; il y a en ce qui concerne Buchez une espèce d'ingratitude.

Oui, Michelet a eu le mérite d'avoir le premier, pour écrire l'histoire de la Révolution, fait usage des Archives centrales, des Archives de la Préfecture de police où se trouvaient les procès-verbaux des sections, et des archives de l'Hôtel de Ville où se trouvaient les registres de la commune, enfin des Archives de Nantes pour la Vendée ¹. L'emploi qu'il a fait des registres pour ses volumes III, IV et V, et des procès-verbaux des sections aujourd'hui détruits par les incendies de mai 1871, rendent à cet égard l'histoire de Michelet infiniment précieuse, car il avait fait de ces documents des extraits importants et un dépouillement méthodique. Il a dépouillé consciencieusement les adresses envoyées à l'Assemblée nationale par les Fédérations départementales qui ont préparé et précédé la grande fête de la Fédération du 14 juillet 1790. Il est certain enfin que Michelet a fait usage des procès-verbaux de l'Assemblée et contrôlé dans une certaine mesure les comptes-rendus du *Moniteur*. Mais pour les deux premiers volumes on se tromperait beaucoup si l'on croyait que Michelet a fait, en dehors du point spécial des fédérations, une étude, je ne dis pas complète, ce serait impossible, mais seulement méthodique et un emploi constant des sources manuscrites. Pour ces premiers volumes il ne s'en est servi qu'accidentellement et quand il se trouvait en présence d'une difficulté à résoudre. La base de son étude de la Révolution a été un dépouillement complet, page après page, de l'ouvrage dont il a parlé avec tant de dédain, de Buchez et Roux ². A côté de cela il a bien connu et étudié ceux des mémoires du temps qui étaient publiés à cette époque, La Fayette, Bouillé, Besenval, Necker, Grégoire etc.; il a avec son discernement critique très aiguisé, reconnu l'importance et la valeur des sept volumes de l'*Histoire de la Révolution de 1789 par deux amis de la Liberté*. Il a en outre fait un grand usage des journaux du temps, à commencer par le *Moniteur* et par les journaux les plus connus comme ceux de Camille Desmoulins, Loustalot ou Marat, et en descendant jusqu'aux plus ignorés comme la *Bouche de fer* de l'abbé Fauchet.

1. Il a en particulier, grâce aux procès-verbaux des sections, jeté une vive lumière sur la Révolution du 31 mai 1793 et la proscription des Girondins.

2. On peut dire que l'analyse, l'examen et la critique de l'*Histoire Parlementaire* a été le fonds même de toute son étude des premières années de la Révolution.

C'est par les journaux qu'il a surtout connu les sociétés populaires, les clubs dont il n'avait pas eu le temps de compulsuer les procès-verbaux.

Telle fut la documentation de Michelet, si j'en crois les liasses de notes manuscrites qui sont entre mes mains et l'examen de son ouvrage. Michelet n'a point dans ses notes mis le lecteur dans la confiance de sa documentation. Les raisons qu'il fournit de cette abstention ne sont ni convaincantes ni satisfaisantes. Si vraiment, comme il le prétend, Michelet avait compulsé méthodiquement, registre par registre, carton par carton, les documents des archives, il lui était aisé de faire des renvois sommaires qui eussent rendu faciles les vérifications. Elles sont, aujourd'hui, presque impossibles.

D'après quelle méthode et dans quel esprit Michelet s'est-il servi de ses sources et en a-t-il tiré son histoire? Ce qui frappe quand on lit l'œuvre dans son ensemble, c'est sa prodigieuse intensité de vie. Ce n'est point comme certaines œuvres une construction architecturale, aux lignes nettes et bien proportionnées; ce n'est pas comme d'autres une peinture d'un dessin précis, de couleurs combinées en vue d'effets harmonieux ou saisissants; non, c'est un être vivant dont la forme et le relief viennent du dedans, de la proportion de ses membres, de la vérité de ses mouvements, de la vigueur de ses muscles, de la vitalité de sa chair, de la chaleur du sang qui y circule. Certaines histoires vous persuadent de leur vérité par la solidité de leur documentation, par la rigueur de la critique, par la force du raisonnement; celle-ci vous persuade de sa vérité, uniquement par sa vie, par une force de logique interne et concrète semblable à celle des hommes et des choses qui nous entourent; ce n'est plus l'histoire de ce qui a été, c'est la vision de ce qui est, d'une réalité présente, qui se fait devant nous et s'impose à nous.

Michelet avait toujours considéré comme la condition même du travail de l'historien de recréer pour ainsi dire en lui-même le passé et d'en faire un présent¹. Il me disait lui-même qu'il ne commençait à écrire sur un sujet que lorsqu'il avait le sentiment qu'il se l'était assimilé comme une chose personnelle vue directement et non à travers ceux qui en avaient déjà parlé. Principe fécond assurément, mais qui peut conduire dans certains cas, à contredire une vérité déjà constatée et fixée pour inventer à tout prix une image nouvelle des choses.

Une fois accomplie cette opération de reconstitution personnelle et intime de la réalité historique, Michelet prenait comme critérium de sa justesse le degré de réalité vivante qu'avait pris sous sa main le récit du passé. Si tout y était cohérent, intelligible, coordonné comme les mouvements mêmes des êtres et des choses vivantes, il voyait là la démonstration qu'il avait saisi la vérité dans son essence même. Il était en présence de ses créations dans la situation où serait un na-

1. Il écrit, le 28 octobre 1849 :

« La lumière ne s'est faite pour moi qu'au 31 octobre, mercredi, après que le lundi, mardi, j'eusse versé mon cœur dans les pages qui commencent le dernier volume du t. IV (oct. 1792, le monde se donne à la France). Tout se dénoua tout à coup. Moments pénibles où je flottai dans les limbes... »

turaliste qui après avoir reconstruit avec des matériaux incomplets un animal d'une espèce perdue, le verrait tout à coup s'animer et marcher devant lui.

Cette manière de voir se liait chez lui à toute sa philosophie, à ces idées qui ont pris de nos jours une grande vogue sous le nom de Pragmatisme. Dès le début de sa carrière intellectuelle, il a été pénétré de cette conviction que la vérité n'est pas une chose abstraite, le fruit de l'analyse et du raisonnement, mais une réalité concrète, fruit de l'action. Il affirmait avec Vico qu'on ne sait que ce qu'on fait, et il insistait constamment, en particulier dans le *Peuple*, sur la nécessité de faire une place dans la recherche de la vérité, à l'instinct, à l'intuition. Il arrivait, nous l'avons vu déjà, par cette voie à penser que l'instinct des simples, du peuple, avait des intuitions profondes qui souvent échappent aux savants et aux philosophes et que le rôle de ceux-ci était alors de démêler dans cette intuition et de rendre sensible et intelligible à la conscience de tous ce qu'elles contenaient de vérité durable. Naturellement cette méthode lui paraissait particulièrement à sa place dans l'histoire d'une grande commotion populaire comme la Révolution française.

Aussi peut-on dire que les deux points essentiels de sa méthode ont été ceux-ci :

D'abord se conformer dans son jugement sur les actes et les hommes de la Révolution, au sentiment, à la conscience populaires.

Faire intervenir ensuite la science pour retrouver les motifs des jugements populaires, les causes, le détail des actes du peuple.

Michelet avec ce naïf et sublime orgueil avec lequel il a toujours jugé son œuvre et lui-même, considérait qu'il avait mieux que personne pris conscience, refait en lui toute la vie de l'antiquité et du Moyen-Age, qu'ayant ainsi revécu lui-même tout le passé de la France, il pouvait mieux que personne faire revivre l'âme du peuple qui a fait la Révolution.

La foi de créateur visionnaire que Michelet avait en lui-même, cette méthode audacieuse que l'on n'oserait recommander à personne, a produit une œuvre unique en son genre et dans laquelle certainement on trouve mieux que nulle part ailleurs la psychologie de la Révolution, les mouvements d'âme et de passion qui l'ont faite, accompagnée et dirigée. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un récit de la prise de la Bastille comparable à celui de Michelet; les sentiments collectifs qui ont provoqué et accompagné cette explosion de passions populaires y sont ressuscités, rendus sensibles d'une manière aussi puissante que toutes les péripéties extérieures du drame. Le récit des journées d'octobre n'est pas aussi émouvant, mais les mouvements populaires sont cependant reproduits avec une vie admirable. Les chapitres consacrés aux Fédérations et à la fête du 14 juillet 1790 sont peut-être les plus beaux de ces deux premiers volumes. Ce sont certainement les plus neufs.

A côté de ces analyses profondes et de ces peintures vivantes des grands élans populaires, il y a encore dans ces deux volumes bien

d'autres choses dignes d'être signalées. On n'avait pas avant lui donné une place aussi importante à l'étude des clubs et de leur action. C'est qu'il a poursuivi partout l'idée que la Révolution a été avant tout le résultat de forces collectives et que les hommes dont les noms émergent comme les symboles mêmes du drame révolutionnaire, Mirabeau, les Girondins, Danton, Hébert, Marat, Robespierre, Saint-Just ont été conduits plus qu'ils n'ont conduit ¹. Personne n'avait vu avant lui que les épisodes décisifs de la Révolution, le 10 août, les massacres de septembre, le 30 mai ont été l'œuvre d'obscurs acteurs mis en mouvement par d'obscurs instincts et qu'au 9 thermidor même, Robespierre n'a succombé que parce qu'il a été abandonné par les sections.

Michelet a mis encore en lumière un fait souvent méconnu ; l'espèce de trêve et d'apaisement qui a marqué l'année 1790. Après les désordres qui ont suivi le 14 juillet 1789 et les jacqueries qui ont ravagé les campagnes, après le travail de réorganisation constitutionnelle et législative de la Constituante, il y a eu plusieurs mois pendant lesquels on a cru que la Révolution allait donner à la France la liberté, l'ordre et la paix. Il y eut un sentiment très général de confiance et de bonne volonté dont les fédérations ont été la plus éclatante manifestation. Mais en même temps, Michelet, dans une série de chapitres de son second volume, (les Ch. II à VI : *les Résistances*, puis les Ch. VII à IX *Lutte religieuse*), dégage les éléments de trouble et de discorde qui de novembre 1789 à juin 1790 devaient rendre vaine cette bonne volonté et ces espérances. Et dans le livre IV du second volume il fait pressentir l'ère de violence qui va s'ouvrir par la lutte entre l'assemblée et les clubs, puis dans les six mois qui précèdent la fuite de Varenne du 20-21 juin 1791, les préludes de la Terreur.

De cette intelligence des instincts et des mouvements populaires, de cette sympathie préconçue pour les foules, Michelet a certainement tiré sa capacité unique de faire revivre non seulement les grandes journées de la Révolution, mais la marche progressive de plus en plus accélérée des événements. En même temps sans doute il s'est laissé aller dans l'histoire des débuts de la Révolution à justifier presque tous les actes de la foule, à accepter ses préjugés, ses passions souvent meurtrières comme s'ils étaient le jugement même de l'histoire ². C'est ainsi qu'il juge Berthier et Foulon d'après les légendes calomnieuses et funestes qui ont armé la main et hanté l'imagination de

1. Michelet dit t. II, p. 2 : « Les deux phares qui éclairent les deux côtés de mon livre sont : 1^o Les Fédérations; 2^o les Clubs, Jacobins et Cordeliers. Ces deux sujets dominant tout, se représentent partout ».

2. De même il semble sympathiser avec le peuple qui à l'annonce du 14 juillet se met à brûler les châteaux. Après avoir signalé ces violences des paysans, ces incendies d'archives seigneuriales et de demeures nobles, il s'écrie : « Que vous avez tardé, grand jour ! Combien de temps nous ont attendus et rêvés ! Moi-même, leur compagnon, labourant à côté d'eux dans le sillon de l'histoire, buvant à leur coupe amère, qui m'a permis de revivre leur douloureux moyen-âge et pourtant de n'en pas mourir, n'est-ce pas vous, ô beau jour, premier jour de la délivrance ? J'ai vécu pour vous raconter. »

leurs bourreaux ¹. Quand les familles des deux victimes ont apporté à Michelet leurs justes réclamations, il leur a fait place dans son second volume, mais avec mille réticences et avec une visible mauvaise grâce. Néanmoins, cette sympathie, cette foi dans la noblesse foncière des premiers élans révolutionnaires, lui a fait sentir et exprimer, non sans une certaine exagération, mais avec une éloquence entraînante, le caractère pacifique et généreux de la France de 1789 à 1792 ².

Ce serait cependant une erreur de croire que Michelet, une fois lancé dans la Révolution, ait suivi la foule dans tous ses élans et tous ses emportements. Il serait tombé alors dans ce fatalisme dont il s'est toujours défendu et qu'il a critiqué sévèrement chez Thiers, Mignet, Lamartine, présentant tous les actes de la Révolution, toutes les catastrophes, toutes les violences comme le résultat d'impulsions et de nécessités inéluctables. Il ne faut pas croire non plus que dans sa passion de revivre et de faire revivre la vie de la Révolution il ait négligé les devoirs d'analyse et de critique de l'historien.

Non seulement il a cherché dans les archives un contrôle aux documents imprimés et aux mémoires des contemporains, mais il est resté aussi fidèle que possible à une des règles de critique qui l'ont accompagné dans toute sa carrière d'historien : observer, rechercher scrupuleusement la chronologie : « Nous avons daté soigneusement, minutieusement, les hommes, et les questions et les moments de chaque homme. » « L'histoire, c'est le temps. »

Nous avons déjà vu avec quelle perspicacité Michelet, devant Taine, avait posé en principe que dans toute construction politique ou sociale, on ne doit pas avoir la prétention de légiférer, de chercher une vérité applicable à tous les hommes et à tous les temps — qu'il faut spécifier, chercher la vérité applicable à une nation et à un temps déterminés. Il applique la même règle à l'étude de l'histoire. « L'histoire, c'est le temps. » Il faut, pour juger les événements, se placer à une date, dans un pays déterminé, et éviter avec grand soin de transporter dans le passé nos préoccupations, nos idées actuelles.

Il s'élève contre Buchez qui transporte au XVIII^e siècle toutes ses préoccupations socialistes du XIX^e siècle et fait de la Révolution une révolution ouvrière et socialiste.

Il ne faut pas croire non plus que dans sa préoccupation de ressusciter l'âme des foules et de sympathiser avec elles, Michelet ait négligé les individus. Non, il est beaucoup trop convaincu qu'il faut en histoire spécifier, spécifier les hommes autant que les lieux ³.

1. De même il cherche à rejeter sur les prisonniers de l'Abbaye qui auraient accueilli par des risées la nouvelle de l'invasion, la première responsabilité des massacres de septembre.

2. Voyez aussi le passage capital de la conclusion de *l'Étudiant*, p. 289.

3. Michelet a même tellement donné d'importance au rôle des individus et des passions dans la Révolution qu'il a négligé d'insister autant qu'il aurait dû sur l'œuvre législative de la Constituante. Il insiste surtout sur ses impressions comme aussi sur l'incapacité des hommes qui prétendent diriger la Révolution et qui ne sont que d'ambitieuses marionnettes qu'il faut

Comme peintre de ces hommes il a eu le mérite de les montrer toujours en action. Il a évité de peindre des portraits tels que Taine les a faits ¹. Un portrait suppose que l'homme est toujours le même, qu'il y a une psychologie immuable. Or cela est faux, surtout en temps de Révolution, où l'on a vu des agneaux devenir tigres, pour redevenir ensuite agneaux. Michelet a tenu à noter toutes ces variations, à juger non seulement l'homme, mais le moment et l'acte.

On voit alors très bien, dans ces fluctuations, comment les hommes sont conduits par les événements, entraînés par les masses et varient avec elles.

A un dernier point de vue enfin, Michelet a su sauvegarder son jugement critique et se dégager de l'optimisme inquiétant avec lequel au début il semblait prêt à justifier tous les actes du peuple comme dictés par une sorte de raison et de justice innées.

Déjà dans ses cours du Collège de France, nous l'avons vu considérer la Révolution comme un sublime élan vers un idéal admirable, mais avorté, brisé, aboutissant aux atrocités de la Terreur, à l'anarchie du Directoire, à la tyrannie de l'Empire, parce que le Peuple, qui avait entrevu cet idéal, n'a pu ni le formuler ni le réaliser, ignorant son passé et par suite n'étant pas maître de son avenir. Si admirateur qu'il fût de la Révolution, Michelet ne veut pas admettre avec Thiers et Mignet que la Terreur soit sortie par une fatalité inéluctable des événements mêmes. Au contraire il tient à maintenir la responsabilité humaine et à affirmer que l'homme fait sa destinée; il condamne la Terreur, il critique avec une implacable rigueur les apologistes du jacobinisme terroriste et robespierriste, Buchez, Louis Blanc, Esquiros (*Hist. des Montagnards*, 2 vol. 1847) et Lamartine lui-même; mais il sauve habilement ce peuple qu'il croit toujours dans sa masse juste et bon, en montrant que la Terreur fut l'œuvre d'une minorité, chose vraie d'ailleurs et qu'Adolphe Schmidt ² et Taine devaient mettre en lumière par des chiffres. Ce fut une minorité de meneurs, d'électeurs et de clubistes qui gouvernèrent la France depuis le 31 mai jusqu'au 9 thermidor. Mais il est juste cependant de dire à la décharge des auteurs qui ont défendu les Terroristes que si la France laissa faire, ce

ramener à leurs proportions. Au moment des plus graves discussions sur la constitution et les droits féodaux, Michelet dit : « L'Assemblée ne souffrait pas assez des souffrances du peuple; autrement elle eût moins trainé dans l'éternel débat de sa scholastique politique... Retardée par les résistances royalistes, aristocratiques qu'elle portait dans son sein, elle l'était encore par les habitudes de barreau ou d'Académie que conservaient ses plus illustres membres. Cette Assemblée était mûre pour la dissolution. Née avant la grande révolution qui venait de s'opérer, elle était profondément hétérogène, inorganique comme le chaos de l'ancien régime d'où elle sortit. Malgré le nom d'Assemblée nationale dont la baptise Sieyès, elle était restée féodale... »

1. Pourtant portrait de Marat? Mais portrait à facettes.

2. *Tableaux de la Révolution Française*, 2 vol., 1867. — *Pariser Zustände während der Revolution*, 3 vol., 1876-1877; Trad. fr., par Viollet, *Paris pendant la Révolution*, 1880-1886, 2 vol.

n'est pas seulement parce qu'elle avait peur, mais parce qu'elle voyait dans l'œuvre des Terroristes une œuvre de salut public.

Il faut maintenant dire quelques mots de l'*Avant-propos* de la *Révolution* auquel Michelet attachait une très grande importance et qui produisit, en effet, une très grande impression quand il parut¹. Il faut malheureusement reconnaître que si ce morceau contient des pages éloquentes, il n'a d'intérêt véritable que pour la psychologie de Michelet et l'histoire de ses idées. Il n'a que peu de valeur au point de vue de l'histoire elle-même.

C'est une sorte de philosophie de l'histoire de France, mais qui déborde l'histoire de France et devient une philosophie de l'histoire générale. Seulement cette philosophie est une simplification des plus dangereuses de l'histoire. L'*Avant-propos* est divisé en deux parties. La première est intitulée : *de la Religion du Moyen-Age*; la seconde : *de l'Ancienne Monarchie*.

Michelet se propose de déterminer le caractère et la valeur de l'œuvre de la Révolution, et pour comprendre sa pensée, il faut se rappeler que pour lui le terme Révolution ne doit pas être appliqué exclusivement aux événements catastrophiques qui se sont produits de 1789 à 1799, mais désigne toute l'évolution de la pensée et de la politique modernes : l'avènement de la libre pensée et de la démocratie — évolution dans laquelle la Révolution proprement dite marque la période critique décisive.

Michelet pose la Révolution comme l'avènement de la justice et du droit, en opposition à deux despotismes arbitraires : celui de l'Église et celui de la Royauté — contre *la Religion de la grâce* et *le gouvernement de la grâce*.

Il se sépare nettement de Quinet, qui voyait dans la Révolution le retour au vrai christianisme (dont le catholicisme était une déformation), la continuation, l'accomplissement du christianisme. Michelet au contraire, tout en marquant les rapports de la Révolution avec une partie de l'idéal moral du christianisme, montre dans la Révolution, ou plutôt dans l'esprit moderne qui fait de l'homme l'arbitre et l'artisan de sa destinée, la négation de la conception chrétienne qui ramène toute la destinée humaine à la question du salut par la foi au Christ, du salut par la grâce. — Michelet a raison de penser que la théocratie a eu pour base cette idée de la subordination de la liberté humaine à la grâce divine, mais il néglige de dire que le catholicisme a maintenu à côté de la grâce l'efficacité de l'action libre de l'homme dans les œuvres et le mérite des œuvres, et que d'autre part la doctrine de la grâce, si elle se trouve dans saint Paul, est absente des enseignements du Christ lui-même.

Michelet résume toute l'histoire du Moyen-Age dans l'effort de la théocratie pour s'emparer du gouvernement du monde au nom de l'autorité arbitraire de la grâce divine et dans les atrocités commises par l'Église quand elle a vu s'élever contre elle les révoltes de la pensée et

1. Bien que lui-même en ait depuis reconnu l'insuffisance et les lacunes.

les revendications de la justice humaine. Oubliant toutes les grandeurs du Moyen-Age, tout ce mouvement merveilleux de vie et de renaissance qui va d'un élan du xii^e au xv^e siècle : communes croisées, universités, art gothique, poésie épique, lyrique, naissance des littératures en langue vulgaire etc... il présente le Moyen-Age comme une époque lugubre où l'humanité se serait traînée sanglante, agonisante, sous une tyrannie aveugle et féroce.

Comment l'humanité, écrasée par l'Eglise, cherchera-t-elle à se délivrer, à faire prévaloir ses droits? Elle croira trouver un abri, un asile, un protecteur, dans la royauté.

Michelet fait alors un tableau très brillant, très éloquent, très vrai, de cette foi dans la royauté. Mais la royauté, au lieu de fonder son pouvoir sur la justice et le droit, l'exerça comme l'avait fait l'Eglise, au nom d'une autorité reçue de Dieu, au nom de la grâce. Elle fut la royauté paternelle, du droit divin et du bon plaisir.

Dans des pages où il y a avec beaucoup d'exagération beaucoup de vérité, il montre comment la monarchie de l'ancien régime a exploité, épuisé, ruiné ce pays qui s'était donné à lui, le clergé et la noblesse se refusant à subvenir aux besoins de l'État et toutes les charges retombant sur le peuple.

Louis XV, un instant le Bien Aimé, déshonore cette monarchie qui a ainsi abusé de son pouvoir et alors l'esprit libre de la France se redresse, et, avec Montesquieu, Voltaire et Rousseau, réclame ses droits.

Michelet n'admire qu'à demi Montesquieu. Il le trouve trop anglais.

Pour lui le témoin, l'apôtre et le martyr du droit, c'est Voltaire.

Et enfin, Rousseau fonde le droit pour lequel Voltaire a crié. Il le fonde en rendant au monde la foi en Dieu et la Providence, en établissant le droit sur le cœur de l'homme, sur sa foi en un Dieu juste, au lieu du Dieu capricieux et injuste du Moyen-Age, en identifiant Dieu et Droit et en faisant de la volonté générale de la démocratie, l'interprète du droit et de la raison.

Ce n'est plus le droit, c'est le peuple qui est Dieu.

Plus tard Michelet a écrit sur Rousseau des pages qui sont la contradiction absolue (en dépit de la note de la page 104 de la *Révolution*, tome I) de cette conception du rôle de Rousseau. Il a vu tout le danger des théories de Rousseau et de cette déification du peuple.

Tout cela, à vrai dire, n'est plus de l'histoire. C'est la préface, l'appel à une Révolution nouvelle. C'est la préface naturelle de cette Révolution de 1848, née d'un emportement populaire, réunissant par la faiblesse du pouvoir, nourrie d'enthousiasmes, d'espérances et de chimères et aboutissant tout naturellement aux journées de juin, à la présidence de Louis-Napoléon, et au 2 décembre.

Nous n'avons pas à insister sur les jugements portés par la presse sur la *Révolution* de Michelet. La presse de gauche, *Réforme*, *National*, *Constitutionnel*, *Siècle*, le louaient, mais avec modération, le défendaient plutôt, faisaient ressortir son impartialité. La presse de droite l'attaquait violemment, et la presse gouvernementale ou l'attaquait

comme le *Globe*, ou se taisait comme le *Journal des Débats* et la *Revue de l'Instruction publique*.

La *Revue des Deux-Mondes* ne disait rien en 1847. Ce n'est qu'en 1850 qu'elle consacra à la *Révolution* de Michelet un article très sévère de G. Planche.

Il ne faut pas l'oublier d'ailleurs, l'année 1847 est une veillée des armes. On sentait que la situation était critique et on n'osait pas juger avec calme une œuvre comme celle de Michelet qui, avec beaucoup moins de violence que celle de Louis Blanc ou de Lamartine, était cependant un appel au peuple.

CHAPITRE X

Le cours de 1848 — Suspension — Révolution

Michelet ayant pu faire paraître le deuxième volume de sa *Révolution* le 15 novembre, commença cette année son cours beaucoup plus tôt que d'habitude et à peu près à l'époque réglementaire, le 16 décembre.

Malgré la satisfaction que lui causait la publication de son livre et les témoignages de sympathie qu'il recevait, sa disposition d'âme restait très mélancolique. Les journées qui suivirent la mise en vente de la *Révolution* furent, nous l'avons déjà dit, des journées de méditation, et comme le dit une note, de « contraction et retour sur soi. » Il est tourmenté par les choses du dehors *τα έξωτος* (14 novembre) et par celles du dedans *τα εντος* (20 novembre). Il est mécontent de lui-même; il sent qu'il n'est pas à la hauteur de ce rôle sacerdotal qu'il voudrait assumer.

Au moment où Michelet commençait son cours de 1847, avait lieu la campagne des banquets en faveur de la réforme électorale. Cette campagne commencée le 9 juillet à Paris au Château-Rouge, se propageait dans toute la France et prenait un caractère de plus en plus révolutionnaire. A Mâcon, Lamartine annonçait la chute de la royauté et la Révolution du mépris, à Dijon Ledru-Rollin rappelait l'exemple des Hollandais soulevés contre l'Espagne, à Châlon, on portait un toast à la Convention.

Michelet en consacrant son cours de l'hiver 1847 à enseigner la rénovation sociale qui doit sortir de la Révolution et être accomplie par la jeunesse, et en abandonnant cette fois complètement le rôle de professeur d'histoire pour ne conserver que celui de professeur de morale et de morale sociale, savait très bien qu'il travaillait pour sa part à préparer une Révolution. Il indique très nettement dans la conclusion de l'*Étudiant* la logique qui a dirigé depuis 1842 tous ses cours « dont la tendance fut pratique, politique et religieuse, et qui par des voies diverses, préparaient la Révolution¹. »

C'est pour cela aussi que, pour la première fois depuis 1843, il fait imprimer ses leçons au fur et à mesure en brochures, bien que ses cours fussent des leçons improvisées, des conversations avec le public

« nullement des œuvres littéraires » comme il le dit dans la préface de sa première leçon, parue le 19 décembre.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que Michelet ait donné à son cours un caractère agressif, que rien dans les trois leçons du mois de décembre, (16, 23 et 30) ait donné prise à ceux qui l'accusaient de fomenter la révolte dans l'esprit de la jeunesse. Non, ces leçons ne faisaient que reprendre sous une forme un peu différente, mais plus calme, plus modérée les idées exposées dans le *Peuple* : la nécessité d'une rénovation sociale, pour rétablir l'unité nationale, menacée par la division entre les lettrés et les illettrés; le devoir pour la jeunesse bourgeoise de se faire la médiatrice entre les classes; les défauts de notre système d'éducation, trop formelle, trop abstraite, trop verbale et qui néglige les réalités, les sciences de la nature et l'histoire; la nécessité de se rapprocher du peuple parce que la sagesse et l'avenir sont dans les faibles, dans les enfants, les femmes, dans ceux qui souffrent. Il terminait en disant : « Qui grandit? l'Enfant. Qui soupire? la Femme. Qui aspire et montera? le Peuple. C'est là qu'il faut chercher l'avenir. »

Ce furent cependant ces leçons très modérées, très inoffensives et bien plus solidement construites que ne l'avaient été la plupart des leçons de Michelet dans les années précédentes, qui ont été le prétexte de la mesure brutale prise le 2 janvier 1848 par M. de Salvandy.

Contrairement à tout ce que Salvandy avait exprimé lui-même, lors de son intervention contre Quinet, sur le droit des professeurs du Collège de France à n'être jugés et frappés que par leurs collègues mêmes, le gouvernement intervint par un décret pour suspendre le cours de Michelet sans avoir consulté ou même averti d'avance, ni le Collège, ni son administrateur. Letronne se borna à transmettre à Michelet la lettre de Salvandy qui lui annonçait qu'en vertu d'une décision du gouvernement, il avait suspendu son cours, sans donner d'ailleurs aucune espèce d'explication. Cette explication nous la trouvons dans un article du *Semeur* (12 janvier) où on lit que l'on n'avait rien eu à reprocher à Michelet et que le seul prétexte donné pour sa suspension était une incartade d'un étudiant qui, avant le cours, avait donné lecture du discours du trône et l'avait accompagné de commentaires séditieux ou inconvenants. Michelet avait conservé la lettre où l'auteur de cette manifestation, un jeune étudiant aux Beaux-Arts nommé Delalleux, s'en accusait humblement.

Le *Semeur*, après avoir protesté énergiquement contre une mesure inique où l'on frappait un professeur innocent pour une faute d'un étudiant qui relevait de la police, ajoutait avec une grande raison :

« On doit chercher ailleurs la cause de la suspension du cours de M. Michelet. M. Michelet avait, depuis longtemps, attiré sur lui la mauvaise humeur du Ministère. Ses idées politiques étaient réputées dangereuses. On était mécontent de ses pamphlets, de ses livres, plus encore que de ses leçons; car le professeur, on devait le reconnaître, gardait la mesure obligée dans son enseignement. Mais enfin, en allant écouter l'homme, on se souvenait du hardi pamphlétaire et M. Michelet en disait assez pour qu'on ne l'oubliât point. On cherchait donc un simple prétexte; on l'a trouvé, et l'on s'en est avide-ment saisi. On a voulu atteindre l'homme, l'écrivain tout entier. »

Le gouvernement, effrayé du grondement du mouvement révolutionnaire grandissant, se rappelait le rôle joué en 1830 par les Écoles, s'imaginait leur inspirer une salubre terreur en fermant le troisième des auditoires du Collège de France qui passait pour être un des foyers d'esprit révolutionnaire. On voulait aussi venger Lenormant qui avait dû quitter sa chaire en 1846, Damas-Hinard, le suppléant de Quinet, qui avait dû aussi, tout libéral qu'il était, abandonner sa chaire devant le tapage d'une cabale qu'on disait avoir été en sous-main suscitée par Quinet et par Michelet lui-même ¹.

Le *Semeur* protestait, en termes très élevés, au nom de la liberté du haut enseignement, contre une politique de compression qui arrêtaient tout esprit d'initiative et d'invention chez les maîtres et éteindrait chez les jeunes gens l'enthousiasme pour la science. Il faisait enfin observer qu'il y avait en France « des chaires où l'on attaque à plaisir les lois, les idées, les institutions modernes, la société tout entière dans ses plus nobles aspirations. Ces chaires-là, le gouvernement ne les fermera point; il ne le peut, il ne l'ose. Ainsi, à côté de la liberté sans limites, on tend à établir la gêne et la servitude. »

Les manifestations de sympathie affluèrent de toutes parts des collègues de Michelet et de ses confrères de l'Institut, même des plus modérés, comme Wolowski, des hommes de lettres ².

Michelet fit au pouvoir la plus digne des réponses, en publiant régulièrement chaque semaine la leçon qu'il aurait dû prononcer. Il publia ainsi du 6 janvier au 17 février sept leçons très pleines, très riches d'expérience et de bons conseils sur les devoirs de créer l'égalité, sur les dangers de la dispersion d'esprit, sur la foi religieuse qu'on peut fonder sur l'éducation, le droit et la loi, sur la nécessité de donner une base légitime et morale à la souveraineté nationale, enfin sur ce que doit être l'éducation nationale, traçant le programme de ce qui fut le rêve de toute sa vie, une littérature, des fêtes et un théâtre populaires destinés à faire œuvre éducatrice.

Cette leçon était vraiment la conclusion de ce premier semestre de cours. La Révolution du 24 février vint lui donner une conclusion plus éclatante encore.

M. Letronne avertissait aussitôt Michelet que la chute du gouvernement de Louis-Philippe anéantissait la mesure de suspension prise contre lui et qu'il était libre de reprendre ses cours au Collège de France ³.

Le 6 mars, Michelet et Quinet donnaient dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne une séance solennelle de réouverture, à laquelle malheureusement Mickiewicz ne put prendre part. Un fauteuil vide le représentait. Quinet prononça un long et très beau discours sur les

1. Voir les lettres de Génin et le journal de Michelet. Michelet soupçonne Quinet et Génin Michelet.

2. Voir dans l'*Étudiant*, les pièces relatives à ce qui suivit; la protestation de Michelet; la manifestation des étudiants — sa réponse. Lettre des étudiants. Banquet des Écoles.

3. Il refuse toute participation à la vie politique, toute candidature.

événements. Michelet se contenta de quelques paroles, mais très caractéristiques. Le moment était venu pour lui où il espérait que la jeunesse allait réaliser la mission de dévouement et de sacrifice qu'il lui avait assignée et où la France allait créer l'unité du monde civilisé ¹.

Michelet fut naturellement de ceux qui virent dans la Révolution de Février l'aube d'une ère nouvelle de liberté et de progrès social non seulement pour la France, mais pour tous les peuples. Il note avec joie dans son journal pendant le mois de mai l'annonce des Révolutions qui éclatent comme une trainée de poudre, en Italie, en Autriche, en Prusse, en Pologne, jusqu'en Angleterre, où s'agitent les chartistes. La grande cérémonie funèbre du 4 mars où l'on célèbre à la Madeleine un service solennel pour les morts de février et où figuraient avec leurs drapeaux nationaux des députations des républicains de toutes les nations, lui parut la promesse de cette alliance des peuples que Béranger comme Lamartine avait annoncée. Michelet, il est vrai, dans sa méfiance désormais invariable contre l'Eglise, voyait dans cette cérémonie catholique un mauvais présage mêlé à ces espérances grandioses.

Les désillusions en effet lui vinrent vite. La manifestation des bonnets à poil du 16 mars, l'envahissement de l'assemblée du 15 mai, lui faisaient sentir à quel point la France était divisée et inharmonique.

Il n'a plus dès lors qu'une idée : l'Éducation, l'Éducation ! Il faut instruire ce peuple qui s'ignore lui-même. Michelet ne cesse de revenir à l'idée d'écrire des livres populaires et il s'y essaie. Nous voyons dans son journal le 8 avril :

« Je pris une résolution : 1^o Mon *91* m'isole trop du mouvement. Je ne puis le suivre uniquement. Il faut y joindre; 2^o le cours fin avril. Sur Éducation publique ? pas encore, mais sur le texte de l'éducation publique, sur la *Révolution religieuse*. La révolution industrielle elle-même suppose la révolution religieuse; 3^o Histoire de France à l'usage des écoles de la République.

Le 11, il parle d'une « Bible du Peuple. » Mais cette bible du peuple doit être précédée d'une revue de l'histoire religieuse telle qu'il la réalisera plus tard dans la *Bible de l'humanité*. Cette idée s'empare tellement de lui que le 17 juin après avoir terminé le second semestre de son cours, il jette sur le papier le plan d'un livre intitulé : « L'ancienne et la nouvelle Église. » Il lui a été inspiré par l'indignation que lui a causée l'émotion populaire, les mouvements bonapartistes provoqués du 13 au 16 juin par la discussion sur les réélections de Louis-Napoléon. Il comprend alors que la question importante n'est pas l'opposition de la justice et de la grâce, comme il l'a cru dans son avant-propos de la *Révolution*, mais l'*idolâtrie de l'homme sauveur*, le *messianisme*, qui permet toutes les injustices.

Une première partie de ce livre aurait été une revue des religions de

1. Manifeste plus explicite encore dans la lettre envoyée le 28 janvier aux rédacteurs de l'*Avant-garde*.

l'Inde, Perse, Judée, Égypte, Assyrie, Grèce, Rome. La seconde partie aurait été une revue de l'histoire du christianisme et du messianisme chrétien; la troisième eût été consacrée au principe nouveau, à la République qui doit enseigner l'art d'aimer dans la cité et l'Éducation. Mais le 21 juin, il se dit avec découragement : « *Quis leget haec?* » et il se décide à écrire : 1° *La Bible du Peuple*, qui sera son livre du Peuple mis à la portée des masses. 2° *Le Précis d'Histoire de France*, qui sera une transformation de même nature du précis de 1831. Il sera intitulé : *Histoire de la fraternité*, avec sous-titre *Origines de la République*, puis *L'Ancienne et la nouvelle Église*. Mais il veut écrire une *Histoire populaire de la Révolution*, une *Pucelle* comme bon Moyen-Age, les *Albigéois*, l'*Inquisition*, les *Jésuites* comme mauvais Moyen-Age.

Le 23 juin éclatait l'effroyable insurrection qui brisait toutes ses espérances. Ces journées l'écrasèrent : « *Excidat illa dies* », c'est tout ce qu'il trouve la force d'écrire dans son journal.

Et il revient pourtant toujours à son idée inébranlable : « L'Éducation, l'Éducation », écrit-il, le 28 juin. On a beau lui objecter le 15 mai, le 28 juin. Il a le cœur déchiré, flétri, « mais je ne me suis pas trompé ». Il propose à Béranger, à Lamennais, tout un plan de propagande par des brochures, par le colporteur.

« La situation, écrit-il le 29 dans son journal, exige des conditions viriles. Ne pas croire le bien tout fait, mais l'amener de loin, le faire. L'Éducation est la première nécessité de tous les partis; aucun d'eux ne songe à donner aux siens les vertus nécessaires à son système ». En juillet, le 8 et le 9, à Rouen, il prend des informations sur le colportage et il se promet d'écrire pour le peuple un petit livre anonyme, gratuit. « Puisse ce petit sacrifice bénir l'ouvrage et suppléer à ce qui manque pour le cœur et pour l'esprit. S'abstenir de journaux, de livres polémiques, s'assurer un moment de sainte quiétude. Écrire comme un bienheureux ».

Il s'y met à Vascœuil; le 11 et le 12 il écrit treize chapitres de la *Véritable histoire*, le 13 *La Révolution et Napoléon* ¹.

Puis le 14 il se sent ralenti dans son histoire populaire.

« Pour la tirer toute du sentiment et du souvenir, il faudrait aimer davantage. Extrême langueur. Il semble qu'en avançant et connaissant mieux les moyens d'influer sur les hommes, on ait pourtant une espérance moins vive d'y réussir. Pour Paris, il est vrai, la chose sera longtemps difficile. Mais la France est là qui attend. »

Nous voyons que dans les jours qui suivent, jusqu'à son départ le 18, il renonce à son œuvre et il se rejette sur sa grande *Histoire*.

« Il faut dans ce moment où ma foi s'est ébranlée que je reprenne force en touchant terre, je veux dire la ferme érudition, la recherche et le récit. »

En effet, rentré à Paris, il ne s'occupe plus que de cela et malgré un nouveau voyage de six jours à Vascœuil (7 au 13 septembre), il

1. Que sont devenues ces ébauches où sans doute se trouvaient des élan superbes? Je n'en ai rien retrouvé. Michelet découragé dut les détruire.

achève le 16 octobre l'impression de la première partie du tome III, qui parut isolé.

Il est repris alors de ses tristesses :

« Resté seul et senti la crainte de rester en moi. Trop de blessures; juin. Mon père et tant d'autres pertes qui redeviennent récentes... Je ne me promène guère dans cet appartement sans heurter mon cœur à ces souvenirs. »

Mais le 8 novembre Mlle Mialaret arrive à Paris. C'est une vie nouvelle qui commence pour lui. Je ne raconterai pas l'idylle et le drame des quatre mois qui suivirent. Je l'ai conté dans les *Lettres inédites de J. Michelet et A. Mialaret*. La conclusion de ce roman d'amour, un des plus nobles et des plus émouvants de l'histoire des lettres, se fit le 12 mars 1849 par le mariage de Michelet, âgé de 51 ans et d'Athénais Mialaret âgée de 23 ans ¹.

Revenons maintenant en arrière pour dire ce que fut le cours du deuxième semestre 1848.

Ces six leçons se firent devant un public d'ailleurs très peu nombreux, alors que Michelet en espérait un effet immense. Il y développa l'idée qui lui était alors chère entre toutes, l'annonce d'une nouvelle révélation religieuse qui va sortir de la Révolution de 1848. Désormais la religion est devenue possible. Puis dans les trois leçons qui suivent il passe en revue les religions de l'Inde, de la Perse, de la Judée, de la Grèce et de Rome en montrant ce que chacune apporta au monde. La cinquième fut consacrée au christianisme, qui a créé un divorce entre la sainteté individuelle de l'homme et la sainteté de la famille et de la cité. Enfin, Michelet fit une sorte d'apologie de la République en montrant qu'elle va permettre à l'homme de monter d'un degré dans l'échelle religieuse et de créer l'harmonie unitaire des cœurs, des volontés, des travaux, le salut de tous pour tous.

1. Jules Michelet, p. 237 et ss.

CHAPITRE XI

Michelet de 1849 à 1852

[Nous avons laissé à ces dernières pages leur forme inachevée. La piété nous interdisait d'y toucher].

Je ne puis que résumer à grands traits l'histoire de Michelet pendant les trois années 1849-1851, années d'une prodigieuse richesse.

D'abord, toute une vie intime. Les douceurs et les orages d'un amour entre deux êtres qui étaient tous deux d'une très forte individualité et extrêmement différents, non seulement d'âge, mais de caractère, unis cependant par une affection et une admiration mutuelles d'une prodigieuse intensité et qui finirent par se fondre et s'harmoniser, non pas complètement, car il subsista toujours quelques éléments de désaccord, mais pourtant d'une façon très étroite. Cette harmonie se fit, non seulement par des épreuves tout intimes et d'une nature psychologique, mais à travers des preuves terribles : en 1850, la naissance et la mort d'un enfant attendu avec anxiété, accueilli avec transport et perdu avec désespoir au bout de quelques semaines; puis les épreuves politiques, la réaction de 1851, le 2 décembre, la perte en 1852 de toutes les positions officielles, la ruine, la misère, l'obligation en mai 1852 d'aller chercher à Nantes une vie de travail et de pauvreté. Ces épreuves d'ailleurs furent la forge où l'amour fut passé au feu et où leurs âmes furent à jamais unies après avoir été scellées et martelées sur la même enclume.

A l'histoire de cet amour se trouvent étroitement rattachés les cours de 1849, 1850 et 1851, car Michelet puisa en grande partie dans les sentiments intimes qui remplissaient alors sa vie les pensées directrices de ces cours sur l'Éducation et sur la Femme. Voici ce que nous lisons sur la chemise du journal du 20 janvier au 12 mars 1849 à propos du cours sur l'éducation par l'amour.

« Idée du plus haut art d'aimer, l'art de faire que les hommes, même après le 24 juin, puissent aimer encore. La force de faire ce cours me fut donnée par l'émotion de mon cœur personnel. En janvier 1849 je compris l'amour comme éducation, l'union avec lente fusion des différences, l'assimilation par de doux ménagements, un respect exquis de la liberté.

Sa vie intime est qualifiée de « Prélude du cours » et il aurait voulu que ces pages du journal intime fussent publiées avec le cours.

« Ces pages détachées seront imprimées en petits caractères, à leur date,

c'est-à-dire entre les leçons de cours, avec mon journal de cette époque et nos lettres s'y rattachant. »

Il termine son troisième volume le 19 février et dès le 20 il écrit : « Elle et mon cours. » Le 21 il rédige le thème de son cours de 1849.

Le 25 janvier, il fit sa première leçon. La septième du semestre eut lieu le 5 mars; le mariage, le 12.

Il reprend son cours le 25 avril et fait huit leçons jusqu'au 21 juin. L'idée du cours née au lendemain des journées de juin, prit corps seulement en 1849, au moment où l'amour et le mariage en firent une partie de la vie personnelle de Michelet. Ce n'est plus qu'à un très faible degré un cours d'histoire; c'est un cours de philosophie morale, où la prédication, sous une forme trop souvent déclamatoire et vague, tient la première place. Cependant, les idées directrices en ont une réelle valeur. Michelet lui-même les a résumées en ces termes :

Tout le cours de 1849, premier semestre fut :

Le principe désintéressé de l'*Amour*

qui crée une personne, une liberté

libre d'agir contre l'amour même

Même principe que celui de l'amour, *Education*

qui crée l'enfant libre de réagir contre son éducateur

Même principe que celui de la grande amitié, *la Cité*

qui crée le citoyen libre de modifier la cité et de la faire progresser.

Il dit encore :

L'Idée générale

L'Éducation, cette forme profonde de l'*amour*

crée une *liberté*

qui souvent tue l'éducateur

Ainsi les religions

les sociétés exercent le parricide

sur ce qui les enfanta, le tuent, puis en partie le regrettent, l'honorent.

Dans ce cadre j'enseignais le lendemain de la guerre civile, à aimer encore, finissant les discordes de religions, de races. Je finis par crier : l'initiateur se sacrifie, aime dans l'initié une liberté qui peut être se tournera contre lui.

Au second semestre :

L'Éducation actuelle est O pour les lettrés *flottants*

pour les illettrés *idolâtriques* : Napoléon, Jésus

Une seule éducation solide est celle (foi dans le *vrai* : science
qui pose sur un principe (foi dans le *juste* : droit

Le but actuel de l'éducation doit être :

Sortir de la spécialité chrétienne, indoue, etc...

Reconstituer l'unité de l'âme, tous doivent être à la fois artistes, prêtres, soldats.

Le moyen : l'unité dans l'amour.

Voici maintenant, à peu près leçon par leçon, ce que fut ce cours dont, vous le voyez, l'idée générale ne manque ni d'originalité ni de beauté.

La première fut un appel éloquent, et que Michelet qualifie lui-même de trop déclamatoire, adressé à ses auditeurs, de désapprendre la haine. « J'entreprends une chose difficile, insensée, le lendemain d'un pareil déchirement, de vouloir que les hommes aiment encore. »

Le Moyen-Age dure encore, et empêche de comprendre la vraie nature de l'amour. Il veut l'imposer. Mais le désir d'amour, c'est le respect de la liberté : « Un tendre respect pour la liberté, telle sera la vertu moderne. »

La deuxième leçon est consacrée à tenter la réconciliation des religions. Elles ont toutes une même source : le cœur attendri de l'homme, le sein blessé de la femme. Il ne faut pas distinguer entre les religions de morale et les religions de nature. Le christianisme est un mélange de l'idée d'incarnation orientale et de l'idée grecque du Verbe, idée toute intellectuelle. Il y mêle un rêve de femme.

A la troisième, Michelet prêche, après la réconciliation des religions, la réconciliation des races. Il montre l'instinct de solidarité déjà chez les animaux. Il faut unir les races, sauver celles qui, comme les indigènes d'Amérique ou certaines races slaves, sont menacées de destruction. Le génie du globe veut faire place à tous en établissant une échelle des êtres.

Puis, vient la réconciliation des classes. La quatrième leçon montre la cité comme devant être fondée sur l'Amitié. La femme, par l'héroïsme de l'amour, sera le vrai bien de la cité.

La cinquième est une profession de foi en Dieu conçu comme le principe aimant du monde. Il faut Dieu pour soutenir la Cité comme pour soutenir l'individu, et Michelet termine cette leçon par un véritable hymne d'adoration.

La sixième et la septième seront consacrées à l'initiation par l'éducation : initiation au sacrifice d'une part, à la liberté de l'autre.

Dans le second semestre (8 leçons), Michelet chercha à serrer d'un peu plus près le problème de l'éducation. Il commença par critiquer finement l'éducation de la bourgeoisie française, telle qu'elle était donnée par l'Université d'alors, qui visait à former des esprits littéraires, ornés, aimables, cultivés, conformes à l'idéal de l'honnête homme du ^{xviii} siècle, mais nullement préparés à l'action dans le monde moderne, des humanitaires, citoyens du monde élégant, non des Français connaissant les besoins de leur pays, ni des hommes modernes nourris de science et de faits précis.

A côté du Français lettré, Michelet montre l'illettré, énergique, mais inculte et violent, qui vit sur des superstitions idolâtriques, la superstition religieuse ou la superstition politique, Napoléon ou Robespierre. Il faut trouver un terrain de rapprochement et de conciliation.

On le trouvera sur le terrain du droit et de la science, tel que l'ont fait le ^{xvii} et le ^{xviii} siècles, Galilée, Descartes, Vico, Newton, Voltaire, Rousseau, Lavoisier. C'est une chimère de chercher une conciliation dans le catholicisme libéral.

En fondant le principe de la foi moderne : « Rien de raisonnable contre la Raison, point de droit contre le Droit », on arrive à rendre à l'âme humaine son unité, à créer non des prêtres, des soldats, des lettrés, des commerçants, des artistes, enfermés dans leur spécialité, mais de vrais hommes, hommes d'action et de pensée, imbus d'un

sacerdoce qui leur incombe dans la cité, dans la famille et dans le monde.

Et Michelet trace un admirable programme idéal d'un enseignement où toutes choses seront enseignées dans le courant de vie qui les a créées dans leurs origines, dans l'amour qui les a vivifiées; le latin, dans son rôle intermédiaire entre l'Orient et la France, le droit en rapport avec toute notre histoire, la science dans son évolution et son histoire, comme l'évolution elle-même.

En achevant ce cours, Michelet avait déjà dans la pensée (comme le dit une note du 2 août) le projet de trois livres qu'il devait écrire dix ans plus tard, *La Femme, l'Amour, l'Éducation*. « Trois choses identiques », dit-il.

Les six derniers mois de 1849 furent tout entiers absorbés par la composition du tome IV de l'*Histoire de la Révolution* et par un voyage en Belgique (13 au 27 août) dont nous connaissons tout le détail grâce au journal de Mme Michelet; enfin par les émotions de l'attente d'un enfant.

Il faut noter aussi que Michelet fut interrompu dans sa vie habituelle du 1^{er} au 15 octobre par des fonctions nouvelles pour lui, celles de juré aux assises, et que ces fonctions lui causèrent une émotion profonde, son sentiment de ses devoirs de juge se trouvant chaque jour en conflit avec son indulgence pour les faiblesses humaines, pour les entraînements d'êtres incultes et sans éducation.

Note sur le Jury.

Lundi 1^{er} juin. Le Jury. Mes confrères. Physionomies marquées : Bocage, Delmas, Jourdan, pour l'indulgence. Un M. Arnal, plus ferme. Tous généralement bienveillants. Le frère de Mme Cornu, etc.;

L'affaire du petit commis qui vole des bouteilles avec effraction. Nous avons égard à la méchante belle-mère. Nous écartons les circonstances aggravantes et décidons que la nuit est le jour, que la maison n'était pas habitée, etc... Un an de prison.

L'affaire du petit chaudronnier Vallon, du Cantal, 27 ans, jusque là honnête. Faux en écriture commerciale. Pour lui sauver les galères nous déclarons qu'un chaudronnier n'est pas un commerçant, et en effet le coupable n'avait pas songé à cela. Jolie figure, très faible, singulier clignotement, air suspect.

Mardi 2. Jury. Le soir. Nous absolvons un voleur. Le jeune homme, garçon de caisse au Comptoir d'escompte, qui s'enfuit avec l'argent du pauvre et une fille en Belgique.

Jeudi 4. La vraie République condamnée par la Cour. Nous absolvons le balayeur de la garde municipale, un barricadeur de février, que ceux-ci détestent.

Lundi 8. Condamné Keller (jeune scélérat endurci) et Gauthier. Absous Hollander que les deux autres exploitaient.

Samedi 13. Affaire des époux Labarque, maison de tolérance, etc... et de Pigeon.

Le lundi 15, j'écris la demande en grâce pour Pigeon.

« Le nommé Pigeon a été condamné à cinq ans de prison. Le jury même qui l'a condamné, demande sa grâce. Il l'a condamné surtout à cause de cette circonstance que le délit a été commis par un homme revêtu de l'habit de la garde nationale. Il demande sa grâce en considération des circonstances suivantes : 1^o les bons antécédents de l'accusé — ouvrier honnête et rangé, de l'usine de MM. Delessert à Passy; 2^o Le moment où le délit a été commis

(ceux qui le commirent croyaient venger la mort d'un militaire qui aurait été assassiné, après un traitement indigne et barbare); 3^e C'était un soir de dimanche, après une revue, et le nommé Pigeon était *en état d'ivresse*. Il a fait cet acte coupable sans préméditation, sans réflexion, sans avoir la conscience de ce qu'il faisait. La condamnation fort rigoureuse dont il a été l'objet était nécessaire pour l'exemple. Mais elle dépasse en réalité la culpabilité du condamné. Elle aurait l'inconvénient grave de perdre un honnête homme, en l'associant pour une partie si considérable de la vie (5 ans) aux malfaiteurs qui peuplent nos prisons. »

Michelet accomplit ses fonctions de juré dans une disposition d'âme presque religieuse, comme nous le voyons par le journal de Mme Michelet, et par une note du 2 juillet 1850 écrite au moment où naissait le fils conçu pendant ces journées mêmes où Michelet faisait œuvre d'humanité :

« J'écrivais le commencement du t. IV (nov. 1792). Le monde se donne à la France. J'étais du Jury et le 15 oct. je rédigeai la demande en grâce pour le condamné Pigeon. « Que ces deux choses te servent, cher enfant, fils de la grâce! Puisses-tu rendre ta mère heureuse! puisses-tu servir la France, le monde et vivre selon le cœur de Dieu. »

Le 20 janvier 1850, Michelet achevait le tome IV de la *Révolution* qui conduisait son livre jusqu'à novembre 1792. Il avait repris son cours le 26 décembre et il le poursuivait jusqu'au 6 mars. Aussitôt il se mettait à écrire le tome V dont il achevait la première partie (décembre, janvier 1790) le 16 juillet; en même temps, il avait fait les sept leçons du second semestre, du 18 avril au 6 juin.

Le 2 juillet, était né son fils Yves-Jean-Lazare : il ne vécut que sept semaines et mourut le 24 août. Michelet passa septembre à Fontainebleau pour remettre sa femme de ces émotions. Dès son retour à Paris (3 octobre), il écrit le premier chapitre de la deuxième partie du tome V, qui fut terminé le 18 mars 1851, au moment même où il était arrêté dans son cours. Il avait repris celui-ci le 2 janvier. Après la cinquième leçon du 6 mars, il était suspendu par la décision de l'assemblée des professeurs du 12 mars 1851.

Que furent ces cours de 1850 et 1851?

Celui de 1850 était dans la pensée de Michelet la suite naturelle du cours de 1849. Il était consacré à l'éducation, mais spécialement à l'éducation de la femme et par la femme. Le cours de 1851 fut une sorte de retour à celui de 1847-48, mais dans un esprit plus polémique. Ce fut un ardent appel à la jeunesse pour qu'elle lutte contre la réaction chaque jour grandissante. Sur 22.000 instituteurs, 7.000 avaient été destitués. Les professeurs de l'enseignement secondaire étaient surveillés, persécutés. Michelet s'imagina que de sa chaire il serait libre de protester et de lutter. Il le fit, il faut le dire, d'une manière si peu méthodique, si violente et si vague qu'il donna prise à ses ennemis, et que, profitant du tapage que les étudiants faisaient trop souvent à son cours, le Collège de France lui-même prononça la suspension.

Le cours de 1850 fut un cours sur la femme comme celui de 1849

avait été un cours sur l'amour, comme celui de 1851 aurait dû être un cours sur Nos fils. On y trouve des fragments des trois livres que Michelet publiera plus tard sous ces trois titres. Mais dans ces cours une idée domine tout le reste : l'Éducation de la famille en vue de la Cité.

Voici d'après Michelet lui-même dans une note de 1850 quelle fut la pensée de ces cours de morale éducative.

- 1848 Réconciliation des classes par la jeunesse
Réconciliation des Religions dans la justice
- 1849 Que les hommes apprennent à s'aimer
et qu'ils fondent leur amour sur la justice qui sera la base de l'éducation.
- 1850 1^{er} semestre. Que l'homme et la femme s'aiment dans la justice et se sauvent par l'éducation mutuelle.
2^e semestre. Que l'homme et la femme s'aiment dans leur meilleur moi, l'enfant, et se sauvent par la justice.
- 1851 Que l'homme lettré et la femme illettrée s'aiment en leur meilleur moi, la Cité, et la sauvent par la justice.

Ces trois cours devaient, dans sa pensée, former un livre qui aurait eu pour plan de montrer l'amour comme la loi du monde, mais l'amour reposant sur la liberté de la justice. L'éducation de l'humanité dans l'amour, la liberté de la justice commençant par l'éducation mutuelle de l'homme et de la femme, continuant par celle de l'enfant, s'achevant par celle de la cité.

Les leçons de 1850 qui furent très méthodiques et très nourries :

1. Pour fonder l'unité morale, il faut changer la famille. L'initiative pour cela doit venir de la femme. C'est elle qui doit apprendre à l'homme à répondre aux deux besoins du temps : la concentration de la force et l'élargissement du cœur.

2. 3. L'entente morale est nécessaire entre les époux pour qu'ils soient associés dans l'éducation de l'enfant et lui donnent une même foi. De notre temps, la femme trop souvent s'est détachée de l'homme, lui se donnant aux affaires, elle à l'Église et au monde.

4. La femme, aujourd'hui, n'a pas le sens de la justice. Il s'est fait un divorce entre la religion et la science. Nous devons savoir expliquer le comment des choses aux femmes et aux enfants qui demandent le pourquoi.

6. 7. 8. Le genre humain a été affaibli moralement par le divorce des sexes. Les femmes doivent ramener l'homme au foyer par les vertus d'intérieur, par l'ordre et la justice, et elles doivent apprendre à aimer l'égalité.

10. 11. Nous avons perdu le soutien de la légende et de la tradition. Le monde ancien de la grâce est devenu le monde de la fantaisie et du copisme. Il faut faire entrer la femme avec nous dans le monde de la justice.

12. La famille, l'État et la religion n'ont pas trouvé leur base et leur formule définitive avant la Révolution. C'est maintenant seulement qu'on va les trouver.

Au second semestre Michelet trace un portrait idéal de la femme et de son rôle tel qu'il le rêve. Cette seconde partie du cours, dont on retrouve beaucoup de morceaux dans la *Femme*, est une sorte de poème, une méditation lyrique qui sort tout à fait de ce que l'on pouvait attendre d'un cours d'histoire.

1. Aucune révolution ne sera solide si elle ne transforme la famille et ne se fonde sur elle.

2. La femme, la bonne Circé qui change les bêtes en hommes, nourrit l'homme moralement par la prière, elle le nourrit matériellement en soutenant son corps et guérissant ses maux.

3. L'homme à son tour nourrit la femme de science. Mais c'est par elle que se fera l'unité entre la science et la vie.

5. 6. La femme est au foyer nature et pureté. Elle a une rose pour confesseur. Elle s' imagine croire. Vous, homme, vous vous imaginez savoir. Vous devez associer votre science et votre foi en un amour commun pour Dieu et pour la France, foyer des nations; la femme doit être un Dieu-Patrie.

7. La femme est prêtre et médecin. Elle seule sait le prix de la douleur et les remèdes à la douleur.

Cours extraordinaire, étrange, qui devait scandaliser et qui pourtant était inspiré à Michelet par les plus nobles sentiments, la conviction qu'une révolution morale était nécessaire pour sauver la France et l'état d'exaltation où le mettait l'attente d'un enfant issu d'une femme qu'il adorait et dont la frêle santé lui causait une anxiété douloureuse de tous les instants.

Quand Michelet dut reprendre son cours en décembre 1850, il était dans un grand abattement. La mort de son fils, l'état de maladie de sa femme, la réaction de plus en plus menaçante, l'empire imminent, tout était fait pour l'assombrir.

Il renonce à achever son cours sur l'Éducation, à tracer le portrait de la Cité après celui de la famille et il se décide à faire des leçons qui seront un appel à l'action, une protestation contre la réaction grandissante, et il méditait de publier les leçons de ce cours, comme il avait fait de celles de 1848.

La première (2 janvier) fut une revendication des libertés du Collège de France, un exposé de ce qu'il a voulu et de ce qu'il fait dans ses cours depuis 1846.

La deuxième leçon (9 janvier) fut consacrée à réfuter les attaques de l'*Univers* qui avait donné un compte-rendu caricatural et burlesque de la première leçon.

Dans la troisième et la quatrième leçons, il revint sur l'idée qu'il avait traitée en 1848 : la France a été divisée en deux peuples par les prêtres. Il faut rétablir l'unité de la France.

Et dans la cinquième leçon, il trace le portrait de la France, de sa personnalité, dont l'unité est la loi. Le monde a besoin d'elle.

La sixième leçon est une de celles qui soulevèrent le plus de protestations. Il y étudie les causes de la tristesse morne qui a envahi

l'Europe sous le souffle de la réaction. Toutes les nations sont envahies par la tristesse. Aucune ne chante plus.

La septième fut une réponse aux attaques de La Guéronnière et des prédicateurs populaires, des Capucins, qui l'avaient diffamé en chaire. Il invite les jeunes gens, non à la dispute, mais à enseigner au peuple la religion du droit et le culte des martyrs du droit.

La huitième leçon eut pour objet de montrer à la jeunesse qu'il faut aller au peuple et lui enseigner les leçons de la Révolution : l'héroïsme et la moralité.

Enfin dans la neuvième, il demande qu'on enseigne la Patrie, seule base d'enseignement et de littérature populaires. Elle est un autel sur lequel s'enseigne une morale d'action et une légende d'action.

C'est à ce moment qu'éclata l'orage qui, depuis deux ans, grondait sur sa tête. Letronne, à la fois garde-général des Archives et administrateur du Collège de France, était mort le 14 décembre 1848. Michelet avait le droit d'espérer qu'il le remplacerait aux Archives et il réclama ce poste par une lettre adressée au ministre de l'Intérieur, son ancien ami Léon Faucher. Il y avait d'autant plus droit que Dufaure l'avait, par une délégation provisoire, chargé de remplacer par intérim le garde des Archives pendant sa maladie. Malheureusement pour Michelet et pour les Archives, la politique réactionnaire à laquelle Léon Faucher avait pleinement adhéré, était triomphante et on nomma garde-général, le plus médiocre et le plus servile des fonctionnaires, M. de Chabrier, qui devait après le 2 décembre se faire l'instrument de la politique du coup d'État.

Au Collège de France, le successeur de Letronne fut Barthélemy Saint-Hilaire, élève de Cousin et ami de Thiers, et à ce titre un des soutiens de la politique du Comité de la rue de Poitiers et de la candidature de Louis-Napoléon. Il avait de 1826 à 1833 été un des journalistes les plus avancés du *Globe*, du *Bons Sens*, du *Constitutionnel*, du *Courrier Français* et du *National*. Mais il s'était attaché à Cousin, était devenu, en 1838, professeur de philosophie ancienne au Collège de France, chef de cabinet de Cousin en 1840, avait comme député de Seine-et-Oise soutenu le ministère Odilon Barrot et l'expédition de Rome. Il ne pouvait donc être qu'ardemment hostile à Michelet, d'autant plus que dès qu'il fut à la tête du Collège de France, il s'occupa de faire rentrer dans la règle les professeurs qui, comme Michelet, ne remplissaient pas exactement les devoirs de leur charge.

Dès janvier 1849, B. Saint-Hilaire se plaint au ministre de l'agitation dont le cours de Michelet est le théâtre, de la quête faite à ce cours pour la Pologne, et adresse des remontrances à Michelet sur le nombre dérisoire de leçons que comporte chaque semestre. Il fait venir au Collège de France des agents de police pour réprimer les désordres. Michelet répond que ce qui se passe avant et après son cours ne saurait lui être reproché, et qu'il ne reconnaît qu'à l'Assemblée des professeurs le droit de lui faire des observations, qu'il a d'ailleurs prévenu ses collègues que l'état de sa santé ne lui permettait pas de faire plus d'une leçon par semaine. En février 1850, se repro-

duisirent exactement les mêmes incidents qu'en 1849, de janvier à mars; puis en février 1851, B. Saint-Hilaire signale de nouveau au ministre et à Michelet l'attitude tapageuse des auditeurs, et se plaint à Michelet de ce qu'il les excite à cette attitude par la nature même de son enseignement. Enfin, le premier mars, il convoque les professeurs pour le 9 mars, pour examiner le cas de Michelet. Le ministre de l'Instruction publique, alors M. Giraud, avait fait faire des deux leçons du 27 février et du 6 mars des sténographies que Michelet déclara être de vraies falsifications.

Il eut le 6 mars une scène violente avec B. Saint-Hilaire. Il se refusa à se rendre le 9 à la réunion et adressa à ses collègues une lettre indignée. Une nouvelle réunion à laquelle il se rendit, se prononça contre lui et le blâma formellement d'avoir donné à son cours une allure de polémique politique.

Le 12 mars, jour anniversaire du mariage de Michelet, le cours fut suspendu par arrêté ministériel.

Le 13, Michelet publiait dans l'*Événement* la note lue au Collège.

Le 21 mars, les étudiants firent, malgré les efforts de Michelet, une manifestation violente en sa faveur et le ministère y répondit, le 8 avril, en suspendant le traitement de Michelet. Mais les professeurs à leur réunion du 7 mai, protestèrent contre cette mesure illégale. Ils protestèrent de nouveau à leur réunion de juillet, et le 17 octobre le ministre, qui était encore Giraud, lui accorda un demi-traitement. Mais Michelet repoussa avec dédain toute compensation pécuniaire.

Il s'était, non pas consolé de la mesure dont il était victime, mais arraché à son sentiment d'irritation en entreprenant un travail qui, dans sa pensée, devait avoir une très grande portée. Il entreprit, pour rendre à la démocratie vaincue le sentiment de ses devoirs et l'espoir dans l'avenir, la *Légende d'Or de la Démocratie*, qui aurait compris l'histoire des héros de la Révolution dans tous les pays de l'Europe, en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Roumanie, en Russie.

C'est le 17 mars qu'il avait noté dans le journal : « Je conçois la Légende d'Or ». Le 19 : « J'esquisse la Légende d'Or ».

Il recueille aussitôt des documents sur les femmes de 1840. M. Deutsch lui en fournit sur les femmes allemandes. Les Bratiano sur la Révolution roumaine et Mme Rosetti; M. Accursi, puis plus tard, Massimi, sur Mameli et l'Italie; M. Biernacki sur la Pologne; Herzen sur la Russie. En même temps, il écrit l'histoire des généraux révolutionnaires.

Note du 13 avril :

« Le 20 avril : Pâques. Ce jour et les quatre suivants furent consacrés à la légende de Kosciusko que j'écrivais tous les matins.

Le 21 mai, il écrit :

« J'aurais désiré valoir mieux, être plus haut de cœur, plus pur au moment où je prends cette grande initiative de me porter juge du monde, juge des deux papes (Rome et Moscou) juge du dernier homme qui ait eu autorité (Napoléon) au moment où je reprends le drapeau de l'Italie, de la Pologne, contre la Russie. La perfection de mon intérieur est pourtant un secours, une

facilité pour m'élever à l'état de force calme et de sainteté que demande un tel rôle. »

Il commence le 16 juin à imprimer les *Légendes démocratiques*. Un voyage à Arcachon et Bordeaux (22 juillet-2 août) l'interrompt. Mais il reprend aussitôt en septembre les *Légendes de Russie* et le 6 octobre celles de Roumanie.

Il songe toujours à une Histoire de France populaire et à publier pour le peuple les *Fédérations et Jeanne d'Arc*.

Il met *Kosciusko* en vente le 26 novembre.

Le vaste plan de Michelet ne put s'achever en entier. Il publia des fragments de ses *Légendes* dans l'*Événement*; mais les *Soldats de la Révolution* ne furent publiés en volume que par sa veuve, en 1877.

Les *Principautés danubiennes* ne parurent en volume qu'en 1833; puis les deux brochures complètes en 1834, comme *Légendes démocratiques du Nord*, et en 1863, sous le titre *La Pologne martyre*.

Le coup de tonnerre du 2 décembre vint écraser Michelet. Il prévint que sa situation allait être perdue tout entière. Il abandonna ses *Légendes démocratiques* pour travailler fiévreusement à son tome VI à partir de janvier 1832. Dès février, il se sentit obligé de prendre une installation moins coûteuse que sa modeste maison des Ternes. Le 13 avril, il était destitué de sa place au Collège de France, avec Mickiewicz et Quinet, par un décret présidentiel, contresigné Fortoul. Le 3 juin, il refuse le serment et est destitué de sa place aux Archives, qu'il quitte définitivement le 9. La perte de toutes ces places l'oblige à quitter même le petit appartement qu'il avait pris rue Léonie, aux Batignolles, et à aller à Nantes, où, d'ailleurs, il pourra trouver des documents sur la Vendée, que Paris ne put lui fournir. En une année de travail acharné, il y écrira les tomes VI et VII de sa *Révolution*.

Il dut alors dire adieu à tout un passé de travail, de pensée, de douleurs et de joies. Il était presque réduit à la misère. Il n'avait plus que trois mille francs de revenus et des enfants à soutenir, car Dumesnil perdait, lui aussi, la suppléance de Quinet, et ni lui, ni Charles ne pouvaient se suffire. Michelet n'avait plus à compter que sur sa plume. Son âme ne fléchit pas sous ces coups multipliés. Il fut soutenu, et par l'amour de la jeune femme qui était à son côté, par cette foi en lui-même qui ne le quitta jamais, *the incomparable will*, et par la foi dans la mission qu'il avait à remplir pour la France et pour le monde.

TABLE DES MATIÈRES

TOME II

LIVRE III

La Crise de la Pensée de Michelet

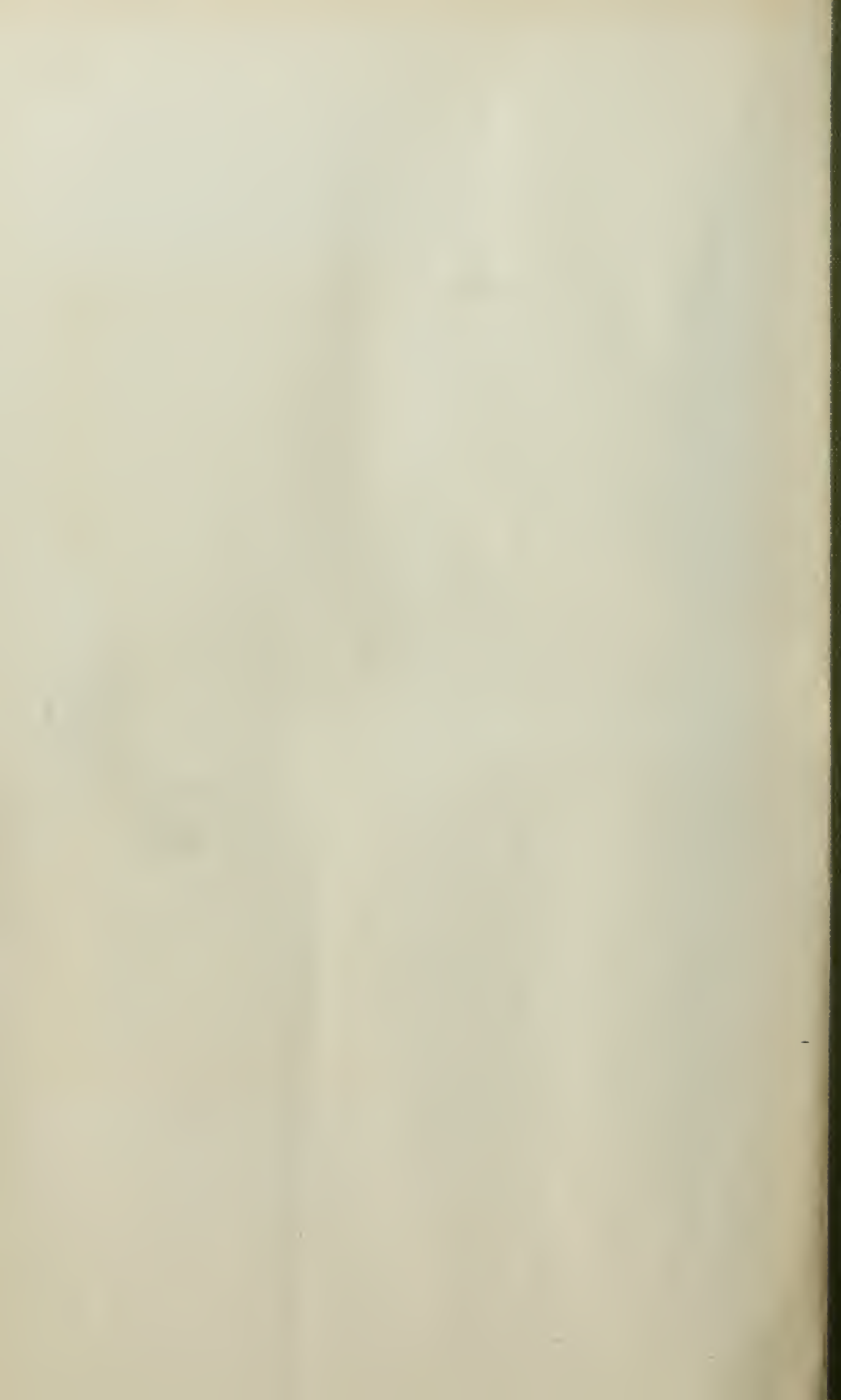
	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Michelet au Collège de France . . .	2
CHAPITRE II. — Le cours de 1838 sur Paris	10
CHAPITRE III. — Voyage de Suisse, d'Italie et de Lyon. . .	23
CHAPITRE IV. — Le cours de 1838-39 et le tome IV de <i>l'Histoire de France</i>	32
CHAPITRE V. — Le cours de 1840-41. — Renaissance . . .	42
CHAPITRE VI. — La crise de 1840 à 1842.	55
CHAPITRE VII. — L'opinion publique et le Collège de France en 1842.	81

LIVRE IV

La Prédication démocratique

CHAPITRE PREMIER. — Le cours de Michelet et Quinet sur les Jésuites.	109
CHAPITRE II. — La polémique sur les Jésuites et la liberté de l'enseignement.	132
CHAPITRE III. — Michelet en 1843. — Voyage en Suisse . .	153
CHAPITRE IV. — Le cours de 1844 et le livre du <i>Prêtre</i> . . .	166
CHAPITRE V. — Voyage de Provence. — Le Voltairianisme .	177

	Pages
CHAPITRE VI. — Le cours de 1845 et le voyage de Cherbourg.	186
CHAPITRE VII. — Le <i>Peuple</i>	202
CHAPITRE VIII. — Le cours de 1846	211
CHAPITRE IX. — Le cours de 1847. — <i>L'Histoire de la Révolution</i> . — Les voyages de 1846-47	224
CHAPITRE X. — Le cours de 1848. — Suspension. — Révolution	245
CHAPITRE XI. — Michelet de 1849 à 1852.	251



AS
162
B6
fasc.
235-236

Bibliothèque de l'École
pratique des hautes
études. Section des
sciences historiques
et philologiques

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

